

LVII

H

25



















RECUEIL

DIVERSES POÉSIES

DE M. DE LA FAYETTE

Par M. de la Fayette
Paris chez la Citoyenne Lesclapart
à la Citoyenne de la Nation

RÉGLEMENT

DU

ROYAUME



Donné à Paris le 22 Mars 1775.
Par le Roi.

12

RECUEIL

DE

DIVERSES PIÈCES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE: *(No. France)*

(Paris Hay Des Chastelot)



(Paris) M. DC. XXXVI

Pour Monsieur Gaufridi Secrétaire des
Commandements de son Altesse de Parme.

RECEVEU

DE

DIVERSES PIÈCES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE



M. DC. XXXV.

Commandement de son Altesse de Lorraine.
Pour Monsieur l'Intendant Secrétaire de



TABLE DES PIECES CONTENUES EN CE RECVEIL.

P REFACE au Lecteur.	1.
Discours sur plusieurs points importants de l'Estat present des affaires de France. Au Roy.	1.
Lettre de Timandre à Theopompe, publiée cy deuant sous le tiltre de Lettre déchiffrée.	14.
Responſe au Manifeste de Monsieur le Duc de Sauoye, dediée à son Altesse. Traduite de l'italien imprimé à Francfort.	45.
Lettres, Declarations, & Manifestes de son Altesse de Sauoye examinez, &c.	67.
Le Catholique d'Estat, ou Discours politique des Alliances du Roy Tres-Chrestien, contre les calomnies des ennemis de son Estat. Dedié au Roy, par le Sieur du Ferrier.	91.
Responſe à un Libelle contre les Ministres de l'Estat., fait par un bon & vray François.	161.
Relation fidelle de ce qui s'est passé en Italie en l'année mil six cens trente, entre les armes de la France, & celles de l'Empereur, d'Espagne, & du Duc de Sauoye, iointes ensemble.	186.
Les entretiens des Champs Elizées.	222.
Le Coup d'Estat de Louis XIII.	249.
Lettre de Monſeigneur le Cardinal de Richelieu, à la Reyne Mere du Roy.	275.
Lettre du Roy, écrite aux Parlemens, & Gouverneurs des Provinces, sur son partement de Compiègne, le 23. Feurier 1631.	277.
Relation de ce qui s'est passé depuis le 26. Feurier iusques à present.	279.

- Lettre du Roy, enuoyée aux Prouinces, lors que sa Maiefté
partit de Paris pour aller à Orleans. Avec celle de Mon-
sieur au Roy, & la Responce du Roy à Monsieur.* 284.
- Lettre escrite au Roy par Monsieur, & apportée par le Sieur
de Briançon du 23. Mars. Avec la responce de sa Maiefté
du vingt-sixième dudit mois.* 288.
- Relation de ce qui s'est passé pendant le sejour du Roy à Dijon,
& depuis qu'il en est party, iusqu'au huietième d'Auril
1631.* 291.
- Lettres de Declaration du Roy, publiées au Parlement de Bour-
gogne, contre ceux qui ont suiuy Monseigneur son Frere
hors le Royaume.* 302.
- Lettre du Roy escrite à Monsieur le 5. May 1631.* 305.
- Copie d'une Requeste enuoyée à Messieurs du Parlement.* 307.
- Declaration du Roy du 26. May 1631.* 311.
- Lettre de la Reyne Mere au Roy.* 315.
- Lettre escrite au Roy par la Reyne sa Mere, depuis le depart
de Monsieur de Schomberg, & de Monsieur de Roissy.* 317.
- Lettre escrite au Roy par Monsieur, & par luy enuoyée à Mes-
sieurs du Parlement pour la presenter à sa Maiefté. Avec la
Responce du Roy à l'adite Lettre de Monsieur.* 319.
- La defense du Roy, & de ses Ministres, contre le Manifeste que
sous le nom de Monsieur on fait courre parmy le peuple. Par
le sieur des Montagnes.* 353.
- Lettre de la Reyne Mere au Roy. Avec la Responce de sa Ma-
iefté.* 389.
- Ordonnance du Roy portant inigntion aux Officiers & dome-
stiques de Monsieur le Duc d'Orleans son Frere, de se retirer
près sa personne, &c.* 394.
- Declaration du Roy, sur la sortie de la Reyne sa Mere, & de
Monseigneur son Frere, hors le Royaume.* 395.
- La vie du Cardinal d'Amboise, en suite de laquelle sont trai-
tez, quelques poincts sur les affaires presentes. Par le sieur
des Montagnes.* 403.
- Discours au Roy, touchant les Libelles faits contre le gouuerne-
ment de son Estat.* 440.
- Discours d'un vil Courtisan desintereffé, sur la lettre que la*

<i>Reyne Mere du Roy a escrite à sa Maiefté apres estre sortie du Royaume.</i>	453.
<i>L'Innocence iustificée en l'administration des affaires, adressée au Roy.</i>	465.
<i>Advertissement aux Prouinces, sur les nouveaux mouuemens du Royaume. Par le sieur de Cleonuille.</i>	472.
<i>Remonstrance à Monsieur, par un François de qualité.</i>	517.
<i>Relation de ce qui s'est passé depuis quelque temps en Italie, pour le fait de Pignerol.</i>	529.
<i>Lettres de Monsieur de Balzac, à Monseigneur le Cardinal de Richelieu.</i>	531.
<i>Reponse au libelle intitulé, Tres-humble, tres-veritable, & tres-importante Remonstrance au Roy.</i>	567.
<i>Aduis d'un Theologien sans passion, sur plusieurs libelles imprimés, depuis peu en Allemagne.</i>	660.
<i>Le bon Genie de la France, à Monsieur.</i>	680.
<i>Ordonnance du Roy, portant iteratiues defenses à toutes personnes, de retirer ou receler aucuns scruteurs de la Reyne Mere, & de Monsieur son Frere, sur peine de crime de leze Maiefté.</i>	686.
<i>Lettre du Roy escrite à Monsieur de Montbason.</i>	688.
<i>Lettre du Roy escrite à Monseigneur le Comte, sur l'accordement du Duc de Lorraine.</i>	691.
<i>Declaration du Roy sur l'entrée en armes de Monsieur en France, & contre tous ceux qui le suivent & assistent.</i>	692.
<i>Memoire donné à Monsieur d'Aiguebonne, allant trouver Monsieur de la part du Roy.</i>	696.
<i>Articles de la paix, accordez par le Roy à Monsieur le Duc d'Orleans, Frere unique de sa Maiefté.</i>	698.
<i>Lettre du Roy enuoyée à sa Cour de Parlement de Paris, touchant l'accordement de Monsieur avec sa Maiefté.</i>	702.
<i>Lettre de Monsieur le Duc d'Orleans enuoyée au Roy.</i>	703.
<i>Lettre du Roy enuoyée à Monsieur le Duc d'Orleans son Frere.</i>	707.
<i>Harangue de Monseigneur le Prince faite à l'ouverture des Estats de Bretagne, &c.</i>	708.
<i>Discours tenu par Monseigneur le Prince à l'ouverture des</i>	

<i>Estats generaux de la Bourgogne, &c.</i>	710.
<i>Premiere Lettre de Change de Sabon à Nicoleon.</i>	713.
<i>L'Hellebore pour nos Mal-contens, cueilly au iardin d'un An-</i> <i>ti-Machiauel.</i>	755.
<i>Edict & Declaration du Roy contre ses Officiers, qui sont at-</i> <i>taints & conuaincus par contumace du crime de leze Ma-</i> <i>jesté.</i>	770.
<i>Lettres Patentes du Roy contenant abolition en faueur de ses</i> <i>Subjets rebelles de la Prouince de Languedoc, & ses adhe-</i> <i>rans.</i>	774.
<i>Arrest de la Cour de Parlement contre le Duc de Lorraine.</i>	777.
<i>Lettres du Roy enuoyées à Monseigneur le premier President,</i> <i>& à Nosseigneurs du Parlement de Mets.</i>	778.
<i>Lettre du Royeescrite à Monseigneur le Duc de Monbason, &c.</i> <i>contenant l'estat present des affaires de sa Majesté en Lor-</i> <i>raine.</i>	780.
<i>Observations sur la vie & condamnation du Marechal de Ma-</i> <i>ruillac, &c.</i>	783.
<i>Lettre escrete au Roy par la Reyne Mere de sa Majesté.</i>	859.
<i>Lettre de la Reyne Mere du Roy à Messieurs du Parlement</i> <i>de Paris.</i>	868.
<i>Extraict des procez criminels faicts aux nommez, Alfeßon,</i> <i>Blaise Ruslet, dit Chauagnac, &c.</i>	878.
<i>Declaration du Roy, publiée en Parlement, sa Majesté y estant</i> <i>presente.</i>	912.
<i>Declaration du Roy, en faueur de Monseigneur le Duc d'Or-</i> <i>leans Frere unique de sa Majesté.</i>	920.



AV LECTEUR.



E ne pretends pas que vous deuiez au-
iourd'huy beaucoup de loüanges à celuy
qui vous offre dans vn mesme volume
tout ce que l'auctorité publique, & le ze-
le des particuliers vous auoient desia
donné separement, pour la defense legi-
time de l'Estat, & de ceux qui le seruent.

Toutes ces pieces quoy que tres-excellentes ont eu plus
de grace en chaque saison qu'elles a produites, qu'elles n'en
peuent auoir en celle-cy; leur premiere & plus naturelle
beauté s'est passée ausli viste que les occasions qui les ont
fait venir au monde. Les dispositions qu'elles y trouuerent
sont perduës, l'estat des affaires les a changées, & les mou-
uemens qu'elles donnerent à l'abord ne sçauoient plus re-
uenir. Il est bien vray que les mesmes lumieres que nous
y vismes autrefois y paroistront encore : mais les attraitz
de la nouueauté n'y estans plus, le retour en sera moins
agreable que la naissance. Ceux qui les auront toutes veuës
ne pouuant rien apprendre en ce ramas qu'ils ne sçeuissent
desia bien, seront soulagez de la seule peine de rechercher
& de mettre ensemble ce qui n'a pas deu se perdre en si
peu de temps; Et la Posterité goustant avec plus de plaisir &
de recognoissance le fruit de ce petit soin, que ie n'ose ap-
peller autrement, ne croira peut-estre pas auoir plus d'o-
bligation aux autheurs de chaque chose, qu'à celuy qui
les aura toutes conseruées.

Il ne s'est point écoulé d'année qui n'ayt eu quelque ra-
reté singuliere, que nous ignorons aujourd'huy par la ne-
gligence de plusieurs Escriuains, qui n'ont point voulu

remplir leurs memoires de tout ce qu'ils voyoient estre si commun chés eux. Leur mauvais iugement ayant estimé les choses d'autant plus dignes de l'Histoire, qu'elles estoient plus secretes, au lieu de nous laisser vn portrait véritable d'un temps que nous n'auons pû voir, en ont caché le visage, pour en auoir eu trop de cognoissance. Nous auons mille belles choses des familles, des mœurs, & de la fortune des principales personnes de Rome, que nous ne deuons qu'à Plutarque. Nous n'eussions iamais sçeu que le feu se portoit deuant les Empereurs comme le symbole de leur auctorité, ny quelles estoient les ceremonies de leur Apotheose, si les Grecs eussent autant méprisé de nous en instruire qu'ont fait les Romains, qui croyoient indigne de leurs plumes tout ce que les esclaves sçauoient aussi bien que les Senateurs. Il en peut arriuer autât à nostre Histoire, qui n'examinera pas si bien que ces petits traitez le détail de tant de choses necessaires à représenter toute la fortune de nostre Prince. Le recit de ses conquestes, & de la reduction de tant de villes à son obeysance, sera bien recognoistre par tout, qu'elle a esté moins douteuse que celle de son Pere, qui se vid reduit aupres d'Arques à telle extremité, que le champ où il gagna la bataille contre la Ligue, sembloit estre le seul heritage qui luy restoit. Mais il sera mal aysé d'apprendre ailleurs aussi bien qu'en ce lieu, Que la vie de sa Majesté n'aura pas tousiours esté heureuse, puisqu'on y trouuera iusques à la moindre contestation arriüée dans les troubles de sa Maison, où nous auons veu que sans aucun exemple ancien ou moderne, les éloignemens de la Reyne sa Mere, ont fourny tant de pretextes aux ennemis de l'Estat, & que l'on a si souuent entrepris de luy redonner par la force, ce que les rencontres des affaires ne pouuoient plus souffrir entre ses mains. Apres les traitez d'Angoulesme & d'Angers, le Roy se consoloit des deux reuoltes qui s'estoient faictes sous le nom d'une personne si venerable; nos Peuples estoient encore accoustuméz à voir prendre, & laisser les armes legèrement; & auoient perdu la memoire & la crainte des exemples de la

Iustice. Mais il ne peut supporter que la retraite qu'elle a faicte hors du Royaume ait encore esté le suiet d'une troisième rebellion.

L'Activité de l'esprit d'un si grand Monarque, ses hautes pensées qui le font incessamment tourner à Dieu, & les effets merueilleux qui suivent de si près ses résolutions, sont bien à la verité des feux qu'il se reluire, & le rendent redoutable. Mais il est vray aussi, que rien ne pourra mieux empêcher que la gloire n'en soit esteindre, dans le sentinient des hommes qui sont à naistre, que la cognoissance, & la meditation de ce qu'ils trouueront en ce volume.

Cet Aigle effrayé que le tumulte & les cris du Peuple Romain faisoient monter aux nues, bien loin des flammes & de la fumée de tant de parfums, estoit necessaire à la reputation de l'Empereur, pour faire croire à ses sujets qu'il alloit du Buscher dans le Ciel. On n'aura iamais besoin de cette ruse Payenne pour persuader aux François, qu'un Roy si magnanime & si juste y sera porté par ses merites. Ceux qui verront à l'aduenir dans ce Recueil, une prarique si pure de toutes les verrus qu'il a cultiuées, comme il a franchement exposé sa personne pour la defense de l'Eglise, & de ses amis, & comme il a tenu la balance droite pour la recompense du bien, & pour la punition du mal, ne douteront point, ny de l'innocence de sa vie presente, ny du bon-heur qui la doit suivre.

Je suis bien de l'aduis de ceux qui diront qu'il n'y a rien en ce ramas, que tous les gens de la Campagne ne sçachent aussi bien que ceux de la Cour. Je confesse, que ce ne sont que les mesmes témoignages, que le Prince a desia rendus de sa douleur publique, & comme les larmes qu'il n'a voulu cacher à personne, lors que la perte de ses sujets, & le trouble de sa maison les ont fait sortir de ses yeux. Ce ne sont que les anciennes marques, & les premières declarations, qu'il a faictes de ses plus grands travaux; mais rien ne les pouoir si bien sauuer de l'oubly que cet assemblage, qui fera durer la bonne odeur de sa

reputation, & qui rendra sa gloire eternelle. Toutes les sueurs des plantes qui portent le baulme; toutes les gouttes qu'elles pleurent, n'auroient pas cette merueilleuse qualité qui parfume, & qui conferue tout, si on les separoit quand elles tombent: mais depuis qu'elles ont fait vn corps, elles prennent ensemble vne force nouuelle; chaque siecle en augmente le prix & la douceur, & plus elles vieillissent, mieux elles se defendent de la corruption, & de la puissance du temps.

La vertu du Cardinal de Richelieu se trouue tellement meslée dans le bon-heur, & les admirables succez des affaires du Roy, que la main, l'instrument, & l'ouurage de l'artisan ont moins de rapport ensemble, qu'il ne s'en remarque entre les belles actions d'un si genereux Maistre, & l'industrie d'un si fidelle seruiteur. Les gens de bien auront tres-agreable de reuoir encore toutes les approbations qu'il a receuës, & d'apprendre qu'il ait iustificié par la constance de son courage, & par l'vtilité de son Ministère, toutes les loüanges, dont les plus sages ont honoré ses premiers seruices. Tant de prosperitez & de glorieux euenemens que l'Europe regarde avec des yeux d'admiration, ou de ialousie, sont d'excellentes fleurs, dont les effects salutaires, & les proprietéz les plus vtilés à la bonne disposition de la Monarchie, ne se doiuent rapporter qu'au Roy. Mais qui scauroit porter enuie au Cardinal, si on luy donne pour le moins quelque part en la bonne odeur, & en l'extreme beauté qu'elles ont, & qui sont inseparables du reste? En tout cas la plus haute gloire n'est point en la puissance des hommes: leur haine, ou leur amour n'adiouste rien à la bonne ou mauuaise reputation qui doit vieillir; les longues années qui iugent equitablement de l'honneur de tout le monde, en lauent ou le fard ou les taches; & les lauriers percent avec le temps les tombeaux les plus durs, pour trouuer la lumiere, & fournir des couronnes à ceux qui les ont meritées. Il reuiendra tousiours quelque image agreable des belles choses qu'il aura faictes, & les enfans de tous les anciens & nouueaux

ſuiets qu'il a rendus ou acquis à la Couronne, ſeront au-
 tant de figures viuantes qui rediront inceſſamment les
 merueilleſ de ſa vie. La neige qui tombe dans les plaines
 n'y demeure gueres, & leur donne avec beaucoup de blan-
 cheur fort peu de beauté: quand elle s'arreſte ſur les hau-
 tes monragnes, où rien ne luy peut nuire, elle deuient vne
 roche de criſtal, qui diſpute au diamant l'éclat & la durée.
 Les louanges que reçoient les hommes communs, s'effa-
 cent bien toſt, & leur apportent plus de conſuſion que
 d'ornement. Celles qui rencontrent vne âme releuée com-
 me eſt la ſienne, ſe conſeruent ſi bié enſemble, que le temps
 qui ne les peut deſtruire les affermit, & les rend de plus en
 plus illuſtres, & pretieufes. Lors que l'Enuie aura toutes
 les dents vſées, que ſes aſpics auront tourné leur rage
 contre elle meſme: lors que les factions ſeront éteintes
 auſſi bien que la puiffance & l'animofité de ceux qui les
 compoſent, l'Hiftoire ſera la ſeule deſenſe des morts, &
 la verité fortira des tenebres, où l'intereſt, & l'artifice la
 tenoient enſeuclie. Celuy qui lira ſans eſtre preuenu la
 ſuite & la difference de toutes les années que nous auons
 veuës, ne refuſera pas à la memoire du Cardinal vn iuge-
 ment aduantageux à ſa conduite, ny à l'auctorité qu'il au-
 ra poſſedée. Vn homme raifonnable enfermé dans ſon ca-
 binet ſans autres témoins que les liures, & ſans autre de-
 ſir que celuy d'apprendre les choſes paſſées, s'animera ſoy
 meſme, & ſe laiſſera porter inſenſiblement à cette proté-
 ction, contre l'injuſtice de ceux qui ſe ſeront efforcez de
 le perdre. Il ne pourra ſ'empêcher d'admirer, que cét
 eſprit inſatiable, chargé des broüilleries ciuiles, & des
 diuiſions de la famille Royale, ayt porté les affaires au
 point qu'elles ſeront eſcrites, & qu'il en ayt reiecté le mal-
 heur, & le fardeau ſur les meſmes ennemis qui l'en vou-
 loient accabler. Iamais il ne quittera cét entretien qu'il
 ne luy demeure vn profond eſtonnement, de voir vne
 vertu ſi parfaite payée de tant d'iniures, vne calomnie
 ſi aueugle, qu'elle ayt oſé l'attaquer aux lieux où ſon in-
 nocence eſt ſi publique, & qu'il y ayt eu des François af-

sez forcenez, pour se dévouïer à l'entreprise du meurtre d'une personne si recommandable. Les Nations voisines accuseront qui bon leur semblera de leurs desordres, & de la honte qu'elles auront receüe, mais ou leur histoire se taira de tout le temps de son administration, ou elle ne pourra cacher le notable abaissement où elles auront esté reduictes par la grandeur, & par la force de l'esprit d'un si iudicieux Ministre. Les François en liront avec ioye les relations : ils seront bien aises de les voir toutes rapportées à la gloire du Prince, & d'y pouuoir obseruer la mesme sagesse que les Atheniens pratiquoient à la feste des Estoilles, où les vœux, & les sacrifices principaux se faisoient tousiours à l'honneur du Soleil.

Quelque apparente satisfaction que nos ennemis, en flattant leur haine, reçoient des calomnies qu'ils ont veu naistre chez eux contre le Cardinal, elle est tousiours beaucoup moindre que la douleur veritable des gens de bien, qui s'offencent que nostre langue serue d'instrument pour luy raurir avec ingratitude cette grande part qui luy est deuë dans la mesme gloire que ses veilles nous ont acquise. Quelque impudente mocquerie que les escrits & les entretiens ordinaires de nos enuieux en osent faire, elle ne peut adoucir leur fureur ny leur desespoir : elle est semblable à la fausse ioye du demon qui rit dans la bouche d'un possédé, & cette feinte est vn nouuel accroissement à leurs plus grandes peines.

Jamais de si folles impostures n'obscurciront la moindre de ses vertus; & toutes les inuectiues que la vanité d'un Sophiste iniurieux a publiées, pour emporter les esprits legers, & satisfaire à la passion, n'auront aucun pouuoir dans les temps éloignez du nostre. Au contraire il en sera comme des petits corps qui sont proches du Soleil, toute la noirceur de leur ombre se perdra dans l'éclat & dans l'étendue d'une si forte lumiere, & les oppositions que la médifance luy a faites, disparoistront aux yeux de la posterité. Si deux ou trois années ont desia condamné la malice de ses persecuteurs, quoy qu'elles ayent veu

les larmes & les miseres de tous ceux que les pertes & les chastimens ont forcé de se plaindre, que diront les siècles à venir, qui sont si rigoureux Censeurs des fautes passées, & si peu sensibles aux longues peines que souffrent les coupables ? Ils pourront bien convertir en louange tout le blâme que les meschans luy donnent ; Ils pourront bien élever à vne haute estime son courage inflexible, & tousiours égal : mais il faudra que par force ils en admirent la genereuse moderation, qui n'a voulu chercher l'accroissement de sa fortune & de sa gloire qu'en celuy de l'Estat. Il faudra qu'ils admirent que de tous ceux qui se sont iamais veuz en vn si haut pouuoir que le sien ; il soit le premier qui dans les cruelles attaques qu'il a souffrenues, ayt employé tous les talens de son esprit, & toute la puissance de son Maistre, à des desseins encore plus honorables, que n'eust esté celuy de sa propre conseruation.

Nous voyons bien sa constance dans les entreprises qui se font, & contre l'Estat, & contre sa personne : nous voyons bien qu'il y demeure ferme comme vn rocher, que les grandes tempestes lauent au lieu de l'ébranler : vne vague emporte l'écume d'yne autre, & les souleuemens de toutes celles qui le veulent abîmer ne seruent qu'à faire paroistre sa grandeur & sa force après que l'orage est passé. Nous éprouuons bien aussi tous les iours qu'il court au deuant de nos maux, & qu'en leur opposant auec tant d'adresse & tant de courage les forces publiques, il est comme la main cachée dans le bouclier, qui reçoit ou détourne les coups les plus dangereux qui viennent de nos ennemis. Mais aussi voyons nous que si la defense de la Religion & de nos Alliez nous mène au delà de nos frontieres ; s'il faut que nos armes, comme les derniers arbitres des differents des Princes, nous fassent iustice de la mauuaise foy de nos voisins, tous nos voyages se rendent illustres par des effects glorieux & charitables. Toutes les sorties où la sagesse de ses conseils nous a iusques à present engagez, ont des retours bien diffé-

rents de ceux de l'Océan, qui ne marque l'estenduë de ses plus hautes marées, que par le dommage qu'en reçoivent les hommes, ou par les inmondices qu'il laisse en se retirant.

Si quelqu'un toutefois en recognoissance de tant de merites, de tant de salutaires assistances, & de tant d'honorables accroissemens, en ose defendre la reputation contre les Imposteurs: si quelqu'un ose prendre la plume pour desabuser le Peuple qu'ils ont trompé, il n'y a point d'iniures pour scandaleuses qu'elles puissent estre, qu'il n'attire sur soy-mesme. Il n'y a point de haine si passionnée, ny de si violentes resolutions, que celles qui partent de la colere de ses calomniateurs: & l'une des plus grandes ioyes qu'ils attendent d'un changement si tardif & si désiré, sera d'immoler un iour à leur ressentiment ces Criminels qu'ils soupçonnent d'auoir escrit, agy, ou parlé contre l'infidélité de leur Cabale, & de leurs liures. Mais quand la mauuaise fortune du Royaume executeroit tout ce que desaigne la rage de ceux qui l'ont abandonné: quand Dieu mesme laisseroit rompre les obstacles que sa Iustice a mis comme des bornes à la vengeance des meschans, nulle crainte ne doit fermer la bouche à la verité, que le silence rendroit complice du mensonge.

Ce ne fut pas la bonne situation des affaires de Rome qui mit dans la bouche la plus persuasive qu'elle ayt iamais entenduë, tant de propositions hardies contre Antoine. Pour le voir commander vne grande armée deuant Modene, cét homme sage ne fut pas moins libre à le traiter comme ennemy de l'Estat: il auoit assez émoigné dans les plus dangereuses coniurations, que la peur ne l'enpechoit pas de parler. Le seul amour de sa Patrie, le seul desir du reestablisement de l'ordre & des loix, luy donna toute cette chaleur, & l'anima de sorte, que l'on est encore en doute si les merueilles de son zele ou de ses paroles ont acquis le nom de diuine à cette action memorable. Aussi, quoy qu'il fust enuelpé dans les ruynes de la liberté commune, & que sa langue arrachée eust seruy de iouiet
à la

à la cruauté barbare d'une femme furieuse, lors que sa teste parût en public, ses lèvres teintes de sang furent encore assez eloquentes pour faire condamner l'ingratitude & la tyrannie d'Auguste. Les larmes du peuple, qu'une pitié si iuste rendoit criminelles durant le partage de l'Empire & des testes des bons citoyens, honorerent la memoire d'un si grand personnage, tousiours inseparable du nom & des interets de la Republique qui mourut avec luy.

Si quelqu'un croit assez bien cognoistre la bonne conduite de nostre Prince, & celle du Cardinal; s'il presume assez de ses forces pour en pouvoir prendre la defense, avec des termes qui soient aussi dignes de tant de vertus, qu'il est possible à nostre langue d'en fournir, il ne scauroit sans une manifeste lâcheté refuser au lustre de leurs belles actions, tout ce qui se peut dire contre l'audace de ceux qui le veulent effacer. Aussi est-il vray que la complaisance autorise la calomnie, que c'est parler pour elle que de se taire, & que celuy qui la souffre en la pouvant destruire, n'est pas le moins coupable des maux qu'elle fait. Il tombe sans doute dans une infamie égale à celle du poltron, qui se retire dès les premiers coups d'une bataille; par sa fuite & par son exemple il rend son party plus foible, fortifie celuy des ennemis, & semble combattre pour la cause contraire, quand son mauvais courage luy fait abandonner la sienne. Ce n'est pas que la iustice de nostre defense ayt besoin des mesmes armes dont elle est attaquée; ny qu'il faille appeller à son aide les iniures & la médisance, qui sont les principales forces de celuy qui nous persecute. Il seroit honteux de se laisser aller aux mesmes passions qui l'emportent: la violence de son humeur & de son stile accruë par les desirs & par l'impuissance qu'il a de mal-faire, ne nous doit pas estre contagieuse; & il ne faut pas tomber dans le mal-heur d'ulcyon, qui déchirant un loup enragé trouue sa mort dans sa victoire. Ce ne seroit pas un aduantage à la cause Royale d'apprendre à tout le monde quelles ont esté les conditions & les mœurs de celuy qui la décrie, ny quels chan-

gemens il a faicts de creance, de profession, & de party. La recherche de tant de bassesses & de legeretez ne seroit pas plus vtile que la curiosité de sçauoir quel fut le dernier vsage des haillons auant que d'en composer le papier, où sa main à tout faire escriuit tant de folles pensées. Il est moins necessaire d'en cognoistre le visage que le masque : les seules fourbes qui l'ont rendu considerable doiuent estre mieux examinées que les autres vices : & pour en reietter les effects contre l'Autheur ridicule en ses déguisemens, il suffit que l'on sçache que tant de personnages differents, qui sans changer de theatre, de langage, ny d'esprit, ont parlé contre nous, n'ont encore esté que ce mesme homme. C'est assez qu'il paroisse à toute la terre, qu'il n'a rien eu de certain que la seule haine contre sa patrie, & qu'il n'affecte point des qualitez diuerfes en ses discours, que pour auoir plus de titres & de pretextes de l'offenser. Plus il a d'artifices en quelques lieux à contrefaire le Flaman passionné pour l'Espagne, plus il a de couleurs en d'autres endroits à peindre cette fausse amour qu'il a pour la France, & mieux il découure sa malice, qui deuiant d'autant moins dangereuse en sa bouche, qu'elle est parfaitement recognuë. L'adiouste encore qu'à le prendre comme il faut plus il s'est efforcé de se bien acquitter de cette feinte, & plus il doit estre detestable parmy nous ; ainsi que dans la discipline des Augures vn monstre estoit estimé plus mal-heureux au lieu de sa naissance, plus il paroissoit de perfections en châque partie des animaux differens dont les erreurs de la nature l'auoient composé.

Lors qu'il vendit son stile enflé aux Espagnols, & que pour leur complaire il escriuit ce qu'eux mesmes ne peurent receuoir de ses mains infidelles qu'avec horreur, combien prist-il de plaisir à se piper soy-mesme par des seuretez imaginaires qu'il ne seroit point cognu, & à dérober l'honneur & le credit à son pais, à l'ombre d'une cause estrangere ? Ce ne fut pas la seule opinion de son eloquence qui leur donna la pensée de le choisir : ils n'eussent pas manqué de plumes pour faire entendre à leurs sujets ce

qu'ils eussent voulu : mais la sienne leur auoit desia donné trop de preuues, qu'il ne s'en troueroit point de plus outrageuse, & que le témoignage d'un François deuoit plus seruir qu'aucune autre chose au desir qu'ils ont tousiours eu d'écindre nostre reputation. Cette élection iudicieuse est peut-estre le conseil qu'il leur a le mieux reüssy depuis quelque temps, que la bonne fortune s'est rebuté de leurs affaires : car apres auoir veu l'effort parricide que ce furieux Escriptuain a fait contre la gloire de la Nation, nous pourrions bien faire passer pour des flatteries toutes les iniures que la plus grande colere de Charles Quint luy fit inuenter autrefois contre François Premier & contre son Estat. Peut-on adiouster quelque nouuelle aigreur au blâme qu'il donne au nom & aux forces du Roy. *De faire reuiure à la Posterité un reproche eternel, qui auoit esté estouffé dans le premier siecle sous le sixiesme des Empereurs.* En quoy nostre âge se trouuera-t'il comparable au Regne le plus iniuste & le plus cruel qui fut iamais ? Pense-t'il que le nombre des Empereurs ayt assez bien caché cette grande iniure qu'il fait au Roy ? Il impose à son Prince le plus religieux de la terre d'auoir ¹ par les dernières alliances faites avec le Turc en 1628. donné liberté à nos François de renier volontairement la Foy Chrestienne, & de se faire circonscire si bon leur sembloit. Il appelle ² les François heretiques & athées : il parle comme s'il estoit suet du Roy d'Espagne & dit ; *Que ³ la France, qui n'a plus d'autre Religion que celle de l'Estat, fondée sur les maximes de Machiuel, ne nous peut estre plaige ny caution pour la Religion : puisque ayant enleué Bosteduc à son Roy, elle a aussi enleué l'Eglise à son Dieu.* Il accuse d'irreligion & d'impiété trois des Agens qui ont seruy le Roy auprès des Archiducs ; Il escrit que nostre ⁴ Nation est legere, déloyale, temeraire, & incompatible à soy-mesme : & traitant par le menu tous les interrests des trois Ordres ⁵, il deshonne le plus qu'il luy est possible tous les suiets & toute la domination de cette Monarchie. De quel estonnement chacun doit-il estre saisy qui verra l'effronterie de ce Preuaricateur infame, qui vou-

b ij

¹ Aduertissement à Messieurs les Bourgeois de la noble cité de Liege. page 4.

² Page 12.

³ Page 6. de la Flandre fidelle, ou Discours politique sur la réuolte du Comte Henry de Bergue.

⁴ Page 18.

⁵ Page 23.

⁶ Page 24. & 25.

Pag. 31. d'une
impression, &
26. de l'autre,
de la Tres-hum-
ble Remonstra-
ce au Roy.

lant faire ailleurs le defendeur de cette Couronne, en a icy prostitué lâchement l'honneur à la rage de nos ennemis? Il auoit escrit en sa Remonstrance; *Non il ne sera pas dict que nous ayons abandonné la cause de Dieu, qui ste celle de la Iustice & de la Paix; ny celle de vostre Majesté, qui est trompée & mal seruie; ny celle de vostre Estat qui est dissipé; ny celle de la Reyne vostre Mere, qui a esté detenuë prisonniere par l'ingratitude; ny celle de Monsieur vostre Frere unique, qui a esté chassé par la vengeance; ny celle des Grands de vostre Royaume, & Officiers de vostre Couronne, qui sont emprisonnez, banni & dépoüillez de leurs charges par l'envie & la colere: ny generalement de toute la France, laquelle vous demande iustice contre ceux, qui sous le Regne du meilleur & plus Iuste Roy du monde exercent les plus grandes meschancetez & iniustices qu'on aye iamais leu dans les Histoires.* S'est-il bien acquitté de cette protection qu'il auoit entreprise? Ne s'est-il point departy de la protestation qu'il auoit faite au nom de toute la Cabale de denieuer dans les respects qu'il deuoit?

Il y auoit des Prestres en Grece aussi trompeurs que luy, qui faisoient du feu sur vn Autel de bronze tout creux, & basti de telle sorte, que l'air qui n'auoit point d'autre issue que la bouche d'une Idole, rendoit en sortant de ce faux Dieu des voix differentes, selon qu'il estoit plus ou moins échauffé. Cette ruse incognüe au Peuple deuenoit vn grand mystere en son Idolatrie, nourrissoit les auteurs de la fraude, & l'ignorance d'une cause naturelle, qui s'aiutoit si bien à la malice des Sacrificateurs, faisoit passer tout leur fourbe pour l'effect d'une Diuinité. Sera-t'il dit que ce front d'airain qui n'a dans l'ame que la fureur de ses passions, & qui n'a point d'autres termes sur ses lèvres, que ceux que la chaleur & la violence de son esprit ardent y font monter, nous surprenne de sorte que son Imposture passe pour vn Oracle? Seroit-il bien vray que sa clameur eust quelque puissance, & que tous ses changemens qui suiuent l'animosité de ceux qui le payent, persuadassent au moins informé du Royaume la moindre des faussetez

sacrileges que son impieté luy fait mettre en auant pour des choses saintes ? Non il ne le fera point : puisqu'en la cause de son Prince & de la Reyne Mercil employe les images & le souuenir de Neron & d'Agrippine : puisque c'est à ce mesme Roy nommé dans sa Remonstrance le meilleur & le plus luste du monde, qu'il impose de permerre à ses suiets de quitter l'Euangile pour suiure l'Alcoran : puisque c'est aux mesmes François dont il embrassoit les interets en apparence, qu'il impute non seulement le crime d'infidelité, mais celuy d'athéisme : puisque en vn mot c'est la France pour qui sa bouche fumante d'iniustice & de rebellion sembloit crier si haut au mesme temps qu'il l'accusoit de n'auoir ny fermeté, ny iugement, ny foy, ny Religion.

Ie ni échappe avecque beaucoup d'effroy de ce passage plein de peste, & ni en éloigne avec cette pensée, que s'il faut traiter sa patrie quelque ingrate qu'elle soit avec amour & reuerence; si sa gloire doit estre le principal fondement du bon-heur de la vie des Sages; & si quelqu'un ne peut estre fidelle à personne qui nel'est pas à son País, quelle creance merite, ou pour mieux dire de quelle infamie n'est point digne ce miserable & perfide calomniateur ? Quoy qu'Hannibal vaincu fust chassé par sa ville subiuguee; que Scipion vainqueur de tous les deux eust esté contraint d'abandonner Rome, qu'il auoit renduë maistresse de Carthage, ny l'un ny l'autre ne se nièrent iamais en deuoir de se vanger de l'ingratitude de leurs citoyens. Ils auoient eu pourtant parmy eux quelque meilleur nom, que de faiseurs de Libelles, & ne deuoient gueres moins pretendre de protection en leur innocence, qu'il est deu de supplices aux crimes de ce Banny volontaire, & de ce Furieux qui se retire pour frapper vn plus grand coup.

Il faut que ie reuienne encore à cette consideration, quelque fascheuse qu'elle soit, & que ie demande, s'il est possible que reprenant ses habits François, & cachant sous la figure d'un homme qui nous aime, les mesmes rancunes qu'il exerce si ouuertement vestu à la Flamande, ses

remonstrances & ses plaintes puissent estre bien receuës de personne ? Quelque teniperanient qu'il y apporre par les illusions & par le mélange du bien qu'il nous promet, est-il croyable qu'il change d'affection en changeant de masque & de voix , & que le ton & l'accent de les paroles, dont il cache si bien les veritables sentimens qu'il a, soient vn effect indubitable de la bonté de ses intentions? Au contraire cette fausse marque le rend plus dangereux: prenant part à des maux que nous n'auons point, il les veut faire naistre : il veut rendre plus mortel le poison qu'il a préparé, plus il employe de soin & de raisons à nous persuader qu'il nous doit seruir de remede. Il engage finement le Peuple dans le mespris de la personne du Roy par la compassion qu'il a de sa bonté, qu'il dit estre facile à surprendre; Il adiouste à la mauuaise estime qu'il donne de son esprit vne autre opinion, qu'il est tout à fait insensible aux affections naturelles; Il en détache doucement & d'une main subtile les cœurs de ses suiers, en le décriuant impitoyable aux maux qu'ils endurent: Enfin pour faire croire à tout l'Estat qu'il n'a plus aujourd'huy de Prince qui le gouuerne, il ne laisse au nostre que le nom & l'ombre de la Royauté sans lumiere & sans nouuement. L'yuresse que donne le vin meslé d'eau est beaucoup plus longue & plus perilleuse que celle que produit le vin pur, qui se consume promptement par sa propre chaleur & par la violence de ses esprits mesmes; Aussi la calomnie temperée par vne demonstration de bienueillance & de liaison d'interests, penetre plus auant, & fait vne impression plus durable dans les esprits qui la reçoient, que les iniures des ennemis découuerts. C'est aussi par cette maniere qu'il a voulu seduire les François, & les porter à la haine contre le Cardinal; c'est par là qu'il est entré dans leurs passions, pour y mettre plus de feu. Tant de larmes qu'il a supposées, & toutes les contenances qu'il a faictes de se plaindre avec eux du Gouuernement, n'ont point eu d'autre dessein que de les faire passer plus aisément du murmure à la sedition, & d'estre la cause commune des

mécontentemens & des reuoltes.

Il n'est pas nouveau qu'un Party, quelque foible & déraisonnable qu'il puisse estre, se soutienne, & se iustifie par des paroles: elles se rassemblent plus aisément que des gens de guerre; & quoy que sans d'autres forces elles soient bien peu considerables, elles seruent toutesfois de consolation au Rebelle, qui croit purger sa colere & son crime par sa plainte. Il faut, ou que le feu iette des flammes, ou qu'il meure: mais à quelque misere qu'une faction eust iamais esté reduite, quelque desespoir qui fust iamais arriué aux mutins apres leur défaite, il n'y auoit point encore eu d'exemple d'une si ardante & si auugle persécution d'iniures, que celle que nous voyons auourd'huy. Je ne m'estonne pas si l'Autheur insensé qui les a produites deuient si souuent coupable d'une mesme effronterie: c'est le dernier commerce qui le nourrit, & l'unique ressource que la Fortune luy laisse apres toutes les esperances que la vanité de sa Rhetorique & de sa Cabale luy auoit données. Il sçait bien qu'il ne déplaira point à ses hostes, que la médifance est un puissant charme pour abuser le Peuple, qui se declare bien tost pour le plus insolent, & qu'aux combats des hommes & des lions les voix du theatre de Rome estoient tousiours plus fauorables aux bestes, tant est grande l'iniustice & la cruauté de la multitude. Il sçait bien aussi, que la Verité marche seule toute nue, sans autres armes que sa presence, & sans autre desir que celui de se faire cognoistre, mais qu'elle a peu d'approubateurs dans la foule; Que la calomnie au contraire assistée de l'industrie des fourbes se pare des plus agreables couleurs de toutes les saisons, & que n'osant paroistre sans desguisement, elle se couure si bien des plus fortes passions de ceux-là mesmes qu'elle veut corrompre, qu'il est comme impossible aux esprits ordinaires de s'en defendre. Mais ie ne sçay pas que les personnes les plus interessées à la cause qu'il traite si mal, ne se détrompent de ses impostures, & ne cognoissent pas que s'il estoit possible que leurs plaintes fussent iustes, elles deuientroient criminel-

les dans la bouche empoisonnée de celui qui les représente. Les loix de Sparte, qui ne laisserent aucun moyen à leurs sujets d'avoir d'autres intérêts que ceux du public, & qui dans l'ordre de gouverner & de combattre, mirent la plus grande puissance de l'État en l'union des forces, & en la communauté des richesses, ne voulurent jamais admettre les Sophistes en leur ville. Ils emportent toujours les esprits à des sentimens extraordinaires, font croire & parler tout autrement que les autres, & leur instruction jette les hommes dans des affections particulieres, & séparées du bien commun. Les François qui doivent craindre de s'attacher trop à leur utilité privée, de devenir idolâtres de leur propre sens, & de préférer à la gloire de la Nation celle que chacun se veut acquérir à soy-même, sont obligés avec autant de raison que les Lacédémoniens à détruire ces pestes de l'éloquence & du raisonnement. Telles gens se condamnent les uns les autres : leur langage est plein de choses extravagantes, leurs paroles ne sont qu'illusions : & pour parler après le plus célèbre Sophiste que la dernière Grece ait connu, les calomnies sont dans leur bouche pour séduire les plus simples, comme un rameau d'Olive, est en la main de celui qui se veut faire suivre avec des feuilles par des bestes affamées. Le bel art qu'ils ont n'est qu'un ramas de termes aspres, vehemens, & qui sonnent beaucoup : ils en composent de certains traits inutiles, vains & superficiels, qu'ils embellissent de quelques figures dérobées à l'excellente façon d'écrire, & par le faux lustre de divers ornemens assez magnifiques paroissent éloquens, & ne le sont point. Avant que d'avoir fait la preuve de ce qu'ils ont proposé, ils en viennent aux injures. Ils hazardent des opinions temeraires & violentes, & pensent avoir excélé par dessus tout le reste des hommes, quand ils ont en quelque sorte relevé les plus petites choses, & ravalé les plus grandes. Tous les siècles passés n'eurent point de si bon modèle de cette méthode : tous ceux qui nous enseignèrent à la connoître, n'en virent jamais d'ouvrage
si

si bien acheué, que la Remonstrance, le Caton Chrestien, le François Fidelle, le Discours aux Liegeois, l'Escrir Politique contre Henry de Bergue; & le Genie demasqué. Il ne faut que les lire avec cette seule preparation pour en remarquer les defauts, & pour en faire le mesme iugement qu'un des plus grands Saints de l'Eglise Grecque faisoit autresfois de cette eloquence trompeuse, qu'il comparoit à la queue du Pan, qui d'un costé se monstre toute dorée, toute celeste & chargée d'un nombre infiny d'yeux, & qui de l'autre est fade, destainte, & sans aucune beauté qui la puisse rendre agreable. Ce n'est pas que i'estime qu'il soit à propos de luy decouvrir les imperfections de sa diction, de son style, & du mauuais ordre qui se trouue en ses Liures, ny de l'aduertir des frequentes contradictions qui s'y remarquent. L'aduis de cét Ancien est beaucoup plus sage, qui nous apprend, que d'instruire un Calomniateur, c'est le rendre plus hardy & plus dangereux. La pensée de saint Basile contre Eunomius est aussi bien propre à cette matiere, & faut croire avec cét Orateur iudicieux, que de s'arrester à reprendre des fautes si communes, ce ne seroit accuser un homicide que des plus legeres offenses, & des moindres paroles qui luy seroient échappées en commettant le meurtre. Il faut qu'on sçache avec quelle furie ce miserable s'est acharné contre le Cardinal, & qu'il ne reste plus rien dans sa personne, dans sa famille, ny dans ses actions, pour illustres & releuées qu'elles soient, que ses dents aussi mortelles que celles d'un Aspic irrité, n'ayent voulu mordre. Mais en cela seulement ne consiste pas toute la sympathie que ce dangereux serpent & ce frauduleux Escrivain ont ensemble: Plus il y a d'ardeur en la colere de celuy là, qui se traîne sur le ventre par malediction d'auoir autrefois esté la bouche qui suborna les hommes sous les apparences du bien, & plus est mortel son venin qui s'augmente, & qui tue par vne qualité froide & toute oppolée au feu de cette émotion naturelle qui le transporte. Cetui-cy qui rampe dans vne Terre estrangere, pour supplice de nous auoir tenté par

des pretextes d'une fausse utilité, plus il est échauffé contre ceux qu'il appelle auteurs de nos misères, & plus donne-t'il de force à sa haine envenimée, qu'il fait agir contre l'Etat par une passion toute contraire à celle qui paroist.

A quoy seruiront tant de paroles outrageuses ? quel aduantage peuuent-elles donner à la Reyne Mere ? quel estime en acquierent les auteurs ? les raisons en sont-elles plus fortes pour estre meslées de tant d'ordures ? En un mot, quel dommage en peut recevoir Celuy qu'elles veulent des-honorer ? Quand le desir de se venger & de médire fait parler quelqu'un, il l'engage de plus en plus, & l'emporte à de si grandes absurditez, que les dernières offenses destruisent les autres, & la passion extrême qui creue à la fin, est un fiel qui gaste, & qui fait trouver ameres toutes les impostures. Plus un homme court vite, & moins il voit : la continuation du mouvement adiouste sans cesse quelque nouvelle violence à celui qui se precipite, comme l'impetuosité d'un rocher qui tombe de la cime d'une haute montagne, s'accroist tousiours tant que sa cheute peut durer. Qu'auoient fait les Ayeuls du Cardinal contre les desseins de toutes les Cours de Bruxelles, pour estre noircis par cette plume ? Leur condition, & de si longues années les deuoient bien defendre, & de l'enuie qui pardonne pour le moins aux tombeaux, & de la piqueure de ce Scorpion, qui n'est à la verité venimeux qu'à ceux de son pays, comme si la terre l'auoit produit dans les montagnes de Carie, mais qui ne deuoit non plus auoir de malice contre les morts, que tout le reste de son espece.

C'est bien une pensée du plus grand de nos Philosophes, que les Nobles méprisent aisément leurs Predecesseurs ; ils estiment que iamais ils n'ont assez fait pour la grandeur de leur Maison ; ou ils ont cette presumption, qu'ils s'imaginent tousiours que leur courage les esleuera bien plus haut que ne sont montez leurs Peres : Mais quand le mépris vient d'ailleurs, celui qui presente la Famille, s'écrie pour tous les morts que l'on

blesse : Plus le nombre en est grand , plus le merite en est extraordinaire : le ressentiment de celuy qui se liure à cette naturelle protection en est d'autant plus violent & plus iuste. Si la haine que l'on a contre nous est telle , que l'on veuille attaquer nostre condition par le décry de toute la Race qui est innocente de nos querelles , en recourant aux cendres des Ayeuls comme à nostre veritable source , il y faut trouuer dequoy satisfaire à tous les reproches ; ou bien il les faut laisser en repos , de peur qu'une foible defense ne leur fust une iniure nouvelle. On doit bien se garder en telle rencontre d'estre semblable aux esprits , qui se retirent de quelque partie que le serpent a morduë , & qui s'en allant rechercher de nouvelles forces dans leur origine l'empoisonnent toute , & tirent apres eux iusques au cœur le mesme venin qui les infecte. Quand il n'y a rien à craindre , que tout y est illustre & plein de bonne odeur , il y faut recourir avec hardiesse , autrement cette lascheté seroit contraire à leur ancien courage , & une deference indiscrete deviendroit à la fin une aveugle impieté contre leur memoire. A quoy seruiroit au Cardinal d'auoir & la naissance & la vertu qu'il a , si dans une cause si publique & si considerée par toute la terre , il souffroit que le nom glorieux des siens fust souillé tant de fois , par le plus sale & le plus opiniastre calomniateur qui fut iamais ? Il est vray que chacun a bien cette liberté d'abandonner ses interets en beaucoup de choses : mais il ne nous est pas permis d'abandonner ny nostre honneur , ny nostre vie , & moins encore la reputation de nos Peres , qui ne nous est déposée que pour la rendre toute entiere à ceux qui nous suivent.

Ceux qui donnent ou la forme ou l'approbation à tant d'escritures scandaleuses , ont pensé qu'une Lettre de la Reyne Mere seroit moins reprochable , & que la dignité de sa personne , la creance que sa bouche doit estre celle de la Verité mesme , & la retenue d'un seruiteur respectueux , feroient taire , & souffrir le Cardinal sans se defendre. C'est pour cette raison qu'elle

¹ Page 17. de la Lettre escripte au Roy, de Bruxelles le 26. Decembre 1631.

se doit asseurer d'une personne si peu considerable par sa naissance, & qui ne laisse pas d'avoir l'effronterie, ou plustost la folie de vouloir faire le Prince, & se dire descendu de Louys le Gros, pour sur cette fable fonder un titre & vne pretention sur la Couronne. C'est encore cela mesme qui a fait mettre dans sa Lettre escrite au Parlement, que c'est 'un homme sans nom & sans naissance.

¹ Page 23. de la
Lettre escrite
au Parlement
le 6. Janvier
1631.

Il n'est pas raisonnable que cette insigne erreur, que le lieu seul où ie la trouue m'empesche de nommer autrement, passe pour vne verité, ny qu'il faille endurer que cette offense, qui pourroit estre l'effect de la colere d'une Reyne, serue aussi de reproche contre elle mesme d'avoir choisi pour sa creature, pour son conseil, & si i'ose dire pour sa conduite, vn homme d'une condition si basse. Le Roy vers qui l'on repete tant de fois, qu'elle trauailla si long temps pour le mettre dans les Conseils, où chacun a veu qu'elle n'auoit pas tout le pouuoir que l'entrée du Cardinal luy donna depuis, se souuient bien encore que la bonne naissance qui fait valoir tous les autres merites, estoit l'une des plus fortes raisons de la proposition qu'elle en faisoit. Bien que les auteurs du mensonge soient des témoins infidèles, & qu'ils n'ayent la verité dans la bouche que pour la mordre, il est certain toutesfois que la Remonstrance où cét artifice est si bien pratiqué, confesse ouuertement la noblesse ² de son extraction. L'apostasie tousiours ingenieuse à mal faire contre ceux qui demeurent dans l'ordre, donna l'inuention à l'Empereur Iulian d'éleuer sur vne mesme base sa figure & celle de l'un de ses Dieux, afin que ceux qui ne fléchiroient point le genouïl fussent punis comme coupables de leze-Maiesté, ou bien qu'une reuerence engageast les autres à l'Idolatrie, voulant qu'un respect equiuoque passast entre les Chrestiens pour vne confession publique. Ce mesme esprit met encore ensemble & le mensonge & le nom venerable d'une grande Reyne, & s'est imaginé que l'on ne pouuoit rien entreprendre contre cette imposture, sans offenser la haute dignité qui luy est coniointe.

² Pag. 36. & 37.

Pour dire tout, les nouveaux Ministres ont pensé que le silence seroit vn adueu sans contredit, & que leurs faussetez seroient auctorisées par la propre modestie de Celuy qu'elles veulent destruire. Mais nous pouuons bien mieux declarer les mouuemens de nos ames par la parole, qu'une legion toute entiere n'exprimoit les siens par vne simple inclination du corps deuant l'Idole & le Prince: la langue, principal organe de la pensée, marquera bien la difference que nous sçauons faire entre l'affreuse difformité du demon qui nous obsede, & l'auguste Maicsté d'une Princesse que nous adorons, quoy que nostre mal-heur luy en ayt fait croire.

Peut-il tomber dans l'esprit d'un homme sage, qu'il n'y a point de nom ny de gloire dans vne Famille, de qui la vertu est celebre dans les Histoires, & dont la qualité se trouue signalée par les meilleures alliances que les Gentils-hommes les plus releuez puissent prendre? Les guerres ciuiles qui ont trauaillé cét Estat, les diuers changemens que les victoires & les défaites des Anglois y ont apportez, ont fait perdre aux Maisons principales les anciennes preuues de leur grandeur. L'origine de celle-cy, comme de toutes les plus excellentes, demeure cachée: ce luy seroit vn aussi notable defaut, si la source en pouuoit estre cognue, comme ce luy est vne insigne aduantage, que depuis quatre cens ans elle ayt tousiours pris de nouuelles forces par les grandes parentez que les mariages luy ont données. La Genealogie qui s'en est faite est vne entiere instruction pour ceux qui peuuent souffrir la verité: les vieux titres qui la iustificient, & qui appellent Cheualiers les plus anciens, dont elle a conserué les nonis malgré tant de siècles: la suite des femmes de naissance illustre, qui sont entrées en cette Maison, ne sont-ce pas des marques infailibles de tres-haute Noblesse? Sans qu'il soit besoin de remonter plus haut, la sixiesme de ses meres par qui les Seigneuries du Plessis & de Richelieu furent conioinctes, estoit de Clairambaut. Celle d'apres descendoit de la race des Eucillechien, premiers Comtes du Maine, à

qui la vigilance & la pieté auoient donné le nom & les armes, & qui pour auoir planté les premieres Croix en leurs pays en ont chargé les escus & les bannieres qu'ils portent depuis. L'autre qui la suiuit estoit Guyonne de Lual, autrement de Montmorency, à qui ces beaux Escriptuains disputeront peut-estre la Noblesse, tant ils sont raisonnables. Sa sœur qui auoit espousé vn de la Maison de Sancerre Seigneur de grands biens, & entre autres de la Baronnie de Faye ¹ la Vincuse, ancien domaine de Poitou, de laquelle la terre de Richelieu estoit le premier fief, n'eust pas souffert en vn temps où les familles ne se mesalloient point, que l'on eust choisi dans son voisinage vn homme sans nom & sans naissance pour en faire son beau-frere. Est-il croyable que Guy de Lual, oncle paternel de cette Dame de Richelieu, Seneschal d'Anjou, executeur du testament, & si proche allié du Roy René, eust eu si peu de credit que sa niece n'eust pas esté mariée selon sa qualité? Pourquoi le nom de Ieanne de Lual, Comtesse de Vendosme sa cousine, & mere d'vn seul fils, qui fut l'vn des ayeuls du Roy, & qui espousa vne fille de Bauuau desia proche parente de ceux de Richelieu, n'eust-il pas fait trouuer à celle-cy vn mary digne d'elle? Pensent-ils en vn mot, qu'une autre Ieanne de Lual Duchesse d'Anjou & Reyne de Sicile qui l'auoit nourrie, & qui pendant son veufuage prit soin de la marier, l'eust donnée à quelque homme de peu de condition? La quatriesme de ses meres estoit de Chauigny, petite fille d'une Princesse du sang de la branche de Dreux, & qui eut en partage la mesme terre dont le Cardinal a porté le nom en sa ieunesse: elle estoit l'aînée d'une famille si considerable, que sa troisieme sœur fut mariée à Messire Artus de Cossé Marechal de France. Son ayeule eut nom François de Rochechoüart, aînée de sa Maison où celle de Barbazan estoit fonduë. Louïs de Richelieu l'espousa, estant Lieutenant de la Compagnie d'Ordonnance d'Antoine de Rochechoüart son pere. Quand il n'y auroit en l'alliance du Cardinal que cette seule Dame, on ne le pourroit sans in-

¹ Par accommodement fait sur plusieurs differens entre les Comtes de Poitou & d'Anjou, elle fut avec Mirebeau & Loudun baillée au Comte d'Anjou, sous le regne du Roy Robert.

iustice accuser de folie , ny du dessein de se faire tyran , pour auoir enduré que l'Histoire ayt dit qu'il soit sorty de tant de testes couronnées ? Que l'on s'écrie encore bien plus haut que par le passé : que l'on trouue à reprendre en cette verité tout ce que l'Enuie se peut imaginer , il est tres-constant que dugrand nombre de toutes les filles qui portèrent iamais le nom de Dreux , il n'y en a que deux seules que nous ne puissions conter entre ses meres. Il ne faut pas oublier aussi cette benediction particuliere en sa Famille , qui peut estre vne cause secrete de toutes les graces qu'elle a receuës , que ses trois Ayeulles paternelles , de Montmorency , de Rochechouart & d'Eueillechien sont du nom & de la posterité de ceux que les Histoires ont appellé les premiers Barons Chrestiens de France , de Guyenne & du Maine. Le concours de tous ces aduantages , & le meslange de tant de sang illustre & souuerain , ne seruirent-ils pas de bonne raison à ceux qui donnerent à son Pere l'Ordre du Saint Esprit ? N'en pouuons-nous pas tirer vne aussi fauorable à nos iustes sentimens , quand nous aurons dit qu'il n'y eut iamais d'effronterie ny d'impudence égale à celle du Menteur , qui a escrit que *cette Cheualerie est la plus simple & la plus basse qui soit dans l'Histoire de l'Ordre*. Sa Mere qui sortit d'un puisné de la Porte de Vefins a continué cet honneur domestique à tous ceux de Richelieu de ne prendre que de tres-bonnes alliances , celle-cy est coniointe à tant de grandes Maisons de Bretagne & d'ailleurs , qu'elle en adiouste encore vne tres-considerable à toutes les autres. Sont-ce là des causes suffisantes d'accuser la qualité du Cardinal ? Comment les Conscillers de la Reyne Mere ont-ils osé faire , que le nom de leur maistresse soit aujourd'huy l'vnique soubstien d'une calomnie si facile à destruire ? Au reste est-ce un bon raisonnement contre la fidelité , que d'attaquer la naissance , quand bien il y auroit autant de reproche en cette-cy qu'il s'y trouue d'honneur ? Quoy ! la plus grande Princesse du monde trouuera-t'elle bon que les propres seruiteurs l'ayent rauallée iusques à supposer en elle des passions

1 Aduertissement de Nicoleon à Cleonville page 95.

qui ne sont propres qu'aux personnes vulgaires , & d'un courage si bas, que leur esprit est guery, quand il a vomy des iniures telles qu'elles puissent estre.

La iustice de ses déplaisirs & de ses craintes sera-t'elle bien mieux persuadée au Peuple , pour auoir esté si souvent repeté par ces Escriptuains , que le Cardinal est petit fils de ¹ Moine ? Pour donner quelque couleur à cette temerité, falloit-il supposer l'auctorité d'un Historien , & mettre le nom de Popeliniere à la marge, comme s'il auoit iamais parlé du defunct Seigneur de Richelieu son Pere ? La bassesse de cette ruse qui sent le Pedant ou l'Aduocat de village, est-elle digne du rang & de la qualité de toutes les personnes interessées dans cette contestation ?

Il est vray que son Ayeul Louys de Richelieu mourut dès l'an mil cinq cens cinquante & vn ², & laissa quatre freres: l'un d'eux fut Euesque de Luçon, & tuteur de ses neveux avec François de Rochechoüart leur mere : vn autre eut l'Abbaye de Nieuil & le Prieuré de Coufflay. L'Histoire nous apprend aussi que les deux autres furent tres-courageux & gens de grand seruice dans la guerre. Le plus aagé de ceux-cy fut tué deuant le Haure de Grace y commandant vn Regiment , & nommé pour Gouverneur de la Place, qui fut prise peu de iours apres sa mort.

Michel de Castelnau ³ qui fut Ambassadeur pour le Roy en Angleterre escriuant de ce siege a dit , que *Richelieu Maistre de Camp y fut blessé d'une harquebuzade à l'espaule, dont il mourut depuis, étant brave Gentilhomme.* Il adiouste vn peu apres, que le *Dimanche trente-vniesme de Juillet Sarlabos Maistre de Camp entra dedans la ville avec six Enseignes de gens de pied, lequel depuis y demeura Gouverneur, & n'eust esté la blessure de Richelieu, de laquelle il mourut, il eust eu cette charge.* C'est de luy mesme que le grand President de ⁴ Thou, si iudicieux dans les Eloges des hommes de merite, a dit, qu'il excelloit en prudence & retenuë.

Le dernier de tous eut nom Anthoine de Richelieu , porta quelques iours l'habit de Religieux , & le quitta
pour

¹ Page 80. & 98. de la Remonstr. des a. impressions. Page 177. du Caton Chrestien.

² Preuves de l'Histoire Gen. pag. 31.

³ Liure 5. de ses Memoires.

⁴ Liure 35.

pour prendre les armes avant que le Cloistre eust amorty son courage. Les soldats dont la licence trouua bien autresfois des noms de raillerie sous lesquels nous cognoissons encore quelques Empereurs, l'appellerent le Moine. Cette marque luy demeura, pour mettre quelque difference entre luy & son autre frere, que la Popeliniere appelle aussi le Maistre de Camp. Il ne retint de la profession où les siens l'auoient destiné que ce beau titre, & la haine contre les Huguenots dans les premiers troubles. Au temps où les Apostats troubloient toute l'Europe, on ne luy eust pas donné les grands emplois qu'il eut, s'il eust esté coupable de ce crime. Apres l'entreprise d'Amboise on augmenta d'une Compagnie la garde du Roy, & le commandement en fut donné (pour vser des termes de ce mesme Autheur) à Richelieu autresfois ' Moine. Le ^{Popel. liure 6.} President de la Place, à propos de cette nouuelle troupe, & du choix de celuy qui en fut le Chef, escrit aussi dans ses Commentaires¹, que l'on en donna la charge au Ca- ^{1560. feüillet 51.} pitaine Richelieu, sans y adiouster ce nom de guerre, que la Popeliniere qui parle de luy fort souuent, ne luy donne qu'en ce lieu là. L'ennemy du Cardinal a voulu faire croire qu'il est descendu de celuy-cy, qu'il aime bien mieux signaler par ce petit brocard, que par l'honneur qu'il eut de commander à la garde extraordinaire de son Maistre. N'est-ce pas une chose estrange qu'il soit allé rechercher un quatriesme Cadet, qui n'eut point d'enfans, pour le mettre en la place du Chef de cette Famille, qui estoit mort plus de quinze ans deuant luy? Est-il de bonne foy, quand pour Autheur de cette iniure, qui ne peut estre honteuse qu'à celuy qui l'allegue, il escrit *Popeliniere* en apostille, afin de surprendre un chacun, & par l'ex- ^{Page 80. & 98. de la Remonstr. des 2. impressions.} cez de son impudence en oster le soupçon? On ne peut rien apprendre de tout ce qu'il en a dit en ses liures, sinon que la vertu de ces deux puisnéz grands Oncles du Cardinal, apres la mort de leur frere qu'ils perdirent si ieune, a soustenu le lustre de la Maison par des charges importantes, que leur donna la confiance de leur Prince, en une

faison où la foy de tant de gens estoit douteuse.

1 Page 81. de la
Responſe à la
Repartie.

Il ne ſe faut pas eſtonner ſi l'animofité qu'il a contre tous ceux de ce nom tant recommandable luy en a fait confondre l'ordre , & chercher dans ce trouble qu'il forme luy-mefme quelque choſe à reprendre , puisqu'il eſcrit avec cette preſomption accouſtumée , & ſans eſtre fondé que ſur ſon mauvais iugement , que *Catherine de Medicis n'eſtoit point parente de la Reyne Mere*. Cette notable fauſſeté , qu'il expoſe au public avec autant d'audace que toutes les autres , me feroit croire que cette Princeſſe n'a pas vne entiere cognoiſſance de tous les Libelles qui ſortent ſous ſon nom , & ſous le pretexte de maintenir ſes intereſts. Non ſeulement elle eſt trop ſçauante des grandeurs de ſa Maiſon , pour ſouffrir qu'on luy oſte le plus grand honneur que iamais elle euſt receu , quand vn Duc d'Orleans en prit l'alliance : mais auſſi peut-elle bien ſe ſouuenir , en combien d'actes publics & domeſtiques elle a veu faire mention , & ſe preualoir d'une ſi grande gloire.

Il n'eſt pas vray-ſemblable que la poſterité de Laurens de Medicis l'ancien dont elle eſt iſſue, vouluſt deſaduouër celle du grand Coſme qui fut ſon frere ainſé , & l'un des Ayeuls de la Reyne Catherine. C'eſt luy qui le premier gouuerna ſouuerainement la Republique de Florence , & qui ſ'attribua toute l'auctorité qu'elle auoit. Il merita bien avec plus de iuſtice d'eſtre reconnu par ceux de ſon nom qui regnent aujourd'huy , pour le fondateur de leur puissance , qu'il n'y eut de raiſon d'eſcrire ſur ſon tombeau , qu'il eſtoit le Pere de la Patrie , puisqu'il a ruiné la liberté de l'une pour éleuer la grandeur de l'autre. Laurens de Medicis ſon petit fils , de qui la puissance & la ſageſſe furent ſi neceſſaires à conſeruer la paix durant ſa vie , que les grands troubles qui remplirent toute l'Europe de feu & de ſang , ne furent attribuez qu'à ſa mort , eſt vne aſſez grande lumiere dans la Race pour la recognoiſtre.

Les Papes Leon X. & Clement VII. à la faueur deſquels la Maiſon Ducale ſ'eſt faiſte ; Catherine de Medicis leur

niece Reyne de France, mere de tant de Roys, & fille d'un Duc d'Urbain, qui porta la première Couronne de toute la Famille, doiuent estre assez considerables à ceux de Florence, pour non seulement confesser la parenté, mais pour attribuer à la seule folie de l'Autheur vne si grande offense qui leur est faicte.

Cette faute est suivie d'une autre, qui peut tirer apres soy de plus dangereuses consequences. ¹ *Tous nos Historiens* (dit-il) *excepté un bon homme qui est à present aux gages de Monsieur le Cardinal, & qui a fait la Genealogie de Louys le Gros, disent & il est vray, que Robert estoit l'aîné de Henry; lequel pour estre plus genereux fut couronné Roy par l'ordre du Pere, & que la Mere qui desiroit de garder la regle de Justice, voulut conseruer la Couronne à Robert, qui volontairement quitta ses droits à son frere, lequel ne laissa pas d'honorer grandement, & de traiter fauorablement sa Mere; ainsi que tous nos Historiens l'assurent, excepté Monsieur des Montagnes, qui nous fait vne Genealogie nouvelle, & rapporte contre nous vne fable, qu'il a inuentée, pour nous faire chercher vne veritable histoire, qui est contre luy & son dessein; & est escrit à la marge, Voyez Aimon, Helduinus, Belleforest, Paradin, du Haillan, Gaguin, Paul Joue.*

¹ Pag. 60. & 61.
du François si-
delle.

Nous voyons qu'il arriue souuent qu'un coupable d'un nombre infiny d'exactions & de violences, échappe le supplice faute de preuue, quoy que toute sa vie ne soit quasi qu'un seul crime. La haine publique est si grande contre luy, que les témoins plus occupez à le diffamer qu'à le conuaincre, ne font aucune preuue concluante qui l'assuiettisse à la peine: mais quand les faicts principaux sont bien iustifiez, & qu'on les a separez de la multitude confuse de ses fautes, on se doit prendre à l'ignorance, ou à la malice des Iuges, s'il n'est puny selon les Loix. Ce n'est pas assez de crier au faussaire sur quelque un pour le faire declarer tel: quoy qu'il ne reste de la lecture de tous les ouurages que la Flandre nous enuoye, qu'une mauuaise impression de celuy qui les compose; il est à propos que l'on examine plus soigneusement quelques-vnes

de ses impostures, pour oster la creance à toutes les autres. Il ne penetre point dans le profond de sa pensée que Dieu void, & rend vaine par toutes les qualitez des personnes qui peuuent en estre l'obiet ; Il suffit de restituer à nos Annales vne verité que ce malicieux Esprit leur dérobe. Soit qu'il ayt eu l'intention de faire croire que la Reyne Constance ne se détacha point de l'interest legitime de son fils aîné, soit qu'il ayt voulu fonder vn exemple, que le plus ieune ayt eu la Couronne par preference, le Ciel a mis les choses en si bonne disposition, que cette controuerse est desormais plus importante à l'Histoire qu'à la sseuereté de l'Estat. Il dit qu'André du Chefne, qu'il nomme vn bon homme, est le seul de tous nos Historiens qui escriue que Henry fut aîné de Robert, & appelle vne fable cette proposition, qui ne peut estre contestée que par des Rebelles ou par des Ignorans. L'aduouë bien qu'il a raison de luy donner ce titre de bonté : puisque sa preudhommie, son grand trauail & sa parfaite cognoissance ont fait voir en ses Oeuures, que nul autre de nostre aage ne fut mieux informé ny plus fidelle que luy. Mais il n'est pas raisonnable de permettre qu'on le face Autheur d'une opinion de qui la France n'a iamais douté. Rodolphe Glaber Moyne de Clugny, sous le Regne de ce mesme Henry, que le Cardinal Baronius, avec tous ceux qui sçauent faire la difference des bons & des mauuais liures, estime si fort, nous apprend ; ¹ Qu'apres la mort de Hugues fils aîné du Roy Robert, il se mit à deliberer encore lequel de

» tous ses enfans meritoit le mieux de regner apres luy : quoy
 » qu'il eust fait Duc de Bourgongne son second fils nommé
 » Henry ; il resolut de le faire Roy au lieu de Hugues son
 » frere : mais leur mere encore vne fois emportée par vne
 » animosité de femme, estant contraire & au Roy & à ceux
 » qui suiuiroient son Party, disoit que son troisieme fils ap-
 » pellé Robert comme son pere, seroit plus capable de gou-
 » uerner le Royaume. Cecy fut bien la semence de desor-
 » dre entre les freres : mais le Roy ayant assemblé les prin-
 » cipaux du Royaume à Reims, assura la Couronne à son

¹ Liure 3. de
 son Histoire
 chapitre 9.

fils Henry, selon le choix qu'il en auoit fait. Ordericus Vi-
 talis ¹ Moine de l'Abbaye de sainct Euroul en Normandie, ¹ Liure 3 de son
 & qui viuoit sous le Regne de Louys le Gros, parlant de ¹ Histoire Eccle-
 Robert Duc de Bourgogne, dit; Il estoit fils de Robert ¹ siastique.
 Roy de France, & de Constance sa femme: sa Noblesse
 estoit descendue du sang de Roys & de grands Princes,
 & fut illustre en beaucoup de pays par ses grandes actions,
 & par ses vertus admirables. C'est luy que sa mere tres-
 puissante voulut faire regner en France apres la mort de
 son frere, & qui tascha par toutes sortes de moyens, com-
 me i'ay touché legerement cy-dessus, de le preferer à son
 fils Henry qui estoit l'aîné. Voila deux témoins qui de-
 uoient estre assez forts pour rendre ce fait indubitable,
 apres toutes les Chartres que nous auons, où se lisent les
 noms des deux Princes selon l'ordre de cette naissance. On
 y peut adiouter encore l'Autheur du Fragment de l'Hi-
 stoire de France, depuis Robert iusques à la mort de Phi-
 lippes; voicy son rapport en mesme suite. Le Roy espou-
 sa la fille de Guillaume Comte de Thoulouse, Princesse
 fort genereuse, surnommée la Blanche, & digne de son
 nom. Il en eut des enfans bien nez, Hugues, Henry, Ro-
 bert, & Odon; il associa dans la Royauté son fils Hugues,
 & le fit seoir sur le Throsne à Compiègne. Huiet ans apres
 son couronnement il mourut, le pere viuant encore, qui
 mit Henry en sa place en vn voyage qu'il fit à Reims, la-
 quelle chose la Reyne porta fort impatiemment, voulant
 que Robert regnast avec son pere.

Fulbert Chancelier de France, & depuis Euesque de
 Chartres, porta tousiours le party de Robert le pere, &
 de Henry son fils aîné, contre Constance qui luy en vou-
 lut mal. Ouderic Euesque d'Orleans en la Lettre qu'il luy
 en escriit, luy mande qu'il auoit sçeu de Berard Euesque
 de Soissons, qu'il estoit tombé dans les mauuaises graces
 de la Reyne, pour s'estre mis du costé du pere, lequel vou-
 loit faire couronner son fils aîné, que les autres disoient
 autant imparfait que le plus ieune estoit accomply. Cet-
 te mauuaise volonté ne l'empecha pas d'employer toute

1 Anno Christi
1018. n. 1.

son autorité, qu'il auoit tres-grande en l'Eglise de France, à ce que la volonté du Roy fust executée. Le Cardinal Baronius¹ dit nettement que Henry estoit l'aîné, & que ce bon Fulbert fut Prophete quand il escriuit à vn Prelat de ses amis, qu'il falloit presser l'Archeuesque de Reims de le couronner, & qu'il seroit agreable à Dieu & à tous les gens de bien. Nicole Gilles, du Tillet, Vignier, Genebrard, Papirius Masso, Godefroy, Sainte Marthe, Duplex, & tant d'autres qui l'escriuent aussi affirmatiuement que les anciens, nous doiuent faire conclure, que ce n'est qu'une malignité de dire que quelqu'un soit inuenteur au iourd'huy de cette opinion. Mais s'il y a de l'audace d'accuser du Chefne d'en estre l'Autheur, apres vn nombre infiny d'autres qui la luy ont apprise; n'est-ce pas vne ignorance de citer Aimonius à la marge, de qui l'Histoire ne vient pas iusques à ce temps-là? S'il auoit leu celui mesme qui en a fait la continuation, il y eust appris qu'il a tousiours mis Henry deuant son frere; Il a creu plus conuenable à son dessein de citer vn Helduinus, que personne en France ne cognoist, qu'il a peut-estre pris pour Helgaudus Autheur de la vie du Roy Robert, & que de grands hommes ont appelé Historien sincere: mais qui n'en dit rien non plus que Paul Ioue, qu'il cite encore aussi faussement que les autres. Il est assez mal versé dans l'Histoire pour auoir employé le nom de Hilduinus, qui escriuit & mourut sous Charles le Chauue, deux cens ans auant ce different. N'est-ce pas vne insupportable effronterie, qu'il y ayt adiousté Belleforest, pour asseurer ce mensonge par vn autre, puisqu'il parle en ces termes. *Le bon Roy Robert auant mourir auoit fait sacrer son fils aîné Henry, qui pour lors n'eust peu auoir que quinze à seize ans, & par ce moyen donna la Duché de Bourgogne à Robert le dernier de ses enfans.* Contre l'aduis de tant de gens qui uiuoient dans ces Regnes là; contre la doctrine de tous ceux qui sont les plus autorisez dans l'Histoire de l'Eglise & dans la nostre, est-il possible d'establis vne opinion nouvelle par des citations d'Autheurs, ou qui ne furent ia-

mais, ou qui n'en ont peu parler, ou qui n'en ont rien dit, ou qui escriuent tout le contraire? Y auroit-il de l'apparence de croire le bon Frere Gaguin plein de tant de fables, auteur de celle-cy destituée de toute preuue & de toute apparence, dans vn Inüentaire ramassé cinq cens ans apres que par les Relations du temps il a paru que les choses se sont passées tout autrement? Vn Historien de qui tant d'autres ont dit, qu'il estoit vn Escriuain friuole, aueugle, & imprudent, & qui est si peu correct à ce propos, qu'il a dit que Henry estoit pere de Robert Duc de Bourgogne, dans la mesme page où il auoit maintenu qu'il estoit son ieune frere, sera-t'il preferable à l'autorité d'une vieille creance, & de tous les grands hommes qui l'ont escrite de siecle en siecle? Paradin, qui aussi bien que ce bon Flaman fauorable à ses premiers Maistres, a voulu donner le droit d'aînesse à la Bourgogne, dont il a fait vne Histoire farcie de tant de mauuais contes, ne doit pas estre plus croyable que son Auteur. Du Haillan de nulle estime entre les sçauans, qui employe les harangues toutes entieres des Amadis de Gaule, qui rend suspecte la sainte Ampoule, qui veut que l'on croye que par tradition la Pucelle d'Orleans a esté tenuë pour vne garce du Comte de Dunois, ou de Pothon, ou de quelque autre; & lequel en vn mot, passe dans les meilleurs Cabinets pour vn Auteur de mauuaise lecture, & tout remply de maximes fausses, peut encore moins que les deux autres qu'il a suiuis, faire condamner la Verité escrite par tous les doctes.

Il oublie (mais avec adresse) de citer de Serres en la vie du Roy Henry premier, qui renuerse bien encore les choses autrement: car il dit que, *La Reyne Constance mere de ces deux Princes freres, en fila cette espine, portant Henry contre Robert, c'est à dire le puisné contre l'aîné, comme bien souuent les meres ont telles humeurs, d'aimer plus l'un que l'autre.* Ce dernier entasse faute sur faute, & se trouuant dans les embarras ordinaires des nouueaux faiseurs de coniectures, contre les termes des anciens Auteurs & des

bons titres, il a bien voulu suiure Gaguin en l'une de ses erreurs, mais il s'est donné la gloire d'estre fondateur de l'autre, pour nous les faire aualer toutes deux ensemble.

Sans appuyer dauantage sur cette remarque des diuerses inclinations des meres, demandons au meilleur amy & à l'approbateur le plus persuadé que iamais ayt eu ce fidele Escriuain, s'il oseroit defendre sa proposition, & l'ordre qu'il a tenu pour iustifier, que Robert estoit frere aîné de Henry. Comment l'excusera-t'il d'auoir repeté que tous nos Historiens l'assurent ainsi, excepté ce Bon-homme, s'il se veut donner la moindre peine de voir tant de Liures qui peuuent conuaincre de bassesse & de temerité vne tromperie si grossiere? S'il a osé corrompre des témoigns publics, & falsifier des titres qui sont communs à tout le monde, avec quelle foy peut-il traiter le Cardinal dans le recit qu'il fait des choses les plus secretes de sa Maison, de ses mœurs, ou de sa conduite dans les Conseils du Roy & dans le Cabinet? Mais la crainte de sa confusion ne le rend pas plus sage; au contraire il s'engage aisément à dire vn mensonge, & à bien esperer de la credulité des Peuples naturellement ennemis de toute puissance, insensibles aux necessitez des affaires, amateurs de médisance & de changement, & tousiours susceptibles de quelque sorte d'erreur, qui les rend fauorables à toutes sortes d'impudences. L'inuenteur de telles que nous auons veuës depuis deux ou trois ans ne pouuoit pas étouffer ce que la naissance, l'estude, & le maniment des affaires ont donné de recommandable au Cardinal; Il falloit bien que l'imposture de cet homme à langue double fust assaisonnée de quelque verité: mais elle est en ses Liures comme le sucre dans vn poison qu'il adoucit & ne le corrige pas. S'il luy échappe quelque loüange, elle est aussi tost rauallée par vne iniure; il n'en confesse les merites que pour estre moins suspect de fausseté, quand il en dit du mal; il n'en monstre les lumieres que pour les esteindre; & contre l'art de la Peinture, il n'employe les belles couleurs

leurs que pour faire paroistre & releuer dauantage tout ce qu'il y a de plus noir en son mauuais dessein.

Il dit bien que son extraction est noble, *'mais qu'il n'a rien en sa personne qui ne se rencontre en beaucoup d'autres de sa qualite, que la subtilite & viuacite de son esprit;* 1 Remont. pag. 36. 37. de l'vne & 45. de l'autre.

Vouloit-il qu'il fust fort comme vn Geant, ou prompt à la courle comme Achille ? Il tasche bien encore à diminuer cette creance en donnant quelque soupçon, que la Noblesse en est ² moderne; mais il n'auroit pas manqué de supposer vn 2 Repartie sur la Responce p. 5.

temps auquel les lettres du Prince ou quelque autre priuilege l'auroient commencée, si l'Histoire veritable de la Maison de Richelieu ne rendoit ce menfonge impossible, quelque effronté qu'en püst estre l'Auteur. Ne pouuant nier que son Pere n'eust esté Cheualier du S. Esprit, dans la plus exacte obseruance de l'Ordre, il maintient que c'est la plus basse Cheualerie de toute l'Histoire, & ne veut pas consentir que tant de hautes alliances puissent eleuer la qualite d'un Gentilhomme. Il recognoit que ³ le temperament 3 Remont. pag. 33. & 40. de l'vne, & 27. & 32. de l'autre. du Cardinal est celuy des bons esprits: mais il adiouste que cette excellente composition a esté corrompuë par l'ambition & par l'auarice. Il est constant que les lieux où nous naissons, que ceux de nostre demeure, que l'age & que les alimens contribuent beaucoup à la durée ou au changement des dispositions de la Nature. Les Scythes n'ont eu qu'un Philosophe, & les Grecs en ont eu grand nombre. Athenes auoit beaucoup plus de Sages que les autres villes, & n'en estoit pas moins obligée à la bonne scituation, qu'à ses bonnes loix, & à son estude. Platon alla chercher dans vne retraite plus fraische vn air qui s'accommodast encore mieux à ses meditations. La vieillesse acquiert le plus souuent de nouuelles qualitez que la ieunesse n'auoit point cognues, & la constitution des vns deuiet plus humide par la delicatesse & par l'oisiuereté de la vie, comme celle des autres se desseiche par les soins, par l'abstinence, & par les grandes peines. On ne peur pas dire que les festins, le repos, & la nonchalance ayent fait perdre au Cardinal son ancienne habitude, estant si veri-

1 P. 89. du François fidelle.

table que les regles estroites de ses mœurs ont conserué la premiere symmetrie, & son temperament d'autant plus conuenable à la prudence qu'il estoit plus sec. Mais on peut bien assurer aussi, que ses veilles & les grands travaux, n'en ayant peu diminuer le corps, qu'en le rendant plus foible & plus suiet aux maladies, elles ont beaucoup épuisé de ces forces, que luy auoit donné sa naissance, & que cette ardente amour qu'il a pour le public, luy a fait confunier avec ioye. N'est-ce pas vne froide gaufferie d'auoir pris cette occasion de l'appeller Armand le Maigre¹ ; Quelle belle Rhetorique peut auoir appris à ce Maistre d'escole, de mettre en risée vne constitution, que les sçauans Philosophes ont donnée pour l'vne des plus vniuerselles marques d'esprit & de sagesse que les hommes puissent auoir ? Il n'a pas meilleure grace à luy reprocher ses maux ordinaires : car bien que ce Parleur n'ayt point monstré de iugement, lors que dans les lieux les plus serieux où il vouloit émouuoir de la compassion, il s'est ietté dans la bouffonnerie, & n'a pas sçeu qu'il est impossible de produire deux mouuemens contraires en melme temps ; si est-ce qu'il est encore moins raisonnable dans les suiets qu'il a choisis pour s'en mocquer. Je sçay bien qu'il n'y a point d'art ny de methode à dire des choses plaisantes, & que le seul naturel donne l'inuention & l'usage des bonnes rencontres. Les grands hommes toutesfois nous en ont appris cette seule maxime, Qu'il est inhumain de chercher le mot pour rire dans les afflictions d'autrui, & que les douleurs sont de trop cruelles matieres pour la raillerie, qui est tousiours incompatible avec les sentimens de la pitié. Si les maladies donnent de la foiblesse au Cardinal, il trouue bien à s'en consoler dans la force de son esprit, & dans l'experience qu'il a faite, que pour quelque incommodité qu'il en souffre, les ennemis de l'Estat, ny les siens, ne s'en portent pas mieux. Il ne doit pas aussi beaucoup s'offenser que le Caton Chrestien¹ l'en ait fait souuenir : car il est certain que ses pensées l'occupent tellement au bien des affaires de la France, qu'il ne songe

1 Page 7. & 8.

quasi pas à son mal , & qu'au milieu des bons succès & des triomphes, il n'est pas au pouuoir de la colique ny de la grauelle de le rendre malheureux. C'est vne insigne folie de blâmer vne figure, & d'y trouuer à redire par les disproportions, & par les mauuais gestes que fait son ombre. Quoy que l'ouurage en soit parfait, il est vray toutesfois que selon les heures & les saisons cette noirceur qui se traîne à l'entour est plus ou moins grande: qu'elle change à tous les momens, & qu'elle n'a rien de certain que d'estre couchée sur la terre, qui la fait paroistre en la receuant. Seroit-ce vne plus grande sagesse de iuger del' esprit & des vertus de qui que ce fust, par les accidens & par les miseres du corps qui n'en est que l'ombre, esclau du temps, effect inconstant du Soleil & de l'homme, iamais le mesme, & tousiours attaché à la terre qui le porte & qui le nourrit? Mais encore seroit-il moins à propos d'en vser de la sorte, pour vne ame si éléuée & si genereuse qu'est celle du Cardinal. La Nature ne pouuoit pas luy donner sans miracle des organes proportionnez à la force de son esprit, ny qui peussent long-temps soustenir les merueilleux efforts de tous les mouuemens, que luy font faire ou ses hautes pensées, ou les resistances perpetuelles des sens, incessamment contraires aux actions vertueuses, comme sont les siennes. Ce¹ mesme Autheure écrit, *Que la façon & le langage en sont assez agreables, mais que ce ne sont que les instrumens de sa tromperie; qu'il est sçauant¹, mais que les lettres & les predications n'ont seruy que pour subtiliser son esprit, & luy donner entrée dans la Cour. Quand il a dit que la modestie fut grande¹, il dit aussi que l'ambition l'emporta bien tost au delà de ses bornes, & qu'il a eu plus de dissimulation que d'humilité. S'il confesse⁴ que sa retenue auoit duré iusques en 1626.⁵ c'est pour s'excuser des loüanges qu'il en auoit écrites en vn temps où la Verité conduisoit sa plume. Il aduance hardiment, *Que⁶ tout le monde demeure d'accord, que si apres le siege de la Rochelle il se fust retiré, il emportoit vne grande gloire, sans toucher à celle qu'il a voulu dérober au**

1. 2. 3. 4.
Pag. 6. 31. 37 46.
de la Remonst.

5. 6.
Page 20. de la
Repartie à la
Reponse sur la
Remonstrance.

Roy. Mais c'est avec cette accusation d'une offense contre son Maître ; c'est avec l'intention de persuader que tout ce qu'il a si bien exécuté depuis , quelque honneur que le Prince & l'Estat en ayent reçu , luy a fait perdre le mérite d'un si memorable service , & que la seule retraite hors de la Cour & des affaires le luy pouvoit conserver. Mais si sa vie fut glorieuse jusques à la fin de 1628. que dura le siège de cette Place , n'est-ce pas un Infame de commencer à faire la guerre à sa personne dès le sepulcre de ses Peres , où leurs cendres aussi bien que celles des victimes du Mont Olympe , devoient estre exemptes des orages & de la foudre où ce Demon s'est mêlé ? Devoit-il faire des vices de toutes ses vertus précédentes ? Est-il excusable de s'attacher si fort à rabaisser toutes les mêmes choses qu'il avoit autresfois tant relevées ? Puisque la raison l'a forcé de nous dire , que le Cardinal mérita pour le moins jusques à cette aage une si haute gloire ; il est facile de conclure que le blâme qu'il luy donne pour les mêmes années est une calomnie. Il a voulu pratiquer l'artifice des Peintres malicieux , qui se trouvant obligés à pourtraire le beau visage de quelqu'un qu'ils n'ayment pas , & qu'ils veulent faucher , rompent tout l'ordre de ses proportions , cachent les plus agréables beautés que la Nature luy ait données , effacent les caractères de ses bonnes inclinations & de ses vertus : & n'adioustant à ce qui le peut faire mépriser que ce qu'il faut nécessairement pour le faire reconnoître.

Quoy que ce pariure eust protesté , qu'il n'offenseroit point la qualité de Cardinal¹ , & qu'il la vouloit respecter ; Quoy qu'il en fust venu jusques là de dire (tant il est debonnaire ,)² *je veux pardonner à la Pourpre sacrée ;* Il s'est pourtant fait semblable au crapaut , qui jette sa pierre sur la plus agréable couleur que l'on luy presente , mais qui la reprend aussi tost , & la remette dans le même venin dont elle devoit estre le remède. Il n'est pas possible qu'après deux mille sermons qu'il se vante d'avoir faits à Paris , avec plus de scandale que de profit , il n'ayt

¹ Remonst. pag. 24.

² P. 131. du François fidelle.

leu dans les Peres, que si le zele ou la necessité les a portez autresfois à parler rudement contre quelqu'un, qui fust assis aux premieres places de l'Eglise, ils ne l'ont iamais fait cognoistre par les dignitez honorables qu'il y auoit. Ils n'ont iamais pensé que le mesme qu'ils auoient iugé digne de la colere des gens de bien, le fust aussi d'une si sainte qualité, ny que l'on peust, sans vne impieté notable, faire tomber dans le mépris Celuy que le respect de son titre eminent releuoit encore si haut au dessus du reste des hommes. Il ne se faut pas estonner si ce bon Rheteur n'ayant iamais suiuy les exemples d'une vie si parfaite que la leur, est si peu capable d'en imiter le langage & le raisonnement. Le mesme esprit qui les conduisoit à des actions si droites, leur inspiroit aussi les mesmes choses qu'ils ont écrites pour nostre instruction: mais il est bien contraire à celuy qui tient la main de cét Escriuain profane & sacrilege. Vn autre qu'un Demon enformé dans le desert eust-il dit par impatience & par fureur, tant d'iniures pleines de haine, de malice, & d'impietez contre le Cardinal? Il est bien vray que si elles estoient toutes rapportées, la seule multitude en seroit la repartie; & que comme il arriue à quelques poisons qui s'entrecorrigent, les vnes seruiroient de Response aux autres; mais il faudroit décrire les volumes tous entiers. Vn autre que luy n'eust pas conioint en mille endroits ce nom illustre de Cardinal à toutes les folles effronteries dont un Francois est capable. S'il eust voulu respecter un tel Ordre, il n'eust pas fait un ramas des Cardinaux les plus remarquables dans nos Liures Politiques, pour accuser le Cardinal Ximenes de luxe & d'orgueil, celuy d'Amboise d'ambition d'estre Pape par des moyens qu'il condamne par tout, ceux d'Yorch & de Clefel d'ingratitude, ny celuy de Hongrie de fourberie; Et n'eust point tiré de l'Histoire de tous les Estats une secrette induction contre les autoritez qu'ils y ont eues. Vn autre n'eust point dit contre toute raison, & contre la memoire du Cardinal d'Amiens, qu'il estoit cause des maux arriuez sous Char-

1 Pag. 127. d'une
impression de 158.
de l'autre.

les sixiesme, qui pourtant ne luy donna iamais aucune part aux affaires. Voicy les termes en respondant au Liure du sieur des Montagnes, qu'il attribue faussement au Pere Ioseph, pour auoir occasion d'offenser vn Religieux.

¹ Page 86. du
François fidelle.

¹ Pour monstrer que les plaintes que nous faisons à vn Roy sage sont mal fondées, vous alleguez l'exemple de celles qui ont esté faictes à Charles sixiesme, lors qu'il auoit perdu l'esprit, & estoit en tutelle. Pensez mieux vne autre fois à ce que vous escriuez. Je m'estonne comme en parlant des maux que le Peuple souffroit du temps de Charles VI. vous ne vous souuenez que le Cardinal d'Amiens est accusé d'en estre la cause: les Historiens disent qu'il s'enfuit en Flandres, & de là emporta en Auignon les tresors qu'il auoit pillé en France; & puis il met à la marge, Voyez Gaguin. Ce n'est pas icy l'vn des moindres lieux de faire vne bonne remarque de sa malice, de ses fausctez, & de son ignorance en l'Histoire. Il est tres-constant que le Cardinal d'Amiens estoit principal Ministre de Charles V. surnommé le Sage, & qu'il prefera tellement le seruice de son Maistre à toute autre consideration, qu'il ne craignit point la haine que l'impatience de l'heritier conçoit d'ordinaire contre les fidelles seruiteurs de celuy qui regne. Charles VI. venant à la Couronne par la mort de son pere dit à quelqu'un de sa Cour, auant que d'estre sacré, *Nous voila deliurez de ce Prestre.* Cette parole, qui témoignoit desia bien la foiblesse de son esprit, fit cognoistre la mauuaise volonté qu'il auoit contre le Cardinal, & luy donna suiet de se retirer, & de croire que ce ieune Prince ne succedoit pas à la prudence, ny aux affections de son predecesseur, comme à son Estat. L'audace de cét Imposteur qui a corrompu l'Histoire pour s'en aider, est de mettre le credit & l'employ du Cardinal d'Amiens sous le Regne malheureux de Charles VI. qui dura plus de cinquante ans: au lieu que les Autheurs veritables & receus de tout le monde luy donnent la gloire de cette grande felicité dont la France auoit iouï sous Charles V. avec lequel aussi, selon l'Historien mesme qu'allegue cét effronté, son Ministère & son autorité finirent.

Comment donc peut-il estre accusé de toutes les miseres qui rendirent ce demy siecle si funeste, s'il sortit du Royaume quand le mauuais temps y commença ? Les qualitez de celuy qui s'en seruit, & del'autre qui l'éloigna sont assez differentes & assez cognuës pour le iustifier, & pour faire comprédre que ce Fausfaire n'en a parlé de la sorte qu'à dessein d'en offenser la condition. Vn autre que luy n'eust iamais escrit ces termes¹, *comme faisoit vn Cardinal d'Angleterre fol & insolent, qui voulut vendre son Roy pour estre Pape*, & n'eust point dit qu'il estoit impudent, traistre & insensé, ny que la mort enragée l'auoit sauué du supplice. Lors que sa fougue l'emporte, & que son esprit échauffé se iouë des choses les plus venerables, il dit au Cardinal. C'est² ce qui vous rend plus digne de compassion que d'enuie, & qui portera ceux qui connoistront les craintes qui accompagnent vostre pouuoir, à desirer plustost d'estre dans la basse, estroite & obscure condition d'un pauvre Curé de village, (quel mespris d'un des Ordres de la Hierarchie ?) que dans l'esclat de vostre escarlatte eminentissime, de vostre Lieutenance generalissime, & de vostre Admirauté illustrissime : quelle insolence ? Il dit³ encore, *Que l'éclat de la Pourpre Cardinalesque eust ébloüï les ennemis ; & que la cresse de ce cochet eust fait fuir les lions*. Il se fast bien passé de s'écrier⁴, *O sainte Pourpre à quoy es tu reduite en ce temps, depuis que tu as esté la recompense d'une trahison !* Il n'estoit pas plus à propos de faire cette allusion en parlant au Cardinal des prisonniers de la Bastille. Il s'vous fant refoudre pour continuer vos violences, de la décharger, si vous ne voulez, que la contagion s'y mette pour vous en défaire, & accuser de la mort de tant de gens de bien une sieure de pourpre, encore qu'elle soit procurée par la vostre. Pourquoi rend-il cette couleur criminelle ? Sans doute il n'eust iamais parlé de la sorte, s'il eust esté bien sage, & s'il eust gardé la parole qu'il auoit donnée. Cét esprit iniurieux & moqueur est-ce l'esprit del'Eglise ? Pourquoi les actes d'un Concile de Constantinople porterent-ils le tres-reuerend Eutyches, apres qu'il eut defendu publiquement son

¹ Aduertissement de Nicoleon à Cleon- uille page 97.

² Caton Chretien pag. 91.

³ Pag. 38. & 39^e du François Riddle.

⁴ Aduertissement de Nicoleon à Cleon- uille page 29.

⁵ Caton Chretien page 97.

heresie : C'est qu'il estoit Prestre & Religieux. Quelque blasphemie contre la Vierge, quelque profession publique d'erreur & d'opiniastreté qu'eust fait Nestorius Euesque de Constantinople, neantmoins les Peres du Concile qui le condamna, l'appellerent iusques à sa degradation Euesque tres-religieux, tres-reuerend, & tres-grand amateur de Dieu, ces termes honorables & respectueux ne pouuant estre separez de ce haut titre. Il est vray que l'on ne trouue point son nom dans les Homelies des Prelats qui parlerent en l'Eglise mesme où sa destitution luy fut prononcée, tant il estoit horrible aux gens de bien ; mais aussi ne s'y parle-t'il point de son ancienne dignité, tant est incompatible vne si sainte marque avec la malediction que ses iuges luy donnerent. Saint Cyrille, le plus ardent ennemy qu'eut iamais cette damnable opinion, quoy que l'Autheur se fut efforcé de la luy persuader par des lettres artificieuses & bien estudiées, le nomme encore en sa responce le tres-religieux Nestorius. Ce n'est pas que d'abord il n'ayt paru estrange, qu'il luy rendist ce témoignage de pieté au mesme lieu, où il luy faisoit vne plainte (fort modeste pourtant) qu'en sa presence, & avec son approbation, vn bon Euesque nommé Dorothee eust presché publiquement, que quiconque diroit que la Vierge fust Mere de Dieu seroit excommunié. Ces termes de Religion & de bonté sont bien éloignez d'vne impieté si maudite : mais ils sont attachez étroitement aux charges importantes que ces miserables auoient alors, & sont fort propres à la discretion & à la sagesse de ce grand Saint qui les escriuoit. L'Euesque Dioscorus, preuenue de sedition, de violence, de faulxe doctrine, & de l'homicide d'vn de ses confreres, est appelé dans le Concile, tres-reuerend, Eusebe Euesque de Dorilee & son accusateur luy donne encore cette qualité dans la delation qu'il fit de ses crimes. Non seulement la procedure qui fut commencée contre luy, le nomme tantost tres-aimé de Dieu, & tantost tres-religieux : mais aussi la dernière citation que luy fit faire le Concile de Chalcédoine,

ne , apres tant de desobeyssances & de contumaces , luy fut encore adressée sous le titre de tres-sainct Eueſque d'Alexandrie.

Quelque disproportion qu'il puisse y auoir entre la Mere de Dieu & celle du Roy. Quelque peu de conuenance qu'il y ayt aussi entre les pechez veritables de Nestorius , & les offenses imaginaires du Cardinal. Quelque difference qui se recognoisse entre nostre malheureux Apostat & S. Cyrille conforme à toute l'Eglise assemblée dans ces Conciles qu'elle reuere tant. Quelque inégalité qu'il y ayt entre cét infame vagabond , & la personne illustre d'un Eueſque , Cardinal tres-religieux , tres-homme de bien , & à qui ses propres ennemis donnent la gloire d'auoir abbatu l'heresie de France ; Il se trouue encor, si i'ose dire, aussi peu de comparaison entre les ordures , que cét homme enyuré vomit contre son nom , & la methode charitable & respectueuse que les anciens Peres ont suivie.

Il sembleroit par les grands détours que prennent ses Liures , qu'ils doiuent estre remplis de merueilles. En marchant sur sa piste on diroit qu'elle conduit à quelque chose de grand ; mais en fin ses trompeuses apparences n'aboutissent qu'à de sales iniures , qui sont les retraites ordinaires où ce veneneux esprit se sauue tousiours. Ce sont les traces qu'un serpent a marquées sur la poussiere , tant de replis differens , & tant de reuolutions sinueuses y décriuent un chemin assez large , qui se termine pourtant à l'estroite ouuerture d'un trou tout remply de peste & de poison.

Après auoir dit en parlant au Cardinal ; *On s'espere que ces maux seront reparez , non seulement par les blasmes que ceux qui possèdent plus dignement cette dignité Eminentissime vous donneront , mais par les declarations publiques que sa Sainteté fera à toute la Chrestienté , que vostre conduite est contre les regles de Dieu , & doit estre repprouuée.* Il adiouſte encore qu'après tous les scandales qui se sont faits en Flandre & en Allemagno. *On declarera que vous deuez estre*

¹ Caron Chretien page 31.

1. Pag. 19. de la
Flandre fidelle.

2. 3.
Remonstr. pag.
31. & 42. de l'v.
ne, & 39. 40. &
53. de l'autre.
P. 28. du Fran-
çois fidelle.

tenu pour vn Payen & Publicain. Et puis ailleurs il escrit impudemment parlant des François. *Ils¹ n'exemptent pas le Pape de leurs Cabales. Ils l'engagent dans les affaires d'Allemagne, & veulent faire croire qu'apres auoir abbatu la Maison d'Autriche, tous les Princes Protestans ne l'appelleront plus l'Antechrist, mais luy iront baiser les pieds.* Quoy? le Cardinal est Payen, & doit estre declare Publicain? Que deuiendra donc Urbain VIII. s'il est de la Cabale, & s'il est engagé contre la grandeur d'Espagne? Il pense auoir fait vneheureuse decouuerte, lors qu'il s'est aduise d'accuser le Cardinal d'auoir celé son aage pour estre sacré; & il se plaist à repeter souuent que le saint Pere parla comme Pape², quand il luy fait dire que ce ieune homme seroit vn iour vn grand Fourbe. Je ne m'arreste point sur l'insigne fausseté de cette calomnie: l'information qui fut faite à Paris pour auoir ses Bulles, y respond assez, & fait voir clairement que lors qu'il estoit à Rome, il ne pretendoit pas se donner plus de vingt-trois ans. Il sembloit bien à la façon qu'il fust encore plus ieune: mais ses mœurs & sa doctrine luy donnoient toute la recommandation & tous les aduantages, qu'un autre moins vertueux que luy ne pouuoit esperer que du temps.

Pour prendre vne occasion d'offenser l'Eglise, il ne veut pas que le saint Pere ayt vsé de son pouuoir en le dispensant de quelques années, ny mesmes de ses yeux, qui pouuoient lire en son visage & dans les depositions des témoins, qu'il n'auoit pas encore l'aage ordonné par les Canons: Il veut que Paul cinquiésme, esprit aussi retenu que l'on en ayt veu il y a long temps en la place, ayt deshonore vn Euesque par vne outrageuse predication qu'il n'a iamais faite. Il veut bien qu'un Pape tolere que l'on persecute l'Eglise, ou qu'il ignore tout ce qui se fait contre elle, & qu'un autre soit Prophete dans vne iniure qui scandalise tout son Ordre. On croit bien que le saint Pere comme Pape ne peut enseigner aucune doctrine contraire à la Foy; que les prieres de Iesus-Christ ont acquis à cette qualité sainte le don de perseuerance, & qu'il

n'a point donné plus de force aux Enfers contre le fondement que contre tout le reste de sa maison. On croit bien que le saint Siege est vn centre que toute l'Eglise soustient, & qui soustient toute l'Eglise; on croit bien aussi qu'encore que les feüilles & les branches de l'arbre arroulé du sang de tant de Martyrs fussent toutes seichées, cette racine immortelle en conserueroit la premiere vigueur. Mais que ce ne soit vne insolente nouveauté pour décrier la bonne & ancienne créance, d'y auoir ainsi attaché la Prophetie; Que ce ne soit vne profanation, de dire que Paul cinquiesme, comme Pape, eust ainsi parlé d'un Euesque; il n'y a personne dans le Consistoire qui n'en demeure d'accord, & qui ne soit d'aduis d'en chasser l'Autheur.

Que l'on ne pense pas qu'il escriue ainsi par abondance de zele ou de pieté; ceux qui le cognoissent, ou qui l'ont entendu, scauent assez qu'il n'est encore que trop éloigné d'un sentiment si fauorable; S'il auoit la mesme seureté dans Bruxelles, qu'il auroit à Londres, où les transports de son esprit rebelle & presomptueux le pourroient bien mener à la fin, il tiendrait bien vn autre langage. Il ne se contenteroit pas de faire paroistre sa malignité dans le mépris & dans les railleries piquantes, dont il vse contre les Ministres sacrez; Sa reuolte & sa fureur passeroient beaucoup plus auant, & ne se declareroient pas moins contre l'Estat de l'Eglise, qu'elles ont fait contre celuy de la France.

En quelle meilleure occasion qu'en celle-cy peuuent estre enployez les anathemes? Sur qui peuuent tomber plus iustement les foudres de S. Pierre, que sur ce Moqueur impie? Quelle chaisne les attache au bras, à qui le Dieu vangeur les a donnez pour la defense de l'honneur & de l'autorité de son Espouse? Ce grand corps offensé dans ses parties les plus nobles, seroit-il insensible à tant de blessures? Vne conuüence si publique ne pourroit-elle point estre si mal interpretée, qu'elle fust prise à l'aduenir par d'autres blasphemateurs pour vn congé de l'attaquer impunément?

¹ Theologien
sans passion.
1616.

Puisque cétui-cy disoit autresfois en appellant le Pape au secours du Cardinal déchiré par des Escrits encore moins sanglans que ceux qu'il a faits à Bruxelles. ¹ *Il fera valoir les anciens Decrets de l'Eglise, qui excommunient tous les Auteurs des Libelles diffamatoires.* Poura-t'il se plaindre de la rigueur d'une peine, qu'il a requise contre des gens beaucoup moins coupables qu'il n'est pas? Il n'y a rien à perdre à devenir severe contre un esprit, où non seulement la marque du Demon est si recognoissable, mais où il paroist que son ancienne malice a acquis de nouvelles forces avec le temps. On a bien raison de dire que les ennemis de l'homme travaillent incessamment sur un mesme principe, & avec une mesme fin. Les moyens en peuvent estre plus ou moins violens, mais le mesme Genie s'y rencontre tousiours. Lors que S. Cyrille fut outragé par la médifance, il se plaignit sur tout qu'elle venoit de ceux qu'il n'auoit iamaïs offensez, s'ils ne prenoient pour iniures les aduis salutaires qu'ils auoient receus de luy. Cét ingrat dont la plume nous est si cruelle, peut-il alleguer un suiet legitime de s'estre animé de cette sorte, non pas mesme la moindre correction de toutes celles qu'il auoit meritées? Ce grand Sainct faisoit encore une plainte, Qu'on l'accusoit d'auoir iniustement opprimé les aueugles & les pauvres, & cet homme de bien nous reproche qu'outre ceux-là nous auons fait perir sans cause les plus grands Seigneurs & les plus clair-voyans du Royaume. Sa troisieme douleur estoit, que l'on semoit parmy le Peuple, qu'à l'ayde d'une seruante il auoit pris le bien d'autrui; & celle qui nous est la plus sensible, est que l'on écriue qu'à la faueur de nostre Maistresse nous nous soyons reuestus des dépouilles de tout le monde. En fin sa dernière affliction estoit, que pour comble de toute calomnie les meschans disoient de luy, qu'il auoit mis le poignard à la main contre sa Mere; & ceux-cy plus hardis, adioustant tousiours à ce vieil exemplaire, ont maintenu ² que le Cardinal auoit fait mourir la sienne de faim & de déplaisir. Ne void-on pas que tout est d'une fabri-

¹ Page 151. du
François fidelle

que, que le mesme esprit qui desseigna cette persecution contre vn Euesque d'Alexandrie, en a conduit vne toute semblable contre le Cardinal de Richelieu, & que s'il y a de la difference, elle n'est que d'auoir enchery sur toutes les mesmes iniures: mais elles se destruisent entiere-ment par la seule cognoissance d'un si damnable artifice, & ne meritent pas que nous leur opposions de plus fortes preuues de nostre innocence; que ces caracteres mesmes, où nous lisons si bien que le Demon est le seul inuenteur de tant de faussetez.

L'experience est commune, que les contraires produisent souuent de mesmes effects, mais les voyes & les manieres en sont bien differentes. Trop de splendeur ou trop d'obscurité nous empesche de discerner les couleurs: l'une les fait paroistre toutes blanches, & l'autre toutes noires. Vn pauvre malheureux qui n'a ny merite ny naissance, est si bien caché dans la bassesse de sa condition & de sa façon de viure, qu'il demeure incognu. Le grand éclat des actions exterieures des hommes puissans, & l'extrême lustre de tant de reputation qu'ils ont, les font briller de telle sorte, qu'on ne les peut regarder sans estre ébloüy. Aussi toute la conduite du Cardinal est si pleine de merueilles, & ses belles actions iointes ensemble, produisent vne lumiere si pure & si forte, qu'il ne faut point s'estonner s'il y a peu de gens à l'épreuue de tant de rayons. Mais n'est-il pas épouuentable que cét enuieux de qui la veuë est blessée par les plus belles choses, soit encore troublé plus estrangement que personne, & d'une façon si contraire à celle des autres, que trouuant la vie éclatante du Cardinal toute noire, il veuille par vn extraordinaire aucuglement nous faire acroire, que tant de clarté soit vn abisme de tenebres?

Il estoit inutile aux ennemis d'un tel homme de calomnier sa naissance, de diffamer d'un parricide son entrée dans l'Eglise, & de le rendre suspect d'auoir auancé la mort de sa Mere par ses ingratitudez; si leur insolence ne tiroit de là quelque suiet de luy faire vn autre mauuais

traitement. Ces artifices employez pour rendre sa personne odieuse & méprisable, n'estoient que des préparatifs pour en attaquer le Ministère, & ne tendoient qu'à faire condamner ses desseins & son gouvernement par le blafme de son naturel & de ses actions priuées. Lors qu'il fut tiré de son repos, & que pour le mettre dans les affaires on le fit Secrétaire d'Estat, il ne contribua rien à cette election que sa vertu & son obeysfance. Cét Imposteur la luy reproche pourtant, comme vne iniure qu'il a faite à son Prince, à la Profession, & à Monsieur de Villeroy; & s'efforce, tant il est perdu d'esprit, de nous faire croire, que si la Prelature le mettoit au dessus du titre, & de l'exercice d'une telle charge, il estoit bien au dessous d'elle mesme par son incapacité. Il veut contre toute Iustice donner quelque opinion, que l'exil de cet ancien seruiteur luy doit estre imputé; Et encore qu'un autre eust occupé sa place, auant que le Cardinal l'eust remplie, le Fourbe talche toutesfois de luy faire porter toute l'enuie de cet éloignement. L'Indiscret qu'il est ne cognoist pas, ou qu'il accuse la seule Reyne Mere de l'iniulte destitution de ce bon Vicillard qui l'auoit si bien seruie; ou qu'il nous laisse vn grand soupçon, qu'elle ayt eu deslors trop de facilité à se laisser porter par les passions d'autrui contre l'innocence des gens de bien. Quoy qu'il ayt escrit à sa mode, qu'un grand nombre de Prelats estimerent qu'il eust rauale sa Mitre, pour vacquer à cet employ, il ne persuadera pas que d'estre depositaire des principaux secrets des affaires, & l'organe des commandemens de son Roy, ce soit estre coupable d'une ambition indecente, & du mépris de la dignité des Euesques. On ne iugera pas pour tout ce qu'il en ose dire, que l'un de ceux que les anciens Peres ont nommé les yeux de l'Eglise, ne puisse bien sans faire tort à son Ordre estre l'un des mains d'un si vertueux Prince, puisque la vigilance, & les oeures de l'un & de l'autre ne tendent qu'à la seule gloire du principe commun de leur puissance. Les plus scrupuleux, entre lesquels on ne s'aduiferoit iamais de chercher

1 Remonst. pag.
37. de l'une &
46. de l'autre.

ce Libertin, ne seront pas scandalisez que ceux à qui le saint Esprit a commis le cachet de la Foy, gardent encore celuy d'un Souuerain, d'où dépend la seureté de tant de choses tres-importantes à la Religion mesme. N'est-il pas ridicule apres toutes ces impertinences de l'accuser encore de n'auoir pas fait parler le Roy comme il deuoit? Le plus eloquent homme qui viue auroit-il vsé de termes, qui ne fussent ny François, ny bien intelligibles? Le plus courageux Ministre que le Royaume ayt iamais eu, peut-il bien auoir employé des paroles basses & timides dans les affaires, où son merite luy donna tant de credit, luy qui a porté le nom & l'autorité de son Maistre si haut qu'il a fait?

Il estoit mal-aisé que son employ peüst suruiure à la puissance de la Reyne Mere : plus il auoit de merite, & moins eust-il eu de raison de faire effort pour s'y maintenir. En redonnant vne autre face aux affaires, il falloit que les anciens visages parussent encore, pour autoriser le changement que l'on venoit de faire; Et quoy que chacun rentrast en sa dignité avec plus de reputation que de pouuoir, il estoit necessaire pour plaire au Peuple, que tant de barbes grises seruissent d'ornement à ce nouveau Theatre. Leur vertu ne fut pas moins redoutable en effet à ceux qui les restablirent, qu'aux autres qui les auoient ou bannis ou decreditez; mais au moins seruit-elle aux nouveaux Gouverneurs en cela, qu'ils ne pouuoient estre aydez à bastir leur fortune par des mains plus agreables & plus adroites, qu'estoient celles des anciens Ministres. Il est vray que le Cardinal fut plus mal traité que les autres, non seulement comme le seruiteur le plus affectionné, mais comme le plus utile aux interets de la Reyne Mere, ou pour parler avec ceux qui profiterent dauantage de son éloignement, le plus à craindre.

Il faut aduoier que la malice de ces Escriuainsest merueilleuse, & que plus elle vieillit, & plus elle deuient effrontée, aussi bien que la folie qui s'augmente avec l'age, & qui tire de nouuelles forces de la foiblesse d'un in-

1 Page 38.

2 Page 10. & 11.

senlé. La Remonstrance assez furieuse pour estre le dernier effort de la calomnie, auoit dit ¹ ; *La desffiance qu'on eut que son ambition ne remuast quelque chose en Poitou, fit qu'on la borna dans Auignon.* Et depuis l'Aduertissement de Nicocleon ² à Cleonuille nous impose qu'il y fut banny, comme trouué coupable dans le procès du Marechal d'Ancre. La fureur frenetique de nostre calomniateur a trop de senblables redoublemens, pour vouloir appuyer beaucoup sur cétui-cy. Il suffira de sçauoir que la confiance que l'on prit au Cardinal, quand il reuint pour seruir la Reyne Mere, apres qu'elle fut sortie de Blois, est vn aussi bon témoignage de sa preudhommie & de son esprit, que de l'iniustice & de l'aucuglement de ses persecuteurs qui en ont induit vne preuue du contraire. Ce ne luy fut pas vn petithonneur, que ceux-là mesmes qui le traitèrent si mal, peussent croire que sa vertu luy donnoit beaucoup plus de desir de bien seruir l'Estat, que sa destitution, son bannissement, & mille autres déplaisirs ne luy auoient donné d'enuie de se venger. Il auoit laissé trop bonne opinion de luy dans la Cour, & fait paroistre trop de zele au bien public, pour n'estre pas preferé à tout autre en vne occasion, où le secours d'un esprit puissant comme le sien, estoit si necessaire.

Ils s'imaginerent bien que son entière cognoissance des affaires, & que la mesme intention qu'il auoit declarée dans l'exercice de sa charge, luy fourniroient assez de raisons pour détromper comme il fit cette Princesse, & pour luy faire sentir qu'elle auoit beaucoup moins de liberté qu'auparauant. Aussi luy apprit-il que si sa douleur estoit grande, de n'estre plus la Maistresse, ny de la personne, ny des Conseils du Roy son fils, elle luy seroit encore bien plus cruelle à l'aduenir, quand elle se verroit esclaué des desseins & des interets de ceux qui la suiuroient. Que les armes estoient en France vn moyen bien foible de remonter au gouuernail, d'où l'on tombe tousiours comme dans vne mer orageuse, & que les reuoltes n'y auoient point encore produit d'autres effects, que d'affermir la
creance

creance & le pouuoir de ceux qu'elles vouloient abattre. Que l'on n'y fit iamais traité, où les Rebelles eussent de meilleures conditions, que le pardon ou la seureté sans puissance, & sans aucune part au Gouvernement, tant le passage de la Reuolte au Ministère s'y trouue difficile. Qu'il falloit tout esperer du temps, qui est le meilleur remede des plus grandes playes que nous receuions de la Fortune, & que le seiour dans vn lieu sansialousie deuoit estre la premiere disposition à son retour. L'expérience fit bien cognoistre deslors que ces conseils estoient les plus sages: mais elle nous apprend encore mieux aujourd'huy, que si dans les dernieres occasions on en eust aussi bien vſé, vne si bonne conduite eust retenu beaucoup de larmes, & conserué tout le sang qui s'est perdu pour vne si mauuaise querelle.

Il est vray que la gloire d'une si belle action luy cousta la plus chere personne qu'il eust au monde, & qui feroit bien maintenant valoir dans le seruice de son Prince la force de son esprit, & de son courage. Mais n'est-ce pas vne estrange folie d'auoir esrit ces termes, *Qu'il re- uint d'Avignon pour trahir sa Maistresse, & pour faire tuer son frere*? Quel autre que cét effronté pourroit estre capable d'une si extrauagante imagination? Le Cardinal pouuoit-il empescher vne homme de cette valeur, & de cette condition de tomber dans le mal-heur d'une querelle? Le pouuoit-il garentir des mauuais euenemens d'un combat? Pouuoit-il mieux seruir vne Reyne hors de la Cour, que de la deliurer de tant d'inquietudes, & de luy donner vne tranquillité certaine, en assurant la Paix dans toute la France? Mais vn conseil d'obeyssance est vne felonnie dans les esprits malades comme ceux-cy: Persuader vn repos libre & paisible, c'est commettre vne trahison en la Cabale des Rebelles. En yn mot il y faut passer pour vn lasche, ou empescher que le feu d'une guerre ciuile ne s'éteigne iamais.

Combien ont-ils fait de bruit sur le commencement, & sur la decision du trouble d'Augers? C'est le premier

P. 40. du *François*
sois *fidelle*.

acte où Chanteloupe a voulu que l'on parlât de ses actions, c'est le commencement de sa Lettre écrite au Cardinal : il entre par cette porte pour le combattre à camp ouuert, & la visiere leuée. Vn autre escriuoit sous des titres diuers, empruntoit des visages differens pour déguiser le sien, & s'enfermoit dans l'obscurité, comme celuy qui cherche des taches en la clarté la plus pure du monde. Cétui-cy plus temeraire & plus audacieux par la seule vanité de sa grande puissance dans la Faction, & pour se rendre moins suspect dans les sanglans aduis qu'il y donne, a voulu non seulement que son nom y parust, mais aussi que l'on y vist vn pourtrait veritable de sa haine, & de sa cruauté. Cét exemple n'estoit point nécessaire pour nous persuader, que chaque vertu a deux vices principaux, qui luy font la guerre bien diuersement. Le poltron, le superstitieux, & l'auare se cachent : l'audacieux, le libertin, & le prodigue se monstrent. Et ainsi la valeur, la Religion, & la liberalité ont chacune aussi bien que le Cardinal deux differens ennemis à défaire ; l'un est dangereux dans les tenebres ; & l'autre ne seroit pas satisfait, si elles pouuoient couvrir sa meschanceté. Mais il est tousiours bon de voir, que comme les Vices n'ont rien de commun, que d'estre opposez aux Vertus, & que iamais ils ne s'unissent non plus que les autres extremités, il en est de mesme de ces deux personnages, qui ne sont liez que par la rage qu'ils ont contre le Gouvernement, & qui ne peuuent durer ensemble.

Ce n'est pas vne chose mal plaisante, que d'en considerer le stile different. Celuy du declamateur, qui harangue sous le nom de Cato Chrestien, de Nicocleon, & de tant d'autres, est plein de mauuaises allusions, de rencontres froides, & de figures sans iugement ; ce qu'il assure en vn endroit, il le destruit en l'autre. Il reuiert tousiours à ce bonnet, à la pourpre, au sang qu'il dit par tout en auoir esté la teinture, & donne comme vn Taurau mille coups inutiles & vains contre cette piece rouge : vne exclamation à contre temps luy tient lieu d'une

raison pertinente : Il parle, il repete, il s'échauffe, il se fâche, & sans se vouloir souuenir, qu'il escriuit autrefois contre ce qu'il ose dire maintenant, il traite cette mal-heureuse diuision avec des mouuemens aussi contraires à ceux qu'il auoit alors, que s'il agitoit encore en sa Classe les interests de Cesar, ou de Pompée. En vn mot sa fausse Morale, sa Politique mal entenduë, & tout le bruit de sa Rhetorique importune ne peuuent rien persuader, sinon que son trauail, & son amas d'iniures & de mensonges sont des pieces de Collee.

L'autre qui s'efforce de faire l'homme de consequence, & de payer pour le moins les Espagnols de quelque mine, fait monstre de pieté, d'entendement, & de resolution. Et quoy que tout son Ministère ne puisse estre occupé, que dans la production de certaines chimeres, & que l'on soit assez bien éclaircy, que les plus fines instructions qu'il médite en sa profonde melancolie, ne tendent qu'à former des meurtriers contre les principaux seruiteurs du Roy, & de Monsieur ; il est bien aise, quelque mespris qu'il face en apparence du Cardinal, de faire croire qu'il a dès ce temps-là passé dans vn si grand Esprit pour vn homme de seruice, & qu'on doit estimer à Bruxelles qu'il est capable de grandes entreprises.

Il dit¹ qu'en attendant son congé de la Reyne, pour se faire Pere de l'Oratoire, il conuaindoit à Chinon : Que le Cardinal l'en tira, & que luy ayant dit de grandes raisons pour commencer la guerre, il fut enuoyé à la Cour, pour y embarquer deux des plus grands du Royaume : Que la chose estant faicte heureusement, mais avec grand peril de sa vie, la Reyne fit prendre les armes, & luy se retira dans sa Place, sur le bruit qu'on la deuoit assieger : Qu'ayant appris le iour de la déroute du Pont de Sé, & le voyage du Roy à Angers, la creance qu'il eut que la Reyne passeroit la riuiera, le fit monter à cheual, pour aller au deuant d'elle : mais que se voyant trompé, il se voulut ietter dans le Chasteau du Pont de Sé, pour defendre la Place ; & ne le pouuant il se rendit à Angers, où il apprit

¹ Lettre de Chanteloupe au Cardinal pag. 6. 7.

que le Cardinal auoit fait le Traité tout seul, liuré la Reyne Mere, & abandonné tout le monde par cét infame procédé, qui iustificoit assez qu'il n'auoit donné le conseil de faire la guerre, que pour estre Cardinal en faisant la Paix.

A n'en point nientir, si le François fidelle est vn Pedant qui gronde, & qui blaspheme sous le masque, Chanceloupe est vn hypocrite reconnu, & l'audacieux le plus déclaré qui fut iamais. Il confesse ingenuement où se terminerent ses bonnes resolutions; Il veut bien que nous sçachions, qu'il auoit quelque desir de changer son gouuernement avec vn Cloistre: mais que son humeur estoit de preferer à ce dessein vn employ de suborner les Grands, & de mettre le feu dans le Royaume. A-t'il changé d'esprit? les mesmes legeretez, ou plustost les mesmes fureurs qui pour allumer vne guerre ciuile, l'empescherent d'entrer dans la Religion, ne l'en ont-elles pas fait sortir pour aller en Flandres brasser tous les desordres, & toutes les confusions qui ont troublé l'Estat, & qui le menacent encore? Qu'il est vaillant & furieux! Qu'il est entendu & broüillon! Qu'il est deuot & impie! mais apres tout qu'il est dangereux!

Il estoit mal-aisé, que la Reyne Mere oubliast son ancienne puissance: Tous les Grands pour se rendre considerables entretenoient ses déplaisirs: Elle estoit l'azile des mescontens: Elle se vid persecutée de tant d'offres, & de tant de plaintes, qu'il est tres-veritable que cette sermonce comme publique, l'engagea plustost que les aduis particuliers de ceux qui la seruoient. Les instantes prieres qui luy furent faictes par le Roy, de n'en point venir aux armes avec luy; l'enuoy de tant de personnes diuerfes, qui luy deuoient estre agreables & confidentes; les Lettres que le Cardinal Bentiuoglio Nonce en France, luy escriuit au nom du Pape, d'vn stile, & d'vn raisonnement tres-puissant, furent inutiles. Tant de choses ensemble n'eurent pas assez de poids pour emporter les assurances, qui luy venoient de tous les coins du Royaume, qu'elle verroit bien tost ses ennemis abatus, & son

pouuoir esleué plus haut qu'il n'auoit iamais esté. Si son principal Ministre eust eu si grande puissance, si sa voix eust esté plus forte que celle de tant de Princes, & si luy mesme n'eust point eu d'autres pensées, que d'estre Cardinal, n'en eust-il pas accepté les offres, sans porter sa Maistresse à tant de dépenses, & d'inquietudes, & sans courir le hazard de perdre dans la guerre le credit qu'il auoit auparauant que de l'entreprendre? Tant s'en faut que ceux qui gouernoient, l'en eussent refusé, pour appaiser vn si grand tumulte, qu'en ces extremitez ils luy auroient donné la moitié de leur fortune pour sauuer l'autre. Les instructions secretes du President Ianin, qui auoit toute la confiance de cette negociation, sont bien des témoins sans reproche, qu'il auoit charge de luy faire toutes sortes de propositions de leur part. Mais on apprend par ses dépelches, que le Cardinal n'auoit pas l'entiere puissance d'allumer, & d'éteindre; & que d'ailleurs l'on ne luy pouuoit rien promettre qui fust capable d'ébranler sa fidelité. Aussi faut-il demeurer d'accord, que cette eminente dignité ne luy fut pas donnée pour l'intérest, ny par la faueur de ceux qui apres la Reyne tirerent le plus grand aduantage de cette reconciliation. Le Connestable de Luynes estoit mort, & toutes ses creatures auoient perdu leur credit, long temps auparauant qu'on luy eust apporté le bonnet. Le Roy, Monsieur le Prince, les Ducs de Bellegarde, & de Chaunc, & Monsieur de Pisieux en sçauent tout le secret, & n'ont pas encore perdu la memoire, que ce titre honorable fut le prix de son merite, & non pas d'une trahison, que l'on paye par aduance quand elle peut seruir, mais qui ne se recompense pas tousiours comme on a promis apres qu'elle est faite. Seroit-il bien possible, que cet honneur fust le salaire d'une lascheté contre la Reyne, s'il est vray, comme ils disent, que la Cour de Rome ne l'ayt accordé, qu'à ses instantes prieres, à la distribution de ses presens, & à la corruption qu'ils y auroient faicte plus de deux ans apres cette Paix, que nos aduersaires ont tant décriée? Ny l'un ny l'autre n'ont au-

cune apparence de raison.

Il est tout certain que cette entreprise fut vne tres-grande leuée de bouclier, & le plus beau commencement de reuolte qui fut iamais. Mais quelle vtile guerre, où le plus grand mal-heur de celle qui en estoit le pretexte, estoit de vaincre? Quelle autre couronne eust-elle eüe de sa victoire, que d'estre environnée de gens qui pouuoient diuiser celle de son Fils, sans autre partage pour elle, que le reproche & le déplaisir que son nom, & les larmes eussent esté la principale cause de la ruïne de ses enfans, & de la dissipation de l'Estat? Et quand des considerations si legitimes eussent cessé, quelle excuse eust-il eu de bien esperer du Party, puisque desia tout ce qu'il y auoit deçà la riuiera de Loire, auoit demandé pardon? Que les Grands qui s'y obligerent plustost pour le bien de leurs affaires, que pour appuyer les plaintes d'une Mere, auoient à la mode de France, chacun auprès du Roy quelque amy secret, qui ménageoit leur accommodement? C'est neantmoins, s'il en faut croire Chanteloupe, vn infame procédé, que d'auoir ainsi conclud la Paix, & d'auoir obtenu l'abolition pour tous ceux qui furent complices de ces mouuemens. On a desia dit assez de fois quel inconuenient fut cause de l'attaque du Pont de Sé, depuis que l'on eut arresté les articles, & que ce mal-heur arriua par vne trop grande lenteur de ceux mesmes, dont le Roy s'estoit seruy dans ce Traité. La diligence des negociateurs peut empescher de grands maux dans les guerres ciuiles, où les premieres entreueuës se font tousiours sans aucune surseance; où chaque moment peut donner ou faire perdre de grands aduantages, pour la facilité des communications & des intelligences: & où la liaison des amitez & des familles refroidit souuent les particuliers, qui ne s'échauffent que par le succès, ou par l'opiniastreté des combats.

A quoy pouuoit seruir que l'on eust répandu le sang de tant de François? A la gloire de qui le Cardinal eust-il sacrifié tant de parens & d'alliez qu'il auoit, en cette

occasion? Quelles autres personnes de consideration outre le Comte de S. Aignan (qui ne luy estoit rien) y rendirent plus de combat, & furent plus auant dans le peril, que le Baron de Pontchasteau, & le Marquis de la Floëcliere? Quelle caution pouuoit-il auoir, qu'après la défaite des troupes de la Reyne on executeroit les conditions accordées, les choses n'estans plus dans le mesme estat? Quelle seureté pouuoit-il auoir de sa personne? Est-ce la premiere fois qu'un mal entendu a retardé l'effect d'un accommodement? Faut-il en criant si haut contre cette action, dérober au Roy l'honneur de ses premieres armes, & l'attribuer plustost à quelque fourbe, qu'à son bon-heur, & à son courage?

Ce fut cette Paix, qui commença la ruyne des Huguenots, & qui attira sur eux le reste de l'orage dans le Bearn. C'est elle qui ietta les premiers fondemens de ce grand ouurage qui fut si bien acheué dix ans apres. C'est elle en un mot, qui reconcilia la Maison Royale, reünit les Catholiques, osta l'esperance aux Factieux de s'accroistre par cette diuision; & qui tira les affaires du plus grand precipice, où iamais elles fussent tombées.

Ces Escriuains ont-ils pensé que cet argument soit bien iudicieux pour émoüoir les Peuples à prendre les armes en faueur de la Reyne Mere, que de les faire souuenir qu'on les a defia leuées deux fois pour sa cause, & sans aucun profit? La date de Bruxelles ne leur semble-t'elle point encore plus suspecte, que celle d'Angers ou d'Angoulesme? Ne font-ils point contre leurs propres desseins de renouueller la memoire de tant de choses oubliées, & de faire penser, que si elle a eu de la vertu en pardonnant les iniures qu'elle auoit receuës, elle en a bien encore pratiqué yne autre durant sa seconde puissance, en se gardant de recompenser les seruices de ceux qui l'auoient assistée contre le Roy dans cette guerre.

Il ne suffisoit pas à ces médilans d'auoir rendu leur bonne Maistresse coupable de tant de mauuais moyens, pour faire asseoir un si bon seruiteur entre les Princes de l'Egli-

se: ils luy font croire qu'elle a contrainct le Roy de l'admettre dans ses Conseils. Ils veulent que ce Prince y ayt apporté de la résistance, & que les intelligences d'Angers incognuës à la Reyne sa Mere ayent seruy de raison à toutes les difficultez qu'il en faisoit. Je ne pense pas qu'il soit beaucoup necessaire de contester avec eux sur les contradictions qui se trouuent en leurs Liures, ny de s'arrester à toutes les impostures que l'on y rencontre; mais il ne sera pas mal à propos que l'on observe seulement, qu'après auoir des-honoré autant qu'ils ont peu le Traité de Paix, ¹ empty la Remonstrance de reproches, qu'il est entré dans le Ministère contre le gré du Roy, qui ne pouuoit oublier toutes les fraudes qui seruiroient à ce raccommodement; ils adioustent encore que la Reyne pour le mettre dans les affaires, trauailla beaucoup à ² surmonter l'auersion de sa Majesté, qui faisoit des obiections estranges, que la modestie nous fait taire. Cette fausse retenue est bien vne de leurs ruses ordinaires, pour se garder vn fonds inépuisable de calomnies, & pour laisser tousiours quelque table d'attente à de nouuelles iniures, mais elle sera bien inurile en cette occasion. Car, ils ont fait dire au Caton ³ Chrestien, que le Roy n'allegua point à la Reyne Mere d'autres raisons pour luy fermer les portes de son Conseil, que ce qui se passa contre elle dans les menées du Pont de Sé. Quelle autre obiection estoit donc cachée par cette modestie, puisqu'il a confessé que les mesmes choses tant de fois rebatuës auparauant, estoient l'unique fondement de ce refus?

C'est chose tres-certaine, que ceux qui auoient la principale autorité, craignoient tousiours de la partager avec luy. La grande difference qu'il y auoit entre leurs esprits & le sien, estoit redoutable, & leur donnoit vne iuste creance, que son merite incomparable à celuy de tous les autres rendroit tant de petites lumieres inutiles. Quand le Marquis de la Vieuille, trop foible pour la conduite de si grandes choses, ne résista plus à l'élection que l'Angereux de la France auoit faicte d'un meilleur second que

¹ Page 44. & 45.

² Repartie sur la Rem. p. 49.

³ Caton Chrestien, page 140.

que luy, sa main impuissante laissa plustost aller le timon trop fort à tenir pour elle, qu'elle ne le quitta de son bon gré. Cette necessité fit dauantage pour le Cardinal, que le consentement du Marquis, qui voulant encore atteindre à la mesme puissance qui luy estoit échappée, s'appuya sur de si mauuais artifices, qu'ils obligerent le Roy de le traiter, comme nous auons veu.

Ceux qui tiennent les premieres places, ne tombent point aux secondes que par vn precipice. Cétui-cy auoit fait tant de pas de Geant pour y monter, qu'il n'en pouuoit plus faire en arriere sans vne grande cheute. Mais il me semble que les absens ont fort mauuaise grace de souffrir, ¹ que tant de Liures fassent vn crime au Cardinal d'auoir osté ce Marquis de nos affaires, puisqu'à present qu'ils manquent d'hommes, ils en ont fait si peu d'estat. Aussi ne crois-ie pas qu'il soit à se repentir d'auoir encore eu des esperances dont il pouuoit estre guery. Il estoit sorty de Saint Germain avec vne assez grande risée, pour ne pretendre plus de gouverner Monsieur. Il deuoit tascher de se reestabliir avec des raisons plus apparentes, que d'vne frayeur imaginaire, où il n'a pas luiet dese plaindre, si ceux qui luy ont veu faire vne si grande faute, ont eu quelque des fiance de son esprit, ou de sa fidelité. Il laissoit en France de trop bons gages, pour les auoir abandonnez sans contre-lettre, & si legerement qu'il faisoit. Autrement ils ont tres-bien iugé, que ce n'estoit pas vn instrument fort propre à releuer leur fortune, puisqu'il auoit ruyné la sienne de gayeté de cœur. On luy pardonne, comme au reste des hommes, d'estre vn peu moins habile que le Cardinal de Richelieu : mais de l'humeur dont nous le cognoissons, il est facile à croire qu'il estoit dans le Conseil, apres que cet Esprit admirable y fut entré, comme le vif argent est dans les dorures ; Il estoit necessaire à cet ouurage, mais il falloit l'en oster, ou bien il eust tout gasté.

Il faut aduouier qu'il n'entra iamais personne en cette place avec plus de resolution d'y bien seruir, ny qui don-

naïst plus d'esperance de s'en acquitter dignement, que le Cardinal. On sçauoit bien que son inclination le portoit aux choses grandes, qu'il auoit employé beaucoup de loisir pour s'en rendre capable, & que trouuant vn si beau champ ses vertus produiroient bien tost les fruits, que tant de belles fleurs auoient promis à la France. Il vint aux affaires avec l'ancienne liberté des gens de bien, exempt de toutes factions, aymant son Pays, & irréprochable en ses mœurs & en sa doctrine. Les Alliez du Royaume prirent vne entiere confiance en luy, qui n'auoit aucune teinture de partialitez, ny de plus forte pensée que d'estre François. Nos autres voisins, que la crainte, ou l'égalité de nos forces, bien plus que la foy des Traitez a rendus nos amis en apparence, iugeoient aussi qu'il se falloit conduire avec luy d'vne maniere nouuelle, & que ce n'estoit pas vn courage pour estre tousiours sur la defensue, comme ceux qui l'auoient precedé. Sa profession & sa pieté mirent les plus gens de bien en repos, & les autres qu'vne Religion contraire a separez de nous, en eurent si bonne opinion, qu'il les a ruynez comme nous voyons, & ils ne s'en plaignent pas. Sa conduite ne l'auoit point déclaré pour aucun des Grands du Royaume: toutes les Maisons principales auoient vn suiet égal de se réiouyr de son aduancement, & il n'y auoit personne en l'Estat, qui se deust offenser de sa puissance. Tous ceux qui profitoient dans les broüilleries du Cabinet, & que les intrigues mettoient en quelque consideration, cognurent bien que leur siecle se passoit, & que sa methode solide & hardie trancheroit tout d'vn coup tant de petites fineses, & ne perdrait point de temps à les démesler. S'ilestoit possible qu'il fist peur à quelqu'vn, ce ne pouuoit estre qu'à ceux, que la Reyne Mere n'auoit point aimez; & neantmoins si quelque chose eust peu le perdre, son mal ne fut venu que de celle, qui le deuoit conseruer le plus cherement.

Je ne m'obligeray pas à faire des Relations de sa vie: vn autre que luy ne peut pas en estre capable. Ce que

les hommes en ont veu n'est rien à comparaison de ce qu'ils en ignorent : pour vne action excellente il a fait mille beaux raisonnemens. Il seroit indifferant à la Posterité de sçauoir les succès de ses entreprises, quoy que tres-honorables à sa Nation, si elle pouuoit apprendre & les moyens secrets qu'il a de conduire les choses, & les diuerfes raisons qu'il agite en les delibérant. La description toute nue de ce qu'il execute, sera moins vtile que le recit de ses conseils, & de toutes les pensées qui luy viennent, auant que de se resoudre; l'art & la cause surpassent de beaucoup les ouurages & les effects. Ses principales merueilles ne sont pas à bien vser des occasions, quand elles se presentent : sa prudence n'est pas toute à les preuoir : mais il ménage ses desseins avec tant d'industrie ; il aduance ou retarde si à propos les circonstances, pour en former vne conioncture aduantageuse, qu'il semble que ses belles actions soient des œuvres de la Fortune & du Hazard, qui ne le sont pourtant que de sa preuoyance. Il sçait prendre si bien le point & les momens, où l'exécution est facile, que l'on croiroit que non seulement les choses se font d'elles mesmes & sans ayde, mais que ceux qui les veulent empescher, contribuent à ses intentions. C'est à la verité cette regle infallible d'entreprendre, de disposer, & de parfaire, qui seroit meilleure à sçauoir, que le reste de son Histoire qui ne contient que des euenemens ; mais il n'y a point de clef de ce tresor que la sienne.

I'oserois aussi peu m'engager dans son Panegyrique, quelque digne suiet qu'il en soit. Tant s'en faut que ie pretende auoir vne plume assez forte pour en sortir aisément, que le seul abord m'en estonne. Quelques anciens ont bien esté capables de louer les grands hommes quand ils en ont eu ; mais ce bel art est mort avec eux, & la rareté d'une matiere si precieuse l'a fait perir. S'il s'est conserué quelque chose de cette excellente estoffe, elle n'a pas plus d'artisans qui la puissent mettre en œuvre, que la Pourpre ou le Porphyre : bien que ce beau sang soit enco-

re dans les venes du poisson , bien que cette belle pierre soit encore dans les venes de la terre , elles sont incognuës , & l'usage en est perdu , comme celuy de ces lampes inextinguibles. La vieillesse du monde est trop imbecille pour faire deux si grands efforts en mesme temps , que de produire vn homme si vertueux qu'il est , & de donner à quelque autre tant d'eloquence , qu'il puisse assez bien dire tout ce qui doit seruir d'ornement à de si grands merites. La Nature en sa plus grande vigueur ne fit point voir Homere à son miraculeux Achille ; & le grand Genie de l'Estat le plus glorieux de Rome épuisa toutes ses forces , en faisant naistre ensemble Ciceron & Cesar. Quelle merueille si l'vn assuiettit toute la Republique par ses paroles , puis-que l'autre qui la dompta par les armes , ne s'en pût pas defendre ? Et sans doute cét Esprit genereux n'eut point de plus agreable fruit de sa valeur , & ne sentit point qu'il fut le Maistre , & le plus heureux homme de la terre , qu'après toutes les loüanges , que ce parfait Orateur luy donna. Que la rencontre de Trajan & de Pline fut favorable ? & si nostre aage n'en a peu faire encore que la moitié , ne serois-ie pas temeraire si i'entreprendois d'acheuer l'autre ? Il est libre & sans peril de repousser les iniures qui luy sont faites : il est bien plus aisé de parler contre l'infamie de ses ennemis , que de luy donner toute la gloire qui luy est deuë : son innocence est le suiet le plus facile que l'on puisse choisir dans la multitude infinie de toutes les vertus.

Le nouveau Traité qui se commençoit avec les Hollandois , & la demande que le Roy de la Grande Bretagne faisoit d'une Fille de France pour le Prince de Galles , furent les premieres affaires dont on parla deuant luy. Je ne m'arresteraay pas à dire , s'il importoit de faire bien reüssir l'une & l'autre negociation : quand ce ne seroit que cette grande liberté , que les Catholiques en ont receuë parmy ces deux Peuples , il n'y a point de gens de bien , qui ne les approuuent. Mais il faut demeurer d'accord , que sans elles on eust bien eu de la peine , ou plustost il

n'eust pas esté possible de tirer des Prouinces vñies la Flotte qui nous assista contre les Rochelois , qui mit les affaires de ces Rebelles en si mauuais termes, & qui donna les premieres dispositions non seulement à la prise de leur ville, mais encore à la desolation entiere de tout le Party. On ne doute point aussi que ce ne fut plus sagement fait, de donner vne Reyne à l'Angleterre , que de permettre aux Espagnols de prendre cét aduantage sur nous. Il ne reste que trop de racines des vieilles alliances de Bourgongne: les semences qui n'en sont pas encore toutes éteintes, eussent repris leur ancienne vigueur par ce mariage. Plus de trois cens Traitez que nous auons signez avec les Anglois , & tant de batailles & de diuers euénemens de nos guerres avec eux, ne nous auroient iamais donné de Paix assurée, ny de bornes inuiolables, si la Mer ne nous auoit separé. Durant le siege de la Rochelle, & pendant la subsistence de la Faction qui la soustenoit, s'il n'y eust point eu de trouble entre la Couronne d'Espagne , & la leur, il estoit comme impossible, que l'vnion de ces deux Puissances n'eust alors empesché les glorieux effects de nos armes , ou bien le Ciel eust encore adiousté ce nouveau miracle à tant d'autres. Mais la ialousie & la haine qui se trouuerent parmy eux , en les empeschant de s'vnir, ne leur permirent pas de se recognoistre. Ils n'auoient pas encore eu le temps de s'appercevoir de la faute qu'ils faisoient , de nous laisser regagner nostre liberté, & de souffrir que nous ostassions à tous nos voisins le seul moyen infailible , qu'ils auoient de nous broüiller quand il leur plaisoit. Il n'est pas necessaire de vous faire souuenir, si la Reyne Mere auoit grande passion de couronner sa derniere Fille ; & si le Cardinal ne fit pas assez cognoistre, qu'il y portoit ses conseils avec vne affection égale de plaite à sa Maistresse, & de seruir l'Estat. S'il estoit croyable, comme escriuent nos imposteurs, qu'il n'ayt iamais trauaillé que pour ses interests particuliers , n'eust-il pas tasché d'obliger celuy de nos Princes , à qui cette alliance auoit esté promise, & de qui la generosité, le me-

1 En l'Épître liminaire adressée au Cardinal, du Livre intitulé, *Questio Politica, an rellig Cardinalis Richelieu*, &c. pag. 3. 1626.
 2 Au Livre intitulé, *Nemini nomen*, 1625. pag. 16. art. 39. *Christianissimorum Regum Filiū ac Sororem, innocentem, pœlūq. animam Scito perfide, periarūque Calvinistarum Pontifici dei spondisse. gemine Gallia, Britannia substantia te, tamē sine aduersario regy sanguinis carnissem paruisse.*

rite, & la recognoissance pouuoient si iustement doter en la veuë d'un interessé ? N'eust-il pas destourné les iniures que l'on imprimoit en Flandres, & en Allemagne contre luy ? N'eust-il pas fermé la bouche aux pensionnaires de nos ennemis, qui pour ce bon seruice l'ont appelé le Patriarche des Atheistes, & l'Auteur de l'alliance d'une Fille de Bourbon Catholique avec un perfide Escossois ? Ils¹ n'eussent pas dit ailleurs, que c'est luy qui maria la Sœur & la Fille innocente & iuste de deux Roys tres-Chrestiens, à l'Escossois perfide, au Pontife pariure des Calvinistes, toute la France estant en larmes, & l'Angleterre se moquant, que le bourreau du sang des Roys eust eu tant de pouuoir sans trouuer aucune resistance. Quoy que le Pape eust permis ce mariage, & que toute l'Eglise de France l'eust approuué, puisque l'Espagne n'auoit peu l'obtenir pour elle, ny nous empêcher de l'auoir, ce n'estoit pas assez pour garantir la reputation du premier de nos Ministres.

La continuation de nos bons succès dans la Valteline, pour faire executer le Traité de Madrid en faueur des Grisons; les preparatifs des armes du Roy pour les droits du Duc de Sauoye, contre la Republique de Genes; & la bonne odeur que nous donnions à nos desseins, firent penser à toute la Faction, qu'elle deuoit arrester nostre prosperité dès sa naissance. Les ruynes de tant de villes embrasées dans le Languedoc fumoient encore: peu de chose pouuoit émouuoir les Peuples, irrités de furuiure à la perte de leurs biens, & à leurs amis. Il estoit facile d'y rallumer la guerre, que l'accord de Montpellier auoit plustost couuerte de cendre, qu'il ne l'auoit bien éteinte. Ce projet s'exécuta tres-aylément, & la rencontre de ces maux compliquez les rendit tous deux plus dangereux. L'heresie voulut se preualoir de nos affaires estrangeres; & l'Espagne rascha de profiter de nos troubles domestiques, l'entreprise de l'une & de l'autre ne nous fit guerres de mal. Cette diuision qui nous fut suscitée au dedans par les gens mesmes qui nous occupoient au dehors, parta-

gea bien tost nos forces, & nos esprits.

Ceux à qui le fast & les pretentions des Espagnols sont insupportables, à qui les ombres de la Ligue mal enterrée font tousiours quelque peur, & à qui (bien que bons Catholiques) la balance que faisoient les Huguenots, ne sembloit pas tout à fait inutile, eussent bien voulu que l'on eust trouué quelque moyen de les appaiser. Les moins confiderez disoient, qu'il ne falloit pas pour vn millier de Gazons que depuis la Paix faite on auoit mis les vns sur les autres, & qui pourtant ont fait perir la Rochelle, nous en vinssions encore aux mains, & qu'il n'estoit pas à propos, que la consideration d'un si petit Fort nous affoiblît de forte, que nous n'eussions plus de puissance de secourir nos Alliez que l'on opprimoit. D'autres passoient plus outre, & s'attaquans à la profession du principal Ministre, disoient de luy que sa dignité l'attachoit trop aux interests de Rome, pour les combattre en deux lieux: Qu'il ne falloit pas esperer que quelques bonnes raisons qu'il en eut alors, il conseillast iamais de donner la moindre satisfaction à nos Caluinistes, pour en aller defendre d'autres contre des gens qui s'estoient couverts du manteau du Pape; Et que la qualité du depost & du depositaire estoit trop sacrée, pour continuer cette poursuite, puisque nous auions en France vn suiet si legitime de nous occuper.

Ceux du Party contraire beaucoup plus échauffez publioient par tout, que cette reuolte estoit vne punition visible de l'assistance, que nous donnions aux Grisons: Que c'estoit vn effect necessaire de l'infidelité des Heretiques, & de toutes les belles alliances que nous venions de faire avec eux: Que la iustice de Dieu auoit permis, que ceux là mesmes qui receuoient nostre protection contre l'Eglise, fussent les premiers vengeurs de nostre impiété. Quelquesvns d'entre eux, qui pensoient que le zele adoucy par la consideration de nos propres affaires, & par quelques raisons politiques, auroit plus de puissance, adioustoient qu'il falloit à ce coup mettre main basse sur nos Rebelles ordinaires, qui faisoient bien esclatter leur

extrême fureur contre l'Estat, puisqu'ayant vne cause commune avec leurs Confreres, que nous defendions, ils les auoient abandonnez pour nous faire du mal, & pour se ioinde à leurs propres ennemis. Ils maintenoient aussi qu'il falloit conclure de leur action si criminelle, qu'ils nous ostioient l'esperance de nous accroistre iamais, & qu'estant en possession de se reuolter impunément, quand il leur plaisoit, il n'y auoit personne qui se peust asseurer sur nostre puissance, que ces gens là diuisoient si facilement. Les plus fins, qui ne tendoient qu'à faire accorder à l'Espagne tout ce qu'elle auoit demandé, nous faisoient peur de ses armes, & de nos entreprises dans la Valteline, & dans le Piedmont, & vouloient que l'on s'accommodast avec elle en quelque façon que ce peust estre, afin que toutes nos forces fussent vnies pour acheuer, ce disoient-ils, la ruïne d'une si dangereuse Faction. Ils adoustoient avec murmure, que le Cardinal nous ayant engagé depuis peu avec les Protestans, vseroit de cette occasion pour nous acquerir de la creance dans vne Ligue si necessaire à nos intentions, & qu'il acheteroit plustost vne Paix honteuse, que de rompre le dessein qu'il auoit de donner du credit à cette Couronne dans les affaires generales.

Chacun iugeoit à sa mode, & selon sa passion de l'humeur de nostre nouveau Ministre, qui ne se voulant declarer que pour son Maistre & pour le bien de l'Estat, fut bien tost suspect à toutes les Cabales. Celle des Espagnols soustenuë des pretextes les plus apparens, apres auoir employé sans aucun effect les deux mains de sa Sainteté, pour arracher de nous des conditions qui nous estoient desaduantageuses, passa facilement de la deffiance aux iniures contre luy. Ce furent eux qui commencerent cette cruelle guerre, que les calomniateurs ont faicte à sa reputation : ce furent eux qui sous le nom d'un François, & sous le titre d'une certaine admonition mirent au iour le premier Libelle, qui iamais attaqua son innocence, & où l'on recognoissoit desia bien quelque marque d'une
grande

grande haine qui n'osoit pas encore se découvrir. Mais depuis que le gain d'une bataille navale, & de l'Isle de Ré mettant les ennemis domestiques à la raison donna moyen au Roy de jeter les Estrangers dans l'estonnement, & dans la nécessité de faire ce qu'ils avoient promis, ou d'estre battus, on ne scauroit comprendre quelle quantité d'impostures horribles il en sortit tout à la fois. Quoy ! d'oser faire la Paix en France sans le consentement des Espagnols, quelque honneur & quelque adavantage qu'elle apporte, d'avoir une alliance qui leur soit desagréable, de vouloir tirer à consequence par les armes les plus importants articles que nous signions avec eux, c'est un suiet legitime de les rendre ennemis irreconciliables & mortels du Cardinal.

Les extraits de trente volumes imprimez en l'année 1626. contre le mariage d'Angleterre, la Paix de France, & la guerre de la Valteline seroient importuns : ils sont pleins de tant d'ordures, que le silence les deuroit ensevelir, si ce n'estoit une preuve pour luy, qu'il n'a jamais eu d'autres ennemis que ceux de la France ; la memoire en deuroit estre aussi perduë qu'elle est damnable, si toutes les iniures qui s'y trouuent, n'estoient autant de playes honorables que son Nom a receuës pour le public. C'est aussi une conviction indubitable contre nos Faiseurs de Liures, que la passion a reduits à ce point là, que d'anciens ennemis qu'ils furent de ces infames Ecrivains, ils en sont devenus les copistes & les adorateurs. Ils ne voyoient en ce temps là dans leurs ouvrages que des faussetez & des abominations : Ils ne les pouvoient lire qu'avec horreur, & maintenant ils en font leur Euangile ; & ce qu'ils avoient mis au rang des blasphemies est employé dans leurs Escrits, comme des Propheties. Dignes defenseurs d'une doctrine infernale qu'ils avoient detestée ! Lasches imitateurs, & perfides associez d'une persecution estrangere, qu'ils avoient combatue pour la mesme innocence, qu'ils outragent aujourdhuy par toutes les mesmes calomnies.

¹ *Tubulus Confederatorum*, page 17. art. 41. 1626.

Ce n'est pas icy le lieu d'en faire des paralleles, ny des conferences; ce trauail est facile à tout le monde: Il faut s'arrester à l'vnique obseruation d'un outrage employé dans vn Escrit ¹ venu de Flandres dès l'an 1626. On reprochoit au Cardinal qu'il trompoit la Reyne Mere, & la rendoit méprisable aux siens & aux Estrangers. Qui se fust alors aduisé de la fausse accusation d'un crime si inconnu, que les plus grands ennemis qu'il ayt eu en France, ne luy ont imputé que plus de quatre ans apres? Et qui doute que ce n'ayt esté le premier plan sur lequel tant de bons François ont trauaillé en nos iours? C'estoit bien là sans mentir la plus fine graine qui peust estre semée dans les esprits, que les Estrangers auoient si soigneusement cultiuez depuis vn long temps. Nous auions assez de gens qui en sçauoient tellement les proprietéz & la force, qu'elle ne pouuoit manquer à produire par leur industrie les mystereux effects que nous en voyons. Aussi falloit-il qu'il y eust quelque haute esperance cachée dans ce beau Libelle, puisque son titre estoit la Réiouiſſance des Ligueurs; l'euenement leur a fait recognoistre s'il estoit bien nommé.

² Au Liure intitulé, *Veritas odisia*. 1626. page 14.

J'ay disputé long temps si i'adiousterois vne seconde remarque à celle-cy: ie craignois que ces feüilles ne fussent polluës, si i'escriuois encore quelques vnes de leurs paroles execrables. Mais puisque c'est vne gloire aux gens de bien, que les meschans en parlent malicieusement, j'ay mieux aymé (quoy qu'avec vne espece de pudeur) les remettre au iour, que de cacher au public vne si veritable épreuue de leur meschanceté. Je n'entreprendray pas toutesfois de les faire voir en nostre Langue, il faudroit estre aussi conioint de sentimens avec les Autheurs, que i'en suis esloigné. La recherche & l'vsage de termes aussi violens que les leurs, sont impossibles à celuy qui ne veut point estre complice de leurs mesmes passions. ² *Harlaos, Thuanos, Serminos, Barclaios, & nescio quos alios Cerberos, impietati Patriarchas, mors importunè messuerat, ne saltem tanquam affecula venirent in partem. Arnaldus Ossatus nuper*

Grammaticus è subulco, è *Grammatico canis*, & ex *aulico cane Purpuratus*, propter absentiam olim corrumpi, instruique non poterat, & pridem cum maximè Huguenotti nolent, immaturo senio extinguitur. Igitur amico nouo, & fideli opus erat, sed aduersus Gallia lynces, versipelli, qui publica ruina priuatas spes suas aleret, violentisque simultatibus, sanis consiliis, & felle draconum perfidiam callidè tegere pernouisset, quales è diuile loco pauperes, quorum funesta semper ambitio Ecclesia & Regni exitium, cladisque portendit. Quel homme de bien n'est point outré de la moins criminelle de ces propositions abominables? Quel mouuement ne doit-on point auoir d'adorer entre autres la memoire illustre des Presidents de Harlay & de Thou? Si tous ceux qui nous veulent perdre, estiment qu'il en faut premierement combattre les cendres, & que les sepultures en sont encore assez puissantes pour nous garantir contre leur coniuration, quel en deuoit estre le courage & l'exemple, lors qu'ils soustenoiẽt cẽt Empire de la voix, de l'action, & des conseils? Il leur faut dire du mesme esprit, que l'un des plus hardis des Romains eut autresfois en escriuant au premier homme de leur profession; Il y auoit sans doute quelque fatalité dans vostre Vertu tant de fois éprouuée. Vos robes plus heureuses que les armes de tous les autres ont retiré des mains de nos ennemis la Liberté quasi toute perdue, pour luy rendre son ancienne vigueur. Pourquoi ces enragez ont-ils aussi mordules os, & déchiré la reputation du Cardinal d'Ossat, homme si recommandable par son merite, que les bonnes graces de son Prince, & des Papes l'ont iustement esleué à la dignité la plus eminente qu'ils luy pouuoient donner? Ne vous estonnez point si le zele du Cardinal de Richelieu vers sa Patrie les a fait souuenir du nom de ces grands hommes, dont les tombeaux seruent encore de colonnes à l'Estat. Retenez, Lecteur, vn peu vostre colere & vostre indignation, pour vous donner la patience de voir le reste. ¹ *Tandem Ossati discipulus, benè garrulus Protheus, sed rerum diuinarum imperitus, è sordidu nasalibus, velut è fimeto scarabeus exi-*

uit : qui eò confilia direxit, ut in purpura magistro succederet, & sanè tam dextra Huguenottis parasitum, Atheis talpam, Aulicis clientem, Ecclesiasticis Pharisaum, Ecclesia Iudam, Religiosis publicum hostem, Parliamentis Machiauellum se gessit, ut impiorum suffragiis ad pileum vocaretur. Cum pileo libertas increuit, simulare deinceps, pro libidine erigere, opprimere, maledicere ars fuit, & gradus ad ampliorem potestatem. Regnum abundat hereticis Consiliariis, imò totiu fere Parliamentis : omnem explorant fortunam, & qua sunt heresi commoda, venantur. Hinc omnium oculi & ora in unum hunc hominem coniecta : neque ratio deerat : primum sordidi papilionis ergastulum, è cuius erepserat tenebris, honorum immodicam cupiditatem acuebat, ut eos tueri facile vellet, à quibus vicissim protegi poterat ; sacri verò ordinis effecerat dignitas, ut sub longo pallio citra suspicionem tuto posset. N'est-il pas vray qu'il n'y a point de gens raisonnables, qui ne se portent à la dernière vengeance de cét outrage plustost fait à la Couronne, qu'au Parlement, & à tant d'autres personnes relevées qui l'ont servie ? N'estoit-ce pas assez d'aimer la France, d'en appuyer les interets, de luy faire acquerir de la gloire & du repos, pour estre persecuté de la sorte ? Et ne sembloit-il pas que les plus dénaturez d'entre les François deussent estre pour iamaïs incapables d'une telle impieté contre leur Patrie, que de vouloir ruyner ceux qui la soustiennent ? Toutesfois quelque fureur barbare qui se trouue dans ces iniures, elle est toute dans les Liures, que ces deux misérables Reuoltez nous ont enuoyez de Flandres depuis trois ans. Ce sont les sources empoisonnées, où ces Escrivains insenséz ont puisé leurs impostures : ce sont les lieux des raisons & des ornemens de ces effrontez Plagiaires. Vous y auez veu toutes les mesmes accusations de legereté, de changement, de caiollement, de basse naissance, de protection des Huguenots, d'irreligion, d'impiereté, de tyrannie dans la Cour, & de persecution de Prestres : vous y auez veu trois ou quatre comparaisons à Iudas, & aux demons ; & vous y auez veu encore les reproches, qu'on luy fait d'estre en-

nemy des Religieux , de pratiquer les maximes de Machiauel , de s'estre fait Cardinal par des moyens horribles , & de n'auoir rien entrepris que pour son excessiue ambition.

Mais ce n'estoit pas encore assez d'auoir imité ce que la rage des Estrangers auoit dit , ny d'estre allé iusques où leur vieille & nouuelle ialousie les auoit portez. Il a bien fallu qu'il y eut des François qui fussent plus aigres , & que la rebellion qu'ils ont faicte eust vne cause & vne suite bien plus outrageuse , que n'estoit la haine de nos anciens ennemis. ¹ Ils accusent le Cardinal d'auoir voulu par malice perdre le Roy , & d'en auoir si souuent hazardé la personne pour ses interets , que l'on diroit qu'il l'eust vendue aux Estrangers , ou à ceux qui prétendent à sa succession. Ils taschent de le rendre suspect de magie ² , & veulent que toutes ses actions netendent qu'à se rendre Maître de l'Estat , & que pour se faire Pape ³ il ayt passé deux fois nos armes en Italie. ⁴ Ils escriuent contre luy , qu'il a voulu faire mourir la Reyne par l'incommodité du sejour de Compiègne , & par les excez des douleurs , & des déplaisirs qu'elle y receut. Chanteloupe ⁵ qui n'en dit gueres moins en sept ou huit feüilles , que l'autre en autant de volumes , l'accuse ouuertement , d'auoir employé tout l'enfer , pour faire tremper l'épée dans le sang de la Mere du Roy. Sçachant bien qu'ils n'estoient pas assez autorisez , pour faire admettre dans le public la delation de tant de crimes enormes , ils l'ont appuyée de deux Lettres ⁶ esrites sous le nom de la Reyne Mere , l'une au Roy , & l'autre au Parlement de Paris , que l'on dit estre signées de sa main. Elle donne aduis à sa Maiesté de se prendre garde , & que le Cardinal doit bien tost attenter contre la personne. Par l'autre adressée au Parlement il est maintenu qu'il hayt son Maître , qu'il medite continuellement sa perte , & que se trouuant dans les necessitez de s'enfuir , ou d'estre pris , il est tousiours aux escoutes , & prest à preuenir l'un & l'autre par vn coup diabolique. La meisme Lettre porte encore , qu'il exercera quand il en verra le

¹ Remonst. pag. 66. d'une impression, & 83. de l'autre.

² Pag. 39. & 68. du François fidelle.

³ Remonst. pag. 117. & 158. P. 107. & 108. du François fidelle. Caton Chrestien pag. 71. & 161.

⁴ Remonst. pag. 58. de l'une & 71. de l'autre , & en beaucoup d'autres lieux.

⁵ Page 36. de sa Lettre esrite à la Chambre de Justice.

⁶ Toutes deux au Recueil pag. 839. & suivantes.

temps, ses horribles attentats sur la vie du Roy. En vn mot qu'il veut entreprendre sur l'autorité souueraine, égorger ses enfans, & s'emparer du Royaume. Quelle autre repartie peut estre necessaire à cette accusation, que le silence & l'estonnement? Qui peut ignorer de quel nom elle deuroit estre appelée, si celuy d'une si grande & si vertueuse-Princesse ne fermoit la bouche à tout le monde?

Ils auoient dit en la Remonstrance, Que la conscience d'une si bonne Mere l'auoit forcée pour la leureté de la vie, de la Couronne, & de la reputation du Roy, tant de fois exposée par le Cardinal pour profiter de sa ruyne, de conuier son Fils de ne le retenir plus auprès de sa personne; & qu'estant sa caution, & la cause qu'il s'en estoit seruy, elle estoit obligée de faire en sorte qu'on le chassast. ¹ *Ce n'est pas assez*, dit la Remonstrance adressée au Roy, *de dire ces veritez, il les faut prouuer, & faire voir les considerations qui porteroient la Reyne vostre Mere à parler hautement, & vous supplier d'oster d'auprès de vous celuy qu'elle en auoit approché. Il est certain, Sire, que celuy qui luy a procuré cét honneur, est obligé de poursuivre qu'il luy soit osté, s'il en abuse.* Cette priere estoit bien iuste, si les motifs en estoient veritables. Il n'y auoit point d'efforts qui ne fussent legitimes sur vn si bon fondement. Mais s'il est vray, comme a dit cét Impudent, que le iour de la S. Martin à Luxembourg cette supplication, accompagnée de larmes & de quelque chaleur, fut faicte pour bannir le Cardinal de la Cour & des affaires; pourquoy en sa Responce à l'Euesque S. Malo a-t'il dit ouuertement, ² *Que la Reyne Mere ne pria iamais le Roy d'éloigner Monsieur le Cardinal?* Pourquoy dans la Repartie aux Lettres de Balzac a-t'il escrit ces termes? ³ *La seconde menagerie que tu as dit en cét endroit, est que la Reyne pria le Roy d'éloigner le Cardinal, ce qui est tres-faux, sans la correction de ceux qui l'ont écrit. La Reyne qui merite plus de creance que le Cardinal, a asseuré qu'elle ne parla iamais au Roy de chasser le Cardinal, ny luy oster la cognoissance de ses affaires: Elle luy dit seulement qu'elle ne s'en vouloit point seruir, ny des siens desquels*

¹ Remonst. pag. 75. & 76. d'une impression, & 60. 61. & 62. de l'autre.

² Page 82. de la Repartie à la Responce sur la Remonstrance.

³ Page 26. en la Responce à la seconde Lettre imprimée avec le Prince de Balzac.

elle estoit assiégée; mais que s'il plaisoit au Roy de le conserver pour ses affaires, elle le verroit, comme elle faisoit ses autres Ministres, dans les Conseils, & ailleurs si le bien de son service le requeroit. La conference de tous ces passages ne rend-elle pas cette ratiocination veritable: Que si le Cardinal estoit criminel d'auoir mis tant de fois l'Estat, l'honneur, & la personne de son Maistre en peril; vne telle Mere estoit obligée de n'oublier rien pour le deliurer d'un si mauuais seruiteur. Et si elle s'est contentée de prier le Roy seulement de trouuer bon, qu'elle ne s'en seruist plus, n'est-il pas vray que l'on a grand tort de luy reprocher tant de fautes, dont il faut qu'il soit innocent, ou que la Reyne Mere soit inexcusable, de n'auoir pas fait la mesme instance, que cét Imposteur desaduoué si temerairement? Pour dire mieux il faut conclure, & que la Remonstrance, & que toutes les Responces, & que tous les beaux aduis que l'on a donnez à cette bonne Princesse pour la gagner, ne furent iamais que fourbes, impostures, & calomnies. Ce sont artifices que les Estrangers ont inuentez, pour troubler le Royaume par des desiances, que leur adresse, leur credit, & leur argent ont coulées dans les esprits des personnes principales. Leur intention estoit de nous tenir attachez à des intrigues domestiques, lors qu'ils auoient entrepris de rauager l'Italie, de dépouiller nos amis, & de mettre encore vne fois saint Pierre à la chaïsne.

Depuis qu'on se mesle d'escrire vid-t'on iamais vne plus impudente variation? Peut-on s'imaginer vne telle insolence, qu'un homme donne un démentir sur vne proposition, que luy mesme a publiée, qu'il a defenduë par tant de raisons, qu'il a mise pour soustien d'une des plus considerables parties de son premier Liure, & qu'il a rendue necessaire à l'honneur, à la conscience, & aux mouuemens naturels de la Reyne Mere? Il estoit pourtant bien à propos, qu'il eust au moins dit la verité de ce qui se passa dans un moment, qui couste si cher à l'Europe, & dont elle n'est pas encore quitte. Apres cette insigne folie, qui

n'est quasi pas croyable, peut-on bien se laisser charmer par les menfonges, & par les refueries de ces pipeurs, qui se picquent de preudhommie, de bonne foy, de iugement, & d'une si fine Rhetorique, qu'ils ont pensé que leurs œuvres seroient à l'aduenir le modelle d'escrire & de gouverner? La maniere en est magistrale, les termes en sont absolus, & le stile fort ampoulé: mais ce que l'on y pense voir d'embon-point, n'est qu'une tumeur de sang corrompu: s'il y paroist de la pompe, c'est un éclat trompeur de quelque estoffe de faux or, & de mauuaise teinture, qui ne peut souffrir le iour. Ce n'est pas une grande merueille, si ceux de leur Faction qui sont aveuglez de mesme haine, les ont estimez, ny si les Flamands, qui trouuoient de quoy satisfaire à leur passion, en ont approuué le langage, qu'ils n'entendent pas assez bien pour en iuger; ny s'ils ont bien receu tant de choses, qu'eux-mesmes escriuirent autresfois. Mais il ne faut point douter que parmy les honnestes gens, ces plaidoyers n'ayent plus excité de risée que d'affection, ou de pitié pour ceux qu'ils ont voulu faire paroistre si miserables, & que les plus indifferens n'ayent dit, que si la cause n'en est pas bonne, elle ne soit encore plus mal defenduë.

Ce changement n'est point aduenu par hazard, ou par defect de memoire, que les Imposteurs doiuent auoir tres-bonne: c'est un correctif bien consulté, pour guerir un inconuenient, dont le remede estoit fort difficile, & ne pouuoit estre tiré que de cette contradiction. Ils auoient escrit en la Remonstrance, parlant de ces grands crimes du Cardinal, qui touchoient si fort la tendresse de la Reyne. Elle

a auoit remarqué outre ce que j'ay dit de la Rochelle, qu'on auoit porté vostre Majesté à passer les Alpes, au mois de Feurier; A commander dans une armée gastée de contagion au Pays de Languedoc, aux iours Caniculaires. Que l'année apres En mesme temps, contre les resolutions qui auoient esté prises à Troyes, on auoit exposé vostre personne dans les Valons de Sauoye, à la peste & aux fieures chaudes, & qu'apres une atteinte de maladie à Saint Iean de Morienne, on

1. Faut reuoir la Remonstr. pag. 60. & 61. d'une impression, & 75. 76. de l'autre.

2. Remonstr. pag. 65. d'une impression, & 81. de l'autre.

vous faisoit arrester en ce Pays là , où il sembloit qu'on auoit coniué de vous faire perdre la vie. C'estoit sans doute (comme ils ont bien recognu) l'accuser d'auoir esté la cause , que son Maistre soit allé recueillir les fruits les plus honorables , que les vertus meriterent iamais : C'estoit le bannir de la Cour , & de la confiance d'un grand Prince , pour les mesmes raisons qui le doiuent inseparablement attacher à sa personne: En un mot c'estoit le declarer coupable d'auoir bien seruy.

On pardonne bien aux larmes , qu'un adieu fait couler des yeux d'une Mere la plus constante qui fut iamais: on excuse aussi les pleurs , que la simple pensée du peril qui dure encore , peut émouuoir : mais au retour de tant de victoires , & dans une parfaite seureté , diminuer le plaisir & la ioye de la conqueste par des gemissemens , & qui plus est , rappeler à sa memoire une vieille crainte de deux ans , pour demander la ruyne du principal Instrument de tant de bon-heur ; c'est exercer une pieté trop iniuste & trop cruelle. Quelle raison de vouloir forcer un Prince au milieu des acclamations publiques , de produire un acte si contraire à sa reputation , d'agrecer que l'innocence d'un si fidelle seruiteur , soit la victime de son triomphe , & de condamner ses armes , & ses desseins par la disgrâce de celui qui les conduisoit. Pouuoit-il si mal traiter un homme , qui l'auoit mené dans le peril , où la gloire se trouue , & non ailleurs , & sans lequel il n'y a point d'honneur veritable. Les couronnes , qui ne sont deuës qu'à la generosité d'autrui , se flétrissent aisément : Combien eust-il terny les plus illustres qu'il ayt acquises , si le souuenir du froid & du chaud , & de la frayeur de la peste , eust fait tomber cette rigueur inique sur le sujet le plus digne d'amour & de recompense qui fut dans son Estat ? Mais plustost combien cette affection est-elle iniurieuse , qui s'efforce de faire un crime au Ministre , de la vertu de son Maistre ; & qui ne voulant pas donner au courage d'un grand Roy les loüanges , de s'estre porté de luy mesme dans de si hautes entreprises , ayme beaucoup

mieux en accuser l'imprudence , & la temerité de ceux qui l'ont seruy.

Que de semblables criminels se trouuerent au Conseil de S. Louys , pour resoudre ses deux voyages en Orient ! Que l'Eglise est iniuste d'auoir donné tant de loüanges à ceux qui le suiuirent , & d'auoir dit que leur mort est vn martyre , si c'estoit vn crime de leze Maiesté , que d'endurer qu'il s'exposast aux ardeurs du Soleil , & à toutes les maladies qui sont si communes aux grandes armées ! Que le Cardinal a de gloire d'estre complice de tant de Saints ! mais plustost qu'il a de bon-heur & de ioye , d'auoir veu tomber la puissance & l'orgueil des ennemis de l'Autel , & d'auoir ramené son Prince tout comblé d'honneur & de benedictions !

J'ay bien eu de la peine à me resoudre , si ie traiterois plus amplement les raisons contraires à ce mauuais pre-texte. J'ay tousiours eu cette opinion , que si i'approfondissois dauantage , la Posterité n'excuseroit pas l'entreprise de la Reyne Mere , sur la seule malice de ceux qui la luy persuaderent , & que l'on blasmeroit à l'aduenir sa trop grande facilité. Mais autant que son nom m'a semblé mériter de respect , que ie recognois deuoir estre sans mesure , autant l'ignorance , & la temerité des Sophistes , qui veulent defendre vn zele hors de saison , m'ont esté insupportables. Puisque de si mauuais causes auoient encore eu de plus mauuais effects , il en falloit enseuelir la memoire dans le Cabinet de Luxembourg ; & si on ne deuoit pas souffrir que les Liures la rendissent eternelle , on deuoit encore moins permettre à ces Declamateurs de se dédire avec si peu de iugement , & tant d'iniures. Le Soleil estoit trop chaud à la Rochelle , il y auoit des maladies , le siege en dura plus long temps que l'on ne pensoit , le Roy l'a prise ; & pour cela le Cardinal a merité d'estre destitué. Le passage ny le sejour des Montagnes , la chaleur ny la peste du Languedoc ou de Sauoye , n'ont point empesché que Casal n'ayt esté secouru , ny que nostre Prince ne soit aussi bien le liberateur de l'Italie , que le dompteur

de l'Herésie & de la Rebellion ; Et toutefois pour plaire aux Partisans d'Espagne , il faut que le Cardinal perisse. Apres le gain de tant de combats , & de tant de villes ; apres auoir releué le credit & la reputation de nos armes, il faut que le Cardinal tombe , qu'il perde son honneur , & les bonnes graces de son Maistre , & qu'il en soit fait vn sacrifice sur le tombeau de ceux qui moururent à Suze , à Priuas , à Veillane , & à Carignan.

On a bien dit que les Souuerains ou les Generaux d'armée se doiuent rarement exposer au peril : tant de choses dépendent de leur vie , qu'ils la doiuent plustost au salut public , qu'à leur vanité particuliere : ils ont plus besoin de valeur en l'esprit qu'aux mains : ils ne sont que pour les dangers necessaires , & ne s'y peuuent ietter avec raison , que pour en sauuer le reste quand il est proche de sa perte. Cela s'entend que ce leur est vne faute de s'engager dans les occasions ordinaires , & de hazarder avec eux les affaires , & les forces d'un Estat. C'est l'vnique fondement de la responce de Scipion à ceux qui l'accusoient d'aller trop peu souuent aux coups , qui estoit , Que sa mere l'auoit fait pour commander , & non pas pour se battre. Je croy bien qu'il n'y a point eu de Reyne , qui n'ayt peu dire la mesme chose de ses enfans. Mais que l'ardeur du Soleil d'Afrique vn peu plus violente que celle du nostre , ny le peril du siege de Carthage ayent deu empescher Scipion de partir de Rome , ce ne peut estre la pensée de la plus timide femme qui fut iamais.

Sans parler de la haute estime , que les affaires du Mont-ferrat nous ont acquise , le Roy n'auoit-il pas meilleure grace dans les batteries de Chef de Baye ou de Coreille , sous la portée du canon des Anglois , à voir les Elemens combattre pour sa bonne cause , & ses ennemis témoigner la peur qu'ils auoient de sa presence , de son bon-heur & de son courage ? N'auoit-il pas plus de merite à donner l'ordre , pour soustenir l'attaque generale dont on le menaçoit , & de s'y presenter en offrant sa vie à Dieu , pour la defenſe de son Peuple , & de sa Religion ? N'auoit-

il pas plus de plaisir à voir la Mer, comme toute allumée apporter à ses pieds tant de vaisseaux ardans, pour estre les feux de ioye de sa victoire, & d'auoir auprès de sa personne l'Autheur de son entreprise, & l'illustre Coupable de la grande satisfaction qu'il en receuoit? Tout cela dis-je, ne luy estoit-il pas plus honorable, que de tenir Cercle ou Cabinet dans le Louure, pour y estre luy mesme assiegé des Fourbes, & des Importuns qui vouloient s'emparer de ses affaires, & qui ont plus fait de mal au Prince, à l'Estat, & aux Ministres, que toutes les armes de l'Europe.

A n'en point mentir c'est bien faire tort à la Nation; c'est beaucoup diminuer la gloire de cette action memorable, que de les iuger toutes deux indignes des commandemens, & de l'assistance d'un si grand Roy. C'est sans doute luy auoir fait vne iniure, que d'auoir publié qu'il ayt fallu le retenir par contrainte, ou l'amuser par artifice iusques à la fin du siege. Car si sa volonté fut de n'en partir point, pourquoy deuoit-il chasser vn homme, qui l'y auoit mieux seruy que tous les autres? n'est-il pas sage, n'est-il pas majeur, n'est-il pas Souuerain? Et s'il y est demeuré contre son gré, quelle petite recommandation a peu meriter cette generosité forcée?

Il y auoit encore aussi peu de raison de persecuter le Cardinal pour le voyage de Languedoc, pendant lequel la Paix fut faicte, la Faction abattue, & toute la Prouince reduite. Oseroit-on demander à ces Escriptuains, si le mauuais accueil qui fut fait à Puylaurens à sa dernière sortie de France, par la Reyne Mere, estoit fondé sur vn trop long sejour de Monsieur en Languedoc: ils me diront assurément, s'il leur est possible de s'empescher de mentir, que son crime estoit de n'y auoir pas sejourné si long temps, qu'on eust bien voulu; & neantmoins il n'y faisoit guerres moins chaud qu'en l'année 1629. Il se faut persuader, que dans vne si grande égalité de perils il y auoit vne merueilleuse difference, ou d'affection vers ses enfans, ou de passion à la cause. Qui croira le premier, si le seul mouue-

ment naturel fut le suiet de ses craintes? mais plustost qui doutera du second?

Il n'est permis d'estre timide qu'à ces petits Princes, qui ne portèrent iamais d'espée que dans les ceremonies, qui ne furent iamais armez qu'en peinture, & qui n'ont gueres d'autres interets à la guerre, que la seureté de leur commerce, le debit de leurs denrées, & le cours de la monnoye. Mais vn Roy de France souuerain de tant de Peuples belliqueux, successeur de tant de Roys tous vail-lans, & qui ne peut iamais auoir de rencontres que tres-importantes à l'égalité de cette Balance, que si peu de chose peut faire pancher du costé de nos voisins ou du nostre: Vn Roy qui a tant d'honneur acquis, & tant d'interet à le conseruer, qui se peut seruir d'un parasol, qui peut passer le plus chaud du iour dans les lieux les plus frais, & se dispenser aisément de faire tous les iours la visite des huttes & des quartiers de l'armée, doit-il estre suiet à des frayeurs de femmes, & preferer à sa gloire la passion de tous leuts flateurs?

Ne sont-ils pas bien fondez à dire en cent lieux, que l'esprit du Cardinal se trouble souuent? qui sera l'imbecille qui le pourra croire? Que n'ont-ils pris quelque aduantage sur nous par cette imperfection? Que n'ont-ils reuelé plustost cét important secret à leurs hostes, que l'estat de leurs affaires n'a point fait encore appercevoir de cette foiblesse? Sa cognoissance vniuerselle des choses, les grandes lumieres de son ame, & le bel art qu'il a de bien viure, ne sont-ce pas des marques d'une sagesse bien confirmée? Et si dans les Rhetoriciens l'insolence & la fausseté sont les folies de l'Oraison, nos grands parleurs tous remplis d'impudence & de mensonge ne sont-ils pas fols?

Ils disent tousiours qu'il aspire à la Royauté. Je sçay bien qu'il n'aime qu'elle, mais qu'il n'y prend pas, ou que sa Politique le trompe. Il faudroit qu'il eust moins de soing d'accroistre le Royaume, s'il s'en vouloit rendre le Maistre. Il ne sçauroit plus se preualoir d'aucunes Façons, il les a toutes ruynées. Il mesnage trop mal les affections

des voisins les plus interessez à la diuision , & au changement de cette Monarchie , pour en estre assisté. Il travaille trop à donner de la reputation à LOUIS le Iuste , pour la luy oster avec la Couronne. Philippe II. a bien éprouué , que l'on ne peut ny nous prendre , ny nous garder. S'il est Gouverneur de trois ou quatre Places , nous sommes accrus par sa Vertu de six des plus fortes de l'Europe , pour chacune de celles qu'on luy a confiées. La Fortune & le credit font assez de creatures en France : mais ny le Fauory , ny le plus puissant ne s'en peuuent asseurer pour l'aduenir. Celles du Cardinal ne doiuent faire peur à personne. Il n'a desia que trop éprouué par la legereté de beaucoup de gens qu'il auoit aduancez , que les obligations y meurent plustost , que ceux qui les acquierent , ou bien il faut qu'ils ne vivent pas plus d'une année. Si faire tomber les armes des mains des ennemis ; si leur arracher le flambeau qu'ils portoient , pour mettre le feu par tout ; si rendre son esprit redoutable à tous les Brouillons ; & si procurer la Paix à sa Patrie , sont des actions Royales , toutes les siennes pourront bien auoir ce nom là , quand la grandeur en sera plus considérée que sa condition. Il est vray qu'il a des gens de guerre auprès de luy : tous les principaux Officiers en ont en l'estenduë de leurs charges ; la sienne est par tout. Si la garde en est extraordinaire , les causes en sont assez publiques. A qui est-ce que le soin & le besoin , que son Maistre a de le conseruer , peuuent estre cachez ? C'est pour luy que l'un des plus grands esprits du monde , à qui l'on reprochoit de faire le Roy , en defendant vn de ses amis , respond à toute la Cabale contraire : S'il est ainsi que tu portes enuie à ma garde , si elle te paroist plus digne d'un Souuerain que de moy ; s'il te déplaist , que tout ce qu'il y a de gens de bien en tous les Ordres , ont ma conseruation aussi chere que la leur : Que cette raison te console , que ie suis celui de tous les hommes à qui les meschans veulent le plus de mal ; & que leur haine procede de ce que j'ay reprimé leur impieté , leur violence , & leur factieuse fureur : mais

*Quid si illis
meis praesidiis
foris inuides , &
si tibi ea regia
videntur : quod
omnes boni om-
nium generum , at-
que ordinum suam
salutem cum mea
coniungunt : con-
solare te quod om-
nium mentes im-
proborum mihi v-
ni maxime sunt
infecta & aduer-
sa , qui me non
solum idcirco ode-
runt , quod eorum
conatus impioi , &
furorem consule-
runt repressi , sed*

bien plus encore de ce qu'ils ont perdu l'esperance de ne pouuoir faire de pareilles entreprises durant ma vie.

Ce Médisant escrit, ¹ Que le Cardinal est ennemy de tous les hommes, parce qu'il les méprise tous: Outre que ce raisonnement est faux, comment se peut-il accommoder avec le reproche qu'il luy fait en mille endroits, d'estre si bien avec tous ceux, qui sont mal avec la Maison d'Austriche, qui sont pourtant vne bonne partie de l'Europe? Il est encore aussi peu compatible avec cette autre accusation qu'il luy fait, Que le desir qu'il a d'acquérir de la gloire, est sans mesure: car elle ne peut donner qu'une fort petite satisfaction à celui, qui la reçoit de gens qu'il n'estime pas. ² N'a-t'il pas raison de dire qu'il est *l'execration du public*; mais où est le premier homme, qui l'ayt iamais veu sans l'ainier? Quelle communauté, ou quelle Prouince a pris dans les Manifestes faictz contre luy, la moindre cause de s'émouvoir? Quel Gentil-homme s'est reuolté depuis trois ans, que l'on puisse dire, qui fust demeuré sans ce beau pretexte, dans l'obeyssance, lors que l'argent d'Espagne, & la folle esperance de faire sa fortune en cetumulte, commencerent les desordres qui se sont passez? Il falloit voir les plus gens de bien & les meilleurs François dans les tranfés, que leur ont donné les maladies. Il falloit entendre les iugemens, que tout le monde faisoit de sa Vertu, & de la necessité de ses seruices, & comme la creance generale estoit, qu'il mouroit sans successeur, qui peust avec tant de merite remplir la place qu'il a dans les bonnes graces du Roy, & dans ses affaires. Estranges & merueilleuses conditions d'un seul homme, d'estre obligé de parer tous les coups, que l'on tire contre l'Estat, & de porter toute la ialousie de nos prosperitez; que le Ciel mesme en distribuant la tristesse & la ioye, mélange necessaire à la foiblesse des hommes, se serue de son esprit, comme de l'instrument le plus propre à nous donner tant de choses agreables, & permette que son corps deuienne le suiet de nos afflictions, par les maux qu'il endure, & par le danger de la mort, où nous le voyons touf-

*co etiam magis
quid nihil iam se
similem viuo co-
nari posse arbi-
tratur. Cicero
pro Sulla.*

¹ Remonst. pag.
29. d'une im-
pression, &c. 36.
de l'autre.

² Page 96. de la
Repartie à la
Responce sur la
Remonstrance.

iours, apres quelque notable aduantage, que la France a receu de ses veilles; qu'il faille en vn mot, que nous n'ayons peu nous accroistre que par ses trauaux, ny receuoir d'autres mains que des siennes, la gloire que nous auons; & que la Fortune ne nous saigne que par ses veines, & ne nous décharge de l'enuie que l'on nous porte, qu'en l'accablant de mille douleurs! Mais si la haine est vn effect necessaire du mépris, la bienueillance ne le sera-t'elle pas de l'estime, & n'est il pas mal-aisé qu'il soit en horreur à personne, puisque tout le monde en a si bonne opinion? Si elle n'estoit veritable, ceux qui défendoient il y a quelque temps, le Duc Oliuarez du desordre des affaires de son Maistre, & de la difference de son Gouuernement à celuy des autres, auoient grand tort de dire, quel'opposition d'un Genie si fort que celuy du Cardinal de Richelieu, le plus grand homme que la France ayt iamais veu, ayt esté la seule cause de leur confusion: & que ce n'a pas esté le moindre crime du Cardinal de Lermé, que de n'auoir pas bien vû de la foiblesse de nostre minorité. N'est-ce pas vne iniuste procedure, que ses vertus & sa reputation seruent d'excuse à la mauuaise fortune d'autrui, & que luy mesme non seulement ne s'en puisse preualoir, pour estre aimé, mais qu'il soit contraint de s'en defendre comme d'un crime. Si le merite n'en estoit point reconnu comme il est, mais plustost s'il ne seruoit point d'assurance & de caution à tous nos Alliez, pourquoy les plus iudicieux auroient-ils eu crainte de s'engager, & d'entreprendre par la seule consideration, qu'il est mortel. Ils se souuiennent bien du temps, qui precedoit son authorité, & ils auroient quelque raison de craindre le Ministre, qui doit venir apres, si ce n'estoit que les aduantages, que son Esprit a fait receuoir à la France, croistront encore beaucoup, & seront affermis, autant que les choses humaines le peuuent estre.

Ne dira-t'on pas que c'est vne autre belle pensée, de l'auoir voulu rendre suspect de Magie? Les Puissances les plus esleuées ont eu cela de commun, que l'Enuie ne voulant pas
rappor-

rapporter aux vertus les effets extraordinaires, qu'elles produisent, en recherche vn principe vitieux. Dieu mesme n'a pas empesché les hommes d'attribuer aux démons les plus grands miracles. Puisque le Cardinal a fait passer de nostre costé les aduantages, qu'auoient autresfois nos ennemis; qu'il acheue plustost les choses, que nous n'osons esperer, & que tant de fruits, qui ne sont deus qu'à sa vigilance, ont surpassé nos desirs: il faudroit sans doute qu'il fust plus heureux que tous les autres, qui sont deuenus puissans auprès des Roys, si sa charge & sa fortune n'estoient suiettes à de pareilles iniures. Il faut qu'il se defende comme ce Laboureur Romain, à qui ce fut vn crime de sortilege, d'auoir vn des moindres champs du terroir, & d'y faire toutes les années la meilleure recolte. Il amena deuant ses Iuges tous les instrumens qui seruoient à son labourage, & leur fit voir que non seulement le soc & le coutre de sa charrue estoient plus pesans, que ceux des autres, mais aussi que les valets & les bœufs de ses voisins n'estoient pas en si bon estat de seruir, que les siens. Et puis il dit à l'assemblée, Voila bien vne partie de mes charmes, mais ie ne puis vous monstrier ma diligence, mes traux, mes sueurs, ny toutes mes peines. Nous voyons assez que le bon-heur nous suit par tout: l'ordre excellent, que le Cardinal a mis en toutes choses; le payement, & la discipline des armées; l'employ des gens de bien, & la punition des meschans; en vn mot tous ces principaux instrumens de la tranquillité publique, ne se peuvent cacher à personne. C'est là bien quelque partie de ses enchantemens: Mais comment pourroit-il monstrier toutes les douleurs, que son esprit a souffertes dans le maniment de tant de choses épineuses, que la France a produites depuis son administration. Les soins qui eussent consumé tout autre corps que le sien, qui ne nous a esté conserué que par vne speciale grace; les longues veilles qui luy ont fait perdre le repos, pour assurer le nostre; toutes les apprehensions, ny toutes les inquietudes, que luy ont donné les aduis, les desseins, & les succès differens,

ne se peuvent décrire. Il ne sçauoit faire voir quel a esté dans son ame le combat de la necessité des Peuples, & de celle des affaires; quel a esté celuy d'une iustice rigoureuse, & de son affection particuliere, vers ceux qui estoient également dignes de l'une & de l'autre; ny quel a esté celuy encore ou d'entreprendre une guerre, ou de souffrir une iniure. Enfin il luy a bien esté possible de supporter cette ordinaire violence, qui s'est faite à luy meisme, de ne se laisser iamais vaincre, que par la cause publique: mais il n'est pas en son pouuoir de nous la faire cognoistre parfaitement. O que c'est un philtre puissant sur l'esprit de son Maistre; que c'est un sort conuenable à son temperament, & que c'est un moyen indubitable d'acquiescer les bonnes graces, que de luy donner sans cesse les ioyes de quelque nouuelle victoire! Si les Philosophes ont estimé, que les applaudissemens estoient une espee de fascination: il est mal-aisé que nostre Prince ne soit charmé, mais bien doucement par cette multitude infinie de louanges, & d'acclamations, que toute la terre luy donne. Il ne le peut estre autrement, & sans qu'il soit besoin de s'arrester à ce que disent les Autheurs, que les Fleurs de Lis ont la puissance de resister aux Magiciens, le Roy tout couuert de celles que le Ciel luy a données, a pris encore l'innocence pour luy seruir de bouclier & de garde contre tous les malins Esprits, qui s'en oseroient approcher.

La dissimulation n'est pas le moindre de ses crimes dans les Liures de ces Rebelles affligez, Qu'il ayt introduit en nos Conseils le secret tant pratiqué contre nous par les Espagnols, & qu'il ayt encore trouué moyen de redoubler nostre ancienne diligence, qu'ils ne peuuent acquerir. Ne seroit-il pas criminel, s'il n'auoit tenu bien cachées les resolutions necessaires à la conduite de tant de choses differentes, parmy tant de gens subornez pour les decouurir, & dans une Cour où le plus souuent les speculatifs, aussi bien que dans Athenes les semeurs de bruits dont parle Theophraste, n'alleguent point d'autres autheurs de leurs nouuelles, que la contenance & le visage des Mini-

stres ? Ils l'accusent de n'estre dissimulé que dans les heureux succès, & qu'il ne peut celer sa douleur, quand il arriue quelque desordre aux affaires importantes. Quel nouueau peché, que son déplaisir & son zele soient égaux ? que son Esprit soit inébranlable à la ioye, qu'il la laisse toute entiere à ceux qui profitent de ses peines, & que prenant sur luy tout le ressentiment du mal, que les mauuais succès peuuent produire, il se charge aussi de tout le soin d'y apporter du remede ? Mais nostre bon-heur est tel, que cette experience n'a peu estre faicte par celuy, qui la donne pour toute asseurée, puisque iusques auioird'huy toute l'affliction du Cardinal n'est venuë que de la retraite de la Reynesa Maistresse, & que la Faction estoiblie par tout ailleurs, ayt encore eul la force de trouuer sa principale ressource en vn si deplorable éloignement. C'est à la verité la seule melancholie, que sa prudence a deu combattre ; aussi est-ce la seule difficulté qu'elle n'a peu vaincre. Il ne se peut consoler, que ses ennemis n'estas pas assez puissans, pour luy oster le moyen, le courage, & la gloire de bien seruir, ayent eu cét aduantage de luy faire perdre les bonnes graces de celle, dont la grandeur & la prosperité furent les veritables obiects de toutes ses veilles.

Il ne faut point douter, que ces termes rigoureux d'ingratitude, que l'on trouue en chèque page des Liures qui viennent de Bruxelles, ne luy percent le cœur, dans lequel ses premieres affectiōs viuent encore, bien qu'il leur soit impossible d'offenser iamais son innocence, & sa reputation. Toutes ces autres iniures insolentes & pleines de rage n'y sont que cōme des bafes, pour rédre vn peu plus forte, & plus apparente cette accusation principale ; aussi n'y a-t'il rien d'insupportable à son Esprit, que l'ynique reproche de cette méconnoissance, quelque supposée qu'elle soit. Tant de paroles aigres sont des poisons mal preparez, que trop de feu a gastez en les cuisant, & dont la fumée est neantmoins assez venimeuse, pour mettre l'Empirique en frenesie. Il y trempe des fleches, que le nom & les pleurs de la Reïne plustost que l'artifice & les compositions du Charlatan, ont peu rendre mortelles : tout au contraire des autres, elles penetrent d'autant plus auant dans l'ame du Cardinal, qu'elles y viennent de plus loin ; les seules ap-

proches en feroient les remedes : Et s'il auoit la liberté de deuenir coupable, en laissant vn si bon Roy dans la conioncture où nous sommes, il iroit la prier, encore pour la milliesme fois, non pas de luy remettre vne faute qu'il n'a iamais commise, mais de rendre les crimes de tous ses aduersaires impuissans contre luy. De quels agreables seruices pouuoit-il plus payer les bien-faicts qu'il auoit receus de sa Maistresse, si ceux qui ne l'auoient peu ruiner auprès d'elle à force ouuerte, auoient employé assez de ruses & de malices cachées pour venir à bout de la bonne opinion qu'elle auoit de luy ? Tant d'artificieuses mains s'occuperent à cét excellent ouurage, qu'avec le temps elles détacherent doucement ce que leur foiblesse ne pouuoit rompre tout à la fois. Les ennemis de l'Estat auoient de certaines voyes secretes, par où, comme par des tuyaux ils luy parloient de loin : leurs voix se rendoit méconnoissable par cette inuention, & leur parole en la bouche de ses faux seruiteurs la trompoit, comme celle des Prestres Imposteurs par l'organe des Idoles abusoit autresfois les peuples. Cependant de quelle offense particuliere enuers vne si grande Reyne ont-ils accusé le Cardinal, & quelle reproche luy en ont-ils osé faire, quelque temerité qu'ils ayent, & quelques pretextes que ces affronteurs ayent ramassez dans leurs escrits ? N'en auoit-il point porté les intereests, la puissance, & la gloire iusques au plus haut point que l'on pouuoit les éleuer ? Pour la contenter il auoit fauorisé l'accroissement de ceux-là mesmes qu'il cognoissoit desia deuoir estre les instrumens de sa perte. Il n'auoit pas esté marry de trouuer dans la necessité des affaires, des causes legitimes de s'éloigner de la Cour, afin que cette absence fust comme vne espee d'expiation des crimes de fantaisie, & qui n'estoient que dans la seule pensée de ses enuieux. Il n'y eut sorte de submissions, de recherches, ny de bien-faits dont il ne taschaft d'adoucir la rage de tous les coniuérés, qui faisoient tout seruir également à leur calomnie. Depuis mesmes qu'ils eurent fait en vain cét effort extraordinaire à Luxembourg, pouuoit-il plus contribuer à leur propre dessein, que de se vouloir retirer ? Auant que les mouuemens de cette extreme complaisance qu'il auoit tousiours renduë à la Reyne, & qui luy estoit

comme naturelle, eussent esté domprez par les sentimens d'une plus estroitte obligation; quelle instance ne fit-il point de sacrifier sa fortune à celle de ses persecuteurs, plüstost que de luy estre desagréable? Celuy-là ne seroit-il pas barbare qui apres auoir nourry le moindre Esclaue du monde voudroit qu'il luy donnast vn de ses bras pour recognoissance? en pourroit-il appeller le refus vne ingratitude? Si cét homme satisfaisoit à l'iniustice de son maistre, ne luy rendroit-il pas vne obeissance cruelle à soy-mesme, & plüstost, ne seroit-il pas coupable enuers la nature, qui se reserve la puissance toute entiere sur chaque partie du corps en nous le donnant? Quelqu'un a-t'il desaduoué les obligations dont le Cardinal est redeuable à sa Maistresse? Mais quand tout le monde conuiendrait (ce qui ne peut estre) que son merite, ses seruices, les bonnes graces de son Prince, ny le secours du Ciel n'auroient seruy de rien à sa grandeur, deuoit-il se ruiner pour apprester à rire à ses ennemis? Pouuoit-il tellement disposer de sa personne, que pour flater la passion d'une Reyne abusée par tât d'illusions differentes, il deust quitter vne puissance qu'il ne tient que du Roy seul? Et pourtant si iamais il a peu se rendre blasmable, ç'a esté seulement quand il s'est voulu destruire pour luy plaire. Si quelque foiblesse luy peut estre reprochée, c'est que la tendre affection qu'il auoit pour elle, ayt peu ébranler cette ferme resolutiõ de mourir dans le seruice de la patrie. Il eust vrayement acquis vne belle gloire parmy les plus sages, si les meschans ne l'ayant peu abbatre, il fust tombé de luy-mesme, en se laissant aller à ses propres inclinations. Les Histoires n'eussent pas oublié la difference qu'il auroit deu mettre, entre son veritable deuoir qui l'attache à son Maistre, & cét autre imaginaire qui l'obligeoit de l'abandonner, s'il en faut croire la folie de nos esclauins. Tant s'en faut qu'on le puisse accuser d'ingratitude, qu'il a esté bien-faisant à ses propres ennemis. Il a donné protection, & a procuré le plus d'auancement qu'il a peu, non seulement à ceux qui furent les causes ou les ministres de sa cheute & de son exil, mais encõre aux autres qui luy firent perdre le seul moyen qui luy restoit de conseruer le nom de sa famille, & d'empeschet qu'elle ne s'esteignist au plus haut point de sa lumiere. Pour tout ce fu-

neſte accident, il ne les a pas moins portez à de ſi belles charges, qu'en ſa plus grande faueur il a eſtimé tres-honorable de les poſſeder apres eux. Les eſprits les plus contraires à ſa Gloire ne luy en peuuent refuſer vne qui luy eſt tres-particuliere; c'eſt, qu'il n'a jamais rompu le premier avec aucun de ſes amis, & que la plus part de ceux qui l'ont voulu perdre, jaloux de la puiffance qui luy auoit donné moyen de les obliger, ont employé contre luy-meſme le credit & l'honneur qu'ils en auoient receu. Ce n'eſt pas icy le lieu d'entrer dans le deſtail de ce qui le concerne, ny de releuer tout ce que l'on a dit pour, ou contre luy. Le Recueil y doit ſatisfaire, & cecy n'eſt qu'une preparation à bien receuoir tant de choſes qui s'y trouueront parfaitement deduites. Le proiet de cét ouuraige ſera bien executé, s'il donne deſia par auance quelque vn des ſentimens qu'il faut auoir de nos calomniateurs.

Le deſſein qu'ils ont eu en attaquant ſa reputation par tant d'iniures, n'a pas eſté ſeulement de le diſſamer dans le monde, de luy oſter le credit dans l'Eſtat, ny de ſuſciter dans les eſprits des Peuples vne haine commune contre ſa perſonne. Ils ont pretendu que l'accuſatiō d'opprimer les pauures, d'entreprendre ſur la vie du Roy, de vouloir vſurper ſa Courōne, & de fauoriſer la cauſe des Heretiques contre l'Egliſe, échaufferoit quelque melācolique, & le porteroit à le faire mourir: Qu'il ſe trouueroit encore vn miſerable, vers qui ce charme ietté malicieuſemēt ſur tous les Furieux, agiroit de telle ſorte, que ſans leur aide plus expreſſe, & ſans eſtre coupables d'une corruptiō particuliere, ils oſteroient à la France le plus ferme ſouſtien qu'elle puiſſe auoir: Que leur venin preparé ſi adroitement, meſlé avec des reproches de cruauté, de ſortilege, & de tyrannie, & couuert de l'inuocation frequente du nom de Dieu, entreroit plus auāt dans les ames foibles, qui reçoieūt de plus grands coups de leur main propre, que de celle d'autrui. Ils ſçauent bien qu'une perſuaſion manifeſte leur eſt ſuſpecte: qu'elles penſent eſtre criminelles d'écouter ſeulement vn ſubornateur qui ſe découure: que plus elles ſont timides dans la conference, & plus elles ont de hardieſſe dans la ſeureté d'une lecture ſecrete, où leur ignorance attribue aux Anges tous les mouuemens, qu'elles croiroient venir des hom-

mes en les entretenant : & que n'ayant pas la deffiance qu'elles se puissent empoisonner elles mesmes , l'opinion de n'auoir ny auteurs , ny complices , ny témoins de leurs resueries , les emporte à toutes les plus etuelles resolutions du monde. Telle estoit l'esperance de ces Corrupteurs infectez de la frequentation, des Conseils, & de la doctrine de nos ennemis , anciens Maistres de cét horrible mestier. En cherchant des iniures dans leurs Liures , ils y auoient trouué cette abominable malice , & les ouuertures d'assassiner le Cardinal : les inuenteurs des premieres calomnies le sont aussi de cette proposition. C'est vne chose pitoyable de voir avec quelle adresse ils traitent cette matiere. Celuy qui fit la Remonstrance , établit bien toutes les raisons d'entreprendre ce meurtre : mais il croit que c'est assez pour la premiere fois d'auoir ¹ dit en s'adressant au Roy ; *Sire, c'est la nature de l'ambition, d'estre insinué en ses desirs, & le seroit en ses entreprises, si la vie de l'homme n'estoit bornée par la mort, & si le vaisseau des plus grandes felicitez n'estoit arresté au milieu de son cours, par un petit remora de quelque secret iugement de Dieu, executé bien souvent par les plus foibles personnes de la terre.* Son opinion a esté , qu'il suffisoit d'en dire autant à la Reyne Mere en cette Consolation Satyrique qu'il luy adresse , & de luy faire esperer pour derniere assistance contre ses ennemis , *2 Vn secret iugement de Dieu, executé par le plus vil & le plus lasche coquin de la terre.* Il s'est contenté de parler de ce coup de Maistre, que garde la prouidence de Dieu , & de témoigner le mesme esprit qu'auoient les Ligueurs , par les mesmes paroles dont ils vsoient autresfois , pour mettre le cousteau dans la main des Furieux contre nos Roys. Quoy qu'il escriue , il ne veut pas pourtant estre soupçonné d'auoir cétte pensée : il croit donner plus de force au poison, s'il le cache ; & se fonder vn titre de Prophete , qui luy estoit infallible , si les executeurs eussent aussi bien fait leur charge , qu'ils y estoient bien persuadez en partant de Bruxelles. Voicy comme il couure le desir qu'il a qu'on le tué ; *Encore si vous prenez bien garde à ce que nous auons escrit, vous*

1 Remonst. pag. 44. d'une impression, & 36. de l'autre.

2 Pag. 103. & 104. de la Consolation aux affligez sur le Pleaumé 123. par S. Germain à Anvers 1632. dedié à la Reyne Mere.

3 Pag. 104. & 127. du François fidelle.

ne trouuerez pas que nous ayons iamai dit, qu'il faille attenter sur sa vie, & que nous l'ayons demandée ny au Roy, ny à sa Justice. Nous desirons la fin & le remede des maux, non le sang & la mort des personnes. Nous croyons que c'est vn sacrilege d'assassiner les Prelats sacrez : & c'est vne grande preuue que nous ne le voulons pas faire, de ne l'auoir pas fait, & d'auoir retenu les mains de ceux, qui ont le zele d'Abisai. Il s'efforce bien de faire croire, que le Cardinal luy doit la vie : mais il coule malicieusement, qu'il y a beaucoup de gens qui la luy veulent oster. Quel autre zele auoit Abisai parlant à Dauid, sinon de tuer Saül endormy ? N'y le Roy, ny son Ministre ne sommeillent pas de sorte, que les meschans les surprennent. Ils ont trop de prudence, pour se mettre iamais à la mercy de leurs ennemis. Sa fraude en cette occasion est de persuader, que tout le monde a desir de le faire mourir, afin que le crime general ne le soit presque plus de personne, & que l'exemple de tant de gens conuieuz diminuë la crainte du peril, & le soupçon du peché.

1 Aduertissement de Nicolson à Cleburne pag. 89.90.

Voyez comme il escrit ; ¹ Toutes les prisons du Royaume ne sont pas capables de retenir ceux, qui apres la pensée ont eu le desir de tuer le Cardinal, & tous les bourreaux ne scauroient dans vn an desfaire tous ceux, qui voudroient estre celuy d'un homme, qui a mis la disette par tout, pour mettre l'abondance dans sa maison, & pour ne rien dire de ceux qui sont poussez par le Zele de la Religion, que le Cardinal entreprend de ruyner ; combien de prisonniers, de bannis, de proscripts, & de personnes qui leur appartiennent ; combien de pauures paysans pillez & battus par les soldats, accablez par les impositions extraordinaires, & affligez de famine & de peste, que la mauuaise conduite du Cardinal a mis & entretient dans le Royaume ; combien d'Officiers de la Reyne, de Monsieur, des Princes & des Grands, chassez ou mal traitez, voudroient estre transformez pour vn quart d'heure en Furies, ou en Striges, pour l'estrangler dans son liët ; n'estans plus retenus par la conscience, mais par l'apprehension des supplices. Quoy le zele de la Religion peut faire prendre ce dessein, comme si le S. Esprit descendoit sur ces miserables en forme de vautour,

luy qui paroist à son Eglise sous la figure d'une colombe ? Quoy la conscience ne résiste point à cette damnable résolution ? Est-il possible que la charité Chrestienne ayt quitté la place à la haine des demons enragée contre les hommes ? Chanteloupe en sa Lettre au Cardinal, parlant de la Reyne Mere, luy dit ¹ ; *Si elle avoit fait le moindre semblant d'agréer, que l'on attentast sur vostre vie, vous seriez à l'heure que ie vous parle, en terre.* Je veux bien croire, qu'il a beaucoup d'obligation à la bonté de sa Maistresse : mais qu'il a fait tres-fagement de se deffier de ceux qui la possèdent. Pour persuader aux idiots, que les plus interessez à la conservation ont eu mesme quelque pensée de s'en défaire, ils maintiennent ² tant ils sont fols, *Que le Marquis de Brezé a dit au Roy de Suede, qu'il avoit esté tenté de tuer le Cardinal, en voyant son ingratitude envers la Reyne Mere.* Cette histoire n'est-elle pas bien digne de ceux qui l'ont écrite ?

¹ Pag. 101.

² Pag. 18. & 19.
du Genie dé-
masqué.

Toutes ces inductions secretes, & tant de faux exemples n'ayant pas eu l'effect qu'en esperoit l'Auteur, apres avoir appellé ce meurtre un sacrilege, il tâche pourtant de le faire passer pour une vertu. Voicy ses termes à propos de cette Princesse, ³ *Son ambition n'a jamais fait mourir personne, parce que ses qualitez, & ses vertus la rendent assez grande, sans faire marchepied des corps morts, pour se relever, & si sa vengeance estoit cause de la mort d'un seul homme, elle auroit choisi celuy qui l'a le plus cruellement offensée, & en la ruine duquel on ne doute point, qu'il n'y eust plus de merite que de crime.* Il adiouste dans le Genie démasqué ⁴, *Personne ne croira aussi, que ceux qui ont eu la puissance, sans rien hazarder, d'attenter sur la vie du Cardinal avec generosité, & mesme avec iustice, ayent pensé de prendre des voyes lasches, pour se défaire de luy, & ravir la gloire, que le Roy acquerra en le faisant chastier.* Comment une mesme chose peut-elle estre ensemble & lasche & genereuse ? Que cet honneste homme a de iugement & de pieté ! Cette discipline est-elle conforme à celle de Iesus-Christ ? Quelle sorte de Morale ce Docteur homicide nous

³ Caton Chrestien, page 73.

⁴ Pag. 8. & 91.

enseigne ! Il defend en vn lieu de toucher à la vie du Cardinal, puisqu'il est Prelat sacré : En d'autres il le permet par vn zeile de Religion, & dit que tant s'en faut que ce doiuë estre vn crime, que c'est vn acte iuste, courageux, & digne de recompense. Quelle deuote industrie, pour resoudre quelqu'un à tremper ses mains dans le sang d'un Cardinal, Euesque & premier Ministre de l'Estat ! Que de folies dans les Escrits de ces Enragez ! Que d'aveuglement, que de fureur dans leurs esprits ! Quel catechisme pour les Alphestons ! Quel Euangile preschent ces infames Seduc-teurs, qui n'ayant peu corrompre personne ny par de mauuaises maximes ; ny par cette fausseté qu'ils ont publiée, que tout le monde aussi bien qu'eux, a conspiré contre leur ennemy ; ny par la maudite instruction que leurs Liures en ont donnée, se sont en fin resolus à la subornation des particuliers ?

Que c'est vn grand honneur au reuerend Pere Chanceloupe, de s'estre fait General des assassins ; que c'est vne œuvre bien religieuse, que de promettre l'Eternité de la part de Dieu, à ceux qui vengeront ses passions en tuant le Cardinal. Quelle autre luniere luy pouuoit donner sa Theologie sanglante ? Quels autres effects pouuoit-on attendre de sa charité, puisque la vengeance & la rage furent les fondemens de son hypocrisie, & de toutes ses fausses vertus ? La sculpture de terre est la mere de toutes les autres, disoit vn Ancien, c'est elle qui fit voir les premieres images des Dieux, & des hommes : l'argille en est l'étoffe, l'humide en est le principal moyen, & la figure trouue sa derniere perfection dans le feu. Auparauant qu'elle y entre, il faut qu'elle soit bien seiche, autrement l'eau dont elle est paistrie, vient à boüillir, & la gaste de telle sorte, que la mesme chaleur qui la deuoit faire durer, la rend difformie, & deuiant la cause de sa ruine. Cét homme de bouë a porté toutes ses fantaisies dans le Cloistre : la haine, qui luy fit changer d'habit, & garder sa passion ne l'a point quitté. L'exercice le plus ardent de sa retraite ayant trouué cette humeur engagée dans toutes les parties

ties de son Esprit , y a mis vn si grand desordre , au lieu de l'en oster , que tout ce qui seruoit à sanctifier ses confreres , l'a corrompu. L'impuissance de se vanger l'auoit chassé du monde , les moyens , qu'il en a creutrouuer dans le tumulte , l'y ont rappellé. N'estant deuot que par ialousie , sa pieté s'est éteinte avec sa cause ; la raison n'a peu retenir ce Melancolique sanguinaire dans le repos , qu'il n'auoit cherché que par desespoir de n'estre pas assez puissant , pour entretenir la confusion. Son chagrin & son inquietude luy faisoient bouillir le sang échauffé des prosperitez de celuy , contre qui sa premiere enuie s'animoit de plus en plus. Les entretiens secrets des gens du monde , où l'ambition a de perpetuelles flammes , luy donnoient tous les iours des chaleurs nouuelles. En les approchant , ce Religieux imparfait , ou plustost ce flambeau mal éteint se rallumoit aisément par la fumée , qui luy restoit encore. Il brûloit apres dans sa Cellule , aussi bien qu'il fit iamais dans l'Anti-chambre de la Reyne Mere , quand il enrageoit de ne pouuoir gagner son Cabinet , ny se rendre le Maistre de ses volonte. Ce bon Chrestien , qui ne fit iamais profession que d'irreconciliable , pensa bien que le caractère d'ancien ennemy du Cardinal , seroit vn titre pour obtenir la confidence & la liberté , que le bonheur de sa Maistresse ne luy auoit iamais voulu permettre. Avec quels soins ce mal-heureux Fantosme a-t'il fait croire à cette Princesse irritée , qu'elle deuoit sortir de Compiègne ? Que de frayeurs de mort & de poison ne luy a-t'il point données , afin de la voir en lieu , où son ambition peust posseder en seureté , ce qui fut tousiours le principal suiet de ses meditations ? De quels mauuais artifices n'a-t'il point vû , pour luy persuader ce qu'il écrit insollement , Que le Cardinal a voulu faire tremper l'espée dans son sang ? Que n'a-t'il point inuenté , pour la contraindre de signer , Que par des moyens diaboliques il veut faire mourir le Roy , égorger ses enfans , & s'emparer du Royaume ? Sera-t'il croyable à la Posterité , qu'une si grande Princesse ayt esté susceptible d'une opinion si déraisonna-

ble, ou bien qu'elle ayt tellement deféré aux illusions d'un si meschant homme, qu'elle ayt bien voulu l'écrire sans la croire? Qui ne dira point, que cene soient des ruses, pour entretenir vne eternelle desffiance, & pour rendre ce mal incurable? Ses Ministres cognoissent bien, que son remede est leur ruine; que leur venin, comme celuy des plus dangereux serpens, n'auroit point de puissance, s'ils estoient écrasez sur la playe mortelle qu'ils ont faite; & que leurs charmes sont de la nature de ceux, qui finissent avec le Magicien qui les a conposez. Quelle belle comparaison peut-on faire entre les Traitez d'Angers, suivis de tant d'heureux effects iusques à la fin de 1630. & les sages conseils, que ces faux Politiques ont donnez à la Reyne Mere depuis quatre ans? A qui la difference n'en est-elle sensible? mais à qui ne fait-elle point de pitié? Apres tant d'impertinences, c'est encore un beau reconfort à leurs miseres, que d'entreprendre de faire assassiner le Cardinal. Peut-on auoir de la creance à ces horribles Sectaires de Vvitclef, & de Jean Hus, qui donnoient comme ceux-cy, à tous les Peuples la correction sur leurs Superieurs? Escouterat-on la parole, & les inductions de ce disciple de Jean Petit, qui persuade le meurtre de nostre premier Ministre, par les mesmes raisons, que son Maistre defendit celuy du Duc d'Orleans, que la seule ialousie du maniment des affaires auoit fait tuer par les gens du Duc de Bourgogne? Ce Docteur heretique excusoit alors vne action la plus brutale qui fut iamais, en accusant faussement un Prince qui gouernoit, d'auoir attenté par fraude, par sortilege & par malice sur la vie du Roy. Ces Infamies vsent-ils aujourdhuy d'un autre mensonge contre le Cardinal? L'insolence de celuy, qui fut le Paranymphe de cette cruauté, n'alla-t-elle pas iusques là de dire, que non seulement le Roy la deuoit adouier, mais aussi que le meurtrier estoit digne de recompense. Ces gens icy n'ont-ils pas escrit, que l'on peut faire mourir le Cardinal avec merite, iustice, & generosité? Le reste du monde ne se doit-il pas écrier aussi bien que nous, avec

les mesmes termes qui furent en la bouche de ce grand & Sainct, Ambassadeur du Roy, Chancelier, & député de l'Vniuersité de Paris, au Concile de Constance? Il disoit en parlant en cette cause, qu'il auoit pris la defense de la verité Catholique: Qu'il agissoit contre vn sacrilege adultere de la parole de Dieu: Que l'opinion heretique de son aduersaire estoit condamnée par les loix humaines, naturelles & diuines; Il l'appelle l'opprobre du Christianisme, l'horrible inhumanité, la detestable barbarie, en vn mot la ruine entiere de la societé ciuile, & des principales maximes de la Religion entre les hommes. Et pourtant ces Hypocrites se font vn Dieu de sang, vangeur iniuste de leurs passions, ennemy de l'Esprit de l'Eglise, & destructeur de la Paix. Sous le nom & sous l'autorité de cette Idole ils arment les meschans contre les Puissances legitimes, & veulent que les gens de bien soient des Victimes consacrées à cette fausse Diuinité. Nous ne pouuons penser avec assez d'horreur à la mort de nos deux derniers Roys. La colere de ceux qui punirent sur le champ l'assassinateur de Henry III. luy ferma la bouche, & nous empescha de sçauoir de luy les damnable raisons de son entreprise; l'Histoire nous apprend ses doutes, & ses consultations. L'abominable parricide de Henry le Grand parût deuant ses Iuges ignorant de toutes autres choses, fors de cette maudite doctrine, dont il sçauoit iusques aux moindres distinctions; il n'y a rien dans les Liures les plus aspres en cette matiere, qui ne fust en sa bouche, & les mesmes instructions que Chanteloupe donne à ses disciples, furent les principaux motifs de rair à la France le meilleur Roy qu'elle eut iamais. Nous le perdîmes à ce iour d'affreuse memoire & de larmes eternelles, auquel il alloit voir les Arcs de triomphe, marquez de ses victoires. Là se voyoit peinte la déroute de Fontaine-Françoise, où Dieu fit cognoistre qu'il auoit grand soin de conseruer vn Roy si genereux, & que la bonne cause n'a pas tousiours besoin du plus grand nombre. Ailleurs estoit vn pourtrait de la Bataille d'Yury, où l'Espagne & la mau-

uaife France coniurées noyèrent dans leur propre fang leur eſperance & leur temerité. On y voyoit dans vn autre tableau la retraite d'Amiens, où l'armée des Eſpagnols ne ſe presenta pour la ſecourir, qu'afin d'en rendre la priſe encore plus glorieuſe à ſon Prince. Il y euſt veu auſſi la peinture de ſon entrée de Paris, où les gens de bien ouurirent les cœurs auſſi bien que les portes, pour l'y recevoir. S'il luy reſte quelque ſentiment des choſes humaines, & ſi le ſouuenir des fortunes de la terre peut en quelque façon troubler ſon repos, peut-il voir avec plaifir que Celle à qui ſa bonté preparoit tant d'honneurs, & qui venoit partager avec luy toute ſa gloire & toutes les couronnes qu'il auoit acquiſes par ſa valeur, ſoit aujourd'huy comme vn trophée parmi ſes meſmes ennemis, heritiers des terres, & des cruautez de ce Duc de Bourgogne, & qui tiennent en la poſſedant ce qui luy fut le plus cher apres ſon Eſtat? N'eſt-ce pas encore vn eſtrange eſtonnement à ce grand Heros, de voir qu'elle ayt auprés d'elle pour ſeul Miniſtre, celuy qui veut faire perdre la vie aux bons ſeruiteurs du Roy ſon Fils, par les meſmes artifices qui luy ont oſté la ſienne. Ce n'eſt pas ſeulement la cauſe du Cardinal. Tant de Papes ont déclaré par leurs Bulles, que c'eſtoit la leur, & du ſacré College. Les Loix des Empereurs en ont autant dit pour les Miniſtres des Puiſſances temporelles; & les bleſſures de ceux qui ſeruent Monſeigneur le Duc d'Orleans, luy doiuent donner cette meſme penſée. N'eſt-ce pas vne choſe eſtrange, que l'excès des precautions de ceux que l'on auoit corrompus pour ce mauuais deſſein, en ayt empeſché l'execution, & que le principal obſtacle du mal ſoit venu de la multitude des enragez qui le vouloient commettre? De meſme que Puylaurens ne doit ſa vie, qu'à trop de balles qu'ils employeroient auſſi pour la luy faire perdre. Alpheſton promit de tirer tant de coups à la fois, que l'vn des coniurez porta l'autre à découurir leur entrepriſe. Celuy qui prit le faux nom de Chauagnac fit cognoiſtre la ſienne par ce grand nombre de ruſes dont il eſtoit inſtruit. Les propo-

sitions de la prise de Namur, accompagnées de tant d'apparence & de facilité, qui luy deuoient donner toutes sortes d'accès & de liberté dans la Cour, l'y rendirent suspect. Les complices de Gargand, qui par la malice extrême des demons sont nécessaires aux sortilèges, reuelerent ce qu'ils auoient commencé contre le Cardinal, & Dieu permit que la diuision de leur Cabale fut le seul moyen de les conuaincre. Tant de rudes attaques; le complot de tant de gens; le nom que l'on a pris pour le persécuter; & la declaration d'une haine si mortelle luy ont donné le soin de se defendre, l'ont fait tenir sur ses gardes, & ont émeu cette grande vigueur de courage, & d'esprit; qui l'a tiré de ce danger, & qui tout d'un coup en le deliurant a retieté sur des ennemis si cruels quelque partie des maux, qu'ils luy auoient preparez. Vne foible coniuration le pouuoit plustost perdre: quelquefois la plus grande quantité de poison fait moins d'effect sur les fortes natures, que la plus petite: d'abord elle éueille ces puissantes facultez des parties, qui repoussent impetueusement tout ce qui les veut destruire: là où la moindre estant insensible entre, & se loge sans violence, fait ses impressions doucement, & corrompt à la fin le suiet, auquel elles s'est attachée.

Il faut confesser, qu'ils n'ont rien oublié de ce qui pouuoit estre cause de sa ruine. Ils ont recherché tous les moyens de luy oster la vie & l'honneur; il n'y a point de maladie de corps ny d'esprit; il n'y a point d'imperfection ny de vice, que leur calomnie ne luy ayt imputé. Ils ont adiousté aux feux, & aux poignards les empoisonnemens & les charmes: mais il doit auoir cette ioye, que le Ciel luy a donné si visiblement sa protection, que les criminels mesmes ont esté les premiers instrumens de la Iustice diuine; que chèque Imposteur se fait sa responce, & porte son reproche écrit sur le front; & que le crime & la honte des Coniurez est son innocence & sa gloire. Comment est-il possible que cét Infame, qui prenoit autresfois tant de plaisir à dire des loüanges du Cardinal, & à qui l'ex-

1 le Theologien
sans passion im-
primé dans ce
Recueil.

2 la Flâdre fidel-
le, & le Discours
aux Liegeois.

3 Voyez le Li-
ure qu'il a fait
pour eux, im-
primé dans ce
Recueil, sous le
titre de l'Helle-
bore pour nos
Mécontents.

cellence des actions d'un si grand homme estoit le sujet le plus ordinaire¹ d'écrire & de parler, ayt neantmoins changé de telle sorte, qu'il en vîe aujourdhuy comme d'une matiere de haine & de mépris? Qu'il les ayt reprises, & reiettees si souuent, que sa rage & son desespoir aient noircy la pureté de tant de vertus qu'il trouuoit si belles, & que la propre corruption de son esprit en ayt composé le venin, qui l'a fait cheoir en défaillance de sens & de raison, & qui l'a perdu luy mesme? A n'en point mentir il faut bien qu'il ayt beaucoup du naturel de cet animal, que l'ay desia nommé par force vne fois: quand il tombe dans vn vaisseau plein de lait, il se remplit & se vuide: il prend, vomit, & reprend tant de fois vne mesme chose, que peu à peu il conuertit en poison ce qui fut au commencement les delices, & le mesme aliment qu'il deuoit faire viure, le fait mourir à la fin. Aussi ne se vid-il iamais vn homme si confus, que l'est aujourdhuy cet Inconstant: il escrit qu'il est François en Flandres, neantmoins il y fait des Liures pour l'Espagne contre nous². En se donnant la vanité d'estre l'Orateur des mécontents, il déchire l'honneur de nos Ministres, à l'heure mesme qu'il fait les apologies de ceux qui gouernent aux Pays bas³, & qu'à leur faueur il employe contre les Mutinez tout ce que nous disons icy contre luy mesme, pour la defense de ceux qui tiennent les premieres charges de l'Estat. Il parle pour l'Eglise, & médit du Pape, des Cardinaux, des Euesques, & des Religieux. Dans les discours qu'il a faits pour les absens, il proteste qu'il veut defendre sa patrie, au mesme temps qu'il blaspheme contre elle, & qu'il en condamne les mœurs, le gouuernement, & la Religion. Il est cognu à tout le monde pour ancien ennemy des Espagnols, & neantmoins il en appuye les interests, & dit tout ce qu'il pense estre capable d'en aduancer les desseins. Il escrit des merueilles de Chanteloupe, & pourtant il vit avec luy dans ce Party, comme viuoient ensemble ces animaux incompatibles, que la loy de Pompée faisoit cou- dre dans vn mesme sac. Ses ouurages sont semez de pas-

sages de la Bible, & d'apparens respects à la parole de Dieu; & toutefois sa profanation y paroist, quelque soin qu'il apporte de la dissimuler. Il a tant de sympathie avec les esprits ennemis de la Royauté, que sa plus ordinaire pensée est d'alleguer le demon qui tourmentoit Saül: il n'est rien fort de ses mains, qui ne porte ce caractère. Entre de si belles conceptions il croit en auoir eu vne miraculeuse, quand il dit au Cardinal à propos de cette histoire, *On dit aussi que vostre esprit melancolique semblable à celui de Saül reproché, vous agite, mais qu'il s'apaise un peu lors que Monsieur le Sur-Intendant ioné de la harpe pour vous.* Qu'il use bien de l'Escripture sainte! Que sa meditation est vertueuse! Que les larcins, dont il accuse fausement vn homme de bien, ont de grands rapports à la musique de David, que des Docteurs de l'Eglise ont pensé luy auoir esté infuse de l'Esprit de Dieu! Que cette allusion est iudicieuse & pleine de pieté! Qu'il pense estre plaisant d'auoir si souuent en la bouche ce mot de bon Apostre! Qu'il est respectueux & modeste, d'en faire vne iniure! Qu'il est sage, de conuertir en bouffonnerie vn titre si venerable aux Chrestiens! Peut-on approuuer, qu'il ayt escript en parlant de S. Martin, & des ennemis de nostre premier Ministre, *Ils auoient donc affecté ce iour dedis à ce bon Saint, qui a couuert le Cardinal, comme il courrit le diable.* Cette comparaison statue si fort son humeur libertine, qu'il la repete en diuers lieux: il dit entre autres, *Que ce bon Saint courrit le Cardinal avec le reste de son manteau, afin qu'il fust habillé de la mesme liurée qu'il auoit donnée au diable, lors qu'il le prenoit pour un gueux.* N'est-ce pas vne preuue indubitable, que son ame est bien confirmée dans les vertus Chrestiennes, de faire acroire aux Saints qu'ils se trompent, & que pour estre bien-heureux ils ne discernent pas encore les bons Esprits d'avec les mauuais? La protection qu'il aduocé luy mesme de ce grand défenseur de la France en l'estat qu'il est deuant Dieu, n'est-elle pas vne marque aussi certaine de l'innocence du Cardinal persecuté pour ce qu'il est vn de nos appuy

1 Caton Chrestien, page 131.

2 Repartie pag. 40. parlant du Marquis d'Essex, de pag. 50. en parlant du Cardinal.

3 P. 17. Repart. sur la Responce.

4 Aduertissement de Niccleon à Cleon, uille pag. 13.

viuans ; que de l'iniustice de tous nos ennemis qui le vouloient destruire ? Mais plustost de quel conte de vieilles , ou de quel brocard heretique ce Temeraire peut-il auoir tiré sa folle imagination ? Il auroit trouué dans son Breuiaire, s'il le disoit, que l'Eglise a creu que Iesus Christ s'estoit paré de cette portion de robe , que S. Martin auoit partagée avec vn pauvre , dont l'image auoit seruy de couuerture au Tout-puissant, & cét Impie a voulu que ce fust à quelque demon. S'il a bien osé prendre Dieu mesme pour le diable, doit-on trouuer estrange qu'il prenne aussi le Cardinal pour vn meschant homme ? Quel effronté démentir il donne à Sulpice Seuer ! ! Voyez ie vous prie comme ce bon Pere contemplatif destourne les choses les plus deuotes. Considérez quelles sont les lumieres qu'il a des merueilles spirituelles, & si ses ouurages sont animez del'Esprit d'illusion ou de sainteté. Je laisse là les obseruations que l'on a faictes de toutes les extrauagances, qu'il a preschées depuis qu'il est hors du Royaume : ie ne décriray point ny les offenses, que les plus gens de bien ont receuës de ses blasphemes ; ny à quel vsage il a conuertuy la parole & la maison de Dieu ; ny quelles profondes blessures il a laissées dans les ames aigries, au lieu de les guerir. On sçait assez la difference des salutaires huilles, que la douceur & la pieté veritables du Pere Souffran ont versées dans les plus douloureuses playes : & celle de l'arsenic & des eaux brûlantes, que la fureur & l'hypocrisie de ce Profane y mettent encore tous les iours.

Entre toutes les tromperies qu'ils ont employées pour piquer l'esprit de cette grande Princeesse, il ne s'en est point trouué de plus scandaleuse, que cette Paraphrase du Pseaume 123. sous le titre de Consolation aux affligez par la malice des hommes. C'est bien la marque la plus certaine, que l'Auteur ayt monstrée de son aueugle impieté : car en deux cens pages de meditations, qu'il a faictes sur les termes de Dauid, au lieu d'appliquer avec fidelité les remedes qu'il en pouuoit tirer, tout ce qu'il y a de plus saint ne luy a seruy que de couuerture aux mauuaises drogues

*1. Nolite igitur in-
fecunda, cum se so-
pori dedisset, vi-
dit Christum chla-
mydis sua, qua
pauperem texerat
parte vestitus in-
tueri diligentissi-
mè Dominum, ve-
stique quam de-
derat, iubetur a-
gnosceret. Ad ex ad
Angelorum cir-
cumstantium mul-
titudinem, audit
Iesum clara voce
dicentem, Mar-
tinus adhuc Cata-
chumenus hac me
veste contexit.
lib. de vita sancti
Martini, cap. 2.*

drogues, qu'il veut faire entrer iusques au plus profond d'une ame qu'il empoisonne. Apres auoir adroitement enucloppé ses calomnies de tous les interrests, qu'une telle Reyne peut auoir dans l'Estat; apres auoir abusé de la douleur, & de l'animosité d'une personne si eminente, pour en augmenter les peines par les sentimens qu'il luy donne des diuerfes agitations de la vie; apres toutes les Satyres, qu'il a fait courir dans le monde sous des noms si differens, il a voulu que la Bible mesme, dont l'usage est si saint, & si Chrestien, fust vn des instrumens de ce damnable monopole. Scachant bien qu'une chose tant de fois rebattuë auroit mauuaise odeur auprés de ceux là mesmes, qu'il a si souvent importuné de ses fascheuses redites, il a eu recours à cette ruse, qu'un de nos anciens Peres des Gaules reprochoit à quelque mauuais esprit de son temps, Il¹ parfume ses ordures & sa corruption avec la parole de Dieu. Il est tombé dans le defect que ce bon Religieux apprehendoit, & se trouue coupable du crime le plus grand qui se puisse commettre contre l'Escripture sainte, en la faisant seruir à ses passions. La marque & la planche de son Liure est vn arbrisseau de baume en deuise, qu'il explique en son Epistre liminaire adressée à la Reyne Mere: ² il dit en comparant cette plante à la vertu, *Quel'on la blesse, pour luy faire rendre cette precieuse liqueur, qui gueris si promptement nos tristesses*; & neantmoins contre les vœux que faisoit ce bon Pere³, il change les roses en chardons, rompt la pointe

¹ Sciunt enim feroces suos, nulli ferè eius esse placituros, si nudi et simplices exhalentur, atque idcirco eos celestis eloqui quodam aroma aspergunt. Vincent. Lyrin. Common. 30.

² Page 5.

³ Absit, inquit, ut rosa ille Catholicus sensus placaria in carduos, spinasque vertantur; absit ut in isto spiritali paradiso de cynamomi et balsami succulentolam repente atque acuta promanant. idem 351.

Saturne Afriquain. Toutes les mesmes calomnies, dont le reste de ses autres discours est rempli, se trouuent en ceremedes caustique. Tout y est meslé derancune, de vengeance, de mort d'ennemis, & d'ingratitude; c'est vn cloaque dela vuidange & des immondices dont il a composé ses Libelles.* C'est vne perpetuelle corruption du

¹ *Quæ corruptio intelligentia sensu solis tantum ignorantibus blanditur, Speciem veritatis secundum prauitatem interpretantium praestatur.* Hilarius lib. 4. de Trin.

² *Scriptura diuina ab hoc edita sunt, ut secundum illarum sensum fidem nostram dirigamus, non ut nostris sensus illarum distinctionibus inseramus.* Paulinus cont. Atr. Tom. 4. Bib. PP.

³ *Hæc Scriptura nihil præcipit nisi ebrietatem; nihil censet nisi ebrietatem: quidquid ergo ad hoc pertinet, proprium eius est: quidquid autem ad hoc non pertinet, solum esse cognoscatur.* Aug. lib. 3. de doctr. Christi.

⁴ *Et ex pandemoni libris legis, de quibus scrutabatur gentes similitudinem semelacrorum suorum.* Machab. 1. c. 3.

⁵ *Post hæc, temeritatem illam reprimere volens, quæ ad profana quaque conuertitur, & torquentur*

verba, & sententia sacra Scriptura, ad scurrilia scilicet, fabulosa, vana, diuinationes, sortes, libellos etiam famulos, mandos & præcipis ad tollendam illam irreuerentiam & contemptum, ne de cætero quisquam quomodolibet verba Scriptura sacra ad hæc, & similia audeat usurpare; ut omnes eius homines temeratores, & violatores verbi Dei, iuris & arbitrii penis per Episcopos coercantur. Conc. Trid. sess. 4.

lens naturel, qui flatte l'ignorance, & qui ne monstre qu'une verité malquée selon la malice de l'Interprete. ² Au lieu que les diuines pensées de Dauid doiuent estre la guide des hommes, il y melle ses fantaisies pleines de fourbes, pour égarer, & pour faire perdre ceux qui le croiront. ³ Au lieu que le langage du S. Esprit ne commande que la charité, & ne condamne que les passions; celuy de ce demon, pere de mensonge est tout contraire à la paix & à la reconciliation, & ne veut entretenir que la haine. ⁴ Il est semblable aux Payens, qui n'ouuroient les liures des Iuifs, que pour y trouuer l'inuention de quelque idolatrie. Cét Enragé ne s'est donné la peine de trauailler si long temps sur vn mesme Pseaume, que pour en tirer vn nouveau moyen de fomentier le mal & l'auersion, qui paroist dans le chagrin & dans la mauuaise humeur de la Reyne Mere. Il laisse à son Euesque à punir cette irreuerence, & ce grand mépris, selon la rigueur des ⁵ Canons. L'Inquisition de Bruxelles n'est pas pour les Profanes, qui veulent abuser des choses les plus sainctes, contre l'honneur des François. Vnetelle iuridiction de conscience n'est là qu'un secret d'Estat, sous le manteau de la Religion. Mais ie ne puis passer sans estonnement, qu'une Princeesse si religieuse, & qui fait cognoistre par tout les effects indubitables de sa pieté, veuille abandonner la defense de ses interets à la bouche de ce Blasphemateur. Nonobstant les infames iniures, qu'il dit à tous les Ordres Ecclesiastiques; nonobstant la profanation de la Bible, & du nom des Saints; nonobstant ce petit remora, ce coup de Maître, ce las-

che coquin, executeurs d'un assassinat qu'il enseigne, & qu'il appelle prouidence diuine, il veut passer pour vn Docteur de l'Eglise. Si on le veut croire, il est digne de presider aux Conciles, dont il a presché tant de fois que les desordres de la Cour de Rome auoient besoin.

Sa creance pour le moins aussi problematique en la Religion, qu'en la Politique & en la Morale, est si vniuerselle, qu'il est semblable à cet autre monstre dont parle Sigebert, qui naquit avec vne si grande quantité de pieds, & de si differentes sortes, qu'il en auoit vn de chaque espeece de tous les animaux. On diroit que cetui-cy a quelque chose de tous les hommes; en vn mesme iour il contrefait le Saint & le Theologien; il passe pour impie; il fait le François; on le prendroit pour Espagnol; il traualle pour & contre les Ministres; il attaque & defend l'Eglise; il est à tout sens, à toutes mains, & à tous vents; sa langue, son esprit, & sa foy sont doubles; & sa plume superbe se change comme celle du Paon, autant de fois qu'elle se renuë.

Cet homme le plus iniurieux qui viue, n'a-t'il pas bonne grace de se plaindre par tout, & de crier si haut contre ceux, qui ont daigné luy dire ce qu'il a tousiours esté? S'il auoit escrit avec plus de modestie, que S. Iean Chrysostome n'en eut iamais en son exil, il ne feroit pas tant de remonstrances sur les paroles offensiuës, ny sur la retenuë. Et pourtant que l'on cherche en tous les liures anciens & modernes; que l'on voye toutes les inuectiues que la haine & le zele ont produites en chaque saison; tout ce que l'effronterie des Heretiques a laissé de plus picquant dans les Controuersës; & tout ce que la colere, les inimitiez, & l'industrie des Italiens ont mis en public, pour l'interest des Factions, & pour la vengeance des Bannis: tout cede en quelque maniere aux efforts de ces Eseruiains de Flandres. Ce n'est pas qu'un homme sage puisse dire, que l'on y remarque aucune de ces productions d'esprit, qui sortirent autrefois de ces bonnes testës de delà les Monts; que l'ordre & le raisonnement de leurs ouurages nous en-

Pag. 3. 8. 13. 29.
31. 39. de la Re-
partie à la Res-
ponse sur la Re-
monstrance.
Page 4. du Fran-
çois fidelle.
Pag. 196. du Ca-
ton Chrestien.
Pag. 9. du Ge-
nie démasqué.

seignent quelque adresse , ou quelque beauté qui nous fut incognüe ; que tout ce qui vient de leur cabinet sente autre chose que les marests & la tourbe ; ny qu'il donne au public quelques nouvelles images des sciences & des arts : mais il ne s'y peut rien apprendre , qu'à dire de fortes iniures ; on n'y trouue que la façon & l'audace de mentir laschement : & s'il y a eu quelque perfection en de si lourdes calomnies , c'est d'auoir esté parfaitement impudentes.

Voila sans doute le meilleur & le plus sain iugement , que l'on puisse faire des Auteurs , & des Liures que nous auons veu paroistre contre le Cardinal ; aussi n'ont-ils point eu d'autres effects dans les Peuples que la confusion de tous ceux , qui les en ont voulu seduire. Luy mesme en a cognu l'impuissance , en a méprisé les desseins , & s'en est seruy , pour affermir dauantage sa reputation par le bon establisement des affaires de France , à qui l'on a déclaré toute cette guerre , & non pas à luy. N'a-t'il pas fait plus sagement de ne s'emporter pas au bruit inutile de tous les Fâcheux , qui l'ont importuné par tant de mauuais Escrits , que d'interrompre le soin & l'assiduité qu'il donne aux interets de sa Patrie ? Lors qu'une grande tempeste a mis en danger quelque vaisseau , chacun y propose des expediens selon sa passion ; les vns y font des vœux ; les autres des remonstrances , & tous ensemble vn si grand tumulte , que ce n'est pas assez que le Pilote ne fasse rien par la conduite des plus éperdus : mais il ne doit pas seulement les écouter , de peur que son attention estant interrompuë , la surprise d'un coup de mer ne le fasse perir avec tous ses donneurs d'aduis. Ceux de qui les hautes qualitez ont serui de pretexte à tant de belles harangues , n'eussent pas le moins perdu , si nous en auions esté persuadez. Ils n'eussent gueres plus profité que nous , si le Roy se laissant corrompre aux estranges conseils qu'ils luy donnoient , eust fauorisé les iniustes pretentions de la Maison d'Espagne , en ruynant le Cardinal. Il a cét aduantage , que ses resolutions ont esté toutes Françoises ,

& que le seul honneur de son Maître , & la defense de l'Estat l'ont fait demeurer courageusement dans les desseins genereux , qu'il a tousiours eu de les servir.

Quand la jalousie du credit qu'auoit le Duc de Boukinguan , fit naistre vne Faction contre luy dans l'Angleterre, elle disoit que le Cardinal l'auoit gagné, pour laisser prendre la Rochelle. Quand Vallestain, pour auoir aimé la grandeur de l'Empire & la liberté de l'Allemagne, contre la violence des Espagnols qui veulent regner par tout, fut assassiné par eux, on disoit qu'il estoit coupable de s'estre accommodé aux intentions de nostre principal Ministre. Leur insolence a bien osé faire dire au Pasquin, que le Pape s'estoit fait Cardinal: & si le Comte Duc n'est plus heureux aux Indes, en Italie, en Alsace, en Lorraine, & en Hollande qu'au passé, mal-aisément se pourra-t'il garantir du soupçon de cette mesme intelligence: Mais aucun ne pourra iamais dire, que le Cardinal soit autre que bon François.

Toutes les refueries des Poëtes, ny toutes les médisances qu'ils ont écrites de leurs Dieux, n'en eussent point affoibly la reuerence ny le respect, s'ils en eussent merité de veritables; ny la ruyne d'un Autel, ny le blaspheme ne changent rien en la Diuinité. Les iniures au lieu de diminuer les vertus, en font naistre de nouuelles. Tous les fressons qui bourdonnent contre le Cardinal, entameront aussi peu sa bonne reputation, que toutes les mousches du Capitole ont peu mordre depuis tant de siècles cette excellente figure, que l'Antiquité fit esleuer à la gloire de Marc Aurele. Sa cheute n'est point à la discretion de ses ennemis: la main toute-puissante de Celuy qui a bien voulu l'éleuer si haut, le soustiendra tant qu'elle sera favorable à ce Royaume. Le couchant de ces grands hommes qui luïsent dans le monde, est comme celuy des Astres, qui ne se peuuent cacher que par le seul mouuement des Cieux. Nous ne pouuons estre priez de cétui-cy que par un effect de la principale intelligence, qui gouverne toutes choses, & non pas de la vengeance & de la

haine des Chanteloupes & des Alphestons. Il faut espérer, que Dieu ne permettra point qu'il nous quitte, que pour accroistre son bon-heur, apres auoir accomply le nostre.

Il n'est pas necessaire d'auoir esté bien auant dans les affaires de nostre âge, pour sçauoir de combien de precipices Dieul'a desia retiré, contre l'opinion, & fort souuent contre la volonté de beaucoup de gens. Chacun se peut souuenir des brouilleries de Nantes. Les menaces que faisoient desia les Anglois; les murmures du Prince de Piedmont; les plaintes ordinaires des Huguenots, à qui tous les ans on deuoit quelque tribut, pour auoir la Paix; & les mécontentemens de Monsieur faisoient dire à tout le monde, que le Cardinal succomberoit à tant de choses. On ne pensoit pas, que de si grandes attaques ne fussent au delà de ses forces qu'il n'auoit quasi pas encore éprouuées.

L'année suiuite que les plaintes s'augmenterent; que les Anglois descendirent en Ré; que la necessité l'engagea dans le siege de la Rochelle; que l'on ietta les fondemens de la mauuaise intelligence de la Reyne Mere; que l'on voulut ébranler l'esprit du Roy contre luy; que les troubles d'Italie commencerent dans le Montferrat; & que pour la grande autorité qu'il auoit en cette guerre, Monsieur fit paroistre vn plus grand déplaisir qu'auparauant: Que ne pensoit-on point de sa fortune? Confessons la verité, chacun se disoit à l'aureille, qu'elle estoit entierement abattue. Les Anglois furent chassés; la Rochelle fut prise; Casal fut secouru par vne armée, qui se dissipa d'elle-mesme sans passer les Monts, & qui neantmoins fit tout l'effect que l'on en pouuoit esperer; les déplaisirs de Monsieur disparurent; & ceux qui trauailloient à seduire la Reyne Mere, suspendirent vn peu les efforts qu'ils en faisoient.

La fin de l'vn de ses trauaux ayant tousiours seruy de premier degré pour monter à quelque autre plus penible, il s'attacha tout à fait à maintenir la liberté de l'Ita-

lie, & sans donner aucun relasche à nos troupes victorieuses, en les relevant du Pays d'Aulnis, il leur fit prendre la route pour le Piedmont, & s'y rendit aussi tost avec le Roy. Que ne preuoyoit-on point de l'euenement de ce voyage? Entreprendre de battre dans des montagnes fortifiées les troupes d'Espagne & de Sauoye toutes fraïches, avec vne armée glorieuse à la verité, mais fatiguée des grandes factions qu'elle venoit de faire; auoir encore tout à la fois sur les bras l'Angleterre irritée de la défaite des siens; auoir les Huguenots obligez de faire le dernier effort dans vne occasion fauorable, qui les vniroit aux Espagnols, sous des conditions neantmoins toutes contraires aux maximes hypocrites del'vn & del'autre Party; auoir à destruire les intrigues de la Cour, & tout ce que l'on mettoit en l'esprit des principales personnes de France: tout cela ioint à la retraite de Monsieur en Lorraine ne faisoit-il pas dire publiquement, qu'il n'estoit pas en sa puissance de porter long temps vne si pesante charge? Le Roy battit ses ennemis à Suze; sauua Casal; deliura ses Alliez de la peur, qu'ils auoient d'vne seruitude infallible, s'il ne les eust secourus; reduisit toutes les seuretez imaginaires des Huguenots à sa seule parole; laissa gronder les Espagnols au delà tous les Monts; & rapporta de son voyage à Paris les clefs de toutes les Places de son Royaume.

Au retour du Cardinal, que l'on auoit laissé dans le Languedoc pour executer les articles accordez, à qui est-ce que le mauuais accueil & le rude traitement qu'il receut de la Reyne Mere à l'abord, ne firent point dire dans la Cour, qu'il y estoit desormais trop foible, pour soutenir cet autre fardeau des mauuaises volontez de sa Maïstresse, & de l'heritier presomptif de la Couronne? Quelque apparence qu'il y eust, que le raccommoement de Fontainebleau peust durer, les enuieux estoient trop engagez à le rendre inutile. Leur ambition, & l'horreur qu'ils auoient de leur propre ingratitude, ne le pouuoient pas laisser long temps en repos. Les ennemis del'Estat, qui venoient

de signer vne Paix apres auoir esté vaincus , penserent que cette diuision nous affoiblissoit dauantage , que ne faisoit autresfois la Cabale des Huguenots. Ils assemblerent les forces d'Allemagne , d'Espagne , & d'Italie sous la conduite du Marquis de Spinola ; & contre le serment qu'ils auoient fait quatre mois auparauant , se remirent à la campagne avec plus d'esperance que iamais. Que ne disoient point tous ceux qui le vouloient perdre ? Quel le presumption n'auoient-ils point d'en acheuer la ruïne , & de le faire perir entre toutes ces broüilleries domestiques , & les forces des Estrangers ? Il y courut neantmoins encore avec vn mesme zele pour secourir vn Prince persecuté parce qu'il estoit François , & ne laissa rien auprès du Roy pour sa seureté contre de si puissantes Factions , que la memoire de ses grands seruices. Les esprits de la Reyne Mere , & de Monsieur tousiours de plus en plus ulcererez ; la perte de Mantouë ; les grandes armées du Valléstein ; la reduktion de la Ville & du Chasteau de Casal par la tréue ; & le terme de sortir de la Citadelle écheu à deux iours prés , faisoient publier à tous nos Faictieux , qu'il estoit sans apparence de ressource. Ils faisoient desia parmy eux le partage de son autorité ; desia sa prison & sa mort estoient resoluës , la difficulté n'estoit plus qu'en la maniere d'en executer le dessein ; la proscription de ses amis & de ses seruiteurs estoit desia toute arrestée ; desia la diuision desia dépoüille mettoit en ialousie ceux qui l'auoient pretenduë ; desia s'il faut dire , ses propres ennemis auoient quelque pitié d'une si generale desolation de sa Famille , & de tous ceux qui l'auoient aimé. L'opinion de sa cheute passa pour indubitable à Paris , à la Saint Martin , & Dieu nous en fit voir l'abaissement , & la plus grande eleuation dans vn mesme iour : Il fit voir que sa main qui donne l'autorité , la confirme ; & que sa parole ayant dit , Que l'on ne peut monter à la puissance , que par les degrez qu'il a preparez , il n'est pas possible aux hommes d'en descendre , si luy mesme ne coupe les noeuds dont sa prouidence les attache aux affaires importantes.

Combien

Combien a-t'on fait de faux pronostics depuis le commencement de 1631. La sortie que Monsieur fit de la Cour premierement, & deux mois apres du Royaume; le sejour de la Reyne Mere à Compiègne, & sa retraite en Flandres, à la fin de Juillet de la mesme année, deuoient avec vn Manifeste faire souleuer tout le monde. Les consultants des ruelles & du cours ne doutoient plus, que le Cardinal ne fust perdu: tantost l'oisiueté, bien souuent l'ignorance, & presque tousiours les déplaisirs de se voir reduits à deuiner, leur faisoient decider toutes choses contre la prosperité du Gouvernement. Ne pensoient-ils pas auoir esté bons Prophetes, quand les Declarations du Duc de Lorraine; l'entrée de Monsieur en armés; & la rebellion du Languedoc émeurent toute la France? Ne furent-ils pas bien surpris de la reddition de Lamets, de Clermont, de Marsal, & de Stenay, qu'ils pensoient deuoir estre la ruine de nos armées? Que deuinrent les promesses du Duc, & les pretentions de ceux qui s'estoient engagez sous sa parole? La decision de la iournée de Castelnaudarry passera-t'elle pour vn ouurage des hommes?

Quand le Cardinal fut malade à Bordeaux si tost apres cette action, qui ne tenoit point sa mort pour toute asseurée? Combien fut-il fait de proiets sur cette perte, & pourtant Dieu luy rendit la santé, confondit ses enuieux, & luy redonna de la force, pour estre auprès du Roy deuant Nancy? N'est-il pas vray, que ses ennemis auoient de la ioye de le voir engagé dans cette resolution; il en auoit pour le reste de ses iours; ce deuoit estre la reuanche du secours de Casal; il falloit bien, disoient-ils, pour venger tout le monde, qu'il entreprist l'impossible: la grande fortification; la garnison; les viures; la situation; la saison aduancée; la foiblesse de l'armée du Roy; l'acheminement de celle de Feria; le bruit de la trêve de Hollande; & la bonne contenance du Duc faisoient dire à nos Faiseurs d'Horoscopes, que sa reputation y periroit. Aussi comme ce ne pouuoit estre vn effect de gens de guerre,

& que le Cardinal estoit comme responsable de l'eue-
nement, il faut confesser que nous en deuons tout le bon-
heur à la puissance de son Esprit. Le Roy & les Gens de
son Conseil se ressouuiennent bien, qu'ayant preueu tou-
tes les difficultez qui sembloient resister à cette entreprise,
il assura sa Maïesté des Chasteauthierry, qu'elle en au-
roit la gloire en la mesme sorte que Dieu la luy donna de-
puis. Il sçauoit bien que Nancy & les autres Places, que
l'on tenoit desia dans la Lorraine, auoient de mesmes en-
trées, & que tant de Bastions estoient prenables par vn
defaut, pour qui toutes les Matheniatiques n'ont point
de regles.

Le dernier iour qui rendit cét ouurage parfait, fut le
premier d'une dangereuse maladie qui le mit quasi dans
le tombeau. Combien y eut-il de gens, qui desespererent
de sa guerison? Qui n'accusoit point la reddition precipi-
tée de cette grande ville? Se trouua-t'il personne, qui n'ad-
mirast la prouidence diuine, quand on vid vne grande
armée secourir Brisac, passer le Rhein, & remplir quasi
toute l'Alsace, auparauant que le Roy fust de retour à
Paris, & que les douleurs eussent peu permettre au Car-
dinal de partir de Champagne? Et neantmoins ses enne-
mis n'eurent encore que cette fausse ioye pour toute sa-
tisfaction, avec le regret de n'auoir pas attendu les mo-
mens de deux occasions si fauorables.

Au bruit d'une Ligue nouuelle des Espagnols avec Mon-
sieur, & de la défaite des Suedois, ne voit-on pas renai-
stre encore les anciens soupçons d'une tres-perilleuse issue?
Que ne diroit-on point, si l'experience de ses remedes ne
rendoit incroyables toutes les sinistres opinions que l'on
en pourroit auoir? La coniuration de tant de gens, qui
luy sont contraires, & qui mettent sa ruïne pour vn des
articles principaux de leur vnion; la mauuaise conioncture,
où nos Alliez se trouuent auioird'huy par la perte d'une
si sanglante bataille; & la disposition naturelle de la
Nation, à aimer le changement & la nouveauté, ne se-

roient-ce pas des causes legitimes d'une grande crainte ; si nous n'estions accoustumez à luy voir prendre dans le suiet mesme de nos estonnemens , des moyens infallibles de nous asseurer.

Il ne faut point douter que la France ne fût bien affligée , lors qu'elle vit mourir à Rauennes son premier Gaston, qui fut le veritable parrain du nostre dans l'intention du feu Roy. Les regrets en estoient d'autant plus cuisans , que les Espagnols mis en fuite le luy auoient osté ; que cette perte égaloit celle qu'ils faisoient de la bataille, affoiblissoit l'honneur de nostre victoire , & retardoit les progrès d'une si belle armée. Les déplaisirs des gens de bien s'augmentent aussi de ce que nos voisins dans le desordre où nous les voyons , nous retiennent vn gage si precieux , qu'est la personne de Monsieur ; qu'ils attachent l'un des bras du Roy ; rendent nos prosperitez plus douteuses ; & se seruent contre nous mesmes de nostre propre bon-heur. Il faut tout esperer de cét heureux destin, qui se trouue dans la Famille de S. Louys : si les mauuais conseils en ont débauché quelqu'un contre le predecesseur , Dieu a recompensé l'Estat, non seulement par de grands merites, qu'il a donnez depuis à celuy qui estoit tombé dans la Rebellion : mais encore il est arriué que les lieux des retraites sont venus à la Couronne, avec le Prince qui s'en estoit separé. On y fait aussi cette merueilleuse remarque, que si quelqu'un n'a point voulu profiter de l'exemple des autres, son malheur est tousiours allé en croissant, aussi bien que son crime, & la seuerité de la Iustice diuine s'est tousiours augmentée. Charles V. alors Duc de Normandie, que les mauuaises persuasions de Charles Roy de Nauarre auoient engagé dans la Faction de l'Empereur contre le Roy son Pere , quitta la Cour, & eut vn pied hors du Royaume pour en sortir. Il fut bien tost regagné : son corrupteur prit abolition, & luy ne laissa pas avec le tenips d'estre appellé le Sage : mais il est à croire, que sa repentance & son retour n'ont pas deu nuire à luy faire acquerir vne si belle qualité. Louys

XI. estant Dauphin , fit la premiere faute apres Charles son bis-ayeul , s'éloigna de la Cour , sortit du Royaume , & n'y rentra point qu'avec des enfans. Il mourut maistre de la Bourgongne , & cette Prouince luy demeura pour les frais du seiour qu'il fit dans les terres du bon Duc qui l'auoit retiré. Les peines qu'il souffrit en vne si longue absence , & l'experience qu'il fit de la legereté de tant de gens , qui s'offrirent à luy contre leur deuoir , & sans le seruir , luy apprirent l'art de regner , & l'en rendirent si capable , que l'Histoire nous le donne encore pour vn des plus grands de nos Roys. Louys XII. auparauant Duc d'Orleans ne pouuant supporter le credit absolu d'une femme , adiouta bien à la faute d'un Dauphin , celle de venir avec vne grande armée contre la France : mais il fut battu quatre lieues au delà des frontieres , & courut si grande fortune dans la foule des vaincus , que si vn Gendarme de la troupe du Roy ne l'eust emporté sur la croupe de son cheual , il s'y fust perdu. Sa prison fut plus fascheuse que le bannissement de l'autre , mais il ne fut pas moins appelé le Pere du Peuple ; & la Bretagne où il fut pris , reuint à la Couronne par vn mariage , dont il est vray que sa défaite fut la principale cause. Le bon Duc François , de qui l'Histoire de son Pays a dit , Qu'il ne sçauoit pas quelle contagion porte aux petits Princes l'heritier d'une si puissante Couronne que celle cy , fut bien chastié d'auoir osé prendre les armes pour luy. Nous pouuons croire avec raison que ce grand Prince , que les artifices des Façons ont éloigné de nous , aura bien encore & plus de fortune , & plus de merite que tous les autres , puisque Dieu l'a traité sans comparaison plus doucement. La Lorraine a desia payé son premier voyage : nous n'en deuons pas moins attendre du second. Tous ces bruits de Traitez ne peuuent estre veritables , ou bien des Articles si estranges ont quelque secret caché , qui nous en doit rendre l'execution fort douteuse. Les heritiers de la Couronne ont bien armé pour leurs querelles , & iamais pour celle des enne-

mis. Il ne peut estre possible , que Monsieur voulust entrer en France, pour enrichir nos voisins de quelque partie de ses conquestes. Les traces encore toutes fraiches & tres-glorieuses, que son Pere a laissées sur la frontiere, luy feroient assurément tourner les yeux du costé qu'il les auoit au combat de Fontaine-Françoise ; le front de Henry le Grand , l'adorable image de ce diuin Heros , qui dans la guerre a tout conquis, & dans la Paix a tout conserué, l'arresteroit sans doute à l'entrée de son Estat ; & cette playe par où sortir la plus genereuse ame du monde, & la moins Espagnole, luy feroit auoir horreur de toutes ces escharpes rougies de son sang épandu par vne lâcheté si barbare. L'éternelle prouidence a des moyens cachez & des voyes obscures , dont les mysteres infinis ne se reuelent que par les euenemens : il faut tout attendre de cette seconde mere de Merueilles. ¹ Lors qu'une pierre d'aimant est séparée en deux , l'une des parties change sa premiere inclination, & va chercher vn point tout opposé à celuy qu'elles regardoient ensemble : & si elles ne sont reiointes par vn lien bien estroit , iamais elles ne conuiennent d'un mesme pole , ny ne reprennent le mesme mouuement qu'elles auoient auparauant leur diuision. A la verité nous voyons vne grande rupture, que les maximes d'Espagne ont faite entre le Roy & Monsieur , qui outre les obligations du suiet au Souuerain, deuoient demeurer conioints par les interets, aussi bien que par la nature. Leurs affections ne semblent pas moins séparées, que leurs personnes , & mesme l'on diroit que rien n'est plus capable de les rapprocher : Mais il faut esperer que Dieu, qui n'a pas fait encore en nostre faueur son dernier miracle , nous fera bien tost celebrer celuy de leur réunion, & que l'Esprit duquel il s'est voulu seruir pour nostre conduite, n'essayera pas tousiours inutilement de faire reuenir à vn mesme but de si differentes intentions. Ce doiuent estre là des effects de cette ancienne cause, qui produit nostre bonne fortune ; c'est vne suite necessai-

re de toutes ces premieres faueurs , que le Ciel nous a données.

Nous ne pouuons regarder sans estonnement les difficiles progrès que nous auons faits : la distance du lieu de nostre parterment à celuy des eleuations , où nous sommes , est si grande , que le chemin par où nos guides nous ont fait passer si facilement , ne nous est plus recognoissable. Demeſſe qui pourra le secret de toutes les diuerſes voyes que nous auons tenuës ; que les esprits ialoux condamnent ſi bon leur ſemble , & les moyens , & les instrumens qui nous ont ſeruy à donner la perfection à de ſi hautes entrepriſes : il faudra qu'ils confeſſent , que dans le tableau des dix dernieres années nous voyons des merueilles , dont les autres ſiecles ne nous auoient point donné d'exemples ; & que de ſi grandes choſes ne s'eſtans peu faire toutes ſeules , nous ne ſommes pas trop déraiſonnables de les attribuer à Celuy qui les a conduites.

Il a trouué l'autorité ſouueraine eſtablie ſur des fondemens ſi foibles & ſi ébranlez , que tout ainſi que ceux qui marchent ſur la corde , elle ne ſe pouuoit ſauuer de la cheute que par vn contrepoids. Les plus ſages qui l'ayent gouuerné depuis cent ans , oppoſoient tantost vne des grandes Maisons à l'autre , tantost la Faction des Ligueurs à celle des Huguenots , & chanceloient inceſſamment. La France eſtoit ſi miſerable , qu'elle portoit enſemble tous ces fardeaux differens , & que le ſang le plus pur de ſes Peuples paſſoit à chaque moment à l'vn ou à l'autre Party , pour entretenir l'équilibre de cette Balance. Auiourd'huy cette Monarchie ſe ſouſtient de ſoy meſme ; ſa premiere liberté luy eſt reuenüe ; & ſe trouuant déchargée de cét embarras qui luy peſoit ſi fort , elle ſ'en va reprendre dans l'Europe la creance & l'autorité qu'elle y poſſedoit autresfois. Au lieu qu'en ce dernier ſiecle elle auoit aſſez de peine à ſ'aſſurer contre ſes propres forces , le Cardinal a fait qu'elle ſe rend redoutable à toutes les autres. Si tous les effets du bonheur qu'il nous a procuré , ne paroiſſent pas encore en leur

entier; il luy est attribué comme à l'Architecte, qui demeure plus long temps caché dans les fondemens, & dont les grands apprests témoignent davantage de confusion & de changement en la face des choses, plus il veut donner de force, & d'exhaussement à son edifice. On ne reuient point des grands desordres, sans de grandes difficultez. Les remedes vniuersels n'agissent point sur les corps malades, qu'en les consumant en quelque façon. Il faut que les cerfs languissent pour se raicunir: & les serpens qui dans leur vieille peau paroissent armez à l'épreuve des plus dures épines, ne peuuent quasi souffrir la pointe des herbes, que cette autre peau qui les renouuelle, n'ayt eu le temps necessaire pour s'endurcir. Vn anciē Royaume ayant acquis de grands maux par sa longue durée, ne se peut guerir naturellement que par d'autres incommoditez: & si l'âge le plus long des Estats est de douze siecles, comme les premiers hommes de l'Antiquité l'ont escrit, le nostre qui est paruenu à ce periode, sembloit ne deuoir pas reuenir à la vigueur où nous le voyons, sans que ses veines fussent toutes épuisées, afin de pouuoir estre remplies d'un sang tout nouveau. Mais l'adresse & la prudence de cēt homme extraordinaire ont si bien ménagé nos forces en les reſtablissant, qu'il ne nous reste ny foiblesse, ny douleur quelconque d'une si merueilleuse operation. Il confesse bien neantmoins que ses conseils, sa conduite, & son bon-heur ne viennent que du Ciel: il en attribue tout l'honneur à ce Principe, & recognoist que son Esprit n'a esté qu'un organe obeyssant aux volonteſ independantes de Celuy qui gouuerne & qui soustient tout. Aussi est-ce de Dieu, comme d'une source inépuisable de lumiere & de iustice, que nous attendons de voir sortir encore des veritez, qui confondront la médifance & le mensonge, & qui apprendront à respecter en la personne du Cardinal, le choix que sa prouidence en a fait pour nostre guerison. Que ce me seroit vne grande ioye, si ce travail icy passoit pour quelque petit rayon de sa gloire! Que

ma main seroit heureuse, si elle estoit digne de donner vn coup de cizeau à la haute statue que nous luy deuons! Mais quelque destin que puisse auoir cette longue defense, que i'ay faite pour son nom, elle ne peut estre ennuyeuse aux gens de bien. On parlera rousiours trop peu des merites de ce grand Ministre, & la calomnie de ceux qui pensent l'auoir déchiré, ne sera iamais assez condamnée. La multitude de tant de choses differentes plustost que le discours de chacune, a fait croistre cér ouurage qui seroit infiny, si i'auois entrepris d'y écrire toutes les vertus du Cardinal, & tous les vices de ses ennemis.



RECUEIL

DE

DIVERSES PIECES;

POVR SERVIR

A L'HISTOIRE

DISCOVRS

SVR

PLVSIEVRS POINCTS

IMPORTANS, DE L'ESTAT

PRESENT DES AFFAIRES

DE FRANCE.

A V. R O Y:



IRE;

C'EST le commun sentiment non seulement de vos Peuples, M. DC. XXVI.
mais encore des Estrangers, que la Ville de la Rochelle merite
d'estre tenuë & regardée comme vn prodige de Rebellion, veu
que dans vn grand & puissant Estat, tel que le vostre, elle a peu en

A

M. DC. XXVI.
 DISCOUVRIR
 PLUSIEURS
 POINCTS IM-
 PORTANS, &c.

l'espace de soixante ans, maintenir ses reuoltes contre cinq Rois, causer vnze guerres ciuiles, & par là venir à tel point, qu'elle aye esté l'vnique support d'un dangereux Party, qui sans elle eust esté, il y a long temps, dissipé & réduit à neant : C'est aussi la grandeur de ceste indignité, qui a de tout temps causé vne iuste indignation en mon esprit, & m'a porté à faire vne curieuse recherche de l'origine & progresz de ceste puissance extraordinaire, & par quels moyens ceste Ville s'est maintenue iusques à present, & pourroit à l'aduenir estre rangée à son deuoir. De sorte que i'auois resolu de manifester à la France ceste mystérieuse Cabale, & faire entendre à chacun;

Comment de Bourg on l'auoit faite Ville, & ses Habitans tantost Anglois, tantost François, & derechef Anglois, par le traité de Bretigny furent finalement, par la vertu & industrie de leur Maire Chaudrier, rattachez à la Couronne de France, du temps de Charles cinquième.

Comment ils s'estoient monstrez ingénieux & malins, à se bander contre plusieurs de nos Roys, lors qu'ils estoient le plus chargez d'affaires, contre Louys vnzième, dans les menées de son frere le Duc de Guyenne; contre Charles huietième, lors que toute l'Italie l'attendoit à Fornoie; contre Louys douzième, durant les guerres qu'il soustenoit pour le Milanois; contre François premier, lors qu'il estoit es plus grandes prises avec Charles le quint; contre François second, & Charles neufième, en leur minorité; contre Henry troisième armant son frere contre luy; contre Henry le Grand, prest de venir aux mains avec le Duc de Sauoye; contre le Roy heureusement regnant, auquel ils ont fait trois fois la guerre: ores pour l'empescher en son mariage, autre-fois pour vouloir se maintenir en corps d'assemblée contre ses commandemens; & l'année dernière, lors que dans vne profonde paix ils semblerent de ses vaisseaux à Blauet.

Comment au quatrième, cinquième, & sixième troubles, eux seuls auoient fait reuolter toutes les places de leur Party, encore qu'il ne s'agist point de leur pretendue Religion, s'estans vnies avec des Princes & Seigneurs Catholiques mal-contens, pour ne perdre iamais occasion aucune de troubler cét Estat.

Comment ils s'estoient cōportez avec leurs principaux Chefs, leur ayant souuent fermé leurs portes, comme au Roy de Nauarre, & à Monsieur le Prince, (lequel ils auoient assiégé en son logis, & contraint pour euiuer leur fureur de chasser les domestiques,)

&c

& avec les Seigneurs & Gentils-hommes de leur Party, lesquels ils ont souvent chassé de leur Ville, accusé de trahison, s'ils n'ont combattu quand ils leur auoient commandé, ou si ayant combattu par leur ordre, ils auoient esté battus.

M. DC. XXVI.
DISCOVRE SUR
PLUSIEURS
POINTS IM-
PORTANS, &c.

Comment ils estoient impatientes en tous les termes auxquels ils se trouuoient, ne pouuant viure en paix sans recommencer la guerre, & lors qu'ils s'y estoient engagez voulans avec des promptitudes & pressés incroyables soudain reuenir à la paix, à cause des soupçons entre eux, & contre ceux qui les assistoient.

Comment l'origine de leur Mairie n'estoit qu'un fantôme, & vne ombre de ce qu'ils en veulent supposer maintenant, puis qu'on députoit souvent leurs Maires, qu'on les elisoit encor qu'ils fussent absens, & que ne pouuant venir exercer leurs charges, ils subdeleguoient leurs amys en leur place, & les Roys les calloient s'ils estoient nommez contre leur volonté; voire que les Parlemens annulloient les élections trop brigüées & faëtieuses, comme ayant tousiours eu droit d'en cognoistre.

Comment ceste mesme Mairie & leur maison de Ville, auoit esté supprimée par le grand Roy François l'espace de quatorze ans, le sieur de Iarnac leur Gouverneur ayant eu entre les mains l'autorité entiere de leur conduite.

Comment leurs pretendus priuileges, qu'ils esleuent si haut, ne sont cognez que du temps de leurs rebellions, traduits depuis sur vieilles pieces fausses & supposées, desquelles ils veulent inferer contre la verité qu'ils sont exemptes de Gouverneurs.

Comment depuis l'entrée dans ce siecle, tant en paix qu'en guerre, ils se sont monstrez plus forcenez que iamais, par continuelles desobeysances, par la violence de leurs Magistrats en la Iustice, se barricadans & souleuans contre les Maires, les ayant battus & emprisonnez apres estre sortis de leurs charges, lapidé les Intendans enuoyez du Roy, chassé & tué leurs propres Citoyens, continué leurs pratiques avec les Anglois; bref fait voir qu'en leurs seditions & reuoltes ils ont surpassé les Saxons, ceux du Liege, & les Gantois. Toutes ces choses & vne infinité de semblables, se presentoient à mon esprit, & me conuioient à dire à V. M. ce que les Ministres d'Artaxerxes presentenoient à leur Maistre, touchant la Ville de Ierusalem. *Nous auons escrit ces choses pour les notifier au Roy, afin que s'il luy semble bon on cherche au liure de ses Peres; il trouuera que ceste Cité a esté rebelle, troublant les Roys, & fait sans tousiours la guerre.*

M. DC. XXVI.

DISCOURS SUR
PLUSIEURS
POINCTS IM-
PORTANS, &c.

Mais ayant veu la paix, j'ay supprimé le tout, estimant estre plus à propos d'effacer par vne perperuelle oubliance la memoire des malheurs passez, que d'essayer d'irriter le Prince contre des gens auxquels il a pardonné, & qui peut estre lassez de leur mauuaise cōduite, de leurs pertes, ruynes, & angoisses, voyãt qu'on leur veut obseruer de bonne foy tout ce qu'on leur a promis, pourront se reeognoistre, & par leurs humbles submissions reparer leurs fautes passées. Neantmoins me voyant desia la plume à la main, j'ay voulu, changeant de sujet, diseourir de cét Estat, & faire voir par le bref rapport que ie vais faire du gouuernement present, comme depuis le grand Henry, restaurateur d'iceluy, il n'a iamais esté plus sagement conduit, ny plus courageusement maintenu, afin que les lēcteurs, iugeans de ceux qui s'en feront le mieux acquitez, en donnent les louanges à qui elles sont deuës.

Il faut confesser que la funeste mort de ce grãd Roy, nous donna vne furieuse secousse, & sembloir qu'un accident si extraordinaire deust traïner apres soy vne suite de calamitez presque irremediabiles. Mais Dieu qui a tousiours aymé cét Estat, le soustint contre beaucoup qui se formerent durant la Regence, & donna temps au Roy de choisir de bons seruiteurs: ce qui luy succeda heureusement en la personne du Cardinal de Richelieu, lequel orné de qualitez grandement releuées, & poly dans la perfection de toute sorte de disciplines, a fait voir que Platon s'y cognoissoit fort bien, quand il disoit le bon-heur des Estats & Royaumes ne consister qu'à estre conduits par des hommes pleins de sapience & de sçauoir: Ce que nous experimentons maintenant estre vray en cestuy-cy, lequel entre autres choses a grandement contribué son industrie plus qu'humaine, au releuement de la reputation de cét Estat, venue à tel mespris parmy tous les estrangers, que les vns ne pensoient qu'à l'opprimer, & les autres à l'abandonner, pour n'y trouuer plus l'appuy & protection accoustumée. Car on ne sçait que trop qu'on souloit auparauant mener les affaires par artifices & conuiuenes: mais maintenant procedant avec l'authorité, la puissance, & la Majesté royale, on conserue la foy & les parolles données, que par foiblesse (de peur de les violer ouuertement) on taschoit de voiler par des interpretations, ou euasions captieuses, qui remplissoient vn chacun de défiance & de soupçon. Aussi est-ce à present que les gens de bien, auparauant abandonnez trouuent leur place, n'estant besoin que d'estre vertueux pour esperer, & d'aymer le Roy pour attendre

toutes les choses dont on sera capable. Partant on ne scauroit re-
garder le lustre & l'esclat de ce gouuernement, rapporté à l'hon-
neur du Roy, avec moins de merueille & admiration, que le bel-
liques Alexandre faisoit les grandeurs de Darius, vaincu par le
bon-heur de ses armes: Car considerant l'innombrable quantité
d'hommes, qui l'auoient suiuy, les grandes richesses que le gain de
la bataille luy auoit acquises, l'or reluisant par tout sur ses tentes
& pavillons, s'escria tout rauy, *Que cels homme scauoit regner*; Ainsi
venant de voir tout fraichement tant d'armées en même temps,
sur la mer, dans l'Italie, dans les Grisons, sur les bords de l'Allema-
gne, de la Flandre, & en tant d'endroits du Royaume, pour souste-
nir les oppressez, chastier les rebelles, dompter l'audace de ceux
qui pensoient tousiours faire trembler le monde, dissiper des fa-
ctions prodigieuses, dont la seule pensée en fait horreur, nous
pouuons dire avec toute verité, *Que vostre Majesté sçait regner*, &
faire d'une France languissante, vne France triomphante, qui
remplira les siècles à venir d'histoires des merueilles passées, eter-
nisant ce nom Majestueux de LOVIS trezième, lequel par les
genereux conseils de ce nouveau Ximenez, assisté de la prudence
courageuse du Marechal de Schomberg, ont desia esclaté com-
me des coups de tonnerre, en tous les endroits de l'Europe, & ont
appris aux alliez de ceste Couronne à ne craindre plus d'estre atta-
quez, & à ceux qui ont tousiours pretendu l'Empire de l'Vniuers,
à cognoistre qu'il leur faut tenir bride en main, & songer plustost
à se conseruer, que par les troubles & diuisions qu'ils ont accou-
stumé de semer dans tous les Estats, mettre les leurs dans les ris-
ques & hazards qu'ils eussent esprouués, si on les eust poursuyuis.

C'est par tels Conseillers que la reputation des grands Roys
sest immortalisée: seont eux, SIRE, qui esleueront vostre gloi-
re si haut, qu'ils vous feront estimer la merueille des hommes, &
que dans peu de temps les peuples vous nommeront comme fit
Daniel le Roy Nabuchodonosor, le Roy des Roys, auquel le Dieu du
Ciel a donné le Royaume, la force, l'Empire, & la Majesté, & comme vn
autre Cyrus, vous vous vanterez *Que le Seigneur Dieu du Ciel vous
aura donné tous les Royaumes de la terre*. C'est pour la seule gloire que
cestuy-cy combattoit, ayant en l'esprit la lumière de ceste verité,
Que la renommée vaut mieux que mille thresors. Et c'est la même rai-
son pour laquelle ceux qui vous seruent fidèlement, ont fait tant
d'efforts pour estendre la vostre dans tout le monde, par le grand
nombre de gens de guerre mis sur pied en même temps, qui sur-

M. DC. XXVI.

DISCOURS SUR
PLVSIEURS
POINTS IM-
PORTANS, &c.

passoient le nombre de six vingt mille hommes, sans que la plus-part de vostre Royaume se soit apperceuë que vostre Majesté eust guerre en nulle part; qui a fait voir à toute l'Europe que si tous vos peuples s'en fussent meslez, elle la pouuoit reduire souz ses loix. Et comme tels desseins ont bien succédé, on en verroit souuent d'autres, dont la fin seroit autant glorieuse, que profitable à tout le Royaume, sans les frequentes indispositions de ce grand Cardinal, qui empeschent qu'il ne peut rendre à vostre Majesté la subjection & assiduité qui seroit necessaire pour faire mettre à execution les resolutions prises deuant elle, dont le retardement peut apporter souuent de grands inconueniens. Ce n'est pas que s'il s'apperoçoit de quelque danger, qui peut causer quelque notable accident, qu'il n'y accoure aussi tost, & que par vn effort sur soy-mesme il ne surmonte toutes sortes de difficultez, tirant force de ses infirmittez, courage de sa foiblesse, & des cris publics de sa voix pour se faire entendre quand les autres se taisent: imitant par toutes ses actions la dextérité & loyauté de Ioida le grand Pontife enuers le Roy Ioas, lequel il deliura de tres-grands perils, le fit couronner malgré les vsurpateurs de son Estat, & le rendit si sage, qu'il est rapporté de luy, *Qu'il fit bien deuant le Seigneur tous les iours que Ioida le grand Prestre l'enseignoit.* Il me semble SIRE, que ces paroles sont comme vne prophetie qui s'adresse à vostre Majesté, luy annonçant toute felicité & bon-heur, continuant comme elle fait, de se seruir des conseils de cét Illustre Prelat, qui luy sera en fidelité, conduite, & hardiesse vn autre Ioida pour l'esleuer au dessus de ses ennemis, & le rendre comme Ioas vn Prince valeureux, redouté, & chery de tous les hommes. Et ceste prophetie est d'autant plus assurée en son euement, que V. M. suit l'ordre qui a esté practiqué au gouvernement du peuple de Dieu, ioignant dans vos conseils l'Eglise avec l'Espée. Moysé prioit en la montagne lors que Iosué combattoit Amalech, & lors que le mesme Iosué fut destiné pour successeur de Moysé, ce fut avec ceste condition qu'*Eleazar Prestre seroit de son conseil, & que tant luy que tous le peuple prendroit direction de sa parole.* Ainsi le practiqua ce grand Roy de Iuda Iosaphat vray exemplaire de vostre regne, lequel gouuernoit ses Estats conjointement par ses Princes & ses Leuites, & vn million d'hommes entretenus d'ordinaire pour tenir vn chacun en son deuoir. Telle procedure SIRE, autorisée par le S. Esprit és sacrez cayers, est bastante pour esleuer vostre Sceptre par dessus tous les Roys qui viuent, & pour faire dire à

tout le monde que vostre puissance se rendra inuincible, non tant par la force de vos armes & de vos finances, que par la sainteté & sincerité d'un bon conseil, qui sert pour establir les solides fondemens d'un siecle d'or à ce Royaume, lequel ne peut manquer de sentir bien tost de puissans effets de ceste conduite, au soulagement & reglement qui paroîtra en tous les trois Estats dont il est composé.

C'est la seule raison pour laquelle quelques Esprits tenebreux ne pouuant souffrir l'éclat & la vertu de ces belles Intelligences, qui donnent le branle au Ciel de la France, voyant que la force leur manquoit pour resister à ces mouuemens, ont eu recours à la legereté de leurs plumes, faisant publier ces sanglans & iniustes libelles contre V. M. qui ont esté promptement estouffez par le stile du docte & iudicieux Ferrier; & comme leur malice n'a point eu de bornes, se voyans chassez comme des Harpiés, ils ont pris leur vol d'un autre costé, s'attaquans à ce Ministre sacré, dont la ruïne en quelque façon qu'elle peust estre, seroit vne grande facilité pour paruenir à celle de V. M. qu'ils croiroient bien aduancée, s'ils la pouuoient priuier d'un tel seruiteur si courageux, si adroit, & si des-interesse. C'est pourquoy comme des insensez dignes d'estre liez, ils ont voulu flestrir le lustre de sa dignité, & de son merite, s'en prenans à luy avec un tel desbordement de langue, qu'on ne voit point en leurs escrits la voix des hommes, mais les hurlemens des demons les plus noirs de l'enfer, qui doiuent demeurer confus de honte en la deduction sommaire que ie m'en vais faire de ce qui s'est passé de plus important, depuis que V. M. l'a appellé au maniement des affaires.

Au commencement il trouua le mariage d'Angleterre fort peu aduancé, & plustost en estat d'estre rompu qu'accomply, les Espagnols faisant effort de reprendre leurs premieres erres, pour s'en aduantage à nostre preiudice, ou à tout le moins nous en empêcher l'exécution. Par son adresse il a rompu leurs desseins, donnant fin à cet ouurage, qui par le temps s'estoit tendu fort difficile. De là s'est ensuiuy un grand calme aux affaires, qui a fait que tant les Anglois que les Hollandois ont esté les premiers qui ont aydé à chastier ceux qui s'estoient reuoltez en ce Royaume, lesquels ayans esté combatus & deffaits par V. M. furent contraincts de demander la paix apres la perte d'une bataille, de leurs vaisseaux, & de leurs Isles : & ce qui est tres-remarquable c'est qu'il a sçeu bien mesnager toutes ces rencontres, voire mesme l'infortune de

M. DC. XXVI.
 D'ICOUSSUR
 PLVSIEURS
 POINCTS IM-
 PORTANS, &c.

ces gens-là, pour la paix d'Italie, en laquelle il n'y a personne exempt de passion, qui ne doive admirer son industrie à conduire dextrement vn affaire si important, qui sembloit ne se pouuoir terminer sans faire bresche ou à la Religion ou à l'Estat. Neantmoins on a veu avec quel iugement en vn si glissant passage, il a heureusement secondé les saintes intentions de V.M. pour maintenir & conseruer l'integrité de l'une & de l'autre sans aucun preiudice du respect deu à tous les deux. Il sembloit aussi que sa profession le deust porter à suyuie entierement les intentions de sa Saincteté, laquelle bien qu'elle ne les eust que telles qu'il est conuenable au Pere commun des Chrestiens, toutesfois pour n'estre bien informé du fait, & des particulieres procedures de ceux qui ont tousiours pris pour fondement de leurs passions, le pretexte de la Religion, il vouloit des choses qui eussent peu (contre son intention) flétrir l'honneur de la France, à quoy il a resisté courageusement, sçachant bien que si le temps present luy en suscitoit des haines, à l'aduenir il en receuroit des Couronnes; & que ce qui pourroit apporter en cela quelque degoust à sa Saincteté, seroit par elle mesme approuué & estimé digne de loüanges, comme chose qui tourneroit au bien & repos de l'Italie, & à l'affermissement de l'authorité du S. Siege. Comme quelques Esprits vouloient troubler ces affaires, & en retarder l'effet enuers sa mesme Saincteté; la faisant arrester sur certains points qui sembloient toucher à son honneur, on cessa de traiter avec elle, & l'industrie de ce bon Genie puissant à tirer profit de toutes rencontres, fit qu'il se sceut bien seruir de la negotiation que les Espagnols mesmes auoient commencée avec l'Ambassadeur de V.M. (quoy qu'il n'eust eu aucun pouuoir particulier,) pour conclure en vn instant ce en quoy plusieurs mois s'estoient escoulez inutilement.

Et pour comble de la hardiesse & ferme resolution de son courage en l'exécution des volontés de son Maistre. on a veu comment il s'est porté en la detention du Marechal d'Ornano, qui auoit vne puissance absoluë sur l'esprit de Monsieur, en laquelle non seulement il a suiuy l'inclination & le commandement du Roy, mais lors que l'exécution en fut faicte, sur ce qui luy fut demandé s'il en auoit eu cognoissance il le confessa hautement, monstrant qu'aux seruices qu'il rendoit, son cœur incapable de crainte ne souffroit point vne lasche dissimulation, mesme en vne matiere qui ne pouuoit pas moins porter qu'un tres-grand trouble dans l'Estat, suiuy d'un diuorce dangereux, & d'un feu allumé

allumé dans la maison Royale, qu'il voudroit plustost éteindre de son sang qu'en souffrir l'embrasement. Comme tout le monde leuoit les yeux & les mains au Ciel sur l'apprehension des euenemens, Dieu en vn instant chagea les craintes en ioye, Monsieur s'estant porté par sa sagesse à tesmoigner au Roy, qu'il ne se départiroit iamais de l'amour, respect & obeissance qu'il luy deuoit, lequel fut suiuy de pareils témoignages que Monsieur le Prince fit rendre à sa Majesté, de laquelle on ne scauroit assez louer & recommander la fermeté de la resolution, & du bon conseil qu'elle prit en toutes ces occasions, afin de trouuer vn remede aux maux qui sembloient menacer son Estat: pour lesquels euit, & dissiper tous les nuages, & ombrages qui commençoient à se former, elle n'a pas espargné ses propres Freres naturels, l'assurant de leurs personnes. Ce qui a rendu ceste action autant louable, qu'on l'a estimée vtile & necessaire; Car quelle pitié eust-ce esté de voir la France prestée d'estre consumée de toutes parts pour l'ambition de quelques particuliers? Quelle pitié de voir vn si bel Esprit & vn si grand cœur que celuy de Monsieur, si capable de rendre des biens indicibles à ce Royaume, preueni & obscurcy par des tenebres artificielles qu'on luy mettoit deuant les yeux? Ma plume n'est pas assez forte, pour représenter l'horreur d'un si pernicieux dessein: partant i'en quire la pensée, pour ne perdre pas ma piste, en cessant de poursuivre les biens que cét Estat possède par les laborieux seruices de ce genereux Ministre.

C'est luy qui a esté tesmoin des iustes douleurs que le Roy luy faisoit entendre tous les iours à ses plus secrettes heures, sur la consideration du sang de ses subjets, qui se verfoit si souuent par la fureur des duels, qui remplissoient l'air de souspirs & de larmes versées par les vefues, qui perdoient leurs marys, par les peres qui perdoient leurs enfans, par les enfans qui se voyoient sans peres; sang & larmes qui pourtoient en fin attirer l'ire & le courroux du Ciel sur luy, s'il ne pouruoit à vn mal dont le remede estoit en sa puissance. Ce qui luy fit pèser qu'il falloit mettre la main à l'œuvre pour satisfaire aux pieux sentimens de son Prince, & ostet de son Estat vn malheur qui auoit cause tant de funestes accidens. Pour quoy faire se resouenant des infortunées filles Milesiennes, qui se pensoient immortaliser en se défaisant elles mesmes, & qu'on ne pût destourner d'un si tragique dessein, sinon lors qu'on remplir d'infamie ce enquoy elles constituoient leur principal bonheur, faisant obtenir par la honte ce que l'amour de la patrie, des

M. DC. XXVI.

DISCOUVERT
PLVSIEURS
POINCTS IM-
PORTANS, &c.

parans, & la crainte des loix n'auoit ſeu faire, ſe reſolut de ſuyure ce conſeil, par ce celebre Edict qu'il en voulut dreſſer; & oſter l'excez de la rigueur contenue dans les preuues, reduiſant ceſtuy cy aux pertes de l'honneur, des biens, & des charges qu'on poſſe- doit, dont nous voyons vn ſi prompt eſſet, qu'il n'y a plus de doute qu'en fort peu de temps nous n'apperceuiſſions perir ceſte deſtable couſtume, que le diable ennemy du genre humain auoit eſtablie parmy nous. Ce chaſtiment d'un ſils de Marſchal de France, qui vient d'eſtre deſpouillé des honneurs que les longs ſer- uices de ſon pere luy auoient fait meriter, pour auoir eſté le pre- mier infraſteur de ceſte ſaincte loy, ſeruira d'exemple à ceux qui ne ſçauent pas obeir, & retiendra force gens qui craindront grandement de perdre ce qui eſt tres-difficile d'acquérir, & perdu qu'il eſt, impoſſible de pouuoir eſtre recouuert; les banniſ- ſemens qui ſuyuent, les chagrins qui ſe treuuent dans les maiſons apres tant de deſaſtres ſont ſi ſenſibles, qu'ils rendent la vie meſme inſupportable: ainſi peut on dire qu'on a trouué l'vnique moyen pour chaſſer les Furies qui nous agiſſoient, qui pouuoient à la fin perdre cét Eſtat par l'oysiueré où chacun ſe reduiſſoit, ne ſe par- lant plus parmy les ieunes gens comme autres fois d'aller dans les armées, leur ſuffiſant d'eſtre dans les delices de la Cour avec force querelles, meſpriſant tous les plus grands Capitaines du monde, & tous ceux qu'on eſtimoit des plus vailans, croyans auoir ſatis- fait à tout en faiſant force duels; bien qu'il y aye vne grande dif- ference des combats qui ſe font avec vn homme ſeu, où la fortune y a ſouuent la plus grande part, à ceux qui ſe font à vne breſche, à vne barricade, à affronter des bataillons, deſcendre dans vn ſoſſé en deſpit des canons, des mouſquets, des four & des mines; perils qui ſurpaſſent tous ceux qui ſe peuuent imaginer, & qui rendent les hommes capables de grands emplois, & les autres ſeulement dignes des maledictions deus aux meurtriers, & des flammes etei- nelles de l'enfer. Que beniſte puiſſe eſtre à iamais V.M. d'auoir eu vn ſoin ſi pieux de voſtre Nobleſſe, en la retirant de ce cruel auen- glement auquel elle eſtoit tombée, qui la remettra en ſon antique valeur, & dans les vrais objets de l'honneur, au lieu des faux qu'elle a ſuyis il y a ſi long temps.

Que puiſſiez vous auſſi eſtre beniſt, grand Cardinal, d'auoir ſeu ſi bien conceuoir ces hautes penſées, & qu'en vn inſtant vous ayez peu faire reſoudre cét admirable deſſein, qui réplira la France des tréſors des Indes, y ſera voir avec abondance les raretez de la

Chine & de l'Orient, du Peru & de tout l'Occident, par le moyen de ceste compagnie & association de commerce, dont le fonds est desia fort grand, & multipliera tous les iours, avec l'abondance des grands vaisseaux dont les Ports seront remplis, qui pour les conquestes, & pour les protections rendront cét Estat indomptable à toute la terre, y adioustant la resolution desia prise de couvrir la mer Mediterranée de galleres, pour faire sentir vn iour aux Turcs & aux Mores, qu'à nostre Roy seul appartiendra de regner par tout. Reste à ce grand Ministre d'exécuter bien tost ceste pensée qu'il a si viuement empreinte dans son cœur, de satisfaire à ce que V. M. desire si ardemment, qui est de soulager son pauvre peuple affligé de beaucoup de maux, ce qui se fera tout aussitôt que les despenses causées par tant de guerres seront réparées, afin qu'il ne reste plus de bien à esperer, que nous ne le puissions posséder dans vn si bon gouuernement. Voila l'estat des affaires generales; depuis que cét homme Illustre en a eu la principale conduite, qui me fera plaindre avec le Prophete Royal, & dire, *Quare fremuerunt gentes, & populi meditati sunt inania?* & demander en son nom ce que N. S. faisoit aux Iuifs, pour laquelle de ces choses est-ce que vous me voulez lapider ou pour laquelle est-ce que vous inuentez tant d'impostures? Ce sera peut estre pour les actions particulieres de sa vie; en cela vous n'aurez pas plus d'auantage qu'en tout le reste, veu qu'à peine trouuerez-vous vn homme qui aye iamais eu plus de vertus ensemble, ny qui aye mis la Charité (sans laquelle S. Paul ne s'estimoit qu'un airain sonnante) au point qu'il l'exerce tous les iours. Ceux qui le voyent environné en tous les lieux où il séjourne, de plus de deux mille pauvres nourris de sa maison, auront bien de la peine à croire ces calomnieux, qui n'ont montré leur prudence qu'à se tenir cachez, estant tres-assuré que si on les cognoissoit on les courroit à force pour leur ietter des pierres, comme à des bestes enragées, dignes de la hayne publique, par leur humeur maligne, qui comme à ces peuples barbares leur fait maudire la beauté du Soleil. Il luy suffit de sçauoir pour sa consolation que ce sont des ennemis du public, qui en veulent à la personne, & de se glorifier avec cét excellent Romain de ce que ceux qui entreprennent de se declarer ennemis de l'Estat, se proposent en mesme temps de luy denoncer la guerre, & que c'est chose ordinaire de voir ceux qui manient les affaires, exposer comme sur vn theatre, à la haine de tous les malcontens; en quoy ie iuge qu'ils sont grandement à plaindre, de ce que leurs meilleures actions sont

M. DC. XXV.
 DISCOUVERTE
 PLVSIEURS
 POINCTS IM-
 PORTANS, &c.

M. DC. XXVI.

DISCOVERA
PLUSIEURS
POINTS IM-
PORTANS, &c.

subjectes non seulement d'estre oubliées, mais d'estre calomniées par ces monstres agitez de la fureur de Cain meurtrier de son frere, pource qu'il estoit plus homme de bien que luy. Apres tant de travaux soufferts en bien seruant, il est assureé que lors que V. M. comme vn autre Alsiuerus, se fera lire les Annales, esquelles il verra tant d'actions signalées, tant de soins, tant de veilles, pour faire dissiper les troubles du dedans & du dehors, & faite estouffer les domestiques; qu'elle tiendra ces traistres Amans pour abominables, & que ce fidele Mardochée sera esleué en vne gloire qu'il merite. V. M. voit bien que si on le hait ce n'est que pour estre fidele, mettant souz les pieds toutes considerations, capables de retenir les plus assurez, pour vous seruir à vostre gré; ce qui luy a fuscité beaucoup d'ennemis, & qui a fait estimer vne grande iustice ces paroles, que V. M. a publiées, qu'elle le scauroit bien proteger & defendre avec vos autres Ministres, contre tous ceux qui les voudroient attaquer, protestant que vous hazarderiez plustost vostre Couronne, que de souffrir qu'on offensast ceux qui vous seruoient si passionnément, ausquels vous seriez vn perpetuel bouclier contre toute sorte d'offenses, lesquelles pour petites qu'elles peussent estre, seroient suyues d'une vengeance si prompte & si pesante, que le carreau du Ciel ne le seroit pas dauantage. Cela produira de grandes satisfactions dans les Esprits, qui desormais ne craindront rien quand il faudra seruir, considerant combien ils en receuront de gratitude, & de seureté contre ceux qui leur voudroient nuire.

Deux autres choses ont encore esté receuës avec grand applaudissement. La premiere, ceste declaration que V. M. a faite si ouuertement, d'abhorrer & detester vne infinité de gens, qui par vn grand malheur sont tombez en des vices dangereux, les menaçans de les banhir de la Cour & de son Royaume, & de les priuer de toutes charges & dignitez s'ils ne changeoient de vie: estant à la verité trop estrange de voir souz le plus vertueux Roy de la terre, le monde fourmiller en impietez & ordures, telles que iamais les Gentils n'en firent de semblables. La seconde, est la forme dont on vſe en la distribution des charges: Autresfois ceux qui pouuoient les faisoient obtenir à leurs parens, ou à leurs confidens, songeant à leur particulier, & nō au seruice de leur Maistre: maintenant on songe au seruice du Maistre, & point du tout au particulier: les parens & les confidens sont les bons seruiteurs du Roy, & qui ont plus de zele & d'ardeur à bien faire, on en pourroit pro-

dire plusieurs exemples, & vn suffira pour tous. Nul n'ignore combien le nom du Marechal de Themines seroit capable de remuer plusieurs ressentimens naturels au cœur de ce genereux Cardinal, pour la grande playe que son fils a faite dans sa maison: toutesfois le cognoissant rempli d'importantes qualitez, qui le rendent propre pour s'opposer contre tous ceux qui se voudroient mon-
 strer ennemis de l'Estat, & voyant qu'il n'a autre but que le seruice du Roy, il a mis tout en oubly, pour monstrier que ses pensées ne sont portées d'amour ou de hayne, qu'enuers les bons ou mauvais seruiteurs de sa Majesté, à laquelle il l'a proposé des premiers, pour le gouuernement de Bretagne, comme elle auoit fait auparavant, pour commander ses armées en Languedoc & la Rochelle, ce qui a tellement pleu à V. M. & à tout le monde qui a sceu ceste procedure, que de là on a pris vne nouvelle assurance de la grande fidelité & sincerité qu'il tesmoigne pour l'affermissement de vostre Estat, & pour rendre encor venerable la memoire du grand Henry, qui a souuent fait preuve des seruices de ce braue Marechal. Ainli la posterité entendra que celuy qui tient la place de ce grand Prince s'est rendu digne heritier de ses vertus, veu les grands exploits de guerre que les premieres années ont produit. Demetrius en l'antiquité se trouua digne du nom de Poliorcetes, preneur de villes; qui le merita iamais mieux que V. M. pour le grand nombre qu'elle a reduit souz son obéissance en moins de deux années.
 On trouue grandement merueilleux dans l'histoire sacrée, de voir en faueur de Iosué tomber les pierres du Ciel, qui es-
 soient ceux qu'il vouloit combattre; & du temps de l'Empereur Antonin son armée perissant de soif, à la priere des Chrestiens qui estoient à sa solde, on vid fendre les nuës, qui d'vn costé vers-
 soient de l'eau pour rafraischir l'armée, & de l'autre des foudres si espouuantables aux ennemis, que se mettant en fuite ils fu-
 rent tous esgorgez par ceste Legion, depuis nommée fulminante: mais quant à moy je ne trouue moins estrange de voir des gens plus forts que V. M. en l'Isle de Riez, saisis en vn instant d'vne si grande frayeur, que perdans tout sens & iugement, for-
 cenez & desesperez du son de vos trompettes, se mettre en fuite, si espouuantez qu'ils se perdirent quasi tous en se pensans sauuer.

Tout cela, SIRE, avec mille autres benedictions & bons succez; desquels la bonté de Dieu va tous les iours fauorisant les royales entreprises de V. M. font que personne ne doute que

M. DC. XXVI.

DISCOVERS SUR
PLUSIEURS
POINCTS IM-
PORTANS, &c.

vostre Royaume ne ioüyſſe deſormais d'un tres-parfait repos, & que ceux qui viendront apres nous, ſe ſentiront bien-heureux de propoſer à leurs enfans le tableau Royal de voſtre vie, comme vn modele de pieté & integrité remarquable, dont la memoire ſe rendra immortelle en terre parmy les hommes, comme elle le ſera vn iour au Ciel.



LETTRE DE PIMANDRE A THEOPOMPE.

Publiée cy deuant ſouz le tiltre de

LETTRE DECHIFFREE

M. DC. XXVII.



OMME ie louë le deſſein que vous auez fait, THEOPOMPE, d'eſcrire la vie des Cardinaux, qui dans les deux derniers ſiecles ont manié le timon des affaires publiques, ſouz l'authorité de leurs Maiſtres; ie me reſioiſſys auſſi, que vous eſtendiez voſtre travail iuſques ſur ce grand homme, qui tient aujourdhuy parmy nous le rang de premier Miniſtre de l'Eſtat. Certainement il n'eſtoit ny en ſa puiſſance de choiſir vne plume plus capable de donner à ſes eminentes qualitez le luſtre qu'elles meritent; ny en la voſtre, de prendre vn ſujet plus digne de l'excellence de ce ſtyle, qu'admirent en vous ceux qui ſ'y cognoiſſent. De ſorte, que l'un eſtant entre les plus accomplis de ce ſiecle, ce que l'autre eſt entre les mieux diſans, on pourra receuoir ce que vous eſcrirez de huy, pour le tableau des Vertus, tiré de la main des Graees. Ie ne ſuis que marry, de ne pouuoir dès à preſent contribuer à la perfection de voſtre ouurage tout ce que vous deſirez de mon induſtrie. Vous me priez de vous enuoyer des memoires bien amples, & ſur tout bien certains, pour ee qui regarde particulierement Monsieur le Cardinal DE RICHELIEU; ne voulant, dites vous, mettre, ſ'il eſt poſſible, rien en auant,

dequoy le démentir vous puisse demeurer faute de bonne & suffisante caution. Que ie vous sçay bon gré, THEOPOMPE, d'estre si superstitieux en cela : ie tiens de ceste humeur plus qu'homme du monde, & ne m'en ayme pas moins ; ayant tousiours estimé, que la fausseté n'est gueres moindre crime dans vn liure que dans vn contract. Nous deuons, ce me semble, ce respect à ceux qui nous font l'honneur de receuoir de bonne foy ce que nous leur donnons sur nostre simple parole ; de n'abbreuier iamais mal à propos leur creance d'impressions esloignées de la verité. Et c'est pourtant dequoy la pluspart de ceux qui se meslent d'escrire se soucient le moins : pourueu qu'ils content choses nouvelles, & qu'ils iettent de l'estonnement dans les esprits curieux, ils ne font presque ny mise, ny recepte de tout le reste. Celuy certes, pour ne parler point des autres, qui sous le tiltre de la vie de Monsieur l'Illustrissime Cardinal, fit voir en Latin dernièrement, iusques où l'impudence & la rage peuvent emporter vn homme qui se destache de la raison, ne se mit pas si fort en peine que vous, de faire venir des instructions de si loin. Cela demandoit trop de temps : Il ne fit simplement que passer la main sur le front ; & apres auoir essayé ce qui luy pouuoit encore rester de modestie & de honte, ietter sans scrupule, aussi bien que sans ordre, sur le papier, toutes les visions que l'envie & la hayne luy formoient dans la fantaisie. Il n'est rien au monde de plus aisé, que de donner tous les iours de nouueaux ouurages au public à ce prix là. La façon n'en couste gueres, & l'estosse encore moins. Il n'y va que de controuuer & de feindre ; Et pour peu qu'un homme ait plus d'esprit, que ceux qui n'en ont point du tout, il n'a iamais l'imagination si fertile, que s'il veut mentir, il n'y trouue dequoy prestet à qui bon luy semble, les couleurs de ses passions. Mais comme telles pieces ne donnent pas beaucoup de peine à faire, elles n'en donnent pas beaucoup à destruire. Elles se ruynent aussi tost d'elles mesmes, & les plus durables ne passent gueres an & iour. La France & la Flandre ont veu dans le siecle precedent les faulces legendes de deux des leurs, reuestus de la mesme pourpre que costuy-cy. L'horreur des calomnies prodigieuses dont elles estoient semées les fit reietter incontinent aux plus retenus ; Et si le plaisir de la nouueauté, qui n'est pas vn moindre leurre aux mauuaises choses qu'aux bonnes, leur donna quelque cours au commencement, cela dura si peu, qu'il ne s'en trouue plus auioird'huy ; ou, s'il s'en trouue encore d'auanture quel-

M. DG. XXVII.

LETTERE DE
CHIFFAEE.

ques vnes dans les cabinets des curieux, on ne les y regarde que par rareté, comme ces miroirs estranges, qui representent les personnes toutes autres qu'elles ne sont. Pareille sera la destinée de tous ces petits discours infames, où depuis vn an on deschire avec vne égale malice & licence l'honneur de Celuy dont nous parlons. Tels monstres ne viuront pas longtems. Ils portent en l'imperfection de leur forme, la matiere de leur corruption: Et sans que l'on se soit mis en peine de combattre; il n'en reste presque tantost plus autre memoire, que celle que l'en trace icy en passant, pour les detester. Apres tout, THEOPOMPE, ce ne sera pas dans telles sources troubles & puantes, que la Posterité puisera la cognoissance de ce grand Cardinal. Ce sera dans les excellents escrits de ceux, qui rendans à sa vertu le tesmoignage que la Verité luy doit, elgaleront la gloire de son nom à l'estenduë de l'Vniuers. En ce rang on pourra mettre avec raison quelque iour ceste Histoire de sa vie, où vous me sollicitez de vous ayder de mon trauail: comme ie feray certes tres-volontiers, lors que i'auray trouué le moyen de m'informer soigneusement des particularitez & des circonstances conuenables à vostre dessein. Mais, comme vous scauez, ce n'est pas affaire d'un iour. Il faut s'enquerir par le menu de diuerses choses avecque diuerses personnes, & de la conformité de plusieurs rapports vray-semblables, tirer la certitude du veritable iugement qui s'en doit faire. Autrement il est bien malaisé, que la flatterie, ou l'enuie ne prestent quelque peu du leur à qui n'y prend garde de fort prés. Vous aurez donc agreable, s'il vous plaist, THEOPOMPE, que pour me mieux acquies de ce que j'entreprends en vostre consideration, ie prenne sur moy-mesme ce que l'importance de la matiere demande de temps & de loisir. Cependant ie vous diray, si vous le trouuez bon, comme par forme d'aduance, en gros, vne partie de ce que j'en puis scauoir de plus asseuré: & cela confusément, pour auoir plustost fait, à mesure que la memoire me le presentera sous la plume. Vous luy donnerez par après tout à vostre aise, quand vous en ferez là, l'ordre que vous aduiserez. Je n'escriis cecy que par provision, & pour nous deux.

Ceux qui mettent par escrit la vie de quelqu'un, commencent presque tousiours par l'esclaircissement des choses qui concernent sa naissance & son extraction. Je me suis informé de cela fort curieusement de tout ce qui touche celle de Monsieur le Cardinal
de

de RICHELIEU. J'ay veu de plus presque tous les titres de sa maison, & quelques uns si vieux, qu'il ne faut pas estre gueres moins que deuin pour les lire. Vous ne pouvez faillir d'en escrire apres moy, qui ne vous assuretay rien que ie n'aye bien verifié. Sçachez donc, THEOPOMPE, qu'il nasquit l'an 1385. non pas du costé de Tours, comme s'est imaginé ce conteur, qui ne dit rien que ce qu'il ne sçait point, mais dans Paris mesmes. La famille du PLESSIS, dont il est sorty, a pris origine dans les enclaves du Poictou, de l'Anjou, & de la Touraine. On a creu iusqu'à ceste heure, qu'un certain Arnoul, qui viuoit sous Philippe le Bel, en estoit le chef: mais, outre que ie n'ay point encore veu de pieces qui fassent aucune mention de luy; ie trouue en remontant plus haut vers Philippes Auguste, ayeul de nostre S. Louys, un Guillaume de ce nom là, dans un contract de constitution de rente fait à Angle, le Ieudy apres la Trinité, 1208. Il s'y qualifie Escuyer. Les adueus & les hommages passez, ou rendus au mesme lieu d'Angle, depuis l'an 1245. iusqu'à 1330. donnent cognoissance d'un Pierre du Plessis & d'un second Guillaume, puis d'un Pierre second, tous successiuelement & de père en fils Seigneurs du Plessis, des Breux, & de la Veruoliere, sans que neantmoins on puisse sçauoir quelles alliances ils prirent. Guillaume III. les suyuit. Cestuy-cy fut aussi Seigneur de la Veruoliere & de la Valiniere; & espousa Charlotte de la Celle, dont il eut trois fils: Pierre, Sauvage, & Iean. Et pource que, ses terres estans presque toutes siruées dans des Prouinces que tenoient lors les Anglois, ainsi qu'il appert par un partage de l'an 1365. scellé du seau du Prince de Galles, il craignoit que ceste consideration ne iettast ses heritiers dans la faction ennemie de l'Estat; il ordonna par son testament du 20. d'Auil 1373: qu'au cas que son aîné quittast le party de France, le second luy succederoit en tous ses biens, à condition d'en faire hommage au Roy Iean. Suiuant quoy l'aîné estant demeuré en l'obeissance, les terres de la Veruoliere & de la Valiniere escheurent en partage à Sauvage, qui espousa Isabeau, fille du Seigneur de la Motte au Groin & de Belarbre, le 9. de Iuillet 1388. & en eut Geoffroy; marié depuis à Perrine de Clerembaut sortie d'une des plus nobles Maisons de ce temps-là. De ce Geoffroy, & de ceste Perrine vint François. Celuy-cy print Renée Euillechien, fille de Jacques Euillechien, & de Marie Sanglier, femme en secondes nopces de Louys de Clerembaut,

M. DC. XXVII.

Lettre de
Chiffres.

frere de la fufdite Perrine, & Seigneur de Richelieu; qui en confideration de l'amitié tres-eftrainte dont fa maifon auoit tousiours eſté liée avec celle DV PLESSIS, institua ce François fon principal heritier. De celuy-là fortit vn François I. qui eſpouſa Guyonne de Lual, fille d'un Iean de Lual, deſcendu du coſté paternel de ce genereux Matthieu de Montmorency, plus ſignalé par la bataille de Bouuines, que par ſa qualité de Conneſtable. François III. leur fils, fut marié avec Anne le Roy, fille de ce Guyon le Roy, Seigneur du Chillou, Vice-Admiral de France, qui ſeruit tres-dignement en ceſte charge Louys XII. contre ceux de Genes, & fut fait depuis General des armées navales, que le Roy dreſſa contre les Anglois. Il eſtoit petit fils de Guillaume le Roy, & de Ieanne de Dreux, iſſué de la branche de Robert, Conte de Dreux, fils de Louys le Gros. A François III. ſucceda Louys ſon ainſné. Celuy-cy eut pour femme Françoisſe de Rochechoüart, fille d'Anthoine de Rochechoüart, Cheualier, Seigneur de ſainct Amand & de Montaigu, Senefchal de Thoulouze & d'Aginois, & de Catherine de Barbazan, Dame de Faudas, deux Maifons aſſez cogneuës par noſtre hiſtoire. Il fut employé ſelon ſon merite en pluſieurs occaſions fort honorables, ſouz François I. & ſouz Henry II. Le meſme peut-on dire de ſes cinq freres; deux deſquels furent d'Egliſe, l'un Eueſque de Luçon, & l'autre Abbé de Nieuil; les trois autres ſe ſignalerent dans les armes. Celuy qui fut Cheualier de Malthe, au ſiege d'une certaine ville de Leuant, où il fut tué avecque Brichanteau, Araucourt, & Beauuais: celuy qui fut Cheualier de S. Michel, qui pour lors eſtoit le premier Ordre en France, dans Blois; qu'il deſſendit avec beaucoup de loüange contre les Gascons & les Prouençaux, venus au ſecours de ceux d'Orléans: & celuy qui fut Maïſtre de camp, lors qu'il n'y auoit que deux Regiments en ce Royaume, compoſez chacun de quatre mille hommes, premierement dans les guerres de Piedmont, & puis deuant Poitiers. Car s'eſtant joint avec les Marquis de Villars & de Montpezat, il défit avec eux le ſecours qu'on enuoyoit aux Huguenots, qui ſ'en eſtoient ſaiſis, & contraignit par ce moyen les aſſiegez de rendre la place au Mareſchal de S. André, qui ſans cela ne la leur euſt attachée qu'avec beaucoup de peine. Il prit auſſi preſque en meſme temps S. Iean d'Angely ſur eux, & l'année apres Sully. Comme il continuoit les effets de la meſme valeur au ſiege du Havre de Grace, où les Anglois s'eſtoient iettez au

sortir de Roüen, il y fut tué, au grand regret non seulement de tous ses amis, mais du Roy meisme, qui pour recognoistre la fidelité de ses seruices l'auoit destiné gouuerneur de ceste place, ainsi qu'e rapporte Castelnau; dans les memoires duquel se trouuera ce que ie dis icy; comme presque tout le reste de ce que j'ay dit, dans les esclits d'Authon, du President de Thou, d'Aubigné, de Sainte Marthe, & du Chesne, que vous pourrez voir & coter, si vous le iugez à propos: pour moy, ie ne vous les allegue que pour vous faire recognoistre les sources, d'où ie tire ce que j'escri, afin que vous sçachiez qui sont vos garands, en cas que l'on vinst à vous debattre ce que vous en escrirez. Ce qui suit peut estre attesté par ceux de l'ancienne Cour. De ce Louys dont ie viens de parler vint François III. du nom, qui ayant tres-vtilement seruy nos trois derniers Roys, tant dans les armées de leurs Majestez, qu'en plusieurs negociations importantes, fut honoré des plus signalées marques, dont nos Princes ont accoustumé de gratifier la valeur & la fidelité de leurs subjets. Il fut Cheualier des deux Ordres; & apres auoir exercé quelque temps la charge que vous sçaez dans la Cour, mourut Capitaine des gardes du Corps, au dernier siege de Paris, où il auoit suiuy feu Henry le Grand, aussi bien qu'à celui de Vandosme, du Mans, & de Falaise; ayant tesmoigné genereusement en toutes sortes d'occasions, qu'apres la crainte de Dieu, il n'auoit rien si viuement gravé dans l'ame, que le seruice du Roy. Monsieur le Duc d'Angoulême estant tombé dernièrement sur ce propos, en bonne compagnie chez luy, le loüoit entre autres choses; de s'estre trouué presque seul avecque le sieur de Chasteau-vieux, autour de Henry III. apres les Barricades. Il adioustoit à cela, qu'il l'auoit veu tres-bien faire en la bataille d'Iury. Et c'est l'opinion commune de tous ceux de ce temps-là, que si la fievre ardente, que les fatigues de la guerre luy causerent, ne l'eust emporté dans la quarantedeuxiesme année de son aage, il pouuoit esperer de la bienveillance de son Maistre, vne fortune esgale à son merite. Il auoit espousé Susanne de la Porte, sortie d'un cadet de la maison de Vezins, & en auoit eu trois masses, Henry, Alphonse, & Armand, avecque deux filles, Françoisse, & Nicole. Henry suiuant les traces de son pere, fut fait seul Marechal de camp en l'armée de Niernois; où il rendit de si illustres preuues de son courage en la prise de Clamecy, & par tout ailleurs, que l'on peut mettre entre les malheurs de la France le mauuais sort de ceste querelle,

M. DC. XXVII.

Lettre de
CHIFFARE.

qui l'emporta quelque temps apres. Alphonse touché d'un religieux mepris des choses humaines, prefera la solitude de la grande Chartreuse à l'Euesché de Luçon. Et bien que le Roy l'ait obligé depuis peu de rentrer en quelque sorte dans le monde par l'Archeuesché d'Aix, dont il l'a honoré; si peut-on dire neantmoins, que sa Majesté n'a pas tant osté ceste lumiere aux Chartreux, que donné à tous les Ecclesiastiques de son Royaume le modele d'une vertu, que toute la vanité du siecle ne scauroit corrompre. Il est dans la Cour ce qu'il estoit dans sa cellule. Quelque dispense qu'on ait enuoyée de Rome, on n'a iamais pu luy faire seulement goustier vne fois des viandes, dont sa premiere profession le sevrà, il y a plus de vingt ans. Il en retient tousjours l'austerité du Cloistre, aussi bien que la couleur de l'habit. J'ay veu tout ce que ie vous dis, durant ce dernier voyage de Bretagne. ARMAND est celuy dont ie vous crayonne icy la vie; De qui l'on aura tant de belles choses à dire quelque iour, que l'antiquité de sa race sera la moindre partie de sa gloire. Et c'est veritablement aussi de quoy l'on doit faire moins d'estat. La Noblesse, THEOPOMPE, n'est à la Vertu, que ce qu'est la niche à la statue: elle la fait bien mieux paroistre, mais elle n'adiouste rien à sa perfection. Chacun luy donne le taux qu'il veut. Quant à moy, pour vous le dire nettement, ie ne prise gueres en un homme, que ce qu'il tient purement de soy-mesme; & qu'il emprunte d'ailleurs, ie ne le mets non plus entre ses ornemens, que ce qu'il doit, entre ses biens. On n'estime pas vne riuiera pour venir de fort haut, & de fort loin; mais pour les commoditez qu'elle apporte aux pays qu'elle arrouse. Que l'on me parle de qui que ce soit; ie ne regarde pas tant, si ses Ancestres ont possédé des Pairies marquées dans la Carte, que s'il est capable de faire des choses dignes d'estre racontées dans l'Histoire. Pourueu qu'il ait de quoy se recommander dans le monde par ses actions, ie n'ay que faire de scauoir avec quelles alliances il y est entré. J'en dis autant des dignitez & des richesses. Je n'adorerois pas avec moins de respect la Vertu dans le tonneau roulant de Diogene, que dans la maison dorée de Neron; Et nul, comme ie pense, de ceux qui scauent le vray prix de telles choses, n'en iugera iamais autrement. Toutesfois, pource qu'il se trouue certaines gens, qui ne font qu'à regret des reuerences au plus excellent homme du monde, en quelque eminente charge qu'ils le voyent, s'il n'est descendu de plus haut, qu'il n'est monté; j'ay voulu vous donner

dequoy monstret clairement, s'il en est besoin, que la maison DV PLESSIS estant alliée avec beaucoup d'illustres familles de ce Royaume, & iusques à quelques vnes mesmes du sang Royal, il faut que l'enuie soit vne taye bien espaisse aux yeux, qui n'en recognoissent pas la splendeur. L'ordre requiert, que ie vous die apres cela quelque chose de sa nourriture. Mais, comme quand on void dans vn champ quantité de beaux arbres plantez en eschiquier, & chargez de fruiçts excellents, bien que l'on ne sçache point qui l'a cultiué de la sorte; on ne laisse pourtant pas de recognoistre ce que la bonté du terroir doit à l'industrie du laboureur; on peut aussi fort aisément iuger, sans autre plus particuliere enqueste, que tant de rares vertus qui reluisent en tout ce qu'il fait, aux yeux mesmes de ses ennemis, ne peuuent proceder que d'une tres-bonne, & tres-soigneuse institution. Je vous diray neantmoins ce que i'en ay appris. Il auoit, à ce que tout le monde dit, vne des plus habiles & plus vertueuses meres qui fut iamais; souz la conduite de laquelle ayant passé durant les troubles de la Ligue vne partie de cét aage, qui comme vn marbre brut, reçoit la forme qu'on luy veut donner; il prit parapres, quand il en fut capable, la premiere teinture des lettres, dans la discipline domestique du Prieur de S. Florent, homme recommandé parmy tous ceux qui le cognoissent d'autant de pieté, que de doctrine. Au bout de quelque temps, on le mit premiere-ment au College de Nauarre, & puis dans celuy de Lisieux, où il fit son cours en Philosophie, souz vn tres-habile homme, avec-que son second frere; qui s'estant déslors retiré secrettement du monde, comme i'ay desia dit, laissa l'Euesché, dont le feu Roy le pourueut depuis à la recommandation de l'aisné. Quelque autre se fust possible contenté du nom & du reuenu, comme font auiourd'huy plusieurs: mais luy s'estant tousiours persuadé, que le vray caractere de ces dignitez sacrées c'est le merite de ceux qui les possèdent, & qu'un chacun n'est proprement que ce qu'il est digne d'estre; il se resolut d'adiouster à ce qu'il auoit desia appris, l'intelligence parfaite de la science la plus convenable à sa profession. A cét effet, il se mit sur le banc de la Sorbonne; & apres y auoir acquis par dessus les tiltres ordinaires toute la reputation que l'on peut attendre de ce lieu là; se retira en diuerfes maisons des champs, proches de Paris, où il conféra deux ans tous entiers avecque vn Docteur de Louvain, pour se consacrer entièrement en l'estude des saintes lettres. Il se jetta de là dans les

M. DC. XXVII.

L'ETRE DE

CHIFFRE.

controuerſes avecque tant de contention, & d'aſſiduité, qu'il y mit quatre ans durant, tous les iours réglément huit heures. Ce qui altera tellement ſa complexion, aſſez delicate & foible d'ailleurs, que le corps ſe reſſent à ceſte heure des efforts de l'eſprit. De maniere qu'on peut dire, que la perte de ſa ſanté, a eſté le prix de ceſte perfection qu'il ſeſt acquiſe en toutes ſortes de ſciences, dignes d'un homme bien né. Quelque temps apres il fit le voyage de Rome; où la cognoiſſance qu'il donna tout auſſi toſt des incomparables qualitez qui ſont en luy, fit rompre aux Italiens le vœu qu'ils ſont preſque tous de n'admirer que fort ſobrement ce qui naiſt hors de leur païs; chacun s'eſtonnant de l'ouyr diſcourir de toutes choſes avec autant de ſuffiſance, comme s'il n'eũt iamais eſtudié autre matiere, que celle qu'il entreprenoit de traiter. Sa Saincteté meſme rendit pluſieurs fois teſmoignage de l'eſtime qu'elle en faiſoit; & luy donnant fort volontiers diſpenſe de l'age qui luy manquoit pour eſtre Eueſque, donna par meſme moyen à la France dequoy ſe vanter, qu'elle produit des eſprits, qui ne ſont point ſujets aux loix ordinaires du temps. Eſtant de retour, il ſe comporta de telle ſorte, que l'on euſt dit qu'il n'auoit autre ambition, que de ſe rendre de iour en iour plus digne du iugement honorable que le Chef de l'Egliſe Vniuerſelle auoit fait de luy. L'exemple d'une bonne vie eſt la premiere choſe que les Prelats doiuent au peuple: il dreſſa tellement toutes ſes actions à la gloire de Dieu, & à l'edification du prochain, que la calomnie meſme n'a point oſé juſqu'à ceſte heure ſe donner la licence de les ſouiller de ſon venin. Ce n'eſt pas aſſez qu'ils faſſent bien, ſils ne cōuient encore les autres à bien faire. Toutes les predications qu'il a faites depuis en pluſieurs endroits, avecque beaucoup de reputation, ne tendoient qu'à cela; Et fort peu de ceux qui l'ont autresfois ouy dans S. André des Arts en ceſte ville, où le Roy l'honoroit fort ſouuent de ſa preſence avecque la Royne ſa mere, vous deſaduſeront, THROMPPE, ſi vous dites apres moy, qu'ils ne preſterent iamais l'oreille à perſonne qui leur touchaſt plus viuement l'ame. Il faut, ce me ſemble, ſ'imaginer quelque choſe de diuin, pour ſ'imaginer quelque choſe de meilleur. On en peut encore recognoiſtre les traces dans les eſcrits qui ſont partis de ſa main ſur pareilles matieres. Le premier que ie leus iamais fut L'INSTRUCTION DV CHRETIEN: Ouurage, ſi i'en ſuis creu, digne d'eſtre publié, non ſeulement dans le Diocèſe de Luçon, ſui-

uant l'intention de l'auteur; mais par tout où l'on parle François; ne se pouvant faire à mon gré, rien de plus solide, de plus net, ny de plus poly. Vous y remarquez bien par tout vne grande & profonde doctrine, mais tellement éloignée neantmoins de ceste ostentation ambitieuse, que j'ay accoustumé d'appeller la maladie solennelle des grands maîtres; que l'on void aisément, qu'il ne veut pas tant paroître, qu'instruire; chose peu commune aux hommes de pareille capacité parmy nous. Je l'ay remarqué, THEOPOMPE; Ce que sçauent ordinairement le moins ceux qui sçauent le plus, c'est de distribuer leur suffisance avecque mesure. Ils veulent dite, non pas tout ce qui se doit, mais tout ce qui se peut dire sur le sujet qu'ils traitent; ne craignans rien tant que de donner opinion, qu'ils ignorent quelque chose de ce qu'un autre sçait. D'où vient que parlans avecque plus d'appareil que de zele; ils sont escourez avecque plus d'applaudissement que de fruit; & ne laissent bien souuent autre chose en l'esprit de leurs auditeurs qu'une admiration sterile. Et sont si rares ceux qui ne pechent point en cela, que si l'estime grandement, comme ie dois, Celuy dont ie vous parle, de ce qu'il sçait beaucoup de choses, ie l'estime encore plus de ce qu'il en sçait dispenser le fonds avec un temperament conuenable, selon les personnes & les matieres; rauilant, quand il faut, ceste erudition éminente, que l'on reconnoist en luy, dans vne mediocrité proportionnée à la portée de ceux qu'il veut enseigner, ou persuader; ainsi qu'il a fait tres-judicieusement en ce liure là. Dans lequel ne s'estant proposé autre but, que de former les esprits à croire ce que l'on ne peut reuoquer en doute sans erreur; il dépoüille son discours des l'entree de toute ceste sorte d'ornemens superflus, que le desir d'estre estimé fait rechercher aux autres, avecque plus de soin quelquesfois que de iugement. En quoy tesmoignant que son intention est, de paistre plustost les colombes, ainsi qu'il dir fort bien, que les aigles, qui sçauent bien prendre leur nourriture d'elles mesmes; il monstre aussi, qu'il prefere sagement le salut des simples au contentement des curieux. Ce qui n'est pas à dire, que lors qu'il y est conuié par le sujet, il ne puisse prendre ce haut vol, que les autres ne peuent laisser. Qui loüe quelqu'un de ce qu'il sçait bien abbaïsser son style quand il faut, promet en mesme temps, qu'il le sçaura bien releuer quand il faudra. La Defense qu'il auoit faite quelques années auparauant des priu-

M. DC. XXVII.

Lettres de
CHIFFRÉE.

cipaux points de nostre creance contre la lettre adressée au Roy par les quatre Ministres de Charenton, prouue ce que ie dis. Vous l'avez leuë autresfois, THEOPOMPE, à ce que vous m'écriuez; & c'est assez pour me faire sçauoir, que vous l'avez trouuée parfaitement bonne, quand vous ne me l'escritiez pas. Certes, si la verité de la Foy se peut soustenir par les preuues infallibles de l'Escripture, & par les depositions irreprochables de l'Antiquité, ie pense que ce liure seul, quand nous n'en aurions point d'autre, luy pourroit seruir d'appuy contre toutes les erreurs de ce temps. Vous ne sçauriez croire quel fruit il a fait parmy nous. Vn des plus modestes & plus sçauans Religieux de ce siecle me racontoit il y a quelques années, qu'un homme de qualité luy auoit aduoué franchement, qu'après l'auoir leu deux fois de suite dans la maison de son Ministre, à qui on l'auoit enuoyé de Poictou, il auoit esté contraint de deferer aux raisons qu'il y auoit goustées, ce que trois barailles, & cinq conférences, où il s'estoit trouué, n'auoient iamais pû gagner sur luy. Il luy disoit de plus, qu'estant sollicité quelques mois apres sa conuersion, de tascher à ramener par son exemple dans l'Eglise, vn nepueu de sa femme, il auoit respondu; qu'à vn homme, qui auoit aussi bien que luy leu deux fois ce mesme liure d'un bout à l'autre, sans se rendre, il falloit vne reuelation escrite d'un rayon du Soleil au premier ciel, & scellée outre cela de l'Estoile, qui monstra le chemin aux trois Mages: voulant faire entendre par ceste extraordinaire façon de parler, que pour guerir quelqu'un de ces maladies d'esprit, qui s'obstinent contre les remedes ordinaires, il faut que l'inspiration de Dieu commence, là où la persuasion d'un si grand homme finit. Et voila, comme ie pense à peu pres tout ce qui se void de luy; pour le moins de ce qui regarde purement le spirituel. Car la Harangue qu'il prononça dans Bourbon, au nom de tout le Clergé de France, à la closture des derniers Estats generaux de Paris, n'est pas de ceste trame là. Mais, si vous en faut dire icy mon opinion, elle fut certainement tres-digne tant du lieu que du sujet: & fit voir qu'il n'y a genre d'escrire, quel qu'il puisse estre, où la delicatesse de cet esprit souple, & capable de tout, ne reussisse également. Il n'est pas iusqu'à la Poësie mesme, dont il n'ostast aisément le prix à ceux qui croient l'auoir emporté sur tous les autres, si l'on se laissoit charoitiller à de si menues ambitions. Nous auons veu depuis deux ou trois mois des vers, dont, à l'imitation de l'Empereur Auguste,

guste, il payoit le change de quelques autres qu'on luy auoit donnez. Il ne se peut rien lire de plus clair, de plus pur, & de plus coulant. Vous diriez que ce sont les Muses elles mesmes, qui pour se concilier la faueur du Louure par la sienne, luy font, par maniere de dire, venir les paroles en cadence, comme les pierres au maïson de Thebes, dans les fables. Loüange, que possible quelques vns croyroient estre au deffous de sa dignité, si nous n'estions dans le siecle, où l'exemple encore tout frais d'un Pape, & d'un Roy, qui s'en mesloient n'y a pas long temps, met tous les autres à couuert. Et ce n'est que par incident que i'en ay parlé; sçachant que toutes ces petites mignardises & gentilleses ne sont proprement en un esprit, que comme les frises, & les moulures en un bastiment, qu'elles rendent bien beaucoup plus agreable, mais non pas gueres plus pretieux. Il a d'autres aduantages, que i'estime auecque raison d'autant plus, qu'ils sont plus conuenables au rang qu'il tient à ceste heure dans le Conseil: comme est vne tres-exacte & tres-exquise cognoissance des humeurs, des coustumes, des liaisons, des habitudes, des pretentions & des forces de tous les Princes, & de tous les peuples voisins; sans quoy tout le reste, quoy qu'autrement fort loüable, neluy seruiroit non plus dans les fonctions qu'il exerce autour du Roy, que les plus beaux & plus rares secrets de la medecine, à qui n'entendroit point d'ailleurs la structure, la faculté, l'usage & le rapport de toutes les parties du corps humain. Adioustez à cela, qu'il sçait quatre ou cinq langues aussi parfaitement que les autres en sçauent vne seule. Dequoy ie ne feroiy peut estre pas beaucoup de conte en un simple homme d'estude, à qui tout ce mélange de paroles n'est la pluspart du temps qu'un inutile ameublement de la memoire: mais ie iuge assez, combien il importe à qui manie les affaires d'un grand Royaume, lié, comme cestuy-cy, de diuerses sortes d'interests auecque tous les autres Estats de la Chrestienté, de pouuoir conferer sans truchement teste à teste auecque des Estrangers, sur des mysteres, qui ne craignent rien que les tesmoins. Consideration pour laquelle les Turcs, qui sont d'ailleurs profession d'ignorer tout ce que les autres font gloire de sçauoir, prisent tellement ces dons là, qu'ils ont accoustumé de dire, comme par vne façon commune de parler, qu'un homme vaut autant d'hommes, qu'il sçait de langages differents. Apres tout ce que ie viens de dire, vous m'aduouerez, comme ie croy, THEOPOMPE, que quand tant de belles qualitez se ren-

M. DC. XXVII.

Lettre de
Chiffre.

contrent avecque vn naturel excellent, & porté de foy-mesme à choses grandes, il n'en faut rien attendre de commun. Que si iamais homme ioignit vne grande viuacité d'esprit avec vne égale fermeté de iugement, c'est veritablement celuy dont ie vous entretiens. S'il prend bien vne affaire, il la resoud encore mieux. Il en examine meurement la cause, en considere sagement la fin, & par les moyens iuge accortement du succez. Que peut-on desirer gueres dauantage pour la perfection entiere d'un grand homme d'Estat? Je suppose tousiours qu'il soit pourueu des vertus, sans qui toutes ces autres rares parties ne sont que comme de belles armes entre les mains d'un Bandolier, ou d'un Furieux. Et ses actions monstrent, ainsi que i'ay dit cy deuant, à qui n'a point les yeux malades d'enuie, qu'il n'est pas moins homme de bien, qu'habile homme. Les tesmoignages qu'il en a tousiours également rendus tant en public qu'en particulier, ont esté les degrez par lesquels le bon-heur de la France l'a esleué aux dignitez qu'il tient auourd'huy, ne se pouuant faire, ce semble, sans vne insigne animosité de la fortune contre la vertu, que tant de qualitez excellentes ne luy ouurissent vn iour le chemin à quelque chose de grand. Rien ne luy manquoit que l'occasion: elle se presenta. Le plus ancien de ces trois personnages, que leurs longs seruiCES auoient maintenus iusqu'à lors en possession de gouverner, se retira en sa maison. Il fut mis en sa place, par la recommandation de la Roynie mere du Roy, qui l'ayant ouy parler plusieurs fois en public avecque l'admiration vniuerselle des escoutans, l'auoit tousiours eu depuis en estime d'un homme propre à la conduite des affaires publiques. Dans lesquelles il ne fut pas si tost entré, que celuy-là mesme, à qui il venoit de succeder tout fraichement, ayant desia reconnu iusques où pouuoit porter la force & la dexterité de ce puissant esprit, predict sans inspiration qu'il n'en demeureroit pas là. Ceux-là neantmoins qui scauoient mieux l'année de sa naissance, que la portée de sa capacité, furent quelque temps en doute, s'il auroit bien en cét aage de quoy remplir avecque reputation vne des plus releuées & plus laborieuses charges de l'Estat, apres vn homme qui l'auoit tres-dignement faite souz quatre Roys. Mais il fit bien tost apres voir à tout le monde, par le progrez d'une aussi sage que genereuse conduite, qu'il y a des testes qui meurissent de bonne heure, & que les bons conseils ne sont pas tous attachez aux cheueux blancs. Le vulgaire se trompe en cela, comme en

beaucoup d'autres choses, THEOPOMPE, qu'il croit, que le don de la prudence soit vn benefice des rides. L'aduantage que la longueur du temps donne aux vieillards d'auoir remarqué beaucoup de choses, l'assiduité de l'estude le donne aux hommes de lettres : à qui la lecture de l'Histoire peut fournir plus d'exemples de toutes sortes en vn an, que le cours de la vie aux autres en vn siecle, & plus vilement encore de celle des peuples dont le gouuernement a plus de conformité avecque le nostre, quand les motifs & les ressorts des affaires y sont fidelement representez. Et si, quand tout est dit, ceste experience, qui se forme insensiblement à la longue de la seule obseruation de plusieurs euenemens semblables, n'est possible pas tousiours en matiere de deliberations, la plus seure, & la plus certaine guide qu'on puisse choisir. Ceux qui sy tiennent trop, s'égarent souuent. La raison en est euidente. Comme la diuersité des mouuemens celestes, qui vont sans cesse, fait que les Planetes ne se retrouuant iamais toutes en vne mesme assiette, ne ramènent aussi iamais vne mesme influence : la variété des interests particuliers, qui changent selon les occurrences à toutes heures, fait pareillement, que les affaires ne reprenans iamais en tout & par tout vne mesme face deux fois, ne rencontrent aussi iamais deux fois vne mesme issuë. De sorte que qui n'a point d'autre regle pour la direction des choses presentes, que la comparaison des choses passées, il n'est pas en moindre danger de faillir à tous coups, que celuy qui regarde derriere soy, quand il marche, de tomber. La premiere partie de ceste suffisance, qui fait estimer l'homme d'Estat, consiste à sçauoir prendre bien à propos ses mesures sur les rencontres particulieres des personnes, & des saisons, selon la diuerse exigence des cas. Ce qui n'estant qu'un pur ouurage du iugement, il ne faut pas s'eslonner, si celuy, dont ie vous trace icy le pourtraiët, l'ayant de la ttempe que j'ay dite, il fit deuant trente ans des miracles, qu'on attend en vain de plusieurs apres soixante. Quiconque se donnera la patience de s'appeller en sa memoire ce qui se passa durant sa premiere administration, sera contraint d'aduouër, s'il veut dire ce qu'il en croit, que iamais la raison ne s'accorda mieux avecque la force, pour maintenir le repos public. L'histoire de ces années-là, publiée par toute l'Europe, vous pouuant instruire suffisamment là dessus, me dispensera, s'il vous plaist, THEOPOMPE, de vous en parler icy plus au long. Ce discours est vn lieu si glissant pour les

M. DC. XXVII.
LETTRE DE
CHIFFRES.

raisons qu'il n'est pas besoin de vous deduire, que ie suis bien aisé de m'en destourner. Vous en sortirez beaucoup mieux que moy, qui ne marche pas volontiers sur les épines, quand ie puis passer ailleurs. Tout ce que i'en diray sera, que si ceux qui pouuoient le plus lors auprès de sa Majesté, prenoient quelquesfois des conseils qui ne plaissent pas à tout le monde; ils eussent possible encore fait beaucoup pis, s'il n'en eust sagement moderé la violence; s'opposant mesme, quand il en estoit besoin, avecque vne generosité digne du rang qu'il tenoit, à ce qu'il iugeoit preiudiciable au bien commun de l'Estat. Et ie ne doute certes point, qu'il eust peu continuer longuement le train qu'il auoit pris; il n'eust si bien affermy la tranquillité du Royaume dans l'autorité du Roy, qu'on eust craint à l'aduenir d'en mespriser l'vne pour troubler l'autre; comme on n'a fait que trop souuent depuis. Mais chacun se peut souuenir, comme l'orage, qui s'esleua tout à coup vn matin sur le pont du Louure, l'emporta bien tost apres avec violence de sa place, iusqu'à Blois. Ou à peine commençoit-il à se recueillir de sa cheute, que ceux qui craignoient plus son esprit, qu'ils n'aymoient l'Estat, luy firent faire commandement de se retirer en son Prieuré de Coullay. Et ce fut là, que remettant son loisir sur les liures, il dressa ceste refutation des Ministres, dont i'ay fait mention cy deuant. Mais la piece qu'il minutoit contre l'heresie, ayant esté prise pour vne menée contre la faueur; les mesmes qui l'auoient fait venir là, n'eurent point de patience, qu'il ne fust à Luçon. Il en estoit lors Euesque. Que pouuoit-il entreprendre de plus conuenable à son deuoir, estant sur les lieux, que d'en faire la visite? Il la fit; & la fit si bien, qu'il repurgea son Diocese d'vne infinité d'abus, que l'air contagieux de la Rochelle empiroit tous les iours. Ceste bonne œuure neantmoins le rendit encore plus suspect qu'au-parauant; comme si tout cela n'eust tendu qu'à practiquer la Noblesse de la Prouince, pour former vn Party. De maniere, que pour s'atisfaire pleinement vne fois pour toutes à l'humeur de trois ou quatre nouueaux hommes d'Estat, à qui tout ce qu'il faisoit donnoit de l'ombrage; il fallut qu'il prist le chemin d'Auignon, & qu'il attendist doucement sur le bord du Rhosne, que ces exhalaisons chaudes, dont s'estoit formé le tourbillon, qui l'auoit enleué de celuy de Seine, se dissipassent d'elles mesmes, & fissent iour à la lumiere de la verité. Il n'y demeura pas inutile, non plus qu'ailleurs. Je vous ay desia parlé de cet excel-

lent liure, qui forme le Chrestien à la vraye creance des choses diuines : ce fut le fruit du séjour qu'il y fit. Outre l'applaudissement qu'il en eut de toutes parts, comme d'une piece vraiment digne de son erudition & de sa pieté tout ensemble, le contentement qu'il y prit, luy fut comme une espee de liniment aux playes domestiques qu'il receut en ce temps là. Son frere aîné, que la mesme tourmente auoit ietté sur la rade, perdit lors sa femme premierement, & puis le fils unique, qu'elle luy auoit laissé. Il partagea ces deux afflictions avecque luy, d'autant plus sensibles à l'un & à l'autre, qu'elles leur tetra-choient presque toute esperance de voir prouigner le nom de leur famille dans la posterité. Cependant la retraite de Blois, ayant, comme vous sçauiez, changé tout à coup la face des affaires, quand on y songeoit le moins ; le plus salutaire & plus prompt expedient que l'on pût prendre sur ceste rencontre, fut de rapprocher celuy, qu'on sçauoit auoir tousiours esté le principal instrument de ceste concorde, que l'on estimoit estre le vray ciment de la tranquillité publique. On le fit donc reuenir à Angoulesme, où la souuenance du passé luy rendit tout aussi tost sa place dans la creance d'une Princeesse, qui n'oublie iamais rien que les desplaisirs qu'on luy fait : les artifices d'une lettre malicieusement supposée, n'ayant seruy qu'à decourir l'enuie d'un Estranger, qui pensoit s'auancer en le reculant. Quelque temps apres, le mauuais destin de la France ayant tourné les mescontentements en manifestes, & les deputations en armées ; il trouua si puissamment à la réunion des esprits, que l'accord qui suyuit la déroutte du Pont de Cé, fut le fondement du repos dont nous jouyssons encore à present. Ce qui luy donna tant de reputation d'une part & d'autre, que si l'on recogneut, qu'il auoit esté grandement utile, pour remettre les choses en l'estat où la raison vouloit qu'elles fussent, on iugea qu'il n'estoit pas moins necessaire pour les y maintenir. Le Roy, dans l'esprit duquel la cognoissance des seruices qu'on luy rend, ne demeure iamais infertile à ceux qui les luy ont rendus, pour recompenser les siens, & l'obliger à les continuer, luy procura bien tost apres par l'autorité qu'il a dans Rome, l'honneur du Chapeau. Ce ne fut pas tout. Ceux qui auoient eu par le passé le principal maniment des affaires, estans tous depuis ou decedez, ou elloignez, la Majesté iugeant selon sa prudence singuliere, qu'elle ne pouuoit commettre le soin des plus importantes à personne qui s'en

M. DC. XXVII.

LETTRE DE-
CHIFFREE.

acquittast mieux que luy, qui s'en estoit tousiours tres-bien acquitté, luy donna il y a prés de quatre ans, dans son Conseil estoit la place où nous le voyons aujourd'huy. L'euement a tesmoigné que son choix ne l'a point trompée en cela. C'est ce que vous auez à monstrier icy, *ТНЕОРОМРЕ*, par vne deduction sommaire de ce qui s'est passé depuis. Ce qui vous sera d'autant plus facile, que plusieurs ont desia publié dans leurs escrits tout ce qui se peut dire de particulier sur ce sujet. Mais pourec qu'ils n'en parlent pas tous d'un mesme ton, & que leurs sentiments se trouuent là dessus en beaucoup de choses, aussi differents que leurs interrests; vous vous souuiendrez, comme i'estime, que vostre ayeul nasquit en France, & que vous y auez esté nourry. Sur tout, donnez vous, ie vous supplie, bien garde d'en croire ce que ie ne sçay quels broüillons, aussi malins qu'importuns, en ont faussement écrit souz noms empruntez; comme venant de personnes interessées, & tellement partiales, qu'il ne faut qu'entendre leur gros Latin, pour recognoistre tout aussi tost, de quel esprit ils sont poussez contre celuy que ie vous dépeins; Qui reputant à faueur d'auoir pour ennemis de sa reputation tous ceux qui le sont de la grandeur de son Maistre, passe legerement avecque mespris, sur tous les mauuais discours, ainsi que sur certains petits animaux, des ordures desquels on craint de se souiller, en les écachant. Rien de cela ne le touche. Il sçait que la gloire de ses actions ne peut non plus estre ternie par les médifances de quelques Estrangers, à qui sa vertu déplaist, que la lumiere du Soleil obscurcie par les maledictions de quelques peuples, que sa chaleur incommode. Et sa condition seroit sans mentir bien miserable, si pour se maintenir en l'estime, où ses merites l'ont mis dans le monde, il auoit à lutter tous les fantosmes semblables à ceux que les malignes vapeurs de l'enuie formoient il y a deux ans contre luy, sur les galeres de Genes, ou dans les poisses de Prague. Il a tant de belles & grandes choses à faire, pour le bien commun de la Chrestienté, qu'il seroit iniurieux au public, si de hui& mille sept cens & tant d'heures qu'il y a en l'année, il en auoit perdu la moitié d'une à cela. Il n'y pense pas aussi. Son esprit n'est continuellement rendu qu'à rechercher les moyens de rendre à l'Estat son ancienne puissance & dignité. C'est à quoy il s'addonne sans cesse, à quoy il s'employe sans relasche. Tout son temps & tout son soin vont là. Il s'éveille tous les iours à deux heures apres minuit, & trauaille

sans interruption iusqu'à cinq, lors mesme qu'il se trouue mal, ne prenant pas seulement bien le loisir de faire le malade, lors qu'il est. Le reste de la journée, il le partage entre tant d'occupations enchainées l'une avec l'autre, que sans en excepter ces petites retraites, que le seul desir de trauailler avecque plus de liberté, luy fait prendre par fois en diuers lieux, aux champs, il est perpetuellement dans les affaires, ainsi que dans des entraves; qui pour estre d'or, n'en sont que beaucoup plus pesantes. Plusieurs certes croyroient auoir esté grandement trompez, s'ils auoient changé leur condition avec la sienne, à ce prix là. Je ne dis pas de ceux que la dignité de leur naissance assiet souz le dais; mais de ceux-là mesmes, que la fortune laisse dans la foule, sans autre tiltre que leur nom, & sans autre reuenu que leur trauail. Ils preferent leur liberté à toutes les choses du monde; & c'est la chose du monde, dont il a le moins. Il n'a pas seulement vne heure le iour, qu'il puisse dire estre proprement à luy. De tous les plaisirs qui touchent les sens, & que la Sagesse la plus farouche peut accorder avec la haire & les pieds nuds, dans le cloistre, il en aime naturellement deux entre autres, d'une inclination particuliere; ce luy de la peinture, & celuy de la musique: à peine a-t'il douze fois l'année l'usage des yeux & des oreilles assez libre, pour en iouyr. Il est vray, que si d'une part il se priue en cela de quelque contentement, pour seruir le public, il se recouure d'un autre. Car quelle peinture luy peut estre plus agreable, que ses pourtraicts? qui se voyent en presque autant de lieux, qu'il y a de belles riës, & de bonnes maisons en ceste ville: & quelle musique plus douce, que ses loüanges? qui sont le sujet ordinaire de tout ce que les plus excellens esprits du Royaume écrivent aujourd'huy: deux tres-certaines & tres-assurées marques, l'une de l'affection qu'on luy porte, & l'autre de l'estime qu'on en fait. Vous estes trop esloigné de nous, pour voir ce que l'on attache icy aux parois; & il n'y a point de lunette de Hollande, qui porte depuis Pise iusqu'à Paris. Mais lisez ce que le commerce de l'impression fait passer tous les iours de France en Italie pour le contentement des curieux; & vous recognoistrez, que fort peu d'honnestes gens donnent le iour à leurs pensées parmy nous, sans rendre quelque tesmoignage de la veneration en laquelle ils ont ce grand Cardinal. On diroit que c'est à qui d'entre eux en dira plus de bien. L'un l'admire en vne chose, l'autre en vne autre; mais tous s'accordent vniuersellement en

M. DC. XXVII.

Lettres de
Chiffres.

cela, THEOPOMPE, qu'après le Roy, c'est à ses fideles & salutaires aduis, que ceste Monarchie doit depuis quelques années la durée de son repos, & la conseruation de son lustre. Le dis après le Roy; & ce n'est ny par coustume, ny par complaisance que ie le dis. Toutes sortes de raisons veulent qu'on rende à sa Majesté l'honneur qu'elle merite en cela. La plupart des ieunes Princes se plongent si debordément dans les voluptez, où leur inclination les porte, que se laissant entraîner aux mouuements de leurs passions, comme les Intelligences celestes à ceux de leurs Spheres, ils n'ont le plus souuent aucune cognoissance des resolutions publiques qui se prennent souz leur nom, que par l'extremité des malheurs, où l'ignorance de leurs affaires les reduit. Nous auons autresfois oüy parler de quelques vns, qui ne sortoient iamais qu'avecque sept mille fauconniets à la campagne, & n'en reuenoient qu'au bout de sept ans. Que leur pouuoient souhaiter autre chose leur ennemis, s'ils en auoient, sinon la longue continuation d'une vie, qui donnoit si beau jeu pour entreprendre sur leurs Estats? Le nostre est, Dieu mercy, bien esloigné de ces prodigieux dereglements d'esprit. Il va de vray quelquesfois à la chasse; & c'est presque le seul diuertissement qu'il se donne. Mais par vne moderation digne de sa prudence, il mesure si bien le temps qu'il employe en cét exercice, que le plaisir qu'il y prend ne luy a iamais fait perdre iusqu'à ceste heure, ny vne Messe, ny vn Conseil. Où rien d'important ne se resout iamais qu'en sa presence, apres vne longue & meure deliberation. Tellement qu'on peut dire avecque verité, que de tout ce qui s'arreste au cabinet pour le bien de l'Estat, sa Majesté est la premiere cause, d'où toutes les inferieures dépendent; comme toutes les roües d'une monstre, de celle qui fait mouuoir les autres. Mais, ny plus ny moins que nous ne laissons pas d'attribuer la production des choses naturelles à l'influence du Soleil, bien qu'il n'agisse que par la force que Dieu luy imprima dès le commencement du monde; rien n'empêche aussi que nous ne rapportions à la louange d'un Ministre, ce qu'il ne fait que par l'autorité, dont le Souuerain luy fait part. Et pourtant ne craignez point de dire hardiment de celuy-cy, que de tout ce qui s'est fait dutant son administration, soit pour la manutention, soit pour la refoimation de l'Estat; il en merite la principale gloire. Quant à ce qui s'est fait pendant ce temps-là, vous le pouuez sçauoir aussi bien que moy. La Gazette d'Italie est

l'Echo

l'Echo de toutes les nouvelles de l'Europe. Je serois trop long, si j'entreprendois de vous spécifier icy toutes choses par le menu ; je me contenteray de vous en ébaucher légèrement quelque partie, & laisseray le reste pour vne autrefois. Mais avant que de passer outre, j'estime qu'il ne sera point hors de propos, que je vous die vn petit mot de la forme qu'il tient aux conseils qu'il donne à sa Majesté, sur la diuersité des affaires qui se presentent. Aux choses ordinaires, & qui sont dans le train commun, il luy dit nettement ce qu'il en croit, avec autant de prudence que de sincerité. Aux choses épineuses, & dont le mauvais succez luy pourroit possible estre imputé par ses enuieux ; il garde ce temperament : qu'il se contente de luy faire balancer toutes les considerations qui doiuent estre représentées là dessus d'une part & d'autre, sans determiner précisément ce qu'il estime le meilleur : comme il fit tres-sagement l'année passée sur la conclusion de cét heureux mariage, qui fut le seau du repos public en vn temps, où quelques vns noïoyent de tres-pernicieux desseins, pour le troubler. Que s'il est besoin de luy donner vne pleine & parfaite resolution sur quelque matiere importante, qui regarde le corps de l'Estat ; il luy propose la necessité de conuoquer les grands de la Cour ; non pas pour leur faire approuver simplement ce qui est desia resolu auparauant, à l'imitation du Cardinal Ximenes, qui se donnoit quelquesfois assez imperieusement ceste autorité en Espagne : mais pour auoir leur aduis, & s'y conformer ; ainsi que nous le luy vîmes pratiquer à Fontaine-bleau, apres le partement de Monsieur le Legat ; se déchargeant par ce moyen de l'enuie, qu'eurent fort rarement ceux, qui veulent que tout passe absolument par leurs seules opinions. Au demeurant, de quoy qu'ils s'agisse, il n'a point d'intérêt que celuy du public ; & de tout ce qui regarde le bien de son Maistre, il n'en delibere iamais qu'avecque son deuoir, & le bon Genie de la France : n'estant pas mesme iusqu'aux plus vifs & plus iustes sentimens de la Nature, qu'il ne soubmette au desir ardent qu'il a de le faire bien servir. Ceux qui scauent ce que la jalousie du gouvernement d'Angers luy cousta dans Angoulême, n'eussent iamais creu qu'il eust pû voir de bon œil celuy de Bretagne dans vne famille fatale à la sienne. Et ce fut luy pourtant, qui sauorisa dans l'esprit du Roy la nomination de ce braue & genereux Seigneur, qui le tient à ceste heure ; comme d'un homme, qu'il estimoit tres-necessaire en vne Prouince, où, la faction qu'on venoit tout

M. DC. XXVII.

LETTRE DE
CHIFFRES.

fraîchement d'y estouffer, pouuoit encore trouuer de tres-dangereuses ressources, souz quelque autre moins fidele & moins courageux que celuy-là. Je pense vous auoir escrit assez particulièrement deslors tout ce qui se disoit icy de ceste menée; dont il découurit & dissipa presque en mesme temps l'orage avecque tant d'heur, qu'il n'en reste plus maintenant autre chose, qu'une secrette haine, que couuent au fonds de l'ame contre luy, ceux qui sans luy fussent infalliblement venus à bout de leurs funestes & tragiques desseins. Et pource qu'il y en a quelques vns d'entre eux, de qui le pouuoir n'est pas moins à craindre que l'esprit: il se laissa sagement persuader quelque temps apres, de pouruoir à la seureté de sa personne. Ce qu'il eust possible fait puissamment par le moyen de ses parens & de ses amis, qui sont en assez grand nombre, pour le courir contre toutes fortes d'entreprises. Mais n'estimant pas raisonnable d'arrester autour de luy, pour sa defence, des gens, que l'obligation de leurs charges pourroit peut estre appeller ailleurs pour le seruice du Roy, il iugea que, suiuant ce que sa Majesté luy commanda là dessus, il feroit plus à propos de s'asseurer de certains hommes, pour le suiure & l'assister, quand il en seroit besoin: ainsi que fit en vne pareille occasion le Cardinal de Lorraine, il y a soixante quatre ans. Sa meilleure sauuegarde neantmoins est la bien-veillance de son Maistre, qui s'interesse avecque tant d'affection en tout ce qui regarde son plus confident Ministre, qu'on ne le scauroit heurter tant soit peu, sans blesser en sa pourpre l'autorité souveraine de celuy qui le maintient. Surquoy j'ose dire, THEOPOMPE, que le zele avec lequel il l'a tousiours tres-dignement seruy, merite qu'il prenne, comme il fait, le soin de la conseruation contre ceux, qui ne luy en veulent, que pource qu'il les a empeschés de faire au preiudice de sa Majesté ce qu'ils vouloient. Et qu'il ait tousiours tres-dignement seruy, c'est ce qu'il m'est tres-aysé de vous monstrier, par la representation des choses qu'il a genereusement entreprises, & glorieusement démenées depuis quelque temps. Je viens à ce que ie vous en ay promis. L'affaire de la Valteline ayant esté ou la cause, ou l'occasion de la plupart des troubles, qui ont balancé toute la Chrestienté, durant quelques années, j'aurois bien de quoy m'estendre dessus, si ie voulois: vous pourrez en discourir amplement, si vous le trouuez bon; pour moy, ie n'en diray que ce mot. Si la mesme chose fust arriuée il y a dix ans, aux Grisons, ie doute fort, à

à parler franchement, s'ils eussent trouué assez d'appuy en nostre alliance contre les menées des Espagnols. On eust gauchy peut estre, & biaisé doucement sans bruit, selon la coustume; mais de s'en remuer à bon escient, pour couper, comme il a fait, le mal à la racine, par la demolition entiere des Forts, selon le traité de Madril, c'est ce que l'on n'auoit garde d'entreprendre. Ce n'estoit pas l'air du siecle. Aussi faut-il aduoier, THEOPOMPE, que ce ne fut pas vn petit dessein, de se resoudre à porter nos armes au dehors, en vn temps où le mauuais vent qui souffloit sur la coste de Bretagne, menaçoit le dedans du Royaume d'vn orage mille fois plus dangeux que tous ceux qui s'éleuent en pleine mer. Ce qu'vn chacun apprehendoit d'autant plus, que le peu de soin que nous auons eu iusqu'à ceste heure de nous fortifier sur cet Element, nous expose à l'insolence de ceux, qui ne peuuent estre puissants contre nous, qu'autant que nous voulons estre foibles. Si falloit-il remedier promptement à vn mal, que le retardement pouuoit empirer. Et le seul moyen pour lors estoit d'aller chercher de l'ayde chez nos plus proches voisins. Ce fut ce qu'il proposa tout aussi tost; ce fut ce que l'on rejeta d'abord. Et l'apparence, disoit-on, que des gens que l'intérest d'vne commune creance, quoy que fausse, lie plus estroittement entre eux, que toute autre sorte de considerations avec les autres, nous present les mains en vn combat, dont ils croiront que le contrecoup pourra tomber tost ou tard, quelque iour sur eux? Il n'y en auoit certainement pas beaucoup. Il l'entreprit neantmoins, & mesnagea selon la coustume, si dextrement l'affaire, que contre l'opinion de la plupart, & malgré le presche seditieux d'Amsterdam, il se preua, par heureusement de l'assistance des Anglois & des Hollandois, contre les perturbateurs du repos public. Ces Isles qui sont autour de la Rochelle, furent & le champ de la bataille & le prix de la victoire. Vn de mes amis a fait vne ample & fidelle relation de ceste petite guerre; ie vous l'enuoye: vous en tirerez ce qu'il vous plaira; le reste ne sera pas perdu; quelque autre en pourra bien faire son profit. Ce me seroit vne impertinence de vous en offrir autant apres cela: pour le fait de Genes, vous estes sur les lieux; & auez presque pu voir de vostre fenestre toute ceste grande Ville tellement ébranlée du seul bruit de nos approches, qu'il sembloit qu'elle eust esté prise dans Gauy. Que si le progres ne répondit pas depuis, ce semble, au commencement, ie

M. DC. XXVII.

L'ETRE DE
CHIFFRE.

n'ay rien à vous dire là dessus, THEOPOMPE, si ce n'est que le but de toute ceste équipée n'ayant esté que de faire vne diuersion des forces du Milanois, nous eusmes pour ce regard tout ce que nous voulions. Je laisse à part l'accomplissement du mariage d'Angleterre; qui ne fut pourtant point à mon aduis, en quelques termes où nous en soyons à present, vn des moindres ouurages de celuy qui l'acheua: ayant fallu rompre en la personne du Comte de Gondemare toutes les artificieuses menées de ceux, qui remuerent ciel & terre, pour renouier à nostre preiudice le traité, qu'ils craignoient que nous fissions au leur. Et cependant ce sont eux qui le luy reprochent couuertement auioird'huy: ne considerants pas, que si l'on eust fait autrefois le scrupule, qu'ils vouloient que nous fissions lors, de s'allier avecque des gens de diuerse creance; ils ctoupiroient possible encore dans la vicille & presque fatale erreur de leur Nation: d'où rien ne les tetira, apres la grace de Dieu, que la dextérité d'une fille de France, qui ramena doucement par ses persuasions vn de leurs Roys, son mary, à la cognoissance de la vraye Foy. Qui sçait si le Ciel ne se voudroit point seruir en ceste Isle là, d'un instrument semblable, pour produire vn semblable effet? Il se void de plus grands miracles tous les iours. Je crains bien toutesfois que ces grands Catholiques, qui n'ont du zele qu'en la bouche, & qui très-volontiers accorderoient vn cinquiesme Euangile avec vne cinquiesme Monarchie, pourueu que ce fust à leur profit, n'aymassent beaucoup mieux y voir changer l'Estat que la Religion. Ils y trouueroient de plus grands aduantages. Je diray plus: mais ie me retiens, & passe à ce qui touche plus particulièrement mon sujet: c'est le retablissement du bon ordre, que nostre grand Homme commence de faire reluire en diuerses parties de l'Estat, par la reformation des abus, qu'on estimoit les plus difficiles à déraciner. Te vous en specifieray quelques vns. Ceste fureur brutale de s'aller tout simplement couper à tous coups la gorge, sur la moindre pointille du monde, estoit si bien tournée de tolerance en coustume, & de coustume en tyrannie parmy nostre Noblesse, que, comme on estimoit autrefois infames en Macedoine ceux qui n'auoient iamais tué d'ennemy du pais, on ne reputoit genereux en France, que ceux qui auoient osté la vie à quelque sujet du Roy. Il n'est pas croyable, THEOPOMPE, combien ce malheur funeste, nous a depuis Henry second fait perdre d'hom-

mes, & de braues hommes, s'il en fut iamais sous le Ciel. Je le dis avec vn regret extremé. On se pourroit faire auourd'huy de leurs corps vn pont, pour passer à la conqueste du Leuant. Il y a si bien pourueu, qu'il ne se parlera plus de duels dans peu d'années, que comme des eclypses, & des tremblemens de terre, fort rarement. La Lieutenance du Roy en Champagne, & le gouuernement de Senlis ostez en effet à deux qui auoient rompu les defenses de se battre, ont mieux affermy l'obseruation de l'Edict en vn an, que plusieurs testes couppees en effigie, n'auoient fait auparavant en cinquante. Le desordre qui se commettoit depuis long temps en l'administration des finances, estoit vn autre des plus dangereux maux, qui trauailloient ce Royaume: le plus clair de la substance du peuple s'écoulant de telle sorte entre les doigts de certaines Harpyes, que l'argent du Roy n'estoit pas tant la recompense de ceux qui l'auoient seruy, que la proye de ceux qui s'en seruoient, comme du leur. L'erection de la chambre de Iustice, que l'on establir il y a trois ans par son aduis, arresta le cours de ceste corruption; qu'il importoit d'autant plus de reprimier promptement, que l'Estat, de quelque part qu'en vienne la principale cause, est reduit aux plus grandes necessitez, où possible il se soit iamais veu: estant tres-certain, que le Domaine est presque engagé tout à fait; & que de prés de dixneuf millions de liures, à quoy vont les tailles, il en demeure plus des deux tiers entre les mains de vingt & deux mille Collecteurs, & de ie ne sçay combien d'autres Officiers, au profit desquels elles ont esté alienées à diuerses fois. Ce qui soit dit, s'il vous plaist, entre nous deux. Il n'est iamais bont d'éuenter les defauts d'un Royaume; que lors qu'on est assemblé pour y pouruoir. Les autres peuples ont, croyez moy, les leurs; & peut estre d'autant plus sensibles, & plus grands, qu'ils ont moins de liberté de s'en plaindre, & moins d'esperance d'y remedier. Mais, comme nos Almanachs ne remarquent point d'autres eclypses, que celles qui paroissent sur nostre horizon; les hommes de mesme ne publient ordinairement que les incommoditez qu'ils ressentent, sans regarder ailleurs. Et que nous ne soyons pas seuls en peine pour ce sujet; il me seroit tres-aisé de le vous faire toucher au doigt par le menu, si ie l'auois entrepris. Le voulez-vous voir en un seul article? Considerez, ie vous supplie, *THEOPOMPE*, que le plus puissant de tous nos voisins, à qui le Soleil, disent ses adoreurs, ne se couche iamais d'un costé, qu'il ne se leue de l'autre,

M. DC. XXVII.

Lettre de
CHIFFRAE.

ne ſçauoit trouuer auourd'huy dans vingt-cinq ou trente Royaumes qu'il poſſede, dequoy payer ſeulement les garniſons de Flandres, ſ'il n'empruntoir plus qu'il ne donne. Vos voiſins de Genes en diroient bien quelque choſe, ſ'ils vouloient; & tout ce menu fretin de quartilles de cuiure, dont l'Eſpagne eſt pleine depuis peu, monſtre bien, qu'avecque tous ſes magnifiques theſors des deux Indes, il ne laiſſe pas d'eſtre deux fois plus incommodé que nous. Il y en a qui nous aſſeurent icy; qu'il mange à preſent, par aduance, l'an 1637. Je ne ſçay pas ſ'ils ont ſupputé fort exactement ce qu'ils diſent: mais ce que nous auons leu dans vn liure imprimé l'année paſſée à Madril, nous fait preſumer, que ſ'il y a de l'erreur au calcul, au moins n'eſt elle gueres grande. Le Conſeil de Caſtille, apres auoir repreſenté à ſa Majeſté Catholique, que la miſere extrême du peuple auoit deſia rendu la pluſpart des maiſons, voire meſme des Eglifes deſertes, tant aux villes, qu'aux champs; luy remonſtre qu'elle ne ſ'entretient tantotſt plus d'autre choſe, que de ce que luy vaut la diſpenſe de manger de la viande defenduë aux iours maigres; ſans qu'il luy reſte preſque aucun moyen de ſe releuer, qu'en reuouquant, à l'exemple de quelques vns de ſes predeceſſeurs, les dons exceſſifs faits depuis quelque temps en çà. C'eſtoit l'année 1619. que rout ce diſcours ſe faiſoit: la conqueſte du Palatinar a bien eſlargy leurs frontieres, mais non pas accru leurs receptes depuis. Il ne faut que icter la veuë ſur les autres Eſtats de la Chreſtienté, pour recognoiſtre qu'ils ne ſont pas beaucoup mieux. Mais nous nous eſloignerions trop. Je n'ay dit cecy que par occaſion, en paſſant. Je viens à ce qui regarde la marine. L'aſſerte de ce Royaume entre deux mers, la commodité de ſes ports les plus beaux de la Chreſtienté, l'abondance des choſes neceſſaires à la nauigation, ſi grande, qu'il en fournit la pluſpart des peuples voiſins, ſont des aduantages de la nature, que noſtre ſeule negligence nous peut oſter. Nous les auons laiſſé perdre long temps y a; Celuy dont nous parlons, trauaille tant qu'il peut à nous les rendre ſouz les heureux auſpices du Roy; qui luy a donné à cét effer la Surintendance de tout ce qui concerne ceſte affaire. Ce qu'il embraille avecque autant plus d'ardeur, qu'il en recognoiſt l'vtilité plus certaine & plus grande: n'y ayant point de doute, qu'il n'en reuienne dans peu de temps vn profit inestimable à ceſte Couronne. Il y a des Royaumes qui n'ont preſque point d'autre reuenu que

celuy-là. Et quand cette consideration cesseroit pour les raisons que s'imaginent quelques-vns, à qui rien n'agrée, que ce qui n'agrée à personne qu'à eux; tousiours seroit-il de la dignité du plus grand & plus puissant Prince de l'Europe, d'auoir au moins de quoy couvrir ses sujets sur trois cens lieues de coste qu'il a, contre les rauages que les Corsaires y font tous les iours; estant sans mentir chose également honteuse & déplorable, que faute de quelque centaine de vaisseaux bien entretenus, plusieurs milliers de nos hommes gemissent miserablement aujourd'huy dans la Barbarie, sous la pesanteur de leurs fers: sans que ie die rien de tant de pertes, que ce manquement cause en beaucoup de lieux, à la ruine d'une infinité de pauvres familles. L'adiousterois encore à tout cela, le reglement du luxe, la démolition des places qui ne peuvent seruir qu'à nuire, & quelques autres resolutions de pareille importance, si ie ne commençois à me laisser d'escrire si longuement. Car bien qu'elles ne soient point encore pleinement executées, ainsi qu'il seroit grandement à desirer, l'assurance que j'ay, qu'elles le seront toutes infalliblement en temps & lieu, pource qu'elles le doiuent estre, fait que ie ne doute point de les compter dès ceste heure parmy les choses qu'il a desia faites. Entre les beaux songes & les bonnes intentions de la plus part des hommes, ie n'y mets pour l'ordinaire gueres plus de difference, qu'entre les originaux & les coppies de leurs pourtraicts. Le monde est plein de gens, qui font les plus excellentes propositions, qu'on puisse imaginer; cherchez après, qui les effectue. Il n'est pas de ce nombre là. Il n'entreprend pas legerement: mais ce qu'il entreprend vne fois, apres auoir bien pesé l'affaire, il le poursuit avecque vne si constante vigueur, qu'il faut que tout luy defaillle, ou qu'il en vienne à bout. Il n'est encore qu'au milieu de son aage: ie croy fermement neantmoins, que suivant la protestation qu'il fit cét Hyuer, deuant le Roy & les Notables, il sortiroit dès demain tres-volontiers du monde, si deuant qu'en partir, il auoit pû voir l'accomplissement de tout ce qu'il a projecté dans l'ame, pour la restauration de l'Estat, tant il desire de l'acheuer. C'est ce qui nous doit faire bien esperer de ceste derniere Assemblée, dont ie me promettons que nous verrons bien-tost éclore les fruits. La Declaration enuoyée par sa Majesté sur ce sujet au Parlement, est vne caution tres-assurée du bien que chacun en doit attendre: j'en ay mis vne coppie dans ce paquet, avecque le reste. Et quand elle aura produit ses effects; il n'y aura pas inf-

M. DC. XXVII.

Lettre de
Chiffres.

qu'à ses ennemis, & à ses ennemis mesmes, qui n'aduoient; qu'il est vraiment vn de ces hommes extraordinaires, que la Prouidence diuine suscite dans les Estats, lors qu'elle les veut remettre en leur premiere splendeur. Mais quand il ne feroit iamais que ce qu'il a desia fait, vous trouuerez, comme ie croy, sans plus rien attendre, en ce que ie vous ay dit, dequoy l'éleuer avecque raison au dessus de tous ces autres Cardinaux; dont vous esleuez les vies. Conferéz-les ensemble sans préjugé, vous recognoistrez qu'ayant toutes leurs plus grandes vertus, sans auoir vne seule de leurs moindres imperfections; il merite au iugement de tout le monde, d'estre preferé en toutes choses à ceux qui ne luy peuvent estre comparez en vne seule. Non que ie ne croye, que, comme il y a des gens, qui prennent pour taches dans le corps du Soleil, ce qu'ils ne scauent que c'est; il n'y en puisse auoir aussi, qui faute de bien examiner les affaires, l'accusent de ce qu'ils mettroient assurément entre ses louanges, s'ils le regardoient, comme il faut. Je ne m'en estonne pas. Que le plus doux, le plus courtois, le plus sage, le plus habile, le plus religieux, & le plus saint homme du monde, soit par l'aduis commun des trois Ordres du Royaume conuoquez solennellement à cet effect, appelé dans vne pareille charge, ie me soumetts à tout ce que les hommes craignent le plus, si dans moins de six mois, il n'a plus de contrerolleurs que de temoins de ses deportemens. Mais ie suis certain, que pour peu que l'on se donne la peine de bien considerer toutes choses, on verra que ce que reprochent quelques-vns à celuy-cy, n'est rien qu'une preuue euidente de leur passion. Ils le blasment d'auoir fait accorder la paix aux Huguenots rebelles, apres leur défaite sur mer; & de n'auoir pas fait donner à sa Sainteté, sur le faict de la Valteline, toute la satisfaction qu'elle desiroit. Certainement, quand ces deux conseils seroient venus de luy seul, ie ne voy que l'on les luy puisse tourner à crime avecque raison. Car pour le premier poinct: ceux qui scauent que, sans parler des ruines de neuf cens Hospitaux, de deux mille monasteres; & de plus de vingt mille autres Eglises; le sang de sept cens soixante cinq mille hommes, respendu pour le faict de la Religion en France, dans moins de vingt ans, a plus affoibly la puissance du Roy, sur qui seul tombe tout se qui se perd de part & d'autre, que fortifié la cause de Dieu, qui n'est iamais moins glorifié que dans les armes; ceux qui scauent tout cela, dis-je, & quelle estoit lors la disposition de nos affaires, aduoieront aysement, que s'il persuada à sa Majesté, d'épargner

d'épargner ses sujets pour secourir ses alliez, comme elle fit; ce fut avecqu'un beaucoup plus de raisons, que n'en eut iamais le Cardinal Granuelle, d'empescher que Philippe II. ne fit aux Protestans d'Allemagne la guerre, que le Docteur Galle son Confesseur luy conseilloit. Car on sçait que ce fut luy seul qui rompit ce coup; & neantmoins nous ne voyons pas que ceste action ait tennu tant soit peu l'éclat de sa pourpre dans les Histoires de son pais: il n'en a pas esté moins estimé pour cela. Et quant à l'autre; outre, que le Roy ne pouuoit en façon quelconque, sans blesser sa reputation en violant sa foy, abandonner ceux que par toutes sortes de considerations il estoit obligé d'assister; ie ne suis pas seul en ceste opinion, THEOPOMPE, qu'on n'eust sçeu sur ceste occurrence, faire chose plus vtile, & i'ose dire, plus agreable à sa Sainteté; que de s'éloigner vn peu de ce que possible, quelque inuie qu'elle fust pour lors, elle eust esté bien marrie d'obtenir. Car qui ne recognoist le notable interest qu'à le Pape plus que tout autre, d'empescher que ceux, qui ne luy sont desia que trop redoutables, n'estendent encore leurs frontieres, du costé des Alpes, tous les iours? Le refus que fit autresfois vn de ses predecesseurs de souffrir la reünion de l'Empire d'Occident à celuy d'Orient, pour reioindre, suivant les offres qu'on luy faisoit, l'Eglise Grecque avecque la Romaine, n'eut point d'autre fondement, que l'apprehension de voir sur vne seule teste plus de puissance, qu'il ne luy sembloit estre expedient pour le bien de la Chrestienté: & la condition apposée à la premiere inuestiture du Royaume de Naples, auoit ceste mesme visée là. Ie ne puis, & ne veux iamais auoir que tres-bonne opinion du Roy, qui commande maintenant en Espagne: Mais, comme il y en a eu vn deuant luy, qui se donna la licence de contrerôler la sagesse de Dieu, en la fabrique de l'Vniuers; il en pourroit possible bien venir vn iour apres luy quelque autre, qui prenant pour defect en la direction de l'Eglise, tout ce qui ne s'accommoderoit pas à ses desseins, voudroit mettre la main à l'épée, pour redresser les affaires du Ciel, au niveau de celles de Madril. Ce ne seroit pas le premier. Et qui doute qu'en ce cas là, le plus vtile miracle, que sçauoient faire les clefs de saint Pierre, ce seroit de fermer promptement l'entrée, par où les Lutheriens pourroient se ietter de plein saut en Italie, sur les traces encore fraisches de ceux qui saccagerent Rome souz Charles Quint? Nous venons de la leur fermer. Et peut estre que de tant de bien-faits insignes, en consideration desquels Innocent I V. donna des Indulgences de dix iours à tous ceux qui

M. DC. XXVII.
LETTRE DE
CHIFFRE.

prierioient pour nos Roys, Urbain VIII. recognoiſtra avecque le temps, que ceſtuy-cy n'eſt pas le moindre. L'ay dit tout cecy, pour quelques vns des voſtres, THEOPOMPE, à qui tout ce qu'on fait pour le Vatican eſt crime, ſil n'eſt ratifié dans l'Eſcurial. D'où toutes fois ſont venus tous ces grands orages, ſous qui Clement VII. Paul IV. & pluſieurs autres euſſent eſté contraincts de ployer, ſans le ſecours du Louure, qui n'a iamais manqué depuis douze cens ans aux ſaincts Peres, quand ils en ont eu beſoin. De pareille trame eſt tout ce qu'ils ont declamé contreluy, ſur le renouuellement de nos anciennes alliances avecque des peuples de Religion differente à la noſtre. Dequoy neantmoins il ſe trouue ſi grand nombre d'exemples de toutes ſortes, dans toutes les Hiſtoires, tant ſacrées que prophanes, qu'il faut auoir tenoncé tres-expreſſément à la raiſon, pour trouuer mauuais, que nous ayons fait vne fois pour defendre nos Alliez, ce que ceux meſmes qui ne l'approuuent pas, ont fait ſouuent, pour opprimer leurs voiſins. Mais ce ſont pour la pluſpart Eſtrangers intereſſez, qui luy tournent à blaſme ces choſes là. Tout ce que deſireroient en luy parmy nous quelques vns des plus mal-aizez à contenter, ce ſeroit qu'il ſe laiſſaſt vn peu plus aiſément voir à tous ceux qui peuent auoir beſoin de ſa faueur; Qui n'eſt, à proprement parler, autre choſe que ſouhaiter à peu près, que de principal Miniſtre du Roy qu'il eſt, il deuiſt premier agent, c'eſt à dire, vn peu plus que ſolliciteur de tous les importuns de la Court; Occupation certes fort mal conuenable à ſa dignité. Ce n'eſt pas pourtant, que de luy meſme il ne ſoit d'vn naturel tres-facile, & tellement enclin à ſ'employer pour ceux qui le meriterent, comme ſçauent pluſieurs qui le cognoiſſent de longue main, que, ſuiuant ce qu'il a accouſtumé de dire, il ayme beaucoup mieux faire cent plaiſirs, que receuoir vn ſeul remerciement. Il le reſmoigne avec affection tous les iours par les eſſets à diuerſes perſonnes; qu'il eſt tres-aiſe d'obliger, pourueu que ce ne ſoit pas aux deſpens d'autrui. Mais ſa Maieſté l'ayant deuoié tout entier aux affaires publiques, l'a deſchargé entierement de celles des particuliers, par la deſenſe qu'elle luy a faite, de ſ'en meſſer en façon du monde, d'autant que le bien de ſon ſeruiſe le requiert. A quoy ſ'eſtant conformé, ſelon ſon deuoir, il ne traite pour l'ordinaire depuis quelque temps, qu'avecque les Miniſtres de l'Eſtat, & avecque les Ambaſſadeurs des Princes eſtrangers. On a recours, pour ce qui regarde la iuſtice, à Monſieur le Garde des Seaux, & pour ce qui touche les Finances, à Monſieur le Sur-intendant. Il ne prend le ſoin, que de ce qui regarde le gros des affaires; ſans toucher aux

fonctions particulieres des principaux Ministres. En quoy certainement ie ne scaurois assez louer sa moderation. Nous en auons veu de nostre temps, qui croyans que ce fust peu d'auoir la plus grande autorité, s'ils ne l'auoient toute entiere, ne se contentoient pas d'estre les premiers; ils vouloient estre seuls. De façon que tous les autres n'estoient proprement que comme ces faux Soleils, qui n'ont point de subsistence, qu'en la veüe de ceux qui les regardent. C'est que ces hommes là estoient ambitieux; & cestuy-cy ne l'est point. Et comment le seroit-il? Veu que dans le train de la profession qu'il fait, il ne void rien au dessus de son Chapeau, que ce Regne, au dessous duquel tous les Princes Chrestiens abbaissent humblement leurs Diademes, & leurs Sceptres. Il ne peut estre plus qu'il est; Ce peché originel, que le Baptême n'efface point, l'empesche de monter plus haut; Et d'un homme qui n'a rien à esperer de plus grand que ce qu'il est, il n'y a iamais à craindre qu'il fasse rien que ce qu'il doit faire. Vous sçavez l'histoire du Cardinal Volsay. Le seul desir de s'éleuer à la supreme dignité de l'Eglise, l'engagea dans les intrigues, qui le perdirent à la fin. Le nostre est guery de ce mal. Que s'il est exempt d'ambition, il l'est encore d'autant plus d'auarice, qu'elle ne naist ordinairement, que dans des esprits aussi bas, que le sien est genereux. Il fait vne dépense splendide, & conuenable au rang qu'il tient auprès du Maistre qu'il sert. Il est grandement charitable; On l'a veu suiuý durant le dernier voyage du Roy, d'un tres-grand nombre de pauures, dont il estoit, comme il est encore en quelque part qu'il aille; le Pere nourricier. Il bastit outre cela la Sorbonne; desirant d'estre à l'aduenir le Restaurateur de Celle, dont il est à present Prouiseur, & sur les bancs de laquelle il a fait autresfois les merueilles que tout le monde sçait. Tout cela ne sent point son homme, qui se soucie des biens, qu'autant qu'ils peuuent estre à la Vertu, des instruments de bien faire. Il en pourroit auoir plus qu'il n'en a, s'il vouloit. Il ne le veut pas. Je vous ay parlé de quelques hommes, qu'on luy a fait prendre, pour l'assister au besoin, contre ceux qui voudroient entreprendre sur luy. Il les entretient du sien, sans auoir iamais voulu que ce fust aux despens du Roy, quelque instance qu'il luy en ait faite luy mesme. Il y a bien plus; c'est que sa Majesté l'ayant voulu gratifier d'une pension extraordinaire de soixante mille liures, il s'est contenté qu'elle l'en ait iugé digne, sans en auoir iamais voulu rien toucher. Nostre Histoire remarque, THEOPOMPE, que l'Admiral de Granville restitua par son testament, ce qu'autresfois il auoit eu de Charles VIII. en don; & quel'Admi-

M. DC. XXVII.

Lettre de
chiffre.

ral d'Annebault refusa ce que François I. luy vouloit donner : i'vñ & l'autre faisant conscience de tourner le suc du pauvre peuplc à leur profit, ayants dequoy viure d'ailleurs. Bien que ces deux memorables actions leur ayent iustement acquis la loüange, qui leur en est demeurée pour iamais ; si peut-on dire neantmoins, sans la diminuer beaucoup, qu'il y auoit encore en cela quelque reste de ce bon vieux temps de nos Peres, où la Vertu tenoit dans le monde le rang, que la corruption des mœurs luy a fait perdre depuis. Mais, qu'en vn siecle comme le nostre, où l'on mesure le merite d'un homme à son reuenu, & où l'argent fait, par maniere de dire, le cinquiesme element d'un chacun, quelqu'un ait ce pouuoir sur soy-mesme, que de le mépriser de la sorte ; c'est veritablement ce que plusieurs voudront aussi peu croire qu'imiter. Vous aurez peine à faire entrer ce Prodige dans la croyance de ceux qui liront ce que vous en écrirez : Et toutesfois il n'est rien de plus certain. L'auroy bien encore beaucoup de choses à vous dire de luy sur ce sujet, comme sur le reste ; s'il n'estoit temps de finir. Ce Cavalier Romain, qui se souuient, à ce que vous me mandez, de l'auoir veu fort souuent autresfois chez les Cardinaux Delfin & Pinelli, pourra possible, s'il est necessaire, remplacer du sien vne partie de ce que i'en laisse ; Attendant que, comme ie vous ay promis, ie vous en écriue vne autrefois à plein fonds : ainsi que ie feray dans peu de temps, aussi tost que j'auray sçeu, si ceste-cy vous a esté plus fidelement rendue que les dernieres. Car bien que j'aye déguisé tout expres icy nos deux noms, & chiffré tout ce qui pouuoit donner quelque lumiere de ce que i'y veux cacher à ceux, qui des nouuelles que ie vous ecris à Pise, en font des Gazettes à Rome ; ie ne feray pourtant iamais bien certain que vous l'ayez receue, iusqu'à ce que vostre response m'en ait asseuré. Donnez m'en donc aduis, s'il vous plaist, le plustost qu'il vous sera possible, & dépêchez promptement ce bel Ouurage, qui fera voir sans doute aux aages suiuians, le pourtrait du plus excellent homme, que les siecles passez ayent iamais veu.

RESPONSE A V MANIFESTE.

DE MONSIEVR
LE DVC DE SAVOYE
DEDIEE A SON ALTESSE.

Traduite de l'Italien imprimé à Francfort.



L arriua à Rome par le dernier Ordinaire, vn discours François intitulé, *Auis au Roy sur les mouuemens d'Italie*, qui donna sujet de parler à plusieurs personnes sçauantes, dans vne maison de qualiré, où s'assembloit tous les iours les plus excellens esprits de la Ville, & où pour se diuertir se trouuent aussi plusieurs Seigneurs & Ambassadeurs. Chacun cherchant qui en pouuoit estre l'Authcur, à cause qu'il ne semble ny bien informé des affaires, ny affectionné vers sa Majesté tres-Chrestienne à laquelle il s'adresse, le Comte Louïs d'Aglié, lvn des assistans, qui est à Rome de la part de Monsieur le Duc de Sauoyé, nous osta de doute, declarant franchement que c'estoit son Maistre, potré à cela de la seule affection qu'il a pour la France, & dvn extrême desir de la paix publique, qui ne se peut acquerir par vn meilleur moyen, qu'en mettant Casal entre les mains des Espagnols, puis qu'ils n'ont sçeu le prendre, pour ce qu'autrement l'Empereur s'en ressentiroit au desaduantage de tous, & seroit continuellement la guerre pour ce sujet: Qu'il valloit beaucoup mieux se resoudre promptement à ce qu'il faudroit tousiours faire avec le temps, quand bien le Roy de France s'en mesleroit: Que le Roy d'Espagne est si bon, & si iuste, qu'il recompensera liberalement Monsieur de Mantouë de ce qu'il luy ôtera pour le bien commun: & qu'autrement l'Italie est menassée de beaucoup de maux.

M. DC. XXVIII.

Tous les assistans deuindrent muets à ces paroles, & se retirerent sans y respondre, disans en eux-mesmes que les choses ne se passeroient pas de la sorte. Moy seul estant demeuré avec le Maistre de la maison, il me commanda de faire response à ce discours, avec

M. DE XXVIII
RESPONSE AU
MANIFESTE
DE MONSIEUR
LE DUC DE
SAVOYE.

tout le respect deu à vn si grād Prince; Et bien que cette charge fust difficile, ie ne la peüs refuser, venant d'vne personne qui a toute authorité sur moy; & ne l'acceptay toutesfois qu'à condition que l'impression s'en feroit en Allemagne: ne desirant receuoir ny blâme, ny honneur de mon travail, que ie dedie à vostre Altesse: mais non sans crainte, ayant les mesmes consideracions de ce Philosophe, qui pressé par l'Empereur Adrian de disputer contre luy le refusa, disant qu'il ne pouuoit contester contre vn Prince enuironné de Legions. Ainsi voyant vostre Altesse armée & puissante, & estant prest d'entret en lice avec vn si grand Prince, on me doit excuser si ie manque de hardiesse: Néantmoins sçachant que vostre iugement & vostre bonté égaleront vostre grandeur & vostre courage, j'espere que vous m'escouterez fauorablement, puis que Dieu m'est tesmoin que ie ne pretends par ce discours, que d'esclaircir vostre Altesse des choses dont possible elle n'est pas bien informée; ne me proposant aurre fin que son serulce, & celuy de l'Italie, ma chere patrie, pour laquelle ie respandrois volontiers iusques à la dernière goutte de mon sang.

Le discours de vostre Altesse contient treize poincts. Le premier, Qu'il semble que le Roy tres-Chrestien se departe des premières resolutions prises par la Roynie sa mere, & les anciens Ministres de Henry le Grand, de maintenir la paix de la Chrestienté, & d'establi la vraye Religion par tout son Royaume, en souffrant (comme il fait) que l'on y leue des gens de guerre pour le secours du Duc de Mantouë: Que c'est rompre avec Espagne, en contreuenant aux traittez faits avec des mariages si celebres: Qu'il peut arriuer de tres-grands inconueniens de cette guerre, teprésentez par vostre Altesse, en laquelle l'Empereur comme interessé entrera au grand prejudice de ce Royaume, veu le mauuais estat où il est maintenant: Qu'on peut aller de Flandres à Paris sans passer aucune riuiere: Que la necessité contraindra vostre Altesse avec grand nombre de parens & amis, à s'armer pour la iuste defense contre sa Majesté tres-Chrestienne: Que le Roy n'est pas obligé d'assister le Duc de Mantouë: Que sa Majesté pour conseruer son autorité en Italie, deuoit plustost prendre l'occasion de la Vatelaine: Que Casal n'est pas de grande consideration: Que les passages pour entrer en Piedmont sont tres-difficiles, à cause de la grande resistance qui s'y rencontrera: Qu'il n'y a point d'apparence de faire la guerre à vostre Altesse, qui a dans sa maison Madame sœur de sa Majesté; Er que l'on ne doit pas pour vn Prince Estranger perdre des Princes si proches de sang & d'alliance, & les contraindre à s'vnir avec Espagne.

Que les despenses seront si grandes, qu'elles suffiroient pour conquérir des Royaumes: Que ce seroit vn meilleur conseil au Duc de Mantouë, d'eschanger les États qui sont en dispute contre d'autres plus proches de luy: Et enfin, Que quand toutes choses succederoient comme ledit Duc le petit souhaitter, la situation de ses pays l'oblige pour sa seureté, ainli que ses Predecesseurs, à demeurer tousiours bien avec Espagne.

En baissant les armes ie dis, que tout le monde s'estonnera d'vn tel discours: Le Roy tres-Chrestien est depuis vn an deuant la Rochelle, pour dompter des Rebelles Heretiques; & durant ce temps vostre Altesse se joint avec quelques Ministres du Roy d'Espagne, afin de despoüiller vn Prince, lequel pour se defendre d'vne si iniuste inuasion, a recours à ses amis qui ont leué vne armée en France pour le secourir. Que cela, de la part du Roy soit mettre la guerre dans la Chrestienté, & rompre avec Espagne, ie ne sçay pas comment on le pourroit persuader.

Les deux Roys, graces à Dieu, sont tellement vnïs, & par les liens si puissans de deux Princesses ornées de toutes les graces & les vertus que la Nature peut donner, que l'on ne sçauoit s'imaginer qu'il naisse entre eux aucune diuision, principalement aujourd huy qu'ils se rencontrent en mesmes desseins, & que toute la Chrestienté a veu depuis peu les vaisseaux d'Espagne dans les Ports de France, pour combattre les Anglois leurs cōmuns ennemis. Car encore que quelques esprits malicieus ayent voulu dire que ce secours fut retardé à dessein, pour donner loisir aux Anglois de prendre la Citadelle de Ré, & qu'ayant secu qu'ils auoient esté chassés, ils se hasterent d'amener vn secours hors de saison, & s'en retournerent lors qu'il falloit demeurer, s'excusans den'auoir ny hommes, ny canons, ny vaisseaux suffisans pour soutenir le moindre effort: Et qu'il soit bien vray que Dom Federie de Toledo arriva tard, avec peu de vaisseaux, & fort mal armez; Toutesfois lors qu'vn amy fait ce qu'il peut, on luy en doit tousiours sçauoir gré, pource que l'on n'est pas obligé à l'impossible: Et c'est vne grande malice de mépriser les bons offices, bien que foibles, lors qu'ils sont rendus avec affection.

Il n'y a point d'apparence que le Roy d'Espagne soit informé de la verité de ce qui se passe en Italie, ny l'Empereur aussi: car estans Princes iustes, & craignans Dieu, il n'est pas croyable qu'ils eussent permis, que sans aucun pretexte on fist vne guerre où s'exercerent les plus grandes inhumanitez qui se soient iamais commises entre les Barbares; le feu, le meurtre, & les violemens, faisant avec horreur

M. DC. XXVIII.
RESPONSE AU
MANIFESTE
DE MONSIEUR
LE DUC DE
SAVOYE.

N. DC. XXVIII.
RESPONSE AU
MANIFESTE
DE MONSIEUR
LE DUC DE
SAVOYE. A

gémir de toutes parts vn peuple Catholique & innocent, à la veüe du Pape & de tous les Princes d'Italie, sans que l'on en sçache la cause : s'estant seulement veu quelque escript de l'Empereur, qui porte que son intention est de faire raison de ces Estats, selon ce qu'il trouuera iuste. Mais comme cela est arriué depuis l'inuasion du Montferrat, & que ce procedé est contre toute forme de iustice, on a aisément iugé que c'estoit vne inuention de ceux qui ont commencé l'entreprise; lesquels par cette couleur, & depuis par leurs propositions à l'Infante de Sauoye, ont voulu couvrir la faute qu'ils auoient faite au commencement: Et par la conclusion du discours de vostre Altesse, il se void clairement que tout cela tend à prendre le bien de ce Prince, & luy en donner apres telle recompense qu'on voudra. Sacrées Majestez, on sçait bien que vous ne consentez point à telles choses, pource que vous voulez tousiours marcher sur le pas de vos Augustes Predecesseurs, qui en toutes leurs entreprises ont eu soin de la Iustice, ou au moins des apparences. Et si iamais cela fut necessaire c'est maintenant, que ceux qui enuient vostre grandeur erient & publient par tout, que la pieuse maison d'Austriche n'a autre dessein que de s'acquérir l'Empire du monde, afin d'engager par là tous les Princes interessez à s'vair contre elle.

L'artifice de ces malicieux ne manquant d'exaggerer les actions du Roy Catholique Ferdinand, luy reprochant qu'apres auoir receu le Comté de Roussillon, & Perpignan du Roy Charles VIII. à condition de ne point secourir le Royaume de Naples qu'il alloit attaquer; il viola aussi tost la foy, en y enuoyant du secours, sous la conduite du grand Capitaine Gonsalues; & entrant luy-mesme en France avec vne armée. En quoy il ne faut point, disent-ils, alleguer pour excuse son affection vers les Roys de Naples ses Cousins, puis que quelques années apres il fit secrettement vn traitté avec Louys XII. pour conquetir ensemble le Royaume sur Frideric d'Aragon; qui ne se pouuant imaginer vne si grande perfidie, bien qu'il en eust quelques aduis, receut Gonsalues en Sicile, venant d'Espagne avec vne armée, & le fit passer en Calabre, sur l'assurance qu'il luy donna, pour eluder le bruit du traitté, qui commençoit à se resspandre, qu'il n'auoit autre charge de son Maistre que de le seruir. Ainsi Frideric fut aisément depouillé de son Estat, & l'horreur qu'il eust du procedé de Ferdinand, luy faisant oublier la hayne qu'il portoit à Louys XII. & recognoistre sa vertu, il seietta entre ses bras, & vint trouuer en France parmy des Estrangers, aupaerau ses ennemis, la seureté qu'il ne pouuoit esperer avec ses proches: Commandant à son fils Ferdinand, s'il estoit forcé de rendre Ta-
rente,

rente, (ainsi qu'il aduint,) de ne le faire qu'à condition de se retirer où il voudroit, son intention estant qu'il le suiuiſt en France: ce que Gonſalues luy ayant promis, & iuré ſur le ſainct Sacrement, il ne laissa, au prejudice d'un ſerment ſi ſolemnel, de l'enuoyer prifonnier en Eſpagne, diſant en auoir receu l'ordre de ſon Maiftre.

M. DC. XXVIII.
RÉPONSE AU
MANIFESTE
DE MONSIEUR
LE DUC DE
SAVOIE.

Reprochant au meſme Roy Ferdinand, qu'ayant en ſuitté par l'entremiſe de Philippe Archiduc d'Autriche ſon gendre, fait vn autre traité avec Louys XII. ſolemnellement iuré, touchant les diſcultez qui ſe preſentoient pour le partage du Royaume de Naples, en conſequence de leur premier traité, il permit que Gonſalues le violaſt, voyant que Louys XII. ſe conſiant en ſa parole, n'auoit pas pourueu à ſes affaires d'Italie, ainſi qu'il euſt fait ſans cela: ce qui fut cauſe de leur entiere ruine, & par ce manquement de foy rendre les Eſpagnols maiftres de tout le Royaume de Naples.

Reprochant au meſme Roy Ferdinand, que contre le traité de ſon mariage avec Germaine de Foix, par lequel le Roy Louys XII. donnoit en dot à ſa Niepce, la part qui luy appartenoit au Royaume de Naples, à condition de luy reuenir, ſi Ferdinand mourroit auant elle (ainſi qu'il arriua:) Il publia auſſi toſt qu'il la poſſedoit, non par le droit de ſa femme, mais comme heritier d'Alphonſe I. Et ſes ſucceſſeurs n'eſtant pas en cela plus religieux que luy, ne la reſtituerent point apres ſa mort.

Reprochant à l'Empereur Maximilian, qu'apres auoir donné pour cent mille ſcus l'ineſtiture du Duché de Milan, il en mit par armes en poſſeſſion François Sforce, ſçachant qu'il ſeroit plus aisé d'en dépouiller vn Prince particulier, qu'un Roy France.

Reprochant à ce grand Empereur Charles V. d'auoir manqué à l'entretenement du traité de Noyon, par lequel il eſtoit obligé de reſtituer le Royaume de Nauarre à Henry d'Albret.

Reprochant au meſme Charles V. qu'ayant promis au Roy François, lors de ſon paſſage en France, pour aller chaſtier ſes Rebelles de Gand, de luy reſtituer le Duché de Milan, il ne l'exécuta point; mais pour ſatisfaire le public ſur vn ſi grand manquement de parole, propoſa d'eriger par ſon autorité Imperiale, la Flandres en Royaume, & la bailler avec ſa fille à Charles Duc d'Orleans: ce qu'il ne fit non plus que le reſte; & donna ſujet à vn certain fol à Rome, d'aller criant par les rues, Que quand les Eſpagnols auoient vne fois mis la dent en quelque lieu, ils ne la ſchoient iamais priſe, ſi on ne les y contraignoit par force, dont il fut chaſtié.

Combien de clameurs ont eſté faites en Italie, pour l'aduertir de ſe garder du joug qu'on pretend que leurs Majeſtez Catholiques luy

M. DC. XXVII
RESPONSE AU
MANIFESTE
DE MONSIEUR
LE DUC DE
SAVOYE.

veulent mettre sur le col: appellant du nom d'artifice & d'inauſion les choſes iuſtes qu'ils y ont faites, & ne manquant d'alleguer ſur ce- la les exemples de Correggio, Piombino, Final, & Monaco: leſ- quels, ſoit pour conſeruer la paix, ou les biens des pupilles contre ceux qui les voudroient uſurper, ou pour chaſtier les aſſaſſins de ceux qui en auoient eſté Seigneurs, ils ont pris & gardez pour le bien pu- blic, & non à deſſein d'enclorre l'Italie, afin que luy oſtant tout le ſecours qu'elle pourroit receuoir du coſté de la mer, ils puiſſent avec le temps, & avec dauantage de facilité du coſté de la terre, executer leur intention, ainſi que les ignorans veulent perſuader qu'ils font par le moyen de cette guerre, laquelle neantmoins on void clairement auoir vne autre fin: Car ſ'il eſtoit vray que le Roy d'Eſ- pague euſt le deſſein qu'ils veulent faire croire, il n'auroit eu garde de commander qu'on fiſt regorger le Po. de corps morts d'hommes & de femmes, ainſi qu'il s'eſt veu, que les champs deuiſſent les fu- neſtes cimetieres de ceux qui auoient accouſtumé de les cultiuier, & que l'on commiſt tant de violemens; actions qui ſeront eſcrites avec des plumes de fer, & rendront par de ſi horribles ſpectacles le doux & iuſte commandement de ſa Maieſté Catholique odieux & abo- minable: eſtant à croire que telles inhumanitez ne ſont pas auſſi ve- nuës à la cognoiſſance de Dom Gonſalez, perſonne de grâde reputa- tion, & de grâd merite, & dōt la cōſcience ne les pourroit permettre.

Il conclud de là que le Roy tres-Chreſtien n'a point d'intention de rompre la paix, & que l'Empereur & le Roy Catholique n'ont pas eſté informez au vray de ce qui ſe paſſe en Italie.

Or ce que ie dis du Roy tres-Chreſtien, eſt pource qu'il me ſemble entierement conforme à la raiſon, & non à cauſe des incon- ueniens alleguez par l'exceſſiue affection de voſtre Alteſſe, qui ſçait fort bien que quand le Roy aſſiſteroit le Duc de Mantouë, ſans le conſiderer ny comme François, ny cōme ayant bien ſeruy ſa Cou- rōne, il le feroit avec iuſtice, ſans pour cela entrer en guerre avec Eſ- pagne, puis qu'il y eſt obligé par le traité de paix de Veruins & autres, par leſquels les Ducs de Mantouë ſont ſous la proteſction de France.

Et ſi iuſques icy ſa Maieſté n'a employé que ſes offices & ſes ſoins pour pacifier les choſes, ſa ſeule bonté en eſt cauſe, & non la crainte de tant de guerres & d'ennemis que ſ' imagine l'excez de voſtre affe- ction pour elle, qui vous fait apperceuoir des inconueniens que vous n'avez autresfois nullement conſiderez.

SOVENEZ-VOUS, ſ'il vous plaiſt, de ces hauts diſcours dignes de la grandeur de voſtre courage, lors que vous vous plaigniez des Eſpagnols: S'attaquer (diſiez-vous) à vn Duc de Sauoye, qui n'a

pas la cinquantième partie d'autant d'Estats qu'ils en possèdent; l'assaillir trois fois par mer & par terre avec quarante mil hommes; mettre sans dessus dessous toute l'Italie, l'Espagne & l'Alemagne pour le deuorer; employer contre luy toutes sortes de corruptions, de trahisons, & d'artifices: & en fin au bout de cinq ans d'une guerre tres-sanglante, & apres auoir veu tailler en pieces plusieurs de leurs troupes & de leurs Capitaines, estre reduits à ne gagner autre chose qu'une meschante place telle que Verceil, en suite de soixante iours de siege.

Que vostre Altesse, de grace, accorde à la France de pouuoir faire autant qu'elle contre vne Nation qu'elle dit vne autre fois n'auoir sçeu prendre la ville d'Ast (place qui se peut dire ouuerte) avec vne armée de quarante mil hommes, & durant l'espace de deux mois, sans en pouuoir approcher les murailles, ce qui estoit bien loin d'y donner assaut; & qu'elle n'oublie pas tellement la grandeur de courage de ceste genereuse Noblesse Françoisé, qu'elle ne se souuienne encore de ce qu'elle doit à sa valeur, lors que dans vne place telle que Verue, qui se pouuoit prendre d'emblée, elle soustint, arresta, & ruina, à la veuë de toute l'Europe, vne armée Espagnole assez puissante, pour s'aller loger dans les portes de Thurin, qui ne pouuant estre garanty de la peur, le fut du peril, par les armes de cette belliqueuse Nation, qui vous semble maintenant si peu redoutable.

Et quand vostre Altesse ne voudroit pas m'accorder cette grace, au moins ne me peut-elle nier que ce grand Royaume n'ait autrefois soustenu de plus puissants ennemis que ceux qu'elle represente, & qu'il n'en soit sorty avec honneur. Telsmoin le temps de Charles VIII. quand le Pape, l'Empereur, le Roy d'Espagne, la Republique de Venise, & le Duc de Milan, c'est à dire, presque toute la Chrestienté, s'unirent contre luy; & neantmoins chacun sçait avec quelle gloire les choses se passerent pour la France, que cette memorable iournée de Fornoue fit cognoistre inuincible, lors qu'au milieu de l'Italie toute ennemie, toute conjurée, ce Prince n'ayant autre retraite que l'Estendart des fleurs de Lys, passa sur le ventre de quarante mille combattans.

Louys XII. son successeur, vid aussi contre luy en mesme temps le Pape Iules II. l'Empereur Maximilian, Henry VIII. Roy d'Angleterre, le Roy d'Espagne Ferdinand, les Suisses & Maximilian Sforce Duc de Milan.

François I. ayant contre luy l'Empereur Charles Quint, & Henry VIII. Roy d'Angleterre, entrez tous deux en personne, & en mesme temps, l'un dans la Champagne, & l'autre dans la Picardie, avec

M. DC. XXVIII
 RAPONSE AV
 MANIFESTE
 DE MONSIEVR
 LE DVC DE
 SAVOYE.

quatre vingts mil hommes de pied, & vingt mil cheuaux, en reſolu-
 tion de marcher droit à Paris, & ayant à ſouſtenir tout enſemble
 l'effort de cinq armées, ne perdit pas neantmoins ſon Royaume,
 mais le conſerua avec honneur, & avec gloire.

Henry le Grand, a veu lors des rebellions de la Ligue, la puiſſan-
 ce d'Eſpagne dominer dans Paris, & n'a pas laiſſé de ſurmonter ſes
 ennemis avec ſon eſpée victorieuſe, & de ſe rendre en ſuite la ter-
 reur de toute l'Europe.

Après de ſi grands exemples, ſeroit-il poſſible que le Roy ſon fils
 peult eſtre retenu par la conſideration de la guerre qu'on luy vou-
 droit faire?

Ce Roy, à la gloire duquel voſtre Alteſſe a autrefois fait imprimer,
 qu'il eſtoit aſſez puiſſant, non ſeulement pour ſe defendre, mais
 auſſi (ſ'il le vouloit) pour confondre ſes ennemis, entre leſquels
 ſont les Eſpagnols meſmes (diſoit-elle alors en cholere) bien qu'ils
 taſchent de ſe cacher ſous le manteau de l'Alliance de leur Roy: Et
 en ce ieune âge de ſeize ans, ie croy qu'il a deſia aſſez donné de preu-
 ues de ce qu'il doit eſtre, pour les obliger à penſer pluſtoſt à ne le
 point irriter, qu'à l'aſſiſter.

Ce Roy, qui en l'âge de vingt-ſept ans qu'il a maintenant, a plus
 fait de guerres en perſonne, que tous les Empereurs & les Roys,
 tant Chreſtiens qu'Infideles, qui viuent aujourd'huy par tout le
 monde.

Ce Roy, qui comme vn autre Moyſe ſ'eſt veu paſſer les eaux, non
 en fuyant, mais en pourſuiuant ſes ennemis, lors plus forts que
 luy, & pour les combattre les aller chercher dans vne Ile, dont le
 reflux de la mer ayant auſſi toſt fermé l'entrée, il falloit neceſſaire-
 ment mourir ou vaincre; Action ſi admirable, que Dieu la voulut
 recompenser par vn miracle, en faiſant que ces Rebelles eſpouuan-
 tez du bruit de ſes trompettes, & de la preſence d'vn ſi grand Prin-
 ce, ſ'enfuyrent deuant luy ſans reſiſtance, comme deuant vn autre
 Gedeon, perdant plus d'hommes à cette iournée, qu'il n'en eſt mort
 en de grandes batailles.

Ce Roy, qui durant le ſiege de la Rochelle, ſ'eſt veu par les plus
 mauuais temps du plus falſcheux Hyuer qui ait eſté depuis pluſieurs
 années, employer les iours & les nuicts entieres aux trauaux de terre
 & de mer, & ſe monſtrer victorieux des ſaiſons, auſſi bien que de ſes
 ennemis.

Ce Roy, qui par le ſeul deſir d'acquérir de la gloire, vouloit en
 perſonne paſſer vne autre fois la mer, pour combattre ſes ennemis
 dans l'Iſle de Ré, & n'en pût eſtre empêché que par les inſtances

supplications de ses Ministres, & de ses Generaux d'armée, qui tremblans du peril manifeste où il se mettoit, le contraignirent de demeurer, & se contenter de continuer ses loys admirables, par lesquels apres auoir donné tous les ordres du passage, & du combat, que toute l'armée sçait qu'il fist luy-mesme; il passa la nuit entiere à faire embarquer vne partie de ses troupes, leur disant avec vne fermeté, & vne assurance dignes de la grandeur de son courage: Allez mes amis avec ma bonne fortune, & ne doutez point de la victoire.

RESPONSE
AV
MANIFESTE
DE MONSIEUR
LE DUC DE
SAVOYE.

Que ce grand Roy soit retenu par la crainte de ces nouueaux ennemis dont vous luy voulez faire peur; luy qui par tant d'actions heroïques a fait paroistre à toute la terre, qu'il prefere la gloire à la propre vie; Est-ce chose qui se puisse dire avec apparence?

Mais, il manque possible d'hommes genereux, & ceux qui sont auprès de luy, soit par interest, ou autres considerations, ne luy donnent que des conseils bas, afin de conseruer leur credit avec plus de seureté.

Selon ce qui se dit généralement par tout, on ne croira pas cela du Cardinal de Richelieu, puisque n'ayant autre passion que la grandeur de son Maistre, il ne luy donnera point de conseils qui ne respondent à l'éminence de son coutage; faisant voir par effet que si ses rares vertus & son grand sçauoir le rendent admirable en toutes les fonctions de l'Eglise, il ne l'est pas moins en celles de la guerre, ainsi qu'il l'a fait paroistre depuis que le Roy luy a donné le commandement general de son armée, qu'il refusa plusieurs fois par modestie; chacun ayant veu avec combien de iugement, de resolution & de magnificence il s'est acquitté de ceste charge, ainsi que de celle de l'Admirauté, dont ayant pris le soin il y a deux ans; par vn semblable commandement, il a plus mis de vaisseaux en mer, que depuis quatre vingts ans il n'en estoit veu en France.

Il ne tesmoigna pas peu de courage & de conduite en ceste entreprise sur la Rochelle, qu'il fit avec vn secret incroyable, ayant assemblé chez luy, sans que personne s'en apperceust, tout ce qui estoit nécessaire pour la surprendre: & conduit l'affaire à tel point, qu'apres auoir donné luy-mesme tous les ordres pour l'exécution, & s'estre mis à la teste des bataillons, où il passa la nuit à la portée du mousquet de la Ville, pour donner des premiers, aussi tost qu'il y auroit ouuerture, & commander dans le fort du combat qui deuoit estre en ce lieu là. Il n'y auoit raison quelconque de douter de l'éuenement, si l'occasion ne s'en fust perdue par la faute de ceux qui sont assez cognus de tous.

M. DC. XXVIII.

RESPONSE AV
MANIFESTE
DE MONSIEUR
LE DUC DE
SAVOYE.

Ceux qui l'ont veu dans l'aſſemblée des Eſtats genéraux de France, dans celles des Officiers de la Couronne, & des Cours Souueraines à Fontaine-bleau, dans celle des Notables à Paris, dans les Conſeils du Roy, & en tant d'autres occaſions ſignalées, rauir tous les aſſiſtans par la force & la multitude de ſes raiſons, jointes à vne maſſe nompareille, & à vne eloquence admirable. Ceux qui l'ont veu en ſuite dominer les Elemens par celtè Digue merueilleuſe, ſi redoutable aux Anglois & aux Rebelles, ſur laquelle il receut Dom Federic de Toledè, ſans qu'vne tempeſte furieuſe de canonades qui donnerent au milieu d'eux, luy peult faire changer de couleur ny de place. Et ceux qui ont veu cèt Illuſtre Marquis de Spinola, aujourdhuy le plus grand ornement d'Eſpagne, & l'un des premiers Capitaines du monde, rehausſer par ſon admiration la gloire d'un ſi memorable ſiege; & apres auoir eſté conduit par luy en tous les trauaux, luy donner publiquement de telles loüanges, qu'elles contraignirent l'enuie de recognoiſtre qu'il y a vn degré de merite ſi eleué que ſa fureur n'y peut atteindre; iugeront ailement que c'eſt avec raiſon qu'il poſſede la reputation qu'il ſ'eſt acquiſe; ce qui fit dire à vn Eſpagnol, Qu'il voudroit que le Comte d'Oliuarez luy reſſemblat, *No, diſoit-il en ſa langue, por menospreciarlo, mas por deſſearle mas bien.*

*Non que ie le meſ-
eſtime, mais pour le
bien que ſon ſau-
uoir.*

Tant de grandes actions font voir que comme l'Eſpagne donna autresfois au Roy Alphonſe, le Grand Cardinal Gil de Albornos, qui le ſuiuait au milieu des plus ſanglantes batailles, & depuis à Ferdinand & à Iſabelle le Grand Cardinal Ximenes, General des armées d'Afrique; La France donne de meſme ce Cardinal au Roy, pour l'accompagner en tous ſes perils, & ſes plus glorieuſes entrepriſes.

On aſſeure qu'il fut auteur du conſeil & de la reſolution d'aller attaquer l'armée Angloiſe, & que n'en pouuant eſtre l'executeur, comme il ſouhaittoit, il obtint du Roy que ce fuſt le Mareſchal de Schomberg, qui peut dire avec Ceſar ces magnifiques paroles: *Ie ſuis venu, i'ay veu, i'ay vaincu*: puis qu'il ne fut pas pluſtoſt à terre, qu'il marcha droit aux ennemis, les chargea, & les mit en fuite.

Ie ne dois auſſi obmettre que ce Grand Cardinal, differant autresfois pour des conſiderations tres-importantes la ruine du Party Huguenot, attendant avec prudence vne occaſion fauorable: ſes ennemis le nommoient le Cardinal Roſelois, pour faire croire par là qu'il fauoriſoit les Rebelles. En quoy ſans y penſer ils ont eſté Prophetes: puis qu'avec iuſtice & verité on l'appellera deſormais ainſi, par la meſme raiſon que Scipion fut nommé l'Afriquain.

La prudence de vostre Altesse considere qu'on peut venir de Flandres à Paris sans passer aucune riuere , & fait remarquer par sa bonté les perils qui pourroient arriuer de ce costé là.

Nous ne sommes pas en saison de s'imaginer telles choses. Personne ne doute de la puissâce du Roy d'Espagne aux Pays Bas, s'il deuenoit ennemy du Roy son beau-frere, (ce que Dieu ne vucille :) mais s'il le permettoit pour les pechez des deux Royaumes, il n'y auroit pas dauantage de sujet de craindre, qu'autresfois lors que ce renommé Capitaine Alexandre Farneze l'entreprit, durant les plus grands troubles, qui depuis plusieurs siecles ayent agité la France, & estant appelé par vn Party tres-puissant, dont le Chef alla querir iusques dans Bruxelles. Et bien qu'il fist deux actions assez signalées, il sen retourna neantmoins en tel desordre, que peu sen fallut la premiere fois qu'il ne perdist toute son armée; & qu'à la seconde, outre son armée, il ne luy en coustast aussi la vie, comme il luy en cousta Nimegue, Hulst, & plusieurs autres places.

La France estoit lors tellement troublée, que le Roy n'en possedoit que la moindre partie. Paris, Roüen, & quasi toutes les autres Capitales, & plusieurs Prouinces entieres luy faisoient la guerre. Auioird'huy les choses ne sont point en ces termes: il n'y a plus de Ligue, plus d'ennemis considerables, & le Duc de Rohan fugitif dans les montagnes laisse tout le reste du Royaume libre.

La France est pleine de Princes, de grands Capitaines, & d'infinité d'hommes signalez, qui ont seruy & seruent tous les iours dans les armées, & ne respirent autre chose que la guerre. Ainsi ce que vostre Altesse craint, est ce qu'ils desirent, & qu'ils procuroient tres-volontiers s'il leur estoit loisible.

Il est vray que la Flandre a ce braue Marquis de Spinola, lequel sans doute necede à nul autre en ce qui est de la guerre: mais il est assez empesché de ce costé là, où il est contraint de passer ceste année sur la defensiue, aussi bien que la precedente, sans penser d'attaquer les autres; estant necessaire de reparer la perte de Groll, & d'empescher celle de Linghen, qui seroit d'extrême consequence.

Les Hollandois sont puissants par mer & par terre, & en estat de faire progrez, tant par leurs propres forces, que par les desordres qui sont en Flandres, à cause de la jalousie entre les Nations, & de la necessité d'argent; Ce qui retient il y a plusieurs mois ledit Marquis en Espagne, sans y auoir encore pû faire donner ordre, au moins qui puisse seruir de toute ceste année.

Ces raisons font voir que si les choses estoient en estat de rupture entre les deux Couronnes, (ce qui est du tout hors d'apparence)

M. DC. XXVIII.
RESPONSE A V
MANIFESTE
DE MONSIEVR
LE DVC DE
SAVOYE.

M. DC. XXVII
 REPONSE AV
 MANIFESTE
 DE MONSIEVR
 LE DVC DE
 SAVOYE.

vostre nouvelle affection pour le Roy Catholique vous obligeroit à luy représenter beaucoup plustost qu'au Roy tres-Chrestien, qu'on peur aller de Paris en Flandres sans passer aucune riviére.

QUANT à ce que vostre Altesse remarque avec sa mesme bonté, touchant l'Empereur, il seroit merueilleusement estrange qu'un Prince si Catholique tournast les mesmes armes qu'il a heureusement employées pour la Religion, contre le Roy Tres-Chrestien, lors qu'il travaille de son costé si utilement pour le mesme sujet. Et cela ne seroit pas moins blasmé que l'action de l'Archiduc Leopold, frere de sa Majesté Imperiale, lors qu'avec le Duc de Feris il attaqua les Grisons & la Valteline, durant que le Roy assiegeoit Montauban; comme s'ils auoient voulu prendre le temps qu'il estoit si fort occupé, pour se rendre maistres des Estats qui sont souz sa protection. Mais posons le cas, que cela peult arriuer: les progresz en seroient foibles, pource qu'encoir que la puissance de l'Empereur soit redoutable, elle a néanmoins les oppositions données de Dieu aux homines, afin de les retenir dans les termes de la raison: D'où vient que chacun a l'œil ouuert pour empêcher l'agrandissement de ses voisins: estant certain que de tout temps tous les Royaumes & les Estats ont eu leurs bornes, cōme auourd'huy l'Empire a les siennes: puisque sans parler des Roys de Dannemarc, & de Suede, de Betlen Gabor, & de tant d'autres obstacles qui se rencontrent du costé de Hongrie, & de Boheme; Il n'y a point d'apparence que tant de Princes Catholiques, Archeuesques & Eleuteurs de l'Empire voulussent entrer en guerre contre la France, qui seule peut maintenir la balance égale en Allétagne, & faire que chacun demeure en deuoir, sans que le plus puissant opprime les autres.

Outre cela il n'y a point de doute que l'Angleterre changeroit d'adris, & se reüniroit incontinent avec la France: comme estant de tout temps en rupture avec l'Espagne: & la haine immortelle qui est entre ces deux Nations, l'obligeant à ne pas perdre vne si belle occasion de nuire à ses anciens ennemis. Estant certain que la guerre qu'elle fait maintenant n'a autre fondement qu'une mauuaise humeur, prise de certaines paroles supposées, qui furent rapportées lors de la paix que le Roy tres-Chrestien donna à ses Rebelles de la Rochelle, en laquelle quelques Ambassadeurs intervinrent comme intercesseurs pour un Seigneur engagé dans ceste renouë, lequel estoit parent de leur Roy. Ce qui n'est pas vne chose essentielle, pour empêcher qu'en un moment on ne puisse faire la paix, si ardemment désirée de la Roynie sœur de sa Majesté tres-Chrestienne, qui est un moyen tres-puissant pour reconcilier ces deux Princes. Outre l'in-

terest

terest qu'à l'Angleterre de recouurer le Palatinat, qu'elle a si hon-
teusement abandonné : comme aussi le Roy de Dannemarc, Prin-
ce tres-heureux autresfois durant la paix dont il ioyissoit, & en-
gagé pour son sujet en la guerre où il est maintenant, avec perte
de tant d'hommes, d'argent & de païs, que si l'Angleterre ne l'as-
sistoit, estant reduit à telle extremité, (ce qu'elle ne peut sans
estre en paix avec la France) elle en recevroit vn deshonneur
perpetuel.

Mais quand au pis aller cela n'arriueroit point, il n'y auroit pas
pour cela tant de sujet de desesperer pour la France, qui a souuent
eu ceste Nation amie & ennemie, & cognoist la difference de l'un
& de l'autre, l'ayant encore éprouué nouuellement en ceste dernie-
re guerre, en laquelle, sans que ie le redise, tout le monde sçait ce
qui s'est passé.

Je supplie aussi tres-humblement vostre Altesse de vouloir con-
siderer, qu'encore que chacun respecte la grandeur d'Espagne, on
ne peut souffrir que pied à pied elle aille s'augmentant de telle sor-
te, que chacun ait sujet de craindre pour la seureté de son propre
Estat. Vostre Altesse ne sçait-elle pas avec combien de déplaisir
on a veu conquerir en Allemagne les Duchez de Berg & de Iul-
liers, le Comté de la Mark, la plus grande partie du Duché de Cle-
ues, du Landgrauat de Hesse, & du haut & bas Palatinat, ostez à
leurs Seigneurs legitimes. Et tous ces lieux d'Italie cy-deuant re-
marquez, bien que possédez peut-estre avec iustice, ne laissent
neantmoins de percer le cœur de ceux qui voyent maintenant dé-
pouiller vn Prince, sans que l'on en sçache la raison : estant tres-
certain que cela donne vne telle indignation à tout le monde,
qu'on croit que l'Empereur & le Roy Catholique improuueront
ceste entreprise faite par leurs Ministres, & tesmoigneront en estre
extrêmement mal-contens; Pource qu'autrement, non seulement
les Princes d'Italie, mais tous les autres Potentats de la Chrestien-
té, seroient obligez à vñir contre vne si iniuste inuasion : & vos-
tre Altesse mesmes se ioindroit sans doute avec eux, pour ne pas
perdre le nom de conseruateur de la liberté, & de la reputation des
Princes d'Italie, estant le premier qui a monsté le courage d'un
Prince libre, & qui se voyant pressé, a mis la main à l'épée, pro-
testant de vouloir viure & mourir tel : Et quand bien vous ne le
feriez pas, pour empescher le peril que ceste nouvelle conqueste
des Espagnols pourroit apporter à vos Estats, vous y seriez obligé
par vostre charge de Vicaire de l'Empire, à laquelle on peut dire
que la conseruation de ces païs appartient d'office.

M. DC. XXVIII.
 REPONSE AU
 MANIFESTE
 DE MONSIEUR
 LE DUC DE
 SAVOYE.

Et comme les maux se vont fuiuant, arriueroit de ceste vnion la reuolte de tant de peuples opprimez dans le Duché de Milan, le Royaume de Naples, & la Sicile, où chacun sçait quels sont les mescontentemens des grands & des petits, à cause de tant d'impositions insupportables, dont ils sont chargez depuis plusieurs années. Et vostre Altesse croira, s'il luy plaist, que si l'on a dessein de troubler ses voisins, iamais le temps n'y fut si mal propre: puis qu'en toute l'Italie il n'y a pas trois mil Espagnols naturels; que leurs forces sont petites & desvniées; qu'ils sont sans argent, & avec beaucoup d'affaires de tous costez: Et en promettant aux peuples la descharge de tant d'impositions, & la liberté, on verroit de si grands soullemens que tout le monde s'en estonneroit. Et ceste conioncture, bien que moins estimée par vostre Altesse que celle de la Valtelline, se trouueroit beaucoup plus grande, pource que lors le Pape estoit contraire, & y auoit vne si grande diuision entre-vous & le Connestable de Lefdiguieres, que l'on ne pouuoit esperer aucun bon succez; Vostre Altesse se plaignoit de ses desseins, & luy dur manquement de vos promesses, crieruant continuellement à son Maistre, qu'il ne voyoit rien de ce que vous auiez offert pour ceste entreprise; Et que vous manquez d'hommes, d'argent, de viures, & de cheuaux necessaires pour la conduite del' Artillerie. Tellement que sur des fondemens si foibles que ceux que le Roy tres-Chrestien deuoit iuger par le rapport de ses Generaux d'armée, il ne pouuoit moins que d'accepter l'entretenement du traité de Madrid (seul sujet de la guerre) qui luy estoit offert par le Roy Catholique avec la paix, laquelle (sans qu'il en sceust rien) auoit esté concludé en Espagne en tous les autres points concernant ses associez, à condition que sa Majesté la voulust ratifier.

VOSTRE Altesse croira donc, s'il luy plaist, que ceste occasion seroit bien autre que celle de la Valtelline: & que si le Roy tres-Chrestien vouloit écouter tout ce qu'on luy propose, il ne seroit pas retenu par les considerations que vostre prudence luy represente, disant qu'il est épuisé d'hommes & d'argent: puis que nous sçauons icy qu'il a auioird'huy sur pied quatre-vingts mil hommes d'infanterie, & dix mil cheuaux, tant dedans que dehors son Royaume, sans conter ceste innombrable & valeureuse Noblesse, qui à ses despens, & sans y estre conuée, suit tousiours son Roy quelque part qu'il aille; mais principalement à la guerre, où elle l'environne avec tant de presse, qu'il faudroit percer des esquadrons entiers de Gentils-hommes auant que venir à luy: Ceste ardeur bouillante & insatiable d'acquérir de la gloire, leur faisant haïr leurs maisons sur la

moindre esperance de pouuoir combattre ; comme chacun void presentement dans l'occasion de la Rochelle, où sur vn simple bruit de la venuë des Anglois on appërçoit en vn moment arriuer de tous costez trois ou quatre mil Gentils-hommes volontaires.

Par ce que dessus, on peut iuger si la France manque d'hommes, si elle a quelque chose à craindre, & si le Roy tres-Chrestien ne peut pas prendre tel Party que bon luy semble.

QUANT à l'argent que vostre Altesse croit pouuoir manquer, à cause de la mauuaise recolte des années dernieres, elle me pardonnera aussi s'il luy plaist, si ie ne suis pas en cela de son opinion : pour ce que l'abondance ne fut iamais plus grande en France, comme il se void par toutes les armées de terre & de mer, où il n'y a, (ie ne diray pas necessité) mais cherté quelconque ; Et dans les ports de Liouorne, de Genes, d'Espagne, de Hollande, & de Dannemarch, on void continuellement arriuer des vins, des bleds, du bestail, des toiles, & autres marchandises, qui sont les mines qui remplissent ce Royaume de ces grandes sommes d'argent, lesquelles tous les ans s'y renouuelent. Et ces Edicts que vostre Altesse craint qu'il faudra faire si rigoureux, contre l'aduís des Parlemens, & le gré des peuples, n'est pas chose qui puisse arriuer en temps de besoin, auquel chacun se porte à ce qu'il doit.

Les Parlemens sont obligez durant la paix à s'opposer aux nouveautés, afin de conseruer les droits & le bien du Roy, & empêcher la foule du peuple : mais la necessité le requerant, ils seroient sans doute les premiers à exhorter les autres de contribuer de tout leur pouuoir pour la gloire & la seureté de l'Estat : à quoy ils ont tant d'intérêt, la dignité de leurs charges n'ayant autre lustre que celuy que leur donne la grandeur de l'autorité Royale. Et comme la plupart des Edits sont volontaires, aussi l'argent qui en procède le tirant de personnes riches, qui entrent dans les offices, ou acquierent des rentes & autres reuenus, il se reçoit promptement & en grande quantité, sans que personne s'en plaigne. Ioint que la bonne administration des finances, & la prudence avec laquelle on tient qu'elles sont auourd'huy maniées, ne donnent point sujet d'apprehender la necessité : Ne s'estant iamais veu d'armées mieux payées que celles de terre & de mer, que le Roy entretient depuis si long-temps deuant la Rochelle ; Et n'ayant manqué chose quelconque pour les despenses excessiues qu'il a fallu faire en mesme temps, soit pour les viures, pour l'artillerie, pour ce grand nombre de Forts à l'entour de la ville & dans les Isles, pour ces pallissades merueilleuses de vaisseaux enfoncez, de vaisseaux flottans, & de machines ; pour ceste Digue

M. DC. XXVIII.
 RESPONSE AV
 MANIFESTE
 DE MONSIEUR
 LE DUC DE
 SAVOYE.

espouuantable; & pour tant d'autres despenſes infinies. Et nonobſtant tout cela, on eſcrit de France que le Marquis Deſſint Surintendant, a aſſeuré & pourueu au payement de trois années prochaines, de toutes les armées que le Roy a maintenant ſur pied.

VOSTRE Alteſſe adiouſte que Cazal eſt de bien petite conſideration, pour eſtre cauſe de tant de guerres.

On ne ſçauoit ſ'imaginer ſur quel fondement elle dit cela. Cazal eſtoit vne ville pacifique, obeïſſante à ſon Seigneur legitime: elle ſ'eſt trouuée aſſaillie de toutes parts, & (ce qu'elle n'eũt jamais creu) vous a veu entrer en fureur contre elle, & employer tout voſtre pouuoir pour ſa ruine. Apres cela ſ'entendre accuſer d'eſtre cauſe de la guerre, certes ce luy eſt vne douleur extrême; & pour en parler avec reſpect, & tout enſemble avec liberté, ie diray que ie ne m'eſtonne pas moins que voſtre Alteſſe eſtime ſi peu vne telle place, que de voir qu'elle la deſire entre les mains des Eſpagnols, dont elle teſmoignoit autresfois vne ſi grande auerſion, diſant qu'elle ſ'aperceuoit bien qu'ils n'auoient autre intention que de la priuer de ſon Eſtat & de ſa liberté: & qu'au temps que le Prince Philibert, digne fils de voſtre Alteſſe, ne pouuoit en rien eſtre vtile au Roy Catholique, il l'enuoioit au port ſaincte Marie, où l'air eſt tres-mauuais, pour le faire mourir de douleur, de ſe voir comme vn eſclau priué des moyens de pouuoir ſeruir.

Les Medecins diſent, que les ſoudaines alterations ſont fort perilleuſes: ce qui fait apprehender, à cauſe de la reuerence que l'on porte à voſtre Alteſſe, qu'il ne luy arriue quelque grand accident, veu tant de diuers & inopinez changemens.

Par ſes precedens Manifèſtes elle ſe plaignoit de ce qu'au preiudice de ſes iuſtes pretentions, les Ducs de Mantoue auoient baſty vne Citadelle à Cazal, à deſſein d'apporter de la difficulté à l'execution du iugement qu'elle eſperoit d'obtenir vn iour en ſa faueur, conformément à la iuſtice de ſa cauſe: & auſſi pour démembler, ou au moins extremément affoiblir & empirer à ſon preiudice cét Eſtat, qui luy appartenoit à ſi bon tiltre.

Si voſtre Alteſſe auoit ceſte creance, comment ſeroit-il poſſible qu'elle conſentiſt à la perte d'une telle place, & permiſt volontai-remẽte le partage d'un pais qu'elle veut que l'on croye luy appartenir. On fait ſur cela le meſme iugement que Salomon, de ceſte femme qui deſiroit que l'enfant qui reſtoit en vie fuſt coupé par la moitié: ce qui teſmoigna qu'elle n'en eſtoit pas la mere. Ainſi on dira de voſtre Alteſſe, lors qu'elle erie qu'on diuiſe cét Eſtat, qu'il n'en eſt pas le Seigneur legitime: car en effet cela ſuffit pour le

faire croire à tout le monde : mais non pas qu'il n'appartienne point à sa petite fille, dont iusques icy personne n'a douté.

L'adiouste qu'on ne peut lire, sans vn merueilleux estonnement, ees belles paroles (ie ne sçay si vtayes ou supposées) attribuées à l'Empereur ; Qu'il touche à son soin Imperial de pouruoir promptement à reestabliir la paix & la tranquillité publique dans tout l'Empire Romain, empeschant les oecasions de nouueaux mouuemens, & repoussant par sa prudence ce qui pourroit causer la guerre, sur le sujet des pretentions qui concernent les Estats de Mantouë ; Et en suite on void le Commissaire enuoyé pour cét effet demeurer dans Milan, ou dans l'armée Espagnole, qui desole le Montferrat, & en dépoüille le succeesseur legitime, sans qu'il s'y oppose : mais au contraire autorisant ce semble par sa presenee vne si grande violence. Qui seroit assez patient pour voir cela, sans s'enflâmer de colere ? Peut-on iuger autre chose sinon que tels discours sont feints ou peu sincerés ? Et puis passant plus outre, lors qu'on void que la conclusion de ce dessein est de se rendre maistre de Casal ; Et qu'au lieu de parler de Iustice il paroist clairement que le but de cete guerre n'est autre que d'obtenir par amour ou par force ce que l'on desire ; Qui pourroit estre assez insensible pour n'estre point transporté d'indignation ? Si le Duc de Mantouë est Seigneur legitime de ees Estats, pourquoy l'en dépoüiller ? & s'ils ne luy appartiennent point, pourquoy luy en donner recompense ? Ceux qui considerent cela haussent les espaulles, & se taisent avec tristesse & estonnement de voir vostre Altesse s'opiniastrer contre toute raison politique, pour agrandir vn Princee beaucoup plus puissant qu'elle, voisin de Thurin, & de ses autres Estats, dont il se pourroit rendre maistre avec autant de droit que de Casal, (s'il le prend) & aussi de ceste partie du Montferrat, que vostre Altesse possede maintenant, avec la mesme iustice que vous avez eüe de l'oster à vn autre ; les Espagnols n'ayant pas moins d'interest d'abaissier vostre Altesse, que le Roy de France de la maintenir : consideration qui vous oblige à prendre garde à vous sur les occurrences presentes, & ne vous confier à ce que fortifiant Trin, ce vous sera vne opposition suffisante contre quiconque vous voudroit attaquer, pource que les grandes forteresses ne se font pas en vn iour ; il faut beaucoup de temps, beaucoup d'argent, & qu'on le tolere : ce qui ne sera iamais si près de Milan, quand bien les armées qui s'en approchent, laisseroient quelque temps cete place, & les autres que vous avez prises, entre les mains de vostre Altesse.

Je vous supplie tres-humblement me faire l'honneur de croire,

M. DC. XXVIII.
 RESPONSE AV
 MANIFESTE
 DE MONSIEUR
 LE DUC DE
 SAVOYE.

que Casal n'est pas tenu en si petite consideration que vous dites, & qu'il sera defendu puissamment par les armes du dedans & du dehors de l'Italie, qui est obligée à la protection du Seigneur de ceste place, comme d'un Prince qui luy peut rendre de grands seruites, à cause de ses eminentes qualitez. Estant certain que comme en semblables occasions il s'est veu de ses predecesseurs Generaux de ses armées, aussi ne pourroit-elle rencontrer un Souuerain qui en fust plus capable que luy. Ce qui a donné sujet à plusieurs de s'estonner, que vostre Altesse, qui est si prudente, l'ayant desia pour allié, ait preferé quelques places de peu d'importance à son amitié, avec laquelle elle se seroit rendue considerable non seulement à toute l'Italie, mais aux plus grands Princes de l'Europe; Où au contraire, sans sujet & sans profit, qui merite d'estre estimé, vous vous estes embarqué en une guerre, laquelle quand bien elle vous réussiroit, vous apporteroit tant de dépense & d'incommodité, qu'elle surpasseroit, non le prix de trois ou quatre bicoques que vous avez prises; mais plusieurs fois la valeur du Montferrat, sans conter mille accidens qui peuvent arriver, lesquels seroient si tristes qu'il vaut mieux les taire.

Les François, dit prudemment vostre Altesse, ont esté malheureux en leurs entreprises d'Italie. Il est vray ce qu'un Romain a dit d'eux, Que leurs armées ont souuent forcé les portes pour entrer dans Naples, & dans Milan, mais que jamais ils n'ont attendu d'estre forcez pour en sortir. L'impatience est naturelle à cette Nation, comme chacun aduouë que de tout temps sa hardiesse a esté inuincible au premier rencontre. Il pourroit arriver que les fautes passées les ayant rendus plus sages, les choses ne succederoient pas comme vostre Altesse s'imagine: & ce ne seroit nullement une action digne de son grand iugement, que de hazarder sa reputation, & toute sa fortune sur une raison si incertaine.

IL reste à respondre à ce qui regarde la personne de vostre Altesse: ce que ie commenceray de faire avec une extrême douleur de la voir dans des pensées si esloignées de son propre bien. Car il estoit de sa prudence, en s'engageant à cette affaire, de bien considerer tout ce qui en pouvoit réussir; ce que ie crains fort qu'elle n'ait pas fait (arriuant assez souuent que les Grands se promettent beaucoup de facilité aux choses qu'ils desirent, encore qu'elles soient accompagnées d'extremes difficultez,) & que vous n'ayez assez pesé combien il est perilleux pour entreprendre sur son voisin, d'appeler un Prince estrange & puissant, capable d'opprimer l'un & l'autre. Que s'il est besoin d'exemples, il n'en faut point chercher ailleurs qu'en Italie. Louys dit le More, ayant pour s'assurer le Duché de Milan,

au prejudice de son neveu, fait mourir celuy qui seruoit d'obstacle à son ambition, & emprisonné la mere, appella les François, pensant s'autoriser par ce moyen: mais qu'en arriua-il? vne grande guerre, en laquelle il perdit l'Estat, la liberté, & la vie.

M. DC. XXVIII.
RESPONSE A V
MANIFESTE
DE MONSIEVR
LE DUC DE
SAVOYE.

Que vostre Altesse considere, s'il luy plaist, quel est le prix d'une si grande guerre, & pour quel sujet elle se met au hazard de perdre l'amitié de la France, dont sa maison a eu l'honneur de recevoir trois filles de trois de ses plus grands Roys, Charles VII. François I. & Henry le Grand: ce qui merite bien ce me semble, d'estre preferé à une petite partie du Montferrat, pour la conservation de laquelle elle se vueille declarer presté d'en venir à la guerre.

Que vostre Altesse iuge ce que l'on peut penser d'elle, & si elle n'a pas occasion de craindre que ce soit quelque effect de la colere de Dieu, de voir un si sage Prince s'opiniastres à une telle resolution, absolument contraire à l'advis de tout le monde.

Qu'elle iette aussi, s'il luy plaist, les yeux sur la Noblesse incommodée des despeses continuelles de tant de guerres precedentes. Que sera-ce de cette dernière, entreprise de gayeté de cœur? Quelles surcharges receuront les sujets par tant d'impositions démesurées? On sçait desja que la plus grande partie meurt de faim, & qu'il n'y aura pas moyen d'empescher que la petite recolte qu'ils pourroient faire soit enlevée par les gens de guerre; qui les tourmenteront sans cesse, & continueront à leur faire souffrir des maux & des violences intolerables; estant à craindre qu'en suite le iuste & espouventable iugement de Dieu, ne soit attiré par les cris des autres afflictions & miseres de cette guerre, par l'horreur des cruautés exercées avec une si espouventable inhumanité, par les soursirs de tant d'orphelins, & par les larmes ameres de tant de veuves, de vierges, & de femmes mariées, violées avec une brutalité abominable; qui sont ceux de tous les crimes dont Dieu fait une vengeance aussi rigoureuse.

Je parle de cette sorte à un Prince, en qui la grandeur de courage se rencontre estroitement jointe avec la pieté, & la compassion des miseres communes à tous les hommes: Et y suis aussi poussé par la reuerence particuliere que ie porte à sa reputation. Car bien que ie n'aye pas l'honneur d'estre cogneu de luy, ie ne laisse neantmoins par tout où ie me trouue, de respecer comme ie dois sa condition, & ses éminentes qualitez, qui m'ont souuent fait faire un parallele de luy, & d'un autre Charles son parent, & autresfois fort affectionné enuers sa maison, qui est le Grand Charles Duc de Bourgogne: duquel lisant les vertus, ie pense entendre parler de celles qu'on rapporte ordinairement de vostre Altesse. Voicy les mots de son Hi-

M. DC. XXVIII
RESPONSE AV
MANIFESTE
DE MONSIEUR
LE DUC DE
SAVOYE.

storien. Il estoit grand Prince & tres-honorable, & en autant d'estime & de reputation parmy ses voisins qu'aucun autre de la Chrestienté; Il estoit orné de grandes & singulieres vertus & qualitez; Nul Prince ne le surpassoit en la magnificence d'une Cour Royale: Il entretenoit un nombre infiny de personnes; Nul ne donna iamais plus volontiers audience à ses sujets, & à ses seruiteurs; Il estoit si ambitieux de gloire (ce qui plus que toute autre chose le porta à tant de guerres) qu'il eust voulu s'égalier à ces grands Heros de l'Antiquité, dont la memoire est pour iamais viuante en la bouche des hommes; & ne cedit en courage & hardiesse à aucun Prince de son temps.

Ces paroles conuiennent tellement à vostre Altesse, que ie les rapporte pour elle seule, & les voudrois graver dans les marbres de Thurin, & de toute l'Italie, afin d'en rendre le souvenir immortel.

QUE cette extrême affection que j'ay pour vostre Altesse, luy faisse, s'il luy plaist, recevoir en bonté part la sincerité de mon discours; & qu'elle ne s'auantage pas si fort de la difficulté des passages de ses montagnes; se ressouenant que son ayeul, pour les auoir refusez au Roy François I. perdit tous ses Estats, & fut contraint de s'enfuir, & demander secours à l'Empereur, qui ne peut venir assez tost pour le garantir de ruine: Et que du temps de vostre Altesse le Duc de Lefdiguietes les a passées diuetses fois, & pris & saccagé plusieurs places, comme Cahors, Briqueras, Vigon, & autres.

QUE vostre Altesse ne se fonde point aussi sur l'esperance que l'Espagne tompe avec la France, pour luy conseruer Moncalue & Trin; bien qu'on ait publié dans l'armée Espagnole, qu'aussi tost que le secours du Duc de Mantoue entieroit en Piedmont, on feroit une Declaration contre elle à feu & à sang: (vanterie de laquelle on s'est merueilleusement mocqué à Rome) pource qu'avec le respect deu à vostre Altesse, il me sera permis de dire que le Roy Catholique est beaucoup plus interessé à se conseruer l'amitié du Roy son beau-frere, que de nul autre Prince de la terre.

Considerant en outre, que l'experience du passé ayant fait voir que le dessein de vostre Altesse n'est que d'émouoir la guerre, pour profiter des differents des autres; Vous auez sujet de craindre que vostre intention estant recogneüe, les deux Couronnes se ioignent contre vous, comme perturbateur ordinaire de la paix, inquiet & doureux amy: & qu'elles ne vous fassent payer avec usure les peines que vous auez pris à les mettre mal ensemble. A quoy le Roy d'Espagne

Espagne se resoudra sans doute, plustost que par l'opiniastreté de vouloir emporter Cazal cette année, s'engager à tant de nouuelles guerres qui pourroient arriuer en suite: veu mesmes qu'il n'a pas d'auantage de droit sur cette place que ses predecesseurs, de l'un desquels on void la sentence, qui en a donné la possession à ceux qui en sont Seigneurs.

QVE vostre Altesse ne se mettè pas en peine de deuiner quelle obligation aura Monsieur de Mantouë à l'aduenir de se tenir bien ou mal avec Espagne, afin de conseruer ses Estats; puis que vous ne le deuez pas consideter comme vn Prince lasche, mais genereux, & qui a soustenu en mesme temps l'effort de l'Empereur, du Roy d'Espagne, & de vostre Altesse; Ce qui fait croire qu'il pourra tousiours prendre tel party, que la raison, son honneur, & son courage, luy feront cognoistre pour le meilleur.

QVELLE ne se vante point de sa valeur, ny de ses parens, & de ses amis, contre vn Roy de France, se ressouenant en quel estat elle se trouua reduitte sous le Regne de Henry le Grand.

QVELLE ne se plaigne pas aussi de ce que le Roy tres-Chrestien ne veut permettre que pour augmenter les Estats qui regardent Madame sa sœur, on despoüille vn Prince avec injustice: car cela ne conuiendroit ny à la dignité, ny à la reputation, ny à la conscience de sa Majesté. La iustice est peinte avec la balance en vne main, & l'espee en l'autre: pour faire voir que les Grands doiuent estre iustes en leurs actions, & employer la force, pour reprimer l'injustice des autres.

Vn excellent Autheur remarque, qu'il y auoit anciennement à Thebes des Images de Iuges qui n'auoient point de mains, & que le President auoit les yeux bandez, pour faire cognoistre que l'on ne doit rien prendre iniustement, ny considerer ses parens ny ses amis, lors qu'il s'agist de la iustice: Ce qui doit faire croire à vostre Altesse, que ce Grand Roy, aussi renommé par sa pieté que par ses armes, luy conseillera plustost de ne point depouïller sa petite fille, qu'il ne consentira que vous enrichissiez sa sœur iniustement; Vous faisant resouenir de vos propres escrits, par lesquels vous disiez, que si pour certains respects, & par necessité, vous estiez obligé de garantir les lieux dont vous parliez, des mains des Espagnols; vous declariez franchement que ces mouuemens estant passez, vous remettriez les choses en leur premier estat; Et cela (adioustez-vous) pour faire voir vostre sincerité, qui ne desiroit nullement le bien d'autruy. Ainsi vostre Altesse vueille faire mainte-

M. DC. XXVIII.
 REPONSE AU
 MANIFESTE
 DE MONSIEUR
 LE DUC DE
 SAVOIE.

nant, tesmoignant en cela sa generosité accoustumée; & d'autant plus volontiers, qu'en restituant ce qu'elle a conquis, comme par vengeance de n'avoir pas dans le procedé des choses passées, esté respectée selon ce qu'il luy sembloit estre deu à sa condition, & à sa qualité; elle ne restituera pas les biens des Turcs, ny des Barbares, mais ceux de son propre sang, & de sa petite fille, innocente des sujets qui ont produit la guerre, & qui n'a point de part aux offenses que vous pretendez avoir receuës. Elle vous demande à mains jointes, comme à son ayeul, que vous aymiez son mary & son beau-pere, si dignes de l'estre; que vous ayez compassion des miseres que souffrent les sujets par vne guerre si iniuste; & que vous vous representiez combien il vous importe de ne vous pas desvuir de la France, pour vous donner en proye à de nouveaux amis, dont on sçait quels sont les soupçons, & les tesmoignages qu'ils ont rendus de ne se fier point en vostre Altesse. Que ceux-là le disent, qui sçauent les discours par eux publiez, touchant l'entreprise de Genes; les propositions faites contre vostre personne, pour s'assurer du present, & de l'aduenir; & comme nonobstant l'engagement, & l'embarras du siege de Casal, ils ne laisserent contre la foy donnée de faire mourir ces miserables, en suite de mille tourmens, au grand prejudice de l'honneur & de la reputation de vostre Altesse; personne ne doutant que cette execution, & le proces qu'ils en ont fait, & qu'ils gardent, ne soit à dessein de vous nuire extrêmement, lors qu'ils en raconteront le temps & l'occasion à propos.



LETTRES DECLARATIONS ET MANIFESTES DE SON ALTESSE

de Sauoye examinez :

INTENTIONS DE SA MAIESTE', ET ACTIONS
de Monsieur le Cardinal de Richelieu iustificées,

Dans la Responce d'un Bressan, à la Lettre d'un Sauoyard.



ONSIEVR,

I'ay receu vostre Lettre, la copie de celle que son M. DC. XXX.
Altesse a escrit à ses subjects, avec le Manifeste qu'elle a enuoyé aux Princes d'Italie. Je vous remercie de tout mon cœur du soin que vous auez eu d'entretenir ma curiosité, de la peine que vous prenez pour me persuader que les armes de son A. son iustes, & de l'affection que vous tesmoignez auoir pour mon bien; lors que vous taschez de me disposer à me ranger auprès du Prince Thomas, pour rendre ce qu'un subject doit à son Seigneur legitime. Les premieres raisons que vous m'apportez sont tirées de mon interest, ou du bien vtile; & les dernieres, que vous croyez estre les plus fortes, sont comme vous dites, considerations de iustice, ou du bien honneste, pour lequel il faut mespriser tous les autres, & auquel i'ay tousiours fait estar de les sacrifier; ayant vescu (comme vous sçauéz) en reputation d'un homme qui estime dauantage vne once d'honneur, que cent liures de bonne fortune. Je ne dis pas que ie sois Philosophe iusques à ce point, que ie ne sois bien ayse de pouoir marier ces deux biens: mais i'ay tousiours creu, que l'Honneur estoit l'homme, & la Fortune la femme, & que de ce mariage pouoient naistre de beaux enfans. Vous me representez que i'ay plus de bien dans la Sauoye, que dans la Bresse, & que ie feray sagement d'imiter la Nature, laquelle nous enseigne d'ex-

M. DC. XXX.
LETTRES, DE-
CLARATION,
ET MANIFE-
ſTES DE SON
ALTEſſe DE
SAVOYE EXA-
MINEZ, &c.

poſer vn bras, pour ſauuer la teſte. Outre que la bonté, qui a eſté naturelle à tous les Roys de France, & ſur tout au grád HENRY, eſt ſi particuliere à la perſonne du Roy, qu'elle me rendra pluſtoſt ce que ſa Juſtice aura mis ſous ſa main, que la ſeuerté de ſon A. ne ſe reſoudra à me reſtituer ce qu'elle aura lerré dans ſa ſienne, & qu'elle retiendra: quelque Traité de paix qu'on puiſſe faire, ma terre demeurant touſiours ſous ſa puſſance, & n'eſtant point croyable, ny raiſonnable que le Roy employe ſa ſienne, & entreprenne vne nouuelle guerre, pour me reſtablir dans mon bien. Toutes ces bonnes penſées, qui viennent de voſtre bel eſprit, & de l'aſſection que vous auez pour moy, me fournifſent non ſeulement vn grand ſujet d'admiration: mais encore de remerciement, que ie vous fais par cét eſcrit, dans lequel vous lirez les conſiderations qui m'ont porté à abandonner le peu de bien que i'ay en Sauoye, & qui m'ont obligé à eſtre Soldat de ſa Majeſté pluſtoſt que de ſon A. à laquelle ie ne puis promettre autre choſe, que le reſpect que ie luy dois, non le ſeruice que vous demandez.

VOUS ſçauiez (MONSIEUR) que la regle de la conſcience eſt celle de l'honneur, & de noſtre conduite. Ayant à choiſir vn Maître, ie feray bien de ſuiure celuy qui a les intentions plus iuſtes; à quoy ie ſuis reſolu, quand meſmes ie ſerois aſſeuré de perdre tout ce que ie poſſede dans les Eſtats de Sauoye, & de ne trouuer iamais recompenſe en France. Je m'aſſeure que vous ſerez eſtonné, lors que vous lirez dans ma Lettre, que i'eſtime que la iuſtice des armes eſt du coſté du Roy. Sans ſaute vous me condamner, ſi la bonne opinion que vous auez de moy, ne vous donne la patience d'examiner mes raiſons, dans leſquelles vous recognoiſtrez, qu'un ſecrer iugement de Dieu a conduit ſon A. au plus haut point de malheur, qui puiſſe arriuer à vn Prince, qui ne ſçauroit eſtre plus miſerable, que d'eſtre contraint de ſe ietter dans la deſenſe naturelle avec l'iniuſtice, lors que la iuſtice combat avec celuy qui l'attaque. Je ne veux point diſputer ſi vous eſtes obligé de perſeuerer dans l'employ, que ſon A. vous a donné: vous ne poſſedez rien que dans ſa terre, & vous auez preſté le ſerment; mon intention n'eſt pas de vous retirer du lieu où vous eſtes, mais de vous monſtrer, que ie me dois arreſter là où ie ſuis. Je ſçay que le plus bel eſprit, & le micux eſclairé entre les Saincts Peres de l'Egliſe de Dieu a écrit, qu'encore que le Prince ſoit criminel, pour auoir pris les armes iniuſtement; l'ordre eſtably de Dieu rend le Soldat innocent, ſ'il eſt obligé de ſeruir: mais cette regle n'eſt pas bonne pour celuy qui peut eſtre indifférent, ou qui eſt eſtranger; qui doit examiner par la

S. Auguſtin au liu.
22. contre Fauſtus,
chap. 75.

raison, si les armes de la force sont accompagnées de celles de la Justice: Il me semble, que ce rencontre se trouue en celles de sa Majesté, quand mesmes elle n'auroit iamais eu alliance avec son Altesse, & qu'il n'y auroit point eu plusieurs Traictéz vieux, & nouueaux, par lesquels les predecesseurs de son Altesse, & son Altesse mesme seroient obligez de donner passage au Roy, & de joindre leurs armes avec les siennes pour la liberté de l'Italie, secours des Alliez, & lors qu'il plairoit au Roy de faire valoir les droicts qu'il a sur la Duché de Milan, & les Royaumes de Naples, & de Sicile. Vous auez leu dans le liure de la parole de Dieu, que ses enfans combattirent les Amorrhéens, & les autres peuples, qui leur refusoient vn passage, qu'ils auoient demandé, avec promesse de le prendre par le chemin Royal sans offenser personne, & viuans de ce qu'ils auroient apporté. Les Saints Docteurs qui cherchent les raisons de ceste guerre, disent que les Israélites pouuoient forcer le passage, qui estoit deu par le droit de nature à ceux qui le vouloient prendre avec innocence, & pour aller là où Dieu les conduisoit, à la iouïssance d'un bien qu'il leur auoit donné. C'est le mesme Dieu, qui veut que les Roys, qui sont les Images de sa puissance, s'arment, ou pour proteger leurs subjets, ou pour garder d'oppression les foibles, ou pour secourir les Alliez, & nous declare qu'un bon courage est animé par la Justice, lors qu'il s'emploie pour rendre, ou pour faire rendre à vn chacun ce qui luy appartient.

Je sçay bien que l'examen des raisons qui ont porté sa Majesté à assister son Altesse de Mantouë, passeroit au delà des limites d'une lettre: les considerations d'Estat, qui regardent le bien general de la Chrestienté, & le particulier de l'Italie, seroient trop longues à déduire: Je serois tort à vostre bon esprit, qui les cognoist mieux que ie ne les puis escrire, & considere bien l'interest que la France a de ne souffrir point, qu'on dépouille vn Prince en hayne de ce qu'il est nay François, & est obligé de l'estre par affection. Outre qu'il seroit fort honteux à vn grand Roy, de permettre qu'on violast impunément les Traictéz qu'on a signés avec luy, & qu'on ne fust point d'estat d'observer ce qui luy a esté promis. Je sçay que vous n'entrez point en doute de ces choses; mais que vous estes scandalizé, comme vous dites, du traitement qui a esté fait à son Altesse, que vous assurez auoir esté remplie de bonne volonté pour le seruice du Roy, & sur le point de joindre ses armes avec celles de sa Majesté, pour accomplir le Traicté de Suze, ce qui auoit esté promis à Thurin à Monsieur le Marechal de Crcquy,

M. DC. XXX.
Lettres, De-
clarations,
et Manifestes
de son
Altesse de
Savoie, &c.

Aux Nombres,
chap. 11.

S. Augustin en la
question 11. sur
les Nombres.

S. Ambroise au
liure 1. des Offi-
ces.

M. DC. XXX.

Lettres, De-

clarations,

et Manifestes

de son

Altesse de

Savoie exa-

minez, &c.

& à Paris par le President de Montfalcon. Et d'autant que la mauuaise intelligence, qui est arriuee entre le Roy, & son Altesse, ne peut estre examinée, que par les faits, & que vous sousestenez ceux qui sont dans la lettre de son Altesse, comme s'ils estoient tirez de l'Euangile. Je vous diray avec le respect, que ie suis obligé de rendre à ce grand Prince, & avec l'honneur qui est deu à son aage, & longue experience, que i'ay appris de bonne part, & veu des actions bien contraites à celles qu'il veut faire passer pour veritables, & qu'on auroit souffert, si les Manifestes n'estoient adressez qu'à ses subjets: mais depuis qu'on les a employez pour informer les Princes estrangers, & pour decrier le Roy, & les Ministres, ie croy qu'on sera obligé de publier ce que ie vous écris de la sincerité des intentions de sa Majesté, & de la bonne conduite de Monsieur le Cardinal de Richelieu.

IE vous diray donc (MONSIEUR) que tout ce qui est rapporté par son Altesse des Traictés qui furent faits avec Monsieur de saint Chaumont, & de ce qui se passa à Suze, ne sert à rien pour les affaires presentes, qui doiuent estre iugées par les rencontres arriuees depuis peu. Outre qu'on a respondu amplement aux Manifestes que son Altesse fit il y a deux ans, pour tascher de prouuer ses pretensions au Marquisat de Montferrat: il n'est question que de faire cognoistre de quel costé vient le manquement, qui a donné sujet à la mauuaise intelligence, & guerre qui est à present entre sa Majesté & son Altesse. S'il y a eu dessein de tromper, qui est celuy qui l'a caché dans son cœur? & si la hayne secrette, ou la precepcitation manifeste ont fait le mal, qui est le Party, ou la personne qui en est coupable?

SON Altesse dit, Qu'elle a accomply fidelement tout ce qu'elle auoit promis à sa Majesté, pour faciliter le passage de son armée en Italie, le rautaillement de Casal, & l'accomplissement du Traicté de Suze, qui portoit, Qu'au cas que l'Empereur, ou le Roy d'Espagne entreprissent quelque chose contre le Duc de Mantoue, & la paix d'Italie, son Altesse donneroit passage aux armées du Roy, fourniroit les estapes dans toutes les terres de son obeissance, en payant ce qui seroit iugé raisonnable: ioindroit ses armes avec celles de sa Majesté, & que Suze demeurerait entre les mains de sadite Majesté, iusques à ce que les pretentions de son Altesse sur le Marquisat de Montferrat seroient entierement liquidées.

L'APPREHENSION que i'ay d'offenser vn Prince souverain, & le respect que ie dois à celuy duquel ie suis vassal, me font dire,

qu'il faut excuser Monsieur de Savoie, si en son aage il a quelque petit manquement de memoire, laquelle semble luy defaillir, non seulement en ce qu'il a perdu la souvenance de ce qui fut arresté il y a vn an à Suze, mais encore de ce qui est arriué depuis six semaines: Ou pour mieux dire, il faut aduoier que les grandes affaires que son Altesse s'est iettée sur les bras, ne luy ont pas donné le loisir de lire ce que son Secretaire a couché par écrit, & que ses Imprimeurs ont publié.

La veritable Histoire de tout ce qui s'est passé, & qui a attiré sur son Altesse les maux qui la trauaillent à present, ne doit estre recherchée que depuis l'assemblée, & acheminement des armées du Roy, que son Altesse a tasché d'arrester, & de dissiper, par tous les artifices que la finesse de son esprit, & l'inuention de ses Ministres luy ont peu suggerer.

La charge de Lieutenant general pour le Roy dans ses armées d'Italie, estant donnée par vn commandement absolu de sa Majesté à ce grand Cardinal; la cognoissance de sa probité, generosité, & fidelité iettent son Altesse non seulement dans le desespoir de le pouuoir corrompre, comme il a fait autresfois quelques Grands du Royaume: mais encore elles luy font iuger qu'il est impossible de surprendre la Prudence par la finesse, ny de mettre la confusion dans le bon ordre; qui seroit apporté par le Chef, assisté de trois Mareschaux de France, qui sont des plus sages, & plus vaillans que cét Estar aye iamais porté. L'apprehension de cet employ, l'acheminement de toutes les vieilles troupes, & la disposition des choses necessaires, porterent le President de Montfalcon à retenir à Paris Monsieur le Cardinal, avec toutes les meneries qu'il pût excogiter. Il assëura au Roy qu'il auoit receu vn Courier, qui apportoit la suspension d'armes pour deux mois, accordée par Monsieur de Mantouë, & du consentement des Venitiens. Il vouloit faire passer pour vne entiere retraite, vn reculement de deux lieues de l'armée de l'Empereur, & tascha de persuader que les troupes du Marquis de Spinola estoient hors du Montferrat, parce qu'il estoit allé à Milan pouruoir aux moyens pour les faire subsister. Toutes ces inuentions n'empescherent pas le depart de Monsieur le Cardinal; lequel estant venu à Lyon, trouue des nouueaux sujets, qui augmentent le soupçon qu'on auoit de la mauuaise volonté de son Altesse: ce que vous recognoistrez aisément par les propositions qui furent faites de sa part, & par les difficultez qu'il apporta, pour arrester & dissiper l'armée du Roy.

A VssT tost que Monsieur le Cardinal fut arriué à Lyon, son

M. DC. XXX.

LETTRES, DE
CLARATIONS,
ET MANIFE-
STES DE SON
ALTESSE DE
SAVOYE EXA-
MINES, &c.

premier soin fut de faire entendre à son Altesse par Monsieur Ser-
uient Conseiller d'Estat, Qu'il s'approchoit de la Frontiere, avec
trente mille hommes, pour assister Monsieur de Mantouë, & le
garder d'oppression, Que l'intention du Roy estoit, que son Al-
tesse executast de sa part ce qu'elle auoit promis pour le secours
de ce Prince, pour la liberté de l'Italie, & pour l'interest particu-
lier de ses Estats, Qu'il estoit temps de se declarer, & donner le
passage aux armes du Roy, de fournir les estapes, & les dix mil
hommes que le President de Montfalcon auoit promis de sa part,
conformément au Traicté qui auoit esté fait à Suze. La premiere
responſe de son Altesse fut, Qu'elle desaduotioit le President de
Montfalcon, & que Monsieur le Prince de Piedmont pourroit
confeter avec Monsieur le Cardinal sur le pont de Beau-voysin,
pour prendre les resolutions de ce qu'on auroit à faire. Ce desad-
ueu, & ceste proposition nouuelle, estoient capables de donner
vne grande desſiance de mauvais dessein, & faisoient iuger qu'il
estoit assez declaré, pour oster la bonne intelligence qui doit estre
entre les Alliez qui procedent avec sincerité.

ENCORE que Monsieur le Cardinal n'ignore pas ce qu'il est
obligé de rendre à vn Prince, qui a l'honneur d'estre beaufriere de
son Maistre, il ſçait aussi qu'il seroit coupable s'il méprisoit de
conseruer la dignité d'un grand Roy, qui luy a confié non seule-
ment la Lieutenance de sa puissance, mais en quelque façon celle
de sa Majesté, l'une ne pouuant marcher sans l'autre.

C'EST la seule consideration qui porta Monsieur le Cardinal à
refuser ceste entreueuë, dans vn lieu affecté; & le iuste soupçon
qu'on luy donnoit, avec la neceſſité, le porterent à presser pour auoir
le passage, & les estapes dans la Sauoye. Son Altesse ne pouuant
plus fuir, enuoya à Lyon le Comte de S. Maurice, pour accorder
le passage, & les estapes: mais par des chemins que iamais les armées,
ny les hommes particuliers n'auoient osé tenir, qui n'estoient que
des routes d'Ours, où il estoit impossible de loger des troupes, &
estoit tres-aisé de les arreſter, & faire perir, si on eust eu mauuaise
volonté, de quoy on auoit sujet de se desſier.

CE different estant vuidé, par la resolution que Monsieur le
Cardinal tesmoigna, & par l'ordre qui vint du Roy, de ne prendre
point d'autre route que celle que les armées ont accoustumé de
ſuivre, pour aller en Italie, & que les Anciens ont appellé chemins
militaires; Le different fut reduit aux estapes, sur lesquelles on fit
plusieurs difficultez, pour arreſter l'armée du Roy, l'affoiblir par
l'impatience qu'on ſçait estre naturelle aux François, lors qu'ils ne
peuuent

peuvent agir, & donner loisir aux Ministres de l'Empereur, & du Roy d'Espagne, de fortifier les places & passages du Mantouïan, & du Montferrat. On proposa qu'il n'y auoit point de bleds en Sauoye, & que les habitans estoient reduits à la faim. Par où l'on peut iuger, si ce discours s'accorde avec ce que son Altesse dit dans sa Lettre, Qu'il a osté le pain de la bouche de ses subjets, pour le donner aux Soldats du Roy; estant chose veritable qu'on permit aux Marchands qui deuoient fournir les estapes, de prendre les bleds en Bresse, Bourgongne, & Dauphiné; d'où ils ont retiré, non seulement pour nourrir en passant l'armée du Roy, mais pour chasser la famine de la Sauoye, là où (comme vous sçauéz) les hommes estoient reduits à brouter l'herbe, & desfroient avec passion l'attri-uée des François, croyans qu'elle feroit venir du pain. Il est donc veritable qu'on a osté le bled aux subjets du Roy, pour l'apporter aux Sauoyards, tant s'en faut qu'on l'aye osté aux Sauoyards, pour le donner aux troupes du Roy; si on pouuoit appeller donner, vendre bien cherement le droit de passage, qui est deu aux Alliez, sur tout quand on est obligé par Traicté expres.

Mais quel iugement ferez-vous du procedé de son Altesse, lors que vous adiousterez ce que ie vous assure estre vray, que pour faire reste de jeu à son Altesse, on a fourny à Nice les bleds qu'elle auoit de siré, en eschange de ceux qui seroient pris en Piedmont, pour conduire à Casal, en payant trois escus d'or pour la voicture de chaque charge; vous recognoistrez par là que son Altesse s'est serui de l'occasion, non seulement pour nourrir ses subjets, mais encore pour aitailler ses places, & a gagné à ce marché, sur lequel il y eut vne longue contestation. Le prix des estapes ayant seruy d'un autre pretexte, pour gagner le temps; Plustost que de perdre vne chose si precieuse, Monsieur le Cardinal iugea qu'il estoit plus expedient de perdre vne bonne somme d'argent, & accorda pour chaque homme de cheual quarante cinq sols par estape, & quatorze sols pour chaque homme de pied, ce qui fut trouué fort excessif. Apres l'argent deliuré, & les bleds enleuez, on n'a iamais veu moulins si lents à moudre, ny fours si mal chauffez pour cuyte, que furent ceux de Sauoye. Les premieres troupes du Roy sejournerent quinze iours au Pont de Beau-voyfin, apres le terme accordé; attendant que le pain fust cuit; & l'Auant-garde n'entra point dans les terres de son Altesse, que Monsieur le Cardinal ne fut arriué à Ambrun, où Monsieur de Pancirole, Nonce extraordinaire de sa Sainteté, apporta des exhortations, plustost que des moyens de paix, & on recogneut que son voyage auoit esté recherché, plustost pour arrester le progres

M. DC. XXX.

Lettres, De-
clarations,
Et Mani-
festes de son
Altesse de
Savoie Exa-
minés, &c.

des armes du Roy, que pour rien resoudre: ce que sa sincerité fit voir assez clairement, lors qu'il aduoia qu'il n'auoit aucune charge, ny pouuoir de rien conclure.

MONSIEVR le Cardinal s'estant aduancé iusques à Suze, le mesme Seigneur Nonce, dit que le meilleur, & plus court chemin pour venir à l'accordement estoit, que Monsieur le Cardinal s'abouchast avec Monsieur le Prince de Piedmont à Brussol, où l'entreueu se fit. Monsieur le Prince ayant esté traité avec tout le respect qui est deu à sa naissance, & à l'alliance qu'il a avec le Roy, au lieu de proposer & faciliter les moyens, pour s'acquitter de ce qui auoit esté promis, mit en auant de nouveaux desseins, voulut donner le change à ceux du Roy, & dit que son Altesse estoit presté à donner des places de seureté, à fournir dix mille hommes, & à contribuer tout ce qu'on pourroit tirer des Estats, pourceu que les armes du Roy fussent employées en mesme temps contre la Duché de Milan, & Seigncurie de Genes; avec promesse & serment de sa Majesté, qu'elle ne quitteroit iamais cette glorieuse entrepryse, que le Duché, & les terres de la Seigncurie ne fussent reduites à son obeissance. Le vous laisse à penser comment ses propositions furent receuës par vn esprit prudent, & si elles s'accordent avec le discours de son Altesse, qui dit qu'elle souffre le mal qu'on luy fait, pour n'auoir point voulu ioindre ses armes avec celles du Roy contre l'Empereur, duquel il a l'honneur d'estre Vicaire en Italie, ny contre le Roy d'Espagne, duquel il est allié. Comme s'il n'auoit point eu ces qualitez, lors qu'il a traité avec le Roy, ou si par le passé elles l'auoient empesché d'implorer le secours de la France, pour le garder de l'oppression que luy vouloient faire ceux avec lesquels il est en bone intelligéce, depuis que la colere l'a porté à rechercher les vieux ennemis, pour combattre ceux qu'il a fait de nouveau.

REVENONS à la suite de nostre Histoire: Monsieur le Prince de Piedmont ayant trouué fort peu de disposition en l'esprit de Monsieur le Cardinal, pour faire ce qui estoit contraire aux commandemens qu'il auoit receus, & ayant remarqué vne grande resolution, pour la poursuite des desseins du Roy, desquels il ne se pouuoit departir; Cela n'empescha pas qu'on ne luy donnast quelques iours qu'il demanda avec tres-grande instance, pour faire entendre à son Altesse les volontés du Roy, & rapporter la response. Il reuint le plus tard qu'il peut à Bossolin; & apres plusieurs plaintes dit, que son Altesse ne peut donner le paillage du costé d'Auigliano, où est le grand chemin militaire, & l'ordinaire d'Italie: assure que celui de Condoie, qui est à gauche, est

aussi commode, & promet que les estapes seront prestes. Monsieur le Cardinal, qui croit estre en estat de prendre son passage par tout, & qui fait tout ce qu'il peut pour mettre Monsieur de Sauoye dans son tort, & se tirer du soupçon d'auoir alteré son affection par quelque depart ou precipitation, accorde à Monsieur le Prince de Piedmont tout ce qu'il desiroit. On iuge qu'il est à propos de mettre souz le pied toutes sortes de raisons, pour faire paroistre dauantage celle qui contraindrait de faire eclater le mauuais dessein, qu'on pourroit dire n'auoir iamais esté.

La parole de Monsieur le Prince de Piedmont, cinquante mille escus deliurez à Suze, pour la fourniture des estapes, & les bleds rendus à Nice, persuadent à Monsieur le Cardinal, qu'il estoit temps de faire partir l'armée, pour prendre son premier logement à Condoüe. On ne trouue par les chemins que des marez, desquels on tire avec tres-grande peine les canons, & les cheuaux; on est receu à coups de mousquets, & les pains de munition sont changez en caillous de mutination. Sur ce rencontre on enuoye Monsieur de Leches, pour aduertir le Comte de Verreue, qui commandoit à Auigliano: le Comte respond assez brusquement, Qu'on se loge comme on pourra. Ceste response obligea le Regiment du Marquis de Longemeau de forcer les barricades, ce qui ne se fit pas sans blessures, & sans quelque meurtre, qui eust esté plus grand, si la prudence & sçeuanté de Monsieur le Cardinal n'eust arresté la furie des François, & si sa vigilance n'eust donné ordre à faire venir promptement des viures de Suze, qui appaisèrent la colete avec la faim.

Le second logement fut à Cazelette: non seulement les estapes n'y furent point fournies; mais les commoditez qui pouuoient seruir au rafraichissement de l'Armée auoient esté retirées, principalement les fourrages, desquels on eut telle disette, que les cheuaux, sur tout ceux de l'Artillerie, furent vn iour & demy sans manger, & l'Armée en si miserable estat, qu'il estoit aisé de cognoistre, que son Altesse faisoit tout ce qu'elle pouuoit pour la deffaire sans combattre, & pour faire mourir sans gloire beaucoup de braues Hommes. La plainte de ce mauuais traitement, apres les paroles données, & l'argent receu, fut portée à son Altesse, qui estoit venuë à Auigliano, & auoit conduit vne partie de ses troupes à dos de l'Armée Françoisë. Monsieur le Cardinal iugea qu'il estoit à propos d'enuoyer des personnes de grande consideration, pour parler vn peu plus haurement qu'on n'auoit fait, lors que le mauuais dessein estoit plus couuert. Monsieur le

M. DC. XXX.

LETTRES, DE-
CLARATIONS,
ET MANIFE-
STES DE SON
ALTESSE DE
SAVOYE EXA-
MINÉES, &c.

Mareschal de Crequy, & Monsieur de Thoiras prindrent ceste commission, & furent accompagnez par Monsieur d'Esmerly Conseiller d'Estat, & Intendant des finances en l'armée. Ces Messieurs pressent son Altesse de fournir les viures, & de leuer aux armes du Roy la ialousie que son procedé leur donnoit. Son Altesse se fâche de ce que l'armée s'arreste à Cazelette, fait instance pour la faire partir, & promet qu'elle trouuera vn meilleur logement à Alpignan. Cependant il en retire ses Commissaires, & tasche d'amuser ces Messieurs avec des propositions nouuelles, lesquelles estant reiettees, il demande payement pour douze mille hommes par dessus les dix mille, qu'il estoit obligé de fournir, assurant qu'il en auoit vingt & deux mille, qui estoient reduits à sept, ou à huit mille, qu'il auoit ramassé, pour boucher les passages aux viures, & à la retraite de l'armée.

Iusques icy Monsieur de Sauoye auoit trouué quelque conuerture à sa mauuaise volonté, & donné vn peu de couleur à ses actions; ne les pouuant plus cacher: il se met en campagne avec la petite armée volante, loge entre Cazelette & Riuele cinq corps de garde; fait emprisonner les Marchands qui ont traité pour les estapes, se saisit de cinq mille liures qu'on leur auoit deliuré le iour auparauant, décrie les monnoyes de France dans Thurin, pour empêcher les François d'en retirer quelque commodité, & à la façon des ennemis déclare, par oïst au delà de la Doüaire, costoye l'armée du Roy, & fait les memes démarches avec la sienne.

Ce changement d'inimitié secrette en hostilité ouuerte, oblige Monsieur le Cardinal d'enuoyer querir l'Auant-garde auancée iusques à Cyriere, & à Fauria. Son Altesse ayant apporté plus de facilité à son passage, pour la separer du corps de l'armée, & l'enfermer entre la sienne, & celle d'Espagne; ayant pour empêcher le secours de la Bataille, & Arriere-garde, logé vn Regiment de Sauoyards sur le pont d'Alpignan, par où l'armée deuoit passer. Et comme il arriue bien souuent, que ceux qui sont les premiers à offenser, sont les premiers à se plaindre, Monsieur le Prince de Piedmont vient entre Alpignan & Cazelette, pour dire à Monsieur le Cardinal qu'il trouuoit estrange qu'on eust enuoyé querir l'Auant-garde pour la reioindre au corps de l'armée, & dit que ceste nouueauté luy donnoit vn iuste soupçon. Il ne reçoit point les raisons qui ont obligé à faire ce changement, & força la patience, & la prudence de Monsieur le Cardinal, de luy dire; Que si cét ordre luy déplait, qu'il s'y oppose, puisque son Altesse ne pouuoit rien adiouster à son procedé, qu'un acte d'hostilité ouuerte.

M. DC. XXX.
LETTRES, DES
DECLARATIONS
ET MANIFESTES
DE SON
ALTESSE DE
SAVOYE EXA-
MINÉZ, &c.

Cette entreuë n'ayant sçeu faire changer le dessein de Monsieur le Cardinal, ny l'amuser : pour donner loisir aux troupes du Comte de Colalto, & du Marquis de Spinola de s'aduançer; le Conseil du Roy trouua bon, pour ne perdre point le temps, de faire iecter vn Pont sur la Doüaire, & de forcer celuy d'Alpignan, où Monsieur le Marechal de Schomberg s'aduança avec vne partie de l'armée, & le Canon. Son Altesse quitte Alpignan sur la minuict, se retire à Thurin, & empesche que Monsieur le Prince de Piedmont ne deffende le Pont d'Alpignan, où il auoit logé deux mille hommes; & faisoit semblant de vouloir attendre les premiers efforts du courage des François: ce que son Altesse qui les cognoissoit mieux ne luy conseilla pas. Le Pont, & la Ville ayant esté abandonnez sans autre resistance, que celle du plus mauuais temps qu'on aye iamais veu, le Chasteau fut sommé, & aussi tost rendu. L'armée du Roy ayant passé le Pont va loger à Rioul, où les couuerts des maisons furent trouuez plus beaux que ceux des tables. Son Altesse se plaint en la lettre qu'elle a adressé à ses subiects des insolences, & cruautéz que les François excercerent en ce lieu, qui fut respecté plus que la faim, qui persuade toutes choses mauuaises, ne deuoit permettre, & qu'on n'eust osé esperer. Les viures furent apportez de Suze, & les Soldats qui en voulurent prendre par force, ou butiner autour de Rioul furent chastiez à la façon des Romains, qui dismoient les coupables, afin que la peine s'arrestast sur peu de personnes, & en espouuantast plusieurs. Chacun sçait bien qu'une armée de Soldats n'est pas vne procession de Religieux, & qu'un logement de gens de guerre ne peut estre semblable à vne arriuée de Capucins à vn Chapitre general. Mais il faut aduoüer, que iamais armée n'a esté mieux policée que celle de France, & que les subiects & les biens de son Altesse ont esté tousiours respectez, en consideration de Madame la Princesse de Piedmont. La Maison de plaifance de Rioul fut si sainctement conseruée par les Gardes de Monsieur le Cardinal, que les Soldats n'y entrerent point, & on permit avec grande peine aux Seigneurs & Gentils-hommes de contenter leur curiosité. De sorte qu'il n'arriua rien en ce passage, ny en ce logement, qui deust obliger son Altesse à ne se laisser point voir par Monsieur Seruient, que Monsieur le Cardinal par vn excez de courtoisie, & pout auoir tousiours de quoy iustifier la franchise de ses actions, auoit enuoyé à Thurin, pour faire entendre les raisons, qui l'auoient porté à passer la Doüaire, & à se loger à Rioul. Mais le principal sujet de cét enuoy estoit pour donner compte à Madame la Princesse, de ce qu'on auoit esté contraint d'entreprendre; pour l'honneur, & pour le salut des armes

M. DC. XXX.
Lettres, De-
clarations,
et Manifestes
de son
Altesse de
Savoie Exa-
minez, &c

du Roy son frere. Ce compliment, qui pouuoit adoucir l'humeur aigre de Monsieur de Sauoye fut refusé: il ne permet pas qu'il soit rendu à Madame la Princesse: il commande qu'on emprisonne tous les François qui se trouueroient dans Thurin. Le nombre de ceux qui furent arrestez fut de cinq à six cens, & la pieté ne fit point d'exception pour les Religieux, qui furent traictez contre le respect deu à leur condition, aussi bien que les Marchands contre les loix du commerce, que les Princes irritez ont esté soigneux d'observer dans la plus grande chaleur de leurs passions, sans qu'on aye iamais ouy dire deuant la pratique de son Altesse, que les subiects d'un Souuerain ayent esté forcez de luy payer ce qu'ils deuoient à leurs creanciers, qui estoient dans la terre de leur ennemy.

Le masque estant leué, & la dissimulation passée en violence, Monsieur le Cardinal iugea, qu'il n'estoit plus temps d'agir par les voyes de douceur, & que la gloire du Roy, la repuration de la France, & son honneur l'obligeoient à chercher les moyens de ranger à la raison son Altesse, par des chemins contraires à ceux qu'on auoit tenus iusques à present. Le Conseil trouua bon d'opposer vne petite feinte à vne grãde dissimulation: de faire semblant de vouloir prendre la route de Thurin (c'est à dire, celle du grand chemin de Casal.) Le Canon, & les gens de guerre tourment de ce costé-là, ce qui a donné sujet à son Altesse de publier qu'on a eu intention de surprendre Thurin. Il n'y a point de doute qu'apres la rupture venue de sa part on l'eust desiré, & peut-estre tenté, si les moyens en eussent esté faciles, & si on n'eust esté arresté par le respect qui est deu à la personne de Madame la Princesse, laquelle estoit dedans, outre qu'il estoit tres-mal aysé de faire réussir vne entreprise sur Thurin, n'estât point croyable que le lieu du sejour ordinaire de son Altesse, & la Capitale de ses Estats, fust depourueüe de viures & d'hommes: mais plustost que la Ville & Citadelle estoient tres-bien munies, & en armes, ayant à la porte vne puissante Armée, qu'on auoit renduë ennemie: Aussi n'estoit-ce point le dessein de ceux qui la commandoient de surprendre Thurin, ny deuant la rupture, ny apres. La necessité, & l'occasion les firent resoudre, sur le rencontre des trauerses de son Altesse, & declaration de sa mauuaise intention, de chercher retraite dans quelque bonne place, puis qu'ils n'auoient sçeu trouuer la seureté dans les promesses de son Altesse, ny dans ses propres interests. Le commandement fut donné de tourner visage du costé de Pignerol, apres qu'on eut sçeu que Monsieur de l'Isle n'auoit peu auoir la permission de voir le Nonce de sa Sainteté, & l'Ambassadeur de Venise, ausquels Monsieur le Cardinal vouloit faire

cognoistre la violence qu'on luy auoit faite, pour le faire resoudre à vne offense iuste, & à l'employ des armes de son maistre, pour conseruer sa gloire, empescher la ruine entiere de l'armée Françoisë, & ouuir vne porte à celles qu'on voudroit ietter dans l'Italie, pour la garder d'oppression. On prend donc la route de Pignerol, place forte, assise en lieu commode pour le passage des armées, & renduë à son Altesse par le Roy Henry III. sans beaucoup de consideration, ayant esté reseruée par les Roys Henry II. François II. & Charles IX. pour tenir les Ducs de Sauoye en leur deuoir, & dans les termes de la recognoissance, qui les obligeoit, outre les Traittez, à estre plustost François, qu'Imperialistes, & Espagnols, quand mesmes ils auroient esté si imprudens, que de mespriser leurs propres interests.

M. DC. XXX.
LETTRES, DE-
CLARATIONS,
ET MANIFESTES
DE SON
ALTESSE DE
SAVOYE EXA-
MINÉZ, &c.

LE General de l'Armée estant logé à Puifasque, l'Aduant-garde faist les aduenus de Pignerol, qui est inuesty le lendemain, le Canon mis en batterie, la Ville renduë, & le Chateau quelques iours apres; ainsi que chacun sçait, & qui ne sert de rien, pour faire voir la sincerité des intentions de Monsieur le Cardinal, assez recogneuë iusques à la guerre ouuerte, à laquelle les finesses sont permises, qui estoient defenduës auparauant. C'est donc sans raison que son Altesse se plaint de la publication, qui a esté faite de ses mauuais desseins, & de dire qu'entre vn tres-grand nombre de personnes qui en ont parlé, le Pere Ioseph Capucin a esté vn de ceux qui en ont dit leur sentiment: Il seroit mauuais François, s'il ne seruoit son Prince naturel contre vn estranger: & ne seroit pas bon Religieux (comme il est) s'il ne rendoit le telmoignage qu'il doit à la verité, de laquelle il a vne cognoissance fort particuliere.

C'EST aussi vn foible artifice, pour rendre le Roy, & son Conseil odieux à toutes les nations de la terre, de dire que si la Majesté traitte si mal sa sœur, que les Princes, qui n'ont point d'estroite alliance avec luy, ne doiuent attendre que toutes sortes d'extremitez. Il est vray qu'on vseroit de toutes les violences qu'une guerre iuste & genereuse doit permettre, & que l'esprit courtois des François peut souffrir, si on n'estoit retenu par la puissante consideration de la naissance, & des vertus admirables de la fille & sœur de deux grâds Roys. Mais nous pouuons asseurer avec regret, & verité, que tous ces auantages ont esté tres-mal recognus par son Altesse, lors qu'elle a chassé brusquement toute la famille de cette Princesse, luy a osté tout d'un coup ses plus douces consolations, ses plus honnestes diuertissemens, & a renuoyé ses filles d'honneur avec tant de rigueur, que sans l'assistance qu'elles rencontrent à la porte de Thunn, elles

M. DC. XXX.
 EXTRAITS, DE-
 CLARATIONS,
 ET MANIFE-
 STES DE SON
 ALTESSE DE
 SAVOYE EXA-
 MINIZ, &c.

estoyent contraintes de perir miserablement dans les terres de son Altesse, qu'on peut dire à bon droit auoir oublié pour ee eomp la bien-vucillance & courtoisie qu'il a tousiours tesmoignée aux Dames, & auoir perdu le respect qu'il doit à vne fille de Francee. Tant s'en faut donc que les Princes d'Italie fassent vn sinistre iugement de la mauuaise volonté du Roy, & de la violence de son Conseil, qu'au contraire ils croiront, que si la colere de son Altesse l'a emporté iusques à mettre sous le pied la consideration de l'honneur qu'il doit à Madame sa belle-fille, il sera aisé de iuger que si ses desseins sur l'Italie pouuoient reüssir, & si de Vieaire il deuenoit Empereur, on verroit des violences bien plus grandes que ne sont celles qu'il a exercé dans sa maison, à l'endroit d'une tres-grande & tres-virtueuse Princeſſe, qui a vn frere Roy tres-bon, & tres-puissant pour s'en ressentir, & vne tres-sage, & tres-generouse Mere, pour ne permettre pas qu'on traite si mal les personnes, que la Nature & la Vertu luy ont fait tendrement aymer.

PAR tout ce discours on peut recognoistre, que son Altesse a esté tousiours portée de mauuaise volonté contre la Francee, depuis qu'elle s'est declarée pour Monsieur de Mantouë: dans l'interest duquel estoit non seulement celuy de l'Italie: mais aussi celuy de toute la Chrestienté, & sur tout le particulier de la France, laquelle ne deuoit iamais souffrir, qu'un Prince nay dans ses Estats, & de tres-grande consideration, fust acablé en hayne des François, qu'on ne peut voir logez au milieu de l'Italie, ny que les passages pour la secourir fussent bouchéz de toutes parts, ny que les Traictez faits avec Monsieur de Sauoye fussent violez avec tant de mépris, que les Fleurs de Lys en demeureroient eternellement flestries, si on l'auoit dissimulé. Ce n'est pas aussi la resolution du Roy, ny de permettre que Casal deuienne Espagnol, à quoy son Altesse trauaille il ya long-temps, non seulement contre Iustice, & raison, mais contre ses propres interests, qu'il reduit à quelque coin du Montferrat, qu'on distribué comme vne terre de conqueste, abandonnée de Dieu, & des hommes, sans maistre, & sans protection. Que ce dessein de la diuision, non seulement du Montferrat, mais encore du Mantoüan, aye esté depuis long-temps dans l'esprit de son Altesse, il fut aisé de le recognoistre il ya tantost trois ans: lors que le Comte d'Aglié, Ambassadeur pour son Altesse aupres de sa Sainteté, dir en la presence de quelques Ambassadeurs, & grands Seigneurs, qu'il estoit expedient de mettre Casal entre les mains du Roy d'Espagne, qui auoit moyen de recompenser d'ailleurs le Duc de Mantouë: Que l'Empereur le desiroit ainsi: Qu'il n'estoit pas en la puissance du Roy de l'empes-

cher, & que la guerre seroit cruelle en Italie, iusques à ce que cela fust arriué. On sçait aussi que son Altesse arresta les lettres de con-
jouissance que l'Empereur & le Roy d'Espagne enuoyoit à Mon-
sieur de Mantoüe, de peur qu'elles ne seruissent de tiltres pour mon-
strer l'approbation de ces deux grands Princes, que son Altesse a
porté à la guerre, ayant gagné le Comte d'Oliuares, qui n'est pas
amy de la France, & a conçu vne haine particuliere contre Mon-
sieur le Cardinal de Richelieu ; parce qu'il est trop clair-voyant
dans les fineses du Conseil d'Espagne. En suite de ce dessein on a
tasché par tous les moyens qu'on a peu pratiquer dedans & de-
hors le Royaume, pour employer les armes du Roy contre ses sub-
jets, qui estoient poussez à la rebellion, & secrettement assiste-
lors qu'on accabloit les Alliez de la France, & qu'on prenoit tous
les dehors du Royaume. Pour ne rien dire de l'intelligencé ny des
Traictés avec le Duc de Rohan, & des articles signez avec luy en
mesme temps que ceux de Suze furent accordez ; le viens à ce qui
a contrainst son Altesse de venir à la rupture que nous voyons, &
d'employer la peau de lion pour atteindre là où celle de renard n'a-
uoit sceu arriuer.

M. DC. XXX.
LETTRES, DE-
CLARATIONS,
ET MANIFE-
STES DE SON
ALTESSE DE
SAVOYE EXA-
MINÉZ, &c.

On ne trouuera personne tant soit peu versée aux affaires du
monde, qui ne sçache que son Altesse a esmeu toutes les querelles
que nous voyons. Que celles de l'investiture sont recherchées de
gayeré de cœur. Que les fortifications faites à Casal par les Ducs
de Mantoüe, ont esté de tout temps insupportables à son Altesse.
Qu'elle a pris les armes la premiere contre le Marquisat. Qu'elle a
appellé en Italie les forces d'Allemagne & d'Espagne. Que pour
nous oster le pouuoir de la secourir, elle a fait ce qu'elle a peu pour
empescher la prise de la Rochelle, & le chastiment des Rebelles de
France. Que pour nous boucher de tous costez l'entrée en Italie,
elle a pressé qu'on luy rendist Suze, lors qu'elle a creu sa Majesté
dans vne forte guerre ciuile, & que les troupes de l'Empereur s'em-
paroient de la Valtelline. Que ce qu'elle a fourny à Casal pour s'ac-
quitter de sa promesse, n'a esté que pour donner loisir aux ennemis
de Monsieur de Mantoüe de rendre leurs armées plus puissantes.
Que les diuerses inuentions qu'il a mis en auant pour arrester le se-
cours du Roy, & la venuë de Monsieur le Cardinal, ne sont que les
suites de ses eschapatatoires ordinaires, & de ses anciennes ruses, les-
quelles sont si decouuertes, & ont esté si frequentes, qu'il luy est
impossible de persuader à ceux qui sçauent l'histoire de sa vie, qu'il
ait entierement changé de naturel, si l'aage ne luy auoit fait ou-
blier ce qu'il a pratiqué durant cinquante ans. Mais le Dieu des

M. DC. XXX.
LETTRES, DE
CLARATIONS.
ET MANIFESTES;
DE SON
ALTESSE DE
SAVOYRE
MINISTRE, &c.

armées qui reprouue & perd la mauuaise prudence, a fait que son Altesse void dans son pais la guerre qu'elle a ietté dans celuy de son voisin. Que ses Estars sont partagez, lors qu'il a diuise ceux d'autrui. Que celuy qui attaquoit ce qui ne luy appartient pas, voit faisi ce qui estoit à luy; Et que la France apres plusieurs assistances qu'elle a donné à son Altesse (desquelles elle se souuient fort mal) est contrainte de mettre souz sa main ce que les anciens ennemis de la Maison de Sauoye luy rauiroient, apres s'en estre seruis; pour s'en approcher, & s'estre rendus plus puissans en Italie: ce que son Altesse auoit tousiours apprehendé iusques à ce que sa colere a surmonté sa prudence, qui ne void pas qu'on luy feroit grace de le manger le dernier: si ce grand & bon Roy n'estoit aussi bien son Protecteur en l'atraquant, comme il l'a esté aütresfois en le defendant; Et si ce sage & genereux Cardinal, qui est hay pour sa fidelité & ses bons conseils, n'auoit preu que le moyen de faire vn iour beaucoup de bien à son Altesse, ou à Messieurs les Enfans, estoit de luy faire à present vn peu de mal, pour la porter à se recognoistre, & la disposer à rechercher la paix, qui doit estre desirée par tous les Princes Chrestiens, qui est demandée par l'Italie, qui seule peut faire cesser & destourner les maladies & la famine, qui affligent & menacent la campagne & les villes, & tuent dans les armées vn grand nombre de braves hommes, & qui est necessaire pour empescher les progres que les ennemis de nostre Religion font tous les iours en diuers endroits de l'Europe, & iusques dans les Indes. Si son Altesse recule ce grand bien, pour lequel sa Sainteté employe ses soins & ses entremises charitables, on sera contraint de faire cognoistre que le bien general de la Chrestienté, la gloire du Roy, la seureté de ses Alliez, & le repos d'Italie, doiuent estre preferez à l'interest particulier d'vn Prince. Voilà les sentimens que la verité éloignée de toute passion m'a donnez. Je m'assure que les Sages les suiuront, & que vous les approuuerez, en soupirant, & deplorant le malheur que Monsieur de Sauoye a attiré sur ses Estats. Je vous prie de croire que ie l'honore avec compassion, & que ie suis en verité,

MONSIEUR,

Vostre tres-affectionné seruiteur,

FRANÇOIS DE VELLAY.

A V R O Y.



IRE,

Les Monarques qui ont esté les plus grands conquerans, ont voulu au milieu de leurs triomphes estre aduertis qu'ils estoient hommes, & qu'ils estoient exposez aux mesmes accidens que les moindres de leurs sujets. C'estoit vne leçon dont ils auoient besoin, & que Dieu leur auoit naturellement imprimée dans l'esprit pour les retenir, afin qu'au milieu des miseres de l'uniuers, ils se reglassent eux-mesmes par le souuenir du neant, & de la vanité de leur estre. Il est encores auionrd'huy à desirer que ceste remonstrance soit souuent reiterée à ceux qui iettent tousiours les yeux sur les Estats de leurs voisins: & qui dans la conuoitise de dominer qui les agite, n'aiment iamais leurs Estats, & sont passionnez du desir d'auoir les Estats où ils n'ont point de droit. Au milieu de leurs démesurées grandeurs deuenus semblables à des petits enfans qui aiment à changer de joiët, & ne desirent rien tant que ce qu'ils n'ont point, & que le plus souuent ils ne scauroient auoir. Ceux qui les seruiroient de ces maximes, leur seroient bien fidelles; Que la passion de conquerir, a plus de peine & de hazard que de profit; Que les Estats qui veulent n'auoir point de fin, la trouuent bien tost; Que ceux qui veulent assubjettir tous les hommes, sont hays de tous; Qu'il est aussi iniuste de violer un Prince souverain, que de commettre un parricide; Que les Estats, plus ils sont deuenus grands, plus ont-ils de precipices à craindre; Qu'en fin la plus seur domination est celle qui est la plus innocente, & la plus pure de l'effusion du sang humain. Il est vray que ceux qui ont fait les plus grandes conquestes, n'y ont gueres songé en la chaleur de leur aage: mais quand

l'heure a sonné, & qu'il a fallu quitter la vie, & sortir de l'univers, où ils estoient à peine entrez, à la fin de leurs iours, tenant la mort entre leurs dents; & ouvrans leur sein à leurs amis, Dieu leur a fait aduouer, que pour auoir peu de plaisir, ils auoient eu beaucoup de peine. Voſtre Majesté, SIRE, depuis le temps qu'elle tient en ses mains le gouvernement de ce grand Estat, a vescu avec vne si grande iustice & integrité avec tout le monde, qu'elle n'a pas eu besoin de tomber en ces meditations. Elle n'a point fait courir la terre de sang, pour dresser de nouveau vn Estat; elle n'a point fait gemir l'univers par la violence de ses armes; elle n'a point diminué les Estats de ses voisins, pour accroistre le sien: ains elle a receu par succession de ses Ancestres, vn Estat estably depuis douze cens ans: Et ce dans vne Famille qui a plus longuement regné sur la face de la terre, qu'aucune autre qui soit dans le monde, & dont l'Histoire fasse mention. Ce grand Empire est venu en vos mains, lors que vous estiez en l'aage d'innocence: & Dieu l'a protégé heureusement contre les diuisions domestiques, & contre les desseins des Estrangers, iusques à present. Il a fait des miracles tous euidens, pour vous conseruer toute entiere ceste domination, la plus douce, la plus glorieuse, & la plus ancienne qui soit au iourd'huy en l'univers. Ces graces venans de celuy qui donne les Estats & qui les conserue, vous obligent à vne grande recognoissance: & sur tout vous coniuient de regner selon les vœux qui sortent tous les iours du profond du cœur de tant de millions d'hommes vos sujets, qui crient les genoux à terre, & les mains jointes au Ciel; Qu'il plaise à voſtre Majesté, de se bien souuenir, qu'elle tient en ses mains le Sceptre des François. Comme Dieu reprime les Roys iniustes, en leur faisant souuenir qu'ils sont hommes: il releue aussi la main & le cœur des Roys iustes, comme vous estes, en leur faisant souuenir qu'ils sont Roys: & les oblige par là de conseruer avec grand soin, la dignité de l'Estat; la majesté du commandement souverain; la seureté des Alliances; & toutes les choses qui peuuent seruir aux Roys, pour les faire redouter à leurs voisins, aymer de leurs sujets, & pour pouoir ayder les foibles qui ont recours à eux, contre la violence de leurs ennemis, en quoy gist la vraye grandeur des Roys. Ce ne seroit pas estre jaloux de ce nom de

Roy, qui est saint & venerable aux hommes & aux Anges, que de n'en aymer pas les fonctions, qui sont toutes maiestueuses & diuines; comme si le Soleil n'auoit de la chaleur, de la lumiere, ny du mouuement, il ne seroit pas Soleil. Dieu luy-mesme, qui est le Roy des Roys, se fait cognoistre tel qu'il est en soy-mesme, parce qu'il agit au dehors, & fait aduouier sa conduite aux plus sensibles. C'est de sa part, & par son adresse que les Roys regnent. Et autant de fois que vostre Majesté fait des actions Royales, comme elle fait ordinairement, elle a l'honneur de prester ses mains à Dieu, & d'estre comme son associé en l'ordre de l'Vniuers. Elle a l'honneur d'auoir Dieu à ses costez, qui la pousse, qui la fait agir, & qui coopere avec elle: si bien qu'elle n'est iamais sans auoir Dieu auprès de soy, qui est present aux actions des Roys plus qu'en celles des autres hommes, parce que par eux il conduit tous les autres. C'est vne gloire au dessus de la pensee des mortels, & au dessus de leurs paroles, que les Roys sont les plus glorieux instrumens de la Diuine providence au gouvernement du monde. Les Anciens qui n'estoient point flatteurs, vous appellent, des Dicux corporels & sensibles: & Dieu luy-mesme a apprii ce langage aux hommes, & veut qu'on vous appelle Dieux. Et certes comme il vous en appelle, il veut que vous le soyez, & deteste sans doute tous ceux qui voudroient vous lier les mains; qui trauaillent à diminuer vos droicts; qui médisent de vos actions, lesquelles on doit regarder avec veneration; qui veulent estre les Iuges & les Censeurs de vostre Majesté, es choses esquelles elle n'a que Dieu seul pour Iuge; & qui sont si esloignez de leur deuoir, qu'ils abusent du tiltre de la Religion, & d'un zele qui n'a que l'apparence, pour essayer par des interests particuliers, de faire que vous ne soyez pas recognu l'Arbitre des affaires de la Chrestienté, comme estoit le feu Roy Henry le Grand d'immortelle memoire, & tous les Roys vos Ancestres. Quand i'ay veu leurs liures, i'aduoué ingenuement aux pieds de vostre Majesté que i'ay fremy d'horreur, & que les larmes aux yeux, i'ay deploré avec grande amertume d'esprit, la miserable condision du temps, auquel il semble que nous allions estre menacez. Mais aussi quand i'ay apprii le iuste Zele de vos Magistrats à les faire brusler, par des mains

qui ne sont pas si infames qu'ont esté les leurs en les escriuant, i'ay osé me produire, esperant que vostre Majesté me pardonnera, si ie parle des choses qui sont au dessus de ma portée: puis que Dieu fait bien ceste grace au moindre de tous les hommes, d'approuuer qu'il begaye en le loiant. Quand ie parle de vos droits, ie fais comme ceux qui peignent le Ciel ou le Soleil avec des couleurs de vil prix, sçachant bien aussi que ceux qui les representent avec de l'or, sont infiniment au dessous des suiets qu'ils veulent représenter & descrire. En la Royauté, SIRE; vous n'auiez rien au dessus de vous que Dieu seul. Il n'y a point de puissance en la terre, à laquelle vous deuiés rendre compte du gouvernement de vostre Estat. Et l'ancienne maxime de tous vos Ancestres, qui est née avec ceste Monarchie, & que tous les artifices du monde n'estoufferont iamais dans le cœur des François, est que vous ne teniez vostre Royaume que de Dieu seul, & de la force de vos armes. Quand cela ne seroit pas, vous aimez tant la Justice, & estes si religieux, qu'il n'est point d'homme de bien au monde, qui ne s'en doine bien rapporter à vous: comme il n'est point aucun de vos sujets, qui ne baïsse les yeux sous vostre Gouvernement, & qui ne reuere vos Loix, comme dressées par le conseil, les mouuements, & l'ordonnance de Dieu. Il est donc bien aisé de iuger, que ceux qui au grand scandale de la Chrestienté ont osé diffamer vos actions, sont quelques Barbares, sans doute, qui n'ont iamais respiré l'air François, & qui ont esté nourris parmy les Turcs, ignorans le respect que toutes les nations Chrestiennes ont tousiours rendu à vostre Couronne. I'ose mesme croire qu'ils ont pris à faux le venerable nom de Theologiens, estant impossible qu'ils le soyent; & estant plus vray-semblable que ce sont plustost quelques Cosaques, ou Tartares, ou quelques Scythes perfides, auolez de leur pays pour estre ennemis de tout ordre humain, nourris plustost entre les Nomades, & les peuples vagabonds, que parmy les Nations policées. On a veu toute l'Europe armée: & vostre Majesté, quoy que fort tard, l'a voulu estre, & l'a deu ainsi faire, pour toutes sortes de raisons qui peuuent s'imaginer. Elle a muny ses frontieres, & a assisté ses Alliez à leur besoin, principalement la Republique de Venise, & le Duc de Sauoye, qui sont tres-Catholi-

ques. Entre les Chrestiens cela ne peut estre blasmé, si ce n'est par les Heretiques, qui croyoient anciennement que la guerre fust un crime. Ausquels, lors qu'ils oppoient à la iustice des armes, que la guerre fait mourir les hommes: les Saintes Peres ^{S. Augustin lib. 21. contra. Faui- lum.} re-
pondoient; C'est à faire à des pourceux & craintifs, & non à des Religieux, de blâmer la guerre. Le Droit Canon, qui est ^{C. 74. 75. Cauf. 21. Q. 1.} recen pour loy des cas de conscience, dit; que c'est assez à la guerre, que ce ne soit pas le desir, mais la necessité du combat, qui face mourir les hommes. Vostre Majesté n'a jamais songé à la guerre, qu'avec les conditions apportées par les plus saints Do-^{ibid.}cteurs de l'Eglise. On ne doit pas sous le nom de paix dresser vn appareil de guerre: mais on doit faire la guerre pour auoir la paix. Aussi les plus eminens en sainteté disent: Que ^{S. Ambroise lib. 1. de Off. c. 27.} la force des armes est tres-iuste, quand elle defend le pays contre les Barbares; Quand elle protege les foibles, & les Alliez de l'Estat, contre ceux qui rauissent leur bien à la-
tronibus socios. Et saint Hierosime loue les Goths, de quoy ^{Ad Leram.} ils portoit des Chapelles, qui leur seruoient d'Eglises au milieu de leurs armées, attribuant à la profession de la Religion Chrestienne la prosperité de leurs armes. Quand le Pape Jules deuxiesme eust ordonné en Italie certaines prieres pour dire à l'Aue Maria, contre les François, le Roy Louys douziemes pere du peuple, fit mettre dans le seruice de l'Eglise l'Hymne qu'on chante à l'elevation des diuins Mysteres: où l'histoire du temps marque qu'on disoit: Bella premunt hostilia; Da robur, serua Liliu. Tant s'en faut que l'on creust que ce fust estre sans Dieu & sans Religion, d'auoir l'Italie, ou quelques Catholiques pour ennemy, qu'au contraire en l'acte de la plus seruente deuotion; & là où l'ame est au degré supreme d'elevation; dans les redoutables Mysteres, vn Roy tres-Chrestien, dans toute l'estendue de son Estat, fit demander à Dieu, que contre ces guerres, contre ces foudres, contre ces ligue; contre ces coniuurations d'Italie; Dieu voulut donner la force au Roy, & sauuer les fleurs de Lys. C'a esté tousiours l'ordinaire des Chrestiens de prier Dieu pour les armes de leurs Roys, contre quiconque fust quelles eussent esté prises: Edouard troisieme Roy

Carthagina
in
propag.

d'Angleterre composa vn corps d'armée de son Clergé, l'arma & le mena à la guerre contre les Escossois ses ennemis, quoy qu'ils fussent de mesme croyance. Ce grand Archeuesque de Toledé, depuis Cardinal Ximenes, disoit ordinairement; Que la poudre à canon, luy rendoit dans les armées vne odeur aussi agreable, que celle de l'encens dans les Eglises. Et dans Rome ces années passées on a publié comme vne loy de conscience, par l'autorité du Saint Siege. Que les gens d'Eglise sont obligez de droict diuin, & de droict de nature, d'estropier, & de mettre à mort les ennemis, pour la defense de la Republique, sans que pour cela ils encourent aucune irregularité: & qu'ils peuuent prendre & posseder les biens des ennemis, tout de mesmes que les soldats seculiers. L'Eglise n'a iamais interdit la guerre aux Princes: ains pour vne condition absolument necessaire à establir la iustice d'une guerre, elle a tousiours enseigné; Que c'est aux Princes Souuerains de l'entreprendre. Quand le Saint Siege en a eu besoin, il a toujours defendu son droict par les armes, non pas seulement son domaine, mais mesmes ses decrets & sentences contre les Rebelles. Il n'a iamais aussi voulu ny approuué que les Princes fussent blasmez d'user de ce droict qui naist avec eux, & de l'exécution duquel ils font serment solemnel en la ceremonie de leur sacre. Quand vostre Majesté receut à son sacre l'anneau Royal, l'Eglise vous tint ces paroles pleines d'efficace: Receuez l'anneau, le sceau d'une foy sainte, la fermeté de vostre Estat, l'accroissement de vostre puissance, afin que vous ayez dequoy repousser vos ennemis: avec vne force pleine de gloire & de triomphe. Quand l'Eglise vous bailla l'espee Royale, elle fit ceste priere à Dieu; O Dieu donnez au Roy; Qu'il soit tres-puissant pour defendre l'Estat: Qu'il triomphe de ses aduersaires; Qu'il soit redoutable à tous: Qu'il couure de honte ses ennemis; Voire mesme elle vous soubailla le Sceptre des Saxons, & de beaucoup d'autres peuples qui ont esté autresfois sous les loix de vostre Empire, & ne le sont plus maintenant. Ce furent les benedictions de vos Prelats; Que vous soyez au dessus de tous les Roys; Que les nations de la terre vous adorent; Que les peuples vous reuerent; Que vous soyez

soyez le Seigneur de vos freres, c'est à dire des autres Roys. Car c'est l'ancienne acclamation qu'on faisoit à vos Ancestres, quand l'Empire d'Occident estoit hereditaire dans leur Maison: laquelle acclamation est retenuë encor aujourdhuy dans vostre Sacre, pour témoigner que c'est le desir qu'en conscience tous vos subiets sont obligez d'auoir pour la grandeur de vostre Majesté. Les Espagnols font les mesmes souhaits, & beaucoup plus grands, pour leurs Roys, comme nous les faisons pour vostre Majesté. Ils se glorifient; Que le Soleil ne se couche iamais sur les terres de leur Empire. Ils ont fait imprimer des lettres du Roy de Perse au Roy d'Espagne, avec cette inscription, Au Roy quia le Soleil pour chapeau. Ils disent de la maison d'Autriche cet ancien vers; Vna Domus vires & onus suscepit orbis. Vne seule maison a les forces & la charge de tout l'Vniuers. Et tout nouvellement dans des inscriptions; Le Roy d'Espagne est Empereur presque de tout le monde. Et n'y a point d'Espagnol qui ne veulut mourir, à la charge d'effacer par sa mort cette limitation. Cette année à Rome en l'acte d'obedience rendu au S. Siege par le Roy d'Espagne, Dom Fernand, Afan de Ribera Duc d'Alcala a fait dire à sa Sainteté; L'estenduë de la domination Espagnole est si grande, que le Soleil qui n'a point d'Occident dans l'Empire d'Espagne, peut luy seul la mesurer par sa course. Et le Pape, à cette magnifique description de leur grandeur, a fait respondre par Ciampoli son Secrétaire; Que Dieu vueille augmenter le patrimoine de la gloire d'Autriche. Nous esperons tout, SIRE, qu'il est si bon, si equitable, & si iudicieux, qu'il ne refusera point à la dignité de vostre Couronne, au souuenir de vos Ancestres, aux vœux de vos Peuples, & à vos merites, les mesmes souhaits; Que Dieu vueille augmenter le patrimoine de la gloire de France. Et autres Estats, comme ils se sont eleuez, il est arriué souvent des choses, dont la iustice n'est pas cogneuë tout d'un coup. Il ne se peut pas aussi faire qu'il n'aduienne en France, que les causes & les raisons des Conseils ne sont pas publiques. Ceux qui ne les entendent pas, doivent se taire, & recognoistre ce qui est veritable par tout, que la Justice des Royaumes a d'autres loix que la iustice qui s'exerce entre les particuliers. Vostre Majesté, qui le sçait parfaitement

Valdesius.

Au sacre de Matthias 12.

Mediolani apud Ioh. Bap. Ridelli. 1615.

bien, le verra dans l'Histoire estrangere. En l'année 1218. Alphonse Roy de Castille laissa Henry, & ses deux filles Blanche & Berengere. Blanche l'aînée fut mariée à Louys VIII. Roy de France, & Berengere au Roy de Leon. Henry fut assommé d'une tuille dans vne basse-cour. Au lieu de recourir à la Roynne

Maciana L. 12. C. 7.
Blanche mere de S. Louys, l'aînée (comme les loix de l'Espagne, & de tout le monde le vouloient) les Espagnols coururent à Berengere la puînée, & luy baillerent le Royaume. Le droit de toutes les nations donnoit la Castille à S. Louys, & par consequent à vostre Majesté: mais leur histoire dit, Que les loix des Royaumes ne sont pas contenuës dans les liures des Iuriconsultes: mais en la vertu, dextérité, & diligence des Roys. C'est à dire, que la force est la Roynne de toutes les vertus: & qu'és affaires d'Estat, les loix ordinaires ne sont pas escoutées: & que celuy-là a plus de droit, entre les mains, au pouuoir duquel les Etats demeurent. Neantmoins c'est tousiours le plus seur d'auoir Dieu, & le bon droit de son costé: comme chacun voit que vostre Majesté le fait, & qu'elle prefere la Justice à toutes les conquestes du monde. Aussi ne manquera-s'elle point d'obtenir ce qu'elle voudra: et nous croyons avec raison, que ce sera vne paix tres-honorable avec tous, par laquelle la dignité de sa Couronne sera conseruée, & la protection de ses Alliez affermie. Le Ciel benira vos Conseils, & appuyera vostre bras; les hommes publieront vostre Justice: & tout l'Estat sellera la felicité de vostre Regne par le souuenir de vos victoires passées, & par l'esperance de vos triomphes à venir. Ce sont les vœux de celuy qui est,

De vostre Majesté,

Le tres-humble, tres-obeyssant, & tres-fidelle
seruiteur & subiet, FERRIER.



LE

CATHOLIQUE D'ESTAT,

O V

DISCOUVRS POLITIQUE DES ALLIANCES

du Roytres-Chrestien, contre les calomnies des
ennemis de son Estat.

Par le fleur DV FERRIER.



ORS que l'Empereur Neron remplissoit l'univers, de l'horreur de ses crimes, & couvroit la terre du sang des Martyrs, les Apostres qui estoient les Princes de l'Eglise, & les Peres des Catholiques, leur disoient neantmoins: *Qu'un chacun de vous se contienne dans la subiection qui est due aux Princes souverains.*

Rom. 13.

3. p. 6.

Tit. 2.

Car il n'y a point de Domination qui ne soit establie de Dieu, & celles qui tiennent rang à present, sont ordonnées de Dieu. Quiconque leur est rebelle, s'oppose à l'ordonnance de Dieu: Et ceux qui le sont se damnent eux-mesmes. Le Prince est serviteur de Dieu. Il n'a point le glaive pour neant: car il est ministre de Dieu. Il est necessaire de luy obeyr, non pas seulement parce qu'il peut punir, mais à cause de la conscience. C'est pour cela aussi que vous payez les tribues d'autant que les Roys sont serviteurs de Dieu. Et au mesme temps, & pour la mesme fin, le Prince des Apostres, le chef visible de l'Eglise, escriuant aux Catholiques par tout l'univers; Con-

1. Epistre S. Pierre.

re. 2.

tenez vous dans la subiection qui est due à tout ordre humain, pour l'amour de Dieu: Au Roy, comme à celuy qui est le Souverain, à ses Lieutenans comme à ceux qui sont enuoyés de sa part. Il conioint ces deux choses, qui sont inseparables de leur nature; Craignez Dieu, & honorez le Roy, comme taxant ouvertement d'hypocrisie, la religion de ceux qui mesprisent, ou qui hayssent leur Prince. Il décrit aussi, bien au long, la turpitude, & la vie infame, que menent ordinairement ceux qui sont ennemis de leurs Roys, disant; *Qu'ils cheminent apres la chair, en sales & ordes conuoitises: & mesprisent les Seigneuries: Gens audacieux, adonnez à leur sens, qui n'ont point horreur de blasmer les Roys, ce que les Anges n'oseroient pas faire.* Et l'Apostre S. Iude, apres luy: Tous corrompus, & meschans, qui mesprisent les Roys, & les blasment, les traitans plus indignement que S. Michel l'Archange n'a pas voulu traicter le diable mesme, lequel il n'a pas voulu condamner, estant en querelle avec luy pour le corps de Moÿse, & ceux-cy

1. Timothee, c.

LE CATHOLI-
QUE D'ESTAT.

S. Matth. 28.
S. Matth. 22.
S. Luc. 12.

maudissent & condamnent les Roys. C'estoit la leçon que tous les Apostres auoient apprises de leur Maistre, lequel quoy qu'il fust Dieu manifesté en la chair, qu'il eust les legions des Anges, & qu'il peust d'un seul soufflé changer la face de tout l'univers, il a voulu neantmoins naistre dans l'ordre de l'Estat; & pendant que sa tres-sainte Mere rendoit un acte de subiection aux exactions de l'Empereur Auguste, lequel estoit directement contraire, aux priuileges, & auantages de la religion des Iuifs. Il a aussi commandé à ses Apostres de payer la taille, & l'a payée luy mesmes. Et de la mesme bouche, qu'il disoit; *Toute puissance m'est donnée au Ciel, & en la terre:* Il disoit aussi à ses Disciples; *Les Grands de la terre seigneurient.*

En ce temps-là, & depuis, durant seize siecles tous entiers, iusques à celuy où nous sommes, qui s'en va estre l'égout de tous les siecles passez, c'a esté vne marque d'une vraye Religion, d'une bonne vie, d'une pieté non feinte, que d'aymer les Roys, de prier Dieu pour eux: non pas seulement pour leurs personnes, mais pour leurs Conseils, pour la force de leurs armes, & pour la grandeur de leurs Estats. Et iusques à ce mal-heureux temps où nous sommes venus, il n'a iamais esté tourné à blâme à aucun Catholique, d'aymer l'Estat dans lequel il est nay, & d'en souhaitter la conseruation, & l'agrandissement. C'est vne chose monstrueuse en la Chrestienté iusques à ce iourd'huy, de dire par conuice & par iniure à un homme qu'il est Catholique d'Estat, & Politique: car quiconque ne l'est point, il est un traistre à son pays: il est un hypocrite, un ennemy de Dieu, & de sa parole: il est un Impie & un Atheiste, qui ne croit point à la parole de Dieu, à la pratique de l'Eglise Catholique durant tant de siecles: qui ne croit point à cela mesme de quoy il fait profession tous les iours, assistant au Sacrifice de l'Eglise, où iamais les prieres pour le Roy ne sont interrompuës; Prieres, dis-je, que ie represente par un style du bon temps, & du siecle d'innocence & de verité; *Pour la longueur de la vie des Roys, pour la seureté de leur Estat & de leur Maison, pour la force de leurs armées, pour leur fidele Conseil, pour leurs Peuples, pour la paix de l'Univers sous leur Empire, en somme pour tous les souhaits que peut faire un homme, & un grand Roy.* Et tout cela sans hypocrisie, sans flaterie: non par foiblesse, ou par la terreur de leurs armes: mais cōme ces Saints Peres nous disent en grande & venerable simplicité des premiers Chrestiens, *parce que Dieu nous l'a cōmandé.* C'est beaucoup dire, que Dieu ait commandé de prier pour les souhaits que peut faire le Roy, comme Roy, & comme homme, c'est à dire, pour les choses qu'il desire pour le bien de son Estat, & de sa Maison. Et en voila le commandement en termes exprés, *Tribuat tibi secundū cor tuum, & omne con-*

*filium tuum cōfirmet. Impleat Dominus omnes petitiones tuas. Desiderium cordi eius tribuisti ei. Que Dieu donne au Roy selon que son cœur desire, & qu'il accomplisse tous ses desirs. Que Dieu mette à effect tout ce dont le Roy le requiert. O Dieu, vous avez donné au Roy ce que son cœur a souhaité, & ne l'avez point escondit en pas vne de ses demandes. L'Eglise Catholique retient encor aujourd'huy l'usage de ces Pseaumes, en la priere qu'elle fait pour le Roy tous les iours. Ainsi en Espagne, en Pologne, en France: & qui plus est, en Constantinople; aussi bien qu'à Madrid: les Grecs sous la domination des Turcs, comme les Espagnols sous la domination de leur Roy legitime, & naturel; si ce n'est que les Turcs soient pires que Neron & Domitian: les Moscouites sous l'Empereur de Russie, comme les Polonois sous le Roy de Pologne: ceux qui sont dans les Republiques, comme ceux qui sont dans les Monarchies. L'Espagnol prie ainsi Dieu, aussi bien quand Charles le Quint fond sur la Prouence, avec cent mil hommes, contre les Catholiques, comme lors qu'il alloit à Thunis contre les Infidelles: les Polonois tout de mesme, quand ceste grande Republique de Noblesse est en armes contre le Turc infidelle, ou contre le Moscouite baptisé. Les Conciles de Toledé, lors mesme que les Roys Goths deuenus Catholiques, faisoient la guerre entre eux, ou contre leurs voisins Catholiques, non seulement ils prient Dieu pour leurs Roys; *Que Dieu leur donne vn Triomphe perpetuel de leurs ennemis*: mais aussi ils prescriuent vn formulaire de prieres pour les Roys, qui depuis a esté retenu en usage continuel parmy les Espagnols: au tesmoignage du Pere Mariana, c'estoit en l'année de nostre Seigneur 693. Entre-autres chefs celuy-là n'y est pas obmis; *Que Dieu par sa main puissante vueille briser tous les desseins de leurs ennemis*. Iamais aucun Catholique bien instruit en la Religion, ne fait difficulté d'approuuer ces Conciles, & par consequent de tenir par maxime de Religion, *Que l'on doit prier Dieu pour les Roys, & pour l'heureux succez de leurs armes, encor mesmes qu'ils fassent la guerre à d'autres Princes Catholiques*. Le temps de la tenue de ces Conciles est remarquable. Ces Princes Goths estoient electifs, & se chassoient les vns les autres. Pour ruiner le Roy Suinila, le Roy Sisenand assisté des puissances d'Espagne, appella à son secours les Bourguignons qui estoient Ariens. La plus-part d'eux se seruoient de la Religion, comme d'un pretexte pour regner. Les Espagnols, & les Iesuites mesmes en demeurent d'accord. *Optimum fore iudicauit Religionis pretextum, quo nihil est in speciem fallacius*. Il iugea que c'estoit vn tres-bon pretexte que celuy de la Religion: aussi n'y en a-t'il point auun autre dont l'apparence & le lustre puisse mieux tromper*

Conc. 6. cap. 19.

Lib. 6. de Rebus
Hisp.

Cont. Tolet. 16.

Mariana lib. 6.
cap. 5.

LE CATHOLI-
QUE D'ESTAT.

Cap. 6.
Cap. 17.

Marians, cap. 17.

Concil. Tolet. 1.

Tolet. 16.

Phil. 138.

les hommes. Le mesme est remarqué presque de tous ces Roys. De Chintila, en l'an 636. sous lequel se tint le V. Concile; *cum species religionis obtenderetur*: d'Eruigius, qui auoit chassé le Roy VVamba; Il fit tout ce qu'il peust pour establir son Estat. *Optimum visum est religionis speciem obtendere*. VVamba chassé par Eruigius s'estoit rendu Moine, Eruigius auoit donné sa fille & la Couronne à Egica. Apres sa mort, ce Roy Moine moyenna en haine d'Eruigius, que le Roy repudiaist sa femme; *Pietatis specie*, dit l'histoire, *veteris odij scintillas fouens, ad extremam vsque atatem*. Nourrissant iusqu'à la mort les resentimens d'une vieille haine, & ce sous le pretexte de la Religion. Avec tout cela les Conciles establissent pour loy Ecclesiastique, de prier Dieu pour les victoires & pour les triomphes de ces Roys contre leurs ennemis, quoy que Catholiques. Et de plus, que *Quiconque offenserá les Roys, ou leur donnera aucune sorte de fascherie, soit anatheme parmy tous les Chrestiens, soit damné eternellement, soit infame à tous les Catholiques, abominable à tous les Anges, soit perdu en ce siecle, & damné au siecle aduenir.*

Le Roy Egica persecutoit asprement tous ceux qui auoient esté amis d'Eruigius son predecesseur. Le Concile de toute l'Espagne; Comme vray seruiteur de Iesus-Christ, enflammé d'un feu diuin, tres-ardent, & s'acquittant de sonction sainte, il se delibere de briser la perfidie de tous les ennemis de Dieu: Suiuant la Prophetie, O Dieu, n'ay-ie pas hay tous vos ennemis, & n'ay-ie pas blesmy d'indignation contre tous vos aduersaires? Ils interpretent si charitablement les actions des Roys, qu'ils tiennent pour ennemis de Dieu les ennemis de leurs Roys: l'interest du Ciel & celui de leur Prince vont de mesme pied: & quoy que fassent les Roys pour la seureté de leur famille dans l'Estat, ou pour la grandeur de l'Estat, ils le rapportent au zele de nostre Seigneur, & croient que les Roys seruent nostre Seigneur Iesus-Christ, quand ils font bien leurs affaires. Au Sacre des Roys, & particulierement à celui des nostres, les Ecclesiastiques prononcent ces paroles de l'Escripture: *Inimicus ero inimicis tuis, & affligentes te affligam*. Je seray ennemy de vos ennemis, & i'affligeray ceux qui vous feront du mal. Les ennemis de nos Roys, sont les ennemis de Dieu: ils doiuent donc estre les nostres. Et nous ne sommes pas gens de bien, si nous ne les reputons pour nos ennemis. Nos Roys reçoient l'Espée de la main des Euesques, avec une priere solemnelle qui se fait par eux, lors qu'ils la leur baillent. L'Euesque tient ces paroles; Prenez ceste espée, qui vous est baillée par la benediction de Dieu, par laquelle, avec la force du saint Esprit, vous puissiez resister à tous vos ennemis, & les chasser tous. L'Euesque dit au Roy, qu'il luy baille

l'espée; Au lieu, & au nom des saints Apostres. La fin pour laquelle il luy baille l'espée est exprimée en ces mots; *Vt dignitas gloriosa Regalis maximo splendore Regia potestatis oculis omnium fulgeat luce clarissima coruscante, arque splendere quasi splendissima fulgura maximo percussa lumine videatur.* Je ne sçauois exprimer en François assez clairement, l'ardeur & la passion de nos anciens Prelats, pour la grandeur de la Majesté Royale. *Afin*, disent-ils, *que l'Auguste Majesté du Roy reluisse aux yeux de tout le monde, par la clarté tres-illustre de sa puissance Royale: & qu'elle resplendisse comme les éclairs, & les corps les plus lumineux, par vn éclat plein de gloire.* Ils adioustent, *Qu'il soit redoutable à tous ses ennemis, par sa grande force & puissance Royale.* Ainsi en vîent presque tous les Roys de l'Europe. Nous auons le Sacre de Maximilian II. en Hongrie. Quand il receut dans l'Eglise l'espée de la main d'un Cardinal, au sortir, il poussa par cérémonie son cheual vers les quatre parties du monde, l'espée nuë à la main, pour dire; Contre qui que ce soit, qui attentera contre la dignité de l'Estat, soit infidelle ou fidelle. Les Roys Chrestiens ont appris de prendre l'espée de la main de l'Eglise, par l'exemple de Iudas Machabée: qui en vision apperceut Ieremie le Prophete, qui luy mettoit en main vne espée d'or. Tant s'en faut que ceste Theologie factieuse, qui est en vogue à present, eust lieu au temps de nos Peres. Saint Paul dit; Que le Roy n'a point l'espée pour neant. Il la tire iustement, pour faire punir vn particulier qui fait tort à vn subjer: Il la tire donc avec vne plus grande iustice, quand quelqu'un veut faire tort à son Estat, c'est à dire, à tout le corps entier de ses subjets. Cela est fondé sur le droit de Nature, & sur le droit des gens, lesquels la loy Chrestienne n'a point effacez. Dieu luy-mesme s'appelle le Dieu des vengeancez, & anciennement dans le corps de la Parole de Dieu, il y auoit vn liure *Des guerres du Seigneur.* Daud ne fit pas seulement la guerre aux Infidelles, mais à ses subjets rebelles; quoy que du peuple de Dieu; à son fils Absalon; à Isboset, fils de Saul. C'estoit la loy de l'Estat qui regloit cela, non pas les fantaisies des particuliers. Tous les enfans d'Israël exterminèrent par guerre leurs freres de la lignée de Benjamin, pour venger le rapt d'une femme. Contre qui que ce soit, la guerre est iuste. 1. Quand celuy qui l'entreprend est souverain. 2. Quand la cause est iuste. 3. Quand il a vne droite intention: La cause est iuste, dit saint Augustin, Si la loy, quelque peuple, ou quelque nation ne nous fait point raison du tort qui nous a esté fait, & ne nous restitue point ce qui nous a esté ôté iniustement. Nous sommes en ces termes, à la veüe de tout le monde. Ce qui est blâmable en la guerre; dit le mesme Saint, est, *Nocendi cupiditas*, & *Fauult.*

Numer. 22.

Iudic. 19.

quæst. 10.

Lib. 21. contr.
Fauult. c. 74.

LE CATHOLIQUE
QV3 D'ESTAT.

Propug. Catho-
licum Ioha. de
Carthagena.
ord. Min. de ob-
seru. ex Typog.
Cur. Apoll. 1609.

libido dominandi. Le desir de nuire, & la passion de dominer. C'est ce que nous n'auons pas. Vn bon Moine Espagnol, qui a écrit vn Liure exprés pour iustifier qu'il est loisible de faire la guerre aux Catholiques, si le cas y eschet, conclud par là: *Il n'appartient pas aux sujets d'un Roy, d'examiner si les causes d'une guerre sont iustes.* Il est imprimé à Rome, par le commandement du Pape Paul V. dedié au Pape, & fait en faueur des droicts du Pape. Le vray Catholique d'Estat, & Politique, c'est à dire homme de bien, & craignant Dieu, & qui n'est point Catholique partial, factieux & traistre à son païs, obeit à la loy de Dieu, sans examiner les actions des Roys. Il scait que la puissance des Estats est du Ciel. Si pour chastier l'Vniuers, il suruiuent des guerres; il est vray qu'il ne les desire pas; il est vray qu'il prie Dieu ardamment pour la paix des Princes Chrestiens; il est vray qu'il en afflige son ame, & qu'au sacrifice ordinaire de l'Eglise il épand son amertume deuant l'autel, pour obtenir de Dieu, par prieres, qu'il luy plaise d'appaiser son ire sur la Chrestienté: mais il ne laisse pas pour tout cela de conclure par l'obeissance de Dieu, de le prier pour son Roy, pour le bon-heur de ses armées. En ces perplexitez du mal-heur public, & de son deuoir, il baise la teste, il remplit l'air de gémissemens, & remet à Dieu seul l'euuenement. Aussi est-il luy seul qui a les Estats sous sa protection, & qui leur distribue la paix, ou la guerre, ainsi qu'il luy plaist. Les sujets n'en ont pas la censure, ny le iugement, pour pouuoir regler la iustice ou l'iniustice des armes de leurs Roys: ils ne doiuent auoir pour tout partage que l'obeissance & la fidelité. Les loix de l'Estat sont autres que celles des Casuistes, & les maximes de l'eschole n'ont rien de commun avec la Politique. Les Empires seroient bien mal-heureux, si leurs secrets, qui sont les ressorts qui les meuenr, estoient proposez aux peuples pour subir leur examen, & s'ils deuoient passer à la mercy des cerueaux creux, & de quelques melancholiques ambitieux, qui veulent iuger des Estats comme d'une classe; & de la conduite des Monarchies, & des regles du gouuernement, ainsi que des regles de la Grammaire. Autant de fois que l'on donne lieu à ces frenesies, tout l'ordre de l'Vniuers est ébranlé, les Estats se détruisent, la Religion vient en mépris, & court fortune, & pour des maux imaginaires qu'on a fait craindre aux peuples, l'on les precipite dans des ruines inéuitables. Les Roys sont ordinairement la guerre pour establir la paix de leurs sujets, & la seureté de leurs Estats. Au temps où nous sommes le seul moyen pour en venir à bout, est de ne tomber point par foiblesse au mépris de ses voisins. Si nous ne leur sommes pas formidables, ils entreprendront hardiment

ment, & si nous ne leuons la main, ils ne retirent iamais la leur. C'est d'où il vient que ceux qui crient contre la guerre, crient souuent contre la paix, & ébranlent leur propre seurété, quand ils se plaignent des mouuemens. Le remede à cela, c'est qu'un chacun se contienne dans sa vocation, sans entreprendre sur ce à quoy l'on n'est point appellé. De là dépend tout l'ordre qui est entre les hommes, en toutes les especes de société. En l'économique, si cela n'est point observé, l'on verra les familles dissipées par des horribles confusions. Si le valet veut faire la charge du maistre, & s'entremettre de gloser ses conseils; si la femme veut faire la charge du mary; si les enfans veulent entreprendre sur l'autorité de leur pete, tout ira en ruine. En la Politique il en est de mesme. Si le Medecin veut iuger des controuerses de la Theologie; si l'Aduocat veut regler les cas de conscience; si le Magistrat s'amuse aux disputes d'Aristote; il n'y a Theologien, ny Religieux de quelque ordre qu'il soit, qui ne blasme cela comme vne confusion tres-pernicieuse. Et ne seta-t'il pas de mesme, & bien pis encorés, si vn Theologien enfermé dans la cellule, se veut ingerer à estre Conseiller d'Estat? si vn Grammairien, vn intendant des basses classes, veut faire passer les actions des grands Roys, par le chastiment & la censure de l'eschole? si vn Pedant tenant les verges, les Sceptres des petits enfans en ses mains, veut insolamment les ietter sur les Sceptres des Roys, pour en auoir le maniement à sa fantasia? S'il arriuoit au premier Conseiller d'Estat, & au plus aagé qui soit au iourd'huy dans le Royaume, de prescrire les formes dont on doit vsen en enseignant la Rethorique, il n'y a pas vn de ces Theologiens entreprenés, qui escriuent si hardiment contre les Roys, qui le peult souffrir, qui ne s'en plaignist comme d'une tyrannie. Et peut-on donc voir, sans en auoir horreur, qu'il y en a d'entre eux qui s'élancent iusques dans le Sanctuaire de l'Estat, qui vont déchiffrer tous les plus importants mysteres, & qui par vne licence punissable par toute sorte de loix, osent hardiment condamner, comme dit l'Escripture, *les choses qu'ils n'entendent pas*? Je ne blasme point les gens de bien, ny les bons Theologiens, ny les bons Religieux, que j'honore comme mes peres, sçachant bien que par la grace de Dieu ce mal n'est qu'aux particuliers, qu'une grande foiblesse d'esprit, & vne pratique estrangere ont malicieusement détourné de leur deuoir. Je ne doute point que telles gens n'ayent pour ennemis, non seulement tous les François vrais Catholiques & craignans Dieu, mais aussi tous les Catholiques des autres nations, qui ne sont point interessés dans la faction de ceux qui, au manifeste preiudice de la Religion Catholique, dont ils empruntent le pretexte, veulent former dans l'Europe vne seule Monarchie, & vn seul Empire. Il

LE CATHOLI-
QUE D'ESTAT.

n'est point d'hôme de bien, & Catholique craignant Dieu, qui n'ait leu avec horreur les *Mysteres Politiques*, dont l'Auteur est reconnu pour Theologien, encor que sous des faux noms il escriue des choses tres-fausces, c'est à dire, encor qu'il escriue tout au contraire de ce que doit faire vn bon Theologien. *L'Aduersissement au Roy tres-Chrestien*, qui vient du mesme pais, de la mesme eschole, & est de la mesme nature, a merité l'execration d'vn chacun. Ce sont autant de scandales publiques en la Chrestienté, & de diffames à la Religion Catholique, d'autant plus grands, que les Auteurs se nomment, ne se fignent point, & s'appellent franchement G.G.R. *Theologi*, Theologiens. Et voyez ainsi en tous leurs tiltres, comme pour se nommer eux-mesmes quels ils sont, afin que l'on n'en puisse pas douter. En vne chose mentent-ils indubitablement, qu'ils s'appellent François: car ils ne le sont point. Ce sont François VValons, François du Pais-bas, François par representation, comme s'ils jouioient vne Comedie sur les theatres. Non, il ne se peut pas faire que la France ait iamais allaitté, ou esleué de tels monstres. Le sang François ne peut pas dans les veines des traistres. Et estre François, & hayr son Roy, le condamner, l'excommunier, blasmer la Religion, celle de son Conseil, & vouloir mettre son Estat en combustion, au mesme temps qu'auec tant de peine il a mis l'heresie à ses pieds, ce sont des choses aussi incomparables, que d'estre Espagnol de naissance ou d'interest, & d'aymer la grandeur de la Monarchie Françoisé, la longue vie de nos Roys, la paix de leurs peuples, & la prosperité de leurs affaires. Iamais il n'y eut vne ingratitude si detestable que celle-cy, & qui en voudra iuger sans passion, verra sans doute qu'elle tient de l'impieté. Le feu Roy depuis son heureuse reünion à la communion Catholique, a assez témoigné combien ardemment il desiroit le bien de la Chrestienté, & a apporté tous ses soins à faire fleurir la Religion Catholique par tout. Par son Edict de Nantes, il fit reestabli la sainte Messe en plus de trois cens lieux dans le Royaume, où elle n'auoit point esté il y auoit plus de trente ans. Il a establi de nouveau des Ordres de Religieux par toutes les villes presque de son Royaume, estendant ce soin au loin hors de son Estat, iusques dans Constantinople. La benediction de Dieu sur luy, qui paroist en ce que sa lignée se trouue heureusement épandue dans toutes les grandeurs de l'Europe, & qui a esté recognüe es grâdes forces avec lesquelles il auoit laissé son Estat en mourant: ceste benediction, dis-je, a assez témoigné que Dieu auoit pout agreable son sacrifice & ses vœux. Neantmoins il est vray de dire, que Dieu n'a point voulu par luy faire les choses, qu'il a voulu faire miraculeusement

par le Roy à present regnant. Il estoit grand, & d'un commun accord l'Europe luy a donné ce nom : mais ce n'est pas par luy que Dieu a voulu faire les choses grandes. Il auoit reserué de les faire en un autre temps par son Fils, né & nourry dans l'Eglise, baptisé par le saint Siege, heritier du nom, du zele & des vertus de S. Loüys, & ce qui se peut dire veritablement, accompagné de succez beaucoup plus heurieux, plus grands & plus utiles à la Religion, que ceux de saint Loüys mesmes. En son plus bas aage, il a témoigné d'auoir vne si grande auersion contre l'Herésie, qu'il n'y a Prelat dans le Royaume, qui ait eu l'honneur de l'approcher, qui n'en ait rendu des témoignages publics, & qui n'ait bien iugé que Dieu ne mettoit pas ces semences dans ceste tendresse d'aage, qu'avec dessein de les faire fleurir, & muerir avec le temps. Quiconque a veu l'innocence de sa vie, iusques à present l'a admirée, & a creu que c'est vn instrument de Dieu, vn outil en ceste main toute-puissante qui conduit le Roy, pour faire par luy des choses tres-grandes à la gloire de son Nom. Sa conscience a tousiours esté entre les mains des Peres Iesuites, qu'il a traitéz plus benignement & plus fauorablement que iamais aucun Roy les ait traitéz en pas vn Estat de l'Europe depuis leur establissement. Ces hommes clair-voyans, & qui sont tousiours aux eueilles pour l'intérêt de la Religion, ont célébré & publié partout la bonté de son naturel, son zele, la piete, & ses autres vertus, qui sont autant de merueilles dans l'Vniuers. Je sçay bien d'auoir ouï dire au R. Pere Corneille, que ie nomme par honneur, qu'avec le temps les actions de ce Prince n'auroient rien de commun; Qu'il haïssoit plus le nom des vices ordinaires aux Roys, que les autres Roys de son temps n'en haïssent la chose mesme; Que son zele est le zele d'un Religieux. Ceux qui sont venus apres luy, n'oseroient l'en auoir démenty. Sa probité, sa douceur, son amour enuers le Roy, sont si bien recogneus, que s'ils disoient, ou s'ils esertuoient le contraire, l'on ne les en croiroit pas. Durant la Regence de la Royne, la plus auguste, & la plus vertueuse Princesse qui ait esté en l'Europe depuis plusieurs siecles, ce Prince a rendu vne infinité de preuues de son desir à l'extirpation des heresies. Avec quel soin n'a-il pas recueilly tous ceux qui se sont conuertis de l'herésie à la communion Catholique; mais dès l'heure qu'il a eü pris le Gouvernement en main, ces étincelles de piete sont deuenus des embrasemens, & ce sous la direction de ceux qui ont eu le soin de sa conscience, auxquels il s'est totalement rapporté de tout ce qu'il falloit faire ou gerer pour le bien de la Religion. Pour reestabli les Ecclesiastiques de Beau en la possession de leurs biens, il s'est chargé de la plus grande, & de la plus pesante affaire que ses Apcestres eussent eu sur les bras il y auoit

LE CATHOLI-
QUE D'ESTAT.

cinquante ans. Les guerres de la Religion auoient épuisé les finances du Royaume; les despeses qui y auoient esté faites excedoient le nombre de cent millions de liures. Dans ces calamitez, peu s'en estoit fallu que la race Royale n'eust esté chassée par l'insolence des peuples débauchez, avec les artifices de ces Theologiens ardens, de ces Theologiens de feu, qui estoient lors, comme à present, François de theatre, & de monstre seulement, qui auoient coniuré tout ouuertement de liurer l'Estat à l'Espagnol. Il estoit donc tres-dangereux d'entamer cette affaire, & de renrrer dans les calamitez des guerres ciuiles. La prudence, l'experience, le conseil des sages, les aduis de tous les Alliez de la Couronne, & principalement les trois anciens Nestors laissez par le feu Roy dans le gouuernement de l'Estat, y resistoient de tout leur pouuoir. Toutes les compagnies souueraines l'apprehendoient, & le seul nom de guerre de Religion dans la France faisoit fremir tout l'Estat. Le Party Huguenot estoit si formidable, qu'un chacun apprehendoit l'euement de l'entreprise. Il estoit espandu dans toutes les Prouinces du Royaume. Il tenoit le Dauphiné tout entier, Prouince frontiere. Il estoit absolument le plus fort en Poictou, Xaintonge, Guyenne, & Languedoc. Ses places venoient iusques sur la riuiero de Loire, où ils auoient deux passages, largeaux & Saumur. C'estoit un Party fortifié de plus de deux cens bonnes places dans le Royaume, & entr'autres de plusieurs grosses & bonnes villes: un Party qui auoit pour l'issüe de la mer la Rochelle, propre à jeter l'Estranger dans l'Estat; ville dont l'insolence, la rebellion & la fureur estoient au dessus de tous les vices de ce Party-là. Les grands ne leur manquoient pas. Ils auoient deux Mareschaux de France, qui estoient des plus experimenter Capiraines de l'Estat. Ils auoient les soldats les plus aguerris, & qui venoient pour la plupart tout fraichement d'apprendre le mestier aux Pais bas. Leur vnion auoir toujours paru iusques alors, qui leur auoit seruy de rempart, contre les affaurs qui leur auoient esté liurez à diuerſes fois. Les raisons n'estoient pas moindres parmy nous, & dans nos manquemens, pour nous détourner d'y penser. Les ialousies du commandement entre les Princes, & entre tous les grands. Leur desir de reprendre dans les armes cest excez de pouuoir, que la prudence du feu Roy auoit si heureusement reprimé durant quelque temps. L'apprehension que par ce moyen quelques-uns ne vinssent à rompre le gros de l'Estat en petites Dynasties, comme il est arriué autresfois aux plus puissans Empires par les guerres ciuiles. La crainte que les gens de guerre ne voulussent faire durer le mestier, à la ruine du Peuple, & à la consommation des forces du Royaume. La peur de voir le manque mêt

des finances, qui suivoit la cupidité débordée de plusieurs. Les pertes des hommes de service, qui sont communément plus grandes en vne guerre civile d'une année, qu'en six années de guerre estrangere. Là dessus les avantages que l'Estranger prendroit de nos diuisions, comme il est arriué, & comme parauanture il fust encore arriué pis, s'il n'eust eu des affaires ailleurs. Avec toutes ces raisons fermes & solides, s'il n'y fust allé que de l'interest des hommes, c'eust esté vne pure folie de l'entreprendre : mais s'agissant de l'honneur de Dieu, & de l'interest de la Religion, ce ieune Monarque a estouffé par son zele tous les mouuements des raisons & des discours de ses plus fidelles seruiteurs. Pout Dieu il a vaincu tout l'interest des hommes. Il n'a point fait la guerre par ses Lieutenans, comme auoient fait la pluspart de ses deuanciés ; il y est allé en personne : il s'est priué de tous ses plaisirs : il a changé la beauté & le lustre des Maisons Royales, avec des mal-heureux logemens, où le peril, la mortalité, la puanteur, les miseres, & les necessitez des sieges l'assailloient aussi facilement luy, que le moindre de ses Capitaines. Cependant que ceux dont toutes les actions sont canoniques & religieuses à ces Theologiens, & desquels on ne parle point en mal, quoy qu'ils facent, se donnoient toute sorte de plaisirs, lors que la Religion Catholique couroit fortune, nostre Roy, comme vn Iosias, ou comme vn Theodose, couroit toute sorte de perils pour l'honneur de Dieu. A deux diuerses fois il a dépenfé près de cent millions de liures ; a perdu trente mil hommes ; & entre ceux-là des Princes ttes-valeureux, des Officiers de la Couronne, vn Connestable, Chanceliers, Secretaires d'Estat, & les meilleurs Capitaines de son Royaume, avec vne infinité de subiets de toutes qualitez, & de tous âges. Si cela ne suffit pas pour faire des preuues entietes de son zele & de son affection au bien de la Religion, qu'on nous die ce que l'on tequiert par dessus. Cependant que ces grandes secouffes de l'Estat se preatoient, & que le Roy alloit mettre le tout pour le tout, les troubles de l'Allemagne parurent. Le Roy s'engagea à vne Ambassade de ttes-grande dépense, pour y accourir comme à vn commun embrasement. Et ces Theologiens méconoissent ce service rendu à la Chrestienté, & n'espargnent pas ceux qui y ont esté vtilement employez, rendans le mal pour le bien qu'on a fait à leurs Maistres. Sans l'entremise du Roy, le Marquis de Spino-la n'eust pas fait les progtés qu'il fit, & eust eu sur les bras toute l'Allemagne. C'est la plainte que font encore auourd'huy tous les anciens Alliez de ceste Couronne. L'accommodement de l'Empereur pour les affaires de Hongrie, est deu principalement au Roy,

LE CATHOLI-
QUE D'ESTAT.

& à l'entremise de Messieurs le Duc d'Angoulesme, de Bethune, de Chasteau-neuf, ses Ambassadeurs & ses Ministres. Si le Roy eust eu dessein de s'agrandir aux despens d'autrui, de voir tresbucher cette Maison en Allemagne. S'il eust voulu tirer l'Empire de leurs mains: pour empescher qu'ils ne se le rendent successif au preiudice du S. Siege, & de toute la Chrestienté; S'il eust voulu recouurer l'ancien patrimoine de nos Roys, & reprendre le Rhin, qui a esté les bornes de nostre Estat durant tant de siecles; S'il eust voulu rentrer en la possession derant de belles villes, qui sont pleines des monumens de la pieté de ses Ancestres; En vn mot, s'il eust eu pour Conseillers d'Estat ceux de nos voisins, il est sans doute qu'il n'eust pas perdu cette occasion là. Les Bannieres de France eussent volé sur les bords du Rhin & du Neker, & le Palatinat ne fust pas tombé es mains des Espagnols. Les hommes & l'argent dépendu contre les Huguenots l'eussent fait Empereur, s'il l'eust voulu estre. Mais Dieu soit loué, qui l'a voulu porter ailleurs à la gloire de son nom. Quand il l'eust fait, il n'eust pas fuiuy la Iustice que l'échole enseigne: mais il eust fuiuy la Iustice des Estats, les loix des Empires; & eust pratiqué les mesmes cas de conscience, qui ont donné au Roy d'Espagne sur nous & à nostre perte la Nauarre, Naples, Sicile, Milan, & la Flandre: & le Portugal sur Dom Anthonio, qui en estoit le Roy legitime. Quand le Roy l'eust ainsi fait, il eust fuiuy les mesmes loix de conscience, qui ont tiré de nos mains l'Empire d'Allemagne, lequel nous a appartenu si long-temps, & par succession. Il n'en a rien voulu faire. Il a mieux aymé perdre, & demeurer dans ses pertes, que de troubler la paix de la Chrestienté. Il a mieux aymé par charité assister ses ennemis, que de retirer son bien de leurs mains par iustice. Duranr ces procedures pleines de candeur & d'innocence, la ville de Iuliers, qui estoit sous nostre protection dès le temps du Roy François, a esté enleuée; non pas pour la rendre au Duc de Neubourg, qui en dispose comme de Madrid: non pas pour en oster l'Herésie; car les Heretiques y sont en pleine & entiere liberté: mais pour ceindre tousiours de redoutes cét Estar, qui est reserué pour estre deuoré le dernier. La Valteline baillée par nos Roys aux Grisons, nos anciens Alliez, deuant que ce monstre de Luther eust paru sur la face de la terre; se trouue occupée & enleuée en mesme temps avec iniustice, Indignement, & sous vn faux pretexte de vouloir soulager les Catholiques. C'estoit à nous à faire, non pas à l'Espagnol: nous l'eussions aussi fait seurement & honorablement. Nos Ambassadeurs y auoient desia heureusement travaillé; & sans la guerre Huguenote qui nous tenoit, tout eust esté

fait au grand soulagement & bon-heur des Catholiques, qui n'eussent pas souffert les pertes & les calamitez qu'on leur a fait souffrir par les prises & reprises, & qui eussent trouué dans nostre entremise legitime toutes les seuretez qu'ils pouuoient desirer pour la Religion. Mais il falloit occuper & saisir ce pays-là en suite du fort de Fuentes, pour vnir les Estats d'Italie & d'Allemagne, & pour pouuoir chastier ces Prouinces l'une par l'autre quand on voudra. Il falloit l'auoir pour oster tout secours aux Venitiens du costé des Suisses, & les enuahir quand on voudra, comme estant mauuais Catholiques. Il falloit aider les Catholiques Valtelins, pour nous fermer ce seul passage que nous auons en Italie par terre. Quand le Duc de Sauoye traittoit avec le feu Roy pour la restitution du Marquisat de Saluces, qu'il auoit saisi sur le Roy Henry troisieme durant les guerres de la Ligue, iamais les Espagnols n'y voulurent consentir, afin de nous oster ce passage, & pour nous éloigner du Milanois. Il ne nous en restoit donc qu'un seul. Ils sont allé secourir les Catholiques pour nous l'oster, pour auoir leur bien, pour enuahir la domination d'un pays qui ne leur a iamais appartenu, & pour nous empescher de secourir l'Italie, lors que l'on la voudra reduire sous les loix d'une seule domination. Voilà la legalité & la bonne foy, dont nous auons esté payez, pour auoir aidé à pacifier les Prouinces que nous pouuions facilement recouurer, comme nous ayans appartenu, & pour auoir fait des dépenses excessiues, pour esteindre le feu qui estoit allumé dans le pays voisin. C'est le traitement qui nous a esté fait apres leur auoir fait du bien, & lors que nous donnions la chassé à l'heresie, & que nous la mettions aux abois dans toutes les Prouinces du Royaume. Et de plus, quand la Rebellion Huguenotte, côme vn serpent rompu a taché de se renoüier, & par vn crime horrible en pleine paix, a saisi nos vaisseaux, & a pillé nos costes, l'aduertissement d'un Theologien public (tant la honte de ces Escruains est perduë & desesperée) Si l'Espagnol donnoit de l'argent aux Huguenots pour nous faire la guerre, &c. Et s'il y a long-temps qu'il l'a pratiqué, & qu'il l'a fait, & recherché de le faire contre le Roy Henry III. son beau-frere? Mais combien en a-t'il donné pour empescher le feu Roy de venir à la Couronne? De combien d'artifices a-t'il trauersé sa reduction à l'Eglise, & sa reconciliation avec le S. Siege? Le Cardinal d'Osset sera-t'il pas Huguenot ou Athyste à ces Escruains, luy qui a si bien dépeint & laissé à la posterité vne longue liste des artifices de l'Escorial contre cette Monarchie? Feu Monsieur de Neuers, grand Prince, & qui a laissé son nom venerable à la posterité par sa fidelité & par ses

LE CATHOLI-
QUE D'ESTAT.
Vol. 94.

seruices, au discours qu'il fit imprimer en l'an 1590. sur la condition des affaires de l'Estat dedié au Pape Sixte V. rend ce témoignage, qui ne peut estre suspect aux gens de bien ; Comme Monsieur de Montmorency se vit desespéré de la bonne grace du Roy, par l'artifice de ses ennemis, il se rallia avec certaines villes de son Gouvernement de Languedoc, qui estoient encores tenues par les Huguenots. A quoy feu Monsieur de Sauoye luy donna beaucoup d'assistance, comme aussi fit le Roy d'Espagne par argent, afin de broüiller & diuiser ce Royaume, non pas pour en chasser l'heresie, puis qu'il estoit conioint avec les Huguenots. Et ailleurs ; Le Roy Henry III. fit tout ce qu'il peust pour desfourner le voy. g. de Monsieur en Flandre, combien que sa Majesté ait esté amplement aduertie de l'assistance que le Roy d'Espagne auoit faite à Monsieur le Marschal d'Anuille, & des offres d'argent faites au Roy de Navarre, pour l'assister à broüiller ce Royaume, & non pas d'en extirper l'Heresie. Ceux qui doutoient de cela, le lisant dans l'Histoire d'Aubigné Huguenot, qui en estoit témoin oculaire, n'en pourront plus douter apres le témoignage d'un grand Prince & tres-Catholique. Ce sont des malheurs qu'il falloit ensevelir, & dont la memoire est odieuse ; mais la dure tyrannie de ces pedans, attirer pour déchirer la reputation du Roy & des Ministres, nous contraint de la renouveler avec regret. Leurs escrits se glissent comme des Aspics patmy les peuples, pour les empoisonner d'un faux pre-texte de pieté, encor qu'en effect ce soyent des pratiques d'Estat, iettées à dessein parmy nous, pour débaucher les esprits foibles, & seruir d'amorce aux malicieux. Il est tousiours mal fait d'abuser du nom de Dieu, à quelque chose que ce soit : car comme il est formidable & saint, il ne doit estre employé qu'avec crainte & tremblement. Les Magiciens sont condamnez au feu pour auoir abusé de ce redoutable nom en leurs sortileges. Ceux là ne sont pas dignes de moindre supplice qui couurent les trahisons, les corruptions des Peuples contre leur Souuerain, les menées d'Estat, & les pratiques & débauches des sujets d'autrui, du manteau specieux de la Religion. Ceux-là trompent quelque fol curieux qui se porte à ces recherches illicites, & ne fait mal qu'à soy-mesme : ceux-cy empoisonnent l'air que les peuples respirent, & traînent dans un milieu de calamitez les simples & les ignorans, qui adioustent foy à leurs artifices. C'est par là qu'on perdit le plus pie & le plus religieux de nos Roys Henry III. Il en estoit venu iusqu'à l'excez, viuant parmy les Moines, abandonnant son Sceptre, & le gouvernement de son Estat. Ce grand Pape Sixte V. digne d'un meilleur siecle, & qui eust plus long-temps tenu le S. Siege, si l'Ambassadeur d'Espagne l'eust voulu, disoit du Roy ; Il fait ce qu'il peut pour estre Moine ; Et moy j'ay fait ce que j'ay peu pour

ne l'estre pas. Le S. Esprit qui parloit par la bouche, monstroità ce grand Prince que les Roys doiuent aymer les Religieux, non pas deuenir eux-mesmes Moines; Qu'ils doiuent nourrir, & fauoriser les Religieux dans leur Estat, mais non pas abandonner leur Estat aux passions de ces bonnes gens-là, qui ne songeans pas à mal, sont plus aisément surpris par les meschans, & pas les artificieux qui abusent de leur simplicité. Pour n'auoir pas cteu à cet Oracle, sous le nom de la Religion, l'on a accablé le plus religieux Prince de l'Europe. Et la raison poutquoy il n'estoit pas bon Catholique, encore qu'il fust tres-deuot? C'est pource que les François du Pays bas, ces bonnes gens, vouloient oster la lignee Royale, la ietter dans vne autre famille, & desiroient deromptel'Estat en pieces, pout le faire tomber plus aisément és mains de l'Estranger. Auant que les Heretiques fussent nez, en vn temps où toute l'Europe estoit Catholique, le bon Philippes de Commines parlant de Ferdinand & d'Isabelle, qui auoient corrompu par argent l'Euesque d'Alby, & le Confesseur du Roy Charles huietieme, pout extorquer de luy sous le pretexte de la Religion la Comté de Rossillon, qu'ils luy enleuerent par ceste tromperie, adioust; *Car toutes leurs auures ont fait mener* Lib. 8.
Et conduire par telles gens, ou par hypocrisie, ou afin de moins dépendre.
 Et Paul Ioue, quoy que tout ouuertement ennemy des François; Paul Ioue Lib. 8.
Ferdinand & Isabelle corrompirent le Confesseur de Louys XI. avec vne boucille pleine d'un lieu de vin, afin qu'il mit un serupule de Religion dans l'esprit de Charles VIII. luy disant que son Pere seroit damné, parce qu'en mourant il luy auoit dit qu'il falloit rendre Perpignan. S'il a fallu nous blasmer d'auoir tepris la Valteline, l'Archiduc Leopold nous a fait venir vn Moine. S'il a fallu traictet pour le Duc de Bauières contre nos Alliez, vn Moine. C'est afin qu'un chacun prenne garde, & ne se laisse pastromper. Le grand Pape Leon escriuant à Epist. 25.
 l'Empeteur Theodose, disoit ce que nous ne voyons estre que trop veritable tous les iours; *Primata causa pietatis aguntur obtentu, & cupiditatum quique suarum Religionem habet velut pedissequam.* Les affaires des particuliers sont poursuiues sous le pretexte de la Religion, & chacun fait seruir & valere la pieté apres ses passions. C'est en particuliet le vice de certaines nations, comme vne maudite influence & constellation, qui les tend sujettes à ceste hypocrisie & piperie publique. *Morbis est quod vix item putamus.* Ils ne scauroient s'empescher de faire valoir le proverbe des Iuifs, qui est aussi, commun auioird'huy parmy les Mahometas; *In nomine Domini fit omne malū.* L'on couure du nó de Dieu les plus horribles crimes. Le Pere Mariana dás l'Histoire d'Espagne le remarque vne infinité de fois; & il en est bien croyable; puis que

Le CATHOLI-
QUE D'ESTAT
Ad annum 158.

Lib. 8. Cap. 10.
Lib. 12. Cap. 13.

Lib. 15. Cap. 1.

Lib. 15. Cap. vlt.

Lib. 15. Cap. 1.

Lib. 17. Cap. 3.
Lib. 15. Cap. 18.

Lib. 19. Cap. 3.

le Cardinal Baronius luy rend ce témoignage honorable; Il estoit grand amateur de la verité, Espagnol, mais sans passion. Ce sont ses reprises ordinaires parlant des importâtes affaires de ce pays-là, outre celles que nous auons déjà remarqué cy dessus; *Pietatis specie. Optimum visum est Religionis speciem obtinere. Cum species Religionis obtenderetur, qua nihil est in speciem fallacius.* Et cela deuant que les Mores, les Iuifs, & les Mahometans eussent inondé ces florissantes Prouinces, & lors que les Goths deuenus Catholiques les tenoient, & en estoient les maistres. Mais depuis en la suite du temps il décrit tousiours ce mauuais air, *siderum vaporem*, cette maladie fatale. *Nihil minus mouet quàm Religionis studium.* Rien ne les touche moins que le soin de la Religion. Le pretexte de la Religion esmeut facilement le peuple. Ceux-là en ont le moins, qui en font plus de bruit, & c'est n'en auoir point du tout, que de s'en seruir à mal-faire. Quand les deux freres de la Maisson d'Arragon violentez Imperiosi Pontifici mandato, dit le Pere, par les commandemens de Boniface VIII. s'armerent l'un contre l'autre, *Il n'y a uoit rien de plus inhumain. De voir armer le frere contre le frere? De voir violer les loix de la nature? Sed tanti fides Religioque fuere*, est-il adiousté. Ce n'est pas Religion, mais couleur & feinte, qui ne se trouue point es ames genereuses, qui donnent le cœur à Dieu avec la face, au lieu que les hypocrites ne luy donnent que le front, & luy ostent le cœur. Parlant de la Nauarre, que Ferdinand osta à sa propre niepce; *Cela est basiné en ses actions, d'auoir osté à sa niepce le Royaume de ses ayeuls, par vne immense ambition de dominer (immensa imperandi ambitione) sans auoir aucun égard à ce qu'ils estoient fort proches parens.* Il adioute l'excuse; *Sed species Religionis prætectu facta est, & Pontifici iussa.* Mais il rest seruy du pretexte de Religion, & des commandemens du Pape. Si nous voulons sçauoir ce que le Pere Iesuite en croit, le voicy. Il traite la question d'Estat pourquoy c'est que les Mores ont tant demeuré en Espagne? *Nous n'auons aucun sentimens (dit-il) des affaires publiques, si ce n'est quand il y va de nostre profit particulier. Religionis amor parùm mouet, prae cupiditate iniurias vindicandi, proferendi imperium.* L'affection de la Religion nous touche fort peu, au prix du desir de venger les iniures qu'on nous fait, & du desir d'accroistre nostre Estat. Et ailleurs; *Nos Roys ont plus de soin de leur profit, que de la Religion.* Ce qu'il reedit plusieurs fois. *Magis utilitati quàm amicitiae aut Religioni seruire solent.* Soubs Henry II. la paix auoit esté faite avec les Turcs. Vn Hermire nommé Iean, qui se disoit saint, & neantmoins si ueritablement furieux, c'estoit vn furieux: Il cria de la part de Dieu qu'il falloit se battre, & engagea par le protexe de la Religion le Grand Maistre d'Alcantara Martin Barbude au combat, afin de soustenir

par les armes la verité de la Religion. *Præclarum*, dit l'histoire, *initium legibus Christianis violandis, earum tueri sanctitatem*. Au nom de Dieu, il les rendre parius. Les Espagnols furent tous défaits, le grand Maistre mis à mort. Charles le Quint lisant son Eloge, qui l'appelloit *Sans peur*, se mocqua, & dir; *Qu'il n'auoit iamais seu moucher une chandelle*. L'Historien Iesuire adiouste; *Nihil potentius ad permouendos multitudinis animos, quàm Religionis opinio*. Ils nous l'ont bien fait sentir en France. Le Roy François en son Apologie l'an 1537. Charles veut empieter sur les Estats, *simulatione Religionis*, par pretexte de Religion. Erparlant de la guerre d'Allemagne, *L'Emperereur sous couleur de la Religion, armé de la Ligue des Catholiques, veut opprimer l'autre, & se faire le chemin à la Monarchie*. Le témoignage des Princes m'est plus cher que celuy de tous les autres hommes. Feu Monsieur le Duc de Neuers; *Le pretexte de la Religion n'est pas une chose nouuelle: & beaucoup de grands Princes s'en sont seruis, pour cuidoier paruenir à leur but. L'en excepte Sainct Louys, Dom Sebastien, & quelques autres. Le veux coster la guerre que Charles le Quint fit contre les Princes Protestans de la secte de Luther: Car il ne l'eust iamais entreprisse, s'il n'eust eu intention de rendre hereditaire en la Maison d'Autriche la Couronne Imperiale. Pourtaut il s'attaqua aux Princes Electeurs de l'Empire, pour les ruiner, & abolir ceste Election. Car si le zele de l'honneur de Dieu, & le desir de soutenir la Saincte Religion Catholique eust domté son esprit, il n'eust regardé depuis l'an 1519. qu'il fut esleu Emperereur, iusques en l'année 1549. à prendre les armes, pour esteindre, comme il luy eust esté lors fort aisé à faire, l'estincelle d'Herésie que Luther commença d'allumer dès l'an 1516. en Allemagne, sans attendre qu'elle eust embrasé la plus grande partie de ceste grande region de l'Europe. Mais parce qu'il estimoit que telle nouueauté luy pourroit apporter commodité plus que dommage, tant à l'endroit du Pape, que des Princes de la Germanie, à cause de la diuision que ceste Herésie engendroie parmy eux, spécialement entre les Princes seculiers, & les autres, voire aussi parmy les simples lais; il la laissa augmenter, iusques à ce qu'elle eust produit l'effet qu'il auoit proietté. Et lors il suscita le Pape Paul III. pour faire la guerre aux Protestans SOVS PRETEXTE DE RELIGION; mais en intention de les exterminer, & rendre l'Empire hereditaire en sa Maison. Encore qu'en la ligue avec le Pape il eust promis de ne faire iamais paix, ny trêue avec les Heretiques, il fist l'Interim tant preiudiciable à la Religion Catholique, & se rapatria avec les Protestans, par une ligue perpetuelle qu'il fit avec eux pour la Maison d'Autriche, à la charge qu'ils ne donneroient secours au Roy de France, d'hommes, d'argent, ny d'artillerie: (les Theologiens iniurieux contre nos Roys dissimulent que c'est ce à quoy on traualle auioird'huy, & en vn besoin ils iroient eux-mesmes aux*

LE CATHOLI-
QUE D'ESTAT.

Consistoires d'Allemagne pour nous rendre de pareils offices. Sans toutesfois faire aucune mention du fait de la Religion, & ne delaissoit aucun moyen de les gratifier, & tenir en amitié. Comme aussi les principales villes d'Allemagne, mesme d'Ausbourg : en laquelle estant en l'année 1552. il deposseda trois Ministres Lutheriens, par ce qu'ils médisoient de luy, & laissa sous les autres Ministres prescher, & mesdire de Dieu selon leur fantaisie. Ainsien fit-il en la ville de Magdebourg, (ils l'ont fait encore à present sous cét Empereur) laquelle il auoit fait assieger l'année precedente 1551. par Maurice Protestant : & la laissa viure en la Religion comme elle voulut, pourueu qu'elle luy obeyst. Il donna l'Electorat à Maurice, & l'osta à Iean Federic son ennemy déclaré, pour monstrier qu'il n'en vouloit pas aux heretiques, mais à ses ennemis. Il pratiquoit avec les Lutheriens, comme avec les Catholiques, s'en seruoit en ses armées, témoin Rome. Il se ligu avec Henry huitiesme en Angleterre, encore qu'il eust quitté le Pape, & deshonore sa tante. En l'an 1535. il entreprit la guerre de Thunes, s'aidant des Galeres du Pape, pour en chasser Ariadin Barberousse, & y reſtablir Muſſeſſein Mahometique, duquel il prit tribut, sans y eſtablir la Religion Chrestienne, ny en oster la Mahometane. Il employa ses forces, & qui pis est, celles du Pape, pour installer un Mahometique en son regne. En l'année 1521. quand le Turc dressoit vne armée contre la Chrestienté, au lieu d'vnir toute la Chrestienté, il suscita Leon X. du Guicciardin, pour mettre rouse la Chrestienté en guerre : l'Espagne, où il estoit Roy ; la France, à qui on en vouloit ; & l'Italie, le theatre pour la Tragedie. Dont aduins la prise de Rhodes en l'année 1522. à faulte de secours. Ainsien l'an 1526. il fit perir la Hongrie, le Roy son beau-frere, & vingt-mil Chrestiens qui furent tuez avec luy en la bataille, pour tenir en guerre, par son ambition, les Princes. Si l'osois dire apres Villos Espagnol, ie dirois qu'en la ligue que l'Empereur fit l'an 1538. avec le Pape & les Venitiens contre le Turc, Doria General de la mer pour l'Empereur, se retira tout court, & laissa les Venitiens en danger d'estre mis à fonds : dont s'ensuiuit que pour faire la paix avec le Turc, ils furent contrainsts de luy quitter Napoli de Romanie, & Maluoisie qu'ils auoient en Grece. Ferdinand son frere s'accorda avec tous les Protestans, sans excepter la Religion.

Il seroit à desirer que cét escript, qui vient de la main d'un grand Prince, & qui est fort rare, fust reimprimé, pour faire voir à la ieunesse, qui ignore les choses passées, les miseres où portent les artifices de ceux qui prennent la Religion pour pretexte à leur ambition maudite.

Ces Theologiens escriuent ; Que le Senas de Venise est composé d'Atheistes, & qu'ils n'ont point la vraye Religion. Le Duc de Feria sçait mieux pourquoy c'est, que les Venitiens.

Les mesmes disent qu'en France (& Dieu sçait de qui c'est qu'ils parlent, s'ils les osoient nommer) on dit tout ouuettement; *Que Iesus-Christ tombe, que la Religion perisse. On ne doit pas negliger pour l'amour de luy l'avancement de l'Estat. Que Iesus-Christ ait le soin des ames, & les Roys des corps.* C'est pour persuader que tout le mal qu'on nous fait, on nous le fait pour l'amour de Dieu; & que tout ce que nous faisons pour nous defendre, nous le faisons contre l'honneur de Dieu, & de la Religion. Selon leur aduis, nostre ruine doit estre le salut de la Chrestienté, & nostre salut ne peut estre procuré que la Chrestienté ne soit ébranlée. Mais ces paroles-là sont-elles pas indignes des Theologiens? Les esprits les plus noirs de l'abyssme nous en sçauroient-ils imputer de plus horribles? Mais vous qui estes capables de les penser, & de les proferer, prenez garde que quelqu'un ne vous maintienne que vous estes maistres iurez à les pratiquer. Non, non, ce n'est point en France qu'on parle ainsi. Là à Dieu ne plaise qu'aucun François soit si Marrane, si Grenadin, & si Mahometan, que de proferer, ny de penser ces abominables paroles. Ourez les liures & les histoires, & regardez où on pratique ces paroles que vous nous imputez, & où, en faisant, on dit; *Que les peuples perissent, que les ames se perdent. Il n'importe pas, pourveu que l'occasion nous soit baillée d'occuper les Estats d'autrui.* Venise tres-Catholique est Atheiste; la France tres-Chrestienne est Atheiste; le Duc de Savoie est Atheiste, parce qu'ils sont alliez en commun, pour defendre leurs Estats & ceux de leurs Alliez contre les innasions d'autrui. N'est-ce pas vouloir rendre la Religion Catholique odieuse à tous les Estats? N'est-ce pas abatre nostre Seigneur Iesus-Christ de son Throsne, entant qu'en vous est, de vouloir que les Estats ne puissent estre creus Catholiques, qu'en s'assubjetissant aux Princes qu'il vous plaira? Y a-il iamais eu vne plus noire déloyauté contre la Religion & contre le S. Siege, que celle-là? Hypocrites! il y a plus de pieté, & de vraye & sincere deuotion en la seule ville de Paris, que dans plusieurs des Estats tous entiers que vous affectionnez. La Religion est naïfue en France, & n'a point de fard: elle n'est pas échauffée de la conquête des Estats d'autrui. La pieté Françoisle est selon Dieu: la deuotion de ceux qui veulent que le Pape soit le porte-manteau de quelque Prince de l'Europe, est vn caprice de gens abominables qui abusent de la Religion. En l'an 1552. auquel temps on brusloit en France les Huguenots tous vifs, les Catholiques amateurs de l'Estat, gens de bien & craignans Dieu, en l'Apologie de la France contre Charles le Quint, décriuoient ainsi l'humeur du pais d'où nous viennent ces liures; *Ce sont les desseins & les propos de l'Empereur:*

Imprimée à Pa-
ris 1552.

LE CATHOLI-
QUE D'ESTAT.

*Je veux troubler toute la Chrestienté, faire prendre les armes au Pape, y adionster mes forces sous couleur de luy obeyr, abbatre celles du Roy de France, lequel seul me peut faire teste, & obuier à la fin de mes entreprises, qui sont de deuenir Monarque, & finalement establir la grandeur de ma Maison, & perpetuer ainsi ce grand Empire, que j'auray curieusement gagné, & le laisser hereditaire à ma posterité. Mais pource que mes forces sont à l'auanture trop foibles, LE M'ARMERAY DV ZE-
LE DE RELIGION. Escoutez François, comme parloient vos Peres de vos ennemis, auant que Calvin eust rien gagné parmy nous. Je m'armeray du Zele de Religion, & procureray le Concile, pour venir au changement de l'Empire. Je me declareray obeysant au Pape, afin, qu'ayant par son ayde abbatu les François, ie n'aye plus affaire qu'à luy, qui ne pourra empescher que ie ne prenne vne aut efois Rome, que ie ne la pille & saccage, que ie ne le mette en prison, & si a'ement que ie ne le despoüille de son patrimoine, comme n'estant chose conuenable aux Prestres qui diuent viure du spirituel d'occuper les terres de l'Empire. Je diray que le Roy vient contre les decrets du saint Pere (voyez l'esprit du temps present) en ce qu'il defend ses rebelles. Ce sont autant de Propheties de ce qui est arriué, & que nous voyons aduenir tous les iours. Les gens de bien ont sujet d'en apprehender l'euénement. Les Roys, & leurs bons subjets doiuent aymer la seureté de leurs Estats: S'ils voyent qu'on leur vueille faire comme les Espagnols firent aux Indes au Roy Atabalipa; qu'on leur porte l'espée d'une main, & le Breuiere de l'autre, indubitablement ils puniront durement les auteurs. Le François par legereté peut estre aliené de son deuoir durant quelque temps: mais il ayme si tendrement son Roy, il est si franc, que dès qu'il se raduise il mal-mene furieusement ceux qui l'auoient débauché. Vne escharpe blasche reprend les villes toutes entieres. Vn viue le Roy esclatant au coin des ruës, abbat toutes les machines estrangeres. Le seul nom du Roy & sa presence, ont abbatu le party Huguenot, plustost que toute autre chose. La drogue de ces charlatans, qui veulent bailler pour étiquette la Religion à leur Tyrannie, est toute éuentée en France il y a long-temps. Nous aymons bien d'aller à la Messe en l'estat que nous sommes, sans voir des Estrangers qui gardent nos portes & la Bastille. Tous les Princes estrangers du monde ne scauroient nous faire tant de bien, que le seul nom du Roy nous en fait tous les iours.*

Ils ont beau nous les louer, & leurs conseils, & leur ordre, qui se cache communément derriere vn tableau de Religion. Nous scauons par la grace de Dieu ce que c'est du Conseil de conscience, qui regle les Estats des Princes, que ces Escuains ayment à l'exclusion

des nostres. De verité c'est vn tiltre tres-beau, sainct, & qui est digne d'vne loüange immortelle, s'il est veritable. Car nous ne voulons point vn Conseil de Machiauel, vn Conseil du midy pour nos Roys. Le Conseil de Dieu est tousiours necessaire, seur, vtile, & qui est suiuy de benedictions infinies. Le Prince qui non seulement est bon, mais qui veut auoir aussi tous ses Conseils bons & iustes, est entre les autres Princes, ce qu'est le Soleil entre les Estoiles. O que les Conseils tenus en bonne conscience, ont rarement de mauuais éuenemens ! Quand vn Roy gouerne bien son Estat ; quand il a pitié des affligez ; quand il soulage son peuple, assiste ses aliez ; protege les foibles contre les puissans ; ô que c'est vn grand effect de Conseil de conscience ! Quand il se garentit des embusches de ses ennemis, qu'il retient les loix de la Majesté, qu'il n'en rabat rien en faueur de personne ; Quand il ayme son Estat si tendrement, que s'il preuoit vn mal qui le menace, il y pouruoit de bonne heure ; Quand il garde bien ses dehors, & ne se laisse pas ceindre & environner de toutes parts, à des puissances qui le puissent vn iour engloutir ; Quand il chastie seuerement ses subjets perfides & déloyaux, s'ils continuent en leur malice : ô Dieu que c'est lors vn bon Conseil de conscience ! Si vn pere abandonne le bien de ses enfans à ses ennemis ; s'il neglige la seurété de sa maison, s'il l'abandonne en proye aux pirates & aux voleurs ; s'il souffre que son valer deuienne son maistre ; s'il se laisse voler, trahir & vendre laschement par ceux qu'il a éleuez en honneurs & en dignitez, & qu'il a tirez de la poudre de la terre, & de l'infamie de leur condition, pour les monter si haut au dessus de leur merite, que la teste leur tourne ; allez demander à vn Casuiste, & fust-il Castillan, si ce Pere de famille a vn bon Conseil de conscience ? On nous reproche que nos Roys n'en ont point. Et de verité, temps a esté, que nos ennemis auoient si bien fait, que nous n'auions point de Conseil de conscience ; & ils n'y perdoient rien. Il n'y auoit que le Roy & l'Estat qui en ressenioient le dommage. Si nous en eussions eu, Iuliers, la Valreline, le Palatinat, & tant d'autres accidens n'eussent pas esté mis dans le Mercure François. Les voisins auroient appris de *n'escarrir pas leur pré*, pendant nostre bas aage, ou nos occupations necessaires. Le mal-heur est pour nous, que dès l'heure que nous en auons vn bon & veritable, il n'est pas au gré des ennemis de nostre repos.

L'innocence, l'integrité & la fidelité tres-cogneuës de deux grands Cardinaux dans le Conseil du Roy, l'integrité d'un Chancelier de France, tres-innocent en la pieté, & en la Religion de

LE CATHOLI-
QUE D'ESTAT.

ses peres; le zele & la ferueur au bien de l'Estat & de la Religion d'un grand Mareſchal de France, qui a porté ſa vie aux perils, comme le moindre ſoldat du Royaume, pour ſeruir à la Religion tout vn corps entier de Conſeillers d'Eſtat, nés & nourris dans l'Egliſe Catholique, iſſus de peres qui ont perſecuté aſprement l'heréſie en toutes occaſions: tout cela eſt vn vray Conſeil de conſcience pour nous, mais non pas pour nos ennemis. Ce ſont des Catholiques d'Eſtat, Politiques, traîtres, & comme le Senat de Veniſe Atheiſtes, & qui n'ont point la bonne Religion. *Le Senat de Veniſe*, diſent-ils au Roy, *a corrompu tes Conſeillers pour de l'argent*. O calomnie digne d'un Theologien de Brabant! C'eſt vn Conſeil, diſent-ils, de gens, *qui croient & veulent qu'on croie, qu'ils ſurpaſſent le diable en fineſſe*: & c'eſt de la plus noire Theologie du diable & de l'abyſme; *Ton Conſeil, & parauanture quelques gens d'Egliſe, ont decreté d'aſſubieſſir les Catholiques aux heretiques, & en cas de refus, ils ont ordonné qu'on tuë les Catholiques*. La Chreſtiente ſçait bien de quel coſté ſont les conſeils ſanguinaires. Les François ne dépeuplent point les païs des millions d'hommes. Ils n'ont iamais fait mourir dans vne ſeule Prouince dix-huiſt mil hommes par la main du bourreau. A la conquête des Eſtats, les François n'exceptent pas les Moines pour les faire pendre. O ſanguinaire Eſcriuain, que tu ferois bon marché du ſang de ceux, qui pour rien du monde ne voudroient auoir fait toucher le tien, ny du moindre Catholique de la terre! O Theologien Huguenot, tu en veux donc à nos gens d'Egliſe! O Theologien allié avec ceux de la Rochelle, & ſans doute pouſſé d'un meſme eſprit! Qu'un homme qui ſe dit Theologien, ait eſté ſi impudent, à la face de toute la Chreſtiente, de déchirer indignement le Conſeil du premier ſils de l'Egliſe, d'un Roy tres-Chreſtien! Déchirer des Cardinaux, des Officiers de la Couronne, le Roy meſmes! Et où eſt la reuerence que Dieu veut que l'on rende aux Roys? Ils ne l'en croient pas. Où eſt l'exemple des Apoſtres? Ils le faiſoient, diſent-ils, de peur. Où eſt la pratique de toute l'Egliſe ancienne? Ces nouueaux venus ont tout reformé: cela n'eſt plus à la mode, ny ſelon l'vſage du temps. C'eſt eſtre homme de bien en ce haut ſtile du Païs-bas, de ne faire rien de ce que le Fils de Dieu a commandé, que les Apoſtres ont enſigné, que tous les Chreſtiens ont pratiqué. Je ne ſçay ſi ces paroles de ſainct Bernard leur pourroient donner quelque gouſt; *Si tout l'Vniuers ſe bandoit contre moy pour me faire entreprendre quelque choſe contre la Majeſté du Roy, ie n'en ferois rien: ainſi ie craindrois Dieu, & ne voudrois pour rien du monde offenſer le Roy par*
luy

luy estably. S'il escriuoit en ce temps, on luy diroit iniures. Il seroit impie, & d'autant plus qu'il estoit François. Et toutesfois son nom est venerable par tout l'Vniuers, & ce qu'il a dit & obserué, durera parmi les gens de bien autant de temps qu'il y en aura sur la face de la terre.

Je ne veux pas imiter les médisans; & l'humeur des François n'est pas d'aller décrier le gouvernement des Estats voisins: au contraire nous en loions les manquemens, & les estimons beaucoup plus qu'ils ne valent. La censure des François n'est pas noire & maligne, & n'a point de dessein pour nuire à personne. Neantmoins il nous est loisible de faire vn parallele du Conseil de conscience des grands Monarques de l'Europe avec le nostre, pour voir si les autres sont plus saints que nous, & si nous faisons quelque chose que les autres ne fassent pas. En la comparaison, où nous fermerons la bouche aux médisans, où parauanture nous nous corrigerons nous-mêmes. Nous auons alliance avec l'Empereur des Turcs, le Roy d'Espagne l'a avec l'Empereur des Perses: tous deux sont Mahometans & infidèles. Et de plus, le Roy d'Espagne est allié des Roys de Calcut & des Indes Orientales, qui pour la plupart adorent visiblement le diable. Dans l'Histoire des grandeurs de Madrid, l'on n'oublie pas d'enregistrer la recherche faite dans tous les Estats d'Espagne, pour leur enuoyer des presens les plus rares qu'on pouuoit trouuer. Nous auons alliance avec la Maison Palatine, & depuis longtemps; & deuant le schisme, le Roy d'Espagne l'a beaucoup plus estroite avec la Maison de Saxe: l'un est Calviniste, l'autre est Luthérien. L'Empereur & le Roy d'Espagne cherissent les Luthériens; & ce Theologien pour monstrier qu'il est de leurs amis, qu'il est de tous bons accords, pourueu que ce soit contre la France, & pour vous faire voir que ce qu'il enie pour les Catholiques, n'est pas à l'exclusiō des autres Religions, entr'autres plaintes qu'il fait contre le Palatin; *Confessionis Augustana Ministros vehementer affixit*. Il s'en fâche, & ie voudrois que le Palatin eust si bien fait, qu'il n'y en eust plus. Il nous reproche que le Roy protege le Landgraue de Hesse: le Roy d'Espagne protege le Landgraue de Darmeltar. L'un est de la confession d'Ausbourg, l'autre de celle de Geneue: laquelle vaut le mieux? L'Empereur a osté au Landgraue de Hesse Magdebourg, & l'a redonné à ses Cousins qui sont Luthériens, qui sont prescher Luther, au lieu que l'autre faisoit prescher Calvin. Voila qui amendera bien les affaires de l'Eglise. Nous sommes aliez du Roy d'Angleterre. Apres le schisme fait par Henry VIII. en Angleterre, Charles le Quint s'allia estroitement avec luy, & l'arma contre nous. A l'aduenement du feu

LE CATHOLI-
QUE D'ESTAT.

Roy Iacques à la Couronne, les Espagnols accoururent en Angleterre avec passion, pour s'allier estroittement avec luy. Le Connestable de Castille y fut: la Relation en est imprimée par les Espagnols en Anuers, par Iean Moret, l'an 1604. Ce grand Rouida, Senateur de Milan, appelle ceste recherche, *vne œuvre tres-saincte*; recognoist le Roy d'Angleterre pour vn tres-puissant Prince Chrestien; proteste que le Roy d'Espagne se sent tellement son obligé par ses vertus, qu'il luy est tres-affectionné; que tous ses subjets les plus éloignez l'honorent & le reuerent avec admiration; Il luy offre de la part du Roy d'Espagne, toutes ses forces par mer & par terre, & proteste que le Roy d'Espagne le fait *Diuina admonitione, Diuina voluntate, Diuina ope, non nisi magno Dei beneficio*; par l'inspiration de Dieu. Là mesme il recognoist la Royne d'Angleterre, sœur du Roy de Dannemarc, pour proche parente de la Maison d'Autriche. Il remonte au commencement de l'Alliance de ces deux Couronnes: & dit qu'il y a plus de cent ans qu'elle a esté dressée, pour nous enseigner, que l'heresie n'empesche pas les Espagnols de continuer les anciennes Alliances, & d'en faire de nouvelles. Et lors que le Roy d'Angleterre le fut voir en priué, le Connestable de Castille vfa d'une flaterie à l'endroit d'un Roy heretique, luy appliquant les paroles que le Prestre dit à nostre Seigneur à l'Autel, de laquelle si Monsieur le Duc de Cheuteuse auoit vlc ces iours passez, ces Theologiens l'auroient décrié pour mauuais Catholique: car dès que l'Espagnol vit entrer le Roy, il s'écria; *Domine non sum dignus, vt intres sub tectum meum*. Les Espagnols l'ont fait imprimer eux-mêmes de bonne foy. Les Roys de Dannemarc sont alliez de ceste Couronne depuis plus de 200. ans. Les pagnols tiennent celuy qui est à present pour leur parent & bon amy, ont voulu marier son fils avec vne Princesse de leur parenté, sont alliez de toutes les villes Ansiatiques: & neantmoins tous ceux de ce pais-là, generalement, sont Luthériens. Le Roy a sous sa protection les villes de Geneue & de Sedan, auant qu'elles fussent de contraire Religion; la Maison d'Autriche protege VVittemberg, qui est la ville où Martin Luther à premiere ment vomy ses blasphemés contre la Religion Catholique. Melancthon remarque dans ses Epistres, que lors que Charles le Quint l'assiégea, il ne voulut iamais que le canon tirait, pour ne gaster pas ses murailles, & faillit à faire pendre ceux qui la gardoient, parce qu'ils auoient démoly quelques tours. Les Roys de France, apres auoir tenté par toutes voyes d'exterminer l'heresie naissante dans leur Estat, par bruslemens, & par toute sorte de supplices, par main armée, par batailles, par de longues & difficiles guerres, en fin pour ne perdre les sains avec les malades, ils ont donné

des Edicts à ceux de la Religion prétendue réformée pour les tolérer dans l'Estat, remettans à Dieu le moyen d'une pleine union avec leurs autres sujets, dans la Religion de leurs peres. La Maison d'Autriche, d'abord & dès la naissance de l'heresie, luy donna l'*Interim* d'Allemagne, qui a formé le schisme dans toute l'Europe, & a esté l'exemple de tous les Edicts faits en faueur de ceux de la Religion. Cét interim, dis-je, comme vn Edict tres-avantageux, qui a chassé la Religion Catholique de plus de quatre mille lieux en Allemagne: au lieu que les Edicts de nos Roys l'ont tousiours reestablie es lieux d'où elle auoit esté ostée. Cét *Interim* l'a ostée tout à fait le bien à la pluspart des Ecclesiastiques: nos Edicts le leur ont fait rendre. Et bien plus, c'est que les Prouinces qui n'auoient point eu l'*Interim* au commencement, l'ont acheté de la Maison d'Autriche à beaux deniers comptans: & nos Edicts au contraire, n'ont esté faicts que dans les necessitez inéuitables de l'Estat. Le feu Roy faisant la guerre en Sauoye, a amené deses sujets Huguenots; & encore en la guerre d'Italie il y en a eu quelques vns qui ont esté employez. Ces gens-cy s'en plaignent, & nous voudrions de bon cœur qu'ils y fussent tous allez. Charles le Quint au siege de Metz, menoit vne infinité de Lutheriens contre les pauures Catholiques. Parmy les Allemans du Duc de Feria, qui égorgeant les sujets du Duc de Sauoye Catholiques, il y a quantité de Lutheriens. Si pour cela nous sommes mauuais Catholiques, que seront donc les autres. S'ils ne le sont pas moins pour tout cela: quelle malice entagée est-ce de tascher à nous rendre odieux aux Peuples, sous ce pretexte des cas de conscience? Durant la tenuë du Concile de Trente, les Ambassadeurs de nos Roys ont demandé quelques changemens en choses legeres, s'imaginans de ramener par ce moyen les Peuples dans la communion Catholique. Ferdinand, le Duc de Bauieres, & tous les autres Princes alliez de la Maison d'Autriche en Allemagne, firent grande instance en plus forts termes, sur des changemens notables en la Religion: & les Espagnols plus rusez que tous les autres, se mocquoient de toutes ces demandes, & insistoient seulement de faire declarer au Concile, que les Euesques sont de droit diuin; allans par ceste proposition beaucoup plus auant que tous les autres. Es grandes necessitez de l'Estat, le Clergé de France a assisté nos Roys de sommes notables. Cela nous tourne à reproche, & ces sedicieux les font valoir; *Ecclesias & Clerum exhauriet*. En Espagne, par Conseil de conscience, l'on achete pour de l'argent, qui vient au profit du Roy, la permission de manger de la chair aux iours defendus par l'Eglise. Le Roy recompense ordinairement ses seruiteurs

LE CATHOLIQUE
ROY D'ESTAT.Iacobus Valde-
sius an. 1601.
Grantz.

par des pensions sur les benefices. Il emprunte souuent, comme il fit encore ces années passées, iusques aux joyaux de l'Eglise, & à l'argent des Reliques; ce que nos Roys n'ont iamais fait. Es differents que les mal-heurs des siecles passez ont quelquesfois introduits avec le saint Siege, au grand regret de nos Roys; ils ont parlé quelquesfois d'appeller au Concile: Charles le Quint y appella en l'an mil cinq cens vingt-six contre Clement septième. Les actes se trouuent encore, qui furent imprimez en Anuers l'an mil cinq cens vingt-sept. Vn Officier du feu Roy d'Espagne Philippe le Sage, a fait imprimer par son commandement vn Liure, pour monstrer par viues raisons que les Roys d'Espagne doiuent preceder les Roys de France. Là dedans il a inferé les actes que Dom Lotiys de Requens, grand Commandeur de Castille, fit au Pape Pie quatriesme, à Rome, lors quil voulut conseruer à nos Roys le rang de leurs ancestres. Voicy leurs paroles; Si vous mettez au dessus, ou à l'égal de moy l'Ambassadeur de France, au preiudice *del primer lugar que es devido à su magestad ante todos los reyes del mundo, sera causa de grandes y graues inconuenientes que en toda la Christianidad se podrian seguir: que podran ser tales, que iustamente la ocasion y causa dellas perturbaran el animo de vuestra beatitud.* Et pour monstrer où alloit cette menace, dans l'acte des Notaires, le Pape respond; *Non accedua che vn Re come lui, douesse mettere sottosopra tutto il mondo per questo atto.* Je ne sçay quelle loy de conscience peut permettre de mettre tout sans dessus dessous en la Chrestienté, si on ne leur donne point la place d'autrui. Je ne veux pas parler de la conquette de la Nauarre, puis que leur propre Histoire les en blasme: mais le droit avec lequel l'Empereur Charles l'a retenuë, est fort estrange. L'Empereur Maximilian son grand pere, incita le Roy Lotiys XII. & le Roy de Nauarre, de demander vn Concile contre le Pape Iules second: le Pape mit la Nauarre en interdit: Ferdinand ayeul maternel de Charles, Oncle du Roy de Nauarre, s'en faisoit. La deuoit-il pas donc rendre pour le respect de son ayeul paternel, qui auoit mis le Roy de Nauarre en peine, plustost que de fuir l'iniustice de Ferdinand, qui auoit d'vne mesme conscience osté la Castille à Henry troisieme son beau frere, Naples à Lotiys douzieme, Perpignan à Charles huietieme, & la Nauarre à sa propre Niepce? L'Empereur Charles abandonna son beau frere en Hongrie, son beau frere Christienne, Roy de Dannemarch, sa tante Catherine en Angleterre, qui estoient des sujets tres-iustes pour employer ses armes, & rattacha tousiours contre le Royaume de France. Demandez-en la raison aux Casuistes? Philippes

second par son commandement fit composer le Liure de Valdesius; Des preeminences d'Espagne sur la France. Là dedans, en termes ex-
 près, il est dict : *Que les Roys d'Espagne descendent en droicte ligne par les*
maïses de Clouis, & de Charlemagne, & que le Royaume de France leur
appartient de droict naturel, & non pas à la race de Capet. Auec quel
 front, pour l'Histoire? Auec quel droict, ie vous prie, pour la
 conscience?

Le rapporte ces actions, alliances, & Histories; non pas pour
 blâmer ces Princes, dont le nom est grand dans l'Vniuers, & les
 actions illustres dans la Chrestienté; mais pour blâmer ces Theo-
 logiens, qui le rendent blâmables par leur Theologie, si elle e-
 stoit bien legitime & Canonique. Docteurs si aueuglez par le de-
 sir de nous nuire, qu'ils ne voyent pas, que pour nous déchirer
 en vne affaire, & en vn article, ils trahissent leurs propres Princes,
 & les rendent criminels en cent articles & affaires semblables. Ils
 leur font tort, & moy ie les reuerie en leur qualité tres-haute, &
 les honore en leur conduite tres-recommandable : Car ils ont si
 bien sceu prendre leur aduantage en quelques vnes de ces occa-
 sions, que le bien de la Chrestienté s'en est ensuiuy, ou du moins
 il n'y a point esté notablement interessé. Leur zele ne s'est point
 diminué par semblables alliances: leur pieté n'en a esté en rien al-
 terée. Sans aucun interest de leur Religion & conscience, ils ont
 bien sceu faire ces liaisons, pour conseruer ce qu'ils auoient ac-
 quis, & pour conquerir ce qu'ils iugeoient necessaire. Je parle in-
 genuement : mais aussi ie supplie ces bons Docteurs & Theolo-
 giens de nous faire ceste grace & courtoisie, que de croire nos
 Princes estre aussi bons Chrestiens & intelligens que ceux de la
 Maison d'Autriche, pour vser de semblables passe-droits à mes-
 mes fins, & à mesmes auantages, & auec mesme conscience. Je
 veux dire, auec vne conscience aussi nette, & aussi forte à digerer
 ces difficultez, & à les conuertir au bien de l'Estat, de l'Eglise, & de
 la Chrestienté. Je ne crois pas qu'ils puissent nous dénier ceste fa-
 ueur: comme aussi ie ne voudrois pas les obliger à defendre par
 leurs reigles toutes les actions que l'Histoire nous rapporte. Et eux
 & nous deuons reuerer les Monarchies, & ne nous pas rendre iu-
 ges des grands Roys. En particulier l'auteur de l'Aduertissement
 seroit à mon aduis ridicule, s'il ne recognoissoit de bonne foy;
 Que les Estats de la Maison d'Autriche ont vne iustice qui ne se
 mesure pas par les regles communes, & que leurs Conseils ont des
 loix autres que celles de l'Vniuersité de Louuain & de Salaman-
 que. Je ne les en blâme pas: ains au contraire j'admire leur ordre,

LE CATHOLIQUE
 VU D'ESTAT.

& la passion qu'ils ont de pousser tousiours auant la grandeur de leur Estat. Le les tiens les plus propres à conquerir, & à bien garder, qui soient aujourd'huy au monde; & demeure d'accord que rien ne leur eschappe de tout ce dont ils se peuuent accommoder. Le louë l'ordre, le nombre, & la distinction de leurs Conseils; la prudence & la fidelité de leurs Ambassadeurs: & sur tout la fuite, l'instance, & l'opiniastreté de leurs conquestes. l'admire qu'ils tiennent leur Estat en paix, & portent par tout la guerre ailleurs, au loing de leur país, *Sola quella prouincia mantiene la guerra fuori di casa, & ella si riposa in pace.* l'aduouë aussi franchement que ie n'entends point comment vn Conseil de conscience, dont on nous fait tant d'estat, a-peu regler quelques vnes de leur actions cogneuës à tout le monde. L'Empereur Charles V. est vn des plus grands Princes qui ait commandé à l'Empire depuis plusieurs siecles; & nos Theologiens du Pays-bas le recognoissent tres-volontiers pour tres-Catholique, & il estoit du pays où les cas, & les conseils de conscience qu'on nous recommande, sont en grande autorité. Voyons doneques si ce grand Prince, & ce grand Catholique a regy son Empire, & conduit ses desseins par ces-regles de conscience qu'on nous veut faire valloir: & s'il n'est point aussi digne de la censure de ces Escriuains, que nostre Roy tres-Chrestien, & les sages Ministres de son Conseil ne la meritent pas. Cét Empereur passa à trauers de ce Royaume monté sur des mules; pour aller challier ceux de Gand. A l'entrée il nous donna sa foy; qu'il infeuderoit à Monsieur le Duc d'Orleans le Duché de Milan. Quand il eust eu de nous ce qu'il vouloit, qui estoit le passage; il se moqua de nous. En Allemagne il pouuoit cent fois étouffer les Protestans. Il les appuyoit neantmoins, & les fortifioit dans le schisme, pour tirer d'eux de l'argent & des hommes pour nous faire la guerre. Ce que l'Allemagne contribuoit pour la guerre du Turc, il le détournoit à ruiner ceste Monarchie, & ce par les mains des Lutheriens, qu'il appelloit *ses bandes noires*. L'Histoire est toute pleine des preuues de ces choses-là. Il gagna vne grande iournée en Allemagne: prit quasi tous les chefs prisonniers; le Saxon, le Langraue, tous les plus grands. Il ne s'en seruit pas pour restablir la Messe en vn seul lieu de tous leurs Estats: mais détourna le fruit de la victoire à ses interets particuliers, & se contenta de mettre les Princes à ses pieds pour se faire plus grand. Il changea de maistre à la Saxe, dans la mesme Maison neantmoins: mais c'estoit pour y auoir vne creature. Il laissoit à Dieu le soin de poursuire ses interets, il n'auoit cure que de ceux de sa Maison. Sa haine contre le Roy d'Angle-

terre, à cause de la tante, fist roidir Rome contre Henry huitiesme, dont est venu visiblement le schisme d'Angleterre: apres lequel il se remit bien avec luy, & le fit armer contre la France. Et toutesfois ce schisme est l'un des grands maux qui soient survenus à l'Eglise Catholique dans le dernier siecle.

Mais ce qu'il fit à Rome, & au Pape Clément septiesme est merueilleux, & dont ie n'oserois demander l'esclaircissement à ces Casuistes, de peur de les serrer trop. En l'an 1527. le Pape Clément septiesme estant ligué avec la pluspart des Princes d'Italie, & avec le Roy de France, tous Catholiques sans doute, & non soupçonnez d'Herésie, & le fondement de leur Vnion estant de s'opposer à la grandeur de ceste Monarchie Espagnole; pour monstrier que ce n'est pas d'aujourd'huy qu'ils enragent, lors qu'ils voyent que les Princes s'vnissent ensemble pour conseruer leurs Estats; les Espagnols tout ouuertement voulurent faire voir à tout le monde, qu'ils n'honorent le sainct Siege que quand il leur plaist, & quand c'est le bien de leurs affaires. Le Viceroy de Naples auoit fait trefue avec le Pape pour huit mois: mais c'estoit pour l'endormir & pour le surprendre, comme l'éuenement le monstra. Leur armée fit semblant de vouloir assaillir Florence, & accourut neantmoins droit à Rome. Elle estoit iusques au nombre de trente mille hommes, & entre autres il y auoit quinze mille Allemans, la pluspart déjà Lutheriens. La ville Metropolitaine de la Chrestienté fut prise par eux d'assaut; trois Cardinaux y furent tuez, le Cardinal Santiapatro, des Vrsins, de Cesis. L'Histoire de Sandoual Espagnol ne dissimule point l'atrocité de l'action, & met cét éuenement entre les faits illustres de l'Empereur. Les victorieux vsferent de la victoire tres-inhumainement, tout fut pillé & saccagé, cinq mille Citoyens Romains furent mis à mort, toutes les Eglises furent pillées, toutes les Reliques emportées, le Pape avec dix-sept Cardinaux furent mis prisonniers, & condamnez à payer rançon, qui fut de quatre cens mille ducats. Les Imperiaux en mesme temps proposerent de faire destituer le Pape, d'en créer vn autre: & l'histoire adioust; *En toda Italia no se dezia Missa, ni dininos officios; En toute l'Italie on ne celebrait point de Messe, ny de seruice diuin.* Ce conseil de conscience fit cesser tout exercice de Religion par toute l'Italie. L'Histoire du temps est faite par les Imperiaux mesmes; *Era così grande la persecutione contra i Chierici, che non vi era huomo che hauesse ardore di andar per la via in habito di Chierico o di frate; La persecution estoit si grande contre les gens d'Eglise, qu'il n'y auoit point d'homme si hardy, qui eust osé sur les chemins porter l'habit d'un Ecclesiastique.*

Il. Dial. de Charonte & Mercurio.

LE CATHOLI-
QUE D'ESTAT

ffique ou d'un Moine. Et ces pàuures gens-là neantmoins se laissent piper & abuser par les charlatans, qui leur font accroire que toutes les actions de ce pays-là sont pour le bien de la Religion. Que fit l'Empereur ? *Il pria le duel.* Et ainsi ceux qui reçoient les bonnes successions avec vn contentement indicible. Aussi ne fit-il pas réstituer la rançon du Pape, & en rioit sous le chaperon. Sandoual ne le dissimule pas ; *Se allego de la vittoria que su exercito auia tenido.* Et dans les lettres que l'Empereur escriuit au Roy d'Angleterre, en forme d'Apologie, il aduouë franchement que tout cela est arriué au Pape, parce qu'il v estoit vny avec le Roy de France. *Que si le Pape & les Cardinaux en ont du mal, qu'ils s'en donnent la coulpe à eux-mêmes.* Dit que cela est arriué *iusto Dei iudicio*, par vn iuste iugement de Dieu. Sandoual fait dire le mesme au Cardinal Cajetan en ses Commentaires sur les Euangiles, & allegue la prediçtion qu'un saint homme d'Italie nommé Iean Baptiste en auoit faite auparauant. En la mesme année les Partisans de ceste Maison firent imprimer en Espagnol & en Italien deux Dialogues : l'uno, di Mercurio, & Caronte, l'altro di Lauantio & d'un Archidiacono. C'est vn Satyre continuel contre la Religion Catholique, contre le Roy François, & contre le saint Siege, en faueur de Charles le V. en laquelle tout ce qui estoit aduenu à Rome de mal & de desolation est louë & magnifié : & par exprés il est repeté ; *Que tout cela est arriué pour le bien commun de toute la Chrestienté.* Nonobstant que ce pàuure Archidiactre s'escrie, *Hanno operato maggiori & piu gran mali, nella chiesa di dio, che non habbessero osato di operare ne Turchi, ne Mori, ne Sarraceni, ne altre gen. i pagane & infedeli.* Se già i Goshiprefero Roma, non toccarono però la Chiesa di San Pietro. *Ma questi non han lasciato Chiese, non han lasciato Monasteri, non han lasciato alcun luogo sacro, che non habbiano il tutto rubato, il tutto saccheggiato, & il tutto profanato.* Tante chiese, tanti tempj, tanti Monasteri, tanti spedali, ouesi soleua lodare, seruire, & honorare Iddio, sono stati ruinati, distrutti, & profanati. Tanti Altari, & ancora la istessa Chiesa del Principe de gli Apostoli, sono stati violati & insanguinati. Tante reliquie rubate, & da mani sacrileghe & micidiali malamente & isconciamente trattate. Apres la description de toutes ces calamitez monstrueuses, & qui surpassent tout ce que Rome auoit iamais souffert des nations les plus barbares, cét Espagnol respond franchement, & sans s'en estonner ; *Que tout cela est arriué pour punir les meschancetez qui se faisoient à Rome, & que c'est Dieu qui l'a fait, & non pas l'Empereur.* C'ont esté les malheurs des guerres des grands Roys, que ie ne décris point pour médire de leurs personnes,

personnes, ja à Dieu ne plaife. Je ſçay que Charles le V. eſtoit l'un des plus grands Princes qui euſt eſté en l'Europe il y auoit pluſieurs ſiècles : mais il faut auſſi que les plus paſſionnez m'aduouient que ſes actions ne ſçauroient paſſer par l'examen des loix de l'Eſchole, & des cas de conſcience, ſans vne manifeſte iuſtification de celles de nos Roys, qui ne font rien de ſemblable.

Philippes ſecond, le ſage Roy ſon ſucceſſeur, acquit le Portugal, apres que Dom Sebaſtien euſt perdu la bataille & la vie en Afrique, combattant contre les Maures & infideles. Les Nonces de ſa Sainteté voulurent luy faire trouuer bon que le Pape decidaſt les differens de ceux qui pretendoient au Royaume. Ce ſage Roy, quoy que grand zelateur de la Religion en apparence, & duquel les Miniſtres & autres Eſtats ne ceſſoient d'exalter le reſpect du S. Siege, ne voulut iamais ſouffrir que le Pape s'en meſlaſt. Vn Cardinal Legat luy fut enuoyé de Rome en grand diligence. Il l'amuſa le plus qu'il peuſt, & pouſſa touſiours ſon armée pour prendre le Portugal, auant que le Legat l'eueſt ioint. Et quand apres tous ces artiſices le Legat fut arriué, il ne laiſſa pas à ſa face, & luy eſtant à ſa Cour, d'acheuer de prendre le reſte, de donner bataille aux Portugais, & de prendre Liſbonne, dont les Fauxbourgs furent tres-mal menez : le tour à la face & à la veuë du Legat. Quand il ſir publier le pardon general, il n'y voulut iamais comprendre aucun Moine : *Non pardonano à niſſuno Religioſo.* Il y en eut quantité d'executez à mort. Et quelques-vns de bonnes genſs'imaginant que l'Empire de ceſte Maiſon doit eſtre vn grand ſupport pour eux. Le Marquis de ſaincte Croix fit trancher la teſte dans la Tercere à noſtre Nobleſſe, & fit pendre tous les ſoldats François qui eſtoient allez au ſecours de Dom Anthonio. Et toutes-fois, dir l'Histoire, *erano Catholici, & deuoti Chriſtiani.* Et le Marquis le faiſoit, parce que *haueua eſpreſſo ordine dal Ré*, il auoit ordre exprès de ſon Maiſtre. Philippes le plus ſage Roy de ſon temps, ſir tres-bien & tres-iuſtement de ioindre le Portugal à ſes Eſtats, puis qu'il le pouuoit faire, & que l'occafion luy tomboit dans les mains. Autant de fois que nos Roys trouueront les occaſions de recouurer leur ancien patrimoine, les Prouinces qui ont eſté vſurpées ſur leurs anceſtres, les Eſtats auxquels ils ont le meſme droit qu'auoit ce ſage Roy ſur le Portugal, Dieu vueille qu'ils ayent les meſmes Conſeils de conſcience qu'a eu Philippes en ce temps-là, & qu'on ne les deſtourne point par des ſcrupules de Iuſtice deſquels on s'eſt touſiours moqué en Eſpagne. Mais d'eſtimer que ces choſes là ſe puiſſent faire ſans coup ferir, ſans effuſion de ſang, & ſans employer des ſoldats, & des Capitaines, il eſt impoſſible. Les

Historia di Portu-
gal. di, Cons-
tagio. lib. 8.

LES CATHOLI-
QUES D'ESTAT.

Royds d'Espagne en leurs affaires, se seruent bien des Religieux pour pratiquer & gagner les cœurs des peuples, où pour courir leurs conquestes, comme fit Ferdinand, qui apres auoir pris la Nauarre nous enuoya deux Cordeliers à la Cour: mais ils ne s'en seruent point en leurs armées. Ils ont de fort bons soldats, qui pillent, qui volent, & qui tuent comme les soldats des autres nations.

C'est le mal-heur inseparable de la guerre. En l'Vniuers les Elements s'entrebattent: l'un se change en l'autre, & le feu est le plus fort de tous, & qui met en action les autres. Si n'y a-t'il point de mal en l'Vniuers, dit la Philosophie: car ces changemens particuliers seruent au bien & à l'ordre general de la Nature. Que la terre tremble; Que les mers chagent de place; Que l'air s'enflamme; Qu'il tonne & qu'il foudroye, le bien du general, l'ordre de l'Vniuers, les mouuemens de ceste grande machine du monde vont tousiours leur train. Il y a quelque image de cela dans les Monarchies. Ce sont des chastimens sur les hommes: mais ce sont chastimens de la diuine prouidence, pour faire eleuer les hommes à adorer Dieu, qui s'appelle luy-mesme; *Le Dieu des armées, & le Dieu des batailles.*

Je ne veux point parler de la conqueste des Indes Occidentales, pour le décrier comme on fait nos Roys. Les relations des Espagnols naturels, & des Italiens leurs sujets (notamment celle de Benzo Milanois, qui auoit demeuré aux Indes Occidentales quatorze années; celles de Lopés, de Martyr, & autres) la décrient de telle façon, que les François n'ont pas besoin d'encherir par dessus. Vn Moine Iacobin, Docteur de Salamanque, traite ceste question; Si vn Chrestien estant interrogé s'il est Chrestien, le peut nier, Non seulement, dit-il, il le peut taire: mais mesmes il peut dire sans mensonge qu'il n'est pas Chrestien. Quand cy deuant les Indiens d'Occident hayissoient les Espagnols, à cause de leur cruauté, & des meschancetez horribles qu'ils ont commises en ce pays-là, & que par le nom des Chrestiens, ils entendoient les Espagnols: alors si vn Religieux alloit vers eux, ils luy demandoient, Sil n'estoit point Chrestien? il falloit, ou se taire prudemment, ou bien dire qu'il n'estoit pas Chrestien: parce que parmy eux, ils entendoient par le nom de Chrestien, un homme rauissant, meurtrier, & cruel. Et partant il estoit loisible de desaduouer qu'il fust Chrestien, iusques à ce que les Indiens fussent instruits. Ce n'est pas vne détraction, mais vne question traitée de sang froid, en l'explication des plus releuez mysteres de la sainte Theologie; par où on voit le traitement fait par les Espagnols à ceux auxquels ils disoient qu'ils portoitent la Chrestienté, qui contraignoit les meilleurs de

Dominicus Bannes in 1. 2. q. 3.
art. 2.

desaduouier exterieurement le nom de Chrestien, tant ils l'auoient rendu execrable. Lipse sujet naturel du Roy d'Espagne; Vne poignée d'Espagnols ietee dans ces vastes & grandes Prouinces des Indes, bon Dieu quels rauages, & quelles ruines n'a-t'elle pas fait! Je ne parle pas du droit de la guerre: mais ie parle de l'euénement. Toute ceste grande partie de l'Vniuers, qui est telle, que c'est beaucoup de l'auoir veuë, & eneor plus de l'auoir vaincë, auoir esté subiuguée par vne poignée d'hommes? Ces troupeaux de Peuples desarmez auoir esté par eux abbatuz, comme les bleds aux moissons par la faux? Où sont les Isles de Cuba & L. c. a. j. a, qui auoient cy deuant les cinq & les six cens mille hommes, qui en ont maintenant à peine quinze?

L'Euesque Espagnol dit qu'en l'Isle Espagnola, de trois millions d'Indiens, il ne restoit pas vingt-hommes: & qu'en d'autres isles ils en ont détruit iusques à cinq millions. Ils en ont tué mas de douze quentos; plus de douze millions en terre fermée. Ils ne tiennent compte, dit-il, de leurs ames, qui sont immortelles comme les nostres, non plus que si ces pauvres Indiens n'estoient que des bestes. Et toutesfois, por su corrupta, y deshonesta, y desordenada vida, son los Indios, en su comparacion, muy virtuosos, y sanctos. Vn Espagnol enquis comment il instruisoit ces pauvres Indiens, respondit; Que los daua al diablo que harro bastaua dixillo: per signum sancta crucis. Quand ils les pendoyent à douzaine, ils disoient que c'estoit à l'honneur de nostre Seigneur, & des Apostres. Ils haïssent vostre Maïesté, dit ce bon Euesque: & ont Dieu mesme en horreur, à cause des maux qu'on leur fait sous pretexte de la Religion; Pues con titulo, o color de su fe, tantas calamidades los succeden: loüent leurs Idoles, sous lesquelles ils auoient vescu auec tant de douceur, & renoncent à la Religion Chrestienne, à cause des maux qu'on leur fait. Il n'y a point, dit-il, de peste, ou de maladie contagieuse, qui peust auoir dépeuplé deux mille cinq cens lieües de pays, auparavant tres-peuplées, comme les Espagnols ont fait. Pour auoir pretexte de les mal traiter, ils les accusoient de Sodomie, & d'autres crimes horribles. Le sainct Euesque respond, que cela est faux, & témoigne de leur innocence: & qu'au contraire les Espagnols leur ont enseigné leurs vices, notamment de blasphemer le nom de Dieu; lo qual no lo dixen por blasphemia, sino solamente porque lo oyen a los Christianos. L'un des moyens pour les vexer, pour violer leurs femmes, & auoir leur bien, c'est qu'on les accuse d'auoir idolatré. Nous auons veu de nos yeux sept grands Royaumes, dit-il, plus grands que n'est l'Espagne, & beaucoup plus peuplez, estre reduits en solitude, par leurs cruauerez, & l'horrible boucherie qu'ils y ont exercé. Sa protestation tire les larmes des plus

 Barthol. de las
Casas.

LE CATHOLIQUE
VS D'ESTAT.

seueres. Ils ont fait mourir plus de quinze millions d'hommes, au deshonneur de Dieu, & de la sainte Religion. Les auengles le verront, les muets la crieront, les sourds l'orront. Je prends à témoin tous les Anges, tous les Saints, tous les hommes qui vivent, & qui vivront cy après, que ie le dis en conscience; Ce sera la ruine de l'Espagne. Item. Ce sang innocent crie vengeance iusques au Ciel: le son de ces cruautez descend, & s'espand par tout le monde. Et d'autant qu'elles sont tan horribles, tan inhumanas, y espantosas, como son: por consequente se seguira en el animo de todos los oyentes escandalo grande, y horror, y abominacion, y odio & infamia de la gente Espannola. Ces Indiens estoient dans la loy de nature, & dans vne innocence de mœurs, qui faisoit honte aux soldats Espagnols. L'on les a traittez non comme des ennemis, mais comme des bestes. Les Escholes ont disputé s'ils les falloit tenir pour hommes. Les écrits de Sepulueda; contre lequel Dieu suscita Bartholomeo de las Casas, sont du tout horribles. C'a esté leur maxime durant long-temps; Que les Indiens sont des chiens, indignes du Christianisme. L'horreur & la solitude ont marché apres leurs armées, & les Isles peuplées de millions d'hommes, ont esté dépeuplées tout à fait dans fort peu d'années. Cét or & cet argent qui en viennent, & qui ont tant gasté d'esprits dans les Estats de l'Europe, sont tous couverts du sang des peuples. Il n'y a mine qui n'ait cousté la vie à cent mille personnes. Barthelemi Euelsques; Si on mettoit l'or qui en vient d'un costé, & de l'autre le sang des Indiens, avec lequel les Espagnols le tirent, le sang peseroit plus que l'or. Beaucoup de Religieux melmes ont fait des liures contre l'horreur de ces choses, qui sont communs par tout.

Si ces Theologiens qui font faire des prieres à Dieu ridicules par nos armées, prenoient la peine d'en dresser vn formulaire pour les armées de ceux qui ont acquis les Indes, qui ont fait pendre les Moines en Portugal, qui ont pillé Rome, tué les Cardinaux, & rançonné le Pape & le Consiatoire; sans doute il leur feroit dite de merueilleuses choses. S'il falloit se iouer, côme bon fait aux Escholes de Rhetorique, à faire de telles representations contre les Roys, nous n'employerions pas des meneteries toutes manifestes, comme ils font; Que le Roy donne de l'argent au Turc, qu'il arme Gabor, qu'il paye les Tartares, pour faire esgorger les Catholiques (qui sont paroles fausses, dignes de la haine eternelle de nostre nation contre telles pestes.) Nous ne mentirions pas contre leurs Roys, ja n'aduienne: nous ferions seulement les extraicts de Benzo, Martyr, d'Quiedo, de Lopes & autres.

Il nous suffit de coter ces choses, pour faire voir que les guerres des grands Roys ne reçoivent point la loy des Theologiens, &

que parmy les atmes la iustice a la voix basse. Les Chrestiens ont esté aux Indiens, ce qu'Attila disoit qu'il estoit aux pauvres Chrestiens; Sçais-tu pas que ie suis le fleau de Dieu? Neantmoins la sage prouidence a voulu se servir de ces cruautés, & de ces inhumanitez prodigieuses, pour y apporter la lumiere de la grace, & de la pureté de la Religion Chrestienne. Ils estoient perdus, s'ils n'eussent esté perdus. C'est ce qu'un Theologien craignant Dieu, doit considerer en ces choses, & non pas s'en servir pour déchirer la reputation des Roys, & des Estats. En la Republique de Platon ces rigueurs ne seroient pas: mais que tels Pedans nous pardonnent, ils ne la formeront iamais par les Espagnols, non plus que par les François.

Si l'on nous retient la Nauarre par le pretexte de la conscience, iusques à nous en retrancher le tilre avec la chose, quelques Catholiques, & aspres ennemis des Huguenots que nous puissions estre; Si l'on ne veut pas que nous puissions regarder les Estats qui ont esté vsurpez sur nous en Italie, de peur que nous y menions des Huguenots, lors que les autres y menent des Lutheriens; & que ces Theologiens n'en disent pas un mot; Si nous ne pouuons pas regarder la Hollande, pour nous conseruer, du moins l'esperance de retirer un iour par guerre ou par accord la Souueraineté des Pais-bas, inalienable de la Couronne, comme celle de Paris; puis que le Vassal par un commis prodigieux, se l'est fait iniustement ceder par le Roy François, son Seigneur souuerain, lors qu'il le tenoit captif; Si le Roy ne peut pas conseruer le tilre de ses ancestres de Protecteur de la liberté Germanique; S'il ne se peut pas que le Duc de Sauoye, Venise, l'Angleterre, Dannemarc, soient nos allies, sans commettre un crime qui merite que l'on nous déchire en public le Roy & ses Conseils: Que du moins ils nous permettent de nous pouruoir dans nous-mesmes, par une iuste & necessaire tuition & defense naturelle. Les Huguenots épuisent nos finances & nos hommes, & nous exposons tous les iours le meilleur de ce que nous auons, pour les empescher de preualoir dans l'Estat; Les estrangers engloutissent, & deuorent tous nos allies, & font leur profit de tous les accidens qui leur peuuent acquerir un coin de Prouince, ou quelque place; Ils travaillent à present à venir toute ceste grande Prouince d'Allemagne, qui a dompté toutes les nations de l'Europe, afin d'en retirer tant d'hommes qu'ils voudront, pour nous ietter & nous pousser au de-là de la riuere de Loyre, quand l'occasion s'en presentera: Et en mesme temps ils nous iettent des scrupules de conscience sur les affaires d'Estat, qui

LE CATHOLI-
QUE D'ESTAT.

vont à nous lier les mains, lors qu'ils trauaillent à nous petdre, & à nous endormir par ce narcotique, quand ils riennent le fer & le feu en la main, pour bruster & rompre tout ce qu'il leur plaira dans les Eſtats d'autrui. Pour Dieu que du moins ils ayent ceſte retenuë, de ſouffrir qu'il nous ſoit permis de preuoir nos maux, & de nous en plaindre.

Le fait de la Valteline leur eſt ſi fort à cœur, qu'ils en ont témoigné leur paſſion rout à découuert. Je ne veux pas entrer dans le fonds de ceſte affaire. Je n'ay pas aſſez d'outrecuidance pour parler de ce qui m'eſt incogneu: & ie n'ay pas aſſez de part aux cabinets pour la ſçauoir, & la representer au vray. Ce traité n'eſt point encores en lumiere: & les diſcours populaires ne me ſuffiſent pas, en vn ſujet de telle importance, qui occipé & les Papes & les Roys depuis quelques années. Je ſçay que les grandes affaires ſont profondes, & qu'on ne les peut penetrer ſans l'adreſſe & la communication de ceux qui les conduiſent. Je ne les approche pas: & ie reuere le ſecret & le cabinet des grands, comme vn Sanctuaire auquel il n'appartient qu'à bien peu de perſonnes d'auoir entrée. Je demeure au dehors volontiers, plein de reſpect, à ce qui ſe paſſe là dedans, & à ce qui doit eſtre caché dans la nuëe, qui couute la conduite, les deſſeins, & les conſeils des grands. Je ne veux pas debiter au public des diſcours non aſſez fondez. Il me ſuffit donc de dire en peu de paroles ce que ie ſçay, & qu'à mon aduis perſonne ne peut conteſter ou blaſmer. C'eſt qu'auant l'heréſie les Griſons ſont alliez de la France, & dès le temps du Roy Louïs XII. C'eſt que l'heréſie ſeule ne ſuffit pas à les priuier de leur Souueraineté, ny auſſi de leur droit de protection & aſſiſtance: C'eſt que la France, l'Italie, Sauoye, & Veniſe, ſont encores à preſent bons Chreſtiens & Catholiques; & ſont beaucoup plus intereſſez que les Griſons dans les ſuites de ceſte querelle: C'eſt que le ſainct Siege meſme payeroit vn iour & bien cherement l'interreſt de cet interreſt, ſi de bonne heure on ne l'arreſte: C'eſt que la liberté meſme de toute la Chreſtienté y eſt intereſſée, qui eſt de plus grand poids & conſideration que la liberté d'une vallée: C'eſt que le Roy n'entreprend point ceſte aſſiſtance & protection, qu'en aſſiſtant & protegeant encores plus, & auparauant meſmes, l'eſtat de la Religion Catholique, & dans les Griſons, & dans la Valteline, & que meſmes il ſ'en rend & declare en la face de toute la Chreſtienté, le garand & le proteſteur: C'eſt que ſa pitié eſt auſſi innocente, ſa caution auſſi bonne, ſa guarantie auſſi puiſſante que celle du Gouverneur de Milan, bien qu'il n'en ſoit pas ſi proche. Et en eſſect,

auant les mouuemens, la Majesté auoit pris soin de ceste affaire, & l'y eust pourueu par moyens efficaces & pacifiques, si on n'eust point jetté des troubles & des nuages dans cette vallée, tandis que nos armées estoient occupées dans la France, à rauer aux Huguenots les villes & les Prouinces que la faction auoit vsurpées; & si l'on n'eust point outre la vallée, occupé vne grande partie du pais des Grisons, auxquels, encore qu'ils fussent heretiques, on fist aussi-tost par contrainte renoncer à nostre alliance, & leur fit-on iurer l'alliance de la Maison d'Autriche. Ainsi tout d'un coup on viola nostre alliance, le droit des gens, nostre protection, sans auoir aucun égard à l'obligation qu'ils venoient de nous auoir depuis peu, de ne nous estre pas seruis de leurs troubles pour recouurer les Prouinces qu'on nous retient, & sans aucune consideration de celles qui reglent les desseins des Princes, qui furent étouffées par la violente passion qu'on eut d'enleuer le pais d'autrui, encore qu'il fust dans l'alliance & dans la protection du Roy tres-Christien. Il est arriué depuis, que Dieu, qui est le souverain arbitre des Estats y a pourueu; les armes du Roy y ont esté fauorisées de son assistance; & les Grisons ont esté reestablis dans leur pais. C'est le grand sujet des mauuais liures, & des iniustes plaintes qu'on a fait faire avec artifice par diuerses personnes particulieres.

Le Pere Ignace Capucin, par le moyen de l'Archiduc Leopold, vint en France pour en faire du bruit. Le sieur Mesmin en diuerses compagnies le conuainquit de passion & d'ingratitude. Ses raisons estoient les mesmes que celles des Theologiens satyriques, puisées en effet dans le sein des gens d'affaires, mais toutes colorées de Religion, & de la gloire de Dieu: comme si Dieu perdoit son Empire, en cas que les Espagnols perdissent le passage de la Valteline.

Ce sont aujourd'huy les legions par lesquelles on veut assubjettir l'Europe. Pour faire de mauuaises œuvres, on y employe de bons instruments qui les font sans y penser. Ces bons Peres sont tres-innocens, & tres-gens de bien: mais *les e sans du siecle sont plus prudents que les e sans de la lumiere*, comme nostre Seigneur l'a dit luy-mesme. Les ruses des Ministres des Princes surprennent bien souuent les esprits simples des seruiteurs de Dieu. Les Peres Hyacinthe, Ignace, & autres qui se messent de ces intrigues, n'en scauent pas tant que le Comte de Gondomar. Cela n'est pas nouueau. Les soupleses d'Estat, les artifices des Courtisans, les menées & les pratiques de quelques-uns de ceux qui gouvernent les affaires de plusieurs Princes, trompent aisément vne ame nourrie dans la deu-

LE CATHOLIQUE
 QV'E D'ESTAT.

tion. Quelquesfois auſſi le zele des plus ſaincts eſt trop chaud. Nathan, grand Prophete, vouloit que Dauid baſtit le Temple de Dieu, & luy en porta chaudement la parole : mais Dieu le tança, & ne voulut pas que cela fuſt. Sainct Pierre mit la main à l'eſpée pour ſauuer ſon Maïſtre, & n'y a Pere Capucin qui ne l'eueſt fait, & de tres-bon cœur : mais noſtre Seigneur le reprit, & n'approuua pas ſon action. Tout ce que le zele perſuade aux Moines, n'eſt pas touſiours fondé en raiſon, & n'eſt pas touſiours à approuuer, non plus en France qu'en Eſpagne, où en la conquēſte de Portugal ils ont bien monſtré l'eſtat qu'ils en ſont. Cela ſoit dit pour monſtrer que toutes les affaires dont les Moines ſe meſſent, ne ſont pas affaires de Religion.

Et de fair, beaucoup de gens croyent, que ſi les Griſons auoient accordé le paſſage aux Eſpagnols, ou ſi le Roy euſt voulu abandonner les Griſons, & conſentir que les Griſons perdiſſent la ſouueraineté de la Valteline, & qu'elle fuſt vn Canton à part, à la deuotion du Gouverneur de Milan, le zele religieux de tous ceux qui ſ'en meſſent euſt eſté ſatisfait. Il n'y a nul different pour les choſes qui regardent la ſeureté & la liberté de la Religion Catholique : & droit-on que les Eſpagnols n'ont intereſt qu'aux affaires purement poliriques. Les Valtelins ſont ſubjets des Griſons. Le droit des Républiques ſur les ſubjets, eſt le meſme que celui des Monarchies. S'il faut déclarer les Valtelins ſouuerains, & que les Griſons perdent leur Seigneurie, c'eſt approuuer la reuolte des ſubjets qui ſecoüent le joug de leur ſouuerain, par les pratiques eſtrangeres. Ce ſeroit nous faire authoriſer vne action tres-pernicieuſe à tous les Eſtats. Chacun voit auſſi qu'il y va de la dignité du Roy, & de ſa reputation dans toute l'Europe, ſ'il venoit à abandonner les anciens allies de ſa Couronne. La iuſtice des traittez & des alliances violée, ébranleroit l'affection de tous nos autres allies. Ce ſeroit vn mépris irreparable de la dignité du Roy, & de l'Eſtat. Ce nonobſtant on dit fauſſement que nous faiſons la guerre contre les Catholiques, & contre le ſainct Siege, en faueur des heretiques. Mais ils ont beau déguifer, ils ne le perſuaderont iamais qu'à des ames noires, traiſtreſſes & malignes, qui veulent voir dans les affaires ce qu'elles ne voyent pas. La verité eſt que nous tenons pour impiété, non pas pour creance religieuſe ; *Que les Princes heretiques ne ſoient pas Princes legitimes dans leurs Eſtats.* On tient le meſme toutesfois en Eſpagne. Les Eſpagnols ont traité avec le Roy d'Angleterre, & avec tous les Princes du Septentrion, heretiques, comme avec des Roys & Princes legitimes. Le Secre-

taire

taire du Comte de Gondomar est, il y a deux mois en Angleterre, où il traite d'affaires avec les Anglois, tout de même qu'il feroit avec les François. La diuersité de croyance n'a pas peu nous empêcher de droit de protéger nos alliez contre les vsurpateurs de leur bien & de leur pais: & si les autres le font en faueur des Mahometans, nous l'a-uons deu faire en faueur de ceux qui sont Chrestiens.

Pour le regard du saint Siege, la France n'a iamais manqué, ny ne fera, à son deuoir. Elle est tres-Chrestienne; ses Roys sont les fils aînez de l'Eglise, qui n'ont iamais aymé les Papes, pour colorer les vsurpations des Estats d'autrui. Nos Roys sont en possession il y a long-temps, de les defendre & conseruer en leur dignité contre les Barbares, & contre tous ceux qui les ont voulu assaillir. Sans nos Roys les Lombards eussent tout opprimé en Italie. Le Pere Grefse-rus Iesuïte a publié les Epistres de deux ou trois Papes, qui écrivent à nostre Charlemagne comme à leur Pere, & au restaurateur de l'E-glise. Les Sarrafsin eussent noyé la Chrestienté en l'Occident, comme ils ont fait en Orient & au Midy, sans la vertu de nos Roys, & de nostre Nation, qui en est auïourd'huy si malrecogneuë. Nous aymons tendrement le S. Pere: mais pour l'honneur de Dieu, & non pour le profit, ou par hypocrisie. Nous le tenons comme le Pere commun de tous les Roys, & en particulier le nom d'Urbain VIII. nous est doux & venerable: & il faudroit certes tenir encores de la barbarie pour ne le pas aymer, estimer, & reuerer en l'integrité de ses mœurs, en la probité de sa vie, en la lumiere des bonnes lettres dont il est doué, mesmes avec eminence, en la douceur de son esprit, en l'ardeur de son zele à rechercher la paix entre les peuples, & en sa prudence & legalité à conseruer égales les balances de la Chre-stienté. Il peut suruenir, comme il est assez ordinaire, des ialousies entre les Roys ses enfans: mais il est si sage, si iuste & si bon, qu'il ne voudra pas permettre que les cadets fassent la part à leur aîné, & qu'ils diminuent ses heritages pour deuenir plus grands que luy. Et nos Roys luy rendront aussi tousiours le respect qui luy est deub. C'est donc vne forcenerie, & vnerage desesperée qui tenoit lié l'esprit de ce monstre d'Escruiain, lors que sur ce sujet il menace le Roy des censures de Rome. Dieu soit loué qu'elles ne sont pas au commandement des fols & des enragez. C'est l'esprit de sagesse qui les gouuerne, non pas le desir forcené de ces malheureux Pedans, qui auroient mis sans dessus dessous le saint Siege dans trois iours, s'ils en auoient la conduite. Ils n'y ont pas le pouuoir que l'on pense, & qu'ils veulent quel'on croye qu'ils y ont. Il est plustost à presumer, que par son autorité on fera brulser à Rome leurs abominables escrits. Le

LE CATHOLIQUE
D'ESTAT.

feu Pape Clement VIII. fit pendre vn Eſpagnol tout botté & eſperonné, pour auoir frappé d'une baguette en la boutique d'un Peintre, ſur le tableau du feu Roy, avec quelques paroles insolentes qu'il auoit tenuës. Il eſt de la dignité du S. Siege de traiter ainſi exemplairement ceux qui ont eſcrit avec tant d'indignité, & blaſphémé avec tant d'impieté contre la Maieſté du Roy tres-Chreſtien. Ils ſont encore puniſſables, en ce que par leurs procedures ils ſont tout ce qu'ils peuuent pour rendre odieuſe ſa puiffance aux Roys, & à tous les Eſtats de l'Europe, qui apprehendent de tomber ſous la domination d'autrui. Ils ſont auſſi tres-criminels au tribunal de la conſcience, puis qu'il n'y a point de Theologie, en laquelle ce ne ſoit vn peché mortel d'aigrir le pere contre les enfans, comme ſont ces Eſcriuains phetneriques. Les Miniſtres de ſa Saincteté ſont trop ſages, & trop habiles hommes pour diſſimuler vne telle insolence. Ils preuiendront le iuſte déplaiſir de noſtre Nation, & demanderont eux-mêmes iuſtice, & chaſtiment exemplaire contre ces mal-heureux, qui par des paroles puniſſables de coups de foudre, oſent parler de bailler vn compaignon au Roy, *Conregnantem*. Ils n'ignorent pas l'intereſt qu'ils ont à ne tomber pas plus auant qu'ils ſont ſous le joug qu'on a mis dans l'Italie; & ils le ſouuiendront, ſ'il leur plaift, que la Valteline eſt le chemin par où l'on peut faire reuenir les Lutheriens pour piller Rome, & rançonner le Pape, comme on a fait autresfois.

Si ceux qui l'ont fait accroiffent en force & en credit, ils ne deuiendront pas plus reſpectueux qu'ils eſtoient lors qu'ils eſtoient plus foibles, & moins eſtablis qu'ils ne ſont.

Charles V. a traité Clement VII. comme il a voulu. Philippes II. fit la guerre au Pape Pie IV. Leurs Eſcriuains diſent franchement; *Ceſte guerre merite louange: Quia Pius IV. de Imperio agebat, non de Religione: Pie IV. ſe meſloit de l'Eſtat, & non de la Religion*: ils enſeignent eux-mêmes la diſtinction des choſes de l'Eſtat, & de celles de la Religion. En celles-cy les Papes ont la direction entiere par toute la Chreſtienté, ſous la protection des Roys, qui ſont receuoir leurs decretſ dans leurs Eſtats, & en fauoriſent l'exécution. En celles-là, les Roys en ſont tres-abſolument les Maîtres. Le Pape ne debatta iamais ce droit au plus grâd Roy de l'Europe, puis qu'il le laiſſe tout entier aux petits Cantons de Suiſſe, & au moindre Potentat de la Chreſtiété. Il y a vne piece dans l'Histoire du Pere Mariana, qui eſt de ce lieu, & de la ſaiſon où nous ſommes. Ces Theologiens ne ſçauoient la reſuſer venant d'une ſi bonne main. Je prie tous les François d'apprendre d'un Eſpagnol quelle chaleur ceſte nation là a tousiours en pour la deſenſe de ſes droits, cōtre qui que ç'ait eſté. Faisons à l'enuy

comme eux. En l'année mil cinquante cinq, au Concile de Florence, sous Leon neuhième, & Victor second, Papes, par lesallées & venuës de Hildebrand, qui depuis fut le Pape Gregoire septième, l'Empereur Henry second voulut auoir l'Espagne tributaire, & s'en voulut faire recognoistre souuerain. S'ils le refusent, dit-il au Concile & au Pape, *Diris deuouete, Excommuniæ les.* C'est la pratique qu'ils souffroient lors, & que depuis ils ont fait souffrir aux autres. Le Pape Victor estoit Allemand, & fauorisoit tout ouuertement l'Emperèur. Le Concile donc, & le Pape enuoyent des Legats au Roy Ferdinand. Le Pape, le Concile, l'Empereur, les Legats, tout cela estoit bien pressant. Voicy ce qui arriua, & ie n'y adioulteray pas vn mot du mien. *Vn Conseil fut assemblé en Espagne. Vne partie, par la peur, fut portée à obéir (c'estoient ceux dont les cœurs estoient esmeus par la Religion) les autres, en petit nombre, se souuenans de leur ancienne vertu, soustenoient qu'en obeissant, on imposoit vn joug à la liberté d'Espagne; Qu'il valloit mieux mourir les armes à la main, & souffrir toute sorte d'accidens, que de se charger d'une telle infamie.* Le Roy Ferdinand demanda l'aduis à l'un de ses grands, nommé Roderic, qui n'auoit point esté à l'assemblée. Il respondit, que ce n'estoit point le faict d'une assemblée, ny d'un Conseil; qu'il falloit defendre par les armes, ce que les armes auoient acquis. Il vaut mieux mourir couragement, que d'assubjettir sa liberté à vn peuple barbare & cruel, qui mesprise tous les autres peuples. Nous serions au dessous de ceux qui mouroient de peur en nous regardant, si nous estions tels que nous deuous estre. On dira qu'il est difficile de resister aux forces de l'Emperèur, & perilleux de n'obeir pas aux commandemens du Pape. C'est vne grande lascheté, pour vne peur incertaine qu'on a de la guerre, de ietter l'Estat dans des malheurs inenitables. En hasardant, on faict beaucoup de choses qui sembloient estre impossibles aux gens faillis de cœur. Il y en a plusieurs qu'une certaine lascheté a saisis, qui ne sont esmeus ny de la gloire, ny des affronts qu'on leur fait, & qui croient d'estre assez en liberté quand on ne leur donne pas le fouet. Je ne crois pas que le Pape nous soit si ennemy, qu'il ne soit touché de l'equisé de nos demandes. Qu'on defende hardiment deuant luy nostre droit. Je suis resolu de soustenir contre les efforts de tous le monde, le droit que nos ancestres nous ont laissé par leurs armes, & par leur courage. Et par mon espée ie seray voir, que tous ceux-là sont de tres-meschans traistres à leur pays, qui par vne sorte feinte de Religion, inepta Religionis simulatione, ou par vne precaution impertinente, n'apportent pas plus de soin à nostre defense, que nos ennemis n'en ont pour nostre oppression. L'opinion de ce bon patriote fut suiui: on courut aux armes. Le Roy fit alliance avec les Mores,

pour eſtre ſecouru par eux, contre l'Empereur, contre le Concile, contre le Pape: Roderic eut la charge de l'armée. Auſſi-toſt que cela fut fait, le Pape prononça en faueur de l'Eſpagne contre l'Empereur. Quand Gregoire ſeptième voulut en ſon nom, & non plus en celuy de l'Empereur, faire la meſme pourſuite, *pari animorum conſtantia iunobuiam*: on luy reſiſta avec le meſme courage. L'autorité d'un Concile, d'un Empereur, d'un Pape, contre leurs droicts & leur liberté, ils l'appellent *inepſam Religionis ſimulationem*. Ils ſe pouruoyent par les armes contre qui que ce ſoit qui entreprend ſur leurs droicts. C'eſt vn monument public de leur reſolution chez eux, & de la tyrannie qu'on veut exercer aujourdhuy ſur leurs voiſins, les voulant empêcher de conſeruer leurs droicts. La protection que le Roy doit à ſes alliez, eſt vne partie eſſentielle de la grandeur de ſon Eſtat, eſt vne partie de la liberté de ſes Peuples. S'il en eſtoit priué par quelque moyen que ce fuſt, ce ſeroit le plus dur & le plus inſupportable impoſt que l'on ſçauroit mettre ſur ce Royaume. C'eſt l'un des fleurons de ſa Couronne, & le plus glorieux rayon de ſa Maieſté, que d'appuyer la liberté de ſes amis, & de tenir à couuert & en ſeureté ceux que les Roys ſes Anceſtres ont laiſſé ſous ſa protection.

Le Duc de Sauoye, Prince tres-Catholique, auſſi allié de l'Eſpagne que de la France, & de plus, duquel Meſſieurs les enfans ſont Princes du ſang d'Eſpagne, a eu beſoin de nos armes en Italie contre les Genoïs. Le Roy n'a peu reſuſer à ſon allié, & à ſon parent, parent du Roy d'Eſpagne, ce que le Roy d'Eſpagne a luy-meſme accordé bien ſouuent à des Roys Mores & Mahometans. L'on ſ'écrite là deſſus que nous faiſons la guerre aux Catholiques. Mais qu'ont-ils à dire? Ces Theologiens ſont-ils tombez en l'heréſie des Manicheens, d'Eraſme, du Magicien Agrippa, & des Anabaptiſtes, qui enſeignent que toutes les guerres entre les Chrétiens ſont iniuſtes? L'oſeroient-ils auoir enſigné en Eſpagne? Sont-ils ſi ſtupides de croire que l'on ne voye pas leur malice? Entre les Miracles de S. Auguſtin, l'on celebre vne ſienne apparition, & l'ayde & la protection particuliere qu'il donna au Duc de Mantoue, combattant contre ceux de Genes, comme a fait le Duc de Sauoye. Ils eſtoient tous Catholiques. Quand les Eſpagnols ont gagné ſur nous les barailles de Pavie, & de S. Laurens, Quand nous auons gagné ſur eux celle de Cerifoles, les vns & les autres auons couru pour rendre grâces à Dieu dans les Eglises, & qui plus eſt, nous auons tous conſacré les bannières & les drapeaux les vns des autres, és lieux les plus éleuez de nos Eglises. Quand nos Roys ont obtenu des victoires contre les Flamens Catholiques, à leur retour ils ont erigé de belles & bonnes Abbayes qui en portent en-

cores aujourdhuy le nom. Quand le Duc de Sauoye a pris sur le Roy Héry III. le Marquisat de Saluces, les Espagnols l'ont aydé de leurs forces, & l'ont fait roidir à ne nous le rendre point. Quand il est venu en Prouence pours'en accommoder, il auoit quantité d'Espagnols. Et aujourdhuy qui sont ceux qui le pressent, & qui forcent ses villes? Est-ce pas le Duc de Feria qui assiege ses places, qui tué ses subiets, qui égorgent les pauvres Catholiques, & qui les accable des miseres de la guerre? A l'eschole donc, Pedans, & apprenez au moins aujourdhuy de vous taire, & de ne parler plus des affaires des Roys. Je ne veux point médire des Princes, ny les flatter. L'un est execrable, & l'autre est honteux. L'un sent la corde & le gibet, l'autre la lascheté, & l'ame venale. Mais ie suis obligé à dire ce que la verité requiert de moy. Il n'est point de Prince en la Chrestienté, auquel Monsieur le Prince de Piémont cede en pieté, & en toute sorte d'integrité de vie. Madame la Princeesse sa femme vit comme vne Religieuse. Ceste maison ne respire que l'amour de Dieu, & sera sans doute vn iour comblée de benedictions. Leurs vertus sont au dessus de celles des autres Princes, & plusieurs bons Religieux qui les cognoissent, aduoient franchement de leur ceder en zele, en innocence, & en simplicité de vie. Neantmoins ces escriuains, qui nous donnent de leur zele Catholique par les yeux, dissimulent cela, accusent le Palatin d'auoir voulu faire le Duc de Sauoye Empereur, comme s'il n'eust pas esté à desirer qu'il l'eust esté, & comme si c'estoit vn crime. Bref, ils en parlent comme si ce n'estoit rien du Duc de Sauoye, & de ses interests, qu'un desir d'égorgier les Catholiques en Italie. Le respect de l'alliance des deux premieres Couronnes de l'Europe, tant de grands Princes qui leur sont conioints de parenté, ou d'affinité par toute la Chrestienté; tout cela ne scauroit retenir la malice & la rage de ces censeurs, qui ne hayssent le Duc de Sauoye, si ce n'est de la peur qu'ils ont qu'il n'aime les François.

Ces pedans nous reprochent *Que les richesses de Genes, & son beau port ont remués nostre cœur; Que le cry des Genoïs va iusques au Ciel.* Si nos Roys auoient eu de la passion pour ceste conquiste, elle seroit tres-iuste; car Genes s'est elle-mesme donnée maintes fois à nos Roys: mais ce n'est pas ce dont il est question. Le Duc de Sauoye & eux ont peu legitimement faire la guerre; & nous auons deu assister le Duc de Sauoye, avec la mesme iustice, pour le moins, que les Espagnols assistent les Genoïs contre le Duc leur parent, & contre ses enfans, Princes de la Maison d'Espagne. Et icy ie supplie de tout mon cœur ceux de ma nation, qui ont esté surpris par ces fourbes à mal croire; ou mal iuger des Conseils du Roy, de vou-

LE CATHOLI-
QUE D'ESTAT.

loir considerer ceste malice. Quand ils ont creu que nos armes alloiét prosperer en Italie, comme il y auoit toute sorte d'apparence, si l'auarice, le desordre, & les maladies n'auoient interrompu le cours de nos affaires: aussi tost ils ont sonné l'alarme: voila des essains de Theologiens en campagne pour faire des liures, voila des Mysteres Politiques, des lettres fausses & calomnieuses, pour faire cry de nation, & pour proclamer par tout que la Chrestienté s'alloit perdre. Auourd'huy qu'ils croient que nos armes ont moins de vigueur, & qu'il semble que les Espagnols prennent le dessus sur nos Allicz, qui sont Princes Catholiques, ces galands ne disent plus mot. De sorte que nous ne sommes gens de bien, que quand ils pensent que nous ayôs du desauantage: mais si nous leuons la main pour nous defendre, nous sommes des impies. Sçauiez-vous ce que cela produira à la fin? C'est que ces hypoerites se rendront si odieux & si execrables, que tout le monde leur courra sus. La Noblesse, l'Eglise, les Parlemens, les ordres Religieux se fâcheront de voir que quelques particuliers, gagnez & pratiquez par les Estrangers, se meslent de s'appet l'Estat de la Monarchie iusques aux fondemens, & qu'ils aient pour but de débâcher les peuples. Les peuples mesmes les auront en execration comme des pestes. La memoire de la faim de Paris n'est pas perduë. Les calamitez des guerres passees, ausquelles les mesmes pratiques contre nos Roys nous auoient plongez, sont encores toute sanglantes. Garde le heurt pour les porteurs de Rebellion à la premiere mauuaise rencontre.

L'alliance du Turc nous est souuent reprochée, & par ceux-là mesmes qui la recherchent encores tous les iours. Ces années passées le Roy d'Espagne y a employé vn Moine Iacobin dans Constantinople: & encores auourd'huy, il y a vn Italien qui donne de l'argent pour la luy faire auoir. Et les lettres que nous auons de ce pays-là tesmoignent qu'ils se seruent d'un Iuif pour l'obtenir: voire mesmes avec des ouuertures si perilleuses, qu'elles donneront sujet de déplaisir à la Chrestienté, si elles sont receuës. Ferdinand s'allia avec Soliman, & luy rendit tributaire la Hongrie. Quelques villes du Peloponese Chrestiennes s'estoient données à luy: il les abandonna pour faire plaisir au Turc. Son iniustice contre la Royne de Hongrie veue, & contre son Fils pupille, les ietta entre les bras du Turc. Il leur fut plus equitable que Ferdinand. Et depuis les Turcs sont venus en Hongrie, & ont tiré tribut de ceux de sa Maison. En l'an 1603. Monsieur le Cardinal d'Osat, escriuant au Roy, dit que les seruiteurs du Roy d'Espagne le recherchoient pour faire par son moyen alliance avec le Turc. Nous ne les en-

blasmons pas : car il est permis à vn chacun de faire ses affaires. Il seroit à desirer que tous les Princes Chrestiens fussent si bien & si fidellement conseillez, qu'ils n'employassent pas leurs forces à se destruire les vns les autres : ains qu'ils les vniussent tous ensemble, pour chasser de l'Europe & de l'Asie cét ennemy public de la Religion. Ce seroient les vœux de tous les gens de bien. Nos Roys seroient toujours les premiers. Ce sont eux qui sont allez assaillir les Sarrazins en Asie, & en Afrique. Ce sont eux qui ont estably le Royaume de Hierusalem, dont nos voisins portent le nom & les armes. Nostre S. Louys y accourut avec vn zeile qui a merité le triomphe des Bien-heureux. Mais ce sont des choses qu'il est plus raisonnable de desirer, que de se les promettre. C'est aujourdhuy vne fatalité prodigieuse, que la pluspart des Chrestiens courent à sa Porte pour l'utilité de leurs affaires ; l'Empereur, le Roy de Pologne, la Republique de Venise, aussi bien que Hollande, Angleterre & autres. Mais entre tous, la plus innocente Ambassade est la nostre. Nous ne procurons du mal à personne, mais nous taschons d'empescher que l'on ne nous en face point. Cela est naturel. L'ambition déraisonnable de l'Empereur Charles, nous contraignit de prendre ce remede violent, pour la defense. Si nous ne l'eussions preuenu, il l'eust prinse luy-mesme, pour ayder à nous perdre. Ses successeurs n'en seroient pas moins encorres aujourdhuy s'ils pouuoient. Nos Roys y ont employé des Euesques tres-habiles hommes, l'Euesque de Valence Monluc, vn de la Maison de Noailles, le Pere Sassi qui est entre les Peres de l'Oratoire, & qui peut témoigner de la droite intention de nos Roys en ceste alliance. Trois paroles de sa bouche, valent mieux que tous les liures des ennemis des Roys. Nos Roys se sont seruis iusques à present de ceste Alliance pour le commerce de leurs subiets en Leuant, par le moyen duquel, & des Consulates establis par nous en diuers Hautes du grand Seigneur ; les Chrestiens recoient beaucoup de soulagement : & de cela Messieurs de Malte sont tres-bien informez, & en ressentent les effets tous les iours. Les Saints lieux sont conseruez par nostre seul moyen en la possession des Chrestiens. Le sieur des Hayes Cormemine uoyé par le Roy n'a pas long-temps, en a chassé heureusement les Armeniens, qui les auoient tirez de la possession des Catholiques. En la dernière guerre de Pologne, le Roy a intercedé à son possible pour le salut de ceste nation, à ce que l'armée d'Osman ne fondit point sur elle. Nous ne desirons pas offenser personne par le moyen de ceste Alliance, ains nous voulons faire plaisir à tous. Si ie venisse faire ceste Alliance, disoit le Roy François en ses Apologies, Charles m'a assaillans par terre, eust fait descendre le Turc pour en-

LE CATHOLI-
QUE D'ESTAT.

uahir mes coſtes. Et autant de fois qu'il s'eſt preſenté occaſion d'ailleur le Turc, ie m'y ſuis offert de toutes mes forces, C'eſt auſſi fauſſement que l'on nous calomnie, d'auoir fait Alliance avec les Heretiques, pour faire venir le Turc contre l'Empereur & contre les Catholiques. C'eſt vne inuention de quelque pere de menſonge, des plus noirs qui ſoient dans l'abyſme. Le Roy n'a fait traitté aucun, ny Alliance avec le grand Seigneur, autre que celle qui ſe fit du temps du Roy François. Noſtre Ambaſſadeur n'a iamais receu aucune inſtruction du Roy, ny de ſes miniſtres, que pour bien faire. Et quand ces Theologiens, ennemis de noſtre Nation, dégoiſent ces badineries à la veuë de toute la Chreſtienté, ils ne ſe ſoucient pas de ſe rendre ridicules: car outre qu'un chacun ſçait bien que c'eſt vne damnable impoſture, toute la Chreſtienté verra par effet la calomnie. Car le Turc ne bougera point, & nous ne reſuferons point aucune ſorte de bons offices, pour faciliter la paix de l'Empereur. Au pis aller, le Turc n'eſt pas plus Mahometan que le Sophi de Perſe, ny plus infidelle que le Roy de Calicut. Nous ſommes alliez du Turc, pour nous defendre de nos ennemis. Les Eſpagnols, à la veuë de tous les Ieſuites d'Orient, & de l'Archeueſque de Goa, qui a l'intendance de l'Egliſe en ce pays-là, ſont Alliez des Roys des Indes, qui adoiſent publiquement le diable dans leurs Paguodes. Et voulez-vous ſçauoir la neceſſité de ceſte alliance? Liſez leurs propres Relations, vous trouuerez que ce n'eſt que pour auoir du poiure. Le Roy Salomon a eu alliance avec Hiram, & a baillé & aſſuietty vne des villes du Pays & du Peuple de Dieu à vn Roy idolatre & infidelle. Il eſpouſa auſſi la fille de Pharaon. Dauid auoit alliance avec Hanum, & pluſieurs autres Princes infideles. Les Empereurs Chreſtiens ont fait ſouuent alliance avec les Goths, qui ont eſté des ſteux horribles ſur toute la Chreſtienté. Iamais les Turcs ne nous furent ſi inhumains. Dans Procope nous liſons qu'en la ſeule ville de Milan ils mirent à mort trois cens mille hommes, & donnerent pour eſclaues toutes les femmes aux Bourguignons. Les Roys de France, de la premiere race, ont toutes fois eſpouſé leurs filles. Les Roys d'Eſpagne ſont deſcendus de ces Goths, & nul ne doute que ce ne ſoient leurs Anceſtres, puis que leurs Eſcriuains, pour monſtrer que le Roy d'Eſpagne doit aller deuant le Roy de France, comme le plus ancien, le prouuet parce qu'il eſt deſcendu des Goths. Voyez le Docteur Valdeſius, qui auoit charge dans la Chancellerie de Grenade, & qui s'échauffa tellement en ces matieres, que c'eſt l'un des titlres de ſon liure. *Que le Royaume de France appartient en droite ligne à Philippe troiſieſme Roy d'Eſpagne.* L'on lit la meſme choſe pour l'antiquité des Goths, ſur nous, dans vn autre liure intitulé *Les grands*

De dignitate Regum Hiſpa. anno 1603. Granatæ. Gregorius Lopex ſiſcal en la Cancelleria de Granada à Valladolid. 1597.

deurs d'Espagne. Reuenons aux alliances avec les infidelles. Abraham fit alliance avec Abimelech pour luy & pour sa posterité, en Berschebat. Il estoit allié avec beaucoup des Roys Chananeens. Et quand ses ennemis eurent pris prisonnier Loth, il ne fit point difficulté de joindre ses forces avec celles des Roys Chananeens Abner, Aeschol, & Mambré: & le succès de cela fut si heureux, qu'avec leurs armes il deliura son parent de la main de ses ennemis. Iacob fit alliance avec Laban idolatre, & espousa ses filles. Les enfans d'Israël, excepté les sept Peuples dont Dieu leur auoit interdit l'alliance, auoient paix & intelligence avec tous les autres, encor qu'ils fussent tous infidelles. Loth neveu d'Abraham estoit allié avec les Roys de Sodome, vivoit, & combattoit avec eux. Heber estoit avec Iabin infidelle. Les Machabées, quoy que tres-grands zelateurs, en la nécessité de leurs affaires ont fait alliance avec les Lacedemoniens, & avec les Romains. Iosephe, & quelques autres disent qu'ils ont failly. Le Pere Serrarius Iesuite, prouue par viues raisons que cela est faux, loue leur action, & en establit puissamment la iustice. Tous ces Theologiens qui gastent le papier ne pesent pas Serrarius. Les Empereurs Chrestiens se sont alliez avec les Roys des Nations les plus barbares. Nicetas témoigne qu'Isacius Angelus Empereur de Constantinople, qui auoit esté homme d'Eglise, & qui ne bougeoit d'avec les Religieux, auoit fait alliance avec vn Prince des Arabes Sarazins. Je ne rapporte que cét exemple des derniers Empereurs, à cause de la deuotion particuliere d'Isacius, qui en sa nécessité, contre les Catholiques mesmes, ne laissa pas d'employer le secours des Arabes. La forme de l'alliance est extraordinaire. Ils se firent tous deux ouurer vne veine, & beurent du sang l'vn de l'autre. Cét Empereur fut contraint de suivre la forme des Arabes.

Neantmoins il nous reprochent que Iosaphat a esté reprins d'estre allié avec Achab, & avec Achasia Roys d'Israël. Ainsi fit celuy qui en la presence du feu Roy, en dispute publique de Religion, auoit allegué l'argument de l'Escot, au lieu de la solution. Il estoit excusable en la chaleur des disputes, au prix de cét Autheur, qui sans honte préd cét argument que les Scholastiques ont de coustume de s'obscurer en ceste question des alliances, & l'oppose au Roy, dissimulant les réponses & les solutions de ses Maistres. Puis qu'il les laisse ie ne m'en serviray pas aussi, & y répondray à ma mode. Ils taisent tous les autres exemples que nous auons produits, ou ils les ignorent, pour faire resôner celuy cy contre les alliances du Roy. Qu'ils me pardônent si ie leur répôds que leur raison est sophistique. L'alliance avec les descendans d'Achab auoit esté interdite pour des raisons particulieres (côme l'on sçait

LE CATHOLI-
QUE D'ESTAT.

a. Paralip. 1.

i. Reg. 15.

bien que dans l'Eſcriture ſaincte il y a pluſieurs exemples qui n'ont point de ſuite (mais cela n'empêche pas que la maxime generale ne ſoit veritable. *Qu'il eſt loifible aux Rois Catholiques de s'allier, & d'auoir paix & accord avec les Roys idolatres & infidelles.* Dieu n'a pas voulu que Iofaphat ioinſt ſa ſortte avec celle du Roy d'Iſraël : & toutesfois il a voulu que Salomon ioinſt la ſienne avec celle du Roy de Tyr, & y a tellement épandu ſa benediſtion, que l'or & l'argent eſtoient communs en Ieruſalem comme les pierres. Cherchez la raiſon de la diuerſité; Vous ne la trouuerez pas, ſi ce n'eſt dans l'abyſme des iugemens de Dieu, qui a vn pouuoir abſolu de defendre, & de cōmander cōme il luy plaift. Dieu auoit defendu de s'allier avec les Peuples qu'il vouloit deſtruire : & neantmoins il a fait mettre en croix des deſcendans de Saül, pour venger l'infraction de l'alliance qui auoit eſté faite avec les Gabaonites, encore qu'elle euſt eſté faite avec vne manifeſte ſurpriſe du Peuple de Dieu. Dieu auoit defendu le cōmerce de certaines Nations: & neantmoins il a voulu que le S. Temple fuſt baſty par les Tyriens, & n'en a point reſuſé les materiaux, encor qu'ils vinſſent des mains des infidelles. Il auoit defendu de s'allier avec l'Egypte : & toutesfois Salomon prit la fille de Pharaon, qui a eul l'honneur d'eſtre figure de l'Egliſe Catholique. Dieu condamne ceux qui demandoient ſecours aux Aſſyriens: & neantmoins Jeremie, & les autres Prophetes blaſment Sedechias Roy de Iuda, d'auoir rompu & violé l'alliance faite avec le Roy de Babylone, encor qu'elle euſt eſté faite contre la liberte de la Religion Iudaïque, qui ne permettoit point aux Iuiſ de payer tribut à d'autres qu'à Dieu, parce qu'ils eſtoient ſon Peuple particulier. Auoit d'huy nous ſommes en vn autre tēps, & ſous vne autre Loy que celle des Iuiſ. Toutes les Nations ſont appellées pour ſeruir à Dieu. Celles qui ne ſont pas au iourd'huy Chreſtiennes peuent l'eſtre demain. Et la Loy de S. Paul eſt generale; *Ayez paix avec tous, auant qu'il vous ſera poſſible.* Luy-meſme Act. 23. pour ſe defendre contre les Saduceens, a ramenteu qu'il eſtoit en peine pour la reſurreſtion, afin de diſpoſer les Pharifiens à le defendre: & n'a pas reſuſé pour ſa ſeureté, contre les Iuiſ ſes freres, le ſecours de deux cens archers, & ſeptante hommes de cheual, tous infidelles. A ſa Roy de Iuda, qui regna quarante-vn ans, lequel ſit ce qui eſt droict & iuſte deuant Dieu, comme auoit fait Dauid ſon pere, ayant guerre contre le Roy d'Iſraël, prit tout l'argent & l'or qui eſtoit demeuré es theſors de Dieu, & les theſors de la Maiſon Royale, & les enuoya à Benadab Roy de Syrie, diſant; Il y a alliance entre toy & moy, & entre mon pere & le tien. Il t'enuoye vn preſent, & quitte l'alliance que tu as avec le Roy d'Iſraël. Ce qui arriua au contentement du Peuple des Iuiſ, & dont l'Hiſto-

re des Roys ne le blasme point. Au liure des Chroniques, vn Prophete le reprend, non pas d'auoir fait l'alliance, mais de s'y estre par trop confié. *Parce que tu t'es appuyé sur le Roy de Syrie, & tu ne t'es point confié en ton Dieu, Quia habuisti fiduciam in Rege Syria, & non in Domino Deo tuo.* Tout de mesme que là il est blasmé de ce qu'estant malade, l'infirmité sua non quæsuit Dominum, sed magis in medicorum arte confusus est. Et toutesfois l'on ne dira pas que Dieu le reprenne d'auoir eu recours aux Medecins; & nos Escriuains ne diront pas que la medecine soit vn crime. Ces moyens humains sont necessaires aux Roys: mais ils en doiuent vser, non pas en abuser. Ils doiuent mettre leur confiance en Dieu, & neantmoins ne doiuent pas negliger les moyens ordinaires par lesquels l'on conserue les Estats. Les Roys seroient bien en mespris, si pour sauuer leurs Estats, ils attendoient que Dieu fist des miracles, & qu'ils vinsent cependant à negliger les moyens que Dieu a ordonnez & permis pour se defendre contre les meschans qui veulent s'emparer du bien d'autrui. En des necessitez vrgentes, il y a eu des Papes qui ont traité avec les Turcs, & ont recherché leur secours, mesmes contre nos Roys. Et le Cardinal d'Offat, quand le Pape se plaignoit à luy de quoy le Roy auoir receu les Ambassadeurs de Hollande, luy sceut bié dire, *S: Pere vous au: & bien receu l'Ambassadeur de Perse.* Mais mettons ets Theologiens tout à fait dans leur tort, & si clairement qu'aucun ne doute de leur malice. Ce n'est pas au Roy qu'ils s'en sont pris, mais au Pape, & à tout le S. Siege. C'est le fait de Rome, non pas de la France: & pour vn ou deux Theologiens corrompus & pratiquez par nos ennemis, en voycy vn bon nombre contre eux qui prennent nostre cause en main. Le Pere Iean de Carthagen, dans Rome, Moine Espagnol, escriuant au Pape, pour le Pape, & par son commandement, par vn Chapitre tout entier prouue, *Qu'en bonne conscience le Pape peut, quand il le iugera à propos, appeller à son secours des Soldats infidelles, contre tous ceux qui violeront les libertez de l'Eglise.* On sçait bien qu'il entend par ceux-là les Princes Catholiques: car les heretiques ne recognoissent ny l'Eglise, ny ses libertez. Il s'oppose l'exemple d'Asa & de Iosaphat, que la remonstrance oppose au Roy. Il respond que tous les Theologiens tiennent le contraire. Du grand nombre qu'il allegue, ie me contenteray de trois: d'un Saint, qui est saint Antonin; d'un Cardinal, qui est Caieran; d'un Iesuite, qui est le Pere Molina. Il enseigne donc par eux, que non seulement il est loisible de se seruir du secours des infideles contre les Catholiques: mais qui est bien pis, qu'il est loisible à vn Prince Chrestien de secourir vn infidelle en la guerre, contre vn autre Prince Chrestien. Il le prouue par Abraham, qui a combattu pour le

Propugn. Catho-
licum de iure
belli Rom. Pon-
tificis. lib. 3. C. 1.

3. Par. T. 4. C. 2.
2. 9. 40. art. 1.

De iust. & iure.
Disp. 112.

LE CATHOLI-
QUE D'ESPA.

Lyra. Siluester.

In. 1. 2.

Petrus de Lorca.
In. Thom.

Roy de Sodome, par l'exemple de Dauid, qui a combatu pour Achis Philistin contre les enfans d'Israël, & produit des tefmoins, qui soustiennent que Dauid a fort bien fait. Il adioust; *Le tres-Catholique Empereur Charles le V. par le Conseil de tres-graues Theologiens, a vſé du ſecours des infidelles contre les fidelles, c'eſt à ſçauoir contre les François: & pluſieurs autres Princes tres-Chreſtiens ont fait le meſme.* La queſtion donc de l'alliance des infidelles eſt decidée à Rome. Elle eſt auſſi decidée à Salamanque, où le Docteur Bannes a enſeigné la meſme choſe. Il dit qu'il n'eſt pas plus inconuenient de ſe ſeruir des infidelles, que des elephans & des cheuaux. Et encor que ſelon l'humour du pays il blaſme le Roy François d'auoir fait alliance avec le Turc, à cauſe des inconueniens; neantmoins, afin de faire voir que ce n'eſt pas d'aujourd'huy que leurs Theologiens ſont iniuſtes, & paſſionnez contre nos Roys, il adioust; *Charles le V. par le Conseil des Theologiens, en la guerre contre les François, a vſé des Soldats Allemans qui eſtoient Lutheriens infidelles.* On aduouë donc dans Rome, & en Eſpagne, que ç'a eſté par le Conseil des Theologiens, qui trouuent tout bon encorès aujourd'huy, & ne ſont conſcience de quoy que ce ſoit, pourueu que ce ſoit contre la France. La concluſion eſt merueilleuſe. *Charles le V. l'a fait: il eſt donc licite.* Elle eſt authoriſee en Eſpagne dans les Eſcholes de Theologie. Valdeſius a voulu chicaner ſur ce ſubieſt. *Charles le V. a employé les infidelles contre le Pape, & contre les François, non eligendo vt infideles, ſed vt ſubditos.* Et qui luy diroit; Nous nous ſeruons des infidelles, non comme infidelles, mais comme de nos Alliez, ſeroit-il pas auſſi ſin que luy? Malderus Docteur de Louvain, & Eueſque d'Anuers, encorè qu'il diſſere aucunement d'avec les autres, il demeure d'accord que c'eſt vne impertinence, d'exiger la foy aux Soldats dont on ſe ſert à la guerre, non plus qu'il n'importe pas de ruiner ſes ennemis par le moyen des cheuaux. Vn Docteur de Complut, apres pluſieurs Scholaſtiques, demeure d'accord qu'il eſt de foy loiſible de ſe ſeruir des infidelles. Et s'oppoſant l'exemple d'Aſa, qui eſt dans la Remonſtrance, il reſpond; *qu'il neſt pas repris d'auoir employé des infidelles, mais de ſa deſiance.* Il excepte qu'il eſt perilleux de ſ'en ſeruir: mais les meſmes accidens des violémens, des ſacrileges, des blaſphemes, du mépris de la pieté, ſe trouuent és Soldats de toutes les Nations, & de toutes les Religions; & c'eſt aujourd'huy vne choſe déplorable, qu'il ne faut pas aller en Turquie, ny parmy les Heretiques pour voir ces mal-heurs. Les gens de pied Eſpagnols & François n'en doiuent rien aux Suiſſes, ny aux Allemans. Quand les Eſpagnols ſont en peine de trouuer vn tiltre pour l'occu-

pation qu'ils ont faite des Indes, ils prennent droit dans les écoles de Theologie, sur ce que les Roys d'Espagne ont fait alliance avec les Indiens infidelles, & les ont assistez les vns contre les autres, comme les Romains assistoient leurs alliez. Ils vident donc eux-mêmes la question par leurs coustumes: & le voicy clairement dans l'Histoire d'Austriche & d'Espagne. Rodolphe d'Abspourg Comte du païs de Suisse, qui entra dans la Maison d'Austriche, & qui est le premier Empereur de la Maison, en l'année 1278. faisant la guerre avec Otocarus Roy de Boheme, auoit dans son armée dix mille Comans (c'estoient des Hongres, ou Tartates, qui estoient infidelles & mécreans) lesquels par la Morauie, Austriche & Steirie, emmenoiēt les Chrestiens captifs *ad Pagannissiam, au païs, ou à la Religion des Payens.* Et neantmoins à son retour de la guerre, & de ces horribles exploits; Le Clergé & les Moines venoient chanter des hymnes au deuant de luy, avec la Croix & la banniere. En l'année 716. Aurelius Roy d'Espagne, qui tua Froila, fit alliance avec les Mores & Sarrasins, & leur payoit tous les ans vn tribut de cent ieunes filles Catholiques. L'horreur m'arrache la plume des mains. Quelque temps apres, l'vn de ses successeurs renouuellant cēt abominable tribut, le diuersifia, donnant tous les ans aux infidelles cinquante filles Damoiselles, & cinquante de celles du peuple. Alphonse, surnommé le Grand, fit alliance avec les Mores, à la charge de leur bailler son fils Ordonius, pour estre nourry & élevé parmy eux. Plusieurs des grands d'Espagne, en l'année 984. combattirent avec neuf mille Chrestiens pour les Morisques, contre le Roy de Leon. En l'an 1035. Ramirus Roy d'Arragon, assisté des Mores, fit la guerre à son frere Garcias Roy de Nauarte. Ainsi Sanches Roy de Castille, chassa le Roy d'Arragon son oncle, par l'ayde des infidelles. Les freres s'en sont seruis contre les freres, & ce qui est horrible, les enfans contre leurs propres peres. Les Grenadins estoient alliez de Ferdinand, surnommé le Saint. Ce luy estoit vne grande gloire, que des hommes de contraire Religion se fussent en luy. C'est l'Eloge que leur Histoire donne à telles alliances. Ce grand Mathematicien Alphonse Roy de Castille, (qui trouuoit que Dieu n'auoit point fait assez à propos le monde, & qui blasmoit la fabrique de l'homme: le seul de tous les mortels qui n'a point admiré Dieu en vn si miraculeux ouutage:) ce Roy speculatif fut si malheureux, que son fils plus ieune Sanches, le fit degrader de la Royauté, & le chassa par l'ayde & par le secours des Grenadins. L'on feroit vn liure entier de tels exemples. Qu'on apprenne donc à ne blâmer pas nos Roys pour leurs alliances. Ils nous ont contraincts de fouiller dans ces turpitu-

Germ. rerum
scrip. Chiton.
Austral.Mariana, lib. 7.
cap. 6.

Cap. 7.

Cap. 19.
Lib. 8. c. 8.
Lib. 9. c. 1.

Cap. 7.

Lib. 13. c. 3.

LE CATHOLI-
QUE D'ESTAT.

Responsio ad
Omphalum.

des, & de deterrer ces infamies, qui souleuent le cœur aux lecteurs. Si leur impudence ne se peut contenir, & qu'elle s'échappe encores, nous leur ferons voir pis, à la honte de ceux qui se seruent de leurs plumes maudites. Du temps du Roy François, ils firent courir le bruit en Allemagne contre luy, *Que les Turcs estoient en garnison es enuiron de Paris.* Quand Henry II. protegea la liberté de l'Allemagne, ils tascherent de le rendre odieux par ce faux bruit; *Qu'il seroit entrer le Turc en Allemagne.* Quand le Roy Henry III. estoit accablé des factions dans l'Estat, ils publioient par tout; *Qu'il estoit heretique.* Et cét impudent Valdesius, qui escriuoit par le commandement de Philippes II. l'accuse tout ouuertement d'heresie. Nos yeux ont veu avec horreur dans les commentaires sur sainct Thomas, d'un doctre Theologien de ce pais-là; *Qu'il estoit Atheiste.* C'est vne coniuration de longue-main contre nostre Nation, & contre la personne sacrée de nos Roys. Mais puis que leur artifice est si decouuert, à qui pensent-ils dorel'auant conter leurs damnables impostures? L'alliance d'Angleterre, poursuuie par les Espagnols, celebrée dans leurs relations, & dans leurs histoires, qu'ils disent auoir faite par l'inspiration de Dieu, nous est reprochée par leurs courratiers & pensionnaires. Chacun recognoistra par leur stile de quel esprit ils sont poussez, & verra si c'est l'honneur de Dieu, la charité Chrestienne, le desir de la paix des Chrestiens, & de leur reconciliation avec l'Eglise Catholique, qui les pousse, & qui les adresse: & si ce n'est pas plustost vn esprit partial, factieux, & peu charitable. *Le chef,* disent-ils, *de ceste alliance, est le Roy d'Angleterre, cruel persecuteur des Chrestiens, teint du sang des Martyrs dès sa premiere enfance, qui dresse des embusches contre vostre Estat, qui usurpe vostre tiltre,* &c. Il y a tout plein d'autres calomnies, qu'il vaut mieus supprimer que de les produire. Peu s'en faut qu'ils ne déployent toute ceste infame Satyre, qu'ils ont fait autresfois imprimer contre luy sous le nom de *Couronne Royale.* Et notez que c'est du feu Roy d'Angleterre qu'ils parlent; sous lequel les Catholiques ont respiré quelque temps, qui auoit beaucoup adoucy les rigueurs de son Estat, & qui sans doute l'eust fait dauantage, sans le zele inconsideré de ceux qui l'auoient voulu enseuelir dans les ruines de son Estat, puelle-melle avec les Catholiques ses seruiteurs. Il seroit à desirer que la prudence & la discretion suivissent le zele, lequel sans elles deuiant fureur, & tient souuent de la rage. Il faut aymer la Religion, & haïr l'impieté; mais il ne faut pas haïr les hommes, ains il faut tascher par douceur & par respect de les sauuer, & de les amener à nous. Ce n'est pas le stile avec lequel le grand Cardinal

du Perron, le Pere Coëffeteau Euesque de Marseille, le sieur Archeuesque de Roüen, ont escrit au Roy d'Angleterre. Ceux-cy publient les vertus morales; ces seditieux luy attribuent des vices par calomnie. Ceux-cy desiroient son salut, & celuy de ses subjets; les mutins voudroient que tous les Anglois fussent perdus, à la charge d'assubjectir toute l'Angleterre à leur Maistre. C'est donc vne irreligion, & vne impieté obstinée à calomnier les Roys. Cela est d'autant plus insupportable, qu'ils ne le font que pour rendre odieux le Roy tres-Chrestien à cause de son alliance; & de la peur qu'ils ont que la peine que Messieurs de son Conseil se sont donnez de ménager l'alliance pour le bien de la Religion Catholique, ne vienne à produire de bons & salutaires effects. Ils ne voudroient pas que l'Angleterre fust conuertie par nostre moyen: qui est en effect aller plustost à étouffer la Religion Catholique, qu'à la defendre. Je veux conuaincre leur malice par vn témoignage authentique. Le Liure des grandeurs de Madrid, décrit ce que Gondomar a fait en Angleterre avec le feu Roy; *Mando il Ré dar libertad à suplicacion del Conde à mas de quatro mil Catholicos, que estauan en los carceles del Reyno por la causa de la Religion.* Si ces impies Escrizains auoient quelque amour pour la Religion, ils ne mediroient pas d'un homme qui en a sauué quatre mille, fust-il vn Turc. Ils font semblant de se fâcher que le Roy d'Angleterre a dans ses tiltres celuy de Roy de France, que les pratiques de la Maison de Bourgongne luy ont fait autresfois prendre. Si son tiltre nous faisoit autant de mal que font ceux de Roy de Nauarre, de Duc de Milan, de Roy de Naples & de Sicile, de Comte de Flandres, d'Artois, de Rossillon, nous aurions à la verité grand sujet de nous plaindre de luy. Si ceux qui tiennent ces Estats nous les auoient rendus, le tiltre ne nous feroit point mal au cœur. Quand les Huguenots se sont retirez vers luy, encore que les Chefs de leur faction fussent ses proches parens, il a fait tout ce qu'un Roy bon voisin, & fidelle en ses alliances deuoit faire. Ces malins demeurent d'accord eux-mesmes qu'il a improuué les actions du Palatin. Toute la Chrestienté sçait qu'il a tousiours flatté la Maison d'Autriche par Ambassades; iusques à enuoyer son fils vniue à la Cour d'Espagne. Il a fait mettre en leurs mains les meilleures places du Palatin, sur l'esperance qu'ils luy donnoient de les luy rendre avec les autres. Les Espagnols le recognoissent non seulement pour allié, mais aussi pour parent. Il faut bien donc aduoüer que la passion est grande contre nous. Tant qu'il a recherché l'alliance d'Espagne pour marier son fils, ils n'ont dit mot. Dés qu'il a recherché la nostre, les Mysteres Politiques en ont parlé. En fin on

LE CATHO-
LIQUE D'ESTAT.

décriera l'air que nous respirons, & voudra-t'on faire croire qu'il est heretique.

L'alliance des Hollandois est le comble de nos crimes, & neantmoins par leurs propres escrits elle est iuste : car ils demeurent d'accord, qu'il est bien fait de s'en seruir contre les heretiques. Nous l'auons aussi fait, par la grace de Dieu, & tres-heureusement. Ce genereux Admiral de Montmorency, duquel ces impudens ont blasmé les ancestres en leur escript, les a fait combattre contre nos rebelles. Ils nous ont vtilement aydé à dompter l'orgueil des Rochelois. Le Roy n'a point fait avec eux vne alliance nouvelle. Le feu Roy Charles IX. qui n'estoit pas suspect d'heresie, l'auoit déjà commencée. La Royne Catherine en auoit esté d'aduis. Le feu Roy en a esté tres-vtilement secouru contre les Espagnols : lors qu'ils le vouloient priuer du droit du Royaume : ils luy ont fourmy des sommes tresnotables. Quand à diuerſes fois l'Estat les leur a rendus, estoit-il mauuais ny iniuste, de leur payer ce qui leur estoit deub ? Mais nous sommes auourd'huy en plus forts termes. Le Roy d'Espagne a traité avec eux comme avec des Princes souverains, & les recherche encores auourd'huy de la trefue avec la mesme condition. Les Princes reçoient leurs Ambassades. Les Suisses ont esté aussi subjets de ceste Maison, que les Hollandois : eux-mesmes les recognoissent pour corps de Republique legitime : l'Ambassadeur d'Espagne reside parmy eux, & leurs Ambassadeurs ont esté receus au Concile de Trente. Les Papes y enuoient ordinairement des Nonces. Si donc le Roy d'Espagne a renoncé à son droit ; s'il n'a pas peu les conseruer, il a fait la mesme perte que nous auons faite de tous ces païs-là, & des meilleures villes d'Allemagne qui nous ont appartenu, & qui ont esté des dépendances de ceste Couronne. Si on pouoit obtenir le decret que l'Archeuesque de Spalate Bernard Zane demandoit du Pape Iules II. au Concile de Latran ; *Que tous les Princes se contentassent de leurs Estats, sans en outrepasser aucunement les bornes ; Qu'ils retinssent seulement les païs qui sont à eux ; Et qu'ils restituassent tout ce qu'ils ont pris sur les autres par force & iniustement ;* Si chacun se vouloit ainsi mettre à la raison, & qu'en la Chrestienté tous les Princes souverains voulussent remettre les Estats au point où ils estoient cy-deuant, sans se preualoir des vsurpations qu'ils ont faites par force sur leurs voisins, il y auroit moyen de s'accorder. Mais iusques à ce que cela soit, qui sera bien tard, il ne faut pas douter qu'un chacun ne recherche le moyen de se garantir contre les inuasions des plus puissans. Le Concile de Trente ne l'a point desfendu : l'Eglise ne condamne pas les guerres entre les Chrestiens. Le
sainct

sainct Pere a bien sceu reprendre le Duché de Ferrare, & fera bientôt, s'il plaist à Dieu, le mesme du Duché d'Vrbain. Nos voisins aussi le pratiquent fort bien tous les iours. O que si ces liures eussent esté publiez du temps du feu Roy, il y eust eu des Pedans bien estonnez! mais patience! l'Estat subsistera, & avec le temps ils seront aussi odieux en Espagne qu'en France. Le Cardinal d'Osât scauoit bien nos affaires. Il escriuoit de Rome en l'an 1607. sur la question, si le Roy deuoit accorder les Hollandois avec le Roy d'Espagne: Si nous pouuions nous asseurer qu'apres telle paix, toutes choses fussent pour passer & s'observer de bonne foy, & que l'accord que le Roy auroit procuré ne tournast point au desauantage & dommage de la France, j'en serois aussi aduis: mais les Espagnols ont monstré tant de haine & de venin contre le Roy & contre la France, que ie ne puis que ie ne me desie, & que ie ne craigne que quand ils seroient en repos de ce costé-là, ils ne tournassent puis apres contre nous toutes leurs forces. Car si maintenant qu'ils ont tant d'affaires ailleurs, ils nous font le plus qu'ils peuuent, & n'attendent que quelque bonne occasion, & quelque pretexte specieux, & de belle apparence pour nous faire la guerre ouuertement, comme l'entreprise de Gence semble monstrer qu'ils y estoient disposez, que seroient-ils lors qu'ils n'auroient affaire qu'à nous? Par ainsi ie crois qu'il ne seroit pas mal fait, en leur gardant la paix de les laisser là où ils se trouuent, & leur desirer tant d'affaires ailleurs, qu'ils n'ayent moyen d'exceuter leur mauuaise volonté, & les mauuais desseins qu'ils ont contre nous. Et peu apres; Mais eux estans si ambitieux & si auares, que la Monarchie de tout le monde ne les pourroit assouuir, & d'ailleurs nous portans vne haine si cruelle & naturelle, qu'ils semblent constituer leur souverain bien en la mort du Roy, & en la ruine de la Couronne de France, ie les aime mieux dans les Pays bas, vieillissans, barassez, blesez, & meureris par autres que nous sans aucune coulpe nostre, qu'aux costes de Prouence & de Bretagne, & en Bresse, Bourgongne, & Lionnois, nous faisans la guerre, soustenans nostre Noblesse, & saoulans leur haine & rage contre les François.

Le Prince de Transiluanie auoit fait l'honneur à Monsieur de Sansy (qui est maintenant Pere de l'Oratoire, & qui lors reuenoit de la Porte du grand Seigneur, où il auoit esté Ambassadeur du Roy) que passant par ses terres, il l'auoit défrayé, conduit & honoré, avec vn soin extraordinaire de luy faire cognoistre l'honneur & le respect qu'il rendoit au Roy. Il prit mesme occasion de son passage d'escrire des lettres à sa Majesté, qui sont assez communes, pleines de respect & de témoignages d'affection. Quand il fut en mauuaise intelligence avec l'Empereur, le Roy se seruit de ceste occasion pour contribuer au bien general de la Chrestienté, & chargea Monsieur

LE CATROLE-
QUE D'ESTAT.

Epist. 7.

Mysteria politi-
ca.
Epist. 5.

S. Ican. 8.

le Duc d'Angoulesme d'aller vers luy. Son entremise ayda grandement & facilita la paix de l'Empereur. Voyla toutel'alliance que le Roy a iamais eu avec luy. La Maison d'Austrie tasche non seulement de l'auoir pour amy, mais aussi pour parent. Et si Gabor n'auoit peur de l'exemple de Baorison deuancier, cela fust déjà fait. Ces calomniateurs disent, que le Roy luy a donné de l'argent pour luy faire mener des Turcs & des Tartares en Hongrie, & ils le disent en faueur de ceux qui ont couuert l'Allemagne de Cosaques & de Croates, qui ne cedent en rien aux Turcs & aux Tartares en toute sorte de cruauttez & d'impietez. Leurs Mysteres politiques nous menacent mesmes de faire inonder la France de ces pestes de Cosaques, qui pillent, brulent, violent & tuent comme les Tartares. Le Ciel vengera ces menaces faictes à vn Royaume tres-Christien par des hypocrites. Il vengera aussi ces noires impostures dont ils chargent la reputatiō du Roy, lesquelles sont si notoirement calomnieuses, & éloignées d'apparence, qu'il n'y a que les plus lourds & les plus marauds de tous les hommes qui s'y puissent laisser prendre. En fin il est bien honteux de blâmer le Roy d'estre allié de Gabor, avec lequel l'Empereur par accord a partagé la Hongrie. Et ceste faillie est-elle pas des esprits ennemis de la vie des Roys & des Princes? *Il ne vit point de tel monstre sur la terre qu'est ce Gabor. Il faut moyenner à la Porte que l'on le tue, agendum cum Porta vt occidatur.* L'on n'a pas appris cela des Apostres, ny des Martyrs, ny des Confesseurs, ny des bons Religieux, qui ont tousiours detesté ceux qui ont les pieds lgers à esparandre le sang. C'est au contraire, l'humour & le caprice de celuy duquel le Fils de Dieu dit, *qu'il est assassin & meurtrier dès le commencement.* Nous auons le couronnement du feu Empereur Mathias, quand il fut esleu Roy de Hongrie. Il crea pour Palatin; c'est à dire Vice-Roy & son Lieutenant general dans tout l'Estat, vn Seigneur Huguenot, nommé ESTIENNE ILIETHAZI. Il y auoit pour lors en la Cour vn Legat du Pape, le Cardinal de Strigonia, le Nonce, nommé Placidius de Maura, que le Pape Paul V. y auoit enuoyé. Avec eux le Palatin Huguenot, & recogneu publiquement pour tel, assiste près de l'Autel à la ceremonie. Le Cardinal selon la coustume, baille la Couronne és mains du Palatin. Au festin Royal, le Palatin Huguenot fut à table avec le Roy, le Cardinal, le Legat & le Nonce. Cérhomme-là estoit-il plus noir Huguenot que Gabor? Et si vn de ces matins l'Empereur fait le frere de Gabor Palatin? Est il pas bien horrible de iuger des actions des Roys, par les interets d'une seule maison? Si nous ayons les Roys de Calecut nous serions gens de bien: si nous ayons vn Prince Christien qui ne soit pas aymé par eux, nous serions heretiques. C'est vne iniustice qui ne

peut tomber dans l'esprit d'un homme, si ce n'est qu'il ait avec la honte, renoncé à l'humanité & au sens commun.

LE CATHOLIQUE
DES D'ESTAT.

Ils nous reprochent Dannemarc & Suede, & si l'un de ces iours la terre tremble en Espagne, ce sera nous qui l'aurons fait. Les Espagnols en Angleterre saluerent la Roïne sœur du Roy de Dannemarc, comme leur parente, La sœur de l'Empereur Charles le Quint, Isabelle d'Austrie fille de Philippes & de Jeanne de Castille, auoit épousé en l'an 1481. Christian II. ou Chrstienne Roy de Dannemarc. Il eut vne fille Chrstienne, qui fut mariée par l'Empereur Charles l'an 1533. à François Sforce II. Duc de Milan, auquel l'Empereur donna en faueur de sa niepce cent mil escus. Il auoit ADOLPHE DE NORVEGE de la Maison de Dannemarc, Protestant, qui nous faisoit la guerre au siege de Mets. Et en contreschange le Roy François fit alliance avec Federic Roy de Dannemarc: fit des leuées en son païs, qu'il fit ietter en Luxembourg, sous la charge de Longueual. Le Roy de Dannemarc prit l'Ordre du Roy en grande reuerence. Il declara la guerre à l'Empereur, & équippa vn grand nôbre de vaisseaux pour l'assaillir en Hollande. Le Roy de Suede au mesme temps prit l'Ordre du Roy. Ses Ambassadeurs furent receus à Ligny & Inuville, & enuoya au Roy six enseignes de gens de pied, conduits par le Rhingraue. Le Roy François n'estoit pas poutant heretique. Si ces ennemis du Roy escriuoient par vn zele de Religion, ils ne nous auroient reproché que l'alliance des Princes de contraire Religion: mais chacun voit ce qui les pousse, puis qu'ils n'épargnent pas nôtre plus les Princes & Estats Catholiques, qui sont nos allies. L'un des crimes du Palatin est d'auoir voulu faire le Duc de Sauoye Empereur. Les autres ne sont pas dauantage en leurs bonnes graces. Et cela est monstrueux; Ils le blasment d'auoir fait en Boëme du mal aux Ministres Lutheriens, & d'auoir voulu faire du bien au Duc de Sauoye. C'est vne irreligion toute pure.

Henninges de
Geneal.

Confil. Memo-
chij 201.

Il faut acheuer par l'alliance de Venise. Ceste Republique, la plus ancienne de la Chrestienté, a tousiours conserué avec vn tres-grand soin la Religion Catholique dans ses Estats. Elle a commencé au mesme temps que nostre Monarchie, & n'a iamais cédé à aucun autre Estat en zele, en deuotion, & au respect des choses saintes. Encore aujourdhuy parmy toutes les secousses qu'elle a receuës, d'une grande puissance qui la menace, elle retient l'Inquisition, & la pratique assez rigoureusement. Elle est alliée de ceste Couronne auant que l'Herésie eust paru en Europe. Neantmoins ceux-cy qui luy ont quelque mauuaise affection, pour des raisons à moy incogneues, disent que le Senat de Venise est composé d'Atheistes, & qui n'ont

LE CATHOLI-
QUE D'ESTAT.

point la vraye Religion. Toutes les Epiſtres Myſterieuſes déchirent la reputation de cecſte Republique. Ils ſont les Venitiens pires que les Turcs. Quand Monſieur le Mareſchal de Cadenet fut enuoyé en Angleterre en Ambaſſade extraordinaire, auant que l'on commençait la guerre contre les Huguenots, celuy qui y eſtoit pour lors Ambaſſadeur, faiſoit ſemblant de déconſeiller la guerre en France contre les Huguenots, & diſoit à nos François; *La Rochelle n'eſt pas à craindre: Veniſe eſt dauantage. Les Rochelois ſont Chreſtiens: mais les Venitiens ſont voſins des Turcs.*

C'eſt la paſſion qui regne aujourdhuy dans les Eſtats, de laquelle il eſt impoſſible que ceux qui ayment Dieu, puiſſent eſpouſer la chaleur & le transport. L'ambition de dominer eſtouffe la charité, & ceux qui ſongent à faire leur ſalut, ne doiuent pas eſtre les miniſtres de la paſſion eſſrenée de quelques-vns. Veniſe eſt Catholique, Sauoye eſt auſſi, la France l'eſt, & eſt la plus innocente en ſa domination. Elle eſt en perte d'une partie de ſes Eſtats, & elle ne retient pas vn pouce de terre à Prince qui ſoit au monde. Elle a les allies que la neceſſité de l'Eſtat, la malice de ſes ennemis, & la prudence des Roys; les anceſtres de celuy qui eſt à preſent regnant luy ont acquis. Elle ne ſ'aſſure point ſur ces choſes, que comme ſur des cauſes ſecondes, & ſur des moyens humains, que la ſageſſe de la diuine prouidence permet aux hommes en la neceſſité. Son eſperance eſt en Dieu, qui l'a protégée durant douze ſiecles, & qui la ſçaura touſiours bien defendre à l'aduenir. Toutes les fauſſes propheties de ſes ennemis, qui la menacent dans leurs liures, de renouereller la ligue, de diuiſer ſes Princes & ſes grands, de ſouſleuer ſes peuples; qui menacent le Roy de ſa propre maiſon; qui le diſent excommunié, parce qu'il aſſiſte ſes allies: toutes ces impietez qu'ils n'ont pas eu honte de produire en public, ſont autant d'aduertiſſemens à tous les bons François de ce qu'ils doiuent faire. Et n'en déplaſe aux bouffons, & aux traîtres qui ſe moquent de ce nom glorieux de *bons François*, comme ſi c'eſtoit le tiltre des Huguenots. Les bons Eſpagnols, les patriotes infidelles, les emiſſaires & les courratiers des Ambaſſadeurs eſtrangers, les François dénaturez & écoruelez, qui haïſſent ce glorieux nom, monſtrent bien qu'ils n'en ſont pas dignes. Si en Eſpagne vn homme ſe mocquoit d'eſtre *bon Eſpagnol*, ie croy qu'il n'y feroit pas ſes affaires.

Ils ne haïſſent pas donc cét Eſtat à cauſe de la Huguenoterie: car il n'y a point d'Eſtat au monde auquel elle ait tant apporté de preiudice, ny où elle ſoit plus odieuſe. Le Duc de Bauieres, tres-Catholique, aujourdhuy, dès l'heure qu'il penſera de pouuoir aller à

l'Empire, comme ceux de la Maison l'ont fait autresfois, il sera heretique, Atheïste, & Turc. A cela faudroit-il trauailler puissamment, pour ostet ceste grande crainte qui tient saisis les esprits de tous les Estats de l'Europe, & qui les retient dans le schisme, ou qui leur rend l'alliance des Princes schismatiques necessaire. C'est le seul salut de la Chrestienté. C'est aussi bien l'interest du sainct Siege, qui ne doit pas souffrir qu'un seul, & le dernier venu, engloutisse les Estats de tous les autres. Maintenant qu'il ya encores de quoy luy donner vn contrepoids, il fait le respectueux; s'il arriuoit qu'il fut osté, ou grandement affoibly, Clement septiesme reuiendroit à souffrir. Les liures du Cardinal Baronius ont esté bruslez pour auoir parlé des droicts de l'Eglise. Aux derniets Conclaves quand l'on proposoit pour l'ellection, le Cardinal Borromée, nepueu de sainct Charles, Archeuesque de Milan, patce qu'il est grandement zelateur des droicts de l'Eglise, l'Ambassadeur d'Espagne dit tout haut, Qu'il aymeroit mieux qu'on esleut le Cardinal de la Rochefoucaut. Mais pleust à Dieu qu'on l'eust fait: il n'eust pas moins trouué en l'un qu'en l'autre pour la dignité de l'Eglise.

Ces Escriuains qui traittent de la Religion en Charlatans, & qui s'en seruent comme d'une drogue pour entretenir leur thearte, n'ont aucune estincelle de Religion dans leurs discours. Ils se plaignent de l'argent que le Roy donne aux Hollandois, & adioustent; *Tanta pecunia potuit uinci Italia*. C'est decouurir que ce n'est pas à bon escient qu'ils se plaignent du fait de Genes, puis qu'ils nous voudroient auoir iettez dans l'Italie.

Ils se plaignent que le Palatin a mal-traitté les Ministres Lutheriens, qui sont plus enragez contre le sainct Siege que les Caluinistes, & qui sont les Heteriques originaires, desquels les Huguenots ne sont que les cadets. Ils nous reprochent la protection du Landgrau de Hesse, auquel ils ont osté Magdebourg, dans laquelle ils ont restably les Lutheriens, & non pas les Catholiques. Ils contiennent le Roy d'Angleterre d'entreprendre sur cét Estat, & sont les Marefchaux des logis qui luy tracent le chemin par où il doit venir sur nous. Pourueu que la France perisse, leur zele est assouuy & satisfait. Les Mysteres Politiques nous menacent de Strasbourg, de Basle, de Colmar, de Francfort. Vous diriez que ce Theologien a traité avec tous leurs Consistoires, & leur a fait peur de l'exemple de Thoul, Mets, & Verdun, qu'il fait resonner bien haut en faueur de ces villes Protestantes. C'est estre fauteurs des Heretiques à decouuert, & sans se feindre aucunement.

Ils veulent qu'on croye que l'interest de la Religion les a inuitez à

Le CATHOLI-
QUE D'ESTAT.

écrire: & toutesſois pour nous détourner de regarder les Alliez de la Couronne en Allemagne, ils diſent; *Le Landgraue de Heſſe a eſté chaffé de ſon pays, mais ſon fils en iouit paiſiblement: on a rendu à ſon parent ce qu'il luy auoit oſté.* Le fils à la veuë de toute l'Europe eſt Caluinifte, & le Landgraue de Darmeſtar eſt Lutherien. C'eſt donc vne guerre & vne querelle d'Eſtat, & non pas de Religion que tout ce qui ſ'eſt paſſé en Allemagne.

In 1. 1. D. Thom.

Auſſi ne le deſaduoiënt-ils pas, ſouſtenans que hors l'intereſt de la Religion, & ſans y auoir égard, tout ce que le Roy entreprend eſt iniuſte. Et les raiſons ſont ſi pueriles, que c'eſt les eſtouffer que de les produire; *Parce que, diſent-ils, le Roy n'eſt pas le iuge de ces choſes: Et parce qu'ils n'ont pas eſté ouïs.* Petrus de Lorca, Eſpagnol, Docteur de Complute, Moine de l'Ordre de Ciſteaux, leur ferment la bouche; *Quand il y va de l'intereſt de l'Eſtat, il eſt neceſſaire de faire la guerre. Et comme les Iuges, à cauſe de leurs Offices, ſont tenus de ne laiſſer point impuni les crimes qui nuſent au public, ainſi les Princes ſont tenus de faire la guerre à ceux qui nuſent à l'Eſtat.* Car la guerre eſt un ingement qui ſ'exerce ſur ceux qui ne ſont pas ſubiets, & qui ne peuuent eſtre punis par un iugement particulier. *Poteſt Princeps ferre iudicium etiam in cauſa propria; Le Roy peut eſtre iuge en ſon propre fait.* Adiouſtons vn autre Theologien Eſpagnol. Il fait ceſte obiection, que ces pipeurs ont prile ſelon la couſtume des Huguenots, en laiſſant la reſponſe. *Le Prince n'a point d'authorité ny de iuriſdiction ſur vn Prince égal: donc il ne peut pas luy faire la guerre.* C'eſt ſon ſixieſme argument, auquel il reſpond, *Les Princes n'ayans point de Iuges ſur eux, il arrive par le droit de nature, que le Prince qui fait tort à un autre, ſit ſubiectus alteri Principi qui illum patitur; deuiens ſubiet du Prince auquel il fait tort.* Et encores; *Le Roy qui fait iniure à un autre Roy, à cauſe de ceſte iniure, incurrit ſubiectiōnem ad illum Principem cui intulit iniuriam.* Le Roy qui a receu quelque tort d'un autre, eſt Iuge & ſuperieur de celui qui luy a fait tort. C'eſt le haut point de la Juſtice vindicative, ſans laquelle les Eſtats ne ſont pas parfaits. Partans le Roy qui eſt offenſé declarant la guerre, il eſt juſte Iuge, & doit proportionner la peine à l'offenſe. C'eſt donc vne noire & malicieuſe ignorance que celle de nos pretendus Theologiens. La raiſon d'Ariſtote eſt excellente à ce propos: *Comme le corps naturel des animaux ne ſeroit pas parfait, s'il ne pouuoit reponſer les choſes qui luy nuſent, & ſe defendre contre les iniures; auſſi la Republique pour eſtre parfaite, il faut qu'elle ait le pouuoir de ſe conſeruer, & d'éloigner de ſoy l'outrage.* La juſtice de cela eſt dans la loy de nature, qui n'aſſemble point de corps ny d'Eſtats Politiques, qu'elle ne les eſtabliſſe Iuges de tous ceux qui les voudront

D. Banes in Tho.

Politie. 3.

destruire, pour exercer sur eux le vengeance, & la chastiment qui est necessaire pour la tuition & conseruation des Estats. Ce sçauant LE CATHOLIQUE D'ESTAT.
Iacobin Victoria, Espagnol, & Docteur de Salamanque; Le Prince! Relect. 6. de iure belli.
qui fait la guerre, se porte en cela comme Iuge. Le Roy n'a autorité seulement sur les siens, mais sur les Estrangers, pour les empêcher qu'ils ne nuisent, & ce par le droit des gens, & par l'autorité de tous l'Vniuers: voire mesme par le droit de nature, parce qu'autrement on ne sçauroit point viure en paix. Apres qu'une guerre est entreprise injustement, les ennemis sont soumis au Roy, comme à leur Iuge legitime. Les Roys donc sont Iuges souverains des choses esquelles ils ont interest, & les armes & exploits militaires sont les Huissiers qui font les citations. Cela est pratiqué par tout le monde; cela est enseigné mesme en l'Eschole tous les ans quand l'on explique sainct Thomas. Mais parce que cela est populaire, de ne se mesler pas des affaires d'autrui, de ne condamner personne sans l'oïr, on iette ces scrupules dans les esprits foibles, comme font les Heretiques, qui prennent les obiections des Scholastiques, & taisent leurs responses. Ainsi suppriment-ils avec mauuaise foy, que le Roy n'a point assisté de ses armes ses Alliez, qu' auparauant on n'ait recherché tous moyens possibles pour euirer d'en venir là.

L'artifice est encores bien digne d'estre remarqué, quand cet Escrivain proteste qu'il n'est point Espagnol, parce qu'il hayt bien fort l'orgueil des Espagnols, & qu'il est tout prest de prendre les armes contre eux, s'ils atraquent ouuertement le Roy, & luy font la guerre. En quoy il est iniuste. Car si les Espagnols sont plus graues que les autres Nations, pourueu qu'ils se contentassent de leurs Estats, & qu'ils voulussent borner l'estendue de leur domination sans l'augmenter tous les iours, ce seroit vne malice de les haïr. Et avec tout cela, ie ne les haïs pas: les François les aiment dans leur pays: & n'en est pas vn de nous qui ne leur desire la conseruation de ce qui leur appartient. On ne doit pas aussi dans les Estats attendre que les Prouinces soient couuertes d'Estrangers, pour donner ordre aux affaires publiques. Le sacré Conseil des Roys, dans lequel Dieu preside, a le don de preuoir les inconueniens, & d'y sçauoir apporter les remedes, en temps & lieu.

Comme lors qu'une trop grande puissance s'esleue, & que son augmentation va à la ruine des autres Estats, la iustice veut que chacun prenne garde à soy. Les raisons qu'on oppose sont effets de quelque humeur melancholique, qui a mis des pensees d'enfant dans la teste d'un homme. Si les bleds de mes voisins sont trop beaux, les dois-je arracher en herbe? Dois-je tuer à la Cour un mien compagnon, s'il est plus en

comme il n'y a rien dans l'esprit de hommes des plus pernicieux ny de plus deceuant, qu'une feinte apparence de Religion. C'estoit vn Roy de leur pays, l'un des Ancestres de ceux qu'ils flattent en nous calomniant méchamment, qui s'opposoit à la grandeur d'un Prince, qui estoit le chef d'une Croisade. Celuy qui le décrit est Espagnol; c'est vn Pere Iesuiste, & des plus habilles hommes de l'Ordre, qui parle en vray Politique, & en homme d'Estat. Je ne scaurois m'imaginer qu'après cela ces Theologiens osent respirer contre le Conseil de nos Roys. Ils ont esté si insolens de calomnier la Sorbonne d'auoir fait vn decret; *Que l'accroissement des Roys voisins est vn iuste subiet pour leur faire la guerre.* C'est leur Histoire, & non pas la Sorbonne qui a fait ce decret. C'est la loy de nature, le droit des gens, l'ordie de l'Vniuers, la necessité de se defendre, qui font ce decret parmy toutes les Nations de la terre; Qu'il est tres-iuste de s'opposer aux Princes voisins quand ils accroissent leur domination, s'ils nous ont fait tort autresfois sans le reparet; & si leur accroissement va à nostre diminution.

Le Roy ne leur est odieux, & son Conseil suspect, si ce n'est par ce qu'ils détruisent tous les iours la faction Huguenote, en la force de laquelle ils croient que consiste la foiblesse de l'Estat. Et si i'estois aussi parleur qu'ils sont insolés, ie pourrois icy dire des choses qui les iustifieroient à plain; mais il vaut mieux se taire, & dissimuler des choses que le temps étouffera, ou peut-estre découurira par trop. Ce grand Cardinal de Richelieu, qu'ils attaquent indignement, & tout à découuert, n'est point à leur gré, parce qu'il sert le Roy & l'Estat avec tant de sagesse, qu'ils ne peuvent pas faire de nous ce qu'ils faisoient cy deuant. Dieu l'auoit reserué pour les confusions où nous-nous sommes trouuez, afin d'y reluire comme vn Soleil parmy les tempestes & les orages. Ils tachent de rendre la Sorbonne suspecte à son occasion. C'est vn grand témoignage d'honneur à ce corps venerable, & vne marque publique de la bonne conscience de ce Prelat, qui a pour garant le conseil & l'aduis de l'Eschole, qui est la matrice & la source de la pieté, & de la Religion dans le Royaume. Le Pape Pie V. duquel la sainteté est tres-cogneüe, fut contraint d'exterminer vn ordre de Moines nommez les *Humiliez*. Clement VIII. sur la fin de ses iours fut blasmé par des Religieux effrenez qu'il vouloit contenir en leur deuoir. Saint Charles Borromée receut sur sa poitrine vn coup de pistolet d'un Moine, lequel il vouloit reformer. Illustre Cardinal, vous n'estes pas plus que ces grandes lumieres de l'Eglise, proposez-vous qu'il y eust des quarante heures contre vous: il y a cent mille François dans le Royaume, qui dressent leurs vœux au Ciel tous les iours pour vous, à ce qu'il plaise à Dieu de vous be-

Le plus leur est de mépriser toutes ces menées & rodomontades, dont leurs discours sont remplis. Tous les Ambassadeurs estrangers qu'on enlé en France durant cent ans, ne nous en eussent pas sceu tant dire. Autant en emporte le vent. C'est de la fumée du theatre, sur lequel l'on exerce les escoliers à la Rhetorique. Ce sont des restes d'une tragedie estudiée durant six mois. Hâdiment, venez à l'œuvre, vous trouuerez qu'il ne sera pas aysé de nuire à la France maintenant qu'elle est toute entiere sous les mains de son Roy, puis quel'ayant autrefois tenuë presque toute entiere entre les vostres, elle vous est si facilement eschapée. A l'entour de ce grand corps, vous setez ces Pygmées qui faisoient le tour d'Hercule endormy auprès de sa massue. Vous auez, vous Estrangers, & vous matiuais subiets & rebelles, vous auez affaire à celuy qui prend à honneur de s'appeller le Protecteur des Roys. Les François en se iouant & en se moquant de la vanité de vos desleins diront; *Quare fremuerant gentes, & populi meditati sunt inania? Puis que le Roy met son asseurance en Dieu, il ne sera point ébranlé. Vostre main, SIRE, sçaura bien atteindre sous vos ennemis, vous prendrez tous ceux qui ne vous ayment point.* Quand ils auront le vent, tout à coup Dieu le leur osterà, comme il a fait aux gens de Soubize. Dieu accompagne les armes du Roy de ses miracles, & confond ses ennemis les plus rusez. Tertullien rapporte l'ancienne acclamation des Peuples aux Empereurs; *Que de nos ans Dieu vueille augmenter vos années.* Et saint Ambroise l'a mise dans les regrets qu'il fait pour l'Empereur Valentinian; *Nous voudrions d'iffermir du temps ordonné pour nostre vie, afin qu'il peust viure de nos années au defaut des siennes.* C'est le souhait de tous les Catholiques, qui est exprimé par les paroles de Dauid, *ô Roy vivez à tousiours, iamais ne puissiez vous mourir.* Les gens de bien en toutes leurs oraisons publiques & particulieres, diront tousiours ce qu'on disoit jadis à Dauid; *Si les hommes s'eleuent pour vous courre sus, SIRE, & pour chercher vostre vie, Dieu l'ennelopera, & le resserrera comme dans un thresor de vie, & iettera bien au loin comme à coups de fonde la vie de tous vos ennemis.*

RESPONSE
A VN LIBELLE
CONTRE
LES MINISTRES DE L'ESTAT.

Faite par un bon & vray François.

LA France a veu depuis six mois vn escltir, que l'on se-
moit avec grand soin par toutes les meilleures villes de
ce Royaume, plein de beaucoup d'aigreur contre les
Ministres de cét Estat, qui ne tendoit à rien moins qu'à
leur ruine, & à leur oster l'honneur & la reputation.

Le respect deu à celuy, duquel on auoit pris le nom pour servir
de passe-port à ce libelle, empeschoit ceux qui eussent eu volonté
d'y respondre, de l'entreprendre : Mais apres l'auoir bien considéré,
& veu que tant d'excès & d'iniures qui y estoient contenues, ne pou-
uoient conuenir à la bonté d'une telle personne : le me suis résolu
de prendre la plume, conuié à cela principalement pour les mau-
uaises impressions qui en sont demeurées en beaucoup d'esprits, qui
ont engendré les discours qui s'en tiennent parmy toutes sortes de
gens, ou par la mauuaise disposition du temps, ou faute de cognois-
sance des affaires ; & pour auoir scéu, que l'Italie, l'Espagne, l'An-
gleterre & l'Allemagne, l'auoient traduit en leurs langues ; afin d'o-
ster l'étonnement de ces Nations, que les faits heroïques de nostre
grand Roy leur ont donné, & les faire réjouir de ce qu'un François
les assure que nous sommes en vne extreme desolation.

Il contient beaucoup de choses sans preuues, & qu'on pourroit par
consequent rejeter comme fausses ; l'en examinetai quelques-vnes,
sans les rapporter toutes en détail : Me suffisant de prendre les princi-
pales, & celles où toutes les autres peuuent estre reduites, pour n'estre
trop long, & pour apporter quelque methode à ce discours ; dans le-
quel, s'il se rencontre quelque iuste indignation, le Lecteur me par-
donnera : car certes il force la patience des esprits les plus moderez.

peuple des immenses charges qui l'accabloient.

Sous Henry III. attaquer ceux qui s'estans glissez en la faueur vsurpoient l'autorité, pour éloigner les Princes, & prendre tout l'or & l'argent de ses coffres, s'estans débordez en de tres-grièues surscharges & impositions sur le peuple.

Et de nostre temps, durant la Regence, pour les mesmes causes, & pour les mesmes raisons, accuser cinq Tyrans; dont la plupart d'iceux ne portèrent iamais d'espée qui ne fust au moins innocente.

Ainsi ce n'est pas nouveauté de voir des Esprits animez de mesmes passions, tenir les mesmes langages, qui ont eu pour conclusion l'attaque contre les Roys, & la ruine de ce pauvre peuple, dont ils seignoient auoir tant de pirié.

C'est vne entreprise bien hardie, de vouloir persuader au Roy de chasser ses Ministres, qui l'ont bien & fidellement seruy, pour en prendre à la fantaisie d'autruy. Ce seroit entreprendre sur la Souueraineté, en le reduisant à vne condition pire que celle des particuliers: n'y ayant point de personne qui ne criast à la violence, si on le vouloit obliger de prendre vn Conseil, nommé & choisi par le Roy, qui ne doit pas auoir moins de priuilege que ses subjets en desirer pour eux.

Les coups donnez contre ceux qui le seruent rejallissent entierement contre la personne: parce que prenant aurant de cognoissance de ses affaires que Prince qui air regné deuant luy, y ayant esté nourry dès sa ieunesse, & avec des personnes sages & prudentes, il s'est acquis avec le temps & la pratique vne telle suffisance, que l'on peut dire avec verité, & qu'il est le principal Ministre de son Estat, & que cela est remarqué de luy, que iamais dans vne opinion contestée il n'a pris la mauuaise part, tant il s'est formé vn iugement pur & solide dans les affaires les plus embarrassées: A vn si grand Roy donc supposer qu'il ne sçache pas se faire seruir, & cognoistre le bien ou le mal de ses Ministres, c'est accuser à tort son sens & sa prudence.

Après l'offense des Ministres en general, il s'adresse avec beaucoup de passion contre le Cardinal de Richelieu, sans respecter, ny la dignité, ny les grandes actions qui l'ont rendu celebre par tout le monde: & cependant que ce calomniateur meditoir ses iniures; on a veu dans les pais estrangers, où se faisoient les feux de ioye en faueur du Roy sur la prise de la Rochelle, des acclamations publiques, en exaltant ce grand Ministre, comme vne des merueilles du monde; & au lieu de tant d'impostures, des relations

M. DC. XXX.

RESPONSE
A VN LIBELLE
CONTRE LES
MINISTRES
DE L'ESTAT.

homme que luy au monde qui eust seulement eu le front de la proposer, sans auoir au moins auparavant fait bruler vingt villes, comme Priuas, & gagné quatre batailles.

Ceux de Bordeaux auoient les mesmes intentions de l'honorer & accueillir, si le malheur des maladies qui affligtoient tous ces païs là, ne les en eust diuertis.

Grenoble, Prouence, Bretagne & Normandic n'ont pas moins fait de demonstration d'estime que les autres, luy donnans les mesmes loüanges, & pour les mesmes raisons : & dans les rencontres generales, & en celles où il s'agissoit quelquefois de son particulier, ils ont vû de toutes les ciuilitéz & bien-seances conuenables à la dignité de sa personne, & à la majesté de leurs Corps.

Paris ne leur en cede rien, & si ie le nomme le dernier, ce n'est pas que ie l'estime tel, ny en ses prerogatiues & auantages sur les autres, ny qu'il leur soit inferieur en la bonne opinion qu'on doit auoir de tant de vertus, de lesquelles il est orné; tenant pour chose certaine, que iamais homme qui ayc tenu sa place n'a esté tant estimé parmy eux, & que comme il a eu vn soin tres-particulier de leur estre agreable, & de leur procurer tous les cõtentemens qu'ils ont desirés, ou s'ils ne les ont receus, d'auoir fait voir qu'il n'en a pas esté la cause : aussi ont-ils esté tres-curieux de s'en monstrier recognoissans en toutes les occasions qui s'en sont offerres, & principalement dans la seance que le Roy luy a donnée au Parlement, ayant verifié ses Lettres avec toute sorte d'honneur, pour tenir sa place deuant tous les Pairs, ayant comme erigé vne premiere Pairie en sa personne; honneur qu'ils n'ont iamais rendu à nul autre qui l'ayc precedé.

Les Chambres des Comptes ont fait semblablement leurs demonstrations de l'obligation qu'ils auoient de ioindre leurs vœux en sa faueur avec ceux du public, & ont admiré les ménages qui se sont faits dans les Armées qu'il a commandées, où au lieu des profusions passées, ils ont veu vne épargne si exacte, qu'ils ne sçauoient lequel ils deuoient le plus loüer, ou sa fidelité, ou sa sage conduise; ayans esté ravis, de ce qu'apres ce glorieux voyage d'Italie, & cet heureux retour du Languedoc, ils ont veu rapporter neuf cens mille francs; chose qui ne le pratiquoit pas ainsi auparavant.

Les Communautez, les Vniuersitez, toutes sortes de gens courroient au deuant de luy durant ses voyages, pour monstrier au Roy que non seulement ils le reuerent, mais aussi ceux qui le seruent si sincerement, & auquel tous se sentent liez d'estroites obligations pour tant de biens dont cet Estat iouït par la grandeur du Maistre, & les bons conseils de son Ministre.

M. DC. XXX.
RESPONSE
A VN LIBELLE
CONTRE LES
MINISTRES
DE L'ESTAT.

M. DC. XXX.

RESPONSE
A VN LIBELLE
CONTRE LES
MINISTRES
DE L'ESTAT.

Il ne faut oublier Montauban, ville des plus accariastres & malignes qui ayent iamais esté apres la Rochelle, enflée d'orgueil de ses prosperitez passées; Qui ne pouuoit ouyr le Traicté de la Paix, ny s'asseurer, que tant de rebellions & cruautéz par eux commises ne leur fussent vne fois imputées, pour en faire vn chastiment seuer. De là procedoit cette surdité à tous ceux qui leur parloient de raser leurs Bastions, partie de leurs murailles, mettre bas leurs remparts, & combler leurs fossez. Mais quand ils virent le nom & les armes du Roy entre les mains, sçachant combien il faisoit exacte profession d'observer sa foy & sa parole; sans plus marchander quittant toutes sortes de défiances, ils députerent vers luy, d'où ils retournerent ravis de sa presence, douceur & modestie, & de sa graue façon de leur parler, quelquesfois en les menaçant, puis en leur faisant des caresses: Et sans plus contester ils rendirent les armes, & apres quelques autres voyages, ils se souismirent à tout ce qu'il desira d'eux, luy donnant assurance, qu'à leur retour dans leur ville ils remettroient leurs clefs & leur liberté entre les mains de celuy qu'il luy plairoit d'enuoyer avec eux: ce qu'ils executerent iusques à son entrée, qui fut huiët iours apres; pour laquelle luy ayant préparé vn Daix, ils admirerent sa moderation à ne le vouloir pas souffrir déployer seulement, bien qu'on le dône aux entrées des Gouverneurs & des Lieutenans de Roys dans la Prouince: mais ils furent encore bien plus estonnez, voyant six mille hommes de pied, & deux mille cheuaux parmy eux sans aucune rumeur, n'ayât donné pour l'Infanterie autre logis que les ruës, qui ne vouloit rien prendre de ce qui leur estoit offert qu'en payant: à quoy seruit fort la largesse de ce pieux General, lequel pour le soulagement du peuple & des soldats leur fit distribuer à ses despens les choses necessaires, & de l'argent de sa bourse, afin que par vn peu de bon traitement il recompensast leur peine; & cela ne leur estoit pas nouveau, car plusieurs fois dans les rudes voyages des montagnes, il n'y auoit point de meilleure consolation à leurs plaintes, que l'abondance des pistolles qu'il leur donnoit: qui a engendré cette grande affection que tous les gens de guerre luy portent.

Qui verroit le pauvre peuple de la France se consoler en soy-mesme de l'esperance d'estre bien-tost déchargé de leurs plus pesans fardeaux, & de iouir d'une longue Paix, que la prise de la Rochelle & le razement des bastions de Languedoc leur promet; combien d'actions de graces ils en rendent au Ciel, & à celuy qui a esté principal Conseil enuers le Roy, pour leur procurer tant de bon-heur, il verroit le vray original d'une parfaite ioye.

Tant de témoignages veritables & publics doiuent percer le

cœur de ce calomniateur, & luy faire detester son inconsideration, qui l'a fait precipiter dans les offenses contre vne personne sacrée, que toute la terre reuere.

Il ne trouue pas moins temeraire en moy d'entreprendre sa defense, qu'il y a de malice à l'offenser: mais ne pouuant souffrir vne si grande injustice, ie me suis resolu de prendre sa cause, puis que luy-mesme méprise d'entrer en cette lice, comme vn autre Alexandre, qui ne vouloit comparoistre aux jeux Olympiques que contre des Roys; Et ce qui m'a le plus émeu, ce sont ses songes, qu'il veut faire passer pour veritez, & qui sont toutesfois plus faux que la fausseté mesme; comme quād il suppose le mariage de sa Niepce avec vn Prince du Sang, moyennant cinq ou six millions de Dot, qui se tire du plus pur sang du peuple. Où a-il pris cette nouuelle: Que le monde s'écrie contre cet imposteur, & le bannisse de la société des hommes! Cela seul ne doit-il pas oster la croyance de tout ce qu'il a dit, & pourra dire cy-apres, puis qu'il assure ce discours comme de chose cognüe, & de laquelle toutesfois il ne se parle ny ne se parla iamais; bien que quand il diroit vray, ce ne seroit pas chose nouuelle de voir vne Dame de cette condition entrer en telles alliances, puis qu'il y en a encores trois viuantes, qui par leurs vertus sont autant estimées que Princesses qui ayent esté deuant elles.

Il ne s'arreste pas là; attaquant ses Bastimens, comme si, au lieu de pierres, ils estoient de diamans, encores que pour luy, il ne face qu'acheuer sa maison beaucoup plus petitement qu'elle n'auoit esté commencée, & fort auancée par son pere il y a plus de cinquante ans: & pour le public, telle de la Sorbonne, qui sans doute luy fait mal au cœur, parce que l'embellissement de ce lieu tant renommé par la pieté & la doctrine des hommes excellens qui y ont residé, y resident, & y resideront à iamais pour conseruer la Theologie en sa splendeur & pureté, malgré tous les enuieux & tous les heretiques, luy seruira de monument perpetuel pour sa gloire.

Il n'est pas plus modeste sur ceux qu'il assure s'enrichir sous luy, comme si la France en estoit pleine; & si on le pressoit d'en nommer vn seul, il seroit bien empesché: car son frere ne peut estre consideré en cela, estant homme si vertueux & de telle qualité, que de son chef il a peu meriter la grace qu'il a receuë sans aucune faueur.

Encore moins le Marquis de Brezé son beau-frere, pour estre Capitaine des Gardes du Corps; car ses predecesseurs l'ont esté sous Henry II. & deux cens ans auparauant ont possédé les plus grandes charges du Royaume.

M. DC. XXX.
RESPONSE
A VN LIEUTANT
CONTRE LES
MINISTRÉS
DE L'ESTAT.

Et sera-ce son Oncle le Commandeur de la Porte, lequel apres auoir seruy quarante-sept ans la Religion avec beaucoup d'honneur, & sans y auoir iamais recherché aucune dignité, les a pourtant toutes meritées & possédées, ayant eu les commandemens des Gallions, des Galleres, de l'Infanterie en terre, Sergent Major, Grand Croix, Hospitalier, Ambassadeur: Et en France depuis douze ans qu'il n'a party de la Cour, n'y a autre chose que la gloire de ne vouloir rien, ayant remis depuis peu, & sans nulle condition, le Gouuernement d'Angers, entre les mains du Roy, qui l'auoit desiré pour accommoder ses affaires, & a refusé tout ce qui luy a esté offert pour la preference de celuy qui possède le Grand Prieuré de France, declarant qu'il n'auroit iamais de bien plustost, que de vouloir qu'à son sujet les Statuts de son Ordre fussent violez.

On ne peut non plus alléguer son Népueu De la Melleraye, pour auoir encores pris part en cette puissante faueur, contre laquelle cét Escriuain s'élanee avec tant de passion: car bien que dans le public on l'estime auoir esprit & courage; si ne possède-il que la charge de Capitaine des Gardes de la Royne Mere du Roy, laquelle à la verité est de grand prix, parce qu'il n'y a rien dans le monde dequoy on doieue faire tant de cas que des moyens honorables, qui nous donnent l'approche de nos Maistres. Mais quand ie considere ce vieux Chadiu, que nous auons veu blanc & chenu, apres l'auoir eue long temps sous Catherine de Medicis, estre réduit en telle misere qu'il ne pouuoit mourir ny viure; car il n'auoit rien, mendiant quasi sa vie; cela me fait croire que tels honneurs sont bons à faire dépendre son bien, mais non pas pour en acquerir assez pour se mettre dans l'enuie, ou à couuert contre les orages de l'auenir.

Pourquoy donc s'écriet que tout l'argent du Royaume est enléué & rauy au public pour l'employer en des affaires particulieres, & en forme ses accusacions comme faisoit vn importun Romain contre Scipion, appellé en iugement pour choses semblables, apres auoir dompté l'Espagne, Carthage, & toute l'Afrique, & par là auoir mis en seureté l'Empire Romain: ayant comparu en iugement, au lieu de se defendre, il dit: *Il me souuient qu'à tel iour que certai-cy, s'obtiens vne belle victoire contre Hannibal & les Carthaginois; allons au Capitole en rendre grace aux Dieux: où tout le monde le suiuit.*

Ainsi ce grand Cardinal à telles gens ne respōdra autre chose, sinon que: Voicy le temps qu'il me souuient, que par mon conseil on a passé la mer pour donner bataille aux Anglois, qui fut gagnée; que la Rochelle a esté prise par nostre Grand Roy; que nous l'auons accompagné à force le Pas de Suze, à chasser l'Espagnol & les forces de

l'Empire de deuant Casal, & à ruiner entièrement le party des Huguenots; allons en rendre les loüanges deus à Dieu : à quoy tout le monde le suyura avec applaudissement, apres auoir remply de maledictiōs ce faiseur de libelles, qui ne s'oseroit decouurir sans estre lapidé comme vn barbare plein de cruauté, pour s'estre si inhumainement attaqué à vne telle personne, qui possede des Vertus, dont vne partie pourroit suffire à plusieurs pour les rendre admirables. Sa pureté de vie, la charité enuers les Pauvres, son eloquence & viuacité d'esprit, & son eminence en sçauoir en toutes les bonnes lettres Sainctes & humaines, luy donnent à bon droit le rang & place qu'il tient auprès du Roy : & s'il se presentoit des negociations, ou des harangues, dans lesquelles il fallust traiter ou répondre en Latin, il ne luy arriueroit pas ce qu'on écrit du Cardinal d'Amboise, lequel ayant ouy les Milanois demander pardon en ceste langue, il commanda que le magnifique Riccus, Docteur es Droicts, Conseiller du Roy, respondist en son nom à ce qui auoit esté proposé : car il auroit pris la parole, comme n'ayant point besoin d'interprete en quelque sorte qu'il soit obligé de parler, ainssi qu'on l'a veu plusieurs fois répondre à des discours estudez, sans obmettre vn seul des poincts qui y estoient contenus, avec telle elegance, que les écoutans en demeuroident étonnez, trouuant estrange, que ses grandes occupations fort éloignées de l'estude, luy peussent permettre telles actions, difficiles mesme à ceux qui ne font autre mestier que de manier les liures.

Ce ne sont pas ses seules vertus : & pour les cognoistre, il faudroit voir le fonds particulier de sa conduite aux affaires, & sçauoir les conseils admirables qu'il a donnez, dont aujourd'huy la France en ressent les effets; j'en rapporteray quelques vns.

Le premier fut à Fontainebleau pour faire resoudre le Roy à ne souffrir point les subtilitez des Espagnols, pour se conseruer en leur faueur les passages des Grisons & de la Valceline, & les obliger à tenir le Traicté de Madrid. Ceste affaire auoit diuers visages qui la rendoient difficile, & tenoit les esprits my-partis. Son eloquence fut si viue, & ses raisons si fortes, qu'il attira la Compagnie à son aduis, qui redonda entièrement à la gloire du Roy, & à la seureté de ses Alliez.

Le second fut sur le mariage d'Angleterre, lequel estoit fort peu auancé quand il entra dans les affaires, & pluslost en estat d'estre rompu qu'accomply, les Espagnols voulans reprendre le Traicté pour s'en auantager sur nous; ou en cas qu'ils ne peussent, empêcher l'exécution de nostre dessein : Il démella ceste affaire en sorte

M. DC. XXX.

RESPONSE
A VN LIURELLE
CONTRE LES
MINISTRES
DE L'ESTAT.

que la France en remporta l'honneur; & ceux qui en estoient ennemis, la honte & la confusion.

Qui n'admirera sa conduite enuers les estrangers, s'estant seruy des vns & des autres pour paruenir aux fins auxquelles il tendoit?

Il fit armer les Hollandois contre les Rochelois, & les fit battre les vns contre les autres au profit du Roy, qui demeura Maistre des vaisseaux & des Isles occupées par ses Rebelles.

En ceste mesme année il fit armer les Anglois contre les Espagnols, & puis par vn retour de merueilleuse adresse, les Anglois deuenus nos ennemis, il fit armer les Espagnols contre eux: & ce qui fut estimé surpasser tout l'art humain, ce fut lors qu'il voulut separer les François de l'Armee Angloise, & s'en seruir à vn plus grand dessein. Ayant fait venir leurs Deputez en mesme temps que ceux de la Rochelle se deuoient trouuer en son quartier, sans sçauoir rien les vns des autres: après les auoir entretenus, à l'ouuerture d'une porte de Gallerie les fit voir & saluer de loin, sans leur permettre de se parler; ils demeurèrent tous si confus, que chacun creut estre trompé, qui les fit lors resoudre d'abreger leurs maux, & se haster de conclurre; & de fait tous furent rendus le lendemain, ce qui pouuoit encore estre retardé assez, pour donner part à l'Anglois de ceste reduction, chose que l'on vouloit éuiter, afin que rien ne peust diminuer la gloire du Roy: lequel apres auoir mis ceste Ville rebelle sous ses pieds à la veüe de ses ennemis, & les auoir veus quitter la partie & leur séjour des enuirs de ces costes, il s'en retourna à Paris resolu de secourir Casal, où pour en deliberer il assembla son Conseil, dans lequel aucuns n'estoient pas de cét auis, sur l'aprehension qu'ils auoient, qu'offensant en cela les Espagnols, nous fussions portez à vne rupture contre eux; & comme tels conseils sont bien aussi souuent accompagnez de peur que de prudence, ils empeschent qu'on ne prenne de bonnes resolutions, lesquelles il peut arriuer qu'elles réussissent mal, qui fait qu'il y a peu de personnes qui s'en veulent charger pour en éuiter les reproches. Mais ce Cardinal qui n'a point le Genie douteux, ne considerant autre chose que la gloire de son Maistre, & la grandeur de son Estat, dit tousiours franchement ce qu'il croit estre necessaire pour cela: comme il le rémoigna lors que la resolution fut prise de partir pour aller en Italie, où son discours, que j'ay voulu mettre icy, ne fut contredit de personne, & meriteroit d'estre écrit en lettres d'or, pour auoir esté comme vne Prophetie de tout ce que nous auons veu depuis.

SIRE (dit-il) Puis que par la prise de la Rochelle vostre Majesté a mis fin à la plus glorieuse entreprise pour vous, & plus utile pour vostre Estat, que vous ferez de vostre vie : l'Italie opprimée depuis un an par les armes du Roy d'Espagne & du Duc de Sauoye, attend de recevoir de vos bras victorieux soulagement de ses maux, & vostre reputation vous oblige de prendre en main la cause de vos voisins & Alliez, que l'on veut injustement dépouiller de leurs Estats : Mais outre ces raisons tres-considerables, vos interests propres vous obligent aussi à tourner vos pensées & vos armes de ce costé-là : & i'oserois vous promettre, que si vous prenez ceste resolution ; & l'exécutez comme il faut, l'issuë de ceste entreprise ne vous sera moins heureuse que celle de la Rochelle. Je ne suis point Prophete, mais ie crois pouuoir assener vostre Majesté, que ne perdant point le temps dans l'exécution de ce dessein, vous aurez fait lever le siege de Cazal, & donné la Paix à l'Italie dans le mois de May ; & revenant avec vostre armée dans le Languedoc, vous reduirez tout sous vostre obéissance, & y donnerez la Paix dans le mois de Juillet : de sorte que vostre Majesté pourra, comme ie l'espere, retourner victorieux à Paris dans le mois d'Aoust. Comme chacun demeura estonné de l'excellence de ce conseil, & de la bonne grace à le donner : aussi la ioye a-elle esté grande apres l'auoir pris, d'auoir veu l'effet qui s'en est ensuiuy ; Qui luy a fait acquérir des ennemis en beaucoup d'endroits, qu'il pouuoit euer, s'il eust eu autant d'égard à ce qui le touche qu'à la grandeur de son Maistre, qui luy fait mépriser tous les perils qui luy peuuent faire obstacle, & dans sa santé foible & languissante, tous les travaux & les rigueurs de la saison qui se puissent rencontrer, & toutes les parties de Cour qu'on luy dresse ; donnant en sacrifice pour le service de son Roy tant de peines & de soins dans lesquels il occupe sa vie, sans qu'il se reserue vne seule heure du iour, & fort peu de la nuit pour se reposer, ou pour se diuertir ; ayant ses pensées si fort attachées aux affaires, que durant l'entretien de quelques amis particuliers aux heures qu'on pense luy donner quelque relasche, on luy void souuent prendre la plume, & faire des memoires pour ne rien perdre de tout ce que son esprit fertile luy produit ; & toutes les nuits s'éveillant plusieurs fois, il fait la mesme chose : pour monstrier qu'à cét Estat il est veritablement ceste verge pleine d'yeux & veillante, dont parle vn des Prophetes ; & qu'à bon droit il pourroit s'écrier comme le grand Alexandre dans ses travaux, ô Atheniens : Mais disons, ô François, pourriez-vous bien croire ce que ie souffre pour vous ?

Ce n'est donc pas merueille si le Roy l'aime, comme il le témoigne tous les iours, dont il s'est veu vn trait remarquable à la Ro-

RESPONSE
A VN LIBELLE
CONTRE LES
MINISTRES
DE L'ESTAT ;

M. DG. XXX.

RESPONSE
A VN LIBELLE
CONTRE LES
MINISTRES
DE L'ESTAT.

chelle, quand il en partit pour faire vn voyage à Paris. Ayant receu les adieux de tout le monde & de luy particulièrement, il poussa son cheual à l'écart vers vn Gentilhomme qui vouloit recevoir ses commandemens, pour l'aller seruir hors du Royaume; il s'appuya sur luy & fut long temps sans rien dire, proferant en fin ces mots deux ou trois fois avec tendresse: *J'ay le cœur si serré, que ie ne puis parler, de regret que j'ay de laisser Monsieur le Cardinal, & de crainte qu'il luy arriue quelque accident: dites luy de ma part, que s'il veut que ie croye qu'il m'aime, qu'il ménage sa personne, & qu'il n'aille pas incessamment aux lieux dangereux comme il fait tous les iours; qu'il considere si ie l'auirois perdu, en quel point seroient mes affaires. Je sçay combien de gens se sont employez pour l'empescher de se charger d'un si pesant fardeau; Mais j'estime tellement ce service, que ie ne l'oubliroy iamais.*

Ceux qui le virent attriuer au siege de Priuas, sont témoins de la ioye que le Roy en receut, & comme il luy dit plusieurs fois qu'il ne pouuoit viure sans luy, rien ne se faisant à son goust quand il estoit absent; mais que maintenant par son arriuée il estoit tout consolé. De fait en peu de iours il apporta tant de vigueur & de diligence aux attaques, que la ville fut bien-tost prise, brûlée, & tout ce qui ne se peút sauuer pendu ou tué, qui donna l'effroy à toutes les autres villes qui se rendirent depuis.

Ce n'est pas en ces occasions seules où le Roy a témoigné estimer sa presence, car toutes les fois qu'il est absent, la peine qu'il en reçoit se cognoist en ses inquietudes continuelles, qui semblent luy faire chercher ce qu'il ne trouue pas: Mal qui est commun à toute la Cour, qui dans la conduite des affaires trouue les inexecutions continuelles, & des longueurs qui lassent & ennuyent tout le monde: qui fait que si vne fois il retourne, quelque occasion qu'il se puisse presenter qui l'oblige de s'éloigner, tout le monde ne le souffrira plus, & s'y opposera, quand on deuroit mesme vser de la procedure des Tyriens, lesquels craignans de perdre leur Dieu tutelaire, le lierent & l'attacherent sur leur Autel, afin qu'en le conseruant avec eux ils peussent par mesme moyen conseruer leur bonne fortune.

Et qui voudroit discourir de toutes les marques euidentés de la cordiale affection qu'il luy porte, il faudroit surpasser de beaucoup le dessein de ceste Responce pour en faire vn gros Liure. Je me contenteray d'en rapporter encore deux, assauoir que lors qu'il s'agit de traicter des matietes dans lesquelles il est employé hors de France, il ne veut point qu'on luy prescriue aucune loy, pour le tenir si suffisant & si fidelle, qu'il croit que de luy-mesme il sçaura mieux prendre party dans l'occasion, que sur les aduis qu'on

qu'on luy sçauoit enuoyer; Pourtant qu'il faut le laisser conduire, estant assuré qu'il ne fera rien que bien à propos : Et le sentiment qu'il témoigna en sa faueur, lors qu'on attenta dans le cabinet de luy dresser des parties, il se declara tellement pour luy, qu'il fit connoistre, *Qu'on ne le pouuoit offenser sans toucher à sa propre Personne.* Ce qui doit estre vne grande confusion à cër Escriptain, qui adiouste pour comble de son impieté, que c'est luy seul qui est cause de la ruine du peuple ; ce qui conuiendroit bien mieux, s'il n'auoit le sens trouble, aux Huguenots factieux, lesquels depuis la mort du Grand Henry se sont rebellez plusieurs fois, ont assisté tous ceux qui ont voulu broüiller, ont attiré dans le Royaume les Anglois, ennemis naturels de nostre Nation : Et ce qui est encore plus estrange, se sont vnis avec les Espagnols, dont se sont ensuyues de grandes guerres ; Et à l'inuasion qu'on a pretendu faire des Estats alliez de ceste Couronne contre la foy des Traictez, comme on void par cet article secret de celuy de Mouçon,

M. DC. XXX.
RESPONSE
A VN LIBELLE
CONTRE LES
MINISTRES
DE L'ESTAT.

Et d'autant que les deux Rois, qui sont conuenus dans le Traicté du mesme date de ce present & secret article, procedent avec toute sincerité & Royale intention, & desirent ensemble vne Paix assurée & durable, à laquelle on ne pourroit paruenir, si leurs Majestez ne la promettoient, & établissoient seurement, à raison des inquietudes qui peuuent naistre par des attentats secrets & peu iustifiez, ou des armes, qui se peuuent mouuoirentre & contre les Alliez de l'une & l'autre Couronne ; Ils demeurant d'accord, promettent & capitulent sur leur foy & parole Royale, que pour quelque accident que ce soit, pas vne des deux Couronnes n'inquietera avec armes, ny donnera assistance publique ou secrette contre aucuns des Alliez de l'autre en Italie, sans premierement & deuant toutes choses traicter l'un desdits Roisen la Cour de l'autre par son Ambassadeur, ou autre personne particuliere, des raisons pour lesquelles leurs Alliez reçoioient inquiteude, traictant à l'amiable de ladite composition, euitant en tout ce où la iustice de la cause n'obligeta point : Et éscas où la composition & rempetement ne pourroient auoir lieu, apres en auoir traicté & communiqué, comme il est dit cy dessus, de mouuoire leurs armes propres & auxiliaires, parce que d'autre maniere la Paix ne pourroit demeurer ferme ny leure, les deux Rois demeurans tousiours exposez à maintenir finalement ce qu'entreprendroient ou pourroient auoir à endurer les Alliez de l'une & l'autre Couronne, pour quelque raison que ce peust estre. Fait à Mouçon le 5. Mars 1626.

M. DC. XXX.
RESPONSE
A UN LIBELLE
CONTRE LES
MINISTRES
DE L'ETAT.

Après des paroles si nettes & si pleines de candeur & d'intégrité, qui eust iamaïs pensé de voir des effets si contraires? qui eust creu que le Comte Duc d'Olivarez, qui fait vne profession si exacte de préu d'homie, eust deu manquer aux promesses faites, & reiterées plusieurs fois au nom de son Maistre (sur lequel il peut tout) & au sien propre? de procurer toutes les assistances qu'on desireroit pour la prise de la Rochelle, & pour les Alliez qui sont sous nostre protection?

Et cependant qu'il faisoit ces assurances, nous croyant fort empêchez contre les Anglois; il fit attaquer le Duc de Mantouë (ouurage de luy seul à ce qu'on dit,) débautta le Duc de Sauoye de nostre amitié, & assura par traité les Rebelles de Languedoc de leur faire fournir argent, pour les empêcher de se porter à la Paix; en quoy il semble auoir attiré vn rude chastiment sur les Estats de son Maistre, ayant perdu Bolduc (ville qui auoit esté imprenable iusques à maintenant,) Vuezal, & la flotte des Indes, qui leur auoit esté enleuée, lors qu'ils trauiilloient d'enuahir les Estats où ils n'auoient point de droit.

Voila les vrayes raisons de tant de charges sur le peuple qui ne se sont peu éuiter, puis qu'il s'agissoit de l'honneur du Roy, de la sûreté de l'Estat, & de la protection des Alliez, contre des Nations si puissantes qui les vouloient assujettir; & ceux qui auourd'huy blasment telles actions, & qui sous le pretexte de la pitié du peuple, (ou peut-estre portez de quelques mécontentemens secrets) voudroient qu'on eust abandonné le Duc de Mantouë, ne sçauent pas l'importance aux places assiégées de bien garder leurs dehors, lesquels quand ils sont vne fois perdus, il ne faut plus penser qu'aux moyens de se rendre.

Quand le Roy fera reflexion sur l'Estat auquel estoient ses affaires, lors qu'il commença de se seruir de ce Ministre, & le point où il les void à ceste heure; il iugera mieux de son prix, & du dessein de ceux qui l'ont voulu faire perdre.

Il les cognoist, & peut iuger s'ils sont meilleurs que luy, & si auant toutes choses ils aiment plus son bien que le leur propre: En ce cas là il est obligé d'aller au mieux, s'il le treuve: ce qui se croit tres-difficile, s'il n'est impossible.

Ce que j'en ay rapporté n'est point flatterie, mais vne Narration de partie de veritez dont j'ay eu cognoissance. Dire du bien de ceux qui le meritent, a esté pratiqué par vn Ange, qui appella Gedeon, *Le plus vaillant des hommes*: Par vn Prophete, Samuel disant à Saül,

Qu'il n'auoit point de semblable à luy : Et par le premier Prince du Sang, comme il se void par ceste Lettre qu'il a écrite à ce grand Cardinal.

M. DC. XXX.
RESPONSE
A VN LIBELLE
CONTRE LES
MINISTRES
DE L'ESTAT.

MONSIEVR, Comme il ne se peut rien adiouster à vostre vertu, aussi les effets qu'elle produit sont hors de la creance des hommes. Vos conseils genereux executez si heureusement par la valeur du Roy, assisté de vostre sage conduite, sont honte à tout ce qui se peut dire d'excellent & d'heroïque dans l'antiquité. Chasser trois fois les Anglois, prendre la Rochelle, entretenir la guerre en Languedoc, finir ce labeur à la Toussaints ; & sans prendre haleine passer les monts au mois de Feurier, se faire passage par force dans l'Italie, secourir Cazal, faire la Paix à l'auantage du Roy, & reuenir triomphant pour acheuer d'abastre la Rebellion, apres auoir euen mesme temps l'Empereur, les Rois d'Espagne & d'Angleterre, ennemis au dehors, & au dedans la guerre ciuile ; Ce sont actes si admirables, que le Roy se peut dire sans flaterie le plus grand Roy qui ait iamais esté, & vous le plus sage, le plus prudent & preuoyant Ministre qui ait iamais seruy la France. Tout le monde vous aime, & vous est obligé, par la cognoissance generale de vos seruices au public ; mais moy dans l'intrest du Roy & de l'Estat, auquel ie veux & dois viure & mourir du tout attaché, ie m'estime encore, comme vostre seruiteur, obligé à vous témoigner les ressentimens de ma ioye.

Il faut que tout le monde se taise apres cela, & amis & ennemis. Qui est-ce qui peut dire mieux ? Et qui est-ce qui ostant parler au contraire ?

Venons à l'accusation du Surintendant des Finances, contre lequel il ne se peut ietter plus d'encre que fait cét Escruiuin pour le noircir.

Quant aux choses particulieres desquelles il le taxe, il a bon esprit, il s'en sçaura bien defendre : c'est pourquoy i'en diray peu.

Mais pour les generales, ie sçay que lors qu'il entra dans les affaires au mois de Iuin de l'année 1626. il ne trouua aucun fonds, ny pour le mois, ny pour le reste del'année ; Que la suyuant estoit bien entamée : Que le quartier de Ianuier estoit entierement mangé, & qu'on auoit commencé de leuer le mois d'Auril ; Que les fermes des Aydes, des cinq grosses Fermes, des Gabelles de Languedoc, estoient toutes affectées au remboursement des auances qui auoient esté faites : Que toutes les garnisons, les armées, les appointemens, les Gardes, Suisses, Gendarmes, Cheuaux-legers, Mousquetaires ; cela joint à plusieurs autres articles estoit deu, qui se montoit à plus de vingt-cinq millions, qui ne souffroient point de delay, y ayant dans les Armées d'Italie, Valteline, & en

M. DC. XXX.
 RESPONSE
 A VN LIBELLE
 CONTRE LES
 MINISTRES
 DE L'ESTAT.

France quatre-vingts mille hommes de pied & dix mille cheuaux, qu'il falloit auancer & payer du mois de Nouembre de l'année paſſée & de la coutante, qui ne reuenoit pas à moins de deux millions par mois. Il fallut ſatisfaire à tout cela, & ſouſtenir l'auvenir : où l'on vid toutes les choſes contenuës dans la lettre de Monsieur le Prince, c'eſt à dire, des dépenses incroyables pour maintenir entieres les armées, ce qui s'eſt fait iuſques à preſent, & ſe continuera tant que la neceſſité le requerra ; & apres tant de peines & de trauaux, il eſt bien rude au lieu de caſſes d'en receuoir des iniures & des reproches ſur le mariage de ſa fille à celui qui l'a épouſée depuis, (auquel il n'a pas donné les ſommes d'argent, dont il fait des Montagnes, & qui n'approchent pas à la moitié de ce que pluſieurs Financiers, voire de leurs Commis, ont fait deuant luy) & de ſes Baſtimens, comme ſi c'eſtoient les Palais du Soleil, qui toutesfois ſont ſi mediocres, & faits avec tant de langucur, que ie m'eſtonne de l'aueuglement, pour ne dire malice, de ce calomniateur, qui parle avec tant de certitude d'vne choſe que tout le monde void au contraite de ce qu'il aſſure, qui ne conſiſte qu'en de baſſes cours faites en quatre ans, & les fondemens d'un logis ſi modeſte, qu'il n'y a perſonne de la condition qu'il eſtoit auant que d'entret en charge, qui ne peult faire les meſmes entrepriſes, qui ne ſont point hors de la portée d'un homme qui a eu des charges, & emplois honnorables, comme de premier Eſcuyer de la grande Eſcurie, d'Ambaſſadeur extraordinaire en Angleterre, où il ſeruit ſi au gré du Roy en choſes tres-importantes, qu'il luy enuoya ſon Ordre, ce qui ne s'eſt iamais fait à nul autre François auparauant, afin qu'il cognuſt, & tous ceux qui ſont employez, que les recompensés honnorables & vtilés ne manquent point à ceux qui ſetont bien comme luy, qui n'a pas eu les peurs d'eſtre lapidé dans Paris, ainſi que les ſuffragans de cet écrivain ont voulu publier, pour l'auoir veu loger deux fois avec l'Oncle de ſon gendre, ſur ce qu'on auoit deſtendu ſon logis à cauſe de ſon voyage.

Et quel ſujet y a-il de craindre à ceux qui ſeruent fidellement dans les grandes charges, & dans vne ville ſi paſſionnée au Roy, où tout le peuple ſe ſetoit mettre en pieces, pluſtoſt que d'attenter choſe qui luy peult déplaire ? Et bien qu'il y ait force gens, qui peult-eſtre n'ont pas leur conte, & ſeroient bien aiſés qu'il s'en trouuaſt d'aſſez fols pour dans des extrauagances faire naiſtre quelque changement ; les temps ne comportent plus telles mauuaies rencontres : les influences malignes qui dominoient du temps

de ce desesperé Nauarrois & du fier Bourguignon ont changé & emporté avec elles cette fureur qui fit respandre tant de sang dans Paris, dont le peuple ne respire que l'amour & obeïssance pour son Roy, & de se sacrifier tous quand il en sera besoin pour son seruice; Ne leur attribuant point de part en ces plaintes qui sont en la bouche de plusieurs, & puisées de ce malheureux Libelle; que les armées sont supposées quant au nombre, n'y ayant pas la quarte partie de ce qu'on dit, qui est la douleur du pauvre peuple de se voir ruiner par des pretextes specieux, qui ne sont que pour couvrir le rauissement de leurs biens, & pour assouvir l'ambition & l'auarice de ceux qui gouvernent; Discours aussi plein de malignité que d'ignorance. Car premierement, ie diray que du temps du sieur de la Vieux-ville estans lors en pleine paix, la dépense de l'année precedente son esloignement monta trente-cinq millions, & si ie crois qu'il y auoit apporté tout le ménage qui s'y pouuoit desirer; comment, veu ce qui est auenu depuis, a-on peu faire sans surpasser, voire doubler, telle dépense? Et puis ces Censeurs sçauent-ils bien l'ordre que le Roy exerce pour se garantir de telles tromperies, & qu'ayant estably les prests à l'Infanterie, & augmenté les appointemens aux Capitaines, il ne se peut payer que les hommes effectifs, à peine de la vie des Commissaires, comme il s'est tousiours pratiqué dès le commencement de cette guerre, se voyant deux fois le mois le Roolle de route l'Armée, sans qu'on y puisse vser d'aucune fraude, avec ce qu'il est si vigilant & si versé en tout ce qui s'y peut faire contre son seruice, qu'on n'y sçauroit faillir deux fois sans qu'il s'en apperçoie: Et est si souuent parmy les troupes de pied & de cheual, les exerçant avec tant de bonté & de familiarité en toutes les manieres de combattre, qu'en moins d'un mois il ne peut manquer vn soldat, ou tué, ou blessé, ou malade, qu'il ne le cognoisse, avec vne memoire si heureuse, qu'en vn instant par vne reuë d'un controlle secret qu'il a, & qui tient tout le monde en ecruelle, il ne sçache le nombre à peu près de toutes les Compagnies de son Armée, cognoissant & nommant les Capitaines qui les tiennent ordinairement, ou fortes, ou foibles. Ceux donc qui parlent de ces suppositions d'hommes, monstrent bien qu'ils ont fort peu de cognoissance de ce qui se passe, & qu'ils s'en sont rapportez à ce qu'ils en ont songé, ou à ce que la fureur ou la trop grande credulité leur en a peu apprendre.

Mais ie ne m'estonne pas tant de cela, comme du changement

M. DC. XXX.

RESPONSE
A VN LIBELLE
CONTRE LES
MINISTRES
DE L'ESTAT.

des diſcours preſents à ceux qui ſe tenoient il y a dix ans, quand on voyoit l'orgueil des Rochelois, qui les auoit rendus inſupportables, pour tant de maux qu'ils auoient cauſez à la France; vn chacun ſouhaittoit au prix de la moitié de tout ſon bien, voir cette maudite ville renuerſée, dont la ſubſiſtence ne ſeroit iamais qu'vn renouuellement d'infortunes. Cela eſt arriué ſans venir à ces extremitez, avec la ruine entiere de toutes les villes qui leur reſtoient, & conſequemment de ce Party qui nous auoit affligé ſoixante ans durant. Au lieu de ſ'en reiouir, & d'en benir le Roy & ceux qui l'ont bien & fidellement ſeruy, on s'épand en iniures & en plaintes; Que le Peuple eſt accablé, ſurchargé, & qu'il n'en peut plus, par la mauuiſe conduite de ceux que ie ſçay qui le voudroient ſoulager de leur propre ſang, & les eſſets ſ'en verroient deſia ſans beaucoup de mauuiſes procedures qui ſont paru depuis peu, qui peut-eſtre ont volé ſi loin qu'elles ont eſté creuës, & ont empeſché que nous n'ayons eu la Paix, qui auoit eſté auparauant fort auancée. Et ſi ces Cenſeurs n'auoient vn mauuais deſſein, ils conſidereroient que dans les grandes dépenſes il ſ'eſt fait de grands gains, en ce que ce Party ſubſiſtant, il falloit le conſeruer paſſible à force d'argent, entretenir leurs places, payer leurs penſions, fortifications, Colleges & Miniſtres. Il falloit auſſi pour l'amour d'eux fortifier force places, tenir groſſes Garniſons, employer force argent, dont le Roy eſt exempt: Il eſt Maiſtre de ſes Salines, toutes occupées par eux, ou dont on ne ſe pouuoit que fort peu ſeruir ſans eux. On poſſede aujourd'huy & depuis vn an ſeulement toute cette grande eſtendue de pays qui eſt depuis le Roſne iuſques aux monts Pirenées. Nous eſtions auparauant dans vn perperuel tremble de nouueaux maux, ne pouuans eſtre aſſez de gens qui eternellement machinoient contre nous, ou de leur Chef ou avec les Etrangers. Auſſi-toſt qu'une Paix eſtoit faite, il falloit rentrer l'année ſuiuante à la guerre, comme les exemples n'en ſont que trop viſibles; noſtre mal eſtant comme celui de l'enfer qui ne finit iamais. Nous en ſommes deliurez, & ne reſte plus qu'avec patience & loiſir reparer ces ruines cauſées pour vn ſi grand bien. On le deſire, le Roy le promet, ſon Conſeil l'y conſorte, la neceſſité y eſt; & au lieu d'attendre l'eſſet de ſes bonnes intentions, & la fin de ces heureux commencemens dans l'Italie, qui ont deſia fait ſentir l'éclat & la puissance des armes du Roy, on ayme mieux crier du mal preſent, que de ſe reſiouir des victoires paſſées, & du bien que nous deuons eſperer pour l'adue-

nit: que par malice on nous veut empêcher de voir suivant le dessein de cet Ecrivain, qui comme les Seiches ne songe qu'à troubler l'eau de son ancre.

M. DC. XXX.
RESPONSE
A UN LIBELLE
CONTRE LES
MINISTRES
DE L'ÉTAT.

Et s'il a épargné le nom du Marechal de Schomberg, & qu'il se soit contenté de l'avoir compris dans le gros des Ministres qu'il a déchiré, ie ne l'impute pas à sa modestie; mais à sa lassitude; ayant tant travaillé contre ceux où sa haine l'avoit acharné, que ie croy qu'il est demeuré rectu, sans pouvoir plus rien dire. Et puis, que pouvoit-il ajoûter à tant de calomnies? Eust-il accusé son courage après cette bataille qu'il a gagnée si valeureusement contre les Anglois, estant allé à eux quasi à nage avec ce peu de gens desquels il les défit? tant de sieges où il s'est troué, & tant de charges honorables qu'il a exercées, font voir que c'est avec raison que le monde l'estime, & les Alpes teintes de son sang, publieront à jamais sa memoire; & feront souvenir tous les passans, combien il se montra genereux avec ces braves Marechaux de Crequy & Bassompierre, ses compagnons, qui tous ensemble quittans l'office de leur condition, se firent enfans perdus pour à la veüe de leur Maître, monstret qu'ils sçavoient commander & combattre.

Il faut expédier, & passer au second point.

Les Prinées, dit-il, doivent estre employez dans les affaires; Et cela n'est-il pas? Commander les armées comme ils ont tous fait; Avoit les plus beaux Gouvernemens du Royaume. Qu'il ne se prenne aucune resolution importante sans eux; Et avoit receu quatorze millions en leurs pensions ou dons en six années, durant la minorité du Roy: N'est-ce pas estre employez dans les affaires? Cet Ecrivain ne cherche pas à donner des avis, mais à semer le discord & le mécontentement dans les esprits des uns & des autres, afin de mettre toutes choses en confusion, sous pretexte d'y vouloir establir l'ordre.

Ce qu'il fait clairement voir sur le troisieme article, alleguant des Histoires, comme s'il avoit à combattre une négative de chose, qui ne sera jamais contestée quand nous aurons des Roys qui ne voudront se mêler de leurs affaires, & s'en remettront à autrui. Mais en ayant vu comme le nôtre, qui veut sçavoir & cognoistre tout, qui assiste perpétuellement dans les Conseils, & veut estre présent en toutes les resolutions qui se doivent prendre; telles allegations sont inutiles & mauvaises, puis qu'elles n'ont autre but que d'enflamer l'esprit de Monsieur contre les Ministres, comme s'ils estoient cause de son éloignement: ce que tant s'en faut qu'il soit, qu'au contraire ils n'ont jamais rien désiré avec plus de pas-

M. DC. XXX.
 RESPONSE
 A VN LIBELLE
 CONTRE LES
 MINISTRES
 DE L'ESTAT.

sion que de le voir content & satisfait à la Court : ce qui ne luy manquera iamais, en s'approchant du Roy, & luy monstrant le vouloir violenter, non par les plaintes, mais par la force de l'amitié, laquelle non seulement est capable de rauer les graces & faueurs de la terre, mais aussi celles du Ciel, qui se donnent à celuy qui a plus d'ardeur à les vouloir acquerir. On trouua bon pour son premier coup d'essay, luy faire commencer le siege de la Rochelle, & luy donner le commandement de l'Armée pour cét effect; à quoy il se porta avec tant de courage, que les gens de bien qui s'en souuiennent tremblent encore des perils où il se portoit rous les iours, s'estant veu plusieurs fois dans les commencemens des trauaux couuert de terre, des canonnades qui pleuuoient aurour de luy, sans que pourtant il en changeast de couleur, ny voulust discontinuer ses soins aux mesmes endroits.

Le Roy ayant pris sa place, comme voulant estre par tout, sans s'exempter d'aucune fatigue, avec vn corps de fer, qui ne peut souffrir l'oisiueré, donna sujet à son Frere de s'aller diuertir à Paris; d'où quelque temps apres on le voulut rappeler, & luy remettre l'Armée entre les mains: ce qu'il n'accepta pas, de déplaisir (comme lon croit) de n'auoir esté à temps pour se trouuer à la Bataille de Ré; & ne faut point douter qu'il n'eust tousiours semblables Commandemens, si nous auions vn Maistre moins belliqueux, & moins desireux d'acquerir de la gloire, de laquelle il luy fera tousiours part, sans vser de cette ceremonie du grand Roy François, qui enuoyoit son Fils au Camp d'Auignon, pour obeyr au Grand-Maistre de Montmorency, & le faisoit tenir debout derriere la chaire pendant qu'il tenoit le Conseil: Mais comme le mesme Roy faisoit, il luy donnera ses Armées à commander, ou ses Auant-gardes, quand il y sera en personne, comme il le fit à Renty & à Suze, & le fera scoir à ses costez dans ses Conseils, pour ne luy refuser aucune marque d'une vraye & parfaite amitié.

Pour les offenses supposées luy auoir esté faites sur le sujet de ce qu'il ayme, comme cét Ecriuain ne se declare point, & ne specifie pas ce qu'il veut dire, aussi ne luy peut-on faire response: estant d'ailleurs vne matiere qu'il faut reuerer avec le silence, avec ce que ie confesse ingenuement estre peu informé de cette affaire, n'en sçachant autre chose, que ce qu'on dit; Que la Royne Mere a esté piquée de l'opinion qu'elle a eüe au commencement qu'on le vouloit marier sans luy en parler, comme par forme de brauade, surquoy elle voyoit force menées

menées & pratiques; tous les iours des assemblées & des ba-
lets par l'entremise de plusieurs personnes, dont aucunes d'i-
celles estoient les principales parties pour l'en diuertir, lors qu'elle
le desiroit, suivant ce qui en auoit esté arresté par le feu Roy.

En dernier lieu, cet Ecriuain condamne par l'autorité des
Conciles, les Ecclesiastiques qui abandonnent l'exercice de leurs
charges.

Sa raison vaudroit contre les Euesques & les Curez qui doi-
uent residence; mais ceux qui n'en ont point d'obligation parti-
culiere, en quel Concile a-il trouué cette condamnation?

Ioas, dit l'Escripture, fit bien deuant le Seigneur tous les iours
que Ioïada le Grand Prestre l'enseignoit.

Moyse ordonna à Iosué de prendre le conseil d'Eleazar Pre-
stre.

Iosaphat gouuernoit ses Estats. avec ses Princes & Leuites.

Que reste-il plus? les Electeurs de l'Empire avec nos douze
Pairs sont la moitié Ecclesiastiques; les Cours Souueraines, les
Conseils des Roys, les Corps des Estats en sont partie compo-
sez: Tous les Royaumes estrangers ont eu cette pratique.
Nous voyons en tous les siecles des Cardinaux par tout employez
dans le Gouuernement; comme en France les Cardinaux de Laon,
d'Arras, Balluë, Saint Malo, d'Amboise, de Tournon, de Lor-
raine: en Espagne, les Cardinaux Albornos, de Mendoe, Xi-
menes, Granuelle. En Angleterre, le Cardinal Diorx. Qu'est-il
besoin d'exemples & d'Histoires? La sainte Escripture, & tout
l'Vniuers, tesmoignent qu'en tous les temps passez on en a vsc
ainsi. Et cet Ecriuain nous allegue au contraire, les Conciles qu'il
n'a iamais leuz, & que ie luy conseille d'estudier, au lieu d'em-
ployer si mal son temps en des calomnies honteuses, dont il ne
peut iamais tirer autre fruct que la malediction eternelle.

M. DC. XXXI.
RESPONSE
A VN LIBELLE
CONTRE LES
MINISTRES
DE L'ESTAT.



RELATION FIDELLE

DE CE QUI S'EST PASSE' EN ITALIE
en l'année mil six cens trente.

*Entre les Armes de la France , & celles de l'Empereur,
d'Espagne , & du Duc de Sauoye ,
jointes ensemble.*

M. DC. XXXI.



AR le Traicté fait à Suze l'an mil six cens vingt-neuf, entre le Roy & le Duc de Sauoye, ledit Duc est obligé de secourir Casal de viures & de munitions de guerre en payant, & de joindre ses armes à celles du Roy, lors que le Duc de Mantoüe aura besoin de defense pour la conseruation de ses Estats.

Au prejudice de ce Traicté, le Roy ne fut quasi pas party de Suze, que le Duc de Sauoye ne commençast à faire des trames secretes, pout de nouueau priuer le Duc de Mantoüe du repos qu'il deuoit auoir en ses Estats.

A son instigation, ou au moins selon son desir, peu de temps apres des troupes Allemandes entrent dans les Grisons, prennent & fortifient tous leurs passages, se saisissent de leur ville capitale, passent en suite en Italie, & attaquent le Duc de Mantoüe, au mesme temps que les Espagnols entrent aussi dans le Montferrat.

Le Roy voyant la nouuelle oppression de ce pauvre Prince, n'oublia rien de ce qui luy fut possible, pour la faire cesser par voye de negociation. Mais ne pouuant par ce moyen rien auancer à la iuste fin qu'il s'est tousiours proposée du repos de l'Italie; il se resolut d'enuoyer vne armée puissante, pour secourir le Duc de Mantoüe. La Republique de Venise, qui l'auoit desia puissamment assisté, prit la mesme resolution, selon qu'elle y estoit obligée par vne ligue faite exprés avec le Roy. Et d'autât que le Duc de Sauoye auoit signé la mesme ligue, outre vn autre Traicté particulier fait sur le mesme sujet entre le Roy & luy; sa Majesté le fit solliciter, & la Re-

publique s'employa vers luy, pour le porter à satisfaire à son obligation.

Comme les forces de sa Majesté sont esloignées de ses Estats, il promet toute facilité en cette entreprisede: Il assure qu'il joindra ses armes à celles du Roy, & fournira les viures necessaires pour l'accomplissement du dessein de sa Majesté.

Le Marechal de Crequy conuient avec luy de plusieurs poincts à ceteffect, & entre autres sur le sujet des viures, qu'il en donneroit en ses Estats autant qu'on en voudroit, pourueu qu'on luy en liurât pareille quantité à Nice, où il estoit aisé d'en faire venir de Marseille, & qu'on luy payât trois escus d'or pour la voiture de chaque charge.

Sur ce fondement on fait transporter à Nice quinze mille sacs de bled, & les Armes du Roy s'approchent d'Italie. Côme le Duc apprit qu'elles estoient desia auancées iusqu'à Lyon; il rend difficile, & presque impossible, ce qu'auparauant il auoit tesmoigné pouuoir exécuter avec facilité. Il fortifie la teste de Veillane du costé de Suze, pour estre en estat de leur empescher le passage s'il vouloit.

Il croyoit le Roy si necessité à ne se pouuoir passer de luy, qu'il se promettoit en tirer tous les auantages qu'il voudroit.

Tantost il propose la Paix à des conditions impossibles, & qui n'eussent esté bonnes que pour luy. Aussi ne la vouloit-il pas, mais bien allumer vne forte guerre entre la France, l'Empereur & l'Espagne, & demeurer simple spectateur en estat de iuger des coups, & prendre son temps de fauoriser qui bon luy sembleroit, selon qu'il l'estimeroit plus auantageux pour ses interets.

Le Cardinal de Richelieu le presse autant qu'il luy est possible de satisfaire à ce à quoy il est obligé par ses Traitez & ses promesses.

Il recule, il trouue des eschappatoites: aujourd'huy il demande vne chose, demain il en veut vne autre. On luy promet tout ce qu'il pouuoit desirer, mesme au delà de la raison.

Il veut qu'on luy entretienne grand nombre de gens de guerre, outre ce qui est porté par le Traitté de Suze.

On luy accorde l'entretien de cinq mille hommes de pied, & cinq cens chevaux.

Il demande qu'on oste les gens de guerre qu'on a mis au pont de Grefin. On consent encore à cette demande; & ce d'autant plus facilement qu'ils n'y estoient plus necessaires, veu qu'on ne les y auoit establis par le passé, que pour empescher les trames & les negociations que ledit Duc (au preiudice du seruice du Roy, & de la reconciliation qu'il auoit faite avec sa Majesté par le Traitté de Suze,) faisoit avec les Huguenots, qui depuis auoient esté reduits en leur deuoir.

M. DC. XXXI.

RELATION
FIDELLE DE CE
QUI S'EST PAS-
SE EN ITALIE
EN L'ANNEE
M. DC. XXXI.

Mais deux poinçts empeschent principalement qu'il ne ſoit content, & que le Cardinal qui ſçauoit les intentions de ſon Maiſte ne puiſſe conuenir avec luy. L'un, qu'il a deſſein d'obliger le Roy à ne finir iamais la guerre qu'après la conqueſte entiere du Duché de Milan : l'autre, que ſous pretexte d'une diuerſion il veut attaquer les Genoïs au meſme temps que les armes du Roy entre-ront dans le Milanois.

On luy repreſente que la raiſon & la prudence ne pouuoient permettre ce qu'il deſiroit. Qu'on n'eſtoit venu que pour la deſenſe du Duc de Mantoue : mais que ſi elle contraignoit d'entter dans les Eſtats d'Eſpagne, le Roy eſtoit reſolu de ne rendre iamais ce qu'il y acquerroit. Que pout ce qui eſtoit de Genes, ſa Maieſté moyenneroit qu'il receut ſatiſfaction avec le temps, & ſe rendroit garand que cette Republique ne feroit aucunes entrepriſes contre luy, pendant que les forces de France ſeroient en Italie.

Quoy qu'on luy die, il ne peut depouiller l'apprehenſion qu'il a, qu'après qu'on aura commencé la guerre on ne faiſſe promptement la Paix; & cette conſideration l'empêche de contenter ſa Maieſté, & ſe joindre à la iuſte deſenſe du Duc de Mantoue.

Il eſt impoſſible de repreſenter les diuers moyens dont il uſe, pour contraindre les Armes du Roy à venir à ſes fins.

On auoit fait diuers Traitez avec luy pour les viures neceſſaires à leur ſubſiſtence, mais il n'en execute aucun. Il promet tout, & ne tient rien. Il ne veut pas ſeulement permettre qu'on achete des bleds de pluſieurs marchands qui en veulent vendre en ſes Eſtats. Il fait emprisonner ceux qui ont fait de tels marchez, auſſi toſt qu'il en a cognoiſſance. Il fait encore le ſemblable d'un marchand, avec lequel on auoit fait prix de la voiture des bleds qu'on auoit fait venir à Nice avec ſon conſentement. Ainſi il ne veut, ny fournir des viures, ny permettre qu'on en trouue en ſes Eſtats, ny qu'on aye moyen de ſe ſeuir de ceux qu'on a fait apporter de France.

Nonobſtant tous ces manquemens, il pretendoit faire paſſer l'armée du Roy au Monteferrat, où ſa penſée eſtoit de l'embarquer ſans viures, pour la tenir à ſa mercy entre les forces d'Eſpagne, de l'Empereur, & les ſiennes.

Le Cardinal de Richelieu cognoiſſant ſon deſſein, ſe reſolut de ſ'auancer à Cazelette, afin qu'eſtant plus proche du cœur de ſes Eſtats, la conſideration & la crainte des Armes du Roy le portait à ne les contraindre pas de faire quelque entrepriſe à ſon prejudice contre leur premiere intention. On n'oublie rien de ce qui ſe peut pour le perſuader d'accomplir ſes paroles.

Le Duc au cōtraire presse le Cardinal de partir de Cazelette, & passer au Môtferrat. Le Cardinal luy declare qu'il ne le fetoit point qu'il n'eust les viures qu'il luy auoit promis, & qu'il ne leuast aux armes du Roy les jalousies que iustement elles deuoient prendre de son procedé.

M. DC. XXXI.
RELATION
FIDELLE DE CE
QU'IL S'EST PAS-
SÉ EN ITALIE
EN L'ANNEE
M. DC. XXXI.

Pour cét effet ledit Cardinal enuoye les sieurs de Toiras Marechal de Camp, & d'Hemery Intendant des Finances le trouuer à Riuele, où il estoit, pour le prier de l'un & de l'autre.

Il répond diuerfement. Tantost il se met en colere, iusqu'à venir aux rodomontades. Par apres il s'adoucit, & promet en termes generaux ce qu'on demandoit, sans se disposer à aucune chose qui en fust voir l'execution. Le Prince mesme visite le Cardinal, & luy promet en termes exprés de leuer les ombrages que Veillane luy pouuoit & deuoit donner. On en auoit quelque creance : mais on vid bien tost l'effet de ses paroles, veu que le lendemain le Duc fist venir les troupes qu'il auoit à Veillane. Il assemble toutes ses forces, prend deux grands logemens qui sont sur la riuere de la Douaire, par lesquels seuls il estimoit que les armes du Roy peussent aller à luy ; met des corps de garde sur les guez de la riuere, & tient iour & nuit grand nombre de gens de pied & de cheual entre Cazelette & Riuele, où il auoit toute son armée. Comme il eut ainsi disposé ses affaires, il retira des Commissaires qu'il auoit establis pour faire fournir des viures à l'armée du Roy pendant son passage.

Ainsi il falloit s'auancer à Casal, sans y auoir les viures qu'il deuoit fournir en contre-eschange de ceux qu'on luy auoit donnez à Nice, ou reculer à Suze, ou petir par la necessité.

Le Cardinal voyant les inconueniens qui pouuoient attriuer d'une trop grande patience en ceste occasion, iugeant aussi qu'il n'estoit pas honnorable aux armes du Roy que le Duc de Sauoye témoignast vouloir & pouuoir les contrecarrer : il resolut avec les Lieutenans generaux, Duc de Montmorency, & principaux Officiers de l'Armée de se mettre en estat de prendre le passage apres luy auoir demandé, & de suyure les ordres precis que deux iours auparauant il auoit receus du Roy d'attaquer les Estats du Duc de Sauoye, s'il ne vouloit satisfaire aux Traictez qu'il auoit passez avec sa Majesté à Suze. Pour cét effet il enuoya querir l'auantgarde de l'armée du Roy, qui estoit logée dans le Montferrat à six grandes lieues de luy, où le Marechal de Crequy l'auoit fait auancer, parce qu'il esperoit que le Duc de Sauoye agiroit sincerement avec sa Majesté, & qu'ainsi les forces du Roy auroient lieu d'aller sans delay s'opposer directement au mal qu'on vouloit faire aux Estats du Duc de Mantouë.

Ceste auant-garde estant rapprochée, le Cardinal donna rendez-

M. DC. XXXI.

RELATION

FIDELLE DE CE

QU'IL S'EST PAS-

SÉ EN ITALIE

EN L'ANNEE

M. DC. XXX.

vous à toutes les troupes de l'armée la nuit du 18. au 19. Mars, auprès d'un lieu où il y auoit deux guezz, qu'il auoit fait reconnoistre le iour auparauant, & assez de place pour mettre en bataille vne partie des forces du Roy.

On deuoit à la pointe du iour mettre six canons sur le bord de la riuiera, en deux lieux recognus à cét effet, & à la faueur d'iceux, qui eussent tenu les troupes du Duc vn peu éloignées, la Cauallerie eust passé en escadrons à gué: & ayant pris son champ de bataille, l'Infanterie eust filé sur vn pont préparé à cét effet. En suite dequoy apparemment le Duc de Sauoye n'eust pas fait ses affaires.

Deuant que de tenir par force le passage, on auoit dessein d'enuoyer vn Gentilhomme au Duc de Sauoye, pour luy représenter les inconueniens qui pouuoient arriuer à l'armée du Roy au lieu où elle estoit, le tort qu'il se faisoit en témoignant qu'il vouloit y opposer ses forces, le prier de ne le pas faire, & luy dire ouuertement, qu'au cas qu'il n'accordast pas le passage, on estoit resolu de le prendre: Le sieur de Cominge Capitaine des Gardes estoit destiné à cét effet. Le iour estant venu, on s'aperceut que l'armée du Duc de Sauoye s'estoit retirée la nuit dans Thurin avec luy, & que la campagne estoit libre. Cela estant on fist passer la Cauallerie aux guezz comme on l'auoit projeté, & l'Infanterie à l'un des Ponts, que le Duc auoit pris pour fermer le passage.

Il est impossible de représenter le mal que souffrit l'armée du Roy ceste journée; iamaïs on ne vid vn rel temps. Il auoit fait le iour auparavant le plus beau du monde, il sembloit que l'Esté fust venu: Mais sur les trois heures apres minuit il vint vne pluye, neige & gresle, le tout si extraordinairement, qu'il n'y auoit personne qui ne fust mouillé depuis la teste iusqu'aux pieds: ce qui n'empescha pas les pauures soldats (reduits à telle extremité qu'il en mourut de froid) de faire gayement leur deuoir. Dieu permit que le temps s'estant mis au beau sur l'apresdinée, & le logement de Riuele estant bon, les soldats qu'on fit séjourner vn iour pour les raffraichir, sans leur épargner le vin & la viande, qui leur furent distribuez avec ordre, ne penserent plus aux incommoditez passées.

Aussi tost que l'Armée du Roy eut passé la riuiera, le Cardinal enuoya le sieur Seruien Intendant de la Iustice en icelle vers le Duc de Sauoye, pour luy dire que rien ne l'auoit contraint de prendre le passage, que l'obligation qu'il auoit à ne laisser pas perir l'Armée du Roy. Qu'il n'auoit pour le present autre dessein, que de la mettre en lieu où elle peust viure commodément. Que cela n'empescherait point, s'il vouloit, qu'ils ne vescuissent en bonne intelligenc-

ce: mais que s'il ne l'estimoit pas à propos, il se gouverneroit selon que son procédé luy en donneroit sujet. Il ne voulut pas voir ledit Seruien, ny permettre qu'il vist Madame, ny le Nonce, ny l'Ambassadeur de Venise.

M. DC. XXXI.
RELATION
FIDELLE DE CE
QVI S'EST PAS-
SE' EN ITALIE
EN L'ANNEE
M. DC. XXXI.

Le lendemain ledit Cardinal y renuoya encore, non plus pour parler au Duc, mais pour auoir la permission de rendre compte à Madame de ce qui s'estoit passé, & en instruire le Nonce, & l'Ambassadeur de Venise. Il refusa encores la priere qui luy fut faite sur ce sujet: mais sur le soir il enuoya vn Trompette au Cardinal, pour luy dire que s'il vouloit donner vn passeport pour vn des siens, il enuoyeroit traicter avec luy. Le Cardinal accorda sa demande, & deliura promptement son passeport, dont il ne vid depuis aucun effet. Cependant les grandes Armées ne deuant iamais perdre temps, ledit Cardinal fist auancer celle du Roy droit à Pignerol, pour ouuir les passages des Alpes, & oster les bartieres qui empeschoient que la France n'eust libre communication avec l'Italie, & se mettre en estat qu'il peust receuoir du Dauphiné les viures qu'il y auoit fait amasser pour l'Armée du Roy. Ce qui succeda heureusement.

La place fut inuestie le 20. Mars sur les six heures du soir, par le Maréchal de Crequi qui menoit l'auantgarde.

Le Cardinal y estant arriué le 21. à quatre heures, fist travailler avec vne telle diligence toute la nuit, que le lendemain à dix heures trois canons furent en estat de faire breche sur le bord du fossé. Ce qui porta ceux de la ville (qu'on fist sommer au mesme temps) à se rendre, & se garentir par ce moyen de la rigueur des Armes de sa Majesté.

Le mesme iour on attaquâ le Fort de la Perouse, qui se rendit à composition, par le moyen dequoy le passage des viures qui venoient de France fut ouuert.

Cependant le Gouverneur de Pignerol s'estant retiré dans la Citadelle avec 400. Valsiens qui estoient en garnison, & 300. des sujets de son Altesse, on fut contraint de l'assiéger. Les trenchées furent ouuertes le 23. & les travaux auancez avec telle diligence, que la veille de Pasques on fut attaché à vn des bastions de la Citadelle, auquel on commença à faire deux mines. Ceux de dedans se sentans pressés, & voyans de leurs yeux vne circonuallation parfaite de la Citadelle, & en outre vn camp retranché avec des lignes, redoutes & forts, en sorte que les puissances d'Espagne, de l'Empire, & du Duc de Sauoye, qui estoient jointes ensemble, n'eussent peu les secourir, aimèrent mieux se rendre par capitulation, que d'attendre la rigueur des Armes du Roy qui leur estoit ineuitable.

M. DC. XXXI.
RELATION
FIDELLE DE CE
QUI S'EST PAS-
SE' EN ITALIE
EN L'ANNEE
M. DC. XXX.

Ainsi ce ſiege finit le propre iour de Paſques, iour heurteux aux François en Italie, pour y auoit gagné les batailles de Serifolles & de Rauennes.

Auſſi toſt que la ville & Citadelle de Pignerol furent priſes, le Marquis de Spinola & le Duc de Sauoye, qui iuſques-là n'auoient point voulu preſter l'oreille à aucune condition de Paix raifonna-
ble, firent clairement entendre par les Miniſtres du Pape, meſme par la bouche de Monſieur le Legat, que pourueu qu'on vouluſt rendre ceſte place, ils ſe porteroient à toutes ſortes de conditions raifonnables pour la Paix.

Le Cardinal de Richelieu, qui ſçachant les intentions de ſon Maiſtre ne deſiroit autre choſe que la Paix, reſpondit qu'il eſtoit impoſſible qu'il euſt le pouuoir de reſtituer Pignerol, puis que ſa Maieſté ne pouuoit encore en ſçauoir la priſe; mais qu'il pouuoit bien aſſeurer que le Roy ne vouloit pas s'agrandir des dépouilles de Monſieur de Sauoye. Qu'il ſe promettoit d'eſtre bien-toſt auprès de luy qui ſ'auançoit vers Lyon, & que lors il ſe faiſoit fort de faire voir par eſſet, que la reſtitution de Pignerol n'empêcheroit point vne bonne Paix.

Le Cardinal ne fut pas pluſtoſt auprès du Roy, que le ſieur Mazarin y vint pour ſçauoir l'intention de ſa Maieſté, qui apres ſeſtre plaint du procédé que le Duc de Sauoye auoit gardé avec luy, ne fiſt aucune difficulté de promettre la reſtitution de Pignerol, & de tout ce qu'il tenoit des Eſtats dudit Duc, pour vn ſi grand bien que le repos de l'Italie, & de toute la Chreſtienté.

Le Mareſchal de Crecy, les ſieurs de Bullion, de Châteauneuf, & Bouthillier, furent nommez Commiſſaires, pour avec le ſieur Mazarin, qui ſçauoit l'intention des Miniſtres de l'Empereur, d'Eſpagne, & du Duc de Sauoye, dreſſer des Articles auxquels toutes les parties pouſſent condeſcendre, & le peuſſent faire par raiſon.

Le Cardinal de Bagny y trauailla coniointement avec eux. Il en fut fait vn projet ſi raifonna-
ble, que le ſieur Mazarin ne croyoit pas qu'il ſ'y peuſt trouuer difficulté. Il partit le 16. Iuin d'An-
necy avec ce projet, & promit d'en faire auoir reſponſe quinze iours apres.

Nonobſtant ces eſperances & ces promeſſes, quarante iours ſe paſſerent ſans qu'on euſt aucune reſponſe de ſa part. Au bout de ce temps il reuint luy-meſme, pour dire que depuis qu'il auoit veu le Roy, le Marquis Spinola ſ'eſtoit embarqué au ſiege de Cazal, qu'il eſperoit emporter en quarante iours. Qu'en vn mot il ne faiſoit

faisoit point de responce sur les Articles de la Paix, parce que Colalte, ledit Spinola, & le Duc de Sauoye n'auoient point voulu luy en rendre: mais qu'ils la luy promettoient dans peu de iours, ayant arresté qu'ils s'assembleroient à cét effet.

Que voyant leurs longueurs, il estoit venu seulement pour témoigner qu'il n'auoit pas tenu à luy qu'il n'eust rapporté vne bonne resolution, comme il l'auoit promis sur la parole que luy en auoient donnée ceux qui la deuoient prendre. Qu'il auoit aussi desiré par ce second voyage s'éclaircir de quelques adoucissements qu'il auoit pénétré pouoir grandement contenter les interessez & faciliter la Paix.

Sa Majesté luy fit cognoistre, que les ennemis auoient tort d'vser de ces remises. Que c'estoit à son grand regret, que pour ne vouloir pas conclure vne Paix, ils l'auoient contraint d'entreprendre la conqueste de la Sauoye, & luy auoient donné assez de temps pour s'en rendre maistre. Que l'heureuse issue qu'il auoit eue de ce dessein ne l'empeschoit pas de desirer la Paix aux mesmes conditions qu'il auoit fait auparauant.

Pour luy faire voir l'effet de ses paroles, elle trouua bon qu'on luy donnast éclaircissement & satisfaction sur ce qu'il desiroit. Il s'en retourna avec intention & esperance, selon qu'il témoigna, de rendre responce dans huit ou dix iours au plus tard. Cependant il demeura encore vn mois, durant lequel Mantouë fut prise, & le siege de Casal fort auancé.

Au bout de ce mois il reuint dire qu'il n'auoit peu encores tirer aucune responce, & que les interessez ne s'estoient pas encores assemblez, mais qu'ils le seroient dans six iours, & feroit sçauoir sans plus manquer vne dernière resolution trois iours apës leur entreueuë. Que ce troisieme voyage ne seroit pas inutile, si on vouloit retrancher du projet qu'on luy auoit donné certaines conditions qui déplaisoient à l'Empereur, touchant l'interuention qu'on demandoit de diners Princes pour la seurété de la Paix.

Afin que rien n'empeschast vn si bon œuvre, au lieu qu'on desiroit auparauant vne ligue de plusieurs Princes obligez à maintenir Monsieur de Mantouë en ses Estats, qui fussent caution de la Paix, ce qui sembloit interesser aucunement la dignité de l'Empereur, on se contenta qu'il luy pleust seulement conuier lesdits Princes à la defense du Duc de Mantouë lors qu'il en auroit besoin: & l'Article en fut couché selon qu'on l'auoit tousiours desiré de sa part.

On repassa encore sur tout le Traicté, en sorte que ledit Mazatin ne iugcoit pas qu'on y peust trouuer à redire.

M. DC. XXXI.
RELATION
FIDELLE DE CE
QVI S'EST PAS-
SÉ EN ITALIE
EN L'ANNEE
M. DC. XXXI.

M. DC. XXXI.

RELATION
FIDELLE DE CE
QVI S'EST PAS-
SE EN ITALIE
EN L'ANNEE
M. DC. XXX.

S'en eſtant retourné il depeſcha le iour qu'il auoit promis, pour faire ſçauoir qu'il ne pouuoit plus excuſer les remiſes de ces Meſſieurs, qui ne ſ'eſtoient point aſſemblez.

Six iours apres le Comte Colalte arriua au lieu où eſtoit le Duc de Sauoye, & n'oublia pas à publier que la priſe de Mantouë n'empêcheroit pas la Paix, & que l'Empereur vouloit bien reſtituer ceſte place. Mais Spinola ne vint pas, ains demeura au ſiege de Caſal, où le ſieur Mazarin alla en diligence de la part du Duc de Sauoye, pour le preſſer d'entendre à la Paix, & luy faire cognoiſtre que le dit Duc eſtoit obligé de ſ'y porter, puis qu'on luy vouloit rendre ſon bien.

Spinola demanda, que pour la reputation de ſon Maïſtre on depoſaſt la ville de Caſal entre ſes mains, le ſieur de Têras & les autres François ſe retirans dans la Citadelle. Et afin qu'on ne creuſt pas qu'il euſt autre deſſein que ſortir honnorablement de ceſte affaire, il propoſa donner ſon fils pour oſtage & ſeureté de la reſtitution qu'il feroit de la ville de Caſal quinze iours apres qu'il l'auroit receuë. Pour faciliter ſon deſſein, il promettoit auſſi qu'en meſme temps on rendroit la ville de Mantouë au Duc, qui par ce moyen ſeroit aſſeuré de tous ſes Eſtats.

Le Roy qui n'a iamais eu autre but que le repos de l'Italie, & la conſeruation des Eſtats du Duc de Mantouë, voyant que par ce moyen il viendroit à ſes fins, accorda la propoſition du Marquis Spinola, & enuoya pouuoir à ſes Lieutenans généraux en Italie; d'entendre & conclure le Traicté propoſé.

Comme le Marquis ſçeut qu'on ne ſ'eſloignoît pas de ce qu'il auoit deſiré, il dit que depuis auoir fait ceſte ouuerture, le Roy Catholique luy auoit oſté le pouuoir de faire la Paix; & pour iuſtifier ſon dire monſtra vne lettre d'Eſpagne, qui portoit ces mots, *La eſperienſia moſtra que el hauer vos facilitado tanto la paz, ha eſtorbado la eſſeſtuacion della, y aſſy os ordenamos y mandamos que oygaís lo que ſe os dira á cerca della, para darnos quenta de todo, ſin concluir nada.*

Et au lieu de ceſte propoſition, qui aſſeuroit la Paix par le depoſt qu'on euſt fait de la ville de Caſal entre ſes mains, il veut qu'on luy remette ceſte place, ſans eſperance de reſtitution ny apparence de Paix. Il veut qu'on la luy remette pour la ſeule gloire, ne pouuant ſouffrir que le Comte Colalte ait ſurpris Mantouë par ceux qui eſtoient ſous ſa charge contre toute ſorte d'apparence, & qu'en quatre mois il n'ait peu par force ſe rendre maïſtre de Caſal, qu'il auoit aſſuré ne pouuoir reſiſter que quarante iours à ſes Armes.

Ceſte propoſition fut jugée ſi déraiſonnable & ſi iniurieuſe par le

Comte Colalte & le Duc de Sauoye, que pour euitier l'entiere rupture qu'elle deuoit produire, ils firent proposer par Mazarin vne suspension de huit iours, à la charge que les Armes du Roy ne passeroient point le Po du costé du Milanois, & que les leurs ne le passeroient point aussi du costé de la France, donnant esperance que dans ce temps ils forceroient Spinola à se porter à la Paix, luy faisant clairement entendre, que puis que l'Empereur & ledit Duc, qui seuls estoient interessez en ceste affaire, y trouuoient leur satisfaction, il n'estoit pas raisonnable que les Espagnols, qui ne vouloient paroistre qu'auxiliaires en ceste occasion, empeschassent vn si bon effet pour vne jalousie; & que partant s'il ne vouloit se porter à la Paix, ils la concludroient sans luy.

Ceste ouuerture fut acceptée par ceux qui commandoient les Armes du Roy en Piedmont.

Au bout de deux iours Mazarin les reuint trouuer, pour leur dire que le Duc de Sauoye ne desiroit plus ceste suspension, si on ne luy remettroit la ville & les retranchemens de Veillane que le Marechal de Schomberg auoit pris, & si pendant ladite suspension on ne mettoit des viures dans le Chasteau pour autant de temps qu'elle durerait; à condition que si les affaires ne s'accommodoient dans huit iours la place seroit remise entre les mains dudit sieur Marechal. Il vouloit encores qu'on permist à son Armée de passer le Po vers la France, & que la nostre se retirast dans certains lieux pestiferrez, où elle n'eust iceu subsister, tant à cause des maladies, que parce aussi que tous les bleds en auoient esté mangez.

On respondit, que bien qu'on ignorast les raisons d'vn tel changement, on se retireroit volontiers de Veillane, encores que le Chasteau ne peust resister plus de six iours aux Armes du Roy, pourueu que l'armée des ennemis se retirast pareillement de deuant Casal, qu'on y mist des viures pour autant de temps que dureroit la suspension, & que le Duc de Sauoye donnast des assurances vallables, que dans la fin de ladite suspension il se ioindroit absolument aux Armes du Roy, si ses collegues n'acceptoient la Paix aux conditions, dont luy-mesme demeueroit d'accord.

On adiousta, que le moyen d'interrompre, & non pas de faire vne suspension estoit d'approcher les Armées de deux ou trois mil l'vne de l'autre, sans riuere entre-deux, parce qu'il estoit difficile d'empescher en tel cas qu'elles vinsent aux mains: mais que ceste difficulté se surmonteroit aisément par le naturel des François, qui n'apprehendoient pas telles rencontres.

Mazarin sen retourna avec ceste resolution, témoignant estre bien

M. DC. XXXI.
RELATION
FIDELLE DE CE
QUI S'EST PAS-
SE' EN ITALIE
EN L'ANNEE
M. DC. XXX.

fâché du procédé des ennemis, qui s'excusoient les vns sur les autres pour ne faire aucune responſe, & qui en ce faiſant oſtoient tout moyen de traiter la Paix au grand déplaiſir du Pape, qui deſiroit paſſionnément voir les troubles de l'Italie heureuſement pacifier.

Deux iours après il fit ſçauoir que le Comte Colalte n'auoit plus pouuoir de traiter la Paix : Qu'il auoit receu ordre de l'Empereur de ne conclure aucun Traicté, parce qu'il ſ'en eſtoit ouuert vn à Raſiſbonne, entre les Miniſtres de l'Empereur & le ſieur de Leon Ambaſſadeur de France.

On reſpondit que ledit Ambaſſadeur n'auoit eu iuſqu'alors autre pouuoir, que de iuſtifier à l'Empereur, & à tous les Princes qui ſe trouueroient à la Diette, les bonnes intentions du Roy, & faire cognoiſtre que ſa Maieſté ne vouloit point ſ'enrichir des dépouilles d'autrui, ny augmenter ſes Eſtats par la diminution de ceux des Princes d'Italie. Mazarin fit ſçauoir en ſuite, qu'il eſtimoit à propos de penſer à vne ſuſpenſion generale, qui aſſeurast Caſal & Veillane tout enſemble.

On ne refuſa pas ceſte ouuerture : mais bien deſira-on en voir plus d'effet que des autres, qui toutes auoient eſté vaines.

Au meſme temps arriua la priſe du Chateau de Veillane par le Mareſchal de Schomberg, qui emporta ceſte place d'importance en neuf iours. En ſuite dequoy on n'entendit plus parler de negociation iuſqu'au 27. Aouſt, où les ennemis deſireux de ralentir le cours des Armes du Roy, qui ſe préparoient au ſecours de Caſal, & de gagner par art ce qu'ils craignoient ne pouuoir cōquerir par force, demanderent de nouueau Trefue de douze iours entre les Armées qui eſtoient en Piedmont, faiſant eſperer qu'elle en produiroit vne generale, qui ſuſpendroit le ſiege de Caſal, & donneroit temps d'attendre des nouuelles d'Alemagne, où ils diſoient que la Paix ſe deuoit conclure.

Les Generaux de l'Armée du Roy accorderent la Trefue pour ſix iours, & conſentirent qu'elle fuſt de douze, pourueu qu'elle fuſt ſuyuie de la generale, qui deuoit comprendre Caſal. Ainſi ils ſe porterent franchement à tout ce qui deuoit produire & faciliter vne bonne Paix, & euterent autant qu'ils peurent, ce qui ſembloit n'auoir autre fin que la perte de Caſal, par ruse & par tromperie.

Pendant la Trefue de ſix iours arriuerent des lettres du ſieur de Toiras aux Lieutenans generaux de l'Armée du Roy, qui portoient en termes expres, que la peſte eſtoit ſi grande dans la ville de Caſal, & les auoit reduits à vn ſi petit nombre d'habitans & de ſoldats,

qu'ils estoient hors de moyen de pouuoir continuer leur gatte, & la defense de la place, dont il estoit contrain de quitter les dehors. Qu'il leur auoit desia escrit, qu'il n'auoit des viures que iusques au vingt-cinquierme Septembre, mais qu'il craignoit bien d'en auoir de reste, tant on l'attaquoit viuement, les ennemis estans desia arrachez au bastion de la Citadelle. Qu'il les coniueroit de prendre leurs mesures sur ce pied. Et finissoit l'une des lettres, leur disant qu'il leur escriuoit la larme à l'œil, & les assureoit que Casal estoit perdu & pris, s'ils ne prenoient vne prompte resolution de le secourir.

Au mesme temps Mazarin proposa vne Trefue generale à des conditions fort dures, puis qu'elles obligeoient à remettre la ville & le Chasteau de Casal entre les mains des ennemis, à condition, que si depuis le vingt-sixiesme Octobre, où la Trefue finiroit, iusqu'au premier Nouembre, on pouuoit secourir la Citadelle, en sorte que l'Armée du Roy ne fust point empeschée par les forces d'Espagne, de communiquer avec ceux qui estoient dedans, le Marquis Spinola rendroit la ville & le Chasteau; Comme aussi si ladite Citadelle ne pouuoit estre secouruë, elle seroit remise entre ses mains.

Pour adoucir l'amertume de ces conditions, on assure que moyennant cette suspension generale la Paix se feroit infalliblement: Que le Prince de Piedmont ne desiroit la remise de la ville & du Chasteau de Casal, que pour auoir lieu de reduire les Espagnols à la Paix: & que pour le tesmoigner ledit Prince de Piedmont promettoit, Que si dans la fin de la suspension la Paix ne se concludoit, selon le projet qu'on luy auoit fait voir de la part du Roy, duquel il demeueroit d'accord, il se ioindroit aux Armes de sa Majesté pour le secours de Casal.

Ces Messieurs voyant l'extremité où le sieur de Toiras representoit Casal, & l'assurance qu'on donnoit pour le Prince de Piedmont, estimerent deuoit accepter la Trefue, proposée & pouruiue par Mazarin. Et de fait, ils la consentirent sans attendre les Ordres du Roy sur ce sujet, parce qu'ils ne iugeoient pas auoir temps de le faire.

Pendant la Trefue, le Marechal de Schomberg sollicita autant qu'il pût l'exécution des paroles du Duc de Sauoye, qui l'obligeoient formellement, ou à faire conclure la Paix, ou à se tourner du costé du Roy: mais il ne pût auoir aucun effet de l'un ny de l'autre.

Il fut fait diuers voyages vers ledit Marechal, pour luy persuader par plusieurs raisons, que la jonction du Prince de Piedmont

M. DC. XXXI.
RELATION
FIDELLE DE CE
QUI S'EST PAS-
SÉ EN ITALIE
EN L'ANNEE
M. DC. XXX.

estoit inutile aux Armes de sa Majesté en l'estat auquel il estoit. Mais il fit clairement cognoistre à celuy qui auoit ce dessein, que ses raisons ne pouuoient estre bonnes, puis qu'elles n'auoient autre fin que d'excuser le Duc de l'exécution de ses paroles, dont luy-mesme auoit esté porteur.

Mazarin proposa en suite audit Marechal d'apporter du changement à quelques Articles de la Paix, dont il ne s'esloigna point, pourueu qu'on ne touchast pas à la substance des essentiels.

Vne autrefois il luy dit, que le pouuoir qu'auoit le Comte de Colalte de traiter la Paix auoit esté reuoké de nouveau, sur ce que le sieur de Leon consentoit à des conditions plus aduantageuses, que celles qui estoient proposées en Italie.

Le Marechal respondit, que cela ne pouoit estre. Que le sieur de Leon, qui n'estoit allé en Allemagne que pour faire voir clairement la iustice du procedé du Roy aux affaires d'Italie, auoit bien consenty par la priere des Electeurs à entrer en negociation, & voir si suiuant les assurances qu'on luy en donnoit la Paix se pourroit conclure de delà, aux mesmes conditions qui estoient proposées en Italie. Que le Roy luy en auoit enuoyé pouuoir depuis son arriuée à Ratisbonne, sur ce qu'il auoit escrit à sa Majesté, que tout le College des Electeurs le desiroit ainsi passionnément : mais que cette negociation n'empeschoit pas celle qui se faisoit en Italie : au contraire, qu'il auoit aduis dudit sieur de Leon, que le pouuoir de Colalte estoit continué, & que les Ministres de l'Empereur luy auoient fait entendre, que si le Traicté qui estoit commencé en Italie se paracheuoit, il auroit lieu au preiudice de celuy d'Allemagne, quand mesme ils seroient tous deux concluds en mesme iour.

Ces veritez & ces raisons estant inutiles, il n'y eut plus lieu de douter que les ennemis n'eussent mis en auant tout ce qu'ils auoient dit pour gagner temps, & attendre les pluyes de l'Automne, beaucoup plus puissantes pour empescher le secours de Casal, que l'effort de leurs armes.

On fut du tout esclairey de leur dessein, lors que les depeschés dudit sieur de Leon apprirent, qu'apres les grandes esperances qu'on luy auoit données en Allemagne de venir à vn bon Traicté, on luy proposoit des conditions si déraisonnables & si iniustes, qu'il n'estoit pas possible de les entendre, sans estre touché d'une iuste indignation.

Au lieu qu'on auoit tousiours esté d'accord qu'en signant vn Traicté de Paix l'innestiture seroit actuellement donnée au Duc

de Mantouë, l'Empereur ne veut plus en user ainsi : mais bien la promettre seulement, & que les parties interessées, le Duc de Sauoye, la Duchesse de Lorraine, & le Duc de Guastelle iouissent actuellement de la part qu'il luy plaira leur donner sur les biens du Duc de Mantouë, auant que ladicte inuestiture luy soit deliurée. Ce qui seroit vn honneste moyen de despoüiller actuellement ledit Duc de Mantouë d'une partie de ses Estats, sous le titre d'un accord, & le tenir priué du reste, tant que bon sembleroit à ses ennemis, qui ne manquent pas d'inuentions & de subtilitez pour embarrasser les affaires.

M. DC. XXXI.
RELATTON
FIDELLE DE CE
QVI S'EST PAS-
SE EN ITALIE
EN L'ANNEE
M. DC. XXXI.

L'Empereur veut iuger lesdits partages ainsi qu'il luy plaira, comme si le Traitté fait entre le Roy & le Duc de Sauoye, pour le sujet de ce que doit auoir ledit Duc au Montferrat, ne deuoit plus auoir de lieu, bien que ses Ministres en Italie en soient tous-
jours demeurez d'accord.

Il veut non seulement donner plus au Duc de Sauoye, que ce dont il est conuenu luy-mesme, pour l'obliger aux despens d'au-
truy : mais en outre il pretend que ses Ministres en Italie auront le pouuoir de decider la nomination & eualuation des lieux qui doiuent estre donnez audit Duc. Ce qui ne se peut, non seule-
ment sans faire tort au Roy, au iugement duquel les Ducs de Sa-
uoye & de Mantouë se sont soumis par Traitté authentique-
ment passé : mais en outre, sans mettre cét affaire en estat de n'en
voir iamais la fin.

On fait interuenir vn Agent de la Duchesse de Lorraine, qui declare ouuertement, que sa Majesté ne veut plus que ses preten-
tions soient iugees par l'Imperatrice, & la Reine Mère du Roy,
Sœur & Tante de ladicte Duchesse. Il fait semblant de s'en vou-
loir remettre aux Electeurs de Mayence & de Treues. Mais ces
deux Princes iugeans que l'Imperatrice & la Reine doiuent deti-
der ce different, il refuse d'acquiescer à leur aduis.

Les pretentions du Duc de Guastalle, qu'on a tousiours estimé
devoir estre eualuées en argent, sont demandées en terres. Et bien
qu'on n'aye iamais pretendu plus de cent mil escus vne fois payez,
on veut quatre fois dauantage, & ce en lieux qui démembreront le Du-
ché de Mantouë, qu'on sçait assez estre fort petit de soy-mesme.

On veut raser la Citadelle de Casal, & qu'en restituant Man-
touë à son Seigneur naturel, le Fort de Porte, qui en est la Cita-
delle, demeure entre les mains de l'Empereur.

On propose encore de retenir quelques autres places dans le
Mantouan pour seureté des droicts de la Duchesse de Lorraine.

M. DC. XXXI.
RELATION
FIDELLE DE CE
QUI S'EST PAS-
SE EN ITALIE
EN L'ANNEE
M. DC. XXXI.

Ce qui monstre bien qu'on ne veut reſtablir ce pauvre Prince qu'en apparence, & qu'en eſſect on veut demeurer maiſtre de ſes Eſtars.

On ne veut pas employer dans le Traitté de Paix aucun Article qui concerne la reparation des contrauentions faites au Traitté de Mouçon, bien que ceux qui traittent en Italie n'en ayent iamais fait de difficulté. Le ſieur de Leon fait entendre aux Miniſtres de l'Empereur, que les Eſpagnols ne peuuent auoir cette pretention avec raiſon, veu que le Traitté de Mouçon auoit eſté fair avec eux, & qu'ils eſtoient autheurs des contrauentions qui y eſtoient arriuées. Sur cela, on dit ouuertement que les Eſpagnols ne veulent pas interuenir au Traitté qui ſe fera: choſe du tout iniuſte, puis que par ce moyen on nous lieroit à tout ce qui leur ſeroit auantageux, ſans qu'ils le fuſſent à aucune choſe, & que l'Empereur pourroit quand bon luy ſembleroit rompre, par eux, ou ſous leur nom, le Traitté qui auroit eſté fait, ſans qu'apparemment nous euſſions lieu de nous en plaindre.

Pour comble de rigueur vers le Duc de Mantoué, l'Empereur ne veut plus s'obliger par le Traitté de ne rien entreprendre contre luy, ains à l'aſſiſter & proteger à l'aduenir, enuers & contre tous. Le pretexte qu'on prend eſt, qu'il n'eſt pas de la dignité de l'Empereur, de s'obliger enuers vn autre Prince, pour la ſeureté de ſon vaſſal. Le ſieur de Leon repreſente que cette excuſe n'eſt pas receuable, puis qu'il y a cent exemples pareils en diuers Traitez, & que par cette voye l'Empereur declareroit pluſtoſt ſa volonté, qu'il ne s'obligeroit enuers vn autre. Il met en auant, que le Comte Colalte n'a iamais fair difficulté à cet article: mais toutes ces raiſons ſont inutiles.

On vient iuſques à ce point, que de pretendre par diuers moyens colorez, porter le Roy à abandonner ſes Alliez. On le propoſe, ou pour en auoir l'eſſect au preiudice de la reputation d'un ſi grand Prince, ou pour tirer profit des fauſſes apparences qu'on a deſſein d'en faire paroître au preiudice des affaires de ſa Maieſté, qui ne voudroit, pour quelque conſideration que ce peult eſtre, manquer à ce qu'il doit à ſes anciennes Alliances.

Quelque propoſition qu'on face vn iour, le lendemain on en mer d'autres en auant.

Les Miniſtres de l'Empereur diſent à vne heure, qu'il veut abſolument la Paix, mais qu'il en eſt empeſché, parce que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne n'a aucun pouuoir d'y entendre. A vne autre ils ſont eſperer, que nonobſtant le manque de pouuoir d'Eſpagne, l'Empereur

l'Empereur ne lailra pas de conclure vn Traitté pour ce qui le regarde.

Aprés qu'on a conceu cette esperance, nouuelles difficultez interuenient sous le nom de quelqu'vne des parties interessées, sur lesquelles on tesmoigne estre obligé de faire consideration. Ainsi il se trouue tousiours quelque nouueau sujet, pour colorer les remises dont on vse.

Le sieur de Leon represente, qu'en déniat des conditions si raisonnables, comme sont celles qu'il met en auant de la part de son Maistre, ce n'est pas auoir dessein de Paix, mais bien en vouloir seulement parler pour gagner temps, comme il est dit cy-dessus; ou tout au plus pour faire vn Traitté capable de nous exposer au mespris de tout le monde, & engendrer de nouuelles guerres plus irreconciliables que celles dont on vouloit sortir: mais toutes ces raisons ne produisent aucun fruit.

Au mesme temps qu'on agit ainsi en Allemagne, on ne procede pas plus modestement en Espagne. Le Comte d'Oliuarez dit en termes exprés au sieur de Barrat Ambassadeur du Roy, qu'il ne falloit point esperer la Paix que Casal ne fust entre les mains de son Maistre, & que cette negociation estoit trop importante, pour estre concludë en autre lieu qu'en son Palais. Ainsi le temps de la Trefue s'escoule en propositions vaines & inutiles.

Le Roy ayant cognoissance de ce qui s'estoit passé, lassé d'vne telle procedure, mande au sieur de Leon qu'il s'en reuienne, & se resoud de laisser tenter à ses Armes qui sont en Italie le secours de Casal, bien qu'il se fust rendu beaucoup plus difficile, qu'il n'estoit auparauant qu'on eust deliuré la ville & le Chasteau, sur les assurances que le Prince de Piedmont auoit données.

Ledit Prince n'a pas plustost cognoissance de cette resolution, qu'il tasche par nouuelles propositions d'en destourner l'effet.

Il fait interuenir Madame, qui à sa suscitation demande la prolongation de la Trefue pour huit iours. Ce qui ne pouuoit auoir autre fin que l'attente du mauuais temps, & des troupes qui commençoient à entrer d'Allemagne en Italie,

Il fait ouuerture en grand secret de se rendre neutre, & faire sortir toutes les troupes des ennemis de ses Estats, moyennant que par ce moyen on luy rende ce que le Roy y a conquis.

Le Marechal de Schomberg luy respond, qu'en ce marché le Roy perdroit non seulement ce qu'il tenoit de ses Estats, mais en outre cet aduantage, que n'estant pas neutre les ennemis sont obligez de diuiser leurs forces, pour en laisser vne partie pour garder

M. DC. XXXI.

RELATION
FIDELLE DE CE
QU'IL S'EST PAS-
SE EN ITALIE
EN L'ANNEE
M. DC. XXXI.

ses places ; au lieu que si elles estoient assurees par la neutralité, ils ioindroient toutes leurs troupes ensemble, pour s'opposer plus puissamment au secours de Casal.

Sur ce sujet il le conuie de satisfaire à ses promesses, & l'assure de la restitution de ses Estats.

* Il demeure en balance, sans qu'on puisse iuger d'abord pour quelle cause : mais peu de temps le fait cognoître clairement.

Il attendoit la conclusion d'un Traitté qui se faisoit en Allemagne, auquel il sçauoit bien qu'il trouueroit son compte. Et en effect le vingtiesme Octobre on receut vne despesche du sieur de Leon, qui donnoit aduis, que le treiziesme dudit mois il auoit signé des Articles de Paix. Ce nom de Paix resioit vn chacun, & iamais nouuelle ne fut mieux receuë generalement de tout le monde. Mais l'ouuerture des paquets conuertit la ioye qu'on auoit prise en tristesse, en l'esprit de ceux qui en eurent cognoissance, la lecture du Traitté faisant cognoître que ledit sieur de Leon n'auoit en aucune façon suiuy ses ordres. Qu'il auoit notablement excédé son pouuoir en diuers points, dont il auoit traité sans charge. Que les termes du Traitté ne correspondoient pas à la dignité de ceux qui auoient esté autresfois passez entre l'Empereur & la France. Qu'il y auoit tant d'obscuritez, & de circonstances si mal digerées, que si les ennemis le vouloient expliquer de mauuaise foy, les interets de nos Alliez ne s'y trouueroient pas soustenus, selon les iustes intentions du Roy, & l'exécution en seroit impossible. Ce qui seroit capable d'engendrer de perilleuses guerres, au lieu de produire vne vraye Paix necessaire à toute la Chrestienté.

Les fautes de ce Traitté estoient si grossieres, que le sieur de Leon l'enuoyant au Roy l'accompagna, non de raisons pour les soustenir & les defendre, mais pour les exeuser.

Les motifs qui le portèrent à les commettre, furent l'extremité en laquelle il sceut qu'estoit la personne du Roy, les diuisions qu'on luy mandoit estre dans la Cour, & la creance qu'il auoit que la perte de Casal estoit inuitable. Ces considerations firent, qu'il se laissa aller d'autant plus aisément à condescendre aux sollicitations extraordinaires, que les Electeurs luy faisoient de consentir à la Paix. Que signant ce Traitté, sans en auoir vn pouuoir valable, il iugeoit que si les raisons qui l'auoient obligé à le conclure n'auoient point de lieu, sa Majesté ne seroit point astraïnte à l'observation de ce qu'il auroit fait sans pouuoir & sans ordre.

Pour cet effect en passant les Articles de la Paix, il protesta qu'il excédoit son pouuoir, & que le Roy ne seroit point blasme s'il

le desaduouoit, veu qu'il agissoit contre ses ordres.

Le Traitté ayant esté examiné, & les motifs d'iceluy bien considerez au Conseil du Roy, on estima qu'il falloit par necessité se resoudre à l'un de trois aduis.

Le premier estoit d'accepter le Traitté tel qu'il estoit, quoy que tres-preiudiciable.

Le second, de le declarer nul sur le champ.

Le troisieme, de ne faire ny l'un ny l'autre, mais laisser aller le cours des Armes du Roy en Italie, & donner ordre au sieur de Leon de tascher à reparer sa faute, portant l'Empereur à vne iuste explication du Traitté, qui le rendist excusable.

Ce detnier aduis estant avec raison estimé le meilleur, on despescha conformément audit sieur de Leon le vingt-sixiesme Octobre. On luy donna charge particuliere de représenter à l'Empereur, & aux Electeurs, qu'ils ne pouuoient trouuer estrange si le Roy n'approuuoit pas ce qui s'estoit fait à Ratisbonne, puis qu'en le signant ledit sieur de Leon les auoit aduertis, qu'il outrepassoit ses ordres & son pouuoir. Que celuy qu'il leur auoit monstré, & dont ils auoient copie authentique, iustifioit son dire, veu qu'il n'estoit special que pour les affaires d'Italie, & que le Traitté de Ratisbonne contenoit plusieurs autres choses, qui n'auoient rien de commun avec icelles. Qu'il suffisoit, en matiere de telles affaires, que le Traitté fust nul en vn point, pour l'estre en tout.

Il eut ordre d'adjouster en suite, que nonobstant toutes ces nullitez, le Roy estoit si desireux de la Paix, qu'il consentiroit tres-volontiers à l'exécution de ce qui auoit esté concerté sur le fait de l'Italie, selon le vray sens qu'on y deuoit donner de bonne foy, & dont sa Majesté desiroit esclaircissement particulier, avec d'autant plus de raison, qu'une lettre intercepte de Galasse à Aldringuer portoit en termes exprés, qu'ayant veu le Traitté de Ratisbonne, il voyoit bien qu'il leur faudroit garder pour iamais les Fortes & les passages des Grisons. Ce qui faisoit clairement cognoistre, qu'au lieu de bien vser de ce Traitté, on en vouloit abuser, au preiudice de la reputation de la France, & à la ruine entiere de ses Alliez.

Comme on estoit en apprehension, que la nouuelle de ce mauvais Traitté estant portée aux Lieutenans generaux de l'Armée du Roy en Italie, arrestast le cours du voyage qu'ils auoient entrepris pour le secours de Casal, on receut vne depesche de leur part, par laquelle ils donnoient aduis de la reception qu'ils auoient faite dudit Traitté, auquel ils escriuoient auoir trouué des choses

M. DC. XXXI.
RELATION
FIDELLE DE CE
QUI S'EST PAS-
SÉ EN ITALIE
EN L'ANNEE
M. DC. XXX.

si contraires à celles qui leur auoient esté promises par celuy de la suspension, qui auoit esté faite à Rualte le quatriesme Septembre entre eux, & les Ministres de l'Empereur & du Roy d'Espagne, qu'ils n'auoient pas iugé deuoir se dmetre du dessein du secours de Casal, auquel ils s'estoient desia achomez. Ils se fondoient principalement en vne raison, qui touchera les sens des plus grossiers. Elle consistoit en ce que le Traité de Rualte portoit en termes exprés, que si la Paix se faisoit dans le quinziésme Octobre, on leur remettroit incóntinent la ville & le Chasteau de Casal entre les mains, ce dont ils demandoient l'exécution, avec d'autant plus de fondement, que le Traité de Ratisbonne n'estant point fait avec les Espagnols, il n'estoit aucunement raisonnable qu'ils demeurassent en possession de ce deposit plus long temps qu'il n'estoit porté par les conuentions faites avec eux. Ils declarerent au mesme temps, qu'encores qu'ils deussent attendre les ordres du Roy sur ce Traité qui leur estoit incogneu, & auquel ils reconnoissoient beaucoup de choses contraires aux iustes intentions du Roy, ils estoient prests d'accepter la Paix avec les Armes de l'Empereur & du Duc de Sauoye, qui aussi bien ne pouuoient s'opposer au secours de Casal, sans violer leur foy, veu les promesses qu'ils en auoient faites par le Traité de Rualte.

Les Espagnols escouterent ces propositions sans les accepter, par ce que les Armes du Roy estoient encore trop esloignées des murailles de Casal, & consentirent seulement que le sieur Mazarin vint trouuer les Lieutenans generaux de l'Armée du Roy, qui estoient lors à Roquesfinalere, pour leur offrir de nouvelles conditions d'accommodement si peu raisonnables, qu'ils ne peurent y entendre. Mais en fin il proposa qu'il pourroit porter les Espagnols à sortir de la ville & Chasteau de Casal, pourueu que les François quittassent aussi en mesme temps la Citadelle. A quoy il fut respondu, que si en outre les Espagnols vouloient sortir des places fortes qu'ils tenoient au Montferrat, & de tout le païs, ils y consentiroient, & ne passeroient pas outre avec les troupes de sa Majesté: mais que s'ils n'acceptoient ce party, ils continueroient leur voyage.

Pendant ces allées & venues les ennemis ne perdirent pas temps, se retranchant & trouuillant en telle diligence, qu'ils firent en dix iours vne circonuallation de six mil de tour, fort bien acheuée.

Le vingt-sixiesme Octobre l'Armée du Roy partant d'Oximiane arriva à la veüe de Casal, & Mazarin vint trouuer les Lieutenans generaux vne heure auparauant, pour leur dire que les Espa-

gnols ne vouloient en façon quelconque entendre à la dernière proposition qu'il leur avoit faite: mais que si l'on vouloit prendre quelques autres expédients, il esperoit les y pouvoir porter. Il representoit la grande force des ennemis, la résolution avec laquelle ils nous attendoient, & le bon estat de leurs retranchements. A quoy on ne fit autre réponse, sinon qu'il n'estoit plus temps de parler, mais de faire, & qu'il falloit que le differens se terminast par les Armes, & non plus par negociations. Sur quoy ledit Mazarin prit congé, & après avoir bien considéré nostre Armée, s'en retourna en celle des ennemis.

M. DC. XXXI.
RELATION
FIDELLE DE CE
QUI S'EST PAS-
SÉ EN ITALIE
EN L'ANNEE
M. DC. XXXI.

Cependant on commençoit à mettre nostre Armée en bataille au delà de la Gatola, qui est une espee de torrent qui ne se passe que sur de petites Ponts, & en peu d'autres passages. Les ordres citans pris dans la plaine entre Fresinet & Casal, on fit la priere generale, & puis on commença à marcher droit aux retranchements des ennemis, avec tout l'ordre & la résolution que l'on eust peu desirer. Comme l'on n'estoit qu'à cinq ou six cens pas desdits retranchements, on en vid sortir Mazarin au galop, qui vint trouver le Marechal de Schomberg, lequel estoit en son iour de commander l'Armée, & luy dist qu'il s'estoit trouvé parmy les Espagnols des esprits plus raisonnables que les autres, & qu'en fin ils fessoient resolu de consentir par raison à ce qu'on vouloit avoir de force, & qu'ils estoient prests d'accepter le party qu'il avoit proposé, & auquel nous avions consenty, qui estoit de rendre la ville & Chasteau de Casal, que l'on leur avoit déposée, sortir de Pont-d'Esture, Rosignan, Nice de la Paille, Roquevignane, Ponson, Aqui, & de tout le Montferrat, pourveu que nous trouvassions bon, qu'au lieu de mettre les places entre les mains de Monsieur du Mayne, ce qu'ils ne pouvoient faire avec la dignité de l'Empereur, qu'après que son pere auroit receu l'investiture, il fut dit qu'il les rendroient entre les mains d'un Commissaire Imperial, lequel remettrait en mesme temps lesdites places en celles de mondit sieur du Mayne, ou de ceux qu'il voudroit nommer. Que ledit Commissaire Imperial n'entreroit dans Casal, qu'avec son train, n'y demeureroit que iusqu'au 13. Novembre, que l'investiture avoit esté promise à Ratibonne au Duc de Mantouë, & ne se mesleroit durant ce temps-là d'autre chose que de donner le mor.

Les Marechaux de la Force, de Schomberg & Marillac, sçachant que le Roy n'avoit autre intention que de reestabli le Duc de Mantouë, & la Paix de l'Italie, consentirent à la retraire, & aux propositions des Espagnols faites par Mazarin, & empêcherent, non

M. DC. XXXI.

RELATION

FIDELLE DE CE

QUI S'EST PAS-

SE' EN ITALIE

EN L'ANNEE

M. DC. XXX.

sans peine, que l'Armée du Roy ne passast outre.

Le 28. les Espagnols sortirent de la ville & Chasteau de Casal, & les François de la Citadelle.

Dés le 27. du matin, les Mareschaux de France receurent vne depesche du Roy, qui leur faisoit cognoistre la mauuaise satisfaction qu'il auoit du sieur de Leon, & leur prescriuoit d'attendre ses ordres auant que de témoigner aucun sentiment sur le sujet du Traicté qu'il auoit signé à Ratisbonne.

Quatre iours apres ils receurent ordre précis, de voir si les ennemis vouloient entendre de bonne foy à la Paix, & en ce cas sans entrer en l'approbation generale dudit Traicté, trauailler soigneusement à l'execution de ce qui estoit necessaire, pour que les Ducs de Sauoye & de Mantouë fussent reellement reestablis leurs Estats.

Ayant cet ordre, ils se disposerent à continuer l'execution de ce qui estoit conuenu entre eux, les Imperiaux, & Espagnols, qui consistoit à faire sortir toutes les Armées du Montferrat, & pareillement lesdits Espagnols des places qu'ils y tenoient. A quoy ils apporttoient de la longueur, sous pretexte de n'auoir peu retirer les munitions de guerre & de bouche qu'ils auoient en ces lieux-là.

Les François procedans de bonne foy, separerent leur Armée en deux, en renuoyant vne partie par le chemin qu'elle estoit venue, & avec l'autre les Lieutenans generaux passerent le Po sous Casal, & allerent loger à Riuedelboscq. Et comme ils estoient en resolution de continuer leur chemin vers la France, ils sceurent que tant s'en faut que les Espagnols fussent sortis des places du Montferrat, qu'au contraire leur Armée, qui deuoit se retirer dans le Milanois, s'approchoit de Casal, & auoit pris les logemens dans les quartiers que les François auoient laissez en se retirant de ceste place.

Ceste mauuaise foy, qui fut telle, qu'il se passa dix iours sans que les Espagnols voulussent executer ce à quoy ils estoient obligez, fit resoudre les nostres à renuoyer trois Regimens François dans Casal, sous la conduite du Marechal de Marillac.

Aussi tost qu'il fut arriué, il rendit raison de ce changement en presence de Monsieur le Nonce, du Commissaire Imperial, de l'Ambassadeur de Venise, celuy de Sauoye, & Monsieur du Mayne, & declara hautement, que ce qui s'estoit fait n'estoit point pour rompre le Traicté, & qu'il estoit prest de l'executer, aussi tost que les Espagnols & Alemands auroient satisfait à leur obligation. En sorte que le Commissaire Imperial mesme reconnut, que les Espagnols ayant manqué à ce qu'ils auoient promis, les François ne pouuoient estre blasmez d'estre reuenus dans Casal, veu qu'il estoit raisonnable

que chacun executast en mesme temps ce à quoy on estoit obligé.

Les aduanrages que le Commissaire Imperial prenoit dans Casal, au preiudice de ce qui auoit esté arresté, comme de faire faire le serment pour l'Empereur aux gens de guerre qui y estoient demeurez, s'estre saisi du Chasteau & s'estre logé dedans, vouloir que personne n'entraist & ne sortist hors de la ville sans son passeport, obliger tous les gens de guerre à prendre patentes de luy, auoir ietté sous pretexte de domestiques des gens de main & de seruice dans le Chasteau, rendoit ce changement du tout necessaire.

Les choses s'estant ainsi conduites avec toute sorte de douceur, les Mareschaux de France, qui marchioient, comme il est dit cy-dessus, avec partie de l'Armée, du costé de Liouorne & Bianzay, furent aduertis que l'Armée ennemie s'en venoit droit à eux pour les charger. Ils se trouuerent aussi estonnez de ceste mauuaise foy, qu'ils le furent peu du peril où ils pouuoient estre. Ils mirent leurs gens en bataille, qui n'estoient qu'au nombre de sept mil hommes de pied, & mil cheuaux, & attendirent les ennemis tour le iour, entre ledit Liouorne & S. Antonin, & sur le soir allerent loger à Salugge, qui est sur le bord de la Doere balre, n'ayant pas voulu passer la riuere, afin de voir si les ennemis viendroient le lendemain à eux. Le mesme soir Mazarin reuint, pour faire instance, que l'on voulust faire sortir les François de Casal, protestant qu'aurement l'on tomberoit en rupture. A quoy il fut respondu, que comme on ne le desiroit pas, on ne le craignoit pas aussi. Que les François ne sortiroient iamais de Casal, que les Espagnols executant le Traicté du 26. Octobre, ne quittassent les places du Monferrat, & les Armées ennemies ne sortissent en mesme temps de rout le país. Que pour monstrier que l'on ne craignoit pas les menasses des ennemis, l'on les auoit attendus ce iour-là sans vouloir passer la riuere, & que l'on seroit encore le lendemain en bataille au deuant du quartier, pour voir s'ils auoient enuie d'en venir aux mains. Le iour estant passé sans que les ennemis parussent, les Lieutenans generaux resolerent de passer ladite riuere, & estans au delà, il parut enuiron deux cens Crauates, & autres deux cens cheuaux, qui vindrent donner dans le quartier de Salugge qu'ils auoient laissé, dont quelques-vns fauancerent sur le bord de la riuere.

Le lendemain les ennemis s'estans retirez, l'Armée du Roy s'auança vers Turin, à Pollifo, où elle seiourna quelques iours, pour auoir lieu de faire ietter dans Casal cinq ou six mil charges de bled, soit du consentement des Espagnols, soit de celuy seul du Duc de Sauoye, soit contre le gré des vns & des autres.

M. DC. XXXI.
RELATION.
FIDELLE DE CE
QUI S'EST PAS-
SÉ EN ITALIE
EN L'ANNEE
M. DC. XXXI.

M. DC. XXXI.

RELATION
FIDELLE DE CE
QUI S'EST PAS-
SE' EN ITALIE
EN L'ANNEE
M. DC. XXX.

Auec le consentement des Espagnols, il ne s'y pouuoit trou-
uer de difficulté.

Sansiceluy, auec l'assistance du Duc qui faisoit fournir des bat-
teaux, les difficultez estoient surmontables, sans que l'Armée du
Roy s'auançast de nouveau vers Casal.

Si le Duc s'y fust opposé coniointement auec les Imperiaux &
Espagnols, il eust fallu que l'Armée eust marché de nouveau.

Les Espagnols au commencement prirent resolution de s'oppo-
ser à ce rauitaillement : & pour cét effet mirent force gens de guerre
à Pont-d'Esture, en firent passer au delà du Po, trauerlerent la riui-
ere de trois pallissades de paux, & la couvrirent de quantité de bar-
ques remplies de gens de guerre. Les nostres au contraire charge-
rent diuers batteaux de bleds, & embarquerent quatre cens hom-
mes en diuers autres, se resoluant de tenter le passage.

Cét embarquement estant fait & commis à la conduite de huit
ou dix Capitaines de gens de pied, ils eurent ordre de partir le 26. à
8. heures du soir : mais en s'embarquant ils trouuerent qu'une de
leurs fregattes faisoit eau, de sorte qu'ils furent contraints d'y tra-
uailler, & remirent leur partement à deux heures apres minuit. Il
semble que Dieu permit ceste remise, pour empescher la perte de
beaucoup de gens : car sur les dix heures du soir, ledit Mazarin vint
passer au port de Cressentin, où se faisoit l'embarquement, & dit
que les choses estoient accommodées, & qu'il venoit trouuer les
Lieutenans generaux pour leur donner tout contentement, tant de
la sortie des Espagnols, que pour l'entrée des bleds dans Casal.

Les Marechaux de France, qui n'auoient autre but qu'une bon-
ne & solide Paix, consentirent le 27. Nouembre à ceste proposition,
qui fut effectuée le 30. dudit mois. En sorte que les Espagnols fu-
rent hors de tout le Montferrat, trois mil charges de bled furent
mises dans Casal, & les François sortirent de ceste place, où il de-
meura seulement quinze cens Montferrains.

Toutes choses ainsi executées de part & d'autre, le Marechal de
Schomberg fist repasser en France la pluspart des troupes du Roy,
laissant seulement dix mil hommes de pied en Italie, & vingt Cor-
nettes de Caualerie.

Monsieur du Mayne sçachant qu'on licentioit vn Regiment de
Suißes, en prist le débris à la solde de son pere, & en retira par ce
moyen iusqu'à quatre cens dans Casal, dont il les a fait sortir, met-
tant des Montferrains en leur place. Il fut si bien pourueu à la sub-
sistence des troupes qui demeurèrent sous le seul commandement
du Marechal de la Force, que ledit sieur Marechal de Schomberg
partant

partant de Piedmont laissa fonder entre les mains du Tresorier, pour les faire subsister iusqu'à la fin de Feurier. Et bien qu'il eust esté pres- que impossible de faire voiturer les bleds de France en Italie, tant à cause de la difficulté naturelle que causent les montagnes, qu'à cause de la peste & disette des bleds, qui a esté presque generale ceste année: la preuoyance & la puissance du Roy a esté telle, qu'encore qu'il y ait eu long-téps plus de cinq cens drapeaux dans le Piedmont, & près de quatre mil cheuaux, lors que l'Armée est repassée en France il y auoit es Magazins du Roy pour nourrir plus de trois mois vn si grád corps.

M. DC. XXXL.
RELATION
FIDELLE DE CE
QVI S'EST PAS-
SÉ EN ITALIE
EN L'ANNEE
M. DC. XXX.

Voila la fidele Relation de ce qui s'est passé en Italie en toute l'année 1630. que la guerre y a tousiours esté, quoy que la France ait fait l'impossible pour auoir la Paix.

Pour paruenir à ceste heureuse fin, le Roy ayant sceu par le sieur de Leon, que sur la depesche que sa Majesté luy auoit faite le 16. Octobre, pour responie à l'aduis qu'il luy donnoit du Traicté qu'il auoit passé à Ratibonne, l'Empereur demétiroit d'accord de la vraye explication qui deuoit estre donnée à ce qui y auoit esté concerté sur le fait particulier de l'Italie: sa Majesté luy enuoya ordre, quoy qu'il fust desia de retour en France, de retourner à Vienne, pour faire entendre à sa Majesté Imperiale, qu'il ne desiroit rien dauantage, que de venir à vne prompte execution de cé qui estoit necessaire à ceste fin, & que pour luy il remettroit tres-volontiers tout ce qu'il tenoit des Estats du Duc de Sauoye, pourueu que l'investiture des Duchez de Mantouë & Montferrat fust delurée, & qu'on restituast en mesme iour Mantouë, & les passages & forts des Grisons.

Au mesme temps le Marechal de la Force, ayant demandé congé de s'en reuenir en France, sa Majesté enuoye le Marechal de Toiras, & le sieur Seruien, pour executer ce qui estoit necessaire pour la Paix. Par là les aueugles verront, s'il se peut proceder plus sincerement pour la conseruation des Alliez de la France, & le repos de l'Italie, & de toute la Chrestienté.

Lors que la Paix sera faite, ils iugeront à qui la gloire en sera deuë: si par malheur elle n'arriue pas, ils cognoistront qui en sera la cause.

Il n'y a personne qui ne soit capable de cognoistre combien le procedé du Roy a esté iuste & glorieux.

La succession des Duchez de Mantouë & Montferrat n'est pas plustost attriuee au Duc de Neuers, que les Espagnols l'en veulent depouiller, sans autre droit que celuy de bien-seance, parce que lesdites Duchez sont contiguës aux Estats qu'ils tiennent en Italie.

Le Duc de Mantouë le pouruoit vers l'Empereur, luy demâde, ainsi qu'il estoit obligé, l'investiture de la succession qui luy est écheuë. La

M. DC. XXXI.
RELATION
FIDELLE DE CE
QUI S'EST PAS-
SE EN ITALIE
EN L'ANNEE
M. DC. XXXI.

vertu de l'Impetratrice fauorise la iustice de sa cause, & sollicite l'Empereur de luy accorder sa demande. Sa Majesté Imperiale veut faire de son propre mouuement ce que la raison & le Duc de Mantouë requierent coniointement, mais les artifices des partisans d'Espagne deliournent les effets de son equité.

Les Espagnols entrent à main armée dans le Montferrat. Les Imperiaux font de mesme dans le Mantouian. Le Roy interuient par prieres, pour arrester le cours de leurs Armes. Ses negociations sont méprisées, & lors il est contraint d'en venir à la force. Sa reputation, & l'interest de ses Alliez, l'obligent d'en vser ainsi.

La Republique de Venise entreprend d'assister le Duc au Mantouian, qui est en son voisinage, & le Roy de le secourir au Montferrat, pais esloigné de ses Estats, moyennant le libre passage que le Duc de Sauoye luy doit donner.

Le Duc au mépris de sa foy, & des Traictéz passez avec la France, s'oppose aux Armes de sa Majesté.

Elles se font passage, & aussi tost que leur puissance paroist en Italie, sa Majesté se soumet à des conditions d'une bonne & honorable Paix. Quelques auantages qu'il ait, il ne desire autre chose, que de voir le Duc de Mantouë paisible possesseur de ses Estats.

Les assurances qu'on a données dès le commencement à Monsieur le Legat, le iustifient, & les projets de Paix que le sieur Mazarin en a receus de sa part le font voir clairement.

Pignerol ne fut pas plustost pris, que les ennemis ne publiassent ouuertement, que pourueu qu'on le restituast, rien n'empescheroit la Paix. Sa Majesté l'a tousiours voulu, sans pouuoir auoir aucun effet de leurs paroles.

Spinola a dit plusieurs fois aux Ministres du Pape, que quand il auroit pris Casal, la Paix ne lairroit pas de se faire, pourueu que la France ne vouldust retenir aucun pied en Italie: & iamais il n'a veu la France se reduire à ce point, qu'il ne se soit esloigné de la Paix.

Colarte a tousiours fait cognoistre, que la prise de Mantouë faciliteroit plustost la Paix, quel'empescher, veu que par ce moyen la reputation de l'Empereur estoit à couuert: & cependant depuis la perte de ceste place, il n'y a pas voulu entendre.

Le Duc de Sauoye a tousiours promis, que moyennant la restitution de ses Estats la Paix estoit indubitable. On n'a iamais esté vn seul moment, satis vouloir luy rendre ce qu'il desiroit, & la Paix ne s'en est pas ensuiuie.

Ce Prince se trompe par les esperances qu'on luy laisse prédre, qu'il aura le Montferrat, si la guerre dure. On luy represente tout ce qui

le deuoit destourner de telles pensées: mais les iustes considerations, qui deuoient tout pouuoit sur luy, ne peuvent le destacher d'un party, où son pere l'auoit embarqué contre ses interests, & peut-estre contre ses sentimens propres.

La prise de Mantouë si extraordinaire, qu'il est mesme impossible de la conceuoir aptes qu'elle est arriuée, comblant les Imperiaux d'orgueil, Spinola de jalousie, & le Prince de Piedmont d'estonnement d'une part, & d'esperance de l'autre, est la principale cause de la continuation de la guerre.

Les diuerses impressions que les ennemis ont prises, que la France ne vouloit, ny ne pouuoit soustenir la guerre, que les esprits y estoient diuisez sur ce sujet, & qu'ainsi ils la contraindroient de conclure un Traicté, à telles conditions que bon leur sembleroit, n'ont pas aussi peu seruy à empescher la Paix.

La facilité que nous auons apportée à tout ce qui la pouuoit auancer, l'a retardée: ceux à qui nous auons à faire ne s'estans seruis de ce qui leur a esté accordé, que pour en pretendre dauantage.

Ils ont estimé que le flegme de leur Nation preuaudroit à l'impatience de la nostre, & que leur perseuerance en leur iniustice gaigneroit en fin la fermeté que nous deuons auoir à continuer la iuste defense des oppressez.

Ils se sont trompez en leur calcul, & par la grace de Dieu les Armes du Roy ont eu autant d'auantage que de iustice. Elles ont tousiours battu en quelque lieu qu'elles ayent trouué opposition. Les combats de Veillane & de Carignan le iustifient. Leurs conquestes qui ouurent toutes les portes d'Italie, & sont contiguës à la France, sont beaucoup plus importantes que les vsupations des ennemis.

Elles sont d'autant plus à estimer, qu'elles ont esté faites à la face de trois Armées puissantes pour ce qui est du Piedmont, & d'une autre dans la Sauoye, qui nonobstant l'auantage des lieux a excusé d'auoir tousiours lâché le pied, puis que c'est deuant la personne du Roy, qui est tellement accoustumé à vaincre, que sa seule ombre est capable de confondre ceux qui s'opposent à ses Armes.

Les ennemis n'ont rien acquis de considerable, qu'aux lieux où ils n'ont point trouué la resistance des François. La tromperie, la faim, & les ruses ont beaucoup plus de part en leurs conquestes que la force. Ils n'ont Mantouë que par surprise: ils doiuent ceste bonne fortune à la peste, qui comme un fleau de Dieu abbat les hommes, sans que souuent ils se puissent defendre. Leur foiblesse a esté leur force en ceste occasion, puis que le mépris qu'on en faisoit les a rendus victorieux.

M. DC. XXXI.
RELATION
PIETTE DE CE
QUI S'EST PAS-
SÉ EN ITALIE
EN L'ANNEE
M. DC. XXXI.

M. DC. XXXI.

RELATION
FIDELLE DE CE
QU'IL S'EST PAS-
SE' EN ITALIE
EN L'ANNEE
M. DC. XXX.

Casal a tousiours resisté à leurs efforts, ils n'y ont mis le pied que par la confiscation qui leur en a esté faite volontairement, & ils l'ont rendu en la presence de nos forces.

Le Roy n'a pas perdu en ceste guerre vn seul des principaux Officiers de son Armée : Et outre que les ennemis en ont peu conserué des leurs, la mort du Duc de Sauoye, du Marquis Spinola, & du Comte Collalte, Chefs des trois Armées, qui s'opposoient à celles de la France, ne sera pas en l'esprit des plus iudicieux vne petite marque de leur mauuaise cause.

Dieu, qui fauorise la Iustice & les bons desseins, benira en fin de telle sorte les iustes intentions du Roy, selon les vœux de tous les gens de bien ; Que ses Alliez seront conseruez en la possession de ce qui leur appartient legitimement, & que ses ennemis ne troubleront plus à l'aduenir le repos de la Chrestienté, comme ils ont fait par le passé en diuerſes occasions.



L E S

ENTRETIENS DES CHAMPS

E L I Z E' E S.

M. DC. XXXI.

* Ils aront esté
l'honneur.

*E han * quittedo la honrra*, disoit des Espagnols le Marquis Spinola, pressé d'angoisses dans les tristes heures de la mort ; & avec ces piteux accents s'acheminoit pour passer dans les Champs Elizées, quand Caron d'une voix furieuse s'écria ; *Qu'on me chasse cét Espagnol d'icy, de peur qu'il ne vienne troubler le repos des Bienheureux*, comme ceux de sa Nation font toute la terre en l'autre monde ; & en mesme temps on le saisit au corps pour le jetter hors de la Barque. A quoy faisant resistance, il remonstra qu'il estoit Italien, & si fameux, qu'il ne meritoit pas d'estre traité de la sorte : Ce qu'au lieu d'appaïser ce farouche vieillard, l'irrita dauantage, luy reprochant sa lascheté, de parler le langage de ceux, qui n'ont autre dessein, que d'enchaîfner son païs, & le mettre en seruitude : & cependant comme il joignit la terre, il se démella facilement de ceux

qui ne luy voulurent faire de violence, pour le respect de son nom.

M. DC. XXXL.
LES ENTRE-
TIENS DES
CHAMPS
ELIZES.

Arriuant dans les prairies voisines, les premières personnes de cognoissance qu'il apperceut, furent les Ducs de Sauoye, & Collalto, qui disputoient ensemble sur la prise de Pignerol; l'un souhaitant qu'on le pouuoit secourir, & l'autre disant le contraire: *Je vous accorderay bien*, dit le Marquis, mettant l'espée à la main pour charger le Duc; qui se mit en defense, & commencerent vne furieuse meslée, sans que Collalto se mit entre deux, à cause des coups qu'il craignoit naturellement: & si Radamante ne se fust trouué près de ce lieu, il y auoit apparence d'un grand desordre; mais faisant les hola, il voulut estre informé du sijet de leur querelle, fort estonné de l'inquietude du Duc, qui ne pouuoit demeurer en repos; & commandant le silence aux assistans, accourus en grand nombre, il ordonna aux interessés de faire entendre leurs raisons.

Illustissime Seigneur, dit le Marquis, ie ne croy pas estre blâmé de ce que j'ay fait, ayant attaqué celuy qui est en partie cause de ma mort; pour ne m'estre voulu, dans le secours que ie luy donnois, gouverner selon son humeur impetueuse, bouillante & sans ordre, qui luy a causé & aux siens, d'auoir esté souuent depouillez de leurs pays. Je ne faisois pas difficulté de hazarder ma personne, mais bien mon armée, me confiant plus dans mon art & dans mon industrie, qu'à la fortune, ayant tousiours naturellement eu plus d'inclination à chercher vne victoire, qui se peut obtenir sans effusion de sang, que de rien commettre au hazard: parce que quand on est sur la defensiue, le prudent Capitaine doit plustost temporiser, & laisser consumer son ennemy dans les difficultez de faire la guerre en pays estranger, que d'auenturer l'Estat avec chose si inégale, comme le gain d'une bataille, contre un homme qui n'a rien à perdre que son armée. Et à ce propos sert la responce de ce grand Duc d'Alue, au conseil qu'on luy donnoit de combattre les François qui se retiroient de Naples: Non, non, dit-il, ie ne suis pas resolu de iouer vn Royaume avec vne Casaque de toille d'or; que portoit d'ordinaire le Duc de Guise leur General.

C'est pourquoy, me trouuant des gens belliqueux en teste, commandez par le Cardinal de Richelieu, resolu de me combattre, ie feis mon effort pour l'en empescher, ne voulant pas luy donner moyen d'acquiescer de la reputation à mes despens; ce que ie luy fis entendre d'abord, & que ie me tiendrois tousiours enterré dans

M. DC. XXX.
LES ENTRE-
TIENS DES
CHAMPS
ELIZÉES.

mes travaux, parce que *No queria pelear con mi hijo*, qui estoit vne alliance d'amitié, que nous auions eüe ensemble de pere & de fils à mon passage de la Rochelle: où, avec sincerité ie respondis aux questions qu'il me faisoit; & principalement sur le sujet de ce siege, où ie recognus bien que le Roy s'estoit engagé sur son seul aduis; ie luy dis franchement qu'il auoit pris l'vnique moyen pour paruenir à la fin d'vne si grande entreprise, qui ne consistoit qu'en ces deux poincts: sur lesquels ie voyois qu'il bâtissoit son esperance par la pratique qu'il en faisoit, à sçauoir, *Abrir la mano*, c'est à dire, dépendre largement, & *serrar el puerto*. Ce qui fut cause que me voyant parler avec cette candeur, apres plusieurs autres entretiens, nous contractâmes vne grande amitié, sans aucunement blesser les interets de nos Maistres; & pour monstrier qu'il la vouloit continuer, quoy que nous commandassions deux armées contraires, il me renuoya plusieurs paquets qui auoient esté surpris, sans auoir voulu en décacheter vn seul; laquelle chose, bien que d'vn costé elle pouuoit auoir dessein de nous mettre en jalousie, neantmoins l'effet qui en parut, fut à mon gré si civil, que ie ne me peus tenir de le louer publiquement; qui donna sujet à mon ennemy de se forger cette fantaisie, que i'auois quelque Traicté secret qui luy estoit incogneu; que si cela eust esté vray, ie puis dire que le succès m'en eust esté fort heureux, parce qu'il ne tint qu'à moy seul que la Paix ne fust faite, toutes sortes de conditions raisonnables m'en ayant esté offertes.

Mais la chose estoit lors bien loin de ma pensée, aussi bien que de celle de Collalto, ayans tous deux mesmes desseins sur differents lieux; luy, celuy de prendre Mantouë, & moy, Casal, que i'auois asseuré d'emporter en quarante iours; comme i'eusse fait, sans les accidents qui me furent aduenus, qui empecherent que ie ne me peus preualoir de l'auantage que me donna le parlement du Cardinal de Richelieu d'Italie, sur les entreprises qu'on faisoit contre luy dans la Cour de France. Et comme sa presence m'obligeoit d'estre tousiours retransché auprès de luy, pour empecher ses progrès, esperant qu'encores que ie ne le peusse quitter pour aller assieger Casal, ie ne l'airois de l'emporter par la faim, quoy qu'avec vn long temps: Aussi tost que ie l'eus veu partir, & en suite introduire la licence dans les forces qu'il laissoit, ie creus que bien-tost elles seroient dissipées, & que partant ie pouuois tout entreprendre. Ce qui me fit resoudre, pour abreger le temps, de faire l'effort necessaire pour nous rendre maistres de cette place, qui nous ouuroit le chemin à de plus hautes conquestes. Et

comme ieus commencé, l'enuie m'accueillit de toutes parts; Colalto retirant ses Allemans de mon Armée, qui par ce moyen demeura si foible, que ie fus du tout impuissant pour l'exécution de mon dessein; Et le Duc, ayant enuoyé son Abbé Scaglia en Espagne declamer contre moy, obtint, que l'on m'oïseroit le pouuoir de plus traiter la Paix, pour le donner au Marquis de Sainte-Croix, petit fils de celuy qui accommoda si bien les François à la Tercere, duquel on fit plus de cas que de mon experience & sincerité: qui me fit conceuoir vn tel despit, que quasi sans auoir de fièvre ie m'en allay à la mort, ayant mon esprit troublé & remply de haine contre cette Nation qui m'a osté l'honneur.

Ce discours finy, le Duc commença ses plaintes, sur la confiance qu'il auoit prise en ces fastueuses inscriptions de la prise de Breda, *Quatuor regibus frustra conantibus*: qui le firent resoudre d'abandonner les François pour penser par là se conseruer la partie du Montferrat qu'il auoit conquise; & dans la perte de Casal se venger du Cardinal de Richelieu, qu'il haïssoit mortellement, pour auoir porté le Roy à ne vouloir pas approuuer les oppressions qu'il faisoit, & suscitoit au Duc de Mantoue: & au lieu de voir ces efforts capables de triompher contre tant de Roys, il veid au contraire ses pays saccagez en sa presence par vn Prestre, au deuant duquel il ne fit que battre d'une aille, faisant de sa crainte, prudence, pour n'oser iamais affronter vn homme ruiné dans la Cour. Dequoy il auoit tres-bonne cognoissance, comme ayant intelligence particuliere avec aucuns des principaux qui y trauailloient en France; qui luy faisoit espérer, que dans les inquietudes où il pouuoit estre, il ne seroit pas difficile de le défaire, si on l'eust viuement attaqué. Au lieu dequoy, le temps se passoit en complimens entre eux, pendant qu'il demouroit des-honoré dans les accusations publiques qu'on faisoit contre luy, & du peu de confiance qu'on y pouuoit prendre, quoy qu'il n'eust iamais manqué de parole à ceux à qui il l'auoit donnée, comme le Roy Catholique le sçait, le Grand Henry, ceux de Grenoble, & de Geneue, & Henry III. mesme ne luy dénieroit pas son telmoignage, si la possession du Marquisat de Saluces ne l'emportoit; Que pour conclusion il voyoit ses pays desolez, traiter la Paix sans luy, & en fin abandonnant du tout ses affaires s'en aller assieger Casal, laissant seulement avec luy Dom. Philippes Spinola avec cet ordre, *De nunca iamas plear con los Franceses*. Ce qui luy donna telle rage, apres la prise de Saluces, quasi emportée sur ses yeux, jointe à la perte de Mantoue, qu'une petite fièvre le faussant l'emporta

M. DC. XXXI.
LES ENTRAI-
TIENS DES
CHAMPS
ELIZIERS.

M. DC. XXXI.

LES ENTRE-
TIENS DES
CHAMPS
ELYSEES.

en deux fois vingt-quatre heures, apres auoir fait esclatter en Espagne la douleur de tous ses compliments rendus à celuy qu'il haïssoit, au lieu de l'auoir chassé d'Italie avec son armée, comme il l'auoit esperé.

Le Marquis repliqua tout indigné, qu'il s'estonnoit de tels discours, comme si la ciuilité estoit vn crime entre les gens de guerre: ce qui n'estoit pas l'opinion de Cyrus & d'Alexandre, qui en auoient vsé avec excés enuers leurs ennemis: Et l'acte diuin de Scipion en Espagne, en la restitution d'un grand nombre de Dames d'excellente beauté, qu'il ne voulut pas mesme luy estre amenées, de peur (dit vn Romain) qu'il ne semblast qu'il eust cueilly, au moins des yeux, quelque chose du fruit de leur virginité, luy auoit acquis autant de gloire que la victoire d'Annibal. Ainsi que c'estoit vne grande iniustice d'accuser des actions, qui auoient esté si dignement pratiquées par ces grands hommes, qu'on pouuoit bien nommer par leurs merites les Dieux de la guerre, lesquelles n'vnissoient pas pourtant leurs interets. Car on ne me scauroit imputer d'auoir fauorisé les Armes de France, ny au Cardinal celles d'Espagne, ausquelles il a préparé de longs exercices, qui recompenseront leur vnion en Allemagne, pour troubler les Alliez du Roy Tres-Christien. Car par ses conseils & sage preuoyance on leur a suscité tant d'ennemis par tout, qu'il faut des siecles pour remedier à tous ces maux; Ne me pouuant assez estonner de la simplicité des Allemands dans leurs secours d'Italie, dont rien ne reuiert à leur profit, qui est tout pour les Espagnols, & le dommage pour eux; car cela obligera le monde d'émouuoir tous les orages possibles pour porter dans leur pays l'infortune qu'ils veulent causer aux autres. À quoy les François ne sont pas peu considerables, maintenant que le party Huguenot est ruiné, qui estoit la seule & vniue rselle ressource du Comte d'Oliuares; qui se mocqua de moy quand ie luy dis, que s'il laissoit prédre la Rochelle il s'en repentiroit; croyant en son ame qu'elle estoit imprenable, (côme à la verité à bon droit, elle estoit tenuë pour telle de tous ceux qui la cognoissoient.) Et au lieu d'y apporter de forts obstacles, il s'amusoit à des ruses & Traitez secrets, sur lesquels mal à propos il creut plus qu'à mes conseils, ayant pour but ma ruine: Et cette passion le porta des'arrester à des gens qui l'abusoient, faute de scauoir les affaires qui requeroient en vn tel coup de partie vne bonne resolution, prompte & soudaine, qui fist effect; les fineses n'estans bonnes qu'aux affaires non pressées, qu'on traite de loin & avec du loisir; & ne voudrois luy donner sur ce sujet vn meilleur exemple que
du

du mesme Cardinal , à qui il en veut , lequel quand le temps requiert qu'on vse d'adresse, nul homme du monde ne luy est égal : Mais quand les choses pressent, il ne conseille pas lors des subtilitez, mais des Armées de trente mille hommes, qui suivent leur Roy en toutes occasions où il faut aller. Et c'est ce qui rend leurs affaires prosperes, & les nostres en mespris; & si on eust esté assez habile & assez diligent de tenir tousiours les François occupez au dedans, nous estions libres au dehors; & l'Italie estoit reduite sous le joug en cette rencontre, où nous eussions sans doute pris Casal comme Mantoue, & assujetty Rome & tout le reste.

M. DC. XXXI.
LES ENTRE-
TIENS DES
CHAMPS
ELIZEES.

Quant à ce que le Duc proteste de sa foy inuiolable, i'admire son assurance, d'alleguer Espagne & France pour marque de sa fermeté, ayant cent fois trompé l'un & l'autre, comme Geneue, qu'en pleine paix il attaqua; & Grenoble, qu'il assueroit vouloir secourir contre l'Esdiguieres, & forcer le Chasteau de Mont-benaud pour leur rendre; ce qu'il executa avec leurs canons & leurs poudres, & puis le garda pour luy. C'est encores merueilles, que pour marque de sa prud'hommeie il n'a allegué la Comtesse de Sault, laquelle appella en Prouence; & pour recompense, il l'emprisonna, & eust couru fortune de la vie, si, vestuë en Suisse, dont elle auoit la taille, elle n'eust pris la fuite sur vn cheual d'Espagne.

Pattant, Illustrissime Seigneur, ie concluds en tous mes dépens, dommages & intersts; ayant préalablement fait droit à la Marquise de Riue, pour n'auoir pas publié son mariage, comme il luy auoit promis.

Radamante, parties ouyes, les mit hors de cour & de procès, leur faisant defense de se plus inquieter à l'aduenir. Surquoy se separans, Albigny & Cauouret, ayans tousiours la main sur la gorge, & regardant le Duc de mauuais œil, suivirent le Marquis, à la rencontre de plusieurs Espagnols & Italiens, qui se firent tous grand accueil, excepté le Duc d'Aluc, qui avec vn *Voi* seulement carressa la compagnie; & le Marquis prenant la parole, dit, qu'il venoit se ioindre avec eux, pour leur dire, que la coustume n'estoit point changée en Espagne, de mal-traitter tousiours ceux qui leur auoient rendu de grands seruices. Et là se trouuerent Fernand Gonzales, le Cardinal Ximenes, le Marquis del Vvast, Iuan d'Austria, Fernand Gonzague, & le Prince de Parme, qui voulurent tous ouyr le defastre de ce valeureux homme, lequel il leur raconta: Et D. Iuan d'Austria prenant la parole dit, Ne vous plaignez plus, puis qu'à moy, apres auoir bien seruy, sans considerer ma naissance, il m'en a cousté la vie: Et à moy, dit le Prince de

M. DC. XXXI.

LES ENTRE-
TIENS DES
CHAMPS
ELIZES.

Parme, qui eus le commandement des Armées apres vous, qui ſçauiez le miſerable eſtat où vous laiſſaſtes la Flandre, & auez ſceu depuis en quel luſtre ie remis les affaires par la priſe d'Anuers, qui émerueillâ tout le monde, & qui m'eût facilité le moyen de reduire ces Prouinces en obeïſſance, ſans les deux voyages que fort mal à propos on me fit faire en France; pour recompêſe, on m'oſta mes pouuoirs, me renuoyant en Italie avec vn morceau, qui me fit paſſer icy dans la fleur de mon âge, m'ayant ſouſçonné d'auoir penſé à me conſeruer ces Prouinces avec l'adueu & le ſouſtien des François; Payement ordinaire pour ceux qui ont bien ſeruy ces gens. Je ne parleray point de moy, dit le Marquis del Vuaſt, parce que les François meſmes me loïent, encore qu'ils m'ayent défait à Serizolles: apres pluſieurs ſignalez ſeruices, & auoir pour eux ſouïllé mon ame & mon honneur au meurtre que ie fis faire de Fregoze & Rincon, ils n'ont pas laiſſé pour cela de me dépouïller de mes charges.

Alors le Duc d'Alue faiſant trois ou quatre démarches, & ſe releuât les mouſtaches, avec cette meſme apparence d'orgueil qu'il auoit touſiours eue au monde, d'un ton graue & d'indignation, dit: Qui eſt-ce qui a ſeruy ces Princes en de plus grandes charges, & avec plus d'autorité que moy? Quel Capitaine y a-il eu depuis pluſieurs centaines d'années, qui aye commandé ſi long temps, & porté leurs Drapeaux en tant de païs: Qui eſt-ce qui ne m'a veu faire la guerre en Italie, en Eſpagne, en France, en Hongrie, en Allemagne, en Flandre, en Afrique? & avec tout cela, ie fus, à la grande merueille de tout le monde, ſans auoir eu égard, ny à mon âge, ny à mes ſeruices, conſigné dans Vſede, pour auoir marié mon fils, qu'on auoit empriſonné ſur ce qu'on luy vouloit faire eſpouſer vne Dame du Palais, luy imputant qu'il luy auoit promis mariage: Et comme la reſolution de la guerre de Portugal fut priſe, ne ſçachant ſur qui jeter les yeux que ſur moy; on me fit eſcrire par vn Secretaire ſeulement, pour me commander que dans trois iours i'euſſe à me rendre à l'Armée, qui n'eſtoit qu'à dix mille de Madrid, où eſtoit la Cour, ſans que iamais on me vouluſt permettre d'en approcher: & ce qui ne fut pas moins eſtrange, c'eſt que le Roy faiſant preſter le ſerment par tous les Grands au Prince D. Diego ſon fils, il refuſa de me recevoir à cette action, qui ſe faiſoit ſi proche du lieu où i'eſtois; ny ne m'eſcriui, ny ne me voulut rien dire, ny traiter avec moy ſur le ſujet de cette guerre; qui me faiſoit plaindre de ce qu'on m'enuoyoit conquerir des Royaumes traïnant mes chaines: pour monſtrer, que le commandement d'une ſi grande Armée ne laiſſoit pas de faire voir à tout le monde les marques de mon eſclauage.

Mais cela ne m'estonne pas, puis que le Cardinal Ximenes, que ie voy là disant son Breuiare, n'en eut pas meilleur matché, ayant conserué luy seul l'Espagne à Charles, depuis Empereur; & pour sa recompense, on croit qu'on l'empoisonna, ne l'ayant peu reduire à se gouverner par l'aduis des Flamans, qu'on luy enuoyoit pour luy ôter peu à peu son credit, qu'il n'employoit toutesfois que pour le bien de son Maistre.

Alors le grand Capitaine avec vn petit sous-ri, dit: Et quoy, Messieurs, vous qui auez esté des derniers, & qui auez vescu apres moy, comment est-ce que vos desastres ont esté plustost racontez que les miens? Et qui est-ce qui ne sçait, qu'apres auoir conquis vn Royaume, on m'a demandé compte de la despense? Mais i'arrestay bien mes Commissaires, quand ils virent le premier article, qui contenoit quatre millions en espions; & auparauant ils pensoient me payer de l'honneur que i'eus de faire le quart à la table des deux Roys de France, d'Espagne, & sa femme, à Sauonne; & apres, qu'il leur seroit loisible de me traitter de Traistre, qui auois aspiré à me rendre maistre du pais, & fauorisé durant sa vie, l'Archiduc Philippe: à quoy ie ne songeay iamais, quoy que ce fust vn tres-aymable Prince, aussi sincere que son beau-Pere & sa belle-Mere estoient cortompus: comme ils le tesmoignerent bien, quand apres l'auoir engagé dans le Traitté de Blois, où il auoit accordé la Paix en leur nom, il demeura affronté par la perte de Naples, que l'acheuay de conquerir lots, suiuant l'ordre que i'en auois de iour en iour. Et si les François eussent esté aussi cruels comme ils sont bons, ils pouuoient luy faite payer les frais d'vne telle perte, & ne le laisser pas aller si facilement comme ils firent.

A la verité, dit le Marquis de Pesquaire, c'estoit vn grand trompeur. Il est vray, respondit Ruy Gomez; mais ne voyez-vous pas Moron, qui se moque de ce que vous blasmez les trompeurs, veu le traité que vous leur iouïstes avec Anthoine de Leue; & nonobstant vous n'auiez pas laissé d'en rasser comme les autres.

Alors le Prince d'Oria prenant la parole dit: l'ay esté le plus fin, car sçachant bien qu'il n'y a point de seruitices qui puissent obliger les Espagnols, & que par vos exemples ie voyois, qu'au lieu de grâces & recompenses ils conceuoient des jalousies & des soupçons qui les auoient portez à vous perdre: Ce que pour euirer, apres l'entreprise d'Arger, que ie ne pris pas, ie renonçay à ma charge de General de la Mer, contre l'aduis de plusieurs, qui medisoient que telles choses ne se quittoient iamais volontairement: & fis voir, que ie le sçeus dire & faire, & que sans eux ie pouuois viure avec

M. DC. XXXI.
LES ENTRA-
TIENS DES
CHAMPS
ELIXES.

luſtre: car ie redoublay toutes mes deſpenſes, que ie continuay tel-
les iuſques à ma mort.

Ie voudrois en auoir fait autant, dit D.Ferrand. Car apres de
ſi longs ſeruices rendus à cette Nation, ie n'euffe pas eu la honte
d'eſtre depouſſé du Gouvernement de l'Eſtat de Milan, pour le
donner au Duc d'Alue, qui n'y fit rien qui vaille; & ſi ie n'euffe
eu l'induſtrie de verifier la fauſſe eſcriture miſe ſur mes vrais ſeings,
par l'artifice du Caſtellan & Chancelier de Milan, ie ne ſçay à quel
point de honre & de deſhonneur on ne m'euff point reduit.

Alors le Prince de Parme, plus ſerieux que les autres, s'appro-
chant de luy & du Marquis, leur dit: Nous ſommes bien mal-heu-
reux d'auoir toujours ſeruy les Roys d'Eſpagne contre noſtre Pa-
trie. Vous avez plus de raiſon de vous en plaindre qu'aucun, dit
le Marquis: car l'Empereur Charles fit tuer voſtre grand-Pere, &
voulut depouiller voſtre Pere, & l'euff fait, ſans l'aſſiſtance des
François.

A ce propos Ruy Gomez s'approcha avec ſa gentilleſſe accou-
ſtumée, excuſant cette action, & diſant que l'Empereur n'y auoit
point de part, & que c'eſtoit vne conſpiration de Citoyens pure
& ſimple, qui auoit eſté preueuë par vn Negromantien, qui en-
quis du Duc Pier-Luigi de ſa fin, luy fit mettre ſur vne table vne
teſte de mort, couuerte de chandelles de cire noire, de laquelle
ſortit vne voix diſant, qu'il deuoit eſtre tué, & que le nom de ſes
meurtriers eſtoit eſcrit dans le reuers de ſa Monnoye, où il y auoit
PLAC. qui vouloit dite, *Placentia*. Et de faiçt, Palauicini, Landi,
Anguiſcioli, Conti, deſignez par ces quatre lettres furent ſes maſſa-
cateurs, & non pas l'Empereur.

Horace Farneze, Duc de Caſtre, s'eſtoit approché à ce diſcours,
& prenant la parole, dit: Vous diſputez tous de cette action deuant
Dom Ferrand qui en fut l'auteur, ou pour le moins il en donna
le conſeil. Ie n'y ay nulle part, dit Gonzague, & de cela on ne
peut accuſer l'Empereur, que d'auoir approuué le faiçt, & gardé
quelque temps Plaiſance aux Mineurs, comme il ſe void par les
quatre Vers qui en furent faits bien-toſt apres, que ie porte tous-
jours ſur moy; à cauſe que pluſieurs m'en ont voulu blaſmer: &
pour ma iuſtification ie m'en vay vous les lire.

Cæſaris inuſſu Farneſius occidit heros:

Sed inſſu data ſunt præmia ſicarijs.

Tres ſunt heredes, Dux, Margherita, Gemelli:

Hunc ſocer, hanc genitor, hos ſpoliauit auus.

Par là vous voyez qu'Vlloa, Auteur Eſpagnol, eſt vn menteur,

qui écrivant la vie de l'Empereur, l'accuse d'auoir fait faire ce meurtre.

M. DC. XXXI.
LES ENTRA-
TIENS DES
CHAMPS
EUSAÏES.

Ne parlons de cela, dit le Duc de Parme: l'opinion la plus fauorable des deux ne vaut rien; & pleust à Dieu que i'eusse seruy ce Prince que ie vois s'approcher de nous: i'aurois vescu plus long-temps, & aurois esté mieux recompensé.

Surquoy tournant visage ils apperceurent le Grand Henry, avec vne grande suite; & luy, appuyé sur les bras de Villeroy & du President Ianin, s'arresta sur le bord d'une grande fontaine, où soudain la Varenne arriua tenant en ses mains plusieurs paquets, qui furent deliutez à Villeroy pour les déchiffrer. Le Roy demanda cependant, Quelles nouvelles courent? l'ay veu quelques parties contre le Cardinal de Richelieu, par les dernières depesches, qui portoient le desordre surueni, & le raccommodement qui auoit suiuy, à la grande instance qu'en auoit fait le Roy. I'en suis bien aise, dit le President Ianin, car ie l'ay tousiours estimé, & creu qu'il reüssiroit aux affaires; & luy ay dit souuent, qu'il prist courage, & qu'il auoit son temps; & vostre Majesté mesmes le voyoit de bon œil dès qu'il estoit Euesque de Luçon. Quoy? dit le Roy, c'est le frere de Richelieu? Il est vray que ie l'aimois, & vous sçauiez bien & Monsieur de Villeroy, que i'estois resolu de le faire Cardinal; & l'eusse mis dans mes affaires, si i'eusse vescu plus long-temps. Il y a bien reüssi, dit Zamet: car depuis qu'il est au Conseil toute la France a changé de face: & quand ce ne seroit que la Rochelle est prise & razée, il y auroit dequoy se contenter. Comment, dit le Roy, cela est-il possible, Roquelaure? auez vous entendu ce qu'il dit? Ouy, Sire, respondit-il: & qui ne le sçait pas? Et le bon sentiment qu'en monstra vn homme que vous cognoissez bien, quand il en eut la nouvelle, s'écriant, Nous sommes perdus. Il est vray qu'il vfa d'un mot plus sale qui rime quasi à cestui-là: mais on ne l'oseroit dire icy. Et pensez-vous qu'on viue à ceste heure comme au temps du vieil siege, où vous & les autres l'empeschiez, & preniez autant de peine à la sauuer, qu'on a fait à ceste heure à la prendre? Et donc les pauvres Huguenots sont reduits à Montauban, Castres, Milaud, Nismes, & Vzez, dit le Roy? Rien de tout cela, Sire, dit Roquelaure: car toutes ces places n'ont plus ny fosses ny bastions: & avec cela ont suiuy les Scuennes, Foix, le Dauphiné, le Viuarets: & Priuas a esté mis en cendre, pour chastiment d'auoir esté l'origine de toutes les seditions, & la premiere qui aye voulu se defendre contre le Roy vostre fils, depuis son retour d'Italie. Qui a donné vn teleffroy à tout le reste, qu'Alets estant aux abois se rendit, &

M. DC. XXXI.
LES ENTRE-
TIENS DES
CHAMPS
ELISEES.

là tous les Deputez Huguenots y vindrent & y firent la Paix. Nous auons veu l'Edict avec merueilles, dit le President Champigny (touſſant & crachant, de peur que le Garde des Sceaux du Vair ne luy reprochaſt encores qu'il auoit la gorge pleine d'arrestes quand il opinoit) : Car tous les precedents Edicts portoient tiltre ſimplement d'Edict & Declaration faite par le Roy ſur la pacification des troubles de ce Royaume. Mais ceſtui-cy porte, Edict du Roy ſur la grace & pardon donné au Duc de Rohan, au ſieur de Soubize, & à tous autres Sujets rebelles, avec l'abolition des negotiations tant avec les Anglois qu'avec le Roy d'Eſpagne & Sauoye; & le banniſſement des Chefs: choſe qui ne ſ'eſtoit iamais veüe iuſques à maintenant, qui a donné grand honneur au Cardinal, & grande ſectriſſure à ces pauures Freres en Chriſt, qui n'ont autre conſolation dans leur deſastre, ſinon celle de mourir de la main d'un ſi grand Roy.

Pour les Anglois, ie leur pardonne: car ils ſont de meſme Religion qu'eux, (dit le vieux Duc de Mayenne) mais avec les Eſpagnoles, j'en doute, encores qu'on le die. Car depuis qu'ils ſe virent trompez à ces fameux Eſtats de Paris, j'ouys iurer pluſieurs fois le Duc de Feria & Dom Diego d'Iuara, qu'ils ne hazarderoient iamais plus leur argent en France. Ils l'ont fait ſi ſouuent depuis, dit le Chancelier de Sillery, qu'il ne faut pas ſ'aſſeurer en leurs ſermens. J'ay veu leur dernier Traicté avec les Huguenots & le Duc de Rohan, qui eſt bien conſtruit ſelon l'humeur d'Eſpagne. Car il porte, Que ce que le Roy en fait, eſt comme eſtant eſtroitement obligé à la conſeruation des Eſtats & Royaumes qu'il a pleu à Dieu luy donner; & à cét eſſet de ſe ſeruir de tous les moyens propres, licites & neceſſaires qui ſe preſenteront, & le tout ſans autre intereſt, que celui de la plus grande gloire de Dieu. Pour à quoy paruenir il faut payer les Huguenots, pour maintenir la guerre dans le Royaume. Ce qu'ayant ſa Maieſté fait voir en ſon Conſeil de conſcience, compoſé de gens de grande integrité, il a iugé eſtre conuenable à la iuſte deſenſe de ſes Eſtats, contre vne ſi iniuſte action, comme celle que le Roy de France fait, violant tout droit & iuſtice (qui eſtoit, de ne luy vouloir pas ſouffrir l'oppreſſion de ſes Alliez.) Et pour paruenir à leurs fins, ils offrent trois cens mille Ducats pour l'entretien des gens de guerre en Prouence, Languedoc, & Dauphiné, & quarante mille de penſion au Duc de Rohan, huit mille à ſon frere, & dix mille pour ceux qu'ils voudront gratifier: Moyennant quoy ils entretiendront touſiours la guerre tant qu'il plaira au Roy Catholique durant les iuſtes cauſes qu'il a de ce faire. Croi-

roit-on iamaï telles choses de ces gens-là, qui ne seroit bien informé de routes leurs procédures? Ce n'est pas la première fois, dit le Roy, qu'ils s'estoient voulu servir des Huguenots. Car de mon temps ils me firent de grandes offres, & n'y voulus entendre, & nul de mon Conseil n'osa iamaï m'en parler. C'est pourquoy ie m'estonne comme ceux-cy se sont laissez emporter à vne telle faure; & comment les Espagnols, qui font tant les Religieux, & m'ont rousiours reproché l'assistance que ie donnois à mes Alliez de contraire Religion, se sont voulu charger d'un si grand deshonneur. Ils n'ont iamaï fait autrement (dit le Pere Corron) car ils ont rousiours eu la Religion dans leurs leures, & rien moins que cela dans le cœur. Vostre Majesté protegeoir les Heretiques, non comme rels, mais comme ses Alliez, que par honneur & par la iustice des Traictez vous ne deuez pas laisser perdre ny empieter, afin de vous conseruer l'affection de tous ceux qui sont attachez avec la Couronne: & puis, n'est-ce pas impieré, de croire que les Princes heretiques ne soient pas Princes legitimes dans leurs Estats, & que la diuersité de croyance empesche le droit de proteger ceux ausquels on l'a promis, quand on veut vsurper leur bien? C'est un point delicat que vous traictez-là, mon Pere (dit le Cardinal de Berule) & croy qu'il vaur mieux n'en parler point du tout: car il y a penchant de tous costez. Pourquoi Monsieur, dit (le Pere?) Salomon ne bastit-il pas le Temple de Dieu avec l'aide des Tyriens idolatres; & les Machabées, qui estoient aussi gens de bien que nous, perdirent-ils leur reputation, pour s'estre alliez avec les Romains? Mon Pere, n'en parlons plus (dit le Cardinal) vous sçavez bien que le Roy de Iuda fut blasmé par un Prophete, de s'estre allié avec le Roy de Syrie. Non pas de l'alliance, dit le Pere, mais de sa trop grande confiance en ce secours, comme en sa maladie en celuy de ses Medecins, qui ne fit pas pourtant condamner la Medecine. Partant ie persiste & dis, que pour se defendre & ses Alliez, il est loisible de se servir de tout ce qu'on peur, sans auoir égard à ce que les hommes croyent; principalement quand il s'agit de se defendre; les Espagnols, qui font tant les scrupuleux, non seulement pour leur defense, mais quand ils ont voulu prendre le bien d'autrui, se sont seruis de routes sortes de gens, sans auoir égard s'ils estoient Caluinistes ou Lutheriens.

Mon Dieu, dirent en souspirant Senault & Chassebras, les Espagnols nous ont rousiours semblé si bons Catholiques, que pour mourir ils ne voudroient pas auoir aucune communication avec les Heretiques, suiuant le dire de l'Apostre, *Nee dixeris eis Ave*. Vous l'en-

M. DC. XXXI.
LES ENTRA-
TIENS DES
CHAMPS
ELISE'S.

tendez repliche le Pere : Er Ferdinand Roy d'Espagne, par le conseil de Roderic, ne se seruit-il pas des Mores, pour se defendre contre le Pape, le Concile, & l'Empereur Henry lecond ; par le moyen dequoy il se garantit de la subjection de l'Empire, où l'on le vouloit reduire ? Et que direz-vous de ceste horrible alliance d'Aurelius avec les Mores, leur payant tous les ans cent ieunes filles de Tribut ? Et l'Empereur Charles, pour parler des temps voisins, à la prise de Rome, n'auoit-il pas huit mille Lansquenets Protestants, qui commirent toutes sortes de sacrileges & d'impietez aux Eglises & choses sacrées par l'espace de sept mois, qu'ils tindrent le Pape Clement prisonnier dans le Chasteau S. Ange avec tous les Cardinaux ? Et ne scauez vous pas, dit le Cardinal de Peleué, que ce pieux & tres-pieux Empereur en prit le ducil, & fit faire processions generales en Espagne, lors qu'il sceust sa deliurance ? Et vostre Eminence ne scait-elle pas, dit ce bon Pere, que c'estoit se moquer de Dieu & des hommes ? que c'estoit luy qui le tenoit prisonnier, & qui ne le mit iamais en liberté, qu'apres luy auoir fait payer huit cens mille escus, & puis il en solemnisa la feste ? Mais que dis-je, ou que ne pourrois-je dire sur ce sujet ? Ce mesme Empereur ne fit-il pas ligue offensiue & defensiue avec Henry huitiesme d'Anglerette, qui auoit renoncé sa foy, & repudié sa Tante, pour épouser sa Garce ; & cela pour auoir plus de moyen de ruiner la France ?

Ne fit-il pas vn autre brauetrait, de prendre & se seruir des Galeres du Pape pour restablir Muleassen, Mahumetiste, dans Tunis, qui en auoit esté chassé par Barberousse : Mais son fils Philippe II. en tout le reste de ses actions vn des plus sages Princes du monde, à quoy pensoir-il, quand il abandonna ses sujets naturels à la mercy des Heretiques, qu'il estoit obligé par droit diuin, & humain de conseruer, & d'en rendre bon compte deuant Dieu, pour venir faire la guerre en France, où il n'auoit point d'interest, & dépendre son argent ailleurs, & laisser petdre ses pais ? Et ceste coustume est la raison, pour laquelle on se bande contre ceste Nation, à l'imitation des autres Rois d'Espagne, qui s'vnirent tous contre Alphonse huitiesme Roy de Castille, faisant la guerre aux Mores, pour ne le souffrir pas s'accroistre & se rendre trop puissant.

Demandez à l'Eminentissime Cardinal d'Osar, s'il n'écriuoit pas autrefois, qu'il aimoit mieux les Espagnols dans les Pays-bas vieillissans, harassez, blessez & meurtris, que non pas de les voir dans les costes de France, puis que c'est leur humeur de ne laisser pas le monde en paix ? le croy que pour le salut des Estats il ne faut pas tousiours attendre que Dieu face des miracles, & qu'il est permis

permis de se seruir des moyens qu'il a donnez pour se defendre contre les vsurpateurs de son bien, ou de l'autrui.

Au moins ne desauoüerez-vous pas, dit le celebre Bussi le Clerc, que l'Allemagne & le saint Siege ne soient fort obligez à la Maison d'Austriche: car sans elle il n'y autoit plus ny Pape ny Religion. Vous me pardonnerez, respond le Pete: car s'ils en eussent esté creus, ils auroient esté Maîtres absolus de l'un & de l'autre. C'est pourquoy le Pape & les Allemans sont plus interetsez de s'opposer à la grandeur de cette Maison, qui ne pretend qu'à mettre bas le premier, pour en disposer à sa mode; & abolir l'élection des Empereurs, pour se rendre l'Empire hereditaire. De là est venu que vous auez veu tant de guerres colorées de Religion, & les Papes si-souuent mal-menez & outragez en leurs personnes & en leurs seruiteurs: & sans parler de tous, j'alléguetay seulement Frideric II. qui à la persecution y adjoüstoit la tisé, quand ayant par ses adherans fait prendre sur la met trois Legats du Pape, & plusieurs Prelats, comme on enuoya vers luy sçauoir ce qu'il vouloit qu'on en fist, il mit seulement au bas de la lettre qu'on luy escriuoit ces deux Vers.

*Omnes Prelati Papâ mandante vocati,
Et tres Legati veniant hucusque Legati.*

La memoire de cette action jointe à plusieurs autres, deuroit tousiours faire trembler les Papes, & considérer que l'Empire estant en vne famille si puissante, engendre cette crainte vniuerselle de tous les hommes, qui maintient le Schisme, rend l'alliance des Princes Schismatiques necessaire, & fait qu'il est difficile de voir iamais la Paix en la Chrestienté.

Et quoy que le Roy eust pris grand plaisir en cette digression, neantmoins l'impatience le prit d'entendre la lecture de ces Lettres, qui luy fut faite par Villeroy: lequel pour en faciliter l'intelligence, prit l'affaire de plus haut, & parla de ce passage admirable des Alpes que son fils auoit fait, & forcé le Pas de Suze; que la forteresse luy auoit esté renduë; qu'il auoit secouru Casal, & traité avec le Duc de Sauoye, pour conseruer la liberté d'Italie, & empêcher l'oppression du Duc de Mantouë: En suite dequoy estoit suruenü la ruine des Huguenots, & la Paix: & parce que tout cela auoit esté contredit par aucuns deuots pretendus, le Cardinal de Richelieu demeura ferme en son aduis avec le Marechal de Schomberg, que l'euement a fait voir le seul & vniue qu'il falloit suivre, & neantmoins cela luy a causé la haine de plusieurs, qui firent tant par leurs artifices, qu'il fut traité comme nostre Seigneur. Car par tous les

M. DC. XXXI.

LES ENTRE-

TIENS DES

CHAMPS

ELIZENS.

chemins où il passa, les peuples les remplissoient de Rameaux; & bien-tost apres on le voulut crucifier.

En suite, pour faire la guerre ou la Paix, on iugea que la personne estoit necessaire en Italie, ayant affaire avec Spinola, & au Duc de Sauoye, inconstant en ses démarches, & qui vouloit faire le neutre au commencement: mais comme on le pressa de parler clair, on le veid en vn instant se declarer ennemy de la France: qui fut cause que sans temporiser dauantage, on s'alla loger sous Pignerol; qui fut emporté en vnze iours, ville & Chasteau, à la barbe des Espagnols, Spinola, Collalto, & le Duc, y estans en personne. Quoy? Pignerol est entre les mains de mon fils? certe place si necessaire pour les entrées en Italie? Il me souuient que lors de mon grand dessein, i'auois donné charge à Bullion, duquel ie me seruois fort, de n'accorder rien avec le Duc de Sauoye, qu'en me donnant pour seurété cette place, que ie tenois fort importanre; Et pour laquelle auoir renduë vn peu legerement, le Roy mon Predecesseur fur fort blasmé autrefois.

Mais il y a bien plus, dit Villeroy: car on a fortifié Briqueras, emporté les Forts des Vallées, Auigliane, Saluces, route la Sauoye, excepté Montmelian qui ne se peut secourir, battus les Espagnols auprès d'Auigliane, à Carignan, & fait leuer le siege de Casal; sans le soucier des protestations qu'un certain * personnage faisoit, declarant qu'il n'estoit poinr de cét aduis, puis qu'ils scauoient le Trairré fait à Ratisbonne, lequel il valoit bien mieux suiure, que d'aller hazarder leur vie & la reputation des Armes du Roy, en vn voyage qui de soy estoit impossible, & plein de tant d'inconueniens; que le profit qui en pouuoit arriuer estoit si petit au prix, que c'estoit temerité & tres-mauuais conseil d'entreprendre d'vser de force pour vne chose qui estoit assurée & entre leurs mains.

Mais le Marechal de Schomberg, qui est de vostre nourriture, qui fut fort bien secondé de ce braue vieillard le Marechal de la Force, considerant la gloire qui s'acqueroit en secourant cette place, le bien qui en reuenoit au Roy, couronnant par là toutes ses actions passées, qui perdoient autrement beaucoup de leur lustre, & les sermens faits sur ce sujet au Cardinal de Richelieu, qui eust encores entrepris ce voyage & commadé l'Armée pour le secours, sans les machines de la Cour contre luy; & se voyant mis en la place de son plus cher & meilleur amy, a esté si heureux, que d'auoir executé ce qui sembloit impossible aux Espagnols & à plusieurs autres, qui ne croyoient iamais, que dans vn pays ennemy on peust conduire vne Armée, & la nourrir pour le temps qui seroit necessaire à cette entreprise. Il sur-

* Marechal de
Muralac.

monta neantmoins toutes ces difficultez sur la terre, comme celles de la mer au secours de Ré contre les Anglois, qu'il défit si brauement, qu'il se peut vanter d'auoir acquis la gloire des deux plus belles actions que Capitaine aye fait depuis cinq cens ans en France.

Ce Cardinal l'entend (dit le vieil Marechal de Brissac) d'agir ou faire agir avec telle resolution. Car contre les Espagnols il n'y a que d'estre hardy, comme ie l'ay pratiqué, commandant des armées en Piedmont, où du commencement que Ferrand Gonzague vint contre moy, il bruloit & rauageoit tout. Je le requis de bonne guerre sans qu'il me voulût ouïr: ce que voyant, ie fis comme luy; & en mesme temps il me demanda ce qu'il m'auoit refusé. Mais ie trouuay bien plus plaissant, quand le Duc d'Alue fut mis en sa place, qui arriua en Italie avec vn tel son de brauades & de menaces, qu'il sembloit qu'il deust tout foudroyer. Ses apparats furent pompeux. Dans la seule ville de Milan il fit leuée de huit cens mil escus, vne nouuelle fonte dans le Chasteau de trente canons, fait publier vne leuée de neuf mille bœufs pour les Charrois, fait faire nombre de bateaux portatifs, fait venir d'Allemagne par le Lac de Garde des milliers de caques de poudre, comme aussi de Gennes & Naples; & bien qu'il eust vne armée de trente mille hommes & cinq mille cheuaux, equipage de quarante canons, & assignation pour l'armée de six mois, il publioit hautement de nouuelles leuées de dix mille Italiens, & autant d'Allemands: ce qu'il faisoit pour faire peur, & donner éclat à la grandeur de son Maistre. La fin de cela fut, que ie luy enleuay Vulpian, place importante à nos affaires, & qu'il s'alla échoüer deuant Sanctia, lieu incogneu; que i'auois fortifié: où ayant perdu beaucoup de gens, ie l'en fis déloger avec tant de desordre, que laissant Sigismond Gonzague dans les trenchées avec neuf Compagnies de son Regiment, & tous les Marchands & Viuandiers, il nous donna moyen de faire bonne chere sans nouuelle despense; & sans plus séjourner, quitta le Piedmont, & s'en alla au Royaume de Naples, contre le Duc de Guise; qui eust mieux fait de croire mon conseil, d'acheuer le Milanois qui nous estoit facile, & puis le reste estoit entre nos mains. Je redis encore, qu'à l'endroit des Espagnols, il n'est que d'y aller la teste baissée: on les trouue souples, pourueu qu'on ne les marchande point, comme ie voy qu'à fait ce Cardinal, qui a beaucoup de conformitez avec moy, & principalement celle-là, d'estre fidelle à son Maistre, & tousiours trauersé comme ie l'ay esté par mes ennemis; qui comme les siens ont mieux aymé hazarder de tout perdre, que de laisser faire le bien.

M. DC. XXXI.
LES ENTRE-
TIENS DES
CHAMPS
ELIZENS.

On eſcrit, dit Villeroy, ſuiuant ce que dit Monſieur le Mareſchal, que toutes ces menées ont fait vne grande playe à la France: car elles firent partir le Cardinal d'Italie, où ſon Armée, qui auoit veſcu avec ordre & grande diſcipline, faiſant payer & chaſtier, ſe licentia à mille deſordres; en fin tour ſe diſſipa par ſon abſence: & par la propre confeſſion de Spinola, ſ'il euſt demeuré, Caſal n'auroit point eſté aſſiéé, ny peut-eſtre, Mantoue pris. Car les Allemans eſtans contraints par ſa preſence de demeurer touſiours vnſ & joinctſ avec Spinola, ils n'auroient pas eu la liberté de retourner à cette entrepriſe, ſi malheureuſement & ſi facilement executée: & cette Nation ſ'eſtant portée ſi inſolamment contre les Alliez de la France, fait bien voir ſon ingratitude. Car ſi on n'eũt point appaiſé les troubles qu'ils auoient, & laiſſé faire Bethen Gabor, il euſt ſecouru la Boëme, auquel cas ils ſe ſeroient trouuez tellement occupez, qu'ils n'auroient pas eu le moyen d'aller au ſac de l'Italie.

Mais en fin à quoy aboutit cét aſſaire du Cardinal, dit le Roy? Qu'on l'a voulu eſloigner de la Cour, dit Villeroy. A cette parole tous les Aſſiſtans firent vn cry, avec vn Ieſus, les mains jointes, qui fut entendu de toutes les campagnes voiſines, monſtrant par là l'eſtonnement d'une telle nouuelle, qui attira beaucoup de gens, les vns dolens, & les autres qui ſ'en reſiouiſſoient. Le Cardinal Polus dit en ſon Anglois, que Buquinkan voudroit auoir donné cent mille liures Sterlins, & qu'il fuſt par terre. Le Duc de Lerne adjouſte, que l'Oliuarez en donneroit deux fois autant, parce qu'il a perdu ſes eſcrimés contre luy, avec grand peril des Eſtats de ſon Maiſtre. Ses fougues eſtoient bonnes contre moy qui eſtois vieux, & mes enfans foibles & de peu d'eſprit, & tous enſemble hors de faueur: mais contre vn grand Royaume, qui a vn ieune Roy belliqueux, aſſiſté de bons & fidelles Miniſtres; luy qui n'a iamais ſorty du pays, ny veu ny guerres ny affaires, penſoit-il que toute la terre deũt obeyr à ſa fortune? Il ſ'eſt trompé, & ſe trompera tant plus il ira en auant. Il a fait breche à l'honneur d'Eſpagne par les vſurpations iniuſtes qu'il a entrepriſes, qu'il a faillies, & auſquelles il ne ceſſera iamais de travailler pour reparer ſa faute, qui ſe fera touſiours plus grande, & en fin le ruïnera. Car comme on ſera laſſé de ſes deſordres, on l'acablera. Et comment ſ'en pourroit-il garantir, puis que l'ay fait naufrage, moy qui eſtois auſſi doux qu'il eſt turbulent? qui n'auois autre but que de maintenir les deux Couronnes en paix pour conſeruer nos Indes, & maintenir la guerre en Flandres contre les

maudits Rebelles & mécréans? On a veu comment de mon temps les choses sont allées avec prospérité; & depuis que cét homme gouverne, on voit au contraire les Indes rauagées, les Hérétiques tenir la campagne, prendre des places qui de mon temps estoient imprenables; & avec cela il a esté si peu sage, que de réveiller la guerre en Italie, que j'auois tousiours empeschée, quoy qu'il y eust le Comte de Fuentes, assez mal-aisé à gouverner, qui ne demandoit autre chose par les bons conseils que luy donnoit le Duc de Sauoye: mais ie tenois la chose si périlleuse, que ie m'y suis tousiours opposé, pour estre bien plus aisée à commencer qu'à finir, comme on le verra à certe heure que les François y ont pris pied, qu'il sera bien difficile de leur oster, estant à craindre qu'ils ne vueillent laisser là tousiours vn os à ronger aux Espagnols, qui les ruinera à la fin. C'est pourquoy ie crois, que le Comte d'Oliuarez doit apprehender sa fortune: parce qu'il est si heureux, que tous ceux qui luy sont contraires perdent la vie, comme Buquinkan, le Duc de Sauoye, Spinola, Collalto, & plusieurs autres. Et luy-mesme a desia eu quelque secousse: qu'il prenne garde à luy, car il n'y a point de sagesse eontre la fortune.

Après l'estonnement passé de tous, le Roy demanda si c'estoit son fils qui auoit voulu si mal recompenser vn tel seruiteur? Non, Sire, dit Villeroy, au contraire il l'a soustenu. La chose vient d'ailleurs. Mais le bon que j'y vois pour luy, c'est qu'on l'a attaqué dans son fort, c'est à dire dans vn temps que tout le monde disoit du bien de luy; & avec raison, veu les grands seruices qu'il venoit de rendre.

Ie loue mon fils, dit le Roy, de l'auoir maintenu: car s'il l'eust abandonné, il perdroit tout son credit, & n'eust iamais trouué homme qui l'eust voulu seruir: & de plus, il estoit à recommencer: car il est le Maistre maintenant; où n'ayant plus vn tel Ministre, il eust bien eu des affaires à démeller; ne cognoissant point d'homme à mettre en sa place; & quand il en auroit, auant qu'il y fust accoustumé comme avec certuy-cy, son Royaume & ses affaires se roient en grand desordre, veu que tous changemens de telles personnes sont tres-périlleux. C'est pourquoy ie croy qu'on ne le pouuoit laisser aller, car il estoit trop nécessaire.

Ce n'est point nécessité, Sire, qui le fera retenir, dit le President Ianin; c'est amitié. Car ie sçay bien que le Roy l'ayme, & doit bien haïr ceux qui auoient fait cette menée. Et qui sont-ils, dit le Roy? Marillac en est vn, Sire, dit Villeroy, qui pour payer le Cardinal de l'auoir élevé, l'a voulu ruiner; ne se ressouenant plus qu'il

M. DC. XXXI.

LES ENTRE-
TIENS DES
CHAMPS
ELIZES.

auoit vescu sous le Chancelier de Sillery, sans auoir iamais eu autre commission de luy, que de dresser les bancs & les escabelles aux Estats de Nantes, & de visiter les écrits de Seruin. Attendez, dit le Chancelier de Sillery, il en eut encore vne autre. Mais ie veux que vous sçachiez auparavant, qu'auec sa pieté, apres ma disgrâce à Tours, à la table du sieur de Mangot qui eut ma place, & ne la garda gueres, il médifoit de moy publiquement; & dés que ie fus remis, il ne laissa d'estre des premiers à se trouuer en mon cabinet: & le soir comme on me pensoit donner cet aduis comme vne nouuelle, ie respondis que ie le sçauois bien, mais qu'il falloit laisser telles choses comme pierres dedans les mauuais chemins, lesquelles si on les vouloit toutes ramasser, on succomberoit sous le fais, qui estoit cause que ie n'en voulus faire compte. Or ce que ie vous voulois dire est, que sous le pretexte de cette deuotion que vous sçaez, il songea vne affaire, que ie confesse qui me fit rire, me proposant de rallumer vne lampe fondée par Charlemagne à Aix la Chapelle, (notez cela) qui au grand deshonneur du Royaume estoit esteinte depuis quelque temps: ce qu'il fit sonner si haut, que pour l'appaiser & contenter son zeile, ie luy donnay encore cette commission. Mais ce qui fut bon, & dont ie ne me messay pas, c'est qu'il trouua moyen sur ce sujet de se faire donner quatre mil escus pour les employer (disoit-il) en ornemens, qui obligeassent les Chanoines de rallumer ce feu qu'ils auoient laissé esteindre. Dequoy tous se mirent à rire. Et apres, Villeroy reprenant la parole, dit: On le tira enfin des Maçons des Carmelines, pour le faire Surintendant des Finances & Garde des Seaux, & avec sa beatification supposée, ne pouuant assouuir son ambition, il voulut faire ruiner son bienfaiteur pour prendre sa place: au lieu dequoy il a esté chassé, son frere emprisonné, & sa reputation diffamée. Et dit-on, qu'au mesme lieu où il auoit si long temps exercé son humilité, la resolution fut prise d'executer ce qu'il auoit conseillé de faire; qui fut remarqué par vne Dame s'estant trouuée là, qui dit en passant, ou par congratulation de ce grand ouurage, ou craignant peut-estre de perdre au change, Dieu vous doint bien faire; sans auoir autre réponse du Beate, qu'un petit soufrire Sardonique, avec lequel il s'en alla fort gay, pensant que dans trois iours il seroit le seul Gouverneur de l'État. Il ordonnoit pour les Finances d'Italie, qu'elles seroient mises entre les mains de celuy que son frere nommeroit, donnoit les heures des conseils particuliers qu'il auoit à tenir avec certains confidens, & déclara pour dix ou douze iours de suite, ce qu'il auoit

à faite. Et ayant veu dès le Dimanche l'orage commencer, sa ioye & son orgueil redoubla en sorte, que le Cardinal l'ayant enuoyé conuier de passer à son logis auant d'aller chez le Roy, il s'en excusa, pour auoir pris medecine: & neantmoins le Cardinal arriuant à Luxembourg, où la Reine logeoit, il le trouua dans vn petit cabinet seul, & luy dit seulement: Ho, Monsieur, vous voylà! & vous disiez que vous estiez malade! & passant outre, s'auançoit pour parler au Roy. Et luy voyant tant d'allées & venuës, commença avec vn soufrire dédaigneux de demander à vn, qu'il siescoit auprès de luy, qu'est-ce cy? il y a quelque chose: dites-moy que c'est? pensant lors en son ame auoir la victoire entiere; ce qu'il creut mieux encore, lors qu'il sceut les discours tenus au Cardinal, qu'il pensa estre sans ressource, quand il le veit partir, & qu'on luy commanda d'aller à Versailles, pour, selon son aduis, prendre possession de l'Empire; mais quand il y fut arriué, & qu'on le logea à Glatigny, & le Cardinal dans le Chasteau, alors il cognut qu'il estoit bien loin de son compte, qu'il auoit affaire à gens plus fins que luy, & qu'il estoit perdu. Ce qui l'obligea d'écrire cette belle lettre qu'il donna le lendemain à Lomenie, qui luy vint demander les Seaux, par laquelle il donnoit, comme Harlequin, congé à son Maistre.

Par le Corbieu, voila vn mauuais homme, dit le President Ianin; & qui a vſé en tout cela d'une grande perfidie; *Perfidia tantum incommodi humano generi adfert, quantum salutis bona fides prestat*, dit le Garde des Seaux du Vair, s'estonnant comment le Cardinal de Richelieu auoit procuré tant d'honneur à cét hôme. Et moy encores plus, dit le Roy, qui me fait bien rabattre de la bonne opinion que j'auois de luy. Sire, ne le prenez pas là, dit le President Ianin; les plus fins sont attrapez par ces hypocrites, qui font les chatemites, & sous pretexte de deuotion vous donnent de la griffe. Et nostre Seigneur ne nous aduertit-il pas de nous garder de ces loups qui viennent avec des peaux de brebis? Ces paroles signifient le peril qu'il y a en telles gens, & que pour s'en garantir il ne falloit pas vn conseil moindre que celuy de Iesus-Christ, lequel fut aussi vendu par vn de ceux qu'il auoit choisis: & comme il ſçauoit bien qu'il conspiroit contre luy; aussi le Cardinal ſçauoit, il y a deux ans & plus, les menées: mais sa patience & sa bonté, à l'imitation de son Maistre, luy faisoient dissimuler, esperant qu'il s'amenderoit: & le Roy mesme declara à Messieurs du Parlement, qu'il l'eust chassé il y a long temps, sans luy.

De mauuais œuf, mauuais Corbeau, dit le Cardinal du Perron. Que pouuoit-on esperer en la vieillesse d'un homme, de qui la ieu-

M. DC. XXXI.
LES ENTRE-
TIENS DES
CHAMPS
ELIZÉES

M. DC. XXXI.
LES ENTRÉES
TIENS DES
CHAMPS
ELIZABES.

nesse a esté passionnée contre l'Estat? T'ay aymé le Cardinal de Richelieu comme moy-mesme, n'ayant iamais cogneu de son âge, aucun qui eust vn genie si puissant pour l'Estat, ny si fort contre les Heretiques. Mais ie passe condamnation contre luy, d'auoir choisi cét homme pour amy, sans consulter le vray original des bons François; Le President de Thou, qui écrivant l'emprisonnement du President de Harlay, que voila grondant, pensant qu'on luy demande audience, met que Busli estoit chef de cette execution; *Stripanse Marilliac, & alijs, cruenta religione imbutis*. Ouy, repliqua T'euin, mais il n'a pas mis la peur qu'il m'e fit, quand à la mesme heure venant dans la cinquieme Chambre des Enquestes, de laquelle i'estois, ie me cachay sous des fagots auprès de la Beuuette, & l'entendois iurant le nom de Dieu, le poignard à la gorge de Maistre Pierre nostre Beuuetier, le menaçant de le tuer, s'il ne luy disoit où i'estois; & bien me prit qu'il ne me decela pas; & à Fortia, d'auoir bonnes iambes pour s'enfuir, car il luy en vouloit aussi bien qu'à moy; & s'en est tellement souuenu, qu'il ne l'a iamais voulu voir au visage depuis qu'il fut élevé en ses dignitez, se le representant tousiours avec la furie de ce iour là, maugreant & reniant Dieu comme il faisoit.

Il faut oublier le passé, dit le Cardinal de Berulle, & n'y songer plus: c'est vn bon homme & pieux, qui ne blasphemä iamais. Il l'auroit mieux excusé, dit Seruin à l'oreille de Gillor, s'il eust reparty comme le Cardinal de Richelieu à son Capitaine des Gardes, qui se plaignoit d'un Prelat, de ce que sur vn refus qu'il luy auoit fait, il auoit aussi iuré le nom de Dieu, vous vous trompez, repliqua-il, Iesus, & Dieu, c'est la mesme chose, il a seulement pris l'un pour l'autre: & puis eleuant sa voix, il dit, Monsieur, pourrez-vous nier que cét homme n'aye esté vn des plus grands ennemis de nos derniers Roys?

Ha! Monsieur estes-vous là, dit le Cardinal? Vous estes suspect en cette cause, car vous n'avez iamais esté d'un mesme aduis sur vos priuileges de l'Eglise Gallicane que vous estendiez vn peu plus qu'il ne falloit, & sur vostre *Sanctum seculare*, que vous tiriez de S. Paul, par les cheueux, pour faire nos Roys Papes: & puis il vous a vn peu testonné sur vos conclusions que vous avez prises contre certains liures, où il vous lauait bien la teste. Monsieur, dit Seruin, i'ay tousiours esté bon François, & me suis volontiers opposé aux entreprises faites contre la Couronne. C'est pourquoy il écruiot contre moy, & qu'il fit imprimer son pernicieux Examen, où il assujettit la Royauté sous d'autres puissances suiuant les anciennes maximes de quatre vingts neuf,

neuf, qui ont engendré tant de mal-heurs à la France, & lesquels les n'ay tousiours combattus comme damnables & contraires à la seureté des Estats. Non que l'aye voulu oster les Roys du bercail de l'Eglise, & les rendre Pasteurs au lieu de brebis: mais bien ay-ie tousiours dit, qu'il falloit de grandes considerations deuant que de venir aux excommunications, à cause du rang qu'ils tenoient, & des consequences perilleuses qui s'en pouuoient ensuiure; mais que toutefois si la necessité force d'en venir là, que pourtant ils ne doiuent pas perdre leur bien ny la fidelité & obeissance de leurs subjets. Je prendray Monsieur Gillot pour témoin de ma conscience, que n'ay tousiours eu nette sur ceste matiere, aussi bien que luy sur celle du Concile de Trente, lequel il n'a pas eu dessein d'invalider, comme on luy a imputé: mais seulement a voulu faire voir la disposition du siecle de son temps, qui souspiroit vne bonne reformation, & sur tout d'oster le Celibat & le Carisme, comme contraires au genre humain.

Il est tousiours luy-mesme, dit le Cardinal, diuagant & sautant d'une matiere à l'autre. Vous souuenez-vous, quand vous plaidiez la cause d'une femme qui auoit enléué son mary de la potence, que vostre conclusion fut contre le Cardinal du Perron, que le Concile estoit par dessus le Pape? Surquoy Seruin s'échauffant dit: Je reprendray mon discours, & prouueray diserement ce que j'ay dit, & nul ne me niera qu'il n'aye signé le serment horrible qui se fit contre Henry troisieme, qu'aucuns afferment auoir fait de son propre sang, & qu'il estoit de ce conseil, duquel Monsieur de Neuers a dit, il y a quarante ans *, *Ils se resoluvent de forger un Conseil à Paris de quelques personnes choisies à leur poste & deuotion, pour ordonner & disposer des affaires du Royaume ainsi que bon leur sembleroit. Ils monstrerent dans l'establissement de cinquante-quatre personnes, dont ils le composerent, qu'ils ne se soucioient d'aucune capacité, suffisance & experience en eux, pourueu qu'ils y trouuassent de la passion, de l'aveuglement, & de la temerité: tellement que les plus mutins & les plus ennemis de la Majesté, leur furent les plus capables. Aussi firent-ils à leur entrée un trait digne de notables Conseillers d'Estas; en quoy leur ignorance ne parut pas moins que leur passion, & la seruitude qu'ils auoient deuotée à celui qui les auoit creéz, &c.*

* Le 19. Feurier, 1589.

A quoy, au lieu d'auoir égard apres leur sottise & imaginaire degradation de la personne du feu Roy, (auparuant mesme que sa Sainteté y eust touché) & de proclamer promptement un autre Roy, ou à tous le moins appeler un Prince du Sang pour exercer ceste Regence: ce beau Conseil, fait de toutes pieces, comme vne botte de foin de toutes sortes

M. DC. XXXL

LES ENTRI-
TIENS DES
CHAMPS
ELISEES.* Discours de Mon-
sieur de Nemours.

* Henry III.

Le Monitoire fut
publié le 22. & 23.Juin à Meung, le
9. Juillet à Char-
tres, & le dernierde Juillet eut
sursis d'Enfer parvis de
Paris pour son cruel
particide.

d'herbes, &c. signé de Marillac, & pour Greffier Senault. Par ceste allegation vous voyez que ie n'ay pas tort de haïr le nom de cét homme; & quand vous entendrez ce qui suit, vous mesmes le condamnerez. Car depuis on ne cessa iamais de poursuivre le Pape avec mille impositions, disant que le Roy estoit accablé, & que toutes les grandes Villes & les Parlements, grande partie des Officiers de la Couronne, Capitaines & Seigneurs, & entre tous le Clergé, estoient vnies avec eux. Qui fut cause de le faire precipiter à publier le Monitoire contre le Roy, cuidant qu'il fust perdu; qui causa vn grand malheur. S'ils en fussent demeurez-là, le mal eust esté moindre. Mais voulant esteindre toute la maison Royale, ils pousserent l'affaire tousiours avec la mesme fureur contre la personne de vostre Majesté, & obtindrent vn Monitoire plein d'horreur, vous priuant de vostre Royaume de Nauarre, dignitez & charges, vous declarant indigne, inhabile, & incapable de posseder aucunes Seigneuries, & specialement le Royaume de France; & la publication en fut faite à nostre Dame, où Michel de Marillac s'y trouue encore signé: & par ceste malheureuse fulmination on vouloit estouffer dans vos reins ce grand Roy vostre fils, qui est auourd'huy le plus renommé Prince de la terre, par les grandes actions qu'il a faites contre tous ceux qui ont entrepris contre luy: & de plus s'ensuiuit le peril que vous courrez depuis à Paris.

Vous m'estonnez de tout ce que vous me dites, dit le Roy, ne pouuant conceuoir en mon esprit, comment cela ne s'est point sçeu plustost; & si l'on l'a sçeu, comment on l'a tant souffert. Et le Parlement comment viuoit-il avec luy? Mal, dit le premier President Champigny. Car comme le President le Iay fut député vne fois vers la Roynie, pour luy faire des remonstrances fut le Code Micheau, lequel ie diray par parenthese, que quand il fut rapporté au Palais en la presence du Roy, parlant des Estats composez (disoit-il) de l'Eglise, Iustice, Noblesse, & tiers Estat, il pensoit par ceste impertinente nouveauté de proposer quatre Corps au lieu de trois, dont les anciennes Assemblées dans le Royaume ont tousiours esté composées; & mettant la Iustice deuant la Noblesse, establir vn ordre qui seroit comme enregistré en ceste compagnie qu'il pensoit obliger par là. Mais le fruit qu'il en tira, fut, qu'on se mocqua de luy, & que s'estant échauffé contre la harangue, il disoit, Vous m'attaquez, ie vous entends bien; Il est bien aisé, dit le President, car ie parle bon François: luy voulant donner par ceste

attaque sourde vne atteinte, qui signifioit qu'il ne le tenoit pas pour tel.

M. DC. XXXI.
L'ENTRÉE
TIENS DES
CHAMPS
ELISE'S.

De quel Code voulez-vous parler, dir le Roy? A-on adiousté quelque chose aux anciennes Ordonnances? Il me semble qu'elles estoient assez claires, & qu'il ne falloit que les bien observer. Qu'en dites vous Monsieur de Sillery? Lequel respond: Sire, ie vous assure que ie n'y ay peu rien comprendre, & que luy-mesme n'a pas entendu ce qu'il a voulu dire, le voyant par plusieurs articles qu'il a eu dessein de renuerser tout ce qui estoit du passé, pour le reduire sous son caprice sans raison, faisant quasi par tout des ouuertures à ne l'observer point. Toutes les anciennes Ordonnances estoient pour autoriser, faire reuerer & honnorer la personne du Roy, estant porté en icelles; *remettant toutes les difficultez, contrauentions, & oppositions, à Nous, pour en ordonner, &c.* où celles-cy euoquent tout au Conseil, pour en deliberer & ordonner comme on verra bon estre: qui est en vn mot attirer à soy toute l'autorité, & faire vn Roy de cire, qui ne pourroit agir de pleine puissance Royale sans l'ayde de son Seau: qui est bien loin de la façon respectueuse, que ceux qui ont possédé nos charges ont tousiours rendu aux Rois. Monsieur de Bellieure ne viuoit pas ainsi avec vostre Majesté.

Alors l'Euesque d'Orleans quittant son Tertullien, qui l'auoit mis tout en eau, prit la parole, & dit: Vous n'auetz pas tout dit de ce beau Code, lequel non seulement estoit contre la Majesté des Rois, mais encores contenoit des heresies, pour lesquelles aucuns du Clergé avec moy luy declarâmes, que s'il n'y remedioit, nous l'excommunierions avec son liure. Il demeura muet, s'excusa sur son intention, qu'il affermoit n'auoir iamais eu mauuaise, & qu'il y falloit remedier par l'examen qui en seroit fait fort promptement. Surquoy fut ordonné le sieur de Bullion Commissaire pour cét effer, qui n'a pas fait de difficulté d'apostiller ces beaux articles, où l'on void qu'il prononce: Cestui-cy sera osté: cestui-là corrigé: on adiousterà tels mots: on changera ceux-cy. En sorte que si on eust prononcé sur tous, on n'en eust laissé aucun.

C'estoit sa precipitation, dit le President de Verdun, *ore obsor-* to, qui luy faisoit tout entreprendre de sa teste, ne voulant rien communiquer avec personne, tant il auoir bonne opinion de luy, croyant pouuoir tout faire sans estre blâmé; Et qui ne s'estonna vn iour, le Roy allant au Parlement, de luy voir porter huiét Edicts, qu'il n'eust pas le loisir d'acheuer à son logis, & les alla sceller sur l'Autel de la sainte Chappelle, (qui sembloit ne de- uoir iamais estre purifié de telle profanation que par le feu qui y a

M. DC. XXXI.
LES ENTRE-
TIENS DES
CHAMPS
ELISEES.

esté mis depuis.) Pour monstrier avec combien peu de consideration il faisoit les affaires, qu'il conduisoit plustost avec impetuosité qu'avec raison. Et si ces Edicts, qui se pouuoient tous reduire en trois ou quatre, eussent esté couchez en bonne forme, le Roy en eust eu contentement, & eust empesché beaucoup de crieries: Par où l'on peut iuger de la difference de sçauoir bien ou mal faire les choses. Il vouloit prendre seance par dessus moy au Parlement, quand il y viendrait seul: Je l'en eusse bien empesché, comme j'ay fait voir par la fauile que j'ay fait imprimer: & quoy que Ribier puisse auoir écrit au contraire, ie me serois plustost fait tourner la bouche de l'autre costé, que de luy auoir cédé.

C'est parler en homme de cœur, dit l'Aduocat Arnaud: Mais puis que vous luy en voulez, comment n'avez-vous point seen les discours que nous faisoit Monsieur des Landes, de son entrée au Parlement avec le Roy, pour presenter ce ridicule Code, & afin de persuader & obliger la Cour à le receuoir? Il commença sa harangue par la maladie du Roy, les secours donnez en Ré; & la continua par la défaite de l'armée Angloise, du retour des deux autres armées, sans aucun effet, du siege de la Rochelle, & de la circonualation qui y fut faite, du siege de Tyr par Alexandre, de la puissance de la Mer qui ruina sa Digue, de l'antiquité des vaisseaux à feu mentionnez dans Quinte Curce, pour monstrier que les Rochelois se vantoient à tort d'en estre les auteurs; de l'Ordonnance de Theodose, & Honorius touchant le Nil; du miserable estat de la Rochelle quand elle fut prise; du Traicté qu'elle auoit fait avec l'Anglois; de la ruine de Bizante par l'Empereur Seuer, de Limoges par Charlemagne, des Gardes du Roy entrees dans la Rochelle plustost comme troupes auxiliaires, que conquerantes. Ne font-ce pas preuues pertinentes pour l'autorité de son Code? Et recognoissant trop tard son impertinence par la moquerie qu'il apperceut qu'on faisoit de luy, il vsa de menaces par vne infinité d'exemples hors de propos pour faire peur; & en vn mot, dite qu'il estoit iniuste & ridicule, non receuable que par la force. Aussi il esté si mal receu, que s'il y auoit Aduocat si hardy de le citer, il seroit sifflé par la Compagnie. Chacun conclud, qu'à son humeur tout sembloit possible, & qu'on ne s'en estonnoit, veu qu'il n'auoit point eu de honte de publier & aduouier la traduction, & ritmes de ses Pseaumes, qui auroient fait rougir tout autre que luy. Alors le Roy imposa silence à tous, voulant sçauoir quelle auoit esté l'issuë de l'affaire.

Que le iour de la Saint-Martin (lequel on nomma la iournée des

Duppes) répond Villeroy, plusieurs croyoient que le Cardinal fust par terre; & les ennemis s'en resioüyssans, les gens de bien en souspiroient, & les Huguenots mesme se desespéroient de cét accident, parce que l'ayant trouué fidele à leur maintenir ce que le Roy leur auoit promis, ils craignoient de retomber dans les maux dont ils venoient de sortir: Et que côme on taschoit de renuerfer l'Edict de Paix qu'il auoit conseillé, ils n'esperoient que toutes sortes de miseres par son éloignement: C'est pourquoy ils s'affligeoient fort du bruit qui en courut, mais quand on sceut le lendemain qu'on auoit chassé le Garde des Seaux, tout le monde changea de vilage, ceux qui auoient de la ioye le iour precedent deuindrent melancoliques, & les melancoliques reprindrent leur ioye perdue.

L'apprens, dit le Roy, que le Marechal de Schomberg est tousiours dans les affaires. C'est vn homme sage dès le berceau, & que i'ay tousiours aimé. Il y a ie ne sçay quoy d'écrit sur la face des hommes, qui fait voir s'ils doiuent estre quelque chose; & cela ie l'ay leu sur la sienne, & ie ne me suis iamaïs gueres trompé en mes iugemens. Et qui a les Finances à ceste heure? Le Marquis d'Effiat, Sire, dit Villeroy: & lors qu'on croyoit qu'il fust sans ressource, apres tant de dépenses qu'il a soustenuës depuis qu'il est en charge, il a si bien pris les mesures, qu'il a entreteñu ceste guerre, & en rapporte de l'argent, sans auoir rien entamé sur l'aduance de l'année prochaine dans pas vne des Receptes generales: qui fait voir qu'on y procede fidelement. Aussi en a-il receu cét honneur, que sur l'instance ce qu'il a fait au Roy, d'estre déchargé d'un si grand fardeau, offrant son conseil & son assistance à qui que ce fust, qui fust nommé de sa Majesté pour en faire l'exercice; il luy a commandé expressément de continuer sa fonction, comme le iugeant si necessaire en ceste administration, qu'il croyoit n'y en pouuoir commettre d'autre sans vn grand interest en ses affaires: & à Vigliane, où les troupes du Duc de Sauoye furent bien frottées par des gens plus foibles qu'elles n'estoient; & encores à Carignan, où il monstra en l'un & en l'autre, qu'il n'estoit pas moins bon pour combattre, que pour le maniement des Finances; dequoy s'est ensuiuy, que pour marque de sa vertu, il a esté fait Marechal de France.

N'y a-il plus de robbe longue de ma cognoissance dans les affaires, demanda le Roy? Bullion y est, Sire, répond Villeroy, & y seruira tres-bien, car ie l'ay tousiours cogneu accort & iudicieux. A qui en parlez-vous, dit le Roy? N'est-ce pas encor vn de ceux de qui ie me seruois le plus? Le President Ianin n'en sera pas marry. Non, Sire, répondit-il; ie m'accommodoïs fort bien avec luy, iu-

M. DC. XXXL
LES ENTE-
TIENS DES
CHAMPS
ELISE'S.

geant tousiours qu'il estoit nay pour les negociations, qu'il a mieux entenduës qu'aucun autre que r'aye cognu de mon temps.

Et qui a les dépesches estrangeres ? Boutillier, Sire, dit Villeroy ; & les fera bien ; car il a bon sens, fidelité & secret ; & de plus dressé de la main du Cardinal, qui ne luy aura pas esté vne mauuaise école. Il est fils, dit le Roy, d'un homme de bien, que j'ay cognu sincere, & en voulois faire vn President, si i'eusse vescu dauantage. Cela me fait bien esperer de mon fils, de ce qu'il ne prend pas le conseil de Roboan, qui chassa tous ceux que son pere aimoit, pour se ietter entre les mains de gens nouueaux & inexperimentez, qui le perdirent. Il paroist par là, que ie ne faisois pas mal, puis qu'on suit mes erres, & qu'on prend tous ceux desquels ie me suis seruy, ou que j'ay aimez pour la conduite des affaires.

Mais ne dit-on rien dans ces dépesches du frere de Marillac ? Ouy, Sire, dit Villeroy, l'histoire en est longue, & tout le monde le blasme de son ingratitude. Car vostre Majesté sçait bien qu'elle n'en auoit iamais fait d'estat, depuis le fait de Caboche ; & qu'une fois disnant chez Bastien, disant à tout plein de Seigneurs, Dissons mes enfans, mettez-vous à table avec moy, il s'y voulut mettre avec les autres ; & vous le fistes leuer, disant que par vos enfans vous n'entendiez pas ceux de sa sorte : & le chassastes du Bac à Saint-Germain, disant, que vous ne vouliez point dans vostre compagnie de gens qui luy ressemblassent ; pour faire voir que vous ne l'estimiez pas : & a vescu ainsi, iusques à ce que le Cardinal de Richelieu luy procura la charge de Commissaire General de l'Armée, en suite la Lieutenance de la Compagnie des Gens d'armes de la Roync-Mere, avec la recompense. Au siege de Saint-Jean il fut fait par son intercession Marechal de Camp, & luy fit donner le Gouuernement de Verdun, la Lieutenance dans le Païs, & les moyens de faire bastir vne des plus belles Citadelles qui soit en France : Et pour conclusion fut fait Marechal de France à Priuas, avec des peines indicibles, le Roy vostre fils y contredisant, se faschant de refuser le Cardinal qui l'en sollicitoit ; & neantmoins apres l'auoir promis, il fut deux heures sans s'y pouuoir resoudre : Et comme il eut fait le serment, deux iours apres, ayant sujet d'écrire au Cardinal, il le traita simplement de *vostre bien-humble seruiteur* : pour monstrier que les honneurs bien meritez auoient en vn instant changé ses coutumes. Apres il fut Lieutenant General d'armée seul en Champagne, où il n'a pas mal fait ses affaires, à ce qu'on dit ; & pour recompense de ce que dessus, luy & son frere ont voulu ruiner l'auteur de leur bonne fortune, comme il ne peut s'empescher de le

témoigner partant de Verdun, disant, Il y a long-temps que mon frere & moy luirtons contre le Cardinal, mais j'espere qu'à ce coup nous le porterons par terre; & son frere a esté veu sombre & morne dans tous les bons progres d'Italie, comme ces Medecins, quand ils ont iugé quelqu'un à la mort, pour la reputation se desesperent s'il guerit. Et fut remarqué par plusieurs personnes vne ioye incroyable, quand il sceut dans le Seau, la prise de Mantouë, qui luy remplir le visage de gayeté lumineuse, & avec vn *Nous en verrons bien d'autres. Et si on m'eust creu!* Il appella tous les Secretaires qui auoient des lettres rebutées, & les fit apporrer, & les scella routes, pour par ce moyen faire les feux de ioye d'une si bonne nouuelle, estant de ceste humeur, de vouloit auoir vne iustice & vne raison à sa mode: car ce qu'il faisoit n'estoit pas parce qu'il sembloit ainsi aux autres; mais parce qu'il estoit porté à cela par sa fantaisie, n'ayant iamais esté de l'opinion de la compagnie, mais voulu tousiours que tout le monde fust de la sienne; au surplus deuenue si fier, qu'il sembloit que comme vn Lyon il deust deuorer tout le monde, offensant vn chacun doublement du refus & de la maniere qu'il y apportoit, monstrant bien qu'il auoir mal estudié la Pratique de Messieurs de Chiuerny & de Sillery, qui adoucissoient les mécontentemens de ceux qui perdoient leurs causes, par des paroles douces & ciuiles, qui empeschoient le desesperoir, que donnoit cestui-cy, deuenue inaccessible à tous ceux du Conseil mesme, se tenant souuent renfermé, écrivant tousiours de mauuais memoires, & faisant des liures, qui reüssissoient si mal, que Toirax en fit pendre vn publiquement, & brasser apres pour la fausse monnoye qui estoit contenuë dedans: & ce qui estoit de pis, c'est qu'il ne rendoit point iustice, estant perperuellement dans les cabinets de la Roine, où il auoit ceste ruse d'entrer de bon matin, pour faire voir qu'il auoit grand credit: & comme on le voulut decouurir, on trouuoit qu'il entretenoit deux ou trois heures les femmes de chambre: & puis quand on l'appelloit, il se trouuoit qu'il n'auoir rien à dire, ce qui en vn autre temps l'eust fait trouuet importun & fascheux, ne laissant pas de continuer pour payer le monde de ce lustre, qu'il manioit les cabinets à sa mode, faisant plus d'estar d'un garçon de chiens que d'un Maistre des Requestes: & cependant qu'il s'amusoit à ces bagatelles, les pauvres parties languissoient, le maudissant de ne pouuoir estre expediées, & demeurer ruinées en la poursuite de leurs affaires: Et cela n'est rien au prix de son proceder, quand le Roy s'en alla à Saint-Iean de Maurienne, dissuadant tous ceux qu'il rencontroit de le suyure, luy qui s'exposoit en toutes

M. DC. XXXI.
LES ENTRA-
TIENS DES
CHAMPS
ÉLIZÉES.

M. DC. XXXI.
LES EN-
TRES-
TIENS DES
CHAMPS
ELTSERS.

sortes d'incommoditez, pour témoigner qu'il n'a rien plus cher que l'honneur de son Estat: & cét homme avec vne tendresse de crocodile, protestoient publiquement contre ce conseil, duquel il sommoit vn chacun de se souuenir qu'il ne l'auoit point donné, augurant toutes sortes de mauuais presages pour en décourager tout le monde: & au retour il se mit de genoux deuant le Roy, témoignant avec vn visage fumant de zele, le contentement qu'il auoit de le voir échappé d'un lieu où il luy pouuoit arriuer toutes sortes de defaictes; & avec ceste ioye spirituelle on remarqua, qu'en la maladie du Roy, où tout le monde fondoit en larmes, il n'en versa iamais vne seule.

Fiez-vous en ces hypocrites, dit le President Ianin. Par le Corbieu ie les ay tousiours haïs. N'en parlons plus, dit le Roy, ie veux sçauoir des nouuelles d'Italie: Ie vois le Strigio, qui nous en dira. Et bien Marquis, vous auez perdu Mantouë? comment cela est-il arriué? Sire, répondit le Marquis, *Sic erat in facis*: car avec tant soit peu de resolution on pouuoit euitier ce malheur. Mais comme le Duc auoit naturellement le don d'incertitude au choix des choses qui luy estoient necessaires, il m'a rendu prophete à mon tres-grand regret, luy ayant plusieurs fois dit, qu'il valoit mieux auoir vn Estat gasté que perdu, qu'il falloit quitter toute conuiuence, pour aller au solide & au certain, ou autrement qu'il se verroit bien-tost depouillé de ses Estats. Ses peuples luy estoient mal affectionnez, & il pensoit avec le temps les gagner, & en les épargnant il s'est perdu avec eux. S'il eust sçeu se seruir des biens qui estoient dans sa ville, leuer des hommes, faire venir des François de l'armée Venitienne, qu'il craignoit & apprehendoit plus que les Allemans pour son malheur, il auroit euité beaucoup de maux: & avec cent mil escus qu'il pouuoit prendre sur les siens avec raison, il auroit euité (chose prodigieuse) vn sac de cinq millions d'or, & la ruine entiere de tout son peuple avec la sienne, causée par ces furieux animaux qui ont figure d'homme, mais tout à fait bestiaux, ayans foulé aux pieds la Religion & tout ce qu'il y a de plus sacré, pour le prostituer à leurs furieux appetits; qui a fait voir le zele de ceux qui les ont enuoyez tous Heretiques, afin de rendre leur crime plus grand deuant Dieu, qui tost ou tard leur demandera compte de tant de desordres, dont ils sont les auteurs, comme du sang d'un million de Vierges, violées & égorgées, avec vne barbarie sans exemple.

Et les Princes d'Italie qu'ont-ils dit à cela? dit le Roy. Rien, Sire, respondit-il. Car Florence est toute Espagnole, tant que la Mere & le Comte d'Orse viuront: apres, ie n'en répondrois pas, si on garde
vne

une entrée en Italie, car ie sçay qu'il ayme fort vostre fils. Pour
 Parme, c'est vn ieune homme qui n'oseroit respirer, iusques à ce
 qu'il voye que les François ayent les Alpes detrière eux: en ce cas là,
 il n'est pas hors d'esperance de pouuoir estre aussi bon François
 que le Duc de Castres, de sa Maison, l'a esté pour vn temps.

Et les Venitiens, dit le Roy? Ils ont voulu hors de temps ex-
 ercer leur prudence, respond le Marquis. Car pour ne se vouloir
 pas declarer comme ils deuoient, voyant les François en Italie, au-
 tant pour leur liberté que pour celle des autres, ils ont laissé per-
 dre Mantoüe, pouuant quatre mois auparauant chasser les Alle-
 mans d'Italie, qui ont esté long temps foibles: & comme ils ont
 voulu temporiser, ils ont aduancé leur ruine: car s'estans depuis
 fortifiez de nouvelles troupes, ils furent faire vne furieuse attaque
 à Maringo & Villebonne, où les bons Seigneurs ne se trouuans pas
 respectez comme à Venise, ils furent contraints de faire retraite
 en telle sorte, que qui n'eust sceu ce qu'ils faisoient, certes on eust
 dit qu'ils eussent fuy: & le malheur fut, que deux mille cheuaux
 qu'ils auoient voyant venir en desordre les Allemans, qui n'estoient
 que mille, poursuuiuans leur victoire, ne s'aduiferent iamais de les
 charger, pour n'auoir pas eu, disoient-ils, le commandement, le-
 quel ils allerent chercher à toute bride à Valaize: où ayans assemblé
 leur Conseil, ils suiuirent l'aduis du Comte Scot, lequel, disoit-il,
So ben che fara vituperoso ma pure fara utile à la Serenissima Republica: le-
 quel fut de quitter la place, & à sauue qui peut, gagner Pesquiere. Ce
 qui fut brauement executé, en attendant avec impatience les diuer-
 tissement du Turc en Hongrie, pour occuper les Allemans, & diuer-
 tir ces effeins d'hommes bestiaux, qui ne laissent nulle méchanceté
 à commettre.

Mon fils a pris bon conseil dans la resolution qu'il a faite, dit le
 Roy: car veu ce que i'entends dire, Casal estoit pris avec Mantoüe, &
 les Grisons. Et cela estoit le chemin, à quoy les Espagnols tendent, il
 y a long temps, d'vnir l'Allemagne à l'Italie; auquel cas tous les autres
 Princes estoient en grand hazard: & m'estonne que pour s'y opposer
 toute la terre ne s'vnit avec mon fils, qui a eu de grandes raisons d'en-
 treprendre cette guerre, avec laquelle il a cogné & preuenu le mal;
 & sans laquelle les Venitiens eussent couru grâde fortune (s'ils n'eus-
 sent point eu d'amis armez) d'estre reduits à la pitoyable harangue
 qu'ils firent à Maximilian; N'y ayant point de doute qu'ils pou-
 uoient estre dépouillez de toutes leurs places en terre ferme; & leur
 grande ville, priuée du pain qu'ils en reçoient, eût bien tost fuiy le
 chemin des autres.

Qu'est deuenue ce braue General qui les a si bien seruis, & com-
 Hh

M. DC. XXXI.
 LES ENTRÉE-
 TIENS DES
 CHAMPS
 ELISEES.

M. DC. XXXI.

LES ENTRÉES
DES
CHAMPS
ÉLISÉES.

ment s'appelle-il Sactedî, respond le Marquis, qui a esté démis de sa charge & emprisonné.

Le Roy soupirant du peu de preuoyance, qu'auoient eu les Italiens, pour s'opposer aux maux qui les approchoient de si près, voulut sçauoir ce qui auoit réussi du Traicté de Ratisbonne. A quoy Villeroy respondit, que plusieurs l'auoient trouué mauuais, pour le zele qu'ils auoient à la grandeur de l'Estât; & les autres pour n'aymer pas la Paix au dehors, encotes qu'ils eussent publié auparauant, qu'ils en bruloient d'enuie. Et ayant veu, n'y a pas long temps le Duc de Monteleon sous vn Ciprés tout pensif, il seroit bon de le faire approcher, car il est homme candide, qui dira franchement ce qu'il en peur auoir appris, n'estant pas chose bien expliquée dans les dépesches que j'ay.

Alors ce Duc estant appelé, & enquis de ce qu'il en sçauoit, il témoigna, que d'entendre en ces discours cela luy estoit douloureux, par vn profond soupir & vne grande melancholie qui luy en parut sur son visage; & se frongnant les sourcils dit au Roy: Le me ressouuiens que du temps que i'estois en France, ie fus vn iour visiter le sieur Arnaud, ce fameux Aduocat, pour conferer avec luy sur les oppositions de Bourdillon en Piedmont, & les temonstrances du Duc de Neuers, pour sçauoir s'il auoit trouué assez de vigueur en l'un, & de raison en l'autre. Je vis sur sa cheminée ce Distique,

Versus lugebit Iberia fasit.

mis à l'imitation de Virgile; par lequel ce Poëte celebre representoit vn Prince de la race de Priam, qui par vn don de prophetie, ou plutôt par vne profonde science d'Estât, cognoissoit l'instabilité des choses humaines, consolait Enée, en predisant, que les destinées de la Grece, ennemie des Troyens, seroient en fin chagées, & qu'on verroit vn iour le chastiment merité, qui se feroit par quelq'un de sa postérité. Surquoy deslors il me tomba dans l'esprit, que voyant tant de vertus en vostre fils dès sa ieunesse, il pourroit accomplir ce pronostic; & que depuis il s'estoit tousiours enquis du cours de sa vie pour vertifier sa creance: Et qu'ayant entretenu Collalto de ce qui se disoit (quand il quitta la vie) de ce Traicté, de quoy il sembloit que quelques vns des leurs en auoient de la ioye, & autres s'en attristoiënt; ie le priay instamment, comme bien informé qu'il pouuoit estre, de m'en dire son sentiment. A quoy il me respondit d'Italien à Italien, comme conuenans d'inclination, de preferer sagement la conservation de la vie à la vanité: Qu'il estoit vray, que depuis la prise de Mantoue (qui l'auoit chargé de dépouilles) ayant resenty que ses poulmons se remplissoient tous les iours d'une plus grande défluxion, qui le faisoient iuger qu'il estoit près de la mort, il auoit pensé aux moyens de faire vne honneste & seure retraite, pour s'olter de la foule, & des combats importuns à son humeur;

qui l'auoit porté plusieurs fois à supplier l'Empereur de luy donner congé : Et que si dauenture le dessein qu'il auoit n'eust esté cogneu de tout le monde, & que la maladie ne l'eust si fort pressé, il eust creu ne pouuoir, sans regret, voir que les François firent la Paix les armes à la main, si celle de Ratisbonne ne les eust mis hors de peine de consulter, s'il estoit plus aduantageux de s'exposer au peril d'une bataille, que de laisser la campagne libre à leurs ennemis, qui s'approcherent si près des retranchemens, que les Espagnols ne refuserent pas tant d'entreprendre de les en esloigner pour la crainte de la mort, (car il n'y a point de doute qu'ils ne soient fort vaillans) que pour le déplaisir qu'ils eussent peu receuoir en se retirant vn peu viste, de faire tort à leur grauité. Et quant à luy, qui regardoit plus le solide que l'apparence & le fast des démarches des gens de guerre, il disoit sincerement ; que puis que l'Empereur, faisant la paix sans attendre la response d'Espagne, a tesmoigné qu'il vouloit preferer les interests qu'il a dans l'Allemagne pour la Religion & l'Estat, aux entreprises peu heurieuses des Gouverneurs de Milan, il est croyable, que cette Monarchie affectée par les Espagnols sur les autres peuples, sera bornée au Fort de Fuentes, & que par le secours de Casal ils doiuent auoir perdu l'esperance d'Italie, dont ils pensoient, suiuant l'exemple des Romains, estendre leurs limites au delà de la ligne qu'ils ont designée pour les conquestes de la terre, comme pour celles de la mer.

Dans ces discours de Collalto i'apperceus bien qu'il estoit tout chagrin, d'auoir si peu iouy du fruit de sa proye. Il me donna vne grande Relation de tout ce qui estoit sur le tapis au temps de son partement, enuoyée, à mon aduis, par quelqu'un de l'autre monde, tres-bon Italien, mauuais Espagnol, & qui ne haït pas les François. Je ne liray seulement que ce qui regarde ce dont vostre Majesté a voulu estre informée, qui est contenu en cet Article.

Et quant au Traicté qui s'est fait en Allemagne, il me semble que c'est le prelude de la Comedie qui s'est iolée deuant Casal, laquelle est vne des rares pieces qui aye paru dans tous les siècles passés : estant chose assez plaisante & peu commune, de voir Mazarini sortir d'une trenchée à l'improuiste le chapeau à la main, & porter à toute bride la Paix aux François, qui venoient pour enfoncer le Camp tout en la mesme sorte, comme s'ils eussent couru au faquin : & de voir en suite les Chefs de l'Armée Imperiale, & Espagnole s'aduancer au grand pas hors de leur

M. DC. XXXI.
LES ENTRÉES
TIENS DES
CHAMPS
ELISEES.

Camp, pour embrasser avec ioye les Chefs François, & témoigner leur zele Catholique, d'épargner le sang des Chrestiens. Je scay de bon lieu, qu'en la Diete plusieurs personnaiges diuers estoient montez sur le Theatre, pour commencer le jeu, & préparer l'attention des spectateurs : d'une part l'Empereur auoit protesté sans feintise sa bonne intention pour le repos public; & contraignant son naturel auoit raboulié en colere l'Ambassadeur d'Espagne, qui vouloit qu'on ne conclud chose quelconque, & que tout l'Vniuers demeurast en suspens, pour attendre le retour de son Courrier, qui n'auoit ordre de partir, qu'après la prise tant desirée de Casal : comme si le premier mobile deuoit arrester son cours, & n'auoit point de mouvement sans les influences du Conseil de Madrid. D'ailleurs les Eleuteurs Catholiques estoient sur le point de passer pour fauteurs d'heresie, au iugement des Espagnols, parce qu'ils ne vouloient pas estre depouillez par eux comme le Palatin; qu'ils sont prests toutesfois de releuer du ban de l'Empire, voire mesme de le canoniser, pourueu qu'il les laisse iouir de ses biens; & que comme vn bon Chanoine, il se contente d'une pension reguliere; & feroient bien la mesme grace aux autres Princes, s'ils vouloient estre aussi simples & gens de bien que le Duc de Pomeranie, qui en beuuant laissa prendre son Estat au Vualestin General de l'Armée Imperiale, & qu'ils abolissent la ligue Catholique, indigne de ce beau titre, puis qu'elle n'est qu'Allemande, & non pas Espagnole. Il est arriué pourtant que le contre-coup de tant de desseins est tombé sur le pauvre Vualestin, lequel s'estant aduancé à Meninghen, pour tourner teste vers l'Italie & la France, qu'il menaçoit de courir de gens de guerre, s'est trouué dans vne matinée démis de sa generalité, & s'en est retourné en Bohemie, pour contempler la vanité du monde, & mediter de plus près, & au propre lieu d'où le Palatin fut chassé en vn iour, que comme luy il auoit perdu en vne heure par ce bannissement la possession qu'il auoit prise de la Duché de Mechelbourg. L'Ambassadeur de France changea souuent de contenance : car au commencement il fit voir, que le Roy son Maistre ne s'estoit iamais esloigné d'une Paix raisonnable, pour iustifier les actions & son procedé. Mais comme il reconnut que les Espagnols traioient les affaires en longueur, pour l'esperance qu'ils auoient de prendre Casal, travaillez de plusieurs incommoditez, il témoigna publiquement, que s'ils ne se contentoient des conditions, desquelles on auoit parlé de part & d'autre en Italie, sans rien conclure par leurs tergiversations & incertitudes, qu'il estoit

M. DC. XXXL
L'ENTRÉE
DE L'ARMÉE
DANS
LES CHAMPS
ELISEES

resolu de s'en retourner : & se préparant pour cet effect tous les gens de bien l'attellerent ; l'Empereur même, les Electeurs, & le Nonce, le conjurans de confiderer ensemble les moyens plus propres d'appaier le cours de cette longue guerre ; que le sang répandu dans vne bataille auroit davantage allumée, comme huile jetée sur les charbons accroist de beaucoup leur ardeur.

Surquoy il se rencontra, que, comme souuent l'Espagne se sert de Religieux, il s'en trouua vn François, qui selon sa condition prit le party de la Paix, étant mestier de Moine ; & telles gens n'ayans rien à perdre, s'ils ont quelque talent de bonne intention & d'experience ; ils hazardent quelquesfois des conseils que d'autres n'oseroient tenter, comme a fait cecuy-cy, qui sous son long chapeçon & sa grosse corde a donné le Moine aux Espagnols en cette affaire, où il se trouua que le Roy de France a secouru Casal par force & sans péril, son Armée n'ayant pas moins acquis de gloire par l'approche qu'elle a fait de ses ennemis, que si elle eust gagné la bataille : Et que les Ducs de Savoie & de Mantoue peuuent espérer rentrer dans leur bien. Mais comme le Roy Tres-Christien a rehaussé d'une main son Allié, & auechuy tous les amis de sa Couronne : de l'autre, il a tellement abaissé les Espagnols, qu'il semble les auoir conduits sur vn penchant, & estre en son pouuoir de les faire tourner au bas de la rotte de la fortune : étant auourd'huy en estat d'estre l'Arbitre des differens de la Chrestienté ; pour l'interest qu'ont tous les Princes de s'appuyer du costé où l'on voit régner la iustice & la sincere protection des opprimez, pour se garentir des violentes & des vsurpations, dont, à mon grand regret, chacun se plaint ; & que ie suis contraint d'auouer par la force de la verité : ayant de nouveau sur le cœur le déplaisir, de voir que dans l'Italie il n'y a point de borne à l'ambition des Espagnols ; qui depuis six mois ont obtenu de l'Empereur, que les vrayz heritiers de Piombin, place importante, pour le voisinage de la mer, en fussent entièrement priuez, pour en inuestir le Roy d'Espagne, comme d'un fief de l'Empire ; à la charge de le remettre par inféodation subalterne & dépendante du Roy Catholique, à celuy qui luy semblera estre le plus legitime successeur ; c'est à dire, à celuy qui luy sera plus assidé partisan. Ainsi sans les François, le Duc de Mantoue ; & les autres Princes d'Italie, se fussent contentez peut-estre, de ce qu'on appelle maintenant entré les sages vne Piombinade ; qui est vn droit nouveau, pour oster les Estats à vn Prince en faueur d'Espagne, à la charge d'en dire grand mercy, pourueu qu'ils leur en rendent

M. DC. XXXI.
LES ENTRE-
TIENS DES
CHAMPS
ELISEES.

vne partie; ſelon la courtoisie que l'on fait aux paſſants que lon volle dans vne Forest, de leur donner dequoy payer à leur premiere hostellerie.

Ie ſuis aſſuré, dit le Roy, que ce n'est pas Exemberg qui a fait cette Relation, car il eſt trop Eſpagnol. Non Sire, dit le Duc; il ne l'eſt pas naturellement, mais par accident. Car il eſt tellement hay en tout l'Empire, que ſ'il n'auoit cét appuy, il ſeroit perdu: Et ainſi il faut qu'il finiſſe en cét eſtat, parce qu'il n'a point d'autre remede qui luy puiſſe ſoulager les eternelles gouttes qui le tiennent attaché dans vn lit; faiſant les affaires avec grande addreſſe & eſprit, ayant peu de pareils au monde: mais il eſt ſi caché & couuert, qu'il eſt mal-ayſé de penetrer ſon intention, ayant continuelles douceurs & belles paroles à la bouche; mais au reſte ſi obſcur, qu'il faut vne bonne lunette, pour voir ce qu'il veut & ce qu'il penſe. Il eſt Italien couuert de nature, & y ayant adiouſté l'art, il ſ'y eſt tellement habitué, que ie crois qu'en ſes prieres Dieu ſeul peut entendre ce qu'il veut dire.

I'ay pris grand plaiſir de vous ouyr, dit le Roy, mais encores ne ſuis-je pas content. Car comme ie vous tiens pour bon Italien, (& en diſant cela ie diſ beaucoup) ie veux ſçauoir de vous voſtre ſentiment de la France. Sire, reſpondit-il, ie ſçay qu'Antonio Perez a dit autresfois à voſtre Maieſté, qu'il eſtoit certain que les François n'auoient point de pareils en courage; mais que ſi on y pouuoit adiouſter trois choſes, *Roma, la Mer, y el conſejo*, ils ſeroient pour conquerir toute la terre. Pour le Pape, entendu ſous le nom de Rome, il ſ'eſt porté en forte, que les deux partis ſ'en peuuent loier: Pour la Mer, la diſpute qui eſt de long temps entre le Duc de Guiſe, & le General des Galeres, empeſche que le Roy voſtre fils ne ſoit aſſez puiſſant de ce coſté-là, pour tenir la coſte de Genneſ en ſujection, & rendre difficile les communications d'Eſpagne en Italie. Ce qui eſt vn extreme prejudice à la France, pour agir en cét endroit, comme il ſeroit tres-auantageux, ſi on le faiſoit; & ſi on y pouuoit mettre vn auſſi bon ordre, que le Cardinal de Richelieu a fait en la mer de Ponant, le Roy voſtre fils ſeroit trembler tout le monde.

Pour ce qui eſt du Conſeil, ſi le lieu où ie ſuis ne m'empeſchoit de croire les fables des Anciens, ie n'eſtimerois pas ſeulement que l'Ame du Cardinal Ximenes, fondateur de la puiſſance d'Eſpagne, fuſt entrée dans le corps du Cardinal de Richelieu; mais ie croirois auſſi, qu'au contraire, ainſi que le Geryon des Poëtes auoit vne ame dans trois corps; Qu'en celuy de ce Prelat François,

les esprits de ces rois Cardinaux, Albornoz, Mendoza & Ximenes, y feroient diuinemtér infus; tant on voit reluire en ses actions tousles plus rares traits de prudence & de sage gouuernement, qui a bien paru, en ce qu'il a tousiours cōjoint la negociation avec la guerre, l'une desquelles nuit à l'autre, pour ceux qui ne sçauent pas s'en ayder avec vne égale adresse. Ne s'estant point veu, que pour auoir recherché les moyens raisonnables de la Paix, cela luy aye fait relâcher en forte quelconque le soin de maintenir les Armées en bon estat; & de surmonter toutes les difficultez de la peste, des saisons, de la situation des lieux, de l'incommodité des viures, comme Collalto me l'a raconté, qu'il a veu à ses dépens & avec admiration: m'ayant confessé ingenuëment, que sans les diuers artifices, dont ils vsoient tous de leur costé, sous pretexte de limitations & reuocations de pouuoirs, & autres tels ambages, le Cardinal pressoit les affaires avec telle vigueur, lumiere & sincerité, qu'en peu de temps elles eussent esté terminées, si lon eust autant cherché le repos de la Chrestienté, & celuy de l'Italie, qu'un peu de fumée; qui a fait pleurer Spinola en moutant, tant elle luy donna dans les yeux.

Je ne m'ennuyerois iamais d'ouïr parler le Duc de Monteleon, qui a conserué tousiours l'affection de ses ancestres à la Couronne de France, dit le Roy. Mais d'où vient cette melancholie que vous auez eüe en m'abordant? Des pensées fâcheuses que j'auois de l'Italie, respondit le Duc, dont ie ne puis iamais parler, que ie ne sois rempli de douleur, veu le miserable estat où ie l'ay veüe reduite sur l'approche des deux Armées deuant Casal; où, comme Lifander disoit dans son repas deuant le combat, *Faisons bonne chere à ceste heure, car nous souperons peut-estre en Enfer*; Ainsi pouuoient-ils dire deuant la bataille, dont le gain, de quelque costé qu'il eust esté, eust changé entierement la face de ces Pays-là; mais bien plus, si la victoire eust esté du costé des Espagnols. Car il falloit s'asseurer lors, qu'il n'y auroit plus de Princes en Italie, autre que le conquerant, qui en eust changé l'autorité, les loix, & les mœurs. Et cela n'entre iamais en mon esprit, que ie ne l'aye saisi d'horreur: & c'est ce qui m'a donné ceste mauuaise grace que j'ay eüe en arriuant.

Après cela, le Roy voulut estre informé par Villeroy, de l'estat d'Angleterre & de la Hollande: qui luy dit, que les affaires n'alloient pas avec la vigueur, comme du temps que le gouuernement estoit entre les mains d'une femme, qui se monstra si amie de la France, & ennemie de l'Espagne, qu'elle ne voulut iamais se separer de l'un, ny faire la paix avec l'autre. Auioird'huy il

M. DC. XXXI.
LES ENTRE-
TIENS DES
CHAMPS
ÉLISÉES.

semble que ceux-cy ne scauent faire la paix ny la guerre; ils attaqueroient la France sans sujet, & mal leur en prit; aussi de mesme, firent-ils la paix sans raison, au temps qu'ils la conclurent: qui ne laisse d'en faire esperer de bons effects maintenant, s'ils scauent bien se seruir du temps: Mais ils ont joint de grands obstacles, par le Traitté qu'ils ont fait, duquel ils ne reçoient aucun fruit que des paroles, & hazardent beaucoup, en accordant l'entrée libre de leurs Ports, à certain nombre de Vaisseaux Espagnols: qui est, comme s'ils recueilloient dans leur sein, durant les rigueurs de l'Huyet, des viperes, qui estans reschauffez, sans auoir égard à la courtoisie, ne laisseroient de faire ce qui est de leur naturel. Ainsi deuoient-ils apprehender l'approche de ces gens-là parmy eux, parce qu'estans perpetuellement dans les menées, ils enflammeront avec mille artifices, les haines de la Religion dans les Prouinces: & ceux qui sont violentes dans leurs consciences, s'éveilleront & chercheront les moyens de secoüer le joug, & de porter la confusion par tout: Non pas pour le soutien de la Religion, car les Espagnols seroient bien marris, que ces pays là fussent conuertis, pource qu'ils perdroient le pretexte de les empiéter comme heretiques, ce qu'ils feront toutes les fois qu'ils pourront, parce qu'ils ne manqueront iamais de rompre la Paix quand ils auront occasion comme de faire la guerre.

Pour les Hollandois, on dit bien que le Prince d'Orange est d'un naturel mol, qui aime le repos, & qui voudroit iouyr sans plus de travail du fruit de ses victoires passées; se plaisant dans la douceur de cette bonne renommée qui le rend tres-glorieux: Toutesfois comme il est accort, & ceux qui gouernent, sages, ils iugent bien, que la demande que les Espagnols font de la paix, est plus par impuissance que par bonté: parce qu'estans occupez en tant de guerres, les forces leur manquent, pour les Pays-bas, & pour la defense de leurs Indes, dans lesquelles, si on continué de faire la guerre, c'est ruiner l'Espagne, luy coupant les nerfs par lesquels sa grandeur subsiste, & toutes les autres puissances languissent, & en fin perissent. Ils se souuiennent que la dernière Tréue qu'ils ont faite a esté la ruine de tous leurs Alliez en Allemagne; ayant donné moyen à l'Empereur, n'estant occupé ailleurs, de leur courre sus, & de les enuahir: & si on la refaisoit à cette heure, ce seroit luy faciliter l'acheuement de ce qui reste; parce qu'on y employetoit l'argent d'Espagne, qui se dépend en Flandres.

Ainsi ils ont bien plus d'aduantage en la guerre qu'en la paix:
citant

estans bien asseurez, que l'Empereur n'ayant point l'argent d'Espagne ne remuera rien; Pour ne vouloir pas consumer son bien, qu'il aimera mieux conseruer à ses enfans, que de l'employer pour l'auantage des autres.

M. DC. XXXI.
LES ENTRÉES
DES CHAMPS
ELISEES.

Comme le Roy estoit attentif à ces discours, il apperceut de loin Bonneüil, qui venoit courant, pour arriuer à luy; & avec vne ioye extreme, il s'écria, Voicy Bonneüil, voicy Bonneüil; Nous sçaurons des nouvelles fraisches: & lors il commença à l'embrasser, & luy demanda s'il y auoit long-temps qu'il estoit party. Fort peu, Sire, dit-il en riant: car de la Comedie où i'estois Mardy en fort bonne santé, ie n'ay mis que cinq iours à venir icy. Et bien, dit le Roy, en quel estat auez vous laissé la Cour? Alors Bonneüil regardant deux ou trois fois autour de luy & derriere, répondit: le supplie tres-humblement vostre Majesté, qu'elle me pardonne si ie ne parle haut: Car i'ay esté tant de fois broüillé, que tout me fait peur en ce lieu, où ie suis nouueau venu; & aussi que les personnes de qui i'aurois à parler, sont si puissantes, que ie ne me puis fier qu'en vous pour en ouvrir la bouche.

Alors le Roy licentiant la compagnie iusques au lendemain, prend Bonneüil par la main, & l'emment dans vne grande allée couuërt, sans qu'on aye encor peu rien apprendre de la matiere de laquelle il l'entretenoit.



L E

COVP DESTAT DE LOVYS XIII.

Au Roy.



SIRE,

Bien que tout le cours de vostre Regne ne soit, de quelque costé qu'on le regarde, qu'un miracle perpetuel; si faut-il neantmoins

M. DC. XXXI.

M. DC. XXXI.

LE COUP

D'ESTAT DE

LOUIS XIII.

aduouier, que comme entre les œuvres de Dieu, de mesme entre vos actions, quelques-vnes se trouuent dans vn tel degre d'eminence au dessus des autres, qu'elles rauissent d'vn étonnement particulier ceux qui les considerent de près. De ce nombre sont vne infinité de merueilles que vous auez faites en diuers temps, avecque l'admiration égale de toute la terre, tant pour la seureté de vos subjets, que pour la protection de vos Alliez. De les releuer icy de leurs couleurs l'une apres l'autre, c'est ce que ie n'entreprendray pas pour ceste heure. Outre que ie le fais ailleurs avec plus de loisir & plus de soin, ce dessein seroit trop long pour celieu. Je m'arresteray seulement aux dernieres, comme aux plus considerables pour leur importance, & plus agreables pour leur nouveauté, & cela, selon ma coustume, sans y rechercher autre embellissement, que celui que la dignité de la matiere porte d'elle-mesme; sçachant que toute sorte de fard n'est pas moins odieuse à Vostre Majesté dans le discours, que sur le visage de ceux qui l'approchent.

Si la France a parfois eu quelque chose à craindre depuis enuiron cent ans en ça, l'on ne peut douter, que ce n'ait esté des Huguenots au dedans, & des Espagnols au dehors. Les efforts diuers que sous diuers pretextes ils ont faits en plusieurs lieux contre nous, sont des témoignages infallibles, que s'ils nous ont plus exercez qu'affoiblis, le desir de pis faire ne leur a pas tant manqué que le moyen. Ceux-là ne nous auoient pas quittez, que ceux-cy nous prenoient; les vns commençoient, où les autres auoient finy: on eust dit qu'ils se prestoiert couuètement la main, pour trauailler conioinctement à nostre ruine. Car bien que la hayne & la défiance mutuelle, dont ils faisoient demonstration apparente entre eux, semblast estre vne barriere qui les separast; l'ambition commune neantmoins qu'ils auoient d'auancer comment que ce fust leurs desseins à nos dépens, estoit vne ligne de communication, qui les lioit contre nous. De sorte que, comme les qualitez premieres, quoy que contraires entre-elles, s'accordent à la destruction du corps qu'elles composent; leurs intentions, quoy que differentes, aboutissoient par differens chemins à la desolation de cét Estat. Vos predecesseurs, SIRE, se trouuans en cela, comme entre deux fers, paroient le mieux qu'ils pouuoient aux coups, selon que leur courage, ou le temps le leur conseilloit. Mais, de quelque costé qu'ils se tournassent, tous ces expediens, que la necessité, qui fait la plus grande partie de la prudence en telles choses, leur fit prendre sur les occurrences, ayans ie ne sçay comment presque tousiours plus témoigné leur patience que leur generosité, ne furent autre chose pour tout que des lenitifs,

plus capables d'endormir le sentiment de la douleur, que d'oster la cause du mal. Tout ce que l'on appelloit Trefue, ou Paix, n'estoit, à proprement parler, qu'une petite surseance pour reprendre haleine, & qu'une animosité lassée, qui remettoit bien les épées au fourreau, mais non pas à l'attelier. Nos maladies auoient par fois quelque allègement, ou quelque interualle, mais iamais de guérison, ny de fin. Ce que l'on pensoit estre le comble d'un malheur n'estoit que le degré d'un autre; c'estoit tousiours à recommencer. Vostre Majesté donnée du Ciel à la France, pour le bien commun de la Religion, & de l'Estat, apres auoir reconnu par une soigneuse recherche des veritables causes de nos maux, que ce que nos quatre derniers Roys en auoient enduré procedoit plustost de la foiblesse de leurs conseils, que de la force de leurs ennemis; prit-il y a six ans une resolution véritablement digne de ceste inclination naturelle, qui la porte aux choses grandes, d'arrester sur les occasions le cours de deux torrents qui pourroient quelque iour inonder à la fin ce Royaume, & de faire voir une fois pour toutes, que vous estes capable de borner toutes sortes d'entreprises que l'on fait sur vous, aussi-tost que vous estes las de les souffrir. L'insolence de ceux de la Rochelle, & la calamité de ceux de Casal estans depuis venus à tel point, que vous ne pouviez ny supporter l'une sans l'autre, ny dissimuler l'autre sans injustice, vous creustes estre obligé d'employer la force, pour ranger vos Rebelles à leur deuoir, & maintenir vos voisins en leur heritage. Si ces desseins estoient d'un costé iustes & nécessaires en leur cause, comme certainement ils l'estoient, ils n'estoient pas moins épineux & moins hazardés de l'autre, en leur execution; les difficultez qui s'y rencontroient de toutes parts estans si grandes, qu'à moins d'une reuelation particuliere de celuy qui tourne le monde comme il veut, on ne pouuoit se promettre absolument de les surmonter, comme on a fait. Le premier regardoit le corps entier de ceux de la nouvelle opinion, c'est à dire, sinon la plus grande, & la plus saine, au moins la plus remuante, & la plus factieuse partie de vos sujets. Surquoy, de tout ce que l'on pourroit représenter là dessus pour monstrier combien il estoit dangeteux de choquer, & mal-aisé de renuerfer une telle puissance que celle-là, ie ne diray que ce mot seul, non moins hardy que veritable. Le feu Roy, vostre Pere, SIRE, tout victorieux, tout braue, tout-puissant & tout-resolu qu'il estoit, ne l'osa iamais entreprendre. Car de s'imaginer avec quelques-uns, que la consideration de l'assistance qu'il en auoit receuë au besoin, fut ce qui l'en détourna, c'est estre estranger en l'histoire de son pais. S'ils luy auoient par fois ouuert leurs portes du-

MD. CCC. XXXI.
LE COUP
D'ESTAT DE
LOUIS XIII.

rant ses disgraces, fils l'auoient couuert de leurs armes contre l'injure du temps; la fuite luy fit assez recognoistre depuis, que c'estoit la secte de Caluin, & non pas la race de Bourbon, qu'ils auoient fauorisée en sa personne, & qu'ils l'auoient tousiours mieux aimé pour compagnon de leurs erreurs, que pour maistre de leurs Villes; ne se fustans seruis de luy, ny de tous ceux de sa Maison, que comme font les Architectes, des piliers & des cyntres, qu'ils iettent par terre, quand ils n'en ont plus besoin. Qu'est-il nécessaire de parler du refus que luy firent vne fois leurs Eglises militantes d'un des costez de Loire de le secourir ny d'hommes ny d'argent, dans la necessité qui le pressoit? Nous ne dirons rien non plus de ceste froideur pleine de desiances & d'ombrages, avec laquelle on le receut dans la Rochelle, quelque temps après qu'il leur eust iustificié son changement de la sainct Barthelemy par sa dernière declaration de Niort. Ils n'estoient pas encore ses subjets. Arrestons-nous à ce qui suiuit son aduenement à la Couronne. A peine auoit-il le premier pied sur le thrône de son Predecesseur, que trois petits mots, qui sentoient vn peu le soulfre du Purgatoire, détacherent de son seruice huit cens gentilshommes, & neuf regimens. On peut scauoir ce qu'il en dit à Vvilkes, qu'Elizabeth d'Angleterre luy depescha quelque mois auant qu'il se conuertist. Mais sans faire venir de delà la mer ce que nous auons deçà; les memoires d'un de ses plus confidens seruiteurs pour lors, & des plus considerables d'entre eux, sont remplis des plaintes que faisoit ce grand Prince de la tyrannie qu'ils vsurpoient sur son autorité, par la necessité qu'ils luy vouloient imposer de regler ses conseils sur leurs soupçons, & de leur rendre comme vne espee de compte de tout ce qu'il faisoit. Nous passons souz silence avec le reste tout le bruit de leur assemblée tenuë sur son heureux retour à l'Eglise; n'ayans dit tout cecy, que pour faire voir le peu d'apparence qu'il y a, que de peur de paroistre ingrat à des gens qui ne l'auoient iamais obligé qu'à leur profit, il eust voulu se priuer de la gloire d'une si belle & si necessaire action, s'il n'eust esté retenu d'ailleurs. De se figurer aussi avec quelques autres, qu'il les supportast pour s'en seruir contre les Espagnols dont il se défioit, comme Dieu se sert quelquefois des mauvais esprits pour instruments de ses vengeancees contre les méchans, c'est pour le dire en vn mot, se rendre ingenieux à se tromper. Ils nous ont bien tousiours voulu persuader que la France n'ayant point de plus dangereux ennemis que ceux de ce climat-là, l'Espagne aussi n'en a point de plus grands que ceux de leur Party. Et veritablement, s'il falloit arrester aux simples paroles, la proposition que fit avec tant de chaleur en plein

Conseil celuy d'entre eux, que Charles I X. appelloit le Roy de l'Edict de Ianuier, & celle que fit encore depuis vn autre de leurs Grands apres la prise de la Capelle, de luy porter la guerre sur le sien, seroient bien quelques preuues de cela. Mais, si nous prenons les choses comme il faut, nous recognoistrans, que toutes ces belles ouuertures n'estoient en effet que ruses de vieux Cerfs, pour donner le change, & se mettre à couuert d'un orage, qu'ils croyoient ne pouuoir éuiter qu'en le destournant ailleurs. Ce qui parut euidentement au voyage du Duc d'Alençon en Flandres, pendant lequel, aussi bien qu'en celuy de la Tercere, ils demurerent presque tous les bras croisez en leurs maisons, sans faire le moindre effort du monde conuenable à ce qu'ils ont tousiours voulu que l'on creût d'eux. Que dirons-nous du siege de la Fere, de celuy de Cambray, & de celuy d'Amiens, qui seul nous importoit beaucoup plus que tous les autres ensemble? C'estoit avec l'Espagnol que ces fusées se demeloient. Que faisoient-ils cependant? Au lieu de secourir leur Maistre de quelque petite partie de ces cinquante mille hommes, dont ils menaçoient autres-fois de faire signer leurs requestes; ils tramoient souz le faux nom de demandes leurs menées ordinaires à Loudun, à Chastelleraud, à Saumur, à Sainte-Foy, & ie ne sçay où encore ailleurs, regardans de quel costé le vent pourroit tourner; & de peur que leur miserable patrie n'eust pas assez d'un ennemy, pour se perdre si promptement qu'ils desiroient, imploroient l'assistance d'un autre par l'entremise de Polignac, député secrettement en Angleterre pour cét effet. Faut-il apres cela d'autres témoignages pour prouuer que ces si bons & si fideles subjets, qui se vantent d'auoir mis avec leurs épées la Couronne sur la teste de celuy que leurs erreurs en penserent dépoüiller, ont, quoy qu'ils sçachent dire, tousiours plus craint les Sambenits d'Espagne, qu'aimé les Lys de France? C'est ne voir rien du tout que ne pas voir cela. Qu'au reste le feu Roy ne le sçeuft mieux qu'hôte du monde, comme c'est chose qu'on ne peut reuoyer en doute, sans luy faire un grand tort, on ne peut non plus, sans luy en faire encore un plus grand, se persuader qu'il se soit iamais rien promis de ceux qu'il cognoissoit si bien. Et cela demeurant vuidé, que ny la souuenance des seruices qu'il en auoit receus, ny l'esperance de ceux qu'il en pouuoit recevoir, n'ont pas esté ce qui le diuertit de ceste entreprise; à quoy pouuons-nous plustost en attribuer la vraye cause, qu'à l'apprehension qu'il eut de s'engager en vne affaire, dont il iugeoit l'entrée plus facile que l'issuë? Il voyoit un Party fondé sur un grand nombre de bonnes places, fortifié de beaucoup d'intelligences estrangeres, cimenté des interets de plusieurs

M/DC. XXXI.
LE ROY
D'ESTAT DE
LOUIS XIII.

Grands, & tellement appuyé d'ailleurs sur ses propres forces, que tout ce que les Roys precedens auoient gagné par tant de batailles & tant d'années, estoit d'auoir fait de leurs Edicts de paix autant d'exemples, que l'on se peut souleuer contre le Louure, non seulement avec impunité, quand on est le plus foible, mais avec recompense, quand on est le plus fort. Il cognoissoit l'ambition des Chefs, la passion des Ministres, & l'insolence des peuples de ceste faction: il scauoit leurs menées, leurs cabales, & leurs animositez. Et de se mettre au hazard de ne pas plus faire que ceux qui n'auoient rien fait qu'irriter le mal au lieu de le guerir, il n'estimoit pas que ce fust prudence à celuy qui craint de mettre sa reputation au rabais. Ce que ie ne dis point, SIRE, pour diminuer en façon du monde la gloire de ce genereux Monarque, que la Posterité ne se lassera iamais d'admirer, mais pour augmenter la vostre par la louange que ce vous est, d'auoir fait en cela plus que luy. Qui iettant quelquesfois d'enhaut les yeux icy bas sur les ruines de ceste Ville orgueilleuse, que vous auez non seulement assiegée contre l'opinion de plusieurs, mais prise contre l'esperance de tous, y regarde maintenant avecque plaisir vos trophées tellement éleuez sur les siens, qu'ils touchent presque le Ciel: & puis tournant la veüe sur ces autres Prouinces, où vous auez dans moins de trois mois mis heureusement fin à ce grand ouvrage, qui sembloit demander plus de trois ans, il sent que la prospérité de vos affaires adioust en luy quelque chose à ceste ioye infinie, qui ne reçoit point d'accroissement. Voila quant à ce point-là. Pour l'autre qui touche les Espagnols, on n'en peut pas à la verité dire de mesme, estant chose cognüe de tout le monde, que sans le malheur deplorable qui nous le rauit, il les alloit renfermer dans des bornes, qu'ils n'eussent rompuës de cinq cens ans. Mais ceux qui se souuiennent de la conioncture des affaires, de ce temps-là, m'aduouieront, si ie ne me trompe, que, la partie qu'il auoit faite estant en toutes sortes bien plus forte que la vostre, il n'auoit pas à la moitié près tant d'empeschemens à rompre que vous. L'interest commun de l'Europe auoit lié souz luy de longue-main tout ce qui peut faire contre-poids à l'agrandissement de la Maison d'Autriche. Outre ceux que les dernieres guerres ciuiles auoient formez sur son modele, il estoit suiuy des deux plus illustres & plus renommez Capitaines de la Chrestienté; dont l'un estoit attiré par l'esperance d'une nouuelle Couronne qu'on luy promettoit, & l'autre animé par la hayne hereditaire qu'il portoit à ceste Nation. Il auoit deux ou trois grosses & puissantes Armées sur pied, qui n'attendoient rien que le commandement de marcher,

pour renuerfer tout ce qui s'opposeroit à leur passage. A quoy si l'on joint cet alliage de l'argent de la Bastille avec le fer de l'Arsenal, qui n'estoit pas la moindre piece de ce grand attirail de guerre, ie ne voy pas que de tout ce qu'on estime le plus necessaire en telles entreprises, il l'y trouuast rien à desirer. Vostre Majesté n'a eu aucun de ces aduantages en la sienne. Tous vos voisins, ou trop timides pour se declarer, ou trop foibles pour vous assister, ont regardé le jeu de loin; ou, si quelques-vns se sont joints avecque vous, le progresz a monstré, qu'ils sont plus desireux de conseruer leurs terres, que capables de defendre celles d'autrui. S'il vous restoit encoire quelques-vns de ces vieux Chefs de l'autre siecle, ou leur ambition inconstante vous les auoit rendu contraires, ou leur grande vieillesse inutiles. Vous ne manquez pas à la verité d'hommes; mais la fatigue d'un siege de plus d'un an, la longueur d'un voyage de près de deux cens lieues, & l'incommodité d'un temps de pluyes & de neiges les auoient tellement combattus, que s'ils n'eussent esté puissamment animez par vostre presence, il ne falloit que les Alpes pour les arrester. Vostre Espaigne d'ailleurs estoit tellement épuisée par les excessiues & prodigieuses dépenses que vous veniez tout fraichement de faire en ces grands trauaux de terre & de mer, qu'un chacun sçait, que sans la preuoyance merueilleuse, & l'ordre excellent de celuy qui manie aujourd'huy vos Finances, vostre Armée demeueroit, comme un corps destitué de l'usage de ses nerfs, sans aucun mouuement. Et parmy tous ces manquemens là, s'aller tout seul opposer, comme vous fistes, aux efforts d'un Empereur, & d'un Roy d'Espagne, conjoins par l'interest naturel de leur famille, assistez d'un Duc de Saouoye, fauorisez d'un passage occupé sur les Grisons, enfez de leurs nouvelles conquestes d'Allemagne; & tout cela, qui plus est, dans un pais, dont ils tiennent depuis long-temps les deux bouts & le milieu, c'est, pour n'en point mentir, SIRE, ce que nous eussions peut-estre condamné pour vne inconsideration precipitée, si nous n'eussions creu, qu'après auoir pris la Rochelle, rien ne vous peut estre impossible que ce que la raison vous defend. L'euénement le réinoigna. Vous vinstes, & dissipant en moins de rien ce grand orage, qui menaçoit toute l'Italie en la personne d'un Prince François, luy fistes sentir ce qu'elle peut esperer ou craindre de vos armes, quand l'occasion vous les fera tourner de son costé. Que si d'auenture quel-qu'un auoit pris vne victoire qui vous cousta si peu pour un coup de fortune, plustost que pour un effort de vertu, vous auez ceste obligation à la perfidie de ceux qui mesurent la foy de leurs traictés à l'utilité de leurs affaires, que vous ayans donné sujet de reprendre

M. DC. XXXI.
LE COUP
D'ESTAT DE
LOUIS XIII.

M. DC. XXXI.
LE COU
D'ESTAT DE
LOUIS XIII.

bien-tost apres le mesme chemin , ils vous donnerent en mesme temps le moyen de faire paroistre , que vostre bon-heur n'est pas vn cas fortuit , & que vous sçauiez encore mieux l'art de vaincre, qu'eux celuy de tromper. Vous ne veniez que de donner le dernier coup à la Rebellion qu'ils fomentoient tousiours, quand vne nouuelle equipée Espagnole vous offrant nouuelle matiere de gloire vous contraignit de retourner sur vos pas. Vous retournaastes. Qu'est-il necessaire d'adiouster autre chose ? Ce mot seul , lors qu'on parle de vous , comprend tout. Que s'il faut l'estendre vn peu plus ; ie diray qu'apres auoir dans peu de temps conquis toute la Sauoye , & la meilleure partie du Piedmont , apres auoir renuersé vos ennemis en tous les lieux , dont ils vous oferent contester le passage , & finalement apres auoir fait perdre l'escriime avec la raison à ce vieux routier, qui s'estant vanté d'emporter la ville qu'il assiegeoit dans quarante iours, n'emporta pour rour en l'autre monde, avec le dépit de ne l'auoir pû prendre, que l'honneur de s'estre enterré dans vos triomphes ; Vous mistes en liberté ceux que l'on vouloit opprimer , rassuraastes vos Alliez , & reestablishes la reputation du nom François parmy des peuples, où depuis quatre-vingts ans il n'estoit quasi plus cognu que par le mépris qu'on en faisoit. Quels prodiges, SIRE ! quels miracles ! Nos Peres n'en virent iamais de pareils. Que ceste Antiquité cajoleuse, qu'une prescription de vingt siecles a mis en possession de mentir tant qu'elle veut sans contredire, nous oppose, si bon luy semble, cét Alexandre, qui prit la ville de Tyr, & ce Camille, qui deliura celle de Rome ; quand en vertu de son priuilege elle nous aura fait passer toutes ses fables pour histoires, la prise de la Rochelle & la deliurance de Casal se trouueront apres tout auoir quelque chose de plus grand que tout ce qu'ont iamais fait ces gens-là. Ce n'est pas la France seule qui le dit ; c'est toute l'Europe qui l'adoie, & qui recognoist en mesme temps, que comme il est impossible de defendre contre vous les places que vous entreprenez d'emporter, il est impossible aussi d'emporter celles que vous entreprenez de defendre. De sorte, que ce que la seule tolerance de quelques-vns de vos deuançiers sembloit auoir rendu veritable iusqu'à ceste heure en la bouche de ceux qui le disoient d'ordinaire ; Qu'il n'apparrenoit qu'aux Espagnols à faire des sieges, & qu'aux Huguenots à les soutenir, a commencé d'estre faux , lors que vous auez acheué d'estre endurant.

Que la gloire de ces deux heureux succez, comme de rous les autres, ne soit deuë à Dieu premierement, auteur de tout bien ; ceste pieté qui tient entre toutes les vertus de vostre ame le mesme rang,

quo

que V. M. tient entre toutes les puissances de la terre, ne vous permet pas d'en douter. Vous estes trop Religieux, SIRE, & trop Iuste, pour démentir vn si pieux & si veritable sentiment. Mais, comme apres Dieu, qui s'est en cela seruy de vostre bras, pour chastier les Rebelles, & pour defendre les opprimez, on ne peut nier, que vous ne meritez tout l'honneur qui s'en peut attribuer à l'homme; on ne peut desaduoier non plus, qu'apres vous, cét incomparable Cardinal, sur la conduite duquel vous vous estes deschargé de la plus grande partie de ce pesant fardeau, n'y doiue prendre la plus grande part. Ce que ie dis d'autant plus hardiment, que la Declaration que vous en auez faite tant par écrit, que de viue voix, sur les diuerses occasiōs, en est vne preuue, qu'on ne peut debatre sans vous faire plus de tort qu'à luy. Et que vostre jugement fust en cela conforme à vostre discours, ce qui s'est passé depuis peu sur son sujet l'a témoigné clairement. Les mauuais rapports de ie ne sçay quelles gens, à qui l'éclat de sa vertu faisoit mal aux yeux; auoient rendu ses bons seruices tellement suspects à la personne du monde qu'il reuera, comme il doit, le plus apres la vostre, que quand il voulut ouurir la bouche pour luy représenter ses raisons, il ne trouua point d'oreille vuide pour les receuoir. Ce coup luy toucha l'esprit d'vn déplaisir si sensible, que reputant son mal-heur à crime, il se resolut de ceder volontairement à l'enuie, & de descendre doucement de luy-mesme d'une place, d'où l'on taschoit par tous moyens de le faire tomber. A cét effect il vous demanda permission de se retirer où vostre Majesté luy commanderoit, avec cette protestation, que pourueu qu'elle luy conseruast l'honneur de ses bonnes grâces, il s'estimeroit tousiours tres-heureux de pouuoir entendre seulement d'où que ce fust, les bons succès de vos affaires, sous l'administration de celuy que vous mettriez en son lieu. Vous luy déniastes absolument ce qu'il vous demandoit; & pour témoigner que les artifices de ceux qui seduifans l'esprit de la meilleure Princesse de l'Vniuers, abusoient de son autorité, pour affoiblir la vostre, auoient moins eu de pouuoir sur vous, que les seruices de celuy qu'ils vouloient ruiner; vous voulustes faire cognoistre à vn chacun, que vous estant tousiours seruy tres-vilement de luy par le passé, rien n'estoit capable de vous empêcher de vous en seruir encore de mesme à l'auenir. En quoy, SIRE, vous fistes certainement vn acte de telle importance au bien de vos affaires, que si ie l'appelle icy, comme ie fais, VOSTRE CROY D'ESTAT, ie pense que c'est avec autant de verité que de raison. Car bien que les autres que vous auez diuersement faits sur plusieurs occurrences en grand nombre, soient peut-estre passez dans l'admiration

façon à ses ennemis les armes mesmes dont il les auoit auttesfois battus, ce fut à mon' aduis, non seulement vne lascheté peu conuenable à sa reputation, mais vn grand peché d'Estat, qu'autre chose que la deffaite entiere des Anglois ne luy pouuoit faire pardonner. Et veritablement, comme ce n'est pas le faict d'un bon ouurier, que d'affoiblir les instrumens dont il s'ayde, ce n'est pas celuy d'un bon mesnager non plus, de les casser à tous coups pour en prendre d'autres, qui ne sont possible pas si bien faits. La Reyne vostre Mere, SIRB, à qui cét Estat doit sa restauration avec vostre naissance, se garda bien de tomber en cette faute, il y a quelque temps. Chacun se peut encote souuenir des plaintes que sur la quatriesme année de sa Regence firent quelques Grands du Royaume contre ceux qui tenoient les premiers rangs dans vostre Conseil. Il n'est sorte d'artifice que l'on n'employast pour les perdre. Sa Majesté vit tout aussi-tost où le mal tenoit ces gens-là; Et iugeant ttes-bien selon sa prudence singuliere, que le contre-coup de cette atteinte porteroit sur son autorité, comme il eust fait sans doute, & que ce seroit faire chose indigne non pas de sa generosité seulement, mais de sa conscience mesme, de sacrifier par vne espee de bannissement la vieillesse de vos anciens seruiteurs à la passion de quelques particuliers, elle les maintint sagement dans la dignité de leurs charges; & destournant de dessus leurs testes blanches la disgrâce dont cette nuée les menaçoit, les obligea par ce bien-fait à mieux faire que iamais. Ce qui luy succeda si bien, que par la continuation de leurs bons & salutaires aduis elle s'acquit depuis la gloire qui luy demeura tousiours, de n'estre pas moins la Mere du Royaume que du Roy. Je ne scaurois lire la responce qu'elle fit à quelques lettres que les mécontents publierent sur ce sujet, que ie ne desire de pouuoir grauer les paroles suivantes non pas dans les cabinets, mais dans les esprits de tous les Roys, pour leur y seruir de preseruatif contre les charmes des fausses impressions qu'on leur donne bien souuent de ceux, dont ils ne peuuent quelquesfois non plus se passer que se plaindre. Il est facile, disoit-elle lors, de décrier les actions de ceux qui manient les affaires publiques: le nombre des mal-contens & enuieux du bien d'autrui est grand: le desir de ceux qui s'ennuyent du repos n'est pas moindre. Que se pouuoit-il dire de mieux là dessus en si peu de mots? Il est aisé de vray; pource qu'estant de leurs déportemens, comme des visages de ces anciens Empereurs, à qui l'idée du peintre preste la figure qu'il luy plaist, faire d'en scauoir la vraye, il ne faut pas estre beaucoup ingenieux pour les rendre

M. DC. XXXI.
LE COWP
D'ESTAT DE
LOVVS XIII.

ſuſpects au peuple, qui ne ſçachant iamais bien ce qui ſe paſſe, ne croit rien ſi volontiers que le mal qu'on luy dit de quelqu'un. La pluſpart des hommes par ie ne ſçay quelle malignité naturelle regardent ordinairement le bon-heur d'autruy de trauers; & ſe figurans que le monde n'eſt bien fait qu'autant qu'il va ſelon qu'ils deſirent, comptent entre les deſordres publics tout ce qui ne ſ'accommode pas à leurs intereſts particuliers. Voyez-vous, SIRE, cette foule importune de gens, à qui la plus ſuperbe & la plus ſpatieufe ville de l'Vniuers deuiet tous les iours plus eſtroitte à meſure qu'elle deuiet plus grande? Quelque diuerſité de conditions ou de couleurs qui les diſtingue entre eux, ils ſe reſſemblent tous en ce poinct, que des meilleurs conſeils que vous prenez de vous-meſme, ou que vous receuez d'autruy, rarement en approuuent-ils aucun; ſ'il n'eſt moins aduantageux à vos peuples qu'à leurs deſſeins. Ils n'ont point d'autre pierre de touché en cela que leur vtilité. Si l'un n'emporte le benefice qu'il guette au paſſage, ſi l'autre ne paruiet à quelqu'un de ces honneurs, de l'eſperance deſquels il nourrit la vanité de ſon ambition: ſi celui-là ne rencontre la faueur qu'il cherche, pour auoir vne penſion ſur les menus plaiſirs; ſi cettuy-cy ne demeure en poſſeſſion de faire dans l'exercice de ſa charge, toutes ces griuelées que la corruption des mœurs a tournées en couſtume, & la couſtume en art: bref, ſi chacun n'obtient, ou ne fait tout ce qu'il pourſuit, & tout ce qu'il veut; ceux qui gouuernent gaſtent les affaires, il en faut mettre en leur place qui facent mieux; autrement il n'y a plus que tenir, l'hereſie & la faction vont perdre l'Eſtat. Et là deſſus, ſi ce ſont gens à qui leur curioſité puiſſe auoir donné tant ſoit peu de cognoiſſance de l'Histoire, le Teſtament de Saint Remy, & la Viſion de Baſine, avec quelque vieux lambeau de Centurie ne leur manquent pas, pour enrichir le lieu commun des miſeres du temps. Mais veut-on faire changer de langage à ces graues Cenſeurs, qui portent ſur le ſourcil le reſtaſſement du Royaume, & remedier promptement aux malheurs qu'ils déplorent? Il n'eſt pas beſoin d'une conuocation d'Eſtats, ou d'une aſſemblée de Notables; cela ſeroit trop long. Que l'on coiffe ſeulement d'une Mithre la teſte de l'un, que l'on enuoye un breuet de Mareſchal de France à l'autre, qu'on laiſſe entrer au petit coucher celui-là, qu'on permette à cettuy-cy de grabeler à ſon ayſe ſur les deniers qu'il manie; ce n'eſt dès-ja plus ce que c'eſtoit: tout va le mieux du monde; le Roy ne fut iamais mieux conſeillé, ny iamais le Royaume plus florissant. Et certainement

s'il y auoit moyen de donner à chacun la satisfaction qu'il desire, ce seroit bien le plus court. Mais pource qu'entre plusieurs qui se proposent souuent pour but ce qui ne peut estre quelquesfois que le prix d'un seul, il est impossible de se conduire de telle sorte, que l'on n'offense tousiours plus de gens qu'on n'en contente, il ne se faut pas estonner, si ceux qui iugent de la disposition de l'Estat par l'estat de leur maison, comme font la plupart, attribuant presque tousiours leur mauuaise constellation à la mauuaise conduite des Ministres, leur en veulent premierement de ce qu'ils ne trouuent pas leur compte avec eux; & puis passants, comme c'est la coustume, de la mal-veillance à la haine, & de la haine à la vengeance, qui la suit ordinairement, ils remuent ciel & terre, pour les oster d'une place que d'autres dont ils pourroient esperer plus de faueur pourroient possible tenir. De là viennent, SIRE, toutes ces querelles qu'on leur fait, de là toutes ces parties qu'on leur dresse, de là toutes ces charitez qu'on leur preste, & de là toutes ces calomnies qu'on leur impose, qu'il leur est d'autant plus mal-aysé d'éuiter, que cette sorte de batterie faisant plus de mal que de bruit, on sent tousiours plustost où porte le coup, que d'où il vient. Le Conneftable du Guéclin en auoit pour le certain appris quelque chose, quand auant qu'accepter l'espee que Charles cinquiesme le contraignit de prendre, il voulut tirer cette parole de luy, qu'il ne le condamneroit iamais, sans l'auoir oüy premierement en la presence de ceux qui l'auroient accusé. Ce qu'il seroit besoin que tous les Princes practiquassent soigneusement: non seulement ceux qui les seruent, mais eux-mesmes s'en trouueroient beaucoup mieux. Ils auroient par ce moyen l'esprit affranchy d'une infinité de soupçons & de chagrins, qui le leur troublent tellement par fois, qu'un de nos plus iudicieux Historiens ayant remarqué que depuis un certain temps iusqu'au sien, peu de nos Roys auoient passé la soixantiesme année; il en rapporte la cause à la trop facile creance qu'ils donnoient aux malignes impressions de certaines gens, qui leur remplissant la teste de mille fascheuses imaginations, sources ordinaires d'autant de maladies dangereuses, leur auançoient mal-heureusement leurs iours, apres leur auoir fait éloigner ceux, de qui la presence leur pouuoit estre & plus vile & plus agreable. Et tout cela, dit-il, faute d'obliger ceux qui les entretiennent de ces discours, de verifier ce qu'ils disent, au lieu de fométer leur malice, ainsi que font quelques uns, en leur promettant de ne les point nommer. Ce ne fut donc pas sans sujet, que cet excellent Capitaine dont ie viens de parler, vsa de cette precaution sur l'entrée de sa charge.

M. DC. XXXL
LE COU
D'ESTAT DE
LOUIS XIII.

Toutesſois, puis-que la premiere partie de la ſageſſe eſt, à ce qu'on a dit il y a fort long temps, de ne croire pas tout ce qu'on dit, il ſemble que ſa demande fuſt ſuperfluë à l'endroit de celui, qui ne pouuoit faire autrement, ſans déroger à cette vertu, dont il porta le ſurnom. Il eſſaya depuis. Ce qui ne luy fut pas vn petit aduantage en ces grandes & memorables actions, qui ſignalerent ſa valeur, non ſeulement dans le Royaume, mais iuſques au fonds de la Caſtille meſme. Où, ſi ce renommé Ximenes, de qui la vie fait la plus belle partie de l'Histoire de ſon temps, n'eust rencontré le meſme ſupport, il n'eust point ſans doute porté iuſqu'au tombeau, comme il fit, ce pouuoir abſolu, qui fut par maniere de dire, comme le nerf de tout ce qu'il executa genereuſement pour le ſeruiſſe de ceux qui le ſouſtenoient. Iamais homme n'y fit de plus grandes choſes, iamais homme n'y receut de plus grandes trauerſes. Sa faueur rendoit ſa vertu criminelle, & tournoit la cauſe de ſa gloire en occaſion d'enuie. Toutes ſes meilleures actions eſtoient le plus mal interpretées. La guerre qu'il porta dans l'Afrique, & la paix qu'il maintint dans l'Eſpagne, furent deux pieces de ſon adminiſtration, qu'on ne peut aſſez eſtimer: Et toutesſois beaucoup de gens murmuroient qu'il n'auoit entrepris celle-là que pour faire paſſer la met à Ferdinand là deſſus, & regner dans ſon abſence; ny conſerué cette-cy, que de peur de donner occaſion à Charles de la paſſer, ſ'il laiſſoit naiſtre quelque trouble où ſa preſence fuſt neceſſaire; L'vn auſſi faux que l'autre, comme l'euene-ment le monſtra. Mais il eut touſiours ce bon-heur particulier de ſeruir des Princes, qui croyoient pluſtoſt ce qu'il faiſoit pour eux, que ce qu'on leur diſoit de luy. Quoy que ſceuſſent dire ces Courtiſans, qui ne pouuoient ſupporter que le grand Capitaine fiſt, comme ils parloient, le moine à Vailladolid, pendant qu'vn moine faiſoit le Capitaine vers Oran; & quoy que ſceuſſent faire le Conneſtable Velasque, le Duc d'Albe, le Duc de l'Infantade, le Comte d'Vrennes & ſon fils, Adrian d'Vtrech créé depuis Pape, Nauarre, Vianelle & pluſieurs autres, qui ſe faiſchoient de luy voir ſi long temps entre les mains ce qu'ils deſiroient de faire tomber entre les leurs; ils ne luy peurent iamais faire perdre tant ſoit peu de cette authorité, qu'il conſerua toute entiere iuſqu'à la fin dans la bienueillance de ceux qu'il ſeruoit. Car il ſe voit dans l'Histoire de ce païs-là, que Ferdinand, qui le faiſoit touſiours aſſeoir & courir, ainſi que Henry VIII. d'Angleterre le pratiqua depuis en la perſonne d'vn autre, de meſme qualité, fut trois ou quatre lieues au deuant de luy, ſur le commencement de la maladie meſme

dont il mourut, avec toute sa Cour, comme il auoit accoustumé de faire, lors qu'il reuenoit de loin. Et, sans parler de Philippe qui dura si peu, personne ne doute que Charles son successeur ne l'eust eu en pareille consideration; malgré toute la ialousie des Flamans, s'il l'eust pû garantir de la mort, qui le luy rauit, auant que l'auoit seulement pû voir. Isabelle de Castille, qui de son Confesseur l'ayant fait son Confident, le donna depuis à son Mary, ne témoigna pas moins de prudence en ce fait là. Le General de l'Ordre dans lequel Ximenes auoit pris autresfois l'Habit, ne pouuant tirer de sa faueur, ny pour luy, ny pour les siens, ce que son ambition s'en estoit promise, & suscité d'ailleurs, comme creurent quelques-vns, par les Emulateurs secrets de sa fortune naissante, se resolut de le renuerfer. Sur ce dessein, il aborde vn iour cette Princeesse, & s'épandant avec beaucoup d'insolence en toutes sortes d'injures contre luy, la voulut porter à se défaire d'un homme, non moins indigne, à ce qu'il disoit, pour la bassesse de son origine, qu'incapable pour son ignorance de l'honneur qu'elle luy faisoit. Vn esprit de commune trempé se fust sans difficulté laissé d'abord ébloüyr aux premieres apparences d'un discours que luy faisoit vn homme de cette profession. Elle, qui n'auoit rien de son sexe que ce qu'il a d'agrecable, recognut la malice couuverte du personnage, & le renuoyant, comme son impudence meritoit, avec autant de confusion que de honte dans son Cloistre, coupa chemin par cét exemple aux entreprises de telles gens à l'aduenir. Personne ne lira cecy qui ne die qu'elle fit beaucoup pour Ximenes, & dira vray; l'estime toutesfois qu'elle fit beaucoup plus pour elle & pour sa posterité; estant certain que ces glorieuses victoires qui rangerent les Mores à la raison, ces grandes nauigations qui furent les clefs des terres neuues, & ces autres belles actions tant de paix que de guerre, qui firent l'ouuerture par où la bonne fortune entra dans la maison d'Espagne, furent les recompenses de ces paroles avec lesquelles elle maintint celuy qui fut depuis l'instrument de toutes ces choses-là. Et considerez icy, s'il vous plaist, **STR**, en passant, de quelle importance est quelquefois ce qu'on estime n'auoir aucune suite d'as les affaires du monde, faute de le preuoir. Quand Isabelle eust renuoyé là dessus Ximenes à son Archeuesché de Toledé, le pis qu'on en eust dit eust esté, qu'elle eust trop legerement ruiné son ouurage. L'Histoire eust franchy ce pas, comme vn euenement ordinaire avec trois mots. Et neantmoins ce coup-là faisoit auorter en la cheute d'un seul homme le principe de toute cétte grandeur, où la race d'Autriche est montée

M. DC. XXXI.
LE COUP
D'ESTAT DE
LOUIS XIII.

M. DC. XXXL
LE COUN
D'ESTAT DE
LOUIS XIII.

depuis. Il se trouue maintenant quelque chose de semblable en la personne de cét autre grand Cardinal, dont ie parle. Il y a quatre ans qu'un certain genre d'hommes, que sa reputation & son autorité ne laissent point dormir, font vne longue trainée d'intrigues iusques dans les cabinets du Louure, pour vous l'oster par l'entremise de celle mesme, qui vous l'a donné. Si leur mauuais dessein eust produit dès lors dans l'esprit de cette sage & vertueuse Princesse vn effect conforme à leur desir, vostre Majesté peut iuger à cette heure, quel preiudice & quel dommage vous en eussiez receu. Possible que la Rochelle seroit maintenant la retraite des Anglois, & Casal la proye des Espagnols. Je ne veux pas nier que cette valeur, à qui la faueur diuine semble auoir associé la victoire en vostre personne, n'eust pû venir à bout des vns & des autres sans luy, si vous l'eussiez entrepris; ce seroit vne espee de blasphemé que de le penser seulement. Mais il se peut faire, SIRE, que d'autres vous portans à d'autres desseins, vous eussent laissé perdre vne occasion, qui ne fust possible iamais reuenüe. La retrogradation d'un seul astre altere toute vne influéce du Ciel; & Dieu mesme n'exerce icy bas sa puissance ordinaire, que par la concurrence, & selon la disposition des causes secondes dont elle se sert. Je passeray bien plus auant. Qui sçait, SIRE, qui sçait si Dieu ne vous l'a pas donné pour la cōseruation de vostre personne? Voila les fruits que vous auez desia receus de cette constance avec laquelle la Reyne vostre Mere, se roidit au commencement contre la malice de ceux qui la vouloient aigrir contre luy: la resolution que vous protestâtes dernièrement d'auoir prise de le, proteger contre les calomnies de tous ses enuieux, ne vous en apportera pas de moindres. Qui peut deuiner ce que cachet l'aduenir? Vous estes, Dieu-mercy, tres-bien avec le Roy d'Espagne pour cette heure, & si les vœux communs des gens de bien ont lieu, vous le serez encore long temps. Mais la prudence humaine veut que l'on prenne quelquesfois les choses au pis, & que l'on pouruoye de bonne heure à ce qui peut arriuer. Et s'il arriuoit, comme ce n'est pas chose impossible, que la mauuaise destinée de la Chrestienté vous fist entrer tous deux en quelque rupture; ie ne doute nullement, SIRE, que l'assistance d'un si sage, si genereux, & si fidelle Ministre ne vous fust plus vtile que iamais. I'ay fait souuent en moy-mesme la comparaison de ces deux Peuples qui tiennent aujourd'huy sous vostre Majesté tres-Chrestienne, & sous sa Majesté Catholique tout le reste de l'Europe en balance. Apres auoir soigneusement considéré ce qu'ils peuuent auoir de plus ou de moins l'un que l'autre pour se maintenir ou

pour

pour s'accroistre, ie trouue que la force des armes & la prudence des conseils estans les deux puiots, sur qui rourne la durée & la grandeur des Estars; cōme nous auons tousiours eu pour le premier plusieurs atantages sur eux, qu'ils ne nous sçauoient oster, ils en ont eu depuis quelque temps quelques vns pour le second sur nous, que vous leur auez ostez, aussi tost que vous auez mis le timon de vos affaires entre les mains de celuy donr il est maintenâr question. V. M. me permettra, s'il luy plaist, de m'estendre vn peu sur ce discours, qui ne luy sera poinr à mon aduis entierement desagreable. Ie cōmenceray par les Armes. Charles Quinz, qui ierta dans son païs les premiers fondemens de certe nouuelle puissance, à qui la Chrestieté n'en voit point auuiourd'huy d'egale que la vostre, faisoit trois nerfs de la guerre; les finances, les viures, & les soldats. Pour le premier, ceux qui se souuiennē d'auoir veu depuis 25. ans en çà chés vn des Tresoriers de vostre Espagne vn estar particulier de ce qui se leue sur les sujets d'vn chacun de vous deux, sçauēt le peu de differēce qu'il y a pour ce regard. I'en ay veu mesme qui s'opiniastroient à soustenir, que si l'on auoit compté fidellement avec les Tresoriers du grand Seigneur, il ne s'y trouueroit pas gueres plus d'inegalité. Mais cela ne nous regarde point. Il suffit, que de ces quinze cens trente-six millions d'or, qui selon la supputation qu'on en fir il y a treize ans sur les Registres de Seuille, leur sont venus des Indes Occidentales, pour l'interest des douze mille ducats, que leur en cousta la premiere decouuerte; il y en a beaucoup plus auuiourd'huy chez nous, que chez eux; à qui neanmoins il en faut beaucoup plus qu'à nous, tant à cause de la grade estendue de leurs terres, que leur separation rend presque rours frontieres, que pour la diuerse liaison de leurs entreprises, qui les obligēt à des fraix d'autant plus grands, qu'ils sont presque toutes choses avec plus d'or que de fer. Pour le second, personne n'ignore, qu'excepté certains endroits en petit nombre, le reste de l'Espagne, principalemēt du costé du Norr, est tellement infertile, qu'il ne faut que simplemēt leur defendre l'entrée de nos Havres, pour leur leur faire cōfesser sans autre gesne, que la Nature a pourueu beaucoup plus soigneusement à nos commoditez qu'aux leurs. Reste le troisiēme, dont l'importance est telle en cecy, que le mesme Charles V. auoir accoustumé de dire, qu'ayanr de bons hommes, il se faisoit fort d'oster aisēmēt les deux autres auātages à ses ennemis. Et que nous n'en ayōs generalemēt de beaucoup meilleurs qu'eux, c'est ce que ceux-là ne feront pas difficulté d'auoier, qui sçauent que la pluspart des leurs ne s'embarquent pour aller à la guerre hors de leur païs, qu'à force de coups de baston; au lieu que les nostres se dérobent pour l'aller chercher aux quatre bouts du monde, quand elle leur mātque auprès d'eux; & prenās de deux cēs lieues la poste pour se trouuer à vne bataille, vōt avec le mesme visage aux hazards que les autres aux rriom-

M. DC. XXXI.
LE COUP
D'ESTAT DE
LOUIS XIII.

phes. C'est pour ce qui cœerne le courage. Pour ce qui regard le nombre, ce peu de gens que la qualité de leur climat, & la sterilité de leur terroir est capable de produire & de nourrir, estât presque tout épuisé par leurs nauigatiōs des deux Indes, & par leurs garnisōs d'Italie & de Flandres, ce qui leur en reste est si court, qu'on a remarqué, que dans les plus grâds efforts qu'ils ayent faits, il ne s'est iamais trouué plus de sept mille naturels Espagnols. Qui n'estât soustenus bien souuent que d'Estrangers ramassez, aussi diuisez d'interests que differens de visages, n'ont pas dequoy se cōparer à ces effroyables Armées Françoises, dont à l'imitation de vos Deuâciers, vous courirez les Campagnes quand bon vous semblera, sans emprunter vos voisins. Comme vous pouuez dire avec vn de nos Papes, que vous n'avez qu'à mettre la main à la plume pour auoir tant d'argēt que vous voudrez au besoін vous pouuez dire avec vn de ces anciens Capitaines Romains, que vous n'avez qu'à battre du pied la terre, pour en faire sortir tant de Regimés qu'il vous plaira. Je sçay bien l'estat qu'on fait depuis quelque tēps de leur discipline: mais ie sçay bien aussi ce qu'en ont écrit il y a plus de cent ans ceux de leur Nation mesme, qui recherchant la cause du peu de progrès que faisoient leurs armes au loін, l'attribuent à l'arrogance sourcilieuse des leurs, qui nepouuans souffrir d'estre commandez à la guerre que par leurs Roys en personne, donnoient plus de peine à leurs Chefs qu'à leurs ennemis. Leurs Histoi-res propres font foy, que les premiers exemples de mutinerie sōt venus de leurs soldats, qui seuls en ont plus fait dās les Armées que tous les autres ensemble. Que si l'on me respond qu'ils ont bien changé depuis, ie replique qu'il est en nostre puissāce de faire qu'on en die autāt de nous: dont il ne faut point d'autre caution que la Rochelle, où l'experience fit voir à V. M. que le François sçait micux que peuple du monde obeir cōme il doit, quand on luy sçait cōmander comme il faut. Il ne tiendra qu'à vous, SIR, qu'il n'en soit de mesme par tout ailleurs. Et quand cela sera, ie m'assure que ceux dōt nous parlons, ne nous assailliront iamais, qu'ils n'ayent pour le moins la moitié du mal, aussi bien que de la peur. Cela s'est veu par le passé. Quoy qu'ils ayent remué presque route l'Europe contre nous, & qu'ils nous ayent ietté tout à la fois les forces de vingt-cinq ou trente Royaumes sur les bras, ils n'ont pourtāt gueres accourcy nos limites. S'ils nous battēt de Pauie & de S. Laurent, nous n'auōs qu'à leur opposer Rauenne & Cerisoles pour leur clorre la bouche. Mais, cōme ils sont contrains d'aduouer qu'ils n'ont iamais rien gagné sur nous, tant que nous en sommes venus aux prises; nous ne pouuons niet aussi qu'en tous les Traittez que nous auons faits autresfois ensemble, il n'y soit tousiours plus demeuré du nostre que du leur. Ce n'est donc point la force ouuerte de leurs armes que nous deuons craindre; tant qu'ils prendront cette voye, ils ne s'en retourneront qu'avec perte.

Quoy donc? La trame secrette de leurs menées. C'est par là que, comme j'ay dit cy-dessus, ils ont iusqu'à cette heure gagné les de-uants sur nous. Il leur faut rendre en cecy le témoignage que la verité leur doit. Leurs desseins sont ordinairement plus couuerts & mieux suivis que les nostres. Ils les conduisent avec vne profonde patience par de longs destours iusqu'au but qu'ils se sont proposez : si l'on ne leur coupe chemin de bonne heure, tost ou tard ils y viennent. Deux choses leur donnent principalement cela. L'une, que la direction de leurs affaires importantes passe par moins de testes ; & l'autre, qu'elle ne change pas si souuent de mains que parmy nous. Que l'on voye leurs Histoires depuis cent ou six vingts ans en çà : à peine se trouuera-t'il durant tout ce temps-là plus de Ministres que de Roys. Ximenes fut seul absolu sous Ferdinand, Granuelle sous Charles cinquième, Ruy Gomez de Sylua, sous Philippe deuxième, le Duc Cardinal de Lerme sous Philippe troisième, & le Comte Duc d'Oliuares, sous celuy de maintenant. Leurs Maistres ne faisoient iamais rien de grand que par leur aduis. Que s'ils deliberoient par fois avec quelques autres sur certaines occurrences, ils les resoluient tousiours chacun avec leur particulier confident. Ce que les nostres n'ont gueres practiqué, fors que François premier ; Qui sur la fin ayant fait retirer son Connestable, emprisonner son Admiral, & condamner son Chancelier pour les causes qu'un chacun peut sçauoir, ramassa toute l'autorité qu'il auoit partagée entre ces trois, en la personne de celuy qu'il enuoya querir tout exprés en Piémont, pour luy commettre l'administration entiere de ses affaires. Dont il se trouua si bien, que par son Testament il exhorta son fils à suiure le mesme chemin. S'il s'en éloigna, comme il fit tout aussi-tost après, on sçait que pour s'estre seruy de plus de gens, il n'en fut pas mieux. Au contraire tout alla plus mal depuis. Je ne m'en estonne pas. Ce que ce Prince disoit autresfois de la multitude de ses Medecins, plusieurs autres le pourroient dire de la multitude de leurs Conseillers ; que c'est ce qui les a perdus. Les raisons en sont euidentes. S'il est mal-aysé, comme certainement il l'est, de trouuer vn homme pourueu de toutes les qualitez necessaires au gouuernement d'un Estat ; il l'est bien encore dauantage d'en trouuer plusieurs en vn siecle où les gens de bien sont beaucoup plus rares que du temps d'Alphonse Roy de Naples : qui oyant dire vn iour que les Cathanois estoient d'adués de donner pour gouuerneurs à leur ieune Prince sept hommes sages, qui craignissent Dieu, rendissent Iustice, & fussent exempts de toute passion,

M. DC. XLII.
 LA COUR
 D'ESTAT DE
 LOUIS XIII.

respondit à ceux qui luy faisoient ce discours, que s'il en sçauoit seulement deux en qui toutes ces conditions se rencontraient au point qu'on les desiroit, il leur partageroit volontiers son propre Royaume. Et le mal est, que comme l'indisposition d'un membre affecté altere quelquesfois la bonne constitution de tout le reste du corps; il ne faut que l'ignorance, ou la malice de l'un, pour gaster tout ce que les autres ont de bon. Ils ne pensent la plupart du temps qu'à fortifier leur credit; & delibérans plus avec leur interest qu'avec le seruice de leur Maistre, se contrebattent avec tant d'animosité, que pour éviter les inconueniens qui prouiennent de cette ialousie, on est contrainct par fois de prendre l'aduis de chacun d'eux à part, comme faisoit il n'y a gueres plus de cent ans un Souuerain d'Italie. loinct que ce secret, qu'on peut avec raison appeller l'ame des entreprises importantes, qui perdent, comme les mines, tout leur effect depuis qu'elles sont euentées, ne se conserue qu'avec beaucoup de peine entre tant de gens, dont quelqu'un parle tousiours plus qu'il ne seroit besoin. Que si le grand nombre de Ministres est preiudiciable à ceux qui les employent, leur frequent changement ne l'est pas moins à ceux que leur foiblesse y porte. Le laisse à part la raison qu'en rendoit Tybere, & l'experience qu'en fit Louys vnième; l'un le plus aduisé de tous les Empereurs Romains, l'autre de tous nos Roys. Le sens commun va de luy-mesme à cela. Ceux qui viennent tous frais aux affaires ne sçachants pas les motifs, ou se faschant de marcher sur les pas de ceux qui les ont precedez, prennent d'autres routes, au bout desquelles ils trouuent quelquesfois des precipices qu'ils n'ont pas preueus. Ils ne songent pas tant à faire quelque chose de bon, qu'à faire quelque chose de nouveau. Et puis manquans de cette experience, qui sert de guide à la raison en beaucoup de lieux, ils font des fautes, qu'il est tousiours plus aisé d'euitter que de reparer. Cette capacité necessaire au manient des grandes choses, ne s'acquiert pas, comme la possession d'un heritage, par an & iour. Il faut que, sans parler du reste, celuy qui tient le gouuernail public, ayt vne entiere & parfaite cognoissance non seulement des interests & des merites de tous ceux qui peuuent nuire ou seruir dans les Prouinces, comme auoit Charles huietième par vneliste qu'il s'en faisoit donner, mais des forces, des reuenus, & des liaisons de tout l'Estat, comme auoit nagueres un des Ottomans par le moyen d'un registre qu'il en auoit, à l'imitation d'Auguste, tousiours deuant les yeux; & ce qui plus est, des inclinations, des alliances & des cor-

respondances de tous les voisins ; afin de s'en pouuoir ou defendre, ou preualoir selon les occasions. Et quelque excellent esprit qu'on ait, quelque grand soin qu'on y apporte, si l'on ne donne encore vn long temps à cela, l'on ne fait rien. A quoy l'adiouste qu'ayans beaucoup moins de treance, ils sont aussi beaucoup moins propres à l'exécution de ce qu'ils entreprennent. Aduoions donc franchement, que ceux dont ie parle ont esté iusqu'à present d'autant plus aduisez que nous, que pour remedier aux malheurs qu'apporte la confusion & la mutation des Ministres, ils n'en employent que fort peu, qu'ils ne changent iamais sans vne tres-euidente necessité. Mais recognoissons aussi que vostre Majesté, s'estant depuis quelque temps resoluë à faire de mesme, comme elle fait, n'a rien qu'à continuer, comme assurément elle fera, pour leur retrancher tout ce qu'ils ont eu de meilleur qu'elle cy-deuant. Et c'est peut-estre le plus grand & le plus important secret qu'on vous puisse donner pour le bien de vostre seruice. Quoy que la flatterie, ou la calomnie vous puisse suggerer au contraire, vous ne le deuez pas mépriser. Il va plus loin qu'on ne pense. Car pour dire la verité, *STRÆ*, ce n'est pas tant de cette conionction & triplicité des Planetes, dont quelques-vns bercent la credulité des curieux, comme de la bonne ou mauuaise qualité des conseils que depend la conseruation ou la decadence des Royaumes. Toutes ces longues espargnes, toutes ces places fortes, toutes ces grosses garnisons, toutes ces compagnies entretenues, & toutes ces diuerfes alliances, où plusieurs mettent tout leur appuy, ne sont bien souuent que vaines pompes, & que charges inutiles; si les ressorts qui font remuer ces machines là, ne vont bien. Depuis que le Cyclope d'*Homere* eut perdu ce grand œil qu'il auoit au milieu du front, la masse prodigieuse de ces gros & puissans membres, à qui rien ne pouuoit resister auparauant, ne luy fit plus que peine; à chaque pas il bronchoit; ce ne fut que le iouët d'un petit homme, dont il eust fait curée deux iours apres, s'il n'eust esté plus fin que luy. Ce qui monstre que la sagesse & la prudence peuuent quelquesfois beaucoup plus que ny la violence ny la force. L'Histoire confirme la Fable en cela. Nostre *Charles V.* sans bouger presque de son cabinet, où le mauuais morceau qu'on luy fit aualler secrettement en sa ieunesse, l'attacha la pluspart de sa vie, gagna plus sur les Anglois par ses depesches seules, ainsi qu'auoüoit *Edouard* mesme son ennemy, que n'auoient fait son pere & son ayeul avec toutes leurs armées. Et *Philippe II.* d'*Espagne* nous tailla tant de besongne sur cette Carte de la France, qu'il auoit

M. DC. XXXL
LE COVP
D'ESTAT DE
LOVVS XIII.

ordinairement deuant luy, qu'il s'en fallut bien peu que du fonds de sa gallerie il ne ioignist le Louure à l'Escorial. Et bien que des trois clefs que luy laissa son pere, ayant perdu celle d'Afrique dans la Goulette, & celle de Flandres dans Flessingue, il faillist à perdre encore celle de Castille dans Calis; si peut-on soustenir neantmoins, que sans se beaucoup tourmenter, il est édit plus loin les bornes de sa domination que ne fit son Predecesseur, qui ne se donna iamais repos, que les sept mois qu'il passa solitairement dans le repentir d'auoir cessé trop tost de brouiller le monde. Je serois enuieux si i'entretenois de rapporter icy les exemples de tous ceux que leur sage gouuernement a fait heureusement prosperer: ie le serois encore plus, si ie voulois faire vn denombrement particulier des autres que le defect contraire a miserablement perdus. Que l'on repasse la veuë avec la pensée sur tous les Peuples & sur tous les siecles; on trouuera que la cheute de la pluspart des Princes n'a point eu de cause plus ordinaire que celle-là. C'est pourquoy ce pernicleux discoureur d'Estat, que le consentement vniuersel des gens de bien a condamné, n'eut possible pas entierement tout le tort qu'on luy donne, si ce qu'il respondit à ceux qui le blasmoient d'auoir publié des maximes autant éloignées de la pieté que de la raison, est veritable: que voyant sa pauvre Italie déchirée par vn grand nombre de petits Tyrans, qui l'auoient mise à la chaisne, il leur auoit voulu dresser dans ses mauuais preceptes autant de pieges, pour faire tomber ceux qui seroient si mal-aduisez que de le croire, dans la ruine qu'il leur desiroit. Ce fut l'expedient que prit autresfois celuy des nostres, qui pour faire secoüier aux François le joug de ce Romain qu'ils auoient appelé, il leur rendit tellement odieux par les mauuais aduis qu'il luy donna tout exprés à ce dessein, qu'il fut contraint de quitter à Childeric la place qu'il auoit vsurpée sur luy. Et cét autre, à qui l'Empereur Federic deuxiesme auoit fait iniustement creuer les yeux, ne trouua pas de moyen plus assuré pour se venger de luy, que de luy persuader de leuer vne chose, où la Loy diuine & la raison humaine luy defendoient de toucher. C'est par là que le prenoit celuy qui dit le premier, que l'on pouuoit sans se faire beaucoup de preiudice, souhaiter tout à ses ennemis, fors que de bons conseils. Qui leur oste cela ne leur laisse rien qui les puisse empêcher de se perdre. Il ne faut donc pas douter, SIRE, que si ceux qui se fâchent de vous en voir prendre tous les iours de meilleurs qu'ils ne voudroient, auoient le pouuoir de chasser tout ce qu'il leur plairoit d'autour de vous, ils ne començassent par celuy qui

vous les dōne. Et c'est à quoy, quelque mine qu'ils fassent, ils ont tra-
 uaillé fourdement par dessous terre, contribuant aux mauuais des-
 seins que quelques mécontents auoient contre luy, tous les plus ex-
 quis artifices dont ils ont peu s'aduiser. La trame n'en est pas mal-
 aisée à recognoistre : on l'a recogneuë. Et ie m'asseure, que s'ils leur
 eussent reüssi suiuant leurs desirs, ils n'en eussent pas fait de moindres
 feux de ioye en seeret, que s'ils eussent gagné deux batailles sur vous.
 Il faut dire la verité. Cette prudēce, qui fait comme vne sorte de Pro-
 phetie dans son esprit, & qui petçant l'aduenir preuiuent les effets dans
 leurs causes ; cette vigilance, qui tient iour & nuit les yeux ouuerts
 sur ce qui concerne vostre seruice ; cette actiuité, qui lie si prompte-
 ment l'execution de vos desseins avec leur resolution, qu'on en voit
 quelquesfois plustost l'une, qu'on ne sçait pas l'autre ; & cette fideli-
 té, pour qui la moitié de toute la terre seroit vne tentation imparfai-
 te, leur ostant avec l'esperance de le pouuoir iamais ny tromper ny
 corrompre, celle de vous pouuoir iamais ny surprendre, ny forcer ;
 ils eussent eu quelque raison de mettre la défaite d'un homme qui
 leur est si cōtraire, entre les secrettes victoires & les ingenieuses con-
 quêtes de leur Nation. Et pour vous, SIRE, c'est l'opinion com-
 mune des plus sages, que le meilleur office que vous eussiez sceu ren-
 dre à ceux qui ne luy veulent mal, que pource qu'il vous sert bien, eût
 esté de luy donner le congé qu'il vous demanda. Il eust mieux valu
 que V.M. eust perdu deux des meilleures & plus importantes villes
 de son Royaume. Je le veux dire eneore vne fois, afin que l'enuie, qui
 naturellement a l'oüye dure aux loüanges d'autrui, le puisse mieux
 entendre. Il eust mieux valu que V.M. eust petdu deux des meilleu-
 res & plus importantes villes de son Royaume. Quand on vous au-
 roit enleué Calais, ou surpris Amiens, vous auriez de vray de la peine
 à les arracher d'entre les mains de ceux qui s'en seroient saisis. Mais
 puis qu'on a fait autresfois lâcher prise à ceux qui les tenoient, ie ne
 voy rien qui vous pût empêcher d'en faire autant. La Rochelle
 estoit bien quelque chose de plus dur ; vous n'avez pas laissé d'en ve-
 nir à bout, quoy que d'autres s'y fussent faillis. Il n'en seroit pas en
 cecy de mesme. Que vostre Majesté face d'un bout de la France à
 l'autre vne tres-exacte recherche de tous les plus grands personages
 qui s'y trouuent auourd'huy ; elle en rencontrera possible bien quel-
 qu'un qui luy ressemble en quelque chose, mais qui l'égale en tout,
 elle me pardonnera, s'il luy plaist, si ie dis qu'il n'est pas en son pou-
 uoir. Ce n'est pas que vostre Conseil mesme, sans courir plus loin,
 manque d'un grand nombre d'habiles hommes, infiniment desireux
 de vous seruir. Tout le monde les cognoist. Mais tous les astres d'un

M. DC. XXXL
LE COVP
D'ESTAT DE
LOVYS XIII.

mesme ciel, ne sont pas de pareille grandeur; ny tous les esprits d'un mesme climat, de pareille trempé: & quelques vns peuuent estre fort entendus & fort capables, sans l'estre neantmoins que plusieurs degrez au dessus de luy. La production de ces grands Genies n'est pas l'ouurage ordinaire d'un bissexte. Il faut par fois la reuolutiõ entiere de quatre siecles à la nature, pour en former vn pareil à certuy-cy; En qui se rencontrent ensemble toutes les excellẽtes & rares qualitez qui seules à parr peuuẽt mettre bien haut au dessus du commun ceux qui s'en trouuent pourueus. Je ne parle point seulement de celles qui sont en quelque façon de l'essence de la profession qu'il fait: comme la pieté, la sagesse, la prudence, la moderation, l'eloquence, l'erudition, & leurs pareilles; ie dis des autres mesmes, qui semblent en estre entierement éloignées: comme celles qui composent la perfection d'un Chef de guerre. Car qu'ont de commun en apparence la soutane & le camail avec la cuirasse & le baudrier? La Xaintonge, le Viualetz, & le Languedoc, la Sauoye, le Piémont, & le Montferrat gardent encore neantmoins toutes fraisches les traces des Armées qu'il a conduites sous vos triomphantes Enseignes, avec tant d'ordre & tant d'heur, qu'il est aisé à recognoitte, que son inclination aussi bien que sa naissance le portoit naturellement à cela, si cette secrette destinée qui luy prepare ie ne sçay quoy de plus grãd qu'on ne pense, ne l'eust comme forcé de pẽdre vn autre chemin. On eust dit qu'il n'auoit iamais fait autre chose. La moitié de ceux qui ont passé toute leur vie dãs les exercices des Armes, n'en sçauent pas la moitié tant que luy; de qui le siege de la Rochelle fut, il n'y a pas encore trois ans, l'apprentissage & le chef-d'œuure tout ensẽble. C'est au reste vn courage merueilleux, qui n'a rien de cõparable que le iugement qui le conduit. Nulle sorte de dangers ne l'estonne, nulle sorte d'accidens ne le trouble. Il est égal par tout. Il trauaille quand les autres reposent, il veille quand les autres dorment. Vostre seruice ne le lasse point. Mais à qui le dis-ie? A vous, SIRR, qui l'auẽz non seulement veu, mais admiré dans toutes les factiõs de Capitaine & de soldat. Les paroles sont inutiles où les choses parlent. Qu'on regarde ce qu'il a fait. Les Cardinaux de Pellegruẽ, & de la Roche, entre les nostres; Albornoz, Caruajal, & Ximenes entre les Espagnols; sans faire mẽtion des Colonnes, des Vitellesques, des Caraffes, & des Fregoses entre les Italiẽs, ny de plusieurs autres de diuerses nations, qui se sont autrefois mẽlez de la guerre pour le seruice de leurs Maistres, n'en approcherent iamais. Je ne le dis pas neantmoins pour leur oster ce qui leur est dû: c'est plutõt pour faire voir par leur exemple, que cẽt habit lõg sous lequel ces braues & genereux Romains firent autresfois plier vne partie de la terre, & trẽbler l'autre,

l'autre, n'a rien d'incompatible, comme se figurent quelques-vns, avecque la valeur & la prudence d'un General d'armée. Si ce n'est peut-estre qu'un des nostres ne puisse pas faire pour nous, ce qu'on fait autresfois contre nous deux de sa condition; dont l'un porta les armes pour nos ennemis à la bataille de Rauenne, & l'autre à celle de Marigná. Car plusieurs ont cela, qu'ils font vice en autrui de ce qu'ils font vertue en eux. Ils le luy reprochent cōme vne sorte de sacrilege: Témoignage certain qu'ils n'ont autre chose à dire contre luy; Dont il a l'obligatiō à ceste innocence, sur qui la malice la plus noire de ses malucillans ne trouue point de prise. Qu'on la regarde, qu'on l'éclairre & qu'on la fonde de toutes façons, & de tous costez; elle ne craint rien. L'auarice & l'ambitiō sont les maladies populaires de ce temps. Son humeur l'affranchit de l'une, & sa dignité l'exempte de l'autre. Il est naturellement si genereux, qu'il n'estime tous les biens du monde qu'autant qu'ils luy peuuent seruir à bien faire: de tout le reste il n'en fait ny mise ny recepte. La façon dont il en use le monstre. Ce qu'il a de plus que ce qu'il luy faut pour soustenir la dépense, où le rang qu'il tient auprès de V. M. SIRE, l'engage, il le distribue en aumosnes entre les pauvres, en pensions entre les honnestes gens, en dons entre les amis, en gages entre les domestiques; comme s'il n'estoit que depositaire ou dispensateur de tout ce que vous luy donnez; Qui surpassant quelquesfois son desir, cōme le témoigna le refus qu'il fit il y a deux ans de deux benefices dont V. M. l'auoit gratifié, ne scauroit surpasser son merite, puisque vous seruant si bien, il employe si dignement le bien qu'il reçoit de vous. Il n'en fait pas des thresors, comme faisoit autresfois ce Cardinal d'Amiens, qui les emporta depuis hors du Royaume; ou comme cét autre, qui les destinant au dessein qu'il decouurit à François I. quand il vid son temps, témoigna, comme il luy fut reproché, qu'il aimoit mieux son argent que son Maistre, à qui durant les necessitez les plus grandes il n'en auoit iamais offert. V. M. scait avec quelle affection & quelle franchise il l'a plusieurs fois assistée dans ces dernieres guerres, non seulement de ce qu'il auoit dans ses coffres, mais de ce qu'il pût auoir sur le credit de ses amis. Que l'on me réponde tāt que l'on voudra, qu'il ne faisoit que prester ce qu'il auoit receu; pourueu que l'on m'aduoue en mesme téps, que c'est ce que dix mil autres, qui en ont eu dix fois plus que luy, ne font pas. Ce n'est pas l'air du siecle, où la pluspart mesurants leur deuoir à leur profit, prendroient plustost pour perdre l'Estat, qu'ils ne doneroient pour le sauuer. Dequoy pleust-il à Dieu, SIRE, que nous eussions moins d'exemples. Nous ne verrions point tant de diuisions ny tant de perfidies parmy nous. Mais d'autāt plus rares sont ceux qui ne se laissent point

M. DC. XXXI.

LE COYſ
D'ESTAT DE
LOVYſ XIII.

frapper à ceſte cõtation, d'autant plus vous doit eſtre cher celuy, qui preſeſtant le bien de vos affaires à tout l'or des Indes, ſonge plus au ſalut de la France, qu'à l'enrichiſſement de ſa maiſon. Rien de ce que le reſte des hommes achete au peril de la reputation & de la vie meſme, ne le touche: il faudroit quelque choſe de plus qu'un Royaume pour l'ébrâler. La ſuprême dignité de ce triple Diadème, dont le luſtre, à ce qu'en ſouſpçonnerent quelques-vns, ébloüyſt autrefois vn peu ce ſameux Cardinal, qui gouerna tout ſouſ Louys XII. & dõt celuy qui depuis eut le meſme pouuoir ſouſ Henry VIII. en Angleterre ſe laiſſa ſi long tēps leurrér par le plus grand ennemy de ſon Maĩſtre, ſeroit paradiſſe ce qui luy pourroit dōner dans les yeux, ſ'il auoit l'ame ſuſceptible des fumées de la vanité. Mais l'vſage nouveau de Rome rendant ſa naiſſance coupable d'vn peché qui luy defend d'y penſer, ie ne cognoy rien dans le mōde qui ſoit capable de l'éloigner tātſoit peu de ce qu'il vous doit. Comme il n'eſt auare que du temps qu'il deſtine à voſtre ſeruiſe, il n'eſt ambitieux que de l'hōneur qu'il acquiert en vous ſeruant. C'eſt le but & le prix tout enſemble de cēt aſſidu trauail qui luy mine inſenſiblemēt le corps & l'eſprit. Ie ſuis trop long, SIRE, ie le ſens biē; mais ce grand homme vous eſt au iugemēt de tout le mōde ſi neceſſaire, que ie ne puis trouuer le bout des diuerſes conſiderations qui ſe preſentent à ma penſée ſur ſon ſujet. Ie n'en diray plus que ce mot. Vos affaires ne furent iamais plus ſecretement, plus fidelement, ny plus heureuſemēt maniées qu'elles ſont auĩour d'hy. Vous ne ſçauriez faire choſe plus conuenable à voſtre prudence, plus vtile à voſtre autorité, ny plus auantageuſe à voſtre reputation, que d'en laiſſer touſiours la conduire à celuy qui les a miſes en l'eſtat où ſe faſchent de les voir ceux qui profitent de nos malheurs. V.M. peut auoir encore beſoin de luy. Elle a combattu depuis trois ans les trois plus fiers & plus belliqueux peuples de l'Europe. Mais outre qu'ils vous peuuent donner de nouueaux ſujets de venir vne autrefois aux mains avec eux; il vous reſte beaucoup d'autres ennemis d'autant plus redoutables, qu'eſtans plus eſtroitement liez avec les intereſts de la pluſpart d'entre nous, ils ſont comme vne portion de ceux meſmes qui ſont contenance de les haĩr & deteſter le plus. Ce ſont les vices & les deſordres, que la corruption du ſiecle & la vieilleſſe de l'Eſtat ont introduits parmy routes ſortes de conditions. C'eſt où l'on ſe promet qu'il fera ſouſ l'autorité de voſtre nom ce que perſonne n'a iamais fait deuant luy. Ceux-là ſe flattent qui diſent deſja, qu'il a remis ce Royaume en ſa premiere ſplendeur. Il faut plus de temps à cela qu'il n'en a pũ donner iuſqu'à ceſte heure à ce deſſein. Il a bien depuis quelques années ierté tous les fondemens de ce grand ouurage; mais ceſte ſerieuſe & parfaĩte reformation

tousiours demandée, souvent promise, quelquefois commencée, & jamais conclüe, s'estend bien plus loin. Et c'est tres-mal cognoistre la portée de ce puissant esprit, que de croire qu'il en demeure là. Tout ce que nous auons veu de luy n'est rien au prix de ce que nous verrons, si nostre propre legereté ne l'empesche de produire ce qu'il a dans l'ame pour le bien & le soulagement du peuple. Le repos d'une profonde paix est necessaire à ce travail. Il ne tiendra pas à vostre Majesté, SIRE, qu'elle ne nous en fasse jouïr, puis qu'elle n'a fait la guerre que pour l'auoir. Que si l'ambition ou l'enuie de quelques-vns nous priue de ce bon-heur; nous protestons dès maintenant deuant Dieu contre eux, non seulement du mal qu'ils nous feront souffrir, mais du bien qu'ils nous feront perdre, vous ostans avec celuy qui vous a si bien seruy iusqu'à ceste heure, le moyen de rendre à l'aduenir la France par son conseil, la plus iuste, plus douce, plus heureuse, & plus florissante Monarchie de l'Vniuers.

M. DC. XXXI.
LE ROY
D'ESTAT DE
LOUIS XIII.



LETTRE DE MONSIEUR

LE CARDINAL DE RICHELIEU,
A LA ROYNE MÈRE DV ROY.



MADAME,

Ie sçay comme mes ennemis, ou plustost ceux de l'Estat, non contents de m'auoir décrié auprès de vostre Majesté, veulent encore rendre ma demeure suspecte auprès du Roy, comme si ie ne l'approchois que pour l'éloigner de vous, & pour diuiser ce que Dieu & la Nature ont joint. I'espere en la diuine Bonté que leur malice sera recognuë; que mes deportemens seront iustificiez bien-tost; que mon innocence triomphera de la calomnie. Ce n'est pas, MADAME, que ie ne m'estime malheureux & coupable de ce que ie cesse de plaire à vostre Majesté, & que la vie ne me soit odieuse en l'estat où ie suis, priué de l'honneur de vos bonnes graces, &

M. DC. XXXI.

M. DC. XXXI.
L E T T R E D E
M. LE CARDI-
NAL DE RI-
CHELIEU A LA
REYNE MERE
D U R O Y.

de ceste estime que j'aymois bien plus que les Grands de la terre : comme ie les tiens toutes de vostre main liberale ; aussi ie les porte & les abbaisse à vos pieds : Excusez, M A D A M E, vostre ou-
rage & vostre creature ; Tout ce qui prouiendra de vostre humeur Royale sera receu de moy sans murmure, & suiuy de mille benedictions : Mais, M A D A M E, épargnez de grace par ceste pieté qui vous est naturelle le pourpre de l'Eglise, dont vous m'avez re-
uestu, qui perdra son éclat & son lustre, si vostre Majesté luy im-
prime vne si noire tache. Quelle apparence y a-il que le plus obli-
gé des hommes fut le plus ingrat, & que ma conscience, mes inter-
ests, & ma premiere inclination m'attachant à vostre seruice, ie
m'en sois separé par le seul aduantage de m'acquérir le nom de
traître à la meilleure & plus grande Reyne de l'Vniuers ?

Cela bien considéré, M A D A M E, me deuroit absoudre de cri-
me & de soupçon deuant le tribunal de vostre Majesté, qui m'a
presque condamné sans m'ouyr : Mais ie n'en appelle pas, parce
que ie suis extremement resigné à toutes vos volontez ; ie souscris
à mon malheur, & ne veux point disputer contre ma souueraine
Maistresse, ny luy demander raison de ce qu'elle a fait ; ie ne pen-
se non plus de me fortifier de l'appuy du Maistre, ny de celuy de
ses Officiers, ny de la memoire de mes seruitices passez, contre le
cours de vostre indignation : la pensée en seroit criminelle, &
bien contraire à l'humeur que j'ay fait paroistre de rechercher la
gloire dans la fidelité, & la seureté dans la seule innocence.
Ie desire encores moins de traïfner ma miserable fortune dans la
France, ou la porter dans Rome, pour y voir encore des ruynes
plus lamentables que les miennes. Ie m'ennuyerois par tout où vo-
stre Majesté ne seroit pas, & sans la permission de la voir ie n'ay
plus que celle de mourir. Mais ie souhaiterois pour ma reputa-
tion, & en faueur du rang que ie tiens en la Maison de Dieu, que
ce fust apres mon innocence cogneuë, & si ce n'est trop d'auda-
ce, apres l'honneur de vos bonnes graces recouuertes. Cela m'arri-
uant, ie n'auray plus de regret de sortir de la Cour, ny du mon-
de ; Ie meurs aussi bien mille fois le iour, depuis que vostre Ma-
jesté fait semblant de croire que ie ne suis plus moy-mesme ;
C'est à dire,

M A D A M E,

De Vostre Majesté

Le tres-humble tres-fidele, & tres-
obeissant seruiteur,

ARMAND CARD. DE RICHELIEU.

LETTRE

D V R O Y.

ESCRITE AVX PARLEMENS
& Gouverneurs des Prouinces,

Sur son partement de Compiègne le 23. Feurier 1631.



OMME nous croyons auoir sujet d'esperer que tant de trauaux que nous auons depuis quelques années continuellement supportez pour le bien de cét Estat, que Dieu a soumis à nostre conduite, seroient approuuez & secondez par tous ceux qui sont auprès de nous: Nous auons esté bien estonnez lors qu'apres auoir abbatu la Rebellion de la Rochelle, & de toutes les Villes qui luy adheroient, restably la Religion Catholique en toutes les Prouinces de nostre Royaume, secouru par deux fois nos Alliez en Italie, & remporté des aduantages qui nous mettent en estat de ne deuoir porter enuie à nos Predecesseurs: quelques diuisions domestiques, qui ont esté meditées par de mauuais esprits de quelques particuliers, pendant que nous estions du tout occupez aux grandes affaires, dont on a veu le succez, nous ont empesché de iouyr de la tranquillité que nous deuions nous promettre avec raison, & de procurer dans icelle le soulagement que nous desirons à nos subjets. Reconnoissant ce mal, qui nous a esté d'autant plus sensible, qu'il nous priue pour le present du fruit de nos soins & de nos peines, qui n'ont autre fin que la décharge de nostre peuple, que nous auons tousiours eu en l'esprit comme le but de toutes nos actions, nous n'auons rien oublié de tout ce qui nous a esté possible pour y apporter remede. Et parce qu'on auoit aigry la Reyne nostre tres-honorée Dame & Mere, contre nostre tres-cher & bien-amié Cousin le Cardinal de Richelieu, il n'y a instance que nous n'ayons faite, priere ny supplication que nous n'ayons employée, ny consideration publique & particuliere que nous n'ayons mise en auant pour adoucir son esprit: nostredit Cousin reconnoissant ce qu'il luy doit par toutes sortes de considerations, a fait tout ce

M. DC. XXXI.

M. DC. XXXI.
LETTRE DV
ROY A VZ
PARLEMENTS,
&c.

qu'il a peu pour sa satisfaction, se soumettant avec toute l'humilité possible, & tous les respects imaginables, à telles loix qu'elle auroit agreable de luy prescrire; ce que nous luy auons offert plusieurs fois de nostre propre bouche: la reuerence qu'il a pour elle, l'a mesme porté iusqu'à ce point de nous supplier & presser diuerses fois de trouuer bon qu'il se retirast du maniemment de nos affaires. Ce que l'vtilité de ses seruices passez, & l'interest de nostre autorité ne nous a pas seulement permis de penser à luy accorder. Nous n'auons d'autre part rien obmis pour contenter l'esprit de nostre tres-cher & tres-ainé frere le Duc d'Orleans, iusques à donner à ceux qui ont le principal pouuoir aupres de luy, selon son desir, plus de biens que l'Estat de nos Finances ne pouuoit porter, & des honneurs au delà de ce qu'ils deuoient raisonnablement se promettre: mais tout cela n'a pas empesché qu'ils ne l'ayent fait sortir de la Cou, restimant qu'une personne de sa naissance estant esloignée de nous, au mesme temps que la Reyne nostre tres-honorée Dame & Mere y demeureroit témoignant du mécontentement, il seroit difficile que nous peussions, quelque adresse qu'on y peust apporter, conduire nos affaires aux bonnes fins que nous nous propoions pour la prosperité de ce Royaume, sa grandeur & le bien de nos subjets, veu principalement les affaires que nous auons encore au dehors. Pour ceste raison, estant apres vne longue patience venu en ce lieu de Compiengne, afin que la Reyne bien intentionnée de soy-mesme, éloignée par ce moyen de beaucoup de mauuais esprits, conspirast plus facilement avec nous, aux moyens iustes & raisonnables, pour arrester le cours des factions qui se formoient en nostre Estat, ce dont nous l'auons fait supplier par de nos principaux Ministres, sans qu'elle ait voulu y entendre; Nous auons en fin, à nostre grand regret, esté contrainct de tenter vn remede plus puissant à ce mal, que nous auons iusques à present éprouué si rebelle aux plus benins que nous y auons apportez. Et recognoissant qu'aucuns des auteurs de ces diuisions continuoient à les entretenir, Nous n'auons peu eüiter d'en éloigner quelques-vns de nostre Cour, ny mesme, quoy qu'avec vne indici-ble peine, de nous separer pour quelque temps de la Reyne, nostre tres-honorée Dame & Mere: Pendant lequel son esprit puisse s'adoucir & se remettre en estat de concourir avec la sincerité qu'elle a fait par le passé aux Conseils que nous aurons à prendre à l'aduenir, pour garantir ce Royaume des maux qui le menacent, lors qu'il deüroit recueillir le fruit de nos labeurs. Nous esperons que la bonté de son naturel ramenera son esprit, & la reünira bien-tost

à nous. Nous le demandons à Dieu de tout nostre cœur, & qu'il benisse les bonnes intentions que nous auons pour cét Estat, ainsi qu'il a fait par le passé.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSE'

DEPVIS LE VINGT-SIXIESME

Feurier, iusques à présent.



E vingt-sixième Feurier Monsieur le Duc de Bellegarde enuoya le sieur de Boucarré au Roy avec la lettre
M. DC. XXXI.

SIRE,

Comme ie n'ay eu ny ne puis auoir le reste de mes iours une plus violente passion que de vous témoigner ma tres-humble obeysance & fidelité, i'enuoye le sieur de Boucarré vers vostre Majesté, pour luy rendre compte de ce qui s'est passé en ceste Prouince, & du voyage d'un Gentil-homme qui m'est venu trouuer : & me remettant sur ce qu'il dira à vostre Majesté, ie ne l'importuneray point dauantage, que pour luy protester que ie cesseray de viure quand ie cesseray d'estre aussi veritablement que ie doibs,

SIRE,

Vostre tres-humble, tres-obeissant,
& tres fidelle sujet & seruiteur,
ROGER DE BELLEGARDE.

La creance dudit sieur de Boucarré fut que Monsieur auoit enuoyé vers monsieur de Bellegarde pour luy donner part de son mécontentement.

Qu'il iugeoit par le discours de celuy que Monsieur luy auoit enuoyé, qu'il pourroit bien-tost passer dans son Gouuernement.

Que pour cét effet il desiroit auparauant seauoir l'intention du Roy, comme il se gouuernerait en ceste occasion, en laquelle comme en toute autre il suiuroit ses volentéz.

M. DC. XXXI.

RELATION
DE CE QVI
S'EST PASSE
DEPUIS LE
XXVL. FEVRIER
IUSQVES A
PRESENT.

Le Roy receut fort bien ce que monsieur de Bellegarde luy mandoit, témoigna à son Gentilhomme luy en sçauoir gré, & n'en auoir pas peu de ressentiment.

En suite, sa Majesté luy donna la Lettre suiuiante.

M On Confin, j'ay receu la lettre que vous m'auiez écrite, & entendu la creance du sieur de Boucarre. Pour responce ie vous diray que ie ne doute pas que vous ne me rendiez le seruice que ie doibs desirer de vous, en l'occasion qui se presente, de laquelle vous m'auiez donné aduis. L'attends les effets des assurances que vous me donnez, & me promets que vous empescherez toute assemblée de Noblesse, ou d'autres gens de guerre qu'on voudroit faire en vostre Gouvernement, sans mes commissions & mon ordre; Et que si mon Frere estoit si mal conseillé, qu'au lieu de me venir trouuer, comme ie l'en prie, il voulut s'éloigner dauantage, & se retirer en vostre Gouvernement: en ce cas mon intention est, que vous fassiez sçauoir aux villes qui en dependent, quelles n'ayent point à le receuoir sans mon ordre. Je me promets que vous y tiendrez soigneusement la main, & ce non seulement parce que le sieur de Boucarre m'en assure de vostre part, mais par la consequence du bien de mon seruice & du repos de mon Estat.

Sa Majesté sçachant par l'aduis cy-dessus, que Monsieur faisoit estat de tirer vers la Bourgogne, Apprenant d'ailleurs qu'il faisoit amas de Noblesse, & que la Fucillade & quelques autres parens du sieur de Puylaurens leuoient en Limosin aussi hardiment que s'ils eussent eu les Commissions du Roy: Voyant en outre par la teneur des lettres que la Ferté, Lieutenant des Gens d'armes de Monsieur, écriuoit à ses compagnons, dont la copie est cy-apres, qu'on les assembloit pour faire quelque effet, se resolut de s'aduancer, pour tascher de destourner Monsieur son Frere du mauuais conseil qu'il vouloit prendre.

LETTRE DE MONSIEVR DE LA FERTE' à ses Compagnons.

M Onsieur mon Compagnon, bien que vous n'ayez voulu faire le voyage de Piedmont avec moy, ie ne laisse de desirer que nous seruions encor ensemble. Monseigneur m'a commandé d'assembler sa Compagnie à Meun près Orleans: si vous desirez vous y rendre vous me ferez plaisir. Il faut que ce soit aussi-tost que vous aurez rendu ma lettre. Vous auez seruy en l'absence de nostre Maistre, maintenant qu'il y sera, & qu'il est en estat de recompenser ses seruiteurs, ie croy que vous ne manquerez.

Il

Il faut s'y rendre pour le commencement du mois, & le plusloft que vous pourrez, m'assurant que n'y manquerez, ie dementeray,

M. DC. XXXI.
RELATION
DE CE QUI
S'EST PASSÉ
DEPUIS LE
XXVI. FEVRIER
JUSQUES A
PRESENT.

Monsieur mon Compagnon,

Vostre bien humble serviteur,
LA FERTE'.

Le Roy estant à Estampes, il escriuit à Monsieur la Lettre qu'on ne repere point icy, parce que le public en a desia eu cognoissance.

Elle luy promettoit vne affection tres-cordiale, luy donnoit toute assurance, demandoit seulement que Monsieur se priuast des mauvais Conseillers qui le portoient à sa ruine.

Au lieu de se conformer à ce que le Roy desiroit, pour le bien d'un Frere qu'il tient pour son Fils, Monsieur executa le dessein dont monsieur de Belle-garde auoit donné auidis à sa Majesté.

Il partit d'Orleans pour s'en aller en Bourgongne.

Le Roy sçachant son depart, se resolut de prendre la mesme route, pour en le suiuant de près, empêcher qu'il ne peust se saisir de quelques places, en suite dequoy la France peust estre priuée du repos dont elle iouit maintenant.

Elle eust bien pû empêcher son passage, mais parce qu'elle iugeoit qu'il estoit impossible de s'y opposer sans mettre sa personne en quelque peril, sinon en effet, au moins en apparence, elle ne voulut pas donner aucun ordre aux Garnisons, qu'on pouuoit assembler en diuers lieux proche de son chemin, d'y apporter empeschement.

Le Roy suiuant son dessein, receut à Sens & à Joigny des Lettres des Deputez de Messieurs du Parlement & de la ville de Dijon, qui mandoient la resolution qu'ils auoient prise, de ne receuoir point Monsieur dans leur ville, s'il se presentoit à leur porte.

A Auxerre le sieur d'Amanzé vint trouuer le Roy de la part de Monsieur de Belle-garde, & luy apporta la Lettre suiuant.

SIRE,

J'ay prié Monsieur d'Amanzé d'aller trouuer vostre Majesté pour luy parler de deux ou trois choses que j'ay mieux aymé luy commettre que de les écrire, de crainte qu'elles ne fussent pas si bien receues par ma Lettre qu'elles le doiuent estre par un Gentilhomme de condition, plein d'honneur, & qui n'a iamais esté autre que vostre tres-humble serviteur. Pour moy,

N n

M. DC. XXXL
RELATION
DE CE QUI
S'EST PASSÉ
DEPUIS LE
XXVI. FEVRIER
IUSQUES A
PRESENT.

SIRE, en quelque mal-heureux estat que l'indignation de vostre Majesté me reduise, ie seray toute ma vie, comme i'y suis obligé,

SIRE,

Vostre tres-humble & tres-obeissant
sujet, & tres-fidelle seruiteur,
ROGER DE BELLEGARDE.

Sa creance fut qu'il seroit tousiours seruiteur du Roy : mais qu'il ne pensoit point contreuenir à son seruice en receuant Monsieur dans sa Maison de Seure.

Que monsieur de Bellegarde auoit esté surpris par son voyage, dont il n'auoit iamais rien sceu que par ce que Monsieur luy en auoit mandé deux iours apres qu'il fut party d'Orleans.

Le Roy respondant au sieur d'Amanzé à ce propos, Que le Duc de Bellegarde ne pouuoit pas dire qu'il ne sceut le voyage de Monsieur, que depuis qu'il estoit party d'Orleans, puis que hui& iours auparauant il l'en auoit fait aduertir par Boucarré,

Le sieur d'Amanzé dit à sa Majesté sur ce sujet, Que monsieur de Bellegarde l'auoit chargé de desauoüer Boucarré de ce qu'il auoit dit au Roy, veu qu'en effet il ne luy en auoit donné aucune charge, & que Boucarré l'auoit dit de luy-mesme, iugeant par son sens, que Monsieur pourroit bien aller en Bourgongne.

Le Roy repliqua audit Amanzé, Qu'au moins monsieur de Bellegarde ne pouuoit pas ignorer le Commandement que sa Majesté luy auoit fait de ne receuoir point Monsieur en son Gouvernement : Ce que ledit sieur d'Amanzé recogneut ingenuëment, & dist pour excuse, que le lieu où il l'auoit receu, bien que place frontiere, estoit en propre audit sieur Duc, & qu'il l'y receuoit seulement pour passage.

Le sieur d'Amanzé n'ignoroit pas que le reuenu des terres appartient bien aux particuliers, mais que les murailles & les fortresses sont au Roy, qu'il y a tousiours garnison entretenüe par sa Majesté à Seure, où monsieur de Bellegarde auoit receu Monsieur, & que personne ne peut abuser de son bien au preiudice de son Souuerain & de son Maistre.

Il n'ignoroit pas encore, que donner passage à Monsieur pour sortir du Royaume, estoit encore vn plus grand crime, que le receuoir en sa maison, pour de là recourir à la grace du Roy : mais il ne pouuoit parler autrement, pour excuser celuy de la part duquel il estoit enuoyé.

Il dit encore au Roy que monsieur de Bellegarde s'offroit de contribuer tout ce qu'il pourroit, pour l'accommodement de Monsieur avec sa Majesté: mais qu'en ce cas il estoit nécessaire que sa Majesté ne s'avançast pas davantage en Bourgongne.

Le Roy renuoya le sieur d'Amanzé le vingt-deuxiesme Mars, avec charge de dire à monsieur de Bellegarde, Qu'il s'estonnoit comme il s'estoit tant oublié, que de contreuenir à son devoir, & comme il auoit changé la volonté qu'il vouloit croire qu'il auoit, quand il luy dépêcha Boucarré: Que cela n'empechoit pas qu'il n'eust desir de luy faire ressentir des effets de sa bonté, pourueu qu'il luy en donnast suiet. Que le plus agreable seruice qu'il luy pourroit rendre seroit de porter Monsieur à satisfaire à la priere qu'il luy auoit faite à Orleans, d'éloigner ceux qui luy donnoient de mauuais conseils, & de reuenir aupres de luy en l'estat qu'y deuoit estre vn Frere affectionné aux intersts de son Roy, & de l'Estat, l'assurant que luy & les siens y trouueroient toute securité: Et que particulièrement le sieur de Bellegarde y receuroit tout contentement, ce dont il ne croyoit pas qu'il deust estre en doute, veu les assurances qui luy en auoient esté mandées de sa part par monsieur le Cardinal de la Valette.

Que sa Majesté s'aduançoit à Dijon, pour estre en lieu où plus commodément elle peust receuoir l'effect qu'elle attendoit du bon naturel de Monsieur, & des sollicitations dudit sieur de Bellegarde.

Si le Roy eust peu demeurer à Auxerre, il l'eust fait volontiers, mais outre qu'il ne sembloit pas de la decence, la seurété requise en telles affaires ne permettoit pas à sa Majesté de donner dauantage de temps à ceux qui le vouloient employer à mal faire.

On espere que la diligence du Roy luy produira l'obeissance du Chasteau de Dijon, & des autres lieux, qui sans la presence de sa Majesté eussent peu s'opposer à sa volonté.

On rapporte qu'en diuers lieux où Monsieur a passé, les siens ont fait crier *Vive Monsieur; & la liberté du Peuple*. Ce qu'on croit auoir esté fait sans le sceu de Monsieur, comme aussi la mauuaise Police que gardent ceux qui vont avec luy, lesquels oublient souuent de satisfaire leurs Hostes.

On soupçonne, non sans grande raison, que la Reyne est grosse: si ce bon-heur arriue à la France, elle le deura receuillir comme vn fruit de la benediction de Dieu, & de la bonne intelligence qui est entre le Roy & la Reyne sa femme, depuis certain temps que personne n'y met plus d'obstacle, & que les Espagnols n'ont plus tant de frequentation en sa Maison, qu'ils auoient auparavant.



LETTRE DV ROY,

ENVOYEE AUX PROVINCES,
lors que sa Majesté partit de Paris pour aller à Orléans.

Avec celle de Monsieur au Roy, & la Responce du Roy à Monsieur.

M. DC. XXXI.



LE ROY partit de Paris le Mardy vniéme de Mars, pour aller à Éstamps. Auant son partement, le Parlement & autres Compagnies de Paris vindrent receuoir ses Commandemens.

Il leur fit entendre le déplaisir qu'il auoit de la separation de Monsieur son Frere, & les motifs de son voyage, selon la teneur de la Lettre suiuite écrite aux Prouinces.

LETTRE DV ROY ENVOYEE AUX PROVINCES.

CHers & bien amez, nous auons bien voulu vous faire sca-
uoir, que nostre tres-cher & tres-amé Frere le Duc d'Or-
léans, s'estant retiré de nostre Cour, lors que nous luy donnions
plus de sujet d'y demeurer, & que le bien de l'Estat, & les affai-
res que nous auons au dehors & au dedans du Royaume, requie-
roient qu'en effect & en apparence, il y eust vne plus grande
vnion entre nous; Nous estions resolu de fermer les yeux à
cette faute, & la supporter avec patience, estimans qu'elle n'au-
roit point d'autre suite.

Mais nous auons esté grandement surpris, lors que nous auons
sceu que quelques-vns des siens negocioient pour luy avec des
Ministres de quelques Princes estrangers, qui n'affectionnent pas
la prosperité de nos affaires.

Qu'il a enuoyé en pays estrange sans nous en donner aduis,
& en auoir nostre permission.

A voulu donner mauuaïse impressïon aux Communantez, & aux Peuples, comme si nous l'eussions voulu prïuer de liberté.

M. DC. XXXL
L E T T R E D U
R O Y E N V O Y E E
A U X P R O V I N -
C I E S.

A fait mander les Compagnies d'Ordonnances que nous entretenons sous son nom, sans nostre ordre, & à nostre infecu. Ce qu'on n'a peu faire sans erime, d'autant plus grand que les termes des Lettres sont tres-preiudiciables à nostre autorité, & témoigner vn mauuais dessein.

Qu'il a conïuré quelques grands de nostre Cour, qui l'en ont refusé, d'en sortir, & se retirer auprès de luy ou dans leurs Gouvernemens pour fauoriser ses desseins.

Qu'il a assemblé la Noblesse en l'estenduë de son Gouvernement.

Que diuerses personnes en attirent & amassent en d'autres lieux pour l'aller trouuer.

Qu'on fait achapt d'armes & de munitions de guerre.

Qu'il a dessein de se saisir des passages de la riuïere de Loire, & a voulu introduire des gens de guerre en nostre ville d'Orleans, dont la fidelité est à toute épreuve.

Nous estimions que l'enuoy que nous auons fait vers luy de nostre rres-cher & bien-amé cousin le Cardinal de la Valette, seroit capable d'arrester le cours de relle procedure, & le porter à reuenir auprès de nous, veu l'instance priere que nous luy en faisions, & le bon traitement que nous voulions faire, non seulement à sa personne, mais aux siens.

Nous croyons eneoire, que comme sa retraite nous a contrainct de nous separer, à nostre grand regret, pour quelque temps de la Reyne nostre tres-honorée Dame & Mere, afin d'éuiter vn plus grand mal, qui fust indubitablement arriué, si lors que nostre Frere s'est éloigné de nostre Cour elle y fût demeurée non satisfaite & mal-contente, le retour qu'il feroit auprès de nous, avec intention de concourir au bien de cét Estat, faciliteroit celuy que nous auons & auons tousiours de nous reünir tous ensemble.

Nous estimions encore qu'il receuroit avec grand ressentiment la priere que nous luy auons fait faire par nostre dit Cousin de penser à se marier, ce qui est vtile à cét Estat, & du tout aduantageux à sa personne.

Mais nos instances & nos prieres ayans esté du rout inutiles, & si mal receuës, qu'au lieu de nous en sçauoir gré, quelques vns des siens ont tâché de luy donner impressïon que nous demandions pour sa ruïne ce qui est du tout necessaire pour son bien; La crainte que nous auons avec grande raison, qu'en fin on ne le portât à des resolutions plus pernicieuses pour cét Estat, &

M. DC. XXXI.
LETTRE DV
ROY ENVOYEE
AUX PROVIN-
CES.

plus dangereuses pour luy-mesme, que nous aymons cherement : Nous a fait resoudre à prier nostredit Frere d'éloigner de luy ceux qui par leurs mauuais conseils l'ont porté à se retirer d'auprès de nous : Et qui pourroient en suite cauler beaucoup d'autres maux à l'Estat, & nous aduancer au mesme temps vers la ville d'Orleans, où il est maintenant : Sans autre pensée que d'arrester le cours d'un mal qui est en sa naissance, auant qu'il aye pris un notable accroissement, & empêcher nostre dit Frere de se confirmer en des desseins, qui estans contraires au repos & soulagement de nos sujets, ne peuuent luy estre que tres-preiudiciables.

LE Roy estant entre Linas & Estampes, rencontra le sieur de Chaudebonne, qui luy apporta la Lettre qui s'en suit.

LETTRE DE MONSIEVR Au Roy.

MONSIEGNEVR,

Quoy que i'aye fait entendre à vostre Majesté, de mes iustes apprehensions par mon cousin le Cardinal de la Valette, ie n'apprends pourtant autres nouuelles de toutes parts que de troupes qui s'approchent vers Orleans : aucunes desquelles sont venuës sur le grand chemin prendre des charrettes de bled, qu'on amenoit pour la prouision de la Ville, & emmener prisonniers les Marchands à qui estoit le bled. C'est ce qui me donne lieu de vous enuoyer le sieur de Chaudebonne, pour sçauoir de vostre Majesté quels ordres elle a donnez pour ce regard : & la supplier tres-humblement, s'ils sont tels qu'ils me puissent raisonnablement mettre en peine, de les changer, & de me vouloir aymer & traiter comme son Frere, puis que i'ay l'honneur de l'estre, & que ie n'ay iamais rien fait qui m'en rende indigne, quelques impressions qu'on s'efforce de luy donner de moy, qui ne respire rien tant que l'honneur de vos bonnes graces : & de faire cognoistre par toutes mes actions, qui confondront en fin la calomnie des méchans, que ie suis plus à vous que personne du monde, & par l'amour & le respect sincere que ie vous porte, & par l'intérest que ie prens à tout ce qui vous touche : Aussi espere-je, MONSIEGNEVR, que ie re-

ceuray de vous en toutes rencontres des effets de vostre bon naturel, duquel ie veux tout esperer, comme ie veux demeurer toute ma vie,

M. DC. XXXL
LETTRE DV
ROY ENVOYEE
AUX PROVIN-
CES.

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble, & tres-
obeissant seruiteur & sujet,

GASTON.

D'Orleans ce 10. Mars 1631.

L Edit Sieur de Chaudebonne fit entendre que le Sieur le Coigneux ne demandoit pas mieux que de se retirer d'auprès de Monsieur, si le Roy le desiroit. On luy fit cognoistre que c'estoit le vray moyen d'accommoder les affaires, & qu'il ne pourroit faire chose qui fût plus vtile & plus agreable à sa Majesté. On luy donna par apres la Lettre suivante.

RESPONSE DV ROY A LA LETTRE DE MONSIEVR.

MON FRERE, l'ay receu la Lettre que vous m'avez écrite par le sieur de Chaudebonne, & ouy ce qu'il m'a dit de vostre part. Surquoy ie ne puis que ie ne vous die que i'ay autant d'étonnement des apprehensions qu'il m'a témoigné que vous auez, que de déplairir des mauuais conseils que l'on vous donne. Le bon traitement que vous auez tousiours receu de moy vous doit oster tout lieu d'en apprehender de mauuais. Ie ne fay rien qui vous doive donner sujet de crainte: & tant s'en faut que ie sois capable d'écouter aucune calomnie cōtre vous, que i'ay mesme de la peine à croire ce qui ne se peut ignorer quand il est à vostre desaduantage; comme seront tousiours les resolutions qu'on vous fait prendre de vous separer de moy, au preiudice du repos de cét Estat, des interets de cette Couronne, & de vostre propre bien; que ie desire avec tant de passion, qu'il m'oblige à vous prier de faire retirer de vostre Maison ceux qui vous ont déjà plusieurs fois porté à vous éloigner de ma personne, en des occasions où il sembloit que vostre absence pouuoit troubler le bon

M. DC. XXXI.
LETTRE DV
ROY ENVOYEE
AUX PROVIN-
CES.

succés des desseins que j'ay tousiours eu & auray tant que ie viu-
pour la gloire de cette Couronne, & le bien de mes sujets. Je vous
fais cette priere sans autre consideration que celle du repos de cet
Estat, & de vostre interest, que vous trouuerez selon vostre pro-
pre iugement auprès de moy tel que vous le pouuez souhaiter
quand vous serez priué de ces mauuais esprits. Je vous prie de le
croire, & de vous asseurer que ie vous ayme comme si vous estiez
mon fils. La priere que ie vous ay faite par mon Cousin le Car-
dinal de la Valette, de penser à vous marier, vous en est vne preuue
bien certaine. Je vous la reitere encore; & vous declare franchement
que vous y resoluant à mon contentement, ie me sentiray obligé
du bien que vous vous procurerez à vous mesme. Le sieur de
Chaudebonne vous rendra encores de plus particuliers témoignages
de mon affection : vous y adiousterez foy, & ne douterez
point que ie ne sois.

Le sieur de Chaudebonne ne fut pas plustost arriué à Orleans,
que Monsieur en partit pour s'en aller, on ne sçait où.

Il auoit enuoyé en Normandie, en Limosin, au Maine, & en
plusieurs autres endroits, pour faire des leuées de gens de guerre,
mais elles n'estoient pas arriuées.

LETTRE

ESCRITE AV ROY

PAR MONSIEVR, ET APPORTEE
par le Sieur de Briançon du 23. Mars.

Avec la Responce de sa Majesté du 26. dudit mois.

M. DC. XXXI.



ONSEIGNEVR,

Je fus grandement surpris quand ie sçeus ces iours
passez, en suite de la detention de la Reyne Madame
ma Mere que vostre Majesté venoit vers moy à Or-
leans, avec vne Armée & vn attirail de guerre, com-
me si i'eusse esté vn ennemy de l'Estat : Je suis encores aussi sur-
pris, de voir aujourd'huy qu'ayanr quitté ma Maison pour n'estre
point

M. DC. XXXI.
L E T T R E
E C R I T E A V
R O Y P A R
M O N S I E U R,
&c.

point obligé en m'y defendant de faire aucune chose qui vous peust déplaire; & m'estant retiré en ceste Prouince, qui ne vous pouuoit estre suspecte, veu que mon Cousin le Duc de Bellegarde, lequel i'ay receu de vostre main pour mon domestique, en est Gouverneur; i'y ay trouué les portes des Villes fermées, par les ordres precis de vostre Majesté, & apprendsen outre qu'elle vient à grandes journées, avec les mesmes armes pour faire violence à ma personne, sans que i'en sçache les sujets, si ce ne sont ceux que i'ay veu dans vne lettre de vostre Majesté, qui contient diuers faits, à quoy ie n'ay iamais pensé, ainsi que vous témoignera de bouche le Sieur de Briançon. Mais ceste Lettre me fait bien cognoistre par quels artifices & suppositions calomnieuses, l'on me veut faire passer dans vostre esprit pour vn factieux, & me faire haïr de vostre Majesté: aussi, MONSIEUR, ne pourrois-je pas croire, sans faire tort à vostre bon naturel, que le mauuais traitement que la Reyne Madame ma Mere reçoit, & que la persecution que ie souffre, vinsent de vostre mouuement, & que vous n'ayez esté prouoqué à y consentir, par les inuentions captieuses de ceux qui trauaillent à nostre diuision, & pretendent s'establiir par ma ruine & par la vostre successiuiement. Je supplie donc tres-humblement vostre Majesté, auant qu'elle passe outre, & qu'elle se porte iusques au point de me chasser par force hors de son Royaume, de se bien informer, si ce que l'on luy a fait entendre de moy est veritable, tant sur les sujets de ladite Lettre, que sur d'autres qui me sont incognus. Je la coniure aussi de vouloir faire reflexion sur ce qui se passe, & d'examiner les desseins de ceux qui en sont auteurs: vous trouuerez ie m'assure, si vous y prenez garde, que leurs interests ne sont pas les vostres, mais qu'ils sont d'autre nature, & vont plus auant que vous n'avez pensé, iusques icy. Quoy qu'ils fassent & disent ce qui leur plait, se seruant de vostre nom, ie puis bien neantmoins représenter à vostre Majesté, que s'ils ne redoutoient non plus la censure de la Iustice, & estoient aussi prests d'y rendre compte de leurs actions, que ceux des miens qu'ils appellent mauuais esprits, & qu'ils accusent de me donner de mauuais conseils, ils n'auroient pas besoin de prendre vn si grand establissement, ny tant de places & de citadelles. Je vous supplie encore, MONSIEUR, de n'adiouster ny foy ny creance en ce qui viendra d'eux, pour tout ce qui me touche, & d'auoir agreable de me traiter plus fauorablement qu'ils ne veulent, comme de ma part ie vous iure & vous proteste que ie m'attacheray à vostre Majesté, & par affection, & par interests plus que iamais. Apres cela si

M. DC. XXXI.

L E T T R E

E C R I T E A V

R O Y P A R

M O N S I E U R,

&c.

Dieu veut permettre pour mon malheur, pour le voſtre en ſuite, & pour celuy de toute la France, que leurs artifices preualent ſur la verité, qu'ils ayent plus de force que l'innocence, & la ſincerité de mes penſées & de mes actions, & que leurs deſſeins ſuccedent contre le vœu commun de tous les gens de bien, en ſorte que pour les auancer ils me mettent en voſtre diſgrace, & vous portent à me chaffer hors de France, comme ils ont deſia fait hors de voſtre Cour & de ma maiſon, au moins obligez moy de me donner quelques iours de relache, pendant leſquels ie puiſſe ménager vne retraite dans les terres des eſtrangers. Ie me promets d'autant plus ceſte faueur de voſtre Maieſté, qu'elle ne pourroit que perdre en me faiſant perir, & que de ma conſeruation dépend en partie la ſienne, pour laquelle de bon cœur ie voudrois mettre ma vie, ſi elle y eſtoit vtile, eſtant,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, & tres-obeiſſant,
ſeruiteur, & ſuyet,

G A S T O N. .

A Bellegarde le 23. Mais 1631.

RESPONSE DV ROY.



ON Frere, Pour reſponſe à la lettre que le Sieur de Briçon me rendit hier au ſoir de voſtre part, ie vous diray que ie ne puis aſſez m'eſtonner qu'apres auoir ſçeu les ſupplications & les inſtances que j'ay faites, & fait faire pluſieurs fois à la Reyne Madame ma Mere, de rentrer dans mes conſeils, & ſe reünir avec moy, pour y viure comme elle a fait par le paſſé, ſans quelle y ait voulu entendre, vous vous ſeruiſſez du mot de detention de ſa perſonne, pour ſignifier la priere que j'ay eſté contraint de luy faire de ſ'en aller pour quelque temps en ſa maiſon à Moulins, pour y demeurer avec toute liberté. C'eſt à mon grand regret que le bien de mes affaires m'a obligé à me ſepater d'elle: ſi vous en auez autant de déplaiſir que j'en reſſens, vous n'eſtes pas ie m'aſſeure content de vous-mesme, puis que voſtre parlement de la Cour, ſans mon ſçeu & ſans mon congé, en eſt la principale cauſe: ie luy rendray touſiours ce qu'un bon Fils doit à ſa Mere, rien ne m'en peut diuertir, non plus que m'empêcher

de satisfaire à ce que ie dois à mon Estat, & au bien & repos de mes
 subjets. C'est ce qui me fit partir de Paris, lors que ie desirois le plus y
 demeurer: c'est ce qui me porta à m'approcher du lieu où vous estiez,
 pour tâcher à vous détourner de prendre des résolutions, qui étant
 desavantageuses à ce Royaume, vous fussent préjudiciables. Ceux
 qui vous ont persuadé que ie vous suivois avec une armée, ont esté
 ou mal informez, ou bien malins, puis que ie n'ay que ce qui mar-
 che d'ordinaire avec moy, pour la dignité & seureté de ma person-
 ne, que j'employeray tousiours aussi volontiers à vostre aduanta-
 ge, comme il me seroit impossible de m'en servir à aucune violen-
 ce contre vous. Je suis bien résolu d'empescher qu'il ne s'en face en
 mon Royaume, qui puisse troubler le repos que ie veux conseruer à
 mes subjets, & me diuertir du soulagement que ie leur veux don-
 ner. Vous auez grande raison de témoigner que ce qui vous a fait
 sortir de ma Cour & de vostre maison, vous fera sortir de la France,
 puis qu'en effet ce sont les mauvais conseils que l'on vous a donnez,
 & les desseins cachez qu'on a faits sans mon l'ceu, & peut estre sans
 le vostre. Si c'est vous en chasser & vous persecuter, de vous auoir
 rendu des preuues de ma bien-veillance en toutes occasions, &
 d'auoir departy de grands bien-faits aux vostres, vous pouuez di-
 re que i'vle de persecution enuers vous, & que ie suis cause de vo-
 stre sortie: mais en effet ie la tiens si préjudiciable à vostre per-
 sonne, que comme ie n'ay rien oublié de ce que i'ay peu pour
 vous obliger à demeurer auprès de moy, il n'y a rien que ie n'eus-
 se voulu faire pour vous détourner d'une si mauuaise resolution,
 que celle que vous auez prise. Si j'adhérois à la priere que vous
 me faites de vous donner du temps pour traicter avec les Estran-
 gers, ie serois une aussi grande faute, comme ceux qui vous en
 ont fait venir la pensée, ont commis un crime notable: ie vous
 en donneray tousiours tres-volontiers pour reuenir à vous, ce
 dont ie vous prie avec instance, mais non pas pour vous enga-
 ger plus auant en des intelligences estrangeres, dont il ne vous
 peut reuenir que du mal: mais il est inutile de vous destourner
 d'un dessein que vous auez desia executé, & que l'euénement
 a fait voir que vous auez résolu & formé auparauant que de
 m'en écrire, les preparatifs que vous auez faits deuant que ie
 pensasse à partir de Paris, l'amas de vos gens-d'armes, & des
 troupes qui vous sont venuës de Limousin, le témoignent assez.

Je ne réponds point aux calomnies qu'on a inferé dans vostre Let-
 tre, contre ceux dont ie me sers: leurs actions y répondent assez, fai-

M. DC. XXXL

L E T T R E
E S C R I T E A V
R O Y P A R
M O N S I E U R ,
&c.

fant voir clairement à tous ceux qui ne sont point aveuglez de passion, qu'ils n'ont iamais eu d'autres interets que les miens, & ceux de l'Estat qui doiuent estre les vostres: mais ce n'est pas de ceste heure que ceux qui veulent attaquer l'autorité des Roys, ont de coutume de se plaindre de la conduite de leurs Ministres, les miens ne craignent point la censure de la Iustice, puis qu'ils sont auprès de moy qui la rends à tout le monde; s'ils ont des places, ce sont des marques de ma bonne volonté, & de l'estime que ie fais de leurs seruiCES, & non des témoignages de leur crainte. Au reste ils n'en ont point qu'ils n'eussent il y a cinq ans, deuant les grands effets qui sont arriuez à l'aduantage de cét Estat: aussi voy-je bien que ce n'est pas tant les places que ie leur ay commises qui blessent ceux qui y trouuent à redire, comme la facilité qu'elles leur ont donnée de contribuer au bon succez des entreprises que i'ay faites depuis ce temps. Ceux qui sont auprès de vous vous conseilleroient volontiers de vous plaindre, non seulement de moy sur ce sujet, mais de mes Predecesseurs, qui en ont commis des plus importantes du Royaume, entre les mains de personnes si fideles, qu'ils ont esté à l'épreuve de toutes les sollicitations qu'ils leur ont fait faire souz vostre nom. Je supplie Dieu qu'il me conserue les seruiteurs dont vous vous plaignez, pour qu'ils continuent à suiure mes intentions, & me rendre des seruiCES aussi signalez qu'ils ont fait par le passé. C'est ce que desirerent tous les gens de bien, & que vous deuez souhaitter vous-mêmes, puis que non seulement ne peuuent-ils estre passionnez pour ma personne, sans desirer vostre bien, mais qu'en outre ils n'ont perdu aucune occasion de vous seruir, quand ils l'ont peu faire, sans sortir des termes de ce qu'ils me doiuent.

Vous aimant chèrement, comme ie vous l'ay tousiours témoigné par effet, bien que la priere que ie vous ay faite, de Paris par mon Cousin le Cardinal de la Vallette, d'Estampes par le sieur de Chaudebonne, & d'Auxerre par le sieur d'Amanzay, de reuenir auprès de moy, ait esté inutile, ie ne laisse de vous en coniuurer encores, vous asseurant que vous y receurez tout le bon traitement que vous pouuez attendre, mon frere, de

Vostre tres-affectionné frere

L O V I S.

Escrire à Champseaux le 26. de Mars 1631.

Le Roy est arrivé à Dijon le 26. du mois, & le mesme iour Monsieur est party de Bellegarde pour entrer dans la Franche-Comté, accompagné des Ducs d'Elbeuf & de Bellegarde, & de ceux qui estoient partis d'Orleans avec luy : sa Majesté a mis de nouvelles garnisons dans le Chasteau de Dijon, & dans les villes de Bellegarde & saint Jean de Losne, assuré toute la Prouince, & par sa diligence & son soin accoustumé, donné tout l'ordre necessaire, pour empêcher qu'il n'y soit rien entrepris au preiudice de son service & du repos public.

M. DC. XXXI.
L E T T R E
E C R I T E A V
R O Y P A R
M O N S I E U R,
&c.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSE

PENDANT LE SEIOVR DV ROY

à Dijon, & depuis qu'il en est party,

iusqu'au 8. Avril 1631.



Le Roy arriva à Dijon le 26. iour de Mars, où il fut receu avec applaudissement tres-grand du Parlement, du Peuple, & de toutes les Compagnies de la Ville. Il y est demeuré iusqu'au 2. d'Avril qu'il en partit, apres avoir donné tous les ordres necessaires pour la seureté & repos de la Prouince; Pour l'exécution desquels sa Majesté laissa pour deux iours dans la dite Ville Messieurs de son Conseil.

M. DC. XXXI.

Deuant son partement de ladite Ville, le Roy fit expedier la Declaration qui sera cy-apres inserée, contre ceux qui ont donné & adheré aux mauvais conseils qui ont fait sortir Monsieur hors de France.

Sa Majesté a laissé vn Lieutenant de ses Gardes dans le Chasteau, iusques à ce que le sieur de Persy, vieil & sage Gentilhomme, qui a roudours fidellement seruy le feu Roy, à qui elle en a donné le commandement, soit arrivé.

Elle a en suite enuoyé le sieur de la Grange Maistre de Camp avec son Regiment dans Bellegarde, & le Regiment de Piedmont dans les villes d'Auxonne, & S. Jean de Losne.

Elle a aussi mis en garnison dans la frontiere trois cens chevaux és lieux où elle a estimé qu'ils seroient mieux, pour garantir la Bourgongne de toutes entreprises.

M. DC. XXXI.

LETTRE
ESCRITE AV
ROY PAR
MONSIEVR,
&c.

Le sieur de Hauterive est demeuré pour commander ausdites troupes en qualité de Marechal de Camp, & le sieur du Chastelet pour Intendant de la Iustice, Police & Finance.

Afin que lesdites troupes qui sont demeurées en ladite Prouince n'apportent aucune foule aux subjets de sadite Majesté, elle a fait pouruoir au fonds necessaire pour leur subsistâce pendât trois mois.

Le Roy estant à Baigneux le 3. de ce mois, où personne de son Conseil ne l'auoit suiuy, le sieur de Briançon vint trouuer sa Majesté de la part de Monsieur, & luy apporta la lettre suiuiante. Et d'autant que ladite lettre est iniurieuse au Roy, & pleine de calomnies, sa Majesté le fit arrester par vn Lieutenant de ses Gardes, auquel elle a commandé de le mener au Chateau de Dijon.

LETTRE DE MONSIEVR OBSERVATIONS SVR
au Roy, apportée par le sieur de Briançon. la lettre de Monsieur.



MONSIEVR,

Je vois avec grand déplaisir par la lettre qu'il a pleu à vostre Majesté de m'écrire pour réponse à la mienne, que l'on ne trauaille pas seulement à me noircir dans vostre esprit par diuers artifices, ainsi que ie vous ay desia fait entendre; mais aussi que l'on vous surprend sur le sujet peut-estre de la plus grande consequence entre tous ceux qui vous touchent, & que l'on vous déguise la subitance & les circonstances d'un fait dont il vous importe au dernier point de sçauoir la verité pour y mettre ordre. Vous vous estonnez, MONSIEVR, que ie vous aye parlé en passant de la

Ceux qui ont conseillé cette Lettre meritiens chastiment, pour le manque de respect enuers le Roy avec lequel elle est conceüe, & pour le peu d'estime qu'ils sèmoignent faire de son iugement, bien que les bons conseils qu'il a tousiours prou par sa propre election en faisant paroistre l'excellence.

M. DC. XXXI.
 LETTRE
 ESCRITE AU
 ROY PAR
 MONSIEUR,
 &c.

detention de la Reyne Madame ma Mere, comme si cela n'estoit pas, & me reprenez d'appeler de ce nō la priere que vous dites luy auoir faite d'aller en vne de ses maisons en toute liberte. Et quoy Monseigneur, qui pourras s'imaginer qu'elle soit en pleine liberte, puis qu'il est constant qu'elle a este arrestee par le Marechal d'Estree; que le Chasteau de Cōpiengne où on la retient, est enuironné de troupes de caualerie & d'infanterie, auxquelles il cōmande, pour empescher qu'elle n'e sorte. Qu'il y a autāt d'apareil, & que l'on apporte autant d'obseruation à la garder, que l'on feroit le plus grād ennemy de la France qu'on auroit pris en guerre. Que l'on luy a osté & emprisonné son Medecin, qui est necessaire à la cōseruatiō de sa vie. Tout cela est si vray & si public, que ce que vous trouuez à dire que i'appelle detētion, pleust à Dieu que le reste des hommes ne l'appellassent pas prison & captiuité. Vrayemēt, Monseigneur, ie pēserois bien me trahir moi-mesme, aussi biē que vostre Majesté, & la Reyne Madame ma Mere, si ie manquois à vous declarer franchemēt ceste verité, d'autant plus qu'on s'eforce de vous la couurir, & qu'en effet il sēble qu'elle vous soit incognuē; & si ie ne vous cōiurois cōme ie fais, pour l'amour de vous mesme, de vouloir ietter les yeux sur ceste procedure estrāge, & d'y pouruoir. Je ne doute point que vous ne soyez sollicité de le faire par plusieurs respects,

Ces exclamations sont aussi peu à propos dans une lettre, comme le sujet en est faux. Le Marechal d'Estree n'a iamais tenu autre langage à la Reyne, que de la prier de la part du Roy de s'en aller dans sa maison de Moulins, pour y estre en toute liberte. La Reyne sort & se pourmentē où bon luy semble, sans estre accompagnée d'autres personnes que de ceux de sa maison.

On laisse à iuger à la faculté de Medecin de Paris, s'il n'y a que le Medecin dont il s'agit, qui sçache Hippocrate & Galien, & les regles que leur art prescrit pour la cōseruation de la santé.

M. DC. XXXI.

L E T T R E
E S C R I T E A V
R O Y P A R
M O N S I E U R,
&c.

S'il arriuoit que la Reyne fust malade, ce que Dieu ne permettra pas par sa grace, la cause n'en pourroit estre imputée au Roy, mais bien seulement aux mauvais conseils que l'on a fait prendre à la Reyne, lesquels ont contrains le Roy de faire ce qu'il a fait, pour éviter l'entiere perte de son authorité, & beaucoup de desordres & de troubles dont l'Estat estoit menassé, desquels sa Majesté eust esté responsable deuant Dieu & les hommes: si elle n'y eust pourueu.

& infinies considérations: mais sur toutes, permettez-moy de vous représenter celle-cy. S'il arriuoit (ce que Dieu ne vueille) que les douleurs violentes que ressent la Reyne Madame ma Mere , par ces rudes traitemens, qui vous sont ie m'assure aussi cachez que le reste; si dis-je les saisissemens qui la pressent par tant d'outrages, luy causoiènt la mort en l'estat où elle est, quelle atteinte recouroit vostre reputation? Mais quel regret auriez-vous d'estre priué en ceste sorte de ses dernières paroles, & de ses dernières benedictions: Comment pourriez-vous iamais vous consoler d'une telle perte, veu sa cause & ses circonstances: Quelle ioye pourriez-vous iamais sentir apres vn accident si funeste? Au nom de Dieu, Monseigneur, prieuez-le, & trouuez bon que ie vous en parle en ces termes , comme estant vn effet de mon deuoir , & du sentiment fidelle que j'ay pour tout ce qui vous touche , aussi bien que pour ce qui regarde la Reyne Madame ma Mere , & ne pensez pas qu'en ce faisant ie vueille participer au reestablisement de sa liberté , pour diminuer l'obligation qu'elle vous en doit auoir. Je sçay qu'il est auantageux pour vous, que vostre seule main fasse & accomplisse cét ouurage, & que personne n'y prenne non plus de part, qu'on vous en doit donner aux mauvais traitemens qu'elle reçoit. Ainsi le remettant à vostre iustice, à vostre prudence

dence, & à vostre bon naturel, ie reuiendray à ce qui me concerne, & vous diray que ie ne suis point fort de la Cour pour troubler vostre Estat, ny pour alterer le repos de vos Sujets. J'ay veu de mes yeux quelques vnes de leurs miseres, qui sont si deplorables, qu'il n'y a point de Barbare qui n'eût compassion; & Dieu sçait si ie voudrois contribuer de mon sang pour les soulager, tant s'en faut que ie les voulusse accroistre. Il a bien paru si ie pésois à faire des broüilleries dans vostre Royaume, puis que ie n'ay pas seulement fait munir Amboise, & que j'ay donné ordre de le remettre entre les mains de Fecquieres sur vostre commandement; ce qui est bien contraire à ce que l'on vous a voulu persuader, que j'auois dessein sur d'autres places. Il a bien aussi paru quelles estoient mes intelligences avec les Princes estrangers, en ce qu'estant contrainct de sortir de Bellegarde, ie n'estois assuré d'aucun lieu où l'on me deust ouurir les portes dans ce Comté. Que si j'ay obtenu quelque faueur des Estrangers en ma retraite, la violence sans exemple de celuy qui me poursuiuoit avec vos Armes, les a comme obligez à ce faire, & à prendre compassion de mes souffrances, plustost que ma venue ne leur a fait naistre des opprobes & des pensées de s'y opposer, & de me courir sus: si bien que l'extreme passion qu'il a tesmoignée d'auoir à me faire

Il n'y a personne qui ne iuge, que ces paroles meritaient chastiment exemplaire pour ceux qui les ont conseillées; comme si un Roy pieux & plein de charité comme le nostre, n'auoit pas les sentimens qu'il doit auoir pour son peuple, qui n'est chargé pour un temps, que pour auoir moyen de le soulager pour tousiours. Au reste il n'y a que Dieu seul qui eust peu le garantir de la sterilité de cette année, qui n'est pas seulement en France, mais en plusieurs autres lieux. Les diuisions qu'on a formées d'us le Royaume, sont des moyens peu propres pour pouruoir à son soulagement, qui est aussi sincerement désiré du Roy, comme ceux qui en font parler en termes si indecens, comme sont ceux de cette Lettre, n'en veulent que l'apparence.

La diligence du Roy ayant preuenu & empêché tous les projets de ceux qui ont fait sortir Monsieur de la Cour à mauuaise fin, quand le Chasteau d'Amboise seraradu entre les mains de sa Maesté, son obéissance sera due à sa prudence, & à sa conduite, & non à la bonne volonté de ceux qui en témoignent tant de mauuaises en toutes occasions.

Le Garde des Seaux de Marillac, & Monsieur du Parlement de Bretagne scauent s'ils ont fait mourir Chalais innocent, ou s'il estoit coupable d'auoir negocié sur ce suiet ce que Monsieur luy auoit commandé. Ce qui se passa par apres au fait de S. Dizier, & les nouuelles negociations, qu'on faisoit quand sa Maesté s'en est fait saisir, éclaircissent assez cette verité, sans qu'il soit besoin d'en dire davantage.

Le Roy ne sçait pas comme les Princes estrangers ont correspondu aux charges de Monsieur, mais il sçait bien celles qu'il a faites non seulement par le passé, qu'il a oubliées, & dont il a voulu perdre la memoire, mais en outre en ce dernier temps, depuis tant de graces qu'il a receues de luy.

Personne ne poursuit Monsieur que sa mauuaise conduite, qui a obligé le Roy à le fuir en personne, pour empêcher que les projets qu'on faisoit sous son nom de se cauer en une frontiere du Royaume, n'eussent eues au preiudice du repos de ses Estats.

M. DC. XXX.

L E T T R E
E S C R I T T E A V
R O Y P A R
M O N S I E U R ,
&c.

Cette Noblesse estoit mandée plus de quinze iours auparauant que le Roy partist de Paris : & si tous ceux qu'on auoit employez, fussent venus, on ne s'en fust p. s. seruy pour sortir du Royaume, mais bien pour se mettre en estat au dedans de ne recevoir pas la Loy que le Roy doit donner à tout le monde.

Briançon n'a rien dit de particulier au Roy.

Si ce motif deuoit faire sortir Monsieur de la Cour, il l'y deuoit porter auant que les siens eussent pris sept cens mil liures de gratifications qu'ils ont receu du Roy, & auparauant que Monsieur eust témoigné à sa Maesté de sa propre bouche, qu'il n'approuuoit la conduite de la Reyne en l'indignation qu'elle témoigne contre le principal Ministre dont il est question. Au reste que peut-on dire contre vn Ministre qui a si dignement seruy sa Maesté au secours de Ré, à la prise de la Rochelle, en la reddition de tant de Villes, au secours de Casal, & en plusieurs autres actions faites par le Roy : lesquelles ont mis la reputation de la France au dedans, & au dehors à vn si haut point, que la memoire de sa Maesté sera en aussi grande veneration à la posterité, que son gouuernement a esté utile à ces Estats, & est estimé de tous les Estrangers.

perir, a esté cause de mon salut en ce rencontre, qui est peut-estre le seul aduantage (s'il se peut ainsi appeller) que j'ay eu dans ma disgrâce. Et si en partant d'Orleans j'auois quelques Gentilshommes avec moy, autres que mes domestiques, qui ne pouuoient estre cent en tout; il est bien évident que ie ne m'en voulois pas seruir pour rien entreprendre, mais seulement pour ma sécurité, par les chemins; Veux que ie les ay renuoyez incontinent apres auoir passé les riuieres, & qu'à peine ay-je à present ceux de ma Maison. Il paroist encore assez par d'autres circonstances, dont j'ay informé vostre Majesté par le sieur de Briançon, que ie ne me suis pas séparé de la Cour, pour faire aucune chose contre vostre seruice. Je vous ay fait entendre seulement deux considerations qui m'y ont porté, n'ayant point voulu iusques icy mettre en auant celles qui m'ont autresfois obligé de sortir de vostre Royaume. L'une est l'intereest que j'ay eu de garentir ma reputation du blâme que l'on me donnoit de participer au mal dont l'on accusoit vostre principal Ministre, à quoy ie ne pouuois mettre ordre par autre maniere plus respectueuse à vostre regard, que par mon éloignement, apres la profession publique que j'auois faite d'estre son amy par vostre commandement.

L'autre motif de ma retraite a esté la iuste apprehension que i'ay eüe d'une entreprise sur ma liberté. Ce qui estoit fondé sur diuers aduis & quantité de presomptions bien fortes. Aussi maintenant est-il bien constant que ma etainte n'estoit pas vaine, voyant de quelle sorte l'on m'a poussé iusques où ie suis, & apres ce qui s'est passé à l'endroit de la Reyne Madame ma Mere, dont ie vous diray, Monseigneur, qu'il seroit bien nouveau de me referer à present la cause, comme il semble qu'on vueille faire, puis que non seulement elle est assez euidente, mais encores qu'elle a esté précisément spécifiée par les Lettres qui ont esté exposées au public, incontinent apres le retour de vostre Majesté du voyage de Compiègne, lesquelles contiennent les premieres Declarations, & consequemment plus naïues sur ce sujet, sçavoir que ce mal luy est arriué pour n'estre pas en bonne intelligence avec vostre Ministre. Il seroit encores aussi nouveau, de faire passer pour vne faction & vne cabale, l'union & l'amitié cordiale qui doit estre entre vne mere & vn enfant, telle qu'estoit celle de la Reyne Madame ma Mere & de moy, & de faire qualifier vn seruice notable à l'Estat, la diuision irreconciliable qu'on s'est efforcé de mettre entre nous par mille inuen-

Il n'y a personne qui aye si peu de sens, qui ne soit capable de voir l'imposture de cette supposition. Le traitement que le Roy a toujours fait à Monsieur, & l'intérêt qu'a sa Majesté à sa conservation, la font veir aux aneugles. Il faut des pretextes plus colorés pour persuader telles calomnies.

M. DC. XIII.
LETTRE
ESCRITE AV
ROY PAR
MONSIEUR
&c.

La malice de ceux qui ont fait faire cette Lettre, ne paroist pas seulement, mais encores leur ignorance, s'ils croyent ce qu'elle porte en ses articles, puis que les premieres Lettres que le Roy a écrites depuis son retour de Compiègne, insinuent aussi bien comme ce qu'il a dit depuis, que la ferrie de Monsieur de la Cour est la principale cause de la separation du Roy & de la Reyne sa Mere, & non la mauuaise volonté qu'elle a eue témoignée contre ce principal Ministre, qui n'a jamais eu autre desense contre elle, que de se soumettre à toutes ses volontez, ayant mesme supplié le Roy par diuerses fois de luy permettre de se retirer pour la contenter.

Ces articles insinuent l'intelligence de la Reyne & de Monsieur en cette occasion, où elle est d'autant plus considerable, qu'elle n'estoit pas telle auparavant sur le sujet du Mariage de Monsieur avec la Princesse Marie,

M. DC. XXXI.
L E T T R E
E S C R I T E A V
R O Y P A R
M O N S I E U R,
E T C.

Ces mots designent particulièrement le sieur le Coigneux, dont la probité est assez connue.

La disgrâce du Cardinal de Berulle a esté bien secrette, puis qu'elle n'a point esté en effect: on fait tort à sa memoire, de vouloir persuader qu'il eust surpris les conseils de ce premier Ministre, qui n'a eu autre occupation pendant son temps, qu'à la ruine de la rebellion & de l'heresie: mais ceux qui messent ce personnage en ieu, le font avec le mesme art, que les femmes de mauuaise vie, se vantent volontiers d'auoir intelligence avec celles dont la reputation est entiere, pour couurir par ce moyen le defaut de la leur.

Le Roy a toujours esté & sera aussi disposé à écouter toutes les veritez importantes au bien de son Royanme, comme il est résolu de chastier ceux qui malicieusement & faussement voudront calomnier ses seruiteurs. Ce n'est pas de cette heure que ceux qui veulent faire mal à un Estat, accusent les plus innocens, & ceux qui seruent le mieux: & c'est ainsi qu'on attaque l'autorité Royale, & qu'on entreprend en fin la ruine des Rois.

tions malicieuses, dont il a pleu à Dieu donner quelque veuë à des gens de bien, pour en empêcher les effects. Peut-estre est-ce le vray suier de la disgrâce secrette de feu mon Cousin le Cardinal de Berulle, de n'auoir pas entierement fermé les yeux, ou plustost de n'auoir pas contribué aux artifices & aux intrigues de celuy qui nous veut diuiser: c'est bien aussi l'un des principaux sujets pourquoy il veut tant de mal aux miens dans son ame: mais la plus grande faute qu'ils ont commise en effect, c'est de m'auoir tousiours retenu de me plaindre, & de declarer à vostre Majesté ce que j'auois sur le cœur pour ce regard. Je ne dis point cecy pour les excuser, & ne refuse point d'estre informé de leurs actions: s'ils ont fait quelque chose à mon insceu, ce que ie ne croy pas, ie seray bien aise de le sçauoir. Pleût à Dieu que vostre Majesté fust aussi disposée d'ouïr les veritez d'extreme consequence de quelques-uns des siens, & d'y mettre ordre. Si cela estoit, le Public seroit bien roist satisfait, vostre Majesté en repos, la Reyne Madame ma Mere en liberté, & moy en vostre bonne grace, & consequemment en seureté, sans chercher d'autres precautions. Je ne veux point repliquer à rous les poincts de vostre Lettre: cela sembleroit plustost punçiller avec vostre

Majesté, hors des termes du respect que ie luy porte, que la vouloir contenter. De maniere que ie veux finir cette dépêche par la supplication tres-humble que ie luy fais de me vouloir accorder ce qu'elle me demande, qui est mon retour dans son Royaume. Je ne desire pour cela que ma seurété, & telle que toute personne qui aura seulement le sens commun l'estimera iuste & raisonnable, eu égard à ce qui s'est passé. Je ne veux point mettre icy en condition la liberté de la Reyne Madame ma Mere, pour les raisons que j'ay touchées cy-dessus, presupposant aussi par les termes de vostre Lettre, qu'elle la possèdera toute entiere auant que vous ayez receu celle-cy. Joint que ie ne croy pas que vous puissiez viure cõtent, non plus que moy, iusques à ce qu'elle soit en cõt estat. De ma part, MONSIEUR, ie vouë & promets tres-religieusement à vostre Majesté vne affection plus tendre & plus sincere, qu'elle n'en pourroit attendre d'un fils, & vne obeissance plus soumise, qu'elle n'en pourroit desirer du moindre de ses sujets. Et aprestout, si ie suis si malheureux qu'elle me refuse, r'adiouste quand l'on auroit assez d'artifices pour la porter à me faire encore pis que ie ne souffre presentement; ie conserueray tousiours pourtant le respect & l'affection que ie

Il est bon de faire semblant de vouloir revenir en un lieu d'où l'on est sorti, nonobstant toutes les instances qu'on a peu faire pour l'empêcher. La parole du Roy donne toute seurété, & sa Majesté ne demande autre chose de Monsieur, sinon qu'il chasse d'auprès de luy, & s'oblige de ne voir iamais ceux qui sont auteurs de sa mauuaise conduite: Qu'il se marie avec l'aduis de tous ceux qui y ont interest, & se gouverne à l'advenir en sorte qu'il ait suiet d'en auoir consentement.

Le Roy ressent plus de déplaisir que personne, de l'estat auquel la Reyne sa Mere s'est mise: mais il a cette satisfaction, non seulement de n'en estre pas la cause, mais d'auoir fait tout ce qui luy a esté possible pour l'en empêcher.

Les effets, & non les paroles, font connoistre l'affection & la soumission d'un vray suiet: mais telles protestations s'accordent mal avec le stile de cette Lettre, du tout éloignée du respect qui est dû au Roy.

M. DC. XXXI.
L E T T R E
E S C R I T E A V
R O Y P A R
M O N S I E U R,
&c.

luy dois, ainsi que luy témoi-
gnera plus particulièrement de
bouche le sieur de Briançon, qui
luy rendra cette Lettre de ma
part, auquel ie la prie d'adiou-
ster creance, & ne point douter
que ie ne vucille viure & mourir,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble, & tres-
obeissant seruiteur & sujet,

GASTON.

A Bezançon, ce 1. Avril 1631.



L E T T R E S

DE DECLARATION

DV ROY, PVBLIEES AV PARLEMENT

de Bourgogne, contre ceux qui ont suiuy
Monseigneur son Frere hors le Royaume.

M. DC. XXXI.



LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE
FRANCE ET DE NAVARRE. A tous ceux qui ces
présentés Lettres verront, Salut. Nous auons tous-
jours témoigné à nostre tres-cher & tres-ami Frere
vnique le Duc d'Orleans, combien sa personne nous estoit che-
re, & en singuliere recommandation, n'ayans obmis aucun soin,
pour luy rendre des preuues de nostre bien-veillance, & affection
en toutes les occasions qui se sont présentées pour son bien & ad-
uantage, en luy distribuant de nos graces & bien-faits largement.
Mesmes luy ayans augmenté son appanage & sa pension depuis
vn an en çà, apres la faute qu'il auoit faite de se retirer d'auprés
de Nous, & abandonner la charge de nostre Lieutenant General
en Italie, lors que nous estions sur le point d'y passer, & en suite

estre sorty du Royaume sans nostre congé & permission. Ce que nous aurions dissimulé, esperans que par ces rémoignages de nostre bonté & affection paternelle, il auroit regret de nous auoir dépleu, & feroit plus soigneux à l'aduenir de nous complaire & nous seruir. A quoy pour le conuier d'autant plus, Nous aurions à sa priere fait de grands dons aux siens, & honoré gratuitement son Chancelier de la dignité de President en nostre Parlement de Paris, pour les obliger dauantage à bien seruir nostre dit Frere: mais leur malice ou leur ambition ne pouuant souffrir de le voir bien vny avec Nous, & nous seruir & assister de ses conseils en tous les plus grands & importants affaires de nostre Estat, ils l'ont fait retirer de nostre Cour sans nostre sceu, lors qu'il auoit plus de sujet d'y demeurer content. Luy ont conseillé d'assembler des Gens d'armes que nous entretenons sous son nom, de mander la Noblesse de son Gouuernement, & autres endroits, & armer des gens de guerre es Prouinces voisines; de faire amas de viures, armes & munitions de guerre, d'enuoyer vers les Princes estrangers, peu affectionnez à la grandeur de cét Estat. Et au lieu de nous venir trouuer lors que nous l'en auions enuoyé prier par nostre tres-cher & bien amé Cousin le Cardinal de la Valette, luy offrant toute seureté, amour & bien-veillance de nostre part, l'ont emmené de nostre ville d'Orleans, & depuis fait sortir de nostre Royaume, pour l'éloigner rousiours dauantage de Nous, & de son deuoir: Et sçachant que le Comté de Moret, les Ducs d'Elbœuf, de Bellegarde, & de Roüanés, le President le Coigneux, le sieur de Puy Laurens, Monsignor Maistre ordinaire en nostre Chambre des Comptes, & le Pere de Chanteloube, ont esté les principaux auteurs de tels conseils, & sont sortis avec nostredit Frere hors nostre Royaume, contre le commandement exprés que nous auions fait audit Duc de Bellegarde, de ne donner point passage à nostredit Frere en nostre Prouince de Bourgogne, sur l'aduis que luy-mesme nous auoit enuoyé: nonobstant aussi le commandement qui auroit esté fait audit Pere de Chanteloube par son Superieur de nostre part, & de la sienne, d'aller demeurer en la maison del'Oratoire de nostre ville de Nantes: au lieu dequoy il seroit allé en celle d'Orleans, pour precipiter le parlement de nostre dit Frere. Ce que ne pouuans dissimuler, & preudyant le mal que telles menées, pratiques & entreprises pourroient apporter au repos de nos subjets & bien de ce Royaume, desirans le preuenir: Sçauoir faisons, que de l'aduis des Princes, Ducs, Pairs & Officiers de nostre Couronne, & autres Seigneurs de nostre Conseil qui sont prés de nous, Nous auons dit & déclaré, di-

M. DC. XXXL.
L E T T R E
E C R I T E A V
R O Y P A R
M O N S I E U R,
& C.

M. DC. XXXL
DECLARA-
TION DV ROY
CONTRE CEUX
QVI ONT SVIVY
MONSIEVR.

sons & declarons par ces presentes signées de nostre main, que nous tenons attaints & conuaincus de crime de leze Majesté, lesdits Comte de Moret, Ducs d'Elbœuf, de Bellegarde & de Roüanés, le President le Coigneux, le sieur de Puy Laurens, Monfigor, & Chanteloube, & toutes autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, qui ont trempé en de si pernicieux desfeins, & donné de si dangereux conseils à nostredit Frere, l'ont emmené, & sont sortis de nostre Royaume avec luy. Comme aussi tous ceux qui ont léué & arré des gens de guerre, essayé de souleuer nos Peuples, & fait des menées & pratiques au preiudice de nostre autorité, tant dedans que dehors nostre Royaume. Voulons qu'il soit procedé allencontre d'eux, comme contre criminels de leze Majesté, & perturbateurs du repos public, selon la rigueur de nos Ordonnances, à la diligence de nostre Procureur General, & de ses Substituts. Que les Fiefs par eux possédez mouuans nuëment de nostre Couronne, soient dès à present reünis, comme nous les reünissons à nostre Domaine. Et que tous & chacuns leurs autres biens, tant meubles qu'immeubles nous soient acquis & confisque. Que toutes les dignitez par eux possedées soient declarées esteintes, & tous offices impetrables, si dans vn mois apres la publication des presentes ils n'ont recours à nostre grace & clemence, pour impetrer pardon & abolition de leurs crimes, lequel nous accorderons à ceux qui dans ledit temps se separeront des autres, qui par leur opiniaistreté demeureront dans vne entiere desobeissance. Voulons en outre qu'il soit couru sus à tous ceux qui feront leuées, & tiendront la campagne sans commission de Nous, & qu'il soit procedé à l'encontre d'eux selon la rigueur de nos Ordonnances. Si donnons en mandement à nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nostre Cour de Parlement de Dijon, que ces presentes ils facent lire, publier & registrer, & le contenu en icelles executer de poinct en poinct selon leur forme & teneur, & à nostre Procureur General de faire toutes poursuites & diligences requises & necessaires pour la conuiction & punition des coupables, fauteurs, & adherens. Mandons en outre à tous Gouverneurs & Lieutenans Generaux de nos Prouinces, Capitaines & Gouverneurs de nos villes & places, qu'ils ayent à faire courir sus aux rebelles & desobeyssans, tant par les gens de guerre qu'ils commandent pour nostre seruice, qu'assemblée de peuple au son du tocsin; & à tous Iuges de leur faire & parfaire leur procez, & aux Preuosts de nos tres-chers Cousins les Mareschaux de France de battre la campagne, & courir sus à tous ceux qui au mépris de nos defences feroient lesdites

lesdites leuées de gens de guerre, sans commission expresse signée de nous, contresignées de l'un de nos Secretaires d'Etat, & scellées de nostre grand sceau, faire & parfaire le proces à ceux qu'ils apprehenderont, & tailler en pieces ceux qui apres auoir esté sommez se mettront en defense. Car tel est nostre plaisir. En témoin dequoy nous auons fait mettre nostre seel à celdites presentes. Donné à Dijon le trentième iour de Mars, l'an de grace mil six cens trente-vn, & de nostre Regne le vingt-vnième. Signé LOUIS, Et sur le reply Par le Roy, PHELIPEAUX. Scellé du grand sceau en cire iaune, sur double queue de parchemin pendante.

M. DC. XXXI.
DECLARATION
DU ROY
CONTRE CEUX
QUI OBTIENNENT
MONSIEUR

LA COUR ordonne, que sur lesdites Lettres seront mis ces mots, *Leués, publiés & registrés, ouy & ce requerant le Procureur General du Roy, à la diligence duquel les copies desdites Lettres seront enuoyées par tous les Bailliages & Sieges de ce ressort, pour y estre aussi leués, publiés & registrés, à ce qu'aucun n'en pretende cause d'ignorance, & sera informé par Commissaire, que ladite Cour deputera, contre ceux qui ont contreuenus aux defenses de sa Majesté, & sont sortis du Royaume sans sa permission, à cet effet a ostroyé monitoire audit Procureur General. Fait à Dijon en Parlement, le Lundy dernier Mars, mil six cens trente-vn.*

Signé,

I O L Y.



LETTRE DV ROY.

ESCRITE A MONSIEVR

le 5. May, 1631.



MON Frere, Je ferois conscience de souffrir que ceux qui affectionnent mon service vous supposassent des Lettres de ma part, pour vous rendre odieux; comme il semble que vous permettiez que quelques esprits turbulens se couurent de vostre nom: afin que souz ce masque emprunté ils déclament avec plus d'audace contre le Gouvernement de mon Estat. C'est chose que vous deuiez detester, & ne laisser pas impunie, pour effacer l'opinion que les plus credules ont, que vous approuuez les auteurs de ces fausferez-là. Car vous pouuez sans vser de tels artifices, vous adresser

M. DC. XXXI.

LETTRE
DV ROY
ESCRITE A
MONSIEUR,
&c.

ouuertement à moy pour tout ce qui vous regarde : & ne doutez point que prenant ce chemin , vous n'y trouuiez à l'aduenir toute la mesme amirié que ie vous ay témoignée, tant que vous vous estes contenu en deuoir , & que vous auez eu l'oreille fermée à toutes sortes de mauuais conseils. Il est aussi à craindre que vostre condition n'aille tousiours en empirant , plus vous vous esloignerez de moy, & que vous auez à l'entour de vous des gens qui se forgent des Monstres à plaisir pour les combattre : comme si pour se décharger du crime dont ils se sentent coupables, il leur suffisoit de calomnier par des Libelles ceux qui m'assistent, & lesquels ils ne haïssent que par l'extreme enuie qu'ils leur portent. Mais assurez-vous que leur seruice m'estant agreable, comme il est, ie le sçauray bien maintenir, & faire voir que le choix des hommes dépend absolument de ma volonté, & non du goust d'autrui. Ce n'est pas aussi de ces nouveaux Censeurs que i'ay à apprendre ce que ie dois à la Reyne Madame ma Mere, & à vous avec; l'interest de deux personnes si cheres m'est trop considerable, pour manquer iamais d'affection en leur endroit, non plus qu'enuers mon Peuple, le bien & le repos duquel ie ne dois postposer à chose quelconque. Ie vous conseille seulement de consulter vos oracles , & sçauoir d'eux s'il y a Nation en la Chrestienté, où les Freres des Roys soient plus fauorablement traictez qu'ils sont dans mon Estat : Et si aucun de mes Predecesseurs les a iamais affranchis des Loix de mon Royaume, pour les laisser viure en abandon, & souffrir tout d'eux, sans les reprimer par les mesmes Loix. Certes ie ne doute point qu'étant mieux informé que vous n'estes sur tout cela, vous n'ouuriez en fin les yeux pour recognoistre, que la Cour d'un bon Frere, tel que ie vous ay tousiours esté, est le plus seur, le plus doux, & le plus auantageux sejour que vous sçauriez rechercher. Quand l'enuie vous prendra donc d'y retourner, i'oublieray volontiers tout le passé, & vous resoluant de viure paisiblement dans l'ordre de mon Estat, sans haïr ce que i'aime, ny improuer ce que i'approuue & autorise, ie vous reccuray à bras ouuerts, & avec la mesme affection que ie prie Dieu, mon Frere, de vous auoir en sa sainte garde. Escrite à Fontainebleau le 5. May, mil six cens trente & vn.



C O P P I E

D' V N E

R E Q V E S T E

E N V O Y E E

A MESSIEURS DV PARLEMENT.



VPPLIE Gaston
fils de France, fre-
re vnique du Roy,
Duc d'Orleans, Di-

sant qu'encores qu'il soit notoïre, que Iean Armand du Plessis Cardinal de Richelieu, ait entrepris à force ouuerte sur sa personne, en suite de la detention de la Reyne sa Mere, & qu'ainsi il soit coupable de sa sortie hors le Royaume; Neantmoins il a esté si artificieux & si méchant, que de faire expedier vne Declaration adressante au Parlement de Bourgongne, remplie de diuers faits qu'il a supposé, contre l'honneur & la reputation dudit Seigneur Duc, par laquelle il le fait blasmer d'estre sorty volontairement de la France, afin de troubler le repos public, & fait declarer en consequence ceux qui sont près de luy, mesme les principaux domestiques, qui doiuent estre inseparables de sa personne, criminels de leze Majesté, pour reietter sur

M. DC. XXXL

La fausseté de ceste supposition monstre la malice de ceux qui en sont auteurs, & ne les exempté pas du crime qu'un chacun fait qu'ils ont commis, faisant sortir Monsieur hors du Royaume.

C'est le Roy qui fait expedier ses Declarations, & ceux qui veulent donner vne impression contraire, meritent chastiment exemplaire, pour le dessein qu'ils ont de decréditer la personne de sa Majesté. Au reste ses Declarations ne blessent point l'honneur de Monsieur, puis qu'en ce qui le regarde, elles ne parlent que de sa sortie, qui est connuë de tout le monde. Elles ne contiennent que verité, & ne statuent rien contre ceux qui sont auprès de luy, que ce que les loix du Royaume obligent de faire, & qui a tousiours esté pratiqué en pareil cas.

M. DC. XXXI.

COPIE D'VNE
REQUISITE
ENVOYEE A
MESSIEURS
DV PARLE-
MENT.

L'exceſ d'une ſi damnable calomnie fait cognoiſtre l'arage deſs ant heurs, qui voudroient bien faire croire, que s'oppoſer aux mauvais deſſeins qu'ils ont, au preiudice du Roy & de l'Eſtat, c'eſt entreprendre contre l'un & l'autre. Les ſignalez ſeruices que le Roy témoigne auoir receus de Monſieur le Cardinal à l'aduançage de ce Royaume, & que ſes propres ennemis ſont contraincts d'auouer, ſont cognoiſtre qu'il y a autant de folie que de malice en la perſonne du Coigneux, qui eſt auſheur de telles impoſtures, particulièrement ſ'il croit que telles inuétions puiſſent faire impreſſion en l'eſprit de qui que ce puiſſe eſtre.

L'eſtat auquel la Reyne Mere du Roy a ſouſiours eſté pendant qu'elle n'a point eſté preoccupee par de mauvais eſprits, iuſtiſie & l'affection & la fidelité de Monſieur le Cardinal de Richelieu enuers elle, pour qu'il ſera ſouſiours preſt d'expoſer ſa vie.

Pour ce qui eſt de Monſieur le bon traitement qu'il a receu du Roy, nouobſtā les mauvais deportemens des ſiens, monſtre bien que ceux qu'on voudroit faire croire manquer d'affection & de reſpect en ſon endrois, on n'ont pas le credit qu'on dit qu'ils ont auprés de ſa Majeſté, ou n'ont pas eſſayé de rendre mauvais office à Monſieur: mais ſont auſſi véritablement ſes ſeruiteurs, que ceux qui ont ſa principale confiance ſous ennemis de ſa perſonne, du Roy, & de l'Eſtat.

Les auſheurs de la ſortie de Monſieur ſont d'autant plus coupables, que pour ſ'excuſer de leur crime, ils le reſtentent ſur leur Maſtre. Ils ſont bien ignorans des regles & de la pratique de la Juſtice, ſ'ils croyent que l'aduen de Monſieur les mette à couuers du crime qu'ils ont commis.

autrui le crime qu'il a commis par ceſte violence, & pour couutir auſſi & acheminer par ce moyen le deſſein qu'il a d'entreprendre ſur la perſonne dudit Seigneur Duc, ſur celle de la Reyne ſa Mere, & en ſuite ſur celle du Roy, & finalement enuahir la France, ou la meilleure partie d'icelle. Et d'autant qu'il importe grandement que le miniſtere de la Juſtice ne ſerue point par ſurpriſe à auancer les ſiniſtres intentions dudit Cardinal, & qu'au contraire, il doit eſtre employé principalement pour les deſtruire, veu qu'elles tendent à la ruine de la Maiſon Royale, & de l'Eſtat. Ce conſideré, MESSIEURS, il vous plaiſe donner acte audit Seigneur Duc, de ce qu'il declare, que l'entrepreſe & violente perſécution dudit Cardinal contre ſa perſonne, eſt la cauſe de ſa ſortie hors du Royaume, & qu'il n'y a vn ſeul des dénommez en ladicte Declaration, ny aucun autre, qui par conſeils, ou autrement, y ait contribué. Enſemble luy donner acte de la proteſtation qu'il fait, que ladicte Declaration cy-deſſus mentionnée, ne puiſſe nuire ny preiudicier à ceux qui ſont compris en icelle, non plus qu'à luy: Et de ce qu'il ſ'eſt oppoſé, comme de fait il ſ'oppoſe, tant à l'execution de ladicte Declaration, qu'au regiſtrement de toute autre ſemblable qui vous pourroit eſtre preſen-

tée sur mesme sujet. Et pour ar-
rester le cours des pernicieux des-
seins dudit Jean Armand du Pleſ-
ſis Cardinal de Richelieu, de-
mande ledit Seigneur Duc acte
de ce qu'il se rend partie for-
melle contre luy, ses fauteurs &
adherans, pour leur faire faire
leur procès sur les faits mention-
nez en la presente Requête,
circonstances & dependances:
Requerant à cét effet permission
d'en informer, & d'obtenir moni-
toire, & l'adionction du Pro-
cureur General du Roy, & vous
ferez iustice.

*Monsieur le Cardinal n'a autres fau-
teurs & adherans que les gens de bien,
& vrais serveurs du Roy, qui tous
ensemble conspireront toujours à la seu-
reté de la personne de sa Majesté, à la
conservation de son autorité, & au re-
pos & prosperité de cét Estat.*

Signé,

GASTON.

EXTRAICT DES REGISTRES DV CONSEIL D'ESTAT.



A Majesté estant en son Conseil, assistée des Prin-
ces du Sang, autres Prinots, Ducs, Pairs, Marschaux
de France, autres Officiers de la Couronne, & d'au-
cuns des Seigneurs de son Conseil; s'estant fait re-
presenter vne Requête signée Gaston, adressante
au Parlement de Paris, & baillée par Maistre Michel Roger à l'un
des Conseillers de la Cour, sous le nom de Monsieur le Duc d'Or-
leans Fils de France, & Frere vnique de sa Majesté. Veu ladite
Requête, Procès verbal du Cheualier du Guer, sur la represen-
tation à luy faite par ledit Roger de ladite Requête & autres pic-
ces, avec les dires & recognoissances dudit Roger. Ouy le Rap-
port du Commissaire à ce député, Sadite Majesté estant en son
dit Conseil, a ordonné & ordonne que la Requête signée Gaston,
baillée par ledit maistre Michel Roger sous le nom de Monsieur
le Duc d'Orleans à l'un des Conseillers de la Cour de Parlement

M. DC. XXXI.
EXTRAIT DES
REGISTRES
DU CONSEIL
D'ESTAT.

de Paris, qui s'est comporté en cét affaire selon son deuoir, sera supprimée comme calomnieuse, contraire au bien de son seruice, repos de ses Sujets & seureté de son Estat, & dressée à desseins par ceux qui ont induit ledit Seigneur Duc à se retirer hors du Royaume, pour par ce moyen se mettre à couuert, & euitier la punition de leurs crimes, & calomnier les principaux Ministres de sa Majesté, contre lesquels l'on ne peut ne doit former aucune plainte, si aucune estoit à faire, que par tres-humbles supplications à la personne propre de sadite Majesté, laquelle a particuliere cognoissance de leur fidelité, de leurs grands, continuels, laborieux & recommandables seruices, rendus tant au dedans qu'au dehors du Royaume. Fait sadite Majesté tres-expresses inhibitions & defences audit Roger & tous autres de presenter ladite Requête ny autres semblables en la Cour de Parlement de Paris, ny autres Cours, ausquelles par les Loix du Royaume, & vsage de tout temps obserué, n'est permis de prendre cognoissance des affaires d'Estat, ny de ce qui concerne l'administration, maniemēt, gouuernement & honneur des Ministres choisis par sa Majesté. ORDONNE sadite Majesté qu'il sera informé contre le nommé la Forest, qui a baillé ladite Requête à Roger, & ceux qui sous le nom dudit Seigneur l'ont chargé d'icelle, pour ce fait estre procedé contre eux ainli qu'il appartiendra par raison: & en consequence du present Arrest seront Lettres de Declaration expedies, pour plus ample demonstration de la volonté de sadite Majesté. Fait au Conseil d'Estat du Roy, sa Majesté y seant, tenu à Paris le douziesme iour de May, mil six cens trente-vn. Signé, de Lomenie.

LE Ieudy quinziesme iour de May, mil six cens trente-vn, en uiron les cinq heures du soir, Lecture a esté faite au sieur Roger Procureur General de Monsieur Fils de France, Frere vnique du Roy, de l'Arrest du Conseil d'Estat de sa Majesté, dont l'original est de l'autre part, par nous Cheualier du Guet, en vertu de l'Ordonnance de sadite Majesté, à nous adressante pour cet effect, donnée à Paris le quinziesme iour de May audit an, Signé Louys, Et plus bas de Lomenie: Et en vertu d'icelle fait commandement audit Roger d'obeir audit Arrest, lequel luy a esté leu en nostre Hostel, où il estoit encores detenu, iuiuant l'Ordonnance de sa Majesté, ce qu'il a promis faire: & à l'instant auons iceluy mis en liberté. Signé, M. Roger.

DECLARATION DV ROY

Duvingt-sixiesme May, mil six cens trente-vn.

L OVIS, PAR LA GRACE DE DIEV ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE. A tous ceux qui ces presentes Lettres verront, Salut. Nous n'auons pas iugé à propos, pour le respect que nous portons à la Reyne nostre tres-honorée Dame & Mere, de faire voir par vne Declaration les iustes causes, pour lesquelles nous auons desiré son esloignement d'auprés de Nous, & nous nous contentions de ce que nous auons escrit à nos Parlemens, & aux Gouverneurs & Lieutenans generaux de nos Prouinces. Mais parce que nostre tres-cher & tres-amé Frere le Duc d'Orleans affecte par les Lettres qu'il nous a escrites, de faire croire au public qu'elle est retenuë prisonniere à Compiègne; Que nous en auons surpris des siés, qui portent qu'il n'a point d'autre pretexte de ses deportemens; que les seruiteurs de nostre dite tres-honorée Dame & Mere tiennent plusieurs langages à cette fin, & que sa conduite tesmoigne ouuertement le desir qu'elle a de le persuader, quoy qu'elle sçache bien que la Garnison que nous y auons laissée pour autres considerations ne la suiura pas, lors qu'elle en partira pour aller en l'une de ses Maisons; Nous sommes obligez, afin de detromper ceux qui seroient assez mal informez pour auoir cette opinion, de faire voir par nostre presente Declaration, que n'ayant peu trouuer le moyen de la faire viure contente dans nostre Cour, ny luy faire fermer l'oreille à ceux qui abusans de sa bonté tramoient plusieurs Partis dans l'Estat, luy desguisans volontiers leurs pernicieuses inrentions; Nous iugeasmes que le plus innocent remede que nous pouuions pratiquer pour empescher le mal dont nostre Royaume estoit menacé, seroit de nous separer d'elle pour quelque temps. Pour cét effect nous la laissasmes à Compiègne, & la fîmes prier par nostre cousin le Marechal d'Estrée, les sieurs de la Ville aux Clercs, & Marquis de Saint Chaulmont, de s'en vouloir aller en sa Maison de Moulins (que depuis la mort de nostre tres-honoré Seigneur & Pere, elle-mesme a choisie pour sa demeure) l'assurant qu'elle y seroit sans autre suite que de ceux de sa Maison. Apres nous auoir promis de faire ce voyage, & s'en estre en suite excusée sous diuers pretextes, que nous auons leuez aussi tost qu'ils sont venus à no-

M. DC. XXXI.
DECLARA-
TION DV ROY
DV 16. MAY
1631.

estre cognoissance, depuis que nostre tres-cher Frere est party d'Orleans, elle nous a fait sçauoir qu'elle ne vouloit point sortir de Compiègne : Et en suite, qu'on ne l'en tireroit iamais que par force : Parce, disoit-elle, qu'on l'auoit aduertie que de Moulins on la vouloit faire passer iusques à Lyon, l'embarquer sur le Rhône, & par les Galleries préparées à cet effect la mener à Florence. Ce changement inopiné, & le pretexte sur lequel on l'a fondé, bien que sans apparence, veu qu'outre que nous n'auons iamais pensé à vn tel dessein, les preparatifs que l'on suppose à cette fin n'ont point esté faicts, nous ont fait voir qu'elle est encore conseillée de mauuais esprits, qui la portent à tout ce qu'ils cognoissent estre contraire à nos intentions, & au bien de nos affaires ; & ce à des fins dont les euenemens peuuent estre tres-dangereux, & que partant il ne faut pas discontinuer à dissiper les factions, que nous auons bien en quelque façon affoiblies, mais non pas entièrement esteintes. Ceux qui en sont auteurs ne se sont pas contentez d'agir auprès de nostredit honorée Dame & Mere : ils n'ont rien oublié de ce qu'ils ont peu auprès de nostredit tres-cher & tres-amé Frere le Duc d'Orleans : ils l'ont fait retirer de nostre Cour sans nostre permission & nostre sceu ; Ils l'ont porté à destourner de leur deuoir plusieurs Gouverneurs de nos Prouinces, à assembler des gens de guerre pour se fortifier contre nous, soit dans son gouuernement, soit dans celuy de Bourgongne, où sans doute il se fust cantonné au grand preiudice de ce Royaume, sans nostre diligence. Tous ces moyens & plusieurs autres, negociez & traictez avec les Estrangers, ne leur ayant pas reüssi iusques à present, ils se sont aduisez de râcher par de nouueaux & damnable artifices, à nous rendre suspecte la fidelité de nostre tres-cher & tres-amé cousin le Cardinal de Richelieu, des conseils & des soins duquel nous nous sommes si vtilement seruis en rous nos desseins & entreprises ; Ils nous en ont fait escrire premieremēt par nostre dit tres-cher & tres-amé Frere, & en mesme temps par nostre tres-honorée Dame & Mere : ayāt veu que cela ne faisoit aucune impression en nostre esprit, ils ont eu tel pouuoir sur celuy de nostre dit Frere, que de luy faire signer de Bezançon vne Requeste, pour estre présentée à nostre Cour de Parlement de Paris, & imprimer par ce moyen de mauuaises & calomnieuses opinions de nostre conduite au maniemēt des affaires de nostre Royaume, & faire voir s'ils pouuoient que nous y sommes mal seruis par nostredit cousin le Cardinal de Richelieu, & ceux que nous y employons avec luy, & que nostredit cousin a des desseins preiudiciables à nostre personne, & à celles de nostre tres-honorée Dame

Dame & Mere, & de nostre tres-cher & tres-amé Frere le Duc d'Orleans, quoy que ses actions iustificient le contraire aux yeux du public, qui ne peut ignorer ce que nous auons entrepris en ces derniers temps avec les conseils, & que nous auons si heureusement executé, que les succès en ont esté admirez & enuiez par toutes les Puissances de l'Europe. Les diuerfes factions que nous auons dissipées en ce Royaume, la defense de l'Isle de Rhé, contre les entreprises des Anglois, la prise de la Rochelle estimée imprenable au temps passé, la resolution d'aller en suite, sans prendre aucun relâche, nonobstant les rigueurs de l'Hyuer, & la difficulté des montagnes, attaquer & forcer le Pas de Suse, pour nous ouuir le chemin au secours de Casal, que nous sçauions estre sur le point de tomber entre les mains des Espagnols. Ce qui ne pouuoit arriuer sans que par ce moyé ils se rendissent maistres absolus de toute l'Italie, au grand preiudice de nos Alliez & de cette Couronne. La reduction des villes qui estant déuoyées du chemin de salut nous estoient rebelles, en Guyenne & en Languedoc, lesquelles pour se garentir de la rigueur de nos Armes, que deux d'entr'elles ne peuvent éuiter, furent contrainrs de recourir à nostre clemence, & se soumettre volontairement au rasement de toutes les fortifications qu'elles auoient esleuées depuis soixante ans contre l'autorité de nos Predecesseurs & la nostre. Le second voyage que nous fûmes obligez de faire faire à nos Armes au delà des Alpes, où commandées par nostredit Cousin elles emporterent à la veuë des forces de l'Empereur, du Roy d'Espagne & du Duc de Sauoye iointes ensemble, la meilleure place de Piedmont. La conqueste de toute la Sauoye que nous auons faite, nonobstât l'opposition d'une Armée tres-considerable que nous forçâmes d'en sortir, quoy que la nature des lieux leur donnast de tres-grands avantages. En fin le dernier secours de Casal, qui sembloit impossible fait en suite de plusieurs rencontres, où nos Armes ont tousiours battu nos ennemis par la bonne conduite de ceux qui les commandoient, sont des conseils & des succès si esloignez & si contraires aux faicts de ladite Requeste, qu'il n'y a personne, sans passion, à laquelle il en puisse demeurer la moindre impression, & qui ne iuge que sans les nouuelles factions qu'on a faites en ce Royaume, nous aurions desia couronné tant de glorieuses actions que nous deuons à Dieu par le soulagement de nos Peuples, que nous meditons dès long temps; Quoy que les accusations mises en auant soient si hors d'apparence qu'elles se destruisent d'elles-mêmes, & que chacun cognoisse assez qu'elles se font d'un lieu qui rend criminels ceux qui en sont auteurs, & que nous auons pour de tres-justes raisons

M. DC. XXXI.
DECLARA-
TION DV ROY
DV 26. MAY
1631.

declarez tels par nos Lettres patentes du dernier Mars dernier : Si est-ce que pour euitier les entreprises qui sous tels pretextes, ordinaires à ceux qui veulent brouiller les Estats, pourroient estre faites contre nostre autorité, nostre Estat & nostre Personne, à laquelle on s'attaqueroit en fin directement, si nous ne prenions vn soin particulier de la conseruation de nos fideles Sujets, que nous estimons estre vne partie de nous mesmes; Et si nous ne les asseurions de nostre protection tres-particuliere, contre la malice & artifice des ennemis du bien & du repos de cét Estat. **NOVS AVONS DECLARE'** & declarons par ces presentes signées de nostre main, Que les faiçts de ladite Requête qu'on a fait signer à nostre tres-cher & tres-amé Frere le Duc d'Orleans, n'ont aucun fondement de verité, & sont du tout calomnieux contre tous ceux dont nous seruons en nos Conseils, & notamment nostredit Cousin le Cardinal de Richelieu, qui est celuy que ladite Requête designe particulièrement, quoy que nous cognoissions certainement ses sincerer intentions, & que nous scachions par vne veritable experience, qu'il n'a autre but que nostre grandeur & le bien de ce Royaume, que nous en ayons esté en toutes occasions si fidellement & vtilement seruis, que Nous, nos Successeurs & nos Sujets n'en doiuent iamais perdre la memoire. Et afin que tout ce que dessus ne puisse estre ignoré, ains soit notoire à tous, **NOVS DONNONS EN MANDEMENT** à nostre tres-cher & feal le sieur de Laubespine Chasteauneuf Cheualier Garde des Seaux de France, Que nostre presente Declaration il face lire & publier le Seau tenant, & registrer és Registres de la Chancellerie de France, pour y auoir recours quand beloin sera. **CAR** tel est nostre plaisir. En tesmoin dequoy nous auons fait mettre nostre Sel à icelle. Donné à Fontainebleau le vingt-sixiesme iour de May, l'an de Grace mil six cens trente-vn. Et de nostre regne le vingt-deux. Signé **LOVIS** : & sur le reply, Par le Roy, De Lomenie. Et scellé sur double queue du grand Seau de cire iaune. Et sur le reply est escrit, **LEV**, publié le Seau tenant, & registrées és Registres de l'Audience de la Chancellerie de France, de l'ordonnance de Monseigneur de Laubespine Marquis de Chasteauneuf, Cheualier Garde des Seaux de France, par moy Conseiller du Roy en ses Conseils, & grand Audienier de France, sous-signé. A Paris, le cinquiesme iour de Iuin 1531

Signé, **LYONNE.**

LETTRE

DE LA REYNE MERE

A V' ROY.



MONSIEVR MON FILS,

T'attendois de vous de la consolation pour ay-
 der à soulager les desplaisirs que ie ressens en ce
 lieu, & l'indisposition qu'ils m'ont causée, qui ne
 m'a pû & ne me peut encore permettre de me mettre en estat
 d'obeir au commandement que vous m'avez fait cy-deuant de
 m'acheminer à Moulins: Mais au lieu d'en recevoir, vos Lettres
 du vingtiesme de ce mois, que vous m'avez adressées par mon
 cousin le Marechal d'Estrée, pour hastier ce voyage, me font bien
 cognoistre que vous n'avez pas esté aduertty de mon indisposi-
 tion, puis que sans y auoir esgard vous trouuez mauvais que ie
 ne sois partie, & me pressez de le faire. Mon intention auoit
 tousiours esté de vous obeir, & par ma patience & silence adou-
 cir vostre cœur en mon endroit: ce que n'ayant pû faire iusques
 à present, ie vous prie de prendre en bonne part si vne Mere outrée
 au point que ie suis, vous fait entendre ses sentimens par Lettres,
 n'ayant moyen de le faire de bouche. Permettez moy donc, s'il
 vous plaist, de vous dire, que ne croyant pas que le voyage que
 vous voulez que ie fasse au preiudice de ma santé, & mon esloi-
 gnement de vous que vous desirez tant, fust pour l'effect des re-
 solutions que ie scay qu'on vous a fait ptendre contre moy, si
 estranges, que ie n'ay osé vous les escrire, pour le respect que ie
 vous dois; & qui me donnent tant d'apprehensions, que n'ayant
 aucun repos ny iour ny nuit, ie ne puis plus esperer que la mort,
 de laquelle seule i'attends la fin de la miserable condition où ie
 me trouue reduite par les conseils de ceux qui ne peuuent trou-
 uer leur satisfaction qu'en ma ruine. Si ie vous auois offensé, ou
 vostre Estat, d'effect ou de volonté, vous pourriez estre en quel-
 que façon excusable de m'abandonner à leur vengeance; mais

Rr ij

M. DC. XXXI.

L E T T R E
DE LA REYNE
MERE AV
R O Y.

vous sçauēz bien en vostre conscience que non, & par où le mal me vient, & pour cette raison, ie ne puis croire que vous ne vous ressouueniez des protestations accompagnées de vos larmes, que vous me fistes en la presence du Pere Souffrant, lors que ie me plaignois à vous des menaces que le premier President m'auoit faites, que l'on me traitteroit mal, que l'on m'esloigneroit de vous, & que l'on m'osteroit mes seruiteurs, que vous aymeriez mieux mourir que d'y auoir pensé. Comment donc vostre bon naturel a-r'il pû consentir que non seulement l'on l'aye fait, mais bien passé plus auant, n'ayant lors esté menacée de ce que ie souffre maintenant en ce lieu, ny de tant de maux futurs si estranges, que l'on me fait dire tous les iours qui me sont preparez, & dont ie suis tellement touchée, que n'ayant ny force ny santé pour me mettre en chemin, ie vous supplie tres-humblement de trouuer bon que ie demeure icy. Mais si leurs conseils ont preuallu vostre bon naturel, pour opprimer mon innocence, & vous ont fait resoudre sans auoir esgard à la conseruation de la vie, aux prieres, & aux larmes d'une bonne Mere, comme ie vous ay esté, de m'en tirer contre ma volonté; le m'estimerois bien plus heureuse de souffrir la mort que cette violence, & la receurois à grace, puis qu'aussi bien elle mettoit fin à tant de desplaisirs que ie souffre d'estre esloignée de vous. Je prie la Diuine bonté, par sa misericorde d'y mettre la main, afin que rappelant vostre memoire, vous vous ressouueniez de l'innocence de vostre Mere, que vous recognoissiez plus que personne: & la traittant comme Dieu vous commande, vous attirerez, au lieu de son ire, ses benedictions sur vous, lesquelles vous souhaitte,

MONSIEVR MON FILS,

Vostre tres-humble, & tres-
affectionnée Mere &
sujette.



LETTRE ECRITE AV ROY

PAR LA REYNE SA MERE,

depuis le départ de M^r de Schomberg,
& de M^r de Roissy.

MONSIEVR MON FILS,

Depuis vous auoir écrit par mon Cousin le Ma-
reschal de Schomberg, & par le sieur de Roissy,
ayant considéré le sujet de leur voyage, ce qu'ils
ont fait icy, & tous les discours qu'ils m'ont tenus en trois au-
diences que ie leur ay données à differens iours; ie ne dois point
mettre en doute qu'ils n'ayent esté choisis & enuoyez icy par mon
Cousin le Cardinal de Richelieu, pour surprendre vne femme de-
stinée de tout conseil, excepté de celuy de Dieu (qui sera s'il luy
plaist protecteur de mon innocence) qu'ils n'ayent dressé de grands
proces verbaux, où ils n'auront pas manqué de me faire parler à
leur mode, & selon l'intention de celuy qui les a employez, afin
de s'en seruir pour vous porter, s'il peut, à prendre des résolutions
contre moy, que ie puis iuger violentes sur ce qu'ils m'en ont té-
moigné, & telles que les apprehensions seules me donnent la mort.
Quelle forme inouye de proceder contre la Mere du Roy, quels
actes, quels iugemens en fera-on? Si ie ne cognoissois l'esprit de ce-
luy qui conduit cet ouurage, & qui trauaille à ma ruine, & le dan-
ger où ie suis, estant du tout en sa puissance, maintenant qu'il a
entièrement preoccupé le vostre; ie ne pourrois m'imaginer les
maux qui me sont preparez, & croirois que vostre bon naturel
arresteroit sa passion. Mais par qui seray-je defenduë, puis que
ie ne seray presente quand les Commissaires feront leur rapport,
& qu'il y a long-temps que personne ne vous approche, ny ne
vous parle qu'il ne soit à luy, & autre langage que le sien; que
vos oreilles ne sont plus ouuertes pour entendre les gens de bien,
& qui ne m'a éloignée de vous, & ne me veut encore plus loin,
que parce qu'il sçait bien que ie cognois ses desseins & ses artifices,
& que seule ie pouuois, à cause de ma qualité de Mere, vous en
informer & détromper. Qui sera celuy aujourd'huy si ennemy de

M. DC. XXXI.
L E T T R E
E C R I T E A V
R O Y P A R
L A R E Y N E
S A M E R E.

foy-mesme, qui osera vous dire la verité? y aura-il vn homme dans vostre Conseil, lors que ces relations s'y feront, qui soit si hardy d'adoucir sa violence, s'il ne veut loger dans la Bastille? Que deviendra donc vostre Mere parmy tant d'écueils? quels maux ne doit-elle attendre des apprehensions qu'ils vous donneront sans doute, Que ma demeure en ce lieu est tres-preiudiciable à vostre Estat, trop proche de Paris; Que tout le mal qui s'y fait vient de moy, comme si i'auois à répondre de tous les mouuemens de la France; Qu'il me faut éloigner si loin que ie sois hors du commerce & de la memoire des hommes; Que vous deuez cela à vostre Estat; qui est le pretexte dont il se sert pour couvrir sa vengeance enuers moy, Il auroit quelque raison, si ie vous auois offensé & vostre Estat: mais vous sçauiez que non, & que ie n'ay autre crime que de l'auoir osté d'auprès de moy, dont il s'est bien vengé de m'auoir ostée d'auprès de vous: & si l'on m'accuse d'autre chose, ie vous demande d'estre ouïe de vous pour m'en iustifier. Il sçait assez que ie ne puis rien icy entre quatre murailles; que personne hors mes domestiques ne m'aborde que par la permission de celui qui me garde; que ie n'ay aucun conseil près de moy, & pour toute consolation & recours que mes larmes continuelles & mes prieres, pour demander secours à Dieu pour vous & pour moy; pour vous, afin qu'il vous face cognoistre au vray l'estat où vous estes, & d'où viennent les maux, pour les faire cesser; & pour moy, afin que vous cognoissiez mon innocence, & la condition miserable où ie suis reduite, sans aucune cause ny raison. L'éloignement aux lieux que vous m'avez fait proposer, n'est pas seulement ce qu'il demande: sa pensée va bien plus loin; il sçait bien que i'ay trop de coutage pour souffrir ceste honte publique, en cent ou six vingt lieues de chemin qu'il me veut faire faire contre ma volonté, sans y trouuer la fin de ma vie, qu'il veut sacrifier à la scuteté de la sienne, & de ses ambitieux desseins, que vous cognoistrez vn iour, mais trop tard. Il n'y a point d'homme si peu sensé dans vostre Royaume, en quelque condition que ce soit, qui ne vous en peust dire la verité, si vous le commandiez à quelqu'un, qui ne fust point inretessé ou intimidé de luy. Ce seta Dieu seul qui vous fera ceste grace, & à moy, qui ne vous dis point tout cecy pour soin que j'aye de me conseruer la vie, qui m'est à charge en l'estat où ie suis, ny pour la defendre, mais pour vous faire voir mon innocence, & en m'aquittant du deuoir de Mete, vous aduertir du tort que les violences que l'on me prepare feront à vostre reputation, non seulement dans vostre Royaume, mais par toute la Chrestienté, si vous venez à y consentir. Je vous

supplie tres-humblement de prendre en bonne part la remonstration
ce que ie vous fais, puis qu'elle ne procede que de l'excez d'affection
qu'a pour vous,

MONSIEVR MON FILS,

Vostre tres-humble, & tres-affectionnée
Mere, & sujette,
M A R I E.

~~~~~  
**L E T T R E**  
**ESCRITE AV ROY**  
**PAR MONSIEVR,**

Et par luy enuoyée à Messieurs du Parlement,  
pour la presenter à sa Majesté.

*AVEC LA RESPONSE DV ROT,*  
*à ladite lettre de Monsieur.*



ONSEIGNEVR,

Les exemples signalez des secours puissans & sa-  
lutaïres que la France a receus de la main de Dieu  
par le passé, dans les rencontres qui paroïssent fatales à sa ruine  
au iugement des hommes, & la pieté vers luy que i'ay tousiours  
recongneü en vostre Majesté, m'auoient fait espérer iusques à pre-  
sent qu'il vous decouuriroit par les voyes secretttes de sa prouiden-  
ce le mal qui menace vostre personne & vostre Estat depuis quel-  
ques années : & vous porteroit à prendre des conseils assez forts pour  
y apporter les remedes necessaires. Je m'estois d'autant plus remis  
pour ce regard en la conduite du Ciel, sans agir vers vous de ma part,  
nonobstant la condition de ma naissance qui sembloit m'y inuiter,  
que ie n'auois point veu de saison opportune pour me rendre Mini-  
stre utile à vostre seruice sur ces sujets.

Car soit que i'eusse voulu prendre le temps de la detention de

M. DC. XXXI.

L E T T R E

E S C R I T E A V

R O Y P A R

M O N S I E U R,

&amp;c.

mon Couſin le Mareſchal d'Ornano, de mes autres domeſtiques, & de mes freres de Vendosme, ie ne voyois pas alors que ie peuſſe faire aucun fruit, tant pource que i'auois peu de lumiere de ce que i'ay recognu depuis, que parce que l'auteur de ceſte detention euſt eludé mes accuſations, par des reproches fondez ſur la vray-ſemblance du reſſentiment que i'auois de ſes offenſes, & de l'intereſt que ie pouuois prendre à m'en venger.

Soit que i'euffe pris le temps des guerres qui ſont ſuruenues depuis, tant dedans que dehors le Royaume, ie n'euffe pû en ces occaſions vous declarer mes cognoiſſances & mes ſentimens, ſans que vos ennemis découuerts en euſſent pris aduantage: Comme ſi mes declarations euſſent eſté vn effet de mon mécontentement, & de diuiſion entre voſtre Maieſté & moy: Sans que voſtre ennemy caché & le mien le euſt fait paſſer dans voſtre eſprit (comme il fait à preſent) pour des plaintes affectées en telles faiſons, afin de prendre mon temps, & d'exiger ou vſurper des eſtabliſſemens contre voſtre autorité.

Soit auſſi que i'euffe fait le ſemblable apres que la Paix fut faite au voyage de Suze, & que ie fus contraint de me retirer en Lorraine pour euitier la detention de ma perſonne, il eſt ſans doute que luy qui redoute la voix de la verité, vous euſt perſuadé deſlors que ma retraite & mes aduis ſalutaires n'eſtoient que des moyens recherchez à deſſein pour faire changer le gouuernement & les Miniſtres, qui ne m'eſtoient pas fauorables, & d'en faire ſubſtituer d'autres en leurs places à ma deuotion; & qu'ainſi il s'affermiſt dauantage dans voſtre eſprit, & empeschast ma reconciliation avec voſtre Maieſté.

Lors auſſi que ie fus à Troyes en l'abſence du Cardinal de Richelieu, avec intention de vous decourir ce que i'auois ſur le cœur pour ce regard, la Reyne Madame ma Mere, qui s'apperceut aucunement de ceſte mienne volonté, me diuertit de l'executer, tant par le pouuoir qu'elle a ſur moy, que ſur ce qu'elle me representa que cela troubleroit le cours de vos affaires d'Italie, auſquelles il eſtoit employé, & ſir encores le meſme apres l'éclair qui ſuruint ces iours paffez entre elle & luy, ſur les offres que ie luy fis de la ſeruir en ce rencontre, & de faire voir à voſtre Maieſté & à toute la France la verité des pernicieux deſſeins dudit Cardinal.

I'auois donc reſolu pour ſon reſpect & pour ne vous point déplaire, de demeurer dans voſtre Cour ſans vous rien dire de ſes deportemens, comme i'ay fait quelque temps, nonobſtant tous les outrages que i'y auois receus, & que i'y receuois continuellement,

qui

qui sembloient à vn chacun insupportables : preferant en ce qui me touche pour soulager mes souffrances, le remede de la patience à celuy de mon elloignement & de mes plaintes.

Iusqu'à ce qu'ayant esté peu à peu aduerty du progrès de ses desseins, qui vont à nous destruire l'un & l'autre, pour s'establis sur nos ruïnes, & que pour paruenir plus promptement à sa fin, il estoit sur le poinct de faire arrester ma personne, (ce qui ne paroist maintenant que trop veritable) pour disposer à sa volonte de la vostre & de la mienne conjointement, ou successiuiement peu apres ma detention. l'ay esté contraint, pour euitter ce peril eminent, & mettre vostre personne & la mienne en quelque seureté (sans repeter icy les autres considerations que ie vous ay touchées par mes Lettres precedentes) de quitter la Cour, & me retirer à Orleans, ne voyant point à ce danger pressant d'autre remede, ou du moins, qu'un remede si violent pour le preuenir, qu'il estoit aussi contraire à mon humeur que peu conuenable à la dignité de ma naissance.

En cette mienne retraite ie me propoisois de rechercher les moyens plus propres sans éclat, pour vous faire porter quelques aduis que i'estimois estre salutaires, afin d'empescher aucunement les surprises dudit Cardinal, & arrester vn peu le cours de son dessein : Et pour ce i'auois enuoyé prier mon Cousin le Marechal de Toiras de me venir voir, l'ayant tousiours recogneu homme de bien, & iugeant qu'il estoit encores auprès de vous en beaucoup d'estime, comme ie crois qu'il continuë en la mesme affection qu'il a eüe à l'endroit de vostre Majesté & de vostre Estat, pour vous rapporter de bouche diuerses choses que i'auois à vous faire scauoir, lesquelles ie ne puis escrire ny confier qu'à personne de tres-haute probité & recogneuë, & qui vous deuoient estre tres-agreables, comme en effet elles vous importoiert grandement. Mais le Cardinal a destourné cette voye, & luy a fait defendre de me venir treuuer, ne voulant qu'aucune personne qui soit plus à vous qu'à luy, ait lieu de vous approcher pour vous dire la verité.

Quoy que ce ne fust pas mon intention de vous declarer alors les vrayes causes de mon elloignement, & les circonstances de son grand & principal dessein : Car pour ce regard ie m'estois resolu, par les considerations que i'ay cy-dessus deduites, d'attendre avec patience que Dieu me deliurast de ses mains, par les moyens que ie me promettois de sa bonté, & entre tous i'esperois singulierement à l'entremise de la Reyne Madame ma Mere, iugeant que Dieu la referuoit pour vn si grand ouurage, & si desiré de tous

M. DC. XXXL  
L E T T R E  
E C R I T T E A V  
R O Y P A R  
M O N S I E U R,  
& C.

vos ſujets, veu les diuers reſpects qui luy donnoient creance & authorité non ſuſpecte vers voſtre Majeſté.

Mais aujourd'huy voyant que par l'attentat eſtrange qu'il a commis en ſa perſonne, il ne reſte plus lieu de rien attendre par ſon moyen, que nonobſtant ce que ie vous auois fait repreſenter de bouche (particulièrement pour ce qui touchoit ma ſeureté) par mon Couſin le Cardinal de la Valette, lors qu'il vous a pleu de l'enuoyer vers moy à Orleans, ledit Cardinal de Richelieu n'a pas laiſſé de venir contre moy, pour executer à force ouuerte ce qu'il auoit eu deſſein de faire couuettement ſous des pretextes dans la Cour : Et iuſques à tel point que la modeſtie de ma retraite, & toute ma patience n'ont ſeruy qu'à rendre ſon audace plus actiue, plus insolente & plus impetueuſe. En forte qu'il m'a pouſſé avec vos Armes iuſques hors le Royaume, ſans vouloir permettre que vous me donnaffiez vn ſeul moment de relache, quelque inſtante priere que ie vous en euſſe faite.

Que pour eomble de ſon effronterie, corrompant l'vſage de la Juſtice & de la puiſſance Royale, il a authoriſé ſes violences par des Declarations qu'il a fait ſigner de voſtre nom, & ſceller de voſtre Sceau, traité iniurieufement à la face de vos Peuples avec ſcandale, infamie, & proſcriptions la plus auguſte Compagnie de voſtre Royaume, pour n'auoir pas voulu trahir leurs conſciences, & contribuer par leurs ſuffrages à couurir du manteau de la Juſtice les calomnies qu'il publie contre ma reputation, & les perſecutions qu'il m'a fait ſouffrir iuſques icy, & qu'il prepare encores à l'aduenir contre moy & les miens pour ſon ambition.

Que ne pouuant plus mettre la main directement ſur ma perſonne, il fait effort par ſecrettes negociations preſſantes vers les Princes eſtrangers, pour les porter à y entreprendre, & que d'autre coſté pour m'empêcher de retourner en France, & d'y trouuer aucun ſalut, il m'en ferme toutes les aduenues par des troupes qu'il fait aduancer de toutes parts ſur la frontiere, qui peuuent auſſi auoir ordre de me ſurprendre : & veut deſtourner tous vos ſujets de m'y donner iamais retraite, par la terreur qu'il imprime dans leurs eſprits, en expoſant en ptoye les biens & les fortunes de ceux qui ſont près de moy, meſme de mes principaux domeſtiques, qui doiuent eſtre inſeparables de ma perſonne & de mon ſeruiſe.

Que pour me fermer tout accés vers vous, & oſter la liberté à toutes perſonnes de vous parler ou eſcrire, tant ſur le ſujet de ma reconciliation, que ſur tout autre qui ne luy fuſt pas favorable, il a fait emprisonner le ſieur de Briançon, pource qu'il vous

a seulement présenté ma dernière dépesche qui luy déplaisoit. Conseil bien violent & bien extraordinaire contre la seureté publique, établie & gardée religieusement entre toutes les nations qui vivent dans quelque police.

M. DC. XXXL  
L E T T R E  
E S C R I T E A V  
R O Y P A R  
M O N S I E U R,  
&c.

Que sa rage en fin l'a porté depuis quelques iours iusqu'à me dépouiller de tout ce que ie possedois de biens, afin que n'ayant plus de quoy viure, ie fusse reduit à cette extremité d'engager mesme ma liberté, & ma personne entre les mains de quelques estrangers, parmy lesquels il pretend par ses menées de me faire perir.

Que tout cela se fait publiquement sous vostre nom, & sous vostre autorité, & que personne n'ose s'y opposer, ny ouvrir la bouche pour vous en rien dire. De maniere que ie demeure seul qui ait lieu, & qui suis obligé par toutes sortes de considerations, pour ne rien obmettre de ce que ie dois à vostre Majesté, à l'Estat, à la Reyne Madame ma Mere, & à moy-mesme, de vous declarer & à toute la France les intentions & les crimes abominables dudit Cardinal de Richelieu, encore que ie ne doute point qu'il n'ait preuenu vostre esprit de faux reproches contre moy, ainsi que font naturellement les coupables contre ceux qui peuuent plus servir à la conuiction de leurs fautes.

Ie me suis donc resolu de vous faire cette depesche, que i'ay adressée à vostre Parlement pour vous la presenter, ne pouuant plus vous enuoyer des miens apres l'emprisonnement du sieur de Briangon, laquelle contient la déduction veritable des pernicieux desseins dudit Cardinal de Richelieu sur vous, sur vostre Estat, sur la Reyne Madame ma Mere, & sur moy, comme ie vous feray clairement voir par des preuues palpables & euidentes, pour vous donner moyen (s'il en reste aucun) d'euitier vostre ruïne totale, & celle de la France.

Et pour ce faire ie vous declareray quel est son projet & la fin de son ambition : l'estat où il est à present : les moyens qu'il a employez pour le porter iusqu'à ce point, & vous reduire à la condition déplorable où vous estes auioird'huy : ce qui luy manque, & le seul obstacle qui luy reste pour la consommation de son entreprise.

Il y a long temps que le Cardinal de Richelieu a dessein formé de se rendre Souuerain de cette Monarchie, sous le tiltre de Ministre du Royaume : & encore qu'il vous laisse le nom & la figure de Roy pour vn temps, il veut pourtant vous mettre en sa dependance de gré ou de force, & apres s'estre défait de vous & de moy, finalement demeurer le Maistre.

Pour mettre son plan en œuvre, il a iugé necessaire d'auoir en mesme temps trois choses en sapuissance, la premiere est la force du

M. DC. XXXI.  
L E T T R E  
E S C R I T E A V  
R O Y P A R  
M O N S I E U R ,  
& C.

Royaume, la ſeconde voſtre conduite, & la troiſième voſtre Perſonne, celle de la Reyne Madame ma Mere, & la mienne conjointement en ſa poſſeſſion.

Quant aux deux premieres il n'a plus rien à ſouhaitter : car pour l'une il tient en ſa main toute la force de la France, ſoit par les places fortes & importantes où il commande, ſoit par l'autorité abſoluë qu'il a ſur les gēns de guerre, la diſpoſition de voſtre artillerie, & de tout ce qui en dépend: ayant deſtitué l'Officier de la Couronne qui en auoit la charge: l'empire & l'eſtabliſſement independant ſur la mer: l'adminiſtration des finances par vne de ſes creatures: la plus grande partie de l'argent comptant du Royaume, qu'il a fait retirer, dans ſes places: la faculté de diſtribuer ſeul les bienfaits, d'accorder les graces, d'inſonger les peines; bref, par la creance emprainte dans tous les eſprits que le bien & le mal dependent de ſa volonte, ſeule toute-puiſſante & ſans contredit.

Et quant à la ſeconde il eſt aujourd'huy Maiſtre abſolu de voſtre conduite, non ſeulement par l'entiere creance que vous auez en luy, mais encore parée qu'il a tellement occupé les aduenüs de voſtre ſecret, & domine ſi puiſſamment ſur tout ce qui vous enuironne, qu'à preſent la Reyne Madame ma Mere ne pouuât vous approcher, vn ſeul organe n'agir plus auprès de vous que par ſon mouuemēt, & que tous les ſons que vous entendez ne ſont quē des échos qui reſonnent par ſa voix, en ſorte qu'il eſt vray, Monſieur, que vous n'auiez pas pû éuiter iuſques icy, quelques lumieres d'eſprit que vous ayez (ſeſquelles ie recognois eſtre tres-grandes) que vos volonte & vos actions ne ſoient tombées en ſa dépendance.

Et pour le regard de la troiſième, il eſt bien conſtant qu'il tient voſtre perſonne couuertement, auſſi bien que celle de la Reyne Madame ma mere ouuertement en ſa puiſſance, & qu'il ne luy manque de ce dernier poinct que de tenir la mienne conjointement avec celles de vos Maſtez, pour conſommer entierement ſon deſſein. Auſſi n'ayant peu me faire arreſter, il trauaille par tous moyens à me faire perir, comme vous cognoiſtrez par la ſuite de ce diſcours.

Or pour vous particulariſer punctuellement l'eſtat où il eſt à preſent, & quant & quant la principale partie des inſtrumens qu'il a employez, & les reſſorts qu'il a fait mouuoir pour y paruenir, ie commenceray à vous dire, Monſieur, que vous-mêmes auez eſté & eſtes encore tous les iours, le principal Miniſtre de ſes progrès, & celui qu'il fait le plus agir à ſon eſtabliſſement cōtre vos propres intereſts: & pour vous induire à ce faire il vous ſurprend par de cōtinuelles intrigues. Tantost il vous ſeduit par des ſoupçons qu'il vous fait



rectuoir de tout ce qui est considerable dans le Royaume, sans exce-  
 prer, comme l'on voit, la Reyne Madame ma Mere. Tantost il fait  
 ioier l'enuie & la hayne des plus hautes puisſances, qu'il dit s'attacher  
 à luy, pour s'estre entierement abandonné à vostre seruite & à vos  
 sentimens; & ce qui est de plus captieux, c'est qu'il couure tout ce  
 qu'il fait agir vers vous, d'une apparence fallacieuse de la conser-  
 uation de vostre personne & de vostre autorité, & de l'interest qu'il  
 y prend pour sa seureté propre.

De maniere que lors que la vanité le porte à demander des gardes,  
 il vous fait croire en ce temps là que la Reyne, Monsieur le Comte &  
 moy, sommes ses ennemis: que nous entreprenons sur sa personne;  
 & que tous les Grands sont mortellement coniuerez contre luy, pour  
 le seruite fidelle qu'il vous red à leur preiudice, n'ayât point redouté  
 de les mettre sur ses bras pour l'amour de vous. Bref, les sujets & les  
 personages qui seruent à ces fourbes sont si bien adjustez, que vous  
 pensez voir que tout ce qui se fait à son benefice n'est qu'en vostre  
 consideration.

S'il veut auoir des places ou des charges, il vous fait persuader que  
 ceux qui les occupent ne sont pas assez affidez, & en peuuent ou ven-  
 lent abuser. De façon qu'il ne se trouue en fin que luy qui les doie  
 occuper, soit pour éuiter la persecution qu'il dit appréhender à vostre  
 occasion, soit pour la seureté des places, dont il pretend ne pouuoir  
 mal vſer, soit pour le bon ménage de vos affaires, & autres sembla-  
 bles illusions.

S'il veut chasser vos Ministres ou vos creatures d'auprès de vous, il  
 les marque tantost d'intelligence avec moy ou avec d'autres: tantost  
 de n'auoir pas assez de courage pour vous seruir au besoin à toutes  
 épreuues: vne autre fois de n'estre pas assez secrets en l'execution de  
 vos commandemens; & les ayant ainsi chasséz il en substitue d'au-  
 tres à sa deuotion, sous ombre de qualitez contraires.

Et sur tout il n'y a point de salut pour ceux qui se veulent approcher  
 de vous par d'autres voyes que par celles de sa mission & de sa depen-  
 dace, ny pour ceux qui ne luy sont pas complaisans, pour cōtribuer à  
 la diuision d'entre V. M. & moy, qu'il a fait naistre & qu'il cultiue sans  
 intermission par ses principaux loins, pour seruir à son accroissement.

Mon Cousin le Mareſchal d'Ornano, & mon frere le grand Prieur  
 pourroient bien iustifier ces veritez, s'ils reuenoient au monde; & ne  
 reste peut-estre personne qui les sçache si bien que moy, ainsi que ie  
 vous feray voir clairement és sujets où ie suis notoirement meslé (l'es-  
 tant presque occultement en tous) apres que ie vous auray fait re-  
 marquer ce que tout le monde sçait de ses establissemens singuliers

M. DC. XXXI  
L E T T R E  
E S C R I T T E A V  
R O Y P A R  
M O N S I E U R,  
&c.

à la ruïne de vos sujets & de vostre autorité Royale.

Qui ne sçait que pour s'emparer de BroUAGE il vous a donné des soupçons de mon Cousin le Marechal de S. Luc, & que par ce moyen il a fait passer à vostre Majesté pour vn grand seruice, de retirer cette place de ses mains, en le recompensant d'une charge de Marechal de France, & de trois cens mille liures tirez de vos finances, & que pour le prendre sous vne plus belle & specieuse apparence, il a interposé le nom de la Reyne Madame ma Mere, qui en cela ne pouuoit estre suspecte, mais qui en effet, non plus que vous, n'a iamais eu aucune autorité ny direction dans ladite place, laquelle, tant s'en faut, il tient comme son propre, & en fait l'une de ses Citadelles, avec de nouuelles fortifications qu'il y adjoute d'une dépense infinie que vous payez.

N'a-il pas encore recompensé le Havre de cinq ou sept cens mille liures prises de vos deniers, en ce compris le Marquisat de Grauille, encore qu'il feigne en auoir payé vne partie de son argent; outre Honfleur, qui fait vne autre partie de la recompense, quoy qu'il m'appartienne, vous donnant apprehension que ie misse vn des miens dedans, enquoy il vous faisoit croire qu'il vous rendoit vn seruice notable, de vous prendre le Havre, & m'oster Honfleur?

N'a-il pas encores trouué moyen de s'approprier le Pont de l'Arche, vacquant par la mort du Marechal d'Ornano, avec Ponthoife proche de Paris & sur vn mesme chemin?

N'a-il pas fait semblablement recompenser Brest, qui est l'un des plus importants Havres de la Bretagne, de cinq cens mil liures, prises aussi de vos finances, tirant de cette place par ce moyen vn ancien seruiteur notoirement fidelle, pour le l'approprier en fin?

Et pour se mettre en telle assiette, que le meilleur marché que vous en peussiez attendre, fust au moins de voir vn iour la France cantonnée, & luy maistre d'une des meilleures parties du Royaume.

Ne s'est-il pas encore emparé de la Rochelle, & de l'Isle de Rhé, en depoussedant par degrez celuy que vous y auiez mis de vostre main, qui l'auoit si genereusement defendue, & qui au iugemēt de toute la France est si fidelle à vostre personne & à vostre Estat, & mesme par vne voye si pleine d'effrōterie, que de faire au cōmencement arrester en vostre Cōseil de raser les fortifications de Ré, sous couleur que les estrangers s'en pourtoient saisir, combien qu'en effet ce ne fust qu'un pretexte, pour mettre dedans vne garnison à sa deuotion, & pour s'en rendre le maistre, comme l'euenement l'a monsté?

Enquoy il témoignoit de l'ors mesme aux plus grossiers quel estoit son dessein, & quant & quāt abusoit insolemmēt de vostre bonté, &

de la creance que vous auiez en ses conseils, de faire fortifier Oleron, tout proche & commandé de Broüage qui estoit à luy, & dont la fortification vous coustoit desia plus de dixhuiët cens mil liures, (sans comprendre celle de Broüage) au mesme temps qu'il faisoit resoudre de raser les fortifications des Isles voisines, pour le bien & la seureté de vostre Estat.

M. DC. XXXI.  
L E T T R E  
E S C R I T E A V  
R O Y P A R  
M O N S I E U R,  
&c.

De tout cela, considerez par quels moyens & combien puissamment il est estably en tous ces quartiers, d'auoir Broüage & Oleron fortifiez, Ré & la Rochelle, qui se peuuent remettre en moins de rien en l'estat qu'elles ont esté. Remarquez encore que par l'affiette de ces places il se peut rendre la France tributaire pour le trafic du sel, & posséder le principal reuenu du Royaume.

Loignez à cela Saumur, Angers, Amboise, & tous les lieux cy-dessus mentionnez qu'il tient en Bretagne & en Normandie, sçauoir Brest, le Havre, le Pont de l'Arche, & Ponthoisé : en sorte qu'il vient iusques aux portes de Paris, & iugez par là ce qu'il pretend faire, & en tout cas si ce n'est pas pour se rendre plus promptement & plus seurement dans ses places, s'il estoit surpris auant l'exécution entiere de son grand & principal dessein.

Mais pour monstrez que sa fin va bien plus auant que de vous enleuer seulement vne partie de vostre Estat, & que son intention est de l'enuahir tout entier : Remarquez comme il va par degrez à prendre de tous costez les principales adueuës du Royaume, & qu'outre celles que i'ay cottées cy-dessus, la Citadelle de Verdun estant comme à luy, & estant asséuré d'ailleurs de la Prouence, en recompensant mon Cousin le Duc de Guise, & de la generalité des Galeres, il tient toutes les clefs de la France en sa main.

Et sur tout considerez le grand establissement qu'il a vsuré, en s'emparent des deux principales Charges de vostre Estat, dont autresfois estoit composée celle des Maires du Palais, & quels moyens il a tenus pour y paruenir.

Qui ne sçait qu'il a fait supprimer l'Office d'Admiral, sous couleur d'espargner la grande despense qu'apporçoit la subsistance de cette charge, & de l'oster de la main d'un homme qui pouuoit, disoit-il, en abuser, ayant desia vne grande puissance d'ailleurs par ses biens, ses alliances, & un des principaux Gouvernemens qu'il possedoit : & que neantmoins ses vrayes intentions estoient bien contraires, sçauoir de la faire recompenser d'une somme immense de quatre vingts seize mil liures de rente sur le sel, dont l'on a chargé vos Gabelles, afin de restablir la charge sous son nom, avec un titre beaucoup plus eminent & plus absolu, & avec un accrois-

M. DC. XXXI.

L E T T R E  
E S C R I T T E A V  
R O Y P A R  
M O N S I E U R,  
&c.

ſement d'un bien plus grand nombre d'Officiers, & de ſe rendre maiftre en ſuitte d'une grande armée ſur mer, compoſée de quantité de vaiſſeaux, pour leſquels equiper il eſt en terme de tirer la pluſpart des canons de vos Arſenaux, ſi bien qu'il ne ſ'en trouuera preſque plus que dans ſes vaiſſeaux & dans ſes places, & par ce moyen ſe rendre non ſeulement independant de vous, mais ſe mettre en eſtat ſi puiſſant de vous nuire, que quand la France ſeroit auſſi floriffante qu'elle fut iamais, elle ne ſeroit pas capable en dix ans de faire vne armée aſſez forte pour s'oppoſer à la ſienne.

Qui ne ſçait que par ſemblables artifices il a vſurpé la charge de Conneſtable, ſous le titre de Generaliſſime de vos Armées: & que pour ſe mettre en poſſeſſion de cette charge, (ce qu'il ne pouuoit faire qu'en l'abſence de voſtre Majeſté & de moy) il nous chaffa tous deux de l'Armée de la Rochelle, moy premierement d'une forte, & vous plus couuertement d'une autre.

Sur quoy ie vous diray auant que paſſer oütre, que le premier deſſein qu'il a eu ſur le ſujet de la Rochelle & de l'Iſle de Ré, apres la deſcente des Anglois, eſtoit bien eſloigné de prendre cette ville, mais ſeulement de s'emparer de l'Iſle avec ſes forts, & de ruiner mon Couſin le Mareſchal de Toiras tout enſemble. Pour ce faire il vouloit que la place fuſt priſe, que mondit Couſin le Mareſchal y perriſt, & qu'eſtant rendu à voſtre Majeſté par la cōpoſition qui ſeroit faite avec l'Anglois, elle tombaſt entre ſes mains. Je ſçay les circonſtances de ce projet, & en eus le premier ſur les lieux des preuues tres-claires, entr'autres par le procedé de l'Eueſque de Mande ſon parent, qui trouuoit touſiours mille défaites dans le Conſeil ſur toutes les propoſitions qui ſe faiſoient pour le paſſage des viures, affectoit d'eſtre chargé ſeul des voyages qu'il falloir faire, & de tous les ordres qui eſtoient à donner ſur ce ſujet.

Mais cela eſtoit touſiours ſans fruit, & ne ſe faiſoit qu'afin de gagner temps, & cependant laiſſer prendre la place, comme de fait il fuſt arriué, ſi m'apperceuant de ſon deſſein, ie n'euffe pendant ſon abſence & à ſon inſceu enuoyé querir le ſieur Andouyn, qui le lendemain de ſon arriuée fit paſſer les barques au fort de ſainct Martin avec peu de difficulté, le meſme iour que les Anglois y deuoient entrer, ce qui euſt pû ſe faire auſſi facilement en pluſieurs occasions pendant deux mois auparauant, que le Cardinal le faiſoit iuger impoſſible, & qu'il dilayoit de iour à autre, pour arriuer en voſtre Armée incontînét apres que la place ſeroit entre les mains des Anglois.

Auſſi auoit-il ſi bien pris ſes meſures, qu'il ſe rendit à Saumur au temps que cela deuoit apparement arriuer, pour ſe trouuer auſſi toſt à la

à la Rochelle, traiter avec l'Anglois, & s'approprier l'Isle & les forteresses qui estoient dedans: mais les affaires ayans changé de face, & conséquemment ayant pris un autre cours, il s'est enparé de la place, par autre moyen que j'ay dit cy-dessus.

M. DC. XXXI.  
L E T T R E  
E S C R I T E A V  
R O Y P A R  
M O N S I E U R,  
&c.

De sorte que si vostre Majesté vouloit donner part de la prise de la Rochelle à quelque autre cause humaine qu'à sa vertu & à son courage, ce ne pourroit estre qu'à la générosité de mondit Cousin le Marechal de Toiras, & au favorable passage dudit sieur Andoin, & non à la seule bonne conduite du Cardinal, comme il l'a publié par tout à vostre exclusion; car tant s'en faut que cela soit, qu'il prouqua par sa procédure orgueilleuse la descente des Anglois dans l'Isle, sur ce qu'il prit au point d'honneur avec des menaces injurieuses le manquement d'une syllabe qu'il pretendoit estre obmise en la suscription d'une lettre qu'il receut du Bouquinghan: & apres leur descente, il n'eut autre pensée que de faire tomber l'Isle en ses mains, & ruiner mondit Cousin le Marechal de Toiras, comme ie viens de dire; vanité, ambition, & animosité bien extravagantes pour luy, mais bien dangereuses pour vous & pour vos sujets, puis qu'elles ont mis toute la fortune de la France en hazard, si Dieu n'y eust mis la main.

Ainsi vous voyez, MONSIEUR, que de la prise de ceste Ville (laquelle le Cardinal vous veut persuader & au public, estre due à son seul ministère,) vous n'en avez obligation qu'à Dieu, auquel seul appartient d'appliquer à sa gloire, & au salut des gens de bien, les intentions sinistres des méchans leurs ennemis, & qui tant en ceste occasion a peu seul donner quelque avantage à vostre Majesté & à l'Estat, de l'ambition criminelle d'un si mauvais homme, & si conjuré contre la France & contre les bons François, se réservant d'en arrester le cours en son temps, & de nous faire voir qu'elle doit son salut à sa seule conduite divine.

Et pour venir à ce qui s'est passé en Italie (où il y a eu encores une semblable vanité mêlée sur le sujet d'une autre Lettre que mon Oncle le Duc de Savoie luy écrivit, dont la suscription ne luy sembloit pas assez soumise:) Je vous diray qu'il a engagé la France aux affaires d'Italie, où la meilleure partie des hommes & des finances du Royaume a esté dissipée & perdue: Qu'au premier voyage de Suze il rompit le traité d'une paix très-avantageuse pour vous, que les sages souhaittoient aussi pour le bien de l'Estat; & qu'au second il empêcha encores l'exécution d'un pareil traité fait par mon Cousin le Marechal de Crequy. Tout

M. DC. XXXI.  
L E T T R E  
E S C R I T E A Y  
R O Y P A R  
M O N S I E U R  
&c.

cela afin de se mettre en possession paisible de la charge de Generalissime, s'y affermir, & acquerir toute autorité sur les gens de guerre : & sur tous les Officiers de la Couronne qu'il soubmit à sa charge, & pour prendre plus facilement les deniers de vos finances sous pretexte des dépenses immenses qu'il conuient faire dans les Armées, où il fait porter autant d'argent qu'il veut, & où il en dispose à sa discretion, sans que personne luy puisse plus contredire, le Surintendant des finances n'osant agir que par luy : Commettant d'ailleurs en la fonction de l'artillerie (où il se fait vne des grandes parties de la dépense) telles personnes qu'il luy plaist, apres auoir destitué l'Officier en titre : Et sur tout s'estant fait attribuer par ses lettres le pouuoir absolu de tirer directement les deniers de l'Espargne, & d'en disposer à sa volonté, avec toute autre autorité sans reserue, ce qui ne s'estoit point veu en France depuis les Maires du Palais.

De maniere qu'il possède auiourd'huy ceste charge de Generalissime, comme en titre nouueau de la Couronne, & en jouyt avec vn empire du tout absolu & independant, & avec des prerogatiues nouuelles & inouyes, que n'ont iamais eu les Connestables, ny mesmes les enfans de France, qui ont exercé semblables charges, mais seulement lesdits Maires du Palais qu'il prend pour ses exemplaires.

Qui est vne ambition prodigieuse, spécialement en vn homme de sa condition ; & d'autant plus audacieuse, qu'il s'en declare à cette heure ouuertement, non seulement par la reünion, & attribution de toutes les premieres & principales charges en sa personne, mais encores par assez d'autres actes : comme par vne genealogie qu'il a fait publier, ridicule en effet, & qui pourtant decouure son intention, où il se dit descendre de la Maison Royale.

Ce qu'il fait, afin que les peuples s'accoustument par degrez à trouuer moins estrange qu'il se vueille eleuer à la suprême dignité, comme ie m'aïseure qu'il sera assez entreprenant pour pretendre au premier iour le rang au dessus de vous-mesme, veu qu'il l'a desia vsurpé sur les Princes de vostre Sang, desquels l'on ne doit non plus diuiser vostre Majesté, qu'un chef ne peut estre separé de ses membres, pour subsister naturellement.

Et dés à present ne semble-il pas que le crime de leze-Majesté n'est plus d'attenter contre le Roy ou contre l'Estat ; mais que c'est de n'auoir pas vn zele & vne obeïssance auuegle pour toutes les volontez & les desseins du Cardinal de Richelieu ?

M. DC. XXXI.  
L E T T R E  
E C R I T E A V  
R O Y P A R  
M O N S I E U R,  
&c.

Cela est assez clair par les derniers emprisonnements & bannissements de vos Ministres Officiers de la Couronne, & d'autres de vos subjets, comme du Garde des Sceaux de Marillac, du Marechal son frere, du Marechal de Bassompierre, de l'Abbé de Foix, de la Princeesse de Conty, de ma sœur d'Elbeuf, de la Duchesse Doignano, & d'autres qu'il a déclaré publiquement auoir ainsi traittez, parce qu'ils faisoient contre son seruice. Je pourrois bien encores repeter icy l'exemple du sieur de Briançon, qu'il a fait emprisonner pour vous auoir seulement porté vne de mes Lettres, où il estoit parlé ouvertement de luy.

Encores auant ces derniers exemples, bien qu'il fist les mesmes violences en effet, sans forme ne figure de Iustice, c'estoit pourtant sous le pretexte de vostre seruice & des interets de l'Estat: Mais au iourd'huy qu'il les exerce ouvertement contre ceux qui ne le seruient pas à son gré, ou qui s'opposent à ses entreprises: Et sur tout (ô bon Dieu) en la personne de la Reyne Madame ma Mere, qu'il a fait publiquement emprisonner, pource qu'elle ne veut pas courir & approuuer ses mauuais desseins, comme le signifie en substance la Lettre qu'il a fait écrire souz vostre nom à tous les Parlemens & Villes de France. Quelqu'un peut-il douter qu'il ne porte ses interets, & ce qui concerne son seruice plus haut, & qu'il n'autorise ses volontez par des voyes de fait plus absolues, que s'il estoit desia Roy en tiltre?

Aussi a-il desormais d'autant moins à dissimuler, qu'outre ses grands establissemens sur mer & sur terre, ses places sont d'ailleurs pleines de l'argent comptant du Royaume: Veu mesme que depuis peu de mois il a fait conduire dans le Havre par l'Abbé de Bono vingt & vn mulets, la plus grande partie chargez d'or, & la moindre de viures, afin de n'auoir point besoin de passer par les hostelleries, avec quinze ou vingt de ses gardes, qui marchent sur les aisles pour les escorter, & n'est pas merueille qu'il ait en peu de temps tout l'argent de France, car d'un seul article, sçauoir de la marine, il tire tous les ans pour luy à son profit (outre la dépense qui s'y fait) plusieurs millions, & cela est aisé à iustifier par écrit.

Il est encores à remarquer sur ce poinct, que la dissipation de vos finances, telle pourtant qu'elle a reduit vostre Peuple à vne extreme necessité, ne vient pas seulement de la mauuaise administration, ny des dépenses faites en la guerre, & specialement en celle d'Italie, qui a coûté plus de cinquante millions, laquelle il a entreprise pour sa vanité, son ambition & son interest, au détrimet de la France, comme j'ay dit; mais elle prouient aussi de ce qu'il a voulu

M. DC. XXXI.  
L E T T R E  
E S C R I T E A V  
R O Y P A R  
M O N S I E U R,  
&c.

exprés appauvrir l'Estat par tributs, imposts, & dépenses excessiues d'un costé, & de l'autre se rendre puissant par l'amas qu'il fait de tout l'argent, afin qu'au point de l'exécution de son entreprise tout soit tellement abbatu, & luy si fort, que rien ne soit capable de luy contredire.

Et il y a belle apparence de vouloir sur ce sujet charger les miens de reproches à sa décharge, ainsi qu'il a fait par les Lettres enuoyées aux Compagnies Souueraines, & qui courent dans le public, déclarant que ie leur ay fait donner depuis peu beaucoup de bien-faits, d'argent & d'honneurs. Il est vray que sans que ie vous l'aye demandé, ny eux aussi, l'un a receu de vostre Majesté vne charge de President pour vingt-cinq mil escus, & l'autre soixante & quinze mil escus pour acheter vne terre; Voilà en quoy consiste l'excez de ses bien-faits, qui chargent si fort vos finances, dont ie ne laisse pas d'estre tres-obligé à vostre Majesté. Et pourtant ie prens en témoin mon Cousin le Cardinal de la Valette, & Monsieur le Marquis de Ramboüillet, si ce n'est pas le Cardinal de Richelieu qui a voulu absolument, que les miens receussent ces gratifications, qu'ils ne vouloient non plus accepter que ce qui leur fut offert à Nancy, disant luy que s'ils les refusoient, le public ne pourroit croire son accommodement avec moy; & cependant ie decouure à ceste heure que ce n'estoit que pour tirer aduantage dans le monde à mon dommage, des apparences d'une telle réconciliation, & me mettre ( moy qui procedois avec sincerité ) hors de défiance de luy, pendant qu'il prendroit son temps, pour m'arrester avec la Reyne Madame ma Mere.

Et apres tout, si cela vous contente, sert au public, & peut exciter le Cardinal par leur exemple à quitter seulement la moindre partie de ce qu'il tient du vostre, ie suis prest de faire rendre aux miens ce qu'ils ont receu: Mais ie leur defends bien, & à tous ceux qui m'approcheront cy-apres, de suyure iamais l'exemple des moindres trahisons qu'il a pratiquées, premierement contre la Reyne Madame ma Mere, & depuis contre vous, pour posséder tout ce qu'il a de biens & de dignitez. Je ne crois pas qu'il y ait quasi personne qui sçache qu'il est Cardinal, qui ne sçache aussi par quels moyens il a obtenu sa nomination, & qu'ayant esté banny hors du Royaume, pour auoir donné de mauuais conseils au feu Marechal d'Encre (qui n'estoit pas méchant de son naturel) l'on ne luy permit de rapprocher près de la Reyne Madame ma Mere, que sur la promesse qu'il fit de la tromper, en quoy seulement il a gardé sa parole. Et si vostre Majesté sçauoit ce qui s'est passé sur ce sujet, il ne seroit pas possible qu'elle peust iamais prendre confiance en luy.



Mais pour reuenir à ce qui est de plus important, après vous auoir remarqué ses establissemens, en places, en charges, & en argent, ie vous vay faire voir, ainsi que j'ay proposé cy-deuant, comment & pourquoy il a fait naistre la diuision entre vostre Majesté & moy, pour vous surprendre & s'establi; & comme estimant que la principale force de son intrigue consistoit en ceste discorde, il n'a rien obmis pour déguiser, introduire & establi ce monstre parmy nous.

Pour vous représenter donc ce point en détail, ie vous diray qu'il a commencé de vous donner ombrage de ceux qui estoient près de ma personne, qu'il vous a figurez gens ambitieux, aides de commander sous mon nom, & pour ce faire desircux de me porter à de grands & notables emplois, afin de m'éleuer en autorité, & de me faire enfin secoier le joug.

Et pour auoir matiere dequoy vous les faire iuger tels, ie vous decouuriray vne fourbe qu'il fit entre autres, c'est qu'il enuoya vn iour le Pere Ioseph vers mon Cousin le Marechal d'Ornano, pour luy donner auis comme à son bon amy, qu'il estoit à propos de me faire demander le commandement de l'Armée, lors que mon Cousin le Marechal de Temines fut enuoyé à la Rochelle : Qu'il me falloit pretendre cet employ avec fermeté, sans me rebuter d'vn ny de deux refus, afin que le Cardinal eust lieu de me seruir en ceste occasion, comme il desiroit, & qu'il estimoit le pouuoir faire.

Ie vous laisse à penser à quelle fin il le suscita pour me faire faire ceste demande, & quelles interpretations il y apporta près de vostre Majesté, car cela est de vostre science : mais ie sçay bien qu'il y donna de sinistres inductions, en vous conseillant de me la refuser, & que cet office frauduleux auoit esté rendu pour l'appliquer à cet effet.

Il vous fit donc par tel artifice & autres semblables, dépeindre le Marechal comme le chef des miens, homme dangereux, intéressé de m'éleuer à vostre preiudice pour sa fortune : homme attaché à ceux de qui vous pouuiez auoir la défiance. Bref par diuerses voyes obscures, il le rendit si noir, si ennemy de vostre conseruation, & vous fit le peril si grand & si present, que vous ne pouuiez pas estimer auoir rien de si important pour vostre seureté que de le faire ar-  
rester.

Et neantmoins ie suis obligé de iurer à vostre Majesté, que le Marechal d'Ornano auoit le cœur bien éloigné de ces sentimens, & qu'au contraire le plus grand crime qu'il eust commis, estoit de ne s'estre pas voulu déuouer au Cardinal, mais d'auoir eu pensée de prendre intelligence, & me la donner avec vous directement par les

M. DC. XXXL  
L E T T R E  
E S C R I T E A V  
R O Y P A R  
M O N S I E U R,  
&c.

voyes des vostres, ( vous sçauiez quels ils estoient lors ) d'auoir voulu vous reſerer ſes actions, & non pas à luy, & en vn mot eſtre voſtre Creature, & non pas la ſienne, qui eſt vn crime irremiſſible à ſon regard.

Done pour acheuer la ruine dudit Mareſchal dans voſtre eſprit, il fit en ſorte à Fontainebleau, que le meſme Pere Ioseph & Dandilly luy perſuaderent qu'il eſtoit temps que i'euſſe cognoiſſance des affaires, que ie deuois pretendre l'entree dans voſtre Conſeil, & qu'elle ne me pouuoit eſtre reſuſee; ce qu'il fit pour vous porter à eroire que le Mareſchal vouloit auſſi auoir part au Miniſtere, & par là entreprendre ſur le gouvernement, & ainſi vous imprimant la crainte des effets preſſans de ſon ambition, vous faire en meſme temps reſoudre de l'emprisonner, tandis que par l'entremiſe d'vne perſonne de qualite, qui eſt encores dans voſtre Cour ( qu'il trompoit auſſi bien que le Mareſchal ) il luy faiſoit porter des aſſurances nouuelles de ſon amitie, avec paioles qu'il n'auoit rien à craindre.

Et pour colorer dans le monde ceſte detention, & perſuader qu'il y auoit vne grande cabale formee, & vn grand nombre de complices: il fit en meſme iour auſſi arreſter ſes freres, & les Sieurs de Chaudbonne, Modenne, & Deagen, tous innocens, eomme l'on a veu: mais la verite eſt que ſon deſſein principal fut par ee conſeil de fonder la creance qu'il vouloit eſtablir dans voſtre eſprit, que vous auiez à vous prendre garde de moy, & reciproquement mettre apprehenſion dans le mien d'vn peril euident pour ma perſonne, ſur les deſiances que vous temoigneriez auoir de moy.

Après auoir iecté ces fondemens, il vous fit croire qu'il eſtoit ſeul neceſſaire pour entreprendre avec vous l'ouurage de voſtre conſervation: ſeul capable de vous donner des conſeils aſſez forts & genereux: ſeul aſſez hardy pour s'oppoſer à tous vos ennemis; & ſeul aſſez audacieux pour m'offenſer outrageuſement par vne action ſi violente & ſi iniurieuſe, qu'elle le rendoit irrecconciliable avec moy. Par ce moyen il reſtraignit d'abord voſtre conſiance à luy ſeul, & vous en fit exclurre vos principaux Miniſtres, & vos aſſidez ſeruiteurs, & fit ſubſtituer ſes creatures en leurs places.

Ce qui ſe paſſa ſur le congé donné au Chancelier Haligre le iuſtificaſſe aſſez: car l'on impoſa, ainſi que j'ay ſçeu depuis, à ce bon homme, qu'il m'auoit iuré de n'auoir iamais participé à ce conſeil, ſoit qu'il l'improuaſt, ſoit qu'il euſt apprehenſion de moy; cependant ie ne croy pas que rien de ſemblable ait eſté dans ſa penſée, & ſçay bien qu'il ne m'a iamais tenu ce langage.

Ie ne corte point les autres qu'il a éloignez de vous par meſmes

impostures, ny ceux qu'il en a approchez par ses manieres captieuses, ie vous les laisse à penser, ny ne parle point de ceux qu'il vouloit deslors glisser dans ma confiance : ie diray seulement, que si Dieu ne m'en eust fait decouvrir quelques-vns, pour y mettre ordre de bonne heure, ie ne serois pas peut-estre aux termes de vous donner ces aduis ; il m'eust encores fait beaucoup plus de graces, s'il eust permis que i'eusse aussi bien recogneu l'employ qu'il donnoit à Chalais près de moy.

C'est chose estrange que le Cardinal suborna ce pauvre ieune Gentilhomme, par l'esperance qu'il luy faisoit donner de grands auantages, afin qu'il le seruist près de moy par le moyen de l'accez & de la familiarité que ie luy donnois, & le seruice qu'il demandoit de luy entre autres estoit de me faire diueres propositions pour sortir de la Cour afin de me surprendre, estimant que ie serois lors fort capable de suyure ceste fausse adresse, & fort susceptible de ses conseils, pour tirer ledit Marechal hors de peine.

L'ordre qu'il auoit donné à Chalais estoit d'aller en suite rendre compte à vostre Majesté des consentemens que i'apporterois à ses propositions ; ce qu'il practiqua fidellement pour le Cardinal, & infidellement pour moy iusques à Blois, où il changea de volonté à son mal-heur.

Dieu sçait si Chalais dans ses relations manquoit à vous dépeindre les dispositions qu'il disoit trouuer dans mon esprit, avec toutes les plus viues couleurs qu'il pouuoit, afin de rendre son employ plus important, plus necessaire & plus agreable au Cardinal. Dieu sçait aussi comme le Cardinal y donnoit la dernière main avec art, luy qui n'auoit inuenté ceste malice que pour autoriser ce qu'il vouloit vous imprimer dans l'esprit, des factions & des cabales dudit Marechal & de moy, & pour vous faire croire par ce mien desir de retraite, que ie tenois le Marechal en danger, cōme estant luy & moy en fau-te, & que c'estoit la suite de nos cōmunes deliberations. Ainsi par ceste procedure déloyale & criminelle, il vous faisoit passer pour vn signalé seruite, le premier crime de la detention inuuste dudit Marechal.

Voila l'village auquel fut destiné l'office de Chalais, & le seruite que le Cardinal en tira, iusqu'à la prison de mes freres de Vendosme : Apres laquelle voyant qu'il n'agissoit plus tant à son gré que de coultume, il luy dressa le piege où il est tombé, se resolut de luy faire faire son procez, & de le faire mourir, pour en tirer diuers auantages. Le premier, de l'oster du monde, comme on dit que c'est sa coustume de se défaire de ceux qu'il a employez à l'exécution de ses meschantes inuentions, de peur qu'ils ne

M. DC. XXXI.  
L E T T R E  
E C R I T E A V  
R O Y P A R  
M O N S I E U R,  
&c.

M. DC. XXXI.

L E T T R E

E C R I T E A V

R O Y P A R

M O N S I E U R ,

&amp;c.

reueulent ses crimes. Le second, de fortifier dans vostre esprit la creance qu'il vous auoit voulu donner que j'auois des cabales; le troisiéme de me faire passer dans le monde pour vn factieux; & le quatriéme pour se mettre à couuert de ses calomnies.

Mais comme s'il eust laissé aller le cours de la Iustice sans qu'il s'en fust meslé, & qu'il n'eust point disposé Chalais par artifice à parler deuant les Iuges suiuant son intention, le contraire de ce qu'il auoit proietté fust arriué. Il corrompit premierement des témoins, & Louuigny entre autres, ( qui estoit vne pratique bien infame ) pour deposer faux contre Chalais, & en outre il l'alla bien des fois visiter en habit déguisé dans la prison, tantost seul, tantost avec quelques-vns des plus confidens amis de Chalais, pour rassurer son esprit, & luy faire croire qu'il le vouloit obliger.

Ses visites & ses conferences alloient en substance à deux fins; l'vne pour l'empeschier de dire la verité, & de decourir en Iustice que le Cardinal estoit auteur de toutes les propositions que Chalais m'auoit faites pour sortir de la Cour; l'autre pour le porter à dire deuant les Iuges qu'il y auoit vne grande cabale formée dans l'Estat, dont i'estois le chef, & d'en inuenter & déduire des faits particuliers, esquels il declareroit auoir agy par mon ordre.

Pour le disposer à cela, il luy protestoit qu'il estoit tousiours son amy cordial, pleuroit artificieusement avec luy, luy juroit sur les Euangiles qu'il le tireroit de peine: & luy faisoit entendre que pour luy donner lieu de ce faire, il falloit necessairement qu'il parlât contre moy: que tant plus il me chargeroit, tant plus il luy donneroit moyen de se seruir vers vostre Majesté: pource que vous estimeriez auoir receu de luy vn seruice d'autant plus notable par ses declarations, que la faction paroistroit auoir esté grande.

Que s'il se conduisoit ainsi par son conseil, il luy promettoit sur sa foy de Prestre, de luy faire donner sa grace, quelque condamnation qui interuint contre luy, dont il ne se deuoit point estonner: qu'il luy répondoit de sa vie sur la sienne: & que sa volonté estoit de se seruir de luy plus que iamais, apres qu'il seroit sorty de peine, & de luy faire tirer plus de biens & d'honneurs de vostre Majesté, qu'il n'en auoit peu esperer auparauant.

Ainsi il entreteint & fit entretenir ce pauvre miserable de ces illusions & autres semblables, iusques à ce qu'il fut iugé, & mesme iusqu'à ce qu'il fut sur l'échafaut, tant il auoit peur qu'il se retraist à temps, & qu'il ne changeast ce qu'il auoit dit deuant les Iuges: mais en fin le pauvre Chalais voyant que sa grace ne venoit point, & qu'il estoit prest à mourir, s'écria plusieurs fois, ha traistre

Cardinal!

Cardinal! ta méchanceté & ta perfidie m'ont mis où ie suis: & de tout cela i'en ay la preuve claire & euidente.

Encores si la chose fust demeurée en ces termes, & qu'il n'eust rien fait de pis pour son aduancement à mon dommage: s'il se fust contenté de sacrifier à son ambition la tendresse que vous auiez pour vne personne qui vous est si proche comme i'ay l'honneur d'estre, par ses suppositions de cabales & de brouilleries qu'il vous persuadoit que ie faisois: mais son intention tendoit bien plus auant (ô execrable pensée!) & alloit, iusques à vous faire croire que i'auois entrepris d'attenter à vostre Personne, & en ce faisant me ruiner irreparablement dans vostre esprit.

Quelqu'un peut-il douter qu'il n'ait eue ce dessein contre moy, apres auoir veu ce qui se passa sur le poinct de l'exécution de Chalais; & en outre ce qui s'est fait peu auparauant la mort de mon frere le grand Prieur. Pour le premiet, ne corrompit-il pas encore le mesme Louuigny, pour le faire dire à mon cousin le Duc de Retz, & à trois ou quatre autres des grands de vostre Cour, que l'on ne deuoit pas trouuer estrange si vous ne pardonniez point à Chalais, puis qu'il auoit esté si scelerat que de vouloir attenter à vostre Personne par intelligence avec moy, qui deuois estre à la porte de vostre Chambre, pour soustenir & autoriser ce parricide.

Est-il rien de si euident que le Cardinal ayt esté auteur de ce discours, puis que Louuigny estoit à luy, n'agissoit que par son mouuement & par son ordre, estoit tous les iours dans vostre Cabinet, où il luy auoit donné l'entrée & la creance.

Est-il rien de si palpable que par l'entremise de ce méchant il fit semer ce bruit du viuant de Chalais, afin de luy donner plus de force, & pourtant sur le poinct de sa mort, afin que ie n'en peusse estre aduerty, ny par consequent me iustifier auparauant qu'il fust hors du monde, & qu'ainsi il me fust impossible d'euitter l'effet de cette calomnie, qui ne pouuoit estre clairement auerée, Chalais n'estant plus viuant, ou au moins en sorte qu'il n'en restast tousiours dans l'opinion des hommes & dans vostre cœur vne impression dangereuse pour moy.

Et de fait, si Dieu, qui deteste ces execrables calomnies, & protege l'innocence, n'eust fait venir soudainement ce bruit aux oreilles de mes principaux Ministres, qui s'opposèrent à l'exécution de Chalais, iusques à ce qu'il eust esté ouy en presence de Louuigny sur ce fait, ensemble ceux auxquels il s'estoit adressé pour cette supposition: si dis-je les miens n'eussent fait grande instance pour éclaircir

M. DC. XXXI.  
L E T T R E  
E S C R I T E A V  
R O Y P A R  
M O N S I E U R ,  
& C.

cette affaire à ma décharge auant sa mort, nonobstant les artifices du Cardinal, qui ne peurent auoir assez de force, parce qu'il n'osa pas se declarer ouuertement pour l'empêcher, & que d'ailleurs s'estant absenté ce iour là artificieusement, suiuant sa coutume en semblables occasions, il ne peut appliquer ses fourbes avec tant d'efficace, il eust esté impossible à iamais de me iustifier de cette calomnie atroce dont il estoit auteur.

L'interrogatoire de Louuigny faite vne heure auparauant l'exécution de Chalais, suffiroit pour faire recognoistre la calomnie du Cardinal, puis que deuant les Iuges où presidoit Monsieur le Garde des Sceaux, il fut tellement surpris, qu'il ne pût dire autre chose, sinon qu'estant à la chasse derriere vn buisson, il auoit ouy dire à des gens vestus de gris, qu'il ne cognoissoit point, ce qu'il auoit rapporté à ceux de vostre Cour.

Deffaire purement friuole, recherchée pour excuser le bras qui frappoit le coup, & couvrir la personne qui faisoit l'iniure, mais en verité trop legere pour satisfaire & arrester les Iuges, s'ils eussent osé penetrer iusques à la source d'une si maudite inuention. Or voyons si la fuite ne le découure point encore plus euidentement, qu'eust peu faire la confession de Louuigny, complice du Cardinal.

Après que Louuigny eut fait cette declaration en Iustice, si foible pour vn sujet de telle importance, qu'elle rendoit la calomnie comme prouuée pour son regard; Où fut sa fuite? Où sa retraite? quel fut son chastiment? mesme sur mes iustes & instantes poursuites. Sa fuite ne fut pas en pays estrange ou incongneu, mais à Nantes, où estoit vostre Majesté. Sa retraite ne fut point vers vn Prince ennemy de cette Couronne, mais dans vostre Cour: i'adiouste dans vostre Cabinet. Son chastiment ne fut point le supplice des criminels de leze Majeste, mais les graces & les faueurs qu'il receuoit de vostre secret, & de vostre confiance par l'autorité du Cardinal.

Deformité estrange, les autres l'appellent scandale effroyable, qui dura iusqu'à ce que le Cardinal recognoissant qu'on commençoit à s'appercevoir par trop de l'intelligence qui estoit entre luy & ce méchant, que m'estant retiré à Chateaubriand, i'allois faire éclater l'affaire, voyant que l'on ne m'en faisoit nulle raison, que si cela arriuoit, Louuigny le chargeroit infalliblement pour sa feuteré; & desirant d'ailleurs le mettre à couuert de mes iustes ressentimens, il le fit conduire au Chateau d'Ansenis, où il fut traité comme son amy, & comme personne qu'il prenoit en

sa protection: Et quelques mois apres il le fit sortir en plain iour tout publiquement, au mesme temps qu'il veid que ie sollicitois vostre Majesté par mes seruantes prieres, de renuoyer Louuigny au Parlement de Paris, pour luy faire son procès. Force gens dignes de foy, que ie nommeray en temps & lieu, scauent & ont rapporté, que le Cardinal a recompensé Louuigny de ce criminel office qu'il luy auoit rendu, luy a tousiours couuettement fait du bien; & toutesfois que n'estant pas si tost hors de peine qu'il luy auoit fait esperer, il murmueroit contre luy par interuales, disant qu'apres l'auoir attiré dans vn boubier, il tardoit trop à l'en faire sortir.

Est-il donc loisible de reuoker en doute que ce detestable ne fust à luy, & ne luy seruist d'organe, apres auoir veu sa procedure, sa détention, & son euasion? Helas! il y a bien à dire, que ceux qui ont esté pris pour n'auoir voulu consentir aux tentations du Cardinal, & esté ministres & complices de ses crimes, trouuent moyen de sortir des lieux où il les enferme: les prisons sont des sepulchres, pour y enseuelir vos vrayz seruiteurs, & des theatres pour y supplicier mes martyrs.

Et pour venir à ce qui est de mon frere le grand Prieur, la procedure du Cardinal est encores aussi noire & execrable; car voyant apres la prise du Marechal d'Ornano & autres susdits, que mô frere le grand Prieur ne seroit point à luy, qu'il ne l'auoit peu corrompre contre moy, bien qu'il y eust fait tous ses efforts: ie le puis bien scauoir qu'il estoit homme de bien, genereux, affectionné à vos interests, & à ceux de vostre Estat, & dans ma confiance; Il ne determina pas seulement de s'en défaire, & ne se contenta pas, pour donner couleur à sa détention, & rendre sa Moisson plus grasse par la vacance du Gouuernement de Bretagne, où il prepare vn des principaux sieges de son Empire, de feindre que son frere & luy auoient des desleins sur cette Prouince, & de les faire arrester tous deux sur ce sujet: mais encore il voulut faire seruir le desastre de mon frere le grand Prieur, à fortifier les soupçons d'entreprises sur vostre Majesté, qu'il auoit glissez & cultiuez dans vostre esprit par la supposition de Louuigny, comme la suite le témoigne.

Il fit donc sollicitet instamment, & exciter mes deux freres de Vendosme par de vaines esperances qu'il leur donnoit, de prendre vne Abolition: en quoy il auoit deux intentions, l'vne de couurir l'injustice de leur Prison, & l'autre de faire croire qu'ils estoient coupables des crimes dont il les auoit preuenus vers vous, entre lesquels le principal estoit celuy qu'il auoit supposé à mon frere le grand Prieur, & qu'il qualifioit en secret à vostre Majesté:

Vu ij

M. DC. XXXL  
L E T T R E  
E S C R I T E A V  
R O Y P A R  
M O N S I E U R,  
&c.

M. DC. XXXI.

L E T T R E  
E S C R I T E A V  
R O Y P A R  
M O N S I E U R ,  
& C.

(ô abominable calomnie!) vn attentat à vostre personne, afin de m'enueloppez indirectement dans cette accusation, à cause de la confiance qui estoit entre luy & moy: ainsi me rendre irreconciliable dans vostre Ame, & faire d'un mesme coup perir mon frere le grand Prieur & moy successiuellement, par cette supposition fabriquée contre luy pour nostre commune ruine.

Quelle charité d'Ecclesiastique, de vouloir allumer vne si mortelle discorde entre des freres, & des freres d'une telle condition, qui tire à sa suite tant de consequences?

Et comme il veid que l'un ny l'autre ne vouloient point prendre d'abolition, & qu'il eût perdu toute esperance de le persuader à mon frere le grand Prieur: le peut-il rien imaginer de plus malin que ce qu'il alla tramer en suite, pour falsifier d'autres apparences & d'autres presomptions de cette accusation secrette, & spécialement que d'auoir fait ouyr à l'insceu dudit grand Prieur, quelques iours auant sa mort, vn sien Secretaire qu'il auoit corrompu contre luy, & auquel il auoit suggeré de le charger sur cét attentat supposé, & incontinent apres l'auoir fait disparoistre.

Est-il rien si apparent, que c'estoit pour laisser vne profonde impression dece venin dans vostre esprit, contre mon frere le grand Prieur, & consequemment contre moy, parce qu'il estoit mon confident, ainsi que ie viens de dire.

Et pource que dans l'ordre qu'il auoit donné en partant de Paris, qu'au poinct mesme de la mort de mon frere le grand Prieur, route conference, & toutes sortes de secours luy fussent déniez; Il n'auoit pas osé, sans faire tout reuolter contre luy iusques aux elemens, defendre précisément qu'on luy accordast vn Confesseur, ioint que la Reyne Madame ma Mere, qui gouernoit en vostre absence, n'eust pas en cela suiuy sa disposition; Il a fait changer méchamment ce que le Confesseur, personne de probité exemplaire, a rapporté de ses dernieres paroles.

Car au lieu qu'il declara en expirant, que le seul regret qu'il auoit de quitter le monde estoit d'en sortir en vostre disgrâce, & sa seule consolation de ne l'auoir iamais attirée sur luy par aucunes de ses actions, ny de ses pensées, il a fait supposer que le grand Prieur auoit dit qu'il n'auoit pas eu dessein d'attrener à vostre Personne, afin qu'il y eust lieu de faire cettere reflection sur ses paroles, qu'il scauoit donc auoir donné sujet d'en estre soupçonné, puis qu'il faisoit vne telle declaration de son mouuement, sans y estre prouué par aucune accusation precedente autre que de sa conscience.

Fausseté insigne, & inuentée pour mettre le comble à cette ca-



l'omnie, mais qui en aggrave d'autant plus le crime, qu'il est hors d'exemple qu'une telle pensée soit jamais entrée dans l'ame d'un Prestre, Prestre inhumain & peruers, pour ne dire pas scelerat & impie, qui trahissant son ordre & sa vocation, a introduit dans le Ministère la perfidie, la cruauté, & la violence, au lieu de confesser & accroître la bonne foy, la clemence & l'équité : Et qui étant spécialement obligé par les devoirs de la profession de fortifier les loix pour la protection des innocens, & temperer leur séuerité pour adoucir les peines des coupables, ne s'est appliqué qu'à faire supposer des crimes contre les bons, corrompre de faux témoins en leur absence, supprimer ou falsifier tout ce qui pouuoit servir à faire paroître leur innocence, & finalement armer la puissance absolue contre l'autorité légitime de la Justice, pour confondre tous ceux qui estoient capables de nuire à ses desseins pernicieux, en seruant vostre Majesté & leur Patrie.

Et pour le genre de la mort de mon frere le grand Prieur, aussi bien que de mondit Cousin le Marechal d'Ornano : i'en remercie à Dieu la vengeance de bon cœur, sans en parler, non plus que de celle du pauvre Fencan, duquel l'on dit qu'il s'est défait, pource qu'il auoit tant manié de ses affaires, qu'il ne pouuoit estre en sécurité de ce costé là, que cet homme ne fust hors du monde.

Le plus grand déplaisir que m'ait apporté la mort de ces innocens, c'est qu'elle a fait tort à la reputation de V. M. d'autant qu'en effet vostre nom a seruy pour couvrir & autoriser ces actions purement violentes, puis qu'il n'a paru aucun Ministre de Justice, pour faire le procez ou l'exécution.

Aussi ne doit-on pas s'imaginer que le Cardinal eust peu trouuer quelqu'un entre les hommes pour un tel office, mais seulement entre les démons, encore n'a-ce peu estre que celui qui marche dans les tenebres.

Et quant à V. M. il est tres-vray qu'elle a la conscience trop bonne, pour auoir iamais eu pensée de participer à la moindre de ces iniustices noires qui font trembler les bons François, de s'abuser par le présentiment qu'ils ont de quelque iugement d'en haut, sur le gouvernement d'un tel Ministre : Quoy que le bon Pere Ioseph qu'il tient à sa suite, dont il deçoit la simplicité religieuse, & auquel il promet un bonnet de Cardinal pour sa recompense, publie par rout que le Cardinal de Richelieu a des reuelations du Ciel, & par ce moyen qu'il voit les desseins de Dieu sur la Frâce, & les choses futures sur la terre : tout le monde croit assez qu'il a sceu à point nommé la fin de ceux dont ie viens de parler presentement, & de quelques autres sembla-

M. DC. XXXI  
L E T T R E  
E S C R I T E A V  
R O Y P A R  
M O N S I E U R ,  
&c.

bles: & pour cela qu'il n'a pas eu besoin de consulter les destinées; Dieu nous garde vn iour vous & moy de ses propheties.

Ie vous ay voulu exprés estendre & particulariser ce poinct, Monseigneur, parce que ie voy qu'il continuë tousiours dans le mesme style, & se sert des mesmes artifices pour mettre la dernière main à son œuvre, afin que vous y preniez garde. La détention de la Reïne Madame ma Mere me le fait bien voir: car il ne me peut tomber en l'imagination, qu'il ait pû faire consentir vostre Majesté à vne si dure action, & qui blesse tellement le regard public, sans qu'il vous ayt rendu sa personne odieuse par semblables calomnies que son malin esprit aura fabriquées.

Ie le recognois encore par l'expulsion du sieur de Besme hors de S. Disier, où i'ay autresfois logé, auant que de me retirer en Lorraine, en ce qu'il veut de là vous faire tirer des inductions qu'il a intelligence avec moy: ce qui est tres-faux.

Ie le vois aussi par la capture hors de propos du sieur Tydesquin, l'un de mes ordinaires, au retour d'un voyage de Lorraine, où il estoit allé voir sa femme: ce qui ne peut auoir esté fait, que pour donner des apparences que ie traite & cabale contre vostre seruice, avec les Princes estrangers: Et cependant il se trouuera tres-vray, s'il est mis en iustice dans le Parlement: (comme ie vous en prie) que c'est vne pure calomnie premeditée & supposée contre moy; qu'il n'a iamais porté à Monsieur le Duc de Lorraine mon frere, que des complimens & des lettres de ciuilité de ma part, & qu'il ne m'en apporte de la sienne que de semblables.

Ioinct aussi que i'ay fait voir par effet pendant mon administration dans Paris en vostre absence, que ie n'auois amitié avec Monsieur le Duc de Lorraine, que pour seruir l'Estat, comme il a paru par les aduantages qu'il en a receus en cette saison, veu qu'à ma priere luy seul a arresté vne grande Armée d'Allemands qui venoit fondre sur la France, à laquelle il estoit lors impossible de resister; & ce seul poinct, qui est cogneu à V.M. aussi bien qu'à tous ceux qui estoient appelez au Conseil à Paris, est suffisant pour justifier mes intentions.

Ie voy de plus qu'il employe de nouueaux artifices, bien que semblables à ceux que i'ay cy-dessus cottez, pour tromper V.M. & le public tout ensemble, par les Lettres qu'il a fait écrire aux villes, aux Compagnies Souueraines, & aux Gouverneurs des Prouinces, depuis la détention de la Reyne Madame ma Mere, afin de la faire passer pour factieuse, & couurir le crime qu'il a commis en la faisant emprisonner.

Je le recognois aussi par la supposition des faits qu'il a inserez dans la dernière déclaration faite à Dijon, & par les Commisaires qu'il a fait deputer contre ceux qui m'ont receu dans leurs Maisons, ce que ie vous diray en passant, ne pouvoir regarder que mon Cousin le Duc de Bellegarde, pour signifier que ie faisois quelque cabale avec luy dans la Bourgongne. Et cependant vous avez trouvé la même obéissance dans la Maison à vostre venue, que dans toutes les autres villes de son Gouvernement, où ie n'ay pas seulement entré pour le respect que mondit Cousin de Bellegarde, aussi bien que moy, a porté aux ordres qui avoient esté enuoyez de vostre part : Mais sur tout ce qui est de plus estrange en cette dernière déclaration, c'est qu'il me veut faire passer pour coupable, & les miens en consequence des crimes qu'il a commis, dont il importe que ie me iustifie.

Il m'accuse premièrement d'avoir abandonné la charge que j'avois à Suze de General de vostre Armée, comme si toute la France n'estoit pas témoin que c'est luy qui me l'a ostée, & qu'il s'en est emparé absolument en cette occasion : Que voyant combien ma présence luy nuisoit à ce faire, il employa toutes sortes de finesses pour m'empêcher de suivre vostre Majesté en ce voyage : Que nonobstant cela m'estant acheminé, & luy me sçachant à deux journées proche de vostre Armée, il suscita le renvoy de Madame la Princesse Marie, afin de m'obliger par ce moyen de retourner à Paris, de m'opposer à son parlement, & tomber par cette opposition en rupture avec la Reyne Madame ma Mere : Qu'il a déclaré publiquement l'animosité qu'il portoit à mon Cousin le Cardinal de Berule, pour n'avoir pas, suivant son intention, poussé cet affaire entre elle & moy iusques au bout, mais au contraire, de nous avoir charitablement reconciliez, qui fut vn office bien favorable pour moy, mais bien funeste pour luy, puis qu'il mourut si tost apres.

Et tout cela fut iugé si clairement venir du Cardinal de Richelieu, que les plus grossiers reconnurent par ce procédé, ce qui avoit iusques alors esté decouvert seulement par les clair-voyans de la Cour, qu'il estoit auteur de toute la contention qui avoit éclaté entre la Reyne Madame ma Mere & moy, dès le commencement de ce sujet : & qu'un des objets principaux estoit de nous diviser, pour en tirer divers avantages.

Il n'y a donc non plus d'apparence de dire qu'il ne soit pas cause que ie n'aye exercé la charge de General de vostre Armée à Suze, que de douter qu'il ne sç soit fait Generalissime.

M. DC. XXXI.  
L E T T R E  
E S C R I T E A V  
R O Y P A R  
M O N S I E U R,  
& C.

Quant à l'autte faute dont il m'accuſe, d'eſtre ſorty de voſtre Royaume pour aller en Lorraine, il eſt certain qu'il en eſt pareillement coupable, puis qu'après m'auoir empêché d'aller à Suſe en la ſorte que ie viens de dite; m'eſtant retiré à Orleans dans ma Maiſon, où voſtre Majeſté m'auoit mandé qu'elle trouuoit bon que i'allaiſſe, il me fit menaſſer par le ieune Baurru ſon confident, qui m'apporta des lettres de voſtre part, & de la ſienne, que ſi ie le faiſchois il feroit que voſtre Majeſté au retour de ſon voyage me mettroit en lieu où ie paſſerois mal mon temps.

Et cela eſt ſi vray, que ie m'en plaignis deſlors à la Reyne Madame ma Mere, & à mondit Couſin le Cardinal de Berule, qui luy manderent. Ie le declaray encores à mon Couſin le Cardinal de la Valette, & à pluſieurs autres, qui ont fait le meſme, ſans que iamais ſeulement il m'en ayt fait faire excuſe, ny qu'il ayt voulu raſſeurer mon eſprit, ſur les iuſtes apprehenſions que i'auois que l'on n'entrepriſt ſur ma liberté, pour leſquelles ie luy auois fait entendre par diuerſes perſonnes de qualité, que ie ſerois contraint de ſortir le Royaume, ſ'il n'y mettoit ordre, auant que ieuſſe l'honneur de reuoit voſtre Majeſté.

Mais il eſtoit bien eſloigné de me mettre l'eſprit en repos pour ce regard: car il vouloit qu'il y euſt vne perpetuelle deſſiance reciproque entre voſtre Majeſté & moy, comme ie vous ay fait voir cy-deſſus: Et qu'il ne ſoit ainſi, il m'a cent fois dit, témoignant me donner des aduis confidens, que ie ne deuois iamais eſtre ny bien ny mal avec voſtre Majeſté, ny près ny loin d'elle, afin d'empêcher les eſclairciſſemens que nous pourrions faire enſemble de nos ſentimens.

Auſſi n'a-il pû iamais pardonner à mon Chancelier le deſſein qu'il eut au voyage de Troyes de me lier immédiatement avec vous, & les propoſitions qu'il fit à voſtre Majeſté d'eſtablir ſi ſolidement l'amitié & l'vniõ eſtroitte entre nos deux perſonnes, qu'il ne fuſt deſormais plus beſoin de l'entremiſe de vos Miniſtres ny des miens pour la conſeruer, iugeant combien ce deſſein eſtoit contraire à l'intention, ou à l'intereſt qu'il auoit de nous diuiſer.

Et ſi dès le temps de mon voyage en Lorraine il euſt pû faire ſceſſer & publier des declarations contre moy à ſa décharge, comme il fait maintenant, il n'y euſt pas manqué: mais ſçachant qu'il eſtoit cauſe de ma ſortie hors le Royaume, que j'auois la preuue de tous ſes crimes precedens, & que la Reyne Madame ma Mere, qu'il n'auoit pû encore diſgracier, eſtoit ſeulement capable de le conuaincre, joint qu'il ne diſpoſoit pas alors ſi abſolument de

M. DC. XXXI.  
L E T T R E  
E S C R I T E A V  
R O Y P A R  
M O N S I E U R,  
&c.

de vostre Sceau qu'il auoit fait autresfois, & qu'il fait maintenant. Il ne pût éuiter que V. M. au lieu de declarations infamantes, semblables à celles qui paroissent auioird'huy, ne me donnast augmentation d'appanage, pour recognoistre le seruice que ie luy auois rendu en ce rencontre, par les Lettres duquel ce qui est enoncé au commencement fait assez voir si i'estois lors en faute. Et quant à ma dernière sortie du Royaume, qui ne void qu'il m'accusé & les miens aussi d'un crime dont il est notoirement coupable, puis que sçachant les iustes apprehensions qui m'auoient donné sujet de partir de la Cour, & qui estoient grandement accreues avec raison par la détention de la Reyne Madame ma Mere, ainsi que i'auois fait entendre à mon Cousin le Cardinal de la Valette, pour vous rapporter lors qu'il vous plût me l'enuoyer à Orleans, au lieu de me rassurer l'esprit par des voyes conuenables, pour me rapprocher de vostre Majesté, il prit un procédé tout contraire, qui declaroit euidentement qu'il vouloit entreprendre sur ma personne.

Car à quelle autre fin inuestir de troupes Orleans, où i'estois? s'y acheminer en outre avec une Armée, & des canons? A quelle autre fin lors que i'en suis sorty pour me sauuer, & que ie me suis retiré en Bourgongne, y venir tout droit avec la même Armée en si grande diligence? Pourquoi ne me donner pas un seul iour de relasche à Bellegarde, quelque instante priere que i'aye faite pour ce regard, s'il n'auoit point dessein sur ma personne, ou de me ietter hors le Royaume, & entre les mains des Estrangers pour me perdre?

Tout cela fait assez voir la cause de ma sortie hors de France, que elle n'est pas volontaire: & que tant s'en faut que l'on m'en doive imputer quelque faute, ou des conséquences qu'elle pourra tirer à sa suite, qu'il n'est pas possible de m'en blâmer, sans iuger quant & quant qu'il auoit droit de me faire perir, & qu'il ne m'estoit pas loisible de m'en garentir en me sauuant de ses mains: & cecy qui sert à ma iustification, sert aussi à vous faire cognoistre qu'il a travaillé & travaille par tous moyens à se défaire de moy, qui est le seul point qui luy manque, pour estre en estat d'acheuer son entreprise. Ie ne respondray point à tous les autres faicts de cette declaration qu'il a supposés, & qui ne peuuent faire non plus de preiudice à tous ceux qui sont près de ma personne, qu'à moy. Ie me contenteray de vous dire, qu'un des plus grands déseruices qu'il vous ait iamais rendus, est d'auoir mis cette declaration au iour, aussi bien que les lettres qu'il a publiées sur le sujet de la détention de la Reyne Madame ma Mere: Car ces actes qui sont déposés dans les registres des Cours souueraines, & des Cômunautez, sont autât de témoins immortels, lesquels demeurent

M. DC. XXXI.  
L E T T R E  
E S C R I T T E A V  
R O Y P A R  
M O N S I E U R ,  
& C.

reront & feront ſçauoir à la Poſterité (qui en iugera ſans paſſion) les perſecutions prodigieufes faites à la Reyne voſtre Mere, & à voſtre Frere, pendant voſtre Regne, ſous voſtre nom, & en voſtre preſence, au lieu que le temps en pouuoit abolir la memoire, ſi elle n'eût point eſté conſeruée par ces monumens publics.

Mais puis que le Cardinal l'a rendue perpetuelle par ces actes, l'un des plus veritables témoignages que ie vous puiſſe donner de mon affection, eſt de perpetuer auſſi comme ie fais par cette lettre (qui ſera veuë du public, & demeurera dans l'Histoire) la cognoiſſance des calomnieuſes ſuppoſitions, par leſquelles il vous a ſurpris, & qui ont cauſé cette violence, qui font que ny deuant Dieu, ny deuant les hommes il ne vous doit eſtre rien imputé des maux que nous ſouffrons, la Reyne Madame ma Mere & moy, non plus qu'il n'en reſte dans mon cœur, ny ie m'aſſure dans le ſien aucun ſentiment, qui altere l'amour tendre & cordial que nous vous deuons naturellement, & que nous vous auons tous-jours porté.

L'autois bien encores icy à vous déduire à quelles fins, & par quelles manieres il ſeſtrist le luſtre & la dignité, & détruire la force de tous les Ordres de voſtre Royaume. Pourquoy, & par quelles voyes il eſtouffe les fonctions des Compagnies ſouueraines, ſpecialement de voſtre Parlement de Paris, (dont la fidelité genereuſe a tant de fois ſauué la France de naufrage) les interdit, les déprime, leur ferme la bouche, & leur oſte l'accès vers voſtre Maieſté, quoy que leur principal deuoir conſiſte à repreſenter la verité librement aux Roys pour le bien de leur ſeruice: & en combien d'exemples & de faiſts ſinguliers, meſmes bien receus, il viole la foy & la ſeureté publique, renuerſe & ruïne l'autorité de la Juſtice, qui eſt l'aſile ſacré des gens de bien.

Mais parce que cela ſeroit trop long, pour ne vous eſtre point ennuyeux, ie veux conclure cette dépêche, apres vous auoir ſeulement mis deuant les yeux deux ſujets à quoy il vous importe notablement de pouruoir, pour le reſpect tant de voſtre conſcience, que de voſtre reputation; l'un regarde l'oppreſſion de voſtre Peuple, & l'autre celle que ſouffre la Reyne Madame ma Mere.

Quant au premier, ie vous ſupplie tres-humblement, Monſeig. de vous repreſenter le deplorable eſtat, où eſt à preſent voſtre Royaume, par les effets de l'ambition du Cardinal, & de ſa profuſion, qui eſt telle, qu'on m'a raporté, qu'il a conſommé en ſon particulier plus de deux cés millions de puis qu'il gouuerne vos affaires, & qu'il dépense

par jour dix fois plus en sa Maison que vous ne faites en la vostre. Je ne vous particulariseray point icy les diuerses exactions, par lesquelles il a reduit la France en cette extremité, beaucoup d'autres vous en peuuent mieux informer que moy, quand il vous plaira les ouyr: seulement ie vous diray ce que j'ay veu.

M. DC. XXXI.  
L E T T R E  
E C R I T T E A V  
R O Y P A R  
M O N S I E U R,  
&c.

C'est qu'il n'y a pas vn tiers de vos sujets dans la campagne qui mange du pain d'ordinaire, l'autre tiers ne vit que de pain d'auoine, & l'autre tiers n'est pas seulement reduit à mendicité, mais languit dans vne necessité si lamentable, qu'une partie meurt effectiuement de faim, l'autre ne se subsante que de gland, d'herbes, & choses semblables, comme les bestes; Et les moins à plaindre de ceux-cy ne mangent que du son & du sang, qu'ils ramassent dans les ruisseaux des boucheries. J'ay veu ces miseres de mes yeux en diuers endroits, depuis mon partement de Paris, Calamité prodigieuse & honteuse pour cet Estat, mais Augure de mauuais presage. Dieu vueille que les sanglots qu'elle tire du cœur de ces misérables, dont les voix plaintiues penetrent le Ciel, ne prouoquent son ire, ne la fassent tomber que sur la teste du Cardinal, seule cause de leur desolation: & qu'ainsi le murmure que l'excès de leur douleur excite quelquefois contre le nom de vostre Majesté, duquel il se sert pour les opprimer, n'en fasse rien rejaillir sur vostre Personne, qui en effet ne participa iamais d'intention, au moindre mal qu'ayent souffert ses Peuples.

Et cela seul suffisoit pour rendre le Cardinal inexcusable, & le faire chastier seuerement, de voir que par son administration, & mesme pendant la paix, sous le Regne d'un si bon & si pieux Prince comme vous estes, vos sujets soient accablez de tant de miseres, que leurs maux pressans n'ont point de rapport avec tout ce qu'ils ont souffert pendant les plus cruelles guerres ciuiles, qui ont agité la France depuis l'establissement de cette Monarchie.

Quant à l'autre poinct, qui regarde la Reyne Madame ma Mere, ie supplie aussi vostre Majesté de faire reflexion sur ce qui se passe en son endroit, & de bien examiner les pretextes specieux, mais ie dis diaboliques, dont le Cardinal de Richelieu se sert pour vous faire consentir à vn tel traitement; & ie m'assure, si vous voulez vn peu vous desillier les yeux, au cas que vous ne l'ayez desia fait, que vous cognoistrez en fin que ses artifices méchans & détestables sont de mesme fabrique que ceux qu'il a employez entre vous & moy, pour nous diuiser, & que les autres ne tendent qu'à nous perdre successiuement tous trois l'un par l'autre.

Ie vous supplie derechef, MONSIEUR, d'y penser serieu-

M. DC. XXXI  
L E T T R E  
E S C R I T E A V  
R O Y P A R  
M O N S I E U R ,  
&c.

sement, & vous coniure par la memoire du feu Roy nostre Pere, que vous auez eu en veneration, & dont les cendres sacrées crient vengeance d'un tel attentat, de vouloir arrester le cours de ses cruautéz tragiques, qui est vn deuoir auquel toutes sortes de considerations & de respects vous inuient, & vous obligent d'autant plus, qu'il est à craindre que la fin n'en soit aussi funeste qu'a esté celle de mon frere le grand Prieur, & de mon Cousin le Marechal d'Ornano.

Et comme le Cardinal, qui n'a rien tant à craindre que cét effort de vostre bon naturel, ne vous peut représenter pour l'empêcher, sinon qu'il n'y a plus lieu de reconciliation entre vos Majestéz, apres auoir offensé la Reyne vostre Mere iusques à ce point, Fortifiez-vous au contraire dans cette creance, que son affection en vostre endroit est si grande (comme elle vous l'a recentemente témoigné par tant d'offices en vostre dernière maladie, que tous ces mauuais traitemens qu'elle souffre sous vostre nom, ne sont pas capables de donner d'atteinte, quand bien elle ne scauroit pas (comme elle sçait certainement) que vous estes surpris & forcé dans cette procedure.

Mais i'adiouste que sa vertu est si haute, qu'encore que nostre langue ne nous fournisse point de nom de crime assez horrible & assez significatif pour exprimer cét attentat du Cardinal de Richelieu, non plus que l'Histoire des plus barbares d'exemple pour le comparer, eu égard à toutes ces rencontres & ces circonstances; Sa vertu, dis-je, est si Chrestienne, qu'elle ne luy permet pas d'auoir le moindre ressentiment de colere contre celuy qui la persecute, & qui exerce vne telle ingratitude & si monstrueuse enuers elle, apres l'auoir esleué si haut, comblé de tant de biens, luy auoir procuré tant d'honneurs, & l'auoir institué en l'autorité qu'il possède auioird'huy, au lieu mesme où il l'a fait emprisonner. Elle apprehende seulement que la ferocité qu'il exerce en son endroit, ne se iourne avec le temps contre vous. Je ne prens pas cette creance sans raison: toute la France a trop de preuues, & vous specialement, Monseigneur, de sa vertu & de son bon naturel par ses actions passées, és sujets de semblable espee, pour craindre de se tromper en faisant ce iugement.

Après quoy, Monseigneur, pardonnez-moy si ie vous dis franchement, que n'y pouruoyant point, i'apprehenderois que les maux qu'elle souffrira désormais en sa détention, ne vous tournassent à quelque reproche deuant Dieu & deuant les hommes, si ce n'estoit que vous ne fussiez pas en liberté de faire ce qu'il vous plaist: mais



entre les mains d'un tyran formidable, qui force vostre parole, dispose de vostre Seing, de vostre Sceau, & de vos Atmes, malgré vous à sa volonté, combien qu'il ne puisse changer vos bonnes inclinations par sa Barbarie.

Il ne reste plus, Monseigneur, qu'à vous protester devant Dieu, que ie n'ay eu autres motifs pour vous faire cette dépesche, que l'affection que j'ay à la conservation de vostre Personne, à celle de la Reyne Madame ma Mere, au soulagement de vostre Peuple, au bien de la France, & l'interest que j'ay à ma iustification, & qu'à supplier très-humblement, comme ie fais, vostre Majesté, de ne point consentir à mon oppression, qui tire vostre ruine à sa suite, mais qu'àpres qu'elle aura mis la Reyne Madame ma Mere en liberté, il luy plaise me vouloir rappeler en son Royaume, & trouver bon que iusques à ce qu'elle ait pourueu à sa seureté & à la mienne, & mis ordre aux mauuais deslins du Cardinal de Richelieu, ie me retire en tel lieu qu'elle aura agreable de m'ordonner, pourueu que la main funeste du Cardinal n'y puisse atteindre.

Ainsi ie demeureray sans murmurer de ma mauuaise fortune, ny sans iamais donner sujet de plaintes à vostre Majesté, & conserueray inuiolablement dans mon Ame la reuerence & l'amour que ie luy dois. Ainsi ie iouray au moins dans cét espee d'exil de quelque tranquillité, que ie n'ay peu obtenir dans vostre Cour, ny dans ma Maison, attendant vne saison plus fauorable, où ie puisse esperer de vostre bonté les mesmes effets de tendresse fraternelle, que j'ay autresfois receus, auant que le Cardinal de Richelieu vous eust approché, & où j'aye moyen de mettre ma libetté & ma vie en seureté, & servir vostre Majesté & la France, avec le vœu commun des gens de bien, par quelque autre maniere que par mon éloignement, lequel ie porteray, non seulement avec patience, mais encores avec ioye & satisfaction, sçachant qu'il est nécessaire au salut de vostre Personne, de celle de la Reyne Madame ma Mere, de vostre Maison & de vostre Estat. Je suis, MONSIEUR, Vostre tres-humble & tresobeissant seruiteur & sujet, GASTON. De Nancy, ce trentiesme May, mil six cens trente-vn.

*Mon Cousin, afin que vous croyez que cette coppie contient verité, ie l'ay voulu signer cy-dessous.*

GASTON.

X x iij

M. DC. XXXI.  
L E T T R E  
E S C R I T E A V  
R O Y P A R  
M O N S I E U R,  
&c.

\*\*\*\*\*

# RESPONSE

## DV ROY.

M. DC. XXXI.



ON FRERE, Il estoit bien aisé de croire que ceux qui par la consideration seule de leurs interrests particuliers vous ont porté à vous éloigner de moy, & sortir de mon Royaume pour la seconde fois, contre le deuoir de vostre naissance, & sans aucun veritable sujet, seroient encore assez hardis pour entreprendre de publier sous vostre adueu les calomnies qu'ils ont écrites, pour seruir de pretexte aux pernicieux conseils qu'ils vous ont donnez, & à leurs méchantes actions.

C'est ce qu'ils ont fait par vostre Lettre du dernier May, que j'ay trouuée dans le paquet, qu'ils ont adressé sous vostre nom à mon Parlement de Paris, lequel me l'a aussi-tost enuoyé, avec le Gentil-homme qui en estoit porteur, ainsi qu'ont fait les Princes & Grands de mon Royaume les paquets semblables qui leur ont esté adressez.

Tout ce qui est dans cette Lettre est si malicieusement & faussement inuenté par ceux qui sont auprès de vous, & est tellement combattu par la verité cogneuë de tout le monde, que ce seroit perdre du temps que d'y faire response par le menu. Et vous n'aurez pas cellecy de ma part, si ie ne desirois vous témoigner le ressentimēt que j'ay de la faute que vous auez commise contre moy, ayant souffert que vos gens ayent sous vostre nom mis au iour cette Lettre, qui est en effet vn Manifeste pour dōner mauuaise impression de mes actions à mes sujets & aux estrangers, en decriant le gouuernement de mon Estat, & calomniant mechamment ceux qui me seruent avec lo courage & la fidelité qu'ils me doiuent. C'est à moy & non point à eux que l'on en veut. I'en ay des preuues si certaines, que ie ne puis plus l'ignorer.

L'on sçait assez que les Manifestes ne se font qu'à mauuais dessein, & qu'on s'en sert d'ordinaire pour ébranler l'autorité souveraine, & decrier les Princes en s'attaquant à leurs Ministres, & à ceux qui les approchent.

Il se peut dire qu'entre tous ceux qui ont eu cours il n'y en a ia-

mais eu de plus ridicule & plus malicieux que celuy-cy, qui est aussi importun pour sa longueur, qu'il est odieux aux gens de bien, pour les calomnies & médifances qu'il contient.

M. DC. XXXI.  
RESPONSE  
DV ROY.

Je sçay les qualitez & la portée de ceux dont ie me sers, & Dieu m'a fait la grace de sçauoir mieux mes affaires que tous ceux qui se veulent meller mal à propos d'en discourir. Ce n'est point à vous ny à eux de censurer mes actions, ny celles de ceux que i'employe dans mes affaires. Vous n'avez aucun pouuoir sur eux: mais c'est à moy à faire chastier les vostres quand ils font mal.

Bien que ie ne doie compte de mes actions ny de l'administration de mon Estat qu'à Dieu seul, ie ne crains point qu'on examine l'un & l'autre. J'ay cét aduantage que toute la Chrestienté démentira ceux qui entreprendront temerairement & malicieusement de décrier ma conduite, à laquelle apres Dieu il faut attribuer tout le bien qui est arriué à cét Estat, par mes ordres, qui ont esté courageusement & fidèlement executez, par ceux à qui ie les ay donnez.

Si i'estois demeuré dans l'oisiueté & dans mes plaisirs pendant les bons euenemens que i'ay eus, i'autois peut-estre donné quelque prise sur moy: mais m'estant moy-mesme porté en personne en tous les lieux, soit au dedans, soit au dehors de mon Royaume, où le bien & la reputation de cette Couronne m'appelloient; Il m'est insupportable que des personnes lâches & infames ayent eu cette audace d'entreprendre de diminuer l'honneur qui m'en est deub, & d'auoir esté si outtecuidez, que d'écrire que ie suis prisonnier, sans que ie le cognoisse; Ce qui est me combler de la plus notable iniure qui puisse estre. Telspe que cognoissant maintenant leurs crimes, & estant détrompé, comme vous le deuez estre, vous ferez le premiet à me prier de leur faite receuoir le chastiment extraordinaire qu'ils ont tant de fois merité.

Encore que les traistres & perfides à leur Roy, & à vous aussi, eussent tramé de longue main leurs mauuais desseins pour détourner & trauerfer toutes mes glorieuses entreprises; Les conseils qu'ils vous ont donnez n'ont eu autre effet que de vous faite abandonner vostre deuoir, & vous priuer de la part que vous y deuez prendre. Ils ne m'ont pas empesché, graces à Dieu, de me garantir de diuerses factions qui se sont faites dans mon Royaume, ny d'establi le repos dans ma prouince de Bretagne, lors qu'elle estoit menacée de beaucoup de troubles. Ils n'ont rien de détourner de secourir l'Isle de Ré, de prendre la Rochelle, & de ruiner la faction d'aucuns de mes sujets de la Religion pretendue refor-

M. DC. XXXI.  
RESPONSE  
DV ROY.

mée, en reduisant à mon obeissance les Villes qui m'estoient rebelles. Il ne leur a pas aussi esté possible de m'empêcher de secourir puissamment mes Alliez en Italie.

En routes ces occasions i'ay esté seruy de mon Cousin le Cardinal de Richelieu, avec tant de fidelité & de courage, & ses conseils m'ont esté si aduantageux & si vtils, que ie ne puis que ie ne tesmoigne à tout le monde l'entiere satisfaction que i'ay des seruices signalez qu'il a rendus, & qu'il continué tous les iours de rendre à ma Personne & à mon Estat. Je ne desirerois pas comme ie fais, de meriter le nom de Iuste, si ie ne les recognoissois, & si au lieu de trouuer à redire à ce que i'ay fait pour luy, comme font ceux qui sont enuieux de la prosperité de mes affaires, ie ne luy augmentois encore mes graces, lors que les occasions s'en offriront, cognoissant tres-assurément que ie ne puis confier les choses qui m'importent en meilleures mains que les siennes. Vous sçaurez vne fois pour toutes, que i'ay entiere confiance en luy, & qu'en tout ce qui s'est passé, il n'a rien fait que par mon expès commandement, & avec vne exacte fidelité. Toutes ses actions m'obligent à vous dire, qu'il merite autant de loüange, que vos gens tâchent à luy donner de blâme contre toute sorte de verité. Et ie tiendray fait & dit contre moy tout ce que vous direz & ferez contre vne personne que ses seruices me rendent si recommandable & si chere.

Les vostres exagerent avec tres-mauuais artifice la misere & necessité de mon pauvre Peuple, qui m'est à cœur sur toutes choses : mais ils font semblant de ne cognoistre pas que les dépenses necessaires & forcées qu'il m'a fallu faire, ou laisser non seulement mes Alliez, mais tout mon Royaume à l'abandon, ont esté infiniment augmentées par les pernicieux conseils qu'il vous ont donné. Puis que vos actions & vos deux sorties hors de cét Estat ont grandement retardé mes affaires, comme chacun sçait, & toutes les dépesches que i'ay receuës de mes Ambassadeurs le témoignent ouuertement.

Je ne dis rien des abominables esperances que quelques-vns ont conceuës à mon preiudice, ny des desseins que i'ay découuerts depuis peu, qui concernent ma propre Personne. Ils sont tels, que ceux qui les entendront en auront horreur, & ie ne doute pas que vous ne les detestiez, estans en effet si execrables, que i'ayme mieux les raire qu'en parler dauantage.

Je prie Dieu qu'il vous donne d'aussi bons conseils que vous en auez eu iusques à present de mauuais, qui vous ont destourné de conspիրer

conspirer sous mon autorité , au bien & au repos de cét Estat, comme ie vous y ay toüsiours conüé; lors vous me trouuerez du tout disposé à oublier le passé , & à vous témoigner que ie veux demeurer,

Vostre Frere tres-affectionné,

L O V I S.



L A  
**D E F E N S E**  
**D V R O Y,**

ET DE SES MINISTRES.

*CONTRE LE MANIFESTE,*  
*que sous le nom de Monsieur, on fait courre*  
*parmy le peuple.*

Par le SIEVR DES MONTAGNES.



*MY LECTEUR,*

*La subtilité d'un seruiteur domestique a esté si grande, qu'au desceu de son maistre il luy a enleué quinze ou vingt Exemplaires de ceste* **Defense**, & y a fait mettre un *Auant-propos*, pour par ce moyen en tirer quelque argent au preiudice de sondit maistre, auparauant qu'il en eust obtenu Priuilege, & mesme auant la reueüe & correction de l'*Auteur*. Ce dont i'ay bien voulu l'aduertir, afin que l'on sçache que cestui-cy est le *vray Discours*, qui a esté examiné avec tout le soin que le peu de loisir que l'on en a eu l'a peu permettre. Si mon trauail ne plaist à tous: au moins auray-je ce consentement de l'auoir employé pour une cause iuste.



**E** ne me serois pas émeu, ny n'aurois voulu donner ma peine, pour écrire contre ces pernicieux libelles qu'on a fait courir depuis quelque temps, si on se fust arresté à ceux que nous auons veu les premiers: parce que n'estans remplis que de fureur, sans aucune venté des matieres qu'ils ont voulu traiter; ie croyois quil va-

M. DC. XXXL

Y y

M. DC. XXXI.  
LA DEFENSE  
DV ROY ET  
DE SES MI-  
NISTRES,  
&c.

loit mieux les mépriser par le silence, que de leur donner quelque estime par le soin qu'on prendroit à leur faire réponse, suiuant l'aduis du Sage, *Qu'il ne faut point répondre au fol, de peur qu'on ne soit estimé semblable à luy-mesme.*

Mais comme i'ay veu les choses tomber en vn tel excez, qu'il n'y auoit plus de patience qui ne fust surmonnée par les opprobres, desquels on s'efforçoit de charger les innocens, & que le mesme Sage m'apprend ailleurs, *Qu'il faut répondre au fol selon sa folie, de peur qu'il ne s'estime estre sage*: le me suis resolu de prendre la plume; non pas tant pour soustenir ceux qui sont atraquez, que par vne iuste indignation conceüe de la lecture de tant d'horreurs, qui ont délié ma langue, comme au fils de Cresus dans le danger de son pere: puis qu'aussi telles offenses regardent principalement le Roy, Pere commun des François.

Laisant donc à part les liurets iniurieux, qui ont cy-deuant esté mis en lumiere sous diuers tiltres, ie m'arresteraý seulement au Manifeste, qui sous le nom de Monsieur, court maintenant parmy le Peuple, pour détromper vn chacun de la fausse creance qu'il pourroit imprimer en leurs esprits, contre les fidelles seruiteurs du Roy & de l'Estat, par le ministère desquels Dieu a operé des choses si grandes en nos iours, que nous ne les eussions osé esperer.

Et parce qu'il est euident que les mauuais Conseillers, qui ont pour la seconde fois porté Monsieur à sortir hors du Royaume, sont auteurs de ce Manifeste, & n'y ont employé son nom, que pour couvrir & autoriser leur malice; le proteste deuant Dieu & les hommes, n'auoir intention de donner aucune atteinte à l'honneur qui luy est deu, sçachant le respect, que sa naissance, & toutes sortes de considerations obligent les sujets du Roy & tous autres, tant qu'il sera vny à sa Majesté, de luy rendre; mais seulement de répondre aux auteurs de ce Manifeste, & les conuaincre de faux en tout ce qu'ils mettent en auant.

Ils representent le Roy comme captif, priué d'autorité, sans liberté de disposer d'aucune chose; luy mettant ceste rache sur le front, qu'on est maistre de ses volonteés, forcées par vn tyran formidable, pour les porter à toute iniustice.

Et comme sa vertu le rend fort & redoutable à toute la terre; ils essayent, pour luy oster sa puissance, de décrier sa Personne, ses affaires, & le représenter Roy d'un Peuple qui rongel l'herbe comme les bestes; d'un Estat ruiné sans ressource; Qui a vn seruireur infidelle qui le deshonne, luy veut oster la vie, à son Frere, à la Reyne sa Mere, fouille les Parlements aux pieds, se veut faire Roy: Bref on

on tâche de faire voir aux Eſtrangers, de tout temps deſireux d'em-  
pieter ceſte Couronne, qu'ils ont beau jeu. Et ſous pretexte d'ad-  
uertir qu'on ſe donne garde d'un uſurpateur pretendu de l'Eſtat, on  
voudroit preparer des ciſeaux pour conduire le plus grand Roy du  
Monde avec ces Rois puſillanimes de la premiere & ſeconde race:  
Entrepreſe qui me fait écrire avec le Prophete : *Malediction ſur vous,*  
*qui diſes le mal eſtre le bien, & le bien eſtre le mal ; Qui mettez tenebres pour*  
*lumiere, lumiere pour tenebres, & le doux pour l'amer.*

C'eſt vn grand crime, que de vouloir ſouiller la reputation des  
Roys, ſeul ſouſtien de leur vie & de leur grandeur. Car comme ils  
ne ſont que de la meſme condition des autres hommes, en ce qui re-  
garde leur eſtre naturel, leur puiſſance ne conſiſte qu'en ceſte opi-  
nion que l'on prend, qu'ils ſont l'Oinct du Seigneur, creéz de Dieu  
pour commander au monde, que naturellement nous ſommes nez  
pour obeïr, portez à cela par l'amour & la crainte de leur puiſſance,  
qui nous les rend redoutables : & fait qu'avec patience nous ſouf-  
frons d'eſtre enuoyez à la mort, nos peres, nos enfans, nos amis, ſans  
murmurer, fléchiffans à tout ce que leurs Loix deſirent de nous : &  
non ſeulement leurs perſonnes ſont ainſi conſiderées, mais leurs Of-  
ficiers de toutes les conditions les plus élevées juſques aux moindres.

Et partant ce reſpect venant à eſtre violé, & ce frein qui nous  
retient, rompu & brisé par ce mépris d'eux, qu'ils eſſayent de faire  
naître dans le cœur des hommes, diſant qu'ils ne regnent plus, mais  
qu'ils ſont comme eſclaves tenus à la chaîne par ceux, qui abuſant  
de leur nom ſoulent aux pieds leur autorité, & rempliſſent leur  
Eſtat de miſeres. N'eſt-ce pas ſonner la trompette, pour faire que  
tous ſe ſoulèvent, & ſecoïent le joug ; comme n'y ayant plus de  
Roy ny de Royauté qu'en peinture.

Les Perſes eſtoient bien plus religieux à l'endroit de leurs Roys,  
comme nous l'apprenons par l'entretien d'Artabanus avec The-  
miſtocles, auquel il diſoit, *Que parmi les Grecs rien n'eſtoit en plus*  
*grande recommandation que la liberté : mais parmi nous, la plus belle &*  
*ſaincte Ordonnance que nous ayons, eſt celle qui nous commande d'hono-*  
*rer, ſervir, & reuerer le Roy, comme l'image du Dieu vivans, qui regie*  
*& gouverne le Monde.* Ce qui eſt bien diſcoursu pour vn Payen : eſtant  
vray, qu'encor que tous les hommes ſoient creéz avec ceſte meſme  
image & reſſemblance ; nous pouvons dire toutesfois, qu'outre cet-  
te generale ſimilitude, les Roys en ont vne particuliere : attendu  
qu'ils ſont conſtituez ſur la terre, comme vrais Lieutenans de Dieu,  
au gouvernement de leur Empire ; n'y ayant rien icy bas qui plus  
nauïement repreſente la Diuinité, que la puiſſance Royale.

M. DC. XXXL  
LA DEFENSE  
DU ROY ET  
DE SES MI-  
NISTRES,  
&c.

Et ces gens, avec vne audace insupportable, ne laissent rien à dire contre le leur & le nostre: Lequel apres auoir par sa force, puissance, constance, & valeur, & non par pur miracle, hors de toute raison, comme ils disent; vaincu l'Anglois, pris la Rochelle, forcé les Alpes, secouru Cazal deux fois, dompté ses subjects rebelles, restably la Religion dans son Estat, finalement donné la liberté & la paix à l'Italie, avec les aydes, non de ces plaintifs, qui n'y estoient pas, mais de ses bons & fideles seruiteurs, qui ne l'ont iamais abandonné, & ont tousiours presté l'épaule, pour conduire le char de son triomphe; fera voir que non seulement il n'est pas captif, mais qu'il sçaura aussi bien chastier tels médifans, qui par vne felonnie sans pareille taschèt de le deshonorer; comme combler de recompenses ceux qui le seruent fidellement; & principalement celuy contre lequel ils témoignent tant d'animosité, qui n'est haï que pour l'aimer, & duquel on a essayé & trouué le courage si ferme, qu'ils ont bien veu, qu'il ne falloit pas esperer de l'estonner par la terreur, ny de le surprendre par artifice, ayant sagesse & force pour se garantir de telles tentations.

Il est accoustumé de long-temps à entendre semblables calomnies contre ceux qui l'ont fidellement seruy. De l'an 1615. ceux qui estoient contre son seruice, mirent en auant en vne declaration qu'ils firent, *Qu'ils auoient esté forcez de prendre les armes par vne extreme violence des ennemis du Roy & de l'Estat, lesquels abusans du nom & du bas aage de sa Majesté, ont usurpé l'autorité souveraine.*

Du Camp de Me-  
17, 1615.

Declaration des  
Princes, 1617.

Et vne autre, *Que les insulantes plaintes ont esté supprimées, afin qu'elles ne parussent aux oreilles de sa Majesté: laquelle, à cause de son aage, ne pouuans encor appercevoir les dangers qui l'environnent, tous accèz estant fermé à ceux qui l'en pourroient aduertir, demeure captiue sous la puissance de cet orgueilleux, & insolent Estranger; qui ne luy laisse qu'une liberté imaginaire pour prison, & se sert audacieusement du nom auguste de sa Majesté, & de son autorité Royale, pour faire ce qu'il veut.*

La Roynne sa Mere mesme n'a-elle pas esté dans les mesmes sentimens, quand sur le sujet de sa sortie de Blois elle écriuit:

Lettre écrite de  
Loches, le 25. Fe-  
uier, 1619.

*J'ay laissé opprimer long-temps mon honneur & ma liberté, & ay supporté de fortes apprehensions de ma vie. Estant à mon grand regret informée du manifeste peril où sont vos affaires, s'il n'est bien tost sçeu & cognu de vous: ie me suis resoluë de me mettre en lieu seur, afin qu'estant libre ie vous puisse faire entendre ce qui m'estoit impossible dans la puissance de ceux qui le vous cachent, selon que les plus Grands de vostre Royaume, & du dehors encorés, m'ont avec mille protestations conseillé. Et par vne seconde ne poursuit-elle pas: *Je croy que personne n'approuuera d'auoir demeuré treize iours sans me faire responce, & à m'éclaircir de vos intentions, lesquelles sont empruntées d'autrui, & nullement vostres. Je vous prie d'arrêter un peu vos pen-**

a. Lettre d'Angou-  
lemme, le 10. Mai,  
1619.



sés, & de considerer ce que l'on vous fait faire, quand ie vous écris de desirer, & d'estre obligée de vous faire entendre chose tres-importante au bien de vostre seruice, & de vostre Estat: & de croire, que, quoy que ie meure maintenant par la force de la douleur ou des armes, que l'on vous fait prendre, la tache que l'on donnera à vostre nom à toute la posterité d'une prodigieuse violence, fera plus de tort, que la fin de ma vie ne vous en scauroit apporter.

Tous ces Escrits, & passez & presens, semblent estre trop concertez ensemble, pour en donner bonne opinion: mais aussi ne donneront-ils pas de la craindre. Car n'estans que des accens estudiez, & representez comme des Comedies, qui parrent moins du cœur, que de la coustume; les derniers ne feront non plus d'effect à l'aduenir, qu'ont fait les premiers par le passé, dans l'esprit du Roy, pour lequel on ne peut mieux répondre, que ce qu'il a fait autrefois sur ces Lettres de la Reyne sa Mere. *Que s'il vous semble que mes tendres sentimens n'ayent entierement paru, s'a esté pour prendre les vrais interets de Roy & de Pere de mon peuple, & que la condition du temps & des affaires ne m'a pas permis d'en pouuoir user autrement.*

Quant à l'administration & conduite de mon Estat, dont sans sujet on se plaint; Je seray cognoistre à ceux qui l'ont entrepris, que c'est moy qui gouuerne mon Royaume, & qui agis dans tous mes Conseils; & quand vous serez mieux informée de la verité, vous louerez Dieu avec moy de ceste benediction. Toute autre voye d'aduertissement sur mes affaires, venant de vostre part, feroit cognoistre au public, que l'on rechercheroit plustost l'éclat que le profit.

Cela suffiroit pour vne iuste response à tous ces mauuais écrits, s'il ne s'agissoit que du Roy, lequel sçait redarguer en peu de mots toutes ces calomnies. Mais puis qu'ils contiennent diuerses autres matieres, qu'artificieusement on seme dans le Royaume, pour le surprendre par leurs mauuaises impressions: Je passeray sur la plupart des poincts qui m'ont semblé les plus remarquables.

Ils se monstrent fort échauffez des mauuais traictemens qu'ils supposent qu'on a fait à la Reyne-mere, qu'ils exagerent; & par des importunes redites & exclamations, chargent autant qu'ils peuuent le Roy de crime, pour le rendre odieux à toute la terre. Ils ne se peuuent excuser, en disant que leurs écrits ne le touchent point, puis qu'ils les adressent à d'autres: car ils ne peuuent éuiter, ou qu'ils ne le publient vn Tyran, ennemy de soy-mesme, de son peuple, & de son Estat; ou vn Prince qui n'a pas le sens & le courage qu'il a tousiours fait paroistre: Qui se laisse conduire à toute sorte d'impieré, de cruauté & de barbarie; Crime que le feu du Ciel vengera, & qui vous coustera cher, si Dieu ne vous fait vne grande grace: Car, dit le Sage: *L'ire du Roy est presage de mort, tout homme sensé la doit euit.* Si la Reyne-

M. DC. XXXL  
LA DEFENSE  
DV ROY, ET  
DE SES MI-  
NISTRES,  
&c.

mere a quelque mal, elle ne doit pas s'en prendre au Roy, mais à elle mesme, & à ceux qui par leurs pernicioeux conseils l'ont fait tomber en l'inconuenient où elle se trouue. Elle auoit vne souueraine autorité & puissance dans l'Estat: elle estoit aimée de tous les François, & jouissoit d'un entier repos, & du bien le plus grand que Reyne-mere ait iamais possédé en France, puis qu'elle a tousiours jouï de plus d'un million de liures en ses terres & en ses pensions; sans mettre en ligne de compte les gratifications extraordinaires qu'elle receuoit tous les ans du Roy, lesquelles estoient tres-considerables.

Au lieu que Catherine de Medicis & les Reynes Marguerite, Louyse, Elizabeth, & Reyne d'Ecosse, vefues de nos derniers Roys, n'ont iamais eu ensemble ce qu'elle a eu toute seule.

Ce qui fait voir clairement, combien elle estoit traitée auantageusement, en comparaisn de toutes celles qui l'ont precedée; & que pour le comble de sa grandeur, il ne luy restoit rien à desirer.

Cependant, sans considerer ce haut poinct d'honneur où elle estoit esleuee, & contribuer tout ce qui dependoit d'elle pour s'y maintenir, ayant presté l'oreille à ceux qui la conseilloyent, plus pour leurs interests particuliers que pour le sien propre, comme la suite l'a bien monsté, elle s'est embarquée dans des desseins & vnions, qui ont tellement dépleu au Roy, & luy ont semblé si preiudiciables à son Estat, qu'il s'est resolu de la prier de ne se mesler plus de ses affaires.

Qu'y a-il d'estrange & de nouveau en cela, puis que la mesme chose luy est arriuee apres la mort du Marechal d'Ancre, le Roy luy ayant fait entendre, *Qu'il estoit desormais resolu de scauoir & prendre cognoissance de ce qui se passoit dans son Estat; desiroit qu'elle ne s'en meslast plus, & qu'elle luy en laissast le soin; Qu'il la prioit de trouuer bon de se retirer à Blois, & qu'il feroit donner ordre pour la faire partir.*

Où est donc le scandale maintenant? Sa Majesté l'a laissée à Compiègne, l'ayant priée d'aller à Moulins, qui est sa propre Maison. Elle s'y est accordée volontairement; & pour l'y faire demeurer avec plus d'honneur, le Roy luy veut donner le Gouuernement de Bourbonnois. La Reyne change de volonté, s'excuse de faire ce voyage sur la peste qu'elle dit estre à Moulins. Elle demande d'aller à Neuers; le Roy l'accorde aussi-tost. Elles'en excuse, ne voulant plus ce qu'elle a proposé: & pour fondement, elle dit qu'elle n'a point d'argent, quoy qu'elle fust preparée quand elle partit de Paris, à suivre le Roy par tout où il voudroit aller. On ne laisse pourtant de pouruoir au defect qu'elle representoit l'empes-

chet de faire son voyage. On n'y eut pas plustost satisfait, qu'on ne prist diuers autres pretextes de rerardement. Le mauuais temps fut mis en auant: la santé de la Reyne, qui se porroit bien, graces à Dieu, fut alleguée: en fin on mit en jeu vn grand preparatif de Galeres, qui n'a point esté fait, avec lequel on presupposoit qu'on vouloit enleuer la Reyne hors de France. Pour ceste raison elle mande clairement, que pour rien du monde elle ne partiroit de Compiègne, pour s'acheminer du costé de Moulins. Par là on presuppose qu'elle seroit moins de difficulté d'aller ailleurs, afin de la porter à faire ce que la raison & son propre bien desiroient d'elle. Le Roy luy enuoye offrir par le Marechal de Schomberg, & Monsieur de Roissy, d'aller d'un autre costé. Sa Majesté luy veut rendre le Gouvernement d'Anjou, la Ville & le Chasteau d'Angers, dont elle s'estoit plainre qu'on l'auoit depouillée. On luy allegue beaucoup de raisons, pour la porter à ce qui estoit desiré d'elle, mais elle n'en veut rien faire. Le Marechal d'Estrée fair cognoistre, que volontiers obeiroit-elle, si elle esperoit voir le Roy en passant: sa Majesté l'accorde, mais cela ne produit aucun effet. Elle veut demeurer à Compiègne, on ne sçait pas pourquoy: mais ceste affection particuliere donne du soupçon, & doit mettre en ombrage.

Les partisans de la Reyne ont premierement eu pour fin, de publier qu'elle estoit prisonniere par des Gardes, qui n'y ont demeuré que par honneur, lors qu'ils estoient à Compiègne. On disoit que la Reyne n'en parloit point, parce qu'elle ne vouloit pas qu'il parust qu'elle fist par force, ce qu'elle disoit vouloir faire volontairement: mais quand il n'y a plus eu de garnison, elle n'a pas fait autre chose que ce qu'elle faisoit auparavant. Ceux qui ont quelque dessein, cherchent tousiours quelques pretextes, sans regarder s'ils sont colozes ou non.

En tout ce procedé, ie ne voy pas quel sujet de plainte legitime il peut y auoir pour la Reyne, ny quel sujet d'excuse de la desobeissance qu'elle a renduë au Roy. Je ne sçache point de Loy qui oblige vn fils de demeurer tousiours avec sa mere, apres qu'il est maistre de son bien: Au contraire, plusieurs Constitutions supposent en tel cas leur separation, & y pouruoyent. Leurs Contrats de Mariage leur assignent expressement à ceste fin vne demeure. A quoy donc tant d'exclamations en ceste matiere? Vous faites voir que vous auez plus d'vnion & d'inrelligence ensemble, qu'il ne conuiendroit pour le contentement de tous.

Ne sçavez-vous pas combien les jalousies ont de rout temps esté fomentées à ce sujet; & que dès la plus tendre ieunesse du Roy,

M. DC. XXXI.  
LA DEFENSE  
DU ROY, ET  
DE SES MI-  
NISTRES,  
&c.

M. DC. XXXII.  
DEFENSE DU  
ROY, ET DE  
SES MINI-  
STRES, &c.

on luy a tousiours persuadé que la Reyne avoir vne inclination particuliere pour Monsieur, duquel il sembloit qu'elle se vouloit appuyer, pour se mainrenir en vne plus necessaire & plus grande puissance, que l'authorité Royale & le repos de l'Estat ne peuvent souffrir. S'il est vray ou faux, ie ne veux entamer la question, ny en rien écrire, ny persuader. Mais il est constant qu'on l'a tousiours creu, & au preiudice de la Reyne, en beaucoup de saisons. La sagesse des Conseils, dont elle s'est servie, depuis qu'elle sortie de la Cour la premiere fois, luy avoit fait prendre vne telle conduite, qu'on avoit perdu ceste opinion, & avoit fait voir qu'elle ne pensoit qu'à maintenir l'union & l'amirié entre ses enfans, sans vouloir prendre autre interest que celuy du Roy, ny monstrier autre passion que ce qu'elle iugeoit estre de ses volontez. Mais maintenant vous faites reprendre ceste mesme creance qu'on n'avoit plus d'elle, decourant par vos Manifestes beaucoup d'intelligences secretes, qui se commencerent à Troye, desquelles le public n'avoit point de cognoissance iusques à present. Vous me pardonnerez, si ie vous dis que vous auez monstrier peu de iugement en routes ces choses, & qu'il valoit beaucoup mieux les taire, que les faire sca-voir.

Cela fera renouveler la memoire des desordres arriuez en France, pour les desseins des Meres contre leurs enfans Rois, en faueur de ceux qui ne l'estoient poinr.

Histoire de France, du IX.<sup>e</sup>

Et nous fera voir Constance, femme de Robert, laquelle sur ce que le Roy son mary apres la mort de son fils aîné, voulut faire couronner Henry, le second, s'y opposa (dit l'Histoire) parce que par vne legereté trop ordinaire aux femmes, elle aymoit plus tendrement Robert son troisieme fils, que tous les autres ensemble, & vouloit qu'il fust preferé à son aîné contre la raison: & non seulement elle broüilla les affaires durant la vie du Roy, mais encore plus apres sa mort, semant des querelles entre ses enfans, par des affections indiscrettes, & pour empieter elle mesme le Gouvernement de l'Estat.

Monstres.

Qui ne sçait ce que fit Isabeau de Bauieres, femme de Charles VI. qui se banda en faueur des Bourguignons contre son mary & son fils, & en fin poussée de colere, voulut faire sa fille Reyne de France, avec son mary Roy d'Angleterre, qu'elle fit Couronner dans Paris.

Catherine de Medicis n'a-elle pas tousiours esté creüe fauoriser & aymer aucuns de ses enfans contre les autres? Et le Duc d'Anjou n'estoit-il pas celuy qu'elle a désiré sur toutes les choses du monde esleuer à la Royauté? Mais quand il y fut parvenu, ne trouuant pas en luy ce qu'elle s'estoit promise; & d'ailleurs ne s'osant fier

au Duc d'Alençon & au Roy de Navarre, qu'elle haïssoit tous deux, elle embrassa le party de la Ligue contre le Roy son fils; qui fut si offensé apres sa sortie de Paris, de voir ses ennemis le supplier de prendre l'aduis de la Reyne sa Mere, avec de grandes loüanges qu'on faisoit de son administration passée; que de là, il ne l'aima plus, perdit entierement la confiance qu'il avoit eüe avec elle, ne luy communiqua plus ses affaires, comme il le monstra bien en son exécution de Blois, dont on dit qu'elle mourut de regret bien tost apres.

Le Roy mesme n'a-il pas tesmoigné d'apprehender les menées de la Reyne sa Mere, quand il luy écriuit comme elle estoit à Angoulême.

*Je me suis facilement persuadé, que le mal procedoit de l'artifice de ceux qui sont autour de vous: Ils vous conseillent d'escrire & publier, que vous n'avez point de plus forte passion, que de voir prospérer mon Regne; point de si grand desir que le repos de mes peuples, que vous ne voulez rien entreprendre au préjudice de mon autorité: Mais tout au contraire, pour troubler la tranquillité publique, & renverser entiere-ment ma Couronne, l'on a sous vostre nom, long temps auparavant vostre partement de Blou, commencé, & depuis tousiours continué, à travailler, corrompre, & faire soulever tout ce qu'on a peu allencontre de moy. L'on a mis la main sur mes finances; imposé sur mes sujets; fait des entreprises sur mes places; Et pour ne rien obmettre de ce qui peut faire breche à l'autorité Royale, l'on a mis des gens de guerre en campagne avec du canon.*

Toutes ces choses estans attriüées autresfois, le Roy ayant opinion de semblables menées maintenant, qu'a-on à luy reprocher, si apprehendant le trouble dans son Estat, il y a voulu remedier, & esloigner avec toute douceur celle qu'il a creu le pouuoir causer, par le mauuais conseil de ces gens qui s'estoient rendus maîtres de son esprit?

Qui est-ce qui le peut blasmer, luy qui ne doit, qu'à Dieu seul, rendre compte de ce qu'il fait? Dequoy vous mellez-vous de vouloir controoller vostre Roy? Ne sçavez-vous pas, que teluy qui best de tous les Roys de la terre, a dit pour vous instruire, que,

*Non est discipulus super Magistrum, nec servus super Dominum suum.*

Y a-il quelque passage dans les saintes Lettres, qui die, que les Meres des Roys doiuent gouverner leurs enfans & leurs Estats? Il y a des exemples du contraire. Bethsabée, Mere de Salomon, que l'Eseriture nous propose pour le plus sage de tous les Roys, le gouverna-elle? Dés qu'il fut assis dans son trosne, elle luy vint

M. DC. XXXI.  
LA DEFENSE  
DU ROY, ET DE  
SES MINIS-  
TRES, &c.

De la Responce du  
Roy a la quatrième  
Lettre de la Reyne  
sa Mere, d'Angou-  
lême, du 11. Avril,  
1619.

Matth. 23.

M. DC. XXXI.  
LA DEFENSE  
DU ROY, ET  
DES MINIS-  
TRES, &c.

faire avec grande affection vne requête pour ſon frere Adonias. Mais il la reprend de la luy auoir faite, & la luy refuſe abſolument, comme eſtant preiudiciable à ſa perſonne & à ſon Eſtat.

Alexandre, le plus grand Monarque, & le plus ayant ſa Mere qui ait iamai eſté, quand il alla à la conqueſte de Perſe, ne laiſſa pas le gouuernement de ſon Eſtat à ſa Mere, mais à Antipater ſon fidele ſeruiteur, quelque antipathie qu'il ſçeuſt qu'il y euſt entre eux.

Noſtre Hiſtoire Françoisé nous enſeigne-elle que les predeceſſeurs du Roy en ayent vſé comme on le ſuppoſe? Nous voyons le contraire. Philippes Auguſte, eſtimé le plus grand de nos Roys, qui l'auoient deuancé, quand il alla pour cōquerir la terre-Sainte, laiſſe la conduite de ſon Royaume à l'Archeueſque de Rheims, auquel par honneur il aſſocie ſa Mere, mais ne luy permet pas d'agir que par ſon conſeil, & avec luy d'un commun accord.

Louys XI. ſage Prince, & qui a mis les Roys hors de page, par ſon teſtament conſeille à ſon fils de ne ſe ſeruir pas de ſa Mere en ſes affaires, pource, dit-il, qu'elle eſtoit eſtrangere. Et de fraiſche memoire, le Duc de Lorraine, grand-pere de celuy-cy, fut tant trauaillé par ſa Mere, fille de Chriſtierne, Roy de Dannemarc, qu'il fut contraint de ſe ſeparer d'elle, & l'enuoyer en Italie, où elle mourut vers le commencement de la Ligue.

Par tout ce que deſſus, ie ne voy pas que le Roy aye rien fait, dont il puiſſe eſtre blaſmé, ſelon Dieu ny ſelon le monde. Ie voy bien au contraire, que s'il euſt fait autrement, on pourroit accuſer ſa prudence & ſa conduite, n'y ayant perſonne qui eût peu luy conſeiller, lors que ſon frere eſtoit ſorty mal content de la Cour, & faiſoit des menées en ſon Royaume; lors qu'il auoit vne guerre eſtrangere avec l'Eſpagne; De laiſſer la Reyne ſa Mere mal contente & animée dans la Cour, où elle pouuoit ſouſtenir vn Party, puis qu'au moins il eſt vray qu'on auoit tout ſujer de ſouſçonner, qu'elle & Monſieur eſtoient en eſtroite intelligence, & que l'Eſpagne & leurs Partifans fauoriſoient leurs meſcontentemens. Ce qui ne peut eſtre ignoré de ceux qui ſçauent la trame de toutes ces affaires, ny de qui que ce puiſſe eſtre maintenant, veu les negociations que Monſieur a faites de tous coſtez, l'argent qu'il tire d'Eſpagne, pour luy donner moyen de ſubſiſter, la diuiſion où il eſt avec le Roy, & l'vnion que le Maniſeſte dont il eſt queſtion, fait paroître qu'il a de long temps avec la Reyne ſa Mere.

Ils diſent que les Parlemens ſont foulez aux pieds, & cela afin qu'ils puiſſent par leurs plaintes faire voir qu'ils ont ſoin de tout le monde; & que ſ'ils eſtoient les Maiſtres, ils feroient bien mieux que les autres.

Il faut déduire toutes ces choses, & faire voir que le Roy n'a rien fait qu'avec raison & exemple: ce dont ie veux parler, non pour mettre le feu, comme ces Escrivains en ont l'inrention, mais seulement pour narrer les choses passées & presentes. Les Cours Souueraines sont tellement vnies à la Royauté, que sans elle leur Corps n'est qu'une ombre: s'il arriue quelquefois du discord, cela s'appaise, & c'est crime que de le publier, & d'en faire des trophées,

Il faut aduouër, que l'origine du different vient de la Pauté, laquelle auoit esté accordée du Roy par l'intercession de celuy qui tient la premiere place en ses affaires: mais comme celles d'Italie requeroient prompt secours, il s'y achemina, croyant que dans l'exécution celuy qui demeurait Chef du Conseil y apporteroit sincerité & candeur, comme il y estoit obligé, & le seruice du Roy le requeroit ainsi. Mais au contraire, ayant resolu la ruine de celuy qui s'en alloit, il ne creut point auoir un moyen plus facile de le faire perir dans son entreprise, que de le laisser manquer d'argent. C'est pourquoy, par mille chicaneries il trauersa certe affaire en sorte, qu'elle fut reduite dans l'impossibilité, pensant que d'ailleurs il n'y auoit point de ressource: à quoy il auoit aussi mal pris ses mesures qu'en tout le reste de sa conduite.

Les Officiers se sentans piquez d'une chose qui leur estoit si sensible, n'apporterent pas en cela toutes les facilités qu'on se promettoit d'eux; dont s'est ensuiuy quelque mauvais mesnage.

Ils ont pour principale defense leur continuelle obeysance, & vnion inseparable à la Royauté, alleguans leur constance à se maintenir fermes aux temps qu'on les emprisonnoit, & qu'on les estrangloit pour estre bons François: ce qu'ils resmoignerent fermement encore à la face des Estats de Paris, remply d'Espagnols, où ils donnerent cet Arrest celebre en faueur de la Loy Salique, pour maintenir la succession Royale à celuy à qui de droit elle appartenait: qui donna grande gloire au President le Maistre, parce qu'il estoit creature du Duc de Mayenne.

En cela ils sont fort louables, comme en plusieurs bonnes actions qu'ils ont faites auparauant & depuis. Mais le Roy n'a pas tort, qui veut estre obey: Et à dire vray, s'il ne l'estoit, nous serions mal partis; car nous ne subsistons que par sa puissance & son autorité entiere, qu'il n'a pas exercée en ce temps d'une façon nouvelle, & non prariquée: mais a fait ce

M. DC. XXXI.  
LA DEFENSE  
DU ROY, ET  
DE SES MINI-  
STRES, &c.

Registres du Parle-  
ment.

qui est arriué autresfois en semblables rencontres, quand on a creu que les Officiers estoient sortis hors de leurs termes.

Ils procedoient certes de bonne sorte, quand du temps de Charles huitiesme le Duc d'Orleans fit proposer par son Chancelier au Parlement, qu'il eust à faire instance que le Roy vint à Paris, & qu'en ses affaires plus importantes il se seruist de son conseil.

Leur response fut par ce sage President de la Vaquerie, *Que le Parlement n'estoit institué que pour la Iustice, si le Roy ne luy commandoit plus auant.*

Et quand du temps de Louys de Bourbon il leur escriuit apres auoir pris Orleans, leur enuoyant sa Declaration & protestation, ils luy respondirent franchement, *Que leur charge n'estoit que d'administrer la Iustice.*

Mais il semble aussi qu'il y auoit à redire sur les procedures contre le Chancelier du Prat, qui fit que le Roy François defendit à son Parlement, *De s'enremettre en quelque façon que ce soit du faict de l'Estat, ny d'autre chose que de la Iustice.*

Comme aussi sur les remonstrances de la Cour, pour la difficulté qu'elle faisoit de publier les Lettres données à Roüen, le Roy Charles neufiesme tint ce langage aux Deputez qui luy furent enuoyez; *Je ne veux plus que vous vous mesliez d'autre chose que de faire bonne & briefue Iustice: car les Roys mes Predecesseurs ne vous ont mis au lieu où vous estes que pour cet effect, & non pour vous faire mes Tuteurs, ny Protecteurs du Royaume.*

Le 16. Aoust 1561.

Et sur l'Arrest de Conuocation des Princes du Sang, Pairs de France, & autres grands Seigneurs, qui ont seance au Parlement, afin de pouruoir aux plaintes & doleances qui estoient à faire, pour le bien du seruice du Roy & de l'Estat, *Le Roy en son Conseil leur fait les mesmes defenses.*

Si aujourd'huy on a fait le semblable sur des occasions qui le requeroient, qu'y a-il à redire; puis que le Roy l'a fait à l'exemple de ses Predecesseurs? comme aussi en l'esloignement qu'il a ordonné d'aucuns de ses Officiers: n'y ayant vn seul homme qui ne sçache, que du temps de ces rudes Mercuriales plusieurs furent emprisonnez, Anne du Bourg executé; & depuis, les Premiers Presidents Lizer & Magistri, le premier esloigné pour tousiours, & l'autre pour cinq mois. Ce que ie n'allegue pas, pour déprimer ou empescher d'honorer & tenir en respect ce Corps venerable, dans lequel on voit parfaitement reuire la vraye image de la Majesté Royale, lors qu'ils rendent la Iusti-



ce : mais pour iustifier les actions du Roy , & monstrer qu'elles ne sont point violentes & nouvelles.

Il y a peu de choses qui ne soient recherchées par ces Escriuains avec vne excessiue curiosité , pour flétrir l'honneur & la reputation du Roy, sur la mort d'un de ses domestiques, & sur l'emprisonnement de plusieurs personnes de diuerses qualitez ; comme si les Roys n'auoient pas puissance & raison de faire chastier ceux qui faillent.

Ces Messieurs neantmoins n'ont pas tort de descrire les chastimens qui se font aux mauuais Conseillers des Freres des Roys, pour l'intérest qu'ils y peuuent auoir : car de tout temps on les a mal-menez en France. La Mole , Coconas , Tourtay , & autres , en sont de fâcheux souuenirs à ceux , qui comme eux se veulent mesler de desbaucher leurs Maistres , & les porter hors de leur deuoir. Tous ces desguisemens de ce qui se passa à Nantes , sont plustost crimes que des accusations ; car comment peut-on avec raison calomnier vne action passée à la face de toute la France ? Iugée par vn Parlement des plus renommés en intégrité & iustice du Royaume ? Y presidant vn Garde des Sceaux leur grand fauory ? Le procès estant encore en estre , veu par le Roy , la Reyne Mere , & s'il se peut dire , de tout ce qu'il y a de plus renommé dans l'Estat ? Apres tels tesmoignages , que les mesdisans brouillent le papier tant qu'ils voudront , pour persuader le contraire de la verité. L'aduantage qu'ils en retireront , c'est qu'ils se rendront contempnibles , comme ne sçachans autre mestier que de semer des menfonges.

Pour les emprisonnemens ou esloignemens qu'on a fait de Princes & autres Seigneurs , ce n'est que pour renouueller les vieilles playes que ces gens alleguent tels exemples , & non pour en tirer aucune iustification à leur aduantage. Car comment le feroient-ils , veu les preuues qu'il y a contre ceux qu'ils rendent innocens ? La propre declaration du Duc de Vendosme , & l'abolition qu'il a prise , iustifient sa faute , & la bonté du Roy. Madame d'Elbeuf ne doit pas estre suspecte au faict du Grand Prieur son frere. I'ay ouy dire au Roy , qu'il auoit vne Lettre de ladite Dame , escrite & signée de sa main , par laquelle elle luy mande , que du Nau Secretaire du Grand-Prieur luy a fait sçauoir de sa part , qu'il ne pretend plus d'innocence , mais bien pardon de deux fautes tres-notables ; l'vne qui concerne la propre personne de sa Majesté , & l'autre le trouble de son Estat.

M. DC. XXXL  
LA DEFENSE  
DU ROY, ET DE  
SES MINISTRES,  
&c.

M. DC. XXXI.  
LA DISSENSE  
DU ROY, ET  
DE SES MINIS-  
TRES, &c.

Sa Majesté adjousta encore, qu'en suite de cette Lettre, du Nau estant présenté au Grand-Prieur, il confessa ingenuëment estre coupable d'auoir voulu faire sortir Monsieur de la Cour; De l'auoir porté à prendre les armes; A pratiquer des Gouverneurs, & se rendre Maistre des meilleures places du Royaume.

En suite dequoy il y a bonne & valable information faite par le Garde des Seaux de Marillac, dans laquelle on y voit cinq ou six tesmoins, qui deposent la mesme chose.

Chalais declare & recognoist estre coupable de plusieurs pratiques qu'il fit pour gagner Mets, qui se garentit par la fidelité de ceux à qui le Roy en a commis la charge.

Au reste le Cardinal ne luy parla iamais qu'avec le Cheualier de Valençay, le Duc de Bellegarde, ou le Garde des Seaux de Marillac, à ce que l'ay ouy dire audit Cardinal: & le Cheualier de Valençay est celuy qui le luy a adressé, & a déposé en l'information qui a esté faite contre luy.

On ne dit rien du Colonel, parce qu'il est conuaincu de tant de mauuais conseils qu'il a donnez, & de mauuais desseins qu'il auoit, qu'on n'en veut point rafraichir le memoire. Ainsi en ay-ie ouy parler au Roy, sur le sujet du beau Manifeste que vous auez mis en lumiere. Ce vertueux Prince disant tout ce que dessus en assez bonne compagnie, rendoit grâces à Dieu des dangers dont il l'a garenty en diuerses occasions.

Louuigny est allegué mal à propos. C'estoit vn Gentilhomme de bon lieu, qui a parlé d'une entreprise faite contre la personne du Roy; Le Comte de la Rochefoucaut en aduertit sa Majesté: les Ducs de Retz & de Bellegarde deposent avec ledit Comte: le Garde des Seaux de Marillac redige par escrit tout ce qui est de cétte affaire; & de là le Cardinal est grandement coupable, parce qu'il n'a pas fermé la porte aux aduis qui se donnent en ce qui concerne la vie du Roy.

Il l'est aussi, qui vous en voudroit croire, de tout le mal qui se fait au monde, ainsi que les premiers Chrestiens estoient cause, dans l'imagination des Payens, de tous ceux qui arriuoient en l'Empire Romain.

Quant à ce que vous alleguez du Cardinal de Berule, l'Enfer mesme abhorre vne telle calomnie; & les siens qui auoient le plus d'intérêt en sa conseruation, ne sçauoient l'entendre sans conceuoir vne extreme horreur contre ceux qui la vomissent. Si proposer au Roy vn simple Prestre pour le faire Cardinal, & en

fuite luy procurer beaucoup de bien est le perdre, en ce sens là le Cardinal est cause de sa pette.

En mettant Fancan en jeu, vous deuez alleguer Cormeil, & deux ou trois autres fols qui sont morts en prison. Si les hommes estoient immortels dans la Bastille, elle ne seroit pas assez grande, pour recevoir tous ceux qui y voudroient estre: & si rous les fols y estoient, vous ne seriez pas où vous estes. Vous vous monstrez si furieux & si animez contre les personnes à qui vous en voulez, par tant d'iniures atroces, desquelles vous les voulez noircir, que tout ce que vous dites pette son reproche avec soy.

On passoit bien plus auant contre ceux qui ne marchaient pas droit au temps passé. Car nous auons veu la Reyne Catherine de Medicis faire arrester son fils le Duc d'Alençon, & son gendre le Roy de Nauarre, & les faire interroger en sa presence, pour leur faire faire leur procez; & pour la mesme occasion emprisonner les Mareschaux de Montmorency & de Coslé, la grandeur desquels, & en leur Maison, & en leur merite, faisoit bien voir qu'en matiere d'Estat on n'excuse personne. Si nous sortons hors du Royaume, ce sage Philippe d'Espagne le monstra bien, qui ne pardonna pas à son propre fils.

Vous estes bien designez par vn Apostre \*, parlant de gens \* S. Iude. semblables à vous, qu'il appelle *Murmurateurs, querelleux, cheminans selon leurs conuoiuses, leur bouche prononçant propos enslez.*

Ie me dépite en la lecture de tant d'horreurs, & de voir des gens si acharnez contre la Personne sacrée de nostre Roy, lequel sans respect ny crainte, ils vont deschirant, comme si c'estoient des Cannibales.

Ie me sens quelquefois épris de cette passion de Balac, qui pensoit tirer de l'aduantage en faisant maudire ses ennemis. Ie croy que si la raison ne me serenoit, ie surpasserois contre ces gens icy, ce qu'il vouloit qu'on fist contre le peuple de Dieu.

Qui peut souffrir sans vne esmotion extraordinaire, de voir vn Roy si belliqueux & si sage, estre traitté de la façon que ceux-cy entreprennent de le faire, & osent encote s'en declarer à la face des Parlemens?

Le Roy, selon leur sens, est si simple, qu'un Maite du Palais se forme dans son Estat; Luy prend toutes ses meilleures places; Ses plus grandes Prouinces; Luy vole tout son argent; Le chasse des Sieges où il est, pour y commander absolument; Et bref ne tend qu'à sa ruine.

M. DC. XXXI.  
LA DEFENSE  
DV ROY, ET  
DE SES MINISTRES, &c.

M. DC. XXXI.  
LA DEFENSE  
DU ROY, ET  
DE SES MINI-  
STRES, &c.

Quant à moy, i'estime qu'il faut auoir plustost pitié de tels discours, que d'y respondre: Car si ceux qui les publient n'estoient pires que Demons, ils n'auroient iamais telles paroles en la bouche, pleines de mensonges, & contre leur propre sentiment.

Et qui sçait mieux la verité de toutes ces allegations que le Roy mesme, qui n'a iamais perdu vn iour d'Armée ou de Conseil, pour sçauoir & recognoistre ceux qui le seruent bien ou mal? Et comment ceux qui n'ont iamais assisté en aucun de ces lieux, peuuent-ils iuger & parler de ce qui s'y est passé, & acquerir aucune creance de ce qu'ils en pourront dire? Les heureux & glorieux succès des commandemens d'Armées, & autres grands emplois, que le Roy a donnez à son principal Ministre, sont-ce marques à ces gens-là, que le Roy en ce faisant se soit exposé à si grand peril comme ils disent? La confiance qu'il prend en luy est-ce vn chemin préparé à sa ruine, comme ils veulent faire croire? S'il y a du mal veritable en cecy, il est tour à eux, qui'aueuglez de passion, prenant les choses tout au contraire de ce qu'elles sont, pretendent que le Roy recoiue dommage de ce qui luy réussit à plus de gloire & plus d'utilité. Mais à mon aduis, leur principal grief est, qu'ils n'ont pas la possession de ce qu'ils enuient en autrui, & principalement de ces vingt mulets, qui estoient chargez d'or, aussi veritablement comme ils le sont de sagesse.

Vous deuiez consulter Messieurs du Parlement, de la maniere qu'il faut tenir à parler des Puissances superieures. Ils vous eussent appris, qu'il est plus seant d'attribuer les defauts qu'ils veulent blâmer, à des causes naturelles, que décrier leurs personnes: comme ils le pratiquerent auant le parlement de la Reyne-Mere pour aller à Blois: disant au Roy, *Que la Reyne sa Mere, de son naturel bonne & affectionnée au bien du Roy & de l'Estat, auoit esté abusée par des arts magiques & incognus; Que la simplicité du sexe auoit esté surprise & trompée par la subtilité de ces ames desestables; Que cela estoit excusable à vne femme.*

Le President de  
Verdon portant la  
parole.

Ce n'est pas tout: ces Messieurs les Escriptuains se monstrent fort pitoyables sur la desolacion du pauvre Peuple; Aussi est bien le Roy, & avec raison; car c'est luy qui en reçoit le principal dommage. Mais ie demande, si c'est vn bon remede pour le pouuoir soulager, que de faire des factions & des pratiques dans le Royaume, & d'en publier le mal parmy les Estrangers? si ce n'est pas vn fondement pour pouuoir encore à l'aduenir en augmenter les miseres? Ce qui est de fâcheux, c'est qu'on n'a iamais veu homme qui aye eu dessein dans l'Estat, ou de l'enuahir, ou de s'y aggrandir, qui n'aye  
touliours

roufours mis en auant la pauureré du peuple. Le Duc de Bourgogne, du temps de Charles VI. est vn original en ce genre. Sa declaration porte, *Que ce qu'il fait est pour reformer l'Estat, extrêmement desolé par le mauuais ménage de ceux, qui abusans de l'infirmité du Roy, manioient les affaires du Royaume à leur appetit; & sans auoir pitié du pauvre peuple, le fouloient de diuerses charges contre tout droit & raison.*

Ce sont lieux communs & ordinaires à tous ceux qui veulent broüiller.

Si la mauuaife volonté n'eust preualu sur la raison, il falloit alleguer maintenant les causes veritables des maux presens, & les rejeter sur ceux qui en ont la coulpe, & non sur les innocens. Il falloit voir combien de fois on a pris les armes en France depuis vingt-ans; combien il y a eu de mal-contens; de guerres estrangeres & intestines; l'honneur que s'est conseruée la France en la protection des alliez de la Couronne; les perils infallibles qui menaçoient le Royaume, si on ne l'eust fait; la seureté establie dans l'Estat pour la Religion, la liberté assurée à l'Italie, les factions & liaisons estrangeres dissipées: Vn grand nombre de places que le Roy a fait razer, exemptant par ce moyen son Estat de la dépense qu'il falloit pour les attaquer & ruiner, & de celle que continuellement il falloit faire pour se garder d'elles, est aujourd'huy vn acquest & vne épargne, de laquelle le temps feroit sentir les fruiets au Peuple, si l'impatience de ceux qui ne veulent que la confusion en toutes choses, ne l'empêchoit: Mais il leur suffit, pourueu qu'ils puissent detraicter & médirei pour se monstrier estre la vraye image de ceux desquels parle l'Apostre: *Mais ceux-cy médissent de tout ce qu'ils n'entendent. Nuées sans eau emportées des vents; Arbres d'Autonne sans fruiet, vagues impetueuses de la mer, écuman leurs confusions; Estoilles errantes, auxquelles est appresté le tourbillon des tenebres eternellement.*

Parmy tous ceux qui ont part à ces écrits, & semblent y cōtribuer, ou leur plume, ou leur aduis, on y remarque la voix d'un corbeau, qui croace encor sur les cendres du Marechal d'Ancre, & nous le veut remettre en bonne odeur, disant qu'il n'estoit pas méchant de son naturel: & ailleurs: *Qu'il auoit esté le seul de qui la Reyne s'estoit confiée durans le bas aage du Roy.* Chose contredite publiquement par elle-mesme, quand elle fit écrire: *Que le Royaume par singuliere grace de Dieu, & l'assistance qu'elle a receu des gens de bien, a iouy en sa Regence d'un repos general, dont elle ne peut assez louer Dieu, & les bons Frangois de toutes qualitez, qui ont fidellement seruy le Roy.*

Pour son bon naturel, l'opinion qu'on en auoit de son temps, se verra par la suite de ce discours.

M. DC. XXXL  
LA DEFENSE  
DU ROY ET  
DE SES MI-  
NISTRES,  
&c.  
Histoire de France.

S. Iude.

De la Lettre écrite à Monsieur le Prince, le 12. Mars 1611.

M. DC. XXXI.

LA DEFENSE  
DU ROY, ET  
DE SES MI-  
NISTRES,  
&c.

Parlons maintenant de ce qu'ils appliquent contre le Cardinal de Richelieu, par de tres-sanglantes & furieuses impostures : esperant que le peuple recueillant auidement les ourrages qu'ils sement contre luy, le chargera de toutes ses miseres.

Ils auroient trompé le Roy, s'ils auoient fait autrement, n'y ayant point d'apparence, que des gens si passionnez contre luy, rendent des témoignages fauorables, pour vn homme qui le sert si bien, dont il cognoist en sorte la candeur & la sincerité, qu'il s'assure que les mesmes personnes qui le taxent, le recognoissent rel en leur conscience, qu'il est en effet. Mais ils seroient bien aises, que le Roy mist les choses qui luy sont les plus importantes, entre les mains de gens mal affectionnez, foibles ou interessez, afin qu'il les peussent seduire. Ce qui ne leur succedant pas en cestuy-cy, ils s'en veulent venger par leurs calomnies, fort honorables pour luy, & qui le doiuent rendre plus digne de la bien-veillance de sa Majesté : afin qu'à son exemple, les autres sujets recognoissent, qu'en bien seruant elle les protegera ; les comblera de ses faueurs ; & qu'ils apprennent, que pour bien seruir il ne faut auoir respect d'autre grandeur que de celle de son Prince.

Mais il faut bien dire, que la passion les aueugle estrangement, de former vn crime contre luy, de ce qu'il rira son extraction, du costé des femmes, de la Maison de Dreux, issuë de la Maison de France.

Les Philosophes nous apprennent, qu'il n'y a rien de si impossible, que de faire, que ce qui est ne soit pas. Il y a plusieurs Maisons dans le Royaume plus riches & plus pauures que celle du Cardinal, qui se peuuent vanter du mesme aduantage : & cependant nul homme sage ne dira qu'elles pretendent ny puissent pretendre à la Royauté. Si ceste genealogie, dont est question, est imprimée sans fondement, celuy qui en est autheur merite chastiment ; si elle est veritable, quel crime est-ce à vn écriuain, de donner au iour ce qu'on n'a peu cuitre de produire, lors qu'il fust question de faire feu Monsieur de Richelieu, Cheualier des Ordres du Roy ?

Pour bleffer ce fidelle Ministre, il faudroit le conuaincre d'auoir employé sa puissance, pour practiquer les Estrangers, & les attirer dans l'Estat, afin de le raur au Roy. On se figuroit qu'une des moindres accusations qu'on proposeroit contre luy, ce seroit qu'il auroit trahy les places consignées à sa foy. On s'attendoit qu'ils se mettroient en deuoi de luy prouuer qu'il a de grandes & puissantes intelligences, en Espagne, en Italie, ou en Angleterre, pour ruiner ceste Couronne, & sous-mettre le Royaume à vn Estranger. Mais l'enuie mesme ne luy disputant point sa fidelité, & ses ennemis ne luy imputant pour principal crime, que sa faueur : il est tout vi-

sible, que ce n'est pas la seule jalousie de sa fortune, qui leur fait vomir tant de calomnies ; mais qu'il y a vn plus grand dessein que celuy de sa ruine, qui ne seroit pas capable d'assouir la haine de ceux qui se témoignent si passionnez contre luy.

Les Iuifs, qui auoient tenté toutes sortes d'inuentions pour faire perdre nostre Seigneur, n'oublierent pas ceste accusation contre luy, qu'il se vouloit faire Roy.

Et ceux qui ont puë tout ce qu'ils disent dans les vieux Manifestes, ont aussi veu, que souz le Regne de François I. le Gouvernement de Messieurs de Guise, est appellé *usurpation Tyrannique, & vn commencement pour s'emparer de la Couronne, sous pretexte de la succession de Charlemagne*. Et l'accusation des Princes mal-contens contre le Marechal d'Ancre, porte: *Que ses desseins vont bien plus auant, puis qu'ils tendent au changement & mutation de l'Estat ; Que le Roy & Monseigneur son Frere, ne sont pas en seureté entre ses mains, s'estant enquis par vne impiété & curiosité punissable par les loix, de la durée de leur vie : (notez cela) Qu'ils ont consulté des Magiciens sur le temps de leur mort.*

Vous vous voyez découuerts par tous ces lieux qui s'alleguent à vostre confusion. Apprehendez la Iustice de Dieu, si vous échappez celle du Roy par la bonté.

Il s'applique tout l'argent du Royaume, les Charges ; & dispose de tout, disent ces gens de bien.

Il ne falloit qu'avec telles accusations le peindre en la forme de ceste horrible Beste représentée dans l'Apocalypse, pour le rendre plus hideux.

Tout cela vient des mesmes sources que les impostures precedentes : & parce que tels discours ont esté l'uiuis de grandes guerres, ils s'imaginent que leur seule pensée & volonteé, produiront les mesmes effets : Mais comme ils se sont tousiours mépris en tous leurs desseins, on verra qu'ils reüssiront aussi mal en ceste occasion, comme en toutes les autres.

Après les Barricades, il se fit vn écrit contre le Duc d'Espèron & son frere, par lequel on a donné matiere à ces Messieurs de parler à present. On les estime *Autheurs du desordre en tous les bons reglemens & police de France ; Ils ont fait vne honteuse marchandise des Estats du Royaume ; Ils ont raié & mis dans leurs coffres toutes les finances de France, & à peine tant de subsides ont peu souler leur auarice ; Ils ont offensé les principaux Officiers de la Couronne ; Ils ont esloigné d'aupres du Roy beaucoup de ceux qui le pouuoient bien & sagement seruir ; Ils ne cessent iournellement de calomnier, & mettre en soupçon vers luy les gens de bien, qu'ils scauent n'aprouuer leurs actions.*

M. DC. XXXL.  
LA DEFENSE  
DU ROY ET  
DE SES MI-  
NISTRES,  
&c.

Du Manifeste de  
Lorry de Bou-  
bon, 1562.

Du Manifeste des  
Princes de l'an  
1617.

M. DC. XXXI.

LA DEFENSE  
DU ROY, ET  
DE SES MI-  
NISTRES,  
&c.Du Duc de Ven-  
doſme, 1617.

Voila vos leçons, ſur leſquelles vous vous inſtruiſez, & fomen-  
tez vos mauuaiſes humeurs. Mais ſ'il ne tient que de ſoiſſiller les  
écrits pour compoſer des Satyres, on en feroit bien plus facilement  
contre vous, & vous payeroit-on le principal & les arretages à cent  
pour cent. Car vous en donnez de tres-veritables ſujets.

Ils ſe ſont encore ſeruis des termes des remonſtrances contre le  
Mareſchal d'Ancre, ſa femme & adhetans, *Qui par leur auarice ſont  
ſeule cauſe des maux que nous ſentons, des deſordres que nous voyons, &  
de ce que nous craignons encores pis. Il a par ſes artiſces attiré à ſoy l'en-  
ſiere adminiſtration de voſtre Royaume, ſ'eſt rendu Maïſtre de vos Con-  
ſeils, de vos armes, de vos forces, & de vos finances.*

Bref, on voit que vous ne compoſez vos écrits, qu'en la façon  
qui nous eſt repreſentée par Ronſard.

*Comme vn pauvre vieillard, qui par la ville paſſe  
Appuyé d'un baſton, dans vne poche amasſe  
De vieux haillons qu'il trouue en cent mille morceaux,  
L'un deſſus vn fumier, l'autre prez des ruiſſeaux,  
L'autre prez d'un égouſt, & l'autre dans vn antre  
Où le peuple artiſan va décharger ſon ventre ;  
Après en choiſſiſſant tous les morceaux épars  
D'un fil gros les rauande, & conſt de toutes parts,  
Puis en fait vne robe, & pour neuſue la porte :  
Vos écrits, médiſans, ſont de la meſme ſorte.*

Quand le Roy auroit comblé de plus grandes richèſſes que vous  
ne dites, le Cardinal, quel tort vous feroit-il ? N'eſt-ce pas choſe  
qu'il peut, ſans qu'on l'en puiſſe blaſmer ? veu principalement que  
les faueurs qu'il luy départ n'empêchent pas qu'il n'en faſſe aux  
autres, & qu'il ne rende la Juſtice à tout le monde. Dieu eſt témoin,  
& ſa Maieſté en ſera le Iuge, avec quel zele il a trauaillé pour ag-  
grandir ſon autorité Royale ; & comme bon ſeruiteur, qu'il re-  
grette de voir le Royaume affligé des malheurs paſſez, & en eſtat  
de le pouuoit encoꝛ eſtre à l'aduenir, par les deſſeins de ceux qui  
par leurs mauuais conſeils, en veulent pluſtoſt la ruine que la  
proſperité.

Décriez tant que vous voudrez ſes actions ; rauiſſez-luy la gloi-  
re de ſes ſeruices ; Preferez les actions de Dandouin de Bayonne,  
à tout ce qu'il a fait de mieux : cela ne le touche point. Vous eſtes  
bien comme ces Harpies fabuleuſes, capables d'inſecter toutes ſor-  
tes de viandes ; mais de gloire, vous n'en ſçauriez donner ny oſter.  
Pour le pouuoir, il faut auoir la volonté libre. Vous témoi-  
gnez ne l'auoir point, & eſtre transportez de fureur : qui fait



que selon le déreglement de vos discours, on vous regarde plustost avec pitié, qu'avec haine. Car autrement ne seroit-ce pas bien estre aveuglé de malice, d'oser dire que le Cardinal n'ait pas eu l'intention de secourir l'Isle de Ré, & qu'elle l'ait esté contre sa volonté? Il faut par nécessité que celui qui a écrit vne telle effronterie, n'ait point de front. Dans deux cens ans il pourroit faire passer vne telle imposture aux Indes, encore auroit-il à craindre que l'Histoire vniuerselle qui sera faite, le démentist; ainsi que fait le Journal de ce qui s'est passé au secours de ceste place, dont le Garde des Sceaux de Marillac est Auteur non suspect.

Quand il plaira à sa Majesté, ie suis tellement assuré de la conduite du Cardinal, que ie puis répondre qu'il sera tousiours prest de remettre à ses pieds ses honneurs, charges & dignitez qu'il possède, pour viure en la condition qu'elle luy ordonnera, & de souffrir que tous les orages tombent sur luy, si par sa cheute l'Estat peut estre affermy, ou sa ruine euitée.

Mais qu'y a-il de prodigieux en sa puissance? Vous representez tant de places, tant de vaisseaux, tant de canons: Adioustez le fer, les feux, les flammes, le soulfhre, le salpestre, & la poudre, en telle quantité qu'il puisse en vn instant comme vn tison d'Enfer embrazer toute la France.

Si vous eussiez voulu, vous eussiez peu dire en vn mot, qu'il n'a autre chose que la charge de la Mer, à moindres conditions que les Admiraux du passé, puis qu'ils auoient de grands gages attribuez à ceste Charge, lesquels il n'a point.

Il a (direz-vous) le Havre & Broüage. Voyez si par l'Extrait

\* present des Lettres, verifiées au Parlement du temps de Monsieur de Joyeuse, deux places Maritimes ne sont pas attachées à la charge d'Admiral. Le Havre y est nommé, & Diepe en suite: au lieu duquel le Roy luy a assigné Broüage, par ce que deux places en vne mesme mer sont inutiles; & que le Havre estant dás la manche du costé du Nort, il vaut mieux qu'il en ait vne autre vers le Midy, pour mettre ordre à ce que le seruice du Roy requiert de toutes parts.

EXTRAIT DES LETTRES  
de Declaration faite par le Roy Henry III. le 26. Novembre 1582. signées de Nensuille, par lesquelles le Roy declare qu'il reünit & incorpore à la charge d'Admiral de France le Gouvernement de Diepe, comme il auoit esté auparavant.

HENRY, &c. A tous ceux, &c. Salut. Combien qu'en pouruoiant nostre tres-cher & bien-ami beaufreite le Due de Joyeuse, Pair & Admiral de France, dudit Estat & Office d'Admiral, Nous y ayons amplement déclaré, &c. Toutefois nous ayant nostredit beau-frere fait entendre, qu'au moyen de ce que par ses Lettres de prouision il n'est fait aucune mention du Gouvernement & Capitainerie du Chasteau & ville de Diepe, de laquelle de tout temps & ancienneté, les pre-

M. DO. XXXI.  
LA DEFENSE  
DU ROY, ET  
DE SES MI-  
NISTRES,  
&c.

cedens Admiraux ont esté & deu estre jouïssans. Il craint, &c. A ces causes desirant conseruer nostredit Beau-frere en seldits droitz, autoritez, pouuoirs, facultez & puïssance appartenans audit Estat & Office d'Admiral, mesmes audit Gouvernement & Capitainerie de la Ville & Chasteau de Dieppe, que nous auons entendu & voulons estre jointe audit Estat d'Admiral, attendu la connexité qu'il y a de l'un à l'autre, pour estre ledite ville de Dieppe, l'une des fortes places & prinçipaux ports de la coste de Normandie; & pour oster & coupper chemin à tous doutes & difficultez que l'on pourroit cy-apres former là dessus. Auons en confirmant & declarant lesdites provisions & pouuoir par nous donné & accordé à nostredit Beau-frere, dit, déclaré & ordonné; disons, declarons, & ordonnons par ces presentes, qu'en pouruoyant iceluy dudit estat & office d'Admiral, Nous auons aussi entendu & entendô le pouuoir de celuy de Capitaine & Gouverneur de ladite Ville & Chasteau de Dieppe, que nous auons tousiours reputée estre jointe audit estat d'Admiral, & lequel nous y auons, entant que besoin seroit de nostre pleine puïssance & autorité Royale, joint, vny, & incorporé, vnïssons & incorporons, pour estre ensemblement & inseparablement exercé par nostredit Beau-frere, aux honneurs, autoritez, prerogatiues, preeminences, gages, pensions, droitz, profits, reuenus & émolumens qui y appartiennent & y sont ordonnez, tels & semblables que les precedens Admiraux, Capitaines & Gouverneurs de ladite Ville & Chasteau de Dieppe ont accoustumé faire jouïr, & user, sans que pour quelque cause que ce soit, ils puissent cy-apres estre dis-joints & separés l'un de l'autre, ny qu'il soit besoin à nostredit Beau-frere prendre aucuns autre nouuelle provision de nous pour ladite Capitainerie & Gouvernement, que celle qu'il a cy-deuant eue pour sondit estat d'Admiral, ny que par le deceds du dernier Capitaine & Gouverneur le sieur de Sigongnes, ores ny à l'aduenir, elle puisse estre dite ny reputée vacquante, ny impetrable, d'autant que nostre intention a tousiours esté, comme dit est, qu'elle fust jointe, annexée & affiliée à ladite Admirauté; & icelle entant que besoin est encores de nouveau l'y affectons & vnïssons, & l'auons donnée & octroyée, donnons & octroyons par ces presentes, à nostredit Beau-frere Admiral, lequel & ses successeurs Admiraux en seront tousiours pourueus ensemblement, & par mesme moyen que dudit estat d'Admiral, & sans qu'il y puisse auoir aucun autre Capitaine particu-

Vous exagerez Pontoise & le Pont de l'Arche. Puis que vous luy donnez beaucoup de charges qu'il n'a point; comme la Prouence, les Galeres, la qualité de Connestable, & Generalissime des Armes du Roy, qu'il ne souffrit mesme iamais qu'on luy attribuaist: Vous deuiez nommer encore toutes les terres & Abbayes qu'il possède, pource que par ce moyen il a le pied dans la plupart des Prouinces du Royaume.

Vous parlez de ce que possèdent ses parens, & en cela vous n'avez pas grande chose à dire, veu qu'ils paroissent en petite quantité, & que leur fortune est si mediocre, que ceux qui sont sans passion, s'estonnent plustost de ce qu'ils ont si peu, que de ce qu'ils ont trop.

Si on considere l'establissement qu'a eu autrefois la Maison de Montmorency, il y aura dequoy s'estonner par la comparaison de ce qui est en la sienne.

Anne de Montmorency estoit Marechal & Connestable de France, Grand-Maistre & Grand-Chambellan, Gouverneur de Languedoc: son fils aîné Gouverneur de l'Isle de France, & Marechal de France: son second, Colonel de la Caualerie, & Marechal de France, Gouverneur de Languedoc en suruiuant. Le troisieme, Colonel General des Suisses, & tous ses pro-

ches en de tres-éminentes dignitez, comme il paroist; en ce que de ses trois neveux de Chastillon, l'un estoit Cardinal, l'autre Admiral de France, & le troisième Colonel de l'Infanterie.

Il maria quatre de ses filles en quatre des principales Maisons du Royaume, celles de Tureine, la Trimouille, Candalle & Vandrador.

Il ne faut pas oublier, que son pouvoir estoit tel, que le Roy François premier donna ordre au Dauphin Henry, depuis Roy, d'aller au Camp d'Auignon, pour luy obeir dans les Armées qu'il commandoit.

Si vous eussiez esté de ce temps-là, vous eussiez tenu la France perdue, les Maires du Palais reuenus, & le Roy chassé de son Estat: Vous eussiez eu assurément ceste opinion, principalement apres la Paix, qui fut faite en suite de la baraille de Saint-Quentin, où le Roy pour ravoir ce Connestable, qui y fut pris, quitta tout le Piedmont, & plus de deux cens places.

La puissance du Cardinal est nulle, en comparaison de celle que la verité de l'Histoire nous presente cy-dessus.

Au lieu d'avoir perdu des places, il a aidé, par les ordres & les commandemens de sa Majesté, à en acquerir plusieurs.

Son malheur ne l'a point rendu prisonnier des Estrangers; & pour son rachat on n'a point fait

lier que ledit Admiral, ains seulement un Gen Lieutenant, personnage d'honneur, valeur & fidelité requise, qu'il y commettra, & qui luy sera responsable de ladite charge, & non à autre: Et aura aussi nostredit Beaufrere la charge & commandement tant sur les mortes-payes, qu'autres forces & compagnies, mesme la Compagnie ordinaire de gens de pied, qui a accoustumé d'estre en garnison audit Chasteau, pour la garde & conservation de la place sous nostre obéissance. Si n'obonnons au mandement, &c.

*EXTRAIT DES LETTRES de Declaration, du Roy Henry III. données à Fontainebleau le 29. Juillet, 1584. signé Pinard, par laquelle le Gouverneur du Hault de Grace a esté reünny & incorporé à la charge d'Admiral de France, comme il avoit esté de tout temps.*

Sçavoir faisons, que pour la bonne, grande, parfaite & entiere confiance que nous avons de la personne de nostredit Beaufrere. Et desirant iceluy conserver ses droits, pouvoirs, auctoritez, facultez & puissance audit estat auparavant, & remettre ladite charge & estat d'Admiral en son ancienne auctorité, dignité, & splendeur. A ces causes & autres bonnes & grandes considerations à ce nous mouvans, avons à iceluy nostredit Beaufrere le Duc de Joyeuse Admiral de France, donné & octroyé, donnons & octroyons par ces presentes ladite charge de Capitaine & Gouverneur de ladite ville François de Grace, à present vacante par ladite remise en nos mains dudit sieur de Surabous, & icelle jointe, unie & incorporée, vnißons & incorporons par ces presentes, de nostre pleine puissance & auctorité Royale, audit estat d'Admiral, pour estre ensemblement, & inseparablement exercée par nostredit Beaufrere, aux honneurs, auctoritez, prerogatives, préminences, gages, pensions, droits, profits, & emolumens qui y appartiennent & y sont ordonnez, tels & semblables que les precedens Admiraux, Capitaine & Gouverneur de ladite ville François de Grace, & ledit sieur de Surabous avons accoustumé faire jouir & user, sans que pour quelque cause que ce soit ladite Capitaliterie & Gouvernement puisse estre cy-apres disjointe & separé dudit estat d'Admiral, auquel nous l'avons jointe, annexée & assemblée, vnißons & assemblons par ces presentes, & icelle donnée & octroyée, donnons & octroyons come dit est, à nostre-

M. DC. XXXI.  
LA DEFENSE  
DU ROY, ET  
DE SES MI-  
NISTRES,  
&c.

M. DC. XXXI.

LA DEFENSE  
DU ROY, ET  
DE SES MI-  
NISTRES,  
&c.

dit Beau-frere : lequel & les successeurs Admiraux, en seront & demeureront tousiours pourueus ensemblément, & par mesme moyen que dudit estat d'Admiral, & sans qu'il y puisse auoir aucun autre Capitaine, ains seulement vn sien Lieutenant, personnage d'honneur, valeur & fidelité requise, qu'il y commettra, & qui luy sera responsable, & non à autre de ladite charge. Ayant en outre à iceluy nostredit Beau-frere, donné la charge & commandement de ladite Compagnie de gens de pied, estât en garnison en ladite ville, moines-payes & autres forces y estans, pour la garde & conseruation d'icelle sous nostre obéissance.

dont l'Histoire parle avec tant de gloire, comme son autorité & sa puissance surpassoient celles de celuy, dont vous parlez avec tant d'iguominie.

Mais sans sortir de nostre temps, si nous passons aux pais Estrangers, on ne dira pas que la puissance du Cardinal de Richelieu soit plus grande que celle qu'auoit Buckingham en Angleterre; que celle du Comte d'Oliuarez en Espagne, & que celle du Prince de Kemberg aupres de l'Empereur. Les parens & les amis de ces personnages ont esté & sont autrement auancez que ceux du Cardinal : & cependant il n'est pas besoin de dire, pour faire qu'un chacun le croye, que les seruices qu'ils ont rendus à leurs Maistres ne surpassent pas ceux que le Cardinal a rendus au sien. Les choses parlent d'elles-mêmes.

Le Roy d'Angleterre est loué de tout le monde, du soin qu'il a de la memoire du Duc de Buckingham qu'il a aimé; & du bien qu'il fait aux siens apres l'auoir perdu.

Je ne diray rien du Comte d'Oliuarez, parce qu'il professe vne si grande haine contre la France, & vne si grande enuie de la prospérité des affaires du Roy; qu'estant François ie me reproche moy-mesme : mais ie sçay bien, que les Espagnols, qui ne l'aiment pas plus que de raison, ne trouuent pas à redire aux biens excessifs que le Roy luy fait, veu que c'est chose ordinaire aux grands Princes; mais bien seulement de ce que les affaires de leur Maistre ne prosperent pas sous sa conduite, comme ils voudroient.

Quant au Prince de Kemberg, l'on peut dire sans adiouster à la verité, que de Gentil-homme de Styrie, nay avec plus de vertu que de bien, il a maintenant deux Principautez, qui valent plus de cinq cens mil escus de rente. Les contributions qu'il reçoit du consentement de son Maistre, des villes Imperiales & Anseatiques, luy valent pour le moins autant. Il est nourry aux dépens de l'Empereur, & traité par ses Officiers, en sorte que ce deffray vaut plus de cent mil escus par an.

de playe à la France, qui puisse flétrir son nom à l'aduenir.

Je parlerois bien de la puissance du Cardinal d'Amboise: mais il y a tant de disproportion entre celle dont il s'agit, avec la sienne, qu'il me suffit de dire en vn mot, que les seruices de celuy à qui vous en voulez, surpassent autant ceux de ce grand Cardinal,

comme son autorité & sa puissance surpassoient celles de celuy, dont vous parlez avec

Il n'y a grace ny faueur qu'il ne recoiue de son Maistre, qui tient tous les iours conseil chez luy, à cause des maladies ordinaires dont il est trauaillé.

Tout ce que dessus me fait cognoistre que la puissance du Cardinal, qui n'est pas trop grande, n'est pas seulement fondée en raison, mais en exemple. Ce qui n'empesche pas, que quand ie pense à la terreur que vous en voulez faire conceuoir à tout le monde, ie ne sois comme ceux, à qui la fièvre prend par la seule pensée du peril qu'ils n'auoient pas cogneu.

La Maison de Guise a possédé toutes les charges du Royaume, par elle-mesme, ou par ses alliances.

Feu Monsieur de Nemours, pere de celuy-cy, frere vterin du Duc de Guise, a esté Colonel general de la Cauallerie, & Gouverneur de Lionnois, Forests, Beaujollois, haut & bas Auvergne, Combraille, sainct-Pierre le Moustier, & haute & basse Marche.

Monsieur de Mercœur, Gouverneur de Bretagne.

Monsieur de Guise le pere, Gouverneur de Champagne, & Grand Maistre de France.

M<sup>r</sup>. du Maine, Gouverneur de Bourgogne, & grand Chambellan.

Monsieur d'Aumale, Gouverneur de Picardie, & grand Veneur.

Monsieur d'Elbeuf, Gouverneur de Bourbonnois, & grand Bouteiller. Mettra-on en auant, la grandeur de cette Maison, pour excuser l'excès de cette fortune? Dira-on qu'elle a esté faite pendant le Regne du petit Roy François, dont la femme estoit niepce de Messieurs de Guise? Le ne le croy pas, puis que c'est ce qui la pourroit rendre preiudiciable à l'Estat, y ayant bien moins de peril d'éleuer grandement vn Gentilhomme, qu'un Prince qui est desia puissant de soy-mesme, & qui a de hautes alliances.

Presentemēt encore, Messieurs de Guise, de Cheureuse, d'Elbeuf, Bellegarde & d'Espernon, qui sont tous parens, possèdent près de la moitié de la France: L'un a la Prouence; l'autre l'Auuergne; l'autre la Picardie; l'autre la Bourgogne, & l'autre la Guyenne. Et cependant on peut dire avec raison, qu'ils n'ont ny la volonté, ny le pouuoir de faire vn party puissant dans le Royaume.

La verité me fait parler ainsi, & le mensonge vous fait tout craindre du Cardinal, qui a donné de plus authentiques & permanens tesmoignages de sa fidelité, sincerité & passion au seruice de la personne du Roy & de l'Estat, que iamais seruiteur n'a fait iusques à present. Sa condition Ecclesiastique, les qualitez de son esprit & de son cœur, le rendent exempt de tout soupçon, & obligent ses propres ennemis, quand ils en disent du mal, à démentir leurs langues par leurs pensées.

M. DC. XXXI.  
LA DEFENSE  
DU ROY, ET  
DE SES MINI-  
STRES, &c.

Si le Roy ne luy auoit donné du bien, il feroit tort à sa reputation, & à sa propre grandeur.

Alexandre le Grand, pour auoir receu en Athenes quelques seruices de Phocion, en de legeres occasions qui s'en estoient presentées, luy enuoya donner des biens, qui sembloient surpasser sa condition. Phocion les refusant, sous pretexte qu'il n'en auoit point de necessité : *Vous ne dites pas*, luy respond celuy qui luy estoit enuoyé de la part de ce grand Monarque, *que c'est honte à Alexandre, que vous soyex son seruisseur, & demeuriez pauvre.*

Aussi entre les aduis que Charles le Quint à sa mort donna à son fils, cettuy-cy fut le principal : *Qu'il eust vn soin particulier de faire les affaires de ceux qui ne pensoient qu'à faire les siennes.*

Mais voyons si ses richesses sont si excessiues, qu'elles doiuent donner enuie.

Nos iours voyent vn enfant dès l'âge de quatre ans posseder trois fois autant de Benefices, que le merite du Cardinal, & la bonté du Roy en ont donné à ses seruices.

Sice que vous dites de sa despense est vray, ses richesses surpassent celles de Cresus. Car si elles surmontent de dix fois celles du Roy, qui dépend au moins cent mille escus par mois; il ne doit pas estre pauvre, puis qu'à ce compte ce seroit vn million d'or, & douze millions l'année. Cessez ces comptes ridicules, où vous perdrez vostre credit. Il s'est bien fait d'autres fortunes en France, pour ce qui concerne les richesses, que n'en possède le Cardinal.

Nous auons veu ces iours passez vn Tresorier de l'Espagne se redimer d'vne affaire avec deux millions, & en a laissé quatre fois autant à sa Maison.

Roger & du Jardin. Et deux vendeurs de pierres s'entichir de quatre ou cinq cens mille escus; durant la Regence.

Neantmoins cela n'est rien au prix de ce que nous apprendrons, non de ces faiseurs de compte, mais de la bouche du Roy, parlant à son Parlement du Marechal d'Ancre.

*Il a volé mes finances, & a baillé mes fermes à qui bon luy a semblé, pour tel prix qu'il a voulu; s'est fait engager les tailles de la Normandie, depuis la mort du feu Roy mon Pere; a tiré de mon Espagne douze ou quinze millions de liures; & depuis sa mort, on a trouué dans ses pochettes pour dixneuf cens soixante & trois mille liures de promesses de Feydeau, Camus, & autres ses confidens.*

Les vrayes profusions se faisoient selon ces remarques du Roy en ces temps là, qui n'estoient pas des fables, comme ce que racontent ces calomniateurs. Le Parlement s'en plaint, & remonstre :

Qu'il se pouvoit épargner dans les quatre années, depuis la mort du feu Roy plus de vingt millions de livres : Il y avoit lors de son décès, tant en la Bastille qu'à l'Espagne, plus de quatorze millions ; & il n'en reste pas trois.

M. DC. XXXI.  
LA DEFENSE  
DU ROY, ET  
DE SES MINI-  
STRES, &c.

Qu'on pourra repeter les dons immenses faits à gens de peu de merite, Remontrances, 1675.  
Sera fait defense aux particuliers, d'avoir vaisselle d'or, ensemble Cuivres, Baignoires, Corbeilles, & autres vaisseaux d'argent, jusques aux ustensiles de feu & de cuisine : estant chose honteuse à la France, de voir le Peuple reduit à une extreme pauvreté, & qu'il se face neantmoins des despenses si prodigieuses es maisons de ceux qui ont épuisé leur substance.

Voila les sources des miseres de la France, declarées par des gens de bien plus croyables que ces médifans, Qui méprisans le Commandement de Dieu, blasphement contre les Seigneuries : ce que l'Ange mesme ne voulut pas faire contre le Diable en la dispute du corps de Moïse.

Soyez suiets à toute creature humaine, pour l'amour de Dieu ; soit au Roy comme superieur, soit aux Gouverneurs, comme à ceux qui sont enuoyez de par luy.

Il appert bien de tant d'impostures & calomnies, que si effrontément telles gens osent vomir contre la verité, qu'ils sont du nombre de ceux dont parle le Psalmiste, qui ne se sont pas proposez Dieu devant les yeux.

S'il est vray, que pour avoir appelé son frere fol, on merite la gehenne du feu : & qu'il vaudroit mieux estre ietté au fond de la mer, une meule de moulin pendue au col, que d'avoir porté scandale à son prochain : Que sera-ce de ces gens avec tant d'outrages, non contre vn homme commun, mais contre vn premier Ministre d'un grand Roy, Prince tres-celobre de l'Eglise, voué & consacré à Dieu, qui sçaura bien venger les iniures faites à ceux qui le servent.

Plus ses actions passeront par leur enuie, plus elles en sortiront nettes & pures. La sincerité de ses intentions, & le témoignage de sa conscience ne luy peuvent estre ravis.

La Reyne Mere a respondu en sa Regence aux calomnieateurs de ses Ministres : & cette response peut servir maintenant pour ceux du Roy.

Mais qu'y a-il) disoit-elle) que l'on n'inuente pour decrier les serviteurs du Roy, qui travaillent iournellement pour s'acquitter fidellement de leurs charges ? On voit clairement que l'on s'adresse à eux, pour espargner mon nom en papier, & faire tomber sur moy par effit les reproches dont on les charge.

De la Lettre de la  
Reyne faite par  
Monseigneur de Vil-  
levoisy, 1675.

Il est facile de decrier les actions de ceux qui manient les affaires publiques : Le nombre des mal-contents & enuieux du bien d'autrui est

M. DC. XXXI  
LA DEPOSE  
DV ROY, ET  
DE SES MINIS-  
TRES, &c.

*grand : le desir de ceux qui s'ennuyent du repos, n'est pas petit.*

Il ne faudroit point se donner la peine de faire vne autre response, pour clorre la bouche à tous les médifans du monde, si on ne iugeoit que la grauité de l'accusation merite qu'on en dise davantage.

On veut supposer qu'il a des gens qui preschent par tout ses reuelations diuines. C'est chose fort éloignée de son sentiment, ne se laissant point piper de ces fantasies fanatiques, dont aucuns ont voulu tromper & abuser le monde; mais se tenât ferme & constant dans les oracles de l'Eglise, desquels on ne peut estre trompé. Cela s'allegue, afin de venir à vne plus grande iniure, pour donner opinion qu'il s'est seruy de ces moyens fort communs parmy les Italiens, & du tout inusitez aux François.

Il seroit à desirer que ces Messieurs, qui parlent de reuelations, & de consulter les destinées, eussent leurs ames aussi nettes de tels crimes, que le Cardinal. Nous ne verrions pas aujourd'huy tant de gens en fuite hors du Royaume.

Plusarque en la vie  
de Cicéron.

Comme Lentulus Sura fut attiré en la coniuration de Catilina, par certains Prognostiqueurs, qui luy donnoient de grandes esperances: ainsi auez-vous esté abusez par semblables fausses reuelations, qui seront peut-estre cause de vostre perte. L'on a decouuert vos esperances, & surquoy vous bastissiez vos desseins, quand avec si peu de iugement vous auez quirté le repos, pour vous mettre en des trauaux, que vostre foible esprit aura assez de peine de soustenir.

Je ne sçay ce que vous attendez: mais vous devez craindre le courroux du Ciel, & non pas esperer beaucoup de choses, que les écrits d'une Sybille, témoignét que vous vous promettez. Le loïn que ces oracles ont de publier la mauuaise santé d'un Prince, qui la possède, graces à Dieu, fort bonne, témoigne qu'on voudroit qu'elle fust telle qu'on la veut faire croire.

La monnoye dont vous serez payez en l'attente de ces Propheties sera fausse, comme celle qu'elle vouloit fabriquer en son manoir. Ces prediCTIONS sont toutes mensongeres. *Cogitare de secundis nuptiis marito superstitie, sacrum.*

Il est permis aux ames méchantes de penser en telles choses: mais il est impossible d'y faire songer les personnes qu'on y voudroit interesser, pource que leur vertu & innocence resiste & resistera tousiours à telles abominations.

Les faux Prophetes autrefois ont predit la perte de la moitié du monde, sans qu'une seule partie en ait esté blessée. Les malediCTIONS des ames ennemies portent benediction à ceux qui ont leur confiance en Dieu.



Si vne personne interessée mer enauant, *Que nul temps ne finira les* M. DC. XXXI.  
*maux de son party, que celui qui finira la vie de ceux qu'elle n'aime pas :* Il LA DEFENSE  
 nous prend bien, qu'il n'y a que les paroles du grand Dieu qui portent DU ROY, ET  
 leur effet, & que les volontez des méchans esprits sont aussi impui- DE SES MINIS-  
 santes, qu'enclines à mal faire. Mais laissons ces enigmes dâs leur ob- TRASS, &c.  
 scurité pour le commun : il suffit qu'ils sont clairs à ceux qui sça-  
 uent l'Histoire du temps.

Quant à ces sourdes cruautéz que vous écrivez, vous les croyez  
 aussi peu que moy. Mais parce que vous auez pensé nuire à la reputa-  
 tion d'un homme de bien, & d'un Roy d'extraordinaire piété ; vous  
 les publiez comme choses vraies, bien que vous n'en doniez qu'une  
 tres-mauuaise preuve, à sçauoir vostre affirmation, qui fera conclure  
 qu'il ne le faut pas croire, parce que ie n'ay encore remarqué vne  
 seule verité de tout ce que j'ay veu escrit par vous.

Quiconque sçait iusques où la malice des hommes peut aller, ne  
 s'estonnera pas de telles impostures, veu qu'on ne les a iamais espar-  
 gnées contre les plus grandes & eminentes personnes de l'Estat.

Catherine de Medicis, dans vn infame Libelle, n'est de rien moins Dans les memoires  
 soupçonnée que de la mort du Dauphin François, frere aîné de son de Charles IX.  
 mari, de trois de ses enfans, de la Reyne de Nauarre, & du Duc d'An-  
 guien ; sans plusieurs autres crimes, dont ces ames peruerſes la char-  
 gent, & entr'autres d'auoir eu à ses gages vn scelerat empoisonneur,  
 Cosme Roger, par le moyen duquel elle exerçoit ses vengeance.

Il est fait mention d'un gros liure hideux des empoisonnemens  
 faits par Sainct Nicaise Abbé de Clugny à sa sollicitation, y nom-  
 mant outre ses trois enfans, le Prince Porcian, Dandelot, le Cardinal  
 de Chastillon, la Princesse de Condé, le Cardinal de Lorraine, son  
 pere putatif.

Et pour exageter telles calomnies, d'Aubigny rapporte ce méchant De l'Histoire  
 discours, tiré de la Legende du mesme S. Nicaise ; *Que la Reyne à l'enter-* d'Aubigny.  
*rement du Roy son fils adjoûta les larmes & regrets, si bien composés, qu'elle*  
*croyoit par là arracher de la pensée des Grands & du peuple, l'opinion que*  
*presque tous auoient, qu'elle eust apporté de la fraude & de l'artifice à la*  
*mort de son fils. Mais cela profita peu.*

Durant la Regence, Messieurs du Parlement ont voulu par leur  
 prudence preuenir semblables scandales, bannissant de la société  
 des hommes ceux qui les commettoient.

Le Roy aura agreable (disent-ils) qu'il soit fait recherche de toutes nouuel- En leurs Remon-  
 les sortes de gens infames, qui se sont coulez à Paris és maisons des Grands, trances, 1617.  
 & près de la Cour depuis peu d'années ; comme Anabaptistes, Iuifs, Magiciens,  
 Empoisonneurs ; Commander qu'ils soient punis par les Iuges ordinaires, selon  
 les rigueurs des Ordonnances : Defendre à toutes personnes de les astirer par

M. DC. XXXI.  
LA DEYENNE  
DU ROY, ET  
DE SES MINISTRES,  
STRAS, &c.

dons ou promesses, & qu'ils ne puissent estre soutenus ny fauorisez de l'intercession d'aucun, afin d'empêcher que ceux n'approchent de la personne sacrée, qui sont ennemis du nom Chrestien, & s'efforcent d'establiſſir vne Synagogue dans la ville de Paris: ce qui ne peut rapporter que malediction, & prouoquer l'ire de Dieu sur le Royaume.

Des Princes,  
l'an 1617.

En la mesme Regence fut ce furieux Manifeste, où l'on se plaint de l'attentat & cōiuration la plus horrible qui se puisse imaginer à la personne du premier Prince du Sang & des autres Princes, Ducs, Pairs, & principaux Officiers de la Couronne, pour les opprimer tous ensemble avec l'Estat, & ruiner tout ce qui y est de plus grand & eminent, que le Mareſchal d'Ancre croyoit pouuoir empêcher, & seruir d'obstacle à ces pernicieux desseins; ayant recherché tous moyens & arſifices pour en venir à bout; iusques à employer le poison & le couſteau: mais en vain, Dieu n'ayant permis que les assassins & empoisonneurs ordinaires, qu'il tient à gage, ayent peu trouuer occasion de leur mal-faire.

Ils disent plus bas, que pour ces enchantemens & sortileges il entretenoit Montalte & ſainct Mahé, ce monſte abominable, qui par l'horreur de ſa mort a monſtré quel il eſtoit en ſa vie.

Que peut-on encore dire de plus eſtrange, que ce qui ſe diſoit de ce temps-là contre ce mesme Mareſchal?

Manifeste de monſieur de Nevers.

D'autant que tous le pouuoir du Gouuernement de l'Eſtat eſt au iourd'huy entre ſes mains, ſeul Arbitre de la vie, biens & honneurs de vos ſujets, abuſe avec vn mépris inſupportable du nom de voſtre Maieſté, pour exercer la violence de ſes paſſions auſſi bien ſur moy, que ſur tous ceux qu'il croit ſeruir d'obstacle à ſon auarice inſatiable, & à ſes ambitieux deſſeins; uſurpans dans voſtre Royaume vn pouuoir abſolu d'ordonner & eſtabliſſir toutes choſes à ſon plaſiſir, tout luy eſtant poſſible, quoy qu'injuſte, pourueu qu'il le puiſſe, par corruption ou par force; foulans aux pieds les Loix & les Magiſtrats, en ſorte que la Juſtice, n'eſtant plus animée de voſtre autorité, demeure ſans puiſſance, & ne ſert que de butte à l'outrage, à l'oppreſſion, & à la violence, laquelle fait droit de tout ce qu'elle veut, & n'y a aucun qui ſoit aſſeuré de ſa condiſion.

Faut-il s'étonner, ſi les meſmes perſonnes, qui eſtoient lors engagées avec ceux contre leſquels on écriuoit, & qui ſont partie des conſeils de ce qui ſe public maintenant, rediſent (plus groſſièrement toutesfois) les meſmes choſes contre ceux qu'ils n'ayment pas, qu'on diſoit contr'eux, haïs vniuerſellement, du Roy, & de tout le monde, comme l'euénement l'a fait cognoiſtre.

Mais qui eſpatgnoit-on en ce temps-là? Se peut-il rien voir de plus ſcandaleux, que de prendre pour pretexte de la guerre contre la Reine Mere, qui a tant aimé & honoré le feu Roy ſon Seigneur, la poursuite de la vengeance du Parricide commis en ſa perſonne?

Le premier Article de l'Edit de Loudun ne porte-il pas, Qu'il

*sera fait une recherche bien exacte de tous ceux qui y ont participé?*

N'imprima-on pas le Libelle contenant ces méchans Articles;  
*Que le Gouvernement du Royaume avoit esté pernicieux depuis la mort du Roy.*

*Que la Regence de la Reyne avoit esté établie contre les Loix fondamentales de l'Estat.*

Et encores vne autre, pour prouver que la domination des femmes a esté calamiteuse aux François, où l'Histoire d'Athalia, Isebel, & de plusieurs Princesses, dont le Regne a esté funeste, n'est pas oublié. Ce que j'allegue, pour monstrier qu'il ne se faut pas estonner, si on attaque vn Ministre, puis qu'on n'a pas pardonné à de grandes Reynes, pour blâmer ce qui s'est passé en leur Gouvernement.

Ces Escrivains, pour se monstrier ridicules en tout, veulent parler de tout. Et comment pourroit-il arriuer autrement, veu le peu de cognoissance qu'ils ont eu des affaires?

La dernière guerre leur sâche, parce qu'elle est glorieuse au Roy, & qu'il a estendu sa reputation bien loin, & assuré la liberté d'Italie; & pour cét effet ils veulent persuader aux aueugles, que la seule vanité du Cardinal l'a fait entreprendre. Belle & digne conception de ces beaux esprits: comme si le monde ne sçauoit tout le cours de cette affaire; & comme si les Espagnols & les Allemans ne se moquoient pas de telles pensées; comme feront les François, oyant dire que cette guerre a cousté cent cinquante millions: Lire telles imperitences, c'est les refuser, comme disoit vn ancien Pere, des Heretiques de son temps.

Les despences sont tellement réglées, que celuy qui les conduit rendra meilleur compte de son administration, que vous ne sçauriez faire de ce que vous alleguez si imprudemment.

Il y a eu des temps, où il y auoit apparence de moins dépendre que durât toutes ces guerres: & toutesfois on dependoit dauantage, se trouuant des années s'estre montées, sous ceux qui estoient les derniers au maniement des Finances, cinquante-vingt millions: & parmy tant d'Armées, en Italie, en France, tant de recteuës, de voitures, de viures, conduites de canons, & de tant de choses nécessaires contre si grand nombre d'ennemis eleuez à la fois, & pour vn entretien ordinaire de plus de cent mille hommes, il ne se trouuera point qu'une seule année ait égalé cette dépense. En quoy se montre la candeur & probité de celuy qui a sçeu faire vn si bon ménage. Ce que nous apprenons du Comique Terence, se monstre bien vray en ces gens cy, *Qu'il n'y a rien de plus iniuste que l'homme ignorant.*

M. DC. XXXI.  
LA DEFPENSE  
DV ROY, ET  
DE SES MINISTRES, &c.

La Noblesse Française au Chancelier.

M. DC. XXXL  
LA DEFENSE  
DU ROY ET  
DE SES MINISTRES

violences exercées, pour oster les commandemens des Armées de la Rochelle & d'Italie à leur Maistre : car autrement ils seroient estimez coupables d'un grand déseruice, en l'éloignant de ces grands emplois, qui l'eussent rendu glorieux en toutes les Nations de la terre, desquelles autrefois les Enfans de France estoient recherchez pour les commander. Comme nous auons veu le Duc d'Anjou, qui en l'age de dix-huict ans, ayant gagné deux batailles, auoit acquis telle renommée, que les Polonois le vindrent choisir pour leur Roy; comme le Frere de S. Louys le fut esleu de Naples & Sicile; Et le Frere de Charles cinquième, depuis adopté par la Reyne Ieanne II. aux mesmes Royaumes.

C'estoit ainsi qu'il falloit gouverner vostre Maistre, & non luy faire refuser le siege de la Rochelle, & le Commandement en Italie, sous de faux pretextes: n'y ayant personne qui ne sçache que les emplois du Cardinal ne luy preiudicient point, veu que Monsieur luy commandera tousiours par tout où il sera.

Encore que le Roy n'ait iamais voulu, (comme tres-sage,) faire la guerre par procureur, ayant voulu estre par tout, comme son courage inuincible le porte: N'estoit-il pas plus raisonnable d'estre avec luy & participet à ses Lauriers, que de s'en aller hors de France décrier sa Patrie, les affaires de son Roy & ses Ministres?

Ne valoit-il pas mieux aller briguer l'Empire en Allemagne, ou l'vnion des Princes contre le Turc; que d'intenter des actions au Parlement, & témoigner vne si grande crainte du Cardinal, qu'on demande d'en estre esloigné, pour en euitet la main funeste?

Iamais on n'a ouï dire que les Princes François ayent eu peur d'aucun peril, estés naturellement vaillans. C'est pourquoy celuy qui a écrit telles choses, represente mieux son Genie que celuy de son Maistre.

On peut persuader aux idiots, que la liberté de Monsieur a esté en compromis; mais non pas à ceux qui ont le sens & la raison.

Si le Roy auoit deux ou trois enfans, on pourroit mettre en auant vne telle malice avec quelque vray-semblance: mais comme il faudroit estre fol pour prendre vn tel conseil, il faut estre méchant pour l'écrire. Si le Roy auoit eu vne telle pensée, qui l'auroit empesché de l'exécuter? Sa bonté & la raison l'empeschent de desseins semblables, mais non pas le manque de puissance.

On iuge d'ordinaire de l'humeur des Grands, par les qualitez de ceux qu'ils affectionnent le plus. Par ce moyen, décriant tout à fait le Cardinal, & le representant comme vn monstre, vous voulez donner atteinte au Roy. Mais en pensant ternir sa reputation, vous faites le contraire, & faites mal à vostre Maistre; Pouuant dire avec

M. DC. XXXL  
LA DEFENSE  
DU ROY, ET  
DES SES MI-  
NISTRES,  
&c.

verité qu'on n'estime pas peu le Roy, du choix qu'il a fait du Cardinal, dont les qualitez recommandables sont cogneuës: & que si vous ne changez du noir au blanc, vostre folie & vostre malice inueterée fera qu'on ne pourra auoir bonne opinion de vostre Maistres, s'il continuë à vous aymer.

Quelle pensée a esté la vostre; d'entreprendre la reformation de l'Estat d'un Roy, qui ne fit iamais autre mestier que la guerre, ou de penser à ses affaires? En quoy il est si capable, que plusieurs fois ses Ministres, ravis de ioye, luy ont dit, sur l'excellence des partis qu'il prenoit dans des opinions contestées, *Qu'il n'auoit plus besoin de Conseil, & que luy seul en sçauoit plus qu'eux tous.* Ce que ie dis ie le sçay bien, & suis assuré qu'il ne me sera imputé ny à flatterie, ny à mensonge.

Ceux qui sont estimez adherans du Cardinal, compris dans les accusations contre luy, ne peuuent estre autres que les Ministres, qui sous l'autorité du Roy ont part au gouuernement de ses affaires: & qui sont personnes qui y ont apporté de si bonnes intentions, & seruy avec tant de fidelité & de suffisance, qu'ils ne peuuent déplaire qu'à ceux qui ont du déplaisir de la prosperité du Royaume.

Le Marechal de Schomberg n'a point de besoin des plumes Françoises pour publier sa vertu: Car les Anglois & les Espagnols, qui ont passé par ses mains, sont trop interressez à esleuer sa gloire, pour ne trop rabaisser la leur. Sa fidelité & sa valeur sont assez cogneuës au Roy & à ses amis, sans qu'il aye besoin, pour luy donner lustre, de ce que i'en pourrois dire: son humeur discrete ayant beaucoup mieux de faire les bonnes actions, que d'en receuoir les loüanges.

Pour celuy qui manie les finances, ceux qui sçauent l'ordre des affaires du Roy, luy rendront ce glorieux témoignage, que iamais elles ne furent ny plus innocemment, ny plus fidellement administrées qu'elles sont aujourd'huy par ses mains, qu'il tient nettes de toute auarice: ayant de plus monsté par sa valeur & bonne conduite en Italie, qu'il estoit aussi bien nay pour les armes, que pour les finances; dont il se vouloit décharger, sans l'expres commandement que le Roy luy a fait au contraire.

Il y a long-temps que le sieur de Bullion a manié des affaires tres-importantes sous le feu Roy, qui cognoissoit bien les hommes, & a continué tousiours depuis avec telle estime, qu'il est de tous les Conseils, au grand contentement du Roy, qui publie souuent les satisfactions qu'il a de luy.

Le sieur Bouteiller qui a les depesches Estrangeres , a l'approbation d'un chacun , pour sa suffisance , probité , & grande modestie.

De sorte que ie tiens mal-aisé que tous ces gens fauteurs & adhérens du Cardinal , puissent perdre leur cause , que le Roy ne perde la sienne ; & les ay voulu particulariser à la façon des Anatomistes , qui sont bien mieux cognoistre l'homme par ses parties , que de le représenter en son tout.

Que chacun porte son reproche contre ces gens-là , & en mesme temps en propose de plus capables de tenir leur place. Car de dire au Roy , simplement qu'il est trahy , & qu'on luy veut oster la vie , pour s'emparer de son Estat , c'est se moquer : estant facile aux plus ignorans , & ordinaire aux ennemis , de publier des iniures contre ceux qu'on veut décrier.

Pour bien faire , il falloit monstrier le mal , & produire le remede : & dire les causes pour lesquelles il falloit chasser les vns pour en establir d'autres. Car quelle raison y a-il de dépouiller un homme , sous pretexte de luy blâmer son habillement ?

Si vous voulez qu'il le quitte , monstrez-luy-en un meilleur pour la saison ; & apres il pourra choisir. Puis , il ne faut pas croire à tout esprit ; il faut voir quelles sont vos Lettres de pouuoir , pour changer le Conseil du Roy ; Sçauoir si vous estes capables pour cela ; si on vous en a demandé aduis. Car de s'ingerer de soy-mesme , cela n'est ny tolerable , ny de la coustume. Nul n'est receu sans commission à opiner dans les Conseils , dans les Parlemens , & en toutes les Societez establies avec ordre. Il faut encore voir , si ceux qui sont témoins contre un autre , ont les qualitez requises pour le pouuoir estre. Les accusez ont droit de fournir des reproches contre leurs parties ; & permis encore de les prouuer s'ils sont niez. Il ne faut point de preuues recherchées contre vous , pour faire cognoistre vostre animosité ; il suffit de voir vos escrits iniurieux , pour rendre inualide & sans creance tout ce que vous dites , qui vous fera tomber dans l'inconuenient de ceste Princeesse illegitimement aymée d'un de nos Roys , laquelle luy ayant engendré un Monstre , il la prit en telle horreur , qu'il ne la voulut iamais voir. Ainsi vous arriuera-il par ces Monstres hideux que vous auez produits au Monde , qui vous rendront odieux à vos amis , & à toute la terre.

Quand vous auez formé vos desseins , vous ne pensiez pas que les choses se deussent terminer au poinct où elles sont. C'est vne grande partie que d'estre preuoyant , pour bien peser ce qu'on veut faire , & sçauoir preuenir toutes sortes d'accidens , pour assurer soli-

M. DC. XXXL  
LA DEFENSE  
DU ROY, ET  
DE SES MIEUX  
NISTRES,  
&c.

Robert. Histoires  
de France.

M. DC. XXXI.

LA DEFENSE  
DV ROY, ET  
DE SES MI-  
NISTRES,  
&c.

dement ce qu'on entreprend : & ces choſes ne ſont pas matieres d'hommes communs , mais de plus eſleuez & experimentez que vous n'auiez monſtré d'eſtre : Car dès l'entrée de voſtre deſſein , vous auiez donné du nez en terre , fuyant & criant qu'on vous chaiſſe. Vous empeſcher de former vn Party dans le Royaume, eſt-ce vous en chaiſſer ? Vous oſter le moyen de leuer des gens de guerre, eſt-ce vous faire la guerre ? Vous empeſcher de faire des maux qui ruinent la France , eſt-ce luy en faire ſouffrir ? Si vous oſiez parler ſelon voſtre cœur , vous vous plaindriez de ce que le Roy fait le Roy , & ne vous en laiſſe pas faire les fonctions.

Et puis vous en appelez au Parlement , vous recuſez les Iuges , produiſez des écrits picquans , pour chercher de la conſolation dans des choſes vaines & pleines d'illuſions : & penſez qu'on vous croira , quand vous direz que le Cardinal n'a nulle part à la priſe de la Rochelle.

Le Roy en ſera le Iuge , qui eſt plus croyable que vous : voicy ce qu'en porte ſa Declaration , faite apres ſa victoire , par vne perſonne , qui a bien témoigné ne l'aymer pas , qui contredit tout ce que vous auiez écrit ſur ce ſujet.

De Marillac Gar-  
de des ſceaux.

*Les grandes guerres qui depuis tant d'années ont affligé cét Eſtat , ayant eu leur principal fondement & appuy ſur les frequentes rebellions des habitans de noſtre ville de la Rochelle ; Nous auons pris reſolution de les ranger ſous noſtre obéiſſance , à quoy nous eſtions reſolus en l'eſperance Diuine. Nous en auons éprouué le ſecours ſi efficace , qu'apres vn ſi long ſiege de quinze mois entiers , les trauaux & fatigues que nous y auons ſouffertes , les hazards de noſtre perſonne en pluſieurs occaſions , les iniures & incommoditez des Hyuers & des Eſtez ; Apres auoir deſſait ou rendu inutiles trois Armées des Anglois appelez par leſdits habitans ; Nous auons , avec le Conſeil & ſinguliere prudence , vigilance & laborieux ſeruices de noſtre tres-cher & bien-aymé Couſin le Cardinal de Richelieu , reduit en fin leſdits habitans à ſe jeter à nos pieds , implorer noſtre miſericorde , & s'offrir à nous , & ladite Ville , pour en diſpoſer ainſi que bon nous ſembleroit.*

*Peccator videbit & irafeitur , denibus ſuis fremet & tabeſcet.*  
Vomiſſez contre le Ciel & la terre vos dépits & vos choleres ; calomniez , diffamez , & jettez autant d'abominations qu'en pourroit contenir la couppe portée par ceſte Femme representée dans l'Apocalypſe : vous ne ferez iamais que ces paroles ne demeurent grauées dans l'Eternité , & que celui que vous penſez des-honorer , ne demeure glorieux par vn ſi celebre témoignage : Quel aduantage plus grand (dit vn bon Auteur) ſçauroit-on ſouhaiter , que d'eſtre loué de ceux de qui la gratification ne peut eſtre ſuſpecte ? La louange d'un Roy n'eſt

Calliope.

fondée que sur les actions, & le cœur de Celuy qui a la souveraine puissance; qui ne peut sans s'auiler, que de vouloir à faux tilre & sans sujet, rechercher & flatter celuy, sur lequel il a tout commandement.

Vous remporterez peu d'honneur de vos médifances; nul ne vous en louera, & tous vous en blâmeront. Je croy faire beaucoup pour vous, de ne les spécifier pas toutes, & d'obmettre plusieurs choses dites hors de propos & sans verité. Il me suffit de finir par ce beau discours de Seneque, qui semble estre fait pour le Cardinal & pour vous.

Les hommes parlent mal de toy: Ouy, mais ce sont les méchans. Cela me fâcheroit si c'estoit Caron; Si Lelius le sage; Si les deux Scipions, qui en telle sorte parlassent de moy. Maintenant déplaire aux méchans, vaut autant comme estre loüé. La sentence, par laquelle celuy qui merite estre condamné, condamne un autre, ne peut auoir ny poids ny autorité. Les hommes parlent mal (adiouste-il) Cela me fâcheroit, s'ils le faisoient par iugement & raison, non par folie & passion. Ils ne scauent que c'est de bien dire d'une personne; Ils me font, non ce que j'ay mérité, mais ce à quoy ils sont accoustuméz; comme certains chiens qui abboient à toute heure, non tant pour auoir le naturel sauvage, que pour y estre habitez de ieu nesse.



# L E T T R E

DE LA

## REYNE MERE

### A V R O Y.

A V E C L A R E S P O N S E

de sa Majesté.



ONSIEVR MON FILS,

J'ay estimé que ie deuois en diligence vous donner auis par le sieur de la Barre que ie suis sortie de Compiegne, & pour vous tenir conte des motifs que j'ay eus de le faire, que vous verrez dans ceste Lettre. Quand ie n'allois que la durescé de ma prison, les inquietudes & persecutions continuelles que le Cardinal de Richelieu m'y a données, Je croy

Ccc iij

M. DC. XXXL  
LA DEBEN  
DY ROY ET  
DE SES MI  
NISTRES,  
&c.

M. DC. XXXL



M. DC. XXXI.  
LETTRE DE  
LA REYNE  
MÉRIAM  
ROY, &c.

qu'elles paſſeroient pour vne puisſante ſatiſfaction à voſtre bon naturel, ſçachant bien que vous eſtes trop bon, pour vouloir que ie luy obeïſſe au preiudice de ma vie, & de la pieté que vous deuez à voſtre Mere, qui ne ſe pouuoit conſeruet avec mon obeïſſance plus longue en ce lieu, veu les maux que l'on me faiſoit ſous voſtre nom. Iuſques icy ſans mettre mes larmes en ligne de conte, i'y ay ſouffert ce qu'une femme de moindre condition que moy auroit bien de la peine de ſouffrir avec patience. L'on m'a arreſtée en criminelle dès le commencement, pour n'auoir pas voulu obeïr aux volontez du Cardinal, ainſi que porte la plus veritable Lettre, comme eſtant la première declaration adreſſée de Compiègne aux Parlemens & Provinces. Depuis l'on m'a traitée comme la plus grande ennemie de la France, non ſeulement dans le refus de mes iuſtes demandes, mais meſmes iuſques à expliquer mal mes bonnes intentions, & reclute mes Officiers à la priſon auſſi bien que moy, puis qu'ils ne pouuoient fortir les portes de la ville, que le billet en main de celuy qui me gardoit avec deux compagnies de gendarmes, & quinze cens hommes d'Infanterie. A toutes mes ſubmiſſions, & la douceur que j'ay apportée dans mes traitemens avec vous, on ne m'a oppoſé que des menaces, des violences & des enleuemens, qui m'euffent infailliblement miſe au tombeau veu mon naturel, ſi Dieu n'eufft fortiſſé mon courage d'une genereuſe reſolution : pour la candeur dans laquelle ie procedois, on ne m'a payée que de ſeintes & d'artifices. On n'a fait retirer les gardes aux enuiron de Compiègne, que pour abuſer les gens de bien, qui compatiſſoient à ma priſon, & pour me ſurprendre par embuſcades, ſous l'apparence de la liberté qu'on me laiſſoit de la pourmenade, qui deuoit eſtre ſuiuie d'enleuement, ainſi que j'ay eſté bien aduertie, par des gens qui pouuoient ſçauoir quelque choſe des mauuiſes intentions du Cardinal contre moy, pour prolonger ma miſere, & tenir le Peuple & les Eſtrangers en attente. On m'a enuoyé diuers Ambaſſadeurs, qui faiſoient courre le bruit qu'ils venoient pour racommoder les affaires. Mais, ô Dieu, de quel racommodement ils me parloient, puis qu'il y en a eu de ſi inſolens, violant le reſpect qui m'eſt deu, comme a fait le Mareſchal de Schomberg, de me gourmander iuſques à la ruelle de mon liét. Le dernier voyage qu'a fait mon Couſin le Mareſchal d'Eſtrée & le ſieur Meſmin, n'a pas eſté meilleur que les premiers, car ce n'eſtoit que pour me menacer du retour des gardes, me faire encore craindre la violence & la pette de mes Officiers fidelles, & neceſſaires à la conſeruatiſon de ma vie, pour m'en donner à leur poſte, Dieu ſçait à quel deſſein, & de plus pour me propoſer d'aller à Chartres

ou à Mante, où vous me pourriez voir deuant que d'aller en Champagne; ce qui m'a rendu ceste proposition suspecte, Compiègne en estant le chemin, & non pas Chartres, qui est la plus propre au desir qu'ils ont de me mener en triomphe, & avec moy toute l'Europe, où mes Enfans dominant, que nostre entreveuë, que j'ay souhaitée sur toute chose, & la priuation de laquelle est le plus sensible mal que j'ay enduré durant ma prison, quoy que les autres me fussent assez cruels. J'ay souffert tout cela avec resignation, pour témoigner à toute la France, que ie respectois vostre Authorité, entre les mains mesmes de mes Ennemis, & que ie n'ay eu, & n'auray iamais que de saines intentions pour vostre Estat, puis qu'ayant sujet de me plaindre, j'ay eu patience durant cinq mois, pour vous donner le loisir de recognoistre mon innocence, & vous faire voir que ie n'ay iamais eu d'intelligence avec d'autres de mes Enfans qu'avec vous; Que malicieusement le Cardinal ait persuadé vostre esprit du contraire, & le tout pour venir à bout de ses intentions, qui estoient de chasser la Mere & les Enfans hors de vostre Royaume, afin de venir au but de ses desseins; qui est de perdre vostre Estat, & vn iour vous le recognoistrez, mais possible trop tard. Maintenant que le temps de mes souffrances a esté assez long, pour donner vne impression fauorable de mon innocence, & qu'un plus long me feroit estimer criminelle, si ie ne pensois à la conseruation de ma vie, & du reſtablishement de ma liberté, puis que mes Enfans ne peuuent se dispenser de l'infamie qui me seroit imputée; cela me iustificiera moyennant Dieu, dans l'esprit de tout le monde: Et comme j'ay veu que mon corps diminueoit bien fort, & mes forces de iour à autre s'abbattoient, & que l'intention du Cardinal estoit de me faire mourir entre quatre murailles, ie me suis resoluë, pour sauuer ma vie, & ma reputation, & pour donner vn peu de relasche à mes maux, de recevoir l'offre que m'a fait faire le Marquis de Vardes, & dont il m'a fait presser le iour mesme que ie suis partie, d'aller à la Capelle d'où il est Gouverneur, qui est vn lieu où vous auez la puissance absoluë. Je me suis donc resoluë d'y aller, & n'ay pas esté à trois lieues de la Capelle, que ledit sieur de Vardes m'a enuoyé dire par deux Gentilshommes, dont son frere le Cheualier en estoit l'un, lesquels mesmes auoient aydé à negocier l'affaire auprès de moy, que ie ne pouuois pas entrer en ladite Capelle, & qu'il auoit remis ladite place entre les mains de son Pere. Je vous laisse à penser quelle autre affliction j'ay receuë, apres m'estre veuë trompée, de me voir poursuyuie de la Cauallerie, dont on me donna aduis, pour me presser dauantage de sortir vostre Royaume, & me contraignirent à

M. DC. XXXI.  
LETTRE DE  
LA REYNE-  
MERE A V  
ROY, &c.

faire la valeur de trente lieues ſans boire ny manger, pour me ſau-  
uer de leurs mains : & Dieu a voulu en ceſte occaſion comme en  
toutes les precedentes, que les artifices du Cardinal ayent eſté décou-  
uerts, meſmes par la bouche des negocians, qui ont aucunement  
confeſſé que ledit Cardinal auoir tramé l'affaire, & le tout à deſſein  
de me faire ſortir hors de voſtre Eſtat, qui eſtoit tout ce qu'il deſiroit  
de moy, & ce que ie craignois le plus. Eſtant donc reduire en ceſte ex-  
tremité, ie me ſuis jettée en ce lieu d'Auennes, dependant de l'Ar-  
chiduchefſe ; ayant eſté contrainte de chercher en terre Eſtrangere  
l'aſſurance de ma liberté & de ma vie, que ie croyois trouuer en  
vne place de voſtre obeiſſance : Mais par le refus qui m'a eſté fait m'y  
eſtant preſentée que j'ay recognu m'auoir eſté pluſtoſt offerte par  
les artifices de mes Ennemis, que par vne veritable intention de  
m'y receuoir. Maintenant ne cherchant que l'appuy de la Juſtice,  
que vous ne déniez pas aux plus miſerables de vos ſubjets, apres  
qu'elle m'aura iuſtifiée, quand mes Ennemis n'auroient point  
d'autre punition que la honte de me tourmenter dauantage avec  
iniuſtice declarée ; cela empeschera les maux qui en peuuent nai-  
ſtre, fera ceſſer les plaintes de mes autres Enfans intereſſez pour  
leur reputation dans mon malheur, donnera ſatisfaction à toute  
l'Europe, & mettra obſtacle à tout ce qui en peut ſuruenir de fu-  
neſte. En mon particulier ie ne me ſouciérois nullement de ſa-  
crifier ce qui me reſte, de vie aux vengeanceſ du Cardinal, n'e-  
ſtoit, que ie la veur conſeruer pour mettre l'vnion & la concorde  
entre vous & mon fils d'Orleans, qu'il a deſia deſtruit dans voſtre  
eſprit par ſes artifices. Vous pouuez donner remede à ce mal, &  
l'empeschier par voſtre bonne intelligence ; Si ie ſuis aſſez heureuſe  
que de retourner près de vous, où ie me promets de vous faire co-  
gnoiſtre qu'en quelque endroit que j'aye à eſtre, ie n'ay iamais rien  
eu de plus cher que l'vtilité de voſtre ſeruice, puis que ie ſuis,

MONSIEVR MON FILS,

Votre tres-humble & tres-affectionnée  
Mere & ſujette,

M A R I E.

D'Auennes ce 28.  
Iuillet, 1631.

RESPONSE

# RESPONSE DV ROY

## A LA LETTRE DE LA REYNE

### SA MERE.



MADAME,

Je suis d'autant plus fâché de la resolution que vous M. DC. XXXI.  
auez prise de vous retirer de mon Estat, que vous n'en auez point  
de veritable sujet. La prison imaginaire, les persécutions suppo-  
sées, dont vous vous plaignez, & les apprehensions que vous té-  
moignez auoir eües à Compiègne de vostre vie, n'ont pas plus  
de fondement que la poursuite que vous mettez en auant vous  
auoir esté faite en vostre retraite, & l'intelligence que vous m'é-  
criuez qu'on a eüe avec le fils aîné du Sieur de Vardes. Ces in-  
uentions sont vn artifice semblable à la crainte qu'il y a trois  
mois que vous feigniez auoir que ie voulusse vous renvoyer en  
Italie, à quoy vous sçauiez que ie n'ay point pensé, comme les  
offres que ie vous ay faies de diuerses demeures & gouuernemens  
du tout éloignent de ce costé-là le rémoignent assez. Telles ca-  
lomnies ne me décrieront pas, graces à Dieu'en la Chrestienré,  
où mes actions me font assez cognoistre. Tout ce que vous di-  
tes de ceux qui me seruent n'a pas seulement d'apparence, & ie  
m'estonne que les auteurs de vos Lettres n'ont honre de mettre  
en auant contre eux, des choses que vous sçauiez bien en vostre  
conscience ne leur pouuoir estre imputées. Je recognois par beau-  
coup d'épreuues l'affection & la sincerité de mon Cousin le Car-  
dinal de Richeliéu : la religieuse obeïssance qu'il me rend, & le fi-  
delle soin qu'il a de tout ce qui regarde ma Personne, & le bien de  
mon Estat, parler pour luy. Vous me permettrez, s'il vous plaist,  
de vous dire, MADAME, que l'action que vous venez de faire,  
& ce qui s'est passé depuis quelque temps, fait que ie ne puis igno-  
rer quelles ont esté cy-deuant vos intentions, & ce que j'en dois  
attendre à l'aduenir. Le respect que ie vous porte m'empesche de  
vous en dire dauantage. Je prie Dieu cependant qu'il vous donne  
bon conseil, & que vous puissiez vous preualoir de l'affection de  
celuy qui sera tousiours,

MADAME,

Vostre

De F.

Ddd

## ORDONNANCE DV ROY

*Portant inionction aux Officiers & domestiques de Monsieur le Duc d'Orleans son Frere, de se retirer près sa Personne, & aux autres qui sont hors le Royaume, de s'enfuir d'y retourner, sur les peines contenuës par icelle.*

## DE PAR LE ROY.

M. DC. XXXI.



A Majesté ayant par ses Lettres Patentes du treizième Mars dernier, déclaré criminels de leze Majesté, tous ceux qui ont emmené Monsieur le Duc d'Orleans son Frere hors le Royaume, & sont sortis avec luy, Neantmoins elle n'auroit pas voulu proceder rigoureusement contre ses domestiques, pour ne les détourner du seruice qu'ils deuoient à sa personne: Au contraire, leur auroit permis d'aller en toute seureté seruir leurs quartiers près de luy en Lorraine, & de retourner toutesfois & quantes. Mais sadite Majesté s'estant apperceuë, que souspretexte qu'ils sont Officiers de sondit Frere, la plupart abusans de la liberté qui leur estoit donnée, se sont chargez de paquets de Lettres, & continuent encores quelques pratiques, au grand preiudice de ses affaires. S'ADITE MAIESTE', voulant faire cesser leurs menées, & empêcher à l'aduenir que rien ne se passe contre son seruice: A enjoint à tous les Officiers & domestiques de Monsieur le Duc d'Orleans son Frere, qui voudront luy continuer le seruice qu'ils sont obligez de luy rendre à cause de leurs charges, de se retirer près de sa personne dedans quinze iours, pour toutes prefixions & delais, à commencer du iour de la publication des presentes. Et dans ledit temps faire leur Declaration, s'ils entendent & ont intention d'aller le seruir, faire choix & option, ou de se retirer près de sa personne, ou en leurs Maisons. Et ledit temps passé, defences leur sont faites de desemparer, sortir hors le Royaume, ny quitter le lieu de leurs demeures, sans exprés commandement, permission, ou passeport de sadite Majesté. Laquelle defend aussi à ceux qui se sôt retirez près de sondit Frere, & sortis hors ledit Royaume d'y rentrer, aller, venir & retourner en leurs Maisons, pour quelque cause, sous quelque pretexte & occasion que ce soit, à peine d'estre declarez perturbateurs du repos public, saisis comme espions, & punis selon la seuerité des Loix & de sadite

Declaration. M A N D E à cét effect ladite Majesté à tous Baillifs, Seneschaux & Iuges Royaux, Que ces presentes defenses ils ayent à faire lire & publier à son de trompe & cry public en tous les lieux de leur ressort, & icelles faire afficher aux endroicts accoustumez, à ce qu'aucun n'en pretende cause d'ignorance. Fait à Paris le vingt-deuxième iour de Juillet, mil six cens trente-vn.

Signé,

LOVIS.

Et plus bas,

DE LOMENIE.

*Es le Jendy vingt-quatrième iour des presens mois d'an, l'Ordonnance, inonctions & defenses y mentionnees dessus écrites, a esté par moy Simon le Duc Juré Crieur & ordinaire du Roy en la Ville, Preuost & Vicomté de Paris, sous-signé, lue & publiée à son de trompe & cry public, par les Carrefours de ladite Ville & Fauxbourgs, icelle imprimée & affichée, accompagné de trois trompettes.*

Signé,

LE DUC.

## DECLARATION DV ROY

SVR LA SORTIE DE LA REYNE SA MERE,  
ET DE MONSIEGNEVR SON FRERE,  
hors le Royaume.

*Verifiée en Parlement le treizième iour d'Aoust, mil six cens trente-vn.*



LOVIS, PAR LA GRACE DE DIEV ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, A tous ceux qui ces presentes Lettres verront, Salut. Par nos Lettres de Declaration du trentième Mars dernier, publiées par tout nostre Royaume, Nous aurions pour les causes & considerations y contenues, déclaré criminels de leze Majesté, ceux qui abusans de la facilité de nostre tres-cher & tres-amé frere vnique le Duc d'Orleans, l'auroient par leurs artifices & pernicieux conseils, induit de se retirer d'auprés de Nous, & sortir de nostre Royaume, sans nostre sceu & permission, ensemble ceux qui l'auroient suiuy, si dans vn certain temps ils n'auoient recours à nostre grace & misericorde; esperans par ce moyen leur donner loisir de recognoistre

Ddd ij

M. DC. XXXI.

M. DG. XXXI.  
DECLARATION  
DV ROY, SUR  
LA SORTIE DE  
LA REYNE SA  
MERE, &c.

leur faute, & les ramener à leur deuoir, & qu'ils se departiroient de toutes menées & pratiques, qu'ils auoient commencées tant dedans que dehors nostre Royaume pour en troubler le repos. Mais au lieu de se seruir de ces moyens, se repentir de leur faute, & auoir recours à nostre clemence & bonté, ils ont continué en leurs mauuais conseils, & porté nostredit Frere (contre le deuoir de sa naissance & le respect qu'il nous doit) à nous écrire des Lettres pleines de calomnies, imposture & de blâme contre nostre administration & gouvernement de nostre Estat, & taché par seldites lettres, & diuers écrits remplis d'iniures & de faussetez, qu'ils ont fait imprimer & enuoyez par tout, de donner de sinistres opinions à nos Peuples & à tous les Princes nos voisins, de nostre conduite & gouvernement, accusans contre toute verité & raison nostre tres-cher & bien amé Cousin le Cardinal de Richelieu, d'infidelité & d'entreprise contre nostre Personne, celle de nostre tres-honorée Dame & Mere, la sienne, & nostre Estat; & les autres aussi dont nous nous seruons en l'administration des principales charges de nostre Royaume, d'adherer à ses mauuais conseils, quoy que nous receuions d'eux tout le contentement que nous puissions desirer. Mesmes ils auroient esté si osez, que d'auoir voulu presenter vne requeste à nostre Cour de Parlement de Paris, sous le nom de nostredit Frere, contre nostredit Cousin le Cardinal de Richelieu, pleine de pareilles faussetez & calomnies contre toute sorte de verité & raison. Ce qui nous auroit obligé de respondre à nostredit Frere, & par nos Lettres du cinquième Iuin dernier publiées en nostre Chancellerie, declarer sur ce nostre intention & volonté, & la tres-grande satisfaction que nous auons des seruices, fidelité & bons comportemens de nostredit Cousin en tant de grandes & signalées occasions, esquelles nous l'auons employé tres-vilement, pour le bien & grandeur de nostre Estat, & de nos autres principaux Conseillers. Tous ces moyens neantmoins n'ont seruy iusques icy qu'à les rendre plus audacieux, & continuer leurs entreprises & pernicieux desseins, qu'ils auoient commencez, non seulement pour destourner nostredit Frere de l'obeissance qu'il nous doit, mais aussi nostre tres-honorée Dame & Mere, laquelle depuis quelque temps s'est laissée aller à leurs mauuais conseils, & à prendre plus de part dans les desseins de nostredit Frere qu'elle ne deuoit, peut-estre sur les mauuais bruits que quelques personnes, qui font profession des sciences curieuses & mauuaises, faisoient courre, pour leur donner esperance d'un prompt changement. Nous estans apperceus de leur intelligence, & voyans qu'il estoit

difficile de pouruoir à la seureté de nostre Estat & de nostre Personne, si nous souffrions plus long temps ces menées, pratiques & cabales qui se faisoient publiquement dedans nostre Court par ceux qui les approchoient; Nous aurions estimé dès l'heure que nostredit Frere se retira d'auprés de nous, deuoir aduertir nostredite Dame & Mere de la cognoissance que nous auions des pratiques qui se faisoient à nostre preiudice, & de la resolution que nous auions prise d'en arrester le cours; nous asseurans des personnes de quelques-vns de ceux que nous scauions y participer, & éloignans les autres de nostre Court. Nous la priâmes aussi pour cét effet de nous vouloir assister de ses conseils, comme elle auoit fait depuis plusieurs années en ça, & de se departir de toutes les secrettes intelligences, qu'elle pouuoit auoir avec nostredit Frere, qui s'estoit retiré d'auprés de nous. Nous persistâmes en cette supplication iusques à Compiègne, où nous luy en fîsmes faire nouuelle instance par nos tres-chers & bien amez les sieurs de Chasteauneuf Garde des Seaux, & nostre Cousin le Marechal de Schomberg, ausquels elle fit réponse, qu'elle estoit lasse de se mester d'affaires, & ne vouloit plus auoir de part en nos Conseils: Ce qui ne nous fit que trop cognoistre la volonté déterminée qu'elle auoit prise, de demeurer liée aux desseins de nostredit Frere, & de suivre les mauuais conseils qui luy estoient donnez. Surquoy nous prîmes resolution de nous separer d'elle pour quelque temps, & de la prier de se retirer à Moulins qui luy appartient, & que pendant nostre minorité elle a de son propre mouuement choisi pour sa demeure. Elle nous témoigna d'abord, y vouloir bien aller: mais quelques iours apres elle nous fit prier, de trouuer bon qu'elle se retirast à Neuers: ce qu'elle affectoit pour s'approcher plus près de nostredit Frere, qui lors estoit encore à Orleans. Quelque temps apres, apprenans que nostredit Frere faisoit en ce sejour diuerses pratiques & menées, & tâchoit d'y amasser nombre de gens de guerre, nous le conuiâmes par nostre tres-cher & bien amé cousin le Cardinal de la Valette, d'éloigner ses mauuais conseils, & reuenir auprès de nous, où il receuroit tout bon & fauorable traitement. Ce que n'ayant voulu faire, ny correspondre à nos bonnes intentions, nous nous acheminâmes iusques à Estampes, où nous apprîmes qu'il estoit party d'Orleans, pour se retirer hors nostre Royaume, d'où il ne fut pas plustost sorty, que nostredite Dame & Mere nous fit scauoir qu'elle ne vouloit plus aller à Moulins ny à Neuers, & qu'elle ne desiroit point partir de Compiègne. Au mesme temps, elle & nostredit Frere affectent de publier qu'elle



M. DC. XXXL  
DECLARATION  
DV ROY, SUR  
LA SORTIE DE  
LA REYNE SA  
MERE, &c.

estoit detenuë prisonniere, bien qu'elle eust toute liberté d'aller à Moulins & à Neuets avec son train, & qu'il n'y auroit en ces lieux aucune garnison. Mais comme cette détention supposée, seruoit de pretexte de mécontentement à ceux qui en cherchoient quelque sujer; elle en continua la plainte, bien que tous les iours nostre Cousin le Marechal d'Estrée luy fist instance de nostre part, comme aussi le sieur Marquis de Saint Chaumont, que nous luy auons enuoyé plusieurs fois, de vouloir partir de Compiègne, & choisir tel lieu dans nostre Royaume, qu'elle aduiferoit pour sa demeure, luy offrant (afin qu'elle y fust avec plus de respect & d'autorité) le Gouuernement de la Prouince où elle se voudroit retirer : luy faisans sçauoir derechef, que sa demeure à Compiègne nous estoit suspecte, pour les aduis que nous auons de diuers endroits, qu'on la persuadoit de sortir hors de nostre Royaume. A quoy ne voulant entendre en aucune façon, seignant diuers sujets de plaintes; mesme que l'on l'auoit aduertie que l'on la vouloit enuoyer en Iralie, & que nos Galeres estoient préparées pour cét effect; Nous luy aurions enuoyé nostredit Cousin le Marechal de Schomberg, & le sieur de Roissy Conseiller en nostre Conseil d'Estat, pour la prier de se vouloir conformer à nostre volonté, & se résoudre à sortir de Compiègne, & de choisir tel lieu de nostre Royaume qu'il luy plairoit, pour sa demeure autre que Compiègne, afin de faire cesser les pretextes, que ceux qui auoient emmené nostredit Frere hors le Royaume, prenoient de sa détention audit lieu. Ils luy offrirent mesmes le Gouuernement d'Anjou, duquel elle s'estoit plainte qu'on l'auoir despouillée, quoy qu'elle l'eust quitté volontairement pour certaines considerations. Ils luy representerent aussi, Qu'il estoit du tout important pour le bien de nos affaires, & luy seroit aduantageux, de faire voir à tout le monde qu'elle se vouloit conformer à nos intentions. Mais quelques raisons qu'ils peurent mettre en auant, il fut impossible de la destourner de la resolution qu'elle auoir prise, de demeurer à Compiègne, pour le dessein qu'elle a depuis executé. Nonobstant cette resistance, pour luy rémoigner de plus en plus nostre affection, & le desir que nous auons de la réunir avec nous; nous fismes oster les gens de guerre que nous auons laissés à Compiègne, & enuoyasmes depuis par diuerses fois vers Elle nostredit Cousin le Marechal d'Estrée, & ledit sieur Marquis de S. Chaumont, pour luy reiterer la priere que nous luy auons tant de fois faite, de vouloir choisir vn autre lieu que Compiègne pour sa demeure. Nous luy fismes mesmes offrir de la voir en sa maison de

Monceaux, ou autres lieux sur le chemin de Blois, Angers ou Moulins, si elle s'y acheminoit, afin de nous reconcilier ensemble: Ce qu'en apparence elle témoigna desirer, & s'y vouloir accommoder, dont nous auions tres-grande satisfaction, pensans que c'estoit le moyen de ramener aussi nostredit Frere à son deuoir, & ostler le pretexte dont les auteurs des mauuais conseils qu'il prend, se seruent. Mais lors que nous croyons nostredite Dame & Mere plus contente de nous, & plus prestre de suiure les intentions que nous auions pour nostre bien commun & celuy de la France, veu les esperances qu'elle nous en auoit données par nostredit Cousin le Marechal d'Estrée, qui nous auoit pareillement asseurez de sa part, sur la parole qu'elle luy en auoit donnée, qu'elle ne partiroit iamais de Compiègne pour aller en autre lieu, que de nostre sceu & consentement: Au lieu de ce, nous apprîmes que le dix-neufiesme du mois passé elle seroit sortie de Compiègne dedans le Carrosse de la Dame du Fresnoy, accompagnée de ladite Dame, & d'une de ses femmes de chambre seulement. Setoit passée au bac à Choisy & Blerencourt, & seroit arriuée au village de Rosny, où elle auroit rrouué le Carrosse du Baron de Creuecoeur, Gouverneur d'Auennes, ville de l'obeissance du Roy d'Espagne, qui l'attendoit y auoit quinze iours au village de Sein, où estant arriuée, vn Gentil-homme du Marquis de Vardes luy auroit dit, que le sieur de Vardes le Pere estoit arriué à la Capelle, & en auoit chassé son fils & sa femme; en suite dequoy elle seroit allée audit Auennes, où elle auroit esté receuë, & peu apres visitée de la part de l'Infante par le Prince d'Espinoy, Gouverneur de Henault, comme depuis nous l'auons appris par l'enqueste que nous auons fait faite de sa sortie hors nostre Royaume par l'un des Maistres des Requestes de nostre Hostel, au mesme temps qu'elle partit de Compiègne. Depuis, pour suiure le train que nostredit Frere auoit pris, elle enuoya vne requeste à nostredit Parlement de Paris, pleine de faicts supposez & calomnieux contre nostredit Cousin le Cardinal de Richelieu, semblables à ceux que nostredit Frere luy auoit voulu mettre sus. Elle ne fut pas aussi plustost arriuée audit lieu d'Auennes, qu'elle nous éctiuit des lettres pleines de pretextes recherchez pour colorer sa sortie, & de mesmes plaintes contre nostredit Cousin, qui n'ont autre fondement que les calomnies & inuentions, qui vray-semblablement luy ont esté suggerées par les auteurs de celles que nostredit Frere nous a écrites: Ce qui est euidenr, en ce que les vns & les autres rendent par mesmes moyens à la subuersion de nostre autorité & de nostre Royaume,

M. DC. XXXL  
DECLARATION  
DV ROY, SUR  
LA SORTIE DE  
LA REYNE SA  
MERE, &c.

M. DC. XXXI.  
DECLARATION  
DU ROY, SUR  
LA SORTIE DE  
LA REYNE SA  
MERE, &c.

& que nous ſçauons que ſa ſortie a eſté concertée par les Agents qu'ils ont à Bruxelles, pour la faire retirer comme elle a fait dedans les pays de l'obeyſſance du Roy d'Eſpagne. Mais non contente des premieres calomnies qu'elle nous a écrites, abuſant de noſtre bonté, & de la douceur dont nous auons vſé iuſques icy enuers ceux qui en ont eſté les porteurs; elle ſ'eſt laiſſée aller à écrire de nouveau à noſtre dit Parlement, & au Preuoſt des Marchands de noſtre bonne ville de Paris, pour taſcher de les ſouſleuer contre nous, & donner exemple aux autres. Or deſirans preuenir les maux que les ſorties hors noſtre Royaume de noſtre dite Dame & Mere, & de noſtre dit Frere peuuent cauſer en cét Eſtat, & empêcher qu'ils ne ſe continuent & augmentent par la creance qu'aucuns de nos Sujets poutroient donner à leurs plaintes affectées, écrits & manifeſtes pleins d'impoſtures, qu'ils vont publiant contre nous, noſtre gouuernement, & nos principaux Miniſtres: Et afin qu'aucuns de noſdits Sujets ne ſoient ſi temeraires & mal aduiſez, que de leur adherer, participer à leurs conſeils, les aller trouuer, ou auoir des intelligences avec eux ou ceux qui les ſuiuent: S Ç A V O I R F A I S O N S, Que de l'aduis des Princes, Ducs, Pairs, Officiers de noſtre Couronne, & autres grands & notables perſonnages de noſtre Conſeil, qui ſont près de nous, N O U S, en confirmant nos precedentes Declarations des trentième Mars & cinquième Iuin derniers, A V O N S D I T E T D E C L A R E', diſons & declarons par ces preſentes ſignées de noſtre main, criminels de leze Maieſté, & perturbateurs du repos public, tous ceux qui ſe trouueront auoir participé à de ſi pernicioeux & damnable conſeils, d'auoir ſouſtrait noſtre dite Dame & Mere, & noſtre dit Frere vnique le Duc d'Orleans, de noſtre obeyſſance, & les auoir induits à fortir hors noſtre Royaume: Comme auſſi tous ceux qui les ont ſuiuis, & en ſont fortis avec eux, de quelque qualité & condition qu'ils ſoient: Enſemble ceux qui les aſſiſteront, & qui ont leué ou erré des gens de guerre contre noſtre ſeruite, & fait des menées & pratiques au preiudice de noſtre authorité, rant dedans que dehors noſtre Royaume. V O U L O N S qu'il ſoit procedé contr'eux comme criminels de leze Maieſté, & perturbateurs du repos public, ſuiuant la rigueur de nos Ordonnances, à la diligence de nos Procureurs Generaux & de leurs Subſtituts. F A I S O N S inhibitions & deſenſes à tous nos Sujets, de quelque qualité & condition qu'ils ſoient, d'auoir aucunes intelligences & corteſpondances avec noſtre dite Dame & Mere, & noſtre dit Frere, & leurs ſeruiteurs domeſtiques, & participans à leurs

leurs desseins, & conseils, sous quelque pretexte & occasion que ce soit, sous les mesmes peines. QUE les Fiefs par eux possédez mouvans nuëment de nostre Couronne, soient saisis & apres reunis à nostre Domaine; prieuez de leurs dignitez, charges, & offices; & tous leurs autres biens, tant meubles que immeubles, soient aussi saisis & annotez, pour nous estre par apres acquis & confisque. Nows voulons qu'il soit couru sus à tous ceux qui seront leués de gens de guerre & tiendront la campagne sans commission de nous, & qu'il soit procedé à l'encontre d'eux, suivant la rigueur de nos Ordonnances. Et d'autant qu'il est difficile d'empescher nostredit Dame & Mere, & nostredit Frere, & ceux qui les ont suivis, d'enuoyer & écrire à qui bon leur semblera, & qu'il ne seroit raisonnable que ceux à qui ils écriront, ou vers lesquels ils enuoyeront, encourussent les peines portées par ces presentes: Nows ordonnons que ceux à qui s'adresseront lesdites Lettres, soient tenus incontinent qu'elles leur auront esté rendues, ou que quelqu'un les sera venu trouver de leur part, l'aller declarer, & porter lesdites Lettres au premier Iuge Royal de la Prouince en laquelle ils seront demeurans; & faire arrester, s'ils peuuent, ceux qui les leur auront apportées, ou auront esté chargez de creance enuers eux: Lequel Iuge sera tenu aussi-tost d'enuoyer lesdites Lettres au Secretaire d'Etat qui a le departement de ladite Prouince. Et si cela arriue en nostre Cour & suite, ils s'adresseront à nostredit tres-cher & bien amé Garde des Seaux. Et si c'est dans nostre ville de Paris, les particuliers seront tenus de l'aller denoncer au Lieutenant Civil, qui aussi-tost nous en donnera aduis, le tout sous les mesmes peines.

SI DONNONS EN MANDEMENT à nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlements, que ces presentes ils facent lire, publier, & registrer, & le contenu en icelles executer de point en point, selon leur forme & teneur; & à nos Procureurs Generaux, de faire toutes poursuites & diligences requises & necessaires pour la punition des coupables. MANDONS en outre à tous Gouverneurs & Lieutenans generaux de nos Prouinces, Gouverneurs & Capitaines de nos Villes & places, qu'ils ayent à courir sus aux rebelles & desobeissans, tant par les gens de guerre qu'ils commandent pour pour nostre seruice, qu'assemblée de Peuple, son de toxin, & à tous Juges de faire & parfaire le procez aux coupables; & aux Preuosts de nos tres-chers Coufins les Marechaux de France, de battre la campagne, & courir sus à tous ceux qui au mépris de nos defenses, feront aucunes leuées de gens de guerre, sans commission expresse signée de nous, contresignée par l'un de nos Secretaires d'Etat, &

M. DC. XXXI.  
DECLARATION  
DV ROY, SUR  
LA SORTIE DE  
LA REYNE SA  
MERE, &c.

scellée du grand Seau, faire & parfaire le procez à ceux qu'ils apprehenderont, & tailler en pie ces ceux qui apres auoir esté sommez le mettront en defense : CAR tel est nostre plaisir. En témoin dequoy nous auons fait mettre nostre seel à celsdites presentes. DONNEES à Paris, le douzième iour d'Aoust, l'an de grace mil six cens trente-vn, & de nostre Regne le vingt-deuxième. Signé, LOVIS, Et plus bas, Par le Roy, DE LOMENIE, & scellées sur double queue du grand Seau de cire iaune. Et encore plus bas est écrit :

*Leuës publiées & registrées, ouy & ce requerant le Procureur General du Roy, & copies collationnées aux Originaux des presentes, enuoyées aux Bailliages, & Seneschaussées de ce ressort, pour y estre parcellément leuës, publiées, registrées, gardées, & obseruées selon leur forme & teneur. A Paris en Parlement, le Roy y seant, le treizième Aoust, mil six cens trente-vn.*

Signé,

DV TILLET.



LA VIE  
DV CARDINAL D'AMBOISE  
EN SVITE DE LAQUELLE SONT  
traictez quelques poinçts sur les affaires presentes.

Par le Sieur DES MONTAGNES.

AV LECTEUR:



*MY LECTEUR, La rencontre du temps m'a donné la volonté de faire voir au public La vie du Cardinal d'Amboise, & de parler en suite de quelques-uns de sa condition, qui ont esté renommez au monde, & mesme de Celuy qui aujourdhuy tient la principale place dans le Conseil. Mon dessein n'a esté autre, que, selon ma coustume, de prendre la cause du Roy, de defendre ses Ministres, & de respecter tousjours ceux à qui nous sommes obligez naturellement, pour leur rang & dignité, suyuant ce que Dieu nous commande de reuerer les Puissances superieures. Ma peine peut-estre ne sera pas des-agreable ny inutile: si elle est bien receüe, ie ne la plaindray pas; si on la méprise, ie ne laisseray pourtant*

de prendre patience, puis que ceux qui ont bien fait des autres d'autre consequence que les miennes, ne laissent pas de trouuer des gens qui les osent blasmer.

## DES MONTAGNES.



Le ne faut point s'estonner, si ceux qui passent leur vie en oisiveté, soient comme s'ils n'auoient point esté dans la memoire des hommes, & que leur nom demeure esteint comme celuy des bestes : mais que ceux, qui dans leurs longs & laborieux trauaux ont merité la faueur des grands Roys, & la souveraine autorité dans le maniment de leurs affaires, soient si malheureux, de n'auoir pas en vn seul homme, qui de propos delibéré ait voulu remarquer & laisser à la Posterité ce qu'il y a eu de plus considerable en leurs actions ; c'est ce que ie trouue estrange, & qui ne peut proceder que du mépris qu'ils ont fait des gens de lettres, ou d'auoir esté malheureux au choix de leurs amis.

Ce que ie dis sur le sujet du Cardinal d'Amboise, duquel il ne s'est parlé que fort confusément, & encores comme par rencontre, sur d'autres occasions où l'on ne le pouuoit obmettre, & non comme le faisant sujet propre du discours : & parmy les parens mesme il est si peu cogneu, qu'un seul d'eux n'a peu rendre autre compte de luy, que d'en faire voir la peinture, sans sçauoir rien de particulier de tout ce qu'il a fait ; bien qu'il ait esté fort celebre en son temps, & doué de tres-grandes & rares vertus.

Cela m'a conuié, non pas d'écrire vne vie fabuleuse, comme vn Roman, mais bien de donner ma peine, pour recueillir tout ce que j'ay veu de luy éparé en quelques Autheurs François & Estrangers, & joignant le tout ensemble en composer vn corps d'Histoire, par l'ordre des années qu'il a vescu dedans la Cour, tant sous Louys XI. Charles VIII. que Louys XII. son bon Maistre, duquel il a receu les grandeurs, & le pouuoir d'en faire part à ceux de sa Maison.

Son frere aîné Charles d'Amboise dès le temps de Louys XI. estoit avec grande estime Gouverneur de Champagne, & puis de Bourgongne : ce fut luy qui retira la Duchesse de Sauoye de la prison où le Duc de Bourgongne l'auoit fait mettre, & la conduisit à Tours. Mais six autres freres qu'il auoit, & plusieurs neveux doiuent tous leur fortune au Cardinal, qui fit par faueur Mery d'Amboise Grand-Maistre de Rhodes ; Ican, Euesque de Langres ; Louys, Euesque d'Alby, Lieutenant pour le Roy en Languedoc & Guyenne ; Pierre, Euesque de Poitiers ; Iacques, Euesque de Clermont, & Abbé

M. DC. XXXL  
LA VIERGE  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.

Philippe de Comines.

M. DC. XXXL.  
LA VIE DV  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.

de Clugny ; Iean, Seigneur de Bucy, Gouverneur de Normandie ; Les trois enfans de son frere aîné, Louys Euefque d'Alby, Archeuefque de Roüen & Cardinal ; Charles, Grand-Maître, Admiral, & Marefchal de France, Gouverneur de Milan, & Lieutenant General en Italie des Armees du Roy ; Guy Seigneur de Reuel, Capitaine de deux cents Gentils-hommes, qui estoit lors vne charge fort releuée ; François de Clermont son neveu, fils de fa fœur, Catherine d'Amboife, Cardinal ; comme auffi René de Prye, lequel premierement estoit Euefque de Bayeux ; & son cousin germain, fils de fa tante Magdelaine d'Amboife : Et auança de plus vne infinité d'autres Seigneurs & Gentilshommes du Royaume par le moyen de fa faueur.

Te n'ay rien trouué de son introduction dans la Cour, finon, qu'il est vray-semblable que fa naissance, le credit, & l'estime de son frere aîné l'y etablirent.

Il fut tousiours dés son aduenement reconnu seruiteur particulier du Duc d'Orleans, comme il se void par ce qu'en a écrit vn Gentilhomme de bonne maison, qui a écrit de ce temps-là, avec sincerité, & verité ; & duquel nous apprenons, qu'apres la mort du Roy Louys, Charles VIII. son fils luy succeda, aagé de treize ans : qui fut cause qu'en ceste minorité, le Duc d'Orleans, comme plus proche, pretendait la Regence ; elle luy fut disputée par le Comte de Beaujeu, & fa femme fœur du Roy, en sorte qu'elle leur demeura entre les mains ; & ayant esleué en faueur l'Admiral de Grauille, gouvernerent tous trois les affaires : qui donna sujer au Duc de prendre les armes, & ce fut ce qui s'appella la folle guerre : & lors il est tout vray, *Que le Roy dit plusieurs fois à Messire George d'Amboise, qu'il disoit ses heures avec luy, & estoit Euefque de Montauban, qu'il mandast au Duc qu'il poursuiuist son entreprise, & qu'il voudroit estre avec luy. Et au bois de Vincennes il dit au Comte de Dunois, grand seruiteur du Duc, Mon oncle, emmenez-moy, ie voudrois estre hors de ceste compagnie.*

En suite dequoy, le Duc estant à Beaugency avec quatre cents hommes d'Armes pour le bien du Royaume, disoit-il, & pour faciliter l'assemblée des Estats, ainsi qu'il auoit esté ordonné, le mesme Euefque de Montauban, esleu en l'Archeuefché de Narbonne, auoit proposé avec d'autres, d'emmener le Roy, lequel le vouloit ainsi ; & eust executé son entreprise, sans qu'un seruiteur du Comte d'Auxerre, auquel on se fioit, decourrit cét affaire, qui fut cause que l'Euefque fut arresté prisonnier. Et on vouloit appeller à la Cour le Duc d'Orleans, qui le refusa, redoutant l'humeur de la Dame de Beau-

Iean de S. Gelais,  
Seigneur de Montauban.

l'an 1484.

S. Gelais.

1484.  
S. Gelais.

jeu, & se retira en Bretagne, où il prit les armes : & ayant perdu vne bataille, il fut fait prisonnier à Saint-Aubin, conduit en la tour de Bourges; & au mesme temps, l'Archeuesque de Narbonne fut mis en liberté, pource qu'on ne trouuoit occasion de le retenir. Car de ce qu'on luy mettoit en auant, il s'en rapportoit tousiours au Roy: & soudain apres, comme bon & loyal seruiteur qu'il estoit, & l'a tousiours esté du Duc; il fit tous ses efforts à procurer sa deliurance: & pour y paruenir il entretenoit l'Admiral de Grauille; qui pour lors y pouuoit beaucoup, en proposant le mariage de son neveu de Chaumont & de sa fille, esperant que cela fauoriseroit ses desseins. Ce qui arriua d'une autre façon, par le moyen du sieur de Myolant, l'un des Chambellans, qui persuada au Roy de le faire de luy-mesme, pour l'obliger à iamais: ce qu'il fit, luy donnant le Gouvernement de Normandie, & à l'Archeuesque de Narbonne, l'Archeuesché de Roüen. Trois ans apres il entreprit le voyage d'Italie, où pendant qu'il estoit à la conqueste de Naples, le Duc fut assiégé dans Nouarre par Louys Sforce; & le Roy, retournant en Ast apres la Bataille de Fornioie, il renuoya l'Archeuesque de Roüen solliciter le secours à son Maistre; & de Comines rapporte, qu'apres la capitulation estant sorty de ceste place, il secondoit le Duc à persuader de combattre, & attiroit aucuns Suiſſes, qui venoient s'offrir pour cet effet. Mais le Roy ne se voulant mettre entre leurs mains, pour ne se fier lors en eux; & ayant sauué les assiégés, il ne trouua raisonnable de s'engager dans vne nouvelle guërre à Milan.

Estant de retour en France, quelque année apres, on dressa vne partie au Duc d'Orleans, disant au Roy qu'il entreprenoit du tout sur son autorité, à quoy il estoit porté par l'Archeuesque de Roüen, qui estoit son Lieutenant. Le Roy le creut, & s'en offensa. Le Duc s'excuse, & l'Archeuesque aussi, mais inutilement; qui le fit retirer à Blois: & ceux qui auoient machiné ceste entreprise, sollicitoient à faire enuoyer l'Archeuesque à Roüen, ou en Ast. Mais en mesme instant ceste persecution cessa par la mort du Roy à Amboise; ce qui fit que tout le monde accourut à Blois saluer le nouveau successeur, qui auoit lors pour principal Conseiller l'Archeuesque de Roüen. Aussi a-il esté depuis, & à la verité il le meritoit, pour estre tres-sage, & de subtil esprit, bien viuant en sa condition, tres-bon, & loyal seruiteur à son Maistre, pour lequel il auoit souffert & enduré beaucoup: & puis que les biens & honneurs estoient aduenus audit Seigneur, raison & equité vouloient qu'il en fust reconnu, comme aussi il fut en fort peu de temps, par la resolution que le Roy eust soudain, apres estre paruenü à la Couronne, de repudier sa femme, fille du Roy Louys XI.

M. DC. XXXL  
LA VIE DV  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.

1488.  
S. Gelais.

L'an 1491.

1494.

1495.

De Comines.

1497.

S. Gelais.

1498. le iour de  
Pasques Fleuries,  
agé de 26. ans.

S. Gelais.



M. DC. XXXI.  
LA VIE DV  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.

sage & vertueuse Princesse; & qui durant la prison de son mary auoit fait tout ce qu'elle auoit peu pour sa deliurance. Mais estant contre-faite, & en estat de ne pouuoir porter d'enfans (qui estoit la raison pour laquelle son Pere l'auoit mariée par force, pour la hayne qu'il portoit aux Princes successeurs & proches de la Royauté,) il se resolut à ce diuorce. Pour y paruenir, il s'adressa au Pape Alexandre VI. remply de hauts desseins : lequel se voyant refusé de l'alliance d'Alphonse Roy de Naples, de qui il auoit desiré la bastarde pour vn de ses enfans, se resolut de s'attacher avec la France; & pour commencer, il accorda au Roy la Declaration de la nullité de son Mariage, & pouuoir de prendre femme où il luy plairoit. Puis pour en aduancer l'exécution, il luy enuoya le Cardinal de Valence son fils, qui quitta son bonnet en France, & le donna à l'Archeuesque de Roüen: lequel

Sciifel.

*Ayant eu part aux perils, & couru la mesme fortune du Roy, estoit tout puis-sant auprès de luy; ce qui a tousiours continué, bien que souuent il se soit trou-ué des personnes qui ont entrepris de le ruiner; & que mesme le Roy en a eu quelquefois impression, mais sans effet, à cause de sa bonté & constance, qui se pouuoit euidentement cognoistre enuers ses seruiteurs, & particulièrement en cestuy-cy, qu'il auoit choisi aussi-tost qu'il fut Roy; pour la conduite de ses principaux affaires, parce qu'il le cognoissoit homme tres-excellent, & accom-ply de tant d'experience, de loyauté, & de bonne vie, qu'encores que par plu-sieurs fois il ait esté longuement absent de luy, & parauanture chargé de plu-sieurs choses; ainsi qu'il aduient à toutes personnes qui ont si grande autorité, & que ses entreprises ont quelquefois en des succez qu'n'auoient pas esté espe-rez; quelque parole qu'il aye eu avec luy, comme il ne se peut faire autrement, ayant long-temps mené les affaires du Royaume: si n'a-on iamais apperceu que son credit fust en rien diminué, mais tousiours augmenté, pouruant que sa prudence croissoit avec le temps, & la continuation de ses seruices.*

Après que le Roy eut mis ordre à la dissolution de son mariage, il épousa la Reyne Anne de Bretagne, qu'il auoit de tout temps aimée; & neantmoins fut contraint de se la fauoir à luy-mesme, & s'employer en faueur de Charles contre sa propre passion: ce qu'il regagna de-puis en possédant la Couronne & sa femme, belle Princesse, tres-ver-tueuse; avec laquelle il vesquit heureusement. Son mariage accom-ply, il n'eust rien plus à cœur que la conqueste de Milan, pour laquel-le il se disposa de partir; son arriuée, & la victoire, fut quasi la mesme chose. En ceste prosperité, le Pape pour luy complaire, fit le Car-dinal d'Amboise Legat en France.

Au mois de Se-  
ptembre, 1599.

Alexandre VI.

Le Roy n'apporta pas en ceste conqueste tous les soins qu'il con-uenoit pour se la conseruer. Car s'en retournant la mesme année en France, ayant laissé Iean-Jacques Triulzee, & le Comte de Ligny

pour Gouverneurs dans cét Estat, leur diuision en causa la perte, Louys Sforce rentrant dans Milan, cinq mois apres auoir esté chassé. Mais comme il fut prompt en son expedition, la fortune luy tourna le dos aussi tost: parce que le Roy brullant de courroux d'un tel accident, enuoya promptement la Trimouille avec vne armée; & afin que l'on pourueust à toutes les choses necessaires avec plus de diligence, il fit le Cardinal d'Amboise son Lieutenant general en Italie.

Ce qui est aussi rapporté avec grand honneur par vn autre Auteur, disant, *Qu'il fit aussi passer les Monts au Cardinal d'Amboise, en qui il auoit par fait amour & singuliere fiance, comme celuy qui en tout temps à son seruice, auoit deuëment plié le dos au profit de la chose publique, & loyalement employé son pouuoir. C'est pourquoy il luy donna charge de tous ses affaires, pour en faire & ordonner, comme si par lui-mesme estoit disposé, luy donnant les deux cents Gentilshommes de sa Maison, pour l'accompagner & suivre quelque part qu'il iroit, & faire ce que par luy leur seroit commandé.*

Il se porta en ce voyage avec vne si grande celerité, pour assembler l'armée, & attaquer les places, qu'en vn instant il reconquist tout le païs, prit le Due Louys Sforce dans Nouarre; le lendemain le Cardinal Aleanio, Galeas de Saint-Seurin, le Fraeasse, Anthon Marie, freres; c'est à dire vne victoire entiere de l'Estat du Prince, & de tous les Chefs.

De là il voulut aller vers Milan; & prenant le chemin par Vigence, il y fut accueilly par les principaux Seigneurs & Podeslats, qui le venoient supplier de vouloir loger dans la ville, & d'auoir pitié du peuple, sans le vouloir punir comme il auoit merité. A quoy il respondit, *Que pour l'heure il n'entreroit point dans vne ville souillée d'un crime si prodigieux que celuy de la Rebellion; mais qu'il logeroit au Chasteau, qui tousiours auoit esté fidelle à son Prince.*

Le iour du Vendredy Saint suiuant, par les prieres des Seigneurs qui estoient avec luy, le Cardinal fut en la Maison de ville, où les principaux, avec grand nombre de la populace, & quatre mille petits enfans la teste nuë, vestus de robes blanches, furent en procession generale avec l'Image du Crucifix.

A son arriüee ils s'assemblerent, & par vn Docteur firent faire leur Harangue en Latin: Laquelle finie, le Cardinal leur donna abolition de leur erime, faisant en cela les mesmes fonctions du Roy en personne. Et est remarquable le soin qu'il apporta pour empêcher les desordres en eét abord; où la rebellion des Milanois, & l'indignation des François deuoit faire craindre vne sanglante vengeance: pour laquelle éuiter, il fut trois nuits sans dormir, donnant tout l'ordre possible pour empêcher que la ville de Milan ne fust sacca-

M. DC. XXXL  
LA VIE DU  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.  
1500. le 9. Feurier,  
Guichardin.

D'Aubon.

1500. dans le mois  
d'Auzil.

Ochon, Histori-  
ographe du Roy  
Louys XII.

Ochon:

M. DC. XXXI.  
LA VIE DV  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.  
ſeiffel.

gée par les gens de guerre, ny le peuple fourragé, & outragé; & que tous ceux qui auroient des prifonniers, ou des biens pris depuis la paix publiée, ſeroient contraincts de les rendre & reſtituer.

Le Roy, en meſme temps fut fort preſſé des Florentins, de les vouloir aſſiſter de ſes forces, pour recouurer Pize, & Pietre-Sancta: à quoy il demouroit en ſuſpens, pour les penſées qu'il auoit à l'entreprife de Naples, qui luy eſtoit trauersée par les difficultez qu'il rencontroit avec Maximilian Empereur, & par les pourſuites des Pizans, au contraire aſſiſtez des Geneuois & Luquois, qui offroient de grandes ſommes d'argent, qui luy donnoit de l'inclination vers eux. Toutesfois, comme il ſouloit faire aux choſes importantes, il remit l'affaire au Cardinal d'Amboiſe qui eſtoit à Milan, la langue duquel & l'autorité, dit vn ſage Auteurs, *eſtoit la langue, & l'autorité du Roy*: lequel fut d'auis d'aſſiſter les Florentins: & neantmoins on fit grande violence au Marquis de Maleſpine, recommandé par eux, luy oſtant ſon Chateau de Maſſe, & ſes autres terres; & ayant receu des Luquois bonne ſomme d'argent, il les receut en la proteſtiō du Roy, & accorda qu'ils auroient en garde comme en depoſt Pietre-Sancta; iuſques à tant qu'il fuſt déclaré à qui de droit elle appartenoit.

Les peines que donnoient au Roy les irrefolutions de Maximilian, le firent reſoudre de ſe conſeruer touſiours en amitié avec le Pape.

Mais cependant il ſuruint vn grand trouble dans le Milanois, ſuſcitée par ſept ou huit cens Lombards, bannis pour s'eſtre rebellez depuis la dernière victoire: & par leur perſuaſion il ſe fit vne leuée de ſept ou huit mille Suiſſes, qui penſoient par leur diligence ſurprendre le Chateau de Lugan. Dequoy le Cardinal eſtant aduertty, voulut là employer ce qu'il pouuoit, & ſe ſernir de ce qu'il deuoit, ſans ſouvent ſe meſler de la guerre, ſi ce n'eſt qu'autant qu'il ſeroit beſoin pour auoir la paix; Et pour ſ'oppoſer aux Suiſſes, il leua ſoudainement quatre mil hommes de pied du païs, & Piedmontois, aſſemblant les gens de guerre en garniſon dans le Duché de Milan; & pour les payemens voulut mettre à l'eſſay aucuns riches Lombards, leſquels auoient fait pluſieurs fois offres de bouche de faire aduance pour le Roy de cinquante mille ducats, ou plus ſi beſoin eſtoit: Touteſois en ceſte occaſion ils hauſſerent les eſpaules. Pour à quoy remedier, le Cardinal y mit du ſien ce qu'il auoit: Auffi firent les autres François qui là eſtoient, iuſques à la ſomme du payement neceſſaire; Ce fait, il s'en alla à Coſme, pour eſtre plus près des ennemis, & mieux à main pour aduertir les Chefs de l'armée de la volonté du Roy, dont à toutes heures il auoit des nouuelles par les poſtes, & là fut obey comme ſa Maieſté, laquelle il repreſentoit: Les Suiſſes s'eſtant en ſin retirez, il partit de Coſme, & prit le chemin à Lumel, Comté de la Duché de Milan, que le Roy luy auoit donnée.

Comme

Guichardin.

Guichardin.

Auſon.

Comme il eut expédié toutes ces choses, il partit d'Italie, & laissa son nepveu le Grand-Maistre de Chaumont, Admiral & Marechal de France, Gouverneur & Lieutenant general dans l'Estat de Milan.

M. DC. XXXI.  
LA VIE DU  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.

A son retour il fir son entrée dans Paris, comme Legat; & apres il voulut reformer les Conuents: à quoy il proceda soigneusement & diligemment, sans souffrir les longueurs & les remises qu'on y vouloit apporter.

Le Cardinal ne fut pas si tost party d'Italie, que le Duc de Valentinien, s'estant mis dans l'esprit avec son Pere, de conquerir pour soy tout ce qu'il pourroit, arma sous-main, & entra dans l'Estat des Florentins, esperant les surprendre, en sorte, que deuant qu'ils fussent secourus, il les auroit reduits à ne le pouuoir plus estre: Et sur leurs plaintes leur donna de belles paroles, ses troupes leur enleuerent plusieurs places, & entr'autres Arezzo, ville fort importante à ses desseins contre eux. Dequoy le Roy fut fort émeu, écriuant de rudes paroles au Valentin; & ordonna au Gouverneur de Milan d'enuoyer des forces au secours des Florentins, pendant que sa Majesté s'achemineroit en personne, pour faire reparer cette violence: ce qui fit que tous ceux qui auoient armé se dissipèrent, & que le Valentin laissa son entreprise.

Ces choses arriuerent en l'an mil cinq cens, mais il s'en prepara de bien plus importantes pour l'année suivante: ausquelles, afin que le Roy fust libre de pouuoir entreprendre ce qui luy plairoit, il auoit tousiours recherché d'auoir paix avec Maximilian, par laquelle, outre qu'il en esperoit l'inuestiture du Duché de Milan, il luy fust permis d'attaquer Naples, se seruant de l'Archiduc Philippes son fils, qui y estoit fort porté; parce que ces Peuples, pour ne vouloir pas rompre le commerce, ne pouuoient consentir à la guerre contre les François; & aussi que le Roy, qui n'auoit point d'enfans mâles, propoisoit de donner Claude sa fille vniue à Charles fils de l'Archiduc; & pour dot ( quand il seroit en l'age de consommer leur mariage, n'ayant lors que trois ans) le Duché de Milan. Mais ne pouuant pas si facilement venir à la conclusion de la Paix, il se fit Tteue au commencement de l'année pour plusieurs mois, avec quelque argent neantmoins, qu'on donna à Maximilian, sans parler de Naples; qui donna grande esperance au Roy, se voyant pour l'heure asseuré du costé d'Allemagne, de pouuoir obtenir par l'entremise de l'Archiduc l'inuestiture, & la Paix, qui luy fit toutner toutes ses pensées à l'entreprise de Naples: craignant neantmoins que le Roy d'Espagne s'y opposast, & en-

1500.

1500.  
Guichardin.

M. DC. XXXL  
LA VIE DU  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.

cores pour crainte de sa grandeur, les Venitiens, & peut-estre le Pape, il renouuela les pratiques commencées du temps du Roy Charles son predecesseur, de la diuision de ce Royaume; Et se trouuant tous deux auoir mesme desir, l'un pour oster les obstacles, & l'autre pour acquerir vne partie qu'il auoit souhaittee de long temps, puis qu'il ne pouuoit auoir le tout, ils demurerent d'accord d'attaquer ensemble le Royaume diuisé entr'eux en cette sorte, A sçauoir, qu'au Roy demurerait Naples, avec toutes les terres de Labour, & la Brusse. Et à Ferdinand, la Pouille & la Calabre, à condition que chacun conquist de son chef sa part, sans'estre obligé de se secourir l'un l'autre, mais seulement à ne se donner pas d'empeschement.

1561.

Quand cette affaire fut declarée, elle estonna tout le monde, ne se trouuant vn seul qui ne blamât les deux Roys; l'Espagnol de l'infidelité, de laquelle il vsoit contre ses parens, ausquels il auoit donné toutes sortes d'asseurances, par les mariages avec eux de sa sœur & de sa tante, & enuoyé pour les conseruer, *Gonsalue*, depuis appellé le grand Capitaine; lequel au lieu de les seruir fut le premier à les attaquer & dépouiller: Le Roy, de prendre pour compagnon en la moitié de ce Royaume vn Roy d'Espagne, & de l'establis en Italie, où luy estoit auparauant le seul Arbitre de toutes choses; vn Roy son Competiteur, conjoint avec l'Empereur de liens estroits, & vers lequel tous ses ennemis & malcontents se pourroient retirer.

Guichardin.

Guichardin.

En mesme temps, le Roy conceut plus d'esperance qu'au parauant de Maximilian, *Qui fut cause qu'il enuoya le Cardinal à Trente vers luy: où ils traiterent de plusieurs choses, concernans le mariage ja accordé, avec les conditions concertées; comme aussi de faire la guerre aux Venitiens, pour reconuerir ce que chacun d'eux croyoit luy auoir esté emporté par eux; & d'assembler vn Concile vniuersel.*

N'estans pas entierement conuenus sur toutes leurs difficultez, comme sur le fait de l'investiture, qu'on ne vouloit estendre qu'aux enfans masles, ils prolongerent la Treue; & le Cardinal s'en retourna en France, avec cette opinion, que les choses traittées deussent auoir l'effet tel qu'il creut encores plus certain par le passage de l'Archiduc en France, allant en Espagne, pbur receuoir en sa personne, & de Ieanne sa femme, fille aînée de Ferdinand & d'Isabelle, les sermens de fidelité, comme destinez à leur succession.

Sur la fin de May,  
1561.

Le Roy le receut à Blois avec toutes sortes d'honneur, & confirmèrent ensemble les Traittez faits du mariage de leurs enfans, & apres l'Archiduc prit sa route; le Roy celle d'Italie, & le Cardinal

avec luy, sans s'en éloigner, en sorte qu'à tous momens il ne peust luy parler de ses affaires, estant à toute heure sur les dépesches de toutes choses qui suruenoient, mettant les mains à l'œuvre si à droict, qu'au plaisir du Roy, à l'honneur & au profit commun mettoit fin à ce qu'il entreprenoit. &c.

M. DC. XXXI.  
LA VIE DV  
CARDINAL  
D'AMBOISE,

Estant arriué en Ast, toute l'Italie y accourut, les vns offrir seruice & obeyssance, les autres pour auoir amitié, alliance, charges, pënsions, & pour se plaindre du Valentin, lequel avec vne armée rauageoit tout. Le Duc Vrbain se plaignit, de ce qu'au nom du Roy il auoit emprunté ses canons, & puis en auoit batu & pris ses places; Les Florentins, du saccagement de plusieurs de leurs villes; les Boulonnois, de la mortelle guerre qu'il leur faisoit; Le Duc de Ferrare, & le Marquis de Mantouë l'accusoient d'estre tyran, si enflé d'orgueil, qu'il ne croyoit pas que personne le pût égaler aux armes.

Authen.

Le Roy luy fit sçauoir toutes ces plaintes, sur lesquelles il fit des réponses pleines de ciuilité; & neantmoins continua tousiours ses violences, iusques à ce que faisant tourner ses forces contre luy, il le fit surfoir, & s'arrestier pour vn temps.

Estant à Milan, les Cardinaux *Petri ad vincula*, Saint George, Saint Seurin, Vrsin, d'Albert, & grand nombre d'Archeuesques & Euesques furent le trouuer, pour luy offrir de le seruir à Rome: & pource que le Pape Alexandre estoit lors tres-mal & perclus, asseurerent que s'il venoit à mourir, ils seroient tous vnis pour celuy qu'il luy plairoit faire élire; & faut croire, que si la chose fust lors aduenue, le Cardinal d'Amboise estoit en voye d'y paruenir.

Authen.

Le Valentin fut aussi rendre ses submissions. A son arriüée le Roy parla fort aigrement à luy sur les violences qu'il auoit commises; desquelles il s'excusa, & remit les satisfactions entre ses mains, donnant assurance de restituer tout ce qu'il auoit pris; & par tels artifices se remit en ses bonnes graces, ne quittant iamais la personne, avec des humilitez incroyables; & s'il aduenoit que le Roy, estant à cheual par pays, voulût mettre pied à terre; au lieu de l'Escuyer, ou du valet de pied, il tenoit l'estrier à descendre ou monter, ou la bride de sa mule, ou de son cheual; & ainsi faisoit le bon valet.

Authen.

Les Ambassadeurs des Suisses furent à Pauie trouuer le Roy, qui s'y estoit acheminé, & les renuoya au Cardinal d'Amboise, logé dans le Chasteau auprès de luy, pour ouyr & dépescher toutes affaires.

Au partir delà, le Roy alla iusques à Gennes, où il fut accueilly avec grande magnificence, & receu chez Louïs Fiesque, lequel tout ioignant en peu de iours auoit fait faire vne autre Maison, où fut logé le Cardinal: qui faisoit à Messagers & Ambassadeurs réponses, Authen;

M. DC. XXXI.  
LA VIE DV  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.

*Et sans delay mettoit la main au besoin des affaires qui suruenoient de iour à autre, desquelles il estoit fort soigneux, comme celuy qui en auoit toute la charge.*

De Gennes le Roy retourna vers Milan, & le Valentin vers Rome, ayant asseuré toute sorte de fidelité : & estant retourné, il se remit à ses cruautés, qu'il exerça comme vn Barbare enuers plusieurs Seigneurs seculiers, Ecclesiastiques, femmes, & enfans.

Comme à l'arriuée du Roy, chacun en auoit receu vne grande ioye, pour la haine & crainte du Valentin, la grandeur & puissance duquel n'estoit desirée en aucune façon dans l'Italie : au contraire, l'abaissement de sa fortune, pour l'apprehension qu'un chacun auoit de son pere & de luy : l'on fut bien estonné quand on vid tout le contraire de ce qu'on auoit esperé, & embrasser vn homme qu'on croyoit voir exterminé : Et la merueille fut plus grande, quand on sceut les Traitez qui s'estoient faicts, à sçauoir les assurances qu'il donnoit d'assister le Roy dans l'entreprise de Naples, lequel abandonnoit la protection de Paul Baglion, & Vitellozo, & promettoit ses armes pour recouurer Boulongne, s'estant porté ainsi à fauoriser la grandeur du Pape, ou pource qu'il creut avec tant de bien-fais se le rendre sincere amy, & que moyennant leur bon accord, nul n'oseroit entreprendre contre luy en Italie ; ou bien qu'il ne prist pas tant d'assurance en son amitié, comme il apprehendoit son inimitié.

Toutesfois on iugea bien apres, que nulle autre consideration ne l'y auoit porté, que le conseil du Cardinal d'Amboise, desireux, comme il auoit tousiours esté, de conseruer l'amitié entre le Pape & le Roy.

Cette action fut causée que l'on diminua les esperances qu'on auoit cōceües de sa protection, veu que fraischement encores il auoit permis la depouille du seigneur de Piombin, & ne s'estoit point resenty que le semblable fust arriué au Duc d'Vrbain, receu en sa protection, quand il fit passer son armée au Royaume de Naples ; & encores estoit plus puissant, & pressoit dauantage l'exemple de Iean Bentiuoglie, pour lequel les années precedentes le Roy auoit defendu au Valentin l'attaque de Boulogne, alleguant que les liaisons qu'il auoit avec le Pape, ne se deuoient entendre, que pour les choses qu'il pouuoit pretendre au temps de leur Traitté. Toutesfois en cetter occasion il l'abandonna.

Avec tant d'aduantages, le Pape se repentoit destrop grands respects rendus au Roy pour Arrezzo ; disant, que cognoissant le naturel des François, & par les moyens puissans qu'il auoit dans la Cour, il souffriroit tout ce qui se feroit, encores qu'il luy fust desagréable.

Toutes ces prosperitez, ou suruenues, ou en termes de deuoir

Guichardin.

Guichardin.

Guichardin.

Guichardin.

succéder bien-tost, le Roy estant en Italie, non seulement le firent negligent à pourvoir aux provisions nécessaires, dans lesquelles continuant avec soin il auroit facilement chassé les ennemis de tout le Royaume de Naples; mais luy osterent tout doute de s'en retourner en France, d'autant plus qu'il estoit desia en esperance d'obtenir, comme il arriua depuis, vne longue Treue avec l'Empereur. A peine fut-il de retour, qu'il sceut les differents entre le Duc de Nemours, & Gonsalve, sur les explications des limites de leur partage, qui lesauoit mis à la guerre: Pour laquelle appaiser il y auoit eu diuerses pratiques entre les Roys, qui sembloient se terminer en vne Paix assurée par le retour d'Espagne del'Archiduc Philippes, qui contre les prieres de son beau-pere voulut passer en France, où à son entrée il y auoit eu des principaux Seigneurs de la Cour enuoyez pour ostages en Flandres. Il les fit rendre au Roy auant que d'arriuer à Blois, où il estoit attendu, & y fut receu avec toutes sortes d'honneurs; à quoy il correspondit de son costé. Comme il auoit eu amplex pouuoirs de faire la Paix, à quoy il auoit travaillé soigneusement en Espagne; il en traitta avec deux Ambassadeurs qu'il auoit voulu amener avec luy, pour estre témoins de tout ce qu'il feroit, ne voulant rien conclure que par leurs aduis; apres plusieurs propositions, les choses en fin se terminerent en ces poincts; Que le Royaume de Naples se possederait sur le premier partage de la conqueste qui en auoit esté faite; mais avec cette condition, Que les Prouinces, sur lesquelles estoit née la cōtestation, demeureroient en depost à Philippes, & que dès le iour de leur accord Charles son fils & Claude fille du Roy, desquels le mariage estoit accordé, s'intituleroient Roys de Naples, & Duc de Pougle & de Calabre: Que la partie qui estoit au Roy d'Espagne fust à l'aduenir gouvernée par l'Archiduc, & celle du Roy, par qui il voudroit; mais toutes deux sous le nom des deux enfans: & lors que le mariage seroit consommé, le Roy consignerait la sienne pour le dot de sa fille.

Cette Paix fut solennellement publiée en la grande Eglise de Blois, confirmée avec sermens du Roy, & de l'Archiduc, comme Procureur des Roys ses beau-pere & belle-mere, enuoyant soudain au Royaume de Naples, pour faire sçauoir la Paix accordée, en laquelle chacun possederait ce qu'il tenoit, iusques à ce que la ratification en fust venue d'Espagne: & cependant, qu'il y eust suspension d'armes. Ce qui fut accepté par les François, & refusé de Gonsalve, soit qu'il esperast obtenir dauantage par la victoire, ou qu'il n'estimast pas l'authorité seule de Philippes suffisante pour



M. DC. XXXI  
LA VIE DV  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.

l'arreſter; il reſpond donc, que iuſques à ce qu'il euſt vn ſemblable commandement d'Eſpagne, il ne diſcontinueroit point la guerre; à quoy il eſtoit d'autant plus porté, que le Roy de France ſur les eſperances de ſes Traitez: & puis en la conſclusion de la Paix, s'appuyant ſur ce qui eſtoit encore incertain, n'auoit pas ſeulement refroidy la chaleur qu'il auoit eu en cét affaire, mais retenu les prouiſions neceſſaires, & les hommes qu'on deuoit enuoyer pour cette entrepriſe.

Ces negligences furent la cauſe que la Paix ne ſe fit point, & que le Royaume de Naples, ja en deſordre, ſe perdit du tout; & la nouuelle en vint au Roy, l'Archiduc eſtant encores à Blois: & comme ſa Majeſté eſtoit plus portée à croire la Paix, qu'à ſe préparer à la guerre, elle luy en fit de fortes plaintes, l'aduertiſſant qu'il luy importoit de pouruoir à conſeruer ſa foy & ſon honneur. L'Archiduc, comme il eſtoit ſans coulpe, fait ſes inſtances en Eſpagne, pour y apporter du remede, ſe plaignant de ce qui eſtoit ſuruenu avec vn ſi grand deſhonneur pour luy, à la veüe de tout le monde. Les reſponſes qu'il eut de Ferdinand & Iſabelle, luy donnoient eſperance de ratifier le Traité pour gagner temps, iuſques à ce qu'ils ſceuſſent la déroute des François; Mais auſſi-toſt qu'ils eurent obtenu ce qu'ils deſiroient, lors ils ſe delibererent de n'accepter plus la Paix, ſans en vouloir donner toutesfois aduis à l'Archiduc, croyant bien, *Que tant plus ils différeront à ſe découvrir, tant moins le Roy en ſes delais pourroit au ſecours de Gayette, & autres terres, qui reſtoient encores.*

Guichardin.

Mais en fin preſſez de leur gendre, reſolu de ne partir de Blois ſans auoir ce qu'il demandoit, ils enuoyerent nouueaux Ambaſſadeurs: leſquels apres quelques iours découvrirent l'intention de leur Maiſtre, & reprocherent à l'Archiduc qu'il auoit outrepaſſé ſa commiſſion: au contraire l'Archiduc aſſeuroit auoir eu le ſerment fait par ſes beau-pere & belle-mere, ſur le liure des Euangiles & l'Image de Ieſus-Chriſt crucifié, qu'ils vouloient la Paix, & obſerueroient ce qu'il accorderoit; n'ayant rien conclu qu'avec la participation de ceux qui luy auoient eſté donnez.

Les Ambaſſadeurs avec les meſmes artifices firent de nouuelles ouuertures, comme de rendre le Royaume de Naples à Fride-ric. Mais comme on cogneut, que c'eſtoient choſes vaines, & pleines d'embuſches, pour diuiſer le Roy & l'Archiduc, ils en furent rebutez & renuoyez.

Guichardin.

Le Roy ſenſiblement touché de cette perte, conſiderant tant de dépenſes faites, ſans aucune eſpargne, contre des ennemis tres-

pauvres, & qui dans le besoin de toutes choses l'auoient surmonté par l'auarice, & par la faute des siens, *protesta que iamaïs plus il ne se feroit en autrui pour la guerre, mais qu'il iroit toujours luy-mesme en personne.*

M. DC. XXXI.  
LA VIE DU  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.

Louys d'Ars, renommé Capitaine en ce temps-là, auoit conserué quelques places, qu'il soustenoit par son propre courage en Calabre & en la Pouille: & encores que les Conseils en France fussent bien fidelles; ceux d'Espagne cauteleux & pleins de tromperies, preualurent: comme on void par la Treue qu'on fit en fin par terre & par mer avec l'Espagnol, à condition que chacun retiendrait tout ce qu'il possédoit, avec liberté à tous leurs sujets de trafiquer, excepté au Royaume de Naples: par laquelle exception Gonzales obtint indirectement ce qui luy estoit defendu; par ce que sur les frontieres voisines des lieux que tenoient les François, il mit des garnisons, pour empêcher qu'aucun n'eust commerce avec eux: ce qui les reduisit en vn moment en telle misere, que ne pouans plus souffrir les necessitez qu'ils auoient tous les iours, Louys d'Ars fut contraint de rendre ses places, & s'en retourner en France.

En cette année le Pape Alexandre VI. mourut, empoisonné, en la façon cogneue de tout le monde. Par sa mort le Due de Valentinois donna esperance au Cardinal d'Amboise, de luy rendre fauorable la plupart des Cardinaux Espagnols, pour le porter au Pontificat, le persuadant qu'avec son autorité, son argent, & les armes du Roy, qui lors s'apprestoient pour le secours du Royaume de Naples, il y pourroit paruenir.

Guichardin.

Aussi-tost qu'il sceut cette nouuelle, il partit de France, & s'achemina en Italie, accompagné des Cardinaux d'Arragon, & Sforce.

Estant arriué à Rome, suiu de l'armée du Roy, le Conclau ne se voulut assembler, qu'il n'eust iuré qu'elle ne passeroit pas plus outre, & que le Valentin ne fust sorty de Rome; & lors, après plusieurs protestations, François Piccolomini, Cardinal de Siene, nepueu de Pie II. vieux & cassé, fut esleu, & prit le nom de Pie III. ne s'estans tous peu resoudre pour leurs interets, à vn autre, esperant dans le peu de vie qu'il auroit, que chacun pouruiroit à ses affaires.

Guichardin.

Ce Pape ne dura que vingt-six iours, qui fit renaistre le tumulte dans Rome, dans lequel le Cardinal receut vn des plus sensibless déplaissirs qu'il eut iamaïs. Car trouuillant pour l'attaque de Naples, à gagner les voisins avec leurs troupes, qui auparauant s'estoient monstrez affectionnez au Roy, l'Ambassadeur de Venise

Scifel.

M. DC. XXXI.  
LA VIE DV  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.

entreprit ouuertement contre ce dessein, & les luy enleua tous avec les Colonois, pour seruir le Roy d'Espagne : à quoy il attira aussi Barthelemy d'Aluiane, & Paul Baglion, qui auoit esté à la solde des François. Qui fut cause que le Cardinal se trouua en grand peril, parce que tous les gens estans à Rome, suiuis de grand nombre d'Espagnols, on n'entendoit autre chose, que crier *Orso & Colona* : & d'autant estoit le danger plus grand, que le Siege estoit vacant, qui faisoit conseiller au Cardinal par tous ses amis, de se retirer. *Mais comme homme de cœur & invincible, combien qu'il vîd le danger tres-grand, ayma mieux en attendre l'adventure, que de s'en aller de telle sorte, qu'on peust penser que ce fust de crainte.*

Auhen.

Et comme toutes les promesses qu'on luy auoir faites furent vaines au premier Conclaué, aussi le furent-elles au second, que le Cardinal de *san Piero ad vincula* fut esleu, sous le nom de *Iules II.* Le Cardinal d'Amboise s'accommoda à cette eslection; croyant que, pour les faueurs que le Pape auoit receuës en France, il deust estre partial amy du Roy, comme iusques alors on l'auoit estimé.

Mais il s'apperceut aussi qu'avec peu de raison il s'estoit fié au Valentin, lors qu'il l'asseuroit des voix des Espagnols, comme s'il en eust peu disposer, & les porter contre les sentimens de leur Roy; & aux sermens du Cardinal Ascagne, estant mis hors de prison, assurant qu'il ne feroit iamais rien contre les François, & que par son moyen la dignité Papale seroit deferée à celuy qu'ils voudroient choisir, promettant que ce seroit le Cardinal d'Amboise, enuers lequel toutesfois il se monstra depuis tres-ingrat. Car encores qu'il eust plusieurs voix pour luy, lors que *Jules II.* fut esleu, l'empecha seul qu'il ne l'emportast, non sans grande plainte du Cardinal *Bernardin Carnali*, qui voyant que cette dignité luy estoit eschappée, vouloit qu'elle escheust plustost au Cardinal d'Amboise, qu'au Cardinal *Iulien*.

Arnaud le Feron,  
li. j. Hist.

Estant party de Rome, avec le temps il éprouua combien il auoit mal iugé de l'opinion qu'il auoit conceuë en la creation du Pape *Iules*; lequel perdant la memoire des graces & faueurs receuës en France, fut cruel ennemy du Roy; en faueur duquel toutesfois il le continua en la Legation qu'il auoit, *Mais plustost pour n'auoir pas eu la hardiesse de le refuser, que de bonne volonté.*

Geichardin.

Geichardin.

En ce retour il ne fut point suiuy du Cardinal Ascagne, encores qu'en France il l'eust promis au Roy avec de grands sermens (desquels secretement il s'estoit fait absoudre par le Pape) s'il n'exécutoit ses promesses.

A son arriuée en France il trouua des Ambassadeurs de Ferdinand

& Isabelle, qui estoient chargez d'une infinité de propositions, captieuses & pleines de fraudes, qui furent renuoyez, sans vouloir entrer en aucun Traitté avec eux : & bien-tost apres y arriuerent ceux de l'Empereur & de l'Archiduc, lesquels entrans en matiere avec le Conseil du Roy, fut conclu, que le Mariage accordé auparavant de Claude fille du Roy, avec Charles fils aîné de l'Archiduc, seroit effectué; pour seuresse duquel interuint le serment du Roy, & le sein de François, Duc d'Angoulême, successeur de la Couronne, s'il ne venoit point d'enfans, & de plusieurs Princes & Seigneurs du Royaume. Que l'investiture de Milan seroit accordée au Roy & à ses enfans; & à faulse de masse, deuolue à Claude & à Charles, moyennant soixante mille florins, donnez le iour de la deliurance de l'acte, & autant six semaines apres; qu'il y auroit Ligue offensive & defensiue contre les Venitiens; Qu'il seroit loisible au Roy d'Espagne d'y entrer dans le terme de quatre mois, sans declarer, s'il n'y entroit, s'il seroit permis au Roy d'attaquer Naples.

Les Venitiens, estans comme declarez ennemis par ce Traitté, leurs Ambassadeurs neantmoins estoient tousiours veus de bon œil du Roy.

Sur la fin de cette année la Reyned'Espagne Elizabet mourut, qui auoit ordonné par son Testament son mary Gouverneur de Castille durant sa vie: ce que Philippes ne voulut consentir, resolu de porter le titre de Roy, & de se ressentir de l'outrage que son beau-pere luy auoit fait au Traitté de Blois: & deuant entreprendre ce voyage, il voulut faire ratifier à l'Empereur les choses accordées en France. Pour ce faire, il se rendit à Haguenau, où deuoit venir le Cardinal, enuoyé du Roy pour cét effect, qui paya partie de l'argent promis à la deliurance de l'acte de l'investiture, le reste remis apres que l'Empereur seroit passé en Italie.

Le Pape cependant se resolut d'exterminer Bentiugle, & le chasser de Boulongne: à quoy, en l'absence du Cardinal, le Roy ne voulut consentir. Mais estant de retour à la Cour, sur ce qu'il representa l'offense que l'on feroit au Saint Pere, de refuser, ce que non seulement on luy auoit promis dès le commencement, mais qu'on luy auoit voulu persuader de faire: le Roy s'y resolut, & par ce moyen la ville de Boulongne fut mise en la puissance de l'Eglise.

Et comme Ferdinand veid que son gendre, méprisant le testament de sa belle-mere, le vouloit mettre hors du Gouvernement de Castille, il pensa qu'il falloit s'accommoder avec la France, & en ce faisant s'en appuyer en sorte, que cela luy peust asseurer le reste de ses Estats: ce qu'il fit par son mariage avec Germaine de

M. DC. XXXI.  
LA VIE DU  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.  
Guichardin.

Foix, niece du Roy, qui fut accomply ſous cette condition, *Qu'il luy donneroit en dot la part qu'il pretendoit au Royaume de Naples, s'obligeant le Roy d'Eſpagne, qu'il luy payeroit en dix ans ſept cens mille ducats, pour le recompenser des deſpenſes faites dans la guerre, & de doter ſa nouvelle eſpouſe de trois cens mille.*

Sciffel,

En ſuite dequoy, le Roy rompant ce qui auoit eſté ratifié à Haguenau, ſur le mariage de Claude ſa fille avec Charles, la fit ſolemnellement eſpouſer à la requiſition des Eſtats, à François Duc d'Angoulême. Dequoy Philippes nouveau Roy de Caſtille ſe ſentit fort offenſé, proteſtant d'en faire vengeance.

1507.  
Sciffel,  
Auchon.

Le Roy par la mort de Philippes, arriuée en cette année, eſtant accommodé avec Ferdinand, deſiroit paſſionnément de ſe lier l'amitié du Pape : mais ce deſſein fut empêché par la rebellion des Genoïs, qui ſit reſoudre le Roy d'y aller en perſonne pour les chaſtier ; Le Pape eſtant encores à Boulongne, d'où il n'auoit party depuis ſa conqueſte, eſſayoient d'empêcher ce voyage en faueur du peuple. L'Empereur Maximilian s'eſtoit auſſi déclaré ſur ce ſujet ennemy du Roy, lequel ne laiſſa pourtant de s'acheminer à la fin de Ianuier, *Ayant avec luy le Cardinal d'Amboiſe, qui plus d'autorité auoit que nul autre dans le maniement de toutes les affaires. Et comme on fut arriué à Bourges, on l'enuoya deuant à Lion, pour faire tous les préparatifs neceſſaires, & ouïr les Ambaſſadeurs, ſi aucuns y venoient ; & iceux dépeſcher ſur le champ, afin qu'il ne ſe trouuaſt aucun reſardement au voyage, puis s'aduança en diligence en Aſt, auquel lieu, ayant pris aduis de tous les Capitaines, ſit marcher l'armée droit à Genes.*

Auchon.

Sa Majeſté ſuiuante à grandes iournées, le ioignit, comme il en eſtoit proche. Dequoy les Genoïs effrayez, enuoyerent des Deputez vers elle, *Qu'il ſit ouïr par le Cardinal ; & le Peuple ayant crié miſericorde, il leur pardonna au nom du Roy.*

1607.

Guichardin.

Le Pape n'auoit pas attendu à Boulongne ces ſubits & heureux progrès : car au lieu de l'entreueüe qu'il y auoit recherchée, il en partit, à cauſe du mauuais air, (diſoit-il) qui le forçoit de ſ'en retourner à Rome.

Son depart inſperé eſtonna tout le monde, & principalement le Roy, voyant que ſans aucun ſujet il abandonnoit les propoſitions qu'il luy auoit fait faire, en rompant leur entreueüe ; Et bien qu'il ſ'en offenſaſt grandement, il n'obmit rien toutesfois de tout ce qu'il pût pour la renoüer, & luy faire changer d'aduis : mais ce qu'il faisoit, au lieu de ſeruir à ſon deſſein, y eſtoit contraire ; par ce que le Pape ſe voyant preſſé, en conceut du ſoupçon, qui le confirma d'autant plus en ſa reſolution, ne diſſimulant point ſon indignation contre le Roy.

Après l'expédition de Gennes, Ferdinand estant sur son retour de Naples en Espagne; ayant sceu la mort de son gendre, passa par Saouonne, où le Roy l'attendoit.

M. DC. XXXI.  
L'AN VIE DU  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.

Ils furent tousiours ensemble avec force caresses, & grandes demonstrations de la part de l'Espagnol, d'auoir volonté d'establi-  
r pour l'aduenir vne solide amitié; pour preuue dequoy il promettoit de faire offices selon ce qu'on desiroit, & avec efficace, enuers l'Empeteur, pour le porter à vne bonne vnion entre eux, & apres faire vne ligue contre les Venitiens, ce dont il parloit au plus loin de sa pensée, pour n'auoir nulle intention de fauoriser la grandeur du Roy, auquel au contraire il eust voulu procurer sa ruïne, parce que cela asseuroit ses affaires de Naples. Et pour mon-  
strer qu'ils ne pensoient pas moins au bien commun qu'au leur particulier; *Ils parlerent de reformer l'Estat de l'Eglise, & pour cet effect de conuoyer vn Concile, enquoy Ferdinand ne procedoit pas sincerement.* Ce qui est confirmé par vn François, qui dit, *Que les Roys communierent au sacré corps de nostre Seigneur, pour iurer l'alliance entre eux; laquelle incontinent apres fut violée par Ferdinand, comme s'il n'eust promis & iuré, que pour ne tenir point.* Et bien que plusieurs luy attribuent vne grande industrie, magnanimité, subtilité d'esprit, prudence, & autres vertus; les Espagnols ne laissent de dire; qu'il n'a iamais esté religieux ny fidele en ses sermens: Gonsalue mesme s'estant souuent plaint, d'y auoir esté trompé, disoit souuent, que s'il auoit à prendre serment de luy, il le feroit iurer au nom d'un Dieu, auquel il auroit quel-  
que foy & creance.

Gaichardin.  
Accord, le Feron,

Histoire d'Espa.  
602.

Cependant on auoit ouuert quelques voyes d'accord entre l'Empeteur & les Venitiens, où de la part du Roy auoit assisté Iean Iacques Triulce, & le President du Senat de Milan; la difficulté qui s'y trouua estoit, que les François vouloient vne Treue generale, aussi bien pour les alliez hors de l'Italie, que pour les autres: ce à quoy Maximilian ne vouloit entendre, à cause du Duc de Gueldre, qu'il en vouloit exclure pour le ruinet. Surquoy lon enuoya en France, pour en auoir la volonté du Roy; & sans l'attendre, les Venitiens conclurent la Treue pour l'Italie seulement, luy donnant temps d'y entret si bon luy sembloit. Le Roy en demeura si offensé pour le peu de respect qu'ils luy auoient porté, & de ce qu'ils auoient esté si presomptueux, de le traiter comme leur associé, qu'il témoigna par des paroles pleines de ressentiment, qu'il les feroit repentir de ce procedé. Ce que ayant esté sceu par l'Empeteur, il le fit sonder, pour scauoir s'il se vouloit joindre avec luy contre eux, cognoissant bien que

Anthon.

1507.

M. DC. XXXI.  
LA VIE DV  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.

c'estoit son vnique remede, pour recouurer son honneur & ses Estats perdus. A quoy le Roy presta tres-volontiers l'oreille, ayant renouuelé en cette derniere offense la memoire des passées, qu'il auoit receuës dans les guerres de Naples.

Pour paruenir à leur desir commun, & pouuoir en traiter plus à plein, ils conuindrent que Cambray seroit destiné à cét effect, & en donnorent aduis au Pape & à Ferdinand, afin que chacun veid, pour quelle part il y voudroit entrer.

Seiffel.

De la part du Roy fut enuoyé le Cardinal d'Amboise, *comme celuy auquel par ses sens, prudence, vertu & loyauté, il a tousiours communiqué tous ses secrets, & baillé la conduite de ses principaux affaires.* De la part de l'Empereur s'y trouua Marguerite sa fille, qui auoit esté nourrie en France, destinée femme de Charles huietième, & depuis mariée avec Philebert Duc de Sauoye: & Matthieu l'Ange, Secrétaire tres-fauory de Maximilian, fait depuis Cardinal de Gurce.

Guichardin.

Ferdinand y enuoya vn Ambassadeur: mais le Pape n'en voulut estre, bien que d'une part il fust combatu du desir ardent de voir prendre les armes contre les Venitiens: mais de l'autre, il estoit retenu de la crainte, de dépendre absolument de la puissance d'autrui, qui faisoit qu'il ne pouuoit souffrir, que des armées puissantes du Roy entrassent en Italie.

S. Gelais.

Le 9. Decembre,  
1507.

Comme on fut assemblé, il y eut de grandes contestations, qui ne se pouuoient resoudre sans le Cardinal, *qui a tousiours esté sage, & s'y conduisit si prudemment, qu'en fin le Traicté fut conclu,* duquel ne se publia autre chose, que la Paix entre le Pape & chacun de ces Princes, portez d'un desir commun de faire la guerre contre les ennemis du nom Chrestien: & pour les empeschemens qu'apportoient à cela les Venitiens, qui ambitieusement auoient occupé les terres de l'Eglise & de l'Empire, ils estoient tous resolus de leur faire la guerre. A quoy l'Ambassadeur d'Espagne consentoit, *plustost non contredisant, qu'accordant.* Parce que son maistre ne pouuoit souffrir les preparatifs du Roy, sur tous en Italie, pour la crainte de Naples, & ne vouloit non plus la grandeur de l'Empereur, à cause du Gouvernement de Castille.

Guichardin.

Il fut conuenu, que le Roy iroit en cette guerre en personne, que l'Empereur donneroit l'investiture pour luy, le Duc d'Angoulême, & leurs descendans masles, moyennant cent mil escus d'or.

Cette confederation faite à condition de la tenir secrette autant qu'on pourroit, pour ce qui concernoit les Venitiens,

le Cardinal partit de Cambray, ayant enuoyé premierement à l'Em-  
 pereur l'Euefque de Paris, & le Comte de Carpy ; pour receuoir  
 de luy la Ratification des choses accordées : ce à quoy il ne fit au-  
 cune difficulté, ayant accepté le tout avec serment de l'observer &c.  
 inuiolablement.

Soudain apres l'arriuée du Cardinal en France, le Roy fit des  
 preparatifs pour aller en personne en Italie, en quoy se passa  
 toute l'année ; au commencement de la suiuite il s'y achemina,  
 reduisant à son abord les Venitiens dans vne extreme desolation,  
 leur ayant gagné la bataille à la Guiradada. Et bien que le Cardinal seussit,  
 d'Amboise fust si pressé de gouttes, qu'il ne peust aller ny à pied ny à che-  
 val : si se fit-il porter & passer les monts en litiere, & durant ce voyage  
 ne voulut iamais abandonner le Roy, quelque mal qu'il eust ; & le iour  
 mesme de la bataille, ainsi gouteux qu'il estoit, voulut marcher avec l'Ar-  
 mee ( non pas pour combattre ) mais en estre à la veüe pour la hautesse de  
 son cœur ; & qu'on ne peust dire, qu'il eust en crainte d'en attendre l'eue-  
 nement, & de toute l'entreprise qu'il auoit conseillée & traitée, à l'hon-  
 neur du Roy & du Royaume. Et non seulement en ce iour il témoigna,  
 qu'il vouloit pour la mesme cause exposer sa personne & son sang à tous  
 périls & trauaux : Mais en toutes les autres occasions durant ce voyage, &  
 iusques au retour du Roy en France. Car encores qu'il n'eust pas vn iour de  
 santé durant tout ledit temps, qu'il ne fust trauaillé ou de goutte, ou de collique,  
 ou de fièvre quasi mortelle ; si ne laissoit-il pourtant iamais de vaquer aux  
 affaires comme s'il eust esté sain. Enquoy il monstrois clairement la hautesse  
 & grandeur de son courage ; Iceluy seul portant la pesanteur de son corps,  
 & luy faisant souffrir les trauaux qu'autres que luy n'eussent seu faire.  
 Aussi certainement à vn tel Roy, bien estoit conuenable vn tel Ministre.

Les Venitiens entietement défaits, le Roy enuoya le Cardinal  
 vers l'Empereur à Trente, qui donna derechef l'ineustiture de Mil-  
 lan pour les Roys successeurs, aussi bien que pour luy ; & ayant  
 conuenü d'vne entreueüe à Pesquiere, le Roy y seiourna vingt  
 iours en l'y attendant. Mais l'Empereur prenant le contre-pied,  
 s'en retourna en Allemagne, de honte, (dit-on) de n'oser paroî-  
 stre, si mesquin qu'il estoit, dans le grand lustre de la Cour de  
 France.

Le Roy, apres tant de glorieuses expéditions, s'en retourna en  
 France, mais avec peu d'ordre aux choses laissées. Cela fut cause  
 que les Venitiens reprenans courage, recouurent partie de leurs  
 pertes : qui firent aduiser le Roy, vn peu tard, de la negligence ap-  
 portée à son parlement : Et le fit reloudre encotes de repasser en  
 Italie ; Estant comesfois plus perplex, & l'esprit plus inquiet & confus qu'à



M. DC. XXXI. l'accoustumée, parce que le Cardinal d'Amboise, homme puissant & de grand  
LA VIE DU courage, accablé d'une longue & griëue maladie, ne vaquoit plus aux af-  
CARDINAL faires, lesquelles auoient accoustumé d'estre expediees par son aduis.  
D'AMBOISE, &c.

1510.

Guichardin.

Et toutesfois parmy ces inquietudes le Roy trouuoit quelque aduantage en cette mortelle maladie, dans laquelle il creut ne pou- uoir prendre vn meilleur conseil, que de chercher avec tout soin & diligence le moyen d'appaiser l'esprit du Pape, en sorte qu'il se peust asseurer de ne l'auoir point contraire & ennemy. A quoy il sembloit, que pour cela l'occasion presente luy apporteroit gran- de faueur; parce qu'on croyoit que la mort du Cardinal (la mala- die duquel estoit si grande, qu'on n'en pouuoit esperer longue- vic) seroit cause de luy leuer les soupçons, desquels on croyoit que son alteration procedoit: & pour cét effect il retira de Rome le Cardinal d'Aux, son nepueu, pour ne s'estre pas monstré assez complaisant en ses intentions.

Athon.

Le 25. May 1510.

Guichardin.

Guichardin.

Les trauaux du Roy estoient aussi inutiles deuant la mort du Cardinal, comme ils le furent apres qu'il eut finy ses iours, dont le Pape fut tres-aïse, (dit le Bembo) parce qu'il le haïssoit mortel- lement: mais pourtant n'en diminua pas son inimitié, sur ce qu'en France on maintenoit le Duc de Ferrare, qu'il vouloit opprimer. Le Roy ne laissoit pourtant de rechercher tous les moyens possibles de se bien mettre avec luy: mais tant plus il s'approchoit de ses demandes, tant plus il s'en éloignoit, ne se pliant en aucune sorte pour la mort arriuée du Cardinal. Ainsi il sembla à ceux qui plus viuement peneroient dans ses pen- sées, que par cette mort il enflamma dauantage son esprit & ses esperances; & non sans raison; estant certain que la perte d'un tel homme affoiblirait gran- dement ses affaires: à cause que, outre sa longue experience, sa valeur & son autorité pouuoient beaucoup auprès de luy, qui iamais ne s'éloignoit de ses aduis, ny de ses conseils; & se fiant en sa puissance, il se portoit hardi- ment à résoudre les affaires de luy-mesme; conditions lesquelles ne se ren- contrant pas en aucun de ceux qui succederent au gouvernement en sa pla- ce, ils n'osoient non seulement résoudre; mais non pas mesmes parler au Roy de choses qui luy peussent déplaire; ny luy ne les croyoit, ny ne donnoit aucune foy à leurs conseils. Et comme ils estoient plusieurs personnes qui n'auoient nulle confiance des uns avec les autres en leur autorité encore nouuelle, ils procedoient plus lentement & plus froidement qu'il ne falloit en l'im- portance des affaires, & contre la chaleur & impetuosité du Pape.

C'est ce que j'ay trouué de remarquable de la vie de cét Hom- me illustre, dans laquelle il se void vne grande passion dans les in- terests de son Maistre, lequel il a fidellement seruy, dès son ap- proche auprès de sa personne, durant ses aduersitez, & aussi en les

M. DC. XXXL  
LA VIE DV  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.

prosperitez; qui luy firent recevoir de grands honneurs, & à tous les siens. Ce qui se void, non seulement par ce que nous auons escript, mais par ce qu'en a dit vn de ses freres, Grand Maistre de Rhodes, qui lors que le Roy preparoit vne Armée contre le Turc, luy offroit ses forces, & les richesses de sa Religion, avec sa vie. *A quoy d'autant plus estoit-il obligé, qu'il voyoit sa tres-noble maison élevée par le sens & conduite du Cardinal, Legat, son frere.* Et par le rapport d'un autre, *Que par la grande autorité qu'il auoit auprès du Roy, il auoit acquis de grandes richesses.*

sciffel.

Guichardin.

Aussi auoit-il duré long temps dans la Cour, chose assez rare à personne de cette condition, le trouuant peu d'exemples parmy ceux qui ont manié les affaires, d'auoir continué comme luy dans la faueur de son Maistre près de trente ans, & iusques à la mort: bien que durant ce temps il n'y a pas eu faute de gens qui ayent voulu l'attaquer.

L'année suiuant mourut aussi son nepueu le Grand-Maistre de Chaumont, duquel on rapporte, qu'il fut accusé de n'auoir pas secouru la Mirandole, prise par le Pape Iules, contre l'opinion de tout le monde; ny executé l'entreprise de Modene pour le Duc de Ferrare; dequoy le Roy le blâma, & l'estima de peu de valeur: qui l'affligea si fort, qu'il en mourut de douleur à Corregio. Et vn autre dit, *Que tant qu'il vescu, il fut de grande autorité en Italie, par la faueur & credit du Cardinal d'Amboise, dans l'Estat de Milan, & dans toutes les armées du Roy; mais de valeur beaucoup moindre que ne requeroit vn si grand poids: parce qu'estant élevé en vn si haut degré, il ne scauoit pas de son chef l'art de la guerre, ny ne donnoit aucune foy ny credit à ceux qui le scauoient: de maniere qu'apres la mort de son oncle, son insuffisance n'estant plus appuyée de sa faueur, il estoit venu dans ses derniers iours en mépris des soldats: ausquels, afin qu'ils ne fissent pas de mauuais rapports au Roy, il donnoit de grandes licences; en sorte que le Triumue, Capitaine nourry dans l'ancienne discipline, protestoist souuent avec grands sermens, de ne vouloir iamais plus aller aux armées Françoises, si le Roy n'y estoit en personne, ou que luy n'y fust seul General.*

L'vnisme Feudet,  
1511.

Paul Iou;

Guichardin.

Après auoir representé la vie de ce grand Ministre, j'ay creu de uoir dire vn mot de celle de son Maistre, tiré d'un autheur estrange: parce que de ceux de la nation, le bien & le mal est souuent imputé à flaterie ou médisance.

Le Roy Louis douzième (dit-il) fut certainement tres-vaillant & tres-signalé en la guerre, & n'estoit pas ignorant de la conduite en temps de paix, comme celuy qui dès son enfance se mesla d'affaires tres-importantes, se monstrant Soldat vaillant, Capitaine illustre, & ensemble Roy

Paul Iou;

M. DC. XXXI. *tres-belliqueux, remply d'une extreme vertu, & qui dans les temps d'ad-*  
 LA VIE DV *uersité & felicité auoit manie les armes avec grande valeur, tout le temps*  
 CARDINAL *de sa vie.*  
 D'AMBOISE,  
 &c.

Hist. de France.

De Bellay.

Guichardin.

Sepulveda &  
 Mariana.

Et comme ce grand Roy dans ses trauaux & prosperitez a esté fidellement seruy, & a eu pour principal confident vn Cardinal celebre : ie veux auant que finir cét ouurage, faire voir vn autre Louïs chargé de trophées que ses victoires luy ont acquis ; qui comme luy en a vn aussi, qui l'égale, voire surpasse en toutes les conditions qui peuuent rendre vn Ministre glorieux, pour le poids des affaires qu'il a conduites, lesquelles ont aydé à faire acquerir à cét Estar la reputation qu'il possède, en dépit de ceux qui par enuie en ont murmuré, comme si on leur eust ravy tout ce qu'il a fait ; & que ce ne fust pas la coustume de se seruir de telles personnes dans les affaires de la Paix & de la guerre ; Bien que nous ayons veu Louys vnième donner ses Armées à commander au Cardinal d'Alby contre le Comte d'Armagnac en Guyenne : François premier faire les Cardinaux du Bellay & de Tournon ses Lieutenans, à Paris & Lionnois : Maximilian Empereur enuoyer l'Euesque de Gurce, & depuis Cardinal, son Lieutenant General en Italie : Henry huietième se confier de ses affaires au Cardinal d'Yorch, comme Charles huietième au Cardinal de Saint Malo : Charles cinquième au Cardinal Granuelle : Philippes second son fils enuoyer le Cardinal d'Autriche assieger nos places en France, & se presenter à la teste d'une Armée contre le Grand Henry, pour luy empescher, s'il eust peu, la prise d'Amiens : en quoy il fut aussi mal-heureux qu'à la bataille de Nieuport : comme aussi le Cardinal André en Flandres, à faire esleuer des forteresses, qui ont seruy depuis de principal appuy & soustien pour les Holandois : Et si on passe plus auant dans la conduite d'Espagne, on y verra vn Archeuesque de Toledé Albornoz, sous vn tres-vaillant Roy Alphonse second, communier son Maistre, & puis prendre ses armes le iour d'une des plus memorables batailles qui se soit iamais donnée, contre prés de cinq cens mille Maures ; & sans le perdre de veüe dans cette forest épaisse d'ennemis, il fut tousiours combatant à ses costez, iusques à ce que par vn carnage de deux cens mille hommes il eust obtenu la victoire, qui fit leuer le siege de Tarisse : Depuis ayant quitté l'Espagne, pour euitier la fureur du Roy Pierre le Cruel, il se retira en Auignon, où estant fait Cardinal par Clement sixième, il fit la guerre l'espace de quinze ans, commandant les armées d'Innocent sixième, & Urbain V. loquerains Pontifes,

tives, contre les Tyrans d'Italie, qui sous la faueur de Louys de Bauieres Empereur, excommunié par cinq Papes, auoient occupé tout le Patrimoine de l'Eglise, iusques dans les portes de Rome. On verra encores du temps de Ferdinand & Isabelle, Ximenes, de l'Ordre de saint François, choisi pour Confesseur de ceste Reyne, par l'aduis du sage Cardinal de Mendoce leur grand fauory; & depuis dans les dernieres heures de sa vie, Quant enquis de ce-luy qu'il iugeoit propre à tenir la place en l'Archeuesché de Tolède, luy nomma le mesme homme, comme seul qu'il en cognust digne. Ce qui fit telle impression dans l'esprit de la Reyne, que contre les sentimens du Roy son mary, qui vouloit ce bien pour vn de leurs enfans, elle l'en fit pourvoir: & avec le temps il s'acquirit tant de credit, qu'il fut deux fois Gouverneur d'Espagne, Cardinal, Inquisiteur general. Et pour la guerre, bien que Gonsalue, le grand Capitaine, fust encore viuant, il se fit chef de l'entreprise d'Oran; en suite dequoy plusieurs des Grands par enuie, ne pouuans souffrir sa grandeur, ne vouloient (disoient-ils) reconnoistre en ce monde que Dieu & le Roy; qui leur fit faire ceste responce hardie, *Qu'ils y estoient obligez grands & petits par ces deux voyes; de Dieu, comme estans Inquisiteur; & du Roy, comme estans Gouverneur: & que s'ils ne le faisoient*, prenant son cordon en la main; & avec ceste contenance sans parler dauantage, il leur fit assez entendre sa pensée: Comme vne autrefois partie de ceux-là mesmes, ausquels il parloit, luy demandant ses lettres de vocation, pour exercer sa puissiance avec tant d'autorité, il leur dit, *Qu'elles consistoient en ses hommes & Canons, avec lesquels il esperoit les faire obéir; & avec ceste fermeté & constance il continua tousiours telle maniere de viure iusques à la mort.*

Qui est-ce donc qui pourra trouuer estrange, si nous voyons aujourd'huy vn grand Roy auoit pour principal Ministre en la conduite de ses affaires, & de ses Armées vn Cardinal, qui a toutes les vertus de ceux que nous auons nommez, & plusieurs qualitez eminentes qu'ils n'eurent iamais? Et quoy qu'il ne soit qu'au milieu de sa carriere, si l'on faisoit comparaison des choses qu'il a desia faites, avec celles qui ont esté maniées dans le long cours des années des autres; on y trouueroit vne si grande difference, qu'on pourroit dire qu'il n'y a plus de moyen d'apporter d'augmentation à sa gloire, pour les seruices qu'il a rendus, avec vne si grande diligence, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un iour qu'il aye commencé. Bien que qui contempera en détail les merueilles qui ont éclaté de ses conseils; & la multitude des bons succez

M. DC. XXXI.  
LA VIE DV  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.  
\* Spinola.

qu'ils ont eus, iugera qu'il y a des centaines d'années qu'il trauail-  
le avec vn courage si eleué, qu'un homme tres-sage entrant en  
confideration de toutes les choses qu'il a faites, & particuliere-  
ment discourant sur le sujet de la Digue merueilleuse de la Ro-  
chelle, à la construction de laquelle, apres les soins du Roy, on  
peut dire que sa resolution & sa hardiesse y ont donné la perfection,  
qui a remply tout le monde d'estonnement; dit de luy, ce que le  
sieur de Cheures disoit du Cardinal Ximenes, *Qu'il falloit necessai-  
rement qu'il fust descendu de haut lieu, parce qu'autrement il ne seroit pas  
possible qu'il peust auoir des pensées si eleuées.*

Ceste coniecture ne fut pas vaine puisque chacun sçait la gran-  
deur de son extraction illustre, en la qualité de ses Aneestres; Ce qui  
ne se rapporte pas pour luy donner de la vanité, mais comme vne  
chose honorable, qui n'a pas mesme esté méprisée par le Sau-  
ueur du monde, lequel voulu que deux de ses Euangelistes ayent  
fait voir le nombre de Capitaines, de Rois, de Patriarches, & de  
Sacrificateurs, desquels il estoit yssu, selon la chair, pour laisser  
ceste opinion au monde, que la noblesse des parens ne doit pas  
estre méprisée.

La pratique des Romains nous apprend le soin qu'ils auoient  
dans les ceremonies de leurs Morts, de faire paroistre les images  
de leurs aneestres, & de ceux principalement qui auoient esté les  
plus renommez dans les seruices publics. De choses semblables  
on pourroit illustrer ce Cardinal, si sa modestie ne me retenoit,  
& qu'elles ne fussent écrites en tant d'endroits, que la redite en se-  
roit importune: me suffisant de m'estonner, qu'apres tant de ser-  
uices qu'il a rendus, il se soit veu accueilly de tempestes si puis-  
santes, qu'il sembloit qu'il n'y eust force humaine qui les peust  
supporter: Et cela pour ceste integrité & affection sincere qu'il a  
tousiours eüe pour le Roy; laquelle ne voulant partager ny souf-  
frir estre diminuée, luy a suscitée ceste multitude d'ennemis, qui  
ont paru contre luy: Dont le contre-coup va droit au Roy, tout  
de mesme, comme jadis contre l'Empereur Gordian le leune, ap-  
pellé du Senat, *son fils*; & du peuple *ses delices*, les attaques fai-  
tes à son principal Ministre, & son beau-pere Misixée, qui eust  
ce bon-heur d'estre nommé de tous le Sage: lequel (dit l'Histoi-  
re) embrassant le soin des affaires de l'Empire, & rencontrant un esprit  
aisé à conduire, apporta un sel ordre à toutes choses, qu'il rendit son Gou-  
uernemens plein de gloire & de felicité: & sa recompense fut d'estre ac-  
cablé de calomnie, & que par toutes sortes d'artifices on essaya de rem-  
plir l'Estat de desordres, afin de rendre l'Empereur & le Gouver-

ment odieux. Qui fait que le Roy, qui n'a point ignoré ceste Histoire, avec les fascheux euenemens qui en luceederent, a voulu prendre vn soin tres-exact pour la conseruation de son fidelle Ministre; lequel avec eét esprit de force, qui ne l'abandonne iamais en toutes ses actions, se maintenoit constamment contre les machines de ses ennemis, sans que rien eust esté capable de l'estonner, que ce qui rendit son mal sans consolacion, voyant qu'il auoit sujet de dire avec Iob, *Quem maxime diligebam, aduersarius est me.* Car alors tout ainsi que Cesar, quand il vid l'espée à la main de Brutus, tira sa robe à l'entour de sa teste, sans faire plus de resistance: De mesme voyant qui l'attaquoir, il tend la gorge pour receuoir le coup, & au lieu de se defendre ne veut que perir, n'aymant plus sa vie, puis que la personne, pour laquelle il en eust voulu perdre mille, poursuiuoit sa ruine. De là vindrent les instances reiterées, pour obtenir permission de faire sa tetracte, à l'imitation du grand Scipion, lequel apres plusieurs seruices rendus à la Republique, se voyant pressé par ses enuieux, quitta les honneurs de Rome, pour se retirer chez luy, & y mourir en paix; & cela desiroit-il, pour monstrier son obeissance, & oster tout sujet de croire qu'il peult estre cause d'engendrer du diuorce dans la Maisson Royale, où il auoit rousiours trauaillé d'y maintenir vne estroite vnion. Mais le Roy aussi genereux que Pieux, aimant son honneur & sa reputation, ne voulut pas souffrir qu'il en parlaist dauantage, pour ne tomber en la faute du Roy Charles VII. qui pour complaire à ses ennemis, esloigna ce bon & fidelle serui-  
 reur Taneguy du Chastel. Et cognoissant le peril qu'apporтерoit à ses affaires le peu de seureté qu'il y auroit en luy, s'il se rendoit si facile, que d'abandonner à la passion d'autrui, ceux de la fidelité desquels il auoit tant de preuues; il fit rous ses efforts pour destourner l'effet de ce dessein, qui estoit fomenté par vn personnage, duquel l'ambition immoderée de s'éleuer autant en la fortune, que son esprit en apparence estoit eleué dans les Cieux, luy faisoit desirer la premiere place de l'Estat.

Deuant qu'on le fist éclatter publiquement, le Roy par ceste incomparable bonté, qui le rend plus digne d'estre aymé, qu'aucun qui aye iamais regné, supplia iusques aux larmes la Reyne sa Mere, de vouloir pour l'amour de luy, & de ses affaires, s'accommoder à ce qu'il desiroit d'elle. Le Cardinal recognoissant ce qu'il luy deuoit par toutes sortes de considerations, se soubmist à tout ce qu'un seruiteur peur enuers son maistre, pour luy donner satisfaction: proteste de ne demander point pardon à Dieu de l'auoir offensé; mais que s'il luy auoit dépleu, il la supplioit de le luy accorder; sans qu'il fust si heu-

M. DC. XXXI.  
LA VIE DV  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.

reux, ny le Roy assez puissant, pour pouuoir faire agreer ses sub-  
missions, ny auoir vne fauorable responce.

Il continua en la resolution de faire sa retraitte; ce qui luy fut  
encores refuse par le Roy, qui luy dit pour raison, *Qu'il n'estoit pas*  
*raisonnable qu'il l'abandonnast, puis qu'il l'aymoit, pour complaire à ceux qui*  
*ne l'aymoient pas: Et qu'il se deuoit consoler en ce que ce n'estoit pas luy qui*  
*rompoit Et quittoit la Reyne, mais la Reyne qui le quittoit; Qu'il ne laisse-*  
*roit pas pourtant de continuer sousiours de rechercher tout ce qui luy sembleroit*  
*utile pour ce raccommodement, qu'il desiroit avec vne extrême passion.* Et pour  
tenter toutes voyes, il employe le Cardinal de Bagny, afin de faire  
condescendre la Reyne, au moins de cōtinuer d'assister dans les Con-  
seils, & d'y souffrir la presence du Cardinal; ce à quoy elle s'accorda  
en fin, promettant en presence du Roy de ne luy procurer aucun  
mal, ny de parole, ny en effet: neantmoins au bout de quelques  
iours elle fit vne nouuelle recharge contre luy. Ce qui donna lieu  
au Marechal de Schomberg à son retour d'Italie, de vouloir s'en-  
tremettre enuers elle à luy faire voir par toutes sortes de raisons la  
necessité d'un tel accommodement. A quoy la Reyne, encor ayant  
donné quelque apparence de consentement, comme il voulut pres-  
ser la conclusion, il vid que sa peine estoit vaine, ainsi qu'auoient  
esté les sages conseils du sieur de Bullion, lequel comme vieux serui-  
teur du feu Roy, & qui l'auoit tousiours esté de sa Majesté, auoit re-  
presenté fidèlement & iudicieusement les inconueniens qui pour-  
roient naistre dans les affaires du Roy, si elle persistoit en sa volon-  
té. Durant toutes ces instances, Monsieur se retire de la Cour à Or-  
leans, sans en donner aduis au Roy, ayant seulement dit au Cardi-  
nal à son depart; *Qu'il ne vouloit plus estre son amy, prenant la cause de la*  
*Reyne sa Mere contre luy.* Ce luy fut vn redoublement de douleur, de  
voir que pour fruiſt de tant de labeurs, & de services qu'il auoit vti-  
lement rendus à cét Estat, il se trouuaſt chargé de si puissantes hai-  
nes, sans les auoir meritées; Mais aussi luy fut-ce vne grande conso-  
lation, de ce que le iour mesme le Roy luy fit l'honneur de le venir  
voir en sa maison, pour luy confirmer plus que iamais son amitié &  
sa protection, cognoissant bien que telles attaques ne procedoient  
pas de ses fautes, mais bien de la passion qu'il auoit à son seruice: A  
raison dequoy il iugeoit que ce n'estoit plus la cause, mais la sienne  
proprie; & que comme telle il la reputeroit d'oresnauant. Apres le  
partement de Monsieur, le Roy resolut d'enuoyer le Cardinal de la  
Valette le trouuer, pour luy persuader son retour, luy promettre  
toutes sortes de bons traitemens pour luy & les siens, & luy témoi-  
gner encor le desir que sa Majesté auoit, qu'il voulust penser à se

marier, comme estant chose tres-vtile à cét Estat, & du tout auantageuse à sa personne. Cependant on s'achemine à Compiègne, esperant qu'en ce lieu la bonté de la Reyne, esloignée de ceux qui la pouuoient diuertir, la porteroit plus facilement aux choses iustes & raisonnables que le Roy desiroit d'elle, pour arrester le cours des factiōns qui se faisoient dans l'Estat. A ceste fin il recommença ses prieres & persuasions, avec l'ardeur requise à la chose du monde qu'il souhaittoit le plus. Il fait continuer les instances de leur Confesseur commun, qui sembloit estre vn des plus puissans moyens qui peust interuenir en telle matiere, & tous ceux de sa Maison qui pouuoient auoir quelque credit auprès d'elle. Ce que se trouuant sans fruit; le Roy pour ne rien obmettre en chose qu'il estimoit de si grande consequence, voulut y faire vn dernier effort par deux de ses Ministres, lesquels comme ayans la cognoissance de ses affaires, en peussent informer la Reyne, afin que par leur instance, voyant la necessité de s'accommoder, elle s'y voulust refoudre. Ils luy remonstrerent combien le refus qu'elle faisoit d'assister le Roy dans ses Conseils en l'éloignement de Monsieur, estoit preiudiciable à ses affaires dedans & dehors le Royaume; luy faisant voir les desseins qu'il y auoit de souleuer les peuples, les villes, & de reduire toutes choses en confusion; & bien qu'elle n'en eust pas l'intention, neantmoins son proceder causeroit toutes ces choses en mesme temps contre son gré & sa volonté: qu'il falloit en outre qu'elle trouuast bon d'éloigner d'auprès d'elle plusieurs esprits qui auoient aigry l'esprit de sa Majesté, plus tost pour leur aduantage que pour son seruice; estant necessaire de faire comme dans vne grande tempeste, dans laquelle pour sauuer le vaisseau on jette vne partie de sa charge dans la mer: A quoy ils adiouterent tout ce que l'art, l'affection, & la fidelité à leurs Majestez pouuoient faire imaginer, sans en tirer autre fruit que des larmes, & vn refus absolu de ce qu'ils desiroient. Ce qu'estant sçeu par le Cardinal, qui attendoit impatiemment l'effet de ce dernier effort, prit sa resolution déterminée de se retirer, puis qu'il croyoit ne pouuoir plus seruir le Roy, se voyant priué de la bienveillance de la Reyne sa Mere.

On ne sçauoit exprimer le déplaisir qu'en receut sa Majesté, qui iugea bien que les Demons s'estoient mellez en ceste affaire, pour trauerfer les siennes, & empescher l'effet des bons desseins, qu'il auoit tant pour la Paix d'Italie, que pour, par le moyen d'icelle, trauailler au soulagement de son Peuple, comme la chose qui luy touchoit le plus au cœur; & comme il estoit jaloux de sa reputation, il se representa la tache qu'on luy vouloit donner, & le mal qu'il en receuroit,



M. DC. XXXI.

LA VIE DV  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.

Hist. Romaine.

si pour plaire à autrui plus qu'à soy-mesme il se laissoit contraindre de changer toute la face de son Conseil.

Sa consideration, outre ce qu'elle estoit fondée sur l'amitié & gratitude des seruices qu'il en auoit receus, estoit pleine de iugement; car tels changemens n'ont iamais esté suivis que de beaucoup de malheur, comme il se void en l'action de Mammée, mere de l'Empereur Alexandre Seucte, vn des plus vertueux & sage Prince qui regna iamais dans l'Empire Romain: laquelle par passion conçue contre celuy qui auoit la principale conduite de ses affaires, & l'entiere & vniue que confiance de ses conseils, le voulut éloigner, croyant qu'il luy diminuait son credit & son autorité auprès de luy: & trouuant de la difficulté en son dessein, elle fut tellement outrée de douleur de la protection que son fils luy donnoit, qu'elle se porta en toutes sortes d'extremitez, qui causerent les desordres, qu'il vaut mieux lire en leur Original, que les coucher icy; me suffisant de rapporter ce que de ce temps-là est remarqué de cet Empereur sur ce sujet: *Que par vne excessive bonté de nature, & par vn superstitieux respect, il se rendoit trop indulgent à l'endroit de sa Mere.*

Charles le Bel:

Ceste Dame eust eu besoin d'un Conseil aussi sage que celuy que donna vn de nos Rois, à sa sœur Isabeau, femme d'Edouard II. Roy d'Angleterre, laquelle se plaignant à luy de Hues le Despencier, de ce qu'il auoit tout le credit & la conduite des affaires où elle vouloit auoir sa part, ce qui la portoit à le vouloir faire chasser: mais elle fut renuoyée par son frere avec ce prudent aduis, *de s'accommoder aux intentions de son mary.* Ce Roy tres-digne de son Sceptre, monstra l'importance de ne rien altérer en telles choses, qui sont suscitées par de mauuais esprits, pour y engager ceux qui leur veulent donner creance.

Hüter, Ch. 6. 7.  
&c.

Et certes ce nous doit estre à tous vne grande consolation, de voir combien il y a de seuteté auprès du Roy, qui sçait distinguer le bien & le mal, & recognoistre par la force de son sens, la vertu & le prix de ceux qui le seruent; auxquels, outre la confiance qu'il prend en eux, il depart les biens, honneurs, & dignitez, selon qu'il iuge que leurs seruices le meritent. En quoy telles actions sont d'autant plus loüables, qu'elles sont conformes à celles des plus signalées personnes qui ayent regy le monde, comme nous l'apprend l'exemple du grand Assuerus, lequel ayant esté fidellement serui de Madochéé, le voyant viuement attaqué par ses enuieux, le soustint de telle sorte, que ne se contentant pas de le protéger, il voulut l'honorer publiquement, en luy faisant rendre les mesmes honneurs qu'à sa personne.

Et de l'Empereur Gordian le Jeune, lequel ayant esté bien seruy de son fidelle Misithée contre les Perses qui menaçoient l'Italie, & lesquels ils contraignit de se retirer dans leurs terres, & de ceder l'Orient aux troupes Romaines, en voulut témoigner vne telle reconnaissance, qu'écrivant au Senat le progres de son voyage, il en attribua la gloire entiere au soin & à la vigilance de son Ministre, le conjurant de l'en remercier. Surquoy il fut ordonné *Qu'il seroit receu dans la Ville monté sur un Char Triomphal, avec des inscriptions glorieuses, pour consacrer sa memoire à l'Eternité.*

M. DC. XXXI.  
LA VIERDY  
CARDINAL,  
D'AMBOISE  
&c.  
Hist. Romaine,

Après cela, qui s'estonnera, si le Roy autant glorieux & plein de reconnaissance qu'aucun de ces Empereurs, se monstre comme eux plein de gratitude enuers vn homme qui n'est hay que pour l'aymer? Et si Mardochee a veillé iour & nuit à la porte du Prince, pour la conseruation de sa vie & grandeur; & que Misithée aye maintenu la dignité du sien enuers les Estrangers: quen'a point fait cestui-cy en occasions semblables? Que les Anglois, les Espagnols, les Allemands, les Italiens, & le Party Huguenot, en disent ce qu'ils en scauent par experience: Que les plus passionnez mettent la main sur la conscience, & forment leurs accusations contre luy: Qu'ils déclarent quelle conjuration il a faite contre l'Estat; Quelles menées avec ceux qui en sont ennemis; Quel abbaissement à l'autorité Royale; Quel detrimement à la Religion; Quelle diminution à la reputation de son Maistre? Et ce pendant (chose estrange) qu'il consume sa vie en soins & en veilles, pour faire ce qu'il estime de son deuoir; au lieu des honneurs *tres-meritez* qu'ont receu les autres, on l'accable d'opprobres & de calomnies, on le charge de tous les malheurs du monde, comme on faisoit anciennement les premiers Chrestiens, *lesquels, si le Tybre s'enflloit, si le Nil ne montoit pas assez haut, si le Ciel s'arrestoit, si la terre trembloit, si il venoit vne famine ou contagion, estoient accusez d'en estre la cause, & le peuple enragé contre eux, crioit qu'on les exposast aux Lyons, pour destourner les calamitez publiques.*

Hist. Romaine de  
Corré en la vie de  
Domitian.

Je quitte telles choses pour reprendre mon discours, sur les peines dans lesquelles le Roy se trouuoit, de voir les auantages que pouuoient prendre les ennemis au dehors, & les inconueniens qui pourroient naistre au dedans, Monsieur estant hors de la Cour, & la Reyne sa Mere y demeurant mal contente: à quoy on n'auoit peu remedier. Ce qui contraignit le Roy, avec vn extrême regret, de se separer d'elle pour quelque temps, & d'éloigner aucunes des personnes qu'on croyoit auoir pris grande part en toutes ces menées. La suite a fait voir que ceste resolution estoit si necessaire, qu'il sembloit qu'en ne le faisant pas, on tomboit infalliblement en de tres-grands incon-

M. DC XXXI.

LA VIE DV  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.

Hist. de France.

ueniens: comme il arriue dans les maladies, qui dans leurs commen-  
cemens estans traitées promptement, ne tirent point de mauuaises  
consequences, où la negligence les rend mortelles. Nostre Histoire  
nous apprend les effets qui procederent des choses, qui en leur ori-  
gine n'auoient aucun dessein dangereux; & neantmoins la suite en  
fut tres-dommageable: ce qui se confidre en la Reyne Isabeau de  
Bauieres, femme de Charles V I. laquelle au commencement estoit  
seulement dans les affections, tantost de la Maison d'Orleans, tan-  
tost de celle de Bourgongne; & puis, par des interests animez sur de  
nouuelles rencontres, elle se jetta tout à fait dans la faction des Bour-  
guignons: Dequoy le Roy, & son fils indignez, la prirent de se re-  
tirer à Tours: ce qui la remplit de tel dépir, que se faisant enleuer par  
le Duc de Bourgongne, elle fut cause de mettre le Royaume en gran-  
de confusion. Ce Prince, qui s'estoit rendu maistre de la personne  
du Roy, tousiours aliéné de son sens, l'emmena à Troyes, sans aucu-  
ne resistance, parce qu'il auoit si bien fait par ses menées, qu'il n'es-  
toit demeuré vn seul homme près de luy, qui ne fust entierement à  
sa deuotion; & là, avec la Reyne, fut conclu le mariage de Catheri-  
ne sa fille avec le Roy d'Angleterre, déclaré sur le champ, vray & le-  
gitime heritier & successeur du Royaume, duquel son fils Charles  
estoit priué; & de ce malheureux Traicté se sont ensuiuies les hor-  
ribles desolations, qui ont quasi tenuersé la Monarchie durant la  
vie de Charles V I I.

Traicté de Troyes,  
l'an 1459,

De là nous apprenons combien vne Reyne est prudente, de ne  
s'engager iamais en aucune partie, & ne songer à autre chose, qu'à ce  
qui peur maintenir & conseruer la paix dans l'Estat: comme en la  
premiere race de nos Rois en vsa Nantilde, grandement lodiée de sa  
moderation & bonne conduite, pour maintenir tranquille le Regne  
de Clouis I I. & Sigibert Rois de France & d'Austrasie, ses enfans,  
qui dura iusques à la mort: exemple fort notable (dit l'Histoire)  
pour estre l'amitié fort rare entre les freres, & la jalousie des Meres, ordi-  
naire, portans bien souuent vn enfant contre l'autre.

Hist. de France.

Comme il se void en la personne de Plectrude, vesue de Pepin, pe-  
re de Charles Martel; lequel ayant vescu comme Roy sous Dago-  
bert I I. mort sans enfans, ordonna que Charles Martel son fils na-  
turel gouuernerait l'Estat: Ce que sa femme ne pût souffrir, vou-  
lant elle-mesme auoir sa part de l'autorité. Pour cét effet elle pro-  
posa vn de ses enfans, qu'elle soustenoit deuoit estre preferé à ce  
bastard, d'vn esprit trop eleué, pour luy souffrir les desseins qu'elle  
auoit, & pour l'execution desquels on en vint aux armes: mais elle  
fut abandonnée en fin de tous, parce que les François ne peurent souffrir ce  
gouuerne-

Hist. de France.

*gouvernement de femme, qui est le plus souvent déraisonnable & impérieux.*

M. DC. LXX.  
LA VIE DU  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.

Valentine Duchesse d'Orleans estoit de cette humeur, qui la fit mettre hors de la Cour; Et la Dame de Giac ne sepouuant contenir dans les termes de sa condition, eut grande part en la mort du Duc de Bourgogne.

C'est pourquoy on a creu ne prendre pas mauuais conseil d'en éloigner aucunes en cette occasion, pour empescher que les cabales ne s'estendissent plus auant, veu les grandes apparences qu'il y en auoir, & qu'on a veu souvent les entreprises des Dames donner de grands mouuemens dans le Royaume: témoin celle, qui du temps du Roy Henry second fit rompre la Paix avec l'Empereur, sous pretexte du secours du Parme, & de la pretention sur le Royaume de Naples; dequoy s'ensuiuit la perre de la bataille de Saint-Quentin, & de tout ce que nous possédions en Italie: Et depuis vne autre, tres-belle, par la jalousie qu'elle donna au Duc d'Alençon, pour monstrier plus d'affection au Duc d'Anjou, depuis Henry troisiéme, fit conceuoir vn tel dépit à ce Prince, contre son frere, que se ralliant, pour s'appuyer avec les Huguenots, il fut vn des plus puissans morifs de la Saint Barthelemy, croyant par ce moyen preuenir les troubles, que cette nouuelle amitié pourroit causer. De là on peut conclure, qu'il n'y a rien à negliger en matiere d'Estat; Que les retardemens sont tres-perilleux, & quand il s'agit de la conseruation de la tranquillité publique, cette consideration va deuant toutes les autres, le salut du peuple estant la suprême Loy. Et parce qu'aucuns ont dit, qu'en ce qui s'est passé la loy de nature semble y estre offensée, ie ne respondray autre chose sur ce sujet, sinon de représenter la pécée qu'auoient plusieurs Princes du Royaume, en la distinction qu'ils faisoient de la reuerence des parens au salut de la Monarchie: ce qui se void dans partie de la Harangue du Bastard d'Orleans, entreuoyé de la part des Ducs d'Alençon, de Bourbon, Comre de Vendôme, & de plusieurs autres Seigneurs vers le Dauphin, depuis Louys vniéme, *Monseigneur, dit-il, Je suis icy de la part de Messieurs les Princes, desquels ie vous ay rendu les Lettres, aux charges de vous faire des propositions de si grande importance, que les deux plus fortes considerations que la nature puisse représenter aux hommes, y sont mises en contre-poids pour estre balancées; à sçauoir la reuerence enuers le Pere, & le salut de la Monarchie. A vne personne qui n'auoit iamais désiré la conseruation d'un si grand Estat, la resolution pourroit sembler difficile: Mais vous, Monseigneur, qui estes légitime successeur de la Couronne Françoisse, trouuant vos interets particuliers*

La Duchesse de  
Valennois.

Histoire de temps  
manuscrite.

Charié,  
Monfré,  
Du Pleit.

M. DC. XXXL  
LA VIE DV  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.

*inseparables de ceux de l'Estat, vous n'aurez point de difficulté à vous resoudre; ains distinguant avec prudence le deuoir enuers le Royaume, d'avec le respect deu au Pere par les enfans, sans oublier celuy-cy, vous vous lierez principalement à l'autre.*

Et parce que j'ay veu plusieurs Lettres imprimées depuis le retour de Compiegne, j'ay pensé deuoir dire quelque chose sur aucuns poincts que i'y ay remarquez, non pour offenser personne, mais pour faire voir au monde l'innocence de ceux à qui on témoigne en vouloir, par les plaintes qui y sont contenues; telles qu'ont accoustumé de publier les Princes mal-contens, qui se veulent monstrier desireux d'establiir vn bon ordre pour le bien de l'Estat.

1. Des Roys, ch. 15.

Ainsi faisoit Absalon, se promenant deuant le Palais du Roy son Pere, feignant estre plein de compassion de tous ceux qui ne pouuoient auoir Iustice, & de ce qu'il y auoit des gens qui ne la vouloient rendre, caressant les vns & les autres, pour attirer à soy tout le monde: dont s'ensuiuit vne tres-funeste guerre, de laquelle pourtant tout le malheur romba sur luy.

Le Connestable de  
Montmorency, le  
Duc de Guise, & le  
Mareschal Saint  
Andre.

Ainsi ceux qui troublerent la France sur le sujet de la Religion, commencerent par des paroles emmielées, disans qu'ils n'en vouloient qu'au Trium-virat, qui abusant de sa puissance tenoit le Roy prisonnier, & que pour se garantir de telle violence, ils s'estoient retirez à Orleans; qu'ils auoient pourtant pris, & saccagé, comme aussi plusieurs autres villes du Royaume.

Il semble qu'on n'a pas bien pensé à ce qu'on faisoit, quand pour se plaindre, on a datté des Lettres de Bezançon: car estant pays estranger, cela rend les bons desseins qu'on pourroit auoir, suspects & inutiles; d'autant que tout ce qu'on scauroit écrire de lieux semblables, sera estimé estre dit plustost par haine & par enuie, que par desir du bien public; Tout de mesme iugeroit-on d'vn Medecin, qui abandonneroit son malade pour s'en aller au loin, & crier contre le patient au lieu de le secourir.

Ceux qui ont conseillé à Monsieur de sortir hors du Royaume, me pardonneront s'il leur plaist, si ie dis qu'ils n'en ont pas bien considéré la suite.

Mist. de France, de  
Plex.

Le Dauphin, depuis Roy Louys vnième, accepta les offres qui luy furent faites pour s'éloigner de son Pere: Mais, comme ordinairement les Conseils mal digerez, s'ils sont mis à execution, sont suivis de soudaine repentance; Aussi les Princes qui auoient commencé leur entreprise par la fin, (d'autant qu'ils ne deuoient point emmener le Dauphin

deuant que d'estre assurez de ce qu'ils rechercherent apres ) se trouuerent au commencement de leurs affaires. Ils enuoyerent solliciter le Duc de Bourgogne, qui s'excusa, s'offrant d'estre mediateur enuers le Roy; Et la Noblesse d'Auvergne & lieux circonuoisins inuitee, refusa de seruir contre le Roy; & puis ils ne croyoient pas qu'on fust si diligent à marcher & à les poursuiure: qui fit que le bastard d'Orleans, des plus échauffez en cette ligne, se retira, & en suite tous les autres. De sorte, que comme un monceau de plume s'éparille au premier vent qui souffle, ainsi au premier aduis de la poursuite du Roy cette partie se dissipa.

Voila vne naïue representation de partie de ce qui peut estre arriué: & en voicy vne autre, de ce qui sans doute arriuera par cy-apres, rapportée par de Comines du mesme Prince, & en la mesme occasion: A la despense qu'il faut pour tant de gens qu'il auoit, l'argent luy faillloit souuent (qui luy estoit grande peine & soucy) & luy en falloit chercher & emprunter, ou ses gens l'eussent abandonné; qui est grande angoisse à vn Prince qui ne l'a point acoustumé: & par ainsi n'estoit sans peine en cette Maison de Bourgogne, où il falloit entretenir le Prince, & ceux qui pouuoient autour de luy, de peur d'estre à charge; enquoy lon peut penser qu'il n'estoit point oisif, & sans grande peine & soucy.

Charles frere de Lothaire, sur lequel Huë Capet s'empara de l'Etat, deuroit rendre bien retenus tous les Princes qui y peuuent pretendre, à ne sortir pas si aisément du Royaume, & à ne s'allier pas facilement avec les Estrangers. Et parce qu'il fut reieté du consentement public, sur ce qu'il s'estoit montré amy des ennemis de la France, qui faisoit que les François renoncèrent à son amitié, & le declarerent déchu du benefice de la Loy.

Le viens à vn autre point qu'on trouuera bien estrange, à sçauoir, qu'on suppose, que si le Cardinal ne craignoit la Iustice, il n'auroit pas besoin d'un si grand establissement de Places & de Citadelles, comme s'il possedoit la moitié du Royaume, bien qu'il n'aye entre les mains que le gouuernement de Broüage & du Haure de Grace. Qu'est-ce que peut craindre celuy, qui dans tant de seruiues qu'il a rendus, est appuyé de la recognoissance, & de l'amitié de son Maistre, Chef de la Iustice, & sans lequel nul ne la peut rendre ou receuoir? Pourquoy a-il sujet de craindre? Est-ce pour n'auoir pas conseillé de laisser la Valteline aux Espagnols qui la tenoient, trois ans au parauant qu'il entrast dans les affaires, se moquans de leurs Traittés faits pour la rédre? Est-ce pour n'auoir pas approuué la prise des vaisseaux du Roy, par ses sujets rebelles? Est-ce pour auoir par la dexterité de son esprit, fait armer les Anglois, & les Hollandois contre la Rochelle? Est-ce pour auoir fait armer les Anglois contre les Espagnols,

M. DC. XXXI.  
LA VIE DV  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.

& les Espagnols apres contre les Anglois, pour tirer par son adresse le profit, duquel parle le Psalmiste, *Salutem ex inimicis nostris*. Il faut aduouër, qu'encores que le secours des Espagnols promis avec tant de fast fust comme nul, pour des raisons assez cognuës; neantmoins il ne laissa pas de nous estre vtile: parce que l'opinion que tout le monde prit, par leur voyage de nostre bonne vnion & intelligence, fit croire qu'il ne se falloit pas ioüir à nous. Et de là plusieurs des principaux d'Angleterre commencerent à decrier le Conseil de la guerre, & à refroidir les plus échauffez; & la mesme raison retint la plupart des Huguenots en France, qui ne songerent qu'à leur seureté.

Toutes ces choses si bien conduittes de longue main, reüssirent en telle sorte, que sans y penser, tous ceux qui ne se pouuoient pas persuader la prise de la Rochelle, la virent perduë auant que d'en auoir peu considerer la consequence: & la chose arriua si heureusement, que l'on conduisit les Anglois à ce point de rendre le Triomphe du Roy glorieux en cette prise, d'autant plus que ce fut en leur presence.

Après cette glorieuse action, le Roy n'estima pas qu'il fust de sa reputation d'en demeurer là, mais quelle l'appelloit au secours de Casal, que les Espagnols, se seruant de l'occupation qu'il auoit eüe au siege de la Rochelle, auoient attaqué, pensant s'en rendre maistres auant qu'il le fust de cette place. Pour cét effet il se resolut de s'y acheminer en personne, sçachât combien sa presence seroit vtile en vne occasion si importante à sa gloire propre, & à l'aduantage de ses Alliez. Mais comme il n'y a point d'entreprise si iuste, qui ne rencontre des obstacles en l'execution; quelques personnes qui en apparence faisoient profession de pieté, firent ce qu'ils peurent pour empescher ce voyage, prenans pour couuerture de leur foiblesse la santé du Roy, qui pouuoit estre alterée par la rigueur de l'Hyuer, auquel il l'entreprenoit, & la longueur & difficultez des chemins. Sa Majesté neantmoins animée par son courage, & par l'intérest de celuy dont il auoit pris la protection & defense, méprisa avec raison leurs conseils, pour suiure ceux du Cardinal & du Marechal de Schomberg, qui plus conformes à son genie le comblerent d'une gloire indicible: car il força les Alpes pleines d'Espagnols; secourut Casal, donna la Paix à l'Italie, dompta les Huguenots, & reestablit la Religion par tout le Royaume: Et voila les vrayes raisons pour lesquelles plusieurs en veulent au Cardinal, pour ne pouuoir souffrir tant de prosperitez à la France; dans lesquelles, (avec la valeur du Roy, qui est la source de ce bon-heur)

les bons conseils n'y ont pas eu vne petite part.

Le poutfuis sur vn troisieme article de ces écrits, qui me semble d'importance, & veritablement, qui ne deuoit pas estre enuoyé, veu qu'il est directement contre le Roy, l'accusant de se laisser surprendre à ses Ministres, qui luy déguisent ses affaires, comme si son âge & sa prudence ne luy en donnoient pas vne cognoissance entiere. Comment cela peut-il conuenir à vn Prince qui fait rembler roure la terre? qui dès sa ieunesse a esté nourry & élevé dans les Armées, dans le froid, dans le chaud, dans toutes les incommoditez que peuuent souffrir les hommes? Que l'on voye combien de Sieges, de places, estimées iusques à luy imprenables, ont esté emportées & rasées? Combien de combats faits ou par ses ordres, ou en sa presence, qui sembloient hors de raison d'y penser, & dont il a remporté la victoire? Que l'on se souuienne de Ryez, où l'on le veid couché sur vn manteau durant la nuit, attendant l'heure de passer la mer pour aller au combat, apres auoit dit cette belle parole à ses Capitaines; *Comme vous aux plus d'experience que moy, c'est à vous de me donner aduis: mais pour l'exécution, j'en veux estre.*

Et au passage des Alpes, ne se trouua-il pas si près des ennemis, que plusieurs furent blesez autour de sa personne? Aussi Spinola, homme renommé dans son siecle, rauy de le voir continuellement agissant dans le siege de la Rochelle, disoit, *Que s'il eust seruy vn Maistre de cette humeur & de ce courage, il eust creu pouuoir conquerir tout le Monde; ce que iamais Alexandre n'eust fait, s'il eust agy par ses Capitaines, & non par sa propre personne.*

La Royauté a esté establee de Dieu, pour rendre la Iustice aux peuples, & les proteger contre ceux qui les veulent opprimer; En ces deux fondemens, qui est-ce qui a mieux exercé ces fonctions que nostre Roy? Qui fut iamais plus iuste que luy en toutes ses actions? & pour la protection de ses Peuples ou Alliez, qui est-ce qui s'y porta iamais plus glorieusement?

Tels discours seroient bons à faire contre vn autre, qui seroit de l'humeur de Clouis second, premier des faineants, qui introduisit la coustume, de ne se monstrier qu'une fois l'an, le premier iour de May, sur vn Char garny de verdure & de fleurs, tiré par quatre Bœufs, & le reste de la vie le passer en delices, sans vouloir ouïr parler d'affaires. Mais les mettre en auant contre nostre Roy, Chef de ses Armées, & de ses Conseils, où l'on le void assidue-ment, cela est-il supportable?

Les miseres du Peuple sont exagerées par ces Lettres avec des



M. DC. XXXI.  
LA VIE DV  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.

termes pleins de compassion, qui marquent vn tres-bon naturel: mais que peut-on dire à cela, sinon soupirer avec eux, & se consoler, de ce que ce mal n'est pas prouenu des causes représentées dans l'Histoire Françoisse, du temps de Chilperic premier, où il est porté, *Que par les iniustes violences de Fredegonde, sa femme, ce Prince se desborda contre son pauvre peuple, par tailles, impositions & exactions insupportables, dont les plaintes resentoient par tous: mais le peuple estant foible, ceux qui eussent eu moyen d'y remedier estoient inuimidez ou gaignez par cette femme.*

Aussi peu est-il causé par des fautes semblables à celle du Roy Iean: lequel ayant perdu la Bataille de Poictiers contre l'Anglois, où il fut pris, pour racheter sa liberté, donna si grande somme d'argent, & tant de pais, & de villes, que son peuple tomba en telle pauvreté, qu'on ne voyoit en France que de la monnoye de cuir, avec vn petit clou d'argent. Mais par de grandes guerres, suiuiues de la peste, & d'une horrible famine, fleau de Dieu, où les hommes ne sçauoient remedier. Et neantmoins nous luy deuons tous rendre graces de ce qu'il a retenu sa main, pour ne porter pas son courroux si auant, qu'il fit sous Charles septième, où la France fut affligée de semblables malheurs, iusques à ce poinct, *Que les gens des champs abandonnans le labourage, se iettoient dans les villes, de sorte que la solitude appella les loups dans les villages, & de là dans les villes, & dans Paris mesmes, où ils assailloient les hommes dans les rues, tant ils estoient acharnez, & affriandez à la chair humaine.*

Il reste à toucher vn mot en passant, des plaintes qu'on fait du Cardinal, & ce avec tant d'animosité, qu'elles pourroient luy engendrer autant de dégoust dans le grand employ qu'il a pleu au Roy luy commettre, comme sa seule fidelité, & les longs & signalés seruices qu'il luy a rendus & à son Estat, luy donnent de satisfaction en sa conscience; & le déchargent enuers Dieu & les hommes, de tout ce dont l'enuie & la malice le voudroient charger.

Ie diray donc succinctement, que ce doit estre le plus grand malheur qui peust iamais arriuer à vne personne de son poid, de voir qu'au lieu de recueillir les iustes loüanges qu'il deuroit attendre de sa conduite, il semble que ceux de sa nation ayent pris à tâche sa ruïne, que les Estrangers ont iusques icy passionnément desirée, & à laquelle neantmoins ils n'ont peu paruenir; mais pour cela ils ne perdront pas l'estime de sa vertu, qui a cela de propre, qu'elle se conferue entre les plus grands ennemis: & ce luy est vne grande gloire d'estre persecuté pour auoir bien fait, à quoy la con-

dition est semblable quasi à tous ceux qui ont esté fidelles à leur maistre. La Sainte Escripture nous produit Ioseph; l'Histoire Romaine, Scipion l'Africain; celle d'Espagne, le grand Capitaine, & le Cardinal Ximenes; & celle d'Italie, l'ingratitude exercée contre le Cardinal Albottoz; auquel, apres auoir deliuré le patrimoine de l'Eglise des Tyrans, qui l'auoient possédé longues années, le Pape demanda compte de sa dépense: ce qu'ayant promis rendre le lendemain, il fit conduire en son Palais vn Chariot chargé de clefs de toutes les villes qu'il auoit conquis; dequoy le Pape estonné, recognoissant sa faute, le pria de l'excuser, & l'ayma tous-jours depuis.

M. DC. XXXI.  
LA VIE DV  
CARDINAL  
D'AMBOISE,  
&c.

Vie de V.

C'est vne des fortes defenses que peut apporter le Cardinal contre tant d'ennemis qui se declarent maintenant contre luy, que de faire voir, non des charetées de clefs de Bicoques, comme estoient celles qui furent presentées au Pape; mais des meilleures Places de l'Europe, des Trophées de la Rebellion abatüe dans le Royaume, les murailles & les bastions rasez, les fosses comblez, & dans sa conduite & ses bons conseils auoir estendu la gloire du Roy par tout le monde, où son nom est craint, redouté & aymé, comme de celuy qui à plus iuste titre qu'Alexandre, merite d'en estre vn iour le Souuerain Monarque: Et apres cela, de persuader qu'on a des choses à dire contre vn si insigne Ministre, luy imputer qu'il a des conseils violents, des pretentions dommageables à l'Estat, c'est parler à vn Roy sage & iuste, qui méprisant toutes ces calomnies ne laissera de l'aymer, pour les mesmes raisons que Cyrus allegua à vn de ses Fauoris, qui luy demandoit pourquoy il faisoit scoir vn de ses compagnons à table deuant luy: Parce, dit-il, que sans attendre mes commandemens, il est tousiours prest à me seruir, & non seulement il fait ce que ie luy commande, mais aussi ce que i'obmets à luy dire, & qu'il cognoist m'estre vtile; & s'il iuge necessaire que ie me souuienne de quelque chose pour le bien de mes sujets, il me l'a tousiours conseillé; & s'il a cogneu que i'aye désiré quelque chose d'eux, & que par consideration ie ne le voulusse pas dire, il a eu soin par prudence de les en aduertir, pour tousiours rechercher de me plaire, de iamais ne me déplaire, & montrer qu'il aymoit plus mon propre bien que moy-mesme.

DISCOURS  
 AV ROY, TOVCHANT  
 LES LIBELLES FAITS CONTRE  
 le gouuernement de son Estat.

M. DC. XXXI.



I R E,

La recompense de la vertu est tirée de la vertu mesme, & les Roys n'ont point de theatre plus releué de leurs genereuses actions que leur conscience, & l'honneur de les auoir faites; ils se contentent aussi de leur propre témoignage. Car la louïange & le blâme qu'on leur donne, n'augmente ny diminue leur gloire. Ces considerations tres-puissantes m'ont retenu quelque temps à ne respondre aux écrits calomnieux, qui ont esté publiez contre l'honneur de vostre Majesté, & la reputation de son Conseil, lesquels outre qu'ils ont esté tres-mal receus des gens de bien, sont encores plus mal digerez par leurs auteurs, & sans aucun fondement. Je les ay negligez, esperant que le temps, la patience, & le mépris en feroient assez recognoistre la fausseté. Mais craignant que le silence n'en autorisast le credit, à cause du nom qu'ils portent sur le front, & du lieu d'où ils viennent, n'ignorant pas que parmy les peuples il s'en trouue tousiours quelques-vns qui sont portez de malice pour se plaindre de leurs Princes, que les calomnies qui se disent contre eux, quoy que supposées, trouuent tousiours des oreilles ouuertes à les recevoir; Que la saison est inique, la haine aueugle à supposer des crimes aux personnes innocentes, & que les iniures faites à la Majesté Royale sont tousiours grandes; J'ay creu que vous auriez agreable ce discours, & que vous apprendriez en le lisant, les suites & les consequences que produisent en vn Estat les impostures, & que vostre Majesté s'en serueroit comme d'un Antidote & preseruatif contre tout ce que l'Enuie, ennemie iurée de la vertu & des grandes fortunes, en peut dire & écrire. S I R , ceux qui desirent troubler vn Estat, essayent par toutes

toutes sortes d'inuentions, d'imprimer dans l'esprit des sujets vne mauuaise opinion du Prince. Les écrits sont les premieres dispositions qui en forment le dessein. C'est la porte d'où sort le respect, & par où entre la rebellion : tous les autres moyens sont faciles, quand celuy qui commande est en mauuaise reputation. Tout ce qu'il dit, & tout ce qu'il fait, est sinistrement interpreté, les plus iustes actions sont censurées, & s'il faisoit des miracles, on les feroit passer pour illusions. S'il a quelque defect comme homme, il est amplifié, & mis en son lustre. En fin, toutes choses concourent à la confusion. C'est lors que les plus audacieux éveillent leur ambition, & s'il arriue que la volonté se joigne à l'esperance d'obtenir quelque bien, l'on tente aussi le moyen d'y paruenir.

SIRE, la médifance contenuë en leurs lettres, & aux discours qu'ils sement par tout, est semblable à celle de tous les Siecles passez : encores que toutes choses se changent, ce n'est toutefois que de nom, & de visage. La mesme substance demeure : il n'y a que les accidens qui perissent. On se plaint tousiours que l'Estat est mal gouuerné ; on se plaint des honneurs & du pouuoir que les Rois donnent à leurs principaux Ministres, desquels les seruices ne sont pour rien compez. Et quoy qu'il semble que l'effort de leurs plaintes, & de leur calomnie pointe particulièrement contre eux, c'est le plus souuent vn piege que l'on tend pour surprendre le Prince ; ceste coustume estant pratiquée de ne médire iamais de son Roy, ny de luy faire la guerre ouuertement & directement : mais on le fait sous le nom emprunté de ses principaux Ministres. Aussi est-ce la raison plus considerable, & pour laquelle les voyes de fait contre ceux qui sont en faueur auprès des Princes, sont qualifiées du crime de leze Majesté, d'autant que sous l'ombre du seruiteur on en veut communément au Maistre. L'Histoire Romaine, & celle de France, nous en fournnt plusieurs exemples. Nymphidius estant la seconde personne en l'Estat Romain auprès de l'Empereur Galba, assembla tous les Chefs de la milice Romaine, leur faisant entendre combien que Galba, quant à sa personne, fust vn bon Prince, & tres-moderé, que toutefois il ne se gouvernoit pas par luy-mesme, ains se laissoit mener à Iunius, & à Lacon, qui gastoient & broüilloient tout, & qu'il les falloit chasser d'auprès de luy, de gré ou par force. Tous les Capitaines, plus sages & plus modestes que luy, refuserent de l'accompagner en ce dessein, trouuant estrange, & hors de raison, de prescrire à leur Empereur de quels seruiteurs, & de quels amis il se deuoit servir en ses affaires,

M. DC. XXXL  
DISCOVER  
BY ROY TOY-  
CHAMANT LES LI-  
BELLIS FAITS  
CONTRE LE  
GOVERNEMENT  
DE SON  
ESTAT.

M. DC. XXXI.

DISCOVRS AV  
ROY TOU-  
CHANT LES  
LIBELLES  
FAITS CONTRA  
LE GOVERN-  
EMENT DE  
SON ESTAT.

& d'entreprendre sur sa Majesté ce que l'on autoit honte de tenter enuers le moindre Citoyen de Rome. Ence Royaume, du Regne de Charles V I. le Duc de Bourbon, le Seigneur de Boffac, le Connestable de France, & plusieurs autres Seigneurs, apes quelques libelles diffamatoires, qu'ils auoient semez contre le sieur de la Trimouille, qui auoit tres-bonne part auprès de luy, seftans éleuez, & ayans pris les armes pour le chasser d'auprés du Roy, sa Majesté reputa ce fait comme vn attentat à sa personne, les declara rebelles, & comme tels les contraignit par ses armes de retourner à leur deuoir. Aussi est-ce vne espee de sacrilege de disputer du iugement du Prince, & de vouloit reuoker en doute s'il a bien ou mal fait à quelqu'un. La condition des Rois seroit bien taualée & abaissée, s'ils estoient obligez de rendre compte de leurs actions. L'on en doit plustost admettre les effets, que d'en recherchet les causes. Nous deuons croire que Dieu ne les éleue pas en de si hautes ptéeminences, qu'il ne leur donne des graces proportionnées à leurs charges. Ce qui est cause, comme ie toiy, que l'on ne les peut fixement regardet sans s'ébloüir. Car il s'ott de leurs Majestez de certains feux estincelans qui nous estonnent, comme lors que les Anges se presentent à nos yeux, c'est tousiours avec trouble & estonnement. N'allez donc plus blasfant, langues serpentines, la reputation de ceux que le Roy estime pour leurs merites, & pout les setuices signalez qu'il en a receus. N'enuiez pas la confiance que le Roy a en eux : raschez plustost à les imiter, que d'en médite. N'écriuez plus si librement ; & ne parlez plus si legerement des actions des Princes, lesquels, non plus que Dieu, ne font rien qui implique contradiction, & dont les pensées ne se mesurent pas au iugement de leurs sujets. Car ils ont des intelligences separées du commun, des conßeils impenetrables, & des coups reseruez. Il vous est beaucoup plus honnorable, & moins perilleux, d'obeir simplement à leurs volonteiz, que d'éplucher & faire vn iugement temeraire de leurs intentions.

SIRE, Auguste Cesar, commanda qu'on mist sur la porte de ce superbe Palais qu'il fit bastir apres la guerre Philiprique, ceste riche deuise *PARCE TEMPORI*, Pardonnez au temps ; pout nous instruire qu'il y a des temps qui obligent les Princes à des choses qu'ils ne fetoient pas, s'ils n'estoient ptessez de la necessité. C'est en ce point où consiute vne partie de la sagesse de ceux qui gouernent les Monarchies ; d'obseruer les temps, & d'obeir à iceux : c'est à dire, à la necessité presente ; pour surueuir à laquelle, ils se departent de la loy, afin de maintenir l'Estat & les affaires publiques. Aussi atriue-t'il souuent

des occasions, auxquelles les offices & actions d'un homme de bien sont changées, & où il conuient faire tout le contraire. Le Soleil, qui a le mouuement plus réglé, & qui sert de mesure aux mouuemens des autres Planetes, quand il est meu du mouuement de trepidation, semble biaiser plus que de coustume. Dieu mesme change souuent les decretz de sa volonté, & tousiours pour nostre bien, encorcs que nous ne le recognoissions sur le champ. De mesme si vostre Majesté, pour donner vne fin glorieuse aux grandes conquestes qu'elle a faites depuis quelques années, principalement pour le secours de vos Alliez, a chargé son Peuple outre l'ordinaire, elle en doit estre excusée. Les charges n'en seront pas continuelles, ains seront remises, la necessité publique cessant. Qu'ils n'accusent donc point de barbarie, comme ils l'ont par leurs lettres, les leuées que l'on a esté contraint de faire, puisque la necessité & le profit qui en viendra à l'aduenir d'une haute & heureuse paix, décharge la Majesté d'iniustice volontaire. Car le gouuernement ne peut pas estre si temperé, qu'il puisse contenter tous les Peuples compolez de si diuerfes humeurs, & qui se plaignent tousiours de ceux qui leur commandent. Si le Cogneux & Monsigot regloient les affaires & le bien de leur Maistre avec vne telle preud'homme & pureté, comme font les Ministres de vostre Estat; ils ne dissiperoient pas au jeu, aux festins, & parmy les garces, le pain & les recompensés de tant de pauures Officiers. Mais comme les sauterelles de l'Apocalypse, ils broutent & deuorent tout par où ils passent. Ils ressemblent à la Fée Lamie, qui en sa maison estoit aueugle, mais prenoit ses yeux quand elle sortoit de son logis. Aussi ils ne sont que trop clairvoyans aux affaires d'autrui, & très-aueuglez & en tenebres chez eux. SIRE, le cœur où le serpent Dispa a vne fois infus son venin, est si fort altéré, que plus il boit, plus il a enuie de boire; & quand mesme il auroit beu tout l'Ocean, il faut resolument qu'il boiue tousiours, sans iamais desalterer. L'ambition insatiable du Cogneux a les mesmes qualitez: elle va tousiours croissant comme le crocodile, & ressemble à ces vapeurs d'eau, lesquelles plus elles montent en haut, plus elles grossissent: Aussi les bien-faits, les faueurs, & le pardon qu'il auoit receus de la main liberale de vostre Majesté au retour de Lorraine, n'estoient que des degrez & des appas, pour en tirer de plus grands, & pour s'éleuer plus haut. Car au lieu de donner vn iuste contre-poids au vaisseau qui conduisoit sa fortune, & faite son profit du passé pour l'aduenir, aueuglé de presumption il se precipita plus auant dans les intrigues de la Cour. Ce qui luy fit perdre la memoire de tout ce qu'il auoit promis à vostre Majesté.

M. DC. XXII.  
DISCOVERS AV  
ROY TOY-  
CHANT LES  
LIBELLES  
FAITS CONTRE  
LE GOUVER-  
NEMENT DE  
SON ESTAT.

Il donnoit les ſatisfaCTIONS que ſon Maiftre auoit receuës, pluſtoſt à la crainte de ſon pouuoir, & de ſa qualité, qu'à la bonté de voſtre Maieſté, qui croyoit par les rémoignages ſinguliers de ſa bien-veillance, retenir l'eſprit de Monſieur & de ſes Miniſtres en bonne aſſiette. Le Cogneux au contraire, voyant que ſes fourbeties eſtoient mieux recogneuës que les fidelles ſeruices des autres, jeta ſon Maiftre dans la cabale qui s'eſtoit formée dès Lyon par le miniſtere du Garde des Sceaux & pluſieurs autres, à la ruine de Monſieur le Cardinal de Richelieu. Et pour iuſtifier vne preuue inſigne de ſa déloyauté, il enuoya en ce temps-là le ſieur de Chaudebonne à Lyon de la part de Monſieur, pour en auancer le progrez, & pour aſſeurer les ennemis du Cardinal, qu'il contribueroit tous les ſoins & tous les moyens qu'il pourroit afin de le perdre. Le meſme Chaudebonne au meſme temps faiſoit jouer vne piece toute contraire. De meſme cauſe il titoit deux differents eſſets. Car par l'entremiſe du Cardinal de la Valette, il donnoit aſſurance au Cardinal de Richelieu, que ſon Maiftre & ſes Miniſtres ne ſ'oppoſeroient iamais à ſa grandeur, & qu'ils rechercheroient tous les moyens qui s'oſſiroient pour ſon auancement. Voſtre Maieſté ayant eu aduis du deſſein de Monſieur, & des autres, craignant que ceſte groſſe nuée, ſous pretexte de ſon principal Miniſtre, ne ſe déchargeaſt ſur ſa perſonne, & ſur ſon Eſtat, jugea qu'il falloit détacher ſon Frere d'auprès de la Reyne ſa Mere, & gratifier le Cogneux de la charge de Preſident au Mortier, & de l'eſperance d'un Chapeau de Cardinal, donner à Puylaurens trois cens mil liures, avec promeſſe d'eſtre Duc & Pair, & à Monſigot cinquante mil. Ces dons immenſes & prodigieux, avec beaucoup d'actions de graces, & accompagnez de proteſtations & promeſſes qu'ils firent entre les mains de voſtre Maieſté, de retenir leur Maiftre d'une obeïſſance au cugle tres-artaché à ſes volontez ſont éuanoiſſes. Ces grands auantages faits à des perſonnes d'une telle eſtoffe, & qui eſtoient pluſtoſt dignes de ſa Juſtice que de ſa Clemence, firent tirer vne conſequence aux plus penetrans eſprits de la Cour, qu'elle eſtoit fort preſſée. Quelque temps apres ceſte grande profuſion de biens & d'honneurs, le Cogneux inquiet iour & nuit d'un deſir effrené qui le poſſedoit d'obtenir ce Chapeau de Cardinal, enuoya en diligence ſes agents à Rome, chargez de quantité de piſtolles, & de lettres de faueur. Le Pape eſtoit alors ſur le point de faire des Cardinaux, lequel receut avec honneur les Lettres de voſtre Maieſté, & de Monſieur, écrites en faueur du Cogneux, mais en remiſſe l'execution à la fin de l'année. Sur l'aduis que le Cogneux eut de ceſte remiſſe, il creut que c'eſtoit vne piece que Monſieur le Cardinal

auoit fait jouër à Rome contre luy. Sur ceste rage & Impatience il porta son Maistre à faire la Frasque au Cardinal telle que vostre Majesté sçait: Frasque aussi honorable à celuy qui l'a soufferte, qu'elle est honteuse & infame à celuy qui l'a conseillée, veu les obligations qu'il auoit à ce grand Cardinal. Le Cogneux fit partir promptement Monsieur & sa Maison pour aller à Orleans. Apres ceste genereuse action, quelqu'un des amis du Cogneux luy representa les malheurs où il s'alloit de gayer de cœur precipitant: Il luy repartit en jurant, que l'on l'auoit leurré de l'esperance d'un Chapeau de Cardinal, & que dans six semaines l'on seroit bien-heureux de le luy enuoyer. Vostre Majesté ayant eu aduis à la chaste par la Reyne sa Mere de ce qui s'estoit passé, festonna d'un si soudain & notable changement, des promesses que Monsieur & ses Ministres luy auoient si solemnellement faites; se plaignit fort de leur ingratitude, & vint descendre au logis de Monsieur le Cardinal, où elle luy promit qu'elle l'assisteroit enuers tous & contre tous. Qu'elle estoit obligée d'honneur à sa conseruation, ayant tiré de luy tant de seruices signalez. Que c'estoit à elle que l'on s'attaquoit, qu'elle s'en resentiroit, & que c'estoit l'ordinaire que lors qu'on veut ruiner le berger & le troupeau, l'on commence à se défaire des chiens qui les gardent. Au sortir du logis vostre Majesté fut trouuer la Reyne sa Mere, à laquelle il ne dissimula point le déplaisir qu'il auoit du depart de son Frere, ny le soupçon qu'elle eust trempé à ce conseil. Les bagues qu'elle auoit rendus à Monsieur trois iours auparauant ceste action en fortoient la creance. Vn peu de temps apres vostre Majesté receut aduis tres-certain d'Orleans, que Monsieur enquis des Dames du sujet d'un depart si precipité, leur auoia franchement qu'il auoit fait ce voyage par obeissance, & pour complaire au Cogneux. Ce qui luy confirma, que la Reyne vostre Mere, encores qu'elle luy déniaist constamment, auoit presté consentement à tout ce qui s'estoit passé. Vostre Majesté alors digerant en elle-mesme de quel poids luy estoit cét éloignement, l'union inseparable de son Frere avec sa Mere, & de plusieurs Princes & personnes bien qualifiées, rappella en son souuenir les choses passées, & le deplorable estat où il l'estoit trouué lors de la rebellion du Pont de Sé. Rebellion qui n'auoit pas couru en vne seule partie de son Estat, mais comme vn feu deuorant s'estoit épandue au long & au large, dedans & dehors le Royaume, reserué la Picardie, qui estoit restée saine, & la seule Prouince qui n'estoit point gastée. En ce temps-là vostre Majesté dit vne parole qui fut bien releuée, que sa bonté & le trop de respect qu'il auoit rendu à la Reyne sa Mere estoient cause du mal qui le menaçoit. Cars il eust

M. DC. XXXL  
DISCOVRS AV  
ROY TOV-  
CHANT LES  
LIBELLES  
FAITS CONTR  
LE GOVVER-  
NEMENT DE  
SON ESTAT.



M. DC. XXXI.  
DISCOVERS AV  
ROY TOU-  
CHANT LES  
LIBELLES  
FAITS CONTRE  
LE GOUVER-  
NEMENT DE  
SON ESTAT.

fuiuy le conseil de ceux qui le pressioient estant à Orleans d'aller trou-  
uer la Reyne sa Mere à Angers, sa presence eust dissipé ceste grande  
Ligue, qui s'alloit encores formant, & qui l'eust à la fin englouty &  
son Estat avec, si elle ne se fust d'elle-mesme ruinée par sa propre  
grandeur, par les interests differents de tant de Princes vnis, & par  
la prudence de Monsieur le Cardinal de Richelieu qui pacifia le tour.  
Vostre Maiesté s'estant vn peu remise, ne voyant encores rien éclat-  
ter ny de suire à ce depart, ne laissoit pas pourtant de voir tous les  
iours la Reyne sa Mere, la suppliant plusieurs fois, avec vne ten-  
dresse de cœur, qui estoit bien souuent arrousee de larmes, de ne  
s'abandonner pas aux mauuais conseils de ceux qui la possedoient,  
& qui desiroient leur separation. Qu'elle n'auoit aucun sujet de se  
plaindre de luy, si ce n'estoit touchant l'éloignement du Garde des  
Seaux, & l'arrest du Marechal de Marillac, qu'elle en feroit neant-  
moins tout ce qu'elle desireroit, & qu'il n'auoit rien de si cher que  
l'honneur de ses bonnes graces : la coniure de continuer sa bonne  
volonté au Cardinal de Richelieu. Qu'elle sçauoit mieux que per-  
sonne du monde, combien il luy estoit obligé, & son Estat. Que  
le Cardinal l'auoit tousiours dignement serui, ayant souuent pre-  
feré ses propres interests à tous autres. Qu'elle n'auoit aucun sujet  
fondé en raison, sur lequel elle peust appuyer ses mécontentemens.  
Que la memoire des bien-faits qu'il auoit receus de sa bonté, ne luy  
estoient point à charge, puis qu'il en publioit par tout le merite.  
Qu'il ne mettoit point en ligne de compte les continuels seruices  
qu'il luy auoit rendus, lors qu'elle n'estoit plus regardée de person-  
ne, ny les déplaisirs qu'il auoit soufferts en sa consideration durant  
son éloignement de la Cour en Auignon. En fin vostre Maiesté la  
voyant fixe, immobile, & peu émeue par ses supplications, pres-  
sée d'vn extrême regret, sur les aduis qu'elle receuoit de tous co-  
stés, qu'il se tramoit quelque chose de grand contre son Estat, &  
quel'absence de Monsieur pouuoit apporter quelque trouble, non  
sans vne grande angoisse & trauail d'esprit ; Vostre Maiesté se reso-  
lut genereusement de preuenir le mal, & supplia la Reyne sa Mere de  
se retirer en vne de ses maisons, esperant que le temps la pourroit  
adoucir. Ce n'estoit point, ny sans cause, ny sans raison, que vostre  
Maiesté se portoit à ces extremitez, quoy que forcée de son bon  
naturel, d'autant que celuy qui ne se garde pas du danger autant qu'il  
peut, tente plus Dieu qu'il n'espere en luy. Celuy qui void descen-  
dre l'orage, & méprise le couuert, est digne du mal que le Ciel verse  
sur luy. Il faut donner le coup, pour ne le receuoir point. Il est  
hors de saison de preparer les voiles, quand la tourmente nous

presse. En prevenant les malheurs, & allant au deuant des rebellions, on les dissipe. C'est aux Gladiateurs, & non aux Princes, de prendre conseil sur le champ. C'est l'Estoile du Nort, qu'il faut regarder & suyure, pour n'estre pas surpris, que de prevenir les pernicieux desseins de nos ennemis. Vostre Majesté void par ceste procedure, que les bien-faits excessifs, & le Chapeau de Cardinal promis au Cogneux, est la cause essentielle du depart de Monsieur, & de l'arrest pretendu de la Reyne vostre Mere. Si l'on doit appeller arrestée vne personne de ceste condition, qui a toute liberté d'aller où il luy plaist, & de faire ce qu'elle veut. Vne autrefois vostre Majesté sera plus retenuë, & considerera avec plus d'attention à quel le depart les liberalitez. Les iniures se doivent faire si l'on peut, toutes à la fois, & les bien-faits en détail. Les corps bien temperez s'entretiennent vigoureux dans la sobriété, & les impurs s'estouffent de trop de nourriture.

SIRE, les Atheniens enuoyerent au grand Roy de Perse Demaratus, afin de traicter d'affaires avec luy. Ce Prince iudicieux, à l'aspect de cet homme, le iugea d'esprit volage, presomptueux, & en suite tres-propre à estre gagné par presens. Ayant donc acheté sa foy & sa conscience à prix d'argent, Demaratus encore qu'il fust comblé d'infinites gratifications, ne pouuant borner son ambition, supplia le Roy qu'il luy permist de porter sur sa teste le Chapeau Royal. Mitropastes Cousin du Roy, estant present lors qu'il fit ceste sorte demande, luy dit en riant: Demaratus, si tu portes iamaïs le Chapeau Royal, certes il ne courra gueres de ceruelle. On en peut autant dire du Cogneux, & du Chapeau de Cardinal, qu'il eust couuert vne teste bien folle & éuentée, s'il eust receu l'honneur de l'auoir, comme il se l'estoit promis. Car outre le témoignage qu'il rend en tout ce qu'il fait, de n'auoir pas le cerueau bien tymbré, pres-que tous les seruiteurs de la Maison de Monsieur l'appellent Pierre du Puy, que tout Paris a cogneu pour vn sage homme. C'est ce qui a fait dire à l'Oracle en sa faueur:

*Monsieur ne vous croit pas trop sage,*

*Et ceux qui sont auprès de luy*

*Difent que vous estes l'image*

*D'un qu'on nommoit Pierre du Puy.*

Je ne veux pas taire à vostre Majesté vne maligne & folle extravagance de cet homme, qu'il fit lors qu'elle estoit malade à Lyon. Il fut si curieux de scauoir l'estat de vostre santé, l'euenement de vostre maladie, & de sa bonne fortune, qu'il en consulta tous les espieurs d'Estoiles, Astrologues, Physionomistes, & Chiromantistes, au-

M. DC. XXXL  
DISCOVRS AV  
ROY TOU-  
CHANT LES  
LIBELLES  
FAITS CONTRE  
LE GOUVERNEMENT DE  
SON ESTAT.

M. DC. XXXI.  
 DISCOUVRIR AV  
 ROY TOU-  
 CHANT LES  
 LIBELLES  
 FAITS CONTRA  
 LE GOUVER-  
 NEMENT DE  
 SON ESTAT.

quels il fit voir son horoscope, son visage, & sa main, afin d'ap-  
 prendre d'eux si les Astres s'accordoient avec les Meteores qu'il for-  
 moit dans son imagination, comme s'il eust eu à gouuerner vn iour  
 cet Estat, & si les vœux qui ne se disent point, & lesquels il faisoit  
 durant vostre maladie, arriueroyent. L'Astrologue apres auoir recti-  
 fié par les accidens passez de sa vie, le point de sa Natiuité, afin de  
 faire vn iugement certain pour l'aduenir, trouua qu'il y auoit quel-  
 ques aspects & constellations assez fauorables : Mais quand il ap-  
 perceut que le Soleil & la Lune, les deux grands luminares, estoient  
 placez aux maisons les plus éloignées de son Ascendant, luy dit que  
 ceste constellation ruinoit toutes ses esperances, & luy signifioit  
 qu'il auroit durant sa vie vne perpetuelle maladie d'esprit, & qu'au  
 lieu de gouter vn iour ce Royaume, il couroit fortune d'auoir  
 la surintendance & direction des perites maisons. Le Physionomi-  
 ste voyant ces yeux de trauers, ce visage de mauuais regard, luy dit  
 qu'il estoit Mercurial & inconstant en les opinions & en ses amours,  
 qu'il auoit le cerueau plein de vis argent, & que son esprit estoit  
 composé d'atomes. Le Chiromantiste considerant les lignes de sa  
 main, luy dit, que durant la faueur du Conestable de Luynes il  
 auoit veu celle de Monfigot, qui auoit des lignes semblables aux sien-  
 nes, qui denotoient qu'ils auoient tous deux les mains propres &  
 disposées à faire leurs affaires aux despens de l'honneur, & de la bour-  
 se de leurs Maistres. Il disoit vray, car Monfigot a volé vn million  
 de liures & plus à vostre Majesté, durant la faueur de son Maistre,  
 & le Cogneux possede maintenant quarante mil escus de rente, & ne  
 doit rien, d'engagé qu'il estoit. Aussi vostre Maiesté le recognois-  
 sant tres-ardent & desireux d'accumuler, estant miraculeusement  
 réchapé de sa maladie dit, que si Dieu eust disposé de sa personne, le  
 Cogneux eust volé & ruiné tout son Estat. C'est ce qui fit encores  
 dire à vostre Majesté, qu'elle enuoyoit vn homme sage, tel qu'est  
 Monsieur de Tresme, visiter Monsieur son Frere, luy dire des nou-  
 uelles de sa santé, & pour consoler le Cogneux du regret qu'il auoit  
 que vous n'estiez pas mort. S I R E, Botuilde Roy de Suede, pour  
 n'auoir pas creu le conseil des Sages, en la guerre qu'il fit contre le  
 Roy de Dannemarc, estant vaincu & tombé en confusion, fut  
 contraint de s'enfuir & quitter son Royaume: & comme il estoit  
 sur le point de s'embarquer en son Nauire, enquis par son Tresor-  
 rier s'il n'auoit rien oublié en terre; Il répondit, qu'il auoit seule-  
 ment oublié les bons conseils de ses plus fidelles seruiteurs: Je m'as-  
 seure que Monsieur se voyant maintenant reduit en l'extremité où  
 il est, en vn pais estranger, éloigné de la Cour & des siens, si on luy  
 demandoit

demandoit ce qu'il auoit laissé en France: Il diroit qu'il auroit oublié les sages & prudents aduis de ses plus affectionnez seruiteurs, qui luy auoient tousiours représenté qu'il ne se deuoit iamais separer de l'obeyssance qu'il doit naturellement à vostre Majesté, comme son sujet, & par les obligations qu'il luy a, ne l'ayant pas seulement traité comme vn bon Frere, mais comme son propre Enfant. Si Monsieur eust creu en ce temps-là, ainsi qu'il a fait depuis quinze iours, les conseils de ses plus fidelles seruiteurs, lors que le Cogneux enueloppant l'esprit de son Maistre de terreurs Paniques, l'auoit fait resoudre de faire vne équipée, & de partir de Nancy luy cinquième, sans bruit, pour se retirer honteusement en Allemagne, ils l'eussent empesché de sortir de la Cour, comme ils ont fait de là où il est réfugié. Car vn Prince de sa qualité hors de la Cour, & des bonnes graces du Roy, est hors de son centre, & n'est plus regardé ny considéré de personne. Le Roy estant l'esprit vital, & le Chef, qui par sa presence viuifie toutes choses, comme au corps humain les membres, quelques gros & puissants qu'ils soient, tirent toute leur vertu du chef, & sans luy sont sans vie & sans mouuement. C'est l'entendement qui voit, c'est l'entendement qui oyt, tout le reste est aueugle. Aussi les Princes & les Grands n'ont point de mouuement & de pouuoir que celui qu'ils reçoient de la bonté de leur Roy. C'est pourquoy on dit qu'il n'y a que Dieu immortel, bien que les Anges & les Ames le soient, d'autant que luy seul est tel de son Essence, & les autres le sont par participation, estant en son pouuoir de les reduire à neant. Ainssi les Roys sont puissans d'eux-mesmes, les Princes & les Grands le sont par leur moyen, puis que lors qu'ils s'éloignent de leur deuoir, ils les rendent en vn clin d'œil tres-impuissans.

SIRE, ce n'est pas sans cause que Charlemagne auoit son cachet, duquel il scelloit ses Edits & Declarations, engraué au manche de son poignard, parce qu'il faut (disoit-il) la mesme force à faire entretenir les Edits & les Loix, qu'à les publier. Estant aussi l'œuvre du Prince, il doit auoir l'autorité & l'exécution, qui est le nerf qui contraint le sujet d'obeïr à leurs mandemens. Je vous assemble, disoit ce grand Roy de Perse à ceux de son Conseil, non pour prendre aduis de vous sur la resolution que j'ay prise de faire la guerre aux Grecs, mais par ma courtoisie, & pour vous faire honneur, afin que ceux qui sont au dessous de vous, croyent lors que vous leur enuoyerez mes mandemens pour estre publiez, que ie vous estime, & que vous auez participé à mes conseils. Le Cardinal Ximenes, encores qu'il deult toute sa fortune à la Reyne

M. DC. XXXL  
 DISCOURE AV  
 ROY TOU-  
 CHANT LES  
 LISSLES  
 FAITS CONTRA  
 LE GOUVER-  
 NEMENT DE  
 SON ESTAT.

Yſabelle, pour faire approuuer la qualité du Roy, que le Pape & l'Empereur Maximilian vouloient faire prendre à Charles d'Auſtriche fort ieune, pour l'indispoſition de ſa Mere Yſabelle, femme de Ferdinand, qui eſtoit peu capable de commander. Afin de faire approuuer la qualité de titre de Roy, ce grand Cardinal fit aſſembler les principaux du Royaume, deuant leſquels il propoſa les raiſons, par leſquelles cette nouueauté ſe pouuoit ſouſtenir. Les Seigneurs plus ialoux de l'honneur de leur Reyne, que bons Courtiſans, contredirent ouuertement à ce deſſein. Le Cardinal leur dit en colere, qu'il ſ'agiſſoit d'une choſe laquelle il ne falloir pas reuoyer en doute, & où il n'auoit beſoin de leur aduiſ, pour authoriſer vn Roy dans ſon Eſtat. Qu'il les auoit conuozuez pour leur bien, duquel il auoit touſiours eſté ſoigneux, afin qu'approuuant cette qualité, ils gagnaſſent par vne telle obeïſſance la bonne grace de leur Prince: Mais puis qu'ils ſ'attribuoient par droit ce que par courtoisie ſeulement on auoit requis d'eux, il eſtoit reſolu de le faire promptement proclamer Roy, comme il fit. Exemple notable pour ce temps, & qui nous inſtruit de regarder principalement le Soleil, quelque faueur que nous ayons receu des autres Planettes, afin de n'eſtre point ſemblables à ceux qui ſ'amuſent pluſtoſt à contempler ces Couronnes, & ces Aires qui apparoïſſent au corps du Soleil.

SIRE, les exemples que ie vous ay propoſées de perſonnes ſi eminentes, & de telle reputation, luy font toucher au doigt & à l'œil, que les Edits & Declarations que les Roys enuoyent à leurs Parlemens, eſt pluſtoſt par honneur, & pour eſtre publiez & enuoyez aux Iuges inferieurs, qu'authoriſez. D'autant qu'ils prennent leur force & vigueur de la volonté & du pouuoir abſolu du Prince, qui eſt la loy mouuante de l'Eſtat, qui ſeule a l'authorité & l'exécution, qui ſeule peut faire & défaire, qui ſeule commande, & ne diſpute point. Car tout le bon-heur de la Maieſté Royale eſt, de pouuoir ce qu'elle veut, & ſon vouloir n'a pour objet que les choſes iuſtes. Et tout ainſi qu'aux Commandemens de Dieu, & aux Myſteres de la Foy, on ne doit, ny éplueher, ny curieusement enquerir; mais on ſe doit ſoumettre, & regarder ſeulement à la puiſſance & à la volonté de Celuy qui nous commande, & le deuons ſuiure, le croire, & luy obeïr; De meſme aux Edits & Declarations des Roys, ce ſeroit vne trop grande temerité aux ſujets, de vouloir penetrer dans l'intention ſecrete du Prince: ils doiuent ſeulement regarder à ſa volonté maniſteſtée par ſon Edit. C'eſt pourquoy l'Eccleſiaſte donnant inſtruction au ſujet: le t'aduerdy (dit-il)

M. DC. XXXL  
DISCOVERS AV  
ROY TOU-  
CHANT LES  
LIBELLES  
FAITS CONTRE  
LE GOUVER-  
NEMENT DE  
SON ESTAT.

que tu prennes garde à la bouche du Roy, & au serment que tu luy as fait: garde toy de mépriser son commandement, pource que si tu le fais, il te fera rour ce qui luy plaira, sans que personne le puisse empêcher. Daniel parlant à Nabuchodonosor de l'excellence de la Monarchie, luy dit que Dieu l'auoit fait Chef du peuple, & que luy donnant le Royaume, il luy auoit donné quant & quant en sa main les fils des hommes, pour auoir domination sur eux. Sur ces fondemens Messieurs du Parlement ne pouuoient, & ne deuoient refuser la Declaration que vostre Majesté leur a enuoyée. Aussi l'on croit qu'ils l'ont refusée, plustost par ialousie des autres Parlemens, qui l'ont verifiée auparavant qu'elle leur fust enuoyée, que pour raison qu'ils eussent de la débattre, à cause du Priuilege que les Roys vos Predecesseurs leur donnent, comme à la Cour des Pairs, priuatiuement à toutes les autres Cours, la garde des Loix fondamentales de l'Estat, & la verification des Edits. En ces rencontres les Roys & les Parlemens doiuent estre grandement seueres, à cause de l'aduenir. C'est le moyen d'empêcher vne autrefois tant de malheurs & de miseres, qu'une guerre ciuile apporte avec soy en vn Estat, si la rebellion n'estoit estouffée comme dès le berceau. Aussi on dit qu'il suffit contre les Estrangers de combattre pour la victoire; mais qu'il faut avec indignation & courroux combattre contre ceux qui s'eleuent contre leurs Maistres. C'est pourquoy la Cour de Parlement au lieu d'exagerer cette affaire, la deuoit passer purement & simplement, & laisser le champ libre & ouuert à la clemence de vostre Majesté, laquelle elle n'a que trop témoigné par les responses douces & modestes qu'elle a faites aux Lettres peu respectueuses, qu'elle a receuës de la part de Monsieur. Car ayant fait autrement, cela n'a seruy que d'aigrir, & faire sentir aux vns & aux autres, que vostre Majesté a pouuoir de tout faire, & que c'est vne grande imprudence que de vouloir tondre le Lyon. Messieurs du Parlement, sans en venir au dernier poinct, & à cette desobeissance, deuoient faire la response à ceux de leur Compagnie qui s'opposoient à l'exécution de vos volontez, telle que le Senat Romain fit aux Ardeates: Ce n'est pas à nous de casser vn Arrest du souverain Magistrat, & ne le sçaurions faire, ny de droict, ny de bon exemple, encore que l'on vous eust fait iniure.

SIRE, le grand Scaurus, apres sa vertu esprouuée en plusieurs rencontres, qui luy ont acquis vne gloire immortelle, fut accusé par le Tribun Varius, homme tres-malin, & de mauuaise vie, d'auoir mal versé en sa charge, se representant deuant le peuple,

M. DC. XXXL  
DISCOURE  
AU ROY TOU-  
CHANT LES LI-  
BELLES FAITS  
CONTRE LE  
GOVERNEMENT DE SON  
ESTAT.

asseuré de sa reputation, & de l'integrité de sa conscience, leur dit pour toute iustification : Messieurs, Varius afferme tels crimes contre moy, & Scaurus les nie, auquel plustost croirez-vous? Par laquelle response il fut absous, honoré de tout le monde, & Varius atteint & conuaincu de calomnie. De mesme contre les impostures & médifances que les ennemis de vostre Majesté & de vostre Estat ont publiées dans leurs Lettres, & leur belle Requête, afin d'obscurcir l'approbation publique, & les seruices singuliers que vous a rendus Monsieur le Cardinal : il n'est point necessaire de vous représenter pour vne plus entiere satisfaction, ce qui s'est passé à la Rochelle, à Suze, au Languedoc, & en Italie. Puis que la vie sans reproche d'un personnage si qualifié & releué en merites, & la vie sordide & infame de ceux qui sous l'adueu & le nom de leur Maistre l'accusent, iustifie assez son innocence, & l'impudence des autres. Aussi vostre Majesté n'a presté aucun consentement, ny adiousté foy à tout ce qu'ont dit & écrit ces Corbeaux goulus & croassans, contre l'Aigle diuin de Iupiter; au contraire, s'est tousiours trouué fort satisfait des actions heroïques de ce fidelle Ministre, qui a remply par ses grandes actions, & par les moyens que vous luy auez donnez pour expliquer ses vertus, l'Europe de la grandeur de vostre nom. Car les victoires & les triomphes de tant d'heureux succès qui sont arriuez en si peu de temps, encorcs que ce soit la coustume d'en attribuer les causes à la grace de Dieu, toutesfois tout ce qui est arriué de plus releué, est donné à vostre valeur, & à la prudence & au Conseil du Cardinal. C'est enquoy l'on ne peut assez admirer l'heureuse & tres-iudicieuse élection que vostre Majesté a faite pour la conduite de son Estat, d'un Ministre si accomply : puis que par l'establissement d'une seule personne en vos affaires, il a comblé & remply vostre Royaume, vostre Majesté, & vos suiets de couronnes & de trophées : puis qu'elle nous fait voir qu'aux charges les plus releuées de la Paix & de la guerre, où il a reüssi avec tant de reputation, qu'un genereux courage, & un bon esprit en un instant est capable de tous emplois, & de faire tout ce qui s'y peut desirer. Que vostre Majesté méprise donc les impostures qui sont contenues dans leurs Lettres & leur belle Requête, contre le merite d'un personnage qui n'est né que pour se faire admirer, & pour executer de grands desseins. Car comme il est par ses excellentes vertus au dessus de route louange, aussi est-il malgré ses enuieux au dessous de la médifance. Ces propres ornemens sont ses plus nuisibles ennemis, & les plus veritables sujets de leurs plaintes, & de leurs haines ; parce qu'ayant abbatu

sous vostre autorité & l'éclat de vos armes, ce grand Corps, & cét Estat qui s'estoit il y auoit long temps formé dans vostre Estat il leur a maintenant osté le moyen de le donner vn Chef, & les a reduits à vn tel poinct, qu'au lieu de faire la guerre avec la lance & l'espée, ils sont contraincts de descharger leur colere, leur vengeance, & leur rage, sur du papier, par des plumes, par de l'ancre, & par des iniures.

M. DC. XXXI.  
DISCOVRS  
AV ROY TOU-  
CHANT LES LI-  
BELLES FAITS  
CONTRE LE  
GOVERNE-  
MENT DE SON  
ESTAT.



# DISCOVRS

## D'VN VIEIL COVRTISAN

### DESINTERESSE.

*SVR LA LETTRE QVE LA REYNE  
Mere du Roy a écrite à sa Majesté apres  
estre sortie du Royaume.*



YANT veu courre la Lettre de la Reyne, & la réponse qui luy a esté faite, j'ay creu que puisque le Roy faisoit donner telles pieces au public, il ne trouueroit pas mauuais que ie fisse voir quelques reflexions que la raison peut faire à tout esprit non interessé, vn peu clair-voyant, & capable de ratiocination.

M. DC. XXXI.

Cette Lettre de la Reyne est toute tissüe de plaintes imaginaires, qui se contredisent l'une l'autre, & portent en elles-mêmes leur responce, & la iustification de ceux qu'elle accuse. Mais cela fait voir plustost sa mauuaise cause que la mauuaise plume de ses écriuains, qui paroissent bien assez adroits pour alleguer de meilleures raisons s'ils en auoient. Mais vne cause iniuste n'en peut auoir aucune.

Dès le commencement de sa Lettre elle dit la cause pour laquelle elle écrit, qui est que son deuoir l'obligeoit d'aduertir le Roy en diligence de sa sortie de Compiègne.

Lettre de la Reyne

Son deuoir l'obligeoit bien plus à n'en pas sortir, apres la parole qu'elle en auoit donnée de bouche, & offert de la donner par écrit, que non pas d'aduertir le Roy qu'elle en estoit dehors. Et si elle l'en deuoit aduertir, comme elle dit, en diligence, elle le deuoit



M. D.C. XXXI.  
DISCOURS D'UNE  
VIEILLE COYR-  
TISAN DE L'IN-  
TERIEUR.

faire dès l'heure de son depart, sans attendre qu'elle fust en Flandres.

Elle attribue la cause de sa sortie à la dureté de sa prison. Mais cette cause est sans estre, & sans fondement. Quand elle est partie de Compiègne, elle y estoit avec pleine puissance, sans gens de guerre, & sans gardes de la part du Roy. En quel pays cela s'appelle-t'il une dure prison? Mais il luy estoit dur, peut-estre, d'estre traitée avec tant de respect; & n'avoir pas de pretexte de se feindre prisonniere estoit une croix & une prison à son esprit, desireux qu'on la creut bien durement arrestée pour faire pitié, & donner couleur à ses plaintes.

*Les inquietudes & persecutions qu'elle recevoit à Compiègne de la part du Cardinal; sont les iustes & instantes prieres que le Roy luy faisoit d'aller en quelque autre lieu de son Royaume, plus beau, plus commode pour elle, plus sein: Mais moins suspect, plus esloigné de la frontiere, & moins propre à causer des mouvemens dans l'Estat. Elle appelle cela persecutions. Et à la verité ç'en estoit au dessein qu'elle avoit de se retirer du Royaume, & aux menées qu'elle traçoit, comme nous le voyons maintenant.*

Le Cardinal est bien heureux d'estre rendu auteur de cette sorte de persecutions-là, puis que tenant auprès du Roy le rang qu'il plaist à sa Majesté luy donner, il est obligé deuant Dieu de luy conseiller ce qu'il sçait estre du bien de son service, & du repos de son Royaume, sans en estre destourné pour aucune autre consideration.

*Elle n'est pas obligée d'obeir en cela au Cardinal, au prejudice de sa vie, & de la piété que le Roy doit à sa Mere.*

Il y a long temps qu'elle nous a appris elle-mesme en la response qu'elle fit au Manifeste de Monsieur le Prince, que ceux qui s'attaquent aux Ministres de l'Estat espargnent en papier la personne du Roy, mais se prennent à elle, & l'offensent en effet. Elle dit qu'elle n'est pas obligée d'obeir au Cardinal, n'osant pas dire qu'elle ne l'est pas d'obeir au Roy, & appelle obeir au Cardinal, ce qui est obeir à sa Majesté, pour sous ce pretexte couvrir la fermeté & la faute de sa resistance.

Si c'est le Cardinal qui commande quand le Roy patle, quand il écrit, quand il enuoye ses ordres & les commandemens par les principaux Seigneurs de sa Cour, quelle voye reste-il plus au Roy de commander? Il n'y a que ces trois-là, parler, écrire, ou enuoyer quelqu'un de sa part. Il parle aux serveurs de la Reyne qu'elle luy dépesche, il luy écrit, il luy enuoye des principaux d'au-

près de luy: apres cela dire que c'est le Cardinal & non le Roy qui commande, ie ne sçay ce que c'est refuser de rendre obeissance au Roy, si cela ne l'est. C'est traiter le Roy bien autrement qu'il ne merite, de le vouloir faire passer pour vn Prince non seulement destitué de cognoissance, mais de volonté. Ses actions heroïques ne rémoignent pas cela de luy: la Renommée le represente tout autre en l'Vniuers; Et Dieu, qui luy depart tant de benedictions, le nous fait paroistre plus Auguste qu'aucun autre qui ait de long temps regné sur la Terre. Ces paroles seroient moins estranges en la bouche d'un Estranger: mais elles sont moins excusables dans les écrits de la Reyne. Si on parloit ainsi d'elle, on le croiroit plus aisément.

De prejudice de sa vie elle n'en receuoit point par la continuation de sa demeure à Compiègne, si on ne vouloit feindre quelque attentat imaginaire. Mais on n'en a point encore ouy parler iusques à auourd'huy, Dieu mercy, quelque licence effrenée qu'on prenne de sa patt, de dire & supposer tout ce que l'on veut, sans apparence, sans preuue, & contre toute verité. Elle y estoit avec toute sa maison, bien payée des estars & pensions que le Roy luy donne, obeïe en tout ce qu'il luy plaisoit de commander, en pleine liberté de s'aller promener par tour où elle vouloit, dedans ou dehors la ville. Si la demeure de Compiègne ne luy estoit pas agreable, il luy en estoit offert de plus belles par le Roy. Qu'y auoit-il en cela qui la peust faire mourir? Se voir éloignée du Roy? Elle s'en est bien maintenant de son bon gré éloignée dauantage. Il n'y auoit rien qui peust porter de prejudice à sa santé, & à sa vie, si ce n'est le déplaisir extrême qu'elle auoit, de ne se voir pas avec tous les moyens qu'elle eust bien desiré de faire ce qu'elle auoit en la pensée.

La consideration de la pieté que le Roy doit à sa Mere, ne luy a peu aussi seruir de raisonnable pretexte pour son éloignement de Compiègne.

Le Roy sçait bien la pieté qu'il doit à sa Mere, & ne manque point de la luy rendre. Les grands honneurs & les grands biens qu'il luy a donnez, & l'entier credit qu'elle a eu auprès de sa personne, tandis qu'elle y est demeurée, en sont des preuues qui ne reçoient point de reproche. Mais il n'ignore pas aussi la pieté qu'il doit à son Estat, de laquelle il ne se peut departir, pour quelque cause que ce soit. S'il deuoir vers la patrie est le premier en chacun homme, à combien plus forte raison en la personne du Roy, qui a vn essentiel rapport à l'Estat?

M. DC. XXXI.  
DISCOVERED BY  
VIRIL COV-  
TISAN DESIN-  
TERESTED.

M. DG. XXXL  
DISCOVERS  
D'VN COVR-  
TISAN DES  
INTERESSÉ.

On l'a arrestée en criminelle dès le commencement, pour n'auoir pas voulu obeïr aux volontez du Cardinal, ainsi que porte la plus veritable Lettre, comme estant la premiere Declaration, adressée de Compiegne aux Parlemens.

La façon dont le Roy s'est gouverné en sa separation d'auec elle à Compiegne, monstre bien qu'elle n'y a pas esté arrestée en criminelle : elle n'y a du tout point esté arrestée. Au contraire, le Roy luy a fait tousiours instance d'en partir, & de s'en aller à Moulins, ville qu'elle auoit choisie elle-mesme apres la mort du feu Roy, pour son douaire, & le lieu de sa demeure : ou si elle ne vouloit aller à Moulins, de choisir vne autre ville dans le cœur de son Royaume, plus éloignée de la frontiere, & de tout soupçon.

Cent cheuaux, qui luy ont esté laissez, ne luy ont pas esté donnez comme à vne criminelle, mais pour l'accompagner avec honneur au lieu où elle deuoit aller. Ils auoient ordre de se retirer dès qu'ils l'y auroient conduite, comme il appert de ce qu'incontinent qu'elle s'est plainte de les auoir, on les luy a ostez, comme aussi la garnison de Compiegne. Maintenant elle pourroit dire estre en estat de criminelle, & qu'elle s'y est mise par sa propre élection. Elle est sortie du Royaume, non seulement sans la permission, mais contre la volonté du Roy, & contre sa propre parole, qu'elle luy en auoit plusieurs fois donnée, & s'est allée rendre entre les mains des Estrangers.

Elle auoit témoigné tant d'aersion à ceux, à la mercy desquels elle s'est rendue, qu'elle disoit, que si on la trouuoit iamais à dire, on n'auoit que faire de l'aller chercher parmy eux, pource qu'elle n'y feroit pas. Ce qui fait voir qu'on peut, sans crime, douter quelquesfois de la sincerité de ses paroles. Sa separation d'auec le Roy, à Compiegne n'a point esté pour le sujet du Cardinal, quoy qu'elle en prenne le pretexte ; Et la premiere Lettre du Roy écrite de Compiegne aux Parlemens ne le témoigne point, comme elle dit. Il ne faut que la lire, pour voir tout au contraire, que l'vnique cause de cette separation a esté que Monsieur estant hors de la Cour, & se formant des cabales dans l'Estat, & de si grandes, que les Estrangers estoient conuiez à estre de la partie, la Reyne estoit en vne si estroite vnion avec Monsieur, & affectoit d'estre en si mauuaise intelligence avec le Roy, qu'elle refusa absolument de concourir avec luy dans ses Conseils, pour apporter les remedes necessaires aux maux qui nous menaçoient.

La Lettre narre bien le mécontentement que la Reyne auoit  
du

du Cardinal : mais tant s'en faut qu'elle die, ou qu'on puisse inferer, que sa separation soit faite sur ce sujet, qu'au contraire les respects & les soumissions du Cardinal enuers la Reyne, qui estoient tels, qu'elle auoit la carte blanche pour ordonner en cela tout ce qu'elle voudroit, monstrent assez que le fondement de cette separation n'est autre, sinon que Monsieur & la Reyne estant vnis, l'éloignement de l'un ne permettoit pas la demeure de l'autre dans la Cour, principalement en affectant d'y paroistre mécontente.

Cette vaine imagination fait voir que de la ceruelle du Coigneux est sorty le projet de la Lettre de la Reyne, en ce que dans la premiere Lettre qu'il a écrite pour Monsieur au Roy, apres sa sortie du Royaume, il fait & déduit la même supposition.

*On l'a traitée comme la plus grande ennemie de la France, non seulement dans le refus de ses iustes demandes, mais mesmes iusques à expliquer mal ses bonnes intentions.*

Ces demandes qu'elle appelle iustes consistent en ce qu'elle a toujours avec vne inexorable fermeté, demandé au Roy, qu'il trouuast bon qu'elle ne fust rien de tout ce que pour la seureté de son Estat il desiroit d'elle; tant qu'en fin la condescendance trop grande du Roy en son endroit luy a donné moyen d'executer le dessein de sa retraite, qu'elle auoit projeté.

Si ses intentions ont esté bonnes ou non il paroist maintenant, & si on les a mal expliquées, ç'a esté pour n'en auoir pas fait le iugement que l'éuenement a fait paroistre qu'il falloit faire. Si elle a trouué mauuais que l'on preueust & apprehendast le mal qu'elle se vouloit faire à elle-même, au moins ne peut-elle pas dénier la liberté de le recognoistre, & le blasmer maintenant qu'il est arriué.

Elle se plaint, *Qu'on l'a retenuë prisonniere avec deux Compagnies de gendarmes, & quinze cens hommes de pied qui la gardoient.* Puis incontinent apres elle se plaint au contraire, *qu'on les a fait retirer d'auprés d'elle,* supposant que c'est à mauuais dessein.

Si elle n'auoit pas agreable d'en estre accompagnée, quel tort luy a-on fait de les auoir retirées? Si elle ne vouloit pas qu'on les éloignast d'elle, pourquoy se plaint-elle d'en auoir esté accompagnée? C'est chercher plaintes de tous costez, faute d'auoir veritable sujet d'aucune.

De dire, comme elle fait, qu'on les luy a ostez pour la surprendre par embuscade, sous apparence de liberté, c'est vne supposition bien grossiere. Quel besoin auoit le Roy de luy faire

M. DC. XXXL  
DISCOURS D'VN  
VIRIL COVR-  
TISAN DES-  
INTERESSE'.

dreſſer vne embuſcade pour l'enleuer ? Eſtoit-il pas en ſa puisſance de le faite ouuertement ? Et il euſt eſté meilleur pour ſon Eſtat qu'il en euſt vſé ainſi, & qu'il n'eueſt paſtant eu d'égard à ſa qualité de Mere.

L'éuenement a bien monſtré, ſi c'eſtoit par feinte que le Roy auoit fait retirer d'auprés d'elle ſes gens de guerre, puis qu'elle eſt partie, & a fait outir la potte de Compiègne à l'heure qu'il luy a pleu. Dès le matin de ſa fortie, les ſiens ont dit tout haut où elle alloit, ſans qu'elle ayt rencontré perſonne qui ſe ſoit oppoſé à ſon chemin.

Le Roy luy enuoye diuerſes perſonnes de qualité, & des principaux de ſon Conſeil, pour eſſayer de la perſuader à laiſſer gagner à la raiſon quelque choſe ſur ſon eſprit, & elle dit, *Qu'ils ne luy ſont enuoyez que pour tenir le Peuple & les Eſtrangers en attente.*

A quel propos le Peuple & les Eſtrangers ? Les vns ny les autres ne doiuent auoir aucune part en cette affaire.

Mais on voudroit bien qu'ils y en priſſent ; Et ce n'eſt pas ſeulement en cette occaſion, ſ'il eſt vray ce que beaucoup croyent, qu'aux affaires paſſées de l'Italie, on auoit deſia quelque intelligence avec les vns, & ſouhaittoit-on le mécontentement des autres.

Elle accuſe de violence & insolence verſelle, ceux qui luy ont eſté enuoyez de la part du Roy.

Et qui ſont ceux-là ? *Le Mareſchal de Schomberg*, & le Sieur de Roilly. Si on luy en euſt donc enuoyé d'autres, que n'eueſt-elle point dit contre eux ? Le Mareſchal de Schomberg eſt cogneu de toute la Cour ſi ſage, dès ſa ieuneſſe meſme, & ſi moderé, qu'il eſt à naiſtre qui ſe puiſſe plaindre d'auoir eſté offenſé de luy. Se fuſt-il donc eſchappé enuers la Reyne, & euſt-il franchy les bornes du reſpect qui luy eſt deu ? Il y a trop long temps qu'il ſuit ſa Cour pour auoir commis vn tel gente de faute. Mais ſon crime eſt aſſeurément, qu'il a repreſenté avec franchise à la Reyne ce qui eſtoit de ſon deuoir enuers le Roy, ce qui eſtoit du tout neceſſaire pour le bien de l'Eſtat, & ce qui eſtoit aduantageux à ſa propre perſonne.

Quant à Monsieur de Roilly, ce n'eſt pas la ptemiere fois qu'il a eſté choiſi du Roy pour eſtre enuoyé vers la Reyne : il fut auprès d'elle quand elle eſtoit à Blois. Sa probité & ſa capacité ont eſté cogneuës par les emplois qu'il a eu en pluſieurs occaſions. C'eſt vn grand malheur qu'en France il ne ſe puiſſe trouuer de Seruiteurs du Roy affectionnez à ſon ſervice, qui paſſent pour gens de bien en l'eſprit de la Reyne. Mais le bon eſt qu'elle en

faisoit autre iugement quand elle estoit vnice avec le Roy, & que ce changement leur tourne à honneur contre son intention.

On l'a menacée encore de la perte de ses Officiers nécessaires à la conservation de sa vie, pour luy en donner d'autres, & Dieu sçait à quel dessein. Il seroit bon de sçauoir qui sont ceux qui luy ont fait telles menaces. Iamais on n'y pensa, & l'auteur de cette Lettre n'a peu le supposer sans crime. Le sens de ces mots, Dieu sçait à quel dessein, est abominable : & si telle parole peut sortir de la plume de ceux qui abusent du nom de la Reyne, elle ne peut prendre place dans l'esprit d'aucune personne, qui ait tant soit peu de iugement & de probité.

On n'a iamais osté à la Reyne que son seul Medecin ; & tant s'en faut qu'on luy en ait voulu donner vn autre, qu'au contraire il a dépendu d'elle d'en choisir dans le Royaume tel qu'il luy plairoit, ainsi qu'elle a fait.

Il estoit factieux, auoit esté vn des principaux boute-feux en l'esprit de la Reyne, fomentoit la diuision, qu'il auoit commencée. Caton disoit que ceux qui font les grands maux, sont ceux qui y sçauent le mieux remedier. Il auoit fait le mal, il promettoit de le guerir, & de ramener la Reyne à la raison, & à son deuoir. Cependant il trompoit le Roy, & faisoit le contraire, & gaignoit temps pour porter le mal à son extremité. Voila ce qui a obligé le Roy à faire arrester le Medecin. Chacun peut iuger s'il eust deu faire autrement.

On luy enuoye des Ambassadeurs, pour luy proposer d'aller à Chartres, ou à Mante, où elle pourroit voir le Roy. Mais ce luy est chose suspecte que ce ne soit pas à Compiègne.

On luy offre de s'aboucher avec le Roy, elle en tire sujet de plainte. On luy propose Mante & Chartres à cette fin, elle veut que ce soit à Compiègne, & là dessus refuse de voir le Roy. Ce n'est pas en auoir eu beaucoup de desir. Tout le temps qu'elle fut à Blois séparée du Roy, elle témoignoît ne desirer autre chose que cette entreueüe, qui luy fut tousiours refusée. Maintenant le Roy à sa premiere demande la luy accorde, & il semble qu'on luy fait tort, sous ombre que ce n'est pas au lieu où elle veut demeurer, pour sortir du Royaume, apres s'estre rendue maistresse d'une Place frontiere.

On luy propose dit-elle, cette entreueüe en ces lieux-là, comme plus propres au dessein qu'on a de la mener en triomphe, & en elle toute l'Europe, ou ses enfans dominant. Elle appelle la mener en triomphe, la faire sortir de Compiègne, lieu suspect au Roy, & aller en quel-

M. DC. XXXI.  
DISCOUVRIS D'VN  
VIEIL COVR-  
TISAN DES-  
INTERESSEZ.

que autre ville plus commode pour elle, & pour le bien du Royaume. Cela n'est pas appeller les choses par leur nom.

Elle dit qu'en elle toute l'Europe eust esté menée en triomphe, pource que les enfans y dominent, comme si les Reynes ses filles appartenoiēt à elle seule, & non point au Roy. A ce compte, elle a par son inuincible opposition à tout ce que sa Majesté a desiré d'elle, triomphé du Roy & de toute l'Europe, puis qu'elle a esté la maistresse du Roy, qui par trop de bonté n'a pas voulu se seruir de sa puissance. Mais sans vser de ces belles paroles, disons en verité qu'elle n'a triomphé, ny le Roy aussi: car en s'offensant la première, elle a offensé le Roy, & blessé à son conte toute la Chrestienté.

Elle a respecté, dit-elle, l'autorité du Roy, entre les mains mesmes de ses ennemis.

Elle a bien montré qu'elle ne la respectoit gueres entre les mains du Roy mesme, puis que non contente de ne luy auoir iamais voulu obeir en ce qu'il a desiré d'elle iustement, elle le décrie par ses Lettres, & le veut faire passer pour vn Prince bien esloigné de la vertu & de la grandeur de courage qu'il a, & que ses propres ennemis recognoissent en luy.

Si elle continuē, elle auroit à craindre de paroistre en fin ennemie de l'autorité du Roy, & de donner lieu de croire qu'elle la haït mesme en la personne, & non seulement en celles de ses seruiteurs.

Elle a eu patience par l'espace de cinq mois, apres lesquels elle se fust declarée criminelle si elle ne se fust retirée.

Qui entendit iamais qualifier du nom de patience vne volonté qui n'a peu estre vaincuē durant ce temps-là, quelque effort que le Roy ait peu faire au contraire? Elle patientoit, non, mais elle adiuſtoit les affaires à son point, & prenoit ses mesures, pour faire ce qu'elle a fait.

Le Cardinal auoit intension de chasser la Mere & les Enfans hors du Royaume.

Le moyen d'en chasser la Mere, estoit-ce de la tenir prisonniere, comme elle dit qu'elle a esté? Qu'elle auoie premièrement qu'elle n'estoit pas prisonniere, puis il luy fera loisible de mettre en auant telle accusation.

L'auoir par tous moyens voulu retenir en France, auoir essayé de luy faire choisir sa demeure dans le centre du Royaume, est-ce le chemin de la mettre dehors?

Tant d'expediens offerts à Monsieur, tant de moyens de se

raccommoder avec le Roy, tant de prieres pour le persuader à le venir trouuer : Tout cela s'appelle-il l'auoir mis hors du Royaume ?

*Le Cardinal a dessein de perdre l'Estat.* Il faut que la cholere soit bien excessiue d'en oser venir à ce poinct, de luy imputer telle méchanceté. La verité Reyne des hommes & des Anges, a bien perdu son credit aux esprits qui composent les Lettres de la Reyne : mais elle ne l'a pas perdu en tous les hommes de l'Europe, qui ne croiront pas telles inuentions.

Iamais le Roy ne fut mieux seruy : le Cardinal y contribuë ce qui est des talens que Dieu luy a donnez : & la bonté diuine verse vne continuelle benediction sur les Conseils du Roy, & ses entreprises. Auparauant luy, les Roys pouuoient commander, mais maintenant ils se peuuent faire obeir de tous : ce qu'ils ne pouuoient pas alors. On ne peut donc dire que le Royaume soit en chemin de se perdre, si on ne veut prendre le contre-pied de la verité, & qualifier le salut de l'Estat du nom de sa perte : ou si ceux qui veulent donner cette apprehension ne la mettent en auant, sur le dessein qu'ils ont de procurer son abbaissement.

*Le Cardinal la vouloit faire mourir entre quatre murailles.*

Si le respect qu'on veut rendre à la Reyne n'estoit extraordinaire, on le perdrait en cette occasion. Mais ces paroles se ven- gent d'elles-mesmes, n'y ayant personne qui soit capable d'y ad- iouster aucune creance. Pourquoi imposer tant de crimes au Cardinal, qui ne peuuent tomber sous le sens commun ? A quoy void-elle qu'il ait eu ce desir ? quel témoignage a-il donné de cette intention ? Est-ce quand il a conseillé au Roy d'éloigner d'elle les gens de guerre qui l'accompagnoient ? Est-ce quand on luy a offert de la part de sa Majesté les plus belles villes de la France pour sa demeure ? Où est le sujet de cette apprehension d'estre ren- fermée entre quatre murailles ?

On ne scauroit mieux iustifier vne personne, que de le charger d'accusations, qui ne soient ny possibles ny imaginables : & la pas- sion est conuertie en rage, quand on ne dit que des choses qui se détruisent d'elles-mesmes.

Mais le Cardinal peut-il mettre vne Reyne entre quatre mu- railles ? En faisant semblant d'imputer vne telle imagination au Cardinal, on accuse le Roy. Mais aussi est-ce le dessein des au- theurs de cette Lettre. C'est à luy à qui on en veut, & non pas au Cardinal, qu'on ne prend que pour pretexte, & qui n'est haï que pour ce qu'il est au Roy à toute espreuue.



M. DC. XXXL  
DISCOVERS D'VN  
VIEIL COVR-  
TISAN DESIN-  
TERESSE'.

*Elle n'auoit deſſein que d'aller à la Capelle, où le Roy a puissance absoluë.*

Si elle uoloit eſtre en lieu où le Roy euſt vne abſoluëpuiffance, que n'alloit-elle aux villes que le Roy luy auoit offerres? que ne demeueroit-elle à Compiègne, où que n'alloit-elle à la Capelle, depuis que le Marquis de Vardes le Pere y eſtoit entré? Car de dire qu'elle eſtoit pourſuiue de gens-d'armes, cela eſt bon pour le faire eſtoire aux Toupinanbours. Quels ſont les gens-d'armes? par qui eſtoient-ils commandez? en quel lieu l'ont-ils pourſuiue? C'eſt vn mauuais conſeil de mettre cela en auant. Encores iuſques icy leurs inuentions pouuoient eſtre creuës du Peuple, poutee qu'elles eſtoient ſur le ſujet de choſes particulieres, paſſées entre petit nombre de perſonnes: il n'y auoit que des gens ſçauans en l'Histoire du temps, qui les peuſſent conuaincre de faux. Mais icy c'eſt vne choſe publique: les gens-d'armes doiuent auoir paſſé par les villages, auoir eſté veus de tous, recognus de quelques-vns. Quels ſont-ils? où ont-ils eſté veus? pat où ont-ils paſſé? qui les a recognus? C'eſt vne eſtrange preſomption, de uoloit aueugler tout le monde enſemble, & s'imaginer que les hommes dépouillez de paſſion ayent le meſme aueuglement que la paſſion donne à d'autres. Si elle euſt eſté pourſuiue, comme elle dit, euſt-elle pas eſté retenuë? Des carroſſes ne ſe ſauuent pas deuant la Cauallerie.

Partant ee qu'en ſuite de cette ſuppoſition, ceux qui ont écrit la Lettre de la Reyne diſent, pour faire pitié, qu'elle a eſté contrainte de faire tteinte lieües ſans boire ny manger, ſe trouue ſans aucun fondement de verité, puis qu'elle n'a eſté pourſuiue de perſonne. Si vne tetteut Panique la luy a fait faire, qu'elle s'en prenne à elle-meſme, non pas au Cardinal.

*Des gens du Cardinal ont aucunement confeſſé qu'il auoit tramé cette affaire.*

Ce mot aucunement eſt mis bien à propos, pout monſtrer qu'on a honte de mettre vne telle ſuppoſition en auant. Il faudroit nommer ceux qui l'ont confeſſé, & quand, & à qui ils l'ont dit. Il n'y a rien qui l'oblige à garder ee ſecret-là, ſi elle le ſçait. On peut impunément en cette maniere imputer toute choſe à rout homme. Ce que ie voy de pis en la cauſe de la Reyne, c'eſt qu'elle impute tout au Cardinal, & ne prouue rien, & on ne l'accuſe de rien: & ſon proceder fait paroître beaucoup de choſes, qui ne reçoient point de reſponſes.

Puis qu'ils imputent au Cardinal l'intelligence que la Reyne a eüe avec Vardes, pour ſe ſaiſir de la Capelle, apres cela on luy veut

imputer tout ce qu'on voudra, sans qu'il y ait aucun sujet de s'en étonner.

Vardes est commandé du Roy de le venir trouver : il vient, & peu de jours après s'en va sans congé. Dès qu'on le sçait, le Roy sans delay enuoye son Cadet à son pere, luy donne avertis qu'il a iuste sujet de se défier de son fils, & luy commande de s'assurer de la place. Le pere part tout aussi-tost, & va à la Capelle avec plus de diligence que son âge sembloit ne pouvoir porter. Il y est recogneu & receu, met incontinent son fils dehors, & ce peu d'heures seulement auparavant que la Reyne y deust arriuer. Est-ce auoir eu intelligence avec le fils, qu'auoir procedé avec tant de precaution & de diligence, pour empêcher l'effect d'un si pernicieux dessein, qui ouuroit la porte à l'ennemy, pour le faire passer dans le cœur de la France? Qu'y a-il d'assuré deuant la calomnie, puis qu'on peut blâmer & déguiser avec si peu de front les meilleures actions?

Après les choses que nous auons déduites cy-deuant, la Reyne n'est plus croyable, quand elle dit qu'elle a esté contrainte d'aller chercher en vne terre estrangere sa liberté & sa vie : ny l'une ny l'autre ne luy estoient mises en compromis. Mais aucune ville de France ne luy estoit bonne qu'une frontiere, comme la Capelle, pour auoir lieu d'en faire un boulevard contre la France. Elle est allée à Auefnes, au lieu qu'il eust bien mieux valu demeurer au moindre village de ce Royaume. Le meilleur conseil qu'elle pouuoit prendre, c'estoit d'aller où le Roy luy ordonnoit, & le pire estoit de sortir des terres de son obeissance, comme elle a fait.

*Elle est allée chercher en Flandres l'appuy de la Iustice.*

Le Roy, à ce compte, n'en a point, non pas mesme pour sa Mere. A quel titre donc la voix publique luy attribue-elle le surnom de Iuste? Mais voyons un peu quel tort a le Roy vers elle. Est-ce de ne l'admettre pas en ses Conseils? Elle a refusé de continuer à y vouloir entrer, & concourir avec luy aux besoins de son Royaume. Et quand il ne l'y voudroit pas admettre, par quelle loy y est-il obligé? C'est un effect de sa bien-veillance, & non pas une necessité. Il luy sera difficile & impossible de coter en quoy le Roy a commis iniustice enuers elle.

Si elle a à demander Iustice, pourquoy aller en vne terre estrangere, & la demander sous l'appuy d'un autre Prince? Elle auroit autresfois blâmé en autrui ce qu'elle fait maintenant.

*Ses enfans sont interessez pour leur reputation dans son malheur.*

Ce malheur ne doit estre imputé qu'à elle : elle se l'est fabriqué elle-mesme; & si elle auoir les pensées que ceux qui ont fait sa Let-

M. DC. XXXL  
DISCOVER  
D'VN VIRIL  
COVERTISSAN  
DESINTERESSE.

M. DC. XXXI.  
DISCOUVR D'VN  
VIEIL COVR-  
TISAN DESIN-  
TERESSE'.

tre voudroient luy donner, elle le rendroit commun à ſes enfans, par la guerre qu'elle allumeroit entre eux. Ce ſeroit vn eſtrange effet d'une bonne Mere.

Elle demande d'eſtre iuſtifiée, afin de donner ſatiſfaction à toute l'Europe, & mettre vn obſtacle à tout ce qui en peut ſuruenir de funeſte.

Voilà de mauuais preſages. S'il s'agiſſoit d'une autre perſonne, on pourroit dire qu'aucun ne peut eſtre ſi bon prophete d'un mal, que ceux qui le veulent faire arriuer. Mais neantmoins ils ne laiſſent pas de ſ'y tromper quelquesfois, Dieu par ſa bonté détournant l'effect de leur mauuiſe volonté. Autrement ce ſeroient des Dieux: ils prediroient aſſeurément l'aduenir, ſi la Bonté diuine les laiſſoit toujours faire.

Elle ne ſe fuſt pas ſoucrée de ſacrifier ce qui luy reſte de vie aux vengeanceſ du Cardinal, n'eſtoit qu'elle la veut conſeruer pour mettre la concorde entre le Roy & Monsieur.

La Flandre eſt vn lieu bien mal choiſy, pour réunir Monsieur avec le Roy. Si elle euſt eu cette volonté, elle euſt bien mieux fait de ne bouger de France, & y moyenner le retour de Monsieur. Mais ce n'eſtoit pas le deſſein de ceux qui la conſeillent, de remedi-er aux maux qu'ils ont fait: ils les veulent pouſſer iuſqu'à l'extremité, de laquelle Dieu nous garentira, ſ'il luy plaiſt, beniſſant la Juſtice & les armes du Roy en vne cauſe ſi fauorable, comme il luy a pluſ iuſques icy de faire contre tous ſes ennemis.

Voilà les ſentimens d'un homme non intereſſé dans les affaires publiques, par hayne ny par amour vers aucun Party, mais par la ſeule affection que tout homme doit au bien de ſon païs. Ceux qui ont vne plus particuliere cognoiſſance de ces affaires, en pourroient dire pluſ que ie n'ay dit à l'aduantage de la cauſe du Roy. Mais i'en ay aſſez dit pour monſtrer qu'elle eſt ſi bonne, que de ſoy-meſme elle ſe defend, & que les raiſons qui en ſont publiques, & maniſteſtes à tout le monde, ſont ſi fortes, qu'on n'y ſçau-roit trouuer de replique valable.

ADVER-

\*\*\*\*\*

# L'INNOCENCE

## I V S T I F I E E,

EN L'ADMINISTRATION DES AFFAIRES.

ADDRESSEE AU ROY.

*Dicam equidem, licet arma mihi mortemque minentur.*



SIRE,

M. DC. XXXI.

Ceux qui écriuoient, ou parloient à Cesar, ignoroient sa grandeur; ceux qui n'osoient ny l'un ny l'autre, son humanité. Ayant tousiours recogneu en vostre Majesté ces deux belles qualitez, principalement lors qu'elle me fit l'honneur d'agréer la Responce que ie fis aux Libelles, qui couroient contre le gouvernement de son Estar; Ceste douce grauité qui reluit en vostre Majesté, & que vous departez également aux grands, & aux petits, me raut en admiration: Daignant receuoir vn present si disproportionné à sa Grandeur, & en ce rencontre témoigner à tout le monde, que ce n'estoit pas vne action moins digne d'un grand Roy, receuoir de petits presents, que d'en faire de grands. C'est ce qui me donne maintenant le courrage, & qui m'oste la crainte qu'un esprit plus fort que le mien pourroit iustement auoir des menaces qui m'ont esté faites de la part de ceux qui se sont sentis touchez des veritez decoulées de ma plume en ce premier discours. Car pour exposer encores au iour ces derniers traits de pinceau, & ternir les fausses couleurs dont l'on a voulu embellir les rides du Manifeste qu'ils disent de Monsieur, Quels tourmens, quels supplices, ne voudrois-je souffrir? Autrefois il estoit permis aux plus scelerats de médire des plus innocens, pourueu qu'ils peussent embrasser l'effigie de Cesar. Il me sera glorieux de repousser les iniures faites à Cesar, pour conseruer l'honneur & l'autorité de Cesar. Quelqu'un pourra dire que ce sont fruiçts hors

N n n

M. DC. XXXL  
L'INNOCENCE  
IUSTIFIÉE, EN  
L'ADMINIS-  
TRATION DES  
AFFAIRES.

de ſaiſon que ie preſente à voſtre Maieſté, & que la reſponſe qui en a eſté faite par tant de bons eſprits, a deu ſuffire & ſatisfaire au public, particulierement aux auteurs de tant de calomnies. Mais ſi ie ne me trompe, ils changeront d'aduis, quand ils conſidereront que aux ouurages des plus excellens Statuaires, quelque ſoin qu'ils apportaffent pour les rendre parfaits, eſtoient écrites ces paroles, *Ils faiſoient* ; Pour nous apprendre, qu'il n'y a rien de ſi élaboré, ny de ſi accompli, à quoy l'on ne puiſſe adiouſter.

SIRE, anciennement les Nautonniers pour rendre leurs ſacrifices plus agreables à Neptune, auoient accouſtumé d'oſter le fiel & les entrailles aux Viſtims qu'ils vouloient immoler. A leur imitation ie n'apporteray aucun fiel, ny amertume en ce diſcours, que contre la médiſance, & l'outrage que l'on fait à la verité. O donc ſaincte Verité fille du Ciel, ie vous inuoke, & vous coniure de faire voir que vous m'inſpirez ces paroles, & que comme vous eſtes belle, ſimple, & naïue, elles ſont pures, ſinceres, & ſans art, & en leur pureté, j'examineray toutes choſes, & feray voir qu'où les iniures abondent (comme au Maniſeſte auquel ie répons) les raiſons defaillent. La Prudence pourtant arreſtera ſur ce ſuiet mes ſentimens, ſans m'éloigner du reſpect que ie dois à des perſonnes de qualité ſi eminente. Traictant des affaires ſelon leur dignité, leur poids, & leur merite : l'amour & la hayne ſont deux Iuges paſſionnez, qui ne peuuent faire iugement, ny de la beauté, ny de la laideur : car l'amour emprunte des perfections pour l'objet qu'elle chérit, la hayne ſuppoſe des crimes à ce qu'elle haïſt. Je ne ſuis point de l'opinion de ceux qui eſtiment, que le public a intereſt que routes ſortes de vices, de fautes, & d'impietez, ſoient diuulguées, d'autant que celui qui les dit témoigne vn auſſi mauuais naturel, que celui qui les publie & les inuente. S'il eſtoit permis d'en venir aux iniures, comme ils ont fait en tous leurs écrits, l'on diroit des veritez mieux iuſtifiées, qu'ils ne ſuppoſent de menſonges & d'impoſtures. Et n'eſtoit, SIRE, que l'on ne peut endurer, par vn exemple tres-pernicieux aux Rois, que leur autorité ſainte & ſacrée ſoit mépriſée par les Sujets, & foulée aux pieds à l'appetit des ſactieux, & des gens les plus noircis de crimes ; au lieu de repartir à leurs plaintes, & à leurs médiſances, j'euffe couuert ce diſcours d'une nuit & d'un ſilence. Car meſme encores qu'il ſoit permis de parler, & d'écrire en faueur de la Maieſté Royale ; il faut routeſois que ce ſoit avec vn ſi grand temperament, & vne telle modeſtie, qu'il ſemble que l'on y ait eſté contraint : pour ce que bien ſouuent, quand l'on croit excuſer les Princes, l'on les accuſe, quand l'on pare, l'on donne, & la main meſme, encores.

qu'elle se porte naturellement en la defense du chef, quelquefois sans y penser luy donne vn contre-coup.

SIRE, ce n'est pas sans raison, que Theodore tres-excellent joueur de Tragedies, ne permettoit à pas vn de sa troupe de se presenter sur le Theatre qu'apres qu'il auroit parlé, pour ce que les premieres impressions qu'il donnoit aux écoutans, prenoient vne si puissante assiette dans leurs oreilles, qu'ils attendoient avec silence d'un si beau commencement vne meilleure fin. Cét ordre se pratique en toutes choses; & neantmoins le Cogneux en son Manifeste ne l'observe pas. Car le commencement en est si ridicule, les raisons qu'il employe pour fonder ses impostures si rustiques, & si éloignées du sens commun, qu'ils ostent le desir à ceux qui le lisent d'en continuer la lecture. Les choses du monde les plus fabuleuses ont quelque sujet. Le fard mesme a au dessous quelque corps ferme & solide. Mais en ce qu'il propose, il n'y a rien que des Idées, & des abstractions d'esprit, qui n'ont estre que dans vne imagination preuenue & preoccupee de quelque passion. Car, qui est celuy qui se pourra persuader, que le Cardinal de Richelieu, veu sa qualité & son proceder, tourne ses pensées, porte ses desirs, conduise ses actions sur la Monarchie? Puis que tout le monde recognoist qu'il n'y a eu iamais de Ministre si auant dans les bonnes graces de son Maistre comme il est, qui ait moins donné de prise, de soupçon, & de ialousie à son Maistre. Ils s'abbaisse le plus qu'il peut, avec crainte & respect auprès de vostre Majesté, mesurant ce qu'il doit faire, plus par vostre condition, que de sa fortune. Il luy attribue tousiours, (comme il doit) l'honneur des grands exploits, qui appartiennent veritablement à vostre courage, & il decline l'enuie le plus qu'il peut. Et quelques glorieuses actions où il ait part; il les dirige entieres à la gloire de vostre Majesté, & à l'utilité de vos sujets: n'ignorant pas qu'il y a ordinairement plus d'enuie que de bon-heur. Si les accusations de ses ennemis estoient veritables, Monsieur auroit eu grand tort d'auoir si long-temps caché ses desseins, d'autant qu'il faut esteindre la tyrannie quand elle se forme, estant plus aisé de preuenir le mal, que de le repousser. C'est vn crime de taire & de recele vne conspiration qui se trame contre le Prince. Ils fondent leurs chimeres & leurs opinions, sur ce qu'il se trouue, qu'en la Genealogie du Cardinal, l'on le fait descendre de Louys le Gros. Ils disent, que toutes les charges les plus releuées du Royaume sont en ses mains, les Ports de mer, les places, & l'argent, & que ce sont des degtez & des circonstances violentes pour attuer à la Monarchie. Ils deuoient adiouster, qu'il possedoit les cœurs & les courages des plus habiles, & des plus vail-

M. DC. XXXI.

L'INNOCENCE  
IUSTITIE, EN  
L'ADMINIS-  
TRATION DES  
AFFAIRES.

lants, puis qu'en vn Estat c'est là le crime des crimes. Pour l'argent il ne faut pas grande responce, les faussetez & les mensonges naturellement se contrarient, & ne sont point liées ny vnies : car fil fait vne si prodigieuse dépense, qui égale & surpasse de beaucoup celle de vostre Majesté, il est bien mal-aisé, quelque dexterité & soin que prenne le Surintendant pour soulager le Peuple, veu la necessité d'argent où l'on est, pour les excessiues dépenses de la guerre qu'il a fallu faire, que le Cardinal puisse thesaurizer. Ils trouueront que tous les mulets dont ils parlent, n'estoient chargez que d'auoine & de foin, pour repaistre des asnes comme ils sont.

Pour la Genealogie, l'on ne peut trouuer mauuais que l'on releue la grandeur de son extraction; & si l'on le comble par tout des louanges de sa race, il en est quelque chose, puis que l'enuie & la hayne qui ont tousiours les yeux ouuerts, n'y trouuent rien à mordre. Ce n'est pas d'aujourd'huy que l'on a exaggeré la naissance des grands personnages, puis qu'anciennement l'on leur persuadoit qu'ils estoient descendus des Dieux, afin qu'ils entreprissent plus hardiment, & executassent plus heureusement ce qu'ils entreprenoiert. Aussi Diomedé parlant de la valeur d'Hector disoit, que Mars sous vne forme humaine l'accompagnoit par tout, ce qui le rendoit inuincible. En fin l'on peut dite du Cardinal avec Eloge d'honneur, que ses Ancestres, quand ils seroient yssus de la race des Dieux & des Rois, seroient autant honnorez d'auoir vn tel successeur, qu'il sçauroit estre d'auoir eu de tels predecesseurs.

Pour les honneurs & les charges, le Cardinal n'a pas deu resister, ny à vostre bien-veillance, ny à vostre liberalité. Ignorent-ils que les vrayes richesses des Maistres, & les biens-faits qu'ils font à leurs seruiteurs, ne prouiennent d'autre tige que de leur fidelité, & de leurs seruices, & qui leur font meriter ces recompenses par leurs soins & leur loyauté: cōme si les hautes dignitez, & non pas la vertu de courage, gouernoient les Empires? Ne sçait-on pas que l'Estat sera tousiours redeuable aux salutaires soins que ce grand Cardinal a rendus & rend tous les iours au seruice de V.M. qui s'est renduë maistresse au milieu de tant d'affaires épineuses, estrangeres & domestiques? Tous les plus excellents personnages ont tiré la grandeur de leur maison de ceste souche. C'est vn desir naturel aux grands courages de se porter tout à la gloire. Personne aussi n'a iamais desiré plus que luy de s'acquerir de l'honneur par sa vertu, & rien ne le surpasse en cela. Il se mocque & méprise leurs discours, estant bien informé, que les grandes fortunes sont battues des flots & des vents de l'enuie: les ennemis sont aussi pleins d'inuentions que de desir de luy nuire. Ils manquent de fuir, & non pas de mauuaise volonté: & ceux qui le blasment ne se peu-

uent plaindre que de la grandeur de son courage, & de sa magnanimité, qui éclaire toutes les actions, & qui l'a rendu digne d'estre plaimement regardé de l'aspect radieux, & animé de la salutaire influence de V.M. qui l'a chery dès lors qu'il est entré en son seruice, par vne liaison d'esprits, causée parauanture par vne occulte conspiration des Astres. Continuez donc, SIRE, de iour en iour à l'aimer: conseruez-le comme vn bien public, enuoyé de Dieu pour la conseruation de vostre Estat & de vostre Personne: qu'elle ne prenne aucune creance à ceux qui le voudroient éloigner de la confiance où il est auprès de vous: les ennemis qui sont les vôtres, voudroient que V.M. pour luy nuire se dépouillast de toute vertu Royale, & s'exposast à l'ire de Dieu, en s'abandonnant à leurs mauuais desseins. Les Estrangers mesme ne desirent rien tant que son éloignement. Tous les artifices que vous voyez ne tendent qu'à cela; Les Espagnols gagneroient plusieurs batailles si vous le perdiez: Ils ont esté plus tourmentez par vostre vertu depuis qu'il est dans les affaires, qu'ils n'ont esté depuis cinquante ans. Vostre seul nom & vostre ombre ont arresté le cours de leurs horribles desseins: En luy faisant du bien V.M. en reçoit elle-mesme, & quelque honneur que vous luy doniez, vous en serez louié des gens de bien. Le merite d'un si grand Ministre ne se peut mettre à prix, puis que par ses actions il a vaincu & surmonté l'enuie: ce seront des statues viuantes au moins, que V.M. dressera dans les cœurs de ses subjets, qui ne periront iamais: ce seront autant de Temples qu'elle eleuera, & de trophées qu'elle erigera à sa gloire. Il n'y a rien qui ait acquis la qualité de grand au Roy Alexandre, que d'auoir par ses liberalitez & emplois donné le moyen à ses seruiteurs de faire paroistre leur courage en le seruant: Seruiteurs si passionnez qu'ils se sont precipitez à tous perils, pour se rendre dignes de ses biensfaits. Aussi disoit-il que leurs conseils & leur valeur estoient les ailles qui auoient aydé à l'eleuer iusques au Ciel, & le mettre au nombre des Dieux.

Pour les Ports de mer, la loy de bien-seance, qui porte son thrône par tout, les donne & les attache à sa charge de Surintendant des mers. Vostre Majesté en verra icy bas les consequences. Pour les places, ceux qui s'en plaignent voudroient bien qu'on les donnast à ceux qui sont capables de les en seruir, & non à ceux qui sont plus asscutez à vostre Majesté, comme il est bien raisonnable. Qui apporte sa teste dans le Louure, apporte quant & quant aux pieds de vostre Majesté la demission de les places & de ses charges: car alors qu'elle cesse de ietter les yeux fauorables sur qui que ce soit, de telle condition qu'il puisse estre, il a vn pied dans la fosse & dans la ruyne. Et tout ainsi que l'on admire ceste belle Iris par la viuacité de ses



auprès de luy absolument, qui iouït son personnage par excellence, qui fait retentir le theatre, remplit d'admiration les écoutans: Qu'est-ce autre chose sinon exposer la Couronne, & l'Estat de vostre Majesté, à la haine & au mépris de ses subjets? Qu'est-ce autre chose que tâcher de faire desirer vn autre Chef en sa place, que vous remplissiez si dignement?

M. DC. XXXL  
L'INNOCENCE  
JUSTIFIÉE, EN  
L'ADMINIS-  
TRATION DES  
AFFAIRES.

ENTRE tant d'exemples dont les Histoires sont remplies, de Princes qui par ces fausses Peintures ont esté surpris, se presente le grand Roy Dauid, qui se vid en vn instant au danger de perdre son Estat & la vie. Son fils Absalon apres vne si longue absence de la Cour, & tant de pardons receus de son pere, ne trouua point de chemin plus aisé, ny plus court, pour le ruyner, que de médire de ses deportemens. Tous les matins auparauant que le Roy fust leué, il se rendoit à la porte du Palais, caressoit l'vn, s'offroit à l'autre, s'enqueroit familièrement des affaires d'vn chacun, leur disant que son pere n'auoit soin que de ses plaisirs, qu'il estoit manié par les sens d'autrui, que Ioab son General d'armée, & ses freres, dispoioient de l'Estat à leur volonté, chargeoient le peuple extraordinairement; qu'ils estoient les Rois en effet, que son pere ne l'estoit que de nom; & que s'il estoit en sa place, il gouverneroit toutes choses au contentement de tous, & leur rendroit vne bonne & briëne Iustice. Ce peuple facile, qui ne s'arrestoit qu'à l'apparence specieuse de son discours, & qui ne pénétrait pas dans les parricides intentions d'Absalon, secoua le joug, & s'éleua contre son Roy, constituant Absalon en sa place, qui receut par apres la punition qui suit tousiours ceux qui s'éleuent contre leurs Rois. Si ce grand Roy, affermy si long-temps en son Royaume, qui sert à tous les autres Rois de patron & d'exemple pour sa pieté, sa valeur, & ses vertus, s'est veu en vn point si perilleux pour de simples paroles: Combien vostre Maïesté, qui commence encores (s'il faut ainsi dire) à pousser dehors les boutons, les fleurs, & les fruits de son courage, dont elle a desia donné tant de preuues, doit-elle craindre, & punir la médifance de ceux qui veulent & tâchent de noircir les genereuses actions, les victoires, & les triomphes, qu'elle a acquis par sa propre vertu sur ses ennemis estrangers & domestiques? Que si des paroles qui passent, & ne s'arrestent point, ont fait vn si grand effort, que ne pourront les écrits, qui assiegent & seiournent dans les esprits & les pensées du Peuple naturellement leger, & qui s'ennuye souuent des choses presentes, destourne les yeux du Soleil, qu'on voudroit bien leur faire croire estre couchant, pour les porter sur celuy qu'on souhaite estre veu comme leuant; & qui tournant toutes choses au pis, croit tousiours le mal, rarement le bien.

M. DC. XXXL  
L'INNOCENCE  
IUSTIFIER, EN  
L'ADMINIS-  
TRATION DES  
AFFAIRES.

SIRE, Encores que la verité ſoit ſi forte, qu'elle ne faſſe pàs ſeulement cognoiſtre ce qu'elle eſt, mais d'un meſme rayon elle faſſe voir le menſonge, comme la ligne droite ſe iuge elle-meſme & l'oblique; il luy faut du temps bien ſouuent pour faire ſes preuues. Ainſi les deportemens les plus innocens des gens de bien, ont beſoin quelquefois d'eſtre iuſtiziez, d'autant que nos actions eſtant conformes à la vertu, ſont regardées en ſoy, & au reſpect du public; & combien que le témoignage d'une droite conſcience leur ſoit vne excuſe abſoluë, toutesfois pour vne plus entiere ſatisfaction, la bonne renommée eſt grandement neceſſaire pour noſtre prochain. Les Princes ſingulierement ſont obligez à ſuyure cét ordre; car tout le monde jette les yeux ſur eux, comme eſtans propoſez ſur vn theatre, où l'on remarque de loin la moindre tache qui ſoit en eux: leurs qualitez eminentes les aſtraignent de monſtrer les moyens qu'ils ont de defendre leur innocence, & ſe purger de ce dont ils ſont accuſez. Ces raiſons tres-puiſſantes me feront reſpondre en peu de paroles à ce qu'ils diſent, que V. Majeſté ne prend aucune part en ſes affaires: & feray voir que tout ainſi qu'il n'y a perſonne en voſtre Eſtat, ſi peu iudicieux, qui ne donne à la gloire de ſes armes, & à ſon courage tout ce qui s'eſt paſſé de plus releué: Ainſi aux ſucces de la iuſtice, à commencer au Mareſchal d'Ancre, Chalais, d'Ornano, Meſſieurs de Vendome, & aux autres rencontres qui ſont tombées dans les affaires, qu'il a eſté le principal directeur des Conſeils. Les plus ſpirituels & penetrans eſprits de la Cour ſçauent d'une ſcience certaine, que vos Miniſtres n'en ont eſté que les formes Aſſiſtantes, & non Informantes, & qu'ils ont aydé ſimplement, & fortifié par leurs aduis les genereuſes reſolutions & bons mouuemens naturels que voſtre Majeſté a touſiours eu, pour bien regir & donner la Paix à ſon pauvre Peuple: duquel elle a preferé les intereſts aux ſiens, & à ceux meſmes de ſon Sang, ſçachant bien qu'un Eſtat doit eſtre gouverné au profit, non de ceux qui en ont la cõduite, mais de ceux qui leur ſont cõmis. Auſſi en tous ces attentats, & conſpirations qui l'interreſſoient en l'Eſtat, en la vie, & en l'honneur, elle a touſiours trauaillé d'office, & de ſon propre mouuement. Le Miniſtere de la Royauté donne aux Roys des moyens & des conſeils particuliers, qui ne tombent pas dans les eſprits de leurs Miniſtres; & ne ſe trouuera peut-eſtre iamais Prince qui excelle en ceſte partie comme vous. Car par vne preſence d'eſprit miraculeuſe, vous trouuez incontinent ſans tourner, le point principal, le centre du cercle, & le remede aux affaires les plus épineuſes, où vos Miniſtres ſouuent, quelques raffinez & conſommez qu'ils ſoient en toutes choſes, n'y vont qu'aux attaintes.

La

La Iustice que vostre Majesté prit du Marechal d'Ancre, témoi-  
gne assez ce que ie dis. Nous voyons neantmoins que le Cogneux  
pour rernir sa reputation, l'accuse tacitement d'iniultice, & pour re-  
parer aucunement les offenses & mauuais offices qu'il a rendus à la  
Reyne Mere auprés de son Maistre, dit que cét homme n'estoit point  
méchant de son naturel. Sur quoy ie ne puis taire à vostre Majesté  
vne rencontre qui arriua à Monceaux sur ce sujet, vn peu auparauant  
la mort du feu Roy. La Reyne Mere estant à Paris enuoya Conchine  
le visiter de sa part : ayant commandé au sieur de Fronrenac de luy  
donner à disner, luy fit apres disner courre vn cerf dans le parc, puis  
apres Conchine prit congé du Roy, pour retourner le mesme iour à  
Paris trouuer la Reyne. Quand il fut éloigné à veuë, le Roy se tour-  
na vers ceux qui estoient proches de luy, au nombre desquels i'auois  
l'honneur d'estre; Voyez, dit-il, l'homme qui s'en va, s'il arriuoit fau-  
te de moy, il gouuernerait absolument mon Estat, & le gouuerne-  
rait mal. A ces paroles presageuses nous baissâmes tous la veuë.  
Quelque mois apres le Roy deceda, & ressentismes, comme nous re-  
sentons encores aujourdhuy, les trop veritables effets de ceste pro-  
phetie, & quelques testes du gouuernement defectueux des femmes.

Pour Chalais, ie ne m'ayderay que d'une seule raison tres-confi-  
derable, pour clorre la bouche, & pour monstrier que ce n'a pas esté  
par la suggestion du Cardinal ny de personne, que Chalais a confessé  
tant de crimes execrables, mais qu'ils ont esté tirez de la pure verité  
de sa conscience : car il est bien auéré que Chalais estant condamné,  
& son Arrest luy ayant esté prononcé, Monsieut des Cartes, Iuge d'une  
entiere reputation, l'un des plus anciens de la Chambte, & Mon-  
sieur de Lourme, homme tres-integre, & des premiers du Parlement  
de Bretagne, ayans esté commis pour l'interroger apres son Arrest  
prononcé, ils luy dirent qu'il couroit vn bruit qu'il auoit auoué tous  
les crimes dont il estoit chargé, par induction, par crainte, & pares-  
poir d'auoir sa grace, de laquelle se voyant priué, & proche de rendre  
compte de ses actions deuant Dieu, ils le coniurerent de dite ce qui  
en estoit; & s'il auoit chargé quelqu'un au preiudice de la verité & de  
sa conscience, qu'il eust à le declarer. Sur quoy il protesta, qu'il n'a-  
uoit rien dit qui ne fust veritable, excepté pour le regard de Madame  
de Cheureuil, & qu'il seroit bien méchant, & bien insensé, de se cou-  
urir de tant de crimes horribles, & d'en charger des innocens, pour  
satisfaire à la passion d'autrui, & à la perte de son ame. Voila vne  
preuue tirée en la derniere ligne de la vie, qui ne peut estre debarué,  
ny contredire de personne.

Pour le grand Prieur, il se trouue qu'en l'une des depositions de

donnerent auid à vostre Majesté, qui estant aduertie de ceste menée le fit arrester avec Modene & Dehajan son principal Conseiller ; & s'il ne fust point mort d'une suppression d'urine, l'ordre estoit donné de le mener à la Conciergerie. C'est pourquoy ce sont des calomnies tres-noires, de dire qu'il a esté empoisonné.

M. DC. XXXL  
L'INNOCENCE  
JUSTIFIÉE, EN  
L'ADMINIS-  
TRATION DES  
AFFAIRES.

Pour Monsieur de Vendosme, encores que tout le monde sçache ce que contient l'abolition qu'il a obtenüe de V. M. qu'il ait tasché de diuertir le Peuple de l'obeissance qu'il doit à ceste Couronne : qu'en Bretagne il se soit fait appeller Monsieur le Duc sans queue : qu'aux prieres de l'Eglise il ordonnoit que l'on prioit en ceste forme, *pro famulo suo Duce nostro* : que plusieurs fois il ait tasché de corrompre par argent le sieur de Cangé, lors Lieutenant dans le Chasteau de Nantes : qu'il se soit seruy du Pere Georges Recolet, lequel sous pre-texte de Predications & Confessions, dispoisoit les femmes d'em-inente qualité, afin de persuader à leurs maris de prendre son Party : qu'il ait tasté le poux de la Noblesse, des Parlemens, Chambre des Comptes, & du tiers Estat : & qu'il ait tenté toutes sortes de moyens pour se faire Duc de Bretagne : L'ambition est vn vice tres-humain & naturel, qui approche fort près de la vertu : les plus gens de bien se laissent aucunes fois emporter à cet éclat si apparent. Ce n'est pas que l'approuue ce qu'il a fait, & n'a pas failly tout seul : car il en faut imputer la premiere faute au feu Roy Henry III. & au defunt Roy, d'auoir gratifié feu Monsieur de Mercœur, marié à l'heritiere de Ponthieure, nonobstant les tres-hübles remonstrances qui luy furēt faites par les Estats du pais, & de ses principaux Ministres, qui luy en représenterēt les interets & les cōsequences, cōmanda au Chancelier de Chiuerny d'en sceller les Lettres de prouision, lequel prit vn acte signé des quatre Secretaires d'Estat, contenant que c'estoit contre son sentiment, & par le tres-exprés cōmandement du Roy, qu'il y apposoit le seau, sous lequel il escriuit encores de sa main propre la mesme protestatiō. Le feu Roy fist la mesme faute à l'endroit de Monsieur de Védosme, quelque interet qui luy fust représenté, ne laissa pas de luy donner le Gouuernemēt de Bretagne. Et le feu Cardinal d'Osat escriuāt à Monsieur de Villeroy, s'estonnoit grandemēt de ce que sa Majesté ne consideroit l'importance que c'estoit de donner vne puissance à vn Prince, qui dans vn gouuernement, a ou peut auoir des pretentions, vieilles ou prescrites qu'elles soient, trouue tousiours assez de port & de faueur, quand les occasions s'offrent. Et pour monstrier que ces pretentions en ce temps-là mesme n'estoient point mortes, Madame de Mercœur, toute sainte qu'elle estoit, dans le Factum qu'elle presenta à Messieurs de la grand' Chambre contre le Comte de Vertus, pour la terre de Caisson, elle appelle les Traictez de Guerande & de Nantes,

M. DC. XXXL  
L'INNOCENCIE  
ESTIMÉE, EN  
L'ADMINIS-  
TRATION DES  
AFFAIRES.

par lesquels ceux de ceste Maison renonçoient au droict & prétentions du Duché de Bretagne, extorquez par force & violence, par des gens qui ressembloient aux larrons, qui croient vous donner la vie quand ils ne vous l'ostent pas. L'on se trompe de croire que les prétentions que les Princes ont sur quelques Estats, meurent dans les familles; elles'y reposent seulement. Ainsi les serpens se laissent manier avec assurance, quand ils transissent de froid; ce n'est pas qu'ils n'ayent du venin, mais il est assoupy. N'allons donc point irritant l'ambitiō & le courage des Grands, puis qu'il faut tousiours octroyer en vn Estat la moindre puissance à celuy qui a le plus de naissance: à plus forte raison à celuy qui croir y auoit quelques pretétions. L'Empereur Othon cognoissant par experience ce penchant, & combien le desir de regner fondé sur le courage des Princes, & le moindre pretexte sollicite les cœurs genereux, estant proche de sa fin dist à Cœceius Nerna: Mon neveu, souuenez-vous que vous auez eu vn Oncle Empereur, & ne vous en souuenez-pas trop aussi. Sur ce cōseil Charles Quint en fonda l'vn des douze, qu'il laissa au Roy Philippe son fils: où il luy recōmandoit de ne donner point aux Grads de son Royaume, qui auroient quelques pretentions, les gouuernemens de consequence, ny la conduite des armées, mais bien les charges les plus eminentes proches de la personne, parce qu'il en receuroit de l'honneur, se deliureroit de la crainte d'vne rebellion, & sous ombre d'honneur les tiendroient insensiblement en arrest. Par ces maximes les Rois conseruent leurs seruiteurs. Car ils leur ostent le moyen de remuer, & de se perdre. En matiere d'Estat il faut tout craindre, d'autant que ce qui est vne fois arriué, peut encores arriuer; Et ce qui n'a point encore esté, peut estre. Vostre Majesté ne fera pas les fautes qu'ont fait vos Predecesseurs, & se sert de ces maximes au gouuernement de Bretagne, ayant honoré vne personne qui est trop attachée à vostre fortune, pour vous donner de l'ombrage, comme les autres Gouuerneurs ont fait, puis qu'il est mal avec la Reyne-Mere & Monsieur, pour n'auoir voulu tenir l'honneur & le bien que de V.M. Outre que sa charge de Surintendant des Mers a vn grand rapport, & doit estre inseparable de ce Gouuernement. C'est la raison pourquoy les Estats ont demandé le Cardinal pour Gouuerneur: car toute la Prouince consiste en ports & en havres, ausquels le Gouuerneur ayant tousiours pretendu cōmander à ce qui touche la marine, & l'Admiral de France au contraire, ce different n'a pas seulement entretenu la Bretagne, mais la Cour en trouble; & le commerce cessant au País au fujer de ceste diuision, qui en est l'ame, ils ont esté fort aduisez de supplier V.M. d'vnir ces deux charges en vne mesme personne, pour conseruer le repos public: C'est ce qui iustifie à tout le monde que ce n'a

pas esté par induction, mais l'intérêt propre du païs qui l'a fait desirer. Aussi le profit qui prouviendra de la charge de Surintendant des Mers est si nécessaire à l'État, que le feu Roy lors de la negotiation de la Trefue en Flandres, ne pressoit le President Janin d'aucune chose plus ardemment, que d'attirer en son Royaume la compagnie du negoce & commerce des Indes. Tous les Rois vos Predecesseurs & leurs Ministres ont ignoré ce secret, ou s'ils l'ont sçeu, ils n'ont pas trouué l'inuention de le mettre en œuvre, comme vous auez fait, ce qui rendra vn iour vostre Majesté aussi puissante en mer, qu'elle est maintenant en la terre.

Monsieur se plaint de la prison du Colonel, de la mort de Chalais, & de Bouteuille : mais à qui s'en doit-il prendre qu'au Cogneux, qui expresslyment auoit intencion de les perdre ? Car il s'est vanté plusieurs fois (en presence de plusieurs personnes de qualité, qui luy maintiendront) qu'il n'auoit tenu qu'en luy qu'il n'eust sauué la vie à Chalais, si Monsieur de Belle-Garde, qui estoit son parent, (alors son ennemy iuré) n'en eust poursuiuy l'abolition. Il ne peut non plus desauouer qu'il ne soit vne des causes essentielles de la mort du Marechal d'Ornano. Madame la Duchesse de Guise iustificiera mon dire, laquelle estant portée d'une mesme volonté que la Reyne Mere au mariage de Monsieur & de Madamoiselle sa fille, supplia avec passion la Reyne Mere, afin qu'elle obtint de V. M. la liberté du Marechal, jugeant, ceste prudente & sage Princesse, qu'un mariage desiré de tout le monde, si fauorable à l'État, & si auantageux à sa Maison, ne deuoit point estre meslé de fiel, de douleurs, & de larmes. La Reyne Mere luy promit d'en parler, l'assura que V. M. en sa consideration le mettroit en liberté. Le Cogneux ayant eu aduis de ceste louable & sainte resolution, au lieu d'y contribuer du sien, comme les faueurs qu'il auoit receuës du Marechal, & peu de tēps en çà de sa femme, l'y obligeoient, qui mal conseillée, & pour son malheur, auoit écrit vn billet à Monsieur, par lequel elle le supplioit, avec instance, de se servir de luy. Le Cogneux n'estant point touché de ce bien signalé, qui fut cause de sa fortune, n'estant auparauant en aucune cōsideration auprès de Monsieur, redoubla ses visites & ses poursuites auprès de Madame de Guise, à fin de la diuertir, & luy representa avec chaleur, ce qui luy faisoit croire qu'il procedoit fidellement, que la liberté qu'elle procuroit du Marechal estoit vn moyen assuré pour empescher le mariage de sa fille : d'autant qu'il auoit tousiours reconnu en ses discours vne grande auersion à la maison de Guise, de l'inclination, de l'amour, & autres interets, au mariage que l'on luy proposoit de la fille de Monsieur le Prince, qu'estât son seruiteur, il l'en aduertissoit ; que si elle se vouloit

M. DC. XXXI.  
L'INNOCENCE  
JUSTICE, EN  
L'ADMINIS-  
TRATION DES  
AFFAIRES.

desister de ceste poursuite, il disposeroit son Maistre, & le feroit consentir à l'accôplissement de ce mariage. Ainsi qu'il auoit promis à Madame de Guise, il fut fait, & le pauvre Marechal demeura prisonnier. Il en fit encore joier vne autre en mesme temps, qui luy donna au moyen de Puylaurent, l'entiere possession du pouuoir où il est, pour ce qu'ayant recognu que l'affection de Monsieur estoit my-partie entre vn autre & Puylaurent, & que la fortune deliberoit de quel costé elle se tourneroit: il iugea Puylaurent plus opportun, plus paré, & plus susceptible de ses fourberies, que l'autre, qui estoit plus vif & plus brusque: ce qui le fit ranger de son costé, & trauailla tellement, que celuy-là fut chassé, & Puylaurent demeura fauory de nom, & luy en effet. Voila le sujet principal de l'intrinsèque liaison de Puylaurent & du Cogneux, & en suite de la ruine & miserable estat, où par ses pernicleux conseils il a reduit son Maistre, l'ayant mis en la posture de son Apophthegme ordinaire, disant, Qu'un fils de France est tousiours assez regardé & considerable, quand il peut faire pitié; c'est là où il l'a desiré: aussi l'on dit que le Lyon n'est iamais mieux que quand la fiéure le trauaille.

SIRE, Il y a des enchantemens qui ne se peuuent oster de ceux qui en sont charmez, qu'en les rechargeant à d'autres. Et nous voyons que ceux qui sont attaints de crimes particuliers, croyent qu'en les reprochant aux plus gens de bien, ils en sont estimez tres-innocents. Aussi le Cogneux, qui par tout est réputé pour vn empoisonneur ordinaire, objecte aux personnes les plus saintes & integres, qu'ils ont fait doner le boucon au Cardinal de Berule, au Marechal d'Ornano, grand Prieur, & à Fancan, bien qu'aucun ne doute qu'ils ne soient tous decedez de leur mort naturelle. Que si l'on eust auancé la vie du Cardinal de Berule, les Peres de l'Oratoire ne se fussent pas teusils n'é ont pas seulement eu le soupçon, sçachât tous qu'il est mort de repletion. Le Marechal d'Ornano le matin mesme dôt il mourut, son Medecin vint trouuer ses freres, i'estois en leur compagnie, où il nous fit le rapport de sa maladie, & de sa fin, sans nous parler de la moindre apparence de poison; mais bien qu'il estoit mort, côme i'ay cy-dessus dit, d'une supptessio d'vrine. Monsieur de Vendosme est iuge & témoin si son frere a esté violenté: l'on l'a tasté assez sur ce sujet, & s'en est moqué. Le grand Prieur a tousiours esté tres-mal sain, & fort incommodé de la pierre. Brayer Medecin de Monsieur le Comte, & Riolo Medecin ordinaire du grand Prieur, qui l'ont traité, sont tous témoins du gêre de son mal. Fancan est mort de déplaisir, touché, côme l'on croit, d'un remords de conscience, de ce qu'estant Prestre, il auoit eu de trop estroites communications avec ceux de la Religion preten- duë, dont il auoit beu à longs traits le venin de leurs fausses maximes;

ce qui l'auoit rendu ennemy iuré du S. Siege. L'on croit que le Cardinal Spada Nonce du Pape, se plaignit, & demanda Iustice à V. M. de la part de son Maistre, au sujet de quelques écrits scandaleux que ledit Fancan auoit publiez contre l'honneur de sa Sainteté: c'est ce qui donna lieu à sa prison, outre les diuerses menées qu'il auoit faites, tant avec les Estrangers ennemis de l'Estat, qu'avec les factieux du Royaume, & les insupportables & scandaleuses médifances de vostre Personne, & de ce qui vous touche de plus près. Si le Cogneux se pouuoit aussi bien purger de l'empoisonnement de sa troisième femme & de sa fille (desquels crimes la mere & les parens de la défunte en poursuiuent la Iustice) & du soupçon de la seconde, comme font vos Ministres de toutes faulses accusations, il n'auroit pas l'ame si bourrelée qu'il a: car presque toutes les nuits il est furieusement tourmenté d'ombres, de spectres, & de fantômes, qui le presserent fort viuement en Lorraine, & le contraignirent d'auoier en bonne compagnie, contre son sentiment ordinaire, estant impie iusques au huitième degré, qu'il commençoit à recognoistre par ces visites de nuit qu'il y auoit vn Dieu. Aussi les méchans sont tourmentez iusques aux songes, par la synderese & representation de leurs crimes: témoin cét Empereur Romain, qui toutes les nuits lisoit dans vn livre en dormant, les méchancetez qu'il auoit commises. I'ay veu la Lettre qui fut enuoyée à Paris, par vn Gentilhomme qui estoit present lors qu'il tint ce langage.

SIRE, les choses longues, quoy que bonnes, sont tousiours ennuyeuses: ce qui me fera finir, sans m'arrester dauantage aux autres bagatelles contenues en tous leurs écrits, qui ont esté si souuent rebatuës, & ausquelles l'on a répôdu tant de fois; Et finiray ce discours par la respôse tres-celebre que fit l'Empereur Theodose sur quelques médifances, qui auoient esté publiées contre la Majesté Imperiale. Quand quelqu'un, disoit-il, a médit de l'Empereur, si c'a esté par legereté, il le faut mépriser; si par folie & ignorance, il en faut auoir pitié; si par malice & par iniure, il luy faut pardonner. V. M. fera le semblable: car les vns l'ont offensée par ignorance & legereté: à ceux-là il faut vn simple pardon, puis que la credulité est plustost erreur que coulpe, qui doit estre neantmoins tres-éloignée du Prince: mais pour le regard du Cogneux, qui a peché d'une pure malice, par folie, & par legereté, il luy faudra vn Iubilé particulier, pour expier ses crimes atroces, qu'il obtiendra facilement de sa Sainteté, lors qu'à vostre recommandation il ira à Rome querir le Chapeau de Cardinal, que vous luy auez promis, en recompense des seruices signalez qu'il a rendus à V. M. & des bons conseils qu'il a donnez à son Maistre.

M. DC. XXXL.  
L'INNOCENCE  
IVSTIFIÉE, EN  
L'ADMINIS-  
TRATION DES  
AFFAIRES.



quoy par le cōseil salutaire & le soin incomparable de son principal Ministre, il avoit depuis quelques années si puissamment & si heureusement travaillé, qu'après avoir restitué son authorité au dedans par la punition de ses Rebelles, & sa reputation au dehors par la protection de ses Alliez, il n'avoit plus besoin d'autre chose pour nous faire du bien, que d'un peu de patience, & de nostre disposition à le recevoir. Et desia sa Majesté touchant presque du doigt le but qu'elle s'estoit proposée, se preparoit à nous faire goûter les premiers fruits de ses labeurs; quand, lors que nous y pensions le moins, voila que tout à coup on vit élever autour du Louvre cet espais nuage, qui s'estant estendu depuis iusqu'en Lorraine d'une part, & iusqu'en la Flandre de l'autre, trouble maintenant toute la France de l'apprehension des mesmes desordres, dont nous pensions estre sortis. A peine avoit-il encore bien paru, que la diversité des interets ayant, cōme c'est la coutume, partagé les esprits, altera tout aussi tost cette union, sur laquelle avoit esté ietté le fondement de ce grand ouvrage, que le Roy s'en alloit produire pour le bon-heur de son Estat. Malheur estrange ! Que nous n'ayōs point de plus grāds ennemis que nous-mesmes ! Nous nous opposons à nostre propre bien, quand il se presente, & nous rédons volontairement complices des maux dōt nous nous plaignons. Que dira la posterité quelque iour de ces François dēnaturez, qui pour aduācer leurs iniustes ambitions, reculent les bonnes destinées de leur Patrie ! Elle les detestera sans doute, comme des pestes de leur temps, & chargeant leurs cēdres de funestes imptecations, dévouēra leur damnable memoire à la haine de tous les siècles à venir. Je ne nomme & n'offense encore icy personne : cōme ce n'a iamais esté mon humeur, ce n'est pas non plus maintenāt mon intention : Que si d'aventure quelqu'un venoit à se figurer, que ceque ie viens de dire touchast en façon du monde les deux premieres testes de ce Party, qui se forme sut la frontiēte dans leur éloignement; qu'il perde cette opinion : ie proteste dès l'entrēe devant celui qui lit dans le cœur de l'hōme, que c'est à quoy ie pense le moins. Quand l'ēminence de leurs merites ne me seroit pas en la veneration, où ie l'ay tousiours eue; la dignitē de leurs rangs me retiendroīt dās le respect qui leur est deu. Je reuere trop religieusement la Majestē du Prince, pour m'ēpāde en paroles si licētieuses contre ceux qui le touchent de si près. Il faut ou parler avec hōneur des personnes de cette cōsideration, ou s'en taire. Quoy qu'ils fassent, ou qu'ils dient, la censure de leurs deportemēs n'est pas de nostre iurisdiction. Ils sōt trop élevez au dessus de nous, pour en pouvoir biē iuger. Nostre modestie nous oblige à supposer qu'ils sōnt parfaits, pource que leur cōdition les oblige à l'estre. Que si par fois il nous semble voir certaines taches en leurs actions ; nous les devons regarder, comme celles qui paroissent aux corps de quelques Planētes, avec vne admiration profonde de ce que nostre raison, aussi foible

M. DC. XXXI.  
ADVERTIS-  
SEMENT AVEZ  
PROVINCES, &c.

que nostre veüe ne cõprend pas. Ioinct qu'estans enuironnez d'ordinaire d'un grand nombre de flatteurs, qui tâchent plus à leur plaire pour s'auancer, qu'à les seruir pour leur plaire; on ne peut sans iniustice leur imputer guerres autre blasme des fautes que leur font faire ces gens-là, que de s'estre laissè tomber dās des pieges, qu'il est quelques fois impossible, & toujours mal-aisè d'ëuiter. C'est l'humeur commune des Grands, que la nature on la fortune a raualez quelques degrez au dessus de celuy qui tient le premier dās l'Estat. Comme ils estiment indigne de leur courage tout autre soin que celuy que la Souueraineté d'errempe dās la douceur du pouuoir absolu: Ils dèdaignent de ployer leur esprit à des pensées moindres que leurs ambitions; & se plongeās dans toutes les voluptez où leur inclination les porte, abandonnent le gouvernement de leurs affaires, cõme vn bien vacār au premier venu. Qui pour éleuer la fortune sous leur autorité, leur inspire par fois si doucemēt par l'oreille dans l'ame les mouuemēs propres à l'auancement de ses ambitieux desseins, que sans le don extraordinaire de ce rayon celeste de prudēce, dont la grace diuine éclaire particulieremēt les Roys; c'est miracle, s'ils resistent longuement aux agreables tentations de cēt ennemy domestique. Il n'est rien de si faux qu'il ne leur persuade, rien de si deraisonnable qu'il ne leur conseille, rien de si mal-aisè qu'il ne leur fasse entreprēdre, rien de si penible qu'il ne leur fasse supporter. De là viēt leur mal, & ce que i'y voy de pis, le nostre. Que l'on y prenne garde de prés. La pluspart des souleuemens & des malheurs qui ruinent les Estars qu'ils diuisēt, n'ont presque poinr d'autre source que celle là. Comme ces grands orages, qui font les degasts sur la terre, & les naufrages sur l'eau, se formēt par fois des vapeurs relantes de quelque marécage, artirées par la chaleur du Soleil; ces grands remuēmens qui troublent les Peuples, & desolent les Royaumes, procedēt quasi tousiours des passions secretes de quelque broüillon, couuertes du nom de son Maistre. Dequoy le nouveau mouuement qui commence à nous agirer depuis quelque mois, nous est, sans en chercher ailleurs, vn exemple si clair, qu'il ne faut qu'ouuoir à demy les yeux, pour y recognoistre pleinement la verité de ce que ie dis. Il n'est pas besoin d'en parler dauantage pour certe heure. Ceux, à qui ce qui se passe à la Cour est vn peu moins incogneu que ce qui se fait à la Chine, ne demanderont pas de rruchement. Ils porteront rout aussi tost leur pensée sur les autheurs du mal. On sçair leurs noms & leurs interets, on voir leurs artifices & leurs desseins. Mais pource que les autres, à qui l'éloignement des Prouinces, où leur naissance & leur condition les ont confinez, oste le moyen de puiser la verité vers la source, peuuent dans la diuersité des bruits qu'on a desia semez là dessus, auoir esté surpris par les rapports artificieux de certaines gens, qui donnent à tout ce qu'ils disent les couleurs de tout ce qu'ils desirent;

J'ay creü, que pour dissiper les nuages dõt on leur a peut-estre cy-de-  
uât obscurcy la cognoissance de cette affaire, il seroit à propos que ie  
leur fisse recognoistre le plus briuement qu'il me seroit possible, la  
vraye cause de cette malheureuse diuision, qui s'en va troubler le  
Royaume. Ie sçay que voulant iustifier, comme ie fais, la cõduite de  
l'Estat, avec l'innocence de Celuy, sur la cõfiance paticuliere duquel  
le Roy se charge quelquesfois d'une partie de ce grand fardeau,  
qu'il est impossible qu'un homme seul puisse tousiours supporter; ie  
n'entreprends pas un petit ouurage. Ie cognoy l'humeur maligne du  
siecle, & preuoy dès icy combien il me sera difficile de pouuoir adou-  
cir par le discours la trempe de ces esprits aigres, à qui rien ne plaist,  
que ce qu'ils trouueroient mauuais, si quelqu'un de ceux qui leur dé-  
plaisent le trouuoit bon. En un temps, comme le nostre, où la médi-  
sance a tantost passé de coustume en vertu; ce n'est pas parmy tel-  
les gens gueres moindre crime de louer un homme qu'ils n'ayment  
pas, que d'en tuët un qu'ils ne haïssēt point. Les Pasquils sont receuz  
avec applaudissement, les Panegyriques avecque dégoust. Pour  
froids, pour impertinents, & pour infames que soient ceux-là; on  
ne se peut saouler de les voir, de les lire, & de les admirer; autant de  
calomnies, autant de perles de compte: pour beaux, pour parfaicts,  
& pour rares que soient ceux-cy; toute la grace qu'on leur peut  
faire, c'est de passer la veüe dessus en bâillant, & puis les ietter sur le  
tapis, au lieu de les mettre au feu; ce n'est tout que fausse monnoye.  
Tant il est vray que depuis que nous auons perdu l'usage de bien  
dire, nous auons aussi perdu le plaisir d'ouïr dire du bien de ceux qui  
le font. I'espere neantmoins, que pour si chagrins & si violents que  
soient quelques-uns, pourueu qu'ils n'ayent point prostitué tout  
leur iugement aux interests d'autrui, & qu'ils puissent impetrer de  
la chaleur des passions dont ils sont preuenus, la patience de lire icy  
sans preiugé les raisons que ie leur y presenteray, quand ie leur au-  
ray fait entendre comme les choses se sont passées; ils perdront avec-  
que la mauuaise impression qu'on leur auoit donnée du gouver-  
nement public, la mauuaise resolution qu'ils auoient prise de suiure  
la faction de ceux, qui n'en veulent pas tant un meilleur, qu'un au-  
tre. Ie prendray le fait un peu haut, pour mieux éclaircir la verité.

Celuy que nos Bannis volontaires prennent auourd'huy pour le  
pretexte de leur éloignement, est sans contredit, au iugement de ses  
ennemis mesmes, le plus grand hõme d'Estat que la France ayt iamais  
porté. Quiconque ne sçaura que ce qu'il ignore en cette matiere,  
ne passera de sa vie parmy ceux qui s'y cognoissent, que pour un qui  
ne leur ressemble pas. Une partie de l'Europe l'enuie, l'autre le craint;

M. DC. XXXI  
ADVERTIS-  
SEMENT AUX  
PROVINCES, &c

il n'en est point qui ne l'admire. Et certes en quelque endroit du monde, & dans quelque siecle qu'il fust né, la recommandation de tant de qualitez excellentes, qui se rencontrent en luy dans vn degré de perfection, qui n'est pas moins sans exemple que sans défaut, eust infalliblement obligé la fortune à faire en dépit de l'en- uie, quelque chose d'extraordinaire pour luy. A quoy s'étoit-il bon de les représenter icy par le menu? Tout ce que l'en sçauroy dire, se trouueroit au dessous de ce qu'on en sçait. Sans parler du teste; sa probité reluit en ses deportemens, son erudition en ses écrits, son eloquence en ce qu'il veut persuader, son industrie en ce qu'il entreprend de faire. La grande repuration qu'il acquit dès sa premiere ieunesse, premierement sur les bancs de la Sorbonne, & puis dans les chaires de l'Eglise, où pour Paris l'admira, sur l'ouuerture par où la bonne fortune de la France le fit entrer à la Cour. Il n'y fut pas veu, qu'il y fut cogneu tout aussi tost; il n'y fut pas cogneu, qu'il y fut incontinent employé. Sa premiere entrée dans les affaires fut sous vne mauuaise constellation. Ce Royaume estoit lors embrasé d'un grand feu, qui ne se pouuoit desia plus esteindre que par l'accablement de celuy qui l'auoit allumé. En ce déreglement vniuersel de routes choses, dont il estoit plus aisé de recognoistre le principe, que d'arrestes le cours, tout le mieux qu'il pût faire d'abord, fut d'empescher qu'on ne fust encore pis. Quelque temps apres, ayant voulu ramener doucement par degrez les choses au poinct où la raison vouloir qu'elles fussent, il y trouua tant de resistance, que de peur de se tendre coupable de ce qu'il condamnoir, il demanda plusieurs fois son congé. Le besoin qu'on auoit d'une teste comme la sienne, luy fit refuser absolument ce qu'on eut accordé facilement à quelque autre, dont il eust esté plus aisé de se passer. Il luy fut donc force de demeurer dans le vaisseau, où son malheur l'auoit embarqué. S'il n'y fir pas non plus que deuant tout ce qu'il eust bien voulu pour le bien cômun de tous; pour le moins y fut-il vrile en cela, que se laissant aller avecque prudence par fois où l'on l'entrainoit avecque force, il rompoit par apres avecque vne dexterité merueilleuse sur quelque autre occurrence, dans l'esprit turbulent de l'homme de ce temps-là, la pluspart de ces violentes resolutions, où sa temerité précipitée le portoit souuent au preiudice notable du repos public. Celle qu'il prit à Quillebeuf, de faire entrer les Espagnols, suiuant la dépesche qu'il luy fit exprés sur ce sujet, fut vne des plus dangereuses, pour les raisons que chacun se peut figurer. Il destourna prudemment le coup. Sa réponse, qui fut trouuée entre les papiers du defunct, & leuë depuis

durant le procès de sa femme, fit louer la moderation & la generosité de celuy qui l'auoit faite, non seulement par ceux qui l'affectionnoient, mais par ceux mesmes, à qui la haine secrette qu'ils portoient à la Reyne Mere faisoit chercher les moyens de le perdre, pource qu'il l'auoit seruie dans la charge qu'il auoit auprès du Roy. Ce fut là son apprentissage; la reconciliation, qui quelque temps apres suiuit la déroute du Pont de Cé, fut son chef-d'œuvre: qu'on peut appeller le fondement de la fortune de l'entremetteur, & le ciment de la Paix du Royaume. Le voila Cardinal tour aussitost, & quelques années apres Chef du Conseil. Il n'eut pas bien à peine pris possession de cette place, où le choix iudicieux de sa Majesté scellé de l'applaudissement vniuersel de toute la France venoit de l'appeller; qu'il donna visiblement à cognoistre, que les Roys n'ont point d'instrumens plus vtils au bonheur de leurs Royaumes, que ces grands Ministres, dont le Ciel fait present à ceux qu'il destine à quelques extraordinaires merueilles. Le Roy fit incontinent avecque l'ayde de certui-cy prendre toute vne autre face à son Estat. L'autorité fut rendue aux loix, & la reputation aux armes. Les bons commencerent à esperer, les méchans à craindre, & tous ensemble à sentir qu'ils estoient entrez dans vn autre Regne, sans auoir changé de Roy. Nous auions veu le temps, où tout le remede qu'on appliquoit aux playes que receuoit cette Couronne, estoit l'artifice de feindre qu'on ne s'en émouuoit point: la dissimulation des entreprises que l'on faisoit de tous costez contre nous, estoit la prudence raffinée de cette saison-là: & pensoit-on auoir beaucoup gagné, quand on pouuoit obrenir de ceux qui nous pressoient vn peu trop, que sous le nom d'accommodement ils nous laissent le moyen d'attendre encore quelque temps à nous perdre. Que l'on prit bien vn train different! Toutes ces molles & lâches procedures, qui sentoient plus la decadence d'une vieille Monarchie de douze cens ans, que la vigueur d'un ieune Monarque de vingt & quatre, furent bien tost apres conuerties en resolutions malles & courageuses, dignes vrayement de la reputation & de la gloire ancienne de la plus braue & plus genereuse nation de l'Vniuers. On accoustuma ceux qui nous méprisoient auparavant, à nous craindre, & les moins capables de raison apprirent à leurs dépens par force, que nous sommes aussi dangereux ennemis que bons voisins. C'estoit plus qu'on n'auoit pas encore fait, mais ce n'estoit pas encore tout ce qu'on auoit à faire. Il falloit aller loin au deuant des maux qui ne maqueroient iamais à reuenir, tant qu'on les attendroit, & qu'on se contenteroit de les repousser. Ce fut à

elle tenoit du miracle. La reddition de la Rochelle fut la clef de tout cela. Aussi de quelles acclamations & de quels applaudissemens ne fut suivie l'heureuse nouvelle que l'on en receut? Les feux que la joye publique alluma de toutes parts à l'envy, firent voir clairement à toute l'Europe, combien estoit agreable à toute la France la cause qui les faisoit allumer. Le Peuple ne trouvoit point assez de recompenses pour le Roy dans le monde: il alloit chercher des benedictions dans le Ciel. Ce n'estoient que triumphes & que trophées; ce n'estoient que palmes & que lauriers. Et pour le Cardinal, se peut-on imaginer quelque chose au dessus des loüanges qu'on luy donnoit par tout en suite de celles de sa Majesté? Vn chacun le regardoit avec vne certaine admiration meslée de resjouissance, comme vn homme enuoyé tout exprès d'en haut à LOUIS XIII. pour l'ayder à faire quelque chose de plus grand que tout ce que les douze autres ont iamais fait. Qui se fust en ce temps-là donné la licence de predire ce que nous luy auons veu arriuer depuis, auroit asseurement plustost passé pour mauuais François, que pour bon deuin. Et pourtant, soit qu'il se trouue quelque chose entre les Cieux & nous, qui se plaise à faire de nostre prosperité mesme la matiere de nostre affliction; soit que la legereté particuliere de nostre Nation ayt cela de propre, qu'elle ne peut longuement supporter ny le bien, ny le mal; quoy qu'il en soit, il est certain que ce qui luy fut lors sujet de gloire, deuint quelque temps apres le motif de tout ce qu'on a fait depuis contre luy. Et voicy par quels degrez C'est l'opinion commune de la pluspart des Grands, que l'accroissement de la puissance souveraine est l'affoiblissement de la leur. Ce n'est pas seulement en France qu'ils le croient, c'est par tout. On voit dans l'Histoire d'Espagne combien ceux de ce pays-là regarderent de trauers la promotion de leur Charles Quint à l'Empire, & l'vniõ du Portugal avecque la Castille, sous Philippe son fils. C'est qu'ils sçauoient que celle-là donnoit à leur Maistre de quoy se passer d'eux, & que celle-cy leur fermoit vne retraite, qui leur auoit esté tousiours ouuerte auparauant. La ruine d'vne place qui seruoit en France comme de bride à nos Roys, de rade aux mécontents, & de ressource aux Rebelles, donna la mesme ialousie à ceux des nostres, qui ne virent pas volontiers ce qui les rendant moins necessaires au Roy, les rendoit aussi moins considerables au Peuple. On ouït plusieurs fois pendant le siege ce mot d'vn d'entre eux, en qui la bonne grace qu'il a naturellement en toutes choses, fit prendre pour galanterie, ce qu'on eust pris pour insolence en vn autre. Vous verrez que nous serons si fous, que

M. DC. XXXI.  
ADVERTISSE-  
MENT AUX  
PROVINCES, &c.

nous prendrons la Rochelle. Ce que celuy-là disoit en riant, les autres le pensoient tout de bon. Er ne sçait on pas qu'un de condition encore plus éminente écriuit sur le premier bruit de la prise, en termes que la pudeur & la modestie me defendent d'exprimer, qu'ils estoient tous perdus? Le Roy, qui par le rapport de quelques-vns de ce vieux temps, auoit appris que rien n'auoit tant empesché de l'emporter l'autre fois, que le grand nombre de ceux qui ne desiroient pas qu'on la prist iamais, afin qu'on l'assiégeast souuent; comme le reconnut sur les lieux mesmes le Marechal de Monluc, suiuant ce qu'il en témoigne en ses écrits; & qui craignoit d'ailleurs, que cette mauuaise intelligence, que la jalousie engendre presque tousiours entre plusieurs qui commandent, ne ruinaist son entreprise; se resolut de ne faire part des grandes charges de ses armées qu'à fort peu de gens, dont il püst prendre la confiance que la chose meritoit. Et cette prudence ne fut peut-estre pas la plus mauuaise piece de sa batterie. Il ne faut pas neantmoins demander si cela fit murmurer ceux qui se virent leuez par ce moyen du profit qu'en pareilles occasions ils auoient accoustumé de faire dans l'ancienne licence du temps. On s'en prend, selon la coustume, à celuy qu'on presumoit auoir esté l'auteur de ce conseil. Comme la gloire suit la vertu, & l'enuie la gloire; l'enuie aboutit presque tousiours en haine, & la haine en vengeance. Quand on veut du mal à quelqu'un, on ne tâche qu'à luy en faire, si l'on peut. Tout cela pourtant n'estoit encore rien; les plus haut montez d'entre eux tous, se trouuoient trop au dessous de luy, pour luy porter iusqu'aux yeux la moindre demonstration du monde de ce qu'ils auoient sur le cœur. Ils attendoient, sans faire semblant de rien, quelque reuolution du temps, qui leur mist en main l'occasion de luy en pouuoir plustost faire sentir l'effet, que paroistre le desir. Il ne la leur fallut pas trop attendre. L'Espagnol, pendant que nous assiegiions la Rochelle, entreprit sur le Montferrat, ce qu'il auoit auparauant entrepris sur la Valteline, pendant que nous assiegiions Montauban. Toutes sortes de considerations les plus puissantes obligeoient le Roy à porter ses armes au secours d'un Prince, qu'il ne pouuoit abandonner, sans perdre au dehors avec honte toute la reputation qu'il venoit d'acquérir avec peine au dedans. L'affaire fut mise sur le tapis du conseil secret; on en delibera; les aduis furent differens. Le Cardinal, qui ne détache iamais son sentiment du service de son Maistre, dont il fait, apres l'honneur de Dieu, le niueau de son deuoir, recognoissant sa Majesté portée à suiure ce que la lumiere naturelle de son iugement, la generosité coustumiere de son courage, & la gloire immortelle de son

son nom luy conseilloyent, seconda, selon sa coustume, sa loüable intention, avecque le Marechal de Schomberg. Er qu'eust-on dit, ie vous prie, s'il eust fait autrement ? Ne l'eust-on point iustement accusé quelque iour, d'auoir laissé faire de la prise de ceste place vne marche assurée à l'entiere vsurpation de toute l'Italie ? Ceux mesmes qui le blasmerent maintenant d'auoir empesché qu'on ne l'air fait, eussent esté dans six mois les premiers qui l'eussent blasmé de n'auoir pas empesché qu'on ne le fist. Il est de certains hommes, comme de certains poissons, qui vont tousiours contre le fil de l'eau ; ils n'approuuent iamais rien que le contraire de ce que la plus grande part trouue bon. Quel tort eut donc le Cardinal en cela ? Le m'en vay le dire. La Reyne-Mere auoit esté du commencement de la mesme opinion : Mais à peine fut party le Roy pour aller à Suze, qu'aussi tost le Cardinal de Berulle, & le Gardé des Seaux de Marillac, que leur inclination, ou quelque autre considération secrette auoit liez de longue main à mesmes desseins par mesmes interets ; ioignirent tous leurs efforts pour tourner son affection du costé d'Espagne ; où l'un & l'autre ont esté soupçonnez autrefois de pancher. Ils luy remirent deuant les yeux tous les vieux exemples des funestes succez de nos querelles d'Italie ; sans vouloir considerer, combien est beaucoup plus fauorable la necessité d'une protection, telle que celle où l'on s'estoit engagé par son aduis mesme, que la iustice d'une entreprise quelle qu'elle soit : & que les Princes d'entre les nostres, à qui le desir legitime de la gloire a fait autrefois passer les monts pour en acquerir, n'estoient pas des LOUIS XIII. ny leurs Ministres des Cardinaux de Richelieu. Ils luy presenterent apres cela, que ceste affaire ne touchant en façon du monde le Roy, bien que l'on sçache tout le contraire ; l'interest de deux de ses gendres, qui s'en mesloient, luy deuoit estre plus cher que celui d'un Prince, qui l'ayant autrefois trauctée dans la Regence, ne meritoit pas qu'on l'assistast lors en son besoin. Ce discours animé de la vehemence de deux hommes, à qui la pieté, dont ils faisoient profession, donnoit beaucoup de creance auprés d'elle, luy passant iusqu'au cœur ; y renouella ce vieux vlcere, que le rapport douteux de l'Exempt, qui se fit mourir luy-mesme en prison, y auoit formé de long-temps, & luy fit changer d'aduis. Sur ce changement elle se laissa tout aussi-tost aller à ce qu'ils estimerent estre plus à propos, pour rallentir par son entremise dans l'esprit du Roy, le dessein qu'elle mesme y auoit fauorisé de son premier conseil ; ne preuoyant peut-estre pas encore la perilleuse consequence de la faute qu'on luy faisoit faire. Mais la Majesté voulant éloigner de sa repuration la tache qui luy fust demeurée sur le front à



M. DC. XXXI.

ADVERTIS-  
SEMENT AUX  
PROVINCES,  
&c.Hist. de Bellefo-  
rest.Recherches de  
Pasquier.

iamais, s'il se fust si legerement departy d'une entreprise, qu'il auoit si genereusement commencée; se tint si ferme sur sa premiere resolution, qu'il fut impossible de luy faire tomber de la main les armes qu'il auoit prises, que ceux contre qui la raison l'auoit obligé de les prendre, n'eussent fait raison à celuy qu'il protegeoit contre eux. Le regret qu'elle eut de n'auoir peu gagner sur le Roy ce qu'elle en auoit attendu; se tourna, à ce qu'on dit, en vn dépit secret contre celuy qui le seruoit avecque plus d'affection, & plus de fidelité qu'elle ne trouuoit bon, en vn dessein qui ne luy plaisoit plus. Voila, si l'on desire le sçauoir, le grand crime; voila le premier malheur du Cardinal. Voicy ce qui les accreut. Elle auoit proposé de donner vne des filles de Florence pour femme, & pour gouuernante tout ensemble à Monsieur. C'estoit comme en parloient lors ceux qui le possèdent encore aujourd'huy. Ce fut pourquoy n'apprehendans rien tant, si ce n'est que la Reyne-Mere se rendant par ce moyen maistresse de l'esprit de leur Maistre, leur ostast le pouuoir qu'ils commençoient à prendre sur luy, ils l'éloignerent tousiours le plus qu'ils peurent de ce mariage. Elle s'imagina que le Cardinal fauorisant la passion que ce Prince auoit pour la Princesse de Mantouë, ruinoit l'intention qu'elle auoit de le porter de l'autre costé. Il n'en fallut pas dauantage pour acheuer de le perdre. Les exemples du passé nous apprennent ce que peut ordinairement, sur l'esprit irrité d'une femme, & d'une femme de ceste marque, la violence de ces mouuemens irreguliers, qui iettent par fois la raison des plus sages hors de son accoustumée assiette. Anne de Bretagne, femme de LOUIS XII. banda tous ses efforts, pour faire declarer au Parlement de Thoulouze le Marechal de Gyé criminel de leze Majesté, sous vn autre pretexte, mais en effet pour l'auoir seulement empeschée de transporter ses meubles hors du Royaume, sur l'apprehension soudaine de la mort du Roy son mary, dont les Medecins auoient desespéré la guerison. Et Louïse de Sauoye, mere du Roy François I. n'eut iamais de patience, que par le conseil du Chancelier du Prat, elle ne se fust pleinement vengée de ce pauvre Prince, qui refusa de l'épouser. La France sçeut apres la bataille de Pauie, ce que ceste chaleur de foye luy cousta. Et peu s'en fallut aussi qu'elle ne trouuast de son costé la punition de sa faute dans l'indignation du Peuple; qui fit avec le Parlement tout ce qu'il peût à Paris, pour transferer au Duc de Vendosme la Regence qu'elle auoit; se faschant de voir plus long-temps entre les mains d'une femme ceste autorité, qu'elle auoit plus ardemment employée contre ses ennemis particuliers, que contre ceux de l'Estat. J'ay tousiours recogneu neantmoins en la Princesse dont ie parle à

présent, outre vne pieté singulière enuers celuy qui commande de pardonner à tout le monde, vne douceur & moderation d'esprit si grande, que i'estime veritablement, que si l'on n'eust point violenté son naturel, elle eust digeré sagement ce déplaisir, comme elle a fait quelques autres beaucoup plus sensibles, sans le porter iusqu'au point où l'on l'a fait passer depuis; Et quiconque sçaura bien l'humeur de sa Majesté, n'en iugera iamais autrement. Mais comme les mauvais esprits se meslent par fois dans certaines humeurs du corps, qu'ils trouuent plus susceptibles de leurs impressions; tous ceux, dont la ruïne de la Rochelle auoit, comme j'ay dit cy-deuant, excité la jalousie contre le Cardinal, rencontrant en l'auersion qu'elle auoit prise de luy depuis la guerre d'Italie, vne disposition à croire tout ce qu'ils luy en diroient, la fomentèrent si bien, qu'ils y firent naistre quelque volonté de s'en venger. A ceux-là se joignirent incontinent quelques autres, qui se promettans que pour entrer en sa place, ils n'auoient qu'à l'en faire sortir, ne laisserent rien en arriere, pour persuader à celle qu'ils croyoient la plus puissante en cela, qu'il falloit qu'elle trauaillast à l'en chasser. Et ne plus ne moins que lors qu'on a fait quelque leuée, ou quelque retenuë dans vne riuere, toutes les brossailles & toutes les immondices qui descendent s'arrestent autour en passant, & s'y lians ensemble, font vn corps qui grossit tous les iours; de mesme tous les mécontentemens & tous les murmures de ceux qui mesurans le bien public à leur auantage particulier, appellent desordre dans l'Estat tout ce qui ne va pas comme ils veulent dans leur maison, se ramasserent à l'entour de la Reyne-Mere, & s'attachans à son interest formerent le corps de ce Party qui s'éleue maintenant. Les Dames se firent de la partie. Elles réussissent ordinairement mieux que les hommes en telles matieres. Leur sexe leur donne entrée par tout. Il n'est point de porte de cabinet qui leur soit fermée; il n'est point de ruelle de liçt qui leur soit défendue. On attache à son oreille trois Printesses, & quelques autres, à qui sa faueur particuliere donnoit plus d'accez. Elles ne la laissent point; quand vne la quitte, l'autre la prend. Elles luy figurent l'ingratitude du Cardinal si grande, qu'elle n'auoit pas moins de sujet de s'en desier, que de s'en plaindre. Que debuant sa premiere fortune à sa Majesté, il luy debuoit pour le moins sa voix en tout ce qu'elle affectionnoit dans le Conseil. Que comme ç'auoit auparauant esté de sa bonté de le faire ce qu'il estoit, c'estoit maintenant de sa prudence de le défaire; puis qu'il s'oublioit iusques-là, que de l'oser en quelque sorte opposer à ses intentions. Somme que par tels & semblables artifices, paistris ingenieusement avecque mille faux

M. DC. XXXI.

ADVERTIS-  
SEMENT AUX  
PROVINCES,  
&c.

rapports, & tous ces menus bruits, dont le Cercle du Louure & le Cours de Vincennes sont deux pepinieres fertiles; elles luy berce-  
rent tellement l'esprit, qu'alterans la douceur naturelle de son hu-  
meur, elles la firent à la fin entierement resoudre à ruyner celuy, que  
la consideration des signalez seruices qu'elle en auoit receus, & que  
la France en reçoit encore tous les iours, l'obligeoit à maintenir. La  
maladie du Roy en suspendit pour vn temps le dessein, sa guer-  
ison le renouuella. Paris vid à la fin eclorre ce que Lyon auoit couué.  
Qu'est-il besoin de redire icy plus au long ce qui se passa là dessus? Il  
faut estre né depuis vn an au delà de la ligne pour ne le pas sçauoir. Le  
Ciel certainement monstra qu'il auoit soin de la France. Ce Saint,  
sur le tóbeau duquel nos premiers Roys auoient accoustumé d'aller  
prendre conseil en leurs plus importantes affaires, inspira ce iour-là  
que l'Eglise donne à la celebration de sa feste, ceste memorable reso-  
lutiõ dans l'esprit du nostre, qu'il a tousiours gardée depuis, de main-  
tenir constamment contre tous les artifices de ses enuieux, celuy qui  
l'a si genereusement seruy cõtre tous les efforts de ses ennemis. Cha-  
cun peut assez iuger de soy-mesme, qui furent en cela les plus trom-  
pez. Si ne s'arrestérēt-ils pas là. Quand ils virent que la nature n'auoit  
pû gagner autre chose en l'esprit du Roy sur la raison, que ce que  
l'interet du Souuerain a de comparable avecque le deuoir du fils; ils  
se resolurent d'auoir recours à la force, & d'essayer si la violence  
pourroit plus que la calomnie. Comme ce dessein estoit grand, il  
auoit aussi besoin d'un grand appuy. Ils iugerent que celuy de Mon-  
sieur leur estoit, non seulement le plus auantageux de tous, à cause  
de la dignité de sa personne; mais aussi le plus asséuré, pour la con-  
sideration de la Reyne sa Mere, dont ils se figurèrent qu'il ne refu-  
seroit pas d'embrasser en vne telle occasion les interests avec autant  
de courage que de soin. Le premier poinct estoit sans difficulté; le  
second n'en manquoit pas. Car bien que la mauuaise intelligence,  
où les auoit tenus quelque temps la resiltance formelle, qu'elle auoit  
presque seule apportée à ce mariage, si passionnément désiré par luy,  
eust esté depuis conuertie en vne rres-estroite liaison, par les artifi-  
ces de ceux qui les auoient vnīs entre eux, pour les diuiser en suite  
d'avecque le Roy & le Cardinal: le sage refus neantmoins qu'il auoit  
fait durant sa premiere tertraite en Lorraine, des offres trop ciuiles du  
feu Duc de Sauoye, auoit fait croire qu'il n'aimoit pas fort autre-  
ment de luy-mesme à broüiller; & qu'il estoit vn de ces Astres; qui  
peuent bien s'eloigner pour vn peu de la route du Soleil, mais non  
pas s'opposer iamais à sa lumiere. Ce fut l'opinion que tout le mon-  
de generalement prit lors de luy. Et pour mon particulier, qui me

fust venu dire à l'oreille, que dans peu de temps il se laisseroit encore persuader de reprendre le mesme chemin, sans l'adieu, ny le congé du Roy, m'eust plustost fait accroire que ie venois de la Zamble, où ie ne fus iamais. Je cognoissois dès long-temps l'inclination de ce Prince grandement éloignée de ces humeurs turbulentes, à qui la paix est vne gesne, & le repos vn supplice. La façon dont il a vescu iusqu'à ceste heure dans le monde, est vne tres-certaine preuue de la douceur avec laquelle il est né. Je sçauois fort particulièrement outre cela, comme il auoit esté nourry; & personne n'ignore combien ceste seconde nature a de puissance sur nous. Celuy qui donna la premiere teinture des mœurs à son enfance, auoit passé vingt & deux années toutes entieres en vn país, où les subjets, de quelque condition qu'ils soient, viennent porter leurs testes aux pieds du Souuerain, sur le premier commandement qui leur en est fait de sa part. Plusieurs peuuent auoir ouï ce qu'il en dit hautement vne fois en vn festin, où tous les plus grands du Royaume se trouuerent. Et ie sçay que parmy les Histoires dont il entretenoit par fois Monsieur, il mesloit tousiours à dessein quelques-vnes de ce Peuple-là, comme plus propres à luy planter dans l'esprit l'obeissance qu'il doit au Roy. Sur tout il luy faisoit remarquer la fin miserable de ceux qui troublent les Estats, sans excepter ceux mesmes qui tiennent auprès du Souuerain le mesme rang que luy. A quoy Monsieur ayant vn iour répondu, qu'il auoit veu sinistrement finir le Marechal d'Ancre, pour s'estre mal comporté, & prendre priformier le Prince de Condé son cousin; il luy repliqua, que l'exemple du Marechal d'Ancre ne le touchoit point, à cause de la grande inégalité de leurs naissances; mais qu'il pouuoit bien faire son profit de ce qui est arriué par le passé aux Princes du Sang qui s'estoient mal conduits; & que puis qu'il témoignoit de le vouloir faire, il luy vouloit apprendre vn moyen pour s'en garder, & se rendre heureux. Et c'estoit que quand il seroit en aage de porter les armes; le premier qui oseroit l'induire à désertir le Roy, & à prendre Party contre son seruice, sous quelque pretexte que ce fust, il deuoit à l'heure mesme le mener à sa Majesté, & luy dire mot à mot en sa presence, le discours qu'il luy auoit tenu. Qu'en vnsant ainsi, il obligeroit le Roy à l'aimer, & à ne se défier iamais de son affection & fidelité, & qu'il se deliureroit par ce moyen de l'artifice des méchans, & s'acquerroit ainsi l'affection & le seruice de tous les gens de bien, qui ne respiteroient iamais que sa prosperité & sa gloire. Monsieur luy promit qu'il le feroit, & que il n'auroit iamais autre enuie que de seruir fidèlement sa Majesté.

M. DC. XXXL

ADVERTISSEMENT AUX  
PROVINCES,  
&c.

Il le luy fit signer de sa main dans vn papier qui contenoit tout ce que ie viens d'écrire; comme il se peut voir encore dans le discours qu'il fit imprimer du procedé qu'il tint, lors qu'il remit entre les mains du Roy la personne de Monsieur. Cecy s'y trouuera mot à mot; ie n'y ay rien changé du tout. Le Comte du Lude que l'on mit en sa place, estoit, comme on sçait à la Cour, vn Seigneur fort modéré de luy-mesme, & qui ne vouloit que iouïr paisiblement, comme il fit tousiours, des legitimes douceurs de la vie. Il ne faut pas douter qu'il ne luy donnast le mesme ply. Le Colonel d'Ornano vint après.

— Ceux qui sçauoient la petite hystoire de sa maison, n'approuuoient pas beaucoup ce choix-là. La façon estrange dont son ayeul & son pere traicterent, celuy-là sa femme, & cestui-cy son neveu, se peuuent mettre entre les prodiges de leur temps. Si l'on auoit apprehédé qu'il ne tint quelque chose de leurs humeurs noires, il donna dans peu de temps à cognoistre que ce n'auoit pas esté sans sujet. Ceste froideur morte, qui sous la fausse apparence d'une grauité retenuë, cachoit vne démesurée ambition, ayant esté secrettement échauffée par l'ardeur bouillante d'un Ecclesiastique estrangier, assez connu par toute l'Europe, qui fut à l'engourdissement de cet esprit sombre, ce qu'est le Soleil au venin des serpens; ceux qui l'auoient choisi pour le premier instrument de leur mauuais dessein, firent de son entremise la trame de ceste longue & pernicieuse menée, dont on ne peut encore non plus parler sans imprudence, que s'en souuenir sans horreur. Fontaine-bleau vid le premier acte de la tragedie, & Nantes le dernier. Le dessein estoit estrange; on le couuroit du nom de Monsieur. Mais aussi-tost qu'il eut recognu la verité de ce qui se passoit, & qu'il se fut représenté ce que son premier Gouverneur ne cessoit de luy mettre deuant les yeux, qu'il ne pouuoit iamais esperer de prosperité hors des bonnes graces du Roy; il se retira de bonne heure du piege, & fit voir, que s'il auoit trop presté l'oreille aux suggestions malicieuses du dernier, il n'auoit pas tant esté persuadé que surpris. Et quelques impressions qu'on s'efforçast quelque temps apres de luy donner, on ne le peút iamais porter ouuettement à chose du monde qu'il estimast contrainte au vœu qu'il auoit fait de se contenir religieusement dans l'obeissance naturelle qu'il doit à sa Majesté. Car bien qu'au premier bruit de ce qui s'estoit passé dans le cabinet de Luxembourg au retour de Lyon, sur l'opinion qu'il prit que toute ceste intelligence n'alloit pas plus loin qu'à la disgrâce du Cardinal, il courust incontinent offrir à la Reyne sa Mere, ce qu'il creut deuoir en vne telle occasion à la nature; c'est chose assurée pourtant,

qu'ayant sçeu depuis que l'autorité du Roy, qui s'interesseoit à la conservation de celuy dont on tramoit la ruine, faisoit partie de ceste affaire; il passa de l'autre costé, jura nouvelle amitié au Cardinal, & declara nettement à sa Majesté mesme, qu'il ne pouvoit trouver bon que la Reyne sa Mere gardast si long-temps sa premiere indignation contre celuy qui luy faisant des satisfactions si grandes, meritoit bien qu'elle luy pardonnast les fautes qu'il n'auoit pas faites. Ce ne fut pas ce que certaines gens s'estoient promis de luy. Si falloit-il l'auoir à quelque prix que ce fust; autrement la partie estoit mal liée. Les Officiers sont d'ordinaire les instrumens les plus propres pour gagner sur l'esprit des Grands ce que l'on desire d'eux. Ce sont les ressorts qui font remuer ces machines; ces places ne se prennent que par là. C'est pourquoy l'on n'en donne point aujourdhuy en Espagne aux Freres du Roy, d'autres que ceux du Roy mesme; qu'on leur change encore si souvent, de peur que la trop longue continuation ne produise avecque le temps quelque trop estroite confiance, que ceux qu'ils voyent le matin à leur lever, ne les servent pas le soir. Et quand on leur en donoit autrefois, on les tenoit de si court, qu'on leur ostoit sinon le desir, le moyen pour le moins de rien entreprendre contre le service de celuy qui leur permettoit d'en auoir. Je ne parleray point de la rigueur que Philippe II. pratiqua contre Soto premierement, & puis cõtre Escouedo, tous deux Secretaires de Don Jean d'Autriche, son frere naturel. Il fit chasser celuy-là, & tuer, à ce qu'on tient, cestui-cy, sur le soupçon qu'il eut qu'ils guindoient l'esprit de leur Maistre à des pensées plus hautes que son inclination ne portoit. Qui ne sçait comme Charles le Quint sur le premier aduis qu'il eut que son frere écoutoit ceux qui luy persuadoient de se retirer secrettement en Arragon, luy changea tout d'un coup plus de trente, de ses domestiques, qu'il sçeut auoir participé d'une façon ou d'autre à ce conseil? Ferdinand qui creut que cõt ordre venoit du Cardinal Ximenes, le fut incontinent trouver au Monastere de l'Aguillare, où le soin de sa santé l'auoit fait retirer pour quelques iours; & la larme à l'œil le conjura par la memoire de Ferdinand & d'Isabelle ses ayeux, de ne permettre point qu'on luy fist ce tort. Il mesla sur la fin les menaces aux plaintes. Mais tant s'en faut que ce genereux Ministre se relaschast en rien à tout cela; qu'après auoir iuré par la vie du Roy, que quand toute l'Espagne se deuroit bander à l'encontre, il feroit executer les commandemens de sa Majesté, deuant que le Soleil, qui se leueroit le lendemain, se couchast; il ne luy laissa de tous ses officiers, dans vingt & quatre heures apres, que ceux qu'il iugea n'estre point capables de le disposer d'ores-

M. DC. XXXI.  
A D V E R T I S -  
S I M E N T A V X  
P R O V I N C E S ,  
& C.

Hist. du P. de  
Thou.

Alvaro Gomez en  
la vie du Cardinal  
Ximenes.

M. DC. XXII.  
ADVERTIS-  
SEMENT AUX  
PROVINCES,  
&c.

nauant à ſemblables deſſeins. Il me falche de le dire ; mais puis-  
que le diſcours m'y porte, il faut que ceſte verité m'échappe en paſſant ;  
ceſ gens-là ſçauent regner. Nous ſommes bien éloigné de ceſte ſe-  
uere prudence. On ſçait le nombre qu'en a Monſieur ; le Roy n'en a  
peut-eſtre pas beaucoup plus. On ſçait le pouuoir qu'ils ont ſur luy ;  
ils n'en ont pas tant ſur eux-mêmes. On ſçait le deſir qu'ils ont d'a-  
uoir part ſous ſon nom au gouvernement ; c'eſt à quoy tendent tous  
leurs trauaux. Il parle des trois principaux d'entre eux : car pour la  
pluspart des autres, pourueu qu'on leur donnaſt vn peu mieux de  
quoy faire route l'année les doux yeux à la fortune, entre le caſtor &  
le poinct coupé ; ie m'aſſeure, que pour vn peu plus qu'une biſque,  
ils renonceroient fort volontiers vne fois pour routes à la direction  
de l'Eſtat. Ce fut à ces trois là que s'adreſſerent ceux qui ſe déſians de  
pouuoir autrement gagner ce Prince, eſtimerent leur entremiſe ne-  
ceſſaire au deſſein qu'ils auoient d'en faire leur Chef. La negotiation  
ne fut pas longue. On les taſte, on les ébranle, on les emporte. Il ne  
faut que ſçauoir vn peu plus du paſſé, que Senele & du Val ne ſçauent  
de l'aduenir, pour deuiner aſſeurément par quel endroit ils furent pris.  
Le Roy en eſt aduertý ; & ſe monſtrant en cela plus deſireux de la ma-  
nurement de la Paix, que de la conſeruation de ſon autorité, leur  
fait en même téps offrir de ſa part ce qu'il iugea le plus propre pour  
rompre ce coup, & les reremir en leur deuoir. Il les fallut acheter. L'ar-  
gent ſe compte. Aux dons on adiouſte les honneurs ; & comme  
l'eſperance de l'aduenir a touſiours plus de pouuoir ſur les hommes,  
que la ſouuenance du paſſé, l'on ne manque pas de leur monſtrer de  
loin quelque choſe de plus que ce qu'ils auoient receu. Ce qu'on eſti-  
moit deuoir tout accommoder, fut, comme il arriue quelques fois,  
ce qui gailta tout. On auoit promis à l'vn d'eux, que ſa Majelté ſ'em-  
ployeroit enuers le S. Pere, pour faire changer en vn Chapeau de Car-  
dinal le mortier de Preſident, dont elle l'auoit freſchement honnoré.  
Sa Sainteté en fut priée ; & tres-aſſeurément elle euſt contenté le Roy,  
ſi les mauuiſes mœurs, & les conditions repugnâtes du ſujet propo-  
ſé, ne l'euffent poſſible empêché de le faire. Mais outre que le plôb  
de Rome eſt touſiours beaucoup plus peſant que l'argent vif de cer-  
taines teſtes legeres, qui ſe figurent qu'on ne leur peut iamais donner  
aſſez toſt, ce qu'on ne leur ſçauoit iamais promettre trop tard ; il ſe  
trouua que la Bulle de Sixte V. oppoſoit deux ſi conſiderables em-  
pêchemens à ſa promotion, que tout ce que peut obtenir il y a quel-  
que temps le feu Roy d'Eſpagne, fut de faire paſſer le Duc de Lerme  
par deſſus. Depuis lequel elle a touſiours eſté ſi religieufement ob-  
ſeruée, qu'il ne ſe faut pas eſtormer ſi l'on n'emporta pas du premier  
coup

coup en faueur de certui-cy, ce que la recommandation des longs & penibles seruiues de l'autre ne gagna qu'auec vne incroyable patience. Pour peu qu'on fust plus moderé que luy, sans doute on auroit attendu encore quelque temps: la chose le valoit bien. Mais le desir extrême qu'il auoit de se voir éleuer promptement par cette occasion au dessus de tout ce que la raison luy pouuoit iamais faire esperer trois mois deuant, luy fit prendre le delay pour refus, & le refus pour affront. Il se resout de s'en venger à quelque prix que ce soit, & de trouuer, s'il peut, dans le sang de trente mille hommes la teinture qu'on auoit refusée à son chapeau. La passion démesurée qu'auoit le second de se faire Duc, suiuant la proposition qui s'en estoit desia faite, & l'enuie ardente dont brusloit le troisiéme, d'acheuer sous vn Frere de Roy ce qu'il auoit commencé sous vn Fauory, iointes à l'ambition precipitée du premier, furent les estincelles secretes du feu qu'ils mirent tous ensemble en la teste de ce ieune Prince; que son inclination & sa nourriture, telles que ie les ay cy-deuant dépeintes fort particulierement portoitent entierement au repos de l'Estat dans lequel il est né; si le malheur de la France ne l'eust point fait tomber entre leurs mains. Quelle pitié! Que pour satisfaire à la conuoitise déreglée de si peu de gens, il faille renuerfer l'ordre entier d'un pais peuplé de tant de millions. Ce n'est pas d'aujourd'huy que cela se voit. Ainsi cette fureur qui mit en la main du Duc de Bourgongne le flambeau dont il embrasa si long temps ce Royaume, fut principalement fomentée par les artifices malins de trois hommes, qui pouissoient la rouë de son ambition, pour éleuer la leur aux charges de Chancelier, de premier President, & de Preuost de Paris, auxquelles ils pretendoient. Ceux-cy s'estans proposez presque le mesme but, prirent le mesme chemin. Il n'est ressort qu'ils ne fissent ioüir, pour ébranler l'esprit de celuy qu'ils possedoient. Le desir de se mettre en quelque plus grande consideration, que celle où la loy du Royaume vouloit qu'il demeurast, fut le premier aiguillon, dont ils luy piquerent le courage. Ils y réueillèrent par apres les ressentimens de la nature pour la Reyne sa Mere, dans la representation des obligatiōs qu'il luy auoit dés long temps, & ceux de la vengeance contre le Cardinal, dans la souuenance de la prison du Marechal d'Ornano, & de l'exécution de Chalais. Rien de tout cela n'y fit brèche. La resolution qu'il auoit faite de viure doucemēt dans l'obeissance du Roy, ne ploya iamais sous aucun de ces efforts. La seule terreur Panique, qu'ils luy donnerent apres tout le reste, qu'on n'entreprist sur la personne, ce qui ne tomba iamais en la pensée de qui que soit, non pas mesme en la leur, fut ce qui l'emporta.



M. DC. XXXI  
ADVERTIS-  
SEMENT AUX  
PROVINCES, &c

Hist. du President  
de Thou.  
Hist. d'Aubigney.

Hist. de Belle-  
feuille.

Ils luy grauerent si profondément cette apprehension dans l'ame, que pendant que le Roy chassoit à Versailles, on fut estonné que Monsieur se chassa tout à coup luy-mesme de Paris, pour suivre ceux qui ne l'auoient induit par cet artifice à se retirer, qu'à fin de se voir rechercher promptement, & se faire donner par force ce qu'ils craignoient ne pouuoir obtenir par raison. Car si quelqu'un s'imagine que ce fust pour le seul bien de leur Maistre, qu'ils luy firent faire ce coup; celui-là monstre bien qu'il ne sçait pas beaucoup le monde, & qu'il ne cognoit pas les ruses de telle sorte de gens. C'est pour eux asseurement, c'est pour eux-mesmes qu'ils trauaillent; ils ne cherchent que leur aduantage particulier. Le nom du Prince qu'ils seruent, n'est dans tout ce qu'ils disent, & dans tout ce qu'ils font, que comme le nom de Dieu dans les breuets des Sorciers, & les cernes des Magiciens; pour éblouir d'un faux lustre ceux qui n'en cognoissent pas la piperie. Et qui ne sçait que quand le Duc d'Alençon se retira de la Cour sous Henry III. son frere, il fut, quoy que mal traité d'ailleurs, entraîné par les seuls interests de Bussy, de Simier, & de quelques autres de ses fauoris, qui se faschoient de voir le gouuernement entre les mains de quelques-uns qui ne leur laissoient pas faire la moitié de ce qu'ils vouloient? Quand le Dauphin, qui fut depuis Louys XI. se déroba la premiere fois de son pere, ne fut-ce pas aussi par les inductions de Chaumont, de Bouciquaut, & de leurs semblables, à qui la faueur de la belle Agnes, & de sa niepce de Villequier sembloit durer trop long temps? C'estoit ce qu'ils ne pouuoient souffrir; mais ce n'estoit pas neantmoins ce qu'ils disoient, ny ce que portoient leurs beaux & specieux Manifestes. Aussi ne sont pas ceux dont nous parlons à cette heure; ce ne seroit pas le moyen de leurrer le Peuple, & d'auoir les rieurs de leur costé. Et toutesfois il n'est rien de si certain, qu'ils ne sont poussez que du mesme motif que les autres; & que le desir de se faire quelque chose plus qu'ils ne sont, est le seul but de toute cette équipée qu'ils ont faite. Le temps, qui ne laisse rien de caché, decouurira ce que ie dis. Et peut-estre, neantmoins que beaucoup de gens en eussent peu douter; si resserrans tous leurs desseins dans les remparts de la ville qu'ils auoient prise pour retraite, ils eussent eu la patience d'écouter le iugement que toute la France en feroit. Mais tandis que le Roy s'amusoit à des ouuertes que le desir de ramener les choses par la douceur à la raison, luy faisoit rechercher avec quelque desaduantage de son autorité; les mesmes qui l'auoient arraché de Paris, iettoient autour d'eux les premieres semences de cette Rebellion, qui commence maintenant à germer.

On fait viftement des prouifions en Beaulfe, & des leuées en Limofin. Leuts adherans ttament tout auffi-toft apres des menées dans la Bourgongne & dans la Prouence; & comme fi l'on eult eu deffein de reünir tous les membres de l'ancien Royaume d'Orleans fous vn mefme Chef, ils les eftendirent fecrettement iufques dans le Dauphiné, pat l'entremife fource de quelques-vns, à qui l'on a dit autesfois, deuant qu'on les fetraft dans la Baftille, que fans fe mettre dans le piege, ils fe deuoient contenter d'auoir à cent lieuës de la Greue pour cent mille efcus de bien gagnez à la Cout. Les aduis que l'on donnoit de tout cela tous les iours à Paris, & que lon receut depuis de diuers endroits à Compiègne, que la Reyne Mere fe liant de plus en plus avec Monfieur, n'attendoit rien que l'occafion propre de prendre les mefmes brifées que luy, ou de fortir du Royaume, fuiuant ce qu'elle trouuetoit ou plus expedient, ou plus aife; ioints aux refus qu'elle fit plusieus fois, apres toutes les prieres, toutes les inftances, & toutes les fubmiffions qu'on fe peut imaginet, d'accommoder pour le bien du Royaume les reffentimés aux defirs du Roy: toutes ces confiderations enfemble contraignirent fa Majefté d'en venir à ce qu'il n'eult iamais fait, fi la neceffité de fes affaires eult pû petmettre de proceder autrement. La pluspart des chofes du monde font comme ces images repliffées, qui representent des figures toutes diffetentes, felon l'endroit d'où l'on les regarde. La raifon les fait voir d'une maniere, & la paffion d'une autre. Mais de quelque façon que l'on confidere celle-cy; i'ay peine à m'imaginer, que fans vne entiere conuulfion de iugement, on puiſſe mal interptetet vne fi legitime & fi neceffaire procedute. Que pouuoit-on moins faire que ce qu'on a fait, pout deſtoutner les mal-heurs dont la conionction de ces deux grandes Planettes menaçoit l'Eſtat? Si ce n'eſt peut-eſtre qu'on oſe nier ce que nous auons mis en faiët là deſſus. Et quelles plus claires preuues eult-on ſceu deſitet de ce qui ne peut eſte ignoté que pat ceux qui ne veulent pas voir ce qui leur porte la verité iufques dans les yeux? Falloit-il attendre qu'on eult bordé la riuete de Loite d'une Armée de tteute mille hommes, & que pat la priſe de Corbeil & de Pontoife, on eult reduit les Pariſiens à la neceffité de faite des ieufnes que l'Egliſe ne commande pas? Encore poſſible eult-on douté ſi telle entrepriſe ne tendoit pas à quelque bonne fin. O miſerable en cela la condition des Princes, diſoit autres-fois cét Empereur Romain, qu'on ne les croye pas des menées que l'on dreſſe contre eux, qu'apres le coup fait? Si n'eſt-il pas temps de ſe defendre d'une mine, quand elle a pris feu. Et c'eſt neantmoins ce que quelques-vns euſſent deſiré,

M. DC. XXXI  
ADVERTIS-  
SEMENT AUX  
PROVINCES, &c

pour la reuerence naturelle, diſent-ils, que le ſils doit à celle qui l'a mis au monde. Surquoy le Roy ſe pourroit contenter de reſpondre à peu près ce que dit il y a fort long temps avec beaucoup moins de ſujet Alexandre d'Olympie ſa mere, ſur vne demande peu conuenable à la raiſon qu'elle luy faiſoit : *Que la peine des neuf mois qu'elle l'a porté, luy euſt eſté bien cherement vendue*, ſ'il euſt fallu qu'en cette conſideration il laiſſaſt mettre le feu dans ſon Royaume, par ceux qui faiſoient deſia de ſon mécontentement le fuſil pour l'allumer. Mais examinons la choſe vn peu plus au long. *Que le Roy ne doie ſa naiſſance à celle dont nous parlons, comme c'eſt choſe qui ne ſe peut deſauouer*; il faut recognoiſtre auſſi quant & quant, que iamais mere ne receut de ſon ſils tant de biens & tant d'honneurs qu'elle en a receus de ſa Maieſté. Elle a plus à dépendre tous les ans elle ſeule, que les trois dernieres veſues de nos Roys n'ont eu toutes enſemble. Ce ſuperbe & ſomptueux baſtiment qui déſie le Louure, ne témoignera pas plus quelque iour la magnificence de celle qui l'a fait éleuer, que la liberalité de celui qui luy a donné dequoy le faire. Au demeurant, quelle part ne luy a-ril touſiours laiſſé prendre en l'adminiſtration du Royaume, tant qu'elle a voulu demeurer vnie avec luy? S'eſt-il iamais rien propoſé ny reſolu, que par ſon aduiſ, ou par ſon conſentement? Quand la neceſſité des occurrences a contraint le Roy de s'éloigner d'elle pour quelque temps, où ſont demeurez par ſon commandement exprés les Ambaſſadeurs de tous les Princes qu'auprés d'elle? Le deſir meſme ne pouoit rien adiouter à cela, ſi ce n'eſt qu'elle recognût ſon bonheur, & que ſe croyant elle-meſme, elle ſe perſuadaſt, que tous ceux qui luy conſeilleroient de ſe plaindre de ſa condition, chercheroient pluſtoſt leur aduantage que le ſien. Ce n'eſt pas pourtant que ie vueille faire entrer leurs Maieſtez en compte, ou bien en compenſation de ce qu'elles ſe doiuent l'une à l'autre; ie ſerois criminel d'une preſomption, que l'on ne me pardonneroit iamais, ſi i'entreprendois de m'en rendre leur arbitre là deſſus. Mais ie diray bien ce que tout le monde ſçait bien d'ailleurs, ſans que ie le die, que cette affection que le Roy doit à celle qui l'a fait naiſtre, eſt reſſerrée par la raiſon dans certaines bornes, au delà deſquelles il ne pourroit non plus paſſer ſans iniuſtice, que demeurer au deçà ſans ingratitude. Si d'une part il eſt ſon ſils, il eſt de l'autre, Roy de plufieurs millions d'hommes, de la conduite deſquels il a quelque iour à reſpondre deuant celui qui ne l'a conſtitué ſur eux, que pour veiller avecque ſoin à tout ce qui concerne leur conſeruation

& leur repos. Qui que soit qui le trouble, ou qui le menace de le troubler; il n'est point d'obligation si grande, ny de considération si iuste dans le monde, qui le doive empêcher de prévenir le commencement, ou d'arrêter le progrès du mal, en la personne d'où l'on voit qu'il vient, ou d'où l'on appréhende qu'il vienne. Je ne fais aucune exception en cela; la chose n'en reçoit point. Qu'on ne nous allegue point icy le droit de nature, ny la proximité du sang. La raison & l'Estat sont encore quelque chose de plus. Ce que Dieu fait quelques fois contre le premier établissement des choses pour le bien commun de l'Vniuers, le Prince qui le représente, le peut faire pour le bien de son Royaume. Le monde ne subsiste que par la liaison de cet ordre, qui soumet le particulier au general. Vn des preceptes que Laurent de Medicis donna parmy plusieurs autres à son fils vn peu deuant sa mort, fut qu'il préférast tousiours sans distinction le salut de tous au bien de quelques-vns. La raison porte d'elle-mesme vn chacun à cela. Le pays où nous naissons estant comme le principe de tout ce que nous possédons entre les hommes, est le plus ancien & le plus priuilegié creancier que nous ayons; en cas de concurrence, le droit veut que tous les autres luy cèdent la prerogative d'estre payé le premier. C'est ce qui s'est obserué de tous temps en tous lieux. Sans parler de ce Romain, qui fit reuerer en sa personne à son propre pere la dignité dont sa ville l'auoit reuestu; quel siecle & quel peuple n'a grandement estimé la genereuse action de cet autre, qui sacrifia la teste de ses deux enfans à l'amour de sa patrie, qu'ils vouloient troubler? Je ne cherche pas volontiers dans les vieilles Histoires des exemples qui se trouuent dans les nouuelles. Quelques-vns se peuuent souuenir encore de ce qu'un Roy de nos voisins fit il n'y a gueres que soixante ans, pour la mesme occasion à son fils unique, heritier de plus de vingt & cinq Royaumes. Vn simple soupçon de quelques intelligences qu'on luy fit entendre qu'il nouoit avec ses Rebelles des Pays-bas, fut le motif secret de ce qui suivit. Il fut conseillé par ses Inquisiteurs de le faire, & loüé par le Pape de l'auoir fait. Il me siéeroit mal de blasmer en vn Roy que sa Nation a honoré du surnom de prudent, ce que le Chef de l'Eglise approuua. I'oseroi pourtant dire, que s'il eust pris vn expedient plus doux, il n'en eust pas possible esté moins estimé. Je sçay qu'il est d'un Estat, comme d'un nauire, qu'on ne peut partager sans le perdre. Je sçay que le throsne ne peut non plus endurer de compagnon que l'amour. La mesme ialousie qu'un mary peut auoir de sa femme, disoit vn iour la feuë Reyne

Hist. du President  
de Thou.

M. DC. XXXI  
 ADVERTISSE-  
 MENT AUX  
 PROVINCES, &c.

Bodin au Theatre  
 de Narone.

Hist. du Préſident  
 de Thou.

Là meſme.

Mere Cathetine de Medicis à quelqu'un, qui fut depuis vn des ſeize de la Ligue; vn Souuerain la doit auoir de ſon autorité. Mais ſi des perſonnes ſi proches viennent à s'éleuer plus haut que la Majeſté de l'Empire ne peut ſouffrir; la moderation requiert, ce ſemble, qu'on ſe contente de rongner les aiſles à leur ambition, ſans deſcendre à ces extremitez, qui ſont preſque touſiours ſujettes aux ſiniſtres interpretations des mal-veillans. C'eſt ce que monſtroit noſtre Louys XII. qu'il falloir faire, quand ſur le ſujet de cette rare biche, dont il fit mettre la teſte dans vne galerie du chateau de Blois; il diſoit en raillant que la nature au commencement du monde auoit donné à toutes les autres, comme à celle-là, le meſme bois qu'aux cerfs; mais qu'ayant veu depuis qu'elles en abuſoient, elle le leur auoit oſté. Ceux qui cognoiſſoient l'humeur de la Reyne ſa femme, ſçauoient bien où cette gaufferie alloit. C'eſt ce que fit François I. lors qu'il oſta le gouuernement d'entre les mains de ſa Mere, ayant recogneu que voulant ruiner Charles de Bourbon, & Lautrec, elle auoit ruiné ſes affaires d'Italie, & mis la France en danger de ſe perdre. C'eſt ce qu'aſſeurément euſt fait Charles IX. ſ'il euſt veſcu plus long temps, à l'endroit de la ſienne, ſous pretexte de quelque negociation importante, qu'il luy vouloit, à ce qu'on écrit, donner en Pologne, vers ſon frere; pour affoiblir par cét éloignement l'autorité trop grande qu'elle auoit vſurpée dans le Royaume, durant le bas âge de ſes enfans. C'eſt ce que minuroit encore de faire enuers la meſme ce Henry III. qu'elle auoit touſiours appellé ſon bon ſils, & qu'elle auoit chery d'une ſi particuliere affection entre tous, qu'elle fut ſoupçonnée d'auoir aydé les trois autres à faire ſans bruit le voyage de l'autre monde, pour le laiſſer plus au large en certui-cy. La deſtitution d'un des Secretaires de ſes commandemens, & de quelques autres ſiens Miniſtres, qu'il eſtimoit trop attachez aux inrentions de ſa mere, fut la premiere marque de la déſiance qu'il en auoit: la derniere fut l'exécution de Blois; dont il luy communiqua ſi peu le deſſein, que le déplaiſit d'auoir pluſtoſt ſceu l'éuenement que le projet d'une action que le Cardinal de Bourbon luy reprocha, la porta dans vnze iours apres au tombeau. Et c'eſtoit ce que le Roy pouuoit faire à la ſienne, avec autant & poſſible encore plus de raiſon qu'eux, dès la ſeconde guerre d'Italie; où l'on ne ſçauoit dire en combien de façons il fut ſecretement trauerſé par les diuers artiſices de ceux qui l'auoient portée dans leur ſentiment. Mais, comme il l'a touſiours infiniment chery, & grandement honorée; il n'en voulut iamais venir là, qu'apres auoir eſſayé par tous moyens

de luy faire entendre, quel tort elle se faisoit premièrement, & puis à toute la France, de diuifer ses intereffs de ceux de l'Estat, à la suscitation de certaines gens, qui aymoient mieux voir le Royaume en trouble, que le Cardinal en credit. Car n'employa-t'il pas toutes sortes de remonstrances & de prieres, pour la disposer à se départir des intelligences où l'on l'auoit engagée, luy continuer l'assistance de ses conseils, & concourir avecque sa Majesté, comme elle auoit fait autresfois, à l'exécution entière de ce qu'il auoit projeté depuis quelque temps, pour le soulagement de son Peuple, & le rétablissement de toutes choses dans l'affermissement de la Paix? Mais ayant recogneu clairement, après vne fort longue patience, que les passions dont on auoit delia preoccupé son esprit, n'y laissoient aucune place aux considerations qu'on luy faisoit proposer tous les iours par plusieurs personnes de vertus & de qualitez éminentes; il se vit à son tres-grand regret obligé de se separer pour vn peu d'elle; iusqu'à ce que le temps eust meury cette animosité, qui la rendoit incapable de croire ce qu'on luy representoit pour son propre bien. A cét effect sa Majesté reuenant à Paris la laissa dans Compiègne; où l'on ne luy retrancha pour tout autre chose, tant qu'elle y demeura, que la trop grande liberté de communiquer avecque tous ceux qui l'auoient portée à des extremitez, ausquelles on ne pouuoit plus remedier qu'en leur ôstant le moyen de luy parler à l'oreille. Et c'est toutesfois de quoy quelques-vns parlent autrement. Ils l'appellent prison pour le rendre plus odieux. L'en entends desia, ce me semble, qui me rompsant la patole en la bouche s'écrient là dessus; Et qu'est-ce donc que prison, si cela ne l'est? Ce que c'est? Ce qu'en suite de la resolution prise au mesme Compiègne, on fit souffrir autresfois à Iudith, Reyne de la seconde race. Je scaurois volontiers, si l'on permettoit à celle-là de se promener à son aise par tout où il luy plaisoit, si l'on luy laissoit tous ses officiers, si l'on luy entretenoit le mesme train, si l'on luy payoit tousiours ses appointemens, comme auparauant; & si l'on luy donnoit le choix de se retirer où bon luy sembleroit ailleurs, ainsi qu'on a fait à la Reyne Mere, à ce qu'auoüeront les siens mesmes, s'ils sont en humeur de dire là verité. Nous voyons dans nos Histoires, que Charles VII. pour lors encore Dauphin, ayant fait conduire Isabeau de Bauicre sa mere à Blois, & de Blois à Tours, pour couper les aduenües aux menées qu'elle permettoit aux mal-contens de faire sous son nom; la fit depouiller par le Connestable d'Armagnac de tous ses ioyaux, & de tous ses deniers, iusques à ceux-là mesmes qu'elle auoit mis

M. DC. XXXI.  
ADVERTISSE-  
MENT AUX  
PROVINCES, &c.

Nisard.  
Théven.

Lellisforest.

M. DC. XXX.  
ADVERTISSE-  
MENT A V.  
PROVINCES, &c.

De Serres.

Hist. d'Angl.  
de Du Chetoe.  
Bellesforest.

Mariana.

en depost dans les Eglises, avecque tant de rigueur, qu'elle ne pou-  
uoit faire vn pas, ny dire vn mot, que du consentement & par le  
congé de trois hommes qu'on luy donna pour la gouuerner. Ce  
qui dura iusqu'à ce que le Duc de Bourgongne l'en vint retirer,  
pour se seruir d'elle, comme il fit depuis, à la ruine & dissipation  
du Royaume. Il passe ce qui se lit d'Emme mere d'Edouïard, sur-  
nommé le Confesseur, Roy d'Angleterre. Ysabeau de France,  
femme d'Edouïard second, ne fut pas traitée plus doucement par  
son fils; qui apres auoir fait saisir tout ce qu'elle auoit, ne luy laissa  
dans cette maison forte, où il la confina sous seure garde pour  
le reste de ses iours, que mille francs de pension annuelle. Que  
diray-ie d'Vrraque Reyne de Castille? Ansure l'auoit tres-digne-  
ment seruié dès son enfance, dont il auoit esté le directeur; elle  
l'éloigna du maniemēt des affaires sur quelque dépit, qu'elle con-  
ceut fort legerement contre luy. Le Roy son mary la mit à cause  
de cela deux fois en prison; ne pouuant souffrir que le caprice  
d'une femme le priuast du seruice d'un homme, qu'il auoit reco-  
gneu si necessaire au bien de son Estat. Et quelque temps apres  
le fils ne pouuant non plus supporter l'humeur de la mere, l'assie-  
gea dans vne place, où son opiniastrēt l'auoit fait retirer, & la  
contraignit à luy ceder le Royaume, sans se reseruer autte chose,  
que ce qu'il luy falloit pour passer ce qui luy restoit de vie en re-  
pos. Qu'on nous die vn peu ce qu'on a veu de semblable en tout  
cecy. Mais à quoy donc, crient-ils, ces compagnies de cheuaux  
legers, & de gens de pied, qui demeurerent autour d'elle à Com-  
piegne? Le voulez-vous sçauoir? Voyez ce qu'elle a fait depuis  
qu'on les en a retirées. N'est-elle pas sortie, comme on auoit dit,  
du Royaume, pour se ietter entre les bras des Estrangers? C'estoit  
ce que l'on craignoit, & ce que l'on vouloit empescher. Et nean-  
moins qui l'eust dit auparauant, de dix mille hommes n'en eust  
peut-estre pas trouué dix, qui l'eussent voulu favoriser de tant  
que de le croire. Ce qui fut la cause pourquoy la declaration que  
fit parapres le Roy là dessus, n'en toucha pas vn seul mot; de peur  
qu'une chose si peu vray-semblable ne fust plustost prise pour  
vne faulx couleur, que pour vne iuste raison de ce qu'il auoit  
esté contraint de faire. Que l'on cesse donc d'appeller prison ce  
qui ne le fut iamais. Si l'on l'auoit mise en lieu digne de ce nom,  
elle y seroit encore à present. Que sa Majesté se souuienne seule-  
ment, s'il luy plaist, de ce que luy dist autresfois cette Pasithée,  
qui luy sembloit tenir quelque chose du Ciel; qu'elle y seroit par  
deux fois diuerses, & qu'elle n'en sortiroit point la dernière. Elle

n'y

n'y estoit donc pas à ce compte dans Compiègne, puis qu'elle en est dehors. Dieu vueille qu'elle ne trouue point tost ou tard ailleurs où elle est, l'accomplissement veritable de cette funeste prophetic. Apres tout ce que ie viens de représenter, ie ne pense point qu'autres puissent blasmer en cecy la iuste procedure du Roy, que ceux qui veulent trouuer mauuais tout ce qu'il fait, pource qu'il ne veut pas faire tout ce qu'ils trouuent bon. Que si sa Majesté n'a rien fait en cette affaire, qui ne soit conuenable au soin qu'il est obligé d'auoir du repos de ses sujets; qu'en peut-on imputer au Cardinal autre chose, que d'auoir au plus secondé dans l'ame du Roy, la resolution qu'il prit de ne plus endurer que les perturbateurs du repos public, fissent du mécontentement de la Reyne sa Mere, ioint à l'éloignement de Monsieur, le leuain d'une guerre domestique? Oüy mais, dit-on, elle l'a gratifié de tant de bien-faits: il tient de ses liberalitez vne partie de ce qu'il a. Je le veux. Qui l'a iamais nié? On n'en dira iamais tant, qu'il n'en recognoisse encore dauantage. Il le publie par tout. On peut neantmoins respondre deux choses à cela. La premiere, que s'il a receu d'elle beaucoup de bien, comme il ne le desauoie pas, il en a receu beaucoup plus encore du Roy; duquel estant outre cela sujet, qui doute qu'il ne doie absolument preferer son seruice à celui de tout autre, quelque pouuoir & quelque ascendant qu'il puisse auoir d'ailleurs sur luy? S'il ne le faisoit, il tomberoit veritablement dans le crime de perfidie, pour éuiter le faux soupçon du vice d'ingratitude, dont on ne le blasmera iamais avecque raison. Certes les faueurs des Grands seroient les chaifnes d'une seruitude bien pesante, si celui qui les reçoit, estoit tenu d'épouser indifferemment tous leurs interests, sans auoir autre regle de la conscience que la souuenance des obligations qu'il leur a. Leur haine seroit en ce cas là plus à desirer que leur bien-veillance. La seconde est, que si les grands, laborieux & considerables seruites qu'il a rendus autresfois à celle dont il est question maintenant, en vne saison où l'on faisoit vertu de la fâcher, afin que ie ne die rien d'une infinité d'autres qu'il luy a continuez depuis: si tous ces seruites-là, disie, pouuoient aussi bien estre mis en veuë, que les dons qu'elle luy a faits, en ligne de compte; on trouueroit possible qu'il les a beaucoup plus achetez que ceux qui les luy reprochent à cette heure ne voudroient en auoir donné. Les soins, les trauaux, les chagrins, les querelles, les inquietudes & les calomnies, qu'il luy fallut, ou prendre, ou souffrir en l'exercice d'une charge, que le seul desir de la servir plus vtilement autour du Roy, luy fit accepter au commencement, sont beaucoup au dessus de tout ce qu'on prise tant en cette fortune, qui le fait tant enuier auourd'huy. On se souuiene



M. DC. XXXI.  
ADVERTISSE-  
MENT AUX  
PROVINCES, &c.

encore de ce qui suiuit le coup de Guichaumont. Bien que le Cardinal n'eust iamais adheré, comme nous auons desia dit, aux mauuais desseins de celuy que ce tonnerre renuersa sur le pont du Louure, l'éclat ne laissa pas d'en tomber sur luy. Le seul zele qu'il auoit monstté d'auoir au seruice de la Reyne Mere luy fur vn crime, dont il fallut qu'il allast faire penitence en Auignon. Je n'en parleray point dauantage. Qu'on fasse sonner tant qu'on voudra que ce premier employ fut le fondement de tout ce qu'il a fair depuis ce temps là. Je diray tousiours ce que i'ay tousiours dit. Il eust esté plus heureux mille fois, s'il eust esté moins heureux. Il estoit Euesque de Luçon. Combien eust-il coulé plus doucement ses iours dans quelqu'un de ces petits recoins de son Diocese, que la Carte ne marque point! C'est là que la tranquillité d'esprit regne, & d'où l'enuie craint d'approcher. Les lieux hauts sont ordinairement confinez de precipices; & pour estre plus voisins du Soleil, ils n'en sont que plus proches du tonnerre. La verité n'eust peut-estre pas dit de luy quelque iour, comme elle fera, que ç'a esté le plus digne, le plus rare, & le plus excellent homme qui se soit iamais veu; mais la calomnie n'en diroit pas aussi maintenant, ce qu'elle se donne la liberté de publier. Il auroit moins de gens à sa porte; & moins de cheueux gris à la teste; son train seroit plus petit, & son repos seroit plus grand. Et ce qui seroit maintenant la plus grande partie de son bon-heur, possible qu'il auroit encore ce frere, avec lequel se perdit le nom de sa famille. Car on sçait que la ialousie d'un Gouuernement dont la Reyne Mere vouloit recompenser ses seruices, le luy raut dans Angoulesme. Tellement qu'il pourroit dire en quelque façon, que la faueur & la disgrâce de cette Princesse luy sont également fatales; si l'honneur qu'il a de l'auoir tres-fidellement seruie autresfois; ne surpassoit de fort loin tout le mal qui luy sçauroit iamais arriuer. Mais adieu ce qui pourra, de quelque bourrasque que la fortune le batte, il tiendra tousiours le gouuernail droit, & ne donera iamais sujer à personne de luy reprocher, qu'il ait eu plus de crainte de se perdre, que de resolution à biē faire. Tous ces bruits, & tous ces orages ne l'estōnent point. Sa cōscience le met à couuert sous la protection de son Maistre, qui, selon qu'il proteste par sa derniere réponse à Monsieur, tenant fait & dit contre sa Majesté, tout ce qu'on fait & dir contre le Cardinal, ne laisse à personne l'audace d'entreprendre sur la pourpre de l'un, qu'à celuy qui ne craint pas de frapper sur la Couronne de l'autre. Les Ministres sont au Souuerain, ce que sont les rayons au Soleil. L'imagination mesme a de la peine d'y trouuer vn milieu. Toutes ces belles protestations que font quelques-vns de n'en vouloir qu'à la mauuaise conduite de ceux qui manient

les affaires sous le Prince, sans blesser le respect qu'ils luy doivent, sont pures illusions. L'aymerois autant qu'on me soustint, que l'on peut maudire & detester les astres, comme la passion fait souvent faire à plusieurs, sans blasphemer contre Celuy, qui dès le commencement du monde leur communiqua le pouvoir qu'ils ont sur les choses d'icy bas. Il n'est pas iusqu'au moindre petit officier, qui de tout le déplaisir qu'on luy fait, n'estime que le contre-coup porte sur celuy qui l'a pourueu, pour son argent, de la charge qu'il exerce. Avec combien plus de raison le doit-on croire de ceux dont le ministère a tant de rapport avec l'autorité du Souverain, que plusieurs ont soustenu, qu'à cause de cette liaison étroite qu'ils vnit presque inseparablement avecque luy, l'on ne les peut pas excommunier? Cette mesme consideration fait qu'en des endroits qu'il y a, c'est pareil crime de faire dessein sur leur vie, que d'attenter sur celle du Prince. En Angleterre, si quelqu'un est convaincu d'auoir eu seulement la pensée de tuer quelqu'un du Conseil du Roy, qu'elle n'ayt point eu d'effet, la loy du pays veut, que comme au premier chef de leze Majesté, il y aille sans remission de sa teste. Ce qui fut pratiqué contre Sommerfer, oncle d'Edoüard sixième, & Protecteur du Royaume, pour auoir eu la simple volonté de faire mourir le Duc de Northumbelland, qui gouuernoit sous ce ieune Roy. Je sçay ce qu'ils disent là dessus. Que le Cardinal fait du nom du Roy l'instrument de ses desseins, & qu'abusant du pouuoir que sa Majesté luy donne, il le tourne contre elle-mesme, comme il luy plaist. C'est ce qu'ils ont ordinairement en la bouche, ce qu'ils publient par leurs Manifestes, & ce qu'ils font sonner par tout. Sur quoy ie serois bien empesché de iuger, laquelle des deux est en cela la plus grande, ou leur impudence, ou leur malice. Car qu'est-ce proprement autre chose qu'oster, en ce qui dépend d'eux, à celuy qu'ils font semblant de respecter, cette grande reputation, qui l'a rendu iusqu'à cette heure, l'esperance de ses Alliez, la terreur de ses ennemis, & la merueille de ses voisins? Est-ce l'estime que des sujets font de celuy que les Estrangers recognoissent pour l'Arbitre commun de la Chrestienté? Que sçauoir-on dire gueres plus de quelqu'un de ces derniers Roys des deux premieres races, que l'Histoire a flestris du surnom de Faincants; à qui leur simplicité nonchalante n'auoir laissé presque autre marque de la condition en laquelle ils estoient nez, que les cheueux longs partis en greue, avec la barbe tressée? On pourroit possible mettre en auant avec vray-semblance, quelque chose de pareil, ou d'une femme, que la foiblesse naturelle du sexe rend plus susceptible

Hist. du President  
de Thou.

M. DC. XXXI  
 ADVERTIS-  
 SEMENT AUX  
 PROVINCES, &c.

de tout ce qu'on luy veut imprimer dans l'esprit; ou d'un mineur, à qui l'âge n'a pas encore meury le iugement, iusqu'au point où la coustume luy commet l'administration de son bien; Mais d'un homme, & d'un majeur, qui voit, qui sçait, qui écoute, qui répond, & pout le comprendre tout en un mot, d'un LOUIS XIII. reconnu par tout le monde pour tres-digne successeur de Henry le Grand, on ne le peut non pas dire, mais seulement songer, sans vne impudence si punissable, qu'on ne la peut mesme pardonner sans iniustice. Et ie voudrois bien que ceux qui font tenir ce langage à Monsieur, pensassent un peu quel tort ils luy font, sans y prendre garde. Car si le Roy, qui par dessus ces grandes lumieres d'esprit, qu'il tient de la nature, comme la verité le leur fait reconnoistre dans leur Manifeste, est encore assisté de ces graces particulieres du Ciel, que Dieu donne en preciput aux Souuerains: si le Roy, dis-je, apres auoir rendu tant de preuues de l'excellence de son iugement, aussi bien que de la grandeur de son courage; peut estre estimé n'agir point, comme ils nous veulent faire entendre, à l'âge de trente ans, qu'il a desia; luy qui, suiuant ce qu'asseuroit autresfois la Reyne sa Mere, agissoit à l'âge de quinze: qui ne se donnera la permission de croire, que Monsieur, qui n'en a qu'environ vingt & trois, agit encore beaucoup moins? luy qui, suiuant ce qu'il auoüera, comme i'estime, tres-volontiers luy-mesme; n'a rien fait iusqu'à cette heure pour la conseruation ou pour la gloire de l'Estat, que l'Histoire puisse mettre en comparaison des grandes & celebres actions de sa Majesté. Mais bien nous prend que toute l'Europe a trop de cognoissance des rares & diuines qualitez de LOUIS XIII. pour se laisser surprendre en cecy aux artifices de ses ennemis. Aussi quand ils voyent qu'il est fort mal-aisé de pouuoir persuader au monde tout le contraire de ce qu'il sçait; ils proposent un faict nouueau, qui n'est pourtant, à le bien prendre, que la mesme chose, dont ils changent seulement le nom. Ils crient que le Roy est captif. Et où bon Dieu! Entre les Sarrazins, comme Sainct Louys? Les frequentes traueses qu'ils luy donnent depuis quelque temps dans la France, l'empeschent bien de porter ses armes si loin. Entre les Anglois, comme Iean? Il les a défaits dans l'Isle de Rhé. Entre les Espagnols, comme François I? Il les a battus en Piémont. Où donc? Entre les mains du Cardinal? C'est celuy qui le tient prisonnier, disent-ils, & qui luy fait faire tout ce qu'il veut. C'est donc le Cardinal à ce compte qui a pris la Rochelle, qui a deliuré Casal, bref, qui depuis trois ans a fait tous ces grands coups, que tous les siècles suiuians

admireront. Que peuuent, ie vous supplie, ceux qu'on appelle les adberans, publier de plus aduantageux à sa gloire, que ce que donnent à croire sans y penser, ses propres enuieux ? Il seroit pourtant bien fasché qu'on le dist, & plus encore qu'on le creut, n'ayant iamais pretendu de prendre autre part en toutes ces belles actions, que la gloire d'auoir vtilement seruy le Roy, par la fidele, & prompte execution des commandemens, dont il l'a particulierement honoré sur les occurrences. Vn des plus grands soins qu'il a tousiours eus, a esté de combattre ces ennemis complaisans, qui le vantent plus qu'il ne veut. Il n'est pas iusqu'à des comparaisons & iusqu'à des bordures, dont les vns ont voulu releuer ses loüanges, & les autres enrichir ses armes, qu'il n'ayt, ou rejetées auecque colere, ou refusées auec modestie ; nonobstant le priuilege qu'ont eu de tout temps les Poëtes & les Peintres, de dire & de représenter tout ce que leur caprice leur meten l'imagination. Et nous sçauons qu'en toutes ces entrées qui luy furent faites à son retour de Montauban, par les villes où le porta son chemin, on ne luy pût iamais persuader de prendre le Dais ; quoy que ce soit vn honneur que l'vsage commun defere en telles ceremonies au moindre Gouverneur de Prouince, ou Lieutenant de Roy. Vne compagnie mesme de Iustice s'estant resoluë de le venir saluer en robes rouges, il leur fit entendre qu'il falloit garder cette couleur pour celuy qui la leur auoit donnée. Que cette grande moderation est bien éloignée de l'orgueilleuse vanité d'un autre de sa condition, qui se nommoit tousiours insolemment premier que son Maistre, & qui faisoit reuerer son chapeau dans son anrichambre par ceux qui passoient deuant ! Mais, pour rentrer dans le discours d'où ie suis sorty, ie ne sçay comment, ie demanderois volontiers à quelqu'un de ces gens qui disent que le Cardinal tient le Roy captif, comment il l'a pû si bien garder iusqu'à cette heure, qu'il ne luy soit point encore échappé ? Quand sa Majesté retourna de la Rochelle à Paris, quel regret ne témoigna-t'elle auoir de le quitter ? Quand il la reuint trouuer de Suze à Priuas, quelle demonstration ne luy fit-elle du contentement qu'elle auoit de le reuoir ? Toute l'Armée le vit, toute la France le sceut. Durant ces deux éloignemens, pour ne rien dire de tous les autres, qui l'empescha de rompre les liens inuisibles de cette captiuité supposée ? Ceux qui l'ont forgée depuis en leur imagination, furent tousiours autour de luy. Et la derniere fois qu'il fut au Parlement, n'estoit-il pas en lieu seur, où sans craindre personne, il eust eu moyen, s'il en eust esté besoin, de se remettre en sa premiere

Hist. d'Angleterre  
de Du Chesne.

Recherches  
de Vaisquet.

Belleforest.

M. DC. XXXL  
ADVERTISSE-  
MENT AUX  
PROVINCES, &c.

Hist. du Président  
de Thou.

liberté ? Celuy qu'on calomnie de l'en auoir dépouillé ne s'y rrouua pas : & n'est presque iamais en aucun temps autour de sa Majesté, qu'autant que le rang qu'il tient dans son Conseil, l'oblige de s'y trouuer. Ce n'est pas fort estroitement renir vn prisonnier de telle importance. Et qui ne voit clairement la maligne impertinence de ces beaux discoureurs, qui veulent faire accroire au Peuple ce qui luy pourroit seruir de pretexte de murinerie, comme il fit autresfois dedans Roüen & dans Valence, à ceux qui disoient le mesme du Triumvirat ; s'il estoit capable de se laisser éblouir les yeux de l'esprit à de si grossieres illusions ? Ceux qui troubloient alors l'Estat, auoient par leurs artifices si bien preuenü les simples de cette fausse impression, que le Duc de Guise, le Connestable de Montmorency, & le Marechal de Saint André tenoient le Roy en leur puissance, & le portoient à faire rout ce qui leur plaisoit ; qu'afin de détromper la multitude abreuüée de cette opinion, il fallut que sa Majesté fist publier à son de trompe des Lettres patentes attestées par les plus Grands du Royaume, qui témoignoient le contraire. Les grandes & memorables actions dont le nostre a luy-mesme en personne signalé sa gloire dans toutes sortes d'occurrences, sont autant d'authentiques & de solemnelles depositions de la pleine liberté dont il agit, pour le bien & le bon-heur de ses Peuples. L'attends qu'apres que ceux qui nous le veulent figurer captif, auront recogneu que l'on se mocque de leur fourbe, ils nous disent à la fin, qu'il est charmé ; & qu'ils nous renouellent le vieux conte de cet anneau de Charlemagne, qui ne fut iamais qu'en l'idée du menteur, qui le forgea le premier. Ce sera là sans doute leur dernier retranchement. Mais ie me rendrois encore plus ridicule qu'eux, si ie m'amusois plus long temps à refuser des extrauagances, qui ne seront iamais receües qu'en des cerueaux, d'où la derniere raison a délogé. Voyons si leurs plaintes ont plus de couleur. Celles qui precedent le parlement de Monsieur, & ce qui le suiuit apres à Compiègne, ressemblent à ces petites estoiles, que l'on ne peut voir qu'auccque des yeux artificiels. Et qu'est ce profond silence, dont il semble qu'ayent fait vœu ceux que leur interest oblige le plus à parler en cecy, qu'un témoignage muet du peu de sujet qu'ils ont de trouuer mauuais ce qu'ils n'osent pas seulement publier ? Les lettres qu'ils ont fait courir depuis, sont animées de tant de passion, que l'on diroit qu'auccque la veüe du Louure, ils ayent perdu la reuerence de Celuy pour qui l'on met les Gardes à l'entour. Et neant-moins parmy toute cette licence effrenée d'écrire sans respect, ce

qu'on ne peut presque lire sans crime; c'est grand cas qu'il ne se trou-  
ue pas vne seule parole, par où l'on puisse coniecturer avec quelque  
vray-semblance, quel est le premier motif de tout ce grand bruit,  
qu'ils commencerent de faire sur la fin de l'autre année. Ils n'autoiét  
pas manqué tant qu'ils sont à le faire retentir hautement, comme le  
reste, s'ils auoient peu mettre vne mauuaise raison en couleur, pour  
nous rendre leur cause tant soit peu specieuse de ce costé. Arrestons-  
nous donc à ce qu'ils veulent que tout le monde sçache; c'est à dire,  
à ce qu'ils estiment le plus plausible. Je ne diray rien de ce qu'ils ap-  
pellent persecutions, iusqu'aux procédures mesmes de Iustice que  
l'on fait contre eux; si ce n'est qu'attribuans, comme ils font, le sacré  
nom de Martyr à quelques-vns, que leurs crimes ont fait arrestet pri-  
sonniers par l'ordre de la Majesté; ils se rendent coupables d'vne im-  
pieté digne du chastiment du Ciel. On en a mis, disent-ils en mur-  
murant, quelques-vns dans la Bastille. Je croy bien. S'ils auoient don-  
né de mauuais conseils à ceux qu'ils seruent, qu'ont-ils que ce qu'ils  
meritent? Quand Violante Reyne de Castille se fut retirée en Ara-  
gon, le Roy son mary ne fit-il pas, sans forme ny figure de procès,  
estrangler Frideric frere de sa femme; & bruller Simon Ruys, pource  
qu'ils auoient esté les auteurs de sa fuite? S'ils se chargeoient de dé-  
pesches tendantes à décrier le gouuernement, afin de porter le Peu-  
ple à quelque rebellion; estoit-ce pas le moins qu'on pût faire, que  
de leur oster le moyen d'agruer leur premiere faute par la seconde?  
Charles Quint fit perdre la vie au Gentil-homme, qui auoit dicté  
aux Gantois la lettre par laquelle ils prierent François I. de leur don-  
ner assistance contre luy. Bref, s'ils s'attachoient aux interets d'vn  
Party qui se dresse couuertement contre le Roy, peut-on trouuer  
estrange qu'on les declare criminels de leze Majesté? Ne sont-ils pas  
François de naissance? Il falloit donc que par vn acte public ils re-  
nonçassent solemnellement à leur Patrie, s'ils vouloient qu'on pro-  
cedast autrement contre eux qu'on ne fait d'ordinaire en telles  
occasions contre des sujets. Ce fut ce que pratiquerent autresfois,  
selon la coustume ancienne de leur nation, tous ces Grands de Ca-  
stille, qui suivirent Henry contre le Roy Alphonse X. son frere, sça-  
chans qu'ils ne pouuoient éuiter par autre moyen la tache dont l'v-  
sage ordinaire de tous les Peuples flétrit ceux qui s'engagent com-  
ment que ce soit aux factions formées contre le Souuerain. Mais  
peut-estre que le conseil & l'argent des Espagnols leur agréent plus  
que leurs exemples. Voyons si nous en trouuons chez nous, sans  
aller plus loin. Toutes nos Histoires en sont pleines. Quelques-  
vnes mesmes font mention de ie ne sçay quels Arrests anciens; qui

M. DC. XXXI.  
ADVERTIS-  
SEMENT AUX  
PROVINCES, &c.

Hist. de Marins.

Hist. de Paradis.

Hist. de Marins.

M. DC. XXXL

ADVERTISSE-  
MENT AUX  
PROVINCES, &c.Hist de Belle-  
forest.Memoires de  
Du Plessis.Histoire de  
Belleforest.

Le mesme.

priuent de la succession du Royaume les Princes conuaincus d'a-  
uoir porté les armes contre les Roys. Et dit-on, que quelques-vns  
voulurent remuer cette machine contre Louys douzième, lors qu'il  
vint à la Couronne, pource qu'il s'estoit souleué contre son Pre-  
decesseur. Quoy qu'il en soit pour ce regard; il est tres-certain que  
Henry III. apres les premiers Estats de Blois, fit menacer le feu Roy  
& le Prince de Condé de la mesme chose par Deputez exprés qu'il  
leur enuoya, s'ils ne se conforment avec obeysance à la resolution  
qu'on y auoit prise pour le bien de la Religion & de l'Estat. Laissons  
ce poinct de la succession; ce n'est pas le nœud de l'affaire. La Reyne  
Mere ne fit-elle pas proceder en tous les Parlemens contre ceux qui  
la brouillerent sur le déclin de sa Regence, par le mesme ordre, que  
l'on veut faire trouuer mauuais aujourd'huy? Quoy donc? L'au-  
thorité du Roy est-elle moindre à cette heure qu'en ce temps-là;  
ou si la qualiré de ceux à qui l'on se prend est plus grande? Laissons  
celle de Mere, & celle de Frere à part; leurs personnes sont trop con-  
siderables, pour estre enuoloppées dans les fautes des leurs. On n'y  
touche pas aussi; leur dignité les met hors du pair. Mais pour tous  
les autres; ils me pardonneront si ie dis, que ie ne voy rien sur leur  
teste, qui les puisse exempter de la rigueur ordinaire des loix de l'E-  
stat. Sont-ils plus que Charles d'Eureux? Il estoit Prince du Sang,  
il estoit Roy de Nauarre, il estoit gendre du Roy. Rien de tout  
cela n'eust empesché, que le meurtre du Connestable qu'il fit tuer  
à l'Aigle ne fust son dernier crime; si le second fils du Roy, qu'il  
luy fallut donner en ostage pour le faire venir, n'eust paré le coup.  
Mais bien que le Roy se contentast pour lors de luy faire remon-  
strer par le Legat du Pape la faute qu'il auoit faite, & de luy de-  
fendre d'attenter dorensauant à ses officiers; il luy fit recognoi-  
stre, apres qu'il l'eut surpris en ce festin, qui s'estoit fait tour ex-  
prés, qu'il s'en souuenoit encore: l'ayant enuoyé prisonnier en  
Artois avecque Friquer, Boutabu, & quelques autres de ses do-  
mestiques; & fait decapiter sur le champ le Comte de Harcourt,  
& son frere, les Seigneurs de Clere, de Maubué, de Grauille &  
de Preaux, dont il enuoya les testes encore chaudes sur des bouts  
de Lance à Roüen. Il fit saisir apres cela les Terres tant des vns  
que des autres, avec toutes les rigueurs que sa iuste indignation  
luy suggeroit. Tout cela fut sous le Roy Iean. Pensez-vous  
que Charles son successeur luy fust plus doux? Il luy fit bien sen-  
tir que non en la personne de l'Infant son fils. Car ayant décou-  
uert que la Ruë son Chambellan faisoit quelques menées avecque  
les Roys d'Angleterre & de Castille; il le fit prendre, fit fouiller  
dans

dans ses coffres, fit defense à son neveu de sortir de la Cour, fit ar-  
 refter Baudouïyn Belloferrand, Fernand d'Ayanes, & du Tertre: fit  
 saisir par les Ducs de Bourbon & de Bourgongne accompagnez du  
 Connestable de Clifson, toutes les Villes, places & forteresses qu'il  
 auoit en Normandie, battre celles qui resisterent, démanteler celles  
 qui furent prises, arrester deux autres de ses enfans, que la Reyne  
 leur mere auoit laissez à Bretueil, quand elle mourut; bref prati-  
 quer contre luy toutes les seueritez les plus grandes, dont il se pût  
 aduifer. Et c'estoit ce Charles à qui le surnom de Sage est demeuré.  
 Charles V I I. n'épargna pas non plus son fils propre en pareilles  
 occasions. Il se retira par deux diuerses fois. A la premiere les  
 choses ne s'aignirent pas beaucoup. Toute la difficulté qui se ren-  
 contra sur l'accordement, fut que le Dauphin s'estant obsti-  
 né d'y faire comprendre la Trimouille, Chaumont & Prié; le  
 Roy qui leur en vouloit particulièrement, comme aux auteurs du  
 mauuais conseil qu'auoit pris son fils, ne les voulut voir en façon  
 du monde: & luy dit, que s'il estoit resolu de les faire entrer en son  
 accord, il pouuoit bien s'en retourner; que les portes de la maison  
 estoient ouuertes, & que s'il ne les trouuoit assez grandes, il luy fe-  
 roit abbatre quinze ou vingt toises de mur, afin qu'il sortist mieux  
 à son aise. Il fallut non seulement qu'il en passast par là; mais qu'il  
 souffrist de plus que son pere luy changeast tout son train, hormis  
 son Confesseur avec vn autre. Le Duc d'Alençon, qui l'auoit dé-  
 bauché, se retira doucement en Prouence, sans auoir iamais osé se  
 presenter deuant luy. Ce fut bien pis à la seconde. Car voyant que  
 pour quelque commandement qu'il luy fist, il ne le pouuoit attra-  
 cher de Dauphiné; il conuoque les Estats du Pais, chasse les garni-  
 sons que le Dauphin y auoit mises en diuers lieux, reuoque les assi-  
 gnations accoustumées, defend aux Tresoriers de luy donner plus  
 rien, transfere le Gouuernement de la Prouince au Seigneur de  
 Chastillon, y enuoye le Comte de Dampmartin avecque troupes;  
 qui le pressa de si près, que si par l'aduis de Montauban il ne se fust  
 retiré promptement en la principauté d'Orenge, & puis en la Fran-  
 che-Comté, & finalement en Brabant vers le Duc de Bourgongne,  
 il alloit infalliblement tomber entre les mains de son pere. Qui l'ay-  
 ant manqué, se prend à ceux qu'il creut auoir esté les auteurs de  
 tout le mal; & commençant par le Comte d'Armagnac, le dépoüil-  
 le de tout son bien, attaque le Duc de Sauoye, qui l'auoit fauorisé  
 sous main, veut attaquer le Duc de Bourgongne, apres luy auoir  
 fait demander son fils par l'Euesque de Coutance; & en estant dé-  
 tourné par quelques\_vns, prend la protection des Gantois contre

M. D C. XXXL

ADVERTIS-

SEMENT AUX

PROVINCES.

&amp;c.

Hist. de Serres.

Monstrelet.

De Serres.

Hist. de Belloferrand.



M. DC. XXXL

ADVERTIS-  
SEMENT A VZ  
PROVINCES,  
&c.Mélanges de  
S. Iulien.Mem. de Charles  
IX.Mem. de Du Plef-  
fis.Mem. de la Reyne  
Marguerite.Vie du President  
de Thou.

luy, met garnifons par la Champagne, la Brie & la Picardie, fait prohibition de luy donner entrée ny passage en aucuns lieux : & sur ce qu'il le fit priet par le Pape de trouuer bon, qu'il demeurast hors de la Cour avec ses officiers, le luy refuse absolument. Ce ne furent pas des fumées d'une fougue bouillante, qui s'éuapore en moins de rien; cela dura dix ans tous entiers. Pendant lesquels il fit nonobstant l'intercession de sa Sainteté, tous ses efforts pour transférer la succession de sa Couronne à Charles son puîné, qu'il appelloit son petit Seigneur; & donna les confiscations de tous les siens à d'autres, qui se tindrent si fermes en la possession de ce qu'il leur auoit donné, que les heritiers de Bouchage, l'un des principaux adherans de son fils, en eurent long-temps après un grand procès au Parlement de Grenoble, sans en auoir peu iamais rien tirer. Et cependant c'estoit son successeur, & son successeur si certain, qu'il ne fut iamais en sa puissance de luy faire perdre ce que la loy du Royaume luy donnoit. Si nous descendons plus bas; nous trouuerons que Charles IX. ne proceda pas beaucoup plus mollement contre le Duc d'Alençon son frere, sur l'aduis qu'il eut que les Huguenots, avec qui les desseins de la guerre de Flandres, & du mariage d'Angleterre l'auoient lié quelque temps auparavant, s'estoient approchez de Saint Germain, pour fauoriser sa retraite. Ne le fit-il pas mettre dans le bois de Vincennes, & le feu Roy, qui n'estoit encore lors que Roy de Nauarre, avecques luy? Ce ne fut pas tout; on passa bien plus auant. Le Pape & le Roy d'Espagne, si l'on en croit quelques-vns, furent consultez sur les deux poincts dont on peut auoir ouï parler. Je n'asseure pas volontiers ce que ie ne sçay pas bien; mais il est tres-assuré, que deslors on tascha de disposer la feuë Reyne Marguerite à ce qui s'est fait depuis. Un chacun se peut assez imaginer de soy-mesme où ce dessein alloit. Ceux qui pensoient sçauoir la fin de l'Histoire de ce temps-là, ont écrit couuertement, que la feuë Reyne-Mere, qui n'aymoit ses enfans, à ce qu'on a tousiours dit, qu'à proportion de ce qu'ils luy laissoient de part au gouuernement des affaires, & qui craignoit que cestui-cy supporté par les Huguenots, dont elle n'estoit pas aymée, luy fist perdre celle qu'elle y auoit, fut, comme ils l'assurent, sur le point de luy faire passer le pas. Pour s'éclaircir de ce qu'elle apprehendoit, elle consulta sur la nariuité du Duc un certain Cosme Rugger; à qui, suiuant la curiosité de son pais, & la credulité de son sexe, elle adioustoit en matiete de deuiner beaucoup plus de foy, que la raison & la pieté n'eussent voulu. Celuy-cy, pour fauoriser ce Prince, aussi bien que le feu Roy, qu'il en fit aduertir secrettement par la Noüe, l'assura que les Aïstres ne don-

noient plus rien à craindre de luy, qu'il ne brouilleroit plus, & qu'il demeureroit à l'aduenir en son deuoir. Ceste croyance la retint, & luy fit changer la resolution qu'elle auoit prise de le perdre. Elle ne laissa pas pourtant sur le bruit de la dernière maladie du Roy, de faire transférer le prisonnier au Louure, après y auoir fait redoubler les gardes, griller les fenestres, & condamner les portes, du costé qu'elle choisit pour le mettre. Voila pour sa personne. Tous ceux qu'on creut auoir trempé le moins du monde en sa menée, ne furent pas, comme on peut penser, plus épargnez. La Mole son fauory, Conconas, Saint Martin, Grandry, Tourtay, furent tous pris à l'instant, & quelques-uns decapitez bien-tost après. On mena depuis les Marefchaux de Montmorency & de Cossé à la Bastille en plein iour, entre les huées du Peuple, le tambour battant. Si le Marefchal d'Anuille n'en eust eu le vent en Languedoc, si le Prince de Condé & Thoré ne se fussent retirez en Allemagne, si Meru, Colonel general des Suisses, le Vicomte de Turenne, la Fin, Grandchamp, & plusieurs autres, n'eussent pris l'essor de bonne heure en diuers endroits, ils couroient fortune de se voir en lieu, d'où l'on ne fort bien souuent, que pour aller en vn autre, d'où l'on ne reuient iamais. Charles, sous qui tout cela se passa, fut, comme tout le monde sçait, vn fort rude joueur; à qui personne ne se prenoit gueres, qu'il ne recogneut tost ou tard la faute qu'il auoit faite de l'irriter. Henry qui luy succeda, semble auoir esté naturellement plus doux. Et toutesfois aussi-tost qu'il eut aduis que son Frere auoit pris, sans dire mot, le chemin de Dreux, il se mit en si grande colere, qu'il fit monter à cheual tout ce qui se trouua lors autour de luy, avec commandement de le luy ramener vif ou mort; le menaçant tout haut, qu'il luy feroit cognoistre la folie qu'il faisoit de s'attaquer à vn si puissant Roy que luy. N'ayant peu l'auoir, il s'en voulut venger sur la personne mesme de la Reyne de Nauarre sa sœur, pour ceste seule raison, qu'aymant, comme elle faisoit, particulièrement le Duc, il la soupçonnoit d'auoir sçeu quelque chose de son depart. A cét effet il proposa de luy donner des gardes: pendant qu'il enuoyoit le Duc de Neuers avec vne armée contre son frere; qui sans la mere, dont l'entremise le ramena, n'eust pas esté long-temps à se repentir de ce qu'il auoit fait. Je ne me suis estendu si longuement sur toutes ces menuës particularitez, que pour faire voir que ce n'est pas d'aujourd'huy qu'on procede avec quelque espee de seuerité rigoureuse contre les perturbateurs du repos de l'Estat, sans aucune distinction ny de dignité, ny de naissance. Que si nous venons maintenant à comparer ce qui s'est fait en tous ces temps-là avec:

M. D. C. XXXL.  
ADVERTIS-  
SEMENT AUX  
PROVINCES,  
&c.

Mem. de Charles  
IX.

Les mesmes.

Mem. de la Reyne  
Marguerite.

Hist. du Président  
de Thou.

M. DC. XXXL  
A D V E R T I S -  
S E M E N T A V X  
P R O V I N C E S ,  
&c.

•  
Memoires de la  
Reyne Marg.

Recueil d'hiſt. de-  
puis l'an 1547. inf.  
qu'à 87.

Mem. de la Reyne  
Marg.

Les meſmes.

que ce qui ſe paſſe maintenant, nous trouuerons ſans doute, que le Roy ne ſurmonte pas moins tous ces autres, ſous le Regne deſquels ces choſes ſont aduenues, en moderation & clemence, qu'en iuſtice & valeur. Je ne parleray point de Iean; on diroit que le Nauarrois n'eſtoit que ſon gendre; ny de Charles V. non plus; ce n'eſtoit que ſon beau-frere. Je ne diray rien de Charles V II. il pourroit ſembler à quelques-vns que la puissance paternelle luy donna quelque droit particulier ſur celuy qu'il pourſuiuit ſi viuement. Mais que peut-on alleguer contre Charles I X. & contre ſon ſucceſſeur? Le Duc d'Alençon n'eſtoit-il pas leut frere? Que ne luy firent-ils neantmoins, depuis qu'ils commencerent à prendre des ombrages de luy? Ce que l'en ay dit eſt le moins de ce qui ſ'en pourroit dire, ſi l'on vouloit. Les pourſuites qu'on fit dans le Parlement contre luy le mirent en tel danger de perdre la vie, que ceſte chere ſœur qu'il nommoit ſa Reyne, ne créut pas auoir autre moyen de la luy ſauuer, qu'en taſchant à le tirer du bois de Vincennes, ſous l'habit d'une des femmes qu'elle menoit avec elle, quand elle l'y viſitoit. On refuſa nettement aux grandes inſtances qu'il en fit, la Lieutenance qu'on auoit donnée auparauant au Duc d'Anjou, ſans qu'il la demandat. On ſe déſioit tellement de luy, qu'à tous coups on alloit fouiller iuſques dans ſa chambre; ſon liſt melme n'eſtoit pas priuilegié. Il n'auoit point encore d'appanage quand il ſe retira; ny de penſion qu'autant preſque qu'il plaiſoit au Gaſt, qui gouernoit alors le Roy, de luy en faire payer. Il eſtoit attaqué tous les iours en la perſonne des ſiens, à qui l'on faiſoit mille querelles & mille fraſques, avec tât d'animofité, que Buſſy ſon plus chery confident, après auoir eſté laiſſé vne fois pour mort ſur le carreau, en la perſonne d'un autre, qu'on prit pour luy ſur la couleur de ſon écharpe, fut contraint de quitter la partie à la fin, & ſe retirer de la Cour. Adiouſtez à toutes ces indignitez les brauades de ceux de Guiſe, qui le morguoient, à ce qu'on dit, & les riſées des mignons, qui luy portoient iuſques ſur la mouſtache des gauſſeries de ſa mauuiſe mine, aſſez, comme il eſt à preſumer, que le Cabinet ne deſaduoiéroit rien de tout ce qu'ils luy feroient. Que peut-on, ie vous prie, dire aujourd'huy de ſemblable de Monſieur? Quelques ſoupçons que le Roy ait peu prendre de luy, dans les diuerſes menées qui ſe ſont faites ſous ſon nom, depuis ſix ou ſept ans en ça, ſ'eſt-il iamais ſeulement parlé de l'arreſter? A-t'on fait la moindre plainte, ou la moindre information du monde par voye de luſtice contre luy? Les declarations de ſa Majeſté ne touchent nullement à ſa perſonne. Ne l'a-t'elle pas voulu plus d'une fois fauorifer de ſa

Lieutenance dans ses Armées? Il ne l'a pas vouluë. N'auoit-il pas dès long-temps vn fort bel appanage? On le luy augmenta encore depuis. N'estoit-il pas bien payé de tout ce qu'il auoit à prendre sur l'Espagne? Il le touchoit tous les mois à poinct nommé. Que si l'on l'a sevré depuis peu de ceste manne; c'est que le Roy ne veut pas estre comme l'aigle de cét Empereur, qui fournissoit de plumes aux flèches qu'on luy tiroit. Au reste, que manquoit-il aux siens de tout ce qu'ils pouuoient ou pretendre avecque raison, ou demander avec apparence? On preuenoit mesmes leurs souhaits. On leur donnoit de l'honneur & de l'argent. Ils estoient carez & chers de tout le monde, qui reueroit en leurs personnes la dignité de ceux qu'ils seruoient. Quel sujet ont-ils donc eu de le porter aux extremitez, où leur mauuais conseil l'a reduit? Dequoy se pouuoient-ils plaindre? De rien certainement, si ce n'est peut-estre de l'ignorance de ces funestes deuins, qui leur auoient promis sur la dernière maladie du Roy, ce que les Astres plus amis de la France que de leur ambition ne leur ont pas voulu tenir.

M. DC. XXXL  
ADVERTIS-  
SEMENT AUX  
PROVINCIAUX  
&c.



# REMONSTRANCE

A MONSIEVR,

PAR VN FRANCOIS DE QUALITE.



ONSEIGNEVR,

Les Monstres d'enuie, d'auarice, & d'ambition, qui vous enuironnent, empeschent ie m'asseure, que ce Discours tout plein de liberté, ne penetre iusques à vous. Je ne doute nullement, qu'outre les grandes cognoissances que les Princes tiennent de Dieu, vous n'ayez des lumieres naturelles si puissantes, que mesme dès vostre enfance, vos raisons plus que pertinentes, faisoient esperer à toute la France des effets d'esprit & de courage tout à fait extraordinaires. Les dispositions en sont encore en vous; & quelques soins que prenne la flatterie, qui ne vous a point abandonné iusques icy, vostre iugement détrompé se peut joindre aux iustes ressentimens que doiuent auoir tous les gens de bien de vostre éloignement de la Cour, & des su-

M. DC. XXXL

M. DC. XXXL  
REMONSTRAN-  
CE A MON-  
SIEVR.

jets qui separent les volontez du Roy & les vostres au grand auantage des ennemis de ceste Couronne. La naissance qui vous est commune à tous deux, l'inclination à la vertu, la nourriture presque pareille, & l'union de vos fortunes, sont les seuls ressorts qui doiuent faire joüir vostre bonne intelligence. Que si iusques icy les defauts de vos Ministres en ont changé les mouuemens, la voix de Dieu qui vous rappelle, le ressentiment d'un Roy qui vous veut traiter en frere, & comme fils, les souffrances d'un Peuple qui succombe à tant de miseres, dont le bras de Dieu l'a châtié, depuis quelques années, doiuent contraindre vos interets, déguisez par leur malice, de recognoistre que vostre gloire & la reputation de la France dependent de vostre retour & de la Paix. Le Roy la souhaite, & elle sera tousiours procurée à vostre contentement, par ceux qui gouernent sous luy : car quelque creance que l'on vous vueille donner de leurs intentions, elles ne peuuent estre mauuaises, si l'on considere leurs actions passées, leurs efforts pour en former de plus glorieuses, & leurs desseins, qui eussent desia fait dominer la France à tour le monde, si la fortune eut aidé leurs desirs, & la bonne conduite de nostre Prince.

Vous n'ignorez pas, MONSIEUR, que le Cardinal de Richelieu, que vous faites le Ministre de vos diuisions, ne soit tout plein de courage & d'adresse: mais vous vous plaignez qu'il destine pour vostre ruine les bonnes parties qu'il deuroit employer au bien de ce Royaume (pardonnez-moy si ie parle de la sorte, la vertu a de si fortes apparences, que ie l'adore mesme en mes ennemis) l'éclat de sa fortune & l'esperance de la partager, ne me feront iamais flatter la verité: si ce Discours luy tombe dans les mains, il n'y recognoistra que la liberté d'un François, qui cache son nom, pour n'auoir d'autre interest que celui de l'Estat. Voyons ce qu'il a fait pour vous.

Vous vous plaignez qu'il vous recule des affaires, & que tout ce qui environne le Roy, ne luy laisse pas seulement la liberté des sens: nous sçauons que tous ceux qui le veulent, y rencontrent l'accez tres-facile, & qu'il écoute plus que Prince du monde les plaintes de ses subjets: tous ceux de la Cour luy parlent tous les iours, & vous-mesme auez eu d'assez longs entretiens avecque luy, pour rencontrer les occasions de luy faire cognoistre vos mécontentemens, & les grands desseins du Cardinal. Mesme pardónez-moy, si ie dis que vous auez eu tort de ne le pas faire, si tôt est que vous les ayez reconnus armez contre le Roy, la Reyne vostre Mere, & vostre Personne: mais ie crois que vous n'è auez eu les parfaites cognoissances que depuis vôtre

depart de la Cour, que l'on vous conseilla par de malicieuses apprehensions que vous en donna vostre Chancelier, afin de vous éloigner des lieux, où vous pouviez decouvrir le contraire de ce qu'il vous disoit.

Retournez-vous, & regardez le passé : Sçavez-vous pas que dès la naissance de sa fortune, il vous trouua éloigné des affaires, dans quelques défiances, & sans appanage ? Il fit tout ce qui luy fut possible pour vous faire viure en frere avecque le Roy, qui vous donnoit souuent la moitié de son liét, afin de s'acquiescir vostre confidence, & de destourner les mauuais conseils que ceux de l'aage que vous auiez pour lors sont capables de recevoir. Le Colonel, homme hardy & ambitieux, fut celuy qui ruina ces bonnes intentions, porté de fantaisies qui luy estoient fort considerables pour lors : Ne doutez pas, MONSIEUR, que les desseins de ceux qui ont l'honneur d'approcher les grands Princes, ne montent tousiours, & qu'apres s'estre donné creance auprès de leurs Maistres, ils ne les portent à tout entreprendre : Il y en a peu qui le fassent, pour auancer leur gloire, mais pour leur témoigner qu'ils leur sont tout à fait necessaires, & de là s'acquiescir vne autorité dans leurs actions, dont bien souuent ils abusent. L'Histoire que vous sçavez tres-bien, vous a fait cognoistre le secret d'une si mauuaise maxime ; & quand il vous plaira de conferer sans passion avecque vostre iugement, il vous dira que le Colonel ne trauailloit pas tant à vostre establissement, qu'au sien particulier, par les factions qu'il formoit dedans la France, & hors du Royaume.

Ce furent les sujets qui obligerent le Roy à le faire arrester, auant que de s'en plaindre à vous, dont la passion auoit esté abusée par les artifices d'un homme si malicieux : L'on cognut bien qu'il vous flattoit de belles esperances, mais que ce n'estoit que pour asseurer les siennes, & qu'il vouloit vous faire seruir de jouet à la fortune d'un autre. Le Roy ne vous en traita pas plus mal : au contraire deslors il vous donna grand appanage : vous maria avec vne grande Princeesse, pleine de vertus & de biens, & fit tout ce qu'il peût pour vous dégager des reliques des desseins du Colonel, pour embrasser l'interest de l'Estat, qui ne peut estre que le vostre. Fut-ce pas le premier feu qui se mit dans le cœur du Duc de Sauoye, qui partageoit ses desseins, & qui auoit extrêmement contribué à les former par son Ambassadeur, qui ne s'est peü esteindre que par sa mort, n'ayant iamais peü viure dans le repos, iusques à ce qu'il eust vengé sur le Cardinal,

M. DC. XXXI.

REMONSTRAN-  
CE A MON-  
SIEVR.

ou sur la France, la mort d'un homme qui luy auoit tant promis?

Fut-ce pas la cause que l'on commença de traicter la Paix avec l'Espagne sur la corruption que les mauuais humeurs du Colonel auoient formées dans les cœurs estrangers, qui pouuoient & deuoient alors nous assister, pour diminuer la grandeur de l'Espagne, qui branloit de tous costez par ses impuissances, & qui reprit sa force par nos iustes défiances.

Nous en auons depuis senty les effets; & les cruautéz exercées dans la prise de tant de Villes en demandent encore vengeance à Dieu contre les premiers auteurs de ces diuisions. Et vous direz que le Cardinal vous veut reculer des affaires, & qu'il nourrit des défiances dans l'esprit du Roy, pour établir sa puissance, & pour vous détruire? Si vous eussiez alors écouté la verité de ses conseils, si vous eussiez deferé aux volontéz du Roy qui vous conjuroit d'oublier toutes choses, de recognoistre à quoy l'on se vouloit seruir de vous, que l'on abusoit de vos bontéz, & que tout de bon vous eussiez embrassé la part dans le gouuernement des affaires telle que l'on vous l'offroit, vous ne seriez pas hors de France enuironné de factieux, qui ne pensent qu'à vous détruire, & à vous détourner de ce que vous deuez à vous-mesme: Mais vous demeurâtes dans vos premieres opinions, & les creatures de vos ennemis couuerts, qui restoient auprès de vous, ne cessèrent de vous cajoler, pour vous armer pour la defense des vôtres (ce disoient-ils) & sous ce pretexte vous faisoient écouter des propositions que leurs esprits méchans & vlcerez vous rendoient faciles pour le salut du Colonel, & qui tacheront vôtres reputation dans les siècles, si tout le monde ne croit (comme de fait) que vous n'en vouliez pas au Roy, mais au Cardinal, qui estoit l'auteur de vos mécontentemens: quoy que ce soit crime d'attenter aux Ministres de l'Estat, qui sont comme les organes de la Monarchie.

Ces gens, MONSIEUR, qui vous embarasserent dans ce tracas, ne vous disoient pas que la vanité de vos efforts vous decroiteroit & dans la France & chez les Estrangers: vous en sentirez les effets, si vous continuez dans le dessein d'armer contre le Roy (ce que Dieu ne vueille) les Princes & la Noblesse viuant dans la crainte que vous estes pour émouuoir de grands troubles, & pour en terminer bien peu. Je ne dis pas que vous n'ayez en vous tout ce qui peut former un sage & genereux Prince: mais vos actions ont fait cognoistre à tout le monde que vous croyez trop le conseil de vos Ministres (ce que vous blâmez en nostre Roy:) encore si

vous

vous faizie des elections pareilles aux siennes, ie ne serois en peine que d'écrire les combats que vous auriez gagnez sur les ennemis de l'Estat, & la prise de tant de villes, où vostre naissance & vostre courage vous donnent droit.

M. DC. XXXI.  
REMONSTRAN-  
CE A MON-  
SIEUR.

Il valoit mieux, Monseigneur, sans vous piquer si fort des interets de ceux que vous croyez estre vos seruiteurs, abandonner leur crime à la Iustice du Roy, que d'autoriser de vostre nom des bruits d'innocence, que l'on sçauoit faux, & que l'on vous déguisoit: vous n'eussiez iamais écouté Chalais, & les autres qui viennent encore, lesquels se reneans dans la misericorde du Roy, vous ont fait passer pour coupable en quelque chose. Le Cardinal n'a point de charmes qui forcent les cœurs des Princes à prendre des abolitiōs, s'ils n'auoient failly: leur naissance si glorieuse a trop releué leur courage, pour auoir par crainte ce qu'ils font par consideration. Ce sont là, Monseigneur, les sujets, qui ont donné des ombrages au Roy, & qui auroient peu destourner les affections mesmes d'un pere enuers ses enfans. Ce sont ces brouilleries qui donnerent courage à l'Anglois de cabaler avec ceux de la Religion, & le Duc de Sauoye, qui donnoit audience à ses Ambassadeurs la nuit, afin qu'il courist aux hommes ce que Dieu n'a peu souffrir.

L'aduoué que si vous eussiez iugé les maux qui en pouuoient naistre, que vous eussiez destourné ces conseils & les auteurs d'iceux; mais vous y contribuâtes, pource que l'on vous faisoit croire que vous auiez raison, & que l'on vous piquoit tousiours de ce gouuernement, dont vos Ministres vous eussent bien fort deschargé, pour le traiter à leur fantaisie: Dieu sçait comment; ie crois que nous serions bien éloignez de l'estat où nous sommes à present, & qu'au lieu des diuisions dont ils troublent le repos que le Roy a donné à la France, ils se trouuetoient assez empelchez à se démesler d'avec les Estrangers.

Ce sont ces bons seruiteurs que vous auez auprès de vous, à qui l'adresse & le courage ont creu depuis ce temps-là, par les conseils que leur inspire le sieur de Monfigot, qui cherchoit à quelque pris que ce fût, de debiter les notions qu'il s'estoit acquises, pendant qu'il estoit Secretaire du Connestable de Luynes: auant ce choix ils faisoient tout si à contre-temps, que la pluspart des gens de bien disoient tout haut qu'ils vous abusoient, qu'ils estoient pensionnaires du Cardinal; & les plus deliez, que cela ne pouuoit estre, veu les lourderies qu'ils faisoient, & qu'il estoit trop adroit, pour ne leur pas prescrire des fourbes plus specieuses. Je vous prie, MON-  
Vuu



M. DC. XXXI

RIMONSTRAN-  
CE A MON-  
SIEVR.

S E I G N E V R, que ie vous en remarque quelques-vñes.

Sont-ce pas ces Messieurs qui vous firent quitter le ſiege de la Rochelle, & qui vous ramenerent à Paris, vous faiſant valoir beaucoup d'y gouverner en l'abſence du Roy? Sont-ce pas eux qui vous y entretenoient dans le plaifir, tandis que le Roy ſuoit dans les travaux d'un ſiege? Sont-ce pas ces fidelles Conſeillers, qui vous laiſſerent embarrasſer d'amour, au lieu de vous mener dans l'eſcole de la guerre, qui eſt vn vray meſtier d'un Prince? Mais ie vous prie, comme quoy vous ont-ils conduit dans cette action? ſ'ils n'ont eſtélés inſtrumens de la ruïne de Monsieur de Mantouë, au moins ils en ont eu le deſſein. Ils ont enduré que vous ayez veu emprisonner deux grandes Princeſſes, toutes deux vos parentes, & l'une voſtre Maĩtreſſe, ſans crime que pour eſtre aymée de vous; vous le ſouffrites, quoy que tout le monde ſe preparât de vous aſſiſter dans vne boutade d'amouteux: mais vous vous conſeillâtes pluſtoſt à eux qu'à voſtre paſſion; & ceux qui vous procurerent ce déplaiſir par leurs conſeils, ce ſont ceux-là pour la deſenſe deſquels vous vous armez maintenant. Euſſiez-vous pas trouué dans Paris vingt mille ieunes gens, qui pouuoient avec vous l'enleuer de ſa priſon, & l'eſpouſer ſans déplaire au Roy qui n'y repugna iamais? Vous euſſiez offenſé la Reyne voſtre Mere, où eſt la Loy qui nous oblige d'obeir à nos parens en leurs paſſions? Le Roy qui vous doit ſeruir de Pere, auſſi bien qu'il eſt voſtre Frere, n'eũt pas fait vn autre choix pour luy-meſme, comme il l'a teſmoigné pluſieurs fois: mais la corruption ſe gluiſſa dans le cœur des voſtres, & la crainte qu'ils auoient de picquer la Reyne dans ſes intereſts, eluderent toutes les reſolutions de voſtre amour, qu'ils reſeruoient au temps pour luy donner le remede qu'il a trouué: Et puis ils deſtinoient voſtre fantaſie, pour eſtre l'inſtrument de voſtre reconciliation avec la Reyne, qui vous abandonnoit le Cardinal, ſi vous vous elloigniez de vos autres deſirs. Penſez-vous que Dieu ne puniſſe pas les ſermens des amoureux, & qu'il ne ſe ſouuienne pas que dans l'Hoſtel de ſainct Paul vous le teniâtes pour tel, ſi iamais vous changiez de volonté? Et cependant vous eſcoutez d'autres partis que l'on vous propoſe, & vous témoignez par vos froideurs que vous ne l'aymez plus. Vous ne vous ſouuenez plus des larmes qu'elle a iettées tant de fois auprès de vous, pour les ſujets qui vous touchoient & l'un & l'autre: Vous avez oublié la mort de ſa Tante, dont vos intereſts en furent la cauſe, & vous ſouffrez encore que celle que vous diſiez gouverner ſi abſolument

dans vostre ame, viue dans vn cloistre parmy des Religieuses, qui est vne vie bien esloignée de celle que vous luy deuez procurer.

Tout cela seroit peu de chose, si vous ne cognoissiez que la Reyne vostre Mere, toute pleine de desirs de vengeance contre la Maison de Mantouë, a sans cesse trauersé ses affaires pour en perdre le Chef, & pour vous destourner d'espouser la fille dvn Prince ruiné. Les diuerses negociations que l'on a faites auprès des Princes armez pour le destruire: les lettres surprises pendant la maladie du Roy, sans parler de beaucoup d'autres choses, que i'ayme mieux taire que publier; seront d'assez puissans témoignages aux siecles aduenir de ce que j'écris: comme si la Princesse Marie estoit cette fille de Nisus, qui deuoit arracher le poil fatal de son Pere, & luy enleuer quant & quant son Estat, pour le sacrifier aux desirs dvn Prince qui ne s'en soucie plus. Le pillage de Mantouë & de tant d'autres Places, les maux soufferts par tant de milliers de personnes, les meurtres & les violens qui s'en sont ensuiuis, sont-ce pas les effets de sa passion & de la vostre?

Et puis vos Ministres vous veulent releuer d'honneur au delà de ce qui fut iamais! Ce fut cette raison qui vous fit refuser le commandement de l'Armée d'Italie, de peur d'irriter la Reyne, à laquelle ils auoient desia fait esperer cette reconciliation. Mais pourtant, que firent-ils pour venger vos mécontentemens, quand vous vous retirâtes en Lorraine la premiere fois? Ce ne fut pas auant le secours donné à l'Italie, ny deuant la conqueste du Languedoc, pendant laquelle les maux pressans, & les cœurs esleuez vous donnoient beau jeu d'entreprendre pour vous faire écouter; l'on voueût fait reuenir avec toutes les satisfactions que vous eussiez souhaitées: mais ie m'assure qu'ils furent si bons François, qu'ils ne voulurent trauerser la prosperité des Armes du Roy, & qu'ils voulurent attendre la Paix, afin de ne donner que les apprehensions du mal. On le cognut tres-bien: car ils ne firent la guerre que par lettres & par déiances, & trouuerent vostre réunion & la leur dans vn supplément d'appanage, quelques recompenses, & des assurances qui adoucirent leurs craintes, & qui vous appaisèrent, puisque vous auez tousiours vescu iusques icy plus dans leurs interets que dans les vostres.

Voilà, Monseigneur, quelle a esté la conduite de vostre Conseil, pendant qu'il agissoit par ses seuls mouuemens: Iugez si ces trauersés d'esprit qu'ils vous ont donné durant quatre ou cinq années, vous ont aduancé dauantage dans les affaires, & dans la bonne grace du Roy, & vous ont fait acquerir grande creance & dans

M. DC. XXXI.  
REMONSTRAN-  
CE A MON-  
SIEVR.

la Cour & dans le reſte de la France. Détrompez voſtre raiſon, & vous aſſeutez queles reſolutions qu'ils ont priſes depuis avec d'autres plus adroits & plus malicieux qu'ils ne ſont pas, ne releueront pas dauantage voſtre gloire.

Ils vous ont vny avec la Reyne, i'auoüe que c'eſt vn acte de pieté de reduire vn fils dans l'obeyſſance de ſa mere, pourueu que ce ſoit à bonne fin: Car il faudroit eſtre bié ſimple pour ne ſçauoir pas qu'on peut auſſi bien offeſer Dieu en obeyſſant à vne mere qui commanderoit choſe mauuiſe, comme en luy deſobeyſſant en choſe bonne, où Dieu luy donne autorité de commandement. Mais quand ie conſidere la fin de leur deſſein, ie m'eſtonne qu'ils oſent goutmander le Roy dans ſes elections, qu'ils le vueillent forcer de ſe ſetuir d'eux, & de recognoiſtre les grands ſeruices du Cardinal par vne inſigne ingratitude, comme s'ils auoient affaire à vn Prince priué de ſens, ſans cognoiſſance du vray & du faux, & qui ne pût mettre difference entre des perſonnes piquées d'vnzele tres-capable, & d'vne loüable ambition; & des gens qui ſe trouuent bien empeſchez à regler leurs familles & leurs vies.

Voila de jolis Conſeillers d'Eſtat: ils n'auoient garde de porter eux-mêmes leurs remonſtrances, & de ſonner le combat: ils ſe contentent d'en ordonner, & choiſiſſent pour porter cette parole la Reyne voſtre Mere, qui les aſſeuroit par le Garde des Seaux & par le Mareſchal ſon frere de la perte du Cardinal, par la forte creance qu'elle ſ'eſtoit donnée dans l'eſprit du Roy, qu'elle ſe promettoit de ranger au poinct qu'elle deſiteroit.

Mais voyez, Monſeigneur, où vous porte la vanité de vos eſpetances, fondées ſur les apparences de ſi foibles conſeils. Vous voyez que le Roy n'écoute pas la calomnie; qu'il ayme dauantage, qu'il combat de raiſon, enfin qu'il trouue tant de ſeuretez en la fidelité du Cardinal, qu'il ſouſſe pluſtoſt l'éloignement de ſa Mere, que la perte d'vn homme tant vtile au bien de ſes affaires & de ſon Eſtat. Vous en témoignétes de grands reſſentimens, & de fait vous y eſtiez obligé, puis que vous eſtiez de la partie: mais vous ne deuiez pas en ſuite iurer amitié au Cardinal, & ſouffrir que les voſtres s'engageaſſent par les grandes ſommes, & les charges qu'ils receurent du Roy, pour arrhe de l'auoir trompé, ou de l'auoir eſté eux-mêmes. C'eſt ce qui les marqueta à iamais de legereté, & d'vne forte auarice, & ce qui fera condamner voſtre ſeiour hors de la France, quand vous en auriez tous les ſujets du monde. Et ce ſont les meilleures raiſons que puiſſe auoir le Cardinal, pour oppoſer aux calomnies qu'ils luy impurent tous les iours.

Cela n'est rien, Monseigneur, si vous ne considerez qu'ils ont voulu piper, & vous & la Reyne vostre Mere. Sçait-on pas que les Marillacs ont encore les cœurs tous enflammés des feux de la sainte Ligue, & que le Garde des Seaux est trop plein de conscience pour ne demeurer pas dans l'obseruance d'un serment qu'il signa de son sang? Cognoist-on pas l'opiniastreté de ses resolutions, qu'il ne changea iamais, & l'ambition de son frere, qui ne regardoit rien moins qu'une espée de Connestable, deslors qu'on luy fit l'honneur de le charger d'un baston de Marechal de France? Pour y paruenir quels ressorts font-ils iouer: ils procurent vostre reconciliation avec la Reyne, à laquelle ils monstrent le Cardinal, comme un homme qui se vouloit éleuer sur les ruines de ses enfans; elle qui auoit tant de fois dit qu'il ne pouuoit faillir? Ils veulent luy faire cognoistre que par une ingratitude nonpareille, il ne luy rend que des deuoirs déguisez, & qu'il luy cache tout ce qu'il y a de fin dans le Conseil, qui n'est plus que dans le secret du Roy & dans le sien; qu'il destourne l'obeyssance du Roy & cet amour filial, qu'il luy auoit tousiours tesmoigné, & ne sortent iamais de ces discours d'ingratitude, comme les plus sensibles moyens qui les peuuent conduire au point où ils aspirent; que si le cœur luy en dit, les semences d'amour sont encore assez fortes dans l'esprit du Roy, pour se laisser persuader à ce qu'elle voudra luy inspirer: que le Cardinal ne s'y maintient que parellemesme: que ce sont les vniques voyes pour vous acquerir pour son salut qui ne pouuoit plus estre qu'en vous, puisque la foiblesse d'une femme estoit trop peu de chose, pour opposer aux pernicieux desseins qu'ils disoient qu'il faisoit desja éclater contre l'Estat, dont il vsurpoit toutes les forces.

Ils flattoient bien encore dauantage ses esperances, que c'estoit le moyen de vous dégager d'avec la Princesse Marie, & de vous ranger dans l'alliance de Florence, ce qu'ils sçauoient estre son principal desir, & ce qui a plustost armé sa resolution contre un homme qu'elle n'eust iamais abandonné, apres l'auoir si hautement protégé, & luy l'auoir si dignement serui.

Vous, Monseigneur, ils vous ont entretenu de discours presque tous pareils, & vous ont proposé ce que vos Ministres briguent il y a long temps, à sçauoir le maniement des affaires: & pour y atteindre ils dressent force prariques dehors & dedans le Royaume, forment de grands desseins, qui ne se peuuent couvrir estant communiqez à tant de personnes, qui ont esté leur perte, & qui vous ruineront de reputation, si vous ne vous rendez dans

M. DC. XXXI.  
REMONSTRAN-  
CES A MON-  
SIEUR.

les respects que vous devez au Roy, lequel sera tousiours prest de vous satisfaire dans les sorts que vous pretendez vous estre faits, si la Iustice & le bien de son Estat le luy conseillent.

L'on sçait que vous vouliez dire que vous ne pouuez auoir la creance que le Cardinal n'en vueille au Roy & à l'Estat. Pour tenir quelques gouuernemens & quelques charges, ce n'est pas arracher les fleurons d'une Couronne si puissante; & une Compagnie de Gardes armée pour le defendre de tant d'attentats que l'on a fait contre sa vie, ne suffira pas pour conquerir un Royaume: il n'est pas croyable que tous les François qu'il oblige par ses liberalitez, & auxquels il a commandé dans les employs; voulussent l'assister contre leur Roy: ils seroient les premiers qui coniureroient à sa ruine; & quant à moy, ie ne puis arrester ma plume sur un sujet si horrible, si criminel, & éloigné d'apparences.

Le Cardinal ne fait pas plus, & ne possède pas dauantage que les Fauoris des Roys qui ont precedé le nostre: si vous voulez obliger le Roy à prendre le soin entier de son Estat, vous voulez ce qui ne fut iamais fait (ce qui seroit capable d'abreger la vie du plus robuste homme du monde) & enfin ce que Dieu ne demande pas d'eux: ains au contraire, agissant par les causes secondes, il leur apprend à se seruir de leurs sujets en leur ministere. Le defunct Roy, le plus laborieux des Princes qui furent iamais, n'auoit-il pas des Ministres qui partageoient les affaires? & vous mesmes, Monseigneur, prenez vous tous les soins de vostre Maison, & de vostre fortune? vos Ministres en seroient res-fachez, & n'auroient pas de si grandes sommes aux interets chez les Partisans. Que si dans la conduite particuliere des affaires, quelque chose vous semble n'aller pas, comme la raison voudroit, laissez nous seulement en paix, & vous verrez que le Cardinal sera le premier à seconder de son assistance vos loüables intentions auprès de sa Majesté. Croyez vous qu'après auoir fait regner le Roy si absolument, qu'après s'estre reconcilié avec vous & la Reyne Mere, qu'après auoir procuré la paix à ce Royaume, il ne fasse pas tout ce qui luy sera possible, pour acquerir les benedictions du peuple, qu'il n'a peu soulager iusques icy, veu les desordres qui ont brouillé cette Monarchie, & qui nous menas-sent encore si vous ne retournez?

Reconnoissez, Monseigneur, que vous ne pouuez viure plus glorieux qu'en France, où tant de peuples vous obeyssent, où le Roy vous chérit, où chacun s'efforce à vous faire l'honneur qui est deu à vostre naissance. Auüiez que vous souffrez par tout ailleurs, &

que les effets sont bien éloignez des promesses estrangeres: Chacun considere ce que vous pouuez de vous mesme, & si vous continuez, vous ferez que l'on s'estonnera de vostre impuissance. Ceux dont vous implorez l'assistance, s'ils sont estrangers, ont assez d'affaires chez eux, sans vous assister dans vne boutade qui doit finir à leur desaduantage: s'ils sont François, ils ne contribueront à vos desseins que des ciuilités & des offres, dont vous ne verrez iamais les effets, veu le bon ordre que l'on y met tous les iours, & l'impuissance où ils se trouuent, pour auoir auresfois mal menagé leurs biens & leurs fortunes durant la minorité du Roy. Ce qui vous restera, seront la plus part gens deretminez, esprits vlcerez & mal-contens, les autres pour se faire cognoistre, & d'autres pour viute dans la liberté des Armes ciuiles. Quelle discipline pourrez vous establir parmy des personnes de cette sorte? Vous verrez que vous auez plus de Capitaines que de soldats, & vous repentirez de n'auoir pas escouté le Conseil du Roy, qui vous conjure de retourner il y a si long temps, non pas par la terreur de vos Armes, mais par des considerations d'amour qui touchent tout le monde.

Vous ne sçauiez que trop bien le bon ordre estably par toutes les frontieres, que vous pouuez menacer dans les Prouinces, où il reste de vieilles playes qui saignent encore, l'obeyssance des Princes & l'amour de la Noblesse & du Peuple, qui maudira vos entreprises, des mesmes lésures dont il benit le Roy. Vous verrez que nous viurons en bonne intelligence avec le Duc de Sauoye: les Anglois blasment hautement vos desseins, & disent qu'ils ne veulent point ayder les ressentimens d'une Mere contre un Fils: nous sommes en paix avec l'Espagne & l'Empeteur, & quoy qu'ils vous considerent pour l'exécution du Traité de Mantouë, ils sont si pressés d'ailleurs, que l'on les forcera d'y consentir, quand bien vous n'y contribuëriez pas. Et puis encore ne ferez-vous pas la guerre toute vostre vie: il faut que le malheur de l'un & l'autre Party ramene la Paix. Croyez-vous que celuy du Roy puisse succomber avec les assistances de Dieu, de la Iustice & de toutes ses puissances? Quand bien toute l'Europe se joindroit à vous, vous laisseriez à conquerir à ceux qui viendroient apres vous. Aussi de vouloir croire que le Roy vous accorde dans un Traité tout ce que vous voulez, c'est tout ce qu'il pourroit faire, s'il estoit vostre sujet, comme vous estes le sien.

Le Cardinal, qui occupé toutes ses affections, seta-il à vostre gré d'humeur à se défaire de la place qu'il tient dans l'Estat, pour

M. DC. XXXL  
RÉMONSTRAN-  
CE À MON-  
SIEUR.

M. DC. XXXI.  
RÉMONSTRAN-  
CE À MON-  
SIEUR.

ſe retirer ou à Rome, ou dans quelques-vnes de ſes Maisons: Par-  
donnez-moy, Monſieur, ſi ie vous diſ que vous auriez vne  
mauuiſe creance, apres auoir cogneu ſon courage: eſtant reſolu  
de perdre pluſtoſt la vie, que d'abandonner ſon Maiſtre, il ſ'eſti-  
meroit indigne de le voir ſeulement iamaſ, ſ'il auoit c ommiſ  
cette laſcheté.

Retournez ſanſtraictet; & touché du Ciel, venez vous remettre  
dans les bras du Roy, où vous finirez tous les deſſeins qui hazar-  
dent voſtre vie, & voſtre fortune, & qui troublent le repos de la  
France. Souuenez-vous de Charles Duc de Lorraine, oncle de  
Louys V. & dernier maſle de la ſeconde lignée de nos Roys (en-  
core que les cœurs des François ne ſoient pas capables des mau-  
uiſes reſolutions de ceux des ſiecles paffeſ:) n'authoriſez plus les  
iniures que l'on fait courir par la France ſous voſtre nom, au mé-  
pris de la perſonne du Roy, de l'authorité Royale, & des Mini-  
ſtres d'icelle: ne chetchez plus des places de ſeureté que dans le  
cœur du Roy, que vous toucherez d'un repentir fait de ſi bonne  
grace: éloignez-vous des mauuais conſeils; & ſi pour quelques  
conſiderations, vous cheriſſez encore les Miniſtres d'iceux, cher-  
chez leur aſſurance dans voſtre ſalut, & croyez qu'ils ſont trop  
peu de choſe, pour ſeruir d'inſtrument aux vengeanceſ d'un grand  
Roy. Ce ſera lors que vous remettrez les intereſts de la Reyne  
voſtre Mete au poinct que vous les voudrez porter raiſonnable-  
ment, & que vous eſtonnerez tant d'eſprits ſeditieux, qui vous en-  
tretiennent dans les troubles.

Ioignez le Conſeil du Cardinal aux bonnes parties que voſtre  
naiſſance vous a données, & que voſtre cœur vous a acquiſes; &  
ie m'aſſeure que vous n'autez pas long temps veſcu de cette ſorte,  
que vous ne ſerez plus capable d'aucuns mauuais deſirs contre ſon  
eſtabliſſement, & que vous n'autez plus de penſée que de porter  
les Armes du Roy, & voſtre gloire, aux endroits où l'on apprehende  
que vous les portiez: ce que ie vous perſuade, ce que Dieu  
vous inſpire, & ce que tous les bons François attendent d'un Prince  
Chreſtien, qui deuez viure dans l'obeyſſance du Roy, puis que la  
Loy vous y a ſouſmis.

RELATION



# RELATION

## DE CE QVI S'EST PASSE'

DEPVIS QVELQVE TEMPS EN ITALIE,

POVR LE FAICT DE PIGNEROL.

**E**NDANT que tout le reste de l'Europe auoit les yeux tournez sur ce grand & memorable siege de la Rochelle; où le Roy, poussé d'un zele vrayement digne de ce Fils aîné de l'Eglise qu'il est, creusoit le tombeau de l'Herésie dans les ruines de la Rebellion: l'Espagnol, qui fait profit de tout, & qui ne perd iamais aucune occasion de s'accroistre, iettoit les fondemens d'une nouuelle entreprise sur le Montserrat. Ce pays, bien que de fort petite estenduë, est neantmoins de tres-grande importance au dessein qu'il a sur toute l'Italie. Outre qu'il seroit le lien de ce qu'il y possède ailleurs sous diuers titres, en plusieurs endroits; il luy seruiroit aussi de rempart contre ce que la descente des Alpes peut attirer de plus fâcheux sur sa teste. C'est ce qui le luy fait muguer en toutes sortes il y a long temps. Il n'est artifice qu'il n'employe, il n'est effort qu'il ne fasse pour l'auoir. A quoy il se sent d'autant plus excité depuis quelques années, que voyant cette piece en la main d'un Prince, de qui la naissance luy rend l'affection suspecte; il estime que l'ombre d'un voisin, attaché, comme celuy-là, par beaucoup de raisons à d'autres interets que les siens, ne peut estre que grandement preiudiciable à son accroissement. L'aiguillon de cette ialousie pique si viuement son ambition dès ce temps-là, que passant par dessus tous les respects qui le deuoient retenir, il se resolut il y a quatre ans de s'arracher cette épine du pied. Il luy falloit vn second. Feu Monsieur de Sauoye luy sembla le plus propre de tous, comme tenant les passages, par où celuy dont il vouloit partager auecques luy la dépouille, pouuoit estre plus puissamment secouru. Il fit donc secrettement auecque son Altesse le Traité que l'on sçait, & que l'on peut dire auoir esté le fondement & le ressort de tous les troubles & de tous les mouuemens qui l'ont suiuy. Le Roy en ayant eu aduis, n'oublia aucune



M. DC. XXXI.  
RELATION DE  
CE QUI S'EST  
PASSÉ DEPUIS  
QUELQUES TEMPS  
EN ITALIE, POUR  
LE FAICT DE  
PIGNEROL.

forte d'offices pour rompre ce coup, & pour deſtourner par voyes amiables l'orage, dont cette nuée menaçoit l'Italie; mais inutilement. Car Dom Gonzale de Cordouë prenant les meſures du ſiege de Caſal ſur celui de la Rochelle, qu'il iugeoit deuoir eſtre beaucoup plus long qu'il ne fut, ſe mer auſſi toſt en campagne; & pour l'a-cheminement du deſſein, dont il auoit eſté l'auteur, porte les Armes de ſon Maïſtre droit au lieu, de la priſe duquel dependoit la conqueſte entiere de tout le reſte de l'Eſtat. Pluſieurs raiſons toutes tres-importantes conuioyent ſa Majeſté à couurir de ſa protection vn Prince, qu'on ne vouloit principalement opprimer, que pource qu'il eſt nay ſon ſujet. Vne ſeule le retenoit; la commiſération de ſon pauvre peuple, tellement abbatu ſous le faix des charges, que la continuation des brouïlleries & diuiſions precedentes a multipliées de longue main dans les neceſſitez preſſantes des affaires, qu'il n'auoit plus beſoin que de repos pour le remettre. Mais iugeant tres-bien, ſelon ſa prudence accouſtumée, que le plus aſſeuté moyen de le ſoulager, eſtoit de couper pour iamais la racine aux cauſes qui l'auoient empeſché iuſques alors de luy procurer ce bien; il voulut faire encore ce dernier effort; ſ'aſſeurant qu'apres auoir eſteint chez ſes Alliez le feu que le voſinage alloit ietter chez luy, il pourroit beaucoup plus commodément faire iouyr ſes ſujets du fruit des bonnes & ſalutaires intentions qu'il a touſiours eües pour eux. A peine auoit-il bien eſſuyé la ſueur des fatigues, dont vn ſiege de quinze mois l'auoit exercé; que prenant le changement d'ennemis pour rafraichissement de ſes trauaux, ſans donner pour tout autre relasche à ſon Armée, que ce qu'il luy fallut de temps, pour venir de l'Ocean qu'il auoit luitté; iuſqu'aux Alpes qu'il alloit franchir, il les trauerſa luy-meſme en perſonne, durant la plus rude ſaiſon de l'année, avecque de ſi puïſſantes forces, que toutes celles qu'il trouua ſur pied au delà des monts, n'auoient pas de quoy luy reſiſter. Et perſonne ne doutoit que la priſe de Suze, qu'il força d'abord, n'ouruiſt à ſa Majeſté le chemin au recouurement de ce qu'on a vſté autrefois en ces pays-là ſur ſes Predeceſſeurs. Ce fut par cette porte que Conſtantin le Grand paruint à l'Empire de Rome, & noſtre Charlemagne au Royaume des Lombards. Pareil ſuccés l'inuitoit à pareil deſſein. On vit neantmoins, comme par vne moderation conuenable à cette vertu, dont le iugement vniuerſel des Peuples luy a donné le glorieux ſurnom, ſe contentant d'auoir monſtré de loin à toute l'Italie, le bras, qui venoit de rompre le ioug où l'on la vouloit ſouſmettre; il conſentit au Traité qui ſuiuit. Par

M. DC. XXXI.  
RELATION DE  
CE QUI S'EST  
PASSÉ DEPUIS  
QUELQUES TEMPS  
EN ITALIE,  
POUR LA FAICT  
DE PIEMONTE.

lequel se declarant Libérateur & Protecteur de Monsieur de Mantoue, contre ceux qui s'estoient efforcez de le dépouiller de son bien, il se rendit pareillement Arbitre des differents que la Maison de Sauoye, &c celle de Gonzague, toutes deux honorées, bien que diuersement de son alliance, auoient à démeller. Les pretentions que la première a de longue main sur le Montferrat, estans assez cognues d'un chacun; nous n'en auons autre chose à dire icy; si ce n'est que les Espagnols les ayans tousiours ouuertement combatuës, depuis treize ou quatorze ans en ça, n'ont commencé à les appuyer, que lors qu'ils ont creu auoir trouué l'occasion d'y prendre telle part, qu'il leur seroit facile quelque iour d'auoir le reste. Le Roy preferant en cela, comme par tout ailleurs, le repos de ses voisins à tous les aduantages que ceste nouuelle ouuerture luy presentoit, y proceda selon sa coustume, avec vne franchise éloignée de toute sorte de passion. Car bien que le ressentiment de l'offense que l'on luy auoit voulu faire en la personne d'un Prince qu'on auoit tasché de ruiner, pour cette seule consideration qu'il est nay François, le portast; ce semble, non seulement à s'opposer à ce qu'on pouuoit pretendre iustement sur quelques pieces de ses Estats, mais à se venger mesme de ce qu'on auoit iniustement entrepris sur le tout; il fit neantmoins faire raison là dessus au feu Duc de Sauoye, sur le modele des precedens accommodemens proiecttez auant la guerre, & du temps mesme du Duc Ferdinand de Gonzague, par la reddition de certaines Terres, qui luy furent adiugées. Par cét accord sa Majesté ne donnoit aucun iuste sujet de plainte à personne. Il contentoit feu Monsieur de Sauoye, en luy faisant rendre tout ce qu'il pouuoit legitimement demander pour ce regard; obligeoit les Espagnols, en ne se seruant point contre eux des occasions de leur nuire, que la conioncture presente luy mettoit en main; & laissoit tout ensemble à l'Empereur ce qui luy appartient, par la concession de l'investiture, & par la confirmation de l'accord; pour lequel Monsieur de Mantoue enuoya son fils, & le Roy employa ses offices par un Gentil-homme dépesché de sa part à la Cour Imperiale. De sorte que tous les Princes interessez demeurans par ce moyen pleinement satisfaits; il n'y auoit personne qui ne creust, quel accommodement de ces deux Maisons ne fust à toute l'Italie, que leurs querelles auoiēt souuent troublée, le nœud d'une longue & durable Paix. Tout sebloit y cōspirer. Le Roy, pour faire voir de sa part, qu'apres tout ce qu'il auoit fait, il ne luy restoit autre dessein, que d'affermir avec quelque assurance, ce qu'il auoit estably, avec beaucoup de peine, se contenta d'enuoyer quelques troupes à

M. DC. XXXI  
RELATION DE  
CE QUI S'EST  
PASSE' DEPUIS  
QUEIQU' TEMPS  
EN ITALIE, POUR  
LE FAICT DE  
PIEMONTE.

Monſieur de Mantouë, pour la ſimple garde de ſes principales Places du Montferrat, & de ſe conſeruer par le depoſt de Suze, fait du conſentement de feu Monſieur de Sauoye, vn paſſage pour ſon retour en Italie, en cas que quelque innouation l'y rappellât. Et bien qu'il euſt aduis de tous coſtez, que les Eſpagnols faiſoient de nouueaux preparatifs de guerre, au meſme temps qu'ils traittoient la Paix; neantmoins meſurant la foy des autres à la ſienne, il reuint ſur ſes pas en ſon Royaume, avec reſolution d'employer les forces qu'il retiroit de Piémont, à reduire en ſon obeyſſance tout ce qui teſtoit encore de factieux en ſon Eſtat. Il ne les eut pas menacez, qu'ils recoururent incontinent à ſa clemence, avec des ſubmiſſions, dont ſa Majeſté ſe pouuoit fort honorablement contenter, à l'exemple de ſes predeceſſeurs; ſi le zele d'acheuer puſſamment vne fois pour toutes ce grand ouurage, non moins heureuſement commencé, qu'ardemment deſiré du Saint Pere, & de tous les Potentats vrayement Catholiques, ne l'eut touché plus viuement, que le deſir d'eſtendre ſes frontieres; & ſ'il n'eut creu indigne de ſa grandeur, auſſi bien que de ſa piété, d'imiter ces Princes, qui ne font point ſcrupule de traiter de Paix avec leur ſujets rebelles, pour tourner leurs forces à l'vſurpation des Eſtats de leurs voiſins.

Mais à peine fut ſa Majeſté bien engagée au ſiege de Priuas, & de quelques autres places fortes de Languedoc; que les Eſpagnols adiouſtans au deſir qu'ils auoient de ſia d'en éloigner vn, qui ne leur plaſoit pas, celuy de releuer la reputation qu'ils auoient perduë en ce qu'ils auoient entrepris vainement contre luy; renoüent tout auſſi roſt leurs deſſeins, font de nouuelles leuées par tout, & ſuſcitant l'Empereur, autour duquel ils ont vſurpé le pouuoir qu'vn chacun ſçait, attirent ſous ſon nom les forces de l'Allemagne en Italie; apres auoir ſigné les premices de leurs Armes par l'oppreſſion des Griſons, ſans aucune precedente denôciation de guerre, telle que le droit commun des gens les obligeoit de faire à l'endroit d'vn Peuple libre, & avec lequel ny l'Empereur, ny le Roy Catholique n'auoient rien à partir. Sa Sainteté, touchée, ſelon ſa bonté paternelle, de l'apprehenſion des maux, dont cette ſoudaine inuaſion menaçoit toute l'Italie, deſia troublée dans le Mantouian & dans le Montferrat; fit tout ce qu'elle pût pour en arreſter le cours par l'entremiſe de ſes Miniſtres, & pour ménager quelque ſorte d'accommodement entre ceux que cette affaire regardoit. Le Roy ayant à ſon inſtance enuoyé à Monſieur le Mareſchal de Crequy le pouuoir neceſſaire pour conclurre la Paix, donna clairement à cognoiſtre, qu'il ne deſiroit point la guerre; qu'autant

que la raison, ou la necessité l'obligeoit à s'y resoudre: & qu'il ne tiendroit pas à luy, que toute la Chrestienté ne iouist du repos dont elle auoit besoin. Mais ceux du Party contraire, se retranchans dans de simples propositions de suspension d'armes, ne voulurent iamais entendre à aucun expedient decisif. Leurs troupes estoient dans le pays qu'ils appelloient de conqueste; où elles uoient à discretion. C'estoit ce qui leur rendoit la trefue aduança- geuse, pource que l'honneur ne leur permettant pas, à ce qu'ils disoient, de les en retirer pendant la surseance, ils demouroient de la façon armez aux dépens d'autrui, & s'auançoient par mesme moyen, selon leur desir dans la saison de l'Hyuer; Durant laquelle ils se figuroient, que sa Majesté trouueroit tant d'affaires en son Royaume, que, pour remedier à ce qui la touchoit de plus près entre ses sujets, elle seroit contrainte d'abandonner ses Alliez, & tout le reste de l'Italie à leur mercy. Mais Dieu benissant ses iustes desseins au delà de tout ce que les esperances humaines se pouuoient promettre, l'assista si puissamment; que ce grand & formidable Party, qui par la tolerance de quelques Roys s'estoit rendu presque insupportable aux autres, fut en moins de rien reduit à la necessité de receuoir les loix qu'il luy voulut donner. De maniere, qu'ayant contraint ceux, qui n'obeissoient autresfois à ses Deuanciers, qu'autant que leur interest particulier les y portoit, de souffrir l'éloignement de leur Chef, le rasement de leurs forteresses, le retranchement de leurs assemblées, & le changement vniuersel de tout ce qui portoit quelque image, ou quelque ombre de Rebellion; sa Majesté se trouua derechef en estat de repasser les monts avec plus de forces qu'auparauant, pour deliurer l'Italie opprimée pour la seconde fois de toutes parts. Monsieur le Cardinal de Richelieu, qui les conduisoit, vsant de cette diligence, qui luy est ordinaire en tout ce qui la desire, fut au delà des Alpes, deuant qu'on creût bien qu'il fût seulement party de Paris. Sa venue estona les Espagnols. Ils voyoient à qui ils auoient à faire. Ils cognoissoient sa prudence, & n'ignoroient pas sa fidelité. De le surprendre, c'estoit chose qu'ils iugeoient fort difficile; de le corrompre, ils sçauoient bien qu'il n'y falloit aucunement penser. Que pretendoient-ils donc? L'endormir, s'ils pouuoient, sur des propositions specieuses, cōme en pareilles occurrées ils ont accoustumé de pratiquer artificieusement à l'endroit de ceux qu'ils trouuent capables d'estre trôpez de bonne foy. Avec ce dessein ils comencent à prestor aucunement l'oreille aux ouuvertures des Ministres de sa Sainteté, & à se disposer en apparence à la Paix. On parle, on écoute, on traite. Ils témoignent du commencement

M. DC. XXXI.  
RELATION DE  
CE QUI S'EST  
FAIT DEPUIS  
QUELQUES TEMPS  
EN ITALIE,  
POUR LE FAICT  
DE PIGNEROL.

W. DC. XXXI.  
RELATION DE  
CE QUI S'EST  
PASSE' DEPUIS  
QUELQUE TEMPS  
EN ITALIE, POUR  
LE FAICT DE  
PIGNEROL.

qu'ils ne desiroient rien tant que de contenter le Pape qui s'en mesloit. Mais apres auoir trauerse' premierement le cours, & puis finalement eludé l'effet de la negociation, tantost par des conditions ou impossibles, ou ridicules, tantost par des reuocations, ou des limitations du pouuoir de ceux qu'ils y employoient; ils firent à la fin ouuertement paroistre, qu'ils ne vouloient de la Paix, que ce qu'il leur en falloit, pour nous faire perdre l'aduantage que la guerre nous donnoit sur eux. Leur but n'estoit que de conuurer l'orage qui leur pendoit sur la teste, & de renuoyer sans rien faire deça les monts vne Armée, qui leur pouuoit tomber sur les bras, & porter peut-estre à Milan, le siege dont elle auroit deliuré Casal. Nous auions desia pris Pignerol; ils demandoient qu'on le leur rendist avec Suze, que nous tenions dès l'autre fois; sans vouloir rien accorder, de ce que nous demandions de nostre part, pour assurance de ce qu'ils nous promettoient de la leur, quand nous aurions desarmé. Cela ne se pouuoit. Car, si le passage que le Roy s'estoit reserué par le Traicté precedent, n'auoit pas empesché que l'on n'eust enuahy depuis les Estats de ses Alliez; combien estoit-il à craindre qu'on ne fust encore pis; lors que toutes ses troupes auroient repassé les Alpes, comme on vouloit qu'elles fissent, & que par la restitution de ces deux places, qui luy donnoient le moyen de les secourir au besoin, il ne se seroit laissé autre entrée dás l'Italie, que celle qu'il plairoit à Monsieur de Sauoye de luy donner? Les belles paroles, qui ne manquent iamais moins qu'en la bouche de ceux qui les veulent moins tenir, ne nous estoient pas espargnées de son costé. Mais de s'appuyer en vne affaire de si grand poids sur la promesse nuë, & sur la simple foy de celuy, qui contre ce qu'il auoit promis vn peu deuant, s'estoit de nouveau ioint avec les Espagnols; & qui vray-semblablement en feroit de mesme, autant de fois qu'il estimerait gagner quelque chose avec eux; c'eust esté sans doute vne imprudence reprochable, à ce sage & clair-voyant Ministre; qui ayant l'honneur & les interets d'une puissante Couronne entre les mains, ne pouuoit laisser tromper de la sorte son Maistre pour la seconde fois, sans se rendre pour iamais indigne de la confiance qu'il auoit en luy. Il se garda bien aussi de commettre cette faute. Non pas qu'il ne desirait grandement la paix, suiuant l'intention de sa Majesté, qui n'auoit pris les armes, que pour la donner à ses voisins; mais ayât vn si iuste sujet de se défier de ceux qui venoient de rompre tout fraichement le dernier accord qu'ils auoient fait; il creut estre obligé de chercher pour l'execution de celuy qu'on vouloit faire, les seuretez conuenables à l'importance d'une

chose, qui regardoit le bien & le repos de toute la Chrestienté. Surquoy ceux de l'autre Party n'ayant iamais voulu consentir à rien de ce que la raison les condamnoit, ou d'offrir, ou d'accepter, & l'entremise des Ministres de sa Sainteté, dont ils auoient tousiours en apparence témoigné de souhaitter la satisfaction, estant demeurée par ce moyen inutile; le Roy fut à son tres-grand regret contraint de continuer encore la guerre quelque temps. Durant lequel, pour ne rien dire de la Sauoye, personne n'ignore ce qui se passa dans le Piémont, à Aueiglanc, à Saluces, à Carignan, & finalement dans le Monferrat, à Casal. Celuy qui fonde les cœurs des hommes, & qui porte ceux des Roys en ses mains, cognoissant que les Armes de sa Majesté n'auoient autre but que de maintenir genereusement ceux que l'on vouloit iniustement ruiner, accompagna toutes ses entreprises de si grandes & si visibles benedictions; que, sans la surprise de Mantouë, qui pouuoit assez facilement estre éuitée, & dont la Iustice du Ciel ne permit la perte, que pour le chastiment d'un Peuple, qui n'auoit point dans l'ame la veritable affection qu'il deuoit à son Prince; on pouuoit dire, que toutes les victoires que ses Deuanciers auoient autresfois emportées en ces pays-là, n'auoient rien de comparable en bon-heur, à celles qu'il y gagna par tout où ses ennemis l'obligerent de combattre. Le visage riant de la fortune est vn fort doux & fort puissant leurre à l'ambition d'un Prince genereux. Le Roy ne le pouuoit desirer meilleur. Il auoit la force & l'occasion en la main, encore plus que la premiere fois; le sujet & le droict ne luy manquoient pas. Il ne voyoit rien autour de luy, qui ne le conuiast à quelque chose de plus haut, que ce qui l'auoit fait armer. Mais ayant mieux faire cognoistre la sincerité de ses intentions à tous les Princes de l'Europe, que sentir la force de ses Armes à ceux qui l'auoient contraint de les prendre; au lieu de les porter plus auant, comme il le pouuoit faire avec aduantage: Il enuoya ses Ambassadeurs à la Diette de Ratibonne, pour faire entendre à l'Empereur, & aux Electeurs assemblez en ce lieu-là, les iustes mouuemens qui l'auoient poussé à prendre la defense de Monsieur de Mantouë, sans aucun dessein de l'empescher de rendre à sa Majesté Imperiale tous les honneurs & tous les respects, qu'elle en pouuoit attendre, ny de blesser en façon quelconque les droicts de l'Empire. Cét expédiât porta coup. La verité de l'affaire, qui peut-estre iusqu'à lors auoit esté déguisée par des Ministres interessez, ayant esté nettement representée deuant ceux à qui la cognoissance en estoit proprement dueë; ils recognerent combien la ruïne d'un Prince, qui n'auoit autre crime que

M. DC. XXXL  
RELATION DE  
CE QUI S'EST  
PASSÉ DEPUIS  
QUELQUES TEMPS  
EN ITALIE,  
POUR LE SAICT  
DE PIEMONTE.

M. DC. XXXI.  
RELATION DE  
CE QUI S'EST  
PASSÉ DEPUIS  
QUELQUES TEMPS  
EN ITALIE, POUR  
LE FAICT DE  
PIEMONTE

d'estre François, & pour cette raison odieux aux Espagnols, seroit defagreceable à Dieu, Protecteur des innocens oppressez : & combien la suite de cette guerre, qui auoit desia épuisé l'Allemagne de ses meilleurs soldats, pouuoit estre fatale à l'Empire, aussi bien qu'elle l'auoit esté aux Estats de feu Monsieur de Sauoye ; que l'on luy auoit presque entierement laissé perdre, pour auoir le temps de prendre Casal. Ces considerations les firent sagement resoudre à pacifier promptement les troubles d'Italie. A quoy le Roy de sa part appotta toute la disposition qu'on peut desirer d'un Prince, comme il est, plus equitable qu'ambitieux. Car prenant entiere confiance aux bonnes intentions de sa Majesté Imperiale, & s'assurant que ce qui seroit resolu avec elle dans vne si celebre assemblée, à la veüe de tout ce que l'Allemagne a de plus grand, seroit executé de bonne foy, il enuoya tout aussi tost à ses Ambassadeurs les pouuoirs requis en telles affaires. C'estoit ce que les Espagnols ne vouloient pas non plus que deuant. Mais non-obstant toutes les menées qu'ils firent dans la Cour Imperiale, pour trauerser la conclusion d'un Paix, qui ne leur aggreoit pas ; ceux qui auoient le veritable interest à la conseruation des droits de l'Empire ; dont on faisoit semblant qu'il s'agissoit en cette guerre, ayans tepris en cette negociation l'autorité qui leur appartenoit, s'en firent accroire par le Traitté du trezième d'Octobre mil six cens trente. Et bien que les Ambassadeurs de sa Majesté eussent en beaucoup de chefs outrepassé les ordres qui leur auoient esté donnez ; le desir du repos public eut neantmoins tant de pouuoir sur elle, qu'il consentit à l'execution de ce qu'on auoit arresté pour les affaires d'Italie, moyennant quelques precautions absolument necessaires pour la seureté commune de tous les interetsez, & qui furent depuis accordées par le Traitté de Casal du vingt-sixième d'Octobre, & par les deux de Querasque, qui le suivirent, l'un du sixième d'Auril, & l'autre du dixneuuième de Iuin. Il ne tint pas toutesfois aux mesmes, que rien de tout cela ne tint. L'Ambassadeur d'Espagne, qui fut tousiours present aux deux dernieres negociations, encore qu'aux points qui pouuoient regarder son Maistre, il eust declaré qu'il n'auoit aucun pouuoir, n'oublia sorte aucune de subtilitez pour faire tout tromper. A peine fut conclud la premiere du cinquième d'Auril, que le Duc de Feria, qui n'y auoit pas voulu interuenir, en empescha l'effet par son seul caprice ; ayant mieux laisser les Estats de l'Empereur en proye à la metcy d'un Prince conquerant, qui souleuoit l'Allemagne de toutes parts contre luy, & abandonner la Flandre, qui estoit  
lors

en tres-grand danger, que de souffrir la paix en vne Prouince, dont il desiroit ou la conqueste entiere, ou la ruine. Ces procedures donnoient, comme on peut iuger, de tres-iustes sujets de méfiance au Roy. Toutesfois sa Majesté n'en attribuant point tant la faute aux Imperiaux, dont il auoit en certaines choses reconnu la sincerité, qu'à ceux qui pouuans desia plus en Allemagne que les Allemands mesmes, auoient pris par industrie plus de part en la direction de ceste affaire, que la raison ne vouloit; elle aima mieux se mettre en danger d'estre encore vne fois trompée, que d'estre accusée des malheurs qu'une plus longue diuision attireroit sur ses voisins. Et quoy qu'il s'agist en cela de toute la fortune d'une guerre, où l'on auoit avec vne incroyable dépense employé de part & d'autre, plus de deux cents mille hommes; & que d'ailleurs, il luy fust en toutes façons beaucoup plus vtile de garder ce qu'il auoit desia pris de plus commode à la seureté de son Estat, tant deçà que delà les monts, que de le rendre par vne Paix, dont la durée ne pouuoit estre que douteuse avec ceux qui n'y consentoient qu'à regret; il se resolut pourtant de l'exécuter avec la mesme candeur & la mesme facilité, qu'il auoit témoignée auparauant en tout le reste. En quoy l'on ne peut dire, qu'il ait manqué d'un seul point. Voyons si les autres en firent de mesme. Rien moins. Ce ne furent de leur costé que contrauentions manifestes à ce qu'ils auoient promis.

Le Duc de Feria, qui, comme nous auons dit cy-deuant, n'eut iamais autre pensée que de renuerfer tout, n'auoit presté son consentement au Traicté, que pour se lauer du blasme que luy donnoit toute l'Italie d'estre cause de tous les malheurs qu'elle enduroit, & pour faire cesser quelque temps les clameurs des propres sujets de son Maistre, qui n'en pouuoient plus. Il ne l'auoit pas encore bien signé, que preparant toutes choses pour le rompre, il en mit secrettement les fers au feu. Il ne se peut mesme empescher de dire assez haut; que les affaires de l'Europe estans enchainées, comme elles estoient, les vnes avec les autres; il estoit impossible que l'Italie demeurast en repos, pendant que tout le reste se broilloit. Sa conduite a monstéré depuis, qu'il en parloit comme sçauant; & que le desir secret qu'il auoit de rompre la Paix, estoit l'esprit familier, qui luy reueloit qu'elle ne dureroit gueres. Nul ne peut estre meilleur prophete des choses à venir, que celui qui doit estre luy-mesme un des exécuteurs de ce qu'il annonce. On ne fut pas long-temps sans voir éclore vne partie de sa predi&tion. La Reyne-Mere, & Monsieur frere de sa Majesté, preuenus par les conseils de quelques-vns qu'on sçait, s'estoient insensiblement engagez à des desseins non moins

M. D. C. XXXL.  
RELATION DE  
CE Q'Y S'EST  
PASSÉ DEPUIS  
QUELQUES TEMPS  
EN ITALIE, POUR  
LE FAICT DE  
PICHEROL.



M. DC. XXXL  
RELATION DE  
CE QV'EST  
PASSÉ DEPUIS  
QUELQUE TEMPS  
EN ITALIE, POUR  
LE FAICT DE  
PIGNEROL.

preiudiciables à l'Eſtat, que contraires à leur naturel. On fomenta ſous main leur mécontentement, comme vn leuain propre à troubler le Royaume. On leur enuoye de l'argent, on leur leue des hommes au dehors, & par vne charité dangereuſe, on les ayde tant qu'on peut à ſe rendre coupables des maux que les diuiſions ciuiles ont accouſtumé d'engendrer. Cependant le Duc de Feria n'accomplit rien de ce qui concerne l'exécution du Traicté. Ses troupes, qu'il auoit promis de licentier ſur la fin de Iuillet, eſtoient encore ſur pied au commencement de Septembre. Le manquement des eſtapes ſeruoit de pretexte à ce retardement; mais en effet, ce n'eſtoit que pour auoir le loisir d'écouter ce que produiroient dans le cœur de la France les pratiques ſecrettes que les Miniſtres d'Eſpagne y faiſoient. Ce qui fut cauſe qu'on prit de nouueaux delais pour la reſtitution des places. Il fait plus. Il auoit ratifié la promeſſe que le Baron de Galasſe auoit faite par écrit, que toutes les troupes Imperiales ſe retireroient; & ſçauoit bien la parole que le meſme auoit donnée, que le regiment de Chambourg ſeroit du nombre. Nonobſtant tout cela, il s'opiniâtre à retenir ce regiment avec celuy de Salin; bien que la garniſon de Milan n'ait point accouſtumé d'eſtre compoſée d'Eſtrangers. Il le faiſoit, pour eſtre en eſtat par le moyen des Officiers de ces deux regiments-là d'attirer, quand il luy plairoit, dans l'Italie vn corps de ſix mille Allemands, & d'auoir en reſerue outre cela, dans le païs, tous les Italiens, qu'il pouoit leuer auſſi-toſt, & qu'il ne pouoit tenir ſur pied avec les autres, ſans empeſcher la reſtitution des places, qu'il deſiroit tant de nous arracher des mains. On s'en plaint; il répond, que c'eſt pour faire trauailler les Allemands aux fortifications qu'il deſſeigne, au lieu des Italiens & des Eſpagnols, qui ne s'y veulent pas employer. Couleur ſi foible, que l'on voyoit aiſément au trauers la mauuaiſe foy de celuy qui s'en ſeruoit. Elle ne parût pas moins en tout le reſte. Il s'eſtoit encore obligé d'enuoyer en Flandres ſix mille hommes de pied, & mille cheuaux d'une part, & trois mille pietons avec cinq cens cheuaux de l'autre, au lieu du regiment de Chambourg. Les grands preparatifs que faiſoient lors les Hollandois contre ſon Maĩſtre, ne luy demandoient pas vn moindre ſecours. Et toutesſois il ſe vid par le fidelle contrerolle qui en fut tenu, qu'il ne paſſa de ce nombre-là par les Griſons, que cinq mille huit cents hommes de pied en tout; le reſte ayant ſous le pretexte d'un licentement eſté diſperſé dans le Milanois, afin de l'y pouoir retrouver, auſſi-toſt qu'on en auroit beſoin. Pour la Caualerie de meſme; on en retint plus qu'on n'en congedia. Tout cela, comme on ſçeut depuis, avec deſſein de faire couler en Lorraine les

troupes dont on n'auoit plus tant de besoin en Flandres; si le Roy, qui voyoit de loin où ce dessein alloit, n'eust fait cognoistre qu'il ne le trouuoit pas bon. Parmy toutes ces contreuentions, les Espagnols pressent soudement l'Empereur de leur faire remettre Mantouë entre les mains. N'ayans peu gagner ce poinct sur la bonne foy de sa Majesté Impetiale, quelques offres auantageuses qu'ils luy sceussent faire; ils corrompent le Colonel Colored, qui commandoit dedans; & sur l'esperance qu'il leur donne, font aduancer le tegiment de Chambourg pour s'y ietter, comme infalliblement ils eussent fait, si d'autres chefs plus fideles que luy n'y eussent promptement pourueu, après que la trahison fust decouuerte. Ce qui se passa presque en mesme temps sur le fait de l'investiture des Duchez de Mantouë & de Montferrat, n'est pas vn moindre rémoignage de leur mauuaise intention. Par le premier Traicté de Querasque, l'Empereur auoit promis de l'enuoyer dans certain temps. Les Espagnols s'y opposerent avec vne extrême violence; iusqu'à vouloir rompre avec luy là dessus, s'il y satisfaisoit. Mais voyans qu'ils n'auoient peu empescher à la fin, qu'après vne infinité de remises, & de longueurs affectées au preiudice des Traictéz precedens, elle ne fust deliurée en execution du dernier; voicy de quoy ils s'aduifent. Le lendemain de la deliurance de ceste piece, ils font publier en la Chancellerie Imperiale vn acte, par lequel elle est declarée nulle, au cas que le traicté de Ratibonne ne soit executé precisément de point en point. Qu'une condition de ceste sorte adioustée secrettement contre la teneur de plusieurs Traictéz, qui portent en termes exprés, qu'elle seroit donnée purement & simplement, sans aucune limitation, ne demeure sans effet; c'est ce que personne ne reuocquera iamais en doute, s'il n'est preuenü de quelque passion, qui luy trouble le iugement: estant tres-certain, qu'un acte priué tel que celuy-là, fait à la sollicitation particuliere d'une des parties, au preiudice, & sans le consentement de l'autre, ne peut déroger en aucune maniere aux conuentions solennelles d'un Traicté conclu publiquement entre plusieurs interessez. Mais ils preparoient de bonne heure cet artifice, afin que par les explications qu'ils se donneroient eux-mesmes là dessus en leur propte fait, il fust tousiours en leur puissance de rendre quelque iour inutile, ce qui ne leur auoit iamais esté agreable: en supposant, comme il seroit bien aisé, quand il leur plairoit, que la conduite de Monsieur de Mantouë, des actions duquel ils seroient les interpretes & les iuges, auoit quelque chose de contraire au Traicté de Ratibonne. S'il seffectuoient si mal en ces païs-là ce qu'ils auoient promis, ils ne procedoient pas ailleurs de meilleure foy. Le Comte de

M. D. C. XXXL  
RELATION DE  
CE QUI S'EST  
PASSÉ DEPUIS  
QUELQUES TEMPS  
EN ITALIE, POUR  
LE FAICT DE  
PIEMONTE.

M. DC. XXXI.  
RELATION DE  
CE QVI S'EST  
PASSE DEPUIS  
QUELQUES TEMPS  
EN ITALIE, POUR  
LE FAICT DE  
PIGNEROL.

Merode, & son Lieutenant, l'un & l'autre dependans beaucoup plus du Duc de Feria, que de l'Empereur, commettoient toutes sortes de violences dans les Grisons, où pour lors ils commandoient, afin de nous obliger par le iuste ressentiment que nous en pourrions auoir, de venir à quelque rupture: sans parler de ce qu'au preiudice de l'accord ils y retindrent huit ou neuf cens hommes des troupes Espagnoles qui passoient, pour renforcer les leurs. D'autre costé, Monsieur de Sauoye ne donnoit pas non plus, en ce qui le touchoit, au Roy, tout le contentement que sa Majesté s'en estoit promise. Elle auoit creu, que son Altesse s'estant par le Traicté de Paix dégagée de l'union qu'il auoit avec les Espagnols; se resouuiendroit, que les François, pendant qu'ils estoient ses ennemis, auoient plus soigneusement procuré ses auantages, que ceux mesmes, pour lesquels le feu Duc son pere auoit sacrifié ses Estats & sa vie; Et que se representant, combien estoit fatale à sa maison sa diuision d'avec la France, suyuant ce que l'experience en auoit desia fait voir trois fois depuis vn siecle; il tascheroit par tous moyens de reuenir dans l'alliance de sa Majesté; où ses Predecesseurs ont tousiours trouué la commodité de leurs subjets, la seureté de leurs Estats, & le veritable appuy de leur famille. Neantmoins au mesme temps, que le Roy donnoit son consentement pour ce fauorable partage qu'il luy fit faire dans le Montferrat, & que suyuant ses ordres, en luy rendant la Sauoye, on luy promettoit la restitution du reste, qu'on auoit pris sur luy dans le Piémont; on decourrit que l'Abbé Scaglia, l'un de ses principaux Ministres, estoit party d'Espagne, chargé d'argent & de bien-faits, pour aller aux despens du Roy Catholique, pour suyure vne ligue en Angleterre contre la France, avec charge d'y faire plusieurs propositions fort éloignées de ce que l'on monstroient en apparence de souhaiter le plus. Le soupçon que donna ce voyage, fut redoublé par celuy qu'on eut aduis que Monsieur le Cardinal de Sauoye alloit faire en Flandres; où, selon les mesures qu'il auoit prises, il se deuoit rendre iustement sur le point que la Reyne-Mere y arriuoit; si sa Majesté ne luy eust fait cognoistre en passant, combien ceste visite de l'Infante luy pouoit donner d'ombrage en ceste saison-là. De plus, le Baron de Saint Roman, apres auoir conseré d'as Milan avec le Duc de Feria, & dans Turin avec l'Ambassadeur d'Espagne, passa sous les passe-ports de son Altesse, de Piémont en Languedoc, pour y faire vne leuée de quatre Regiments sur les commissions de Monsieur frere du Roy, dont il fut trouué saisi. A mesure que cela se faisoit, on donnoit ordre qu'on enuoyast d'Italie à Barcelonne cinq cens Espagnols, avec deux mille Italiens, pour les employer au des-

sein qu'un chacun se peut figurer. Les lettres du Comte de la Roque l'expliquerent assez clairement à ceux entre les mains desquels elles tomberent. Il y donnoit aduis au Roy d'Espagne son Maistre, des résolutions prises avec son Altesse, de travailler à rendre immortelles les diuisions de la France, en portant les mécontentemens de la Reyne-Mere, & de Monsieur frere du Roy à tel point, qu'ils en deuinsent irremediables, & que l'on peüst par ce moyen donner à la France (ce sont les mots mesmes) *una buena herida*. Tout cela, quoy que fort éloigné de ce qu'un chacun deuoit contribuer à ceste franche reünion des esprits, tant souhaitée de tout le reste du monde, n'empescha point que sa Majesté, qui desiroit plus la Paix que ceux à qui elle estoit plus necessaire qu'à luy, ne satisfist ponctuellement, comme on peut voir, à la restitution des places portées par les Traictez. Mais ceux qui n'auoient rien fait de tout ce qu'ils auoient promis, que pour nous obliger à leur rendre ce que nous auions emporté sur eux, ne se soucierent gueres d'acheuer le reste, quand ils eurent vne fois entre leurs mains, ce qu'ils ne vouloient que retirer à quelque prix que ce fust d'entre les nostres. On somme le Due de Feria de tenir la parole qu'il auoit donnée, sauuant ce que témoignoient les lettres des Ministres de sa Sainteté, d'enuoyer aussi-tost qu'on auroit restitué les places, les Regiments specifiez, ou en Allemagne, ou en Sardaigne, ou en Sicile. Il répond qu'il n'y est plus obligé, & qu'il n'a de troupes, que ce qu'il en peut tenir; quoy que les plaintes de tout le Milanois verifient clairement, qu'il y paye dix mille hommes; & qu'il soit tres-certain, qu'au lieu de vingt compagnies d'Espagnols, que le Roy Catholique y souloit auoir en temps de Paix, il y en ait maintenant cinquante-trois, outre les dix-neuf d'Estrangers. Pour la Caualerie de Naples, qui deuoit estre congediée en mesme temps, il n'enuoya demander le passage à sa Sainteté, que le plus tard qu'il peût, & lors qu'il iugea qu'elle luy refuseroit, à cause des soupçons de la maladie contagieuse. Et tant s'en faut que sur les iustes instances qu'on luy en fit plusieurs fois, il licentiaست toutes ces troupes extraordinaires, qu'on vid au contraire paroistre vn renfort de Caualerie nouvellement leuée par le Marquis de Rangon; qui sous pre-texte de ne scauoir par où se retirer, s'arresta contre le Traicté sur les confins du Milanois; Et quantité d'Officiers, attendans que Monsieur le Legat de Ferrare leur permist de passer au Royaume de Naples, où l'on feignoit de les enuoyer pour les reformer, ne peurent se tenir de recognoistre à quelques-vns, que c'estoit pour faire de nouvelles leuées qu'ils y alloient. Pendant tout cela, l'on cötinue à jeter dans les Grisons les semences de ceste discorde, qu'on y a tousiours

M. DC. XXXI.  
RELATION DE  
CE QUI S'EST  
PASSE DEPUIS  
QUELQUES TEMPS  
EN ITALIE, POUR  
LE FAICT DE  
PIEMONTE.

M. DC. XXXI.  
RELATION DE  
CE QUI S'EST  
PASSÉ DEPUIS  
QUERIQUE TEMPS  
EN ITALIE, POUR  
LE FAICT DE  
PIEMONTE.

entretenuë le plus qu'on a peu, pour en rendre la conquëſte plus facile, lors que la fortune en ouuriroit l'occafion. Et bien qu'on preſſaſt le Duc de Feria, d'accommoder leurs differents avec les Valtellins, & de faire repater les contrauentions du Traicté de Mouçon; il ne s'en miſt iamais en peine; eſtant bien aïſe de laiſſer toujours les choſes en cét eſtat, afin d'auoir vn ſujer tout preſt, pour leur deſſet vne querelle, quand il le trouueroit à propos. A ce deſſein il mit ordre, que les troupes qui s'en retirèrent, demeurèrent aux enuironſ, ſans s'éloigner de plus d'vne iournée, & qu'vne partie de leurs munitions de guerre ayant eſté cachée dans Chiauennes, en forme de balles de marchandïſe, l'autre fut laiſſée ſur la frontièrre, dans vn Chateau de l'Archiduc Leopold. Qui d'ailleurs eſtant échauffé par le meſme, ſe mit incontinent à faire des demandes iniuſtes, & du tout extraordinaires aux Grifons, avec menaces, que s'ils ne condeſcendoient à ce qu'il deſiroit d'eux, il leur feroit reſentir le tort qu'ils auoient de le luy reſuſet. Il n'en falloit pas dauantage, pour faire cognoiſtre viſiblement combien peu d'affection auoient à la Paix ceux qui l'entamoient pat tout en tant de façons. Le Roy iugeant aſſez où tout cela tendoit, fair par pluſieurs dépeſches entendre tant aux Miniſtres de ſa Sainteté, qu'au Baron de Galaffe, ce qu'il eſtima plus à propos là deſſus, pour ramener par voyes amiables toutes choſes à leur vray point, & les induire à faire executer ce qui reſtoit à faire de l'autre coſté. Mais tout cela fut en vain. Car au lieu de faire raiſon à ſa Maieſté, ſur la reduktion de la garniſon du Milanois, ſur le licentïement des Eſtrangers, & ſur la ceſſation des nouuelles leuées, dont nous auons parlé, comme auſſi ſur la reſtitution de l'Artillerie de Monſieur de Mantouë, & des biens des Montferrins, que nous auons paſſés ſous ſilence: au lieu d'accommoder les differens de la Valteline, & de leur toutes ſortes de jalouſies, on enuoye faire par Monſieur Pancirole, Nonce de ſa Sainteté, & par le ſieur Mazarin, de grandes plaintes, de ce que Monſieur de Mantouë a quelques ſoldats François dans ſes garniſons de Mantouë & de Caſal, & que les Grifons font quelques leuées, & ſe fortiſient en leurs Païs. A ces plaintes, le Duc de Feria, qui les formoir, adiouſte des menaces; qui portent couuertement vne declaration de nouuelle guerre, au cas que l'on n'y pouruoye ſelon ſa fantaſie, c'eſt à dire, au cas que l'on n'expoſe tellement les vns & les autres à ſa diſcretion, qu'il ſoit en la puiſſance des Eſpagnols de s'en rendre maîtres ſans reſiſtance, quand bon leur ſemble; après auoir eſſayé vainement par deux fois d'en venir à bout pat force. On vid tout auſſi-toſt où viſoit cét artiſice; qui eſtoit de chetcher dans le reſus de

M. D. C. XXXL  
RELATION DE  
CE QYI S'EST  
PASSE' DEPUIS  
QUELQUES TEMPS  
EN ITALIE, POUR  
LE FAICT DE  
PIEMONTE.

ce qu'on demandoit iniustement le pretexte de recommencer de nouveaux troubles, & de reietter sur nous la cause du mal qu'on se preparoit à faire. Toutes les propositions qui luy auoient esté faites de nostre part, estoient essentielles, & apres auoir esté pourluyuies pendant la negociation, auoient esté decidées par les Traictez. Celles qu'il faisoit de la sienne, n'auoient autre fondement que le desir qu'il a de troubler la Paix, aussi-tost qu'il en trouuera le moyen. Il ne faut que sçauoir comme l'affaire se passa pour le cognoistre. Monsieur de Mantoüe se voyant pressé des Espagnols, auoit receu dans Casal six regiments de gens de pied, & six compagnies de Cavalerie, tous François, conduits par vn Marechal de camp de sa Majesté, qui estoit maistre absolu de la Ville, de la citadelle, & du Chasteau. Cela redoubloit la jalousie de ceux qui ne pouuoient voir ce lieu là sans regret en la puissance d'un Prince, que sa naissance lie avec nous. Pour la faire cesser, il fut conuenu, que les choses prealables ayans esté executées, les places du Mantoüian & du Montferrat seroient remises en la libre disposition de Monsieur de Mantoüe, & que les garnisons qui y seroient restables, ne dépendroient que de luy, pour en vser, comme ses Predecesseurs, en telle sorte, qu'elles ne peussent donner aucun iuste sujet d'ombrage aux voisins. Ce sont les trois conditions prescrites par le 10. article du traité de Ratibonne. Tout cela fut ponctuellement executé deslors, & s'observe encore si religieusement à ceste heure, qu'il ne s'y peut rien desirer d'auantage: Monsieur de Mantoüe, & Monsieur du Mayne son fils, estans auourd'huy les maistres absolus de ces deux places, avec plein pouuoir d'y nommer, changer, & retrancher, comme bon leur semble, tous les chefs, officiers & soldats, qui y sont en garnison, sans que personne qu'eux en prenne cognoissance. Car quant à ce que porte l'écrit du Duc de Feria, qu'il y a trois cens cinquante François dans Mantoüe, & ie ne sçay combien dans Casal, cela n'empesche pas que ceux qui les y ont mis n'en disposent entierement. Et ce seroit chose ridicule de croire, qu'une petite poignée de gens comme cela, qui suffit à peine pour empescher vne surprise, fust capable d'entreprendre sur l'Estat de Milan. L'animosité des Espagnols a tellement épuisé d'hommes ce pais-là durant ces derniers troubles, qu'à peine y en est-il seulement resté pour le labourer. Si pour subuenir à ce defaut, Monsieur de Mantoüe a pris quelques François, ou des troupes de la Seigneurie de Venise, ou de ses terres, comme il a fait des Suisses, des Corfes, des Neapolitains, & des Milanois, qu'a-il fait, que ce que la raison luy permettoit, & la necessité l'obligeoit de faire? Quelle iniustice, ou quelle

M. DC. XXXL  
RELATION DE  
CE QUI S'EST  
PASSE' DEPUIS  
QUELQUES TEMPS  
EN ITALIE, POUR  
LE FAICT DE  
PIGNEROL.

rigueur ſeroit-ce, qu'une nation qui cherche de tout temps l'exercice des armes d'un bout du monde à l'autre, & qui fait aujourdhuy la plus grande partie des Armées meſmes de l'Empereur, fuſt particulièrement forcloſe de pouuoir ſeruir vn Prince amy de ceſte Couronne, pour la garde de ſes places? On n'a iamais parlé de cela pendant la negociation de la Paix. Le Traicté de Rariſbonne n'en contient pas vn ſeul mot. Durant ceux de Queraſque, il en furà la verité mis vne fois quelque choſe en auant; mais ceux qui le propoſerent, eſtans demeurez ou muets ou ſariſfaits ſur les reſponſes qu'on leur fit là deſſus; le Baron de Galaffe forcé par la raiſon, conſentit que Monſieur de Mantoue pûſt tirer de ſes Alliez & de ſes voiſins, dequoy garder ſes places, dont autrement la reſtitution luy euſt eſté inutile, veu que ſes Eſtats ruinez & dépeuplez n'y ſuffiſoient pas. Et ſçachant qu'il y vouloit faire entrer des François, venus des troupes de Veniſe, il ne demanda pour toute autre choſe, ſi ce n'eſt qu'au moins toute la garniſon n'en fuſt pas compoſée. Mais les autres Ducs, dit-on, ne ſe ſeruoient pas de François. On répond à cela; qu'ils ne ſ'en ſeruoient pas de vray, pour ce que l'eſtat de leurs affaires ne le requeroit pas; mais que ſi quelque conſideration les y euſt obligez, il leur eſtoit permis d'en auoir: & qu'en maniere d'vſage les loix veulent qu'on regle le droit d'un chacun, par ce qu'il a peu faire, & non pas par ce qu'il a fait, ne ſe pouuant dire qu'un Prince, ou quelque autre Seigneur que ce ſoit, ait perdu la faculté de recevoir des couruées, des contributions, & pareilles redevances extraordinaires, que des ſubjets doiuent en certains cas, pource que ſes Predeceſſeurs n'ont pas eu le ſoin, ou le beſoin de les exiger. Que ſi les deuanciets du Duc de maintenant euſſent eſté reduits à la neceſſité de chercher de l'aſſiſtance chez leurs voiſins, il n'y auoit point de doute qu'ils n'eſſent peu auoir recours, auſſi bien que celui-cy, aux François, principalement s'ils euſſent eu des terres en France comme luy. Que ſ'il falloit ſ'arreſter preciſement à ce qu'ils ont fait, ſans conſiderer aucunement le droit qu'ils ont eu de faire en cela tout ce qui leur ſembloit plus expedient; par la meſme raiſon qu'on veut maintenant empêcher Monſieur de Manroüe de ſe ſeruir de François, on pourroit en ſuite l'obliger à n'auoir point du tout de garniſon dans Manroüe, à n'en auoir qu'une de deux ou trois cents hommes dans Caſal, & finalement à remettre ſes meilleures Villes entre les mains des Eſpagnols, quand ils les luy demanderoient; pource que ſes Predeceſſeurs en uſoient de la ſorte, eſtans ſous la proteſtion d'Eſpagne, ou pour le moins hors de l'apprehenſion qu'il a maintenant de ceux, qui depuis trois années l'ont attaqué deſia  
deux

deux fois. Qu'estant donc certain, suivant ce qu'on vient de dire, que les garnisons de Mantouë & de Casal, à peine capables d'empescher ces places d'estre surprises, le sont encore bien moins de rien entreprendre sur leurs voisins; estant certain que les François qui sont entrez dans Mantouë, des troupes de la Republique, & ce peu qu'il y en peut auoir dans Casal, dependent absolument de Monsieur de Mantouë seul, qui les loge, & les change, les retranche, & les aceroist, comme il veut, estant certain que ceux qui l'ont precedé, ont peu faire ce qu'il fait aujourd'huy, comme infalliblement ils eussent fait, s'ils se fussent trouvez au mesme estat; puis qu'il n'y auoit ny loy ny conuention qui leur defendist de le faire: il paroist euidemment, que c'est la haine seule de la Nation, qui porte le Gouverneur de Milan à faire des propositions si déraisonnables, & dont il ne s'est iamais ouuert, que apres que nous auons eu rendu Pignerol, Suze & Aueiglanc; afin d'auoir vn pretexte de garder ces troupes extraordinaires, que contre la promesse il tient tousiours sur pied, pour consommer ses voisins en dépense par la ialousie qu'il leur donne, ou faire quelque nouuelle entreprise sur eux. Que pour en auoir mieux le moyen, il demande non seulement qu'on chasse les François de ces lieux-là, ce qui de soy-mesme n'est pas moins iniurieux qu'arrogant, mais que les Suisses & les Italiens mesmes, qui ont esté au seruice de la Republique, en sortent aussi. Que l'on passe mesme iusqu'à vouloir faire licentier toute la garnison. Que par ces degrez on montera peu à peu iusqu'à l'audace de vouloir que Monsieur de Mantouë luy-mesme se retire, ou qu'il souffre pour le moins, qu'en la place de ceux qu'on luy veut oster, on luy enuoye vne colonie d'Espagnols; puis, qu'aussi bien ayant selon leur sens contreuenu pour ce regard au Traitté de Ratisbonne, & rendu par ce moyen son inuestiture de nulle force & valeur, suivant l'acte secret dont il a cy-deuant esté fait mention, il ne doit plus estre recogneu pour Duc de Mantouë. Que c'est entierement se moquer del'entremise de la Sainteté, & par vn procedé remply de supercherie, faire seruir vn Traitté solennel resolu en presence de ses Ministres, de voile au dessein qu'il a de troubler le repos du pays; tenant en incertitude par des interpretations & reserves frauduleuses la condition d'un Prince Souuerain, & renuersant par des actes clandestins le fondement de la Paix & de la seurété publique, au grand scandale de toute la Chrestienté. C'est pour ce qui regarde le fait d'Italie. Voyons ce qui concerne les Grisons.

La memoire encore toute fraische des maux que cette derniere

RELATION DE  
CE QUI S'EST  
PASSÉ DEPUIS  
QUELQUE TEMPS  
EN ITALIE,  
POUR LE FAICT  
DE PIGNEROL.



M. DC. XXXI.  
RELATION DE  
CE QUI S'EST  
PASSE' DEPUIS  
QUELQUE TEMPS  
EN ITALIE, POVR  
LE FAICT DE  
PIGNEROL.

inuation leur auoit fait souffrir, l'apprehension de ceux dont les lettres foudroyantes de l'Archiduc les menaçoient tous les iours, au cas qu'ils ne pliasent sous luy, & la cognoissance certaine des artifices avec lesquels le Duc de Feria taschoit à les diuiser entre eux, pour se faire l'ouuerture qu'il cherchoit, estoient autant de raisons tres-pessantes, qui les obligeoient de pouruoir à leur seureté; se voyans encore enuironnez des mesmes troupes, qui par le Traitté se deuoient retirer. A cét effet ils enrollent leur milice, meslée de quelque petit nombre de soldats pris parmy leurs voisins, au lieu de ceux que la guerre & la peste leur auoient ostez; & retranchans leurs passages s'efforcent de les mettre en tel estat, que l'entrée n'en soit plus si facile dorensauant aux Estrangers, que elle auoit esté iusques alors. Voila que l'on crie tout aussi tost, que c'est vne infraction manifeste, qui mettant le Milanois en danger, remettrait le feu par rout, si l'on ne la reparoit promptement, selon le desir de ceux qui s'en plaignoient. Le Traitté de Ratisbonne est mis encore là dessus en auant. On pouuoit, si l'on eust voulu se contenter de respondre sur ce poinct, qu'en ce Traitté là les Ambassadeurs du Roy, ayans, comme nous auons desia dit, excédé leur pouuoir en beaucoup d'articles, sa Majesté ne l'a iamais approuué, que pour ce qui concerne les affaires d'Italie, sous les conditions adioustées depuis. Mais sans s'arrester à cette defense, quoy que tres-pertinente & tresforte; on soustient, que, quand bien on s'y soumettroit pour tout le reste, il ne contient rien qui puisse fonder tant soit peu la plainte qu'on fait. Quel'article douzième porte à la verité, que les fortifications faites en ces pays-là par les Imperiaux seroient démolies, & que personne ne pourroit plus à l'aduenir occuper leurs passages, ny les fortifier; mais que cette clause y fut mise à la poursuite des Ministres du Roy, qui voyans qu'on auoit esté contraint de recommencer avec l'Empereur, ce qu'on croyoit auoir finy avec l'Espagnol, voulurent empescher par là qu'il ne fust encore au pouuoir de l'Espagnol, de recommencer ce qu'on alloit terminer avec l'Empereur. Que tourner cette precaution contre ceux en faueur desquels elle fut inserée; est vne interpretation si ridicule, qu'il faut renoncer expressément au sens commun pour la receuoir; estant hors de toute apparence, que des Peuples libres, & qui ne dépendent purement que d'eux-mesmes, se soient volontairement priuez du pouuoir d'asseurer la liberté de leur Nation, contre ceux qui la voudroient opprimer. Qu'autrement, les mots d'*occuper*, & de *fortifier*, se rapportans aux mesmes personnes, on pourroit se plaindre de ce qu'ils occupent leur propre

pays, aussi bien que l'on se plaint de ce qu'ils le fortifient; & demander aussi iustement qu'ils l'abandonnent, comme on demande qu'ils cessent de le remparer. Ces réponses estoient si pressantes, & si claires, qu'elles ne souffroient point de replique. Mais ceux qui n'écourent pas volontiers la raison, quand ils ont la force en main, ne s'en payerent pas. Le Duc de Feria, qui tant que nous auions eu les armes à la main en Italie, auoit tousiours parlé ciuilement, se voyant lors seul sur le theatre, & nous sentant éloigner, fit le brauache, à l'imitation du Capitan de la Comedie, & continuant ses menées ordinaires, porta ses menaces iusqu'à tel point; que le Roy preuoyant de loin les inconueniens qu'une plus longue tolerance pourroit engendrer, prit resolution d'y pouruoir en temps & lieu, suiuant les ordres qu'il enuoya sur ce sujet à ses Ministres. Le mal croissant tous les iours, & Monsieur le Marechal de Toiras estant lors absent, Monsieur Seruien, Ambassadeur extraordinaire de sa Majesté, parlant pour tous deux, informa Monsieur de Sauoye des commandemens qu'ils auoient receus, avec vne suffisance égale à l'importance de l'action. Son discours eut plusieurs parties. Je rapporteray briuement les principales. Apres que par vn sommaire recit de ce qui s'est passé depuis quelques années en Italie, il luy eut fait remarquer combien les procédures iniustes des Espagnols estoient éloignées des bonnes intentions des François, il luy fit pareillement recognoistre par vne naïue representation de ce qui se passoit pour lors, que comme les premiers n'auoient autre but que d'estendre leur domination, celuy des autres n'estoit que de conseruer à chacun le sien. A quel propos, luy dit-il, vouloir empescher que des Peuples indépendans, & qui ne releuent de personne, recherchent chez eux-mêmes les moyens de se garantir d'une inuasion semblable à celle dont tout fraichement ils viennent de se deliurer? A quel propos s'opiniâstrer à faire sortir quelques soldats qu'on a fait entrer de leur consentement dans Mantouë, & quelques Officiers que Monsieur du Maine a mis dans Casal; pour cela seulement qu'ils sont François: puisque lors que l'on traittoit tous les points de la Paix, & l'ordre que l'on tiendrait en l'exécution, on ne fit iamais autre instance là dessus, si ce n'est que les François ne demeureroient plus les Maîtres de ces places, avec vn corps de gens de guerre, capable de donner ialousie; tel qu'ils l'y auoient eu durant le dernier siege? N'est-ce pas entreprendre d'imposer des loix dans les lieux mêmes où ils n'ont rien à commander, &

M. DC. XXXI.  
RELATION DE  
CE QUI S'EST  
PASSÉ DEPUIS  
QUELQUES TEMPS  
EN ITALIE, POUR  
LE FAICT DE  
PIEMONTE.

M. DC. XXXI.  
RELATION DE  
CE QUI S'EST  
PASSÉ DEPUIS  
QUELQUE TEMPS  
EN ITALIE, POUR  
LE FAIT DE  
PIGNEROL.

s'attribuer l'autorité de prescrire aux Souuerains la forme qu'ils doiuent garder en la conduite de leurs propres Estats? Et qui ne reconnoist tout clairement, que les esperances que le Duc de Feria donne, comme on sçait, à son Maistre, de ioindre par vn nouuel effort l'Estat des Grisons avec celuy de Milan; les poursuittes qu'il fait de chasser ce peu de François qui sont demeurez avecque son sceu mesme, aux lieux qu'ils ont mieux defendus qu'il n'eust voulu; & les diuerses coniurations que l'on trame couuertement contre la France, pour diuertir le secours qu'elle pourroit donner à ceux qu'on a dessein d'assaillir; sont non seulement des témoignages visibles, mais des effets palpables d'une resolution prise de longue main en Espagne de s'éleuer à l'vsurpation entiere de l'Italie, sur la ruine de tous ceux qui n'adherent pas à son ambition? A present donc qu'on est sur le point de la faire éclore, & que rendant, comme on fait, les Ministres de sa Sainteté, d'entremetteurs de Paix, dénonciateurs de guerre, on ne cherche rien qu'un pretexte de se plaindre, pour se feindre un sujet de remier; personne ne peut reuoker en doute, que les mesmes loix qui permettent de repousser la force par la force, & de preuenir ceux qui nous veulent faire du mal, ne rendent tres-legitimes toutes les precautions que le Roy peut prendre, pour mettre ses Alliez à couuert, & ses Estats en seureté, contre toutes sortes d'entreprises. C'est ce qui la fait resoudre maintenant à chercher de bonne heure de nouueaux remedes aux mal-heurs qu'une dissimulation trop endurante luy pourroit apporter. Et reconnoissant que pour demeurer selon son desir dans les simples termes de la defensue, & couper les aduenues aux desseins de l'aggression qu'on prepare, il n'en sçauoit presentement choisir vn plus asseuré, ny moins suspect à personne, que d'auoir vn passage, par le moyen duquel, sans estre à chaque fois obligé de conduire de puissantes Armées si loin, il puisse estre en estat de secourir ses Alliez, & de defendre la liberté de l'Italie; il nous a commandé de demander de sa part à vostre Altesse quelques-vnes des places suiuentes; ou Suze & Aueiglance, ou Pignerol & la Perouse, ou Sauillan, avec les Terres qui sont sur le chemin, pour y venir de France, ou Demont, & Cuny, pour y mettre telle garnison de soldats François que bon luy semblera. Ce qu'il desire d'autant plus, que sçachant qu'on fait toutes sortes de pratiques pour fomentier les diuisions, qui pendant l'éloignement de la Reyne sa Mere, & de Monsieur, se forment dans son Royaume; sa Majesté croit se pouuoir asseurer par cét expedient, que vous n'y prendrez au-

cune part. Protestant là dessus deuant Dieu & deuant les hommes, que ce n'est point par ambition d'auoir le bien d'autrui, ny par aucune enuie de troubler la paix de la Chrestienté, que elle fait cette ouuerture; mais pour le seul desir qu'elle a d'affermir par ce moyen le repos de ses sujets, & de maintenir le droit de ses Alliez, avec la liberté de toute l'Italie. Que s'il estoit permis à quelqu'un de douter en cela, contre toute apparence, de la sincerité de ses loüables intentions: ce ne seroit pas vostre Altesse, qui vient d'en receuoir fraichement tant de preuues, qu'elle ne s'en peut tant soit peu d'effier, qu'apres auoir entièrement perdu la memoire des choses passées depuis quelque temps. Je ne luy diray rien sur ce fait, qu'elle ne sçache beaucoup mieux que tout autre. L'vnion que le feu Duc vostre pere fit avecque les Espagnols, pour dépouiller Monsieur de Mantouë, ayant obligé le Roy, bien qu'ayant pour lors assez d'affaires ailleurs, de le prendre sous sa protection; la raison le portoit, ce semble, apres que la prise de Suze luy eut ouuert le chemin à ce qu'il vouloit, sinon à se ressentir, comme il pouuoit assez aisément, de ce qu'on auoit entrepris contre la raison, pour le moins à trauerser le fauorable partage qui luy fut fait dans le Montferrat, par le Traité qui termina ce remuement. Mais, ny cette premiere agression, ny l'inuasion nouuelle, qui fut faite vray-semblablement à son instigation bien tost apres, au preiudice de ce Traité; ny les hostilités qui suivirent les contrauentions qu'on y fit, ne furent point capables d'empescher que sa Majesté, portée d'une affection tousiours égale à ce qui concerne la grandeur de vostre Maison, ne luy procurast encore par celuy de Ratibonne de plus grands aduantages que par le precedent. Qui ne sçait apres cela la facilité que nous auons apportée à ceux de Querasque, pour liquider vos pretentions avecque le Commissaire de l'Empereur? Vn chacun a veu le regret qu'ont eu les Espagnols de l'heureux succès de toutes vos poursuites; où leur contenance a fait assez cognoistre qu'ils n'auoient consenty, que sur la croyance qu'ils auoient que nous ne nous y disposerions iamais. Mais, quand on ne se souuiendroit point de tout cela; la discipline dans laquelle on a fait viure fort estroitement les gens de guerre dans vos Estats, pendant qu'on saccageoit le Mantouëan, le Montferrat & les Grisons, par des contributions insupportables; la courtoisie avec laquelle sa Majesté a restitué à vostre Altesse ses places; & la franchise dont elle a visé à faire retirer ses troupes, sui-

M. DC. XXXI.  
RELATION DE  
CE QUI S'EST  
PASSÉ DEPUIS  
QUELQUES TEMPS  
EN ITALIE,  
POUR LE FAIRE  
DE PIGNAROL.

M. DC. XXXI.  
RELATION DE  
CE QUI S'EST  
FAISSE DEPUIS  
QUELQUE TEMPS  
EN ITALIE, POUR  
LE FAICT DE  
PIGNEROL.

uant ce qu'elle auoit promis, vous doiuent estre autant de cautions, que, suiuant ce qu'elle vous promet à cette heure, la demande qu'elle vous fait à present, n'a point d'autre visée que vostre conseruation propre, avec la manurention de tous ses autres Alliez. De tous lesquels vostre Alteſse, estant si l'on y prend bien garde, le seul, à qui cette derniere guerre a profité; la raison semble vouloir, qu'elle contribuë particulièrement quelque chose du sien, à ce qui, pour les considerations qu'elle ne peut ignorer, la touche de plus près que tout autre. Elle aura donc, s'il luy plaist, agreable, de nous faire sçauoir promptement la responce qu'elle desire que nous fassions là dessus au Roy, par le retour d'un courrier, que nous auons ordre de luy dépêcher dans trois iours sur ce sujet; afin que suiuant la resolution de vostre Alteſse, sa Majesté puisse disposer des Armées, que le procedé de ses Ennemis l'oblige d'entretenir avecque tant de frais dans le Dauphiné, la Bresse, la Prouence, & quelques autres Prouinces de son Royaume.

Monsieur de Sauoye recognoissant qu'il auoit plus de mal à craindre, & plus de bien à esperer de la France, que d'aucune autre part, & se souuenant combien la longueur auoir par deux fois apporté de prejudice au feu Duc son pere en pareilles occasions; se resolut prudemment de donner au Roy, par la tradition de Pignerol, le contentement que desiroit sa Majesté; afin d'éuiter le peril d'une troisiéme recheute, & d'asseurer par ce moyen à ses Peuples la iouyssance de la Paix, qu'il leur a tres-heureusement procurée à son aduenement, par le fauorable consentement du Roy.

LETTRES  
DE MONSIEVR  
DE BALZAC.

A MONSIEGNEVR  
LE CARDINAL  
DE RICHELIEV.

LETTRE I.



MONSIEGNEVR,

Estant encore arresté icy par quelques affaires, que ie ne puis laisser sans les perdre, ie souffre avec beaucoup de douleur vne si dure necessité; & m'estime comme banny en mon Pays, puis que ie suis si long temps éloigné de vous. Je ne nie pas que les victorieuses, & triomphantes nouuelles qui nous viennent à toute heure de l'Armée, ne me donnent quelque émotion de ioye, & que ie ne sois sensiblement touché du bruit que vostre Nom fait de tous costez. Mais ma satisfaction ne scauroit estre entiere, d'apprendre dans les Relations d'autruy, les choses dont ie deurois rendre témoignage, & ie m'imagine tant de plaisir à vous considerer en vostre gloire, qu'il n'est point de soldat delà les Monts sous vostre commandement, de qui ie n'enuie la bonne fortune. Je ne laisse pas pourtant, Monseigneur, ne pouuant

M. DC. XXXI.

M. DC. XXX.  
LETTRE I. DE  
MONSIEUR DE  
BALZAC.

vous seruir du corps, & de l'action, de vous reuerer iour & nuit de la pensée, & d'employer à vn si digne culte la plus noble partie de moy-mesme. Vous estes apres le Roy l'eternel objet de mon esprit : le ne le destourne quasi iamais de dessus le cours de vostre vie; & si vous auez des Courtisâns plus assidus que moy, & qui vous rendent leurs devoirs avec plus d'ostentation & de monstre, ie suis certain que vous n'auiez point de Seruiteur plus fidelle, ny dont l'affection vienne plus du cœur, & soit plus viue & plus naturelle. Mais afin que mes paroles ne semblent pas vaines & sans fondement, ie vous enuoye la preuue de ce que ie vous dis; par où vous recognoistrez qu'un homme persuadé a vne grande disposition à persuader les autres, & que le discours appuyé sur les choses, & animé de la verité, remuë bien les esprits avec plus de force, & y acquiert bien plus de creance, que celuy qui se melle seulement de seindre, & de declamer. C'est vne partie, Monseigneur, tirée de son corps, & vne piece que l'ay détachée du travail que l'ay entrepris: à la perfection duquel l'auouë franchement que toutes les heures d'un loisir plus tranquille que le mien, & toutes les puissances d'une ame plus releuée qu'elles ordinaires, eussent trouuë suffisamment de quoy s'occuper. Dans le premier liure, il est traité au long de la Vertu, & des Victoires du Roy; de la Iustice de ses Armes; de la Royauté, & de la Tyrannie; des Vsurpateurs, & des Princes legitimes; de la Rebellion chastiee, & de la Liberté maintenuë. Mais parce que le Prince, dont ie parle, ne s'arreste point, & que le suiuant ie m'embarquerois dans vn sujet infiny, ie me suis prescrit des bornes, que ie n'eusse peu rencontrer en ses actions; & à l'exemple d'Homere, qui a finy l'Iliade par la mort d'Hector, bien que ce ne fust pas la fin de la guerre, ie n'ay pas voulu passer la prise de Suze; quoy que ce n'ait esté que le commencement des merueilles que nous auons veuës. Apres auoir considéré le Roy avec attention, & monstté sa grandeur par elle-mesme, ie la fais voir par la comparaison d'autrui. Passant legerement sur nostre Siecle, ie monte iusqu'à la source des choses, & ne laisse point de Prince de reputation dans l'Antiquité sainte & prophane, parmy les Grecs, les Romains, & les autres Peuples, dont ie ne die des particularitez assez rares; que par l'art des consequences il m'a fallu tirer de l'Histoire, où elles sont moins écrites que cachées, & que i'y ay plustost deuinée que veuës. Tout le second liure est employé à ces diuers iugemens, & i'y decouure les vices des Grands avec vne grande liberté, mais ie pense la corriger d'une telle discretion, qu'elle ne viole point le respect qui est deu à la qualité qu'ils ont portée.

La troisième partie contient les principaux preceptes de la science Civile, plusieurs considerations touchant l'Estat & la Religion, & les plus necessaires regles pour bien gouverner. Et d'autant qu'elle vous regarde particulièrement, & que j'y parle du Conseil des Princes, de leurs Seruiteurs, & de leurs Ministres, c'est celle que ie vous enuoye, en attendant que ie vous porte le teste. Or vous sçavez, MONSIEUR, que le genre d'écrire que ie me suis proposé est sans comparaison le plus pénible de tous, & qu'il est mal-aisé d'agir d'une longue impetuosité, & de faire des efforts qui durent. Je ne veux point dire que les actions les plus travaillées qui nous restent des anciens Orateurs, ne sont pas d'une égale force : ie dis seulement qu'elles ne sont que d'une mediocre grandeur, & que le Chef-d'œuvre d'Isocrate qui luy cousta quinze ans de meditation, peut estre veu en moins de cinq heures de lecture. Quant aux Philosophes, qui ont écrit de la Politique, leur ratiocination est d'ordinaire si sèche & si décharnée, qu'il paroist que leur dessein a plustost esté d'instruire que de persuader; & d'ailleurs leur stile est si embarrassé & si épineux, qu'il semble qu'ils n'ayent voulu enseigner que ceux qui sont doctes. A cela il n'y a pas plus de difficulté qu'à guerir des gens qui se portent bien; & pour estre obscur, il ne faut que s'arrestier aux premieres notions que nous auons de la Verité, qui ne sont iamais bien nettes, ny bien démeslées, & qui tombant de l'imagination sur le papier dans la confusion que d'abord elles se presentent à elle, ressemblent plustost à des auortemens informes, qu'à de parfaites productions. D'auantage dans la composition de l'Histoire vn Auteur est porté par sa matiere, & les choses estant toutes faites, qui le soulagent de la peine de l'invention, comme la suite du temps luy donne son ordre, il n'est obligé de sa part que de contribuer des paroles. Ce que quelques-uns ont estimé si peu, que Menandre estant pressé de mettre au iour vne piece qu'il auoit promise: Elle est toute prestee, répondit-il, Il n'y a plus que les paroles à faire. Mais icy outre qu'il faut se servir des mots avec plus de choix, & les placer avec plus de justesse que dans les simples narrations, qui pour tout l'éclat, & tous les enrichissemens de l'expression, ne veulent que la clarté, & la propriété des termes, ie me suis efforcé, MONSIEUR, de mettre en vsage, & de reduire à l'action les plus subtiles Idées de la Rhetorique; d'élever ma raison iusqu'à la plus haute pointe des choses; de chetcher dans chaque matiere les veritez moins vulgaires, & moins exposées en veüe, & de les rendre si familiares, que ceux qui ne les appetceuoient pas les puissent toucher. C'a esté mon intention de joindre le plaisir à l'utilité, de mesler



M. DC. XXX.  
LETTRE L. DE  
MONSIEUR DE  
BALZAC.

la delicateſſe parmy l'abondance, & de ne combattre pas ſeulement avec des armes bonnes & fortes, mais encore belles & luifantes. J'ay eſſayé de ciuiliſer la Doctrine, en la dépayſant du College, & la deliurant de la main des Pedans, qui la gaſtent & la ſaliſſent en la maniant; qui ſont, pour le dire ainſi, ſes corrupteurs & ſes adulteres, & abuſent à la veuë de tout le monde d'vne choſe ſi belle & ſi excellente. Je ne me ſuis point garanty des écueils, en m'en deſtournant, mais j'ay taſché de couler deſſus avecque ſouppleſſe; d'échapper des lieux difficiles, & non pas de les fuir; d'aller au deuant des Interpretes malicieux, par vn mot qui deſtruit la conſequence qu'ils penſent auoir tirée, & de faire voir qu'il n'eſt rien de ſi aigre, ny de ſi amer, qui ne ſe tempere, & ne s'adouciſſe par le diſcours. En fin ie me ſuis quelquefois laiſſé emporter à ceſte raiſonnable fureur, que les Rhetoriciens ont bien cogneuë, mais qui eſt au delà de leurs regles, & de leurs preceptes, qui pouſſe l'Orateur à des mouuemens ſi eſtranges; qu'ils paroiſſent pluſtoſt inſpirez, que naturels, & de laquelle Demothe ne & Cicero eſtant poſſedez; l'vn iure par ceux qui ſont morts à Marathon, & les deſſe de ſon autorité priuée: l'autre interroge les collines & les foreſts d'Albe, comme ſi elles euſſent deu luy répondre. Que ſi mon entrepriſe m'auoit reüſſi, ce que ie n'oſe ny ne veux croire, & ſi j'auois monſtré aux Nations eſtrangeres qu'en France tout ſe change en mieux ſous vn Regne ſi heureux que celui du Roy, & qu'il nous augmente l'eſprit, comme il nous a accru le courage, ie n'en meriterois pas pour cela la gloire, mais il faudroit la rapporter toute entiere à la felicité de mon Temps, & à la force de mon Objet. En tout cas, MONSIEUR, ſi ie ne puis auoir rang parmy les ſçauans & les habiles, on ne me le ſçauroit reſuſer parmy les gens de bien, & les ſeruiteurs affectionnez; & ſi ma capacité ne vous doit pas eſtre en conſideration, mon zele merite pour le moins que vous ne le re-jettiez pas. Certes j'en ſuis ſouuent tellement émeu, que ie ne doute point que mes reſſentimens ne vous pleuſſent, & que ce ne vous fuſt vn diuertiffement agreable de regarder vn Philoſophe en colere. Et bien que le vray amour ſoit aſſez content du témoignage de la Conſcience, & que ie vous rende beaucoup de preuues de ma tres-humble ſeruitude, que ie ſuis aſſeuré que vous ne ſçauiez iamais, ie deſiretois neantmoins aucuneſois pour la ſatisfaction que vous en auriez, que vous me peuſſiez ouyr du lieu où vous eſtes, & que vous viſſiez avec quel auantage ie diſpute la cauſe publique; de quelle ſorte ie reſute les fauſſes nouuelles qu'on fait courir, & comme ie ferme la bouche à ceux qui veu-

lent parler de l'avan tageusement de nos affaires. Il est certain, MON-SEIGNEUR, qu'elles ne sçau roient estre plus fleurissantes, ny les succez des Armes du Roy plus glorieux, ny le repos de ses Peuples plus assuré, ny vostre administration plus iudicieuse. Et toutes fois il se rencontre de certains esprits, qui s'ennuyent de leur propre bien, qui ne peuuent supporter leur felicité; qu'on ne sçau roit retenir dans la bonne creance que par des prosperitez surnaturelles, & qui n'ont plus de foy, si tost qu'il n'y a plus de miracle. Quand les affaires presentes sont en bon estat, ils font de mauuais iugemens de l'auenir, & dans les éuenemens heureux leurs presages sont tous jours funestes. Ils sont de serment de n'estimer que les Estrangers, & les choses éloignées. Ils admirent Spinola, parce qu'il est Italien, & qu'il n'est pas de leur Party; & il leur fasche de louer le Roy, parce qu'il est François, & qu'il est leur Maistre. Ils ont bien de la peine à confesser qu'il a vaincu, apres vne infinité de Villes prises & de factions ruinées, qui sont les Monumens eternels de ses victoires; & il luy a esté plus aisé de meriter l'estime de toute l'Europe, que de gagner leur approbation. Ils nous persuaderoient s'ils pouuoient, qu'il a leué le siege de deuant la Rochelle, qu'il a fait vne Paix hon teuse avec les Huguenots, qu'il a esté batru par les Anglois, & que les Espagnols l'ont fait fuir. S'ils pouuoient, ils effaceroient son Histoire, & esteindroient la plus grande lumiere qui doie éclairer la Posterité. Je ne doute point qu'ils ne voyent de mauuais œil dans mon Liure l'image des choses qui les offensent si fort: Et ceux qui croient peut-estre les Fables & les Romans, & se passionnent pour vn Hercule & pour vn Achille, qui possible ne furent iamais; Ceux qui lisent avec des transports de joye les actions de Roland & de Renaud, qui n'ont esté faites que sur le papier, ne prendront point de goust à la verité, à cause qu'elle rend témoignage à la vertu de leur Prince. Ils trouueront bon que contre la foy de toute l'Anti quité Xenophon, qui estoit Grec & non pas Perse, ait imaginé vne vie de Cyrus à sa fantasie, & qu'il le fasse mourir dans son liét, & par my les siens, quoy qu'il soit vray qu'il mourut à la guerre, & qu'il fut vaincu par vne femme. Ils trouueront bon que Pline ait menty en plein Senat, & qu'il ait loué Trajan de temperance & de chasteté, quoy qu'il soit vray qu'il fust sujet au vin, & à vn autre vice si sale, qu'il ne se peut nommer honnestement: & ils trouueront mauuais qu'estant nay Sujet du Roy, ie die de luy ce que personne ne peut contredire, & qu'ayant à faire voir vn exemple aux Prin ces, ie choisisse plustost sa vie, ny que la vie de Cyrus, qui est fa bleuse, ny que celle de Trajan, qui n'est pas bien nette, pour ne

M. DC. XXX.  
LETTRE L. DE  
MONSIEUR DE  
BALZAC.

point parler de celle de Cesar Borgia, qui est toute noire de lascheté & de crimes. Le Ciel ne sçauoit faire à ces gés-là vn Supérieur qui fut à leur gré. Celuy qui a esté selon le cœur de Dieu, ne seroit pas selon le leur. Ils ne trouueroient pas Salomon assez sage pour eux, ny Alexandre assez vaillant. Ils sont généralement ennemis de toutes sortes de Maistres, & accusateurs de toutes les affaires presentes. Ils crient, iusqu'à nous rompre la teste qu'il n'estoit point necessaire de faire la guerre en Italie; Mais si vous fussiez demeuré à Paris, ils eussent crié bien plus haut, qu'il eust esté deshonneste de laisser perdre ses Alliez. Pourceque quelques-vns de nos Roys ont fait des voyages malheureux delà les Monts, ils soustiennent qu'il faut que cestui-cy, qui ne suit pas les mesmes conseils, tombe neantmoins au mesme malheur. Ils combattent vostre conduite par de vieux Prouerbes, pource qu'ils ne sçauoient l'attaquer avec de bonnes raisons. Ils alleguent que l'Italie est le cymetiere des François; & ne pouuant remarquer vne seule faute que vous ayez faite en ce pais-là, ils vous reprochent celles de nos Peres, & vous accusent de l'imprudence de Charles huietième. Je pense bien qu'ils pechent plustost par infirmité, que par malice; qu'ils sont plustost passionnez pour leurs opinions, que pensionnaires de nos ennemis; & qu'ils ont plus besoin des remedes de la Medecine, que de ceux des Loix. Il est pourtant fascheux de voir les Impertinens de ce temps tenir le mesme langage que les Rebelles du temps passé, & abuser du bien de la Liberté, contre celuy qui nous l'a acquise. Ils me viennent dire tous les iours, que nous receurons beaucoup de desauantage du mécontentement d'un Prince qui s'est separé de nous; & ie leur répons qu'il vaut bien mieux auoir vn foible Ennemy à combattre, qu'un Amy querelleux à conseruer. Ils veulent à quelque prix que ce soit que le Roy secoure Cazal; & ie leur dis qu'il l'a desia secouru par la conqueste de la Sauoye, & qu'en l'estat où il a mis les affaires, au pis aller, on ne le prendra que pour le rendre. Ils ne se contentent pas que vous executiez des actions extraordinaires, ils vous en demandent d'impoffibles; & quoy qu'il naisse quelquefois dans les choses des difficultez qui ne peuuent estre surmontées, à cause de la repugnance du sujet, & non pas par le defect de l'Entrepreneur, ils ne se payent point de ces raisons, ausquelles les Sages acquiescent, & voudroient fouuent que le Roy fit ce que le grand Turc & le Perse joints ensemble ne sçauoient faire. Tout cela, MONSIEUR, me donneroit vne extrême indignation, & ie ne pourrois souffrir cét excez d'ingratitude, si ie ne sçauois qu'il y a eu autrefois vn Esprit chagrin qui reprenoit les œuvres de Dieu, & ne craignoit point de

dire que s'il eust esté de son Conseil tant en la Creation, qu'au  
Gouvernement du Monde, il luy eust donné de meilleurs aduis,  
qu'il n'en auoit pris, & que d'ordinaire il n'en suyuoit. Apres vne  
si haute folie, vous ne deuez pas trouuer estrange, que quelques-  
vns soient extrauagans. Le Vulgaire a esté de rout temps iuge tres-  
inique de la Vertu: Mais neantmoins elle n'a iamais manqué d'Ad-  
mirateurs; & si ceux qui n'ont qu'un peu d'instinct, & qui ne sça-  
uent que murmurer, ne luy sont pas fauorables, C'est à nous,  
MONSEIGNEVR, à vous témoigner que les personnes raisonna-  
bles, & ceux qui sçauent parler sont du bon Party.

M. DC. XXX.  
Lettre I. de  
MONSIEUR DE  
BALZAC.

Du 4. Aoust, 1630.

Vostre tres-humble, &  
tres-obéissant seruiteur,  
BALZAC.

## A V M E S M E.

### LETTRE II.



MONSIEUR,

Je suis bien fâché que mon indisposition ne me puisse permettre  
d'obeïr au commandement que vous m'avez fait, & d'estre moy-  
mesme le porteur du Liure que ie vous enuoye. Toutesfois puis  
que vous le receurez par de meilleures & de plus dignes mains que  
les miennes, & que Monsieur l'Euesque de Nantes m'a fait l'hon-  
neur de s'en charger; ie ne dois point craindre qu'il coure de fortune  
en mon absence. Si le Roy y daigne ietter les yeux, sur le témoignage  
que vous luy en rendrez, j'ose me promettre, MONSEIGNEVR,  
qu'il y trouuera dequoy se souuenir assez agreablement des choses  
passées, & que sa Vertu estant sans exemple, il prendra plaisir  
de voir qu'on en parle d'une façon qui n'est pas tout à fait vulgai-  
re. L'auoüe franchement que la consideration d'une si haute Ver-  
tu m'a donné des pensées que ie ne pouuois attendre de la medio-  
crite de mon esprit; & i'en ay esté si extraordinairement transporté,  
que souuent ie n'ay pas recognu ce que ie venois d'écrire. Elle seu-

M. DC. XXXI.

A A a a iij

M. DC. XXXL  
 LETTRE ILLE  
 MONSIEUR DE  
 BALEAC.

le m'a découuert l'Idée de cét Art , qui commande à tous les autres, qui excite & calme les passions comme bon luy semble, qui ne se contente pas de plaire par la pureté du style, & par les graces du langage : mais qui entreprend de persuader par la force de la doctrine, & par l'abondance de la raison. Je l'auois cherché iusques icy inutilement. La vie du Roy m'en a plus appris que tous les preceptes des Rhetoriciens, & ie dois à la felicité de son Regne tout le merite de mon ouurage. C'est pour le moins vn auantage que i'ay sur ceux qui ont vescu deuant moy. Leur memoire m'est d'ailleurs en veneration ; & puis que j'honore les hommes de soixante ans, ie n'ay garde de mépriser vne vieillese de plusieurs Siecles. Pour les Estrangers, qui croient estre en possession de la gloire de l'esprit, nous ne sommes pas obligez de leur porter le mesme respect ; & ie pense pouuoir dire sans les offenser, que comme ils n'ont point de Maistre qui vaille le nostre, il ne seroit pas raisonnable que nous leur fussions inferieurs, & que le plus digne Prince du Monde, commandast à vn Peuple qui fût de moindre prix que les autres. Vous iugerez, à mon aduís, ceste question en nostre faueur. Mais i'espere de plus, MONSEIGNEVR, que si vous prenez garde à la conduite de mon discours, & considerez de quelle façon ie fors des mauuais passages, vous me ferez l'honneur d'auouer que ie ne me suis point piequé, quoy que j'aye marché sur des épines, & que dans les plus dangereuses matieres i'ay gardé le temperament qui se doit tenir, *Inter abruptam audaciam, & deforme obsequium*. Si aucunes fois i'ay eu des sentimens assez libres, il me semble que ma liberté est semblable à celle des Republiques bien policées, où l'on ne laisse pas d'obeir aux Loix, & de conseruer tout ensemble sa franchise. Quand ie serois de Milan ou de Bruxelles, ie ne scaurois pas traicter les Princes de la Maison d'Autriche avec plus de respect & de reuerence que ie fais ; Et c'est, à mon opinion, tout ce qu'ils peuuent exiger de la discretion d'un homme qui n'est pas nay leur Subjet. Car de n'oser parler de l'ambition des Espagnols, des Maximes du Conseil d'Espagne, & du dessein de conquerir, que le Roy changera quand il luy plaira en la necessité de se defendre, ce seroit desia vn commencement de seruitude que nous leur rendrions, & ils sont, ie m'assure, trop iustes, pour vouloir qu'on les remercie du mal qu'ils ont fait. Il peut y auoir d'autres endroits qui seront mal expliquez par les mauuais Interpretes, principalement au troisieme Liure, où il est parlé des Ministres & des Fauoris : Mais me tenant dans les Theses generales, & ne designant point les personnes en particulier,

mon procédé, ce me semble, est fort innocent; & ie ne puis pas empescher que ceux qui se sentent coupables, n'ayent des remords, & que les visages blesez ne voyent leurs playes, quand ils se regardent au miroir. Que s'il estoit defendu de faire profession de la verité, ie ne serois pas pour cela rebelle, ny ne m'opposerois à l'ordre establi. L'obeïrois à vne Loy si fâcheuse, à cause que ie suis bon Citoyen; mais ce seroit par mon silence, & non par ma lascheté, & à la charge de ne point parler, & non pas de parler contre ma conscience. Graces à Dieu nous ne sommes pas en ces termes. Aussi ie jôüys du bon-heur du Temps; & sçachant bien que tout ce qui vient des esprits seruiiles est suspect, que leur témoignage n'est point receu, & qu'ils font mesme tort à la Raison quand ils s'en seruent, i'ay voulu estre hardy quelquefois, afin d'estre croyable tousiours, & de faire passer pour absolument vray ce qui eust peu autrement estre disputé. Il y en a qui m'accusent du vice contraire, & qui disent que ie flate, parce que ie tasche en quelques lieux de dire la verité avec ornement. Je ne veux point rendre de mauuais office à personne. Mais assurez-vous, MONSEIGNEUR, que ces gens-là sont plus ennemis de mon Sujet que de mon Liure, & qu'ils en veulent plus au Prince qu'à l'Orateur. J'auoüe, que si i'eusse esté capable du genre sublime d'écrire, i'auois dequoy le faire voir en ceste occasion, & ce n'eust point esté, comme on a dit autrefois, employer les fleches de Philoctete à tuer des oyseaux, ny exciter des orages sur vn ruisseau. Il ne doit pas estre permis de parler bassement de ce qu'il y a de plus haut au dessus du Ciel, & la Royauté qui a esté adorée toute seule, merite sans doute vne double veneration, quand elle a pour compagne la Vertu. On ne sçauroit écrire du Roy en termes trop releuez ny trop magnifiques; & nous luy pouuons bien rendre pour vne infinité de iustes raisons, ce qu'on a rendu autrefois aux méchans Princes, pour le simple respect de leur caractère. Je ne vous représenteray point, MONSEIGNEUR, avec quel honneur, & quelle humilité, ou plustost avec quel culte & quelle Religion les Princes Romains ont esté traictez par leurs Sujets. Je ne m'amuseray point à vous faire considerer qu'on leur donnoit de l'Eternité, & de la Diuinité, comme on donne à nos Souuerains de la Majesté, & de l'Altesse; que ce qui s'appelle auourd'huy le crime de Felonnie, s'appelloit en ce temps-là le crime d'Impiété, & que nos Rebelles estoient leurs Impies. Je ne vous allegueray point que dans le Code de Theodose les Réponses des Empereurs sont dites Oracles; leurs Regards, splendeur celeste; leurs Edicts, lettres diuines; leur Palais, la diuine Maison, & leur Cabinet, le Sanctuaire.

M. DC. XXXL  
LITTA II. DE  
MONSIEUR DE  
BALZAC.

M. DC. XXXL  
Lettre II. de  
Monsieur de  
Baleac.

Le vous supplieray seulement de vous vouloir resouuenir que ce style est le style de l'Empire Romain qui auoit desia receu le Christianisme, & que non seulement les Courtisâns & les Orateurs ont parlé de ceste sorte; mais aussi les Saints Peres & les Conciles. Saint Gregoire de Nazianze en sa premiere inuectiue contre Iulian, appelle Constance Prince tres-diuin, bien que ce tres-diuin Prince eust persecuté les Fideles, eust chassé les Papes hors de leur Siege, & fust mort en l'heresie d'Arrius. Anastase estoit aussi Empereur heretique, & fut tué d'un coup de foudre par vne iuste punition du Ciel: Et neantmoins Sabas le bon seruiteur de Dieu parlant de ce mauvais Prince, dit qu'il est venu pour adorer les pas de sa pieté Imperiale; & vn Historien de son temps le nomme Saint Anastase. Les Peres du sixième Concile de Constantinople nomment encore Iustinian Saint Iustinian, & sa femme Sainte Theodore; quoy que la vie de l'un & de l'autre ait esté plus remplie de Monstres, que de Miracles, & que Theodore particulierement ne se soit serui de la puissance de l'Empire, que pour faire du mal à l'Eglise. De la mesme sorte Theodorice Arrien est appelé Saint Theodorice par le Concile de Rome. Et au rapport d'Eusebe, Denys d'Alexandrie Martyr de nostre Seigneur, bailla le tiltre de tres-Saint à Valerian Empereur Payen, quoy que nous ne le baillons maintenant qu'au Chef de la Religion Chrestienne. Or si cela est, & si les Peres & les Conciles ont parlé de la Saincteté des Heretiques, & des Payens, qui ne procedoit que du Caractere & de l'onction qu'ils auoient receuë, & par consequent qui estoit estrangere, & qui venoit de dehors; pourquoy ne me sera-t'il pas permis de recognoistre vne autre Saincteté jointe à celle-là? vne Saincteté, qui n'est pas superficielle, ny empruntée; mais qui a son fondement dans l'innocence de la vie; qui n'est pas attachée à la Dignité, mais qui est inherente à la Personne; qui n'est pas vne impression du doigt de Dieu sur vne matiere fortuite, mais vne effusion de sa grace dans vne ame choisie & predestinée. Quiconque trouue de l'excez en mes paroles, ne sçait pas quel est le deuoir d'un Subjet, & n'a pas l'opinion qu'il doit auoir de son Prince. Il porte sa veuë trop hardiment sur vne grandeur si élevée, & ne mesure pas la distance qu'il y a entre son iugement & le merite du Roy. Pourueu que l'honneur que l'on rend à ces personnes sacrées ne soit point iniurieux à Dieu, il ne peut y auoir de l'excez à les honorer: Pourueu que les loüanges qu'on leur donne, n'offensent point vne plus grande Majesté que la leur, elles ne peuuent estre immoderées. Nous deuons mesme reuerer leur ombre, & fléchir le genou deuant leur figure. Tout ce qui les approche nous doit paroistre

paroistre plus pur & plus lumineux par la communication qu'il reçoit de leurs rayons. Le respect qu'on leur porte doit aller jusqu'à leurs liurées, & à leurs valets, & s'étendre à plus forte raison sur leurs affaires, & sur leurs Ministres: Pour lesquels vous vous remettrez, s'il vous plaist, en mémoire, que les anciens Chrestiens avoient coustume de prier dans leurs Liturgies, & qu'ils en demandoient à Dieu la conservation, bien que par là ils luy demandassent la conservation de leurs Persecuteurs, & de ceux qui les exposoient tous les iours aux Lyons dans la place de l'Amphitheatre. Apres cét exemple, ie n'ay garde de murmurer contre le Gouvernement de mon Pays, ny de trouver mauvais ce qui se passe dessus ma teste. Je me contente tousiours de la Probité presente, & de la Sagesse qui est en vſage. Je ne dispute iamais contre le Pilote qui me mene, & ne suis point curieux d'une nouveauté, à laquelle, quelque bonne qu'elle fust, j'aurois peut-estre de la peine à m'accoustumer. Je souffre de la Tyrannie, & desire la iuste administration. Quand mes Superieurs sont facheux, j'ay de la docilité, & de la patience: Et quand ils sont tels qu'ils doiuent estre, j'ay de la recognoissance & de l'amour. Je donne aux mauvais mon silence & ma discretion; mais ie ne me lasse point de dire du bien de ceux qui en font, ny de louer les choses louables. Pour ce qui vous regarde, Monseigneur, ie ſçay que vous recherchez beaucoup plus la solidité de la Vertu, que la pompe, & que vous aymeriez mieux combattre que triompher. Toutesfois, puis que vostre modestie est telle, qu'elle reiette bien souuent la verité, vous ne devez pas estre creu en vostre Cause, & ie vous refuse legitimement. Il ne faut pas que vostre moderation empesche nostre recognoissance, ny que nous témoignions de l'ingratitude, parce que vous avez de la pudeur. Il est vray qu'il y a certaines bornes dans lesquelles les plus violentes affections se doiuent contenir; & puis que j'ay commencé à alleguer du Latin, ie debiteray encore ce mot de Tacite, *Pessimam Inimicorum genus laudantes*. Mais ne communiquant à personne ce qui est deu au Roy seul, & ne donnant point à vn autre l'honneur des euenemens, on ne peut trouver mauvais que ie vous represente comme vn sage & fidelle Ministre, qui agit par les ordres & par les commandemens d'un grand Prince, & qui ne therche autre gloire, que celle de bien obeir, & de bien servir. On ne peut s'estonner que parmy tant d'iniustes passions, & tant de murmures sans fondement, il se trouue des iugemens libres, & des voix qui benissent vostre conduire. Et certes en vne saison où vous estes si puissamment & si violemment



M. DC. XXXI.  
LETTRE II. DE  
MONSIEUR DE  
BALZAC.

assailly, ce seroit manquer aux devoirs de l'humanité, de ne s'estu-  
dier pas à chercher quelque consolation à vos déplaisirs, & de voir  
souffrir vn Innocent, sans luy donner vn soupir, ny le soulager  
d'une parole. Il ne suffit pas, Monseigneur, que vous soyez assuré  
de la protection de vostre Maistre, & du bon estat de vostre con-  
science; vous avez encore besoin de l'opinion des hommes, & du  
témoignage du Public. Vous n'apprehendez point le danger de  
vostre Personne, ny la ruine de vostre fortune; mais vous appre-  
hendez le blâme, & la mauuaise repuration: Vous craignez les  
choses deshonestes, quoy que vous méprisiez les perilleuses. Et  
partant ce vous doit estre vne amertume assez douce, & vn mal-  
heur, quoy que vous puissiez dire, glorieux, de sçauoir avec tous  
les gens de bien, que vous endurez pour la Iustice, & que vostre  
Cause est celle du Roy & de l'Estat. Si vous avez de la douleur  
de n'estre pas agreable à vne grande Princeesse, pour le moins vous  
n'avez poinr de remords de luy auoir esté infidelle; & si vous n'a-  
uez pas eu assez de complaisance, pour faire routes ses volontez,  
nous sçauons que vous avez trop de probiré, pour auoir rien fait  
contre son seruice. Ce ne vous est pas vn petit soulagement d'es-  
prit, que la prise de la Rochelle, où vous avez seruy tres-vtile-  
ment, & le secours de Casal, auquel vous avez beaucoup contri-  
bué, soient les seuls crimes qui vous ayent rendu coupable; & que  
l'éclair de ce que vous avez fait au dehors n'ayant peu estre sup-  
porté à la Cour, les Estrangers soient venus se meller dans cette  
ialousie domestique, & essayer de perdre celuy qu'ils ne pouuoient  
pas gagner. C'est la source des nos derniers maux. La credulité de la  
meilleure Reyne du monde a seruy d'instrumēt innocent à la  
malice de nos Ennemis, & la priere qu'elle fit au Roy de vous  
éloigner de ses affaires, ne fut pas tant vn effet de son indignation  
contre vous, que le premier coup de la coniuration qui s'estoit  
formée contre la France, & qu'on luy auoit déguisée sous vn voile  
de deuotion, afin qu'elle creut meriter en vous ruinant. Le Roy  
luy a voulu donner là dessus rourse la satisfaction raisonnable  
qu'elle pouuoit desirer. Il a esté plusieurs fois vostre Aduocar & vo-  
stre Intercesseur enuers elle. Il a voulu estre vostre Caurion, & luy  
répondre de vostre fidelité. De vostre part, Monseigneur, vous n'a-  
uez rien oublié pour râcher d'adoucir son esprit. Elle vous a veu  
à ses pieds luy demander grace, quoy que vous luy püssiez deman-  
der Iustice. Elle vous a veu faire le coupable, & offenser vostre pro-  
pre innocence, afin de luy donner lieu de vous pardonner. Vous  
vous estes mis en tous les devoirs de la fléchir; & si elle n'eust creu

qu'elle mesme, vous l'aurez fléchie. Mais les mauvais esprits qui l'environnoient, & qui desiroient plus vostre perte, qu'ils ne vouloient son contentement, firent de nouveaux efforts, pour rendre cur son cœur qui s'amolissoit. Ils empêcherent l'effet que nous attendions de vos soumissions & des prières du Roy. Les Diseurs de bonne fortune, & les Interpretes des songes l'emporterent sur les sages Conseillers, & sur les fideses Seruiteurs. La Reyne se laissa persuader à vne science qui n'a iamais fait que tromper les Princes; & quelques vaines prediçtions furent plustost creues, que ces eternelles Veritez, que vous luy prononciez, lors qu'elle vous faisoit l'honneur de vous écouter. Qu'elle ne deuoit regarder que le Roy, qu'elle ne pouuoit estre heureuse qu'auec luy, que la grandeur de l'Estat ne diminueroit point la sienne, que les conseils qui viennent d'Espagne ne sont pas bons pour les affaires de France, & que laisser faire les Espagnols n'est pas demeurer en repos, mais se preparer de la peine, & à toute la Posterité. Les Estoiles ne luy pouuoient rien apprendre de plus vray, ny de meilleur que cela; & si elle se fust arrestée à ces bons Oracles, nous la verrions encore pleine de gloire & de Majesté, auoir part à toutes les pensées de son Fils, & nous vous verrions encore receuoir ordinairement de sa bouche les commandemens de vostre Maistre. Mais elle ne l'a pas voulu. Le Roy qui luy accorda autresfois le pardon de plus de quarante mille Coupables, n'a peu obtenir d'elle la grace d'un Innocent; & celuy qui est venu à bout de l'obstination des Rebelles, & qui n'a rien attaqué qu'auec succès, a prié sa Mere inutilement. C'est ce qui l'a contraint d'opposer vne necessaire constance à vne si estrange fermeté, & de se resoudre de ne pas donner à ses Ennemis le plaisir de luy voir chasser ses Seruiteurs. Il vous a retenu lors que vous le pressiez de vous permettre de vous retirer; & estant prest de ceder au Temps, & de faire place à l'Enuie, il a fait voir qu'il estoit plus fort que l'Enuie, & qu'il changeoit le Temps quand il luy plaisoit. Il n'a pas creu que ce fust offenser la Nature, que de ne pas abandonner la Vertu; ny que ce fust pecher contre la reuerence maternelle, que de ne violer pas l'amitié. Et se ressouenant peut-estre que nostre Seigneur, parlant de ses Disciples, les appelle sa Mere, & ses Freres, & dit au mesme endroit, que celuy qui fait sa volonté, celuy-là est son Frere, sa Sœur, & sa Mere: il a pensé que les Roys ne doiuent pas considerer de telle sorte la proximité, qu'ils n'ayent égard à l'affection, & que pour regner ils ont veritablement besoin d'Alliances & de Parens, mais qu'ils ne se peuuent passer de Seruiteurs & d'obeyssance. Vous voila donc, Monseigneur, maintenu par la necessité de vos seruices, & par les interets

M. DC. XXXI.  
 LETTRE II. DE  
 MONSIEUR DE  
 BALZAC.

de l'Estat; vous voila au dessus des vents, & de la tempeste. Les plaintes qu'on a faites contre vous, n'ont fait autre chose qu'asseurer vostre Maistre que vous estiez plus à luy qu'on ne desiroit. Le coup dont on a creu vous faire tomber, n'a seruy qu'à vostre affermissement; & la force de laquelle on a choqué vostre fortune, sans la pouuoir ébranler, nous a monsté la solidité de sa matiere. Toutesfois estant bon & vertueux, comme vous estes, ie m'imagine que vous n'estes point content de cette fortune; que vous ne possédez pas du consentement de tout le monde. Elle ne sçauroit estre plus puissante ny mieux establie qu'elle est, mais elle pourroit estre plus douce & plus agreable: Vous ne receustes iamais de si grands honneurs, mais vous auez gousté autresfois de plus pures ioyes: iamais il n'y eust plus de victoires, ny plus d'aduantage sur l'Estranger: mais il n'y eut iamais plus de maux intestins, ny plus de brouillerie dans la Maison. Ie sçay que ce desordre que vous n'auiez point fait vous afflige infiniment, & que vous voudriez de bon cœur que toutes choses fussent en leur place. Ie ne doute point que vous ne pleuriez l'infortune d'une Maistresse, que vous auez conduite par vos seruites au dernier degré de felicité; & qu'ayant si long temps & si efficacement trauaillé à la parfaite vnion de leurs Majestez, ce ne vous soit vn sensible déplaisir de voir aujourd'huy vos trauaux ruinez, & vostre ouurage par terre. Ie m'assure que vous voudriez estre mort à la Rochelle, puis que iusques-là vous auez vescu dans la bienveillance de la Reyne. Ie veux croire que parmy les plaintes qu'elle fait, toutes les loüanges qui vous viennent d'ailleurs vous sont importunes, & que mesme vostre merite vous est en quelque sorte odieux, depuis qu'il n'a plus son approbation. Dieu dissipera vn iour ces nuages, & luy enuoyera de plus equitables pensées de vostre fidelité. Mais en attendant que cela soit, & que les affaires se racommodent, vous ne serez pas fâché que pour quelques heures ie détourne vos yeux de dessus les tristes objets qui les affligent, & que ie vous fasse voir l'image d'une plus heureuse saison que celle-cy. Ie pense que ie fus inspiré de mon bon Ange, de borner mon dessein par le premier voyage d'Italie, auant, Monseigneur, que vous eussiez eu des prosperitez enuiées, que vos Amis vous eussent manqué de fidelité, que la Reyne eust changé ses affections, & que les efforts des Atmées eussent esté affoiblis par les artifices du Cabinet. Ie ne touche point à ces Sujets odieux, & n'aurois pas le cœur de manier des playes si fraisches, & si sanglantes. Ie ne traite que de ce qui a précédé nos malheurs, & en tout cela ie ne garentis que mon intention. Elle est fort bonne, Monseigneur, & n'a pour objet que le seruice

du Roy ; mais elle est peut estre mal conduite, & n'arriue pas où elle tend. Je sçay bien que ie suis bon François, & que i'ayme extrêmement mon Pays ; mais ie ne sçay pas si ie suis bon Politique, ny si ie cognois assez nos affaires. Sans doute i'ay plus de courage que de force, & plus de zele que de science. Aussi est-ce vne protestation que ie fais à l'entrée de mon ouurage, afin que personne ne soit trompé, & qu'on y cherche plustost dequoy s'exciter à l'amour de la Patrie, que dequoy s'instruire de choses nouuelles & curieuses. Je declare dès le commencement, que ie ne suis aydé de personne, que ie n'ay point receu de memoires ny d'instructions, & que ie marche sans Guide & sans Compagnie. Et partant si i'ay fait des fautes, ie n'ay fait que ce que ie dois, & on les prendra comme venant d'un homme qui voit les choses de loin, & par le dehors, & qui s'arreste à ce qui paroist des affaires publiques, sans penetrer dans leur interieur qui luy est caché.

Je pouuois entrer d'abord en matiere, & prendre vn chemin plus court que celuy que i'ay tenu : Mais i'ay eu dessein de preparer les Esprits par vne lecture agreable, à vne lecture serieuse, & de deferer quelque chose à l'exemple & à la coustume des Anciës. Vous sçaez, Monseigneur, que la pluspart d'entr'eux font des Proëmes à leurs Liures, qui n'ont rien de commun avec leur sujet, & qui sont comme des teltes appliquées qu'on peut mettre sur toutes sortes de corps. Ce qui est si vray, que Ciceron écrit de soy-mesme qu'il en auoit vn volume de reserve, d'où il les tiroit quand il en auoit besoin pour le commencement de ses ouurages. De telle sorte qu'ayant mis par mégarde au Liure de la Gloire la mesme Preface qu'il auoit desia mise au troisième des Academiques, il prie Atticus assez plaisamment de la couper de ce premier Liure, & en sa place d'y coler vne autre qu'il luy enuoye. Dans ces Prefaces ils discourent ordinairement des affaires & du Gouvernement de la Republique ; ils se plaignent de la corruption du Siecle ; ils conrent au monde leurs occupations de la Ville, & leurs exercices de la Campagne ; & apres cela, au lieu de descendre doucement, & comme par des degrez dans leur matiere, vous diriez qu'ils s'y precipirent, tant ils y tombent soudainement & à coup. Tous les Exordes de Salluste sont de ce genre, & seroient aussi propres aux Liures de Ciceron qu'aux siens. Apres qu'il a declamé du Vice & de la Vertu, & qu'il s'est ietté dans vn raisonnement infiny, il ne sort point par la porte du lieu où il se voit enfermé ; mais il en échape par vne breche, & brisant tout d'un coup où l'on attendoit qu'il continuast ; Venons maintenant, dit-il, à ce que nous auons à traiter. Les Grecs sont encore plus licentieux que luy.

M. DC. XXXI.

LETTRE II. DE

MONSIEUR DE

BALZAC.

Dion Chrysostome n'entame d'ordinaire son sujet qu'à la fin de son discours. Si on ostoit à son Maistre Plaron ses longues Prefaces, ses Narrations fabuleuses, & ses importunes Digressions, on l'accourceroit de la moitié; & l'un & l'autre ressembler aux petites femmes des-habillées, qui ayant quitté leur coiffure, & leurs patins, ne sont plus qu'une partie d'elles-mêmes. Plutarque est sans difficulté le plus aduisé, & le plus iudicieux des derniers Grecs: Mais il est tombé pour-tant d'as le vice de son Siecle & de son Pays; & qui pourra démeller le Traité qu'il a fait de l'Esprit familier de Socrate, pourra sortir fort facilement d'un Labyrinthe. Les Autheurs Chrestiens deuroient estre plus austeres, & moins curieux des ornemens estrangers. Ils n'ont pas laissé pour-tant de donner quelque chose à la coustume, & de s'égarer hors de leur sujet. Et pour ne pas entrer dans une enumeration ennuyeuse, le Dialogue qu'a fait Minutius Felix, pour iustifier nostre Religion contre les calomnies des Payens, a un commencement fort peu serieux, & fort éloigné de la grauiré de la matiere. Et S. Cyprian dans cette Lettre si estimée qu'il a écrite à Donat, commence une tres-seueré Censure des mœurs de son Siecle par une description puremēt Poëtique, & par un discours aussi peint, & aussi fleurissant, que s'il eust voulu parler d'Amour, ou reciter une Fable. Quant à moy, qui ne fais pas une Lettre, mais un Liure, & qui ay entrepris le travail de la plus longue haleine qui se soit iamais veu en eloquence Oratoire, ie n'ay pas voulu imiter entierement les Anciens, qui attachent à leurs Ourages d'autres ourages, mais aussi ie ne les ay pas voulu entierement fuir. I'ay fait une seule Preface à trois Liures separez, auxquels Ciceron, suiuant sa coustume, eust fait trois différentes Prefaces. I'ay parlé le plus agreablement qu'il m'a esté possible des plaisirs de l'Automne, pource que c'est le temps de la conception de mon Prince. I'en'ay pas oublié le Pays où i'estois, pour ce que c'est le lieu de sa naissance. I'ay esté encore bien aise de rendre conte par occasion des diuertissemens de ma solitude, & de iustifier le loisir d'une personne retirée, contre ceux qui l'accusent de paresse & de lascheté. Outre qu'on peut voir par la conclusion, que tout cela fait à mon propos; & l'auanture qui a dosné lieu à mon dessein, & qui est historique, & tres-veritable, m'estant arriuée sur le bord de la riuere que ie decris, mes descriptions, qui ne sont pas peut-estre ennuyeuses, sont encore aucunement necessaires, & peuuent estre considerées comme circonstances de l'action que ie represente, &c.

Du 3. Mars 1631.

RESPONSE  
A V LIBELLE  
INTITVLE

TRES-HVMBLE, TRES-VERITABLE,  
es tres-importante Remonstrance au Roy.



**L**E Libelle seditieux qui porte le titre de Tres-hum-  
ble, Tres-veritable, & Tres-importante Remon-  
strance au Roy, bien qu'il soit au contraire, tres-  
audacienx, tres-faux, & tres-iniurieux à sa Majesté,  
ne fera pas beaucoup d'impression à ceux qui le li-  
ront bien attentiuement, & considereront de près  
le stile de declamateur dont il est fait, & les inepties, la passion,  
& les contradictions dont il est plein.

Neantmoins pour ayder encore à la verité, & afin qu'avec plus  
de lumiere on recognoisse la vanité de cét escrit, il est besoin d'y  
faire quelque Responce; & auparauant que la faire, il me semble  
qu'il n'est pas hors de propos en vn sujet si important comme  
est celuy dont est question, de donner quelques Aduertissemens  
aux Lecteurs, pour preparer leurs esprits contre l'erreur & le men-  
songe qui les pourroient deceuoir.

Premierement, tout ce qui s'écrit contre vn Ministre d'E-  
stat, est digne de peu de foy: Ceux qui gouuernent ont beau-  
coup de raisons de ce qu'ils font, lesquelles ils doiuent tenir ca-  
chées, & vn chacun se les imagine selon sa passion telles qu'il veut;  
Ioint que la rage de ceux qui en veulent au Regne du Roy, & à  
l'heureux gouuernement de ses affaires, est si grande & si euiden-  
te, qu'il n'y a personne qui ne la cognoisse; les aueugles mesmes  
y voyent clair.

Secondement, l'Autheur est vn calomniateur passionné, vn fai-  
seur de libelles diffamaroites, qui ne se contentant pas de médire  
icy du Cardinal qu'il a pris à tâche, y attaque aussi de ses calom-

M. DC. XXXII.

M. DC. XXXII.  
RESPONSE A VNE  
LIBELLE, INTITULEE, TRES-  
HUMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AU  
ROY.

nies les autres Ministres d'Estat du Roy; descend iusques au Reuerend Pere Ioseph Capucin, contre lequel il fait vne inuectiue d'une page: il taxe sa Sainteté mesme, & le saint College des Cardinaux n'a peu le garantir du poison de sa plume, qui a bien osé escrire, page 103. que le Cardinal a corrompu à Rome ceux qui s'opposeroient à son Bonnet.

C'est vn Iesuite renié, qui en ses entretiens n'en auoit point icy de si ordinaire, que de parler contre la puissance du Pape, sous pre-texte de la defense des priuileges de l'Eglise Gallicane, iettant par ce moyen tant qu'il pouuoit des semences de diuision entre l'Eglise & l'Estat: maintenant ayant laissé l'Eglise à part, il essaye de diuiser l'Estat d'avec soy-mesme, s'il le pouuoit faire.

Le plus grand amy qu'il ayt iamais eu a esté Fancan, homme recogneu de tous pour impie, & qui auoit reputation de ne croire pas en Dieu; & qui est conuaincu d'auoir rousiours fauorisé les interets de l'Herésie dedans & dehors le Royaume contre le Roy.

Ces mœurs, ces discours, & ces hantises luy ont donné si mauuaise reputation, que le Roy à la recommandation de quelques vns qui ne le cognoissoient pas assez, l'ayant nommé à l'Euesché de Thoulon il y a quelques années, il n'a pas trouué d'assez puissans témoignages de gens de bien, pour pouuoir induire sa Sainteté à luy accorder ses Bulles, de sorte qu'il a esté contraint de se défaire de son Euesché.

Ce mesme Autheur a fait vn Liure à l'honneur du Cardinal de Richelieu, monstrent bien avec quelle ingenuité il a voulu parler, puis qu'il l'intitule, Le Theologien sans passion.

Et en vne Lettre qu'il écrit au Cardinal de Richelieu, de laquelle l'original se voit encore, il recognoist si franchement les rares vertus du Cardinal, & les grandes obligations qu'il luy a, que j'ay creu deuoir mettre icy les mesmes termes. *I'ose esperer, Monseigneur, que vous aurez cette bonne opinion de moy, que les plus forts liens qui me tiennent attaché à vostre seruice, sont vos merites & vos bien-faits; l'un de ces sujets sera autant que vous serez, & l'autre autant que ie seray. Je vous supplie tres-humblement d'auoir cette croyance de moy, que la dignité eminente que vous possédez en l'Eglise, & la puissance que vous donne la conduite de l'Estat, ne me tiens point si estroittement à vostre seruice, que les belles qualitez que Dieu a mis en vous, & les grandes obligations que ie vous ay; Et quand Dieu, pour nous chastier, auroit permis aux méchans de vous oster le pouuoir que vous possédez, avec l'approbation de tous les gens de bien; & qu'il auroit voulu qu'on me ra-uist tout ce que ie tiens de sa providence, & de vostre bonté; C'est écrit me conuaincra*

convaincra de perfidie, si ie ne suis en toute condition ce que ie dois estre toute ma vie, Monseigneur, Vostre tres-humble, tres-obeissant, & tres-obligé scribeur. M. de S. German. A Paris ce 7. Iuin 1627. Et au dessus est écrit, A Monseigneur, Monseigneur le Cardinal de Richelieu.

Maintenant il escrit contre luy, & en dit des maux, qui à peine peuuent tomber en la pensée, qu'aucun, si ce n'est vn démon incarné, les puisse auoir commis. Iugez quelle creance on luy doit donner.

Ces choses ainsi supposées, venons à respondre de point en point à ses calomnies.

Il commence par vne exclamation qu'il fait, qu'un chacun esperoit voyant le Roy si bon, la Reyne Mere si pieuse, Monsieur si bien né, les sœurs du Roy mariées aux plus grands Princes de la Chrestienté, & le Cardinal appelé à la conduite des affaires, que la Paix & l'union seroit conseruée en la Maison Royale, & dedans le Royaume, & ne seroit point troublée par le dehors : mais que tout le contraire est arrivé, guerre dehors, diuision & misere dedans ; & tout cela par la faute du Cardinal. Il se plaist tant en cette belle fantaisie, qu'il y employe les premieres dix & sept pages entieres de son liure.

Il a raison d'estre estonné, & avec luy toute l'Europe des diuisions qui sont en la maison du Roy, & en ce Royaume. Mais c'est calomnieusement qu'il en attribué la cause au Cardinal. Le Roy est bon, plein de pieté, & d'eminente vertu. Qui en doute, puis que son Peuple luy donne le surnom de Iuste : nous le croyons, & nostre croyance est confirmée par nos effets, luy obeissant & le seruant fidellement. Mais ce faux Escriptuain, & ceux du Party dans lequel il est, ne le croient que de parole, & d'une fausse apparence : leurs actions les démentent de ce qu'ils disent, puis qu'ils fuyent sa Iustice, & sous ombre de chercher protection pour se defendre de luy, qui ne leur fait point de mal, vont mandier hors du Royaume argent & armes pour luy faire la guerre.

Nous ne parlons point contre la Reyne sa Mere, pour le respect que nous deuons à sa qualité : nous croyons que d'elle-mesme elle n'eust iamais pris les mauuais conseils qu'elle a suivis, & ne se fust pas reduite au misérable estat auquel elle se trouue ; qui fait que tous les gens de bien detestent les brouillons, qui deceuant sa simplicité l'ont portée à de si pernicieux desseins.

Toute la France recognoist la grande espérance que Monsieur a donné de soy dès sa premiere enfance : mais il n'y a personne qui ne voye aussi que deux ou trois esprits pernicieux, que par mauuaise fortune il a rencontrez, font tout ce qu'ils peuuent pour le peruer-

M. DC. XXXII.  
RESPONSE A V  
LIBELLE INTI  
TULÉ, TRES  
HUMBLE, TRES  
VERITEABLE, ET  
TRES-IMPOR  
TANTE REMON  
STRANCE A V  
ROY.



M. DC. XXXII.  
 RESPONSE AV  
 LIBELLE, INTI-  
 TULÉ, TRES-  
 HUMBLE, TRES-  
 VERITABLE, ET  
 TRES-IMPOR-  
 TANTE REMON-  
 STRANCE AV  
 ROY.

tir : la bonne inclination combat contre les damnables maximes qu'ils luy soufflent sans cesse aux oreilles. Quand les estincelles & les semences de la vertu sont par la nature fortement imprimées dans l'esprit, elles resistent long temps, auparavant que d'estre esteintes ou abbatuës par la mauuaise nourriture, & les efforts d'une mauuaise accoustumance : Mais quoy qu'elle resiste, elle ne laisse pas de diminuer, & de recevoir beaucoup d'affoiblissement, de sorte qu'on en voit quelquefois d'aussi mauuais effets, comme si l'aduantage de la naissance n'auoit pas esté si grand ; ce n'est pas la faute de l'inclination, c'est la perversité des suggestions de dehors, & pource ceux qui les donnent sont coupables de tout le mal, & meritent d'en recevoir vne punition exemplaire.

Le Mariage des Sœurs du Roy à de grands Princes, deuroit voirement entretenir la Paix en ce Royaume, si ce n'estoit vne chose toute accoustumée, & éprouuée par tous les Siecles, qu'en matiere de Princes, le droit de nature cede à la violence de leur ambition. Tous les iours les enfans attentent aux Throfnes de leurs Peres, les Meres veulent dépouiller leurs enfans, les Freres leur Frere, & on nous voudra faire passer pour vne grande assurance de Paix, vne simple Alliance & affinité par Mariage avec les Princes nos voisins.

Que le Cardinal deust auoir égard à leurs interets par respect de mes-Dames Sœurs du Roy, qu'ils ont épousées ; Cela est bon à dire à vne Mere, dont le cœur est diuisé à plusieurs enfans ; mais non à vn Ministre d'un Prince, qui ne doit auoir l'œil qu'au seul seruice de son Maistre, pource que toutes les affections de son cœur sont reünies en luy. Mais *les interets du Roy saufs, deuoit-il pas auoir soin des leurs ? p. 7.* C'est vne supposition vaine : ils en veulent au Roy, l'assaillet, & luy font la guerre : leur interet & celui du Roy sont diametralemēt opposez, ce sont cōtraires qui se destruisent l'un l'autre.

Le Cardinal appelé au maniement des affaires, donnoit esperance de felicité, & de Paix. Cela est vray, & si son entrée au Ministère, en a donné l'esperance, il nous en a donné l'effet, & ne nous a pas trôpé. Si vous me demâdez cōment, attendu que iusqu'icy nous auôs esté en guerre, n'est-ce pas mettre la paix en ce Royaume, que par ses sages conseils & sa bonne conduite auoir seruy le Roy à emporter la victoire sur ses ennemis ? Les guerres ont eu leur source dans l'infidelité de l'Heretic, & la mauuaise volôte des Estrangers : la Paix de la victoire dâs la fidelité du Cardinal, & les diuisions qu'on a voulu former dedâs l'Estat ont-elles eu l'effet que les mauuais esprits pretendoient & faisoient esperer à ceux de leur Ligue ? Ils ont voulu diuiser le Royaume : ils en sont demeurez diuiséz eux-mesmes : ils ont voulu

attaquer l'autorité de sa Majesté, la leur seule est demeurée blessée. Ils ont tramé des menées capricieuses, ont dressé des pièges, fait des embusches pour tromper le Roy, & ils ont esté seuls pris & trompez dans leurs propres machinations. Vn Medecin, pour bon & parfait qu'il soit en son art, ne peut empêcher que les mauuaises humeurs dont on est desia plein au dedans, ne fassent quelque rauage, & que les accidens inopinez, qui viennent de dehors, ne donnent quelque atteinte à la santé: ce que la raison peut desirer de luy, c'est qu'il se rende le maistre du mal par ses remedes, & garantisse le corps de la destruction dont il estoit menacé. L'en- uie mesme ne peut dénier cét honneur au Cardinal, qu'il n'en ayt vsé de la sorte pour la guenison des maux de cét Estat.

*La prise de la Rochelle, la destruction de nos Rebelles, l'abbaissement de l'orgueil estranger donnoit esperance à la France de paix, & d'abondance, pag. 9.* Ouy bien quand elles seroient finies, & non pas tandis qu'elles dureroient encore. En quel lieu à iamais veu ce bel auteur, que durant vne guerre ciuile, ou vne estrangere contre de puissans ennemis, on ayt peu voir autre chose que misere & necessité dans le Peuple? Il faut estre bien aueuglé pour ne sçauoir pas que la guerre épuise l'abondance, & que la paix la produit.

Mais il y a des guerres necessaires, & sans lesquelles vous ne sçauriez auoir de paix, & contre des voisins ambitieux & entreprenans, trop de crainte de guerre vous y fait tomber avec vostre desauantage, & la seule reputation de vos armes vous peut donner la paix. Pesons les biens & les maux que nous auons receus de ces guerres, que par le conseil du Cardinal le Roy a entreprises, & que Dieu par sa grace a terminées heureusement pour la France, & glorieusement pour sa Majesté. La misere du Peuple est vne incommodité qui passe, vne année de paix remet tout: Mais le fruit qui est reuenu au Roy de ces guerres est perpetuel, il a releué sa reputation en la Chrestienté, & a donné terreur de ses Armes à ceux qui à l'aduenir voudroient entreprendre contre luy, & ce Royaume qui diuisé en factions estoit selon l'aduis de nostre Seigneur menacé de desolation & de ruine, est maintenant vny sous vne obeyssance. Il n'y a plus de retraitte contre vn malcontent qui veut faire le mauuais, plus de Party qui le recoiue. Il faut obeyr, ou se bannir soy-mesme volontairement hors de l'Estat. Si cela est vn petit bien, que ceux-là le disent que les interests particuliers de leur infidelité font parler, quant à tous les des-interessez & fidelles seruiteurs du Roy, il n'y en a pas vn qui n'aduoué que c'est vn si grand bien, qu'encore que nos desirs

M. DC. XXXII.  
RESPONSE AV  
LIBELLE, INTI-  
TULÉ, TRES-  
HVMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AV  
ROY.

souspirassent apres, nostre esperance n'auoit pas la hardiesse de se l'oser permettre.

*Mais nonobstant tous ces grands aduantages, le Peuple souffre encore, & la peste, & la famine le consomment?* pag. 9. C'est trop d'impudence d'oser parler ainsi. La paix d'Italie n'estoit pas encore excurée, quand il escriuoit, à peine l'est-elle maintenant, & il n'a pas tenu à ceux de son Party qu'elle ne le soit pas encore, & selon leur desir ils esperoient qu'elle ne le seroit point. Ce faux Prophete a bien eu l'effronterie de dire au fol. 128. qu'ils se trouueroient de mauuais suites en cette Paix, qui feroient voir qu'elle n'est pas bien assurée. Icy au contraire, il parle comme si toutes choses estoient pacifiées de long temps. Là il parle de l'abondance du cœur, icy comme vn homme que la fureur de la haine auégle, & qui pour donner couleur à la fausseté de ces médifances dit sans honte le blanc & le noir, le pour & le contre, & ne se soucie pas pourueu qu'il assouuisse sa passion, & trompe le Lecteur.

Quant à la misere du Peuple, ils ont mauuaise grace, estant tels qu'ils sont, d'en oser parler: à qui touche-elle plus qu'au Roy, qui la voit avec plus de compassion & de regret, que luy qui a plus de desir d'y pouuoir apporter remede.

Ces beaux Conseillers de Monsieur, & de la Reyne Mere en ont bien peu de soucy: s'ils en auoient, comme ils feignent, ils conseilleroient à leurs Maistres de ne point prendre les armes contre le Roy leur Seigneur, mais demeurer en son obeyssance, comme ils le doiuent, puis que la guerre qu'ils excitent de tous costez ruine les Peuples desquels ils font semblant d'auoir pitié. Mais leur dessein contre le Roy est le mesme que celuy des ennemis du feu Roy Henry III. qui pour le decrediter en son Royaume, l'obligeoient à faire de grandes defenses pour se defendre d'eux, & d'autre costé se plaignant de la charge du Peuple, l'obligeoient à le décharger, pour le faire tomber sous le faix, augmentant la mise, & diminuant la recepte, ayant pour dessein l'incommodité du Roy, non le soulagement du peuple, dont ils n'auoient non plus de soucy que ceux-cy n'en ont. La famine & la peste dont ce Royaume est affligé, faut-il pas estre bien transporté par vne fureur extreme de les vouloir attribuer au Cardinal? Y a-il homme de raison qui puisse dire que le Roy ou son Ministre ayt tort s'il ne pleut point, & si la terre ne rapporte avec vsure la semence qui luy est confiée: le pouuoir du Roy va-il iusques-là?

Lopez Gomora raconte en l'Histoire des Indes, qu'au couronnement des Roys de Mexico, leur Peuple leur faisoit iurer qu'ils

feroient que le Soleil continueroit sa course iournaliere, & ne dénieroit point le iour, que les nuées donneroient de la pluye, les ruisseaux couleroient, & la terre produiroit toute sorte de fruits. La Religion Chrestienne ne nous permet point de demander aux Roys semblables choses, qui ne dependent que de Dieu, ny de nous prendre aussi à eux ny à leurs Ministres, si quelques-vnes d'elles nous manquent.

Des fleaux que Dieu par vn Conseil secret de sa diuine providence enuoye à son Peuple quand il luy plaist, pour le retirer de son peché, & l'attirer à foy, pourquoy les imputer au Cardinal? y a-il quelque chose à reptendre en sa vie? Je ne le veux point faire Sainct, mais il est homme de bien, & de bon exemple, & en sa personne, & au gouuernement de la Maison. *Il ne dit pas tous les iours son Breuiare*, dit cét Autheur médisant, & n'endosse pas tous les iours la Chappe. Il satisfait à ce qu'il doit pour raison de son Office, & ne se passe point de grandes Festes en l'année qu'il ne rende à l'Autel, ce que tous ceux qui ont son caractere doiuent à Dieu: cette vie n'amene point la malediction de Dieu sur le Peuple, comme pourroit bien faire celle de beaucoup de ceux qui luy en veulent, & parlent contre luy. Les heureux éuenemens dont il plaist à Dieu favoriser les conseils du Cardinal, ne témoignent pas que sa diuine Majesté l'ayt desagréable: mais les infidelitez ne luy peuuent plaire de ceux qui lors que le Cardinal mettoit en hazard sa vie & sa fortune, pour le seruice & la gloire du Roy, essayoient par vne méconnoissance inouïe de le ruiner, & faisoient des cabales secrettes contre luy: c'est vne ingratitude que l'esprit de Dieu dans l'Ecclesiaste abhorre: Vn homme, dit Salomon, par son conseil sauuera vn Estat, & quand le seruice est rendu, on ne se souuiet plus de luy. C'est vne chose insupportable sous le Soleil.

Il parle avec mauuaise foy, quand il dit, qu'on a veu la Bourgogne & la Prouence grandement émues, pour les changemens qu'on y a voulu faire, apres qu'elles ont souffert les maux qu'apporte la guerre, pag. 10. Premièrement, ce qu'on a désiré d'elles n'a esté que pour le propre bien & pour l'aduantage du seruice du public; puis cela est du temps du Garde des Seaux de Marillac, & de son aduis, & en l'absence du Cardinal, lors qu'il estoit en Italie. Et tant s'en faut qu'on puisse en cela rien imputer au Cardinal, que c'est luy qui depuis son retour a osté tous ces pretextes de mécontentement. S'il y a quelques Prouinces qui ayent eu quelque disposition à s'en émouuoir, il n'a pas tenu à ces Messieurs qu'elles n'en soient venues à l'effect. Il les y ont assez incitées & encouragées, tant en

M. DC. XXXII.  
RESPONSE AV  
LIBRELLÉ INTÉ-  
TYLÉ, TRES-  
RUMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AV  
ROY.

médifant fauſſement de la conduite des affaires, qu'en ayant oſé venir à ce point d'impudence, que le Coigneux a donné dans le Conſeil de Monſieur, des Arreſts contraires à d'autres donnez dans le Conſeil du Roy, ſur le faiſt de quelques droitſ dans le Duché d'Orleans. Comme pour dire à tout le peuple de France, qu'ils s'oppoſaſſent hardiment aux droitſ du Roy, qu'ils auoient Monſieur pour proteſtateur, qui ne les abandonneroit pas.

Il ne parle pas moins malicieuſement, fol. 10. quand il dit, *que le Cardinal a mécontenté les Officiers de Juſtice, les traitans comme des Financiers qu'on eſpreint de temps en temps, & qu'il leur a oſté l'affection & l'autorité, de ſorte qu'il faut maintenant retenir les villes, & la campagne en obeyſſance par les armes, pag. 27.* Ce n'eſt point auoir offenſé ces Meſſieurs de la Juſtice, de leur auoir fait donner la Paulette au prix de la continuation d'un ſecours qu'ils ont donné du temps du feu Roy; ſecours qui leur eſt vne grace, puis qu'il leur aſſeure leurs charges. D'abondant cette affaire a eſté propoſée dès le temps du Garde des Seaux de Marillac, qui l'a troublée expreſſément, quoy que le Cardinal allant en Italie euſt deſiré qu'il fiſt en ſon abſence tout ce qu'il pourroit, pour la faire accorder avec le plus de moderation & de contentement des Officiers qu'il ſeroit poſſible. De dire que le Cardinal en ce faiſant leur ayt oſté l'affection, il a tort de blâmer des gens de bien, qui n'aduouèrent pas avec luy n'auoir pas d'affection pour le ſeruice du Roy, & le laiſſeront tout ſeul en cette belle diſpoſition d'eſprit: qu'ils n'ayent plus d'autorité auſſi dans les Peuples, il ſçait bien qu'il n'eſt pas vray, & en eſt bien marry, la Juſtice eſt auſſi autorilée qu'elle fut iamais, & n'eſt point beſoin d'armées, comme il dit, pour contenir les villes & la campagne en obeyſſance. Le cœur des Peuples eſt tout au Roy, nous n'en voyons point qui ſe laiſſent ſeduire contre ſon ſeruice, & il n'y a point de villes pour ſollicitées qu'elles en ſoient depuis quelque temps qui veulent ouurir les portes à ſes ennemis.

Nous ne voyons point auſſi, quoy qu'il die, les Eccleſiaſtiques ſe plaindre *des biens d'Egliſe que tient Monſieur le Cardinal, pag. 11.* il en depend le reuenu avec tant de pieté, & en faiſant bonne part aux pauures, & publiquement, & ſecrettement, qu'il n'y a point d'homme de bien qui ne louë Dieu de luy auoir donné la charge de la diſtribution de ce qu'il a. Si les biens d'Egliſe eſtoient donnez à ceux qui ſeruent l'Egliſe, & à proportion du ſeruice qu'ils luy rendent, il en ſeroit partagé avec bien plus d'aduantage qu'il n'eſt pas, & cét iniurieux Eſcruain pour peu qu'il en ayt ſeroit iugé en auoir plus qu'il ne vaut. Il y en a en France qui ont beau-

coup plus de bien d'Eglise que le Cardinal; mais il a la gloire de n'avoir point d'égal entre tous ceux-là aux services qu'il luy a rendus. De qui a-il eu ces Abbayes, que de la liberalité du Roy, & du iugement de sa Majesté, qui l'a estimé digne de les avoir?

Aussi peu voyons-nous que la Noblesse soit mécontente de ce qu'on n'a pas renvoyé au Parlement le Marechal de Marillac, pour luy faire son procez; ce seroit vn beau sujet de plainte pour la Noblesse: les Marechaux de France n'y ont non plus pris aucun interest. Mais nous parlerons de ce fait cy-apres plus amplement.

On ne luy peut attribuer le mauvais estat où la Reyne est maintenant reduite, ny sa mes-intelligence avec le Roy: tandis qu'elle a suiuy ses sages conseils, elle a esté la plus glorieuse Princesse de l'Europe, & a eu toute creance auprès de sa Majesté. Quelle voye la difference des effets qu'ont produit les aduis qu'il luy a donnez, & de ceux que produisent les aduis de ces nouveaux Conseillers: puis qu'elle iuge si elle a perdu au change, & qui sont ceux qui sont la cause de son mal-heur. Il luy a tousiours fidellement conseillé d'aymer souverainement le Roy, & non seulement de preferer ses interests à tout, mais n'avoir que ceux-là, que de son vnion avec luy dependoit son contentement, comme de l'honneur d'estre sa Metre, prouenoit toute sa grandeur: tandis qu'elle l'a creu toutes choses luy ont rit. Le Roy luy rendoit tout l'honneur qu'elle luy deferoit: elle estoit en abondance de biens: elle avoit toute authorité: & regnoit par la bien-veillance du Roy son Fils. De mauvais esprits, inquiets, ambitieux, peu soucieux de son bien, se sont mis à la traquerie, l'ont deceuë par des imaginations qu'ils luy faisoient passer pour veritez; luy ont representé de la distinction entre ses interests & ceux du Roy, ont glissé vne secrette ialousie qu'on dépendist plus du Roy, que d'elle: incontinent s'est veu que l'vnion avec le Roy n'estoit pas avec telle perfection que l'on croyoit, & son service n'a plus paru estre le seul objet de ses desits. A l'œuvre on cognoist l'ouurier: quand elle a creu le Cardinal, elle a esté comblée de bon-heur; elle s'en est lassée, elle a changé de condition.

*Elle n'est accusée d'aucun crime, sinon d'avoir cessé d'aymer le Cardinal.* C'est mal parlé, puis qu'on n'oseroit mettre en avant ce mot de crime, en parlant d'une personne de sa qualité, laquelle toutes-fois ne laisse pas d'estre tombée en vne conduite tres-mauvaise, pour le bien des affaires du Roy son Fils, & de l'Estat, comme les vnions avec les Estrangers, & les cabales que sous son nom on a faites dans le Royaume iustifient.

M. DC. XXXII.  
RESPONSE A V  
LIBELLE, INTI-  
TULÉ, TRES-  
HUMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AU  
ROY.

M. DC. XXXII.  
 RESPONSE AV  
 LIBELLE INTI-  
 TULÉ, TRASSÉ  
 MYMELE, TRES-  
 VERITABLE, ET  
 TRES-IMPOR-  
 TANTE REMON-  
 STRANCE AV  
 ROY.

*Le Cardinal est son Denonciateur, & son Iuge, pag. 13.* Il ne faut point d'autres accusateurs contre elle, que ses propres actions, d'autres témoins que les yeux du Roy, qui voit les choses comme elles se passent, & ses propres oreilles, qui ont souuent entendu ce qu'elle luy a dit, qui estoit contraire à ce qu'elle luy voudroit faire croire maintenant; & si les desirs du Cardinal auoient lieu, elle seroit au mesme estat qu'elle a esté par le passé, pleine de felicité & de contentement.

*Elle a le plus notable interest à la vie, & à la gloire du Roy, pag. 13.* C'est dequoy elle donne dauantage de sujet de se plaindre d'elle, & ce qui rend le crime de ceux qui la possèdent d'autant plus grand, de ce qu'estant la plus interessée à son bien, elle est la principale qui y porte preiudice. Il seroit à desirer qu'elle eust vers l'Estat & le Roy, vne volonté correspondante à l'interest qu'elle y a: il luy en seroit mieux, & elle qui a l'honneur d'estre Reyne & Mere tout ensemble, n'auroit pas le déplaisir de voir sous son nom auourd'huy en vn pays Estranger, blâmer en vain, & décrier les actions & le gouuernement de son Roy, & de son Fils, que toute l'Europe admire, quoy qu'ils puissent dire contre luy.

*Elle a defendu le Roy en sa minorité contre ses ennemis, & luy a rendu ses Estats tous entiers, pag. 13.*

Dieu nous garde de blâmer la Regence de la Reyne: mais de la mettre en auant comme vne si grande obligation que le Roy luy a, il n'est pas raisonnable.

L'action par laquelle le Roy fit finir l'administration qu'elle auoit de ses affaires, témoigue bien que les miracles qu'on'en dit, sont contre-balancez par des defauts qui les diminuent beaucoup.

L'Abbesse de Remiremont, qui est vne Abbaye qui pretend autant de souueraineté en ses Terres en Lorraine, que le Duc de Lorraine en a aux siennes, estant persecutée à droit ou à tort, ie ne l'examine pas icy, car ce n'est pas le lieu, eut recours à elle, comme Regente, en la fin de l'année mil six cens dix, & offroit de resigner son Abbaye à qui il luy plairoit, pourueu qu'elle fust asseurée de quelque raisonnable pension, pour son entretenement, le reste de sa vie. La Princesse de Conty, qui estoit passionnée pour la grandeur de sa Maison, & le Marechal de Bassompierre, qui est Lorrain de naissance, obtindrent de la Reyne qu'elle l'abandonnast, & permist qu'elle fust enleuée par le Ringraue son frere, qui l'emmena en Lorraine: où elle fut contrainte de resigner son Abbaye à vne sœur du Duc qui estoit lors, sans qu'il y ayt plus d'apparence que cette Abbaye sorte de leur Maison, en laquelle ils la

con-

conserueront pour faire oublier l'vsurpation qu'ils ont faite de sa Souueraineté: & c'est vne Abbaye qui estoit bien importante à la France, & qui estendoit ses limites bien auant vers l'Allemagne.

J'ay regret de dire, mais la verité m'y oblige, qu'elle auoit abandonné le Duc de Sauoye aux Armes d'Espagne, si avec la secrette permission du Roy le Marechal de Lesdiguières ne s'y fust courageusement opposé; & tout de nouueau en ces années dernières vouloit-elle pas abandonner au Roy d'Espagne, le Duc de Mantouë; au moins est-il vray que la plume d'une personne de grande qualité, qui reueroit ses pensées, en faisoit diuerses instances.

Enfin nous n'accusons la Regence ny le gouuernement de la Reyne: mais d'en vouloir aussi faire tant de conte, c'est chose qui n'est pas iuste, & dont j'ay voulu aduertir le Lecteur; ne pretendant pas neantmoins en ce que j'ay dit, accuser de rien la Reyne, mais bien les mauuais conseils qu'elle suiuoit.

*Elle a aimé le Roy comme ses propres entrailles, desquelles il est sorty,* p. 13. Ayant eu l'honneur d'estre sa Mere, elle y est bien obligée deuant Dieu & les hommes: nous ne mettons point en compromis qu'elle ne s'acquitte de ce deuoir: mais concedons qu'elle ait cy-deuant donné des témoignages de son affection vers le Roy & l'Estat: les méchans qui l'environnent l'empeschent par leurs mauuais conseils, d'en donner maintenant, ayant abusé de son nom pour corrompre les Gouverneurs des Places frontieres, comme le faict d'Ardres le iustifie, pour s'en emparer, & ayant abandonné le Roy, & le Royaume, pour aller solliciter les Alliez de sa Majesté de luy faire la guerre.

Je ne veux pas rappeler en memoire toutes les choses passées; il me suffit de dire qu'une personne de qualité, qui estoit l'organe de ses pensées, a long temps sollicité & pourfuiuy de faire donner à Monsieur le Gouuernement de Champagne, & quelques Places fortes, sous ombre qu'il estoit Fils de la Maison, & qu'il auoit le principal interest à l'Estat, & c'est pour ce sujet qu'il ne luy falloit pas donner: aussi le Cardinal s'y opposa-il, avec le courage qu'il a accoustumé, quoy qu'on luy mandast qu'il deuoit craindre que cette opposition ne fust le commencement de sa ruine.

*A Compiègne son poulmon se rompoit, ne receuant plus le doux rafraichissement que la presence du Roy luy apportoit, & de peur que l'ambition du Cardinal ne le rende ingrat au Roy,* p. 24. Les grandes souffrances qu'il dit, que la Reyne a eues à Compiègne, il les reduit toutes à deux; l'une, à celle qui luy prouenoit de l'absence du Roy; l'autre, de la grande crainte dont elle estoit trauaillée, que le Car-



N. DC. XXXI.  
 RESPONSE A V  
 LIBELLE, INTI-  
 TULÉ, TRIS-  
 HVMILE, TRIS-  
 VERITABLE, ET  
 TRIS- IMPOR-  
 TANTE REMON-  
 STRANCE A V  
 ROY.

dinal ne seruiſt mal le Roy, & ne luy fuſt ingrat. A la verité, ie croy que tant de rigueurs qu'il feint qu'elle a receuës à Compiegne ſont imaginaires, & qu'elle n'y a enduté aucunes ſouffrances que ces deux là, qui n'ont pas eſté bien grandes. Car pour la premiere, elle n'auoit pas beſoin de grande conſolation, puis que de ſon bon gré, & nonobſtant tous les empeſchemens qu'on y a peu apporter, elle s'eſt éloignée du Roy, & plus qu'elle n'eſtoit, & d'une plus longue abſence: & quant à la ſeconde auſſi peu, Dieu l'ayant abondamment preuenüe, pour l'empeſcher de tomber en cette crainte par les benediſtions ſi grandes qu'il a données aux bonnes intentions & conſeils du Cardinal, pour le ſeruite de ſa Maieſté, qu'il ne nous laiſſe pas lieu de douter de l'aduenir.

Les bons & ſalutaires conſeils du Cardinal rémoignent aſſez qu'il eſt homme de bien, & de probité, pour faire croire qu'il ne fera point de faux bond à ſa Maieſté, puis qu'ainſi que dit le Sage, De l'homme de bien procedent les bons aduis, comme ceux des méchans apportent perdition & ruine.

*Monſieur iugea qu'il n'y auoit point de ſeureté pour luy, ny de moyen de ſe conſeruer vile pour le ſeruite du Roy, qu'en la retraitte qu'il prit dans la capitale de ſon appanage, où il viuoit plus en Bourgeois, qu'en factieux, pag. 15.* La tetraitte de Monſieur, quelque excuſe qu'on luy puiſſe donner n'en peut receuoir: il eſt friuole de dite qu'il creuſt n'y auoir plus de ſeureté pour luy à la Cour, en laquelle, iuſques au moindre Seruiteur de ſa Maieſté, il n'y en a aucun qui ne trouue vne pleine & entiere ſeureté dans ſon innocence; ce n'eſt pas aſſez de dire qu'il n'en auoit pas pour eſtre creu; il en faudroit déduire les raiſons: il eſt aiſé en cette façon d'impoſer toutes choſes à ceux qu'on veut calomnier. La Reyné eſtoit à la Cour: tous ceux de leur intelligence y eſtoient encore; qui l'empeſchoit de ſ'en éclaircir avec le Roy? *Mais il aymoit mieux,* dit-il, *aller à Orleans pour y viure en Bourgeois:* Appellez-vous y viure en Bourgeois, que de ſ'y vouloir fortifier, incontinent qu'il y eſt arriué, par amas de gens de guerre, ſans le ſceu ny la permiſſion du Roy? Cela n'obligeoit-il pas ſa Maieſté à s'approcher de luy, pour empeſcher le mal d'augmenter, & le diſſiper en ſes commencemens? Si les Conſeillers de Monſieur, craignans la preſence du Roy, font retirer Monſieur vers la frontiere, le Roy deuoit-il leur donner loifir de ſ'y cantonner? N'a-il pas enuoyé de iour à autre touſiours diuerſes perſonnes de qualité vers luy, pour le prier & le coniuurer de ſa part de le venir trouuer? Si Monſieur, au contraire, s'eſt touſiours aduancé dauantage, & en fin eſt ſorty du

Royaume, qu'en peut mais le Roy? qu'en peut-il estre imputé au Cardinal, sinon d'auoir bien seruy son Maistre, sans considerer son propre interrest.

*Le Roy a tousiours aymé rendrement Monsieur, l'a tres-bien partagé, luy a fait esperer vn second mariage, ayant consenty au premier, encore qu'on eust tasché de l'en diuertir, & luy a dit qu'il le tenoit pour son Fils, & l'a traité comme s'il auoit l'honneur de l'estre, pag. 16.*

Le Roy a fait de grands biens, & a donné de grands témoignages d'affection à Monsieur; n'est-ce pas donc auoir grand tort de luy conseiller de viure en sorte, qu'il semble qu'il les ayt oubliés? Mais le premier mauuais traitement qui fut fait à la Reyne, l'obligea à quelque ressentiment, pag. 14. C'est vne raison frivole, & impertinemment alleguée; car quand Monsieur sortit de la Cour, la Reyne y estoit, & en pleine autorité, & passant sa considération n'en pouuoit faire eloigner Monsieur. Mais peut-estre dira-on, que bien qu'il s'en fust retiré, & fust à Orleans, il n'estoit pas neantmoins encore sorty du Royaume, quand le Roy se separa de la Reyne à Compiègne, & n'en fust pas sorty sans cela. Mais cela est aussi peu vray-semblable que le reste: ce qui l'a fait sortir de la Court, l'a fait sortir du Royaume; la sortie de la Court a esté le premier pas du dessein qui l'a fait aller vers les Estrangers, & ce n'est point pour estre en lieu duquel il peust faire entendre au Roy ce qu'il vouloit, Car il le pouuoit à Orleans, & il le pouuoit à la Court, & de beaucoup meilleure grace qu'il ne l'a depuis fait du lieu où il est, qui le rend suspect à sa Majesté.

Après que cet Aucteur a iusques à la p. 17. fait & poursuivy cette grande exclamation, que nous auons deduite & examinée, & de laquelle nous auons montré la malice & l'inutilité, il fait depuis la p. 17. iusques à la 16. vne protestation, qu'il n'entend point en tout ce qu'il écrit offenser le Roy; qu'il sçait bié qu'il ne peut sàs crime le blâmer; que ce qu'il parle mal du gouuernement de ses affaires, ce n'est que pour l'aduertir des choses qui luy sont incogneues, & lesquelles il ne sçauoit pas autrement. Méchant calomnieux, qui essaye à déguiser sa malice sous l'apparence de probité, & comettant vn crime de leze Majesté, faict le zelateur du seruice du Roy! Il proteste qu'il ne veut pas mal parler du Roy, pour avec plus de liberté méditer de luy, & auoir sa réponse preste, quand on luy reprochera son crime, qu'il en est innocent, pource qu'il a protesté qu'il ne le comettoit pas. Impertinét Rhetoricien, celuy qui commet vn crime, & quant & quant proteste qu'il n'a point intention d'offenser Dieu, Sa protestation le sauue-elle? au contraire, tantes'en faut que son peché en soit diminué, qu'au lieu

R. DC. XXXII.  
 RESPONSE AV  
 LIBELLE INTI-  
 TULÉ, TRES-  
 HUMBLE, TRES-  
 VÉRITABLE, ET  
 TRES-IMPOR-  
 TANTE REMON-  
 STRANCE AU  
 ROY.

d'un, il en commet deux, adioustant au premier crime celuy de la simulation. Hypocrite, as tu point de honte d'employer tout ton artifice, pour noircir si tu pouuois le plus grand Roy du monde (auquel neantmoins tu ne scaurois oster la gloire non plus que les rayons au Soleil?) Cependant auoir la hardiesse de luy dire que tu ne parles que pour son honneur, n'est-ce pas faire ce que faisoient les Iuifs, qui fléchissant avec risée le genouil deuant nostre Seigneur, luy crachoient au visage, & frapportoient sa teste sacrée luy criant, *Aue Rex Iudeorum?* Examinons vn peu comme il fonde sa belle protestation. Il n'a point intention d'offenser le Roy: d'autant qu'il n'attaque que les choses qui sont incogneues à sa Majesté, & qui luy sont conuertes par vn grand artifice, pag. 28. Il voit bien que la conduite de l'Estat ne peut estre blasmée, que le blafme ne retourne tout entier sur la personne du Roy, qui en est le premier mouuant. Celuy qui se moque de la foiblesse du pauvre, dit le Sage, fait reproche à Dieu qui l'a créé: & pour ce sujet il suppose que les choses qu'il veut accuser sont cachées au Roy; & partant que ce n'est pas luy qui les fait, ny par consequent aussi sur luy qu'en retombe le blâme. Mais comme celuy qui chemine avec malice, chemine en tenebres, & celuy qui est en tenebres ne scait où il va; il ne prend pas garde que pensant éuiter vn abyfme, il tombe en vn autre, & voulant faire semblant de ne pas accuser le Roy, comme il fait, de méchanceté, il l'accuse de simplicité. Ne seroit-ce pas estre simple, que de ne scauoir pas les choses qui se font en son Estat, & choses de telle importance; & non seulement ne pas agir, mais souffrir qu'on agisse tout au contraire de sa volonté; comme n'a point de honte de dire ce méchant Auteurs, pag. 21. où il parle comme si le Roy voyoit avec regret, gouverner par le Cardinal son Royaume contre la volonté, n'ayane autre arme pour s'en defendre que les soupirs? N'est-ce pas vne impudence diabolique d'oser parler ainsi, & parlant ainsi encore oser dire, qu'il ne dit rien au des-honneur du Roy?

De dire aussi pour vne seconde excuse à son crime, que ce ne luy est point deshonneur d'estre deceu par le Cardinal, d'autant qu'il faudroit estre vn Ange, pour en l'âge où il est, & en ses occupations, déconuoir toutes ses fineses. Et partant qu'il ne dit rien contre l'honneur & la grandeur du Roy, quand il dit qu'il est abusé, p. 19. & 20. Infame qu'il est, ose-il mettre l'âge du Roy en auant, comme si c'estoit vne âge d'enfance, & âge qui püst porter excuse d'estre deceu? L'âge de 30. ans est vn âge parfait; en cet âge là Dieu établit David Roy de son Peuple; en cet âge Ioseph receut la conduite de l'Egypte; en cet âge S. Iean entra dans l'office de Precurseur de N.S. Iesus-Christ; & N.S. Iesus-Christ en ce mesme âge com-

mença à annoncer le Royaume de Dieu: & ceux qui tiennent le Roy pour vn enfant, l'ont recogneu plus qu'homme par tât de glorieuses actions qu'il a faites, quand ils se sont pris à luy. Alexandre sceut, que par forme de mépris, les Atheniens l'appelloient enfant. Il tourna teste avec toute son armée droit à eux, disant, Ils trouuerô qu'en chemin ie seray deuenu adolefcent, & arriuant dedans les murailles de leur ville, ie seray de uenu homme parfait: ainsi en pouuons-nous dire du Roy enuers tous ses ennemis, ou infidelles seruiteurs.

M. DC. XXXII.  
RESPONSE AV  
LIBELLE INTITVLE, TRES-  
HVMILE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AV  
ROY.

Outre que sa Majesté est en âge parfait de commander, elle a 20. ans d'experience: que peut attendre dauantage son esprit pour estre plus perfectionné qu'il est? C'est donc à dessein de le blâmer, & luy oster, s'il pouuoit, la gloire qui luy est deuë, que ce méchant dit qu'il est abusé, & ne peut cognoistre les raisons par lesquelles on le decoit.

Aussi recognoist-il luy-mesme son mensonge, & incontinent apres adouë, sans faire semblant de le dire, que le Roy sçait routes les choses qui se font par son autorité; car au feuillet 10. il dit, que le Roy est digne de louange, pour auoir resisté au mal qu'on a voulu porter aux extremités. Puis que le Roy y a resisté, il sçait donc les choses qui se font, & les sçait auparauant qu'elles soient faites, puis que par la resistance il y a porté empeschement.

Et si les choses principales & plus grandes, lesquelles selon son conte, deueroient plustost estre celées à sa Majesté, ne le sont pas: à plus forte raison toutes les autres, qui sont moindres, ne le sont pas aussi. Quand donc cét Auteur blâme la conduite des affaires, c'est le Roy qu'il attaque, c'est à luy qu'il en veut, c'est luy qu'il décrie, quelque frauduleuse & inutile protestation qu'il face au contraire. Aussi ce qui la luy fait faire n'est pas qu'il ne sçache qu'elle est inutile; mais c'est pource que la malice qui est vn neant, n'ayât point d'appuy en soy-mesme, le cherche, sinon dâs le bien, auquel elle ne peut atteindre, au moins dans l'apparence & l'ombre vaine du bien, & ayant honte de sa nudité & de sa deformité, essaye de se couurir du voile & du manteau de la vertu.

Et cette imposture contre le dessein de ces méchants, fait clairement cognoistre à sa Majesté, que tout ce qui se dit contre ses Ministres est faux, puis qu'il est fort bon témoin à soy-mesme, que tout ce qui se fait au gouuernement de son Estat, est fait non seulement avec sa cognoissance, mais par ses ordres, & selon ses volontez.

Parmy cette protestation, il melle plusieurs calomnies, auquel les nous respondrons cy-apres, aux lieux où il en parle plus ample-ment. Car il repete dans ce beau liure plusieurs fois les mesmes iniures, tant elles luy plaisent, & parle de soy & de son Party, comme s'ils

M. DC. XXXII.  
 RESPONSE AV  
 LIBELLE, INTI-  
 TULÉ, TRIS-  
 MYMELE, TRIS-  
 VERITABLE, ET  
 TRIS-IMPOR-  
 TANTE REMON-  
 STRANCE AV  
 ROY.

estoyent fort gens de bien, & Seruiteurs du Roy, qui ne demandent rien que l'honneur de ses bonnes graces, le reſtaſſement de la Paix, & l'ordre en toutes choses, p. 24. Mais cependant ils l'ont fugitifs; ils auoient que le Roy est iuste, & ils le fuyent, ce n'est pas vn grand témoignage de leur innocence: l'innocence ne doit rien craindre d'un Prince dont la Iustice dirige les actions.

Et au contraire, quand on considère que le Cardinal est auprès du Roy, suiuant punctuellement ses ordres, & ses volontez, ne s'en éloignant non plus que l'ombre fait du corps, qu'il n'a autre vie que de seruir son Maistre, ny autre contentement que de le voir glorieux, & que mille effets signalez seruent de preuue à sa fidelité, on trouue ceux-là bien impudens, qui osent dire qu'il donne moyen d'entreprendre contre cet Estat, à ceux qui ont de mauuais deſſeins, p. 23. Et c'est luy dont le Roy s'est seruy pour se rendre si redoutable au dehors, & si puissant dans son Royaume, qu'il n'y a pas presse, quelque sollicitation qu'on en face, à oser entreprendre de l'offenser.

Les calomnies qu'ils sement contre le Cardinal, ne font non plus d'effet contre luy, que la fange dont les insensés essayeroient de salir les rayons du Soleil.

*Il enſe le cœur aux Eſtrangers, pag. 23.* Au contraire, il a si bien seruy le Roy, que sa Majesté le leur a abbatu. *Il a ietté la diuision dans la Maison du Roy, pag. 23.* mais qu'il diſe qu'il a empêché qu'elle n'ayt esté plus auant, & qu'elle n'ayt produit les effets funestes & deplorables que ceux de son Party esperoient, & il dira la verité. *Il appelle les voleurs en y mettant le feu, pag. 23.* Au contraire, pendant ses seruices, le Roy en a chassé les voleurs, & esteint le feu. *Il se veut éleuer au deſſus du Roy, pag. 23.* Au contraire, par ses veilles, sa fidelité, & son courage, il a contribué ce qu'il a deu, pour voir le Roy au haut degré de gloire, auquel il est éleué. *Les Places dont il a le gouuernement, il les fait fortifier pour les rendre imprenables au Roy, pag. 23.* Il est toujours auprès du Roy, & ne l'abandonne point. Il est prenable, & ses Places en luy; mais ces Messieurs voudroient bien que luy & ses Places leur fussent prenables, ce qu'ils ne font pas.

*Il dérobe au Roy sa gloire, & paye des Eſcrimains pour dire que la gloire du Roy luy appartient, p. 23.* Si la calomnie n'est excusable à personne, celle-cy l'est moins à cet Autheur, qu'à aucun autre qui la pût mettre en auant. Car iamais aucun ne parla en ces choses-là, avec plus de loüange du Cardinal, qu'il a fait; & ce qui est bien plus, c'est que luy-mesme porte vn témoignage tout contraire en son liure du Theologiaen sans passion, page 25, en laquelle il appelle le Cardinal,

un esprit qui est vn feu eternel qui agit sans cesse, & qui n'a pour but que la gloire du Roy, & la reputation de bien faire. Or ce n'est point vne chose nouvelle, ny detogant à l'honneur du Souuerain, si dependemment de luy, on attribué à son premier Ministre, comme au principal organe duquel il se sert, les choses qu'il a faites : on ne rend point en cela à son premier Ministre vn honneur qui se termine en luy, mais qui passe & qui se refere & s'arreste à la personne de son Maistre, auquel partant tout l'effet est attribué. De là vient que Dieu mesme parlant à Moyse sur le sujet du peché d'idolatrie qu'Israel auoit commis, luy dit; Ce peuple que tu as retiré d'Egypte, a preuariqué contre moy, Dieu dit à Moyse, qu'il a retiré ce peuple d'Egypte, & neantmoins c'est Dieu qui visiblement, & par miracles manifestes, & comme dit l'Escripture, par la force de son propre bras l'en retira: mais pource qu'en cela il s'est seruy de Moyse, comme du principal Ministre de son Royaume, pour la deliurance & conduite de son Peuple, il luy attribué la sortie d'Egypte; & en cela il ne fait point de tort à sa propre gloire, de laquelle luy-mesme dit qu'il est ialoux, & qu'il ne la donna iamaïs à aucun. Aussi Moyse entendant ces paroles, recognoist bien que Dieu ne luy parle que comme à vn organe de sa puissance, par lequel il a agy : & pour ce referant tout l'honneur à Dieu, luy dit que c'est Dieu qui l'en a retiré. Le Cardinal n'a iamaïs manqué sur le sujet de toutes les grandes choses que le Roy par luy a operées, de suiure enuers le Roy, image de Dieu, l'exemple de Moyse enuers Dieu mesme. Il en prend à témoin toutes les Communautés & villes de France; par où il a passé, soit en Italie, lors que le Roy l'y enuoya, soit en Languedoc & autres Prouinces de France, par où il passa au retour du premier voyage d'Italie, lors qu'il pleut au Roy s'en aller deuant à Fontaine-bleau, laissant le Cardinal en ces Prouinces, pour faire executer le Traitté avec ceux de la Religion pretendue. Il n'écoute iamaïs aucune louange, que comme à vn Ministre principal du Roy, on luy donnoit dans les Harangues qu'on luy faisoit par les villes, qu'il ne referast tousiours, comme il deuoit, toute la gloire à la seule personne du Roy, soit pour sa sagesse dans les Conseils, soit pour son courage dans l'execution, & la benediction perpetuelle dont Dieu l'accompagne en toutes ses entreprises. Et ce bel Autheur pourroit bien faire foy, s'il vouloit porter témoignage à la verité, que genealement en toutes choses iamaïs personne ne parla de foy avec plus de modestie que le Cardinal. Vn homme qui parle si modestement de foy, n'a point d'Eferuain à gages, pour déro-

M. DC. XXXII.  
RESPONSE A V  
LIEBLE, INTI-  
VLS', TRES-  
MYMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTS REMON-  
STRANCE AV  
ROY.

M. DC. XXXII  
RESPONSE A V  
LIBELLE INTI  
TULÉ, TRES-  
HUMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE A V  
ROY.

ber la louïange de son Maïstre, & se l'attribuer, comme dit cét Im-  
posteur, ny ne fait point écrire que son Maïstre doit imiter le  
Roy Ferdinand enuers le Cardinal Ximenes, deuant lequel il al-  
loit teste nuë, & se mettoit à genouïl quand il l'abordoit. Si quel-  
qu'un a écrit la vie du Cardinal Ximenes; & pour honorer la  
France, a dit, & avec verité, qu'elle en porte vn en nos iours, qui  
n'est pas moindre que luy en fidelité enuers son Maïstre, en ben-  
edictions de Dieu à le seruir; est-ce à dire qu'il preternde qu'ils  
doient estre tellement paralleles l'un à l'autre, qu'il n'y ayt rien de  
dissemblable en eux? Et si vn excès de pieté, que ie ne die Hypo-  
crisie, portoit le Roy Ferdinand (Prince tres-mondain, & de peu  
de foy en son gouuernement) à luy faire des honneurs exorbitans,  
pour se feindre pieux, & deferant à l'Eglise; qui peut dire pour  
cela qu'on desire le mesme du Roy? Prince iuste, qui a tout son  
amour en ce que Dieu soit seruy, & toute sa crainte en ce qu'il  
ne soit offensé; & qui pour se faire estimer homme de bien, & Fils  
obeyssant de l'Eglise, n'a point besoin de toutes ces feintes, &  
est Pere d'un Peuple qui ne les ayme point. Pource donc que le  
Roy Ferdinand a fait vne extrauagance enuers le Cardinal Xime-  
nes, on n'oseroit imprimer la vie de ce Cardinal, sous le ministere  
duquel Dieu a fait pour le Royaume d'Espagne, les plus grandes  
choes qui ayent esté faites depuis son establissement; comme par  
le Roy, se seruant du Cardinal, Dieu a remis la France en sa pre-  
miere splendeur, & fait des choses memorables à tous les Siecles  
à venir, & qu'on ne pourra lire qu'avec estonnement? C'est bien  
chercher de tous costez occasion de reprendre, mais la chercher  
& prendre mal. Il est vray, que n'y ayant rien à reprendre, & la  
passion qui anime cét Autheur, le portant neantmoins à le de-  
sirer, il est excusable s'il ne dit rien qui vaille, & si les mauuais  
armes dont il veut assaillir l'Innocent, que la verité protege, se bri-  
sent entre ses mains.

Il passe outre, & dit que le Cardinal *se veut emparer de l'Estat,*  
pag. 23. & se faire Roy. Cette imputation ne merite pas respon-  
se: aussi cét Autheur pour monstrier qu'il est ridicule, ne se con-  
tente pas d'accuser le Cardinal d'attenter à l'Estat du Roy; mais  
il l'accuse encore, pag. 35. de se vouloir faire Pape. Et passant plus  
oultre, de se vouloir faire Dieu, ne se pouuant à son dire *imaginer*  
*qu'il est mortel,* pag. 34.

Voyons les belles preuues qu'il apporte pour cela. Nous n'y  
verrons pas vne Dialectique si excellente que celle de Chrysip-  
pus, de laquelle on disoit que les Anges se seruiroient, s'ils auoient

à s'en seruir d'aucune: mais bien en verrons-nous vne de laquelle les Démons se seruent, quand par leurs impostures ils veulent decouoir les hommes. *Il a mi*, dit-il, *pour paruenir à son dessein le Secau du Roy, sa plume, ses finances en sa disposition*, pag. 23. Ce méchant ne se contente pas de calomnier le Cardinal: il accuse encore tous les bons Seruiteurs de sa Majesté, comme s'ils luy estoient tous infidèles: mais ce qui luy fasche est, qu'il les trouue si vnus au seruice du Roy, qu'il ne voit point de iour pour les en separer.

Seroit-il raisonnable que les Ministres du Roy ne fussent pas vnus d'affection, & ne s'entendissent pas bien ensemble? Comment subsisteroit son seruice, s'ils n'y conseruiroient pas tous vnanimement? Philippe de Commines, dit fort sagement, qu'il est bon quelquefois de semer de petites querelles entre les Dames de la Cour, pour apprendre des nouuelles, mais qu'il n'y a rien si preiudiciable au seruice du Maistre, que de tenir les Ministres des-vnis, & en mauuais accord. Il n'y a homme de bien, ny si affectionné à son Maistre, qui, s'il porte mauuaise volonté à vn autre, ne se laisse souuent aller à contrarier son opinion, pour bonne & vtile au bien public qu'elle puisse estre. Aristides, qui entre les Grecs, fut par eminence surnommé le Iuste, ne laissoit pas de s'opposer souuent en plein Conseil aux bons aduis qui estoient proposez par Themistocles, pource qu'il estoit son Antagoniste; de sorte qu'il fut contraint de luy aduoüer luy-mesme que les affaires publiques n'iroient iamais bien, qu'on ne les eust tous deux chassez du gouvernement.

*Mais il a encore les Canons du Roy, & ses Vaisseaux*, pag. 23. Qu'y a-il en cela de nouveau? Puis qu'il a la charge de la Marine, il faut bien qu'il ayt commandement sur les Vaisseaux du Roy, & les Canons dont ils sont armez. Il n'y a rien en cela d'extraordinaire, que n'ayent eu tous les Admiraux qui ont esté deuant luy.

*Il a les principales Places maritimes & frontieres, qu'il rend imprenable*, pag. 23. Il n'en a point tant qu'elles excèdent le nombre, qui par les Lettres Patentes des Roys predecesseurs de sa Majesté, a esté cy-deuant attribué à la charge d'Admiral, à laquelle ont esté annexez les Gouuernemens du Haure, & de Dieppe: celuy de Dieppe, pour la commodité du seruice du Roy, a esté changé en celuy de Broüage, d'autant que Dieppe & le Haure estans tous deux en la manche, il estoit expedient qu'une des deux fust changée en vn Port qui fust en vne autre mer. Il a esté obligé pour le seruice du Roy, de faire fortifier Broüage, à cause de l'importance de la

M. DC. XXXII,  
RESPONSE A V  
LIBELLE INTI  
TULÉ, TREB  
HUMBLE, TREB  
VERITABLE, ET  
TREB-IMPOR  
TANTE REMON  
STRANCE A V  
ROY.



N. DC. XXXII.  
RESPONSE AV  
LIBELLS INTI-  
TULÉ, TRES-  
HUMBLES, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AV  
ROY.

Place, qui, si elle n'eust esté fortifiée, pouvoit estre facilement surprise, & les Anglois & Soubise y ont eu plusieurs fois dessein, & estant surprise, elle pouvoit en peu de temps estre renduë si forte, que le Roy eust eu de la peine à la reconquerir. Durant le siege de la Rochelle, mesme, les Anglois y firent vne entreprisede, fondée sur la mauuaise fortification qui y estoit, & la muraille si basse, qu'ils auoient fait dessein d'y venir avec deux Vaisseaux de front planter leurs beaux prez couuerts de planches, qui leur eussent seruy de pont pour entrer.

Cet Auteur a-il raison de trouuer mauuais que le Roy se soit confié au Cardinal, de la charge de la Marine, & des Places qui en dépendent, apres qu'il en a luy-mesme tout au contraire parlé si aduantageusement en son Theologien sans passion? Le Cardinal n'a que faire de son témoignage pour sa defense. Mais ie veux icy rapporter ses paroles pour sa confusion, si son impudence a laissé encore en son ame quelque place à la pudeur. Voyez comme il parle, pag. 27. & 28. *Trouuerez-vous point à redire sur ce que le Roy a voulu mettre le Haure entre ses mains? Vous le ferez sans doute, si ennuiens de la gloire de la France vous estimez que le premier des Roys de la terre doiuë estre le moins considéré sur la mer, & si vous croyez que ce Royaume abondant en toutes choses necessaires à la vie humaine, doiuë pour quelques accessoires dépendre des autres, qui ne sçauoient se passer de luy. Le commerce de la France estoit ruiné, les Sujets du Roy estoient & sont encore vollez par les moindres Pirates, quatre mille Esclauës emmenez par les Infidelles; Plus de cent Vaisseaux pris, ou coulez à fonds, ou bruslez: plusieurs milliers de familles reduites à la mendicité, ont émeu la compassion d'un Roy trop bon, trop iuste & trop genereux, pour souffrir telles iniures, qui en amoindrissant le nombre & les biens de son Peuple, diminuoient sa puissance & sa reputation. Il a pris resolution de remedier à tous ces maux. Pour le faire, qui pouoit mieux estre employé qu'une personne d'autorité, de courage, & tellement des-interessée, qu'il n'y a point d'homme auquel ses deportemens soient cogneus, qui ne sçache qu'il fait plus de cas d'une once de gloire, que de cent mille liures d'or? Il l'a témoigné en toutes occasions, mais principalement en cette-cy; car si le Roy veut qu'il ait soin des affaires de la Mer, il en reçoit la seule charge, sans prendre le soulagement des gages & appointemens: au lieu qu'aux establissemens nouueaux il y a nouuelles dépenses, en celui-cy il y a épargne de plus de cent mille liures par an affectées à l'Admirauté, dont l'extinction estoit dès long temps desirée par tous les Marchands. Ie ne diray point l'aduantage que reçoit sa Majesté, d'auoir par cette suppression la liberté de faire commander ses armées Nauales par qui bon luy semblera;*

au lieu qu'auparavant le commandement estoit attaché à cette charge.

Ce discours est bien éloigné de celuy qu'il tient maintenant; alors la verité le faisoit parler, maintenant la passion d'autrui & la sienne pousse la plume, & luy fait trouver mauvais que le Roy ayt recompensé le gouvernement du Haure pour le luy donner, & Broüage, sans lequel chacun sçait que la Rochelle n'eust iamais esté prise.

M. DC. XXXII.  
RESPONSE A V  
LIBELLE INTI  
TULÉ, TRIS-  
HUMBLE, TRIS-  
VERITABLE, ET  
TRIS-IMPOR-  
TANTE RE-  
MONSTRANCE  
A V ROY.

Depuis la page 26. iusques à la fin de la 34. il décrit à sa fantaisie la complexion & le naturel du Cardinal, à qui il attribue les defaurs qu'il desire y estre, au lieu des bonnes qualitez qu'il sçait qu'il a. *La cholere & la melancholie dominant en luy, qui est la disposition ordinaire des bons esprits, & que ce temperament est excellent pour les fonctions de l'ame superieure, si elle se veut porter au bien, page 27.*

Nous aduouions cela avec luy. Il dit que de cette bonne complexion il se sert au mal, c'est ce qu'il faut qu'il prouue. Mais il s'y prend si mal, que ce qu'il pense en vn lieu en apporter pour preuue, il le destruit luy-mesme en dix autres endroits. *Il faut aduouer, que dans le bon succès du Roy, les conseils & les soins de Monsieur le Cardinal ont contribué quelque chose, pag. 9.* Il ne peut pas appeller cela faire mauvais usage des belles qualitez de son esprit. Mais, dit-il, c'est à mauuaise intention. Méchant! Pourquoi d'un bon effet soupconnez-vous que la cause est mauuaise? C'est bien estre reduit à l'extrémité de la volonté de calomnier, que vouloir en démon mal deuiner de ses intentions en des conseils qu'il a donnez au Roy, si aduantageux à son seruice, & qui luy ont réussi à tant de gloire. Qu'est-ce qui donne iugement des choses cachées, que les manifestes? de la bonne volonté, que les seruitices? des intérieures du cœur, que les effets? Il est iuste de faire vn bon iugement des choses qui nous sont cachées, par celles qui nous sont euidentes; mais il est iniuste de condamner les euidentes par vn mauuais preiugé des cachées.

Le Cardinal en appelle, de leurs paroles à leur conscience, que celle-là le iuge, il sera absous. Que si par l'aveuglement de la haine, elle vouloit nier la verité, elle seroit condamnée & confuse par les propres témoignages contraires, que la Reyne en a donnez publiquement cy-deuant, voire par ceux-là mesme de cét Auteur, qui en son Liure sus allegué, p. 25. dit du Cardinal, qu'il n'est pas seulement exempt de crime, mais qu'il est hors de soupçon.

Il l'accuse qu'il est dissimulé, p. 29. puis il dit qu'il aduoue, qu'un grâd Conseiller d'État se doit servir quelquesfois de dissimulation. De sorte qu'il apporte luy-mesme la réponse à l'accusation qu'il fait: que si ce n'est pas tousiours, qu'il le faut estre; à qui appartient-il à

M. DC. XXXII.  
 RESPONSE AV  
 LIBELLE INTI-  
 TULÉ, TRES-  
 HUMBLE, TRES-  
 VERITABLE, ET  
 TRES-IMPOR-  
 TANTE REMON-  
 STRANCE AV  
 ROY.

mettre les bornes, pour ſçauoir quand il le faut, ou quand il ne le faut pas eſtre, qu'à celuy à qui il eſt permis d'yſer de cét art? S'il eſt permis, comme il dir, de diſſimuler vn ſecret; à quel autre appartient-il de ſçauoir ce qui a raiſon de ſecret, ou qui ne l'a pas? Si c'eſt, côme il dir, vne vertu de diſſimuler ſon déplaiſir en l'aduerſité; pourquoy blaſme-il la diſſimulation en la proſperité? Auſſi monſtre-il bien qu'il ne ſe ſoucie pas de ce qu'il met en auant, pourueu qu'à quelque prix que ce ſoit il calomnie, puis qu'il reprend au Cardinal iuſques à la foibleſſe meſme de ſa conſtitution naturelle, & à ſes maladies continues, luy imputant à crime qu'il ne peut enttetenir ſa ſanté qu'avec artifice de remedes, & tirant cela à témoignage du déguiſement & artifice dont il taxe ſon eſprit. C'eſt vne belle conſequence: il ne peut viure ſans l'art de Medecine, & partant ſon eſprit ne fait rien que par artifice: c'eſt parler en declamateur, non pas en homme qui ayme, & qui cherche la verité.

Auſſi impudemment, & ſans honte, & contre toute poſſibilité de creance, oſe-il dire qu'il ne fait iamais bien que pour faire mal, pag. 29. En quel pays ſe pratique cette belle façon de faire? Cét Eſcruain a appris cette leçon des Enfers, eſquels tant ſeulement eſt paruenü la malice à cette extremité: En ſuite dequoy il dit, qu'il baſtit la Sorbonne pour la deſtruire, p. 29. Penſez ſi c'eſt bien le chemin de deſtruire la Sorbonne, qu'y auoir fait la magnifique & pieuſe dépense de la faire baſtir toute de neuf, & ſi belle que Meſſieurs les Docteurs n'auront ſujet de porter enuie à aucune autre maiſon de Faculté de Theologie, qui ſoit en l'Europe.

De dire qu'il a ſous belles paroles & promeſſes pleines de tromperie, attiré le grand Prieur, pour le faire prendre, p. 28. cela eſt ſi hors de verité, que les parens, les amis, & les domeſtiques du grand Prieur, ne reſuferont point de porter vn bien contraire témoignage à cette imputation là. Et le Cardinal eſt eſtimé de tous ceux qui le cognoiſſent, ſi homme de patole, que tout autre que le Cogneux (qui a des mouches en teſte, & des tintouïns en la conſcience, qui ne le laiſſent pas en repos) ſe fieroit à ce qu'il luy promettoit. Et ceſiours paſſez encore Monſieur de Guyſe, qui par les mauuais rapports de quelques-vns, s'eſt déſié de venir à la Cour, s'eſt offert d'y venir ſur la parole du Cardinal, s'il luy promettoit que le Roy ne le feroit point arreſter. Mais le Cardinal, qui ne vouloit pas rendre conte d'une choſe qui ne dépendoit que des actions dudit ſieur Duc, reſpondit que Monſieur de Guyſe ne deuoit chercher autre aſſurance qu'en ſon innocence, de laquelle s'il eſtoit certain, il ne deuoit rien craindre du Roy, qui eſt trop iuſte, & ne ſouffre iamais que l'innocent paſſiſſe, comme s'il eſtoit criminel.

Il craint le courage d'un genereux & grand seigneur, & pour ce le iette dans les hazards qu'il appelle Emplois honorables, pag. 28. C'est vne sorte d'accusation. Le Cardinal ne craint le courage de personne: il n'est, Dieu mercy, pas en reputation d'esprit craintif, & s'il auoit quelque chose à craindre, ce ne seroit pas d'un homme de courage; car nul homme de courage ne luy voudra iamais mal, estant digne de tant d'honneur comme il est, pour sa fidelité à toute épreuve au seruice du Roy; & celuy dont il est question, est de ses meilleurs amis, & avec beaucoup d'obligation: & il ne méprisera, ny n'interprétera pas à mal, côme fait cette ame méchante, ces Emplois honorables qui luy sont donnez. Car il sçait qu'un homme de guerre ne peut acquerir de l'honneur que dans le peril, n'y ayant autre voye, que celle-là seule, pour paruenir à la gloire. C'est ainsi que les plus saines intentions du Cardinal, & ses actions plus obligeantes enuers ses amis sont tirées à crime par cét Eseruiain, que l'enuie ronge, & obscurcit toute la lumiere de sa raison.

Il a aduoué la grandeur de l'esprit du Cardinal, pag. 27. Puis ne se souuenant plus de ce qu'il a dit, lors qu'il descend au particulier de ses actions, pag. 30. 31. 32. 33. il les feint & suppose telles, qu'un homme qui les feroit seroit ridicule.

En aduersité, son déplaisir se lit en son visage, qui est, dit-il, la monstre de l'horloge de son ame, tous les ressorts de laquelle sont si naïuement marquez au dehors, qu'il n'y a homme si grossier qui ne les reconnoisse, pag. 30. Faire ainsi ne seroit pas auoir la force d'esprit qu'il a, & qu'un chacun reconnoist en luy. Il n'y eut peut-estre iamais Ministre d'Estat si égal à soy-mesme qu'il est; & les mouuemens de l'esprit duquel soient si en sa puissance: mais si la grandeur de son affection au seruice du Roy, l'affligeoit quelquesfois de sorte, que lors que par l'infideliré de ces Messieurs, les affaires du Roy reçoient dommage, il en parust quelque marque en son visage, y auroit-il pour cela tant de choses à redire? Tant s'en faut, on l'en deuroit estimer: mais il ne sera point sujet à cette loüange, chacun reconnoissant, que comme les bons éuenemens ne le transportent point avec excés, les mauuais ne l'abaissent point aussi.

Il quitteroit volontiers l'employ qu'il a, s'il n'estoit menacé de folie melancholique, lors qu'il seroit abandonné à soy-mesme, pag. 34. Le Cardinal n'est point de trempe de pouuoir tomber en semblables inconueniëns, non plus que cét Auteur d'en pouuoir iamais sortir. Il est bien vray qu'au contraire de ce que dit ce bel Eseruiain cy-apres, il n'est pas si commandé de l'ambition, que tres-facilement, & avec repos d'esprit, il ne quitast le grand rang que le Roy luy a donné en ce

M. DC. XXXII.  
 RESPONSE AV  
 LIBELLE INTÉ-  
 TIVLE, TRÈS-  
 HUMBLE, TRÈS-  
 VÉRITABLE, ET  
 TRÈS-IMPOR-  
 TANTE RE-  
 MONSTRANCE  
 AV ROY.

Royaume, si sa Majesté luy témoignoît l'auoit agteable, & si les fo-  
 lies & les malignitez de ces beaux Cōseillers de la Reyne & de Mon-  
 sieur, ne l'obligeoient par de nouueaux liens à demeurer auprès du  
 Roy, pour le seruir à le defendre contre les iniustes assauts, qui  
 luy sont liutez par ceux qui sont les plus obligez de faire le con-  
 traite.

*Ceux qui ont de belles qualitez naturelles, & l'esprit fort ouuert, sont  
 ceux qu'il deseste le plus, ne les aduance iamais, & ne les reçoit point à son  
 seruire, pag. 29. C'est estre bien impudent que de blâmer ainsi d'un  
 mépris genetal tous ceux du Conseil du Roy. Mais si pout estre bon  
 esprit au goust de cét Escriuain, il faut estre inquiet, iniurieux, en-  
 treprenant, infidelle, sans Religion, sans Foy, sans parole, comme il  
 est, il n'y en a point entre les seruiteurs du Roy, qui à ce prix là vou-  
 lust estre du nombre des beaux esprits.*

*Le Cardinal ne reçoit point de beaux esprits à son seruire, de peur qu'ils  
 ne remarquent ses imperfections, & qu'on ne presume dans la Cour, qu'il  
 se serue de leurs aduis, page 30. Vn grand Ministre d'Estat comme  
 luy ne sçauroit tenir cachée deuant les yeux perçans des Peuples, qui  
 ont tousiours la veüe fixement attestée sur luy, la moindre de ses  
 imperfections. Il est cogneu iusques dans le cœur; ce qu'un n'appre-  
 çoit pas, l'autre le voit, & ce qu'il a veu il le publie. Il ne faut point  
 qu'il cherche d'inuention, comme la demandoit cét ancien Ro-  
 main, de bastir vne maison en laquelle il soit veu de tout le mon-  
 de. Il suffit d'estre en ce premier degré d'autorité pour estre co-  
 gneu, il ne le sçautoit faire, & tous les artifices ne seruiroient qu'à  
 faire cognoistre qu'il en a.*

*Le Cardinal est trop habile pour ignorer cette verité, & au pis  
 aller, tousiours ayme-il mieux auoit affaire à des esprits pleins de co-  
 gnoissance & de lumiete, qu'à des esprits mal faits. Car ceux-là reco-  
 gnoissent mieux le bien là où il est, & le sçauent plus estimer & admi-  
 rer; & s'ils y voyent quelque petite imperfection, ils la regardent  
 comme vne ombre, qui fait paroistre plus grâdes les perfections qui  
 l'accompagnent, & ils l'excusent facilement: où au contraire vn pe-  
 tit esprit ne sçait estimer que soy, pource que sa capacité est si peti-  
 te, qu'il est tout remply de soy, sans pouuoir plus rien receuoir de  
 dehors, & bien loin de sçauoir recognoistre, & admirer les excellen-  
 ces des grands personnages, il les tient à manquement, pource qu'il  
 les luy sont estranges, & disproportionnées. Il est vray que le Cardi-  
 nal n'a pas besoin de Pedagogue, & ne veut point de Pedant, comme  
 S. Germain, non qu'il ayt peur d'estre recogneu de luy, mais pource  
 que de long temps il le cognoist trop bien.*

M. DC. XXXII.  
RESPONSE AU  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRIS-  
NUMBLE, TRIS-  
VERITABLE, ET  
TRIS-IMPORTA-  
NTE REMON-  
STRANCE AU  
ROY.

*Il ne trouve le sommeil qu'après s'estre lasé dans son lit,* pag. 32. Il n'est pas iusques à ses veilles qu'il ne luy reproche; & si le grand soin qu'il a pour contribuer ce qui est de ses aduis, & de ses bons conseils, pour le service du Roy, luy oste le repos, il le luy impute à crime; & dit qu'il s'occupe lors à chercher ce qu'il doit dire à sa Majesté, pag. 31. A quoy se doit-il donc occuper qu'à cela? puis qu'il a donné toute son affection au Roy, ne luy doit-il pas donner toute l'occupation de ses pensées? Mais c'est, dit-il, pour luy couvrir la vérité, pag. 31. Tous ceux de sa cabale voudroient bien qu'il fust ainsi, & que le Cardinal couvrist si bien la vérité au Roy, que leurs pernicious desseins luy fussent incogneus: ce qui les fasche, c'est qu'il les a preueus, & fait cognoistre à sa Majesté, sans crainte de personne. Nous n'auons iamais veu de tromperie du Cardinal vers le Roy; nous n'auons esprouvé qu'infidelitez & déseruices d'eux: nous n'auons iamais veu que fourbes, entrepri- ses, rebellions, & libelles diffamatoires contre le Roy; mais par la grace de Dieu, ils n'ont pas avec tant d'effet employé leurs veilles à essayer de faire le mal qu'ils esperoient, comme le Cardinal a vti- lement employé les siennes pour en garentir sa Majesté.

*Il aime le changement, non seulement des hommes, mais des choses,* pag. 33. Il est si peu changeant, qu'il ne changera iamais en la cognoissance qu'il a d'eux, pour les estimer gens de bien, ce qu'ils ne sont pas. Aussi peu change-il enuers ses amis & ses familiers, desquels nous ne cognoissons aucun qui s'en plaigne; au contrai- re, il est si ferme d'amitié enuers eux, que ceux qui apres auoir receu beaucoup de bien-faits de luy l'ont des-obligé, dont il y a bon nombre, ne l'ont iamais peu induire à cesser de les aimer, qu'apres luy auoir fait tant de déseruices, que c'eust esté plustost insensibilité que vertu, de continuer à les tenir pour ses amis.

*Il a aimé les voluptez en sa jeunesse,* pag. 31. C'est appeller les pe- chez de bien loin, & n'en auoir gueres de presents à luy repro- cher, puis qu'on les va rechercher iusques là. Les pechez de la ieun- nesse doiuent estre enseuelis dans l'oubly des gens de bien, & Dieu mesme est supplié par son Prophete de ne les pas vouloir tenir en contre, & les appeller en iugement; mais avec tout cela cette accusation est faulse, & la reputation de la pieté du Cardinal a commencé dès l'aage qu'il a esté capable de vice & de vertu: & il paroist bien que ce calomniateur parle fausement; car il n'en corte aucun exemple, sous ombre, dit-il, qu'il ne veut parler que de ses imperfections preiudiciables à l'Estat. Il n'est point si modeste qu'il se fust retenu d'en dire ce qu'il eust sceu, s'il en eust appris

M. DC. XXXII.  
RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRÈS-  
HUMBIL, TRÈS-  
VERITABLE, ET  
TRÈS-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AV  
ROY.

quelque choſe, & il l'accuſe, bien que fauſſement, d'aſſez d'autres choſes, qui n'ont point de rapport à l'Eſtat, pour ne l'épargner en celle-cy, ſ'il y auoit du ſujet.

Qu'importe à l'Eſtat, que le Cardinal, eſtant encore ieune, ayant acheué ſes Eſtudes, ſoit allé à Rome pour ſe faire ſacrer Eueſque, n'ayant pas encore l'âge, ſans le declarer à ſa Sainteté; & neantmoins cét Impoſteur met en auant ce menſonge, pour le calomnier, ſi peu il luy importe, pourueu qu'il médife de luy. Tant ſ'en faut, que la choſe qu'il dit ſoit véritable; qu'au contraire le Cardinal eſtant allé à l'âge de vingt deux ans à Rome, & ſon viſage ne luy donnant pas lieu, quand il l'eut voulu de ſe dire plus vieil, il y veſquit avec vne ſi grande ſageſſe, & d'vne conduite ſi prudente, & donna tant de témoignage de ſon ſçauoir, probité, & moderation de ſon eſprit, que demandant à la ſaincteté du Pape Paul V. la grace de la diſpenſe de l'âge, il la luy accorda avec cét éloge d'honneur, Qu'il eſtoit raifonnable, que puis qu'il eſtoit ſage au deſſus de ſon âge, il fuſt ſacré au deſſous de l'âge preſcrit par les Canons. Et ce calomniateur le ſçait bien; car luy-meſme l'a écrit en ſon Theologien ſans paſſion, pag. 22. en ces paroles. *Le Pape Paul V. a voulu que ſon Sacre deuaſſe l'âge qu'on doit attendre pour le receuoir, parce que la ſcience & la ſageſſe auoient preuenu les années.*

*De cette compoſition naturelle, corrompue par l'ambition & la vanité, viennent tous les deſauts que nous auons remarquez, pag. 32.* Si le deſir de la gloire, à laquelle on tend de paruenir par moyens licites & genereux, eſt ambition, le Cardinal en a. Mais tant ſ'en faut, que cela ſoit ambition, c'eſt magnanimité. D'auarice, c'eſt choſe eſtrange, qu'il l'en oſe accuſer. Car de tous les ennemis qu'il a eu iuſques icy, pour ſa vertu, iamais vn ſeul ne l'a taxé de cette imperfection là. Voyons comme cettui-cy ſe prend à prouuer cette pretendue auarice & ambition.

Il commence par l'ambition, & continué ſes calomnies ſur ce ſujet, depuis le feuillet 34. iuſques à 99.

Pour auoir vn plus grand champ de médire, il reprend toute la vie du Cardinal iuſques à maintenant, & eſſaye de tirer à crime ſes plus innocentes actions; & où il ne le peut faire, il les feint, & les ſuppoſe à ſa fantaſie: & pource que l'excez de la paſſion luy fait vomir beaucoup de calomnies enſemble, & les redire toutes pluſieurs fois, afin de ne repeter pas vne meſme choſe comme luy, nous répondrons à chacune au lieu auquel il en parlera plus amplement.

Il fit par artifices, que Barbin disposa la Reyne Mere à demander au Roy pour luy la charge de Secrétaire d'Estat, par la disgrâce du plus ancien & plus capable des quatre, page 36. Cét Autheur veut malicieusement tirer à crime qu'il fut fait Secrétaire d'Estat, & dit que ce fut en chassant Monsieur de Villeroy de cette charge. Or bien que la volonté de la Reyne estant arrestée à vouloir éloigner Monsieur de Villeroy, le Cardinal n'eust point esté blasmable d'entreprendre sa place par le commandement de sa Majesté, & qu'il n'eust point d'obligation à ce bon homme, qui luy deust faire estimer sa charge estre vne chose sacrée, à laquelle il ne deust pas toucher: Neantmoins c'est vne grande calomnie de luy imputer cela, attendu que Monsieur Mangot fut celuy qui succeda à Monsieur de Villeroy, & que le Cardinal succeda à Monsieur Mangot, lors qu'il fut fait Garde des Seaux. Ce que ie remarque seulement pour monstret l'imposture de cet Autheur, non que ce soit vne accusation qui merite defense.

Il poursuit, & dit, que le Cardinal incontinent apres, estant éloigné de la Cour, & relegué en Auignon, les affaires d'Angoulesme estant arriuées, les Seruiteurs du Roy estans en apprehension des iustes ressentimens de la Reyne, il fit sçauoir à Monsieur de Luines, qu'il pouuoit servir le Roy en cette occasion, & ruiner tous les Seigneurs qui estoient du Party de la Reyne, page 39. C'est estre bien impudent, d'oser, escriuant au Roy mesme, appeller iustes les ressentimens de la Reyne, qu'elle eut contre le seruice de sa Majesté, & le repos de cet Estat; mais bien plus iustes estoient les Armes du Roy, par lesquelles il s'opposa à ses mauuaises intentions, & empescha qu'elles n'eussent vn si pernicieux effet, que ses mauuais Conseillers s'estoient promis.

C'est estre bien mauuais seruiteur du Roy, d'accuser le Cardinal d'auoir écrit à Monsieur de Luines, qu'il pouuoit en cette occasion servir sa Majesté; ie ne dis pas que la chose soit vraye ou non; s'il l'a écrit, il a fait son deuoir; s'il ne l'a pas écrit, il l'a fait encore, obeyssant au premier commandement qu'il a eu du Roy, de l'aller servir auprès de la Reyne; non pas pour la tromper, & ceux qui estoient auprès d'elle, comme dit cet Imposteur; mais pour adoucir son esprit, la ramenant dextrement à son deuoir, & empeschant que les mauuais seruiteurs du Roy, qui estoient auprès d'elle, ne peussent perdre, & elle, & eux tout ensemble. Il partit si peu d'Auignon sans passeport, que le sieur du Tremblay luy fut enuoyé avec vne depeche du Roy, exprés pour le faire venir. Et si le sieur d'Halincourt l'arresta pensant bien faire, cét



M. DC. XXXII.  
RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRES-  
MYMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AV  
ROY.

arrest n'a point esté vendu cher à sa maison: au contraire il a tout sujet de se louer du Cardinal, & le Marquis de Villeroy son fils, a receu autant de témoignages d'amitié & de bien-veillance qu'il en pouuoit esperer.

*Le Cardinal estant arrivé à Angoulême, pris incontinent credit en l'esprit de la Reyne, & luy fit changer les résolutions qui auoient esté prises pour le gouvernement des Chasteaux d'Angers, Chinon, & Pont de Cé, & de quelques charges, pag. 39.* Il ne dit pas qu'il changea les mauuais conseils, que des esprits brouillons donnoient à la Reyne, & la porta à la Paix, & à la soumission au Roy son Fils, d'autant que cela ne fait pas pour luy, qui le veut calomnier; mais il s'amuse à parler des choses qui suivirent apres l'accommodement fait: enquoy il parle neantmoins tres-faussement, & par vne haine iniurieuse essaye de reiecter, bien qu'iniustement sur le Cardinal la cause de la mort de son frere vnique, qu'il aymoît mieux que luy-mesme. Passant outre, il luy impute la guerre d'Angers, page 40. & dit qu'il l'a suscitée, & fait entreprendre pour se faire Cardinal, esperant de la faire terminer par vn accommodement, dans lequel tous ceux du Party, & le seruice de la Reyne seroient abandonnez, & luy seul receuroit aduantage. Si cét Autheur estoit memoratif de ce qu'il a écrit autresfois, ou s'il auoit vn front capable de pudeur, il n'oseroit parler ainsi. Car en son Liure de Theologien sans passion, tant s'en faut, qu'il attribué au Cardinal, la cause de cette guerre, qu'il dit que toute la part qu'il y a eu, c'est que ces esprits inquiets l'ayant excitée, il l'a apaisée par ses sages conseils: & afin que i'vse de ses propres paroles, pag. 23. *Que tout l'effet du Cardinal en cette guerre estoit de porter de l'eau, où les autres anoient apporté le feu.*

Il n'estoit point de besoin du Cardinal, pour inciter la Reyne à faire la guerre au Roy. Il y en auoit assez d'autres qui l'y portoient, & qui luy auoient peu auparauant fait faire le complot de partir de Blois, & suscitée de toutes parts de la France, tous les Seigneurs qu'ils auoient peu, pour faire la guerre au Roy en sa pretendue defense, sans le Cardinal. Tout ce qu'il y deût & peût faire, & ce qu'il y fit aussi, c'est qu'il porta les choses au plus prompt & plus raisonnable accommodement qu'il luy fut possible, & il ne luy peut estre que malicieusement imputé, qu'il y ayt trompé la Reyne pour son interest, puis que l'accommodement fut fait par l'entremise de Messieurs l'Archeuesque de Sens, de Bellegarde, & le President Ianin, & du Cardinal de Berule, qui estoit seruiteur affidé de la Reyne, & auoit vn soin particulier de son seruice, & de son contentement. Si quelques gouuernemens & charges de ceux qui

auoient déseruy le Roy en cette occasion leur furent ostées : cét Autheur, comme partial pour les ennemis de cét Estat, peut prendre leur defense. Vn Seruiteur du Roy y auroit mauuaise grace. C'est pourtant vne chose bien hardie, d'oser accuser de trop de rigueur, la moindre punition qui est prise de personnes, qui par les loix de l'Estat meritoient la derniere.

Que la défaite du Pont de Cé est arriüée par concert du Cardinal avec le Roy, comme il est à la page 41. C'est vn si manifeste mensonge, qu'il ne merite pas de responce. Deux cens hommes de qualité viuent encore, qui sçauent le contraire, & que ce fut par accident, & sans dessein, ny commandement du Roy, qu'on attaqua les retranchemens du Pont de Cé. Le Cardinal de Berule, qui n'estoit lors que Pere de Berule, & estoit vn de ceux qui traitoient cét accommodement, & en qui l'vn & l'autre Party auoit plus de confiance, a aduoué plusieurs fois, & avec souspirs, que la cause de cette disgrâce, fut, qu'aucuns de ceux avec qui il estoit député pour cét affaire, ayant esté pour leurs lenteurs & delicatesses ordinaires, trop longs à partir pour aller trouuer le Roy, & luy apporter les articles accordez de la part de la Reyne, ils donnerent lieu aux Seruiteurs du Roy, en cette incertitude en laquelle ils estoient, de faire l'attaque du Pont de Cé.

Le Cardinal n'a donc point en cette occasion déseruy la Reyne; mais au contraire, luy a donné d'autant plus grand sujet de satisfaction, qu'il fit rencontrer son seruice avec celuy du Roy, & reünir leurs interests ensemble. Aussi est cét Autheur bien mal informé, de dire, pag. 42. que le Roy apres l'accommodement d'Angers, ayt eu intention de faire reculer la promotion du Cardinal, & que sa Sainteté mesme auoit peine à se resoudre dans ce rencontre. Car tout au contraire, quelques-vns du Conseil du Roy, mal affectionnez au Cardinal, ayant fait office auprès du Nonce afin qu'il escriuist à sa Sainteté contre luy; ce saint Pere iugeant des Lettres du Roy, qu'il auoit, que c'estoit vn tour de souplesse de Cour, par ialousie de l'eminente vertu qui est tousiours enuïée, se hаста de faire des Cardinaux, & aduança la promotion; afin de ne laisser pas perdre au sacré College, vn si eminent & digne sujet que cettuylà; Pour la promotion duquel ce calomniateur, pag. 43. suppose, que pour surmonter les difficultez qui se presentoiēt en sa promotion, il a fallu employer les presens de la Reyne, & les corruptions qui font taire les raisons, & corrompre à Rome ceux qui s'y opposoient, pag. 103. La passion aueugle si fort ce pauvre homme, qu'il ne sçait ce qu'il dit. Il prouue plus qu'il ne doit, & ne prouue pas ce qu'il veut; car si la

M. DC. XXXII.  
RESPONSE A V  
LIBELLE INTI  
TULÉ, TRES-  
HUMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE A V  
ROY.

Reyne y auoit employé des presens, ce qui est faux, elle seroit coupable de simonie. Il est si furieux, qu'il luy impute les corruptions, qu'il voudroit bien faire croire auoit esté employées en ce sujet : mais ces corruptions qu'il dit qui ont fait taire les raisons, où en a-on vûe ? Est-ce en la Cour, ou à Rome ? Ce n'est pas en la Cour, puis que les principaux du Conseil escriuirent à Rome ; & enuers qui ? enuers le Pape, ou les Cardinaux, & pour dire en vn mot, enuers le Pape, duquel seul dépend l'election de ceux qu'il luy plaist éleuer à cette dignité. Voyez iusques où va la calomnie.

Mais dequoy auroit-il honte, puis qu'il ose bien dire, page 43. *Que l'Euesque d'Aire, frere du sieur Boushilier, l'ayant seruy à Rome pour solliciter sa promotion, mourut à Aire, non sans soupçon d'une mort aduancée.* Par lesquelles paroles il donne malicieusement à soupçonner, que le Cardinal en puisse estre la cause. Crime qui est horrible seulement à penser, & qu'autre qu'un demon ne pourroit croire estre entré en l'esprit d'un homme. Il estoit vn des plus anciens amis du Cardinal, né d'une Maison, laquelle il a assistée & seruiue avec affection en toutes occasions, en souuenance de l'assistance qu'il a receuë du Pere en la conduite des affaires de la sienne. A son retour de Rome, il obtint pour luy l'Euesché d'Aire, où il le laissa aller avec peine de se priuier de luy, qu'il aymeroit tendrement : il continuë encore aujourdhuy à aymer tous ses freres. C'est bien estre allumé d'une rancune infernale, d'oser mettre en auant, que le Cardinal fust coupable de sa mort. Il est mort entre les siens, en son Euesché, affligé de maladie & de fièvre continuë, qui dura vn mois : tels maux en font mourir tous les iours d'autres, & plus robustes que luy.

Aussi abominable & fausse est l'imputation de la mort d'un nommé Papiniere, qui n'est point mort, comme il dit, *estant allé à Rome, pour le seruice du Cardinal* ; mais estant allé à Gennes porter des pierrieres de la Reyne, pour les vendre, lesquelles monstrant au sieur Lumague, il luy dit qu'auparauant qu'il les luy eust monstrees, il auoit desia eu aduis qu'il les portoit sur luy, & que c'estoit vne grande imprudence à luy d'estre si peu secret en telle affaire, en laquelle il y alloit de la vie ; y ayant en ce pays-là beaucoup de personnes, qui, s'ils en estoient aduertis, ne manqueroient pas de le suiure, & de luy faire vn mauuais party sur le chemin ; ce qui arriua.

*Martin, son ancien Secretaire, fut chassé de luy, & reduit en une extreme pauuressé, dans laquelle il mourut dans deux ou trois mois, page 43.*

Si le Cardinal estoit si mauvais Maistre, il n'y auroit pas tant de presse à le suiure, ny entre ceux qui le suiuent tant de debat à qui l'aymera le mieux; il faut que le Maistre que tous les seruiteurs aymēt, soit bon Maistre; car ces deux termes sont relatifs; bon Maistre, & bon seruiteur. Ce Martin dont il est question, ne viuoit pas en sa Maison avec la retenue qu'il veut qui soit parmi les siens. Il l'admonesta plusieurs fois de changer de vie, & que la qualité qu'il auoit en l'Eglise ne luy permettoit pas de le tenir autrement; il continuoir nonobstant en ces débauches: ce qui contraignit le Cardinal, quoy qu'avec vn sensible regret, de le mettre hors de sa Maison, où il ne demeura gueres qu'il ne mourust de maladie, qu'il contracta en ses desordres. Peut-on trouuer en cela rien à redire au Cardinal, ny qu'il ayt manqué au deuoir d'un bon Maistre enuers luy? Et quoy qu'il ne luy eust pas fait tout le bien qu'il pouuoit attendre de luy, s'il eust esté plus modeste, il n'estoit neanrmoins poinr si pauvre, qu'il n'eust douze cens liures de rente en benefices qu'il luy auoit donnez.

Après sa promotion, il voulut monter au maniement des affaires de sa Maistē, & auoir le premier rang en ses Conseils, page 44. Cela est si faux, qu'au contraire, le Roy sçait que lors que la Majesté luy fit l'honneur de l'appeller à cette charge, elle eût beaucoup de difficulté à le faire reloudre à l'accepter; Et tant s'en faut que la Reyne l'y portast, qu'au contraire, elle n'en auoit pas de volonté; Et en détourna le Roy tant qu'elle peût, non qu'elle n'estimast le Cardinal tres-capable de le seruir, & tres-homme de bien, ny qu'elle le tint pour inexperimenté, comme cettuy-cy suppose que le Roy faisoit, page 45. Elle auoit receu de trop bons effets de ses sages conseils, & de sa conduite, pour en pouuoir douter: mais elle vouloit le Cardinal tout à elle, & craignoit de le perdre le donnant au Roy, qui d'autre part n'auoit point besoin d'estre induit & persuadé pour le vouloir auoir à son seruiue. Car tant s'en faut qu'il eust conceu mauuaise opinion de luy en l'accommodement des affaires d'Angers; qu'au contraire il l'en estimoit & aymoît d'autant plus cherement, qu'avec le contentement de la Reyne & le sien, il auoit terminé les affaires que sans luy on vouloit prolonger, augmentant le feu qui estoit desia allumé. Mais comment oser cet Auteur si impudemment parler ainsi, luy, qui en son Liure du Theologien sans passion, page 22. parlant sur ce sujet, a dit le contraire en ces paroles: *Ce n'est point une personne sans recommandation & sans merite, qui ait forcé les destinées pour arriuer à la pourpre sacrée, & à la creance qu'il a acqui auprès d'un grand Roy, & d'une grande Reyne.*

M. DC. XXXII.

RESPONSE A V  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRES-  
HUMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANT REMON-  
STRANCE AV  
ROY.

Il l'accuse d'auoir sollicité le Roy de donner congé à la Vieuille, pag. 46. comme s'il eust fallu autre raison pour chasser la Vieuille, que la creance publique, qu'il n'estoit pas tel qu'il peût longuement subsister en cette charge, & luy-mesme aydoit à cette creance tant qu'il pouuoit. Sa Majesté sçait pourquoy elle luy a donné congé. Ce n'est pas à moy à entrer si auant en cognoissance de cause. Le Sage nous admoneste de ne point curieusement rechercher les secrets des cœurs des Roys, qui sont des abyssmes qu'il appartient à Dieu seul de sonder, & le Politique Romain dit, que c'est vne chose peu seure & illicite de rechercher les sentimens cachez des Princes, & les raisons de ce qu'ils font: lesquelles ils veulent estre secrettes, & en fin on a beau les rechercher, on ne peut pas atteindre iusques là. Il me suffit de dire que peut-estre la Vieuille, de crainte que Monsieur le Prince ne reuint à la Cour, adhera à la volonté du Roy, d'appeller le Cardinal en ses affaires. Mais quoy qu'il en soit, il est certain que le Cardinal ne luy a rendu aucun mauuais office auprès du Roy; mais au contraire luy en a fait de bons, & l'a assisté tant que le seruice de sa Majesté l'a peu permettre, & son procedé, qui ne souffroit pas qu'on luy peust faire tout le bien qu'on eust désiré.

C'est vne chose estrange, que pour trouuer plus de chefs d'accusation contre le Cardinal, il conte entre ses crimes, page 46. qu'il a proposé au Roy Monsieur de Marillac pour estre Garde des Sceaux en l'éloignement de Monsieur Alligre; c'est bien vne fureur que celle-là, puis que celui qui en est animé tourne ses armes contre soy, & s'outrage soy-mesme. Accuser le Cardinal d'auoir estimé & honoré cét homme là, n'est pas chose excusable à vn qui fait profession d'adherer au Party duquel il est le chef. Il a neantmoins raison de l'accuser, qu'il a failly, en ce que luy aydant à entrer dans cette charge, il s'est mis le poignard dans le sein, donnant moyen à vn homme, qui de soy n'en auoit point, d'exercer contre luy sa mauuaise volonté, en échange du bien & de la grace qu'il en auoit receüe. Mais l'accusation qu'il fait en cecy contre le Cardinal, retourne à sa louange. Il ayme mieux auoir esté trompé, qu'auoir trompé; s'estre mépris, tenant pour recognoissant celui qui le paroïssoit estre; que s'il eust au contraire mal soupçonné d'un homme de probité, qui eust pensé que sous vne telle apparence fust cachée vne si ardente volonté de regner. On eust estimé qu'il y eust eu de l'impicté à le croire auparauant que de l'auoir éprouué; mais il nous a appris à nostre dam, qu'en matiere d'affaires publiques il se faut plus défier que la bonne opinion que nous deuons

auoir du prochain, ne nous permettoit de faire en ce qui concerneroit nostre particulier, & que les premieres actions signalées que nous faisons en nostre vie, sont vne marque & vn preiugé certain des suiuanes, & des demieres, soit en bien, soit en mal.

*Le Cardinal l'a proposé, pource qu'il l'estimoit homme hardy, page 46.*

Il est vray, mais le croyant homme de bien, il ne pensoit pas qu'il deust employer sa hardiesse à mal. Et il deuoit proposer au Roy vn homme de courage pour mettre en cette charge, premièrement, pour ce qu'elle le requiert, attendu qu'ainsi que dit le Sage, il faut qu'un Iuge fasse teste à l'iniquité, & ait le cœur & la force, non seulement de luy résister, mais de luy faire effort, & de la vaincre: & en second lieu, pource qu'elle estoit vacante par le défaut de celui qui, non seulement, comme dit cet Auteur, p. 46. paroïssoit trop mol, mais l'auoit trop esté, n'ayant osé, devant Monsieur, soutenir la Iustice des Conseils du Roy, en vne des choses les plus nécessaires, & les plus importantes pour l'Estat qui fut iamais.

*Le Cardinal proposa au Roy Monsieur d'Effiat, qu'il auoit recogneu bon œconome dans le contrerolle de sa Maison. page 46.* Iamais le Cardinal ne le tint en cette qualité; mais bien l'a-t-il proposé au Roy en cette charge, comme homme très-entendu aux Finances, & bon ménager. Il a suivi en cela le conseil de l'Apôstre, qui nous enseigne que celui qui ne sçait pas gouverner sa Maison, à plus forte raison n'est pas propre à l'œconomie du bien public: & comme le Cardinal l'a proposé au Roy en cette charge, à cause de cette qualité, il l'a depuis proposé à d'autres plus éminentes, à cause des vertus plus grandes & excellentes, que l'expérience luy a fait connoître en luy, & desquelles le service du Roy a receu beaucoup d'auantage, & en receura encore à l'aduenir à la confusion de ses ennemis.

*Le Cardinal a fait destituer le Garde des Sceaux de Marillac, pour auoir l'empire absolu de toutes les plus importantes charges du Royaume, pag. 47.* Cette calomnie n'a point de vray-semblance: s'il estoit ainsi, le Cardinal l'eust-il si long temps defendu auprès de sa Majesté, comme il a fait? Et eust-il si long temps enduré son mauuais proceder enuers luy? Apres qu'il fut entré en cette charge, il s'éleua par degrez iusqu'à vn tel excès de bonne estime de soy-mesme, qu'il crut qu'il n'y auoit personne qui approchast de sa capacité pour gouverner l'Estat. En suite, il ne trouuoit plus les bons aduis du Cardinal, il en médisoit du commencement entre ses plus proches; puis tout ouuertement il s'opposoit avec telle audace à tout ce qu'il disoit, qu'enfin en présence mesme de la Reyne, il luy donna deux fois

M. DC. XXXII.  
RESPONSE A V  
LIESSE INVI  
TUEL, TRES-  
HUMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AU  
ROY.

M. DC. XXXII.  
RESPONDS AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRES-  
HUMBLE, TRES-  
VRAITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE RE-  
MONSTRANCE  
AU ROY.

de suite vn démentiren mots couuerts. Surquoy le Cardinal, sans s'émouuoir, luy respondit en riant, que c'estoit trop de luy parler ainsi par deux fois; & ne laissa pas de continuer tousiours à traiter tres-ciuilement avec luy, comme il auoit accoustumé, sans pour cela luy procurer aucun mal, ny desplaisir auprès de sa Majesté.

Le Roy luy ayant confié la Gardé des Sceaux de France, qui est la plus haute charge, à laquelle, en sa condition on peut esperer, & pour le surcombler de graces fait son frere Marechal de France, contre l'opinion de la plus part des gens de guerre: Neantmoins dès que de mauuais esprits essayent de détourner Monsieur de l'honneur & de l'obeyssance deuë au Roy, & qu'il se fait vne cabale en la Cour pour cela, non seulement il se met de la partie, mais il se fait chef de part du costé de la Reyne, pour tromper son esprit, & l'enuelopper en ce dessein. L'importance de la guerre d'Italie, dans laquelle le Roy est engagé, ne luy est pas d'assez de consideration pour l'en destourner; au contraire, il n'oublie aucun office pour y faire perdre la reputation du Roy, qu'il essaye pour cela à Troyes d'empêcher d'aller plus auant, & tout haut dit, qu'il n'est point d'aduis de cette guerre; comme s'il estoit temps de n'en estre pas d'aduis, quand on y est embarqué, & qu'on ne la peut éuiter qu'abandonnant la victoire à son ennemy. D'autre part, ayant esté autresfois vn des principaux de la Ligue, il auoit esté imbu d'vne si bonne opinion d'Espagne enuers cette Monarchie, qu'alors que les Anglois descendirent en l'Isle de Ré, il asseuroit que les Espagnols lecoutroient le Roy avec franchise en cette occasion, répondoit pour eux qu'ils enuoyeroient leur armée; & quand elle tar-  
doit de iour en iour à venir, tant qu'enfin elle n'arriua qu'apres le coup fait, il receuoit toutes leurs excuses en payement, & les vou-  
loit faire passer pour bonnes. Le Roy d'Espagne estoit celuy de nos Alliez, avec lequel nous pouuions & deuions entretenir vne  
estroite amitié, & faire peu de conte de tous les autres, lesquels nous  
estoint peu considerables, estant bien avec certui-cy; Bref, à l'oüyr  
dire, c'estoit nostre faute, si nous n'auions pas bien vescu ensemble  
par le passé. Ceux qui disoient que nos Huguenots auoient receu  
de l'argent d'Espagne, estoient de mauuais gens. Il estoit impos-  
sible; l'Inquisition & le Conseil de conscience ne souffriroient pas  
vn tel forfait. Il disoit tout cela, pource qu'il le pensoit, & le pensoit  
ainsi, pource qu'il auoit esté nourry en cette creance. Toutes ces  
choses meritoient bien que le Cardinal propoast au Roy de l'oster  
de la charge qu'il exerceoit, & du maniement des affaires ausquelles il

mon-

monstroit par épreuve qu'il n'estoit pas propre. Mais il le deliura de cette peine, le portant enfin de luy-mesme à telle extremité, qu'il a tout ouvertement attenté à bouleverser tout ce Royaume, & par ce moyen a obligé le Roy de le chasser: puis que ce qu'il faisoit ne tendoit pas à moins que de raver à sa Majesté toute son autorité. Ce qui en bon François est l'oster de son thronne.

Après cela, on peut iuger s'il a esté destitué par le Cardinal, & si autre que luy-mesme est cause de sa perte. Celuy qui cognoist la Garde des Sceaux qui a esté mis en son lieu, ne fera pas si fol de croire que le Cardinal l'ayt proposé, pource que *comme son esclave, il dépend absolument de luy, pag. 47.* Il n'estoit point si éloigné de cette charge là en l'estime de tout le monde, que les plus habiles ne fissent iugement qu'il estoit celuy dans tout le Conseil, qui la devoit le premier esperer. A peine avoit-il vingt-cinq ans passés, que le Roy Henry le grand le choisit, pour avec le President Ianin le servir en la tres-importante negociation de la Trêve de Hollande, où il fit tant paroistre de iugement & d'adresse, que le President Ianin ne se pouvoit lasser de le louer. Depuis ayant tousiours esté employé dans les plus importantes affaires, & au Conseil, & dans les Ambassades, & vne grande experience ayant esté adioustée aux rares qualitez de son esprit; ce n'est pas de merueille s'il s'est rendu tel qu'il a peu de semblables. Au demeurant, le Cardinal ne l'eust pas présenté au Roy, s'il eust esté d'humeur ou de naissance esclave de personne. Il l'est de la Iustice, laquelle il suit, & luy obeyt tres-punctuellement, & nulle consideration n'a force en son esprit contre celle-là: celle du Cardinal y est puissante, comme de personne que le Roy honore le plus de sa confiance, & du premier Ministre que la France porta iamais. Le respect du Roy en estant l'appuy & le fondement, elle est si iuste, qu'il commettrait iniustice de faire autrement.

Mais cét Autheur est bien ridicule, quand apres avoir dit, que le Cardinal a tous Messieurs les Ministres en sa main, il dit, que son chagrin les traite comme ses esclaves, en sorte qu'eux-mesmes soupirent bien souvent, & voudroient rompre ses liens, page 47. Il ne sçait ce qu'il dit. Y auroit-il apparence, si le Cardinal avoit tant de desir de les tenir en sa puissance, qu'il les traitast si rudement, qu'ils s'en peussent offenser? moins encore y en a-il, s'il les traite ainsi, qu'il se soucie de les avoir en sa puissance. Mais l'une ny l'autre accusation n'est veritable. Et il ne se soucie pas qu'ils soient à sa deuotion, mais à celle du Roy; & il ne traite point autrement avec eux, que merite leur qualité & leur zele au service de sa Majesté. Ce

GGgg

M. DC. XXXII.  
RESPONSE A  
L'INTELIGENT  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AV  
ROY.



M. DC. XXXII.  
RESPONSE A V  
LIBELLE INTRE  
TYLE', TRES-  
HVMILE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE RE-  
MONSTRANCE  
A V ROY.

qui se iuge aisément de l'amour qu'ils luy portent, & du respect plein d'amitié, avec lequel ils vivent avec luy.

*Les plus grands Capitaines n'ont esté appelez que Generaux, là où le Cardinal est Generalissime, comme Eminentissime, & prendra bien tost le titre d'Admiralissime, page 48.* Cette imputation de s'estre appellé Generalissime est si calomnieuse, qu'autant de milliers de Soldats, qui ont esté dans les armées du Roy, autant de témoins y a-il de sa fausseté. Il est si loin par sa modestie de vouloir prendre des titres qui ne luy sont pas deus, qu'il diminuë mesme ceux qui sont deus, aux charges que le Roy luy donne, & leur en attribué d'autres avec plus de moderation. Nous en voyons vn manifeste exemple en la charge d'Admiral, laquelle il n'a pas voulu receuoir sous ce nom là, & sous toute l'estenduë de son autorité, mais seulement avec le titre de Grand-Maistre, Chef, & Sur-Intendant general de la Nauigation & Commerce de France; & sans pretention de deuoir commander les armées de Mer, comme faisoit l'Admiral, mais estant libre à sa Majesté de choisir en son Royaume qui il luy plaira, & qu'elle iugera plus capable pour leur commander selon les occasions.

*Il appelle siens les Vaisseaux qu'il a sous sa charge, & en eux aussi bien que dans ses Gouvernemens on parle de sa Majesté comme d'un Roy estranger, & tous les commandemens, bans & cris publics sont faits de par Monseigneur, page 48.* Ceux qui cognoissent le Cardinal scauent bien qu'il est trop sage, pour s'oublier tant que de permettre la moindre de ces choses là. Plusieurs Gentils-hommes, & autres bons seruiteurs de sa Majesté, qui seruent en ses Vaisseaux, sont bons témoins du contraire. Il ne s'en trouuera en tous ceux là vn seul qui ne fasse foy de la verité, à la confusion de ce calomniateur. Il est certain que sa Majesté n'est en aucun lieu plus puissamment & absolument recognuë, qu'en ceux ausquels il a pouuoir sous son autorité. Toutes les proclamations qui s'y font, tant sur mer que sur terre, s'y font au nom du Roy, & de Monseigneur le Cardinal. Cela est ordinaire és grâdes charges de ce Royaume; & tous les iours à Paris, en la presence mesme du Roy, les cris publics qui se font par le commandement de la Cour de Parlement, se font de par le Roy, & Nosseigneurs de Parlement. La Cour est-elle pour cela estimée criminelle, & accusée de sarroger l'autorité du Roy? Et à la porte du Louure, les commandemens qui se font au Regiment des Gardes, se font de par le Roy, & Monseigneur le Colonel general de l'Infanterie, qui n'en est accusé de personne pour cela. Mais ces aueugles passionnez le trouuent mauuais au Cardinal, auquel ils veulent tout reprendre, & ne sachant que reprendre avec verité, ils s'attachent à tout indifféremment.

Il met & destituë les Capitaines & autres Officiers, de puissance absolue, & ordonne des monstres, page 48. C'est le Roy qui donne les charges des Capitaines, & les prouisions, le Cardinal ne leur donne que son attache sur lefdites prouisions. Ce qui est bien raisonnable, puis qu'ils doiuent seruir le Roy sous luy : & aussi se pratique-il ainsi, & de tout temps par tous les autres Chefs des charges militaires; & de la Maison du Roy. Qui a-il donc en cela qu'on puisse reprendre ? Aussi peu establit-il aucun officier de son autorité. Lors qu'il y a quelque place vacante ; il les nomme au Roy, & sa Majesté, si elle les a agreables, les pouruoit suiuant les ordonnances. Quant à ce que le Cardinal en ayt iamais destitué aucun depuis qu'il est en charge, cela ne se trouuera point, non plus que ce soit luy qui ordonne des monstres : elles se font sur les estats du Roy, & rien n'est ordonné que suiuant & conformément ausdits estats signez par sa Majesté, & par celuy de Messieurs les Secretaires d'Estat, qui a le departement de la Marine, & des Prouinces qui sont proches ; Conformément auxquelles, les monstres se font par les Commissaires & Controллеurs. Et toutes ces choses sont si euidenttes & si claires, que si elles n'estoient pas veritables, il n'y auroit rien si aisé à conuaincre de faux qu'elles seroient. S'il y a eu vn seul Capitaine pourueu par le Cardinal, & non par le Roy, qu'ils monstrent quel il est, ou qu'ils monstrent la prouision : s'il a ordonné des monstres, qu'ils disent de quelles, & quand, & où cela s'est fait. Ces propositions generales, qui ne se trouuent veritablement en aucun particulier, sont fausses. Partant toutes ces accusations sont calomnies & mensonges : aussi bien que celle que ce menteur ose mettre en auant, que le Cardinal ayt fait fondre grande quantité de Canons, qui ne portent point d'autres Escussions que les siens, page 49. d'où il conclud, qu'il a pris tous les titres & marques de Souueraineté par tout où il n'a que la Lieutenance du Roy. Les Canons ne sont pas chose qui se puisse si facilement éuanouïr de deuant les yeux : si le Cardinal en a fait fondre en cette maniere là, ils se peuuent voir par vn chacun, & sçauoir où ils sont, principalement en cette grande quantité qu'il suppose. Il sçait, ou il doit sçauoir, puis qu'il en parle, que le Cardinal en vertu du pouuoir particulier du Roy, & non de son autorité priuée, a fait fondre plusieurs Canons, pour mettre sur les Vaisseaux de sa Majesté, sans qu'il y en ayt vn seul, auquel il n'ayt fait mettre les armes de sa Majesté, & au dessous son nom, ainsi que les grands Maistres de l'Artillerie en ont vû de leur temps.

Il se fait enuironner de Gardes, p. 49. le croy que c'est l'accusation qu'il fait de meilleur cœur ; car il est marry de le voir defendu & gardé

M. DC. XXXII.  
 RESPONSE AV  
 LIBELLS INTI-  
 TVLS, TRES-  
 NUMBLS, TRES-  
 VERITABLE, ET  
 TRES-IMPOR-  
 TANTE REMON-  
 STRANCE AV  
 ROY.

des mauuais deſſeins qu'on pourroit auoir ſur ſa perſonne. Vn Mi-  
 niſtre qui dans des cabales ſi grandes contre le Roy & ſon Eſtat, le  
 ſert courageuſement, ſans auoir égard à la qualité, ny à la puiſſance  
 des perſonnes qui entreprennent contre l'autorité Royale, ſeroit-il  
 abandonné à la mauuiſe volonté d'un chacun? Quand le Roy pour  
 ſa ſeureté, autant comme pour la ſeureté du Cardinal, luy donna des  
 Gardes, n'eſtoit-il pas menacé de la part de ceux qui luy en vou-  
 loient, pource qu'il ſeruoit le Roy? Eſt-il poſſible que la Reyne,  
 qui lors le trouua ſi iuſte, y trouue maintenant à redire? Eſt-il l'v-  
 nique ou le premier en France qui en a eu? Ne liſons-nous pas en  
 l'Histoire de Monſieur de Thou, l. 38. que le Cardinal de Lorraine en  
 eut pour le meſme ſujet que luy? C'eſt donc bien vne grande eſfron-  
 terie de dire qu'il a des Gardes, pour faire le Roy, bien qu'on ſça-  
 che au contraire, qu'il n'en a que pour faire ſeruir le Roy.

Il ſent vne grande peine en ſon cœur, que ces Gardes l'empê-  
 chent de dire vray en la prediſtion qu'eſfrontrément il oſe faire,  
 page 49. que le Cardinal, ſelon le deſir de Meſſieurs de ce mauuais  
 Party, nedurera pas long temps. Dieu qui l'a maintenu iuſques à  
 cette heure, le protegera iuſques à la fin pour le ſeruice du Roy, &  
 le defendra des embuſches de tous les mauuais François, afin que ſa  
 Maieſté par luy les mette ſi bien à la raiſon, que tous ceux qui ſe  
 voudroient à l'aduenir éleuer contre la puiſſance des Roys, ſoient  
 reprimés & tenus en leur deuoir par leur exemple.

Je ne ſçay ſi ie deurois répondre à ce qu'il dit, page 50. *Qu'il a mé-  
 priſé les Princes du Sang, leur conteſtant la main droite, ce que les autres  
 Cardinaux n'ont pas fait.* Qui ne ſçait que les Cardinaux, par vne  
 pieuſe conceſſion des Roys, prétendent ce rang là. Le Cardinal  
 de Joyeuſe n'eſtoit pas de meilleure Maïſon que le Cardinal; ſire-  
 fuſa-il de receuoir l'ordre du Roy, après Monſieur le Prince; & afin  
 qu'on ne creuſt point qu'il conteſtoit ſans raiſon, il fit vn petit diſ-  
 cours, auquel il prouua par écrit la iuſtice de ſa prétention. *Les Am-  
 baſſadeurs des Roys ont fait plainte de cette préeminence, qu'il conſerue  
 quand il traite avec eux, page 50.* Si cela eſtoit on en auroit ouy  
 parler. Mais comme tous, hormis celui d'Angleterre, ſçauent le  
 reſpect qui eſt deu à la dignité du Cardinal, & le luy veulent ren-  
 dre, ils n'ont pas eu ſeulement la penſée de ſ'en plaindre. Il n'y a  
 Prince en Italie qui ne cède à vn Cardinal. Le feu Duc de Sauoye  
 donnoit le premier lieu au Prince Cardinal ſon fils; & non ſeu-  
 lement les moindres Souuerains, mais meſme en la Republique de  
 Veniſe, qui eſt contée entre les teſtes couronnées; le Doge quitte  
 la place dans le Senat, lors qu'un Cardinal y arriue, voire meſme

quand il est sujet de la Republique, & il le va voir en sa Maison, & le Cardinal ne luy donne pas la main droite: & si pour quelques raisons, en ces derniers temps, le Doge ne les va plus visiter, cela n'empesche pas qu'il n'ayt tousiours esté ainsi obserué cy-deuât, & que ce grand rang & honneur ne leur soit deu par vne ancienne & commune concession. Si les Princes Souuerains les traittent avec vn tel respect, quel sujet auroient les Ambassadeurs des Roys de se plaindre? Mais cét Autheur desireroit qu'il fust vray, & son desir luy fait imaginer qu'il est ainsi: nonobstant que maintenant en Flandres, où il est avec la Reyne Mere, il voye la maniere dont le Cardinal de la Cueva traite avec elle, pource qu'encore qu'elle soit Reyne, elle n'est pas sa Souueraine. Ces témoignages d'honneur, que des Princes, pour l'amour de Iesus-Christ, rendent à des personnes Ecclesiastiques, peuuent-ils porter aucun preiudice à leur grandeur? L'Empereur Maxime, & l'Imperatrice sa femme, qui receurent avec tant d'humilité, S. Martin Archeuesque de Tours, auilirent-ils pour cela leur autorité? au contraire, elle éclata dauantage par cette action de pieté. Aussi vaincu par la force de la verité, l'aduoüe-il luy-mesme sans y penser en la page 24. en ces paroles. *Nous auoüons que cette dignité est tres-eminente, & doit estre en singuliere veneration, comme estant la premiere parmy les Chrestiens, apres celle qui est sans pair; c'est à dire, ou celle des Papes, ou celle des Roys; car il n'y a que ces deux là qui n'ayent point de pair chacune en son genre.*

*Il a voulu dépouiller Monsieur de Guyse de sa charge d'Admiral de Leuant, sans forme de Iustice, page 50. Appelle-il l'auoir voulu dépouiller sans forme de Iustice, que de l'auoir appelé au Parlement?*

C'est vne longue dispute commencée entre Monsieur de Guyse & Monsieur de Montmorency, lors qu'il estoit Admiral de France, & elle passa si auant, que Monsieur de Guyse ayant defendu au Cheualier de Valencé de le recognoistre, lors que dans son grand Vaisseau il passa aux ports de Normandie, Monsieur de Montmorency s'en sentant offensé, fit prendre à quelque temps de là dans l'estenduë de l'Admirauté, que pretend Monsieur de Guyse, quelques vns des Gardes dudit sieur Duc, avec leurs mandilles & ses passe-ports, & les mal-mena, & menaça de leur faire plus mauuais traitement. Ce qui mit telle aigreur entre eux, que les choses en fussent venuës à l'extremité, si on n'y eust remedié. Ils entrerent en procez sur ce différend, & l'instance estoit commencée, & pendante quand Monsieur de Montmorency se défit de la charge, & qu'elle fut donnée au Cardinal: lequel, s'il l'a poursuiue avec toute la modestie qui se

M. DC. XXXII.  
RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRES-  
HVMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AV  
ROY.

peut apporter en vn procez, contre vne personne qui veut par au-  
thorité se defendre, & refuse de répondre à Iustice, peut-on l'accuser  
d'auoir failly?

*Il a fait acheter à Monsieur de Vendosme sa liberté par la demission  
de son Gouvernement, & apres l'auoir publié innocent le tient exilé, iusques  
à ce qu'il soit estably dans la Bretagne, pag. 50.* Si l'impudence n'auoit  
leué le masque, apres que la Reyne Mere a tant approuué la Iu-  
stice de cét emprisonnement, son Escruiain l'oseroit-il blasmer? S'il  
estoit innocent, pourquoy donc a-il demandé abolition? la recher-  
che qu'il en a faire est-elle vn témoignage de son innocence? & s'il  
estoit coupable, comme son abolition le demonstre, vn bon serui-  
teur du Roy pouuoit-il conseiller à sa Majesté de luy laisser le gou-  
uernement de Bretagne, sur laquelle il auoit des pretentions? S'il  
est si hors d'apparence & du sens commun qu'il deust retenir cette  
charge, y a-il raison de dire que le Cardinal ayt eu si grand besoin  
de sa demission, pour y estre estably, qu'il la luy ayt fait acheter  
au prix de sa liberté? C'est bien au contraire; il a eu peine à se re-  
soudre de l'accepter, quelque commandement exprés qu'il en ayt  
receu de sa Majesté, & quelque instante & longue poursuite que  
les deputez de la Prouince en ayent faite, & ne se peut dire qu'en  
cela il y ayt eu aucune feinte; car, comme à la mort du grand Prieur  
il supplia sa Majesté de le dispenser d'accepter ses Abbayes qu'elle  
luy voulut donner, afin qu'il ne fust point dit par ses ennemis, qu'il  
se fust voulu enrichir des dépouilles de ceux qu'il luy auoit con-  
seillé de mettre prisonniers; ainsi en certe occasion a-il refusé pour  
le mesme sujet ce Gouvernement, & l'a refusé avec tant de con-  
stance, qu'elle eust passé en opiniastrété, s'il ne se fust enfin rendu  
à la volonté du Roy. *Quans à le tenir exilé iusques à ce qu'il soit esta-  
bly en Bretagne;* Le Roy est, Dieu mercy, maintenant assez absolu,  
pour en la presence de qui que ce soit de ses sujets, disposer des char-  
ges de son Royaume, comme il luy plaira.

*Il a banny trois Princesses de la Cour, changeant en aigreurs & rigueurs  
les courtoisies que les plus barbares ont témoigné aux femmes de qualité,  
page 51.* Pour estre Princesses, leur sera-il permis de cabaler contre  
le seruice du Roy? & pour estre femmes seront-elles exemptes de  
toute peine? Si elles sont Princesses, d'autant plus sont-elles obli-  
gées à fidelité vers le Roy; & si elles sont femmes, d'autant moins  
deuroit-il y auoir de malice en elles, dont le sexe de foy debonnaire  
les deuroit éloigner. Puis on a pris d'elles vne punition si legere,  
qu'il n'y a que la malice qui s'en puisse plaindre. On les a renuoyées  
pour quelque temps dans leurs belles maisons y viure à leur aise, en

liberté, en l'abondance de leurs biens. Mais elles ont accoustumé de viure à la Cour, & tout air horsceluy là leur est mortel. Ce seroit estre bien vaines que ne pouuoir respirer l'air qu'auec la vanité de la Cour. Ce n'est pas le changement de demeure qui a fait mourir l'une des trois, mais le regret de n'auoir peu venir à bout des desseins qu'elle auoit de changer le gouuernement, & faire perdre le Cardinal. L'éloignement de l'autre ne deuoit point ietter dans le desespoir ce Prince qu'il dit si genereux, de la Maison de Lorraine, lequel se deuoit plustost souuenir des bien-faits du Roy, que s'offenser de l'éloignement de sa femme. Si la troisième est sœur de Monsieur du Mayne, elle luy deuoit donc ressembler, & si elle auoit l'honneur de luy appartenir, il luy estoit d'autant moins permis de faire des choses que sa generosité n'eust peu approuuer.

Le Duc d'Alençon ayant en l'an 1474. conspiré contre le Roy, son procez luy fut fait & parfair, & fut condamné à mort. Le Duc de Bourgongne interceda pour luy, remonstrant qu'il estoit de la Maison Royale, & que ses Ancestres auoient rendu de grands serui-ces. Le Roy fit réponse, que pour estre de la Maison Royale, il n'en estoit pas moins condamnable, pource que tant plus estoit-il obligé à la conseruation d'icelle; & quant aux serui-ces de ses Ancestres, qu'il ne les auoit pas suiuis.

Mais il ne faut pas s'étonner si cét Escriuain veut excuser ces Princesses, puis qu'il accuse encore, page 51. le Cardinal de l'éloignement de Monsieur de Bellegarde, & de l'arrest de Monsieur de Bassompierre, lesquels il veut faire passer pour innocens, d'autant qu'ils sont parfaits courtisans. On n'auoit point encore ouy parler d'une telle iustification. Il adioust, que s'ils sont coupables, c'est de n'auoir pas aymé le Cardinal. C'est faire bien peu d'honneur au Roy, que de croire qu'il punisse si rigoureusement une telle faute, qu'il emprisonne les vns, & que les autres soient obligez de se bannir du Royaume pour cela. Si Monsieur de Bellegarde ne se fust pas senty coupable, il eust attendu le Roy en son Gouuernement; mais sa propre conscience, qu'il ne pouuoit pas démentir, le condamna. Au reste, c'est une imputation de cruauté bien nouvelle, que de taxer le Cardinal de rudesse en ses conseils, pour auoir conseillé au Roy de faire mettre quelques-uns des coupables en la Bastille. Que seroit-ce donc s'il leur faisoit faire à tous leur procez, pour les punir selon qu'ils ont demerité? Des personnes de condition qui ont pouuoir, & de telle qualité d'esprit, qu'ils ont inclination & vouloir, & accoustumance à faire des menées dedans ou dehors le Royaume contre le serui-ice du Roy, faudra-il les laisser en pleine liberté de

M. DC. XXIII.  
RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRIS-  
HUMBLE, TRIS-  
VÉRITABLE, ET  
TRIS-IMPOR-  
TANTE RE-  
MONSTRANCE  
AV ROY.

M. DC. XXXII.

RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRIS-  
HUMBLE, TRIS-  
VERITABLE, ET  
TRIS-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AV  
ROY.

nuire? & ne pourra-on sans estre accusé de feuerité les retenir? C'est trop irrespectueusement taxer la memoire des Roys, predecesseurs de sa Majesté, qui ont cy-deuant, durant leur Regne accoustumé d'arrester, soit en la Bastille ou ailleurs, ceux qu'ils ont soupçonné de tramer quelque chose contre leur personne, ou leur Estat. Mais il y a cette difference du Roy à eux; c'est qu'ils leur ont souuent fait faire leur procez, & estans trouuez coupables, les ont fait chastier: où au contraire, le Roy se contente de les arrester simplement; & de tant de personnes qui ont cabalé contre luy & son Estat durant son Regne, il n'a fait executer que le seul Chalais.

Si ces Messieurs les gens de bien qui en veulent tant au Cardinal, eussent eu auprès du Roy la place qu'il y tient, les choses ne se fussent pas passées avec si peu de sang respandu. Mais la douceur & la moderation de l'esprit du Cardinal, fait qu'il ayme mieux conseiller au Roy de faire de pudeur & de honte monter le sang au visage des coupables, que de l'épandre par la main du bourreau.

Et neantmoins cet Auteur est si effronté, que de luy imputer cela à cruauté, & dire que les loix du Royaume portent, que les prisonniers seront ouïs dans vingt-quatre heures. Premièrement, cela n'est pas en crime d'Estat & de leze Majesté, esquels, comme ils sont plus enormes que les autres, les loix communes ne doiuent pas estre obseruées: puis en personnes coupables, & qu'on sçait certainement deuoirestre conuaincuës, c'est vne souueraine grace, que de ne vouloir pas faire poursuiure leur procez, la fin duquel on sçait deuoirestre leur condamnation.

Il luy impute à crime, page 52. qu'il y'en a qui meurent dans la prison: comme si pour estre prisonnier on deuoit estre immortel. On n'a point de honte de dire que le grand Prieur, & le Marechal d'Ornano sont morts, sans autre consolation pour l'ame, que de Dieu & des Anges, & sans soulagement pour le corps, page 52. C'est vne chose toute publique, que le grand Prieur fut visité par tous les Medecins qu'il luy pleût, & Monsieur l'Euesque de Nantes, homme irreprochable, qui le visita souuent en sa maladie, & le confessa, & ne l'abandonna point iusqu'à la mort, peut rendre, & rend témoignage qu'aucune assistance, ny pour le corps, ny pour l'ame ne luy manqua. Autant en a-il esté du Marechal d'Ornano: le Pere Gibieuf Docteur en Sorbonne, qui le vid souuent durant sa maladie, en est vn témoin contre lequel il n'y a que dire. On ne peut parler des prisons qu'on ne parle de celle du Marechal de Marillac, page 52. C'est là le grief de leur accusation, pource qu'ils l'auoient destiné, pour avec son frere auoir la conduite des affaires du Roy. Incontinent que  
la

la Reyne eut éclaté contre le Cardinal, ils luy manderent que ç'en estoit fait, & qu'ils estoient au dessus de la fortune, de laquelle il receut vn estrange reuers dès le lendemain, estant arresté prisonnier. Qui peut avec raison trouver mauuais, qu'un homme soit détenu prisonnier, lequel avec son frere auoit brouillé toute la Cour, & mis diuision entre la Reyne Mere, & le Roy; & sans auoir égard qu'ils deuoient au Cardinal vn plus fauorable échange des obligations qu'ils luy auoient. Quand le Marechal fut élevé à cette dignité, le Cardinal eut peine de le faire agréer au Roy; mais la Reyne le desiroit avec tant d'affection, qu'il creut deuoir conseiller à sa Majesté de luy donner ce contentement. Au dernier voyage d'Italie on luy donna la charge de l'Armée de Champagne, en laquelle il se comporta de telle façon, que tant de plaintes venoient contre luy de toutes parts, qu'enfin on creut qu'y ayant quelque difficulté d'en rien faire paroistre, à cause de la consideration de son frere, qui sembloit le deuoir mettre à couuert, il valoit mieux l'enuoyer en Italie, où il n'auroit pas moyen de faire tant de desordres. Ce n'est donc pas pource qu'on l'ayt creu homme de bien, comme dir eét Escriuain, page 53. qu'on luy a donné certe charge, mais au contraire, pource qu'il ne l'estoit pas estimé. Et quand il a esté arresté, ce n'a point esté pource qu'il estoit frere du Garde des Sceaux, mais pource que la trame, qu'en deceuant l'esprit de la Reyne ils auoient ourdie contre le Roy, & le mal qu'ils couuoient estant venu à son extremité, il n'y auoit plus moyen de dissimuler dauantage avec luy, ny de luy confier l'armée du Roy, de laquelle il eust peu faire de mauuais effets contre son seruice.

*Il en falloit donner cognoissance au Parlement, où les Officiers de la Couronne doiuent estre iugez, page 53.* Il est faux que tous les Officiers de la Couronne y doiuent estre iugez. Iamais les Marechaux de France n'eurent ce priuilege là; outre que les Parlemens ne se peuvent arroger de deuoir iuger des crimes d'Estat: & pour preuue de cela, quand ils en iugent c'est par commission expresse qui leur en est adressée, & c'est le Roy qui nomme le Rapporteur tel qu'il luy plaist: c'est ainsi que du temps du feu Roy, le Marechal de Biron fut iugé. Mais il ne faut pas s'estonner si ces Messieurs iusques icy ont tant réclamé le Parlement. Ils esperoient que le mécontentement que la Cour témoigner auoit de la Paulete, qui n'estoit pas encore en l'estat qu'ils desiroient, laueroit les crimes de leur coupable, & le feroit passer pour innocent. Enquoy leur esperance estoit bien vaine, car la Iustice sçait trop bien separer l'intérêt particulier de celuy du public. Et le Roy ne doutoit



M. DC. XXXII.  
 RESPONSE AV  
 LIBELLE INTI-  
 TULÉ, TRIS-  
 HUMBLE, TRIS-  
 VERITABLE, ET  
 TRIS-IMPOR-  
 TANTE REMON-  
 STRANCE AV  
 ROY.

pas de la Iustice du Parlement; mais il n'est pas raisonnable, que pour les clameurs des-raisonnables & iniustes, on se laisse aller à donner à vn accusé tels Iuges qu'il luy plaist.

Ce n'est pas d'aujourd'huy qu'on fait le procez par Commissaires à personnes de sa qualité. Cela est de tout temps vité en France, les exemples en sont frequens; & dans le Code Michau il y en a vne Ordonnance en termes exprés. S'il a trouué la chose iuste & sans difficulté, auparavant que le Marschal son frere y eust interest, elle ne doit pas estre maintenant blâmée & reputée iniuste pour sa consideration.

*On proscriit & on emprisonne bien souuent des personnes, sans que sa Majesté en soit aduertie, page 54. Effronterie & fausseté insupportable, qui n'a autre but que de représenter le Roy aussi foible qu'il est parfair. Nous n'auons point encote veu, Dieu metcy, ptofcire personne iusques icy. Si quelques-vns pour leurs méfaits ont esté emprisonnez, la Iustice y oblige, & ce n'est point chose nouuelle en aucun Estat bien policé. Mais de dire que sa Majesté n'en ayt pas de cognoissance, c'est vne accusation bien grossiere. S'il eust esté ainsi, il leur eust esté bien aisé de luy faite sçauoir, puis que sa Majesté a receu assez long temps les Messagers & les lettres que la Reyne ou Monsieur luy ont voulu enuoyer. Aussi ce bel Autheur se reprend, & dit, que peut-estre le sçair-il, mais que les pieces qui sont contre les criminels sont falsifiées, & celles qui pourroient seruir à leur defense sont supprimées, page 54. Comme si les criminels n'auoient pas l'esprit de se defendre deuant les Iuges, & de dire ce qui sert à leur iustification. Il faudroit qu'il fust vn demon, pour faire de semblables méchancetez, & pas vn des criminels n'en s'en est encore plaint iusques aujourd'huy. Puis comment celase pourroit-il faire? Si l'Autheur est si expert en telles abominations, qu'il les trouue aisées à faire, les autres ne iugent pas qu'il soit humainement possible; & quand il le feroit, l'horreur du crime est telle, qu'il ne peut entrer en vn esprit humain, non plus que de produire au Roy des témoins corrompus, page 54. pour luy faire ptononcer vne sentence iniuste; la generalité de ses accusations porte quant & soy le témoignage de leur fausseté. Quels sont les faux témoins qui ont esté produits, les pieces qui ont esté falsifiées, celles qu'on n'a pas voulu faire voir? & on respondra, & aura-on lieu de monstrier la fausseté de leur accusation: mais c'est ce qu'ils ne veulent pas, & n'ont garde de descendre au détail, pource qu'ils sçauent bien qu'il n'y a rien de verité en tout ce qu'ils disent.*

*Le Cardinal rend les moindres soupçons en choses legeres des crimes*

estrange, & leur donne le nom de crime de leze Maiefté au premier chef, page 54. Comme si le Roy ne voyoit goutte, & n'auoit pas le discernement de cognoistre vne petite faute d'auec l'offense la plus griëue, & la plus punissable de toutes, qui est le crime de leze Maiefté : C'est parler avec bien peu de respect & de verité du Roy.

Si les Cours souveraines font des Remonstrances au Roy contre les Edits qui vont à la foule des peuples, on réduit toutes choses à l'autorité, & on appelle les supplications rebellions, page 55. Vous diriez que cet Autheur est aueugle, & ne sçait à qui il en veut. Iamais tant d'Edits nouveaux n'ont passé que du temps du Garde des Sceaux de Marillac. Il en a seul plus scellé que vingt de ses predecesseurs ensemble, & la derniere fois qu'il accompagna le Roy au Parlement, il en auoit tant à sceller, & auoit l'esprit si troublé, qu'il auoit oublié de les sceller tous en sa maison, & s'en ressouenant, quand il fut au Palais, les scella en haste sur l'Autel de la sainte Chapelle: & si iamais en ces matieres là le Parlement a fait quelques tres-humbles Remonstrances au Roy, ç'a esté de son temps; & il leur a plus rudement répondu, que ne fit peut-estre iamais aucun autre. Au demeurant, si entre les Edits qui se sont presentez il y en a quelques-vns où il y ayt à redire, cela ne doit pas estre imputé au Cardinal; ce sont les Gardes des Sceaux qui dressent les Edits, & qui iugent en leur conscience s'ils sont iustes & raisonnables; le Cardinal ne se melle pas de cela. Il n'y eut iamais premier Ministre de Prince, qui ayt procuré plus que luy, qu'un chacun demeure dans le libre exercice de sa charge: il laisse absolument tout ce qui est de la Iustice à la direction du Garde des Sceaux, & tout ce qui est des Finances à ceux qui en ont le manierement, sans en prendre aucune cognoissance quelle qu'elle soit, estimant que ce luy est assez de poids de se reseruer le soin de pouruoir sous l'autorité du Roy, & suiuant ses resolutions & commandemens exprés aux affaires generales, qui regardent directement son Estat. Quant est d'appeller Rebellions les Supplications qui sont faites au Roy, ie voudrois qu'il m'en cotast vn seul exemple, aussi bien que desfeueritez & rigueurs du Cardinal, qui n'a iamais eu son semblable en debonnaireté & moderation d'esprit, comme eét Autheur mesme aduoüe en son Theologien sans passion, page 23. où il dit que les affaires qui sont suruenües depuis que le Roy l'a approché de luy, ont fait cognoistre sa patience & sa modestie.

On a voulu establir dans les Prouinces frontieres quelques nouueautez qui tendent à leur ruine, page 55. Ces nouueautez dont il parle ont esté proposées du temps que le Garde des Sceaux de Marillac estoit

M. DC. XXXII.  
RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRAI-  
NABLE, TRAI-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AV  
ROY.

en charge, &c'est à luy qu'il s'en faut prendre, & non au Cardinal, auquel tant s'en faut qu'elles doivent estre imputées, que c'est luy qui depuis son retour a appaisé tous ces mécontentemens.

*Le Cardinal ne représente point au Roy la misere des Peuples, &c' il luy fait perdre le cœur de ses sujets, page 53.* Le Roy n'ignore point que son peuple a beaucoup souffert, & c'est pourquoy il a vne double affliction des desordres causez par les mauuais esprits qui sont auprès de Monsieur, & de la Reyne Mere, d'autant que cela accroist la misere & la foule de ses sujets, qu'il voudroit soulager. Aussi le Peuple ne s'en prend-il point au Roy, & ne luy en demeure point moins affectionné, pource que Dieu qui cognoist ses intentions, & l'innocence de son cœur, le benît, & luy donne vne telle grace deuant les yeux des siens, qu'en quelque part de son Royaume qu'il aille, ce ne sont qu'acclamations & larmes de ioye quand on le voit. De sorte qu'on peut dire de luy, qu'à l'éclat des vertus & perfections naturelles qu'il a, Dieu adiouste encore vne particuliere splendeur qui a quelque chose de diuin, & force tous les cœurs à le soumettre à luy, & à l'aymer.

*On a osté l'autorité & l'affection aux Officiers de la Iustice, page 55.* Il auoit desia dit la mesme fausseté en mesmes paroles à la page 10. où nous auons amplement répondu, & montré son impertinence & sa calomnie, pource que luy & ses semblables montrent bien par leurs effets, qu'ils n'ont volonté ny affection vers le Roy, ny autorité Dieu mercy, vers son peuple. Ils ctoient le mesme de tous, iugeant faussement & follement autrui par eux-mesmes. Ceux qui seront dans l'obeyssance du Roy auront l'autorité vers son Peuple, qu'il sera conuenable qu'ils ayent : mais tandis qu'ils setont hors de leur deuoir, le Peuple ne les cognoistra point. Les oüailles de Iesus-Christ & des Princes legitimes entendent leur voix & la suivent, mais ils n'entendent point celle du larron qui vient pour dérober & tuer.

*Le Cardinal reiette sur la volonté absolue de sa Majesté tout ce qui est trouué mauuais, &c' tend à luy faire perdre l'affection de tous ses sujets, page 56.* Il est si peu coupable de cette faute, qu'elle est, Dieu mercy, formellement opposée à vne rare vertu, que Dieu luy a donnée en eminence, qui est de prendre sur soy-mesme tout ce qui est odieux, & en décharger le Roy. Je n'en veux apporter qu'une preuue, qui estant irrefragable suffira pour toutes. Le Roy fit prendre le Marechal d'Ornano prisonnier, pour plusieurs crimes d'Estat dont il estoit accusé. Monsieur, qui le tenoit pour son seruiteur fidelle & principal, en fut tres-offensé. Il estoit incité encore de l'estre

dauantage par ceux de sa cabale, qui l'irriterent de tout leur pou-  
 uoir: il alla voir Monsieur le Chancelier Aligre, & luy en fit de  
 grandes plaintes. Le bon homme s'excusa, & dit, qu'il ne sçauoit  
 ce que c'estoit, & que cela n'auoit point esté concerté avec luy. Il  
 en parla au Cardinal, qui luy répondit bien d'une autre maniere,  
 & plus genereusement; car il dist à Monsieur, que non seulement  
 il le sçauoit bien, mais qu'il y auoit six semaines qu'il en auoit  
 donné conseil au Roy, pource qu'il estoit ainsi necessaire pour le  
 bien de son seruice, & que luy-mesme le recognoistroit vn iour.  
 Si le Cardinal n'a point eu de crainte de se charger de la mau-  
 uaise volonté de Monsieur, & prendre sur soy vne chose qu'il  
 auoit si à cœur, aura-il crainte de se charger de la mal-veil-  
 lance, & de l'enuie de qui que ce soit, aux autres affaires qui ne  
 sont pas du poids de celle-là? Il est bien aisé à voir à la mauuaise vo-  
 lonté que tous les ennemis de l'autorité Royale luy portent, qu'il  
 ne reiette pas sur le Roy l'enuie des choses qui se font. Cét im-  
 posteur deuroit chercher des accusations qui eussent plus d'appa-  
 rence, s'il veut gagner quelque creance en l'esprit des gens de bien.  
 Mais que dirons-nous que luy-mesme dit tout le contraire en son  
 Theologien sans passion, page 27. *Il a acquis, dit-il, parmi les gens  
 de bien la reputation d'auoir dissipé couragement vn grand orage, ayant  
 preferé le seruice de son Maistre à tous ses interets, & à l'inimie de ceux  
 qui ont en quelque part dans les conspirations.*

Ce crime & tous les autres que nous auons fait voir, sont couuerts par  
 les deux qui ont esté commis depuis peu, lors que la presumption insolente  
 & brutale est deuenue enragée, & desesperée, page 56. & 57. Ce qu'il  
 appelle deux crimes commis depuis peu, se trouueront estre imputa-  
 tions friuoles & fausses, comme routes celles qu'il a dit iusques  
 icy, & d'autant plus fausses que plus il les exagere; car c'est la cou-  
 stume des calomnieurs de vouloir par le bruit & l'exageration  
 de leurs paroles, couvrir l'euidence de la fausseté de leur détraction.  
 La presumption qu'il décrit & impute au Cardinal n'appartient  
 qu'à luy, & aux autres de son Party. Quelle plus grande presom-  
 ption que de s'estimer deuoir faire la loy à son Souuerain? Quelle  
 plus insolente que de luy faire la guerre, comme Lucifer voulut  
 faire contre Dieu? Quelle plus brutale que de ne recognoistre pas sa  
 foiblesse, & estre si auiegle que de ne voir pas que les plus grands  
 n'ont aucun pouuoir que celuy qu'ils tirent de la bonne volonté  
 de leur Maistre: Et quelle si desesperée, que de se ietter soy-mesme  
 de gayeté de cœur en l'abyssine de misere, & se destruire & se perdre  
 pour faire mal à autrui?

M. DC. XXXII.

RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRÈS-  
HUMBLE, TRÈS-  
VERITABLE, ET  
TRÈS-IMPOR-  
TANTE RE-  
MONSTRANCE  
AV ROY.

Quand il vient és pages ſuiuantes à declarer ces deux grands crimes, il ſe trouue qu'ils ne ſont autres, ſinon que l'éloignement de Monſieur & de la Reyne hors de ce Royaume : crimes qui, s'ils le ſont, doiuent eſtre imputez à tout autre pluſtoſt qu'au Cardinal, qui n'a rien oublié de tout ce qu'il deuoit pour les en empêcher. Mais voyons comme il vient à les expliquer, comme il en déguiſe les commencemens, les progresz, & la ſuite, appelle les choſes du nom tout contraire à celui qui leur appartient, & repreſente tout avec fauſſeté.

Ceux qui ont perdu la crainte des iugemens de Dieu, ſont en vn tel auenglement, que rien ne leur eſt ſainct & ſacré. L'homme cruel deſend ſes crimes par des crimes plus grands ; & croyant ne pouuoir ſubſiſter autrement, voudroit bien qu'il n'y euſt aucune puiſſance qui le püſt défaire, ny aucune Juſtice pour le punir, page 57. Cét Auſteur ſe dépeint luy-meſme, & ceux de ſon Party ; & conſiderant ce qui ſe paſſe en ſon eſprit, le repreſente naïuement en ſes paroles. Nous les auons veu depuis le commencement croiſtre touſiours en crimes, & pallier, & excuſer le premier par vn autre plus grand, cettuy-là par vn troiſième qui ſurmonte les autres ; & ainſi de ſuite iuſqu'à maintenant. Nous auons veu des cabales & des menées ſecrettes, & dedans, & dehors le Royaume ; depuis nous en auons veu de toutes ouuertes, les Peuples incitez à ſedition, les Eſtrangers ſollicitez à faire la guerre au Roy : puis des troupes ont eſté leuées, & veües approcher de nos frontieres, d'où elles ne ſe ſont retirées, que forcées par la terreur des armes de ſa Majeſté.

On a ouy au commencement ſourdement médire du Roy en la perſonne de ſes Miniſtres, puis des libelles diffamatoires ont couru : puis leuant le voile on s'eſt tout ouuertement adreſſé au Parlement contre l'autorité Royale, & les médiſances contre la perſonne du Roy, ont eſté imprimées en vn pays Eſtranger, & enuoyées en ce Royaume, & par toute l'Europe.

La Reyne, lors que le Roy ſe ſepara d'elle à Compiègne, agreea d'aller à Moulins : mais incontinent après ſes Conſeillers iugeant que Paris eſt le centre où ſe rapportent tous les aduis du Royaume, & le lieu où les cabales ſe peuuent faire plus ſecrettement, & d'où il leur importoit par leurs execrables eſperances d'eſtre proches, attendant les éuenemens des prediCTIONS abominables & fauſſes qu'ils auoient recherchées, elle changea d'aduis, & reſolut de demeurer à Compiègne, contre la priere que le Roy luy auoit faite, & la promeſſe qu'elle luy auoit donnée d'en partir ; & ils luy firent prendre pour cela des pretextes prejudiciables à ſa Majeſté,

& tendans à distraire les Peuples de son obeysſſance. Paſſant outre, ils tramerent ſous ſon autorité, & en ſon nom, vne ſecrète intelligence, pour ſurprendre vne Place frontiere, & ſ'en emparer; ce qu'ils euſſent fait, ſi la prompte preuoyance du Roy, fidellement conſeillé par Monſieur le Cardinal, n'y euſt remedié. En fin ils l'ont fait reſoudre d'abandonner le Roy & ſon Eſtat, & trahiſſant ſa propre grandeur, & entant qu'en eux eſt, l'honneur & la gloire du Roy, ſe retirer fugitiue en vne Terre eſtrangere, pour luy venir faire la guerre.

M. D. C. XXXII.  
RESPONSE  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRIS-  
HUMBLE, TRIS-  
VERITABLE, ET  
TRIS-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AV  
ROY.

Semblablement les Conſeillers de Monſieur l'ont premierement fait ſortir de la Cour, ſans le congé du Roy, qui n'eſt pas vn crime ſi petit que du temps du ſeu Roy Henry III. vn ſemblable n'ayt couſté la vie à des Conſeillers de meilleure maiſon qu'eux. Puis ils ont compoſé des Lettres qu'ils luy ont fait ſigner, que ſa Majeſté a trouuées ſi insolentes, qu'elle fut obligée de faire attreſter le ſieur de Briançon, qui les luy apporta de ſa part. Puis enfin ils l'ont conduit hors du Royaume; & ce qui eſt la derniere extremié, ont fait des leuées de gens de guerre, & conuié toute la Chreſtienté à ſ'armer contre le Roy.

Je ne ſçay pas comme cela s'appelle, ſi ce n'eſt accumuler crimes ſur crimes, & defendre les premiers par d'autres plus grands.

Il eſt bien croyable qu'ils ſe perſuadent, qu'il faut qu'ils faiſſent ainſi pour ſe maintenir. A la verité la manutention de la rebellion ne peut eſtre que par méchancetez & forfaits; car la Juſtice ne maintient point les crimes, elle les deſtruit; & tant qu'ils demeureront en la peruerſité de leur deſſein, ils pourſuiuront touſiours le chemin qu'ils ont commencé, & iront d'abyſme en abyſme d'abomination; eſſayant, mais en vain, de deſtruire les puiffances que Dieu a eſtablies, pour tirer vengeance d'eux & de leurs ſemblables.

*Le Cardinal a commis vn attentat contre la Reyne Mere, que les ſiecles à venir eſtimeront eſtre vn ſujet de tragedie inuentée à plaifir, page 57.*  
On eſtimera bien pluſtoſt que ce ſoit vne fiction poétique de voir vne Mere, non ſeulement ſeparée des intereſts de ſon fils & de ſon Eſtat, mais iointe aux ennemis de tous deux, & ſi trompée par des mauuais eſprits auxquels elle ſe fie, que ſuiuant pluſtoſt leurs pernicieux conſeils, que les ſentimens naturels & Chreſtiens qu'une Mere doit auoir pour ſon fils, vne ſujette pour ſon Roy, ſans y penſer elle n'oublie rien de ce qui dépend d'elle, pour émouuoir toute la Chreſtienté contre le repos de l'un, & la ſeureté de l'autre.

M. DC. XXXII.

RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRÈS  
HVMBLE, TRÈS-  
VERITABLE, ET  
TRÈS-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AV  
ROY.

*Le Cardinal a donné à sa Majesté de fausses impressions contre elle,* page 58. Il n'est pas besoin que le Cardinal donne de mauuaises impressions où les actions parlent; les choses que ces beaux Conseillers ont fait faire à la Reyne, à la veüe de toute la Chrestienté, parlent assez hautement, & d'une voix qui ne peut n'estre pas entendue, & qui l'accuse & la condamne deuant tous ceux dont les esprits ne seront pas entièrement aveuglez de passion.

*Il l'a éloignée de la presence du Roy, ce qui luy est plus insupportable que la mort,* page 58. Ceux-là l'ont éloignée de la presence du Roy, qui luy ont donné le conseil mal-heureux pour elle de quitter ses Estats: la perte de cette presence ne luy est point si insupportable, puis qu'elle se l'est procurée volontairement.

*Il l'a privée de liberté,* page 58. Elle a rousiours esté en pleine puissance d'aller où elle voudroit, pourueu que ce fust en lieu qui fust scitué plus auant dedans le Royaume, & plus éloigné des frontieres; l'éuenement a fait voir que sa Majesté auoit sujet de desirer cela d'elle.

*Il a désiré de la bannir du Royaume,* page 58. La prison & le bannissement sont choses opposées. Il a dit cent fois qu'il la tenoit prisonniere, & maintenant il dit qu'il la vouloit bannir: qu'il s'accorde premierement avec soy-mesme; car tandis qu'il se destruit par sa propre contrariété, il n'est pas besoin de réponse.

*Il l'a contrainte d'en sortir,* page 58. Si cela estoit, pourquoy donc s'en est-elle allée de nuit? mais il veur dire qu'il l'a contrainte d'en sortir, en ce que par son conseil il fut si à temps mis ordre à la Chapelle, qu'elle n'eut pas moyen de s'en emparer: ce que ses Conseillers voyant, le déplaisir & la rage qu'ils en eurent, les porta à la faire sortir hors du Royaume, plustost que de demeurer en lieu où le Roy eüst commandement.

En fin il se trouue que toute la faute du Cardinal, c'est qu'il a tres-bien & dignement seruy le Rby, sans aucune consideration de luy-mesme, ny soucy des dangers auxquels il s'est exposé; ce que les ennemis de la prosperité du Roy reputent à vn grand crime; & pour le faire croire tel luy donnent tous les déguisemens qu'ils peuuent, sans épargner aucun mensonge pour en venir à leur fin: mais la verité qui est inuincible, tend tous leurs efforts vains, & les fait reüssir à leur confusion.

*Il noircit la belle reputation de la Reyne Mere,* p. 58. Il est à naistre qui a ouy dire au Cardinal vne seule parole contre elle; il n'en parla iamais qu'avec tout l'honneur & la teuerence qu'il doit; il n'y aura point de témoin qui ose dire le contraire, il ne la veut point faire passer

passer pour vne Mere sans amour enuers son Fils, sans fidelité enuers son Roy. Mais il desireroit bien, & les vœux de toute la France sont joints aux siens, que les mauuais Conseillers luy permissent de donner dauantage de témoignage de l'un & de l'autre.

Il est important de remarquer icy que cét Autheur a accoustumé par malice de déguiser souuent les fausses accusations qu'il fait sous des paroles obscures & à double sens, afin d'en faire croire dauantage qu'il n'en dit, nous en auons plusieurs exemples. Il dit en la page 22. *Que la Reyne Mere est plus obligée au Roy de luy auoir conserué la vie, qu'elle n'a de ressentiment contre ceux qui l'ont iettée dans les déplaisirs capables de la faire mourir.* Car que donne-il à entendre, disant qu'elle est obligée au Roy de luy auoir conserué la vie, sinon qu'elle a esté en danger de la perdre? De la part de qui a elle esté en danger? Il laisse cela sans le dire, de peur de s'engager en vne trop visible fausseté; mais il le donne assez à entendre en se taisant. Il est impossible de calomnier avec vne plus artificieuse malice que celle-là. Il use du mesme art en la page 21. disant, *que la Reyne & Monsieur auoient auoir obligation au Roy, pource qu'il ne s'est pas voulu laisser persuader au conseil de ceux qui le vouloient porter à des choses beaucoup plus estranges que celles qui ont esté venues.* Quelles sont ces choses plus estranges? Il ne les nomme point, pource qu'elles ne sont point; mais il laisse à deuiner, afin qu'un chacun en pense l'extremité qu'il luy plaira. Mais ce qui est vne plus importante méchanceté, il fait icy, pag. 58. le semblable, fut le sujet de la reputation de la Reyne. Il appelle ce qui s'est passé depuis la separation de la Reyne d'avec le Roy à Compiègne, iusques à maintenant, *vne entreprise contre le ventre qui a porté sa Majesté, & qu'il a esté fait entreprise contre l'honneur de la Reyne son Fils regnant, & que les discours qui ont accompagné ce crime, tendoient comme les sages l'ont iugé à ébranler la Couronne de sa Majesté.* Et à la pag. 22. il suppose que les confidens du Cardinal ont tenu des discours, & vomy des blasphemés contre le sang de sa Majesté, & les moindres valets dispersez dans les cabarets suiuant la Cour, & en la ville de Paris ont dit d'exécrables médifances, pour empoisonner les esprits du petit peuple par des impostures qui ont fait horreur aux gens de bien, & qui ont fait trembler les Sages, lors qu'ils ont cogneu l'artifice de ceux qui ont tasché de troubler la source de laquelle Dieu a tiré le Roy. Voilà d'estranges paroles, & dignes d'abomination. Il donne tout soupçon, parlant ainsi generalement, & sans restreindre ce qu'il veut dire à vn chef particulier de médifance, & laisse l'esprit du Lecteur vague & libre de se porter à quelque horreur que ce soit, qui luy puisse venir en la pensée qu'on luy ayt imputé.

M. DC. XXXII.  
RESPONSE A V  
LIBELLE INTI  
TULÉ, TRES-  
HUMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE A V  
ROY.



M. DC. XXXII.

RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRÈS-  
HUMBIE, TRÈS-  
VERITABLE, ET  
TRÈS-IMPOR-  
TANTE RE-  
MONSTRANCE  
AV ROY.

On ne ſçauroit plus adroitement d'une dextérité infernale diffamer la reputation d'une perſonne, que la diſant eſtre accuſée d'une choſe atroce, ſans la déterminer, ny nommer quelle elle euſt, d'autant que faiſant ainſi il donne lieu à penſer ce à quoy l'eſprit ne ſe porteroit iamais ſans cela. Mais le venin de cét Autheur eſt ſi mortel, que ſurmontant la nature de tous autres venins, il ſ'en empoſſonne luy-meſme.

C'eſt vn grand cas qu'auec vne effronterie n'ompareille, cét Autheur, page 59. oſe prendre la Lettre que le Roy écriuit au depart de Compiègne au Parlement, en témoin de la fauſſe ſuppoſition qu'ils font, que le Roy ne ſe ſepara lors d'auec la Reyne, que pource qu'elle n'eſtoit pas en bonne intelligence avec le Cardinal. La Lettre eſt imprimée & publique: elle ne dit rien moins que cela; mais bien que ſur le refus pluſieurs fois réitéré, que la Reyne ſit au Roy & à ceux qu'il luy enuoya de ſa part, & à ſon Conſeſſeur meſme, de vouloir rentrer en ſes Conſeils, & concourir avec luy pour apporter les remedes aux maux qui nous menaçoient, & aux cabales qui ſe formoient dans l'Eſtat, le Roy la pria de conſiderer, que voulant faire la mécontente, comme elle faiſoit, elle ne pouuoit, principalement Monſieur eſtant hors de la Cour, y demeurer indifférente, ſans ſeruir ſa Maieſté, qu'elle ne luy apportast beaucoup de preiudice & de dommage; & partant qu'elle trouuaſt bon de ſe ſeparer pour quelque temps d'auec luy, & ſ'en aller demeurer en ſa Maiſon à Moulins, iuſques à ce qu'il euſt, avec l'aſſiſtance de Dieu, diſſipé les nûages qui ſ'amalloient, pour former vn orage contre cét Eſtat, & qu'il euſt eſtouffé le mal en ſon commencement. Voila l'vnique cauſe que la Lettre du Roy donne de ſa ſeparation, cauſe bien iuſte & bien importante; & non pas ſa meſ-intelligence avec le Cardinal, laquelle ne ſeruoit que de pretexte aux autres deſſeins de la Reyne. Car il ne tenoit qu'à elle de la finir en vn inſtant, le Cardinal, bien qu'innocent, s'eſtant ſoumis à luy rendre, comme coupable, toutes les ſatiſſaſctions qu'il luy plairoit. Mais elle voulut expreſſément laiſſer cette playe ouuerte, pour auoir touſiours occaſion de ſe doloir, & de ſ'excuser des deſordres que ſon mauuais ménage avec le Roy commençoit à cauſer à l'Eſtat.

En ſuite de cette fauſſe propoſition, il ſ'extravague, & penſant monſtrer que la Reyne peut bien ſans peché n'aymer pas le Cardinal, met en auant des maximes peu conuenables à vn Theologien. *Aymer ſes ennemis*, dit-il, *eſt le plus haut degré de la perfection Chreſtienne*, mais ce n'eſt pas vn ſuiet de condamnation de ne les aymer point, pourueu qu'on retienne la vengeance, page 59. Où a-il appris qu'aymer ſes

ennemis c'est le plus haut de la perfection Chrestienne ? mais au contraire, c'est le premier fondement, & la base de la Religion Chrestienne: & en cela est la difference du vieil & du nouveau Testament. On peut aller en Paradis, sans atteindre au dernier degré de perfection, mais on n'y peut pas aller sans aymer ses ennemis, & Iesus-Christ mesme de sa bouche le nous a dit. Aussi faux est-il de dire que ce ne soit pas vn sujet de condamnation, puis que c'est vn sujet de damnation, qui est la condamnation eternelle. Qui veut aller à la vie, il faut faire les Commandemens, & celuy-là est le principal des Commandemens de nostre Seigneur. Il ne suffit pas de ne s'en pas venger, mais il les faut aymer. Ce n'est pas assez de ne les pas haïr; car la Charité dit quelque chose de positif. De cette belle & Chrestienne disposition d'esprit qui est en cét Auteur, iugez de la sincerité avec laquelle il écrit, & s'il est dégagé de haine & de mauuaise volonté, comme il faut que soit vn homme qui merité d'estre creu.

Il est à propos qu'à la honte de cét Auteur, que la force de la verité contrainct quelquefois de luy rendre témoignage contre son intention, nous rapportions icy ce qu'il dit tres-bien, & contre luy-mesme en la page 59. & 60. On sçait bien, Sire, que vostre premiere obligation, apres celle que vous auez à Dieu, est celle de la conseruation de vostre Estat, auquel vous estes bon Pere, & que le salut d'un nombre presqu'infiny de vos enfans doit estre preferé au contentement particulier de la plus chere personne que vous ayez au monde. Nous n'ignorons pas aussi que les aduis d'un sage Seruiteur ne doiuent plustost estre suivis, que les mauuais d'une mere peu aduisée, & un valet fidelle nous doit estre aussi precieux que nostre vie. C'est la parole de Dieu, & il n'y a point de doute que si les plus proches entreprennent d'oster cét appuy à vn Roy, qu'on ne puisse reiecter leur conseil, & leur donner le déplaisir de voir les sentimens d'un bon seruiteur preferer à ceux d'un parent imprudent. Ces paroles sont d'autant plus à remarquer, qu'elles sont dites par celuy qui en tout son Liure essaye d'induire tout le monde, & le Roy mesme, à vne autre creance, le sollicitant de preferer au meilleur & plus fidelle Ministre qui fut iamais, des personnes, qui n'ont point de proportion à sa capacité pour le servir; car de vouloir faire accroire que le Cardinal est vn mauuais seruiteur, tant d'effets contraires le démentent, qu'il n'est pas possible que luy-mesme ayt cette opinion: ou si la passion l'aueugle iusques-là, il est tout seul en son aueuglement. Tant y a qu'il aduouë que la premiere obligation du Roy est enuers son Estat, & que lors qu'il a trouué vn fidelle seruiteur, il ne doit à l'appetit de quelque parent que ce soit

M. DC. XXXII.  
RESPONSE A V  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRES-  
HUMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE A V  
ROY.

M. DC. XXXII.  
RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TYLE', TRÈS-  
HVMBLE, TRÈS-  
VERITABLE, BY  
TRÈS-IMPOR-  
TANTE RE-  
MONSTRANCE  
AV ROY.

l'abandonner. Il reste à sçauoir maintenant si le Cardinal est vn Ministre de cette qualité : or qu'il le soit, il n'y a Prince en l'Europe qui ne le recognoisse par effets, & n'en rende témoignage.

*L'éclat que fit la Reyne Mere la veille S. Martin dernier passé, a donné suiet au grand scandale, page 60.* Ce ne fut point cét éclat là qui en fut le commencement, la cause & le commencement en estoient de long temps cachez en l'esprit de la Reyne : mais lors l'apostume creua, & le mal parut tout ouuertement. La cause premiere n'en paroist point, & ne sera peut-estre iamais sceüe : dans les affaires du monde la verité ne peut quasi iamais estre cogneuë. Il nous suffit qu'il y auoit desia long temps qu'elle prestoit l'oreille à ceux qui pour leurs interests particuliers, meus d'ambition & d'enuie, luy parloient au desaduantage du Cardinal; auquel ils n'en vouloient que pour l'éminence de sa vertu, & pour bastir leur fortune des débris de la sienne. C'est vn iour qu'ils auoient arresté pour y celebrer leur feste, & il a esté signalé de leur ruine. Nous lisons en vn Historien Romain, qu'un homme presta vne biere pour porter l'autre en terre; comme on le portoit desia, il reuint à foy, & s'en retourna à pied en sa maison. Cependant celuy qui l'auoit prestée mourut; & y fut enterré à l'heure mesme. Le Roy d'Armenie Tygranes auoit fait assembler en sa ville principale quantité de Chantres & de ioieurs de Comedies, pour y dédier vn Theatre à iour nommé, au retour de la bataille qu'il esperoit gagner contre Lucullus : mais estant arriué au contraire de sa pensée, son ennemy qui le mit en route, se seruit de ses propres apprests, pour celebrer la feste de sa victoire. Il en est arriué de la sorte à ces Messieurs la veille de la S. Martin : c'est pourquoy ils s'en souuiennent. C'est ainsi que Dieu reiette sur la teste des méchans, les machinations qu'ils font contre ses Seruiteurs, & que la potence dressée contre Mardochee seruit contre Aman.

*Elle fut pressée par ses sentimens naturels, & par sa conscience d'adueritir le Roy des perils, dans lesquels on auoit ietté sa vie, sa reputation, & son Estat, page 60.* C'est par les sentimens naturels, & non preueus voirement, non par les raisonnables qu'elle fut induite de faire ce qu'elle fit, & c'est ce qui rend plus coupables ceux qui l'y inciterent. Quant à sa conscience, quelle apparence y a-il qu'elle y ayt eu part? ya-il raison d'accuser de desordres le gouuernement, lors que le Roy reuiet glorieux de tant de si grandes entreprises contre de si puissans ennemis? C'est accuser de tenebres vn midy le plus éclatant de lumiere. Des dangers nous en parlerons cy-aprés, lors qu'il les expliquera plus au long.

Il attribue à prudence à la Reyne, & à passion de Mere enuers son Fils, ce que durant sa maladie elle ne voulut pas faire éclat contre le Cardinal, iugeant bien que cela preiudicieroit à la santé du Roy, & au bien de les affaires, page 61. Des paroles de cét Auteur, il faudroit conclure, qu'ayant tout au contraire de ce qu'il dit, fait tous ses efforts auprès du Roy, dedans l'extremité de sa maladie, elle l'a fait & avec vne extreme imprudence, & avec mauuais dessein pour la santé & la gloire des affaires de sa Maiesté. Ce qui est bien permis de tirer par consequence des principes clairs de cét infame Eseruiain, mais que nul ne veut ny penser, ny dire.

*Mais elle y estoit obligée, parce qu'elle a approché du Roy le Cardinal,* page 61. Cela est faux: & c'est vne erreur populaire, dont il est important qu'on soit détrompé. Car il est plus vray de dire que le Cardinal a contribué à ce qu'il a peu pour approcher la Reyne du Roy, que non pas qu'elle en ayt approché le Cardinal; car ses guerres d'Angoulesme & d'Angers, & plusieurs choses qui s'estoient passées, l'auoient éloignée de sa confiance; le Cardinal rapprocha d'elle tant qu'il peut l'esprit de sa Majesté, sçachant bien que tandis qu'elle le croiroit, le Roy n'en receuroit point de mécontentement. Au demeurant, si elle ne veut autre chose que d'estre déchargée de la caution qu'il dit, page 62. qu'elle a faite pour le Cardinal, elle en est toute dégagée: l'action qu'elle a fait l'en décharge valablement.

Il a le cœur si outré de deplaisir des heureux succez & de la gloire du Roy, qu'il n'a point de honte, page 62. d'accuser le Cardinal de luy auoir donné conseil de faire les hautes entreprises, qui luy ont si heureusement réussi; & n'osant directement l'en blâmer, il luy impure que c'est pour ses interets particuliers, & pour venger ses propres querelles, qu'il a porté le Roy dans ces desseins. Et pource qu'il parle assez confusément sur ce sujet, auquel il en entremesse d'autres sans ordre; Examinons ce qu'il dit depuis la page 62. iusqu'à 69. mettant chaque calomnie en son ordre.

*La descente des Anglois dans l'Isle de Ré est vn effet de la querelle particulière de luy avec Bouquiquant, & de la contention de vanité qui estoit entre eux,* page 62. Il n'est pas si mal informé des affaires, qu'il ne sçache bien le contraire: mais il parle contre la verité, ou par sa passion, ou par l'auenglement de ceux qui luy ont donné ces memoires.

Il y auoit long temps que les Anglois couuoient vn mauuais dessein contre le Roy. Il leur fachoit de voir le party Huguenot attaqué & affoibly en France, & la Rochelle menacée, laquelle ils

M. DC. XXXII.  
 RESPONSE AV  
 LIBELLE INTI-  
 TYLE, TRES-  
 MYMBLE, TRES-  
 VERITABLE, ET  
 TRES-IMPOR-  
 TANT REMON-  
 STRANCE AV  
 ROY.

estimoient leur estre d'un si grand interest, qu'un des principaux Ministres osa bien dire en plein Conseil du Roy d'Angleterre, qu'il luy estoit de moindre interest de perdre l'Irlande, que non pas que la Rochelle fust reduite à l'obeyssance du Roy. A peine la Reyne arriva en Angleterre, qu'elle y vid des Deputez de la Rochelle, de Monsieur de Rohan, & du party Huguenot, qui estoient bien venus, auoient secrette audience, & promesse de secours. Cette bonne intelligence avec eux, estoit bien capable de faire descendre l'Anglois en l'Isle de Ré, sans qu'il fust besoin d'une querelle particuliere du Cardinal avec Bouquiquant.

Et s'il faut dire la cause prochaine, & derniere de cette descente, ç'a esté l'aduis qu'un confident de Bouquiquant porta de la Cour en Angleterre l'an mil six cens vingt-six, qu'il se formoit un si grand Party contre le Roy, dont les Conseillers de Monsieur estoient les Autheurs, qu'ils pouuoient sans rien craindre chasser toute la maison de la Reyne, & la remplir d'Heretiques, contre les articles du Mariage qu'ils auoient solennellement iuré d'observer. En suite de cét aduis ils les chasserent tous, iusques aux Ecclesiastiques mesmes, desques avec grande peine la Reyne peût obtenir d'en retenir un pour son Confesseur.

Le Roy se porta avec tant de moderation en cette violence, qu'il se contenta d'enuoyer faire plainte de cét iniuste procedé au Roy d'Angleterre, par le Marechal de Bassompierre, qu'il luy enuoya en Ambassade extraordinaire pour ce sujet.

Les Anglois enflés de courage, pour les diuisions qu'ils voyoient & esperoient plus grandes en ce Royaume, & à cause que le Roy estoit sans Vaisseaux & forces maritimes, se moquerent de sa plainte; & payant le Marechal de Bassompierre de belles paroles, & de bonne chere, arrestoient à sa veüe, comme ils auoient fait auparavant à celle de Monsieur de Bleinville, nos Vaisseaux reuenans d'Espagne, pleins de richesses & d'argent monnoyé, sous pretexte que leur charge appartenoit aux Espagnols, & pour toute réponse luy accorderent de remettre un si petit nombre d'officiers, & à si mauuaises conditions, que le Roy n'y deût pas consentir pour sa reputation.

Le Cardinal de Berule eût part à ce Conseil, & plus qu'aucun autre s'opposa à ce que sa Majesté n'agrest un traité qui luy estoit si des-honorable, & si preiudiciable à la Religion de la Reyne sa Sœur. En suite les Anglois commencerent à armer, & sans autre sujet vindrent descendre en l'Isle de Ré.

Il y eût une autre rencontre qui les y anima; c'est le desir ex-

treme qu'auoit Bouquiquant de faire vu voyage en France, & que le Roy eust agreable que son Maistre l'enuoyast en Ambassade vers luy. Le Cardinal conseilloit au Roy de le permettre, & de tirer aduantage pour ses affaires del'extrauagance de cét insensé. Le Marechal de Schomberg estoit de mesme aduis, auquel la Reyne Mere s'opposa avec vne inuincible fermeté.

M. DC. XXXII.  
RESPONSE AV  
LIBELLE INTITVÉ,  
TRES-HVMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE RE-  
MONSTRANCE  
AV ROY.

On peut donc bien avec raison attribuer au bon conseil du Cardinal la cause de leur dérouté; mais celle de leur descente ne le peut estre qu'à leur mauuaise fortune, qui les y a portez pour les y faire perir.

L'aveuglement de la passion de cét Escruiuin, luy fait encore icy imputer au Cardinal, que cette descente des Anglois arriua au temps de la maladie de sa Majesté à Villeroy. Si le Cardinal auoit les maladies en sa puissance, il n'en eust pas seulement garenty le Roy en ce temps-là, mais pour iamais. Et si les vents luy obeyfsoient, il les eust enuoyé perdre l'armée Angloise contre les rochers des riuages, & ne luy eust pas permis de descendre en l'Isle de Ré. Mais ie ne puis en ce point taire vne chose qui est d'un grand honneur, & qui oblige tous les bons Seruiteurs du Roy à aymer le Cardinal. C'est que voyant le Roy malade, il eut la discretion de ne luy vouloir pas donner cette nouuelle là, iusques à ce qu'il fust guery, & quant & quant eut le courage d'employer tout ce qu'il peut trouuer sur son credit, pour faire les aduances necessaires pour le secours de Ré; ce qui luy reüssit si heureusement, que par son soin cette Isle fut secourüe. Il ne nous en faut point d'autre témoignage que ce qu'en a écrit le Garde des Sceaux de Marillac, qui n'est point suspect pour le Cardinal.

Il fonde semblablement, page 64. & 67. toute la cause de la guerre d'Italie sur le Cardinal, & n'a point de honte de dire, que c'est luy qui a rendu le Duc de Sauoye partisan de la Maison d'Austriche, d'autant qu'il mal-traitta l'Abbé Scaglia Ambassadeur de Sauoye, & que le Prince de Piedmont estant à Paris, & la Lieutenance generale du Roy, en Italie, luy ayant esté promise, on fit le Traitté de Paix en l'an 1627. qu'il appelle ridicule, page 68. sans luy en rien communiquer, ny faire mention des interets de sa Maison.

C'est estre bien inconsideré de blâmer ce Traitté, qui fut fait par le conseil de la Reyne, & à la poursuite du Cardinal de Berule, qui retourna exprés d'Angleterre pour cela.

Il y auoit peu de bonne intelligence en Italie entre Monsieur de Sauoye, & le Marechal de Leldiguieres, qui se plaignoit que son Altesse ne marchoit pas du pied qu'elle auoit promis au Roy.

M. DC. XXXII  
RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRES-  
HUMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AV  
ROY.

Nos Huguenots se seruant de l'occasion de cette guerre, auoient allumé le feu dans le Royaume. Les Anglois, au lieu de l'esteindre, le fomentoient sous main, arrestoient nos Vaisseaux, & les pilloient sans forme de Iustice, & le Duc de Bouquingant dir à l'Euesque de Mande, qui s'en plaignoit à luy avec vn peu de chaleur, que nous n'estions pas en estat d'en parler avec tant de sentiment, estant empesché en vne guerre dont nous ne verrions pas si tost la fin. Puis donc que les Alliez du Roy ne l'assistoient point, mais qu'au contraire ils s'éleuoient contre luy, qui seul portoit tout le faix de la guerre, celuy qui luy conseilla de faire la Paix, ne luy donna-il pas vn salutaire conseil? Mais il falloit en aduertir le Duc de Sauoye: C'estoit ne la pas vouloir faire que l'en aduertir; car, comme son aduantage estoit de faire la guerre, il la vouloit continuer. Rome mesme, si elle en eust esté aduertie, l'eust par interest de reputation empeschée; afin d'en remettre le Traitté au Legat: ce qui eust esté beaucoup la rerarder, & peut-estre la détourner du rout. Car dans les affaires il y a vn certain poinct pour les conclure, lequel quand on passe on y peut difficilement reuenir. Or de dire que le Roy n'eust point d'égard aux interests du Duc de Sauoye, c'est parler en l'air, & en homme qui ne sçait pas ce qui fut fait, ou qui le veut ignorer par méchanceté. Tous ses interests luy furent conseruez, & n'a tenu qu'à luy d'en recevoir le fruit. Quel lieu peut auoir en tout cecy le pretendu mauuais traitement de l'Abbé Scaglia par Monsieur le Cardinal?

Quand à la Lieutenance de Roy promise au Prince de Piedmont, deuoit-elle empesché le Roy de faire la Paix, si c'estoit le bien de son seruice?

Il adiouste maintenant, page 68. qu'en ce dernier voyage d'Italie, le Cardinal est cause que le Duc de Sauoye n'a pas seruy le Roy pour le secours de Casal, d'autant qu'il ne ménagea pas son esprit, ainsi qu'à son depart de Paris il auoit esté resolu qu'il deuoit faire. Cét Escriuain dit tout le contraire de cela en l'examen qu'il a fait des Manifestes du Duc de Sauoye, où il dit les paroles suivantes, que pour sa confusion ie veux rapporter icy.

*La veritable Histoire de tout ce qui s'est passé, & qui a attiré sur son Altesse les maux qui la travaillent à present, ne doit estre recherchée que depuis l'assemblée & acheminement des Armées du Roy, que son Altesse a tasché d'arrester par tous les artifices que la finesse de son Esprit, & l'insinuation de ses Ministres luy ont peu suggerer.*

*La charge de Lieutenant general pour le Roy, dans ses Armées d'Italie, estans*

estant donnée par un commandement absolu de sa Majesté à ce grand Cardinal, la cognoissance de sa probité, generosité, & fidelité iettent son Altesse, non seulement dans le desespoir de les pouuoir corrompre, comme il a fait autresfois quelques grands du Royaume, mais encore elles luy font iuger qu'il est impossible de surprendre la prudence par la finesse, ny de mettre la confusion dans le bon ordre, qui seroit apporté par le Chef, assisté de trois Mareschaux de France, qui sont des plus sages & plus vaillans que cet Estat ayt iamais porté. L'apprehension de cet employ, l'acheminement de toutes les vieilles Troupes, & la disposition des choses nécessaires, porterent Monsieur le President de Montfalcon à retenir à Paris Monsieur le Cardinal, avec toutes les menteries qu'il peút excogiter. Il assura au Roy qu'il auoit receu un Courrier, qui apportoit la suspension d'armes pour deux mois, accordée par Monsieur de Mantoné, & du consentement des Venitiens. Il voulut faire passer pour vne entiere retraite, un reculement de deux lieües de l'armée de l'Empereur, & tascha de persuader, que les troupes du Marquis de Spinola estoient hors du Montferrat; parce qu'il estoit allé à Milan pouruoir aux moyens pour les faire subsister. Toutes ces inuentions n'empescherent pas le depart de Monsieur le Cardinal, lequel estant venu à Lyon trouua de nouueaux subiets qui augmentèrent le soupçon qu'on auoit de la mauuaise volonté de son Altesse, ce que vous recognoistrez aisément par les propositions qui furent faites de sa part, & par les difficultez qu'il apporta, pour arrester & dissiper l'Armée du Roy.

M. DC. XXXII.  
RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRES-  
HVMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AV  
ROY.

Il ne veux pas, de peur de trop de longueur, rapporter dauantage de ce qu'il dit là: il y poursuit tout le détail de ce qui s'y passa, qui iustifie en tout & par tout le procedé du Cardinal. C'est vne infame lascheté d'auoir vne plume venale à la passion, & estirer le pour & le contre sans rougir, & d'un mesme front proposer la verité & le mensonge. Il calomnie l'innocent, & ne se souuient pas qu'autrepart il le iustifie, & en le iustificiant se condamne. Il est luy-mesme comme vn autre Iudas, son iuge & son bourreau.

Il luy impose finalement, page 69. qu'ayant pris Pignerol il pouuoit faire vne Paix glorieuse, & sauuer au Roy les hommes qui sont morts en cette guerre, & l'argent qu'il y a dépendu: Qui luy a baillé ce bel aduis? Pourquoi le Cardinal eust-il laissé perdre cette occasion de faire la Paix, qui eust esté si pleine de gloire au Roy, & à luy si aduantageuse en sa bien-veillance? Cette prise estonna si fort toute l'Italie, que le Marquis de Spinola, & le Duc de Sauoye, qui iusques-là n'auoient voulu prester l'oreille à aucune condition de Paix raisonnable, se laisserent entendre qu'ils



M. DC. XXXII.  
 RESPONSE AV  
 LIBELLE INTI-  
 TULÉ, TRES  
 HUMBLE, TRES-  
 VERITABLE, ET  
 TRES IMPOR-  
 TANTE RE-  
 MONSTRANCE  
 AV ROY.

s'y porteroient, pourueu qu'on restituast cette place. Le Cardinal répondit, qu'il les asseuroit que le Roy ne vouloit point s'agrandir des dépouilles de Monsieur de Sauoye, & qu'il ne tiendrait point à la restitution de Pignerol, qu'il ne se fist vne bonne Paix: en suite dequoy le Cardinal ne fut pas si tost auprès du Roy, que sa Majesté promit sans aucune difficulté au sieur Mazarin la restitution de Pignerol, & tout ce qu'il tenoit des Estats dudit Duc; pour vn si grand bien que le repos de l'Italie, & de toute la Chrestienté. Mais les Espagnols, selon leurs défaites ordinaires ne conclurent rien, esperant prendre Casal dans peu de temps, & restabliir l'honneur d'Espagne, qui auoit esté beaucoup interessé en cette guerre.

Vous diriez que ce bel Escriuain est aux gages de feu Monsieur de Sauoye, pour le iustifier contre le Roy, & prouuer qu'il a eu raison de se ioindre aux interets d'Espagne, au preiudice du Traitté de Suze. A la verité il est bien mauuais François, puis qu'il n'a point de honte de représenter en la page 65. la France sans hommes, sans argent, & sans conseil, au mesme temps que le Roy auoit sur pied vne grande Armée victorieuse, qui auoit tousiours battu les ennemis, & qui secourut Casal quinze iours apres. Et le mesme Conseil estoit auprès du Roy, qu'il auoit tousiours eu. Aussi luy semble-il, page 64. que c'est vna cte heroiique à la Reyne, de n'auoir pas esté marrie de la déroutte des ennemis du Roy, encore qu'une de ses filles soit mariée en leur Estar. A son conte donc elle est bien excusable, si elle embrasse les interets d'Espagne, & des autres Estats où elle a des enfans.

Encore que les euenemens ayent esté heureux, il ne faut pas douter que l'entreprise n'ayt esté dangereuse, page 63. plus bas il met semer. r. & en vn autre lieu, à mauuaise intention. Quant à la temerité, il paroist de ce que nous auons dit cy-deuant, que toutes les guerres du Roy n'ont esté entreprises que par necessité & deuoir, & partant qu'elles sont iustes, & qu'il n'y a temerité qu'en l'esprit de l'Auteur, qui sans estre du Conseil du Roy, & sçauoir les raisons sur lesquelles ont esté fondées les resolutions, ose porter vn tel iugement. Aussi n'en parle-il pas ainsi en la page 8. & 9. où il loué ces glorieuses entreprises du Roy, & n'ose nier que le Cardinal par ses conseils n'ayt contribué à leurs heureux succez.

La Reyne s'est offensée contre le Cardinal, pource qu'il exposoit trop librement la personne du Roy, page 65. l'obligeoit dans les plus grandes chaleurs de l'année à se trouuer en son Armée, page 62. e<sup>ne</sup> en vsoit ainsi par imprudence ou infidelisé, page 65. Calomniateur infame, d'oser dire

telles paroles contre le Cardinal : sçavoir si on pourroit vouloir faire perdre la personne d'un Maistre, à la conservation de laquelle sa vie est attachée? Peut-on desirer la perte d'un Maistre, lors que pour son service on s'est gouverné en sorte, qu'il paroisse clairement qu'on n'a point de salut qu'en sa conservation? Si le Roy manquoit au Cardinal, que deviendrait-il? Mettre le Roy en péril, & y mettre son bien, sa fortune & sa vie est une même chose. Il n'a point craint de résister aux intérêts de Monsieur, ny aux volontés de la Reyne Mere, quand les uns & les autres ont été préjudiciables au service du Roy : nul n'est si franc de soupçon que celui qui est intéressé dans le bien du Prince, à qui il donne conseil.

M. DC. XXXII.  
RESPONSE A  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRES-  
HUMBIE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AU  
ROY.

Il voudrais bien qu'ils nous disent, si le Roy n'eust été présent en ses Armées en toutes ces occasions, qui donc ils eussent voulu qui y eust été. Seroit-il à propos qu'un autre eust tenu la place du Roy, & en eust emporté la gloire? La générosité de sa Majesté l'a porté à y vouloir être, & sa présence a ouvert le chemin à la victoire de ses Armes.

Le courage redouble en la présence du Maistre: il n'y a personne qui ne meute volontiers en combatant devant luy: tous les Peuples de la terre ont cette inclination là. Nous aurons un Roy, disoient les Israélites, & nous serons comme les autres Nations, nostre Roy nous verra, & combattra en nos guerres pour nous. Ces Messieurs qui se plaignent tant de cela, se plaignent de l'élevation qui a été favorisée par la présence du Roy.

C'est à sa présence que nous devons le passage de toutes nos forces en Italie: il en fust beaucoup demeuré deçà les Monts, si le Roy n'y eust été, & d'autre-part rien ne donnoit tant d'épouvante aux ennemis, que de sçavoir qu'il estoit proche d'eux; son Nom les épouvançoit autant que les Armes des siens.

Puis quand il n'y auroit que la benediction qu'il porte quant & soy, & que nous voyons visiblement que Dieu l'ayme, & que le Ciel combat pour luy, cela suffit pour nous apprendre, que nous devons à sa présence tous les heureux succès que Dieu nous a donnez.

Enfin quand elle n'auroit servi d'autre chose que de luy acquiescer la gloire insigne qu'il en a receu, dirions-nous qu'elle auroit servi à peu? Est-ce peu de chose à un Prince que la réputation? Toute autre richesse les Roys la donnent, mais la gloire ils la réservent pour eux, & en cela ils sont images de Dieu, qui communique ses biens à sa creature, mais pour la gloire il ne la donne

M DC. XXXII.  
 RESPONSE AV  
 L'EDICT INTI-  
 TUL', TRES-  
 HUMBLE, TRES-  
 VERITABLE, ET  
 TRES IMPOR-  
 TANTE ROMON  
 STRANGE AV  
 ROY.

à personne ; la présence du Roy en ses Armées luy a esté d'un grand aduantage, puis qu'elle l'a rendu le plus renommé Prince de toute la Chrestienté.

Les chaleurs n'estoient point si violentes, comme on veut faire croire. Le Roy partit en Septembre, pour aller à la Rochelle: le fixième Mars seulement il passa les Alpes: la peste dedans le Languedoc n'estoit point si vniuerselle, que le Roy y fust exposé. Iamais Armée ne fut plus saine que la sienne, & le Cardinal le supplia de s'en retourner, quand il fut question pour acheuer ses conquestes d'aller au lieu où la peste estoit: dont le Cardinal prit le hazard, quoy qu'il eust la fièvre, & qu'on luy conseillast de remettre le surplus à vne autre année, & s'en reuenir; & semblablement au dernier voyage du Roy en Sauoye, outre que les chaleurs ne sont point si violentes qu'en France, le Roy estoit en lieu où il y auoit beaucoup de fraischeur; & son premier Medecin, homme de merite fut d'aduis, & donna son opinion par écrit, qu'il n'y auoit lieu en France, qu'il cogneust, où le Roy peust estre avec plus d'assurance pour sa santé.

Il faut qu'un chacun aduouë qu'il n'y eut iamais occasions si glorieuses à un grand Prince, ny mieux conduites, afin qu'il en receust la gloire avec moins de peril.

Qui n'eust dit que la Reyne aymant le Roy deuoit prendre sujet d'en vouloir à iamais bien au Cardinal, & non occasion, comme dit ce menteur, de supplier le Roy à Lyon de l'abandonner, & le chasser de sa Cour? On n'eust iamais osé dire que la Reyne n'eust pas approuué tout ce qui s'est fait au dedans & au dehors du Royaume, au maintien des Alliez du Roy, & en la ruïne de la rebellion de l'Herésie. Mais puis que ceux qui écrivent pour la Reyne le disent, p. 59. c'est grande gloire au Cardinal, que par la propre confession de ceux qui luy en veulent, il soit recogneu que la source de son mal-heur prouient d'un tel sujet. Puis qu'il leur plaist, aduotions avec eux que les importants sujets de leur déplaisir sont en effet le voyage de la Rochelle, où les Anglois furent défaits, Résecouru, la Rochelle prise, le voyage de Suze, où le Roy emporta le passage des Alpes sur Monsieur de Sauoye, & les forces d'Espagne, prit Suze, fit leuer le siege de Casal; le voyage de Languedoc, auquel le Roy foudroya Priuas, & se fit Maistre de toutes les villes que l'Herésie auoit rebellées contre luy; & le dernier voyage d'Italie, auquel Pignerol fut pris, Briqueras, la Perouse, Carignan, Salusse, Veillane, toute la Sauoye, & enfin la Paix faire en Italie, & les Estats rendus aux Alliez du Roy:

mais non pas que le Cardinal y ayt fait, comme dit faussement cét Auteur, page 66. bon marché de la personne du Roy, comme s'il l'auoit vendue à ses ennemis estrangers, ou à ceux qui regardent sa succession. Car les estrangers ont esté battus en tous lieux par les armes & la bonne fortune du Roy, & Monsieur qui est celuy qui regarde la succession du Roy, n'aduouera pas que le Cardinal ayt eu grande intelligence avec luy.

M. DC. XXXII.  
RESPONSE A V  
LIBELLE INTI  
TULÉ, TRIS-  
HUMBLE, TRIS-  
VERITABLE, ET  
TRIS-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE A V  
ROY.

En la maladie du Roy, le Cardinal recherchoit la protection d'un Prince peu affectionné à la Reyne Mere & à Monsieur, page 65. Il auoit bon besoin alors de la protection, veu les menées qu'on faisoit contre luy, & le mauuais estat de la santé du Roy: mais il ne pensa iamais à foy, tant il estoit abyssé dans le déplaisir. Tant s'en faut qu'il recherchast Monsieur le Prince, qui est celuy dont il parle, qu'au contraire ledit Seigneur s'est plaint qu'il ne l'auoit pas seulement aduertie de l'extremité où se trouuoit le Roy; & enuoyant vn Courier exprés, pour en apprendre des nouuelles, il n'ecriuit pas au Cardinal. Celuy qui sçaura quel est le cœur du Cardinal, & la cognoissance qu'il a des diuers esprits du Royaume, iugera bien qu'il n'estoit point homme à desirer ny esperer protection que de son Maistre, & qu'il sçait bien que son Maistre perdu, tout est perdu pour luy.

La Reyne Mere auoit plus d'intelligence avec Monsieur le Prince, que personne: témoin les deux voyages que le Pere Chanteloube y fit, pour le porter à luy offrir ses enfans en assurance de son affection; & vne Princesse de grande qualité dependante de la Reyne, luy dit, que la Reyne traitteroit volontiers avec luy, si elle auoit assurance qu'il ne la decelast pas au Roy & au Cardinal.

Aussi cét Auteur, qui frappé d'un esprit de vertige, ne sçait ce qu'il fait, dit en vn autre lieu, page 99. tout au contraire, que le Cardinal s'est voulu liguier avec Monsieur le Comte: d'où on peut iuger combien peu de foy on doit adiouster à ses paroles.

Mais comment eust-il esté possible que le Cardinal eust contenté la Reyne Mere, puis que, comme il échappe à ce bel Auteur de dire en la page 69. vn des plus importants sujets de sa cholere estoit, que le Cardinal n'auoit pas ménagé les interests de mes-Dames Sœurs du Roy, qui n'estoit à dire autre chose, sinon que le Cardinal n'estoit pas Espagnol, Anglois, ny Sauoyard, mais homme de bien & fidelle seruiteur du Roy, & regardant son seruiue, & rien dauantage. A la verité il ne pouuoit pas à ce prix là acheter la conseruation des bonnes grâces de la Reyne, & ce luy

H. DC. XXXII. est gloire de les auoir perduës par vn si digne suiet; la perte luy  
 RESPONSE AV en est sensible, mais la cause le console, & le soulage en sa dou-  
 LIBELLE INTI leur.

TVLS, TRES  
 HUMBLE, TRES-  
 VERITABLE, ET  
 TRES-IMPOR-  
 TANTE REMON-  
 STRANCE AV  
 ROY.

*Il a voulu marier Monsieur, sans le communiquer à la Reyne non plus qu'au Roy, pag. 69.* C'est vn des phanrosmes dont les ennemis du Cardinal luy ont plus fait de mal dans l'esprit de la Reyne, que de luy faire accroire qu'il n'estoit pas assez contraire au mariage de Monsieur avec la Princesse Marie, & qu'il ne trauailloit pas avec assez de passion à détourner sa Majesté d'y consentir. Si le Cardinal a iugé qu'on pouuoit proceder vn peu plus honnestement, que de mettre prisonniere cette Princesse, que la proximité de sang avec Monsieur empeschoit assez de se marier avec luy, sans vser de tant de rigueur en son endroit sous ce pretexte; Est-ce à dire qu'il ayt procuré de faire ce mariage? tant s'en faut; car si le Cardinal est coupable en quelque chose sur ce sujet, c'est d'auoir en cela trop adheré à la passion de la Reyne.

*Il ruinoit la santé du Roy, en le laissant dans mille apprehensions contre ses proches, pag. 70.* Folle & impertinente accusation. Si le Roy a eu quelque apprehension, au moins quelque soupçon d'eux, n'a-il point eu raison de l'auoir? leurs intelligences secretes contre sa Majesté, leurs mécontentemens volontaires, leurs cabales & menées dedans & dehors le Royaume, leurs entreprises sur ses Places, leurs efforts de retirer plusieurs de ses seruiteurs de la fidelité qu'ils luy doiuent, les arthemens de gens de guerre sans son sceu ny permission, le décry perpetuel de son gouuernement, sous ombre d'en vouloir à ses Ministres, sont-ce pas causes suffisantes de luy donner des apprehensions de leur mauuaise volonté? Ce n'est donc pas du Cardinal dont ils se doiuent plaindre, mais de leurs mauuais Conseillers; tant s'en faut qu'il en soit cause, qu'au contraire par ses bons conseils il met le Roy en estat de ne les point apprehender.

En la p. 71. & 72. il dit que la Reyne Catharine de Medicis a esté soupçonnée d'estre pour le cadet contre celuy qui regnoit; mais que le Cardinal de Lorraine, qui lors estoit le premier Ministre du Roy, n'en fit pas semblant, sçachant qu'il ne fait pas seur d'en auoir contre vne Reyne Mere, d'autant qu'en fin on le trouue accablé comme les temeraires Samson & Eleazar.

C'est vn grand aucueuglement à cet homme de donner à cognoistre que la Reyne tient de race, si elle ayme mieux Monsieur que le Roy. Puis d'accuser le Cardinal de Lorraine d'auoir esté retenu d'oser conseiller au Roy ce qui estoit de son seruice, de

crainte qu'il luy en mes-advint en son particulier. Et en fin d'accuser Samson de temerité en l'action dernière de sa vie, qui a couronné toutes les précédentes, & en laquelle il nous est proposé comme une figure de nostre Seigneur Jesus-Christ, qui sous les ruines de l'edifice de son humanité en la mort de la Croix, a accablé l'ennemy du genre humain, & donné la mort à la mort mesme. S'il en veut aux Saints mesmes, & les accuse, quelle merueille s'il ose accuser le Cardinal, auquel on ne peut imputer, avec verité, qu'il ayt procuré à la Reyne aucun déplaisir: elle s'y est jettée volontairement, & n'en doit attribuer la cause à personne qu'à elle mesme.

De là il passe à la demeure de la Reyne à Compiègne, p. 74. & 75. & renouvelle les anciennes calomnies, auxquelles on leur a desia respondu plusieurs fois, & montré la fausseté de tout ce qu'ils disent sur ce sujet. La Reyne à son conte y a esté prisonniere, enuironnée de gardes: personne ne la pouvoit approcher: ceux que le Roy y enuoyoit ne rapportoient point la verité, les lettres de la Reyne luy estoient celées; bref le Roy ne scauoit pas l'estat miserable auquel elle estoit.

Son évasion en Flandre monstre bien qu'elle n'estoit pas prisonniere: on avoit soupçon de ce qu'elle a fait, & neantmoins le respect envers elle fut tel, que sur la promesse qu'elle fit plusieurs fois, d'aimer mieux mourir que de quitter le Royaume, & s'en aller en Flandres, on s'assura, & éloigna toutes les troupes qui estoient alentour de Compiègne. Le Marechal de Schomberg, qui avec Monsieur de Roissy ancien Conseiller d'Estat a esté enuoyé, est-il personne à celer au Roy aucune chose de celles qu'il ayt veües à Compiègne, & que la Reyne luy ayt mandé par luy?

Quant à ses lettres, on les a si peu celées qu'elles sont imprimées, & elles sont si peu cachées au Roy, qu'elles sont données à la veüe de tout le Peuple. C'est avoir trop peu de honte, que de s'oser adresser au Roy pour calomnier le Cardinal deuant luy, de ne luy avoir point fait voir les lettres de la Reyne, lesquelles le Roy sçait qu'il a leuës, & leur a fait responce de sa main. Mais aussi ce qu'ils pretendent n'est pas que le Roy le croye: ils sçavent bien qu'il les cognoist, & qu'ils ne le peuvent tromper. Ils veulent decevoir les Peuples, & sont contents, pourveu qu'ils leur impriment par leurs mensonges, qu'ils debitent comme choses vraies, quelque sinistre opinion du Roy, & du gouvernement, pour disposer les esprits à se soulever contre luy.

Cet Auteur, comme vn chien enragé qui mord tout ce qu'il

M. DC. XXXII.  
RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRAI-  
NOMME, TRAI-  
VERITABLE, ET  
TRAI-IMPOR-  
TANTE RE-  
MONSTRANCE  
AV ROY.

M. DC. XXXII.  
 RESPONSE A V  
 LIBELLE INTI-  
 TYLE', TRES-  
 HUMBLE, TRES-  
 VERITABLE, ET  
 TRES IMPOR-  
 TANTE REMON-  
 STRANCE A V  
 ROY.

rencontre, ſe met à médire en vne page toute entiere, page 76. de Monsieur Bouthillier, & dit qu'il eſt ingrat enuers la Reyne, qui luy a donné, ou laiſſé prendre plus de cent mille liures de rente. Si c'eſt eſtre ingrat enuers la Reyne, que de ſeruir le Roy, Monsieur Bouthillier aduouë qu'il le veut eſtre : quant aux cent mille liures de rente, ſon bien qui eſt tres-mediocre en eſt fort éloigné. C'eſt vne eſtrange recompence du fidelle ſeruiſe qu'il a ſi long temps rendu à la Reyne, de le qualifier de noms ſi iniurieux, comme fait cét Autheur. Il eſtoit ſi ſage, ſi intelligent, ſi affectionné à ſon deuoir tandis qu'il eſtoit à la Reyne ; Eſt-il poſſible que pour ce que de mauuais eſprits ont fait ſeparer la Reyne des intereſts du Roy, & qu'en cela il ne l'a pas ſuiuie, il ſoit deuenu en vn instant ſi diſſemblable à ſoy-meſme, qu'il n'y ayt plus rien de la vertu qui y eſtoit auparavant, & pour dire en vn mot qu'il n'y ait plus rien de luy en luy ? Certes il eſt plus croyable qu'ils ayent changé de veuë, que non pas luy de condition. Ils penſent qu'il ſoit autre qu'il n'eſt, non pource qu'il le ſoit, mais pource qu'ils ne le voyent plus des meſmes yeux dont ils le regardoient alors. Certains Philoſophes tenoient pour maxime, qu'on ne pouuoit rien dire d'aucune choſe affirmatiuement, d'autant que la nature eſtoit en vn changement perpetuel. Socrate en Platon ſe moque d'eux, & dit que le changement continuel qui eſtoit en leur ceruelle, le leur faiſoit imaginer eſtre en la nature des choſes, comme ceux qui nauigent penſent que c'eſt le riuage qui ſe meurt, & à ceux qui ont le vertige, il ſemble que tout tourne. Ainſi en eſt-il de cét Autheur & de ſes compagnons. Ceux qu'ils éleuoient autresfois iuſques au Ciel, & dont ils publioient hautement les vertus & les loüanges, ils les calomnient mainrenant, & les chargent d'opprobres, s'imaginant qu'ils ſoient changez, & ne recognoiſſant pas que c'eſt eux qui le ſont.

*Le Cardinal eſt vn eſpion, qui prend garde à qui parle au Roy à l'oreille, & ſais paſſer cela pour vn crime, & empêche que ſa Maieſté ne ſoit aduertie de ce qui ſe paſſe, pag. 77.* On penſeroit à ouyr parler cét homme, que le Cardinal couue le Roy des yeux, tant il a peur qu'on luy parle : mais bien au contraire, il eſt ſi aſſeuré en la bonté de ſon Maieſté, qu'il ne craint point que perſonne luy puiſſe faire tort après de luy : il dort en aſſurance de ce coſté là. Il demeura ſans peine au ſiege de la Rochelle, tandis que le Roy s'en alla tout ſeul à Paris, ſans qu'il l'y oſaſt accompagner, de peur que ſon ſeruiſe n'en fuſt ininteressé. Au voyage de Suze le Roy alla-il pas à Priuas, laiſſant le Cardinal en Italie, qui ne le ſuiuut que quelques ſemaines après ?

après? Et la guerre des Huguenots étant acheuée, le Cardinal, pour la faire executer alla-il pas à Montauban, le Roy, à cause de la peste s'en retournant à Fontainebleau? Et au dernier voyage d'Italie, le Cardinal y alla-il pas tout seul dès le commencement de l'année, n'ayant eu de quatre mois après l'honneur de voir le Roy qu'il auoit laissé entre les mains de Marillac son ennemy, & de la Reyne qui ne luy estoit pas affectionnée, tant il auoit de confiance à la sincerité & fidelité de son seruice, & en la bonté du Roy?

M. DC. XXXII.  
RESPONSE A  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRES-  
HVMILE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPORT-  
TANTE RIMON-  
STRANCE A  
ROY.

Mais il ne faut pas s'étonner, si les mauuais esprits, passionnez & malins, qui sont auprès de la Reyne, non seulement ne voyent pas les veritez cognues à tout le monde, mais en outre, encore se forment des phantosmes d'accusations imaginaires de choses qui ne furent iamais. Ce sont deux sortes d'aveuglement qui se rencontrent facilement ensemble, ne voir pas les choses qui sont, & s'imaginer de voir celles qui ne sont pas.

Ce declamateur rapporte icy quelques exemples pour seruir de relief à son mauuais discours. Il ne merite pas qu'on s'y arreste, tant ils sont mal à propos; mais il m'a semblé toutesfois, qu'au moins tirerons nous cet aduantage en les examinant, que nous le ferons recognoistre aussi peu fidelle au recit de la verité de l'Histoire, que peu iudicieux à l'application.

La premiere Histoire qu'il rapporte, page 78. iusques à la p. 84. est celle del'Empereur Basile, auquel il dit, qu'un Moyne nommé Sandabarenus donna dé fiance de la fidelité de ses principaux officiers, & les ayant fait bannir ou emprisonner, entreprit de finir par Leon fils & heritier presump-  
ptif de l'Empire, & l'accusant à son pere d'auoir eu dessein de le déplacer de son throsne, il le fit mettre en prison, où il auoit volonté de le faire mourir, & la peur qu'on auoit de ce Moyne empeschoit qu'on n'osast dire au pere le miserable estat de son fils, tant qu'en fin Dieu protecteur des innocens fit qu'un oyseau nourry dans le cabines de l'Empereur, oubliant son ramage ordinaire forma ces paroles bien distinctes; Ha pauvre Leon! & les dit si souuent, que le pere commença à croire que Dieu l'aduertissoit de la miserable condition de son fils; le retira de prison, & chastia rigoureusement le Moyne; page 79. Bien que cette Histoire, quand elle seroit ainsi, ne seruiroit de rien à son sujet, comme nous dirons cy-apres, eneore ne s'est-elle pas passée en la maniere qu'il la raconte, & par tout le tissu de cette narration, il se détourne malicieusement de la verité, pour essayer de l'approcher & accommoder à son propos. Premierement Zonare de qui il la tire, ne fait aucune mention que ce Moyne ayt decredité aucun des officiers de l'Empereur, comme le feint cet Ecriuain icy pour venir à son conte. Secondement, il ne dit point



M. DC. XXXII.  
 RESPONSE AV  
 LIBELLE INTA-  
 TIVE, TRE-  
 HYMBLE, TRE-  
 VERITABLE, ET  
 TRE-IMPOR-  
 TANTE RE-  
 MONSTRANCE  
 AV ROY.

que la crainte de ce Moyne empêchast qu'on aduertist l'Empereur de l'estat de son fils, dont il estoit assez bien informé, puis que c'estoit luy qui l'y auoit fait mettre. En troisiéme lieu, Zonare dit, que cét oyseau dont il est question, estoit vn Perroquet, ce que cét Auteur cele avec malice, & dit simplement que c'estoit vn oyseau; encore adiouste-il, qu'il quitta son ramage ordinaire, comme si c'estoit vn aussi grand miracle à vn Perroquet de parler, comme ce fut à l'Asnesse de Balaam. En quatrième lieu, il obmet tout exprés de dire que l'Historien raconte, qu'il auoit appris ces paroles, de les auoir bien souuent entendues dire à quelqu'un, qui plaignoit la mauuaise fortune de ce pauvre Prince. En cinquiéme lieu, l'Historien dit, que ce Perroquet dit, ô Leon ! & non pas, ha ! pauvre Leon, comme dit ce bel Auteur, pour rendre son conte plus lamentable. En sixiéme lieu, il raconte faussement que l'Empereur creut que Dieu l'admonestoit de son fils par la voix de ce Perroquet; car simplement à cette voix là les Seigneurs de la Cour de l'Empereur, qui disnoient avec luy, prirent occasion de le supplier d'auoir pitié de son fils. Et finalement encore est-il faux que l'Empereur retirant son fils de prison chastia rigoureusement le Moyne. Zonare ne raconte rien de cela, mais seulement qu'après que l'Empereur fut mort, le fils se vengea de luy.

Donques tous les mensonges qu'il rapporte icy mis à part, il reste seulement de ceste Histoire, que Sandabarenius Moyne ayant calomnié auprès de l'Empereur Basile son fils Leon, l'Empereur mit son fils en prison, & qu'en vn festin vn Perroquet ayant dit, ô Leon, les siens prirent occasion de le supplier d'auoir pitié de son fils; ce qu'il fit le trouuant innocent.

Vn Moyne, le Cardinal ne l'est pas; faisoit le saint, le Cardinal ne le fait pas; calomnie l'heritier presumpitif de l'Empire, le Cardinal honore Monsieur de toute sa puissance; fait que l'Empereur le met en prison; Monsieur reçoit toute sorte de contentement du Roy; vn Perroquet est occasion de sa deliurance, des esprits volages, comme des Perroquets, emportent Monsieur sous le ioug d'un pouuoire estranger. Tant s'en faut qu'il y ayt du rapport, qu'autant qu'il y a de contrariété entre cette Histoire, & celle de Monsieur; autant ou plus y en a-t-il avec celle de la Reyne Mere. Leon, que ce fol Escriuain luy accompare, fut emprisonné par l'Empereur son pere; le Roy a laissé à la Reyne, pleine liberté, de choisir les plus belles villes & maisons de plaisance de son Royaume, pour y faire sa demeure, pourueu seulement qu'elle fust éloignée de la frontiere. Leon ne s'éloigne point de

son deuoir, ny ne se retire de l'obeyssance de l'Empeteur, mais a simplement recours aux prieres vers luy; la Reyne deceuë par de mauuais conseils, n'ayant que de parole recours aux prieres, sollicite en effet les sujets du Roy, & ses Alliez contre luy. L'humble patience de Leon fut vn motif puissant, pour attirer sur luy vn effet de la Prouidence diuine pour sa deliurance; icy nous ne voyons rien de semblable, & qui de la part de la Reyne nous donne esperance d'vne si heureuse fin, laquelle avec d'autant plus arden-tes prieres nous demandons à Dieu.

Je ne veux pas oublier que ce calomniateur, à propos de ce Moine, s'épanche icy à dire mille maux des Moines, pource qu'il l'a esté, au moins Religieux, qui n'est pas loin de là, puis qu'ils sont tous les trois vœux: & il pense, disant mal d'eux, excuser l'apostasie qu'il a commise se retirant d'eux, ou leur donnant sujet de le renvoyer. Il luy siéroit mieux, en souuenance du droit d'hospitalité, de n'en pas tant dire de mal. Il a calomnié (luy qui est Prestre) le Reuerend Pere Ioseph Capucin, & en dit des maux, qui seront plustost imputez au iour du Iugement à l'accusant, qu'à l'accusé; car cetui-cy en a la conscience nette. Mais luy ne sera pas réputé innocent deuant Dieu, de l'auoir si outrageusement iniurié, comme il fait sans aucune verité. Mais que ne permet-il point à son cœur enuenuimé, de vomir des calomnies, puis qu'il accuse le Cardinal d'estre descendu d'un Moyne? comme si sa maison & sa lignée n'estoient pas assez cogneues en France; qu'on ne se souuint pas encore de feu Monsieur de Richelieu son pete, Cheualier des Ordres du Roy, & que cet Autheur luy-mesme en son Theologien sans passion, n'eust pas parlé avec grands éloges d'honneur du Cardinal & de ses Ancestres? Dans les Exorcismes, on tient pour maxime asseurée de ne iamais croire au diable, quoy qu'il dise, pource qu'il est consommé dans le mensonge, ennemy de la verité. Il ne faut non plus adiouster de foy à la parole de cet impudent Calomniateur, dont le demon possède l'esprit, comme aux demoniaques il possède le corps.

La seconde Histoire qu'il rapporte, aussi pleine de mensonge que la premiere, est celle-cy. *Felician*, dit-il, page 84. & 85. auoit esté aduancé & enrichy par Elizabeth Reyne de Hongrie; c'estoit vn homme qui auoit une ambition & une malice fort cachées; l'un & l'autre firent vn grand éclat. Ce méchant ayant attaqué le Roy Charles, luy porta vn coup d'espee sur la teste; la Reyne voulant parer avec la main, & defendre la vie de son espoux, eut quatre doigts coupez, qui auoient esté les ministres, comme dit l'Historien, d'une tres-grande liberalité enuers ces in-

M. DC. XXXII. *grat.* Tout cela est déguisé & plein de fausseté.

RESPONSE AV L'Historien Bonfinius, qui raconte ce fait en sa Decade 2. li. 9.  
LIBELLE INFAMIEUX, TRES-IMPURE, TRES-VERITABLE, ET TRES-IMPOR-  
TANT REMONSTRANCE AV ROY.  
le represente tout d'une autre façon. Premièrement, il ne dit point qu'il eust esté aduancé par Elizabeth Reyne de Hongrie, mais bien que le sujet de son offense estoit d'auoir esté outragé en sa femme par vn frere de la Reyne. Quant à son aduancement, il l'attribuë à vn Palatin nommé Trinchen, chez lequel il auoit esté nourry. Moins

encore, dit-il, qu'elle ayt eu les doigts coupez, les voulant mettre au deuant de son mary, pour le defendre, mais pour se defendre elle-mesme, ny que ses doigts eussent esté ministres d'une tres-grande liberalité enuers Felician. Il dit bien qu'ils auoient esté ministres d'une tres-grande liberalité: Mais il s'explique incontinent apres, comme s'il eust preueu par quelque esprit de prophetie, que cet Imposteur détourneroit à vn faux sens ses paroles. Et adiousté que cette liberalité consistoit à ce qu'elle auoit employé ses doigts à faire des ornemens d'Eglise.

Quand cet Imposteur n'auroit point ainsi falsifié cette Histoire, & qu'elle seroit comme il la raconte, elle n'auroit neantmoins point de rapport avec aucune des actions du Cardinal, grand & fidelle Ministre, qui méprise sa santé & sa propre vie pour le seruice de son Maistre, n'ayant apres Dieu autre fin en la terre que sa gloire & son contentement, qui a tousiours conseillé la Reyne pour sa grandeur & pour son bien, toutes choses luy ayant heureusement succédé, tant qu'elle l'a creu. Et aujourd'huy mesme qu'une haine secrète dont la cause est incogneüe, l'anime contre luy, & que les mauuais esprits qui l'ont seduit abusent de son nom, contre l'autorité Royale, n'ayât oublié aucuns artifices ny mauuais moyens, pour mettre s'ils eussent peu tout ce Royaume en combustion; le Cardinal que Dieu & le deuoir obligent de seruir le Roy, & confirmer sa Majesté aux conseils conuenables & iustes, que par sa prudence elle prend, pour se defendre d'eux & de leurs pernicious desseins, fond tous les iours en larmes, de l'estat auquel il void cette Princesse reduite par sa seule volonté & fermeté à croire à ceux, qui comme d'autres Feliciens luy coupent, non seulement les doigts, mais la main & le bras, luy ostant par l'exil auquel ils l'ont ietée, l'autorité & la puissance en laquelle elle viuoit dans ce Royaume, tandis quelle y a voulu viure en vne intelligence de Mere & de sujette enuers le Roy son Fils.

Après cette seconde Histoire en suit vne troisième, aussi mal à propos, & aussi fausseté déduite, comme les deux precedentes.  
*Iean, gouuerneur de Croace, par vn excès d'ingratitude, emprisonna Ma-*

rie, aussi Reyne de Hongrie, & sçachant que le Roy Sigismond venoit pour la deliurer, luy donna la liberté, apres auoir extorqué vn serment sur des saintes Reliques, qu'elle ne se resentiroit iamais de l'injure qu'elle auoit receüe : Mais cette Princeesse sçauoit bien que les prisonniers ne sont pas obligez de garder des promesses tirées par force, & dans vne prison. Iean, qui s'en desia, se retira dedans la forte ville de Dober, de laquelle il estoit Gouverneur. Il y fut assiégé ; & se voyant pressé voulut chercher le salut par la fuite, en laquelle il fut pris, & peu de iours apres puny seuerement.

M. DC. XXXII.  
RESPONDE AY  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRES-  
HVMILIS, TRES-  
VERITABLES, ET  
TRES-IMPORTAN-  
TE REMON-  
STRANCE AY  
ROY.

Tout ce qu'il dit là est faux ; car cét excès d'ingratitude qu'il attribué à ce gouuerneur de Croace, enuers Marie, donne à enten- dre quelques singuliers bien-faits d'elle enuers luy : & l'Historien n'en fait aucune mention. D'auantage, il n'extorqua iamais d'elle aucun serment, comme il dit, aussi ne l'auoit-il pas fait mettre prisonniere simplement, par ambition & dessein de luy mal-faire, mais pour venger la mort du Roy son maistre, qu'elle auoit fait mourir ; d'où vient que son mary ne s'en vouloit point resentir contre luy, si par ses continuelles sollicitations elle ne l'y eust forcé. Le serment que cét Imposteur pour la iustifier dit, que le gouuerneur auoit extorqué d'elle, elle l'auoit fait de son bon gré, sans qu'il l'en requist. Au demeurant, ie ne sçay pas où ce Theolo- gien trouue que telles promesses que celles-là n'obligent pas ; car il n'y a point de doute que l'honneur & le respect deu au Nom de Dieu, nous oblige à tenir ce qu'en quelque façon que ce soit nous auons promis par serment. Pour éclaircir d'auantage tout cecy, il me semble estre à propos de rapporter en bref ce qu'en écrit Bonfinius.

Louys, Roy de Hongrie, laissa vne fille en bas âge, nommée Marie, laquelle il destina au Royaume, & la promit en mariage à Sigismond, fils de Charles Empereur d'Allemagne. Auparauant qu'il l'épousast, estant encore ieune, elle regna sous la conduite de la Reyne Elizabeth sa mere, qui gouerna de sorte, que toute la Noblesse & le Peuple, mécontents d'un tel gouuernement, depu- terent vers Charles Roy de Naples, neveu du feu Roy Louys, pere de Marie, pour le supplier de les venir deliurer de la domi- nation de ces femmes, & prendre possession de ce Royaume qui le desiroit. Il vient, il est receu, & il regne, avec l'vniuersel con- tentement de tous. Elizabeth & Marie à quelque temps delà, as- sassinerent Charles en leur chambre, où il les estoit venu visiter, & quant & quant font faire par la ville vne cruelle boucherie de ceux qu'ils croyoient luy auoir esté affectionnez. Iean, gouver-

M. DC. XXXII.  
 RESPONSE AV  
 LIBELLE INTI-  
 TULÉ, TRES-  
 HUMBLE, TRES-  
 VERITABLE, ET  
 TRES IMPOR-  
 TANTE REMON-  
 STRANCE AU  
 ROY.

neur de Croace, se saisit d'une des portes de la ville, & arresta le meurtre. A vn an de là, ces Princesses s'estant mises en chemin, pour aller en la basse Hongrie, Iean, gouverneur de Croace, se saisit d'elles, fit ietter Elizabeth dans la riuiere, tuër tous les complices de la mort de Charles son maistre, & mettre Marie prisonniere en vne Place forte.

Sigismond partit de Boëme pour la venir deliurer: Marie sçachant qu'il estoit arriué à Bude, pria le gouverneur de la renuoyer vers luy, & promit qu'elle ne se souuiendroit iamais du passé; & pour faire que plus facilement il la créust, fit venir les saintes Reliques, & sur elles luy confirma par serment ce qu'elle luy auoit promis. Dés qu'il l'eut renuoyée, elle oublia, & le serment, & ses promesses, & ne laissa pas son mary en paix, iusques à ce qu'il l'eust vengée de ce qui s'estoit passé.

Que voyons-nous en toute cette Histoire, sinon que le gouuernement des femmes n'a iamais esté gueres bon, ny gueres aimé, qu'elles ne pardonnent à Dieu, ny aux choses saintes pour se venger, & qu'il ne faut croire à leurs promesses, ny à leurs sermens? Quel autre rapport à toute cette Histoire avec l'estat present de la France? Le Royaume estoit à Marie, non pas à Sigismond; la France appartient au Roy, non à Marie. Marie auoit fait assassiner le Roy Charles son cousin germain, nostre Marie est d'un meilleur courage, iamais semblable pensée ne luy tomba en l'esprit. Marie fut detenuë prisonniere en vne forteresse; le Cardinal a tousiours porté l'honneur & le respect qu'il doit à la Reyne Mere, & resent, apres sa Majesté, le plus grand déplaisir de ce que de la liberté pleine d'autorité & d'honneur en laquelle elle estoit en ce Royaume, elle se soit allée sous-mettre à la puissance des Estrangers. Enfin il n'est pas croyable que la Reyne mesme trouuaist bonne la comparaison que cét insensé fait d'elle avec des personnes quel'Histoire accuse de parricide, & d'insigne cruauté.

Il n'est pas plus homme de bien, & plus iudicieux en l'exemple d'une quatrième Histoire qu'il rapporte.

Sous l'Empereur Michel, fils de Theophile, dit-il, sa mere Theodora, qui auoit esté fidelle Regente, fut chassée de la Cour avec ses filles; fut dépouillée de tous ses biens, & emprisonnée par vn ingrat nommé Bardas. Quelque temps apres la mere fut restablie aupres de son fils, par personnes qui n'auoient point d'intention de venger Theodora, page 85.

Cette Histoire est tirée de Zonare, au troisième Tome, tres-fidellement; car elle y est écrite toute au contraire de cela. Il ne dit point qu'elle fut emprisonnée par vn ingrat nommé Bardas,

mais que l'Empereur Michel ayant perdu Theophile son pere en fort bas âge, sa mere Theodora prit la Regence en main. Quand il fut parvenu à vn âge plus meur, il s'ennuya que sa mere gouvernast, & fut conseillé par Bardas son oncle, qui estoit vn de ses tuteurs, de commencer à gouverner par luy-mesme. Ce que Theodora entendant, & craignant le tumulte & les maux qui en pourroient arriuer, si elle eust voulu faire resistance, se démit volontairement du gouvernement, & remit entre les mains de son fils beaucoup de thresors qu'elle luy auoit amassez. Ce Prince adonné au vin & à toute sorte de débauches, & sans pitié, fit couper les cheueux à sa mere, & à ses sœurs; & luy ostant tous ses biens, la fit enfermer en vne maison, où elle mourut incontinent. Basile qui estoit vn de ses sujets, se rebella contre luy, & entreprit de le dépouiller de son Estat. Pour à quoy paruenir il tua Bardas son principal Ministre, qui le seruoit tres-fidèlement, & incontinent apres vint à bout de luy, qui fut tué estant encore plein de vin.

Bardas n'estoit donc pas vn ingrat, qui eust receu des bienfaits de l'Imperatrice; il estoit l'oncle de l'Empereur, & l'vn de ses tuteurs; & partant ne peut pas estre taxé d'ingratitude vers l'Imperatrice, pour auoir donné conseil contre elle. Bien le peut, & doit-il estre de cruauté, d'auoir conseillé de faire raser, & estreitement emprisonner vne si bonne Princeſſe, & luy prendre son bien, apres qu'elle auoit rendu à l'Empereur tant de thresors qu'elle luy auoit amassez. Il n'y a rien icy de semblable, ny de la part de la Reyne, ny de la part du Cardinal. Il n'est pas vray non plus qu'elle fut reſtablie auprès de son fils; au contraire, elle mourut dans peu de temps en cette prison.

Mais cét Eſcriuain suppose malicieusement de l'ingratitude en Bardas, pource qu'il en veut, bien que faussement, taxer le Cardinal, & n'est point marry d'apporter l'exemple d'vn si mauuais Prince qu'estoit Michel, selon le dessein qu'il a dedans son liure de parler mal à propos du Roy, & le faire croire, s'il pouuoit, aussi reprehensible, qu'il est le plus iuste & pieux de tous les Roys de la terre. Quand il n'y eust eu en cette Histoire que la rebellion de Basile, qui assassina Bardas, & l'Empereur apres, & s'empara de ses Estats, il deuoit auoir honte d'auoir seulement pensé de le rapporter. L'Ange de Dieu qui assiste l'innocence & la pieté du Roy, & la particuliere prouidence diuine qui l'enuironne, le garantira de toutes les mauuaises volontez, presages, & embusches de ses ennemis.

M DC XXXII.  
RE-  
PONSE  
A  
LIBEL & INT-  
TILE', TRAI-  
HYMBLS, TRAI-  
VERSABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTS RE-  
MONSTRANCES  
AU ROY.

M. DC. XXXII.

RESPONSE AV

LIBELLE INTI-

TYLE, TRES

HUMBLE, TRES-

VARITABLE, ET

TRES-IMPOR-

TANTE REMON-

STRANGE AV

ROY.

La dernière Histoire qu'il rapporte couronne l'œuvre. *Alexis Sebastocrator*, dit-il, l'un des plus cruels & plus scelerats qui ayent iamais abusé du nom & de la puissance d'un grand & bon Prince, pour-suiuit avec tant de rage la pauvre *Marie*, sœur d'*Alexis Comnenus*, qu'il la contraignit, pour garentir sa vie, de se retirer dans le temple de sainte *Sophie*, & d'embrasser l'*Autel*, duquel ce méchant homme la vouloit faire arracher. Mais le Patriarche & le peuple s'y opposerent. Elle fut bannie, & son persecuteur, apres avoir exercé de grandes cruautés, pris toutes les charges importantes, emprisonné, proscripé & pillé tous les thresors de l'Empire, eut les yeux creuez, & fut condamné à prison perpetuelle.

Rien de tout cela n'est veritable. *Nicetas Coniates*, qui est celuy dont il a pris cette Histoire, la raconte en la maniere suivante.

L'Empereur *Emanuel* laissa à sa mort pour successeur de son Empire, son fils *Alexis* encore ieune, & à raison de la foiblesse de son âge, sa mere prit la Regence, & gouverna sous son nom. Elle se seruoit principalement du conseil & du ministère d'*Alexis Sebastocrator*, cousin germain de son fils. *Marie* sa belle fille, que l'Empereur *Emanuel* auoit eu d'une autre femme, & mariée à un des grands, auquel il auoit donné la qualité de Cesar, conceut vne grande haine contre *Sebastocrator*. La mauuaise volonté de *Marie* passa iusques à attirer des assassins, pour le tuer, lesquels estant surpris sont mis en prison. *Marie* s'enfuit à sainte *Sophie*, excite par toute la ville de Constantinople vne grande sedition, & assemble nombre de gens de guerre dedans l'Eglise mesme, demeurant opiniastre à ce que les assassins qu'elle auoit apostez fussent deliurez, & *Sebastocrator* chassé. Apres vn long combat de part & d'autre, le Patriarche s'entremet, fait la paix, & *Marie* avec son mary s'en retournerent chez eux en toute seureté. *Andronicus*, oncle de l'Empereur, frere cadet d'*Emanuel* son pere, du temps duquel il auoit desia attenté à souleuer les Peuples, & s'emparer de l'Empire, & pour ce sujet estoit exilé, prit l'occasion de ces diuisions, s'en reuint à Constantinople, se met du costé de *Marie* contre *Sebastocrator*, gagne autorité, remet sus son premier party, se fait plus fort que *Sebastocrator*, le met prisonnier; ce qu'ayant fait, il fait mourir *Marie* & son mary, & la mere de l'Empereur, puis l'Empereur mesme, & regna au lieu de luy.

Voyez quel rapport a cette Histoire, au recit que fait cét Imposteur. Il dit que *Sebastocrator* poursuiuit avec tant de rage la pauvre *Marie* sœur d'*Alexis Comnenus*, qu'il la contraignit pour garentir sa vie, de se retirer dedans le Temple de sainte *Sophie*.

Au

Au contraire, c'est Marie qui poursuit Sebastocrator, le veut faire assassiner, & pour sauver les assassins excite sedition, se retire au Temple de sainte Sophie, & y amasse des gens de guerre. Si Sebastocrator l'en veut retirer, il ne viole point l'Eglise pour cela, d'autant que de lieux sacrez qu'ils estoient, elle les a changez en vne forteresse, d'où elle fait la guerre, quelque opposition qu'y peult faire le Patriarche, & instante priere de ne le prophaner point avec vne telle indignité. Elle y demeueroit, non comme vne suppliante, mais comme vne forcenée, refusant d'oüyr parler du pardon qu'on luy offroit, & ne voulant entendre à aucune paix, que Sebastocrator ne fust chassé.

Il dit que cette Marie fut bannie. L'Histoire n'en fait point mention; mais au contraire qu'elle retourna en sa maison avec son mary.

Et quant à Sebastocrator, s'il est affligé & mal-traitté par apres, ce n'est point pource qu'il ayt commis aucune faute enuers Marie, ny sous ce pretexte là, mais pour auoir esté fidelle à l'Empereur son maistre durant sa minorité, & l'auoir maintenu contre l'vsurpateur.

Enfin ce maussade Escriuain finit ces Histoires par celle qui plus offense la reputation du Roy, & de la Reyne; si toutesfois ce que dit vn homme si impertinent peut arriuer iusques à leurs Majestez. Quelle comparaison de la Reyne Mere, si bonne, & si sage Princesse, à Marie qui a voulu faire assassiner vn seruiteur de l'Empereur, son seigneur, & defendu les assassins par seditions & par armes?

Et quel rapport y a il d'Alexis Comnenus, encore enfant, & non capable de regir, au Roy qui nous regit avec vne si grande sagesse, que nous la voyons accompagnée de perpetuelles benedictions de Dieu, qui nous donnent assurance que la mesme diuine bonté le defendra de semblables attentats à ceux d'Andronicus contre l'Empereur Alexis.

Après auoir rapporté mal à propos, & si infidellement ces exemples, il reuient avec impudence, comme s'il auoit frappé vn grand coup, à remettre sur le tapis l'affaire de Compiègne. Iusques à quand répondtons-nous à cette mesme plainte? Et cette prison imaginaire de la Reyne à Compiègne, sera-elle mise en auant contre la verité? Elle n'a pas esté prisonniere à Compiègne, puis que la demeure qu'elle y a faite a esté contre la volonté du Roy, qui l'a dès le premier iour priée, & tousiours depuis sollicitée d'en partir, sans qu'il ayt iamais peu gagner belà sur son esprit.

M M m m

M. DC. XXXI.  
RESPONSE A V  
LIBELLE INTI  
TULÉ, TRES-  
HUMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AV  
ROY.



M. DC. XXXII.

RESPONSE AV  
LIBELLE INTA-  
TUEL', TRES-  
HVMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE RE-  
MONSTRANCE  
AV ROY.

Moins estoit-elle arrestée dans le Chasteau, puis qu'il luy estoit libre de s'aller promener dedans & dehors la ville, où il luy plaisoit: mais elle s'y tenoit à dessein enfermée, pour feindre qu'elle estoit traitée avec rigueur.

Les siens ont abusé de la trop grande liberté qu'elle auoit, & l'ont employée contre le Roy, luy persuadant de s'en aller honneusement en Flandres. C'est folie de dire qu'elle n'a pas tant eu de regret de quitter le bien qu'elle a apporté en France, que l'honneur de la presence du Roy. Elle n'a eu regret de quitter ny l'un, ny l'autre. Le bien que les Reynes qui ne sont pas heritieres apportent, n'est iamais bien grand. La Reyne en receuoit du Roy, & en dependoit tous les ans plus que le fonds tout entier de ce-luy qu'elle a apporté ne montoit. Pour le Roy, elle l'a quitté volontairement, quelque empeschement que par respect on ayt essayé d'y apporter.

*Le Cardinal luy a fait presenter vne Place à la frontiure, & ouvrir vn peu de iour, pour seruir de pansiere ou fenestre, afin de la prendre au passage, page 88.*

Il estoit grand besoin d'ouvrir vne fenestre pour passage à celle qui auoit liberté d'aller par toute la France. Mais, dit-il, *Si elle fust demeurée plus long temps à Compiègne, elle fust estouffée en cet air relant du vieux Chasteau où elle demouroit, page 88. Qui l'obligeoit de demeurer en cet air relant, sinon l'obstination de ses Conseillers qui l'empeschoient d'en vouloir sortir, quelque instance que le Roy luy fist au contraire? Mais elle n'osoit pas porter ce preiudice à la naissance du Roy, d'estre trainée en triomphe au trauers de trois ou quatre Prouinces, page 88.* Comme si ce ne luy estoit pas vn bien plus grand preiudice de s'en aller fugitiue & suppliante en vn pays estranger; feignant estre mal-traitée du Roy son fils, bien qu'elle ne l'ayt iamais esté.

C'est vn beau pretexte pour demeurer à Compiègne contre la volonté du Roy, de dire, page 89. *Que c'est pour estre plus proche de Paris & du Parlement, où on auroit plus d'apprehension de l'enleuer, ou de la reserrer plus estroitement, ou luy oster ses gens.* Comme si la Reyne ne scauoit pas bien, & ne l'auoit pas dit autrefois elle-mesme aux Deputez du Parlement, que ce n'estoit pas à faire au Parlement de se meller des affaires d'Estat. Pensoient-ils point, contre toute raison, souleuer ce corps là contre le Roy, comme ils essayoient de faire tout le reste du Royaume? Au reste, s'estant de son bon gré retirée hors du Royaume, il n'y a point d'apparence de dire qu'elle ayt eu peur qu'on la voulust enleuer de force, pour l'em-

mener dehors. Si elle a eu cette peur là, ce n'a donc esté que d'en-  
uie qu'elle auoit de s'en aller de sa propre volonté, & sa grande  
bien-veillance enuers le Cardinal, a fait, qu'elle s'est voulu charger  
du blafme de sa retraitte, pour le deliurer de celuy qu'il eust en-  
couru de la faire enleuer par violence. Ce sont là de belles couleurs  
pour déguiser la verité.

*Mais où pourroit-elle mieux aller qu'auprès d'une Princeesse pieuse, sa  
parente, page 89.* Ne dites donc plus qu'on l'y a forcée, mais  
qu'elle y est allée par son élection. Encore est-ce quelque chose,  
que la verité ayt peu extorquer cette confession là. Ils disoient  
auparauant qu'on l'auoit bannie, & chassée par force, & pour sui-  
uie iusques à la frontiere pour la faire sortir. Maintenant ils ad-  
uouent qu'elle a choisi cette route, & l'a fait avec raison. Il est  
vray que c'est vne tres-bonne, & vne tres-vertueuse Princeesse, &  
pleust à Dieu que les Conseillers de la Reyne luy permissent de  
remarquer, qu'en l'honneur & en l'obeyssance que cette Princeesse  
a tousiours rendu au feu Roy d'Espagne, son frere, & à celui-cy  
son neveu, elle condamne le mauuais conseil qu'on luy a donné,  
de se comporter si mal avec le Roy son Fils, duquel elle a receu  
tant d'honneur & de bon traitement, & auprès duquel en toute  
maniere il luy seroit tousiours plus honorable d'estre que là où  
elle est.

*Dieu nous commande d'aller de ville en ville pour fuir la persecution,  
page 89.* Mais il ne commande pas d'aller de ville en ville pour  
persecuter l'innocent, moins son propre enfant, moins encore son  
Roy, à qui l'on doit plus qu'à son enfant. Il permet de fuir de  
ville en ville, mais non pas pour y allumer le feu de la sedition,  
& de la guerre, & pour faire rebeller les Peuples contre leur Roy,  
& semer parmy eux des libelles diffamatoires contre son honneur,  
& sa reputation. Il permet de fuir à ceux qui sont persecutez;  
mais quelle persecution a receuë la Reyne, que d'elle-mesme, &  
des mauuais esprits qu'elle a voulu croire contre routes les sup-  
plications que sa Majesté luy en a faites? Il est permis de fuir en  
des villes, mais non pas pour les surprendre, & s'en emparer iniu-  
stement, comme ils ont voulu faire sous son nom. Si la Reyne  
vouloit fuir la persecution, elle deuoit fuir les mauuais esprits qui  
sont auprès d'elle; ce sont eux qui la persecutent, & troublent son  
repos, & portent preiudice à sa reputation.

*La Reyne se contente d'auoir recours aux supplications, & aux prieres  
uers le Roy, & ne veut point passer à d'autres moyens, de peur qu'il ne  
déplaise à Dieu & à sa Majesté, page 89.* L'intelligence sur Ardres,

M. DC. XXXII.  
 RESPONSE AV  
 LIBELLE INTI-  
 TULÉ, TRES-  
 HUMBLE, TRES-  
 VÉRITABLE, ET  
 TRES-IMPOR-  
 TANTS RËMON-  
 STRANCE AV  
 ROY.

& la leuée de gens de guerre en Liege s'appellent-elles simples supplications vers le Roy? Et qui se sert de tels moyens, peut-il dire sans mentir, qu'il n'en veuille point vsfer d'autres, que de celuy des prieres, de peur de déplaire à Dieu & à sa Majesté? Ou si ce n'est pas tout au contraire, violer le respect deu à Dieu & à sa Majesté pour l'amour de luy? Mais cela ne doit point sembler nouveau à qui cognoist ces Conseillers; car en toutes autres choses, aussi bien qu'en celle-cy, ils ne font point de conscience de ne pas dire vn mot de verité.

Il veut faire trouuer estrange, page 89. *Que le Roy menace d'arrestter ceux qui sont enuoyez de la part de la Reyne.* Comme s'il pouuoit douter que ce ne fust faute au Roy s'il faisoit autrement. Ceux qui luy sont enuoyez sont espions, & non pas Messagers. Ils viennent pour espier, non pour s'enquerir de la santé du Roy. Ils ont semé iusques dans la Chambre de sa Majesté des écrits iniurieux contre elle. Il suffit bien à la Reyne, au lieu où elle est, de sçauoir des nouuelles de la santé du Roy par son Ambassadeur, sans sous ce pretexte enuoyer des gens icy pour mal faire. Non que ie veuille dire que ce soit l'intention de la Reyne, mais celle de ses Conseillers, ausquels on doit attribuer tous les mauuais effets que nous auons resenty de cette part là.

Cét Auteur, apres auoir ainsi assez long temps coloré de menfonges, le procedé qu'ils font tenir à la Reyne, il reuient à celuy de Monsieur, qu'il essaye de déguiser de la mesme façon.

Il exagere, p. 89. & 90. que Monsieur est vne personne importante à l'Estat. Il n'y a aucun qui ne le sçache aussi bien comme luy, *Qu'il a trouué de grands aduantages en la bonté du Roy, page 90.* Et c'est dequoy ses Conseillers qui l'éloignent du Roy deuroient mourir de honte. *Auec tout cela, il est chassé de l'Estat par vengeance du Cardinal, page 90.* Qu'il en soit chassé, il n'y a personne qui l'aduoue, au contraire, il a esté retenu par tous les moyens que le Roy s'est peü imaginer. S'il a esté chassé, c'est par l'ambition des siens, qui ont pensé par son éloignement se rendre necessaires. Et que si pour le maintenir en son deuoir sur l'accident du mécontentement de la Reyne, le Roy a fait des biens outre tout ce qu'ils pouuoient esperer, maintenant pour le rappeler de dehors le Royaume, on leur en offriroit plus qu'ils ne sont capables d'en receuoir.

Quant à la vengeance du Cardinal elle ne doit point estre mise en ligne de conte; car elle est nulle au témoignage mesme de cét Auteur, qui en son Theologien sans passion, page 13. dit que la

parfaite cognoissance de la loy de Dieu, luy a persuadé le pardon. Puis quelle raison y a-il de referer à la vengeance du Cardinal, ce à quoy il n'a rien contribué? mais au contraire, où il eust voulu remedier au prix de son sang, & dont toute la cause est en la malignité des esprits qui environnent Monsieur.

M. DC. XXXII.  
RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRIS-  
HVMBLE, TRIS-  
VERITABLE, ET  
TRIS-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AV  
ROY.

En ce qui suit iusques à la page 94. il repete sur le sujet de l'éloignement de Monsieur, tous les mensonges qu'il auoit desia dit en la page 15. & 16. où nous y auons desia répondu. Il adioute seulement icy pour excuser le Coigneux & Puy-Laurent, qui vendirent à si haut prix les bons offices qu'ils deuoient faire auprès de leur Maistre, pour le seruice du Roy. *Que s'ils ont esté corrompus par argent, ceux qui les ont achetez leur ont enseigné à se vendre.* Nous n'auons point encore ouy dire en Theologie, que de l'argent que par necessité on prend à vsure, n'en pouuant pas auoir autrement, le peché en soit à celuy qui paye l'vsure, & non pas à l'vsurier qui la reçoit. Ils estoient de la partie, & les principaux de ceux qui auoient proietté & conduit les menées qui alloient à la ruine de l'autorité Royale, & du repos de cet Estat; ils ne vouloient pas quitter ce party là. On fut contraint pour le leur faire abandonner, de les attacher au seruice du Roy par les chaines de leur auarice, & de leur ambition, & de donner entr'autres au Coigneux la charge de President, pource que sa folie pouuoit moins faire de mal au Parlement, où elle estoit rabatuë par vn grand nombre de Sages, que dans le Conseil de Monsieur, où il estoit seul à opiner.

Il employe toute la page 95. iusques à la 99. à vouloir faire croire au Roy, qu'il s'est fait tort à luy-mesme, faisant verifiet au Parlement la premiere declaration qu'il leur a adressée, sur le sujet de Monsieur, comme si le Roy ne scauoit pas iuger ce qui luy est conuenable. C'est vne grande impudence à vn criminel & banny, comme il est, de s'arroger tant que d'oser reprendre son Maistre, & luy dire qu'il sçait mieux ses affaires, qu'il ne les sçait pas luy-mesme.

En fin à la page 99. il finit la calomnie contre le Cardinal sur le sujet de l'ambition qu'il luy attribué, le reprenant d'auoir fait, dit-il, publier dans toutes les rues de Paris vne genealogie qui le fait descendre de la costé de Louïs le Gros. Premierement il ne l'a point fait publier, ny n'a eu cognoissance du liure, dans lequel entre plusieurs genealogies la sienne a esté inserée, sinon apres qu'il a esté imprimé. Et si on le luy a présenté, ce n'est pas à dire pourtant qu'il l'ayt leu comme vn Docteur, à qui on donne vn Liure pour

M. DC. XXXII.  
 RESPONSE AV  
 LIBELLE INTI-  
 TULÉ, TRES  
 HVMBLE, TRES-  
 VERITABLE, ET  
 TRES-IMPOR-  
 TANTS REMON-  
 STRANCE AV  
 ROY.

l'approuuer auparauant que de le mettre en lumiere. Il auroit beaucoup de loisir, s'il en auoit pour lire tous les Liures qu'on luy presente. Puis, quel mal vient à la Republique, & qu'en est-il ny plus ny moins, s'il est descendu par femme de Louys le Gros? Il n'y a gueres de bonnes maisons en France, qui n'ayent quelque semblable alliance avec la maison Royale. On ne les accuse pas pour cela de pretendre à la Royauté. Il faut estre bien pauvre d'accusations d'en ofer mettre en auant de si impertinentes. Mais il a voulu, dit-il, bailler sa niepce en mariage à vn Prince du Sang, esperant au moins de la faire Reyne. C'est vne chose imaginaire, & qui ne fut iamais en la pensée du Cardinal. Mais quand vn Prince du sang épouserait vne Damoiselle, il n'y auroit rien en cela de nouveau, & qui n'ayt esté plusieurs fois pratiqué en France, depuis le commencement de nostre Monarchie iusques à maintenant.

Quant à son veufuage, duquel il parle avec mépris, appellant cette Dame le reste de son mary defunct, l'Apostre saint Paul ne luy a point appris de parler ainsi des veufues. Aussi n'est-il pas son Maistre, car l'esprit de Dieu & sa sapience ne se communique pas à vne ame si noire, & si ennemie de verité.

Iusques icy nous auons répondu à toutes les calomnies qu'il a sans ordre vomies contre le Cardinal, sous le titre d'vne ambition démesurée, que faussement il luy attribué. D'icy en auant il le calomnie sur le chef de l'auarice, mais il se decouure luy-mesme pour vn imposteur. Premièrement, pource qu'il dit qu'il est auare & prodigue tout ensemble, ce que iamais homme de iugement ne luy adouëra : ne pouuant l'auarice & la prodigalité estre en vn mesme temps en vn mesme sujet; non plus qu'on ne peut estre poltron & temeraire, ou insensible, & intemperant tout ensemble, d'autant que ce sont habitudes contraires qui se destruisent l'vne l'autre. Il y a cela de difference entre les vertus & les vices, que les vertus, pour opposées qu'elles semblent estre, ne sont point incompatibles; au contraire, elles conuiennent en vne si parfaite vnité, que les plus grands Philosophes ont dit qu'on ne peut auoir parfaitement l'vne sans l'autre. Mais il n'est pas ainsi des vices, entre aucuns, desquels y a telle opposition, qu'ils ne se peuvent souffrir l'vn l'autre, comme sont les vices de l'excès, & du defect, au respect de la mediocrité, en laquelle consiste la vertu.

Secondement, pource que luy-mesme en son Theologien sans passion, a rendu témoignage que le Cardinal n'est atteint de l'vn ny de l'autre de ces vices là. Voicy ses paroles en la page 25.

Ce ne seroit pas assez que sa generosité eust affranchy de la tyrannie de l'avarice, celui que vous calomniez, si l'imprudence l'auoit ietté dans la prodigalité; ou si la volupté auoit abandonné son bien à la recompense de ses plaisirs. Et comment pourroit estre mangé par les delices, ce qui est deuoré par les affaires, par les veilles, & par un esprit qui est un feu eternal, qui agit sans cesse, & qui n'a pour but que la gloire du Roy, & la reputation de bien faire. Il n'est pas seulement exempt de ce crime, mais il est hors de soupçon aussi bien que de celui de la trahison de son Maistre, & de son pays.

M. DC. XXXII.  
RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRISTE-  
HUMBLE, TRIS-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE RE-  
MONSTRANCE  
AV ROY.

Et en la page 24. il aduoué encore que l'avarice n'a point de place en luy. L'avarice, dit-il, qui est le plus puissant genie de ce siecle corrompu, & qui aveugle les esprits des hommes infidelles, n'a point eu de pouuoir sur le sien.

De là il vient à prouuer aussi impertinemment la supposition de ces deux vices, comme il les a supposez ignoramment. Son luxe & ses profusions meritiens le nom de prodigalité, ou pour escrire en terme plus doux, de magnificence Royale, & surmontant celle de nos Roys, qui ont vescu deuant François premier, page 99. & 100. Cette dépence de la maison du Cardinal, qu'il ose icy accuser, il l'approuue en son Theologien sans passion, en la page 24. & 25. où parlant des grands biens du Cardinal, il dit qu'ils sont necessaires à ceux qui les employent magnifiquement, pour apporter quelque lustre à leur dignité, & à l'Estat, & pour donner aux Estrangers bonne opinion de la grandeur des Maistres qu'ils seruent. Et en la pag. 24. dit que sa maison est des mieux reglées de l'Europe.

Après cela peut-il sans honte baptiser du nom de luxe la dépense du Cardinal, & parler comme d'un Lucullus de celui, lequel auparauant, lors qu'il parloit sans passion, il recognoist & nous represente comme un Caton.

Il a trouué le moyen de faire perdre les debtes de son pere, & de son frere, & de faire casser le testaments du dernier, & s'est seruy en cela d'un homme, lequel pource qu'il en sçait trop, il tient depuis quatre ans prisonnier en la Bastille, page 102. Le Cardinal ne peut mieux estre iustificié de cette calomnie, que par la iustice qui a iugé ces procès là, & a condamné ses parties, & par le peu d'apparence qu'il y a de tenir un homme prisonnier, de peur qu'il ne parle. Car tout au contraire, quand il n'en auroit pas enuie, le déplaisir le feroit parler, pour faire voir son innocence, & se venger de ses ennemis. Mais cét Autheur iustificeroit volontiers tous ceux qui sont dans la Bastille, pource que sa cause est commune avec eux, & qu'il est coupable du mesme crime qui les y detient pour la plus part.

M. DC. XXXII.  
RESPONSE A V  
LIBELLE INTI  
TULÉ, TRES-  
HVMIL, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR  
TANTE REMON  
STRANCE AU  
ROY.

Quant à ce que la Reyne luy a donné, il n'est pas besoin de faire icy vn denombrement des biens qu'elle luy a faits, lesquels, bien qu'il aduoué estre grands, neantmoins il leur est plus aisé de dire que de prouuer qu'elle luy ayt donné neuf cens mille escus, aussi bien que la Chapelle de cent mille pistoles. Il est bien aisé à voir qu'il ne couste rien à cét Autheur à mentir; car il ne dir pas seulement les choses fausses, mais hors d'apparence, & quasi de possibilité; le Pape ny aucun Prince de l'Europe qu'on sçache, n'ayant point de Chapelle de cent mille pistoles. Et tant s'en faut qu'il ay iamais rien extorqué de la Reyne, qu'elle a plusieurs fois dit au Roy, qui s'en souuiet fort bien, que quand elle luy vouloit donner quelque chose, elle auoit vne tres-grande peine à le luy faire receuoir, & qu'il falloit qu'elle vſast pour cela d'un commandement absolu, & encore plusieurs fois reiteré: & c'en est vne grande preuue, que de quarante & tant d'Abbayes qui ont vacqué en la nomination de la Reyne, tandis qu'il a eu l'honneur d'estre auprès d'elle, il n'en a eu qu'une seule.

Tout le fruit de la recherche des Financiers tomba dans sa bourse, ou celle des siens, page 104. Il ne se souuiet pas qu'en son Theologien sans passion, il dit, page 24. que ce que nous appellons griuelée n'a iamais entré dans son cœur, ny dans sa maison, qui est des mieux reglées de l'Europe. La recherche des Financiers n'a point enslé sa bourse, & son intégrité n'a peu estre corrompue par une playe d'or. Celuy qui ne court point apres ce metal est iugé digne de louange, & a fait des merueilles, au rapport du Sage.

Il me semble qu'apres tant de contradictions, & démentis qu'il se donne à soy-mesme, il est indigne qu'on luy réponde. Neantmoins par abondance de droit nous continuerons iusques à la fin. Il est si effronté, page 104. que d'accuser le Cardinal de faire le bastiment de Richelieu, par ambition sur celuy de Luxembourg. Mais sa fausseté est exposée aux yeux de tout le monde; car vn chacun qui le verra cognoistra que tout au contraire, il fait le bastiment plus petit que n'estoit le dessein que son pere en auoit proietté; non qu'il n'ayt plus de commodité de paracheuer ce dessein que n'auoir pas feu son pere, mais pource que la moderacion de son esprit le fait contenter à moins.

Ce fol fait monter à quatorze millions ce bastiment, & ceux du Mareſchal d'Effiat avec les ameublemens. Certe somme si exorbitante fait paroistre qu'il est non d'abondance de lettre, mais de passion hors du sens, & ne sçait ce qu'il dir, comme en ce qu'il raconte, page 105. que Richelieu vaut cent mille liures de rente, & vn chacun

dans le pays sçait qu'il n'en vaut pas vingt-cinq. Il ne releuoit pas du Roy, il est vray, mais la Terre dont il releuoit est sinoble, que Champigny; & plusieurs autres belles Terres en releuent aussi. Quant aux cent mille escus de rente que cét Autheur dit, que le Cardinal a, sans ses benefices, charges & gratifications du Roy; Quand il les auroit, il les a bien meritez. Ekemberk, qui est le premier Ministre de l'Empereur, en a bien dauantage. Et si n'a-il pas rendu à son Maistre les seruices que le Cardinal a rendus au Roy.

M. DC. XXXII.  
RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRIS-  
HVMILE, TRIS-  
VERITABLE, ET  
TRIS-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AY  
ROY.

Mais il est faux qu'il les aye; il en a assez neantmoins, & se resent tres-obligé à la liberalité du Roy, qui luy a par son propre instinct, & sans qu'il l'en ayt supplié, fait tous les biens qu'il a receuz de sa Majesté. Mais quelle auengle hayne transporte cét Escriuain à vne telle enuie contre le Cardinal, qu'il le taxe d'auoir trop de benefices. Luy qui en son Theologien sans passion auoit dit, qu'il n'en auoit pas lors assez, & que sa Majesté vouloit, avec raison, luy en donner dauantage, pource qu'il les merite, & luy font de besoin pour son seruice. Les termes esquels il en parle sont ceux-cy. *Pourquoy donc le blasmez-vous tant? Il a vingt-quatre mille escus de rente en Benefices. Il en auoit vingt, il y a trois ans lors qu'il est entré aux affaires. Si vous croyez que ce soit trop, sa Majesté iuge que c'est trop peu, & voudroit auoir en des occasions meilleures, pour le mettre en estat de supporter les excessiues dépenses qu'il est contraint de faire pour son seruice. Sa condition, & son merite luy donnent fort bonne part aux biens qui appartiennent à l'Eglise. Les recompenses de cette nature n'épuisent point les thesors publics. Elles ne sont point tirées du sang du peuple. Elles sont necessaires à ceux qui les employent magnifiquement, pour apporter quelque lustre à la dignité qu'ils possèdent en l'Eglise, & en l'Estat, & pour donner aux Estrangers bonne opinion de la grandeur des Maistres qu'ils seruent.*

Mais pour fermer la bouche à ces Calomnieurs & leurs semblables, ie les prie de considerer que trouuant, & faisant trouuer à tous si estrange, comme ils font, que le Roy affectionne le Cardinal, luy donne grande autorité près de soy, & luy fasse du bien; Ils font grand tort à la Reyne Mere, d'autant qu'ils obligent vn chacun de rappeler en memoire le temps du Marechal d'Ancre, & s'estonner bien dauantage de l'estat auquel ils l'ont veu.

Il estoit estrange, homme de peu en sa naissance, & en sa nourriture, qui ne fut iamais Ministre de l'Estat, ny capable de le gouverner, & n'auoit rendu nul seruice au Roy. Cependant il auoit seul la confiance de la Reyne. Toute l'autorité de l'Estat residoit en luy. Il regorgeoit de richesses, iusques à ce point, qu'il



M. DC. XXXII.  
 RESPONSE AV  
 LIERSIE INTI-  
 TYLE, TRES-  
 NOMBRE, TRES-  
 VERITABLE, ET  
 TRES-IMPOR-  
 TANTE REMON-  
 STRANCE AV  
 ROY.

auoit transporté des sommes immenses hors du Royaume, & que lors qu'il mourut on luy trouua pour dix-huit cens mil liures de promesses sur luy, outre les biens qu'il auoit en France, qui estoient tres-grands en terres, meubles & charges.

Ce sont tels Fauoris qui sont à craindre, & qui meritent la malveillance des Peuples, & de l'éléuement desquels on se peut plaindre avec raison, parce qu'il n'a pour fondement qu'une pure faueur, sans appuy d'aucun merite.

Si le Cardinal est en quelque faueur du Roy, & s'il est honoré du choix qu'il a fait de sa personne, c'est au iugement de ses ennemis mesmes, s'ils en parlent en leur conscience, le plus digne homme pour cette charge, non seulement que le Roy peut choisir, mais que la France ayt iamais porté.

S'il a des biens, ils ne sont pas immenses, & sont petits au prix de ceux que nous auons dit qu'auoit le Marechal d'Ancre. Et s'il fust mort au temps du voyage de la Rochelle, & d'Italie, on eût plustost trouué chez des Banquiers, & autres, des promesses de luy, pour des sommes qu'il auoit empruntées pour le seruice du Roy, que non pas sur luy des promesses d'argent dont on luy fust reueuable. Si est-ce qu'il a l'honneur d'estre en la faueur du Roy, & le Marechal d'Ancre n'estoit qu'en la faueur de la Reyne sa Mere. Nous le pouuons dire, puisque sa Majesté l'a témoigné deuant les yeux de tout le monde, estant contraint de s'en défaire, pour se garentir de ses desseins.

La faueur du Cardinal a son appuy au iugement du Roy : celle du Marechal d'Ancre ne l'auoit qu'en la volonté de la Reyne. Celle du Cardinal a pour sa fin la gloire du Roy, & le bien de son Royaume : celle de l'autre n'auoit pour but que la fantaisie qu'on auoit imprimé à la Reyne, pour marque de sa puissance, d'eleuer vn homme de rien.

Celle du Cardinal a esté benite de Dieu, qui a comblé le Roy d'honneur & de gloire en toutes les entreprises qu'il a commises à sa conduite : celle du Marechal d'Ancre a eu malediction de la part de Dieu, ne produisant en effet que dissensions & guerres ciuiles, avec diminution de l'autorité Royale au dedans, & l'abaissement de nos Alliez au dehors.

Depuis que le Cardinal est en la faueur du Roy, sa Majesté a eu de grandes guerres ; mais pource que la cause en a esté iuste, la fin en a esté heureuse : la rebellion de l'heresie a esté destruite, l'orgueil des ennemis de sa Majesté a esté abbaru, & le Royaume est sur le point de iouir de la plus glorieuse Paix qui puisse estre,

qui est celle que la victoire produit, si ceux qui y ont interest apres le Roy ne la troublent eux-mesmes : où du temps du Marechal d'Ancre, le feu fut continuellement allumé aux quatre coins, & au milieu de ce Royaume, sans qu'il pût estre éteint que par sa mort.

Si cét Escrivain & ses semblables estoient bien sages, ils s'étonneroient si le Cardinal ayant rendu de si grands services au Roy, & estant capable d'en rendre encore d'autres à l'advenir, n'estoit point aymé & recompensé du Roy, comme il est; bien loin de trouver estrange que le Roy l'agrée, & luy face du bien, en estant si digne, & l'ayant si bien mérité.

Cét Auteur le calomnie sur les charges qu'il a, & particulièrement sur celle de la Marine, de laquelle il met en ligne de conte les appointemens, & dit qu'on ne sçauroit faire un estat certain de la dépense de la Marine, qu'il n'y a rien de réglé, la plus part de ce qui est contenu en cét article s'employant en un content, & qu'on fit passer en la Chambre des Comptes, par iussion & commandement exprés, un content de deux millions de liures pour l'entretien des Vaisseaux du Roy, sans fournir aucun estat de la dépense, page 106. Toutes ces choses sont si fausses, que la fausseté mesme ne l'est pas davantage. Quand on accuse quelqu'un, si celuy qui accuse ne prouue ce qu'il dit, l'accusation est censée pour calomnie, & l'accusé absous & innocent de ce qui luy est imposé. Cét Imposteur ne prouue rien de ce qu'il dit; cela suffiroit pour la defense du Cardinal. Mais la iustice de sa cause est telle, que nous ne nous contentons pas de cela. Mais nous prouons l'imposture de cét Escrivain. Il se peut voir dans les estats des Officiers de la Marine, que le Cardinal y est le premier employé, comme Grand-Maistre, & sur-Intendant; mais sans aucuns appointemens, qui pour ce y sont tirez hors de ligne à neant. Semblablement, tous les ans le Roy fait dresser les estats des Officiers de la Marine, des Vaisseaux, des Capitaines & equipages qui y sont, les appointemens desquels sont reglez selon le port des Vaisseaux, & le nombre des hommes qui y sont entretenus. Tout cela se peut voir en la Chambre des Comptes. La verité en est tres-manifestée, & partant la fausseté conuaincuë de celuy qui dit qu'en la dépense de la Marine on ne fait point un estat certain, pource que cela est à discretion. Pour les contents, il est bien aisé à voir en la Chambre des Comptes, s'il en a esté passé un seul iusques icy pour le fait de la Marine; tant s'en faut qu'il en ayt esté fait passer un de deux millions de liures par iussion expresse. Il ne s'en trouuera pas un, non pas mesme de cent escus. Mais cét in-

M. DC. XXII.  
RESPONSE A  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRIS-  
VMELE, TRIS-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE RE-  
MONSTRANCE  
AU ROY.

M. DC. XXXII.  
RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRES-  
HUMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AV  
ROY.

lensé menteur se contente de ietter ses calomnies & impostures, sans se soucier d'en estre conuaincu : Comme dit le Sage, Que le peruers, quand il est venu dans la profondeur de la méchanceté, l'a méprisé, & n'en a plus de honte.

Le veux dire dauantage pour la defense, & à l'honneur du Cardinal, qu'en l'armée de Mer, durant le siege de la Rochelle, où les frequentes venuës des Anglois ne donnoient quelquesfois pas le loisir de faire toutes choses avec tout l'ordre qu'on eust bien désiré, neantmoins rien n'a esté payé que suiuant les estats qui ont esté faits, sans que iamais il y soit employé vn sol par ordonnance de content. Il y a plus encore ; c'est que des trois Armées de Mer, qui ont esté employées à la Rochelle, celle que commanda Monsieur de Montmorency, celle de laquelle Monsieur de Guyse eut la charge, & celle de laquelle Monsieur le Cardinal eut commandement, lors que la Rochelle fut prise, la dépense de la dernière a esté beaucoup moindre que celle d'aucune des deux autres. Si estoit-elle pourtant de beaucoup plus grand nombre de Vaisseaux, & d'hommes que les autres, & fit bien vn autre effet ; car on peut dire que celle-là prit la Rochelle, rendit le Roy vrayement Seigneur de ses Mers ; & pour dire en vn mot, fit paroistre en France le plus beau iour, & le plus beau Soleil, dont elle ayt esté éclairée depuis soixante ans, qui le premier vid à son leuer cet Estat pleinement affranchy de tous les maux, que la rebellion de l'Herésie luy auoit par cette ville fait souffrir depuis ce temps-là.

La verité de ce que j'ay dit cy-dessus se void en la Chambre des Comptes. Ce n'est point vne chose cachée ; vn chacun le peut sçauoir. Apres cela est-il possible d'oser ouurir la bouche pour accuser le Cardinal de mauuais ménage pour le Roy, en la Marine ? Et s'il se trouue vn homme assez éhonté pour mentir si impudemment en ce sujet, que ne fera-il point en autres chefs, lesquels n'estant pas si publiques, comme ceux-cy, qui se voyent en pleine Chambre des Comptes, la verité n'en est pas si manifeste. Vn ancien Philosophe disoit, que les calomnies en cela estoient fascheuses, que bien qu'elles fussent fausses, elles faisoient impression en l'esprit de plusieurs, & laissoient rousiours quelque petite tache en la reputation de celuy contre lequel elles estoient dites. Mais celles-cy sont si impertinentes & si fausses, qu'elles ne font autre impression dans les esprits de ceux qui les écoutent, sinon que celuy qui les dicte est vn insensé furieux. Et tant s'en faut qu'elles puissent laisser aucune tache en l'honneur du Cardinal, contre lequel elles sont venuës ; qu'au contraire, elles l'illustrent,

le faisant recognoistre comme l'ennemy des méchans, contre lequel le vice ennemy de la vertu délasche tous ses traits.

Les seruiteurs du Cardinal, à son conte, page 107. se sont enrichis de millions. Il est fort mal informé en ce point là. Le feu Cardinal du Perron disoit, qu'il auoit eu beaucoup de peine à la Cour, à en venir iusques là, que de s'acquérir assez de bien pour fournir à ce qui luy estoit necessaire; mais que depuis, s'estant fait riche, il en auoit encore eu dauantage, à sçauoir où dépendre le superflu de ce qu'il auoit. Le bien des seruiteurs du Cardinal est si mediocre, que si leur Maistre leur manquoit, ils n'auroient pas peine de dépendre le superflu de ce qui leur feroit de besoin, mais auroient peine à trouuer le necessaire. Tous ensemble, depuis plusieurs années de seruite, n'ayant pas acquis la sixième partie du bien qu'un seul simple Secretaire de Monsieur de Luynes a acquis en trois ans auprès de luy.

La Reyne Mere, dit-il, ayant parlé genereusement à sa Majesté, l'accusé se délia de sa mauuaise cause, & en telle façon qu'il auoit resolu de s'ensuyr, page 108. La malice de cét Escriuain est si grande, qu'il conuertit en venin les plus saines & plus sinceres actions. Quand la Reyne fit cét éclat contre le Cardinal, il voulut par modestie se retirer de la Cour, n'y pouvant viure content en la mauuaise grace de la Reyne, & demanda son congé au Roy, avec tant d'instance, qu'il n'oublia aucun moyen pour l'obtenir. Mais le Roy le luy ayant refusé absolument, il fut obligé, par toutes sortes de deuoirs, de demeurer auprès de sa Majesté. Là, il n'a point témoigné auoir de crainte de toutes les accusations qu'on pourroit suggerer à la Reyne de faire contre luy. Il ne l'a point fait supplier de les taire. Elle a dit au Roy ce que bon luy a semblé; & depuis sa separation à Compiègne elle luy a écrit, & fait dire de bouche par ceux des siens qu'elle luy a enuoyez, tout ce qu'elle a voulu. Si vne seule des accusations qu'elle a faites, ou fait faire, eussent eu la moindre apparence, elles eussent fait quelque effet en l'esprit du Roy. Nous voyons au contraire, que la confiance de sa Majesté vers le Cardinal augmente de iour en iour. C'est un témoignage plus clair que la lumiere de son innocence en tout ce que l'enuie & la rage luy mettent à sus.

Vne partie de ses thresors, en bagues & argent monnoyé, sur tout ce qui auoit esté pratiqué dans la guerre d'Italie, fut apporté de Lion en Auignon, dans l'apprehension que la maladie de vostre Majesté donna à celuy, qui au lieu d'auoir recours aux prieres enuers Dieu, & d'assister aux consultations des Medecins, mettoit à couuert ses richesses, page 108.

M. DC. XXXII.

RESPONSE AV  
LIEUX INTE-  
LIGIBLES, TRES  
HUMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES IMPOR-  
TANTE RE-  
MONSTRANCE  
AV ROY,

S'il estoit vray, se seroit-on oublié d'en donner au Roy quel-  
que lumiere? Est-on receuable à le dire maintenant sans preuve,  
apres auoir laissé couler vn an sans en parler, pource qu'on ne l'a-  
uoit pas encore inuenté? Le Cardinal estoit si éloigné d'enuoyer  
en Aignon de l'argent, qu'il estoit engagé pour le Roy de som-  
mes si immenses, qu'il auoit empruntées sur son credit, que s'il fust  
arriué faute de sa Majesté, tout son bien n'eust pas esté suffisant  
pour satisfaire à ses creanciers. Au reste, il n'estoit pas en estat de  
penfer à ses biens, se voyant sur le point d'estre priué du Roy, &  
en luy de tout l'heur, de tout le repos de sa vie, & de tout le gré  
des seruices que Dieu luy a fait la grace de rendre à cét Estat.  
On ne le peut accuser de n'auoir point assisté aux consultations  
des Medecins. Il assistoit à toutes, sinon lors qu'il estoit auprès  
du Roy, fondu en larmes, hors de luy-mesme, tout abandonné à  
la douleur. Il ne dormoit point si profondément en ce temps-là,  
qu'il manquast à estre auprès du Roy toutes les heures du iour,  
& de la nuit.

Aussi ridicule est l'accusation qu'il luy met sus, page 108. d'a-  
uoir enuoyé au Haure cent sacs de pistoles, qui sont enuiron quatre mil-  
lions, & qu'un des gens du Cardinal l'a dit par mégarde, sans conter  
vingt-cinq charges de Mulets d'argent monnoyé, & ce qu'il a enuoyé en  
Broüage, qui est bien encore autant. Il luy estoit aussi aisé de dire dix  
millions que quatre. Il eust esté aussi faux l'un que l'autre. Plu-  
tarque dit que les discours des amans sont des songes de person-  
nes qui veillent: mais nous voyons bien à cecy que l'amour seul  
ne fait pas songer les veillans. La haine & l'enuie les fait bien  
songer dauantage. Il feroit plaisir au Public de nommer cét  
homme, duquel il apporte ce témoignage: mais difficilement  
peut-il dire son nom; car il n'est pas: non plus que ces grands  
reuenus qu'il figure estre au gouuernement de Broüage, la valeur  
duquel est cognuë au Gouverneur precedent, & à tous ceux du  
pays, qui sçauent qu'il ne dit pas vray.

Pour bien prouuer sa calomnie, il dit, page 109. que la Reyne,  
nonobstant le grand reuenue de ce Gouuernement, n'en a point  
voulu, pource qu'elle ne veut point d'autre seureté en France que  
celle des bonnes graces du Roy. La manifeste fausseté de la  
preuve fait cognoistre celle de l'accusation, pour le soustien de  
laquelle elle est mise en auant; car les choses passées font cognoi-  
stre aux moins clair-voyans qu'elle veut bien d'autres seuretez en  
France, que celle de la bien-veillance de sa Majesté.

Le Marechal d'Effiat n'est pas aussi épargné de ce Calomnia-

teur, page 105. 106. & 111. Mais où s'est iamaïs veu vn Sur-Intendant qui n'ayt esté calomnié durant son administration? Tout le monde demande, & peu doiuent auoir. Il ne peut contenter vn chacun, & faire le seruice de son Maistre. Il luy setoit aisé aussi bien qu'il le fut à Aristides le Iuste, de faire changer de langage à tous ces Calomniateurs. Mais il ayme mieux demeurer en sa iustice accoustumée, sans leur approbation, que manquer à son deuoit, pour acheter leurs loüanges. Il est satisfait en luy-mesme, quand il pense que depuis qu'il est en charge, le Roy a moins dépendu chaque année, nonobstant les dépenses immenses par mer & par terre qu'il a falu soustenir, qu'il n'a pas esté dependu aux dernières années de ceux qui l'ont precedé en la charge. Si est-ce qu'alors le Roy ne faisoit que se defendre des ses ennemis; mais depuis il les a attaquez & surmontez. Il ne faisoit lors que preuenir le mal, & mettre la main au deuant pour le repousser; mais depuis il en a retranché la racine, & tary toutes les sources. Du temps du Marechal d'Effiat on a plus fait, & on a moins dépendu; & du temps de ceux qui l'ont precedé on a fait moins grandes choses, & avec plus de dépense. Il a acheté la gloire & les victoires du Roy, & la honte de ses ennemis à meilleur marché, que les autres ne faisoient les simples remedes des maux qui nous affligoient, avec gloire des ennemis de la France.

Ce beau memoire que ce Calomniateur dit, page 110. que le Garde des Sceaux de Marillac auoit fait, pour faire voir au Roy, qu'il ne le seruoit pas bien, estoit vn fantosme qui n'a iamaïs esté veu. Il est certain que de mauuaise volonté le Garde des Sceaux en estoit fort riche contre luy; mais de preuues il en estoit si pauvre, que dans les mauuais soupçons, que depuis fort long temps il essayoit de donner au Roy de luy; il n'en peût iamaïs faire paroistre aucune, & cependant elles eussent esté bien necessaires, pour courir la licence que le Marechal de Matillac se donnoit de disposer des deniers du Roy contre ses ordres, appliquer à son profit ceux qui estoient destinez à l'vtilité publique, & se pteualoir des emplois qu'il auoit au preiudice de l'Estat, & de la bourse de sa Majesté. Le Marechal d'Effiat improuoit tellement cette procedure, & en parloit si haut, que ce n'estoit point merueille si le Garde des Sceaux parloit à l'oreille contre luy.

A la fin, pour monstrier qu'il en veut à tout le monde, il attaque encore le Reuerend Pere Sufran, page 112. & le taxe de n'auoir pas aduertie le Roy de ce qu'il deuoit. *Ceux qui ont l'honneur de gouverner vostre conscience, sont bien demeurez en arriere de ne l'auoir*

M. DC. XXXII.  
RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRES-  
HUMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AV  
ROY.

M. DC. XXXII.  
RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRES-  
HUMBLE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AV  
ROY.

iamais aduertie de ce qu'ils ne peuvent ignorer. Si ce bon Pere auoit failly, ce seroit bien plustost à n'auoir pas aduertie la Reyne de la faute à laquelle l'ont iettée ses mauuais Conseillers, que non pas d'auoir manqué à aduertir le Roy en choses qui concernent le gouvernement de son Estat, & où Dieu manifestement fauorise le Roy, & le couronne de benediction.

Tout le reste du discours, iusqu'à la fin, n'est qu'une recapitulation de toutes les calomnies qu'il a dites auparavant plusieurs fois, & qu'il ne se soucie point de redire encore. Seulement il adiouste, page 116. Que le Cardinal ruine l'Eglise en Allemagne, & dans le Pays bas. On peut voir icy la mauuaise foy de cét infidelle Elcruain, en ce que la chose qu'il blasme icy, il l'aluy-mesme louée & defendue en son Theologien sans passion, page 19, en ces paroles. *Mais il donne secours à ses Alliez, & entre ceux-là à quelques Protestans, qui ont assisté le feu Roy son pere, & qui couurent ses Estats. Doit-on plustost croire à vostre Theologie, nouvelle partisane des Princes que vous seruez, ou à l'ancienne & des interrests de S. Ambroise qui nous dit, que la puissance qui defend par les armes, les sujets, les foibles, & ses alliez, est remplie de iustice? C'est un excellent Theologien, qui sçait iusqu'à quel point l'Euangile regloit la société, & un tres-grand Iurysconsulte, qui n'estoit pas ignorant de ce que nous deuons, comme hommes, à ceux avec lesquels nous auons alliance, & à nous mesmes pour fuyr le mal qui nous menace. Et en la page suiuiante, Le Roy rend à ses Alliez ce qu'ils luy ont presté; la løy de Iesus-Christ ne nous enseigne point l'ingratitude, & ne destruit pas, mais perfectionne la nature. Vn qui parle ainsi a-il grace deuant Dieu & les hommes de blâmer maintenant l'assistance que le Roy donne à ses Alliez Protestans? Personne peut-il nier que ce ne soit l'enuie & la passion qui fait parler cét Auteur?*

Mais il n'est pas bien seant, dit-il, que les Ambassadeurs de Hollande, & du Roy de Suede, soient par le Cardinal, adressez à vn Religieux, p. 118. Si la chose est bonne en foy, comme il la reconnoist pour telle au lieu que ie viens d'alleguer; le Pere Ioseph, Capucin, quiest celuy dont il parle, y peut estre employé. Car, ce n'est point vne chose nouvelle en la Chrestienté, qu'on employe vn Religieux aux affaires publiques. Il est d'autant plus seant d'en employer vn à cette-cy, que le Peuple auquel plusieurs la veulent faire trouuer mauuaise, est persuadé qu'elle est iuste, puis qu'elle est traitée par vn Religieux, qui est en vn ordre de grande reformation, & est entre les plus estimez de son Ordre. Quant à ce qu'il l'accuse, d'auoir voulu donner entrée au Turc en trois ou quatre

quatre Places de Pologne; ce fetoit à luy à dite les Autheurs dont il le fçait, & les preuues qu'il en a. Sa simple parole, qui par tout son Liure est si pleine de mensonge, nous est vn mauuais garant de la verité. Il est plus croyable qu'un détroqué, comme est cet Autheur, soit capable d'auoir vne si damnable intention, qu'un Religieux viuant très-sainctement en son Ordre, comme est ce-luy qu'il accuse faussement.

Il n'a point de honte de dite en la page 119. que le Cardinal possède en son nom, ou de ses parens, alliez, & affidéz, plus de trente Places, & en tient en marché plus de dix de très-grande importance. menteur insigne, qui ose supposer vne chose dont tout hautement par la voix publique il est démenty! Si ce qu'il dit est vray, que ne nomme-t-il ces Places? que ne dit-il quelles elles sont, pour nous les apprendre, puis qu'elles nous sont incogneuës? Il se plaind qu'on les fortifie, pour les rendre impreuables au Roy. Les entreprises qu'ils y font tous les iours, apprennent si on est obligé de les fortifier, témoin Atdres, & tout nouuellement Verdun. C'est este infensez, aussi bien qu'infidelles, d'oser en l'estat qu'ils sont, donner conseil à leur Maistre, que le Sage enseigne de ne les croire pas, mais de viure en plus de crainte de l'ennemy qui le baïse, que de l'amy qui luy fait du mal, d'autant que le mal qui vient de la part de l'amy n'a point de suite, parce qu'il est sans intention de nuire; mais le baïser de l'ennemy est avec fraude & malignité de cœur.

Aussi imaginaires sont les grandes charges qu'il dit, que le Cardinal fait donner aux siens; puis qu'il est euident qu'ils n'en ont point, si ce n'est le Marquis de Brezé, qui est Capitaine des Gardes du Roy; charge qui n'est pas nouuelle en sa Maison. Le Cardinal d'Amboise, auquel ne furent iamais imputées telles calomnies, ne pcedoit pas neantmoins en ce fait avec telle modération: ny Anne de Montmorency, dont la seule Maison possédoit toutes les grandes charges du Royaume. Il n'en mes-aduint point neantmoins à l'Estat. Pourquoy. en mes-aduiendroit-il maintenant dauantage, si le Roy les auoit confiées aux patens du Cardinal, qui en fidelité ne cede point à ceux qui l'ont deuancé, & a monsté par œuues qu'il les surmonte tous en beaucoup d'autres vertus requises à vn grand Ministre? Il ne les demande pas neantmoins; non quelles ne fussent par eux dignement possédées: mais en partie pource qu'il n'a pas loisir de penser à sa Maison, ayant l'esprit entierement occupé au seruice du Roy; en partie aussi pour ne se pas charger d'enuie, que la grandeur de

N. DC. XXXII.  
RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRES-  
NUMBRE, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTE REMON-  
STRANCE AV  
ROY.



M. DC. XXXII. sa vertu, par elle-mesme excite dés-ja assez.

RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRIS-  
HUMBLE, TRIS-  
VERITABLE, ET  
TRIS-IMPOR-  
TANT REMON-  
STRANCE AV  
ROY.

Je ne veux point icy rapporter la recapitulation qu'il fait au reste de ce Liure en autres paroles, de toutes les iniures & calomnies qu'il auoit desia dites auparauant, pource que ie leur ay desia à toutes distinctement répondu en leur lieu, dissipant facilement par la lumiere de la verité les tenebres dont il vouloit obscurcir la reputation & la gloire du Cardinal.

Ie noteray seulement icy, qu'il conclud par vn bon aduis qu'il donne au Roy, qui est que pour l'aduenir, il fasse que *les maux publics & particuliers du Royaume ne viennent iamaïs plus des sources qui les ont produits*, page 132. Cela dépend plus de Monsieur & de la Reyne qu'il ne fait pas du Roy, puis que tous ces maux ont pris leur origine de ce costé-là. Qu'ils changent de Conseillers. Qu'ils recognoissent la faute que telles gens leur ont fait faire. Qu'ils reuiennent trouuer le Roy avec la soumission qu'ils doiuent, pour viure sous son obeyssance, ainsi que la raison & leur qualité le requiert, & tous les maux de cét Estat cesseront, & premierement ceux qu'ils se font à eux-mesmes, au grand regret du Roy & de ses seruiteurs. Cela est bien plus raisonnable, que non pas que le Roy abandonne ceux qui luy sont demeurez fidelles en vne si grande reuolte, ont hazardé leurs vies & leurs biens pour la conseruation de son autorité; & ne tenant conte d'eux-mesmes, pour ce qu'ils seruent à sa gloire, semblent estre aueugles à ce qui les regarde, & n'auoir des yeux que pour le seruite de sa Majesté.

Il m'a esté difficile de faire cette réponse avec toute la modestie que i'eusse bien desiré, à cause de l'atrocité des calomnies qu'il impute à ceux à qui il en veut: & aussi n'a-il pas esté conuenable de le faire; car en matiere de détromper les esprits abusez par mensonges, l'indulgence est dommageable. Quand on punit, il faut que ce soit en épargnant celuy que l'on punit; mais quand on enseigne la verité, il faut que ce soit sans rien épargner. C'est bien le deuoir d'un bon Iuge, de retrancher quelque chose de la peine; mais ce seroit le fait d'un mauuais defenseur de la verité, d'auoir peur d'estre seuer en la defendant: d'autant que l'entiere seuerité du chastiment apporteroit bien souuent du dommage au lieu de remede. Mais la liberté de la parole guarit les esprits preuenus de l'erreur.

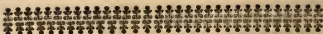
Au demeurant, le Cardinal a deux grandes consolations dans les trauerses que l'enuie de ses mal-veillans, & la malice des ennemis du Roy luy donnent; le témoignage de sa conscience, & le souuenir des grands & memorables seruices que Dieu luy a fait

la grace de rendre à sa Majesté, & à l'Estat. Ces deux choses ont plus d'efficace pour le defendre, que n'ont d'apparence toutes les impostures qu'on vomit contre luy pour l'accuser. Son innocence crie puissamment pour luy deuant Dieu. Ses grandes actions parlent pour luy d'une admirable eloquence deuant les hommes. Dieu qui penetre les cœurs en eux-mêmes, voit la pureté des intentions du sien. Les hommes qui les cognoissent dans leurs cœurs, ne peuuent apres tant de grandes actions qu'il a faites, faire de luy vn mauuais iugement. Il a donc sujet d'estre assure deuant Dieu, qui ne peut estre trompé, & a raison de ne rien craindre deuant les hommes, n'estant pas croyable que de simples & vaines paroles puissent auoir la force de faire la moindre impression dans des esprits, contre des actions si grandes & si signalées.

Mais s'il est certain d'auoir en sa faueur le tribunal de Dieu, & celuy des hommes, ses ennemis qui le déchirent ne sont pas moins assurez d'estre condamnez deuant tous les deux. Ils sçauent en leur conscience qu'il est innocent des crimes qu'ils luy imputent, & le mensonge paroist en leurs escrits pleins de contradictions.

Il seroit à desirer qu'un si grand Prince, comme est Monsieur, & vne si grande Princesse, comme est la Reyne Mere du Roy, eussent auprès d'eux de plus sages & plus raisonnables esprits, dont ils suiussent les conseils. C'est vne grande grace de Dieu à vn Prince, quand il luy donne de bons & fidelles Conseillers. Bien souuent on ne les cognoist que quand on les a perdus. Bien-heureux est le Prince qui les recognoist dès que Dieu les luy a donnez, & qui sçait conseruer & chérir comme sa propre vie vn si precieux thesor.

M. DC. XXXII.  
RESPONSE AV  
LIBELLE INTI-  
TULÉ, TRES-  
HVMILS, TRES-  
VERITABLE, ET  
TRES-IMPOR-  
TANTS REMON-  
STRANCE AV  
ROY.



## A D V I S

D' V N

THEOLOGIEN  
SANS PASSION.SVR PLUSIEURS LIBELLES  
*imprimez depuis peu en Allemagne.*

Cette piece est  
celle dont il y a  
tant d'Extraits  
en la prece-  
dente.



OV T homme de Iugement & de probité, qui  
aura quelque cognoissance de la Loy de Dieu,  
sera grandement scandalisé par tous ces Libelles  
diffamatoires, remplis d'iniures, & farcis de ca-  
lomnies, qui viennent toutes les semaines d'Al-  
lemagne, pour décrier le Roy, & les principaux

Ministres de son Conseil. Les plus douces ames, & qui font pro-  
fession d'une modestie tres-particuliere, ont esté picquées de quel-  
que ressentiment, & sont contraintes d'en témoigner leur déplai-  
sir. Les Seruireurs du Roy, & les amis de ceux qui sont mal trait-  
tez dans ces infames écrits, ont eu le mesme zele pour leur Mai-  
stre & pour ceux qu'ils affectionnent, qu'Abisai auoir pour  
Dauid contre Semei. Quelques Ecriuains, plustost emportez de  
passion que conduits par la raison, ont pris la plume, pour  
faire sentir aux Estrangers que nostre Nation auoit des traits  
bien acerez, & que nous pouuions tirer le sang de ceux qui veu-  
lent auoir le nostre. Ceux-cy sont blasfables, en ce qu'ils sont  
tombez dans le vice qu'ils ont repris en autrui, & qu'ils ont en-  
trepris d'offenser les Princes, qu'ils se sont imaginez auoir em-  
ployé ces mauuais ouuriers, ou qui ont aggréé leur ouurage, ou  
qui en ont peu tirer des aduantages. Les hommes iudicieux, ont  
trouué à redire au procedé de ces railleurs. Mais encore que ie  
n'approuue point la façon d'écrire de ceux-là, ie ne crois pas aussi  
que nous soyons obligez, de nous conformer entierement à la

2 Reg. 16.

*Et nos sola Pater,  
ferrumque band de-  
bile dextra  
spargimus, & no-  
stro sequitur de  
vinctura sanguis.*

volonté de ceux qui ont esté déchirez dans ces Libelles, qu'ils estimant tellement indignes de leur indignation, que c'est leur faire déplaisir que d'y vouloir répondre, ou repartir quelque chose par escrit: ce n'est pas aussi mon dessein. Mais ie veux dire en homme de bien, & en vray Chrestien (sans venir au particulier) mon sentiment touchant ces écrits, ayant iugé que i'offenserois Dieu, si ie negligeois de donner vn antidote aux foibles esprits, qui s'empoisonnent aisément de ce qui porte le pretexte de pieté, qui croient que tout ce qui se presente à eux avec l'habit de Religion, vient de la part de Dieu, & que celuy qui prend la qualité de Theologien, est vn Ange du Ciel. Peu de personnes sont capables de recognoistre, si les passages qui sont cotez aux marges, comme tirez des Liures Saincts, sont gehennez, tronçonnez, & appliquez à contre-sens: si la parole de Verité, sert au mensonge: si le flambeau de la lumiere, est employé pour brusler: si l'Evangile de Paix, est rendu trompette de guerre: si le glaive, qui ne doit tuer que le peché, est éguisé pour assassiner les hommes: Si on doit écrire des Libelles diffamatoires, pour venger la querelle de Iesus-Christ, qui defend les calomnies: & si on peut trouver la gloire du Sauueur du monde, dans le décry des Roys & des Prelats qui sont ses Images. Si le bon Saluian viuoit, il appelleroit ces crimes couverts du pretexte de piété, *crimes Religieux*, il detesteroit l'effronterie, de ceux qui veulent persuader aux ignorants, qu'on peut faire pour l'honneur de Dieu, ce qui fait iniure à Dieu, & qui est condamné par la Loy. Il n'y a point de sage Chrestien qui ne face ce Iugement, ny d'homme instruit en l'Eschole de Iesus-Christ, & de ses Apostres, qui n'aye appris ce que

Salu. de gab. Dei  
lib. 4.  
Religiosum scelus,  
quod unquam rep-  
deret usque in hunc  
contumeliam Dei  
progressum esse hu-  
mana cupiditatis  
audaciam, ut ad op-  
sum eo quo Christo  
incuriam faciant,  
dicant se ab Christo  
nomen esse facturos

O detestabile facinus & prodigiosum! dicunt se ad lacerandum (isti ad calumniandum) per Christum nomen auctoribus quodammodo sui sceleris Deum faciant: & cum videretur & videretur malorum omnium Christus fidei, dicunt se soli quod agant agere pro Christo.

Tertull. lib. de Penitencia. Sed alius quidam scilicet Deum habere, si verba & animo suspiciatur, licet alio minus fateri itaque se solus metu & fide peccare, hoc est solus castitate matrimonii violare, solus potestate venenum parare temperare; Sic ergo & isti scilicet venia in gubernam detrahuntur.

Sainct Pierre & Sainct Iude nous enseignent, Que le bon Ange ne voulut point iniurier Satan, soit qu'il respectât la nature, qui est l'ouvrage de Dieu, ou qu'il recogneût que l'iniure est indigne d'un esprit Sainct. Ces mesmes Apostres condamnent d'heresie, le mépris de ceux qui sont en charge eminente, & appellent les contumelies, blasphemes, lors qu'elles attaquent ceux qui sont en quelque façon les Images de la Puissance, Prouidence, & Sagesse de Dieu en la conduite du monde. Ces blasphemes sont si execrables, que l'Escripture sainte nous defend de les redire: &

D. Petrus Epist. 2.  
cap. 2.

Dominationem con-  
temnant: Solus non  
merito introducent,  
blasphemantes: ubi  
Angeli seruandam  
& veritas eam sunt  
maiores, non potest  
aduersus se contra-  
bile indicium.

Epist. 2 Iuda.  
Dominationem sper-  
nent, blasphemant:  
blasphemant: in an-  
tem quatinus si

gerant, blasphemant. Non est ausus indicium inferri blasphemis.

ADVIS D'VN  
THEOLOGIEN  
SANS PASSION

les Docteurs de l'Eglise aduertissent, qu'il ne les faut ny repeter, ny supporter : Que si l'homme abandonné de Dieu, a eu vne langue pour les proferer, ou vne main pour les écrire, il ne faut pas que nous ayons des oreilles pour les écouter, ny des yeux pour les lire. Ne croyez pas aussi, que mon dessein soit de remüer toutes ces ordures abominables, ny de vous estendre icy tout ce que l'enfer a vomy de plus puant, dans vn grand nombre de Libelles infames, qui sont l'*Admonitio ad Regem LVDOVICVM. Mysteria politica, Quodlibeta, Relatio produtionis Gallicane, Noua nouorum, Hymni & Panegyrici, Vita Domini Illustrissimi, Sapiens Francus, Appendix ad Catalogum, Hypodromus, Scopæ, Virgidentia, Politica questio, Discursus super famosissima questione, Instructio Gallo-britanno-batana, Ignis Fatuus* : Et plusieurs autres Escriis de pareille trempe, & forgez sur mesmes enclumes.

Pour commencer ce Iugement, par les preuues que nous pouuons auoir contre les Autheurs de tous ces Libelles, il est tres-aisé de le recognoistre par le style, par les lieux où ils sont imprimez, par les interets de ceux, en faueur desquels ils sont faits, & par plusieurs coniectures tres-apparentes, sans vouloir mettre en euidence les pieces, que ceux qui sont plus mal-traittez dans ces écrits, peuuent auoir sans s'estre mis en peine de les recouurer. On sçait bien, que ceux qui sont en quelque credit, & desquels on attend recompense ou support, trouuent assez de personnes, mesme dans les Pays plus éloignés, qui veillent à la recherche des moyens par lesquels ils peuuent acquerir les bonnes graces des hommes puissants, ou se rendre dignes de leurs bien-faits : & que pour ce sujet, sans que les Ministres des Roys se tourmentent beaucoup, les lumieres de ce qu'ils veulent cognoistre, leur viennent de toutes parts : Et quand le mépris leur fermeroit les portes, elles entrent par force, & avec importunité, tant chacun est soigneux de se recommander par quelque seruice, à celuy qui a part au gouuernement du public, & la commodité de faire du bien. Pour laisser donc à part, les cognoissances que le Roy & ses Ministres peuuent auoir des Autheurs de ces infames écrits, ie me contenteray d'apporter quelques indices que j'ay tiré de la lecture de ces Liurets, de quelques aduis qui sont venus du Pays qui les a enfantez, & de l'Histoire de ce qui s'est passé depuis peu. Je diray donc, premierelement qu'il est certain que tous ces Libelles ont esté imprimez en Allemagne, à sçauoir, vne partie à Ausbourg, & l'autre à Ingolstadt : ce qui est recogneu par le papier, par le caractère, par la vente qui en a esté faite par les Imprimeurs de ces deux villes aux Foires de Franc-fort, & par la decouuerte

des formes & compositions, que des hommes enuoyez exprés d'icy, ont veu & recogneu. Les Autheurs ne sont pas pourtant tous Allemands: il leur faudroit pardonner s'ils vomissoient quelques iniures estant yures: s'ils blasphemioient contre les Roys & leurs Ministres, il les faudroit garrotter: s'ils éguisoient des couteaux pour les offenser, il seroit expedient de casser la bouteille qui change le bon pere Liber en Hercule furieux, ou qui conuertit le jus de raisin en suc de ciguë, ou d'aconit. Mais nous ne deuons pas croire que tous ces Ecriuains soient sortis d'un mesme pays. La diuersité du style fait assez paroistre que les ouurages sortent de différentes mains: & les rapports d'un écrit à l'autre, & des vieux aux nouueaux, avec les aduis certains qui ont esté enuoyez, font iuger qu'un François dénaturé, & Monstre de nostre Nation, a composé les *Quodlibeta*, & l'*Appendix ad Catalogum*; Qu'un Italien habitant de Flandres depuis plusieurs années, a fait *Mysteria Politica*, & quelques autres pieces; Qu'un Allemand Bauarois, a dressé le reste, & nous a enuoyé un liuret à toutes les Lunes. Ces trois hommes sont Freres de profession, animez d'un mesme Esprit, outrez de mesme rage, & qui voudroient perdre tous ceux qu'ils ne peuuent rendre esclaves de leurs imaginations. Les memoires que l'Italien & l'Allemand recoiuent, sont dressés à Paris; ce qui est aisé à recognoistre par les nouuelles que nous lisons dans ces liurets, qui sont celles des affaires qui sont arriuées deux mois auparauant. Le lieu & le bureau où ces aduis sont mis en ordre, est assez cogneu, mais la publication apporteroit tant de scandale, qu'il vaut mieulx le taire que de le deceler. Les personnes qui contribuent à ce ramas, sont decouuertes. Il y a des traitres à leur Roy & à leur Pays, qui s'en meslent, & pensent excuser leur crime par un zele brutal de Religion. Les deux qui recueillent le tout, sont de condition differente. Si l'un d'eux est viuant, c'est par la clemence du Roy, & bonté de ceux qui sont calomniez par ses artifices, qu'il croit estre bien secrets. L'autre se souuiendra de sa condition quand il voudra: & verra peut-estre avec le temps, que Dieu aura donné sa malediction aux mauuais moyens qu'il prend pour servir son Maître: & que nostre Nation, que cet Ancien a appellé Bastiere, souffre pour un peu la charge qu'on luy met sur le dos, mais enfin elle secoue tout. La distribution de ces beaux ouurages, se fait par quelques Libraires qui sont surpris à Franc-fort, en ce qu'on leur fait couler subtilement ces feuilles dans les liures qu'ils ont achetez. Mais la voye la plus ordinaire est, qu'ils sont portez par hommes incognus & déguisez, qui les rendent fidellement à ceux qui

ADVIS D'VN  
THEOLOGIEN  
SANS PASSION.

ont enuoyé les memoires : & ceux-cy les distribuent à leurs confidens, desquels ils exigent serment & secret, iusques à se vouloir asseurer par le respect & la sainteté d'un sacrement, de la fidelité, & silence de ceux qui ont la curiosité de voir ces ouurages, ou la malice de contribuer au décry, ou du Roy, ou de celuy de ses Ministres que cette damnable Cabale veut diffamer. Ce qui doit estre remarqué plus soigneusement dans ces écrits, est qu'on peut iuger facilement, qu'ils sont quasi tous de l'inuention, & partent de la main de ceux qui ont proposé & pourſuiuy avec tres-grande chaleur, vne Ligue Catholique, qui estoit en effet vn Tiers-Party entre les deux Grands qui sont auourd'huy en l'Europe, lequel tendoit à lier avec la France, la Sauoye, Venise, les trois Electeurs Ecclesiastiques, Bauiere, & quelques petits Princes d'Allemagne; pour faire vne Vnion, laquelle auroit pour visée, de ranger dans la modestie, & cantonner dans ses limites, la maison d'Autriche, d'une-part; & d'un autre costé, d'exterminer les heretiques d'Allemagne; pour faire en sorte, que si tous ces grands Pays estoient reduits à l'ancienne Religion, par la terreür ou par la force des armes; la maison d'Autriche ne receüt point les aduantages, qu'il semble qu'elle doit esperer, si on n'arreste le cours de ses prosperitez en Allemagne, & si on ne veut partager avec Elle, non seulement la gloire d'auoir ruiné les ennemis de l'Eglise, mais encore la dépouille qu'on en pourra retirer. Ce dessein, specieux en apparence, couuert du pretexte de Religion, & de Prudence Politique, estoit particulièrement proposé par le Duc de Bauiere, & par l'Electeur de Cologne son frere, qui faisoient leurs pourſuites par de bons Religieux, qui promettoient des merueilles de la part des Allemands, & des miracles de la part de Dieu, qui ſçait tout seul si ces bonnes gens estoient trompez, ou s'ils trompoient ceux avec lesquels ils traittoient. Les Sages auoient de la peine à se persuader, que cette proposition fust accompagnée d'un bon dessein pour la France, estant faite par des Estrangers, la plupart Italiens, ou sujets du Roy d'Espagne, ou dependants de personnes qui ne peuuent conseiller qu'on arreste les progrès de la maison d'Autriche, de laquelle leurs Ordres tirent vne grande protection & assistance, la meilleure partie de leurs Maisons estant dans les terres de l'obeyſſance du Roy d'Espagne & de l'Empereur : Outre qu'on pouuoit à bon droit, tenir pour suspect le secours extraordinaire que le Duc de Bauiere donnoit à la maison d'Autriche, à laquelle il auoit abandonné la plus grande piece du Palatinat, qui est l'ancien heritage de ses ancestres. Ces raisons, & plu-

sieurs

seurs autres particulieres, que nous ne sçauons pas, & que le Roy & son Conseil ont bien examiné, destournerent sa Majesté de vouloir entrer en cette Ligue, par les ouuertes que faisoient ces bons Religieux, qui sont pour l'ordinaire, assez mauuais garands aux grands Princes, des paroles qu'on leur fait porter, estans bien souuent trompez par ceux qui les enuoyent; ne pouuans donner autre satisfaction à ceux qui se trouuent surpris dans leurs negociations, que de dire qu'on a abusé de leur simplicité; & apres ces foibles excuses, changer de pays, & se retirer dans leurs Cloistres qu'ils trouuent par tout. Si les propositions qu'ils ont fait, n'ont point esté agréées. Si leurs aduis n'ont point passé pour oracles de Dieu, duquel ils ne portoiét point de lettres; faut-il par vn sacrilege attentat, blasphemer contre les Roys, qui leur ont rendu toute sorte d'honneur, les ont écoulez patiemment, leur ont respondu avec douceur, & les ont renuoyez avec presens? Faut-il charger d'iniures tous ceux qui ne se rencontrent pas dans nostre sentiment, & ne veulent pas faire ce que nous desirons? Qui a iamais ouï parler d'un tel procédé entre les Princes, Que les Traitez ayant esté rompus, on vienne aux calomnies contre leurs personnes, & à disposer des Esprits forcez à attenter à leur vie, apres les scandales que des écrits semblables à ceux que nous auons veu depuis peu, ont produit? Ce qui a rendu nostre Religion odieuse, non seulement aux heretiques, mais encore aux Turcs, & qui a fait que le nom de Dieu a esté blasphemé parmy les ennemis de la vraye Eglise. Falloit-il que la coniecture, que ces Esprits furieux ont eüe, que les Conseils d'un Cardinal auoient arresté leur dessein, les transportast iusques à entasser tant d'iniures, que les plus infames Sycophantes en ont horreur? Falloit-il proposer, Si vn Prince du Sang de France, qui ne respand point celuy des gens de bien, feroit vne œuvre agreable à Dieu, de tuer vn Cardinal, vn Prince de l'Eglise, Euefque, & Prestre sacré, Gentil-homme de bonne maison, homme de bien, bon seruiteur du Roy, affectionné à son Pays, qui employe le peu de santé qui luy reste, brulle son sang, donne sa liberté, son Esprit, sa parole, sa plume, & tout son temps, au salut de l'Estat; à la conseruation duquel, ce Prince qu'on voudroit rendre assassin, a vn tres-notable interest? O sainte Theologie, à quoy sers-tu auiourd'huy! A quoy te prostituent ces faux Prophetes d'Achab, & infames Docteurs de l'Antechrist? Se peut-il bien faire, qu'estant Vierge, tu sois calomniatrice; & qu'estant Sainte, tu sois deuenue meurtriere? Celle que ces Esprits forcez traittent, n'est pas cette fille de Dieu & science des Saints



ADVIS D'VN  
THEOLOGIEN  
SANS PASSION.

que nous trouuons dans la Bible, dans l'interpretation de l'Eglise, dans les écrits des Peres, & dans les Conciles generaux: c'est pluſtoſt vn art diabolique, qui ſe fert comme fait la magie, des Paroles ſactées, pour piper les ignorans, & animer les furieux. Mais encore faut-il ſçauoir, ce que ces Autheurs ſe propoſent, lors qu'ils ſe donnent la peine de ſalir le papier, & le couurir d'iniures. Mon iugement eſt, qu'ils ont proietté en premier lieu, de faire cognoiſtre à tous ceux qui adiouſteront quelque croyance à leurs écrits, que la Ligue qu'ils ont appellée, Catholique, eſtoit vne choſe ſaincte, que nous auons mépriſée, pour ſouſtenir nos anciens Alliez, Catholiques & Proteſtans. Ainſi ces bonnes gens ſe mettent en cholere contre ceux qui ne ſe veulent point laiſſer tromper. Ainſi Fimbria eut l'eſfronterie, de faire appeller en Juſtice, celuy qui auoit deſtourné le corps pour eſquiuier le coup qu'il luy vouloit donner.

En ſecond lieu, ces Eſcriuains ſe propoſent ce que iamais homme de bien n'eût en viſée, qui eſt la diffamation & decry du Roy & de ſon Conſeil, ayant recours aux armes des eſprits imbecilles & fols, qui ſont les contumelies & iniures auſquelles ils adiouſtent les impoſtures & calomnies, pour atmet s'ils pouuoient quelque homme foible d'eſprit, contre l'Oinct de Dieu, & vn Prelat ſacré; ou pour exciter quelque ſouleuement, en diuiſant les Peuples par la contrarieté des opinions, ou en les mutinant par le mépris du Souuerain, & par la haine des Miniſtres de l'Eſtar, qu'ils voudroient auſſi partager s'ils pouuoient, en y mettant la deſſiance, & quant & quant la des-vnion. C'eſt à quoy ils s'eſtudient principalement, & à faire iouët tous les reſſorts de leur ſectette cabale, pour auoir vn conſeil à leur deuotion & fantaſie, qui allume le feu au dedans du Royaume, cependant qu'on prend nos dehors, & que nos ennemis nous enuironnent de tous coſtez par les armes. Les plumes de leurs Ecriuains trauaillent parmy nous au decry des Parlemens, de la Sorbonne, & des plus fidelles ſeruiteurs du Roy; pour faire que leur ruine ſerue au baſtiment de l'Empire vniuerſel qu'ils ont proietté. Mais ce qui deſtruit toutes ces imaginations, dans l'opinion de ceux qui ont tant ſoit peu de iugement, eſt, Que chacun cognoiſt que ce ſont nos ennemis, qui ſe mellent de nous conſeiller, & que les loups nous promettent amitié, ſi nous voulons conſentir à l'éloignement de nos chiens.

En troiſième lieu, ces Eſcriuains malins ſe propoſent d'affliger ceux qui ſont fidelles au Roy, & de les décourager s'ils pouuoient. Et encote que leur generoſité & le témoignage de leur conſcience

les portent à mépriser l'aboy de ces clabauds, & qu'ils sçachent bien que ces inuectives ne laissent aucune mauuaise impression dans les esprits forts, qui sont ceux auxquels les gens de bien se sont proposez de plaire apres Dieu; Si est-ce que ces compositeurs de Libelles, qui monstrent qu'ils ont mis le nez dans l'Escriture Sainte (pour en abuser) sçauent bien qu'elle a dit, que la calomnie trouble le Sage, ou donne le Vertigo au Sage, & luy rauit la force de son cœur; Qu'elle trouble le repos des ames les plus fortes, les arreste au milieu de leur course, & leur fait perdre haleine. Er à la verité, la reputation & l'honneur estant les aliments de la Vertu, il ne faut pas s'estonner si elle deuiet plus foible, lors que non seulement elle ne reçoit point sa nourriture, mais qu'au contraire on luy donne le poison de l'iniure & du mépris. Dauid estoit fort genereux: cependant il demande à Dieu, qu'il le deliure des calomnies des hommes, s'il veut qu'il garde ses Commandemens: Er Salomon aduoüe, que lors que le Calomnieateur du sang de l'ame, c'est à dire de la vie, ou de l'honneur, se retire dans vn lac, dans vn lieu fort, où il est caché, & d'où on ne le peut rirer aisément, personne ne le peut souffrir: Qui sera donc l'homme sage, qui pourra supporter avec la patience Chrestienne, & prudence morale, ces médifans, qui sont sous la protection de quelques Princes (que nous voulons croire auoir ignoté leurs entreprisedes) qui sont mussez dans vn Cloistre, déguisez sous des noms empruntez, & ayans sur le visage le masque de la Religion, qu'ils prostituent sur le plus infame Theatre qui aye iamais esté dressé à l'impieté? Je confesse que tous ces ramas d'impostures & de blasphemes, seroient capables de rauir le repos à toute ame qui ne seroit point de la trempe de celle qui est attaquée, à laquelle la naissance a donné vn grand courage: L'éducation & l'estude des Lettres, ont enseigné le mépris de ces ordures: la parfaite connoissance de la loy de Dieu, a persuadé le pardon: & la rare prudence, a fait connoistre ce que disoit cet Ancien, que c'est vn priuilege des Roys, d'estre blâmé apes auoit bien fait: les hommes royaux, ne desirent pas estre mieux traittez que leurs Maistres. Ils sçauent que les maledictions des méchants, se rencontrent pour l'ordinaire avec les benedictions des gens de bien. Ils font les choses bonnes, pour satisfaire à Dieu & à leur conscience. Si en s'acquittant de ces deuoirs, ils sont méprisez & injuriez par les ennemis du Maistre & de l'Estat qu'ils seruent; ces blasmes, sont des loüanges, & les diffamations, des Eloges d'honneur. Tant s'en faut donc, que l'homme sage s'afflige, ou quitte le chemin qu'il a

ADVIS D'VN  
THEOLOGIEN  
SANS PASSION.

EccL. 7.

Psal. 118.

Prov. 27.

ADVIS D'VN  
THEOLOGIEN  
SANS PASSION.

pris; qu'au contraire, il ſe reſiouiſt, de ce que le public recognoiſt qu'il n'aggrée point à ceux qui le pourroient faire ſouſçonner de trahiſon, ſ'ils approuuoient ſes conſeils. Il étoit fermement, que les reſolutions qu'il prend, ſont ſainctes & bonnes, puis que les ennemis de ſon Roy & de ſon Pays l'en voudroient deſtourner; & que ſe voyans hors de puissance de l'en diuertir, ils le pourſuiuent avec iniures, qui ſont cognoiſtre la ſageſſe de celui qui les mépriſe, & la folie de celui qui les écrit.

Nous ſouffririons avec plus de patience les traiçts de la malice & effronterie de ces Elcruains, ſ'ils n'auoient entrepris que de noircir les Conſeillers de noſtre Roy, & ſi quelque reſte de pudeur & de crainte de Dieu, leur euſt fait eſpargner ſon Oinçt. Hommes ſans raiſon, Chreſtiens ſans conſcience, Theologiens ſans ſcience de Dieu, Preſtres ſanguinaires, Religieux ſans religion, Si la manie qui vous poſſede, donne quelque relâche à voſtre Eſprit melancolique & reprouué, comme celui de Saül, & que pour vn moment vous puiſſiez recognoiſtre la ſaincteté de Dauid; voyez qu'après auoir caſché de percer avec la lance de voſtre médiſance ce Prince innocent, vous l'avez par vn vain effort, rompuë contre la muraille, & n'avez fait paroître que voſtre rage. Noſtre Roy, que vous calomniez comme fauteur & protecteur des Heretiques, eſt celui de tous les Princes Chreſtiens, qui les a pourſuiuis plus viuement. Noſtre Roy, que vous appelez par tout, deſerteur de la cauſe de Dieu, eſt celui qui leur a oſté les biens des Eccleſiaſtiques qu'ils poſſedoient en Bearn, & les a rendus aux Eueſques, aux Abbez, & aux Prieurs. Qui a reſtably l'exercice de la Religion Catholique en pluſieurs lieux, d'où elle auoit eſté bannie cinquante ans. Qui a fait en ſorte, qu'il n'y a pas vne Ville, ny vn Bourg de ſon Royaume, où la ſaincte Meſſe ne ſoit celebrée. Qui a cité veu aux Proceſſions ſolemnelles, qui ont eſté faites pour remettre le Sainct Sacrement dans les Temples qui auoient eſté pollus. Qui a ruiné les Seminaires des Miniſtres, en leur oſtant les rentes qui les entretenoient. Qui a renuerſé l'autorité d'un Parlement, compoſé de perſonnes de religion contraire à la noſtre, & en a eſtably des Catholiques. Qui a mis entre ſes mains les places les plus importantes, & entre autres, Nauarrins, qui eſtoit la Citadelle & l'Arſenac d'un Pays, que la ſituation, & la valeur des hommes qu'il porte, auoient fait croire imprenable. Noſtre Roy, contre lequel vous blaſphemez, eſt celui qui apres s'eſtre aſſuré de ce que les Heretiques tenoient en la Prouince la plus éloignée du lieu de ſon ſejour ordinaire,

a trauaillé aux moyens de reduire dans l'obeyssance entiere ce qui estoit plus proche. Il a, selon le Commandement de Dieu, les loix de l'humanité, & pratique de tous les bons Roys, mais principalement des nostres, taché de faire cognoistre, à ceux qui s'assembloient contre ses volonteiz, que cette entreprise luy déplaisoit. Ayant veu leur obstination, & sçeu les menées qu'ils faisoient dans son Estat, a assemblé ses forces, dressé plusieurs Armées, est allé dans la principale en personne, a retiré les places qui pouuoient fauoriser les passages & l'vnion des Rebelles, en a racheté quelques vnes, ayant creu que ses Finances deuoient estre moins espargnées, que le sang de ses sujets. A attaqué & battu celles qui ont résisté. Apres les auoir forcées, ou reduites à se rendre, a par sa bonté Royale, à l'imitation de Dieu, donné la vie aux corps, pour donner loisir aux esprits de recognoistre leur erreur. En a fair ruiner quelques vnes des plus criminelles, & a chastié seuerement ceux qui auoient esté auteurs de rebellion, pour faire sentir la pesanteur de sa main de iustice, à ceux qui auoient refusé la regle de son Sceptre; & pour apporter quelque tetteur de sa puissance, à ceux qui persistoient dans leur opiniastreté.

Enfin, MESSIEURS, nostre Roy, que vous dires auoir espargné les Heretiques, est celuy, Qui leur a osté deux cens Places, Qui les a battus en cent rencontres par la terre, Qui les a défaits en personne dans les marais tremblants, & deux fois sur la mer en bataille rangée. Qui a employé les Vaisseaux de ses Alliez Protestans contre leurs confreres, (ce que vous ne blasmez pas) Qui a dépensé plus de deux cens millions, pour les renger à la raison, Qui a entretenu sept Armées, Qui a perdu plus de Princes, d'Officiers de sa Couronne, & de sa Maison, plus de braues Seigneurs, Vaillans Capitaines, & de Soldats courageux; que Sainct Louys n'en laissa aux deux voyages de Palestine & d'Afrique. C'est ce Roy, qui estant aux tranchées & aux attaques, a veu des hommes tuez & blesez auprès de luy. C'est ce Roy, qui a veu mourir de pourpre, de dysenterie, & de peste, quasi tous ceux qui estoient ordinairement à ses costez. C'est ce Roy, qui a esté luy-mesme en grand danger d'estre emporté par vne maladie violente, si la fidelité & l'industrie de ceux qui ont soin de sa santé, n'eust coupé chemin au mal qui commençoit de paroistre. C'est ce Roy, qui auoir veu l'année auparauant Monsieur, son Frere vnique, qui l'auoit accompagné, reduir à l'extremité; & luy, à la veille de perdre son bras droit, & le meilleur appuy de sa Couronne.

ADVIS D'VN  
THEOLOGIEN  
SANS PASSION.

En ce temps-là, & durant que le Roy & Monsieur son Frere ont esté dans rous ces dangers, en quel accessoire estoit cette grande Reyne, laquelle n'est pas exempte de vos atteintes, encore qu'elle soit la plus vertueuse des Princesses, & la plus glorieuse des Meres. Celle qui voit aujourd'huy, ou son Sang, ou ses Alliances, dans les plus haults Throſnes de l'Europe, s'est veuë à la veille d'estre la plus affligée de la terre, lors que tout ce qu'elle a de plus cher en ce monde, estoit dans les perils que les infections des Armées, les hazards de la guerre, les desseins des méchans, & la furie des hommes desesperez, peuuent faire encourir aux grands Princes. Elle est maintenant la premiere dans les Conseils du Roy, comme elle est la premiere dans ses intereſts, & en veritable affection. Vous osez la blasmer, Meschans, & ne vous contentez pas de l'auoir iettée dans la viduité par vos écrits meurtriers: mais vous la voudriez precipiter si vous pouuiez, dans vne miserable orbité, par les derniers que vous auez publicz. Vous rasez de donner de la desſiance au Roy de ses aduis: mais il est trop iudicieux, pour douter iamais, de la fidelité des Conseils qui viennent de celle qui a plus de part que personne du monde à son bien & à son mal. Tous les François, & les amis de nostre Nation, seront tousiours tres-aïses, de voir vn Estar successif, comme est le nostre, c'est à dire, qui ne se maintient que par la conseruation du sang Royal; estre conseillé, par celle qui ne peut mépriser le salut de ceux sur lesquels nostre seureté est fondée; principalement si le vice n'a rien alteré en la bonré & force de la nature, laquelle est en cette Princesse, non seulement dans sa perfection, mais grandement aydée par les graces extraordinaires que Dieu luy fait.

Dépouillez-vous de passion & d'interest, si vous pouuez, Escriuains forcez, ennemis de la personne du meilleur Roy de la terre, enuieux de la gloire du plus grand Prince Chrestien, & jaloux de l'honneur de la plus Religieuse Nation du monde. Reconnoissez que ce Roy tres-vertueux, que vos plumes médisantes ont attaqué, ne peut negliger la conseruation de l'Eglise, & auoir perdu l'affection que vous sçauiez qu'il a eu pour elle, qu'il n'aye abandonné Dieu, deuant que de quitter le soin de son Espouse, & qu'il n'aye en ses mœurs irrité la Majesté diuine iusques à ce point, qu'elle aye retiré l'assistance qu'elle luy donnoit, lors qu'il exposoit sa Personne, ses plus florissantes années, sa Noblesse, ses finances, & hazardoit son Estat, pour chastier ceux qui des longtemps estoient ennemis de la vraye Religion, & depuis peu estoient

deuenus les siens. Mais où remarquerez-vous, Messieurs, ce changement d'une vie la plus exemplaire que iamais Roy Chrestien aye fait, à une plus licentieuse ? Apprenez-vous, que la puissance le porte à raurir la fille ou la femme d'autrui, ou que ses thresors ayent seruy pour les corrompre en son âge, en sa vigueur, avec les objets & la facilité des moyens qu'il a pour en iouir ? C'est vn témoignage qu'il est retenu par la seule crainte de Dieu, qu'il semble (si on vous croyoit) auoir dés-jà renié, luy qui l'adore le plus sincerement que Prince de la terre, & qui frequente les Sacremens avec plus de sentiment de pieté & de respect. Luy qui a banny de son Cœur & de sa Cour, tout ce qu'il a iugé pouuoir déplaire à Dieu ; Qui a exterminé les blasphemes, & qui a fait cesser le scandale de ces abominables duels, que toute la Chrestienté croyoit estre sans remede.

Mais il donne secours à ses Alliez, & entre ceux là, à quelques Protestans, qui ont assisté le feu Roy son Pere, & qui couurent ses Estats. Doit-on croire plustost à vostre Theologie, nouvelle, partisans des Princes que vous seruez, ou à l'ancienne & desinteressée de sainct Ambroise, qui nous dit, que la puissance qui defend par les armes, les sujets, les foibles & les Alliez, est remplie de iustice ? C'est vn excellent Theologien, qui sçauoit bien iustices à quel point l'Euangile regloit la societé, & vn tres-grand Iuriconsulte, qui n'estoit pas ignorant de ce que nous deuons, comme hommes, à ceux avec lesquels nous auons Alliance, & à nous mesmes, pour fuir le mal qui nous menace. Le Roy defend ses Estats, lors qu'il defend ses dehors : n'estant plus temps de courir aux armes, lors que la contrescarpe est gagnée, & le fossé perçé ; mais de prendre une plume, pour signer une infame capitulation. Le Roy protege les foibles, il garde les loix de l'Humanité, il y adiousté celles de la Pieté, lors qu'il fait entrer dans les Traittez, des conditions auantageuses à la liberté de la Religion Catholique, que les Princes que vous soustenez, ne leur auoient osé ou voulu proposer. Le Roy rend à ses Alliez ce qu'ils luy ont presté. La Loy de Iesus-Christ, ne nous enseigne point l'ingratitude, & ne destruit pas, mais perfectionne la nature. Vous voulez que nous reprenions les armes, pour acheuer ce qui a esté bien aduancé : mais vous estes nos ennemis, qui nous conseillez de nous battre. Mais vous nous iniuriez, au lieu de nous exhorter : mais vous mentez pour nous persuader : mais vous ne sçavez pas, si nous pratiquons de meilleurs moyens, que ceux que vous mettez en auant, pour auoir les ames sans tuer les corps,

D. Ambrosius  
1. c. ff.

*Fortitudo que per  
bella raurit ab ho-  
stibus patriam. aut  
domi defendit infor-  
mas, aut à lazarum  
bus socios. plura in-  
finita est.*

Seceta.

*Ius gentium ostendit  
quod accipere.  
Tertullian Apolog.  
Anaxagoras hosti  
deposuit denegauit  
Christianum, etiam  
extra fideles voca-  
tur.*

ADVIS D'VN  
THEOLOGIEN  
SANS PASSION.

& estre Maistres des Villes, sans y entrer par la bresche. Si vous auez desiré avec tant d'ardeur, de voir tous les Heretiques de France entierement abbatu, que n'avez vous conseillé aux Princes qui vous écoutent, de ne troubler point nos poursuittes par la surprise des Pays & des Villes qui sont en nostre protection, par l'oppression de nos Alliez, & par la ruïne des voisins qui nous seruent de remparts? Vous deuiez presumer que ces entreprises nous pourroient diuertir, que les Princes & Estats Catholiques, qui ont vn mesme interest avec nous, nous conseileroient la Paix du dedans, pour courir au dehors; & que nous recognoistrions, quil est plus necessaire de pouruoir au salut de tout le corps, que de s'arrester à penser vn membre qui demeueroit vny, non par vn Traitté de Paix (comme vous croyez & criez) mais par vn pardon, qui partoist non seulement de la clemence, mais encore de la prudence de nostre Roy. Je ne diray pas que les Princes que vous fauorisez, se sont seruis des armes des Protestans, pour attaquer les Places des Princes Catholiques, Que leurs armées ont esté composées de Capitaines & Soldats de differentes Religions, lesquelles ont eu l'exercice libre & public de leur impieté; là où dans nostre Camp on n'a point oüy les voix des Ministres de l'erreur; le passeray sous silence, que Riua a esté defendu par vn Lutherien, & que la Valteline a esté liurée par vn Calviniste. Nous faisons profession d'vne modestie plus particuliere que vous ne faites, & croyons que les actions de nostre Roy, sont si bonnes & si saintes, que nous n'auons pas besoin de les releuer par les fautes des autres Princes (s'il y en peut auoir en eux, ce que nous n'entreprenons pas de publier) nous prions Dieu pour la conseruation de leurs personnes, nous les honorons comme Images de la puissance de Dieu; nous ne sommes pas marris que leurs sujets ayent bonne opinion de leur vertu & de leur gouuernement, & que Dieu benisse leurs iustes desseins. Nous desirons tous ces aduantages, principalement à ceux qui ont l'honneur d'estre parents ou alliez proches de nostre Roy, que nous scauons estre bon, Pieux, Iuste, Prudent & bien conseillé. Nous ne changerons point de croyance, quand vous courriez toute la terre de vos impostures & calomnies: Et quand les fumées de vostre sang bruslé & pourry, infecteroient tout l'air, cela ne peut empoisonner les ames vraiment Chrestiennes & Françoises, ne peut salir que vostre reputation, faire mépriser vostre profession, & rendre ridicules les boutades de vostre passion.

Après le Roy, celuy que vos plumes sanglantes ont le plus  
vuiement

viuement attaqué, est vne personne d'eminente condition en l'Eglise, & tres-considerable en nostre Estat. Mais de grace, Messieurs, que trouuez-vous à redire, en celuy que vous chargez de tant de crimes, que c'est merueille (si on croit à vos Liures) comment la terre le peut soustenir, encore qu'il aye plus d'esprit que de corps? Est-ce vn homme tiré de la lie du Peuple, comme les Cardinaux d'Hioré & de Clezel, auxquels vos Quolibets l'ont comparé? Est-ce vne personne sans recommandation & sans merite, qui a forcé les destinées, pour arriuer à la pourpre sacrée, & à la croyance qu'il a acquis auprès d'un grand Roy, & d'une grande Reyne? Ou plustost, si c'est vn Gentil-homme de tres-ancienne race, sorty d'un pere qui a esté vn des premiers Officiers de nos Roys, & d'une mere, laquelle, par le rapport de tous ceux qui l'ont cogneuë, estoit vne perle de vertu & d'honneur? Vous ne trouuez pas que le Fils aye degeneré, si vous prenez la peine de vous enquerir de sa vie. Vous apprendrez au contraire, qu'ayant esté destiné à l'Eglise, il a esté picqué d'une sainte ambition, d'acquiescer toutes les perfections qui sont necessaires, pour faire vn grand Prelat. Et encore que l'Episcopat luy fust assésuré, il a fait tout ce qu'on pratiquoit anciennement, pour l'emporter par la capacité & par les bonnes mœurs. La Sorbonne l'a veu & oüy sur ses Bancs, defendant & attaquant avec grand applaudissement. Rome l'a admiré dans l'exercice des Lettres. Le Pape Paul V. a voulu que son Sacre deuantast l'âge qu'on doit attendre pour le receuoir, parce que la science & la sagesse auoient preueni les années. Paris & son Diocèse, ont oüy avec approbation, ses Predications remplies de pieté, de doctrine & d'eloquence. Toutes les Eglises de France ont enseigné les Instructions Chrestiennes qu'il a dressé pour ses Diocesains. Les Catholiques ont leu avec contentement, les Liures qu'il a faits pour la defense de nostre Religion, contre les plus mauuais de tous les Heretiques: Et ceux-cy ont veu avec regret, que la plume de cét Aigle, deuorait toutes celles de leurs corbeaux. Il s'est tousiours signalé dans les Assemblées du Clergé, & sur tout aux Estats Generaux du Royaume, par lesquels il a esté choisy pour porter les paroles les plus genereuses, & faire les actions les plus solempnelles. La Reyne, Mere du Roy, a remarqué en luy tous ces aduantages; & les Conseils qu'il luy a donnez, sont maintenant approuuez, quoy qu'en certain temps ils ayent esté condamnez temerairement par les ignorans, ou malicieusement calomniez par ceux qui vouloient mettre le feu là où il vouloit apporter de l'eau. Les affaires



ADVIS D'VN  
THEOLOGIEN  
SANS PASSION.

qui ſont arriuez du depuis, ont fait cognoiſtre ſa patience, ſa modeſtie, ſon courage & ſa conduite. Le Roy a temarqué dans tous les rencontres paſſez, qu'il auoit toutes ces bonnes qualitez : & l'ayant trouué dans le merite & dans le chemin qui le conduiſoient au Cardinalat, a voulu qu'il fuſt honoré de cette dignité. Il l'a depuis approché de ſa perſonne, & appellé dans ſon Conſeil plus eſtroit, encore que le bon naturel de ſa Maieſté, & celui de la Reyne ſa Mere, n'ayent point d'autre lien, que celui du meilleur & plus pur ſang de l'Europe. Cependant leurs Maieſtez ſont tres-aïſes, que la confiance qu'elles prennent en leur Seruiteur commun, ſoit vn témoignage à la France & à toute la Chreſtienté, de la parfaite Vnion qui eſt entre le Fils & la Mere, & qui ſera touſiours conſeruée par la grace de Dieu, qui conſondra par ce moyen les Eſtrangers, ennemis de cét Eſtat, & diſſipera toutes les brouilleries de la Cour & du Royaume. Conſiderez ſans intereſt & ſans paſſion, ce que celui que vous calomniez, a fait depuis qu'il a pleu au Roy de ſe ſeruir de ſes Conſeils. Si vos eſpions & vos compilateurs de memoires, n'eſtoient point preneurs de hayne ou d'enuie, auſſi bien que vous l'eſtes de rage & de deſſein contraire au bien de noſtre Eſtat ; vous trouueriez que l'auarice, qui eſt le puiffant Genie de ce ſiecle corrompu, & qui aueugle les Eſprits des hommes infidelles, n'a point eu de pouuoir ſur le ſien, qui a ſeruy ſans appointemens, qu'il n'a ny demandé, ny deſiré. Que ce que nous appellons, griuelerie, n'a iamais eu entrée dans ſon cœur, ny dans ſa maiſon, qui eſt des micux réglées de l'Europe. La recherche des Finances n'a point enſſé ſa bourſe, & ſon integrité n'a peu eſtre corrompue par vne pluye d'or. Celui qui ne court point apres ce metal, eſt iugé digne de loüange, & a fait des merueilles au rapport du Sage. Pourquoi donc le blaſmez-vous tant ? Il a vingt-quatre mille eſcus de rente en Benefices, il en auoit vingt il y a trois ans, lors qu'il eſt entré aux affaires. Si vous croyez que ce ſoit trop, ſa Maieſté iuge que c'eſt trop peu, & voudroit auoir eu des occasions meilleures pour le mettre en eſtat de ſupporter les exceſſiues depenſes qu'il eſt contraint de faire pour ſon ſeruiſſe. Sa condition & ſon metite luy donnent fort bonne part, aux biens qui appartiennent à l'Egliſe. Les recompenſes de cette nature n'épuïſent point les theſors publics : elles ne ſont point tirées du ſang du peuple : elles ſont neceſſaires à ceux qui les employent magnifiquement, pour apporter quelque luſtre à la dignité qu'ils poſſedent en l'Egliſe & en l'Eſtat, & pour donner aux Eſtrangers bonne opinion de la grandeur des

Maistres qu'ils seruent. Mais ce ne seroit pas assez, que la generosité eust affranchy de la tyrannie de l'auarice, celuy que vous calomniez, si l'imprudence l'auoit ietté dans la prodigalité, ou si la volupté auoit abandonné son bien à la recompense de ses plaisirs. Et comment pourroit estre mangé par les delices, celuy qui est deuoré par les affaires, par les veilles, & par vn Esprit qui est vn feu eternal, qui agit sans cesse, & qui n'a pour but que la Gloire du Roy, & la reputation de bien faire? Il n'est pas seulement exempt de ce crime, mais il est hors du soupçon, aussi bien que de celuy de la trahison de son Maistre, & de son Pays. Et ie n'en veux point de meilleur témoignage, que celuy de vostre blasme, qu'il n'auroit iamais encouru, s'il eust esté meilleur Espagnol ou Bauarois, que François; & si la qualité de Cardinal l'eust porté à se relascher en quelque chose, des droicts de la France; ou si les interests de la France, & les affaires qui se sont présentées depuis peu, luy auoient fait oublier le respect qu'il doit, & qu'il a tousiours rendu au Saint Siege. Vous luy imputez à crime la Paix de ce Royaume, & dites qu'il l'a conseillée. C'est ce que non seulement il doit confesser, mais dequoy il se doit glorifier. Par ses aduis, les Rebelles ont esté humiliez & par terre & par mer. Par sa conquite, les armes des Estrangers ont seruy pour combattre leurs confreres. Les brouillons ont esté contraints de demander la Paix, & l'ont receuë avec des conditions que les guerres precedentes n'auoient sceu faire accepter. Les affaires qui se prepa- roient dans le Royaume, & les entreprises de ceux desquels vous estes partisans, n'ont peu permettre qu'on poullast les choses plus auant, sans hasarder le tout pour vne partie. Les raisons qui ont porté le Roy & ses Ministres, à prendre des resolutions de Paix, vous sont incognuës, & ne vous doiuent point estre dites. Que ne louiez vous nostre Conseil pour le bien qu'il a fait, si vous auez enuie de luy donner courage d'acheuer, plustost que de le blâmer de ce qui est demeuré imparfait, pour des considerations que vostre passion & vostre interest ne vous permettent pas de penetrer ny d'approuuer? Puisque vous prenez le nom de Theologiens, poutquoy ne pratiquez vous la maxime de Tertullien, qui vous enseigne qu'il est mieux seant à vn Chrestien, de bien iuger des choses cachées par les appatentes, que de condamner les euidentes par les occultes? Nous voyons bien que vos ramasseurs de memoires, vous ont aduertty de ce qui s'est passé chez nous, depuis que nous auons retiré nos Armes d'Italie; ce que vous ne repre- nez pas: & depuis la paix que le Roy a donnée à ses Sujets,

Tertul. in Apolog.  
Melius est de mani-  
festis occultis prae-  
dicare, quam de oc-  
cultis manifesta  
prodamur.

ADVIS D'VN  
THEOLOGIEN  
SANS PASSION.

qui est ce que vous detestez tant. Par tout nous remarquons, que vostre malice s'asslige, de ce que nous auons decouuert les menées qui nous alloient ietter dans de grandes confusions, si la preuoyance & le courage de Celuy duquel vous ne pouuez supporter les bonnes actions, n'eussent beaucoup contribué, pour couper la racine au mal, qui croissoit tous les iours, & que les cabales que vous fomentez parmy nous, auoient grandement aduancé, pour nous plonger dans les desordres qui vous eussent donné le loisir d'acheuer l'ouurage que vous auez commencé, & le moyen d'auoir bon marché de nous, quand nous serions affoiblis par des guerres intestines. En tout ce qui s'est passé, Celuy qui est la butte de vos impostures, n'a rien eu que du déplaisir, s'est exposé à beaucoup de dangers, & a acquis parmy les gens de bien, la reputation d'auoir dissipé couragement vn grand orage, ayant preferé le seruice de son Maistre à tous ses interests, & à l'inimitié de ceux qui ont eu quelque part, dans les conspirations qu'il vous fasche de voir estouffées. Trouuerez-vous point à redire, sur ce que le Roy a voulu mettre le Haure entre ses mains? Vous le ferez sans doute, si enuieux de la gloire de la France, vous estimez que le premier des Roys de la terre, doieue estre le moins considéré sur la mer; & si vous croyez que ce Royaume abondant en toutes choses necessaires à la vie humaine, doieue pour quelques accessoires, dépendre des autres qui ne scauroient se passer de luy. Le Commerce de France estoit ruiné, les subjets du Roy estoient & sont encore vollez par les moindres Pirates, quatre mille esclauues emmenez par les Infidelles, plus de cent Vaisseaux pris, ou coulez à fonds, ou bruslez: Plusieurs milliers de familles reduites à la mendicité, ont esmeu la compassion d'un Roy trop bon, trop iuste, & trop genereux, pour souffrir telles iniures, qui en amoindrisant le nombre & les biens de son Peuple, diminueoient sa puissance & sa reputation. Il a pris resolution de remedier à tous ces maux: Pour le faire, qui pouuoit estre mieux employé qu'une personne d'autorité, de courage, & tellement des-interessée, qu'il n'y a point d'homme auquel ses deportemens soient cognus, qui ne sçache, qu'il fait plus de cas d'une once de gloire, que de cent mille liures d'or. Il l'a témoigné en toutes occasions; mais principalement en cette-cy: Car si le Roy veut qu'il aye le soin des affaires de la Mer, il en reçoit la seule charge, sans prendre le soulagement des gages & appointemens. Au lieu qu'aux establissemens nouveaux, il y a nouvelles dépenses; en celuy-cy, il y a espargne de plus de cent mille liures par an,

affectées à l'Admirauté, dont l'extinction estoit dès long temps désirée par tous les Marchands. Je ne ditay point l'aduantage que reçoit sa Majesté, d'auoir par cette suppression, la liberté de faire commander ses Armées Nauales par qui bon luy semblera; au lieu qu'auparauant le commandement estoit attaché à cette charge. Si quelque Place maritime est necessaire, pour establir des Compagnies pour le trafic, pour asseurer les Costes, & rendre le Commerce plus seur, les deniers qui sont employez pour la retirer, soient de la bourse de celuy auquel le Roy la confie. Il vend son bien particulier, pour les interets publics, ayant supplié tres-humblement sa Majesté, de vouloir retenir pour vn autre temps, les effets de la liberalité qu'elle vouloit luy faire resentir presentement, en ayant vsé de la sorte, quand elle l'a pressé de prendre vingt mille escus de pension extraordinaire. Enfin, MESSIEURS, tout ce que vous aduancez, est de rendre plus glorieux celuy que vous entreprenez de diffamer, & de publier par tout vostre infamie. Nous tenons pour gens de bien, ceux qui ne le sont pas en vostre opinion; & receuons vos Libelles diffamatoires, pour des Panegyriques de leur vertu. Le Soldat qui pensoit tuer Phereus, luy donna la vie. Et vous publicz les louanges de celuy auquel vous auez entrepris de rauer l'honneur, qu'il auroit perdu, s'il vous agreoit. C'est vne preuue tres-certaine, qu'il n'est point traistré à son Maître, puis qu'il n'est point agreable au vostre, & qu'il est tres-fidelle à l'Eglise, puis qu'il n'est pas dans la croyance que vostre Theologie enseigne, qui ne peut estre celle de Iesus-Christ, qui vous dit, Vous ne sçauiez de quel esprit vous estes. Celuy de violence, de médifance & de calomnie, ne peut estre celuy de la loy de Grace, n'estant pas mesmes l'esprit des hommes, mais des diables. Je ne suis animé que de celuy de la Chatité Chrestienne, lors que ie vous coniure de peser la doctrine du Fils de Dieu; qui nous assure, que pour les iniures les plus legeres, on doit estre appellé en iugement: & pour les atroces, condamné à souffrir le feu. Que meritez vous donc d'auoir publié en langage entendu par toute la Chrestienté, des inuectiues horribles, & des calomnies detestables, contre vne personne qui est en eminente dignité dans l'Eglise, & dans vn employ honorable auprès du Roy Tres-Chrestien? Que deuez vous à la Iustice de Dieu, pour reparation de ce crime? La Loy de Moyse vous condamneroit, apres auoir demandé pardon, à l'amende d'un Sacrifice. Mais comment, estans Prestres, osez vous offrir celuy de la Sainte Messe, & vous presenter à l'Autel à la sortie de vostre estude, ou d'un pouicse,

Luc. 9.

Math. j.

Leuit. 24.

ADVIS D'VN  
THEOLOGIEN  
SANS PASSION.

Nom. II.

*Natus recitabit qua  
erat super taberna-  
culum, & ecce Ma-  
ria apparuit con-  
ducit lepra quæcunq.*

Isa. 4.

*Quod si calum am-  
aram habuit, & con-  
tentum fuit in cor-  
dibus vestris, nolite  
gloriari, & emendace-  
re aduersus verita-  
tem: nunc enim est ista  
sapientia, quæ desin-  
sum est descendere à  
patre lucinum, sed  
terrena, animalis,  
diabolica.*

D. Paul. 1. Cor. 4.

*Cum sit inter vos  
calum, & contentum,  
nunc carnales estis,  
& secundum homi-  
nem ambulatis, &c.*

Gregor. in Ezech.

D. Thom. de erud.

Principia h. l. c. 15.

*Sancti nati desinunt  
ardere debet in oleo  
misericordie.*

Ezech. 24.

*Supra linguas vestras  
petram effudit cum:  
non effudit cum su-  
per terram, ut posset  
operiri puluere.*

Iob 15.

*Nunquid Deus in-  
diget vestris menda-  
ciis, ut pro vobis la-  
quæ amicus delectet.*

*Ipsi vos arguit, quon-  
iam in absconditis  
faciem tuam acci-  
piu.*

Tertull. in Apolog.

dans lequel vous auez vomy tant d'iniures, & couché tant d'impostures sur le papier? Ne sçauiez-vous pas que les calomnies de Marie, firent retirer la nuée qui descendoit sur le Tabernacle, & frapperent de laderrie cette femme médisante? Croyez-vous apres cét exemple, que la grace de Dieu puisse découler sur vos offrandes? Et ne craignez-vous point que vos ames deuenues lardresses, ne perdent les sentimens de la vrayé pieté, & ceux de la synderese, que vous n'auiez desia plus, si vous croyez auoir bien fait? Et voulez-vous faire passer les faillies de vos passions, pour des Eflans, qui sont poussez par vn saint zele? Vous imaginez-vous, que tous les hommes de Lettres, & les Theologiens qui ne sont point dans l'aveuglement où vous estes, ne voyent pas, que non seulement vous estes en phrenesie, mais encore en erreur, qui ne vous peut permettre d'écouter la leçon que vous fait vn grand Apostre, qui vous dit; Si vostre zele est remply d'amertume, & si l'esprit de contention vous a faisi, ne vous glorifiez point, & ne mentez pas contre toute verité: car cette sagesse pretendue, n'est pas celle qui vient d'en-haut, enuoyée par le Pere des Lumieres: mais elle est terrestre, brutale, diabolique. Par tout où se trouue le zele & la contention, là est l'inconstance & toute action mauuaise: Mais la sagesse qui vient d'en-haut, est premierement pudique, & apres pacifique, modeste, qui écoute la raison, &c. Et saint Gregoire & saint Thomas, qui nous enseignent que la discretion du saint zele que nous auons pour la querelle de Dieu, doit tousiours brusler dans l'huile de la misericorde, qui ne se peut trouuer dans vos iniures, ny dans les conseils de sang & de violence que vous donnez?

Contentez-vous, Messieurs, que des écrits semblables aux vôtres, nous ont desia rauy deux Roys, & que leur Sang, qui est encore couuert, se verra peut-estre avec le temps, répandu sur vne pierre bien claire (comme dit l'Escripture Sainte) pour attirer la vengeance du Ciel, sur les Pays où ces detestables attentats ont esté proiettez. N'échauffez plus les esprits foibles, & vous souuenez des instructions que le bon homme Iob vous donne. Dieu qui est la Verité, n'a point besoin de vos mengeries pour se maintenir, & ne veut pas que pour luy, vous alleguiez des faulsetez. Tout mensonge qu'on dit de Dieu, est vne espee d'idolatrie, dit Tertulien. Prenez garde, que vous qui appelez Athées, ceux qui sont dans la solidité de la vraye croyance, ne soyez en effet des impies. Sa Sainteté qui a vn notable interest, à faire cesser le mal que vous entreprenez de pousser bien auant en di-

uisant les Princes Catholiques, fera valoir les anciens Decrets de l'Eglise, qui excommunient tous les Autheurs des Libelles difamatoires. Si le desordre que vous auez commencé continuë, le Sainct Pere retranchera de la Communion des Fideles, ceux qui se jettent dans cette licence effrenée, qui est capable de faire vn Schisme en l'Eglise. Les Generaux des Ordres, se porteront sans doute avec vigueur, à retenir ces sprits qui Eschappent. Ils sont assez connus: mais quand ils ne le seroient point par les hommes, il faut craindre la Iustice de Dieu, qui punit les Communautéz, pour les maux que les Particuliers y ont commis; principalement s'ils ont abusé de son Sainct Nom, pour le faire servir aux diffamations, calomnies, violences, meurtres, guerres ciuiles, & à tous les desordres qu'elles attirent, sur tout à diuiser les Catholiques entre eux, & à partager leurs affections, apres que le Prophete a dit: Leur cœur est diuisé, ils periront. C'est ce qui donne tous les iours vn tres-grand aduantage à nos ennemis communs, & qui a fait dire à S. Hilaire: Cependant que nous sommes Anathemes les vns aux autres, personne de nous n'est à Iesus-Christ. Je confesse que ce Railleur indiscret, avec son Catalogue des Liures, a irrité vos mauuaises humeurs: Mais vous auez desia prouoqué les siennes. Il a eu tort d'offenser dans ses Enigmes, quelques Conseillers des Princes voisins, comme si les Ministres de nostre Estat ne pouuoient estre vertueux, si ceux d'Espagne ou de Flandres n'estoient vicieux, (ce que nous ne croyons pas.) Nous recognoissons au contraire, & experimentons tous les iours, qu'ils seruent prudemment & genereusement leurs Maistres. Souffrez aussi (s'il vous plaist) que les nostres seruent leur Roy avec fidelité & courage, puisque les vostres leur en donnent l'exemple. Mais ne leur prescriuez pas vos imaginations, pour regles de leur conduite, & ne ramassez pas toutes les iniures des Comediens Grecs & Latins, fils ne se gouvernent pas selon vostre fantaisie. Si vous continuez à le faire, vous affermirez dauantage leur resolution, de peur qu'ils ne semblent s'estre relâchez pour vos iniures. Vous ferez cognoistre de plus en plus, les bonnes qualitez qui sont en eux. Tout ce que vous persuaderez aux hommes sages qui liront vos écrits, sera que vous estes des fols, que vous n'auiez rien de Chrestien que le Baptême, ny de Religieux que le nom, qui est, comme dit Saluian, vn témoignage de plus grande impieté.

Osee 10.

Hilar. in Trid.

Saluian. de gobi.  
Ratus est impij  
pauis nomen.



L E

# BON GENIE DE LA FRANCE; A MONSIEVR.

M. DC. XXXII.



MONSIEUR,

Pleuſt à Dieu, que la France, qui ſ'éueille au bruit de vos Armes, pluſtoſt qu'elle ne s'étonne, ſe peût vnir, pour aller oppoſer ſes bonnes taifons à la ruïne de voſtre repos, & de celuy de l'Eſtat. C'eſt avec regret que la violence que vous conſeillent vos Miniſtres, luy mettent les armes à la main, pout ſe garentir de l'eſfroy qu'ils veulent que vous donniez aux Peuples, auxquels vos deportemens vont donner des impreſſions de tyrannie, non pas de iuſtice & de ſoulagement, qui n'eſt qu'un ombre tres-faux qu'ils empruntent pour couvrir leur ambition, & pour vous faire faillir. Conſiderez, MONSIEUR, où vous conduiſent ces Faſtieux, ſous quels deſſeins ils font marcher voſtre Bonté, & quelles forces ils vous ont préparé pour la conquête d'une Monarchie où vous auez tant de part, & qui eſt en eſtat de vous recevoir, toutes & quantes fois que vous la ferez ſommet par des voix de douceur & d'amour, non pas par les bruits des trompettes & des rambours. C'eſt contre voſtre Roy qu'ils font dreſſer vos armes, de la bonté duquel vous & eux auez receu des preuues ſi ſignalées par tant de pardons qui ont eſſacé les fautes paſſées, & qui vous ont eſté promis parmy les ennemis de la France, où leur mauuais conſeil vous auoit conduit. C'eſt contre celuy duquel vous ne deuez examiner les actions, quand Dieu vous auroit fait naiſtre avec les ſeules conſiderations de François & de ſubjet, & quand meſme il regneroit avec des effets & des conditions bien éloignées de celles qui  
le

le font admirer de tout le monde. C'est contre vn Frere, auquel la nature vous a soumis, vous faisant naistre le plus ieune, & lequel vous a traité avec tous les aduantages que vous auez peu souhaitter raisonnablement.

M. DC. XXXII.  
LE BON GENIE  
DE LA FRANCE  
A MONSIEUR,

Chacun sçait les beaux titres qu'ils vous ont fait prendre, les vains pretextes & les fausses couleurs dont ils veulent déguiser leur rebellion. Est-ce contre l'usurpation du Cardinal de Richelieu, qu'ils vous font Lieutenant general du Roy, ou contre la fidelle resistance qu'il apporte à la dissipation de la Couronne, qu'ils ont monstré iusques icy aux esperances d'Espagne? Le Roy n'a garde d'aduouier vne qualité si preiudiciable au bien de son Estat, & les Peuples ne la considereront iamais sans le Sceau du Roy.

Ils ne vous arment pas pour leuer les subsides qui chargent le Peuple, puisque luy seul doit contribuer aux dépenses necessaires pour abatre ce monstre de Rebellion: & puis l'horreur & les ruines qu'ils ont laissé dans les lieux où passent vos troupes, y impriment bien d'autres images que celles du bien public.

Ils n'auroient pas raison de vous faire demander de plus grands biens, non plus que de vous faire plaindre que l'on contraint vostre liberté. Ces supplémens d'appanage qui vous ont esté donnez tant de fois; tant de pensions & de dons extraordinaires, dont les Estats du Roy sont chargez; les diuertissemens que vous auez pris à Paris, & ailleurs où bon vous a semblé; le choix que l'on vous a laissé des personnes qui vous ont approché, & qui ont presque corrompu (pardonnez-moy, Monseigneur, si ie parle en ces termes) vos bonnes inclinations au seruice du Roy, sont d'assez suffisans témoignages que vous disposiez absolument de vos actions, que l'on n'a examinées qu'alors qu'on les a fait déguiser à l'Espagnole.

L'on n'ignore pas que vous faites de grands bruits des traitemens faits à la Reyne vostre Mere; elle n'en doit accuser que ses legeretez, & vous, Monseigneur, vous la deuez considerer comme l'vnique cause de ses déplaisirs: vos Ministres & les siens sont ceux qui ont abusé sa simplicité par les soupçons que leur donna l'entiere confiance que le Roy témoignoit auoir au Cardinal, duquel les desseins estoient fort éloignez de leurs pretentions, seulement dressées pour seruir à leur ambition, & aux desirs du Conseil d'Espagne. Ce sont eux qui ont formé cette reuolte d'affections si raisonnables & si viles au contentement de la vieillesse de la Reyne vostre Mere. C'est à eux à qui vous deuez vous en



M. DC. XXXII.  
LE BON GENIE  
DE LA FRANCE  
A MONSIEUR.

prendre, si vous ne les croyez assez punis d'estre tombez dans la disgrâce de tous les bons François : non pas au Cardinal, que la cognoissance du mal, le seruice du Roy, & sa conseruation particuliere ont interessé à s'opposer aux desordres naissans. Et puis la France ne peut-elle estre gouvernée que par eux ? Le Roy ne doit-il pas auoir le principal intetrest d'y poutuoir, par vn choix où l'on ne peut trouuer à redire avec iugement & iustice ?

L'on sçait aussi que vous vous plaignez des gouuernemens du Cardinal : ne continuez plus les pratiques que font tous les iours vos Agens auprès des Gouuerneurs des bonnes Places, & le Roy cessera d'apprehender qu'ils se laissent surprendre par quelques artifices. Il ne croit pas commettre ses Places avec plus de seurété qu'entre les mains de celuy qui veille tousiours pour le repos de ses Subjects, & qui ne les liuera pas à vos Ministres, pour y introduire des Espagnols & des Lorrains. De publier qu'il s'en vueille preualoir contre le Roy, sa condition, le mépris qu'il fait de toutes les intelligences particulieres avec les Estrangers, si elles ne sont fondées sur le bien du Royaume, l'amour du Roy qu'il imprime dans les cœurs de ceux qui luy obeysent, & les soins qu'il a de le faire regner avec toute la Majesté qui doit entourner vn grand Roy, le garentissent de toutes les vaines apprehensions dont ses ennemis tâchent d'abuser la simplicité des Peuples.

Aussi ils ne vous mettent pas à la teste d'une armée, pour garantir le Royaume presque accablé par les Estrangers, pendant que le Roy vit oisif dans le plaisir, & éloigné des soins d'un pere commun : le haut point où la bonne conduite de son conseil a mis la France, qui donne branle à present à toute l'Europe, n'a pas besoin de vostre ministère, pour la releuer d'une cheute prochaine, puis qu'elle en menace les autres Puissances : le continuel trauail de son Prince, que vous faites courir le harnois sur le dos par tous les coins de son Royaume, pour érouffler les maux naissans, s'opposeroit aux calomnies de vos Ministres, si elles estoient assez impudentes pour se declarer contre une vigilance qui n'a rien d'égal.

Dites, Monseigneur, que vous entrez en France Lieutenant general de vos Ministres, auxquels le Cardinal de Richelieu tauit le gouuernement. Si ce titre n'est pas fort specieux, au moins est-il conforme à leurs intentions, & tel le recognoissent tous les gens de bien, qui ne peuvent mieux esperer de ceux qui aspirent à regner par des voyes si iniustes & arrogantes. Mais ils deuoient auparavant que de faire retentir ces qualitez vous rendre assez fort,

pour rompre plus de cent mille hommes qui sont sur pied pour le service du Roy, & gagner le cœur des bonnes villes, par de meilleures actions que celles qui abandonnent la France à l'Estranger. S'ils auoient leu les Histoires, ils verroient que Charles VII. ne fit retirer le President Louuet, qu'alors que le Connestable de Richemont eut attiré à sa ligue la plupart des bonnes villes de France, & presque tous les Grands iusques au Comte de Dunois, gendre du President, qui suivit alors la bonne fortune, & puis l'Anglois tenoit vne bonne partie du Royaume, & les resentimens du Duc de Bourgogne trauailloient de sorte cét Estat, qu'il ne pouuoit subsister sans les assistances des liguez, qui forcèrent leur Roy à souffrir bien d'autres brauades, la licence d'alors, & la nécessité portant quand & soy l'impunité de leurs crimes. Nous ne voyons pas que les choses ayent les apparences d'vne pareille disposition; les moyens, les forces du Roy, & leurs mauuaises intentions se sont trop fait de iour, pour produire des effets tels qu'ils vous font imaginer. Car de vous faire croire que la crainte des intelligences que l'on ne voit pas telles qu'elles sont (à ce qu'ils croient) & que le pillage d'un coin de la Bourgongne puissent obliger le Roy d'abandonner le Cardinal à vostre discrétion, Monseigneur, c'est vous piper, puisque iusques icy vous voyez tout armé & disposé à recevoir bien d'autres efforts: tant de troupes qui sont par les Prouinces, tant d'armées sur les frontieres, les refus de tant de Gouverneurs qui se tiennent sur leurs gardes, pour auoir esté trop tentez, les guerres importantes où se voyét embarrassés ceux qui vous doiuent assister; Enfin le desespoir des vostres qui vous amènent dans la France avec un peu de Cavalerie, sont-ce pas les marques des constantes résolutions du Roy, de vos impuissances & de leur petite preuoyance?

S'ils ont voulu croire qu'ils n'auoient qu'à vous monstrier à cheual dans vne Prouince pour dissiper les forces du Roy, pour gagner les cœurs des Peuples, & les attirer sous vos Enseignes, ils sont fort éloignez de leurs imaginations; les troupes qui vous vont accabler, ne vous donneront pas le loisir de faire battre le tambour, & les assistances que vous croyez auoir par les Prouinces sont observées de trop près, pour mettre à effet ce qu'ils ont designé, & pour estre à vous auant vostre défaite. S'ils vous ont fait espérer que la plupart de ceux qui ont credit en France n'attendent que de vous voir armé, pour demander raison des mécontentemens qu'ils se figurent, l'on ne voit pas que vous vous puissiez beaucoup preualoir de si foibles esperances: leur constante fidelité au service du Roy, leurs grands biens qu'ils hazarderoient, leurs enfans

M. DC. XXXII.  
LE BON GENIE  
DE LA FRANCE  
A MONSIEUR.

qu'ils tiennent à la Cour, ſont d'aſſez fortes cautions pour oſter au Roy tous les ſouppçons que vos creatures ſont couler par le Royaume, pour monſtrer le mal plus grand qu'il ne peut eſtre: les belles charges, les grands dons, les témoignages d'amour qu'ils reçoient de iour en iour des ſinceres intentions de ſa Maieſté, les marqueroient d'une méconnoiſſance trop infame, ſ'ils ſe laiſſoient tenter par la ſeule ambition des voſtres, & par la ruïne euidente du Duc de Lorraine, que ceux qui ſont auprès de vous voudroient bien deſtourner, en vous mettant en eſtat de diuertir les forces du Roy, les vns par intereſt de naiſſance, les autres pour auoir eſté fauoriſez de ce Duc dans leurs mauuais deſſeins, où il ſeſt de ſorte embarrasſé, que vous ne l'en pouuez plus dégager.

Mais, Monſeigneur, que pourront dire ceux qui viendront apres nous, que vous qui eſtes le Frere du Roy, & l'heritier de la Couronne, vouliez vous oppoſer à la bonne fortune de la France, & qu'un Prince qui vous a procuré le mal que vous allez ſouffrir, vous arme pour ſa deſenſe; que l'on ayt pris voſtre nom pour ſe plaindre des empeſchemens que l'on donnoit à l'Empereur & au Roy d'Eſpagne, de fauoriſer vos mécontentemens par eſſet, autant qu'ils auoient fait par deſſein; que voſtre cachet & voſtre ſein ayent paru dans les conſeils des Princes eſtrangers, pour les aſſeurances de la part qu'ils pouuoient pretendre au débris de cette Couronne. Durant la guerre du bien public, le Duc de Guyenne frere de Louys XI. ne voulut iamais conſentir à aucune ligue avec l'Anglois, & Leſcut qui le gouuernoit (bien different de vos mignons) ſ'oppoſa preſque à tous les Princes qui vouloient que l'on les appellât, & que l'on leur miſt en main quelques Places de Normandie. Auſſi depuis la mort de ce Duc, Louys XI. qui ſçauoit faire cas des hommes de ſeruice, fit tant d'eſtat de ſa generoſité, qu'il l'éleua au poinct que chacun ſçait, meſmes aduança dans de grandes charges ceux qui luy auoient pratiqué vn ſi fidelle ſeruiteur. Le meſme Roy Louys XI. eſtant encore Dauphin, par les mauuais conſeils des ſiens, & par les diſpoſitions naturelles qu'il auoit à prendre ombrage de tout, ſe retira-il pas de la Cour? mais en quel eſtat? Il fut long temps en Dauphiné, ſans faire aucunes prattiques, iuſques à ce que le Roy Charles ſeptième ſon pere, luy oſtant tous les moyens d'entretenir ſa Maiſon, pour le reduire dans l'obeyſſance, le contraignit de faire quelques exactions ſur la Prouince. Le Compte de Dampmartin y fut avec une Armée, commandé de ſe ſaiſir de ſa perſonne: ce qui le fit fuir auprès le Duc de Bourgogne, Prince du ſang de France. Et

pourtant toutes ces violences ne luy mirent jamais les armes à la main, pendant dix années que dura son éloignement. Ces conseils sont fort differents de ceux de vos Ministres, & leurs courages l'emportent bien par dessus ces hautes restes, qui se sont fait redouter de tout le monde: aussi ils ne hasardent gueres du leur, puis qu'il n'y aura que vostre repuration qui contera aux siècles aue nir, que le Duc d'Orleans a assisté les Estrangers, pour la ruine d'une Monarchie qui le regarde de si près, pour satisfaire à l'ambition des siens.

Je ne doute pas que toutes ces pratiques ne vous fassent horreur, & qu'elles ne vous violentent iusques au point où vous paroissez, croyant vostre procédé trop criminel, pour estre excusé par la bonté du Roy: Ce sont eux, Monseigneur, qui vous ayans porté dans de si malicieuses extremitez, vous font desesperer de la misericorde du Roy, & qui ne vous monstrent de la seureté que dans le gain d'une bataille, où vous puissiez donner la loy à ceux de qui vous la devez recevoir.

Mais prenez garde qu'estant peu preparez à tous euenemens, ils ne vous laissent enuolopper de ceux qu'ils redoutent, & que la presence du Roy qui s'en ira à vous ne soit cette teste de Meduse qui fasse romber les armes des mains, & oste le pouuement, & à vous, & à tout ce qui vous enuironne. Ceux qui iugent plus sainement de leurs pouuoirs, & de leurs resolutions, disent qu'ils ne vous veulent éloigner de la Franche-Comté, où l'on vous marque les logis, ou de la coste de Prouence, pour la seureté de vostre retraite en Italie. Et quant à moy, ie crains qu'ils contraignent le bon Genie de la France, de vous porter ses conseils dans les terres d'Espagne. Que si, Monseigneur, ses bonnes intentions peuuent aller iusques à vous, souffrez qu'il vous separe des hasards où vous vivez pour les interests des vostres, pour vous conduire dans les voyes de la Paix & du repos public. Il porte quand & soy la voix de la verité & de la bien-seance, & vous peut monstrier l'erreur où vous auez vescu iusques icy, & que vous pouuez vous dégager avec honneur de toutes leurs mauuaises raisons, & venir trouuer le Roy, qui vous accordera toutes choses dans une si agreable surprise. Il vous dira que le Cardinal estant rour au bien de la France, est tout à vous, qui en faites une des meilleures parties: que si vous pouuez abandonner les défiances que l'on vous a données de l'inregiré de son administration, & que vous preniez les soins d'assister dans les Conseils, d'où il renuerse rout ce qui s'éleue au dommage de la Couronne, vous louerez le Roy de l'amour & de

la cognoissance qu'il a pour vne personne si necessaire au bien de son Estat, & vous l'estimerez de force, que pour vos propres interests, vous ne ferez choix que de son adresse & de sa fidelité.

Lors vous aurez en abomination toutes les calomnies qu'on a vomies contre luy: vous en detesterez les auteurs: vous condamnerez autant ceux qui ont fait diuers liures, pour exciter & animer vn chacun à s'éleuer contre vne personne si vtile à ce Royaume, comme les faussetez & les mauuaises raisons qu'ils alleguēt les mettent en horreur à tour le monde: vous les condamnerez comme paricides, entant qu'ils veulent procurer du mal à celuy, qui épousant les iustes & auantageuses passions que le Roy a pour la France, peut sous son autorité en estre dit le second Pere. Vous remercirez les Iuges, qui ont fait mourir ce detestable Medecin, qui recherché sous vostre nom, à vostre insceu, auoit préparé diuers poisons pour le faire mourir. Ainsi prenant le contre-pied de la conduite qu'on vous a fait prendre depuis quelque temps, contre vostre inclination, vous rentrerez dans la grace du Roy, dans la bonne opinion de rout le monde; & cessant de causer des troubles à la France, vous vous acquerrez repos pour vous mesmes, & donnerez lieu à tous les gens de bien de se dire, comme ie fais,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-  
affectionné seruiteur.

---

**ORDONNANCE DV ROY,**  
**PORTANT ITERATIVES DEFENSES,**  
*à toutes personnes, de retirer ou receler aucuns seruiteurs*  
*de la Reyne sa Mere, & de Monsieur son Frere,*  
*sur peine de crime de leze Maiesté.*



A Majesté estant bien informée, qu'au prejudice des defences portées par les Lettres de Declaration, & Ordonnances des vingt-deuxième Iuillet, & vingtième Octobre dernier, publiées contre ceux qui ont suiuy la Reyne sa Mere, & Monsieur le Duc d'Orleans son Frere, & leurs Officiers domestiques; Plusieurs d'entreux n'ont laissé de retourner en ce Royaume

& en sortir pour aller vers lesdits Dame Reyne & Monsieur le Duc d'Orleans, sans son congé & permission, & continuent encores tous les iours, faisant plusieurs menées & pratiques contre son seruice, bien & repos de cét Estat, portant plusieurs lettres & paquets, libelles diffamatoires, & autres escripts scandaleux, tant contre sa personne, que ses principaux Ministres & Officiers : Et ce par la facilité qu'ils trouuent de se retirer chez leurs parens, amis & alliez, qui fauorisent leur rebellion & desobeissance, non-obstant lesdires defenses. A quoy desirant remédier, & preuenir les maux & perilleuse consequence qui s'en sont ensuiuis, & peuuent tous les iours augmenter : Er ne voulant rien obmettre de ce qui sera de son soin pour maintenir cét Estat en Paix, la Majesté continuant les defenses portées par lesdites Declarations & Ordonnances, fait inhibitions & defenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de retirer ou receler en leurs maisons aucuns de ceux qui auront suivy ladite Dame Reyne sa Mere, & Monsieur le Duc d'Orleans son Frere, ou qui depuis leur sortie hors le Royaume les auront esté trouuer, ou iront cy-apres, sans son congé & permission, sur les mesmes peines contenues en lesdites Declarations & Ordonnances. Et sil y en a aucuns qui de present soient en la ville de Paris, ou autres lieux es villes de son Royaume, Veut & ordonne que ceux chez lesquels ils sont retirez, les viennent denoncer dedans vingt-quatre heures apres la publication des presentes au Lieutenant Civil, & Cheualier du Guet de la ville de Paris; & aux autres villes & endroits de ce Royaume, aux Iuges, Preuosts & Officiers d'iceux, sous les mesmes peines que dessus : & que ledit temps passé, il soit incessamment procedé contre eux, comme contre ses sujets rebelles, desobeissans & criminels de leze Majesté. Et afin que personne n'en pretende cause d'ignorance, seront les presentes publiées à son de trompe & cry public par la ville de Paris, & affichées es lieux & endroits accoustumez. Fait à S. Germain en Laye le cinquiesme iour d'Auil, mil six cens trente-deux. Signé, LOVYS. Et plus bas, DE LOMENIE.

*Le Mercredi septieme iour d'Auil, mil six cens trente-deux, l'Ordonnance dessus écrite a esté par moy Simon le Duc Inré Crieur & ordinaire du Roy en la ville, Preuost & Vicomte de Paris, sous-signé, leue, publiée à son de trompe & cry public par les carrefours de la ville & faubourgs de Paris, icelle imprimée & affichée : Et à faire lesdites publications estois accompagné de Mathurin Noires inré Trompette, & de deux autres Trompettes.*  
Signé, LE DUC.

# LETTRE DV ROY.

## ESCRITE A MONSIEVR DE MONBAZON.

M. DC. XXXII



MON COUSIN,

Comme mon seul but a tousiours esté de procurer le repos de mes sujets, n'ayant ainsi que chacun sçait, obmis aucun soin, ny pardonné à aucun traual, exposant ma propre personne par tout où i'ay eue pouuoir aduancer la tranquillité publique, & acheminer toutes choses pour donnet enfin soulagement à mon Peuple : aussi ne reçois-je point de déplaisir plus sensible, que de cognoistre que ce que i'ay fait iusques icy pour vn si bon dessein, n'a peu produire l'effet que ie desite avec tant de passion. Et ce qui me fâche le plus encore, est que le mal me vient de ceux qui sont obligez par toutes sortes de considerations de contribuer à mon contentement, & au bien de mon Estat.

Il n'y a personne qui ignore le bon traitement que i'ay tousiours fait à mon Frere le Duc d'Orleans, & aux siens ; & qui ne sçache aussi combien ils l'ont mal recogneu, & les mauuais desseins que mondit Frere, par leurs pernicioeux conseils, a fait patoistre depuis cinq ou six ans ença en toutes occasions, lors qu'il m'a veu occupé en des affaires aussi importantes que necessaires, tant au dedans qu'au dehors de mon Royaume. A quoy voulant pouruoir par les voyes les plus propres pour les empêcher, i'auois eue luy auoir osté l'année passée vn des plus puissans moyens qu'il pourroit auoir de brouiller, en separant de ses interets le Duc de Lorraine, qui par deux diuerses fois a fauorisé sa sortie hors de mon Royaume. I'vsay lors d'vne bonté extraordinaire enuers ledit Duc, m'estant contenté de sa foy, & du depost d'vne de ses Places : au lieu qu'estant porté (comme i'estois) sur le lieu, & y ayant vne puissante Armée, ie pouuois le despouiller aisément desdits Estats, veu qu'il n'auoit lors aucunes forces pour les defendre : Et que non seulement ie ne le voulus pas, mais ie puis dire avec certitude, que i'empeschay qu'il ne fust fait par d'autres, qui en auoient lors le pouuoir & la volonté.

En suite de cette grace, ayant sceu que ledit Duc, au lieu de  
garder

garder religieusement sa foy & sa parole, comme ie l'y auois obligé, continuoit ses premieres intelligences, ie n'ay rien oublié de ce que j'ay peu pour l'en destourner: Mais tant s'en faut que i'y aye rien gagné, qu'au contraire iceluy Duc, non content de continuer les negociations qu'il auoit faites par le passé contre mon Estat, a sollicité & animé tous ceux qu'il a creu susceptibles de ses mauuaises resolutions, iusques à faire diuers enuoyz vers l'Empereur, pour alterer ses bonnes intentions, & solliciter les Espagnols de fournir des moyens à mon Frere pour agir contre moy, qui suis son Roy & son Souuerain, ainsi que luy-mesme vouloit faire de sa part. Pour cét effect il a augmenté le nombre de ses gens de guerre, a fait diuerses leuées extraordinaires, débauchant mesme ceux de mon Armée, sans m'en auoir iamais voulu faire raison. Et pour mieux paruenir à ses desseins, a fortifié & muni ses Places, sans autre sujet que celuy de la mauuaise volonté qu'il auoit conceüe contre cét Estat; & de plus a redoublé ses menées & ses pratiques. L'aduouë que i'eusse eu peine à croire tant de mauuaise volonté de la part dudit Duc, si diuerses lettres écrites de la propre main de son pere & de sa sœur ne me fussent tombées entre mes mains. Elles ne portent pas seulement qu'il estoit prest d'assister mon Frere avec ses armes, mais en outre le conuient de penser soigneusement à foy pour recueillir ma Couronne, qu'ils disent en termes exprés ne pouuoir manquer de luy tomber promptement entre les mains. Ce qu'estant ioinct à plusieurs autres cognoissances particulieres que i'ay, entre autres à celles que me donnent quelques lettres du sieur Puy-Laurens à la Princesse de Falsbourg, par lesquelles il l'assure de certains desseins de tres-grande importance, qu'il dit estre infallibles: Je n'ay peu moins que de me mettre en estat de me garantir de tant de mauuaises volontez, dont, à mon grand regret, j'ay cognoissance tres-assurée.

J'auois creu, qu'ayant pourueu, comme vous aurez sceu par mes precedentes, à la seureté de quelques Places, sur lesquelles mes ennemis pouuoient faire fondement; & estant puissamment armé, & par ce moyen en estat qu'ils deuoient iuger que leurs entreprises ne pourroient reüssir facilement, ils en perdroient la volonté; & particulierement ledit Duc de Lorraine, à qui j'auois fait cognoistre que mes Armes estoient en Allemagne, pour empesché la ruine de l'Electeur de Treves, & fauoriser la Religion & les Electeurs Catholiques, comme i'eusse fait dès l'année passée, si ses artifices ne m'en eussent empesché. Mais me voyant trompé en cette esperance, & cognoissant que tant s'en faut que ie puisse diuertir



M. DC. XXXII.  
LETTRE DV  
ROY ECRITE  
AV DUC DE  
MONTEZON.

ledit Duc de ſes mauuais deſſeins, qu'au contraire pour me détourner de celuy que i'auois d'empêcher la ruïne dudit Ele&teur mon Allié, & en ſuite de tous les autres Catholiques, par la meſme voye que i'auois négociée & pratiquée pour celuy-cy, au preiudice du Traicté de Vvic, qui l'oblige de n'auoir aucune intelligence avec mon Frere, il l'a appellé avec armes dans ſes Eſtats; auxquels il n'a pas pluſtoſt eſté, qu'il a commencé la guerre, taillant en pieces vne compagnie de Carabins, que le Mareſchal d'Eſſiat faiſoit paſſer de bonne foy en iceux, ledit Duc eſtant obligé d'y donner paſſage à mes troupes; en ſuite dequoy mondit Frere eſt entré à main armée dans mon Royaume.

Toutes ces raiſons m'ont contraint d'entrer dans ſes Eſtats, pour luy témoigner mon indignation, luy faire reſentir la peine de ſa mauuiſe foy, & ſupporter par le trouble deſdits Eſtats le mal qu'il auoit tramé contre la France. I'ay bien voulu vous donner aduis de tout ce que deſſus, afin que vous en rendiſſiez participans tous mes bons & fidelles ſujets qui ſont dans l'eſtendue de voſtre charge. Ils auront, ie m'aſſeure, la meſme eſperance que i'ay, que le ſuccès de mes Armes, avec l'ayde de Dieu, ne ſera pas moins heureux en cettè occaſion, qu'il a eſté les années paſſées; puis qu'elles ſont iuſtes & neceſſaires. Iuſtes, entant qu'il s'agit non ſeulement d'un Prince qui n'a rien oublié pour troubler mon Eſtat au preiudice de ſa foy, & des Traitez qu'il a faits avec moy: mais en outre d'un Prince qui eſtant mon vaffal à cauſe d'une partie de ſes Eſtats, s'eſt ietté volontairement dans vne notoire ſelonnie. Neceſſaires, en ce que ſi ie ne preuenois par mes Armes les maux machinez contre moy, ie metrouerois enfin accablé au grand dommage de mon Eſtat, duquel ie deſire tellement le repos & l'enriere conſeruation, que le plus grand déplaiſir que i'aye au monde, eſt, de ne pouuoir encore effectuer le deſſein que i'ay touſiours eu de le rendre du tout tranquille, & ſoulager mes ſujets par vne longue & durable paix: ce que ie promets faire avec l'ayde du Tout-puiſſant, que ie prie, mon Couſin, vous auoir en ſa ſaincte garde. Eſcrit à Sainte Menehou, le dix-ſeptième iour de Iuin mil ſix cens rente-deux. LOVIS. DE LOMENIE.

LETTRE DV ROY,  
 ESCRITE A MONSEIGNEVR  
 LE COMTE,  
 SVR L'ACCOMMODEMENT  
 du Duc de Lorraine.

**M**

ON COUSIN,

T'ay ioye que mon Frere le Duc de Lotraine, ayt pris les conseils qui luy estoient les plus auantageux, & que j'aye receu de luy le contentement que j'en desirois, afin d'accroistre mon Estat, d'une Place qui y estoit tres-necessaire, & en receuant deux autres en depost, celle de Clermont, & son territoire fait maintenant part du Royaume, sans laquelle il estoit difficile de defendre celles qui sont plus aduancées, & qui me faisoient la desirer avec raison, puis qu'elle me donne cet aduantage d'aller à Verdun, sans passer sur les frontieres dudit Duc, & que de cette ville là enhors, il est aisé de gagner Mets, & en suite les autres places que ie possede, & encores j'en tiens l'aduantage d'autant plus grand que la recompense que j'en donne est en argent, sur le pied du denier cinquante, de l'évaluation qui en sera faite du reuenu. Quand à Stenay & Jamets que ledit Duc m'a liutés, sous promesse de les receuoir dans quatre ans, leur assiette en fait cognoistre l'importance, tenans entierement la riuete de Meuze, laquelle borne mon Estat, & le separe du païs de Luxembourg: j'ay voulu que tous mes bons sujets eussent part de cette nouuelle, & vous en premiet lieu, puis ma Cout de Parlement, & ma bonne ville de Paris, où j'enuoye exprés le sieur Bautru, Conseiller en mon Conseil d'Estat, & Conducteur des Ambassadeurs, pour en porter la nouuelle, que j'ay chargé de vous dire les particularitez du Traitté, l'estat de mon Armée, & de ma santé, ie vous prie de luy donner creance, & me conseruer vostre affection: & ie prieray Dieu qu'il vous ayt, Mon Cousin, en sa sainte garde. Eserit à Lyuerdun ce 26. iour de Iuin mil six cens trente-deux. Signé, LOVIS. DE LOMENIE.

Et en la suscription, A mon Cousin le Comte de Soissons, Pair & Grand Maistre de France, mon Lieutenant General à Paris, & Prouinces circonuoisies.



DECLARATION DV ROY.  
SVR L'ENTREE EN ARMES  
de Monsieur en France, & contre tous ceux  
qui le suivent & assistent.

AN. DC. XXXII.



LOUIS PAR LA GRACE DE DIEV ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE. A tous ceux qui ces presentes Lettres verront, Salut. Combien que nostre Frere le Duc d'Orleans nous ayt l'année dernière donné grand sujet de mécontentement, lors qu'après s'estre retiré d'auprès de Nous, il sortit de nostre Royaume sans nostre congé & permission, & fit en suite diuerses entreprises contre nostre Estat, plusieurs pratiques & menées vers les Princes estrangers, enuieux de la grandeur de nostre Couronne, & du repos de nostre Royaume, pour y estre assisté de forces & gens de guerre, dont il assembla dès-lors quelque nombre sur nos frontieres: ce qui nous auroit obligé d'y enuoyer nostre Cousin le Marechal de la Force avec l'Armée qu'il commandoit sous nostre autorité, qui auroit défait & dissipé ce quil y rencontra, pris plusieurs Chefs & Officiers prisonniers, qui recogneurent les vns auoir esté leuez sous les Commissions de l'Empereur, les autres sous celles de nostredit Frere, & auoir esté soldoyez par luy. Ce que nous dissimulâmes, sans vouloir dauantage declarer le iuste ressentiment que nous auions suiuet d'auoir de telles & semblables entreprises de nostredit Frere, estimans que les Declarations que nous auons faites les dernier Mars & douzième Aoust 1631. contre ceux qui l'auoient suiuy, comme aussi la Reyne nostre tres-honorée Dame & Mere, deuoient estre suffisantes pour retenir tous nos bons sujets d'adherer à nostredit Frere, & faire retirer ceux qui à cause des charges qu'ils possedoient en sa Maison, ou autres considerations, estoient sortis du Royaume pour l'amour de luy: mesme de faire cognoistre à nostredit Frere le tort qu'il auoit de se laisser aller à de si pernicieux conseils, & se porter à de telles entreprises contre l'obeissance, l'honneur & le respect qu'il nous doit, au preiudice de cét Estat; dont il sembloit rechercher la ruïne, au lieu de contribuer avec nous pour sa grandeur,

repos & augmentation, comme nous faisons, & auons tousiours fait, depuis qu'il a plu à Dieu nous en mettre le gouvernement en main. Neanmoins rous ces moyens & considerations n'ont seruy qu'à le rendre plus hardy & opiniastre à continuer en ses desseins, s'estant retiré sur les Estats & Pais du Roy d'Espagne, vers lequel il auroit enuoyé, comme aussi vers l'Empereur & autres Princes, rechercher assistance d'hommes & d'argenr, pour entreprendre ouuertement contre cér Estar, dont nous aurions esté aduertis par nos Ambassadeurs & Agens, & par diuerses Lettres & escrits interceprés, tant dedans que dehors nostre Royaume, qui nous auroient fair cognoistre la continuation de son dessein, & qu'il se preparoit avec les troupes que luy donnoient aucuns deditz Princes nos voisins, au preiudice des Traitez de paix qui sont entre nous, & de l'amitié & correspondance que nous auons tousiours esté soigneux d'enretenir avec eux, d'entrer en armes dedans nostre Royaume. Ce qui nous auroit obligé, à nostre tres-grand regret, de faire reuenir l'Armée que nous aurions enuoyée en Allemagne sous la conduite de nos cousins les Marechaux de la Force & d'Effiat, pour assister & proteger les Princes nos allies, & particulierement l'Electeur de Treves, afin de nous en seruir pour empescher que nostredit Frere, & lesdites troupes estrangeres qui estoient avec luy, n'entrasse dedans nostre Royaume. Mais il nous auroit preuenus, & auparauant que nos Armees fussent arriuées il auroit avec lesdites troupes estrangeres & autres qu'il auroit assemblées sur nos frontieres, passé les riuieres de la Meuze & de la Moselle, & seroit entré dans la Champagne & dans la Bourgogne hostilement : & auroit par son Placard du trezième Iuin dernier, déclaré que ce qu'il en faisoit estoit pour le salut de la France, qu'en termes preiudiciales à nostre reputation il represente en estat déploré, & ce par la faute qu'il en impute à nostre tres-cher & bien-aimé Cousin le Cardinal de Richelieu, quoy que par la grace de Dieu nous puissions dire, que ce Royaume n'a iamais esté si puissant, ny si consideré qu'il est à present, & que la fidelité & le zélé de nostredit Cousin, & l'vtilité de ses seruices soient tellement cognus de tout le monde, qu'il faurestre enuieux de nostre gloire & de la prosperité de nos affaires, pour publier & essayer à persuader le contraire. Et sous le titre qu'il vsurpe de nostre Lieutenant General, auroit donné des Commissions pour faire amas & levées de gens de guerre, & diuers passeports: Comme aussi escrit à nostre Cour de Parlement de Dijon, & aux Mair & Escheuins d'icelle le

de depurer vers  
SSff iij

M. DC. XXXII.  
DECLARATION  
DU ROY SUR  
L'ENTRÉE EN  
ARMES DE  
MONSIEUR  
EN FRANCE.

en tous les biens, appanages, pensions & appointemens ; & luy ferons si bon & fauorable traitement, qu'il aura tout sujet de le louer de nostre bonté, & detester les mauvais conseils de ceux qui l'ont éloigné de nous au preiudice de la France & du sien propre. Nous reseruans, ledit temps passé, au cas qu'il persiste aux mauvais desseins qu'on luy a fait prendre, & ne satisfait à nostre presente Declaration, d'ordonner contre nostredit Frere, ce que nous estimerons deuoir faire pour la conseruation de nostre Estat, seureté & repos de nos Peuples & sujets, suivant & conformément aux Ordonnances du Royaume, & à ce qui s'est pratiqué par nos Predecesseurs en semblables occasions. Si donnons en mandement à nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nostre Cour de Parlement, que nostre presente Declaration ils ayent à faire lire, publier, & enregistrer ; & le contenu en icelle garder, observer & executer inuiolablement : Faisant proceder contre les coupables y denommez, par les voyes & rigueurs qui y sont prescrites, sans intermission. Enioignons à cet effet à nostre Procureur General en nostredite Cour, de requerir & poursuivre ce que besoin sera pour l'execution de nostre volonté, & d'y vset des diligences necessaires selon le deuoir de sa charge. Car tel est nostre plaisir. En témoin dequoy nous auons fait mettre nostre Seel à celsdites presentes. Donné à Paris le vnziesme iour d'Aoust, l'an de grace 1631. & de nostre regne le vingt-troisiesme. Signé, LOVIS. Et plus bas, Par le Roy, DE LOMENIE. Et scellées du grand Seau de cire iaune sur double queuë, & contrescellées. Et encore au dessous est escrit :

M. DC. XXXII.  
DECLARATION  
DU ROY SUR  
L'ENTREE EN  
ARMES DE  
MONSIEUR  
EN FRANCE.

*Leuës, publiées & registrées, ouy & ce requerant le Procureur General du Roy, & copies collationnées aux originaux enuoyées aux Bailliages & Seneschaussées de ce ressort, pour y estre pareillement leuës, publiées, & registrées, gardées & obseruées selon leur forme & teneur. A Paris en Parlement, le Roy y seant, le douzième iour d'Aoust, mil six cens trente-deux. Signé, DV TILLET.*



MEMOIRE DONNE'  
A MONSIEVR  
D'AYGVEBONNE,  
ALLANT TROVVER  
MONSIEVR  
DE LA PART DV ROY.

Le neuuiesme Septembre 1632.

M. DC. XXXII.



A Majesté, pour tesmoigner à Monsieur qu'il le veut traitter non seulement en Frere aisné & en Roy, mais aussi en Pere, qui se sert de toutes les occasions pour le ramener à son deuoir, Ne receut pas plustost la confirmation de la défaite de Monsieur le Duc de Montmorency, qu'il luy enuoya Monsieur d'Aiguebonne avec cette instruction.

**L**E Sieur d'Aiguebonne ira trouuer Monsieur, pour luy dire, Que le Roy continuant sa bonté enuers luy, & ne voulant tirer autre aduantage des succez qu'il plaist à Dieu luy donner, que ceux qu'il doit desirer luy-mesme pour son propre bien: sa Majesté luy a commandé de le venir trouuer, & luy offrir de sa part, au cas qu'il veuille recognoistre sa faute, & renoncer à toutes ses intelligences & factions, tant dedans que dehors le Royaume, de le bien receuoir & bien traitter avec sa Maison dans sa Cour, & faire executer de bonne foy ce qui est en sa derniere Declaration, le remettant en ses biens, ainsi qu'il est porté par icelle.

Que si Monsieur ayme mieux demeurer en autre lieu que sa Majesté puisse agréer, comme ne luy estant point suspect, elle l'approuuera, & luy laissera la libre iouyssance de son bien.

Que sa Majesté restablira le Duc d'Elbeuf en ses biens, & fera le semblable de tous les domestiques de Monsieur, qui sont presentement près de sa personne, accordant à tous les abolitions nécessaires pour leurs personnes & leurs biens.

PROPO-

## PROPOSITIONS FAITES PAR

Monsieur de Chaudebonne, de la part de Monsieur,

le treizième Septembre 1632.



Demande la liberté de Monsieur de Montmorency, & son M. LC. XXXII.  
 reſtaſſement en ſes charges & biens.

Le reſtaſſement de Meſſieurs d'Elbeuf, de Belle-  
 garde, & de rous les autres qui ont ſuiuy la Reyne & luy, dans  
 leurs charges, gouuernemens & biens.

Vne Place de ſeureté pour Monsieur, non ſuſpecte au Roy,  
 comme Beſiers, Laon, la Fere, ou Verdun, en laquelle Monsieur  
 puiſſe demeurer librement avec garniſon raſſonnable.

Demande le reſtaſſement de la Reyne Mere en tous ſes biens  
 & penſions, & qu'elle puiſſe demeurer librement en telle de ſes  
 Maiſons qu'il luy plaira, ou en la Place qui ſera delaiſſée à Mon-  
 ſieur.

Demande qu'il plaiſe au Roy rendre à Monsieur de Lorraine  
 les Places de ſes Eſtats qu'il a maintenant entre les mains.

Demande grace & abolition pour quelques-vns de ceux qui  
 l'ont ſuiuy, qui eſtoient en crimes pour duels & autres cas, aupa-  
 rauant que de le ſeruir & l'auoir ſuiuy.

Demande au Roy qu'il luy plaiſe luy donner vn million de  
 liures, pour payer ce qu'il a emprunté des Eſpagnols & de Mon-  
 ſieur de Lorraine, ou autres.

Demande d'eſtre remis en ſes biens, penſions, appanages &  
 Gouuernemens.

Demande que les iugemens rendus contre la Dame du Fargis  
 ſoient reuoquez, & qu'elle ſoit remiſe en ſes biens & charges.

Demande en outre que le Roy ne ſ'aduance pas dauantage avec  
 ſes armes.

Moyennant ce que deſſus, Monsieur promet de ſe ſeparer de  
 toute aſſociation & intelligence contraire au ſeruice du Roy, &  
 pour ſeureté en donner ſa foy & ſa parole en telle forme qu'il  
 pourra, & promettra de plus d'aymer tous les ſeruiteurs du Roy.

Ledit ſieur de Chaudebonne a dit auoir charge particuliere de  
 Monsieur d'aſſeurer le Cardinal de Richelieu de ſon amitié, pour-  
 ueu qu'il ſ'employe auprès du Roy aux choſes cy-deſſus.

Outre ce que deſſus, ledit ſieur de Chaudebonne propoſe que

Monsieur de Montmorency & sa femme iureront de ne se separer iamais du seruice du Roy, comme aussi les Sieurs d'Elbeuf, de Puy-Lautens & tous les autres.



## RESPONSE DV ROY A MONSIEVR.

M. DC. XXXII.



MON FRERE,

Les propositions que le sieur de Chaudebonne m'a faites de vostre part, sont si peu conuenables à ma dignité, au bien de mon Estat & au vostre propre, que ie ne puis y faire autre Responce que ce que ie vous ay fait scauoir par le sieur d'Ayguebonne, pour témoignage de mon affection en vostre endroit. Je vous prie de vous disposer à en receuoir les effets, vous assurant qu'en ce cas i'oublieray le passé de ttes. bon cœur, & vous feray paroistre de plus en plus, que ie suis,

*Du quinzième Septembre au saint Esprit.*

## ARTICLES DE LA PAIX. ACCORDEE PAR LE ROY à Monsieur le Duc d'Orleans, Frere unique de sa Maiesté.

I.

M. DC. XXXII.



LE Roy veut de bon cœur oublier & pardonner la faute de Monsieur, & ne demande autre condition pour ce faite, sinon qu'il en ayt vn veritable repentir, & qu'il face paroistre clairement, qu'il n'y veut plus retomber, comme il a fait deux fois, apres auoir receu de sa Maiesté pareille grace que celle qu'elle luy veut faire.



I I.

Pour cét effet, la premiere chose qui est requise, est que Mon-  
sieur recognoisse sa faute par écrit, supplie le Roy la vouloir ou-  
blier, & la luy pardonner.

I I I.

La seconde, qu'il donne toute assurance raisonnaable & possi-  
ble, de ne vouloir plus retomber à l'aduenir en pareil incon-  
uenient.

I V.

Ceste assurance peut consister en promesses & en effets reels.

V.

Les promesses seront, d'abandonner toute pratique, soit au des-  
hors, soit au dedans du Royaume, & n'auoir plus sous quelque  
pretexte que ce soit, en quelque façon que ce puisse estre, d'in-  
telligence avec Espagne, Lorraine, ny autres Princes Estrangers,  
avec la Reyne sa Mere, tandis qu'elle sera en l'estat auquel elle est,  
ny aucuns du Royaume contre le gré de sa Majesté, & de demeu-  
rer en tel lieu qu'il plaira au Roy luy prescrite, & y viure comme  
vn vray Frere & Subjet.

V I.

Les effets doiuent estre, Premièrement, Qu'il ne prenne aucun  
interest en celuy de ceux qui se sont liez à luy en ces occasions, pour  
faire leurs affaires à ses despens, & à ceux de la France: Et ne pre-  
tende pas auoir sujet de se plaindre, quand le Roy leur fera subir  
ce qu'ils meritent: Bien entendu cependant, qu'au nombre de tel-  
les gens, les domestiques de Monsieur, qui sont presentement au-  
pres de sa personne, n'y sont pas compris.

V I I.

Qu'il ne demande aucune grace particuliere au Roy, pour les  
Estrangers qui luy ont esté donnez pour le faire entrer en armes  
dans le Royaume, ou qu'il a amenez avec luy, ausquels toutesfois  
par pure bonté, sa Majesté accorde six iours pour se retirer dans  
le Roussillon.

V I I I.

Qu'il recoiue actuellement aux charges vacantes de sa Maison,  
& entre autres en celle de Chancelier, des personnes agreab'les &  
nommées par sa Majesté, afin que chacun puisse voir, qu'il ne  
veut plus agir à l'aduenir, qu'avec vn mesme esprit avec sadite  
Majesté.

I X.

Que s'il y a mesme quelqu'un qui soit desagreable au Roy,

tement près de la personne, & non de ceux qui en sont absens & éloignez.

\* Sa Majesté pardonne aussi pareillement au Duc d'Elbeuf, & le remet en ses biens, luy permettant de demeurer en telle de ses maisons que sa Majesté aura plus agreables.

M. DC. XXXII.  
ARTICLES DE  
LA PAIX AC-  
CORDEE PAR  
LE ROY A  
MONSIEUR.

*NOUS* comme deputez, & ayans pouuoir du Roy, auons sous-signé les presens Articles, lesquels nous promettons faire ratifier à sa Maieité dans trois iours. FAIT à Beziers ce vingti-neufième Septembre 1632.

Signé,

BULLION.

DE LA VALLE'E FOSSEZ.



NOUS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE. Apres auoir veu & leu tous les Articles cy-dessus signez par nostre tres-cher & tres-amé Frere vnique, contre-signez par Goulas son Secretaire, & signez aussi par le sieur de Bullion Sur-Intendant de nos Finances, & Marquis de Fossez, Gouverneur de nostre Ville & Citadelle de Montpellier; Nous les approuuons, confirmons & rati- fions, & voulons qu'en tout le contenu en iceux ils ayent leur plein & entier effet selon leur forme & teneur, sans y estre contreuenu en quelque sorte & maniere que ce soit. FAIT à Montpellier ce premier iour d'Octobre, mil six cenz trente-deux.

Signé,

LOVIS.

Et plus bas,

BOVTHILIER.



## LETTRE DE MONSIEVR

LE DVC D'ORLEANS,

ENVOYEE AV ROY,



ONSEIGNEVR,

Il est vray que le deuoir auquel m'assujettit ma naissance, & que mon inclination à honorer vostre personne, m'obligeront tousiours de rendre à vostre Majesté toute sorte de respects. Mais comme ces derniers iours elle a desiré de moy des submissions extraordinaires & sans exemple, Je luy auoué, que pour m'y porter, il ne falloit pas vne consideration moins puissante que celle qui m'y a fait resoudre. Je croy aussi, MONSEIGNEVR, que Monsieur de Bullion n'aura pas manqué de dire à vostre Majesté, les protestations que ie luy ay faites, quand il me dit, sur l'instance que ie luy faisois pour sauuer la vie, & rendre la liberté à mon Cousin le Duc de Montmorency, Que le seul moyen que i'auois pour l'obtenir de vostre Majesté, estoit de me sousmettre absolument à toutes vos volontez. Que de vous en demander des assurances, c'estoit vous irriter, & blesser la confiance que ie deuois prendre en vostre bonté. Qu'estant vne grace dont vous deuez auoir l'obligation & la gloire toute entiere, ie faisois mesme tort à mondit Cousin, si ie ne la laissois à la disposition de vostre Majesté: Et que l'obeissance aueugle que ie luy rendrois en cette occasion, me deuoit mettre hors de crainte, & me donner des esperances aussi certaines pour cet effet, que ie les pourtois souhaiter. Tellement, MONSEIGNEVR, que ne pouuant pas douter, que mondit Sieur de Bullion n'eust charge de vostre Majesté, de m'en parler de cette sorte, & de me donner à cognoistre, qu'asséurément ie deuois attendre de sa clemence la conseruation d'une personne qui luy estoit considerable par le merite de ses ayeuls; ses eminentes qualitez, & les signalez seruices qu'il a rendus à vostre Majesté, en tant d'occasions où il a respandu son sang, & en deux batailles qu'il a gagnées, tres-importantes au salut de vostre Estat, & à l'honneur de la France;

M. DC. XXXII

L E T T R E D E

M O N S I E U R L E

D U C D' O R-

L E A N S E N-

V O Y E S A V

R O Y.

Le me resolus deslors d'obeir aueuglément à vostre Majesté en tout ce qu'elle me commandoit : & plustost à sacrifier tous mes interests & ceux de mes seruiteurs, à estouffer tant de iustes resentimens, à dissimuler mes plus cheres affections, & plustost mesme à renoncer pour vn temps, aux deuoirs où la nature m'oblige, que de manquer à la moindre des choses que vostre Majesté m'ordonnoit : croyant qu'elles m'estoient prescrites, pour meriter vne grace que j'aurois mesme achetée au prix de mon sang & d'une partie de ma vie. Aussi est-ce, ce qui m'obligea à demeurer d'accord de cette promesse, de paroistre insensible à toute sorte d'euénemens, inserée dans les Articles : m'ayant esté représenté qu'elle estoit necessaire, pour disposer entierement vostre Majesté à ce dont ie la suppliois : & que si j'en faisois difficulté, ce seroit luy donner ombrage, que ie ne voulusse faire croire, que j'aurois obtenu d'elle par vn Traitté secret, ce qui deuoit partir purement de sa misericorde. C'est enfin ce qui m'a contrainct de me reduire au plus grand aneantisement où soit iamais tombé aucun Prince de ma naissance. Mais pour ne rien obmettre en vne chose qui m'est si sensible & si importante, Je rapporteray à vostre Majesté les mesmes paroles que ie dis précisément à mondit sieur de Bullion, A sçauoir que ie me soumettois à toutes vos volontez, & que ie signois toutes les conditions qu'il me presentoit de vostre part, sans y rien changer, tant par le respect que ie vous dois, & l'obeissance que ie vous veux rousiours rendre, que pour l'esperance qu'il me donnoit, & que ie conceuois moy-mesme, que cette submission extraordinaire seroit vtile à sauuer la vie, & à rendre la liberté à mondit Cousin : luy protestant formellement, que si i'estois trompé en cette attente, ie luy declarois, pour le dire à vostre Majesté, que ie ne m'obligeois à rien de tout ce que ie signois, puisque c'estoit pour cette occasion, que ie passois par dessus tant de considerations qui m'en deuoient retenir. Je luy ay renouellé cette protestation plusieurs fois, & luy ay fait confirmer tres-souuent par ceux qui ont ma principale confiance. Je l'ay recogneu trop affectionné à vostre seruice, pour croire qu'il ayt oublié d'en rendre compte à vostre Majesté. De sorte, M O N S I E U R, que si la resolution que ie prends maintenant vous fasche, permettez-moy de vous dire, que c'est à ceux qui vous ont conseillé vne si grande violence, à qui vostre Majesté s'en doit prendre iustement : Car pour moy, j'estois sans ce funeste rencontre, absolument resolu à ne manquer à aucune des choses à quoy ie m'estois engagé, quoy qu'elles fussent tres-dures & tres-defauantageuses. Mais il n'y auoit point de conditions si rigoureuses, que

ie n'eusse acceptées pour le salut d'une personne si chere à la France, & qui m'auoit si sensiblement obligé. Que ne deuois-je point donner à l'extreme douleur de ma Cousine la Duchesse de Montmorency, & aux prieres continuelles qu'elle me faisoit de me soumettre à toutes choses ? Et à quoy ne me falloit-il pas resoudre, pour me garentir d'un opprobre, dont l'on m'eust infalliblement chargé, si i'en eusse vû autrement ? Ne n'auroit-on pas imputé la cause d'une action si déplorable, apres mesme la menace que me fit le sieur d'Ayguebonne, de la part de vostre Majesté, que si ie faisois la moindre démarche vers le Roussillon, qu'il en cousteroit la vie à mondit Cousin ? Le deuois avec grande raison, inferer de ce discours, que ie pouuois esperer vn effet tout contraire, si i'obeïssois à vostre Majesté. Mais apres vous auoir rendu les plus basses submissions que vostre Majesté eust peu desirer du moindre de ses sujets, comment aurois-je peu croire, qu'elle n'eust pas esté touchée de compassion, en considerant l'estat où elle reduiroit vn Prince qui a l'honneur d'estre son Frere, par vn effet que personne ne se pouuoit imaginer ? Pardonnez-moy, MONSIEUR, si ie vous parle avec trop de liberté : la consideration de mon honneur & de ma reputation, ne deuoit-elle pas vous fléchir ? C'estoit vn contre-poids suffisant à la faute de mondit Cousin : & vostre Maesté ne peut tirer aucuns aduantages de sa Iustice en cette occasion pour le bien de son Estat, qu'elle n'en eust receu de beaucoup plus grands de sa clemence, par mes respects & les benedictions de ses Peuples. Je sçay bien, MONSIEUR, que les loix de vostre Royaume m'obligent à de grands deuoirs enuers vostre Maesté : Mais ie vous supplie tres-humblement, de considerer qu'elles ne destruisent pas celles de la nature, qui sont beaucoup plus fortes & plus equitables : Et que comme elles vous obligent à recognoistre les submissions que ie vous rends par toute sorte de témoignages de vostre bonne volonté ; Elles me donnent maintenant la permission de me plaindre, de ce qu'elle m'a manqué au suiet le plus important à mon honneur que ie puisse auoir en ma vie. Le resentiment que i'en ay, est si iuste, que vostre Maesté ne le peut pas condamner. Aussi luy protestay-je, qu'il part d'un cœur percé au vif de douleur & de regret, & que la confiance que i'auois prise en vos bonnes graces me le rend beaucoup plus sensible. J'appelle Dieu à témoin, que ie n'ay iamais rien souhaitté plus ardemment, que d'en pouuoir estre honoré : ç'a tousiours mesmes esté au milieu de mes plus grandes souffrances l'obiet le plus agreable de mes pensées, & de mes desirs les plus passionnez. Aussi à

M.DC. XXXII.  
 LETTRE DE  
 MONSIEVR LE  
 DVC D'OR-  
 LEANS EN-  
 VOYER AV  
 ROY.

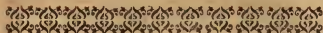
quel degré de bon-heur n'estimois-je pas la gloire de les auoir acquises, bien que c'eust esté avec vne bresche notable à ma reputation? Mais, MONSIEGNEVR, pourquoy m'a-t'on enuié si tost vn bien qui m'estoit si cher, & à quelle fin cette violence sur la bonté de vostre nature? Que vostre Maiesté y face, s'il luy plaist, les reflexions qu'elle iugera necessaires pour son seruice; Et cependant ie la supplie tres-humblement, de n'auoir point desagreable la resolution que ie prends, de sortir de son Royaume, & de chercher chez les Estrangers vne retraite assurée pour ma personne, puisque apres la cognoissance que i'ay du peu de bonne volonté que vostre Maiesté a pour moy, ie dois apprehender les suites & les consequences d'un si grand mépris de toutes mes submissions. Ce n'est pas, MONSIEGNEVR, que dans l'excès de mes déplaisirs, ie ne me flatte de la creance que la tendresse & l'affection dont vostre Maiesté m'a autresfois donné tant de marques, n'est pas entierement esteinte. Je ne me puis persuader que vostre Maiesté, qui prend vn soin si particulier des interets de ses Allez, vueille ternir la gloire qu'elle s'acquiert par l'assistance qu'elle leur donne, en ostant tousiours le repos & la seureté à son Frere. C'est ce que ie remets à la bonté de vostre Maiesté, luy protestant que quelque lieu de la terre que mes disgraces me donnent pour ma demeure, i'y conserueray tousiours plus chèrement que ma vie, le zele & la passion que ie dois à vostre seruice, & que ie seray tout le reste de mes iours inuiolablement,

MONSIEGNEVR,

Vostre tres-humble & tres-  
 obeissant seruiteur  
 & subjer,

GASTON.

A Montereau Faut-Yonne  
 le 12. Nouembre 1632.



LETTRE DV ROY,  
ENVOYEE A MONSIEVR  
LE DVC D'ORLEANS SON FRERE.



MON FRERE, le ne vous puis dire combien i'ay de déplaisir du pretexte que l'on vous a fait prendre, pour sortir cette quatrième fois hors de mon Royaume. Si vous l'auiez examiné avec l'esprit que vous deuez, vous auriez trouué, qu'il a aussi peu d'apparence que les autres que vous auez pris cy-deuant, & que vous auez bien cognus n'auoir eu aucun fondement legitime. Le Duc de Montmorency ayant esté condamné tout d'une voix par vn des plus celebres Parlemens de mon Royaume, mon Garde des Seaux y presidant, vous vous en offensez, parce que vous desiriez que son crime demeurast impuny: Et vous voulez vous persuader que le Sieur de Bullion vous auoit fait esperer que ie luy pardonnerois: Les termes des conditions qu'il vous a accordées de ma part, en sont si éloignez, que la lecture seule, sert de réponse valable à ce que vous en dites. Si le sieur d'Aigübonne vous a fidellement rapporté ce que ie luy ay dit, comme ie ne veux pas douter qu'il ayt osé faire autrement, il ne vous aura pas donné plus de sujet que le sieur de Bullion, d'attendre cette impunité. Et ie vous laisse à considerer, si ie pouuois en vser d'autre sorte, Apres vn tel manquement de foy du Duc de Montmorency. Apres sept Courriers enuoyez coup sur coup, pour me donner toute assurance. Apres auoir conspiré avec les Estrangers contre mon Estat, & auoir presque entierement souleué vne des principales Prouinces de mon Royaume, que ie confiois à sa fidelité. Et ce qui me touche plus sensiblement que ie ne vous le puis dire; Apres auoir contribué ce que vous sçauiez, à separer de moy ceux que toutes sortes de considerations y deubient inseparablement conioindre, pour lesquels ie ne manqueray iamais de faire ce que la nature & le sang desirent de moy, avec les mesmes soins que toutes les loix diuines & humaines, m'obligent sur toutes choses de prendre pour le bien de mon Estat, & pour empescher la desolation & la ruine de mon pauvre Peuple, causée par

M. DC. XXXII.

ces miserables teuoltes. Ce que i'ay veu avec tant de déplaisir, que ie n'ay peu m'exempter de preuenir de semblables mal-heurs par cét exemple. Les moyens que i'ay donnez au Duc de Montmorency de se signaler en diuerses occasions, sont autant de témoignages de la confiance que i'auois en luy, qui l'obligeoient à demeurer inuiolable dans son deuoir: Et au lieu de cela, il est venu combattre mes troupes, a esté pris commandant vne armée contre moy, & ayant l'espée à la main teinte du sang de mes fidelles Subjets. Je ne veux point respondre à ce que vous dites, que sans l'esperance qu'on vous auoit donnée de sa vie, vous ne vous fussiez pas soumis aux conditions que ie vous ay accordées: Chacun sçait en quel poinct vous estiez, & si vous pouuiez faire autre chose. Tout ce que ie puis faire en cette rencontre, est de vous conuiet, comme ie fais de tout mon cœur, de ne vous remettre plus en cét estat, mais de rentrer au plustost en vostre deuoir, & me donner plus de sujet de demeurer comme ie desire,

Vostre tres-affectionné Frere  
LOVIS.

A Saint Germain en Laye  
le 25. Nouembre 1632.



# H A R A N G V E

## D E M O N S E I G N E V R

### L E P R I N C E.

*FAITE A L'OVVERTVRE DES ESTATS  
de Bretagne, le Mardy 8. iour de Juin 1632.*

M. DC. XXXII.



ESSIEVRS,

La Royauté a cela de propre, qu'elle ne communique les droicts de la Souueraineté à personne qu'à soy-mesme, & à de certaines prerogatiues deues au Souuerain seul: de telle façon, que ce setoit vn notable crime aux particuliers de se les vouloir approprier. Je patle, Messieurs, des



Royaumes & Souuerainetez temporelles des Princes, qui sont ia-  
 loux, & de leur autorité, & du respect qui n'est deu qu'à leurs sa-  
 crées personnes.

M. DC. XXXII.  
 HARANGVE DE  
 MONSIEUR  
 LE PRINCE, &c.

Les Roys de France, pour l'antiquité de leur origine, ou par la  
 valeur de leurs personnes, ou par les Priuileges de leurs Royau-  
 mes, non pour l'honneur deu à leur Action, sont en vne posses-  
 sion immemoriable de la seconde des Dignitez temporelles; & mes-  
 mes avec des marques de grandeur bien plus releuées que n'en pos-  
 sedela premiere, puisque la France donne les droicts naturellement  
 aux successeurs & heritiers de la Couronne, & l'Empire à ceux  
 seulement qui l'emportent par Election. Que si les Roys prede-  
 cesseurs du nostre ont pour la pluspart iustement merité toutes les  
 grandeurs qui accompagnent leur Couronne, que pouuons nous  
 obmettre, de dire de celuy que Dieu nous a donné pour Souuerain,  
 qui est en sa conscience enuers Dieu & son Eglise le plus parfait des  
 hommes, en generosité le plus vaillant, en prudence le plus iudi-  
 cieux, en ses actions le plus digne d'admiration, & en toutes choses  
 le plus iuste & equitable qui ayt iamais regné sur nous. Finissons  
 donc dans vn silence d'estonnement, & ne faisons cette faute de  
 mal parler par vn long discours sur vn sujet duquel les loüanges  
 ne se peuuent exprimer qu'avec indignité de son merite.

Nous apprenons par les saintes Lettres, qu'il y a vne autre titre  
 de dignité souueraine, qui est appellée la Royale Prestise: & par  
 l'experience nous sçauons qu'il y a encore vne espee de commandement  
 approchant du Souuerain, qui est celuy qui se donne par  
 les Roys aux Generaux de leurs Armées, & Gouverneurs de leurs  
 Prouinces; lequel est communicable à ceux qu'il leur plaist rendre  
 participans de ces honneurs. Pour le premier, il sort de la puissance  
 de Dieu, qui dône aux Prestres son autorité en terre, plus ou moins  
 eminemment, non par la distinction de l'Ordre, mais par la Iurif-  
 diction: & en cette derniere façon semble concourir avec la puis-  
 sance de Dieu, la faueur & nomination de nos Roys, qui eleuent  
 ceux que bon leur semble aux Eueschez, ou au Cardinalat: & quant  
 aux Generalitez des Armées & Gouvernemens, ils en disposent  
 absolument suiuant le choix qu'il leur plaist faire des personnes  
 pour les posseder.

Je dis cecy, Messieurs, non sans dessein, puisque parmy le nom-  
 bre infiny des obligations que vous auez au Roy; soit pour vous  
 auoir conserué vos priuileges, soit pour auoir traité la Prouince  
 de Bretagne avec de grands aduantages, & presque dans l'impossi-  
 ble, eu égard aux autres de son Royaume, vous luy en auez vne re-

M. D. C. XXXII.  
HARANGUE DE  
MONSIEUR LE  
PRINCE, &c.

cent plus grande de vous auoit donné Monsieur le Cardinal de Richelieu pour Gouverneur, auquel la doctrine & les bonnes mœurs acquirent en sa ieunesse vn Eueſché, ſes merites le Chapeau de Cardinal, ſes ſeruices & ſa capacité l'employ dans les affaires, ſa valeur la Generalité de pluſieurs Armées, ſa fidelité & ſon amour vers la perſonne du Roy l'affection cordiale de ſa Maieſté; & pour marque d'icelle & de ſa confiance, les Charges & Gouvernemens qu'il poſſede & tient de ſa main. Deſquelles choſes, bien que grandes & conſiderables, nous pouons dire toutesfois qu'elles ne ſont encores que la moindre partie de la recompenſe qu'il merite iuſtement, d'auoir en ſa premiere dignité confondu l'hereſie, en la ſeconde ſouteſtenu l'Egliſe, en ſes employs fortifié l'Eſtat par ſes Conſeils, par ſa valeur abbatu & défait la Rebellion, & aduancé les limites de la France dans l'Italie, Lorraine, & Allemagne; & par ſa fidelité avec vn ſoin continuel veillé à la conſeruation du Roy, ſous les commandemens duquel il a tousiours agy comme cauſe ſeconde dans les grandes affaires qu'a eu, & a encores ſa Maieſté, pour reſtabliſſer le Royaume en ſa ſplendeur.

Ce ſont des conſiderations, Meſſieurs, qui vous doiuent émouuoir à recognoiſtre le bien que le Roy vous a fait, & à en monſtrer voſtre gratitude, en ſecourant puisſamment les neceſſitez preſentes, qui vous ſeront expliquées plus particulierement par Meſſieurs le Marquis de la Milleraie, & autres Commiſſaires de ſa Maieſté, ne me reſtant qu'à vous aſſeurer de mon affection, à vous rendre ſeruice en general & en particulier.

## DISCOVRS TENV PAR MONSIEUR LE PRINCE, à l'ouuerture des Eſtats generaux de la Bourgongne, assemblez à Dijon, le quatriéme Nouembre, mil ſix cens trente deux.

M. D. C. XXXII.



ESSIEURS,

Le fauorable accueil que j'ay receu de cette Province par tous les Ordres qui la compoſent, meſme le bon viſage du Peuple, ſont vrayement raiſons qui me peuuent reſiouir: Mais quand ie conſidere les choſes auſquelles mon de-

voir, & vos attentes m'obligent, ie conçois de la crainte de ne pou-  
voir, ainsi que ie desirerois, correspondre à vos esperances.

J'ay frequenteré cette Prouince par plusieurs voyages, auparauant  
que le Roy me fist l'honneur de m'en donner le Gouvernement :  
Et n'y estant que pour mes affaires domestiques, & sans charges,  
j'ay volontiers employé l'autorité que ma qualité de Prince du  
Sang me donne, pour concilier les esprits diuiséz, establir la Paix,  
& le repos dans les familles, & faire plaisir à tous ceux qui m'en  
ont requis, & que j'ay estimé en auoir besoin.

Mais, Messieurs, il y a bien grande difference entre vn Prince  
qui ne fait que passer, & qui n'a rien qui l'engage dans les affaires,  
& vn Gouverneur, le serment duquel le necessite à faire plusieurs  
choses qui ne sont pas tousiours agreables à tous.

Les Princes qui trauersent les Prouinces doiuent rechercher les  
moyens de bien faire à tout le monde ; euirer avec adresse de se  
meier de ce qui peut déplaire, & imiter ce grand Empereur, qui  
estimoit la journée mal passée, en laquelle il n'auoit fait faueur &  
courtoisie à quelqu'un.

Mais ceux qui sont constituez en dignité ont des obligations  
bien differentes.

Me trouuant donc de cette condition, puisque la bonté du Roy,  
par la faueur de Monsieur le Cardinal de Richelieu, m'a fait vostre  
Gouverneur, j'ay creu vous deuoir dire ce que vous pouuez espe-  
rer de moy en l'exercice de cette charge, qui est, que l'Eglise se peut  
asseurer que j'embrasseray ses interets, & que ie la garentiray  
d'oppression. La Noblesse, que ie la chetiray, & fauoriseray en tou-  
tes choses. Le peuple, que ie soulageray ses miseres autant qu'il me  
sera possible. La Iustice, que j'apporteray de ma part la force  
des armes, pour maintenir ses deliberations. Et toute la Prouince  
en general, que ie la gouverneray sous l'autorité du Roy avec  
equité, faisant iouir vn chacun avec douceur de ce qui luy appar-  
tient par les Loix.

Ie suis obligé par conscience enuers Dieu à toutes ces choses,  
& le dois en outre par nature, estant nay sujet du meilleur des  
Roys, qui fait la guerre, qui donne la Paix quand il veur, qui cha-  
stie & pardonne, qui surmonte sans combattre tous les obstacles  
qui s'opposent à ses volontez, qui au dedans du Royaume a dé-  
raciné pour iamais la semence de la Rebellion, qui a conquis au  
dehors tout ce qu'il a voulu, qui tient la balance dans toute la  
Chrestienté, de laquelle sa generosité l'a rendu l'unique arbitre ;  
mais qui par dessus toutes les autres vertus possède la pieté & la

M. DC. XXII.  
DISCOVER  
TENY PAR  
MONSIEUR  
LE PRINCE, &c.

M. DC. XXXII.  
DISCOVRS  
TEN V PAR  
MONSIEUR  
LE PRINCE, &c.

prudence avec vne generale admiration, dont la premiere se cognoist par tous les actes de sa vie, aussi sainte que courageuse, & montre la seconde en toutes ses actions excellentes en vn degré presque miraculeux : mais par eminence en celle d'auoir approché de sa personne, & dans son Conseil, ce grand Genie du monde, Monsieur le Cardinal de Richelieu, duquel les Conseils passent la preuoyance humaine, la fidelité, nos pensées, & le bon-heur toutes sortes d'imaginations.

Ce sont raisons qui me tiennent tres-estroitement lié à exercer la charge qu'il a pleu à sa Majesté de me commettre avec integrité, iustice, & fidelité, afin qu'un si grand Roy soit loué dans le choix qu'il a fait de ma personne, ne me restant qu'à exhorter cette assemblée de le contenter en tous ses desirs, luy rendant vne obeissance au eugle, avec assurance que ie vous donne de sa bonne affection enuers tous les Ordres de cette Prouince, comme aussi de ma bonne volonté à vous seruir tous en general, & en particulier, remettant le surplus des intentions de sa Majesté à ce qui vous en sera dit, tant par Monsieur le Premier President, que par Monsieur de Thou, Maistre des Requestes de son Hostel, & Intendant de sa Iustice en Bourgongne & Bresse, qui en est tres-particulierement informé.

LE Discours qui suit ayant esté fait tout aussi tost apres l'Aduertissement auquel il respond ; il arriva que, comme il estoit sur la presse, le Sieur de Cleonuille qu'il defend, trouuant mauuais qu'on mist au iour ce qu'il n'auoit pas trouué bon qu'on mist seulement sur le papier, presenta requeste pour en faire surseoir la publication. Ce qui ayant esté iugé d'autant plus raisonnable, que l'affaire le regardant, il asseuroit que contre son premier aduis il s'estoit resolu d'y mettre luy-mesme serieusement la main ; on supprima tout ce qu'on en auoit desia tiré. Mais apres auoir recogneu depuis, qu'il ne songroit à rien moins, & que ce qu'il en auoit fait n'estoit que pour arrester le cours d'un ouurage, dont, pour les raisons qui s'y voyent, il n'auoit iamais approuué le dessein ; on a creu, que, comme il n'auoit pas tenu parole, on estoit pareillement dégagé de celle qu'on luy auoit donnée ; & qu'apres deux ans & demy de terme on n'estoit plus obligé d'attendre ce qu'on iugeoit bien à cette heure qu'il n'auoit iamais eu intention d'exceuter. Tout le mal est que l'Auteur ayant retiré sa coppie dès ce temps là ; l'Imprimeur ne peut donner à present que ce qui s'en est trouué de fait entre ses mains ; si celuy qui l'a toute entiere, ne luy enuoye le reste dans huit iours, comme il luy a promis, au cas qu'une affaire importante qui l'attache maintenant à la Cour, luy permette de venir faire un tour chez luy, pour la chercher entre ses autres papiers. Cependant il ne laissera pas de commencer par cette premiere partie.

PRE-



P R E M I E R E  
 L E T T R E  
 D E C H A N G E  
 D E S A B I N  
 A  
 N I C O C L E O N .



N I C O C L E O N , ie lisois vne Gazette avecque M. DC. XXXII.  
 C L E O N V I L L E , quand ton Aduertissement luy fut  
 apporté par vn qui l'auoit trouué la nuit prece-  
 dente dans la tuë des Mauuaisés paroles, près d'un  
 égoust, où les distributeurs secrets de tes infames  
 Libelles l'auoient ietté. Le temps & le lieu, pour  
 te dire d'abord ce que i'en pense, estoient vraiment dignes d'un  
 tel ouurage. Dans lequel iu ne t'es proposé, ce semble, autre but,  
 que de couvrir la verité de tenebres, & l'innocence d'ordures.  
 A le bien prendre, les faussetez noires, & les iniures puantes dont  
 tu l'as remply, ne se peuuent appeller autrement. Il ne fallut point  
 auoir de Iurez ny d'Experts pour faire la visite & la prisée d'une  
 marchandise que l'on debitoit de la sorte, & que l'on donnoit  
 pour rien. Nous sommes en vn país où l'on ne fait pas volon-  
 tiers si bon marché de ce qui vaut quelque chose; & les enfans  
 exposez portent ordinairement sur le front la condamnation  
 muette de ceux qui les ont mis en cet estat. On ne laissa pas pour-  
 tant de le lire. A peine en eut-on fait le premier essay, qu'on dé-  
 couvrit le poison. Restoit de sçauoir qui l'auoit composé. C L E O N -  
 V I L L E recogneur incontinent le lyon, comme on dit, à ces ongles, Pag. 8.  
 que tu luy monstres dès l'entrée, pour luy faire peur. Cela ne luy fut  
 pas fort difficile. Cette licence effrenée que tu te donnes par tout de  
 calomnier insolemment tous ceux que leur vertu te fait haïr, pour-  
 ce qu'ils ne te ressemblent pas, c'est si naturelle, si particuliere, & si  
 propre, qu'il ne t'est pas moins mal-aisé de la déguiser dans tes

M.DC. XXXII.  
PREMIERE  
LETTRE DE  
CHANGE DE  
SABIN A NI-  
COLEON.

escrits, qu'impossible à tout autre de l'égalier. Que le plus malin esprit du monde tâche d'imiter ton impudence en cela; quelque effort qu'il fasse, il n'en approchera iamais que de bien loin. De forte, que depuis qu'il paroist quelque liure extraordinairement iniurieux contre quelqu'un, il ne faut pas aller au deuin pour en apprendre l'auteur. Il ne peut venir que de toy. Et ce dernier cy l'est autant qu'aucun autre de tous les tiens. Ce fut le iugement qu'en firent trois ou quatre honnestes hommes fort entendus en telles matieres, apres l'auoir leu d'un bout à l'autre avecques luy. Qui reputant à gloire d'estre mal traité, comme il est, par vn qui fait mestier iuré, comme tu fais, de diffamer tous ceux qui luy déplaisent; & se contentant que sa conscience & la voix publique luy rendent vn témoignage contraire à tout ce que tu luy reproches faullement, ne fit simplement que se rire de tout ce que ta passion te fait dégorger malicieusement sur le papier. Et tant s'en faut qu'il s'estonnast de tât de calomnies & de tant d'iniures, dont tu t'efforces de ternir sa reputation parmy ceux qui croient plus aisément le mal que le bien; qu'au contraire, il trouua fort estrange, que portant sous ton chapeau le moule naturel de toutes ces médifances & de toutes ces impostures dont tes liures sont parsemez, tu n'en ayes esté encore plus prodigue en son endroit; puis que ny l'estoffe ny la façon ne t'en coustent rien; & que pour rendre criminel à ta mode le plus innocent homme du monde, tu n'as qu'à te mettre en mauuaise humeur contre luy pour vne heure, & te faire accroire qu'il est tout ce qu'il te plaist qu'il soit. Il n'est point apres cela de vertu si parfaite, ny de condition si eminente, qui se puisse exempter de tes morsures. Depuis que les fumées noires de ta bile échauffée t'ont mis vne fois l'esprit en desordre; tu n'esparignes ny Officiers, ny Gentils-hommes, ny Religieux, ny Eueques, ny Cardinaux, ny Roys mesmes, qu'autant que tu les rencontres dans vne inclination, ou dans vne conduite contraire à celle du nostre. A qui toute la grace particuliere que tu fais, c'est de baiser par compliment la main dont tu luy couures la iouë, & te lauer la bouche d'un peu d'eau rose, auant que de respandre ton venin sur luy. C'est ce que tu pratiques en plusieurs endroits si grossierement, que Cleonuille ne le pouuant supporter eust mis cent fois ton méchant Liure en autant de pieces qu'il contient de blasphemes contre sa Majesté, s'il n'eust esté retenu par la curiosité de ceux, qui voulans acheuer de le lire, le garantirent de ses mains. Et bien que pendant qu'on l'examinoit, nos aduis se trouuassent possible differens par fois sur les diuerses responses qu'on y peut faire; nous demeurâmes neantmoins à la fin

M DC. XXXII.  
P A R M I E R E  
L E T T R E D E  
C H A N C E R D E  
S A I N T A N T O I N  
C O C L E O N .

tous d'accord en ce point; que ce n'estoit qu'un ramas cõfus d'ignorances ridicules, de badineries extravagantes, de suppositions malicieuses, & de calomnies surannées. Si ne laissâmes nous pas pour cela de faire tout ce que nous pûmes pour induire celuy chez qui nous le lisions, à le refuter. Ce fut temps perdu. A tout ce que nous luy représentâmes là dessus pour luy mettre ce dessein dans l'esprit, il nous opposa deux raisons. L'une, que la médifance r'estant de longue main tournée de maladie en habitude, on ne pouvoit non plus se plaindre de tout ce que ta rage ordinaire te fait euaporer contre ceux qui ne sont pas de ton party, que s'offenser de ce que la violence d'une fièvre chaude fait dire par fois à ceux qu'elle travaille contre ceux qui les assistent. L'autre, que sans perdre de bonnes heures en une mauuaise occupation, & sans se mettre en peine de combattre un monstre que sa propre imperfection estoit capable de ruiner, il ne falloit que donner le loisir à l'executeur des hautes œuvres de luy dresser en la Greue un buscher semblable à celuy dans lequel deux iours auparavant il auoit fait les honteuses funeraillies de ton Caron Chrestien. Ce fut tout ce qu'on pût tirer de luy sur ce sujet. Je le fis encore prier quelque temps apres de la mesme chose par quelques autres de ses confidens, que ie creus auoir plus de pouuoir sur luy. Mais voyant qu'ils n'aduanceroient pas plus en cela que nous, & que le mespris qu'il faisoit d'un si mauuais ouurage émouffoit l'aiguillon de cette vengeance qu'on vouloit qu'il prist de l'ouurier; j'ay pensé, NICOCLEON, que ie deuois essayer moy-mesmes, ce que ie n'auois pû luy persuader d'entreprendre: afin de faire cognoistre à tout le monde, qu'apres auoir depuis ta retraite à Bruxelles prostitué malheureusemẽt aux passions d'autruy ce peu de cõscience qui te restoit depuis ta fuite d'Auignon, il n'est riẽ que tu ne sois capable de controuuer, ou de faire, contre quiconque est ou plus honneste homme, ou plus habile, ou plus heureux, ou plus content que toy. Ce qui me sera d'autant plus aisẽ, qu'ayant à mesure qu'on lisoit la piece, oüy de la bouche mesme de Cleonuille ce qu'il auroit à dire, s'il vouloit, contre ce que tu y mets en auant; ie n'auray presque autre chose à faire en cecy, que demander compte à ma memoire de ce que ie luy donnay lors à garder, avec intẽtio n de le mettre par apres au iour, au cas qu'il refusaist d'en prendre le soin. C'est ce que ie me refous de faire à cette heure. Je m'y fusse resolu plustost; si l'esperance que i'auois tousiours eue, qu'estãt sorty d'une fascheuse maladie, qui l'a tenu depuis ce temps-là deux mois au lit, il se laisseroit possible à la longue vaincre aux persuasions de ceux qui le pressoient d'y mettre luy-mesme la main, ne m'eust retenu

M. DC. XXXII.

PREMIERE

LETRE DE

CHANGE DE

SARIN A NI-

COCLEON.

iufqu'à maintenant, que le voyant fur le poinct de faire vn long voyage pour le feruice du Roy, ie iuge bien qu'il ne faut plus s'attendre aucunement à luy pour ce regard. Je t'enuoye donc pour luy, NICOCLEON, cette Premiere Lettre de Change; par laquelle tu receuras des veritez & des raifons, en payement des calomnies & des impertinences qu'il te deuoir, s'il t'eult voulu rendre les mefmes efpeces. Mais il n'employe pas volontiers cette mauuaife monnoye, qui n'a ny cours ny mife qu'entre tes femblables; c'eft à dire, entre les impofteurs, & les ignorans, comme roy. Que fi neantmoins il sembloir à quelqu'un qu'on t'y traitaft par fois vn peu trop rudement; qu'il fe repreſente, s'il luy plaift, que qui commence le bruit a touſiours le premier tort, & que quiconque prend la liberté d'offenſer les autres, leur donne en meſme temps la diſpenſe de luy re-partir ſans reſpect ce qu'il ne ſçauroit entendre ſans déplaiſir. Cleonuille n'auoir penſé de la vie vne ſeule fois à toy, NICOCLEON; à peine ſçauoit-il bien aſſeurément que tu fuſſes au monde: & ie crois qu'il eult eſté fort empesché de dire, ſi tu es blanc ou noir. Tu te viens prèdre à luy de gayeté de cœur, lors qu'il y ſonge le moins; & pource qu'il a mieux defendu que tu ne voudrois l'autorité du Prince en la perſonne de celuy qui la maintient mieux que tu ne deſires; tu le veux faire condamner pour ennemy iuré de la patrie & de la raiſon. C'eſt le but de tout ce bel Aduertiſſement, auquel ie me ſuis propoſé de reſpondre icy, par cy par là, ſuiuant ce qui me tombera ſous la plume; ſans y garder autre ordre que le tien ordinaire, qui eſt, comme on peut voir, de n'en auoir point du tout. Tu vas, tu viens, tu paſſes, tu rentres cent fois ſur toy-meſme, avecquerant de con- fuſion, que pour n'auoir pas la peine de la démeller, ie ſuis content de la ſuiure pour ce coup: autrement ie n'aurois iamais fait, & ie n'a-uancerois guerres. Le veneur qui s'obligeroit à tenir vne certaine route dans vne grande foreſt, s'en retourneroit aſſeurément ſans rien prendre; il faut qu'il retrace les houruaries & les détours de la be- ſte qu'il a relancée, s'il ne veut perdre ſes pas. C'eſt ce que ie ſuis con- traint de faire icy maintenant en ton endroit. Touſſe ſeulement, & redreſſe ta mouſtache, puis apres écoute moy: ie m'en vais te faire ton proſne.

Page 5.

Tu débutes par l'Eſcriture ſaincte. *ſauuez-moy, Seigneur, dis-tu, parce que les veritez ont eſté affoiblies, ou ſardées par les enfans des hommes.* Qui ne prendroit cette inuocation hypocrite pour caution aſſeurée de la ſincerité religieuſe de celuy qui la fait? C'eſt pour- tant ce qu'on voit le moins en ton ourage. N'as-tu iamais ouïy parlet des anciens temples d'Egypte? La face en eſtoit magnifique



& superbe. Auoit-on fait vn pas dedans ? on y trouuoit plustost toute autre chose que ce que l'apparence extérieure promettoit. Ce n'estoient que spectacles hideux, & que monstres effroyables. Tesescrits leur ressemblent. L'entrée en est specieuse; il ne se peut rien desirer, ce semble, de plus humble, ny de plus setieux: ce n'est que zeile & que chanté. Qu'on en considere vn peu la suite; on ne vid iamais chose plus ridicule & plus insolente: la malice y conteste avecque l'effronterie, & l'impertinence avec l'imposture. Bref, on y trouue par tout tant de marques, & tant de traces d'un iugement confus, & d'un esprit reprouué, qu'il paroist clairement que, comme nous asséure ailleurs la mesme Ecriture, tous ceux qui disent, *Seigneur, Seigneur*, ne vont pas en Paradis sur ces beaux mots là. Ce n'est pas tout que d'alleguer la parole de Dieu; l'usage commun la met en la bouche de tout le monde: mais peu de gens pratiquent comme il faut ses commandemens, ou ses conseils. Les Ministres commencent par là leurs presches, aussi bien que nos Predicateurs leurs sermons. Et nous sçauons que les operations magiques se font presque tousiours avecque des mots que l'on tire du mesme lieu. Tu n'employes pas à guere meilleure fin ceux de ce Prophete. Car te faisant de sa priere vne planche, pour faire passer avec plus de foy dans l'esprit du Lecteur toutes ces faussetez, & toutes ces calomnies dont tu remplis ton discours; tu imites iustement ceux qui trauersent vne Eglise, pour aller faire quelque meurtre, ou quelque vol. La lecture de ce qui suit le pourra verifier.

Tu louës d'abord Cleonuille de la beauté de son langage, & de l'artifice de son discours. Veux-tu que ie te le die franchement, NICOLEON? Cleonuille est vn ingrat; il ne te sçait point de gré de l'honneur que tu luy fais. Si tu me crois, tu te dédiras de ce que tu dis à son aduantage là dessus, & le garderas pour quelque autre, qui le reconnoistra mieux. Car, bien que naturellement il ne soit pas beaucoup ennemy de la louange, il est si dédaigneux pourtant, & si dégousté, qu'il n'en fait point de conte, si elle ne vient de bonne part. Il est comme cet ancien: s'il veut estre loué, il veut que ce soit par quelqu'un qui merite d'estre loué de son chef: autrement il ne s'en soucie gueres. Et son opinion estant que tu n'escriis du tout rien qui vaille, il s'offense en cecy de ton approbation. Ne te mets pas en colere contre luy pour cela. Il n'est pas seul de cet aduis: ceux qui sont iuges competens de telles choses, n'en disent pas moins. Appelle tant qu'il te plaira de sa sentence à qui tu voudras d'entre eux; ils la confirmeront tous d'une voix. Pour les autres qui ne s'y connoissent pas tant, ie ne dis pas qu'ils ne te soient peut estre plus

M DC. XXXII.  
PREMIERS  
LITTE DE  
CHANGE DE  
SABIN A NI-  
GOCLSON.

favorables. Pourquoi non? Ne se peut-il pas faire que ton mauvais style ayt ses adherans & ses fauteurs, aussi bien que le mauvais party, pour qui tu l'employes? Il ne fut iamais, que ce qu'il y a de plus defectueux dans le monde en chaque genre de choses, manquaist de quelques-vns qui le trouuaissent à leur gré. I'en sçay qui faisans des imperfections d'autrui leurs delices, mettent entre les ornemens de leur train les nains & les muets; & qui n'estiment rien de plus beau ny de plus agreable, que ce que la nature & la raison condamnent. Le mesme vice que certaines humeurs corrompuës donnent au goust pour les alimens, quelques fausses opinions le donnent à l'esprit pour les liures. Nous voyons cela tous les iours. Il n'est pas iusqu'à quelques-vns mesmes de ceux, à qui leur profession donne voix deliberatiue en telles matieres, qui ne soient frappez de ce mal. La pluspart de ces demy-sçauans, qui n'ont presque appris de leur vie autre chose qu'à contrefaire ce qu'ils ne sont pas, en sont ordinairement là, qu'ils prennent l'abondance & la superfluité du langage pour la perfection du bien dire; comme les païsans qui trouuent vn habit bien fait, pourueu qu'il soit bien ample & bien large. Qui parle le plus, & crie le plus haut, passe en beaucoup de lieux, pour le plus eloquent, & le plus habile, entre ceux qui iugent le plus hardiment de ce qu'ils entendent le moins. Tu te mesles de forger des contes, quand l'humeur de mentir te prend; tu permettras possible bien qu'on t'en fasse quelqu'un de veritable; certuy-cy l'est. Vn Marguillier de village louoit grandement vn Predicateur; c'estoit à ce qu'il asseuroit, le mieux disant homme qui monta iamais en chaire. Sainct Augustin n'y faisoit rien; Sainct Paul mesme estoit quelque chose moins. On luy demanda à quoy il le cognoissoit, veu qu'il n'auoit point estudié. A quoy? respondit-il; à ce qu'il ne touffe, ny ne crache; la tremie de nostre moulin bannier ne va pas plus viste que sa langue. Sur quoy voyant que l'on se riroit des belles raisons qu'il venoit d'alléguer; Et puis, dit-il, n'avez-vous pas pris garde, que quand on a sonné si forr pendant son sermon, pour destourner l'orage qui s'éleuoit sur la parroisse, il a tellement haussé sa voix, qu'il a fait taire & les tonnerres, & les cloches? Qui presseroit certaines gens que ie sçay, de dire ce qu'ils trouuent de rare en toy, qui n'as rien par dessus le commun qu'un peu de Theologie, avec beaucoup d'impudence, leur donneroit bien à songer. Car excepté ce flus perpetuel de mots aussi mal cadencez que mal pris, & ce babil importun qui ne manque iamais moins, qu'à ceux qui manquent le plus de iugement; ils seroient bien en peine de monstrier quelque chose

d'extraordinaire en tes discours. Et ie desireroiy fort que quelqu'un d'entre eux voulût se donner la patience de raisonner vn peu là dessus avecques moy. Nous vuidierions en deux mots ce diffetent. Vne partie de l'eloquence consiste aux choses, & l'autre aux paroles. Pour les choses; il faudroit auoir bonne veüe, pour trouuer dans tes escrits ce qu'ordinairement on cherche dans les ouurages des habiles hommes. Il n'y paroist ny doctrine, ny suffisance; à peine y reluit-il seulement en certains lieux quelque foible rayon de sens commun. Qu'on y regarde de bien près; ils n'ont rien qui releue, rien qui brille, rien qui chatouille l'esprit, rien qui forme le iugement. Le fonds n'en est ny beau, ny riche, ny solide, ny ferme. Que s'il s'y rencontre par fois, comme il ne se peut gueres autrement faire, quelque peu de vigueur & de force; elle vient de la chaleur fiévreuse de ta passion, qui produit les mesmes effets dans ton imagination boutruë, que fait souuent la frenaisie sur les corps des malades, à qui l'agitation de l'accez donne des efforts, dont leur constitution naturelle n'est pas capable durant la santé. Pour ce qui régarde les paroles; on en considere premierement le choix, & puis l'arrangement. Trouue bon que iete die icy franchement ce que j'en pense; tu n'entends ny l'un ny l'autre. La principale instruction que donnent les Maistres de cét art pour le premier, c'est que sur tout on fuye, comme des escueils, les mots bas, & qui peuuent porter l'esprit à quelque pensée ou sale, ou peu conuenable à la matiere qu'on a traitée. Et iete prie, que lit-on presque autre chose dans tes escrits, que *sabois*, que *souliers*, que *chausses*, que *syringes*, que *chysters*, que *pots*, que *pintes*, que *verres*, qu'*escuelles*, que *marmites*, qu'*ulcres*, que *playes*, que *cours des miracles*, que *petites maisons*, que *cabarets*, que *siloux*, qu'*escornifleurs*, que *charlatans*, qu'*huissiers de la Samaritaine*, que *filz de putain*, que *crocheteurs*, & que *chaircutiers*? Les *colporteurs* sont les plus honorables bourgeois de tes roolles. Le pont neuf est ton theatre. *Dom Guichot*, le *Comte de la Croix*, le *Docteur de la Palestine*, le *Chancelier de Canada*, le *Capitaine Picard* & *Tabarin*, avecques la *Reyne Gillete*, *Martegalle*, & les *Courtisannes de Venise*, sont les principaux personnages de tes Tragicomedies d'Etat. Ils y tiennent le haut du paué. Ce sont ces beaux acteurs là qui te font des lecteurs. Si tu n'égayois chaque page de tes liures d'une couple de ces noms celebres; à peine trouuerois-tu qui se voulust obliger d'en lire seulement deux entieres, & d'en souffrir les impertinences sans mutmure; comme le plus renommé de tous ces operateurs de la place Dauphine se morfondroit entre ses drogues sans rien vendre; s'il n'amusoit la compagnie par les for-

M. DC. XXXII.  
PREMIERE  
LETTRE DE  
CHANGE DE  
SABIN A NI-  
COLEON.

nettes de quelques badins qui font rire le monde, pour escroquer l'argent de ceux qui les croient. Au demeurant, qu'on ne se figure point que ie te preste aucun de ces mots là; ny que i'en cherisse icy tant soit peu sur la verité, comme tu fais presque par tout. Ie ne dis rien qui ne soit, & que ie ne fasse voir en diuers lieux de tes escrits. I'y en eusse bien pû ramasser encore beaucoup d'autres ou pires ou semblables, si i'en eusse voulu prendre la peine, ou si ie n'eusse craint d'en souiller ce discours. Ie ne sçay comment tes gentils admirateurs te pourront defendre là dessus. Ils n'ont pas dequoy te soutenir en cela. Possible que dans quelque dialogue, dans quelque pasquil, dans quelque satyre, ou dans quelque comedie, la qualité des choses qu'on y traite le plus souuent, le pourroit rendre supportable en quelque façon. Quelques-vns s'y sont donnez cette liberté; on la leur a pardonnée. Mais en vn important discours d'Estat, en vn ouurage sérieux, où l'on ne sçauroit parler avec assez de splendeur & de dignité des sujets qu'on y manie, on ne peut, afin que ie me serue de ta licence contre toy-mesme, non plus endurer ces termes là, que des pallestreniers & des galopins de cuisine, parmy des Princes & des Officiers de de la Couronne autour d'un Roy, durant la ceremonie de quelque action solennelle. Voila pour les mots détachez, & pris en détail. Quant à ce qui touche leur adjoinctement, tu fais assez voir, que tu n'y cognois encore moins. Que l'on choisisse celuy qu'on voudra de tes ouurages. L'inegalité raboteuse de ton style grossier y fait souffrir aux oreilles du Lecteur delicat, des cahots pareils à ceux qui secoient les chariots vuides entre des rochers, ou sur quelque pauë rompu. Ton discours, quelque peine que tu sçaches prendre à l'embellir, est comme vn bastiment mal fait, qui boucle & qui gerse; il entrebaille par tout. On n'y reconnoist ny liaison ny suite. D'y chercher au surplus, ny cét ajustement regulier des periodes qui fait vne espee de concert, ny ce ie ne sçay quel doux agrément qu'un ancien peintre trouuoit à dire aux autres de son siecle, ny tous ces autres ornemens exquis d'un âge comme le nostre, où l'on prend pour défaut tout ce qui se peut mieux dire, quoy que bien dit d'ailleurs; ce n'est pas se tromper moins, que de croire trouuer des tulipes d'Arabie dans les campagnes d'Auberuilliers, ou des perles d'Ormus entre les masures de Bicestre. Tu ne sçais pas seulement de tout cela ce que c'est. I'en dis autant de la pureté, de la douceur, & de la politesse; ce sont terres neuues pour toy, qui n'en cognois presque pas les noms. Que tous tes menus partisans m'écoutent, si bon leur

leur semble , & qu'ils petillent apres de colere contre moy , tant qu'ils voudront ; quand ils deuroient creuer de dépit, ie soustiens, que , quelque bonne opinion qu'ils ayent de ta mauffade eloquence , tu ne sçais pas seulement parler François. Qu'on voye tous tes escrits l'un apres l'autre ; quelque soin que tu prennes à les leur rendre agreables, il t'échappe tousiours quelque chose de ton gros jargon de Velay. Car comment peut-on appeller autrement ce *quel* que tu mets tousiours au lieu de quelque ? *Quel* <sup>Page 31.</sup> *déguisement que tu puisses apporter, dis-tu, tu ne sçaurois adoucir l'injure, & ce qui suit. Et qu'on ne faille point imaginer, comme voudroient possible faire accroître tes approbateurs, que ce soit vne béueuë de l'impression : tu fais le mesme par tout. Sans sortir de ce mesme ouurage, on y lit ces mots en vn autre lieu ; quel* <sup>Page 41.</sup> *artifice qu'on puisse apporter. Tu n'as point de fleurs de Rhétorique sans cette épingle là. La consolation des affligés est ta dernière piece. On l'y trouue tout au commencement. En quel estât que la prouidence de Dieu nous loge. On l'y trouue tout à la fin. De quel costé que les* <sup>Page 1.</sup> *affaires tournent, & en quelle façon que la tribulation se termine. Mais ce* <sup>Page 181.</sup> *qu'il y a d'excellent en cela, c'est que dans la Declaration du Roy, que tu fis remettre l'autre année sur la presse dans Bruxelles, avec ces apostilles ridicules, dont tu la bordas, comme on borderoit vne robe de drap d'or d'une peau de sanglier, au lieu de mettre, de quelque condition & qualité qu'ils soient, comme porte nettement en deux endroits l'edition de Paris, & comme il falloit dire necessairement, si l'on ne vouloit par dépit dire autrement qu'il ne faut, tu nous as de ton autorité priuée & de ta puissance absolue substitué hardiment en ces deux mesmes endroits, de quelle* <sup>Page 16.</sup> *condition & qualité qu'ils soient. Il n'est point d'enfant sevré à cinquante lieues de Paris qui ne parlât mieux. N'as-tu donc pas bonne grace apres cela de dire, que celui qui l'a dressée, ne* <sup>Page 15.</sup> *sçait point faire parler le Roy en François ? Ce sont les derniers mots de ta malicieuse glose. Ce seroit assez de cette matiere pour le present; veu que ce n'est pas proprement de quoy il s'agit icy, & que j'ay tant d'autres choses à reprendre en toy. Mais puisque nous en sommes là dessus, & que j'ay entrepris de desabuser quelques ignorans de l'estime qu'ils font de ton beau langage ; ie te veux encore aduertir charitablement d'une autre faute que tu fais à tous coups. Tu dis en vn lieu, que Cleonuille fait des belles protestations : en vn autre, qu'il traueille sur des mauuais memoires :* <sup>Page 7.</sup> *ailleurs, que les extremités qu'il conseille, causeroient des plus* <sup>Page 19.</sup> *grands maux : & plus bas, pour en laisser une infinité de sem-* <sup>Page 46.</sup>

M. DC. XXXII.

PREMIER

LETTERE DE

CHANGE DE

SABIN A NI-

COLEON.

\* Page 80.

blables, qu'il confirme \* *des faux faicts par des faux exemples*. Si tu t'en veux rapporter aux sieurs de Vaugelas & de Boissat; ils t'apprédront qu'il falloit dire, de belles protestations, de mauuais memoires, de plus grands maux, de faux faicts, & de faux exemples. Mais le mal est que tu penses sçauoir en cela plus qu'eux, qui sçauent en toutes choses plus que toy. Si tu me crois neantmoins, tu te corrigeras, sans faire semblant de rien, de ces deux defauts, qui te sont si communs & si familiers, que, comme on recognoist les boiteux à leurs mauuaises alleures, en quelque sorte qu'ils se puissent déguiser; on recognoist aussi tes ouurages à ces barbares façons d'escire, de quelque faux nom que tu te sçaches couvrir. Apres cela, pourueu que tu te deffasses de vingt ou trente autres vices du style, que ton séjour de vingt-trois ans à Paris ne t'a iamais pû faire laisser iusqu'à present; pourueu que tu ne rymes plus en prose, comme tu fais en beaucoup de lieux; pourueu que tu prennes garde à ne choquer pas si rudement les oreilles par cette grossiere structure des paroles que nos delicats ont de la peine à supporter; bref, pourueu que tu n'employes plus ces mots de bas alloy, qui sentent plus leur goinfre, que leur homme bien né; tu pourras peut-estre t'acquerir avec le temps parmy ceux qui se cognoissent en cecy, la reputation d'ecire sinon aussi bien du tout que La Serre, pour le moins vn peu mieux que Gaubertin. Ie preuoy déjà ce que respondront icy pour toy ceux qui restent plus qu'ils ne feroient, s'ils ne donnoient plus à l'amitié qu'à la raison. Ils diront que tout cela sont vetilles, & qu'il se faut plus arrester aux pensées qu'aux manieres de les exprimer. Mais quand ie leur auray accordé ce point là, ce n'est rien fait pour eux, s'ils ne me monstrent, que tu raisonnes avec beaucoup plus de solidité & de force que de gentillesse & de grace. Et j'ay déjà dit cy-deuant, que tu manquois aussi bien de l'vn que de l'autre. Ie le dis encore icy. Comment qu'on le prenne, tes escrits n'ont rien qui les puisse seulement faire passer. Qu'on en oste quelques lambeaux decousus de l'Ecriture, quelques histoires frelatées, quelques maigres allusions, quelques rencontres plates, quelques bouffonneries froides, & quelques visions grotesques, entrelassées d'une infiniré de calomnies & de falsifications aussi grossieres que malicieuses; ie meure, si l'on y laisse dequoy les pouuoit comparer aux fantaisies nouuelles du Poëte Heteroclit de ce temps. Ce n'est tout que moilon, & que fretin. Il ne faut que du papier & de l'encre à qui sçait vn peu plus que lire, pour en faire autant, quand il ne pourra pas dormir. C'est pourquoy ie ne m'étonne pas, si nous voyons chaque mois quel-

ques pieces nouvelles de ta façon. Elles sont déjà en si grand nombre, que depuis quelque temps en çà les Flamands, chez qui tu les moules, comptent plus les lunaisons par les publications de tes sortises, que par les observations des Epactes. Que ceux donc à qui la passion du nouveau party dans lequel tu t'es ietté, fait trouuet bon tout ce que tu donnes au public en sa faueur, changent de bonne heure d'aduis; s'ils ne veulent qu'on ayt aussi mauuaise opinion d'eux qu'on a de toy. Je ne me suis estendu si long temps sur ce sujet hors d'œuvre, que pour leur faire cognoistre leur erreur. Ils l'auouëront tost ou tard. Tant que tes impertinences seront fraisches, elles ne manqueront peut-estre pas de certains approbateurs, qui iugent de trauers de toutes choses. Mais apres que la fleur de cette nouveauté, qui sert de leurre aux curieux, sera passée; souuiens-toy, NICOCLEON, de ce que ie t'annonce dès cette heure: Qu'on mette d'icy à trois mois tous tes ourages ensemble à l'encan; qu'on fasse enrouier durant trois iours tous les crieurs de Paris à leur chercher des acheteurs; ie gage, qu'il ne se trouuera personne de ceux qui s'y connoissent, qui les voulust seulement auoir changez avecques le Festu de Roüillard, ou le Rien de Passerat. Il ne se faut donc pas estonner, si Cleonuille, sçachant ta portée, estime si peu la loüange que tu luy donnes en vne chose, où tu n'entends rien du tout. Je reuiens à ton escrit.

Après auoir fait de longues chamades, tu commences à faire tes approches, & à attaquer les dehors. Voyons comme tu t'y prends. Tu loües l'esprit de Cleonuille; mais son nom ne te plaist pas. Je voy bien que c'est, NICOCLEON. Celuy de Fritlan, de Papenheim, d'Aldringhen, & de Tiesembach est bien plus agreable à ton oreille accoustumée depuis quelque temps au jargon delicat du Nort. Mais dymoy, s'il te plaist, que trouues-tu de si rude en celuy de Cleonuille? Il est composé, dis-tu, du Grec & du François. O monstre! comme tu l'appelles, digne de la massüe fameuse, non pas de cét Hercule tant promené dans les fables; mais de ce Morgant le Geant, qui fut le fondateur de ta maison. Supposons en cecy ce que tu veux. Est-ce tout le mal qu'il y a? Et ces belles villes, qui portent encore auioird'huy, ou qui porteront autresfois les noms de Pompée, de Trajan, d'Adrian & de Constantin, ne tenoient-elles pas du Latin & du Grec? Que diras-tu de l'ancien Anticaton de Cesar, & de l'Anticoton nouveau d'un de tes amis, qui le forma sur le modele de l'autre? Que diras-tu de l'Antiespagnol & de l'Antihuguenot, que tu peus auoir leus autresfois? Mais, ce qui plus est, que diras-tu de ce liure

H. DG. XXXII.  
PREMIERE  
LETTRE DE  
CHANGE DE  
SABIN A NI-  
COCLEON.

Page 6.

Caton Chrest.  
Pag. 34.

fameux que tu fis il y a quelque temps contre vn Iesuite, que tu ne pouuois supporter auprès du Roy dans le Louure ? Des trois mots, dont tu composas son beau titre, les deux premiers estoient de Rome, & le troisieme d'Athenes. Et tu ne scaurois monstrier vn exemple de cela. Je laisse à part Antipape, & Protonotaire, avec plusieurs autres semblables, qu'il seroit ennuyeux de specifier. Vne partie mesmes des Offices de l'Empire d'Orient estoit de pareille structure, comme tu pourrois auoir appris dans Cantacuzene, si tu l'auois iamais leu pour autre chose, que pour y chercher quelques conformitez aux calomnies que tu mets en auant contre le Cardinal. Mais qu'est-il necessaire de s'estendre plus au long là dessus ? Je te le declare en vn mot. Cleonuille est pur François aussi bien que Thionuille. Si l'intention de l'Auteur eust esté de se donner cette vanité ridicule que tu t'es imaginée, il se fust nommé Cleouille. L'analogie de Cleanthe, Cleandre, Cleobis, Cleobule, Cleomede, Cleophon, & d'une infinité de noms pareils, luy monstroient cela. Aduouë la verité, NICOCLEON ; si tu peus ; c'est ce que tu ne scauois point. Si tu l'eusses sceu, tu n'eusses pas manqué d'obiecter à Cleonuille cette fausse grammaire. De maniere que le voulant faire paroistre glorieux, tu t'es fait cognoistre ignorant. Il n'est point de troisieme des Iesuites, qui ne fust mis pour trois iours avec derision au banc des asnes, s'il en auoit autant fait. Tu reproches ailleurs dans quelques autres de tes liures à ceux que tu y entreprends, qu'ils ont bronché sur le sueil des leurs ; ainsi que fit le cheual de ce Romain sur le pas de la porte, par laquelle il sortoit pour aller aux champs. Cét inconuenient t'est arriué icy sur le nom de Cleonuille. Mais puisque nous sommes sur le propos de ce cheual ; j'ay remarqué que tu l'appelles Cantherius dans le Caton. Je te remercie au nom de tous les curieux, de ce qu'au bout de plusieurs siecles tu nous enseignes le nom d'une beste, que personne n'auoit iamais sceu iusqu'à cette heure. Il fait bon viure long temps, comme on dit ; on apprend tous les iours quelque chose. A ce que ie vois, on nous en fait bien accroire dans les colleges. J'auois tousiours vescu dans cette erreur, que ce mot signifioit vn hongre ; on me l'auoit fait entendre comme cela dans mes premiers ans. Tu me dessilles à present les yeux de ta grace, & me fais voir que ce que j'auois pris pour le nom d'une espece, comme roussin ou coureur, est vn nom propre, comme Bucephale, ou Bayard. Tu nous diras donc bien, si tu veux, puisque nous en sommes sur les noms des cheuaux, comment s'appelloit celuy qu'un de nos Roys racheta si chere-



ment de sainct Martin de Tours, ou celuy sur lequel vn autre entra dans l'Eglise de Nostre-dame de Paris. I'ay procuracion aussi pour te demander de la part des Humoristes de Rome, combien auoient de plumes à chaque aisse le Pegase de Bellerophon, & l'Hippogryphe d'Astolphe. Tu peus contenter leur fantaisie en cela. Mais tu t'enquerras de cecy par apres tour à loisir. Cependant, pour reuenir à nostre propos, tu nous feras sçauoir, s'il te plaist, de qui tu tiens, que Sulpice Galba eust donné le nom de Cantherius à son cheual. Si tu n'en as eu quelque reuelation, ie ne puis comprendre de quel auteur tu l'as tiré. C'est assez raillé là dessus, NICOCLEON; concluons serieusement. En bonne foy, si ton Vicaire d'Auberuilliers eust autresfois parlé dans son prosne de l'homme Eunuchus, qui se conuertit dans l'Euangile, ou de l'arbre Sycomorus, sur lequel monta le petit homme pour voir passer nostre Seigneur, eusses-tu pû te tenir de rire d'une si plaisante façon de parler? Tu fais la mesme chose appellant vn hongre le cheual cantherius. Où sont les fetules & les verges dont tu chastiois il y a vingt-cinq ans de beaucoup plus legeres fautes en tes écholiers d'Auignon? Que ne viennent-elles toutes ensemble en punir vne si lourde sur ta peau? Tu monstres bien certes, que tu ne sçais non plus de Latin que de Gtec. Tu me croiras si tu veux; en verité, j'en rougis pour toy. Je te laisse à penser ce que feront tes meilleurs amis. Je connois presque tous ceux, que la haine, dont autresfois tu faisois icy profession ouuerte contre le Pape, les Espagnols, & les Iesuites, auoit liez plus estroittement avecque toy par la conformaté des mesmes opinions. La plus part t'ont abandonné depuis qu'ils ont veu que tu te prenois au Roy par tes furieux escrits. Mais s'il t'en reste encore quelques-vns de ce nombre, ils feront, si ie ne suis trompé, bien en peine, comment te pouuoir retirer du mauuais pas, où ce hongre t'a malheureusement engagé. Et pour les Flamands, tes nouveaux hostes, qui mesurans ton erudition à ta barbe, s'imaginoient que sans auoir beu les restes de l'Abbé Ioachim, tu sçauois tout ce qu'il ignora, faute d'auoir humé le fonds de sa phiole; ie m'assure, qu'estans fort entendus, comme ils sont presque tous, en ces deux langues, ils ne se tiendront iamais de faire sur ce lieu-cy des risées secrettes d'une si basse, si épaisse, si niaise, & si puerile ignorance. Croy moy, NICOCLEON; empesche, si tu peus, qu'ils ne le sçachent. Si quelqu'un d'eux en a le vent, c'est fait de toy. Mais il est tantost temps de finir cette guerre du pais Latin. Passons maintenant du cartier de l'Vniuersité vers celuy du Louure.

M.DC. XXXII.

PREMIERE

LETTERE DE

CHANGE DE

S'EN A NI-

COCLEON.

Page 7.

Tu dis que Cleonuille, apres avoir fait d'entrée de belles protestations de conseruer avec grand soin l'honneur & le respect qu'il doit à la Reyne Mere du Roy & à Monsieur, s'en éloigne sur la fin de son discours. En quoy, NICOCLEON? Dis-le nous vn peu, ie t'en prie. Tu ne sçauois le monstret. La verification en est aisée à faire. Son Aduertissement, où tu fais semblant de voir des choses qui blessent le respect qu'il leur doit, est entre les mains d'vn chacun. Relis-le encore vne fois avecque moins de chaleur, & plus d'attention que tu n'as fait iusqu'à cette heure. Ouure le plus que tu pourras ces yeux, que la vertu du Cardinal éblouit; aiguise le trenchant rebouché de cet esprit mouffe, qui ne comprend rien dans les escrits d'autrui, que ce qu'il y veut trouuer; distille tout ton cerueau, s'il en reste encore, à chercher ce qui n'est point; pese scrupuleusement les pensées de Cleonuille; examine soigneusement ses paroles, ne laisse rien en tout son liure, que tu ne mettes exactement à la coupelle: Si tu m'y peux faire voir apres cela, non pas vne periode, non pas vne ligne, mais vn trait, mais vn mot de ce que tu dis; bien que tu ne sçaches pas seulement les principes de ces deux langues, que tu as enseignées autresfois, ie me soumets à te vanter par tout pour le plus sçauant & le plus habile homme de ta profession. On t'en défie; il n'est pas en ta puissance de le faire. Tu tâches bien le plus qu'il t'est possible, de donner la gese à ses escrits, par des suppositions, des pointilleries, & des consequences malicieuses; mais ie te monstrey, quand nous en serons là, que pensant surprendre en cela les simples, tu n'as gagné par ton artifice autre chose, que de te faire reconnoistre pour le plus grossier, le plus infame, & le plus detestable imposteur de l'Vniuers. Cleonuille aduertit d'abord qu'il n'entend parler aucunement en tout son discours que contre quelques-vns qui se sont emparez depuis quelque temps des esprits de ceux que tu l'accuses d'auoir offensez. Il n'est presque point de page, où il ne renouuelle en passant cette mesme protestation. Que si peut-estre, apres avoir hautement loué plusieurs fois la douceur & la moderation naturelle de l'vn & de l'autre, il s'est donné la permission de dire en quelque lieu, qu'ils ont vn peu trop aisément presté l'oreille aux conseils violents de ceux qui les approchent de plus près; ie ne voy rien en cela, qui tienne tant soit peu de cette cruauté dont tu le charges. Car, s'il est vray ce que tu dis plus bas, que s'a tousiours esté vn malheur fatal aux bons Princes d'auoir de mauuais seruiteurs, qu'as-tu tant à crier contre luy de ce qu'il leur impute ce qui leur est commun avec ceux à qui

Page 8.

Page 115.

ce leur est d'ailleurs gloire de ressembler? Veu principalement que tu ne fais depuis vn an autre chose par tous tes malheureux escrits, qu'attribuer tout ce qui te déplait dans la conduite des affaires, à la trop grande confiance que sa Majesté, comme tu dis, a prise en ce Cardinal, qui n'a point assez eu de pouuoir en Italie, pour te faire Euesque en France De deux choses l'vne. Ou donne aux autres la liberté qu'ils prennent pour le Roy contre ceux qui diuisent malheureusement ses plus proches d'auecques luy; ou renonce à celle que tu prens contre le Roy, pour ceux qui te font esperer à Bruxelles ce que tu as perdu sur Thoulon.\* Cela n'est-il pas plus que raisonnable? Si ce n'est possible que tu nous allegues icy quelque priuilege inconnu que les Reynes meres & les freres des Roys ayét contre les Roys mesmes; ainsi que tu nous veux faire entendre couuertement par tout. Mais, pour te dire la verité, c'est ce que ie ne puis aucunement comprendre. Le Roy, côme il est connu de tout le monde, a l'aduantage du sexe sur sa Mere, sur son Frere celuy de l'âge, & sur tous les deux celuy de cette assistance secrette dont la grace diuine fauorise particulièrement les Souuerains. S'il peut donc estre trompé quelquesfois avec tout cela, comme tu nous veux persuader qu'il est: poutquoy ne le peuvent estre aussi bien que luy, ceux qui luy sont inferieurs en quelque chose, & ne luy sont preferables en aucune? Dynous-en la raison, si tu la sçais, dans le premier liure que tu mettras au iour. Déploye nous vn peu ta philosophie nouuelle, & ton eloquence bourruë là dessus. Tu n'as garde, ie le sçay bien. Cleonuille l'auoit déjà mis dans son Aduertissement sur ce point là. C'estoit là qu'il falloit donner, & démesler ce nœud, non pas voltiger en l'air, & t'es-crimier contre son ombre, comme tu fais par tout dans le tien. Mais de peur de t'embrouiller en vn labyrinthe, d'où tu ne fusses iamais bien sorty; tu l'as euité fort adroittement, en passant, sans faire semblant de rien, par dessus, avec vne disposition égale à celle dont en tes ieunes ans tu sautas les murailles du college d'Auignon.

Après auoir accusé faussement Cleonuille d'auoir médit de la Mere & du Frere de son Roy, sans auoir cotté ny les mots ny les lieux, tu luy fais insolemment son procez. Surquoy ie ne puis me tenir que ie ne m'écrie avec ce Romain, O temps! ô mœurs! où sommes nous? qui nous a renuerlé comme cela le monde? Il ne manquoit certes tantost plus rien aux anciens mal-heurs de ce Royaume, sinon que le seruice du Roy y deuinist vn crime, & que la rebellion prononçast dans le Brabant, par la bouche prophane d'un Apostat refugié, des arrests Souuerains, contre l'obeissance de

M. DC. XXXII.  
PREMIERE  
LETTRE DE  
CHANGE DE  
SABIN A NIC-  
COLEON.

Pag. 8.

M. DC. XXXII.  
PARMIERES  
LETTRE DE  
CHANGE DE  
SABIN A NI-  
COCLEON.

ceux qui sont demeurez en France. Mais à Dieu ne plaise, que cét Estat se voye iamais reduit à cette déplorable extremité. Il ne le permettra pas aussi. Nous n'auons pas encore, comme ie pense, irrité sa colere contre nous iusqu'à ce point. Mais prends garde, NICOCLEON, que ce que tu predis à Cleonuille ne t'aduienne. Quelqu'un disoit vn iour à ie ne sçay qui des anciens, que si la populace entroit vne fois en furie, il couroit fortune d'estre mis en pieces; Tu la cours encore bien plus, luy respondit-il, si iamais la populace, dont tu parles, rentre vne fois en son bon sens. On peut fort bien appliquer ce mot à ton sujet. Cleonuille auroit possible quelque chose à craindre de ce que tu luy prophetises, si la violence venoit par quelque malheur au dessus de la iustice, & la force au dessus de la raison. Mais si la iustice reprend iamais au contraire sa pleine autorité sur la violence, & la raison sur la force; tu te peux assurer, NICOCLEON, qu'au défaut de la potence de Castrin, la galere de Rondin ne re manquera pas. Le plus gracieux traitement qu'on te puisse faire, c'est de te marquer du mesme coin, dont on flétrissoit anciennement le front des calomnieurs & des fugitifs, comme toy.

Page 9.

Tu te perches, dis-tu tout incontinent apres, pour chanter les loüanges de Monsieur le Cardinal, & commencer l'histoire de sa vie depuis ses estudes, (comme tu auois fait dans ton coup d'Estat) redisant les mesmes choses avec quelque petite diuersité. Double mensonge, qui meriteroit vn double démenty. Car Cleonuille premierement n'a point fait le Coup d'Estat; & secondement dans le Coup d'Estat, il n'est non plus parlé de la vie & des estudes du Cardinal, que de ta naissance, de ta retraite d'Auignon, & de la vente de ta Cure de Nostre-Dame des Vertus. Ie viens de le lire tout exprés d'un bours à l'autre; ie n'y ay rien trouué de tout cela. Il en est de mesme de cette comparaison de l'écluse, que tu dis apres estre encore rirée du mesme lieu: ie n'y en ay rien trouué non plus. Et si tu ne l'as fait reimprimer à ta mode en Flandres; il n'est pas en ta puissance de nous le monstret. Cette impetuosité de l'eau arrestée par tant de bois transevers, qui se lit dans ton Aduertissement, est aussi de ton addition; celuy de Cleonuille n'en parle pas. Et puis, quand pour t'obliger ie t'aurois accordé, comme ie fais volontiers, que celuy que tu penses a fait le Coup d'Estat, & que ce que tu dis s'y trouueroit, bien quel'un & l'autre soit faux; ie voudrois bien sçauoir de toy, NICOCLEON, s'il n'a pas autant de droict sur les veritez qu'il raconte, que tu t'en donnes sur les calomnies que tu forges. Calomnies, dont tu remplis roustes miserables discours, avec si peu d'artifice

Page 11.

Page 11.

d'artifice & de soin, que ceux qui les ont leus, s'accordent tous en cela, qu'ils ne virent iamais ailleurs tant de contrarietez en-semble avec si peu de varieté. Les vns disent que ce n'est tousiours qu'une mesme chanson, à qui tu donnes des tons differents. Les autres, que c'est une mesme viande, que tu déguises, comme ce cuisinier ancien, avec diuerfes saulces. Cleonuille, qui voit par tes liures, que tu parles volontiers des basteleurs & des comediens, pource que tu tiens quelque chose de leur humeur; compare plaisamment routes tes pieces à ces fueilles de papier, dont quelques ioüeurs de passe-passe font au bout du pont neuf, tantost une fraise, & puis une bourse, tantost un éventail, & puis un gand, avec cent autres figures semblables, selon la diuersité des plis qu'ils leur donnent. Tu sçais ce qu'on a dit anciennement de celuy qui ne pinçoit iamais qu'une mesme chorde. On semoquoit de luy; ne doute pas que pour la mesme raison on ne se moque aussi de toy, qui ne fais quasi que reuenir tousiours par un chemin. Mais ce n'est pas là ton plus grand defect. Pleust-il à Dieu que tu n'eusses que celuy-là. Nous supporterions volontiers que tu ne disses que les mesmes choses; nous en serions quittes, pour ne les pas lire deux fois. Mais nous ne pouuons souffrir, non plus que le Satyre des fables, que d'une bouche tu souffles le froid & le chaud. Qui conferera ton Theologien sans passion avec ton François fidelle, ton Caton Chrestien, & leurs semblables, entendra bien ce que ie dis.

Il faut aduouër, non pas que Cleonuille est, comme tu dis tres-mal à propos, un plaissant bouffon, de loüer, comme il fait, l'ac- commodement qui suit le combat du pont de Sé; mais que NICOCLÉON est un hargneux controlleur, de ne pouuoir souffrir qu'on donne le nom de chef-d'œuvre à cet accord; de peur qu'il a, comme ie pense, que quelqu'un ne soit excité secrettement par la gloire du premier, à rechercher les moyens d'en faire maintenant un second. Et c'est ce qu'il ne voudroit pas. Les malheurs neantmoins dont une pareille diuision nous menace à present, nous peuuent assez faire cognoistre, combien fut vtile & glorieuse l'action, qui couppa chemin à ceux de ce temps-là. Dy ce que tu voudras; ce fut un grand coup pour la France. Fais-en un semblable; & ie te promets de ne te reprocher plus ton saut perilleux d'Auignon. Si ce n'est par aduerture que tu croyes, que ce mesme saut fut quelque chose encore de plus. Il te sera neantmoins fort mal-aisé de le persuader à certains scrupuleux, qui croyent avec S. Augustin, que, comme il n'est point de plus gens de bien, que ceux qui viuent dans les Ordres de l'Eglise, il n'en est point aussi de plus méchans que ceux

M. DC. XXXII.  
PREMIER  
LETtres DE  
CHANGE DE  
SABIN A N.  
COCLEON.

\* Repartes.  
Page 17.

qui les quittent. Je ſçay ce que tu repars en quelque lieu contre celuy qui rauoit appellé leſuite renié. *Si les leſuites, dis-tu, ſont gens de bien, tu dois eſtre loué d'auoir hanté bonne compagnie; ſ'ils ſont méchants, tu ne merites pas d'eſtre meſpriſé, pour t'en eſtre ſeparé.\** Ton argument reſſemble à ces poignards, dont on ſe ſeruoit anciennement aux tragedies: il rentre dans ſoy-mefme, ſans porter coup. Je le tourne contre toy, & dis. Si les leſuites ſont méchants, tu dois eſtre blâmé d'auoir hanté mauuaife compagnie; ſ'ils ſont bons, tu ne peux nier qu'il ne te ſoit reprochable de les auoir laiſſez. Il n'y a rien à dire là deſſus. *Mais il eſt vray qu'ils ſont vertueux,* dis-tu. Ça bien touſiours eſté mon opinion; mais ce n'a pas touſiours eſté la tienne. Tu n'en parlois pas de la forte, quand, apres auoir fait le conttepois des leſuites & des Huguenots, tu condamnois également les vns & les autres à vuidter le Royaume. Ton diſcours ſe voit encore imprimé. Laiſſons ce propos, & reuenons à l'autre. *Ce chef-d'œuvre,* dis-tu parlant du traité de paix, *fut trouué ſi beau, qu'il en eut vn chapeau de Cardinal.* Et le tien fut trouué ſi laid, dit-on, qu'il te fit reſuſer à Rome des Bulles d'Eueſque. Il eſt vray, que ce qui le rendit encore plus odieux depuis, fut que tu te fis preſtre dans l'Apoſtaſie; auant qu'auoir dénoué par vne diſpenſe les liens qui te tenoient encore attaché par vn bout à l'Ordre que tu venois d'abandonner. Pluſieurs le peuuent auoir ouï dire quelquesfois au Cardinal Spada; deuant lequel tu fis long temps le pleureur, pour voir ſi tu le pourrois émouuoir à quelque compaſſion. Il ne ſ'en feignoit pas, quand le propos en venoit. Et nous ſçauons comment en parloit vn autre Prelat de meſme qualité; de qui la vie exemplaire eſt vne cenſure muette des gens ſairs comme toy. On met entre ſes bonnes œuvres les oppoſitions qu'il a formées de ſon temps, à la promotion de deux hommes, qui touchoient au ſucil de l'Epiſcopat. L'un, fut celuy que tu ſçais; qui danſoit auſſi bien que tu eſcris mal. L'autre, c'eſt le plus confident, le plus intime, & le plus eſtroit amy de cet indiuidu, qui prit & laiſſa l'habit de leſuite avecques toy.

Page 18.

Suit maintenant ton diſcours ſur la Rochelle, où;quelque mine que tu faſſes, tu ne trouues pas bon, que Cleonuille ſe ſoit eſtendu dans le ſien à deſcrire les aduantages que la Religion & l'Eſtat ont retiré de ſa priſe. Diſſimule tant que tu voudras avec quelques autres Catholiques que ie cognois; Elle te cuit. Je ſçay bien pourquoy, NICOCLEON. Nous n'oyons pas volontiers le recit des choſes, qui nous ont faſchez; & cette ville ayant autresfois eſté

l'Azyle des Apostats, & l'Arsenal des rebelles, il ne se peut faire, qu'estant l'un & l'autre, comme tu es, tu ne sois secrettement touché du regret de sa ruïne. Tu ne peux supporter seulement sans gtonder, que Cleonuille la represente là mesme comme la citadelle de l'Impieté & de la Rebellion. Et ie suis trompé, si tu ne le fais appeller vn de ces iours en reparation d'honneur, pour auoir parlé trop irreueremment d'vne contrée, où l'on r'aymoit, pource que tu'parlois plus hardiment contre la puissance de Rome que contre la doctrine de Geneue. Il s'attend à cela. Cependant les Anciens de Charenton te remercient, Nostre Maistre, du soin que tu prends de leur cause. Tu peux, quand il te plaira, adiouster aux qualitez de Docteur en Theologie, & de Conseiller & Predicateur du Roy, que tu te donnes, celle de Protecteur secret des saints & fidelles Rochelois. Les Huguenots sçauent que tu les astousjours fauorisez dans le cœur; & possible pourroient-ils encore esperer que ru te declarerois tout à fait avec le temps, s'ils auoient autant d'Abbayes en leur disposition, qu'ils auoient nagueres de villes d'ostage. Nous sçauons homme, qui iure t'auoir oüy dire durant tes belles humeurs à Fancan, que ru aymerois mieux l'Archeuesché de Cantotbery, que la Cure d'Auberuilliers. Que si tu desires sçauoir qui c'est; ie te promets de te contenter là dessus, quand tu nous auras nommé ce Prelat de grande qualité, à qui le Cardinal a dit, *qu'il auoit pris la Rochelle en dépit du Roy.* Au reste, qu'as-tu fait icy de cette prodigieuse fertilité d'esprit que tu t'attribuës par dessus les autres, à qui tu reproches la sterilité d'eux? Tu ne peux souffrir que Cleonuille die vne mesme chose deux fois, comme tu l'as faussement accusé deux fois d'auoir fait; & l'on ne voit que perpetuelles repetitions en tes escrits. Ton Caton Chrestien nous auoit déjà seruis de ce mauuais mets là, sur le fait de la Rochelle prise malgré trois Roys: tu ne fais que le réchauffer maintenant. Puis qu'il n'y va que de conttouuer & de feindre; c'est auoir bien peu d'inuention, que ne pouuoir pas fournir assés de nouveautez toutes frêches à l'Imprimerie d'Anuers, pour diffamer à ce prix là les gens de bien, & surprendre les ignorans. Ne te vante donc plus, comme tu fais, que tu n'vses point de redites, ainsi que Cleonuille; tous tes gros bobulaires ne sont presque autre chose: & ne te glorifies point que tes pages sont plus grâdes que les siennes; il te laisse volontiers cette ridicule loüange, puis que tu l'asfectes. Les grands chemins de Lyon & d'Orleans, sont beaucoup plus longs & plus larges que les allées des Tuilleries ou de Fontainebleau; mais aussi sont-ils en beaucoup d'endroits si raboteux & si sales,

M.DC. XXIII  
PREMIERE  
LETTERE DE  
CHANGE DE  
SARIN A NI-  
COLETON.

Page 12.

qu'on est contraint souuent de les quitter pour prèdre les détours. Et puis, côme disoit en gaufât vn de ceux qui leurèt ton Aduertissement avec moy chés Cleonuille, qui retrancheroit de toustes discours, les extrauagances, les sornettes, les sottises, & les impostures, dont ils sont remplis, les reduiroit en vn si petit volume, qu'ils passeroient aisément tous à la fois par le trou d'vne éguille d'emballleur. S'en peut-il non pas dire, mais penser seulement vne plus visible & plus impudente, que celle que tu joints à ta plainte sur le fait de la Rochelle? Tu dis, & tu l'as dit encore ailleurs, que le Cardinal a retenu la place, & la fait fortifier de nouueau. Quelle effronteriet quelle insolence! d'asseurer, comme tu fais, imprudemment ce qui peut estre démenty par autant de témoins, que le Soleil éclaire d'habitans, ou de passagers, dans le païs où cette ville est située. Et quelqu'vn te croira dorefnauant, en ce que tu dis des choses qui se passent en secret loin de la connoissance du peuple; ainsi que font la pluspart des mysteres d'Estat, que la prudence defend de communiquer à beaucoup de gens; puisqu'en ce que tout le monde voit, ou peut voir, tu ne crains point de donner pour certain le contraire de ce que chacun sçait? Or comme il est faux que le Cardinal ayt retenu cette place; il est tres-faux aussi qu'il garde pour luy, comme tu luy reproches, la gloire de l'auoir prise. Il est trop modeste, il est trop respectueux, il est trop raisonnable, il est trop sage, il est trop aduisé, pour s'oublier iusques là. Que si quelques-uns ont donné dans leurs escrits quelque part de cette grande & celebre action à sa conduite, aussi bien qu'à sa fidelité: cela n'oste non plus au Roy ce qui luy appartient, que la louange des miracles que nous attribuons aux Saints, ne diminuè en rien celle de Dieu, qui se sert de leur entremise, comme d'vne cause seconde, pour faire les merueilles qu'ils operent en son nom. Personne ne peut trouuer mauuais qu'on rende à la vertu des grands hommes l'honneur que la renommée luy doit. C'est son aliment, c'est son prix; elle ne se nourrit, & ne se paye que de cela. Oüy; mais, dis-tu, *l'on n'estime & l'on ne loue que luy seul; on ne fait point mention du Roy.* Il faut respondre icy vne bonne fois pour toutes à cette faulxe objection, que tu repetes si souuent, qu'on ne voit presque point de lieu en tes escrits, qui ne retentisse de cela. Tu ne dis, tu ne cries, tu ne prosnes, tu ne declames autre chose. Mais pour te clorre entierement la bouche, ie ne veux que te renuoyer au Coup d'Estat; puisque tu l'as fait accroire, qu'il vient de mesme main que l'Aduertissement. Dans les vingt-huict premieres pages de quatre-vingts quinze qu'il en contient, il ne se fait non plus

Page 13.



de mention du Cardinal, que s'il n'auoit iamais esté dans le monde. Le Roy y est loué seul, & tellement loué, que toy-mesme, qui fais icy le jaloux de sa reputation, bien que tu la déchires par tous tes écrits, res plaint quoy que fort iniustement en vn autre de tes ouurages, qu'on l'y eleuoit par vne espee de flatterie par dessus le feu Roy son pere. Les Alexandres & les Camilles s'y trouuent au dessous de luy. On y donne le nom de prodiges & de miracles à ses exploits. Qu'y pouuoit-on desirer de plus pour ce regard? Qu'y trouues-tu à dire pout le reste? Je sçay bien ce que c'est. Le Cardinal y est en suite grandement vanté; Cela te fait mal au cœur. Il le falloit pourtant. Car, outre qu'il le metite par toutes sortes de raisons; puisque le but de l'auteur estoit, non pas de discourir sur ce qui se passa depuis pour le faict de la Reyne mere à Compiègne, ainsi que tu veux faire acctoite à ceux qui ne sçauent pas qu'il l'auoit écrit deuant; mais seulement de monstrier, que le Roy auoit fait vne action digne de sa prudence & de sa iustice, dauoir maintenu celuy qui auoit tres-fidelement & tres-vtilement seruy sa Majesté; pouuoit-il moins faire que de teleuer les metites de ce grand homme par quelques discours conuenables à l'importance de ses illustres & memorables seruices? De dire qu'il n'y donne rien à Dieu, ny au Roy, comme luy reproche ailleurs ton François fidele; c'est vne calomnie de la mesme trame que celles que nous auons testutées iusques icy. Car apres s'estre long temps estendu là dedans sur la prise de la Rochelle, & sur la deliurance de Casal, voicy comme il parle.

Que la gloire de ces deux heureux succez, comme de tous les autres, ne soit deuë à Dieu premierement, auteur de tout bien; cette pieté, qui tient entre toutes les vertus de vostre ame le mesme rang, que V.M. tient entre toutes les puissances de la terre, ne vous permet pas d'en douter; Vous estes trop religieux, SIR E, & trop iuste, pour démentir vn si pieux & si veritable sentiment. Mais, comme aptes Dieu, qui s'est en cela seruy de vostre bras, pout chastier les rebelles, & pour defendre les opprimez, on ne peut nier que vous ne meritiez tout l'honneur qui s'en peut attribuer à l'homme; on ne peut defauoier non plus, qu'apres vous, cét incomparable Cardinal, sur la conduite duquel vous vous estes déchargé de la plus grande partie de ce pesant fardeau, n'y doieue prendre la plus, grande part.

C'est rendre à chacun, si ie ne me trôpe, ce qu'on luy doit, qu'écrire de la sorte. Il fait bié celuy dont nous parlons le principal, mais non pas le seul instrument des grandes & merueilleuses actions de sa

M.DC.XXXII

PREMIERE

LETRE DE

CHANGE DE

SABIN A N.

COCLRON.

Pag. 9.

Remonst.

Pag. 115.

Aduertiss.

Pag. 11.

Pag. 11.

Majesté. Qui se peut plaindre de cette façon de le louer? N'en discours-tu pas comme cela toy-mesme ailleurs? Ta belle Remontrance porte, que dans les bons succez de la Rochelle & de Casal, les bons conseils & les soins de Monsieur le Cardinal ont contribué quelque chose; mais qu'il faut reseruer la plus grande partie de cette gloire aux genereuses resolutions de sa Majesté, à sa presence, vigilance, & bonne conduite. Nous voila d'accord; Cleonuille n'en dit & n'en veut pas d'auantage. Mais tu ne parles point là, non plus que luy, des Marefchaux de la Force, de Schomberg, de Montmorency, de Toiras, du Commandeur de Valencé, ny de tous ces autres, dont tu trouues mauuais en vn autre endroit de la mesme Remontrance, aussi bien que dans ton Aduertissement, qu'il ne parle point comme il faut. Pourquoi veux-tu donc qu'il fasse plus que toy? Que si tu responds, que n'ayant autre dessein que de diffamer le Cardinal, & de décrier le gouuernement, tu n'estois pas obligé de t'arrester à cela; ie te replique, que Cleonuille n'ayant autre but aussi, que de soustenir l'autorité du Roy violée sur la pourpre du Cardinal, & de refuter les calomnies dont tu charges couuertement le Ministre en la personne du Ministre, il estoit encore beaucoup moins tenu de s'estendre sur toutes ces particularitez. S'il nous dône iamais les sieges de la Rochelle & de Priuas, ou les combats d'Aueiglanc & de Carignan, comme il n'est pas dit qu'il ne le puisse entreprendre quelque iour; il suiura les preceptes que tu luy donnes icy, par vne plus exacte description de ce qui s'y fera fait de plus memorable à la posterité. Tous ces braues & genereux Marefchaux de France que tu nommes, n'y seront pas oubliez; & ce-luy que tu ne nommes point, pource que tu ne l'aymes pas, ne laissera pas pour cela d'y tenir vn fort honorable rang. Quand il ne seruiroit pas également bien le Roy dans les finances & dans les armées, comme il fait; cela seul qu'il a la vertu de te déplaire, seroit capable de le luy faire estimer. Ce sera là qu'il rendra particulièrement à chacun d'eux le témoignage que la verité doit à leurs merites. Il les y mettra en leur iour. Mais c'est vn ouurage de longue haleine, & qui demande du loisir & du temps. Vne bonne histoire ne se jette pas si facilement en moule que se figurent quelques-vns, qui ne trouuent rien de malaisé que ce qu'ils font; & s'il se resout à l'écrire, il s'en veut acquitter comme il faut, ou ne s'en point meller. Que si tu trouues qu'il y cherche trop de façon; fay mieux, preuiens-le; mets-y la main toy-mesme, sans l'attendre à personne; & monstre-nous par ton exemple comme il faut laisser à la posterité ce témoignage, que tu dis de leurs serices.

Nous ferons bien aises d'apprendre quelque chose d'un si grand maître que toy ; & cela te liera mieux que d'aboyer, comme tu fais depuis quelque temps, sur le papier contre tous ceux qui valent plus que toy. Mais, pour te dire la vérité, ie croy que tu t'acquitterois tres-mal de ce dessein ; ce n'est pas ton mestier que de loüer. Il ne s'est, que ie sçache, rien encore veu du tien iusqu'à cette heure en ce genre, qu'une riste & seche harangue funebre, où tu réussis si mal, quoy que le sujet en fust ample d'ailleurs & fort beau, que, si celle aux funerailles de laquelle tu la prononças, reuenoit au monde, elle n'apprehenderoit, ie m'assure, de mourir une autrefois, que de peur d'estre derechef si mal & si froidement louée qu'elle fut lors. Ne t'en melle donc point, puisque ton inclination ne t'y porte pas ; on ne fait iamais rien d'excellent sans cela ; laisse, si tu m'en crois, cette charge aux autres ; mais laisse là leur au moins avec cette liberté de ne faire qu'en temps & lieu ce que tu ne sçauois iamais bien faire en quelque temps, ny en quelque lieu que ce soit. Apres cela ne clabaudes plus tant, comme tu fais sans cesse par rout, que ceux qui disent du bien du Cardinal font tort à celui qu'il sert. Nous aduouons qu'*ôster au Roy cette gloire, qu'il estime plus que sa Couronne & que sa vie propre, est un crime qui passe,* ainsi comme tu dis en quelque lieu, *le premier de lese Majesté.* Mais nous nions que ce soit la luy dérober que de loüer apres luy les seruices que luy tend un grand Ministre, qu'il reconnoist luy-mesme, tant en public qu'en particulier, ne luy estre pas moins utile qu'affectionné. Veux-tu sçauoir, NICOCLEON, qui sont ceux qui volent la repuration de leur Maître ? Ce sont ces mauuais François, qui, comme toy, publient en mille lieux avec autant de fausseté que de malice, qu'il se laisse éblouir par les illusions du Cardinal, & que sa Majesté ne iouë presque point auioird'huy d'autre personnage sur le theatre de l'Europe, que de croire & faire tout ce qu'on luy dit. Tous tes discours en requiennent là. Je ne sçay comme tu n'as honte de donner à croire ce que j'ay mesme honre de te reprocher. Mais changeons de propos. Je m'estois tousiours promis iusqu'à certe heure, qu'apres auoir épuisé tes iniures, & s'estre lassé de médire, tu viendrois aux raisons, & que pour bien éclaircir les matieres, tu nous ferois entendre un peu plus particulierement que tu n'as pas encore fait, ces grandes fautes que tu reproches en gros au Cardinal, & les causes secretes qui peuuent auoir meu la Reyne mere à l'éloigner de ses bonnes graces, & à parler, comme elle fit, au Roy. C'estoit-là, pour dire le vray, le noeud de l'affaire ; c'estoit le poinct qu'il

Page 113.

Page 10.

M. DC. XXXII.  
PREMIERE  
LETTERE DE  
CHANGE DE  
SABIN A NÉ-  
OCLEON.

Page 14.

falloit principalement enfoncer. Et c'est toutesfois à quoy tu r'attaches & tu r'arrestes le moins. Si la fuite du discours te porte quelquesfois dans la chaleur bouillante de ta colere à parler de ces choses-là; tu ne fais que l'effleurer simplement, & que biaiser: comme ces petits animaux, qui se déhants de leurs forces, au lieu de combattre, ou de fuir de longue, ont recours aux ruses, & s'échappent par les détours. Tu reconnois ta soiblesse, & sentant assez, que tout ce que tu peux controuuer sur ce sujet, n'est pas capable de satisfaire pleinement là dessus à ceux qui iugent des affaires sans passion; tu nous renuoyes finement aux choses à venir pour le premier, & pour l'autre, à tes escrits precedents. En quoy tu fais comme feroit celuy qui se voyant pressé de ses creanciers, assigneroit les vns sur les thesors que son horoscope luy promet, & les autres, sur les terriers brulés de sa maison. Car, pour faire iuger si les aduis du Cardinal ont esté salutaires ou temeraires, tu nous remets avec trois rymes aux affaires qui arriueront dans quelque temps. Mais, pour ne point mentir, ie ne sçay quel chemin il faut tenir pour aller en ces pais là, dans lequel se trouuent les choses qui doiuent arriuer. Et quand ie les sçauois, ie n'ay point d'équipage pour vn voyage si long. Ma capacité ne va pas iusques là. Vous autres Messieurs les grands esprits, montez sans passeport d'estage en estage, quand il vous plaist, iusques au dessus des espaces imaginaires. Vous y fouillez tout à vostre aise les choses à venir dans les replis du temps, & rendez la destinée comptable à vostre curiosité de tout ce que vous desirez sçauoir. Les petites gens, comme nous, ne s'élèuent pas iusques là. Ils se contentent de ce qui leur passe deuant les yeux, sans se travailler l'entendement à percer le temps qui vient. Nous n'estudions point les astres sur les tables d'un Empereur & d'un Roy d'Espagne, avec ceux qui, comme toy, cherchent un nouueau Maistre; & ne cognoissons pour tout autre constellation à present que celle sous qui le Roy naquit. Nous nous tenons doucement à cela, sans nous informer de ce que tes compagnons se promettent dans leurs Almanachs d'Estat, suivant ce que nous en auons leu dans la Declaration de sa Majesté. Ne nous viens donc plus renuoyer, ie te prie, à ce qui doit arriuer dans quelque temps; nous ne nous arrêtons pas à ce que nous n'entendons point. T'en consulteroie peut-estre ceux qui s'imaginent d'en sçauoir plus que moy; si les Arrests del' Arsenal n'auoient fait cesser les faux oracles de tes mal-heureux deuins. Mais quoy qu'ils m'en sceussent conter, & quelque chose que le temps puisse produire de contraire à ce que nous auons veu; ie ne croiray iamais que

le Roy ayt pû par le passé, prendre ny puisse prendre à l'aduenir de plus sages resolutions, que celles par qui s'estant rendu pleinement absolu dans son Estat, il a maintenant plus dequoy le faire craindre au dehors, que de sujet de craindre au dedans. C'est pour ce qui regarde l'aduenir. Pour tes autres escrits, où tu nous commandes d'aller chercher les causes de l'indignation de la Reyne mere contre celuy qu'elle auoit si long temps honoré de sa bienveillance; ie sçay qu'ils n'en disent pas plus ailleurs qu'icy. Je les reuerrois neantmoins, pour te contenter; si ie sçauois où les prendre. Mais d'où veux-tu que nous les recourions? Ce que Cleonuille predict de ton Aduertissement sans estre deuin, aussi tost qu'il le vit, est arriué depuis à tous. Ils ont esté bruslez publiquement par la main du bourreau. Ce qui doit suffire selon ton aduis mesme pour rendre inualides toutes les preuues que tu pretendrois en tirer; puisque tu n'as opposé pour tout autre chose à ce que quelqu'un auoit allegué de l'histoire d'Aubigney, qu'une condamnation pareille à celle-cy. Ioint qu'il ne s'en trouuoit dés-jà presque plus depuis quelque temps à Paris: Tes liures ressemblent à ces animaux ephemerés, qui ne viuent qu'un iour; le mesme Soleil qui les voit naistre, les voit étouffer. On ne les relit iamais; & tant mieux pour toy. Car tant plus on les remanieroit, tant plus on y recognoistroit de marques de ta stupidité & de ta malice. Ce que tu dis en suite sur le sujet de la Reyne mere, monstre si manifestement l'une & l'autre, qu'il ne faut qu'auoir les yeux de ceux qui sçauent lire, pour les apperceuoir.

M. DC. XXXII;  
PREMIERE  
LETTERE DE  
CHANGE DE  
SABIN A NI-  
COLEON.

Franc. 66.  
Page 127.

Elle fut tres-marrée; dis-tu, de ce que le desespoir persuada, non pas à Guichamont, comme tu l'auois escrit, mais à Baranton; comme l'a rabillé le correcteur de tes contes sur la fueille mesme. A quel propos cela? Qu'estoit-il besoin de iustifier, comme tu fais, sa Majesté d'une chose dont personne ne l'a iamais accusée? Cleonuille touche bien en passant ie ne sçay quoy de cette affaire; mais il ne dit rien d'approchant de ton discours. Je me figure ce que c'est, NICOLEON; ie voy d'où vient le mal; infalliblement tu n'as pas sceu prendre sa pensée là dessus; quoy qu'elle soit si nettement & si clairement exprimée, que si l'on n'a moins d'esprit que ceux qui n'en ont pas la moitié de ce qu'il leur en faut, il est impossible, qu'on n'en conçoitue le sens. Le diray-je? Tu n'entendis iamais bien de ta vie le François. Ou, s'il t'est autresfois arriué d'y sçauoir quelque chose, l'air de la Flandres te l'a fait entierement oublier. Nous auons veu ton ignorance, voyons ta malignité. Il n'est rien au monde que tu ne

M. DC. XXXII.  
PREMIERE  
LETTRE DE  
CHANGE DE  
SABIN A NI-  
COLEON.

fasses pour te rendre necessaire en la cause que tu defens. Je ne m'en eltonne pas. C'est de là que dépend aujourdhuy ta fortune & ta vie. Et ie doure si sans cela l'Inquisition te supporteroit dans Bruxelles, apres auoit non seulement parlé, mais escrit des Iesuites & des Espagnols, comme ils ont pu sçauoir que tu faisois icy n'y a pas long temps. A cét effet tu tasches de rendre odieux Cleonuille à la Reyne mere tant que tu peux, afin que sa Majesté croye que tu luy rends vn notable seruice d'escrite contre vn homme qui luy fait le tort que tu luy fais entendre. Mais pour ce qu'il n'a iamais escrit d'elle qu'avec l'honneur & le respect qu'il doit à la plus grande & vertueuse Princesse de l'Europe, comme elle est sans contredit; il eust esté non seulement difficile, mais impossible à tout autre de luy rien monstrier dans son Aduertissement dont elle se peust iustement offenser. Tu ne t'es pas arresté là. C'est à faire à gés de peu d'esprit de se trouuer empeschés en si beau chemin. Il n'est question que de supposer ce qui n'est pas; il n'y va que de changer vne lettre; il ne faut qu'adiouster vn mot; avec vn peu d'aide on fait ingenieusement dire à qui l'on veut tout le contraire de son intention. Tu le pratiques fort hardiment dans ton Aduertissement à Cleonuille en beaucoup d'endroits; en voicy quelques-vns. Il auoit escrit que les exemples du passé nous apprennent ce que peut ordinairement le dépit sur l'esprit irrité des grandes Princeses. Que pouuois-tu trouuer de si scandaleux en cela? Tu le confirmes toy-mesme par d'autres témoignages tant diuins qu'humains. Et ce qu'il dit en general des passions des femmes, ne peut-estre condamné par toy, que tu ne condamnes auparavant ce que tu en as dit autresfois en cette otaison déplorable, que tu fis sur la mort d'vne Dame, dont nous auons parlé cy-deuant. Il falloit donc luy prester quelque chose du tien. A cét effet, au lieu de ces mouuemens irreguliers, comme portel' Aduertissement de Cleonuille, tu as fait couler dans ta responce, *ses mouuemens irreguliers*; avec dessein d'aigrir, ainsi que ie viens de dire, l'esprit de la Reyne mere contre luy, par vne application expresse à la particuliere personne de sa Majesté, de ce qu'il auoit dit vniuersellement contre le sexe. Mais de quelque artifice que tu puisses vser, tu ne sçauois luy faire trouuer mauuais qu'on l'ayt tout au pis estimée susceptible des impressions qui par fois ébranlent l'esprit des plus raisonnables & des plus sages. Car c'est ainsi qu'en parle Cleonuille. Que sa Majesté, s'il luy plaist, luy fasse seulement l'honneur de se faire verifier ce passage en sa presence par le R.P. Souffran, ou par quelque autre plus homme de bien que toy;

Page 22.

Page 23.

elle y reconnoistra ton imposture & ta malice; aussi bien qu'en cette lettre que tu as échangée dans le nom de la Reyné \* *Violante*, pour y trouuer ce que tu n'y trouuerois pas sans cela. Je luy fais très-humblement icy la mesme prière touchant la comparaison dont Cleonuille s'est seruy quelques pages après sur le sujet de ceux qui la conseilloyent il y a quelque temps. Cette possession des malins esprits, que tu tires de là, *NICOCLEON*, est vne pure inuention du tien; plus malin cent fois que tous ceux qui tourmentent les corps, que le commandement ou la permission de Dieu leur a liurez. Encore donnent ceux-cy quelque relasche; encore confessent-ils par fois la verité. Mais tu ne laisses iamais les gens de bien en patience, & ne fais perpetuellement que mentir. Le dépit de ne pouuoir estre ce que le Roy n'a pû faire trouuer bon au Pape, que tu fusses, est vne espee de Demôn qui te possede, dont il fera malaisé qu'attire qu'un bourreau te deliure iamais. Nous en auons veu quelquesfois attacher à la colonne de S. Pierre de Rome, qui n'en auoient pas gueres plus besoin que toy. Si tu parlois tant soit peu les langues estrangeres; ie dirois tout de bon, qu'il te faudroit exorciser. Mais tu nous as assez fait connoistre en ces deux mors, sur lesquels ie t'ay repris, que tu n'entends pas bien seulement les deux que l'usage ordinaire rend les plus communes aux honnestes gens. C'est pourquoy ie trouue que ce fut vne espee de prodigalité spirituelle à cet homme de bien, qui pour recompense de ce peu que tu fus capable d'en enseigner bien ou mal à ces ieunes enfans dont il t'auoit commis l'instruction, te donna cette Cure que tu vendis au bout de quelques années, pour aller debiter ton mauuais François autour de la table de la feuë Reyné Marguerite. Il me souuient de t'y auoir veu parmy trois ou quatre autres, qui so rioient sous le chapeau, de ce que tu n'auois apporté presque autre chose à leur commerce qu'une longue barbe avec vne voix enrouée. Je t'excusois lors enuers quelques-vns à qui tu ne satisfaisois pas. Je leur representoy qu'il est fort difficile de parler de toutes matieres sur le champ, & que ceux qui scauent le plus, sont ceux qui bien souuent y reussissent le moins. I'en disoy ce que i'en pensoy. Mais ie n'ay pas veu depuis ce temps là que tu fisses mieux en ce qui se fait avec plus de loisir. Car, comme i'ay déjà dit plusieurs fois, que reconnoist-on d'extraordinaire en tes liures, qu'une longue habitude à falsifier en ceux des autres ce que tu ne peus refuter ou contredire qu'en mentant? En effet, quand i'y pense, si tu ne te donnois cette liberté; de quoy remplirois-tu ces belles grandes pages carrées, que tu tires en ligne de

M. DC. XXXII.  
PREMIERE  
LETTRE DE  
CHANGES DE  
SABIN A NICOCLEON

\* Page 47.

Page 11.

M.DC.XXXII.  
PREMIERE  
LETRE DE  
CHANGE DE  
SABIN A NI-  
COCLEON.

Fig. 35.

compte à ceux que tu ne fers d'autre chose que de la vanité mercenaire de ton babil? C'est en cette source que tu puises les riches matieres de tes magnifiques amplifications; c'est ce qui te les grossit, c'est ce qui te les enfle; c'est là que ton humeur maligne se donne carrière; c'est sur cela que ta sauage eloquence s'épanouit: tu serois incontinent à sec, tu te trouuerois tout aussi tost au bas de ton rolle, sans cela. L'ay déjà fait voir comme tu t'aydois en cecy du changement des lettres; voyons comme tu n'es pas plus scrupuleux en celuy des mots. Cleonuille auoit escrit que Monsieur ayant sceu comme les choses se passioient, auoit iuré nouuelle amitié au Cardinal. Il n'y auoit rien à redire en cela, puis qu'il estoit vray. Mais tu moutrois plustost que de laisser passer la moindre occasion du monde de calomnier celuy qu'autresfois tu loüois tant, deuant qu'il eust perdu tes bonnes graces, pour n'auoir pû faire agréer au Pape ce qu'il t'auoit fait accorder par le Roy. Tu t'écries, qu'on ne doit point trouuer extraordinaire si le Cardinal perd le respect avec les Princes estrangers, puisqu'il veut user de ces termes, que Monsieur auoit iuré amitié avec luy. Et puis, comme si tu le voulois faite condamner sur la production d'une piece fausse, tu conclus; Certes il faut qu'il passe, ou pour un tres-mauuais courtisan, ou pour un homme tres-orgueilleux. Surquoy te fondes-tu NICOCLEON? Tu ne sçais ce que tu veux dire. Car premierement il est faux que Cleonuille ait parlé de la sorte; & puis, quand il auroit parlé encore plus mal à propos, celuy à qui tu t'en prends n'en seroit non plus responsable que de ce que tu soustenois autresfois en cette ville entre tes bons amis contre la puissance & l'autorité de celuy, qui pout penitence de tes mauuais discours t'a fait perdre huit mille liures de revenu par le refus d'un petit mereau de plomb. Et par ta foy, si tu cognois si bien que tu dis, le Cardinal, penses-tu que ces grandes & continuelles occupations qui luy partagent l'esprit nuit & iour sur tant d'affaires importantes, luy permettent de reuoir avec soin tout ce que les admirateurs de sa vertu publient contre les enuieux de sa fortune. Il a bien d'autres fusées à démesler. Il luy faudroit plus de temps pour beluter tout ce qui se fait par diuerses personnes sur ce sujet là, qu'il n'en met possible à concerter sous le Roy les moyens de prendre vne ville, ou de gagner vne bataille sur ses ennemis. Aptes tout; à quoy seruiroit de se donner cette peine; puisque on ne sçauroit empescher avec tout cela, que, quand l'humeur de calomnier te prend, tu ne donnes à la chose la mieux pensée & la mieux dite du monde le sens & le



vilage qu'il te plaist. Si la falsification d'une lettre ou d'une pa-  
 role n'y suffit; tu renuerset la periode entiere sans dessus dessous. M. DC. XXXII. PREMIERE LETTRE DE CHANCEZ DE SABIH A NICOCLEON.  
 C'est par cet ingenieux artifice que tu fais dire encore ailleurs  
 à Cleonuille en dépit qu'il en ayt, que *Loüyse de Sauoye desespéra*  
*Charles de Bourbon, pour auoir refuse de se marier avec luy.* Moy ! se  
 mit-il à dire en se leuant de sa place, quand on vint à cet endroit  
 de ton Aduertissement; moy ! que j'aye dit cela ? Je te le nie,  
 NICOCLEON, ie te le nie. Et l'on l'en croyoit assez, sans en faire au-  
 tre enqueste. Car si ce furent les Iesuites qui te desespérerent, comme  
 assurent quelques vns, pour l'auoir refuse la regence de la pre-  
 miere, dont ils ne te reconnoissoient pas capable, ou si, comme  
 croient quelques autres, le mouuement secret qui te fit  
 donner du pied à leur ordre te fut inspiré par ce tentateur du  
 desert, qui prend plaisir à faire precipiter les moins sages du pi-  
 nacle du temple en bas; c'est chose qu'il pouuoit ignorer; puis  
 que quand cela l'aduint, il n'y auoit point encore de trom-  
 pette de papier au Marché neuf, qui publiast les prodiges de l'an-  
 née avecques les bruits de la semaine. Mais que d'une action  
 de telle consequence, & dont tant de gens ont escrit, il n'eust  
 pas secu ce qui ne peut estre inconnu qu'à ceux qui sont estran-  
 gers en l'histoire de leur pais, on n'y trouua point d'apparence du  
 tout; Il voulut neantmoins verifier luy-mesme le passage sur sa  
 copie; Il le verifia; le voicy mot à mot. Et Loüyse de Sauoye, mere  
 de François premier, n'eut pas de patience que par le conseil du  
 Chancelier du Prat, elle ne se fust plainement vengée de ce pauvre  
 Prince, qui refusa de l'épouser. Trouues-tu qu'il y soit porté, que  
 Loüyse de Sauoye ne voulut pas espouser Charles de Bourbon,  
 comme il est porté dans ton discours? I'en croiray qui tu vou-  
 dras, pourueu qu'il ayt des yeux pour lire & du sens commun  
 pour iuger de ce qu'il a leu. Il n'aura qu'à collationner simple-  
 ment ce que Cleonuille dit avec ce que tu luy fais dire; il recon-  
 noustra tout aussi tost que tu luy fais dire le contraire de ce qu'il  
 dit. Nie maintenant apres cela, si tu peus, que ce ne soit vne insigne  
 & visible fausseté. Quoy que ton effronterie soit bien grande,  
 ie ne croy pas qu'elle aille iusques là. Il n'est pas que tu ne te sois  
 bien douté qu'on la recognoistroit, & qu'on t'en feroit reproche.  
 Mais t'estant depuis quelques années en ça constitué ie ne sçay  
 comment toy-mesme Protecteur honoraire des Meres des Roys,  
 il faut à quelque prix que ce soit, que, si tu ne rencontres dans les  
 discours d'autrui quelque sujet plausible de parler pour elles, tu  
 te l'y forges d'une façon ou d'autre tel qu'il te plaist, afin de

M. DC. XXXII  
PREMIERE  
LETTRE DE  
CHANGE DE  
SABIN A NI-  
COLETON.

témoigner ton zele à celle qui te nourrit. C'est ce qui te fait entreprendre icy sans aucun besoin leur defense; c'est ce qui t'y fait dire hors de propos qu'elles ne sont pas obligées de ravauler leur condition, se separer de leurs enfans, & leur donner des sujets de mépris, de peur de fâcher ceux qui les recherchent. Quelles idées! quelles chimeres! quelles visions! Il ne s'agit en façon du monde de cela; L'Aduertissement auquel tu responds, n'en touche pas vn seul petit mot; il n'en approche ny près ny loin. Pourquoy blasmes-tu donc celuy qui l'a fait, de leur vouloir imposer vne nécessité, qui, comme tu parles, ne sert point de ley aux vefues des bourgeois & artisans? C'est à quoy ie te donne parole qu'il ne pensa iamais. Il faudroit qu'il fust bien malade d'esprit pour s'attribuer vne autorité supprimée depuis deux mille ans avec les Ephores de Sparte. Laquelle ie ne sçay neantmoins pourquoy tu reprouues tant; puis-que tu t'efforces par tous tes écrits de la renoueller auioird'huy dans la France, en soustenant le party de ceux qui veulent imposer aux Roys mesmes la nécessité de chasser d'auprès d'eux leurs plus nécessaires & plus confidens Ministres; aussi tost qu'ils ne peuvent obtenir des vns ou des autres tout ce qu'ils veulent. Au reste, ie ne te puis dissimuler en passant le plaisir que i'ay pris de voir comme tu te tremousses apres cela, pour nous decouurir le plus certain motif du mécontentement de ce mesme Prince. Tous les Historiens, tant vieux que nouueaux; assurent, dis-tu, qu'il fut irrité par la perte du procès que Louïse de Saubye auoir intenté contre luy, touchant la succession de Susanne de Bourbon. Grandes nouuelles sans mentir! comme si c'estoit chose que quelqu'un ignorast; ou que Cleonuille l'eust nié, pource que cela n'estant en aucune façon de son discours, il ne le specifie pas en termes exprés. Mais ayant cotté en marge vn auteur qui dit le mesme que ceux que tu ne cites pour autre chose que pour nous faire penser que tu les as leus, on ne peut douter qu'il ne le sceust pour le moins aussi bien que toy; qui ne sçais rien de plus que le commun, que possible les noins imaginaires des vieux cheuaux de Rome. Ne nous en viens donc plus conter vne autre fois de ce costé là; nous aurions, si nous l'auions entrepris, de quoy t'en faire de meilleures leçons que tu ne faisois autrefois à ces escholiers, qui ne sont auioird'huy sçauans, que de ce qu'ils ont appris sous vne autre serule que la tienne. Cela n'est pas de ton gibier. Estalle-nous vn peu quelque chose de tes lieux communs sur l'Escrature sainte; encore que tu n'y sois peut-estre pas beaucoup plus grand maistre qu'en tout le reste, la reuerence en laquelle nous auons ses mysteres sacrez dans la bou-

che mesme des ignorants nous le fera recevoir. Que si tu les as tous épuisés \* en ces deux mille Predications que tu te vantes en quelque part d'avoir faites en la ville capirale du Royaume, sans conter ces profnes d'Auberuilliers, que, pour fuir la vaine gloire, tu ne veux pas qu'on sçache; entretiens nous de toute autre chose plutost que de l'histoire. En laquelle ie feray voir vne autre fois sur le lieu mesme, où tu t'es plus estudié d'y faire l'entendu, que tu sçais encore beaucoup moins qu'en tout le reste. Tes plus grands amis n'ont pas dequoy s'en dédire; il faudra qu'ils aduoient, veulent-ils ou non, en cet endroit là, que ie les ay déduppez de la fausse opinion qu'ils auoient eue iulqu'alors de sa suffisance. Ie n'en excepte pas mesmes ces conteurs, qui font des reliques de tes mauuaises pieces vers la place Royale, & qui croyent, que si ces deux celebres mortels, pour qui les pietres ont eu des oreilles dans les fables, reuenoient encore sur la terre, ils ne voudroient point de plus douces ny de plus harmonieuses paroles que les tiennes, pour le faire suiure en cadence à tous les rochers du Gâtinois. C'est sur les applaudissemens iniustes de ces habiles gens là, que tu t'es coiffé d'une vaine ptesomption de pouuoir dresser en vne autre *saison la veritable histoire du temps*; comme tu parles dans tes Reparties. Mais au nom de Dieu ne te mets pas cette fantaisie dans la teste; tu gasterois le mestier; & le nombre de ceux qui le diffament par leurs impertinences n'est déjà que trop grand. Que si neantmoins la demangeaison d'écrire te tient de ce costé là; laisse, ie te supplie, ce qui regarde les choses d'Estat à quelque honneste homme qui l'entende, ou qui parle François pour le moins; & n'en entreprends autre chose, que ce qui concerne le fait particulier de ton apostasie & de ta rebellion. Poutueu que tu te retrâches dans ces deux poincts; & que mettant la main sur les restes de ta conscience, s'il t'en est encore demeuré, tu rapportes de bonne foy, conte ta coustume ce que ta memoire t'en suggerera; tu t'en pourras possible mieux démesler que de ce qui ne te regarde point. Vn chacun, suiuant le vieux mot, est d'ordinaire eloquent en ce qu'il sçait: & tu le peux mieux sçauoir que tout autre. Si tu le fais, comme il faut, tu satisfiras à la curiosité louable de beaucoup d'honnestes gens, qui seront bien aises d'apprendre de toy mesme le détail de tes actions; dont aussi bien on ne leur peut dérober la coïgnissance, sans pecher contre le bien public; puis qu'il importe en quelque façon au siecle, que l'on sçache ce qui t'a rendu suspect au Pape & odieux au Roy. Raconte nous donc tout par le menu, iusques aux plus legeres circonstances; il n'est rien de petit en la vie des grands

M. DC. XXXII.

P A R M I E R E  
L E T T R E D E  
C H A N G E D E  
S A B I N A N I  
C O C L E R O N.\* Reparties,  
Page 11.

Page 9.

M. DC. XXXII.  
 PREMIERE  
 LETTRE DE  
 CHANGE DE  
 SABIN A NI-  
 COLEON.

hommes comme toy. Sur tout, dy nous particulièrement, s'il te plaist, quand tu seras là dessus, ce qui te poussa véritablement à quitter les Iesuites; car on n'en est pas si bien d'accord que de ce qui porta Charles de Bourbon à se retirer du Royaume; dequoy neantmoins tu n'as pas dédaigné d'instruire avec beaucoup de peine ceux qui le scauoient trente ans deuant que tu te misſes en deuoir de le leur enseigner. Dy nous, de quel Ordre estoit ce ieune religieux de ta classe; à qui tu fis tenir tes eſcrits par dessus les murs, auant que de sauter à bas; car on n'est pas bien asſeuré s'il estoit Carme, ou Iacobin. Dy nous, de quelle estoffe & de quelle couleur estoit l'habit emprunté que tu vestis, apres auoir ietté celuy que tu portois aux orties; les vns tiennent qu'il estoit de taffetas changeant, les autres veulent gager qu'il estoit de ſarge bigearre à deux enuers; il se peut faire que le dessus estoit de l'un & la doubleure de l'autre. Dy nous, quel fut le motif de cét Arrest par lequel tu condamnas depuis dans vn de tes liures à sortir de France ceux de chez lesquels tu estois sorty; qui dit que ce fut le despit de voir à l'oreille du Roy vn de cette compagnie, qui ne faisoit pas autrement goustier tes Predications à sa Majesté; qui soustient que ce fut le seul desir de plaire à celuy qui le concerta dans la court du Palais avec toy; mais il est tres-certain, qu'un autre de leurs ennemis t'ayant demandé pourquoy bannissant les Ministres conjointement avec eux, tu releguois ces bons Peres en vn meilleur terroir que les autres; à qui tu voulois neantmoins beaucoup moins de mal; tu luy respondis, que c'estoit afin que s'y trouuans micux, ils songeassent moins à reuenir au pays d'où tu les chassois. Dy nous encore d'un mesme train apres cela, d'où vient que depuis quelque temps tu fais mestier de louer ta maniaque eloquence à tous ceux qui font quelque party dans l'Estat contre le Roy. Pourquoy veux-tu tant de mal à ce Prince? Est-ce pource qu'il a comme substitué la direction de sa conscience en vne famille religieuse, que tu as quittée sans congé tout ensemble & sans sujet? Ou si c'est, pource qu'il n'a pas fait les mesmes efforts contre le Pape, pour t'installer dans l'Euesché de Thoulon, qu'il a faits contre l'Empereur, pour maintenir le Duc de Mantoue dans le Montferrat? Le voy pourtant force gens de bien qui disent, qu'il auoit vn peu plus d'intérest en vne de ces affaires qu'en l'autre. Je t'en aduertis, NICOLEON, si tu ne colôres ton fait de quelque specieux pretexte; j'ay peur que tu ne te iustificas jamais bien là dessus. Le blâme t'en demeurera, tant que les hommes parleront. Car, si ce qui meſcontenta le Connestable, fut, comme

comme tu recognois toy-mesme, *un assez foible sujet pour luy faire prendre les armes contre son Roy*, peut-on nier que celui qui t'a fait prendre la plume contre le tien, ne soit encore beaucoup plus léger? On ostoit à ce pauvre Prince ce que toutes sortes de raisons & de loix vouloient qu'on luy laissast; on te laissoit ce que toutes sortes de loix & de raisons vouloient qu'on t'ostast aussi bien que l'Euefché; veu que la pension que tu restois reservée dessus passoit les limites prescrites en telles choses par les canons. Je ne sçay si celle que tu prenois sur certaine Preuosté n'estoit pas dans le mesme excès. On te permettoit, quoy qu'il en fust, de iouir paisiblement de l'une & de l'autre. Tellement qu'à le bien prendre, on te mettoit dans la bourse la mitre que l'on t'arrachoit de la teste. Qu'auois-tu donc à te plaindre de celui, de la bonté duquel tu tirois d'une façon ou d'autre un reuenu trois fois plus grand que ne sera jamais le principal de la succession de ton pere? Mais, pour reuenir à mon discours, découure nous franchement les veritez des choses que ie t'ay demandées; & ie te promets qu'en ce cas là Cleonuille te pardonnera fort volontiers les falsifications des passages que ie t'ay cottez, & que ie te pourrois cotter encore en beaucoup plus grand nombre, si ie ne craignois plus d'ennuyer les lecteurs, que toy de leur imposer. Je ne puis neantmoins t'en laisser passer vne à cause de l'importance du faict. Duquel ayant déjà parlé assez amplement cy-dessus, ie n'en renouie le discours, contre ma coustume, que pource que ie suis contraint de m'accommoder à la tienne, & d'imiter tes defauts en les reprenant. Tu te plains dans ta Remonstrance, comme i'ay remarqué là, que ceux que tu nommes ailleurs *assassins*, publient par tout que le Cardinal a pris la Rochelle, dompté les rebelles, humilié l'Empereur, les Roys d'Espagne & d'Angleterre, & le Prince de Piedmont, & ce qui suit. Tu t'en plains dans ton Aduertissement; tu t'en plains encore en quelques autres de tes pieces avec tant de chaleur & de vehemence, qu'il paroist aisément, que la haine que tu portes au Cardinal anime beaucoup plus ces discours en ta plume que l'affection que tu portes au Roy. Mais ce n'estoit rien que le dire, si tu ne le monstrois dans quelques vnes des leurs. Autrement, qui se fust voulu persuader sur ta simple parole, que des gens d'entendement eussent esté si mal aduisez que de prouer iniurieusement le Roy de la gloire qu'ils sçauent luy estre iustement deuë en cela: Cela n'estoit pas vray-semblable. Tu t'en es pris garde; & le pauvre Cleonuille t'a semblé celui de tous à qui tu pouuois plus commodément faire porter le paquet. Voicy donc le langage que tu luy fais tenir.

M. DC. XXXII.  
PREMIERE  
LETTERE DE  
CHANGE DE  
SASIN A NI-  
COCLEON.

\* Page 94.

Page 176.

Repart.  
Page 9.

C'est ce Cardinal qui a pris la Rochelle, qui a deliuré Casal, bref, qui depuis trois ans a fait tous ces grands coups d'Estat que les siecles suiuañs admireront.\* Je n'ay qu'un mot à dire sur cela. Si Cleonuille auoit escrit de la façon, ils metteroit d'estre chastié; on ne scauroit excuser cette faute. Mais il a si dignement, si hautement, & si magnifiquement parlé sur diuerses occasions, de la prudence, de la sagesse & de la valeur du Roy, qu'on ne croira pas aisément que cela luy soit échappé. Et de fait, tant s'en faut que son intention ayt esté de donner au Ministre en ces actions là, ce qui n'appartient qu'au Maistre, comme tu nous veux persuader icy & ailleurs, qu'au cōtraire il y combar de propos delibéré la malice de ceux qui faisoient indultrieusement courir le bruit, que sa Majesté n'agissoit point, & ne voyoit rien de ce qui se passoit que par les yeux du Cardinal. Voicy les mots de son discours.

C'est luy qui le tient prisonnier, disent-ils, & luy fait faire tout ce qu'il veut. C'est donc le Cardinal à ce compte, qui a pris la Rochelle, qui a deliuré Casal, bref, qui depuis trois ans a fait tous ces grands coups, que les siecles suiuañs admireront.

Que dis-tu? que responds tu? que peus-tu dire? que peus-tu répondre à cela, NICOCLEON? Tu racontes ailleurs qu'estant pouruiuy il y a quelques années par les Preuosts du Velay, & de Nismes, qui auoient commission du Roy de te prendre vif ou mort; tu te garentis heureusement de leurs mains. Cela se peut faire; car tu ne ments iamais que quand tu ne dis pas la verité. Mais tourne toy maintenant en autant de postures que le Protée des Poëtes; secoué toutes tes ruses, déploye toutes tes finesses, & n'oublie aucune de ces inuentions & de ces fourbes, dont tu portes la source en cette teste que la mitre de Thoulon a fait scrupule de couvrir; tu ne peux euitier que tu ne sois pris à ce coup. Je te tiens; tu ne m'échapperas point que ie ne t'aye fait condamner pour vn grand & manifeste faulxsaire. Que si quelques-vns de ceux qui te fauorisent desirent d'estre encore mieux éclaircis là dessus, qu'ils lisent ce qui suit immédiatement apres ce que ie viens de rapporter du discours de Cleonuille. Ils y trouueront cecy.

Que peuuent, ie vous supplie, ceux qu'on appelle ses adherans publier de plus aduantageux à sa gloire, que ce que donnent à croire, sans y penser, ses propres enuieux? Il seroit pourtant bien fasché, qu'on le dist, & plus encore qu'on le creust; n'ayant iamais pretendu de prendre autre part en toutes ces belles actions, que la gloire d'auoir vrilement seruy le Roy, par la prompte & fidelle execution des commandemens, dont il l'a particulierement

honoré sur les occurrences. Vn des plus grands soins qu'il a tous-  
jours eus, a esté de combattre ces ennemis complaisants, qui le  
vantent plus qu'il ne veut.

C'est ce que tu t'es bien gâté d'adiouster, NICOCLEON : car  
cela couppe la gorge tout net à toutes les calomnies que tu sub-  
stitues en la place de ces mots là. Il le falloit taire, afin de pouuoir  
dire, que l'on dérobe en ce discours la gloire au Roy, qu'on ne  
luy reterue rien, si ce n'est peut-estre l'honneur d'auoir esté present  
au siege de la Rochelle, & qu'on le represente comme endormy, ma-  
lade, ou prisonnier durant trois ans. Et voila ce que c'est que d'estre  
adroit, & de sçauoir vser des aduantages que la nature donne aux  
hommes d'esprit sur les sots. Il n'est que d'auoir le don d'impu-  
dence; pour vn qui decouute la fourbe, il y en a cent qui la boi-  
uent : au pis aller, on en est quitte pour rougir. Mais que  
feras-tu, NICOCLEON, si me rendant à cette heure inge-  
nieux sur ton exemple à falsifier les ourages propres de celuy  
qui m'en a le premier appris le secret, ie me fers de ce gentil tour  
de souplesse contretoy-mesme, pour te faite dire des choses à quoy  
tu ne pensas iamais? Il n'est rien de plus aisé. Je te monstreray par  
cét artifice là, que tu dis en vn lieu, que, *c'est vne grande honte au*  
*Roy de s'estre laissé surmonter par l'Empereur, & les deux Roys ses beaux*  
*freres; & tu sçais bien le contraire : en vn autre, que ce Cardinal*  
*qui ne fait pas bien ce que tu veux, pource que tu ne veux pas le*  
*bien du Roy, a esté l'Ange qui a tué tout seul l'armée de Sennacherith,*  
*lors que celle des Israëliites dormoit, & c'est à peu près ce que tu blâmes*  
*fauslement Cleonuille d'auoir escrit : & en vn autre, qu'il est vn de*  
*ces bons peres du temps passé, vn S. Gregoire, vn S. Iust, vn S. Eucher; &*  
*ie suis tres-assuré que, si la canonisation dépend de ton témoi-*  
*gnage, il ne sera iamais mis au Calendrier Romain. Et tout cela,*  
*sans me donner autre licence sur tes escrits, que celle que tu prends*  
*sur ceux de Cleonuille. C'est bien dauantage; ie te prouueray par*  
*ce moyen là, que, selon ta doctrine mesme, nostre Seigneur n'a pas*  
*adiouste à la loy de Moyse le precepte d'aymer les ennemis. Et l'oseray-je*  
*seulement dire? Je verifiairay clairement par ce mesme moyen,*  
*que l'Escripture assure, qu'il n'y a point de Dieu. Mais, sans que*  
*ie me mette en cette peine, tu n'es peut-estre, tu n'es, hélas! peut-*  
*estre, que dés-ja trop infecté dès long temps de cette damna-*  
*ble opinion. Tu as beau nous dire, pour te iustifier de ce soup-*  
*çon là, que tu ne t'es iamais persuadé, que ceux qui ont des yeux pour*  
*voir le Soleil, & vn esprit pour remarquer ses effets merueilleux & ses*  
*courfes, réglées, soient si auenglés en l'ame, qu'ils ne voyent pas celuy qui*

FRANC. 612.  
Page 109.

Remont.  
Pag. 116.

Aduertiss.  
Page 115.

Repart.  
Pag. 144.

Repart. Pag. 145.

M.DC.XXXII.  
PREMIERE  
ESTYKE DE  
CHANGE DE  
SABIN AN-  
COCLEON.

*a fait & conduit ce bel aistre* ; tes déportemens sont autant de démentirs à tes discours. Car, si tu croyois rout de bon qu'il y eust vn Iuge en l'autre monde, qui punist vn iour apres cette vie, les méchancetez qui se font en cettui-cy ; aurois-tu si legerement rompu les nœuds qui t'attachoient dans vne Religion à son seruice ? Aurois-tu mist temerairement en compromis la puissance qu'il a donnée à celuy qui le represente sur la terre ? Aurois-tu médit ingratement de ceux que tu n'as quittez pour autre chose, que pource que tu te repentis d'auoir bien fait ? Aurois-tu renoncé par vne fuite volonraire à la naturelle obeïssance que tu dois au Prince, sous la glorieuse domination duquel le ciel t'a fait naistre ? Et déchirerois-tu encore à present sa reputation, sous pretexte de releuer son autorité ? Calomnierois-tu méchamment vn des plus accomplis, des plus excellens, & des plus sages, des plus vertueux, & des plus admirables hommes que l'Eglise & la France ayent eu depuis douze siècles ? Traiterois-tu insolamment vn Euesque & vn Religieux, de qui le seul nom & le seul habit, quand d'ailleurs ils ne seroient pas recommandables, comme ils sont, en routes sortes, te deuroient estre en singuliere estime & veneration ? Et finalement, pour ne parler point de tout le reste ; apres auoir noircy impudemment de rouses sortes d'iniures celuy qui ne rauoit iamais fait autre roit, que de n'auoir en sa vie parlé ny bien ny mal de toy ; falsifierois-tu malicieusement ses escrits, afin de le rendre odieux à la Reyne mere, & de le mettre mal dans l'esprit du Roy ; si l'un & l'autre n'auoient autant de prudence & de bonté, que toy de malice & de rage ? Je le croy, ie le croy ; qui fait tout cela, ne pense pas, ou ne te souuient point, qu'il y ayt autre chose sur sa teste, que ce que les deux yeux qu'il y a, luy font voir. Je sens bien, NICOCLEON, il y a dés-ia long temps que ie te presse vn peu trop sur tous ces poincts là : cela te fasche ; il ne peut estre autrement. Mais me pardonneras tu, si ie te dis le vray ? Je ne l'aurois pas fait, si i'eusse creu que cela ne t'eust point fasché. Ne re mets pourtant pas encore si tost en colere ; tout cecy n'est rien, au prix de ce que ie te garde pour la bonne bouche sur la fin. Penles-tu que ie sois dés-ja au bout de tes suppositions & de tes ignorances ? I'en ay bien d'autres à mettre sur le tapis, quand il sera temps. Mais preuiens-moy, si tu veux bien faire ; reconnoy les de bonne foy dés cette heure ; nous y gagnerons tous deux ; i'en auray moins de peine, & toy moins de honre. Autrement, ie te verifiray comme le reste, à ta grande confusion, que, si tu n'as pris vn chapeau pour vn Roy, tu ments à



l'accoustumée, quand tu reprends Cleonuille d'avoir dit, que le Cardinal d'Yorc passoit devant son maistre : car il n'entend autre chose, sinon qu'il se nommoit insolemment devant luy : comme tu le rapportes toy-mesme, qui l'avois asseurement tiré du lieu mesme que tu corriges. Je te verifiairay que si tu ne confonds la deliberation d'une affaire avec l'exécution, tu mens encore, quand tu le reprends d'avoir écrit, que Judith fut arrestée prisonniere à Compiègne ; car il n'en dit autre chose sinon qu'elle fut mise en prison, en suite de la resolution prise à Compiègne ; selon ce qui se voit dans Thegan, & dans Nitard ; que tu l'accuses plaisamment de n'avoir pas leus, pource que tu ne les as pas entendus en les lisant. Et cependant, c'est surquoy tu fais rage à braire contre l'ignorance, l'imposture, l'effronterie & la temerité de Cleonuille ; c'est surquoy tu te mets à faire le maistre es arts en l'histoire ; c'est surquoy tu triomphe ; c'est surquoy ces grands personnages, dont j'ay parlé si souvent, se passent d'admiration de la grande & profonde doctrine de leur amy. Mais ie veux qu'ils me tiennent pour le plus méchant & le plus ignorant homme du monde, si, comme ie leur ay dés-jà promis, ie ne leur faist toucher au doigt sur cet endroit de ton Aduertissement, qu'en voulant refuter ce que Cleonuille n'a pas dit, tu dis ce qui se refute de soy-mesme par la seule ouverture des auteurs que tu cites. Il faut que ie te l'aduoué. Quelque mal que tu te figures que ie te vueille ; ie te le iure, j'ay compassion de toy, autant de fois que ie tombe sur ce lieu là. Et sçais-tu bien de quoy tu m'y fais souvenir ? D'un pauvre homme qui voyage dans un pais inconnu, dont il ne sçait ny les chemins, ny la langue. Il s'y perd & s'y égare à tous coups ; au lieu d'advancer il recule ; & tant plus il va, tant plus il s'éloigne d'où il veut aller. C'est ce qui t'est advenu malheureusement sur cette histoire du Debonnaire, où, faute d'avoir sceu, que ses enfans conspirerent deux fois contre luy, faute d'avoir remarqué, que Judith fut bannie deux fois, & faute d'avoir par ce moyen distingué les temps & les lieux des evenemens dont tu parles, tu t'embrouilles tellement ; qu'après m'avoir fait long temps pitié, tu me fais venir tout à coup l'envie de rire. Car qui s'en pourroit empêcher, lors que, pour prouver à Cleonuille, que, contre ce qu'il avoit écrit, cette prisonniere se promenoit à son aise par tout où il luy plaisoit, tu representes qu'elle alla de Laon, non pas, comme tu dis, en Lombardie, où elle ne fut enuoyée que quatre ans après, dans son second exil, mais à Poitiers ? Je voudrois fort que tu me disses, si ceux qu'on conduit

M. DC. XXXII.

PREMIERE

LETRE DE

CHANGE DE

SABIN A NI-

COLEON.

Pag. 97.

Pag. 98. &amp; 99.

M. DC. XXXII  
PREMIERE  
LETTRE DE  
CHANGE DE  
SABIN A NICOLEON.

d'une prison à l'autre, ou du Palais à la Greue, prennent ce changement pour vne marque de liberré. Quelle impertinence! Mais ie t'y en ferois bien voir d'autres, si ie n'estois aussi las de refuter tes sottises, que tu dois estre honteux de m'auoir donné tant de sujets de me moquer de toy. Cela se fera plus à loisir dās vne Seconde Lettre; où, pour recompense de ce que tu nous enseignes que cettere Iudith, que le bon Cleonuille croyoit possible auoir esté femme d'Amadis de Gaule, & fille d'Holoferne, auoir esté femme de Louÿs le Debonnaire, & fille du Duc Vvelphe de la maison de Bauierre; on te monstrera, qu'alors la Bauierre n'auoit point d'autres Seigneurs que les Roys de France, ny d'autres Ducs ou Gouverneurs, que ceux que les mesmes Roys y enuoyoiēt avec certe qualiré, de telle maison & de telle prouince que bon leur sembloit; on te monstrera, que ce Louÿs troisieme, dont tu parles, ne fut iamais Empereur, comme tu ctois, le prenant pour vn autre Louÿs, fils de Lorhaire; on te monstrera finalement, que, comme tu supposes aux anciens autheurs que tu n'entends pas bien, des Empereurs & des Ducs, qui ne furent iamais qu'en ton ignorance; tu supposes aussi aux nouueaux, à qui tu veux mal, des monstres & des prodiges, qui ne furent iamais qu'en la monstrueuse & prodigieuse malignité. Et c'est, à ce que ie croys, la seule chose où ie me trouueray empesché. Car, comme d'une part, il semble que ce seroit aucunement aduoüer ce que tu dis, que de n'y point respoindre du tout; de l'autre, il est grandement mal-aisé d'aprofondir beaucoup vne matiere si chatouilleuse & si delicate, sans se rendre en quelque façon complice de la faute de celuy mesme qu'on reprend de l'auoir faite. Mais i'y s'apporteray ce temperament, que n'en disant que ce qu'il en faut, pour destourner le soupçon de l'un, & pour éuiter l'inconuenient de l'autre; ie ne m'arrestteray principalement qu'à te faire voir, combien sont dangereuses les consequences raffinées de cettere malicieuse Logique, que tu nous as bastie depuis vn an sur le fait des comparaisons & des exemples. Que si tu t'opiniastres à soustenir vne doctrine, qui ne t'agrée, que pour ce qu'elle te donne de quoy pointiller sur des ouurages où tu ne trouues rien à blasmer d'ailleurs; ie te feray reconnoistre, qu'à le prendre de ta façon, tu dis dans les tiens, en diuers lieux, & du Roy, que tu fais semblant de respecter, & de la Reyne sa mere, dont tu prends la cause en main contre ceux qui l'honorent plus, & la seruent mieux que toy, vne infinité de choses beaucoup plus scandaleuses, beaucoup plus sanglanres, & beaucoup plus abominables, que tout ce que tu taxes malicieusement les autres d'en auoir

voulu dire. Et ne te figure point que i'en mette à ta mode plus qu'il n'y en a; ce n'est pas la mienne. Je n'advance rien que ie ne fasse. Je sçay les lieux où ie le dois prendre; les materiaux sont tous prests; il ne reste plus rien que les mettre en œuvre; cette mesme plume qui t'en donne avertis icy les y mettra. Et pour surcroist i'y adjousteray ce que l'Archiduchesse ne souffrira iamais impuny, si la memoire de son pere luy est, comme ie n'en doute point, aussi chere encore, quelle doit l'estre tousiours à vne fille qu'il ayma tant de son viuant. Je t'en aduertis de bonne heure; si tu n'y mets ordre, vn seul mot que le desir de reprendre mal à propos ie ne sçay quoy qui ne te plaisoit pas en Cleonuille t'a fait échapper, te coustera plus, que tout ce que tu dégoisois autresfois icy, contre l'ambition & l'hypocrisie des Espagnols, ne t'a vallu. Mais ie rentrerai, si ie n'y prends garde, dans les mesmes discours d'où ie viens de sortir; & ce seroit encore à recommencer. Bifons là dessus: tu en as assez pour ce coup. Aussi bien, si ie ne me trompe, n'as-tu plus l'esprit à ce que tu lis maintenant. L'impatience t'emporte, & ta colere commence à se tourner en fureur. Je te reconnois, NICO-  
GLEON; tu ne peux ny dire la verité, ny la souffrir. Il me semble que ie vois d'icy tes grimaces & tes morgues; il me semble que i'entends tes fougues & tes menaces. Tu me décrieras, dis-tu, tu me diffameras, tu me perdras d'honneur, tu me ruineras de reputation. Et ie ne doute point que tu n'y fasses tous tes efforts. Il ne sera point de vice dans le monde, dont ie ne sois souillé; il ne sera point de crime, dont ie ne sois coupable; i'auray dit, i'auray fait, ce que ie n'auray iamais songé de dire, ce que ie n'auray iamais pensé de faire. Et Dieu sçait si tu l'entends; car ton inclination t'y porte, & tu t'es exercé de longue main à ce mestier. Apelle ne peignit iamais si bien la Calomnie, que tu la pratiques dans tes écrits. Mais rien de tout cela ne m'estonne. Inuente, forge, suppose, tout ce que tu voudras, de moy: crie, peste, écume, tant que tu pourras, contre SABIN; pourueu que tu ne blesses point, comme tu fais coquettement par tout ailleurs, le respect que tu dois au Roy; ie me mocqueray de tout le reste. Je t'imposerois possible la mesme condition pour le Cardinal, si ie ne sçauois que la haine que tu luy portes, est vne maladie d'esprit, qui ne souffre non plus d'intervalles que de remedes. Il faut de necessité qu'elle ayt son cours. Et puis, i'ay remarqué depuis quelque temps vne chose. Toutes les calomnies des mutins ne luy sont que ce qu'estoient autresfois les inuectiues des Atheniens au pere d'Alexandre, des obligations à mieux faire,

M.DC.XXXII.

PREMIERE

LETTRE DE

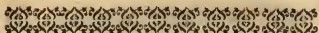
CHANGE DE

SARIN A NI-

COCLRON.

pour les démentir par ses actions. C'est de cette façon qu'il refuse les  
 tiennes, c'est de cette façon qu'il les punit. Il se persuade qu'il ne se  
 peut mieux venger de tes mauvais discours que par les bons serui-  
 ces qu'il rend au Roy. Il ne le prend pas mal. Car, commela prospé-  
 rité glorieuse de ce grand Prince, qui vient à bout de tout ce qu'il en-  
 treprend, t'est vne gescne secrette, qui te met au desespoir; la con-  
 duitte admirable de ce grand Ministre, qui execute fidelement tout  
 ce qu'il luy commande, t'est vne Furie domestique, qui te tour-  
 mente iour & nuit. Pour moy; ie te le denonce encore vn coup; fais  
 pis encore, que ie n'ay dit, contre moy; apres m'estre acquis de cette  
 autre Lettre que ie t'ay promise, ie suis resolu de te laisser faire, sans  
 en demander autre raison à personne, que celle que i'en tireray  
 moy-mesme par le mespris. Si ie m'en offensois; ie sçay de com-  
 bien de pieds estoit le cordeau qui ferma la bouche au calomnia-  
 teur d'Archiloche. Mais tant s'en faut que ie m'en picque en façon  
 du monde, que ie seray tousiours tres-aïse au contraire, que tu dé-  
 charge sur moy tout le fiel de cette eloquence iniurieuse, qui ne s'est  
 signalée dans le siecle, que par la guerre que tu as déclarée à tous  
 ceux dont il rest plus aisé d'enuier la reputation, que d'imiter la ver-  
 tu. Fay-le hardiment, & ne m'espargne point. De quelque façon que  
 tu t'y prennes, il ne me coustera pas beaucoup à te respondre, si  
 l'on m'oblige à le faire. Car, puilque tout le monde te connoist  
 pour le plus effronté, le plus malin, & le plus damnable menteur,  
 dont on ayt iamais ouïy parler; i'en seray quitte en tout cas pour  
 dire; c'est NI COCLRON qui le dit.

L'HELLE-



# L'HELLEBORE

POVR NOS

MAL-CONTENS;

CVEILLY AV IARDIN

D'VN ANTI-MACHIAVEL.

Cette piece a esté faite par S. Germain, & imprimée au Pais bas en faueur des Ministres d'Espagne, contre les Mécontans de Flandres, au mesme temps qu'il escriuoit contre les Ministres de France.

## AVX LECTEURS



*Le sage Roy a fort bien dit, Que le nombre des fols estoit infiny, mais il y en a de diuerses sortes, & qui ont besoin de remedes differens. L'Hellebore contenu en ce discours seruira dauanture à guerir ceux desquels il parle. Celuy qui en est l'Autheur ayant parlé des maux que l'ambition & l'auarice font produire en vn Estat par des mauuais Ministres qui en sont entachez, fais voir icy, qu'il faut que ceux qui veulent remedier à ces maux par des souleuemens & émoions de Peuples, soient des Empyriques qui ne se seruent pas de medecines propres à la guerison du mal dont ils se plaignent, & que s'ils se consideroient eux-mesmes mieux qu'ils ne sont, ils s'appliqueroient le remede plustost à leur conduite qu'à celle des autres. Nous sommes en vn temps qui nous oblige de leur presenter cet Hellebore: Il ne tiendra qu'à eux de s'en seruir utilement, afin qu'ayans purgé leur cerueau de cette humeur vicieuse qui les trauaille, ils deuiennent plus sages, & que ceux desquels ils se plaignent soient aussi si gens de bien, qu'ils n'ayent pas sujet de craindre les mécontentemens des Grands d'un Estat, lors qu'avec prudence, accortise, fidelité, iustice & respect ils demanderont au Prince la reformation des abus qui trop licencieusement sont collez dans le ministere. Prenez la peine de le lire, Amis Lecteurs, vous en tirerez du fruit & du contentement, & peut-estre quelques-uns d'entre vous du remede au mal qui leur rend cette herbe tres-necessaire.*

M. DC. XXXII.

DDddd

M. DC. XXXII.  
L'Hellerbor  
POVR NOS  
MALCONTENS,  
&c.

## F R A G M E N T.



E Ministre tel que le Prince doit desirer, sera, non ce-  
luy de qui l'affection est venale, & laquelle il faut con-  
seruer par des grands bien-faits, & des grandes digni-  
tez, mais de qui l'affection est sincere, & a son existence  
dans la consideration du deuoir, & de la vertu. Tant s'en faut  
qu'Auguste ayt eu besoin de donner des grands offices & des  
grandes dignitez à Agrippa & à Mecenas, pour conseruer leur  
affection, qu'au contraire ceux-cy ont tesmoigné ne s'en point  
soucier, & se contenter de l'honneur de l'amitié de ce Prince, &  
particulièrement Mecenas ne voulut iamais seulement passer de  
l'ordre des Cheualiers en l'ordre des Senateurs; qui est vne mo-  
destie presque sans exemple: & pour remonter plus haut, Chusai  
estoit l'amy & le confident de Dauid; mais pour cela les gran-  
des charges n'estoient point entre ses mains; elles estoient entre  
ses mains de Ioab, d'Amasia & autres. Et quant à Hephestion  
& Craterus, ils n'ont eu autre dignité que les bonnes graces  
d'Alexandre.

---

*QVE LES CONFIDENS ET FAVORIS  
doient renoncer franchement à leur Fortune pour le  
bien des affaires de leur Maistre.*

O R ie dis que ce n'est point assez de se disposer par le Mi-  
nistre & Confident du Prince, à porter son éloignement  
auec patience & moderation, au cas qu'il arriue par la volonté  
du Prince, ou par son decés, ou autre tel accident; mais mes-  
mes qu'il y a des saisons, esquelles il doit luy mesmes quitter les  
affaires, & y renoncer, s'il iuge que cela soit vtile pour le bien  
du seruice de son Maistre. Je sçay que d'abord cecy semblera ap-  
procher du paradoxe mesmes en la Cour; mais la chose estant  
bien considerée, i'estime qu'il n'y a personne qui n'en doieue de-  
meurer d'accord.

Pour exemple, les Duës de Bretagne & de Bourgongne brouil-

loient fort les affaires de Charles V. II. Il tascha d'appaiser ces M. D. C. XXXII. facheux esprits, & nouïr quelque espee de paix avec eux. Ils n'y L'HISTOIRE voulurent point entendre, tandis que le Roy se seruiroit du conseil de Messire Tanneguy du Chastel, du President Louuer, & de POU R NOS MALCONTENS, &c. quelques autres, auxquels ces Princes imputoient tout ce qui leur déplaisoit au gouuernement. Ces gens ne marchanderent point; ils offrirent de le retirer, & non seulement ils l'offrirent, mais en effect ils se retirent, ce qui fut suiuy d'une paix.

Ce n'est point que ie vueille dire, qu'il en faille tousiours vser ainsi. Ils'en faut bien donner garde, ny d'accoustumer les brouillons à remuer les conseils des Princes à leur appetit, comme nous dirons plus particulierement cy-apres; mais ce que ie dis est, que quād l'éloignement de ces Messieurs peut empescher vn beaucoup plus grand mal, en ce cas ils ne doiuent point faire les difficiles.

Or combien que ie me sois donné cette loy en tout cét œuure, de ne rien dire des déportemens de ceux qui sont encore dans les grandes charges, & de m'en éloigner entierement, & de tout ce qui pourroit sembler approcher de la médifance ou de la flatterie, si est-ce que j'ay de la peine d'obmettre vn certain acte que j'ay tousiours estimé exemple de grāde moderation, & d'un esprit bien composé, d'un de ces Messieurs qui furent éloignez de la Cour en l'an 1588. Car encorcs que celuy, de qui j'entends parler, eut plus de sujet de porter cette disgrace avec indignation que les autres, d'autant qu'en cette cheute il n'estoit que comme l'ombre d'un autre, neantmoins il n'en fit point plus de bruit, & sur le commandement qui luy fut fait, il ne dit autre chose, sinon, que comme il auoit auparavant seruy le Roy en le faisant obeïr par les autres; il le vouloit encore seruir en cette occasion, par l'exemple de sa propre & prompte obeïssance.

Et ce que ie dis des Ministres & confidens pour ce regard, se doit aussi entendre des Fauoris.

Et à la verité, si les vns & les autres ont vne telle affection au seruice du Prince, comme ils doiuent auoir, les vns ayans l'honneur d'estre employez en ses plus grandes affaires, les autres d'estre aymez & cheries de luy, ils ne doiuent point faire de difficulté de souffrir ce déplaisir, puis qu'ils sont obligez d'exposer & employer leur vie mesme pour le seruice du Prince, de qui ils reçoient tant d'honneur.

Et s'ils en vsent autrement, c'est vne preuue infallible qu'ils ne sont point dignes de l'affection du Prince, ny propres à estre employez en de si grandes affaires, d'autant qu'ils n'ont point l'affec-

M. DC. XXXII.  
L'HÉLÉBREUSE  
POUR NOS  
MALCONTENS,  
&c.

tion telle qu'un Fauory, qu'un Ministre ou confident doit auoir enuers son Prince, & ne le seruent, ou ne le suiuent que pour leur interest, lequel ils preferent à celui du Prince, & au bien & repos de son Estat. Et c'est de là que viennent souuent tant de troubles.

Aussi n'a-on point vû que ceux qui ont mal gouverné les affaires des Princes, où qui ont abusé extraordinairement de ses faueurs ayent iamais pris de telles resolutions; qui ne peuuent tomber qu'en des ames vrayement vertueuses, despouillées d'auarice & d'ambition, & d'ailleurs asseurées de leur innocence; mais quant aux autres, qui sont paruenus à ces dignitez ou faueurs par artifice, ou sans merite, & qui y estans en ont abusé, tant s'en faut qu'ils se puissent resoudre à rien quitter de leur fortune, qu'au contraire ils aymeroient mieux que les affaires de leur Maistre fussent entièrement ruinées, que d'en auoir quitté vn seul point; dont la raison est celle que nous auons touchée, à sçauoir, qu'ils n'ayment leur Maistre, ny son seruice, qu'autant qu'ils en profitent, & au lieu que Machiauel vouloit tantost qu'ils s'oubliaissent eux-mesmes, pour se donner entierement au bien des affaires de leur Maistre, ils oublient les affaires de leur Maistre, ou bien ils les assujettissent entièrement à leurs affaires particulieres, & font tourner toutes les affaires publiques à ce qui est de leur interest, & de leurs desseins, qu'ils couurent du nom des affaires du Prince, & sous cette couuerture font tout ce qu'ils croient seruir à leurs intentions, à quoy ils asseruiissent les interests du Prince & de l'Estat, & ne s'en soucient qu'entant que cela sert à leurs fins; font entretenir ou abandonner les alliances, font la guerre ou la paix; font donner les charges & les commandemens, selon qu'ils estiment estre à propos, non pour le bien du public, mais pour l'accomplissement de leurs desseins particuliers. Tous ceux desquels nous auons blâmé les deportemens cy-deuant en ont vû ainsi. Nous en auons remarqué quelque chose. Or cela estant, ce seroit vne grande simplicité de telles gens, qu'ils se disposent à quitter leur fortune, si le bien des affaires du Prince le desire; leur maxime estant au contraire, de s'y maintenir & conseruer par quelque sorte de moyens que ce soit, mesmes y allast-il de la ruïne des affaires de leur Maistre & bien-faicteur.

Ce fut ainsi qu'en vñ l'Euesque de Vincestre, M. Pierre des Roches, toute la Noblesse d'Angleterre s'estant assemblée pour se plaindre au Roy Henry III. d'Angleterre, des extorsions & violences de cét Estranger, qui auoit despouillé presque tous les Anglois de leurs charges, pour les donner à des Poicteuins.



Car le Roy d'Angleterre s'estant aucunement disposé à renuoyer cét Euesque, apres auoir esté exhorté à ce faire par toutes sortes de gens, mesmes par ses Predicateurs, l'Euesque le mania tellement, qu'au lieu de ce faire, il le fit resoudre à vn conseil violent, qui fut cause d'une grande & sanglante guerre, en laquelle perirent infinies gens de bien, plusieurs grands Seigneurs d'Angleterre, & qui fut finalement appaisée par l'expulsion de cét Euesque & de ses adherens : mais suiuiue apres d'une autre plus grande : ce Prince s'estant derechef iecté entre les mains d'autres Estrangers, plus qualifiez à la verité ; mais qui n'auoient point moins d'enuie de faire leurs affaires, & ayant en outre repris quelques vns des adherens de l'Euesque de Vincestre : ce qui produisit tant de maux, & vne guerre si cruelle, & accompagnée de si funestes effects, qu'il ne se peut rien imaginer de plus horrible.

Ce furent aussi les fruits de l'ambition de Pierre de Gauerston, & des Espensers ou Despensiers, au mesme Royaume ; de Dom Aluares de Luna en Castille, & d'autres, dont il sera parlé cy-apres.

Or ce n'est point, comme i'ay desia dit, qu'aussi tost qu'il y a des soulleuemens, sous pretexte de la mauuaise administration des Ministres, ou à cause de la faueur que le Prince fait l'honneur de porter à quelques-vns particulièrement, ces Messieurs doiuent quitter la place, afin d'oster le pretexte aux brouillons. La condition des Princes, & de leurs Ministres seroit beaucoup plus miserable, que celle des particuliers ; mais ce que ie dis, est, que si l'estat des affaires est tel qu'on ne les puisse sauuer, ou empescher quelque grand inconuenient sans cela, les Ministres & Fauoris doiuent lors tesmoigner ce qui est de la sincerité de leur affection, & sacrifier librement & franchement leur fortune à la tranquillité publique, si elle depend de-là, & si elle ne se peut acquerir autrement.

Car cessant cette consideration, il ne seroit point raisonnable que sur les criailleries & mouuemens de quelques mutins, les Ministres & Conseillers du Prince fussent contrains d'abandonner leurs charges ; moins encore que le Prince vint à les abandonner. Car si cela auoit lieu, il n'y auroit iamais Ministre ny Officier qui dependist du Prince, & rascheroient plustost tous à s'appuyer de ceux, qui par leurs plaintes, mécontentemens, & soulleuemens, les pourroient conseruer ou ruïner, que de la bonne volonté du Prince, si elle estoit si foible & si aisée à esbranler, & en ce faisant il n'y auroit rien de ferme ny d'assuré aux affaires du Prince. O que les factieux auroient bon temps !

*DES SOULEVEMENS QUI SURVIENNENT  
sous pretexte de l'administration des Ministres,  
& de la grandeur des Faveurs; & quel est  
le deuoir des sujets en ces occurrences.*

M. DC. XXXII.

**I**L est temps de venir à la dernière partie du sujet que nous traitons à présent, qui concerne le deuoir des sujets en cas de soulèuemens & de troubles, sous pretexte du gouvernement & de la grandeur des Faveurs.

Car encorcs que ces Messieurs abusent souuent de leur bonne fortune, ainsi que nous auons remarqué; & qu'en ce faisant ils soient cause de beaucoup de desordres, si est-ce que souuent aussi on leur en fait bien accroire, & leurs meilleures actions sont calomniées & tirées en enuie par ceux qui ne peuuent s'accommoder à l'Estat present, & qui ont de mauuais desseins contre le repos & bien public; Et d'ailleurs il n'appartient point à toutes sortes de personnes de porter la main à ces maladies, & d'entreprendre la reformation d'un Estat.

Presupposons donc qu'il se brasse quelque grande coniuration, que pour la faire reüssir, & émouuoir les Peuples, on publie des Manifestes. Prenons pour exemple la dernière partie du Manifeste de la Ligue: Là donc ils se plaignent, des deportemens & actions d'aucuns, qui s'estans glissez en l'amitié du Prince, se sont comme saisis de son autorité, pour se maintenir en la grandeur qu'ils ont usurpée, & ont la hardiesse & le pouuoir d'éloigner de la priuée conuersation du Souuerain, non seulement les Princes & la Noblesse, mais tout ce qu'il a de plus proche, n'y donnant accez qu'à ce qui est d'eux; Qu'il n'y a plus personne qui aye part en la conduite & administration de l'Estat, ny qui exerce entierement sa charge, ayans les vns esté dépouillezz du tilre de leur dignité, & les autres du pouuoir de leur fonction, encore que le nom vain & imaginaire leur soit demeuré; Que l'on a forcé plusieurs Gouverneurs des Prouinces, Capitaines des places fortes, & autres Officiers, de quitter & remestre leurs charges, moyennant quelques recompenses de deniers qu'ils ont receu contre leur gré & volonté; si bien qu'il n'y a plus personne qui se puisse asseurer, & qui ne soit en crainte qu'on ne luy rauisse & oste des mains sa charge; Qu'ils ont aussi tiré à eux tout l'or & l'argent des coffres du Roy: Qu'ils tiennent à leur deuotion tous les grands partys, & ceux qui les manient, qui sont les vrayz chemins pour disposer de la Couronne, &

la mettre sur la teste de qui bon leur semblera. Que par leur avarice il est advenu qu'abusant de la facilité des subjets, l'on s'est peu à peu desbordé à plus grieues surcharges & impositions, naissantes de iour en iour à l'appetit de leurs volonteiz desreiglées : & apres auoir exposé rout cela, ces Grands, & autres Liguez declarent, auoir tous iuré & sainctement promis de tenir la main forte à ce que les Parlemens soient remis en la plenitude de leurs cognoissances, & tous subjets du Royaume, maintenus en leurs Gouvernemens, charges & offices ; que tous deniers qui se leueront sur le Peuple, soient employez en la defense du Royaume, & à l'effort auquel ils seront destinéz, & que deormais les Estats Generaux soient tenus de trois en trois ans, avec entiere liberté à un chacun d'y faire ses plaintes ; bref, qu'ils se sont assemblez pour la restauration de l'Estat, manutention des bons, & punition des mauuais, protestans que ce n'est contre leur Souuerain qu'ils portent les armes, ains pour la tuition & defense de sa personne, de sa vie, & de son Estat, pour lequel ils iurent tous, & promettent exposer leurs biens & leurs vies, iusques à la derniere goutte de leur sang, &c.

Qu'est-il de faire là dessus ? voila de bien beaux pretextes ; voila bien des maux dans l'Estat : les laissera-on inueterer ? & se rendre incurables ? C'est vn chancre, qui deuorera le Royaume, s'il n'y est pourueu. Voila des excellens Medecins qui se presentent ; ils ne requierent que vostre assistance, & vous verrez les bons effets de leur industrie, & de la bonté de leurs medicamens. Il ne faut point laisser eschapper vne si belle occasion. Le mal presse, & si on n'y met bien tost la main, il n'en faudra plus parler cy-apres.

¶ Pour se développer de ces paralogismes, il faut considerer deux choses ; ce qui est du deuoir ; & ce qui est de l'utile.

¶ Quant au deuoir, il y a certaines regles, & certaines adresses, lesquelles si on suit, on ne scauroit iamais faillir.

Premierement donc, il se faut ressouuenir de ce que nous auons monsté cy-deuant ; qu'il n'est iamais loisible au subiet de se souleuer contre le Prince, pour quelque cause que c'est soit, ce que nous traiterons ailleurs amplement, afin qu'il n'y ait rien à adiouster, du moins de nostre part.

Cela presuppposé ; il faut examiner, si en prenant les armes contre des gens que l'on croit abuser de la faueur du Prince, & ruiner ses affaires, on se souleue veritablement contre le Prince ; surquoy l'on dit, qu'il faut considerer deux choses, les personnes que l'on attaque, & les causes pour lesquelles on les attaque.

Quant aux personnes, ce sont, disent-ils, des Conseillers corrompus, ou des Fauoris auares & ambitieux, & non la personne

M. DC. XXXII.  
L'HÉLIEBOUR  
POUR NOS  
MALCONTENS,  
&c.

N. D.C. XXXII. du Prince, la Majesté duquel au contraire on reuere, comme facteur de l'Hellénisme sainte & inuiolable.

POUR NOS  
MALCONTENS,  
&c.

Et quant aux causes de ces Liges & sousleuemens, ce sont le zele que l'on a au bien public, & l'affection que l'on est obligé d'auoir à la conseruation de la personne du Prince, & au bien de ses affaires ; d'où on conclud que tant s'en faut que ces sousleuemens se fassent contre le Prince, qu'au contraire, le but de ceux qui les font, est de seruir le Prince, de le rir de seruitude, de faire le bien de ses affaires, & en oster le desordre.

Pour ne se point laisser surprendre à ces apparences, il y a plusieurs choses à remarquer.

Et premierement, pour ce qui concerne le premier point, il faut considerer, qu'il n'y a rien si aisé, que de calomnier les actions & deportemens de ceux qui sont aux grandes charges, ou en la faueur du Prince ; Car outre que les causes des deliberations & resolutions, doiuent estre le plus souuent tenuës secretes, ce qui donne moyen aux brouillons de les assigner telles que bon leur semble, aussi le cabiner estant ouuert à peu de personnes, & les actions particulieres de ces Messieurs n'estans point exposées à la veüe de tout le monde, il est facile de les feindre & supposer telles que l'on veut.

En second lieu, il se faut ressouenir de ce que nous auons traité es Traitez precedens ; Que la puissance des Armes estant entre les mains du Souuerain, il n'est loisible à aucun particulier de quelque qualité qu'il soit, d'y porter la main pour ses interets, sans sa permission & son autorité. Si vn particulier tuë vn homme le plus notoirement méchant & scelerat du monde, & que le Magistrat feroit mourir par vn supplice exquis, il sera neantmoins puny comme homicide. Et il sera loisible à des particuliers de prendre les armes, & les faire prendre aux autres subjets du Prince contre des gens qu'ils disent abuser de leur pouuoir, autorité ou faueur, & en ce faisant faire mourir vn million de personnes ? Cela ne se peut soustenir.

En troisiéme lieu, il faut considerer, si ceux que l'on attaque sont assistez de la bonne volonté du Prince, ou non. S'ils sont assistez & protegez par le Prince, vous ne les pouuez attaquer, sans offenser le Prince mesme, & quelquesfois sans l'attaquer indirectement. Et de fait, quand le Comte de Montfort, & les autres Seigneurs d'Angleterre, liguez, gagnerent la bataille sur Henry III. & le prirent prisonnier avec son Frere Roy des Allemagnes, ainsi que quelques vns les appelloient en ce temps-là, ils mon-

monstrerent bien qu'encores qu'ils ne se fussent souleuez que contre ses Ministres & Fauoris, si est-ce que finalement ils n'auoient point fait de difficulté de s'attaquer à la propre personne. Je sçay bien que sur la fin ils firent tout ce qu'ils peurent pour auoir la paix, & qu'ils ne donnerent cette bataille, sinon lors qu'ils virent qu'il n'y auoit plus d'esperance de grace; mais leurs souleuemens auoient porté les affaires à ce poinct là.

Or quand on n'en viendroit point iusques à ces extremitez, toutesfois puis que le Prince veut conseruer les Ministres & Fauoris, contre lesquels vous faites vostre partie, il faut aduouër que vous ne pouuez faire reüssir vostre dessein sans forcer le Prince.

Oüy; Mais le Prince est trompé par ces gens-là, qui luy charment l'esprit, & luy persuadent ce qu'il leur plaît.

Je veux que cela soit ( car ie ne traite point vne cause particuliere, mais vne question generale) si est-ce que c'est le Prince qui les protege, & qui les assiste. Je veux que ce soit le Prince trompé, le Prince mal conseillé; Mais c'est le Prince neantmoins qui veut cela; C'est le Prince persuadé.

Dites-moy, si en vostre maison vous auez vn Secretaire, vn Gentil-homme, vn valet qui vous face accroire qu'un de vos autres domestiques vous sert mal, & là dessus vous persuade de le mettre hors de vostre seruite, si ce domestique innocent & calomnié fait partie dans vostre maison pour se maintenir, s'il se saisit d'une de vos forteresses, & y tient bon; & que là dessus il dise, qu'il ne tient point cette place contre vous qui l'assiegez, & qui luy commandez d'en sortir, mais contre vn mauvais seruiteur, qui vous possède, qui manie vostre esprit, ainsi que bon luy semble, vous contenteriez-vous de cela? ne luy courrez-vous point sus, en bonne iustice ne luy ferez-vous point faire son procez?

Je dis plus. Vous, qui vous plaignez du gouuernement, prenez garde si vous vous plaignez de vostre mouuement, & si vous n'auiez point esté surpris par quelqu'un qui soit intéressé; si quelqu'un de vos amis, & en qui vous vous confiez, abuse point de vostre facilité, soit pour quelque mécontentement particulier, soit pour quelque autre cause, qui le pousse à desirer de la brouillerie. C'est vous neantmoins qui agissez, c'est vous qui remuez, c'est vous qui brouillez avec les autres.

En quatrième lieu, il faut sçauoir que telle a esté perpetuellement la coustume de ceux qui ont brouillé, d'excepter la personne du Prince, de protester au contraire, qu'il n'a point de meilleurs ny de plus fideles seruiteurs qu'eux. Car de s'attaquer

M. DC. XXXII.

L'HELLEBORE

POUR NOS

MALCONTENS,

&amp;c.

directement au Prince, ils seroient mal suivis. Il n'est point aisé d'effacer la veneration, que ce nom sacrosainct imprime és esprits des hommes.

Il faut donc qu'ils se disent seruiteurs du Prince, qu'ils ne parlent que de leur fidelité, ou de leur affection à son service: témoin la belle protestation conrenüe en ce mesme Manifeste, & laquelle nous auons transcrite cy-dessus; & cependant l'euenement a monstré quel estoit le dessein de ces gens si curieux du service du feu Roy, dont ils protestoient que la personne leur auoit rousiours esté sainte & sacrée, à l'imitation de ceux qui en donnant des soufflets à nostre Seigneur, l'appelloient Roy des Iuifs.

Et aussi on a veu à quoy ont abouty la plupart des soulleuemens, qui ont esté meus sous tels pretextes. Nous auons souvent parlé des troubles d'Angleterre. Ceux qui s'esleuerent contre Henry III. ne se plaignoient au commencement que de ses Ministres & Confidens, mais en fin ils en vinrent si auant, qu'ils menacerent le Roy mesme, s'il ne chassoit l'Euesque de Vincestre, Pierre de Rincual, & les autres, de qui ils se plaignoient.

L'Histoire d'Edoüard II. & de Richard II. est notoire. On sçait par où ces troubles commencerent, & comment ils finirent.

Je ne veux poinr dire, que tous en soient venus si auant; mais c'est chose qui est souvent aduenüe, & à laquelle il faut prendre garde.

Mais il faut passer à l'autre poinct concernant les causes de ces Liges & soulleuemens; Car c'est par là que l'on peut iuger des intentions, & où sont les pieges les plus dangereux pour surprendre la simplicité & l'ignorance. Et faut aduouër qu'il n'y a personne, qui lisant le Manifeste que nous auons transcrit, & voyant tant de maux & de desordres entrassés les vns sur les autres, l'Estat menacé de ruine & de bouleuersement, ne soit touché, & ne preste l'oreille à ces doléances, s'il n'est fort aduisé & rompu en telle sorte d'affaires.

Pout decouurir ces pieges, & ne s'y point laisser surprendre, il y a quelques obseruations à faire.

Et premierement, quant au bien public, c'est vn masque si vieil & si vie, que c'est merueille que l'on s'en puisse encote auioird'huy seruir. Il n'y eut iamais brouillon, factieux, ny seditieux, qui n'ayt commencé par là. Vn homme qui veut remüer, qui veut entreprendre, ne parle iamais de ses interests, il ne parle que du public. Il public les maladies d'un Estar, & les public beaucoup plus petilleuses qu'elles ne sont. S'il y a la moindre siéure, il dit que c'est

vne corruption vniuerselle des humeurs, que c'est vne peste: Il re-  
marque les fautes de ceux qui gouvernent, & s'ils ont erré en la  
moindre chose, il en fait des crimes, des horreurs: Il leur attribue  
tous les maux que la caducité d'un Estat, ses humeurs corrom-  
pues, & sa mauuaise disposition ont accoustumé de former: Il im-  
pute au Medecin les fautes du malade, sa desobeyssance, son dé-  
règlement, & sa mauuaise constitution; Et n'en demeure point  
là: Car s'il n'y a point de mal, il en suppose. Il fait bien pis. Car  
les meilleures actions il les fait iuger mauuaises par ses cauillations  
& interpretarions calomnieuses. Là dessus il déplore la calamité  
du Peuple, sa misère, son oppression; & apres auoir débauché les  
esprits, finalement il se declare leur protecteur, & proteste publi-  
quement qu'il veut exposer sa vie, ses biens, ses honneurs pour  
leur liberté & soulagement.

C'est ainsi qu'en vñ Absalon voulant entreprendre contre son  
pere propre. S'il y eut iamais Prince accompli, pieux, debonnaire,  
soigneux de rendre la iustice avec droicteure & equiré, ç'a esté  
Dauid, auquel Dieu mesme rend ce témoignage, qu'il l'a trouué  
selon son cœur. Et neantmoins son fils s'en va au marin à l'entrée  
des portes, il interroge les passans de l'estat de leurs affaires; il  
trouue leur cause bonne; mais il deplore leur condition, en ce qu'ils  
n'ont point de bons Magistrats, & que le Roy Dauid son pere n'a  
point soin de leur faire rendre Iustice. O si i'estois en sa place,  
dit-il, que ie iugerois equitablement! Voila vn homme fort sou-  
cieux du bien public, & de la reformation de la Iustice.

C'est ainsi que tous les autres, qui ont voulu opprimer la liberté  
publique, ou entreprendre contre les puissances superieures, ont  
procedé, ce que nous auons remarqué plus particulièrement cy-  
deuant.

Il n'y eut iamais homme qui parlast mieux du bien public, que  
le Roy de Nauarre du regne du Roy Iean, que le Duc de Bour-  
gogne du regne de Charles VI. Que le Comte de Charolois &  
autres Princes Liguez contre Louys XI. Et finalement que ceux  
dont nous auons transcrit la Declaration. Mais ô Dieu, quel zele au  
bien public! Qu'ils ont bien monstré que ceux qui se laissent abuser  
par tels discours ne sont gueres fins!

Pour donc ne se plus laisser surprendre par ces Messieurs, il faut  
s'informer de deux choses principalement; Quels ils sont, & quels  
peuuent estre veritablement leurs desseins.

La consideration des personnes peut de beaucoup servir. Car si  
on trouue que ceux qui crient contre le gouvernement, qui di-

M. DC. XXIII.  
L'HÉLÉBORE  
POUR NOS  
MALCONTENS,  
&c.

sont qu'il a besoin de reformation, & qui l'offrent pour cela, soient ou gens vicieux & corrompus; ou imprudens & estourdis; ou sans ordre & sans regle en leurs affaires; ou addonnez à leurs interests; ou finalement excessiuellement auares; ou excessiuellement ambitieux, qui sera l'homme si simple de se laisser persuader que telles gens ayent vne grande passion pour le bien public, & que ce soit cela qui les fait émuouoir? Ces Messieurs de qui nous auons choisi la Declaration pour vn modele d'un excellent Manifeste, y ont bien operé. Il faut que ie leur dise vn mot.

*Je vous supplie, Messieurs, qui vous plaignez du gouvernement; qui criez que tout est perdu, que peu de gens ont tout le credit, tout le pouuoir; ie vous supplie, dis-je, de considerer l'estat de vos maisons, si les affaires y sont bien conduites; si chacun y fait sa charge; si les plus gens de bien sont ceux qui ont plus de croyance près de vous; s'ils sont les plus chers, les plus employez, les mieux recognez. Si au contraire, vous n'auiez point quel-qu'un qui vous gouverne plus paisiblement que les autres, & qui en tire plus de gratifications; si celuy-là est point ordinairement le plus vicieux, le plus flateur, le plus trompeur, & celuy qui vous pille le mieux.*

*Vous dites que le Prince se sert de Ministres corrompus, & mal affectionnez à son service; Et de qui vous seruez vous? Tous vos Officiers sont-ils gens de bien? Au contraire, est-ce point vne merueille, quand un homme de bien, qui veut viure en sincerité, qui craint de blesser sa conscience, se peut conseruer en vostre service? Ce sont des plaintes que nous oyons tous les iours, & toutesfois nous n'auons point encores ony dire qu'on aye pris les armes à l'encontre de vous pour cela; & si quelqu'un l'auoit fait, vous l'aurez mal mené, ou auriez eu recours à la Justice du Prince pour le chastier. Et quoy? vous ne pouuez gouverner vos affaires particulieres sans desordre, sans plainte, sans doléance de ceux qui dépendent de vous, & vous voulez qu'en un grand Estat, en un grand Corps, il n'y ait iamais de desordre & de mal entendu. Iugez si vostre desir est iuste.*

Mais quoy? N'y a-il point quelque homme de bien, & qui soit veritablement touché du zele du bien public entre tous ces Messieurs? Si la mauuaise intention des vns est vn argument contre ces sortes de Liges, la bonne intention des autres doit-elle point estre vn argument pour les approuuer?

Cette consequence n'est point bonne. Car premierement, il est vray que pour vn qui a l'intention droite, il y en a dix qui l'ont entierement peruertie & corrompue. Et à ce propos il se faut resouuenir de ce que nous auons remarqué icy deuant, parlant des autres pretextes de seditions, qu'encores que les gens de bien ayent ordinairement plus de sujet d'estre mal contents que les autres, si



est-ce qu'il arriue peu qu'ils brassent aucune faction; car outte que la vertu n'est point seditieuse, aussi puis qu'il se trouue infiniment moins de gens de bien & vertueux, que d'autres, leur party seroit trop foible.

Il est vray que l'on a veu souuent plusieurs gens de bien enue, loppez dedans ces factions, où leur courage & la haine du vice les auoit porté; mais cela n'est point vn des effects de leur probité, bien de leur erreur.

En second lieu, tout ce qui se fait à bonne fin n'est point tousiours bon, combien que ce qui se fait à mauuais dessein soit tousiours mauuais en foy, & ne soit iamais bon que par accident. Il faut joindre à la bonne intention la bonne procedur, & faut que ce qui est bon en foy, s'execute par bons moyens.

Or apres auoir considéré la qualité des personnes qui s'offrent pour reformer vn Estat, il faut venir aux vrayes causes, & tascher de les distinguer d'auec les pretextes, à quoy seruira beaucoup la consideration que nous venons de toucher de l'humeur de ces Messieurs.

Or mon dessein n'est point d'entrer aux causes principales & plus importantes, qui auoient formé la faction, dont nous atons apporté le Manifeste; ie ne toucheray que les moins pernicieuses, qui ont seruy neantmoins à tels souleuemens. Car entre ceux qui se plaignent de l'Estat des affaires & du gouuernement, vous trouuerez que les vns décrient ceux qui sont dans les affaires, ou qui ont le gouuernement, afin d'entrer en leur place; d'autres estiment que leurs seruices ne sont point recognoz, & qu'ils ne reçoient point vn traitement égal à leurs merites; d'autres se promettent des charges, des gouuernemens; des emplois fructueux; d'autres sont mal en leurs affaires, & ont besoin d'une guerre civile; Et finalement il y en a d'autres que l'enuie seule empesche de pouuoir porter avec patience la fortune de ceux qui sont en faueur; ou dedans la creance.

Or tous ces pretextes estans recognus, est-ce point vne grande simplicité aux Peuples, de remouuoir, & se brouiller sur les plaintes de ces Messieurs, & de troubler le repos public pour leurs interests?

Ouy, mais n'y a-t-il point de l'iniustice de voir ceux qui par leur naissance, & à cause de leurs charges doiuent tenir les premiers rangs dans l'Estat; & auoir la principale direction des affaires, estre reculez, cependant que des gens qui ne sont point de leur qualité, sont en faueur & employez? Voila qui est plausible; mais

M. DC. XXXII.  
L'HULLIBORE  
POUR NOS  
MALCONTENS,  
&c.

si y a-il beaucoup de choses à dire là dessus.

Car premierement, ie veux qu'on vous face quelque espee de tort; ie veux que vous soyez beaucoup plus capables que ceux qui sont employez; Je veux que vostre qualité vous donne plus de part aux affaires que celle que vous y auez; bref, ie veux que vous ayez sujet de trouuer quelque chose à dire en ce qui se passe, & au traitement que l'on vous fait: ie nie toutesfois que pour cela nous soyons obligez de prendre les armes, c'est à dire, que pour oster vn desordre nous deuions introduire vne rebellion; que pour vous faire trouuer vostre contentement, nous deuions hazarder ce peu de bien qui nous reste, & mettre le feu aux quatre coins de l'Estat.

En second lieu, prenez garde si vous mesme auez point beaucoup contribué, pour faire naistre ces desordres; si vous n'auiez point mal vû de la liberté que vostre qualiré vous donnoit vers le Prince, pour luy faire entendre & comprendre la consequence de ce qui se passoit. Si au contraire vous auez point par des submissions honteuses & seruiles esleué de ceux de qui vous vous plaignez.

Or ie passe maintenant à l'autre point, & soustiens que non seulement ces soulleuemens repugnent au deuoir, mais mesmes qu'ils ont le plus souuent les euenemens tout contraires à l'vtilité que l'on s'en estoit promis.

Et premierement, pour ce qui regarde les Grands, l'Histoire nous apprend, que combien que leurs soulleuemens ayent souuent esté suivis à la longue de la ruine des Favis ou des Ministres, contre lesquels ils s'estoient soulleuez: si est-ce qu'ils ont aussi esté ordinairement tres-funestes à ceux qui s'estoient liguez contre eux. C'est l'Histoire du Sattrape Molo, qu'Antiochus défit en bataille, iceluy estant reuolté à cause de Hermias. C'est l'Histoire du Comte de Montfort & de son fils sous Henry III. d'Angleterre; de Thomas de Lanclastre & autres grands Seigneurs sous Edoüard II. Des Princes & Seigneurs de Castille soulleuez contre Dom Aluaro de Luna, & d'infinis autres; & la raison de cela est manifeste; d'autant qu'un Prince qui voit que ses sujets luy veulent donner la loy, se roidir dauantage, & voyant que le pre-texte de leurs soulleuemens, est l'affection qu'il porte à quelques-uns, & la bonne opinion qu'il a de ses Ministres, il croiestre obligé de les proteger encore plus opiniastrement, & de se lier plus estroitement avec eux.

Mais quoy? faut-il donc souffrir que ces gens gourmandent

tout le monde? qu'ils abaissent les Grands? qu'ils abusent de leur fortune insolemment?

M. DC. XXXII.

L'HÉLIBORRE

POYR NOS

MALCONTENS,

&amp;c.

Vous avez les voyes legitimes, les remonstrances respectueuses & genereuses; & si tout cela ne réussit point, il faut que vous remontriez plus haut; à la cause & à la source de ces malheurs; & faut icy que l'esprit courtois s'humilie, & qu'il escoute la voix de son Confesseur.

Vous voyez l'autorité & la conduite des affaires entre les mains de gens, que vous en jugez incapables, ou qui abusent de leur pouvoir ou de leur fortune. Vous ne tenez point le rang que vostre naissance, & vostre qualité sembloit vous donner. Mais entrez en vous, & considérez si vous avez point quitté & abandonné vous mesme ce rang & cette qualité. Si au lieu de porter vostre esprit à ce à quoy vostre naissance vous appelloit, pour bien & vilement servir vostre Prince, & proeurer le bien de son Estat, vous vous estes point addonné à toute autre chose. Considérez si vos intentions ont esté bonnes & bien sincerés: si lors que vous avez désiré avoir part au gouvernement, s'a esté pour redresser ceux qui faisoient, & faire mieux. Considérez encore si vous faites justice à ceux qui dependent de vous, & si vous distribuez vos graces, vos faueurs, & vos bien-faits à ceux qui vous seruent plus fidelement, & qui le merisent le mieux. Que si vous trouvez au contraire que vostre seule ambition, vos interests particuliers vous ont imprimé ce désir: Que vous n'avez aspiré à cela, que pour en profiter, pour y faire vos affaires; Qu'en l'establissement de vos maisons vous ne suiuez autre regle que celle de vostre volonté & de vostre passion; ne trouvez point estrange si Dieu, qui cognoist le cœur de l'homme, & qui sonde ses reins, vous assuietis à ceux, sur qui regulierement vous deuez auoir l'autorité & le commandement, & si on vous mesure de la mesme mesure que vous mesurez les autres. Ce sont fleaux dont Dieu chastie l'orgueil, la nonchalance, la lascheté des Grands, & les pechez des petits. Et partant tous vos mouuemens, tous vos soustemens, toutes vos armes ne seruent de rien. Il faut que vostre deliurance vienne d'ailleurs; il faut remonter plus haut; retrancher la cause & la source de ce mal, & ne point prendre la pierre pour le bras.

Mais pour retourner à vous, Peuples, qui vous mutinez & vous remüez, & par ce moyen ne faites que vous empestrer dauantage, & serrer plus estroittement vostre lien, il faut que ie vous dise, qu'outre qu'en ce faisant vous vous éloignez bien loin des termes de vostre deuoir, ainsi que nous disions cy-deuant, aussi ne vous éloignez-vous point moins de vostre bien, repos & vtilité.

Car qu'esperez vous de tous ces remuemens? Pensez vous forcer le Prince à se défaire de ceux qui le seruent, & si l'on vient à s'en défaire,

M. DC. XXXII.  
L'HELLBORE  
POVR NOS  
MALCONTENS,  
&c.

*eſtimez-vous que ceux qui entreront en leur place doiuent faire mieux?*  
Pauvres gens, ſix mois de guerre & de trouble vous apporteront plus de miſeres que vingt ans de faueur, ou de gouvernement de ces gens là.

Ouy ; Mais ils pillent tout, ils rauagent tout, ils épuïſent toutes les Finances ; cela eſt un fort grand mal, & un grand deſordre à la verié ; Mais ie n'ay point encore appriſ qu'une guerre civile ſoit un moyen de reſtablir les Finances, ny de vous garentir des pillages : Au contraire, quand vous ditez que ces gens là pillent & qu'ils rauagent tout, vous empruntez les termes des miſeres & calamitez de la guerre.

Souuenez-vous donc qu'il n'y a rien de parfait en ce monde. Qu'il n'y a Eſtat ſi bien gouverné ny ſi bien réglé, où il n'y ayt touſiours beaucoup à redire. C'eſt vn oracle ancien : Ce qui eſt tortu ne ſe peut redreſſer, & ce qui deſaut ne ſe peut nombrer. Il faut viure dans le monde avec cette condition de voir infinies choſes déréglées, & deſordonnées, & leſquelles routesſous il n'eſt point permis à tout le monde d'entreprendre de redreſſer. Et qui eſt ſi ſage, ſi aduiſé, ſi parfait d'entre vous, en la conduite duquel on ne remarque infinies fauſes ? Où eſt la maiſon ſi bien ordonnée, en laquelle on ne trouue beaucoup de deſauts ? Que ſi cela eſt veritable en vn ſi petit corps, pourquoy voulez vous qu'en vn grand corps il ne ſ'engendre aucunes mauuiſes humeurs ? qu'il ne ſoit ſujet à aucunes maladies ? Que chacun de nous donc travaille à ſe reformer, à reformer ſa famille, & repurger le deſordre de ſa maiſon, & puis nous penſerons au public.

Mais le pis que ie vois en cela, eſt, que ce ne ſont point touſiours les plus gens de bien qui ſe plaignent de la corruption du ſiecle : mais ſouuent les plus vicieux, les plus mal-habiles, les plus corrompus. Tu cries, que tout eſt perdu ; que la vertu n'eſt point recogneuë, que les faueurs ſont diſtribuéés à perſonnes indignes ; que les affaires ſont entre les mains de petites gens, en gens incapables. Et qui es tu, qui dis cela ? Ne vois-tu point ton valet, ton lacquais derriere toy qui ſe plaint de la fortune, de l'auoir aſſuietty à vn ſi ſot homme, qui par les loix de la nature deuoit ſeruir à celuy qui le ſert, & qui eſt beaucoup plus habile homme, & plus homme de bien que luy ? Tu penſes ſous ombre que ton pere t'a laiſſé du bien, & qui peut-eſtre ſ'eſt damné pour te l'acquérir ; ſous ombre qu'il t'a laiſſé vn bel office, vne belle charge, en laquelle tu n'entends rien, & dont tu es indigne : ſous ombre que tu as vne grande Prelature, où tu es entré par Simonie, ou autre mauuais moyen ; tu penſes, dis-je, eſtre vn grand perſonnage, & auoir droit de contreroller les actions meſmes du Souuerain. Et tu ne vois point tant de gens de bien, tant de gens de valeur, tant de gens de ſçauoir & de vertu, qui pour auoir voulu ſe contenir dedans les bornes de la Juſtice & de la preuë d'homme, ſont contrains de te ſupplier,

de

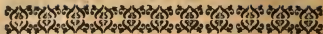
de te respecter, & de supporter, ou plustost mesmes de venerer toutes tes  
 impertinences. Et cependant tu te plains que les grandes charges, les gran-  
 des dignitez, les grandes faueurs ne sont point bien distribuées, tu publies  
 que l'Estat a besoin de reformation, & tiens ces discours dedans un cabi-  
 ret, & une place d'usage, & peut-estre mesme dans un bordel.

M. DC. XXXII,  
 L'Hellénisme  
 POUR NOS  
 MALCONTENS;  
 &c.

Or toutes ces plaintes, & ces crieries ne seruent point à guerir le  
 mal; mais au contraire à l'aigrit dauantage, & en exciter vn autre  
 beaucoup plus furieux: il faut faire autte chose, & comme ie di-  
 sois tantost en parlant aux Grands, il faut remonter à la source  
 de tous ces maux, laquelle nous trouuerons chez nous mesmes.

Ce n'est point que ie veuille dire que l'on doie idolatrer apres  
 ceux que l'on croit indignes des grandes charges, & des grandes  
 faueurs: mais ce que ie dis est, qu'il y a vne grande difference en-  
 tre vne veneration seruite, & vne ferocité effrenée. Ie tiens celuy-la  
 vrayement homme de bien, & d'un bon courage, qui s'abstenant  
 de rechercher par des moyens honteux & indecens les bonnes gra-  
 ces de telles gens, s'abstient pareillement de toutes menées & pra-  
 tiques qui peuuent blesser l'autorité Souueraine, & troubler le  
 repos public.

Nous auons remarqué cy-dessus, que les affaires du Roy Char-  
 les VIII. furent assez mal gouuernez pour quelque temps, par des  
 gens de petite estoffe, & de peu d'experience. Nous auons pareil-  
 lement remarqué qu'encores que le Cardinal d'Amboise fust vn  
 fort sage Seigneur, d'une extraction tres-illustre, & d'un genereux  
 courage, neantmoins es negociations d'Italie, & particulièrement  
 de Rome, sa qualité & ses interests luy firent faire des grandes  
 fautes, & fort prejudiciables aux affaires du Roy Louys XII. son  
 bon Maistre, & que ce Seigneur seruoit avec affection & fidelité.  
 Nous sçauons aussi combien a cousté à la France l'affection par-  
 ticuliere que François I. portoit à certains Seigneurs, desquels il  
 prefera l'aduis à celuy de les plus sages, plus aduisez & plus expe-  
 rimentez seruiteurs à la iournée de Pauie: Mais nous n'auons point  
 appris que pour cela les Peuples se soient murinez, ny souleuez  
 contre les Ministres & Fauoris. Ils auoient encore l'exemple tout  
 recent de la guerre du bien public, sous Louys XI. & de la guetre  
 de Bretagne, à cause de la Reuenue de Madame de Beaujeu, durant  
 le bas âge de Charles VIII. ce qui les auoit rendu sages, & leur  
 auoit fait cognoistre quels estoient les fruiets de tels souleue-  
 mens.



## E D I C T

E T

## DECLARATION DV ROY:

CONTRE SES OFFICIERS,  
qui sont attaints & conuaincus par coutumace  
du crime de leze Majesté.

VERIFIEZ EN PARLEMENT  
le Roy y seant, le douzième Avril 1633.

N. DC. XXXIII.



LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, A tous presens & à venir, Salut. C O M M E les rebellions qui se forment dans les Estats traient apres soy la ruine & la desolation du Public & des Particuliers; Il est aussi du denoir d'un bon Prince d'appliquer tous ses soins, à ce que ce mal, qui va ruinant le lien commun de la société civile, ne prenne racine, & de chastier seuerement ceux qui en sont les auteurs, ou qui les fomentent: Et bien que tous ceux qui se trouuent enuoloppez en vn crime si pernicieux, soient grandement punissables par toutes sortes de loix, il est neantmoins bien plus detestable quand il se rencontre en la personne des Officiers qui ont la marque de la puissance & de l'autorité Royale; qui d'autant plus qu'ils ont receu de graces de leur Prince, sont: ils aussi plus estroittement obligez à rendre la fidelité qui luy est deuë, & seruir d'exemples aux autres Sujets: Car estans les moyens desquels les Roys se seruent pour conseruer & maintenir leur autorité, & comme la lumiere pour conduire les Peuples au vray chemin de l'obeyssance, il est certain que venans à se méconnoistre, & abuser de cette autorité, qui est vn vray rayon de la Royauté, il semble que les Roys sont obligez de se seruir contre eux d'autres moyens que les ordinaires, & d'vser d'un chastiment beaucoup plus seuer & rigoureux que contre le reste de leurs Sujets. Les derniers mouuemens dont nostre Royaume a

a esté miserablement affligé, comme ils ont esté grands & dangereux, pour auoir eu pour chef nostre tres-cher & tres-ami Frere vnique le Duc d'Orleans, ont aussi enuoloppé plusieurs personnes de diuerses qualitez, les vns emportez par leur ambition effrenée, les autres par mauuais desseins; mais tous ayans pour but la ruïne de nostre autorité & de nostre Estat. L'un des principaux auteurs de tout ce mal a esté le President le Coigneux, qui ayant perdu la souuenance de tant de bien-faits qu'il auoit receus de Nous, & particulièrement d'auoir esté honoré gratuitement de la charge de President en nostre Parlement, pour d'autant plus l'obliger à bien seruir nostredit Frere, l'auroit neantmoins porté à des resolutions si contraires au bien & au repos de nostre Royaume, qu'il n'y a personne qui ne iuge, que sans l'assistance visible de Dieu, & les bons & genereux conseils de nos principaux Ministres, il y auoit à craindre vne entiere subuersion de cét Estat. Ce qui nous auroit obligé, voyant que ledit le Coigneux s'estoit retiré hors de nostre Royaume sans nostre expresse permission, de le comprendre dans nos Lettres de Declaration du trentième Mars mil six centrente, par lesquelles nommément il auroit esté déclaré atteint & conuaincu de crime de leze Majesté, si dans vn mois apres la publication de nosdites Lettres, il n'auoit recours à nostre grace & clemence: Mais tant s'en faut qu'il se soit seruy de ce moyen, qui estoit pour le remettre en son deuoir, qu'il en auroit abusé, & auroit continué à donner ses pernicieux conseils, suiuis de tres-mauuais effets, se seroit retiré en des Cours de Princes, lors ennemis de cette Couronne, & en d'autres lieux non moins suspects. Ce qui auroit attiré sur luy nostre iuste indignation, en telle sorte qu'il auroit esté poursuiuy criminellement en nostre Cour de Parlement de Dijon; où par Arrest donné par default & coutumace, il auroit esté atteint & conuaincu du crime de leze Majesté, & en suite priué de tous honneurs, charges & dignitez, & condamné à auoir la teste tranchée, & tous ses biens à nous acquis & confisquez. Et d'autant qu'il est tres-honteux & qu'il importe à la dignité & à la reputation de nos affaires dans les Pays estrangers, que l'on y voye vn homme, l'un des Principaux Officiers de nostre Parlement, le Parlement des Pairs, la premiere Compagnie Souueraine de nostre Royaume, estre dans la rebellion notoire, fuyant çà & là, pour l'horreur de son crime, iusques là qu'il a pour ennemis capitaux ceux mesmes que son mauuais conseil a jetté dans la rebellion, porter encores les marques de nostre autorité, comme s'il estoit innoçent & dans son deuoir: Et d'ailleurs,

M. DC. LXXIII.  
 EDICT ET DE-  
 CLARATION DV  
 ROY, CONTRE  
 SES OFFICIERS,  
 &c.

qu'il est necessaire pour le repos de nos Sujets que les Loix qui ont esté sainctement establies par les Roys nos predecesseurs, pour le bien de leur Estat, ne seruent de protection aux meschans pour le ruiner, par l'esperance qu'ils ont que le temps conseruera leurs biens & leurs charges, Et que c'est la premiere marque d'un Prince Souuerain de donner des Loix à son Peuple, & la plus haute sagesse de les accommoder à la nature des lieux, des personnes & du temps; Et que la necessité & l'amour que nous portons à nostre Peuple, nous oblige d'auoir l'œil, à ce que le crime de leze Majesté, le plus grand de tous les crimes, n'oit frequent en nostre Royaume, & qui gagne insensiblement les parties les plus nobles de nostre Estat, soit rigoureusement & seuerement chastié: SÇAVOIR FAISONS, que nous considerans qu'il est à propos de declarer nostre volonté, tant sur l'article vingt-huitième de l'Ordonnance de Moulins, qui donne temps de cians aux condamnés par defauts & coutumaces, de se représenter, que sur l'article cent quatre vingts trois de l'Ordonnance de Blois, postérieure à celle de Moulins, qui veut en termes precis, Que tous criminels de leze Majesté, nommément nos Officiers, ne puissent jamais rentrer en leurs charges & biens à l'aduenir, en quelque sorte & maniere que ce soit, Ayans fait mettre cét affaire en deliberation en nostre Conseil; DE L'ADVIS d'iceluy, & de nostre pleine puissance & autorité Royale, AVONS dit & déclaré, disons & declaron par nostre present Edict perpetuel & irreuocable, Que ladite Ordonnance de Moulins, article vingt-huitième, ne se peut ny doit entendre ny auoit lieu pour le regard de nos Officiers, quels qu'ils soient, condempnez pour rebellion & crime de leze Majesté par defauts & coutumaces, comme indignes de toutes graces & priuileges: Mais, VOVLONS & nous plaist, suiuant nostredite Ordonnance de Blois, article cent quatre vingts trois, Que ceux de nosdits Officiers, quels qu'ils soient, qui se sont tant oubliez que d'auoir association, intelligence, participation ou ligue avec Princes, Potentats, Republiques & Communautéz, dedans ou dehors nostre Royaume, directement ou indirectement, par eux ou par personnes interposées, verbalement ou par écrit, & qui se retireront hors nostre Royaume, sans nostre exprés commandement ou permission, & qui feront des leuées & enrollement de gens de guerre sans nostre congé & licence, estre criminels de leze Majesté, proditeurs de leur Patrie, incapables & indignes, eux & leur posterité, de tous estats, offices, tiltres, dignitez, honneurs, graces priuileges, & de tous autres droicts. Et outre,



VOVLONS & nous plaist, que les Jugemens qui seront rendus sur la qualité du crime de leze Majesté contre nosdits Officiers, quoy que donnez par défauts & coutumaces, soient executez apres qu'ils auront esté publiez, & ce pour le regard seulement de la confiscation des Offices & Charges, sans qu'ils puissent à jamais y estre reestablis, par Lettres ou autrement, en quelque maniere que ce soit. Et attendu les condamnations cy-deuant rendues contre ledit le Coigneux, pour sa rebellion & absence notoire hors nostre Royaume, A V O N S ledit Office de President en nostre Cour de Parlement, que tenoit ledit le Coigneux, esteint & supprimé, suivant nos Ordonnances.

SI DONNONS EN MANDEMENT à nosamez & feaux Conseillers les Gens tenans nostre Cour de Parlement, & Chambre de nos Comptes à Paris, que nostre present Edict & Declaration ils facent lire, publier, registrer, garder & observer inuiolablement, de poinct en poinct, selon la forme & reneur, faisans cesset tous empeschemens au contraire, CAR tel est nostre plaisir. Et afin que ce soit chose ferme & stable à tousiours, nous auons fait mettre nostre Seel à celsdites presentes, sauf en autres choses nostre droit, & l'autrui en toutes. DONNÉ à Paris au mois d'Auril, l'an de grace mil six cens trente-trois. Et de nostre Regne le vingt-troisième. Signé, LOUIS : Et plus bas, Par le Roy, DE LOMENIE. A costé, VISA, & scellé du grand Seau de cire verte, en lacs de soye rouge & verte. Et au dessous est encore escrit:

*Leuës, publiées & registrées, ouïes & ce consentans le Procureur General du Roy, & coppies collationnées aux originaux des presentes enuoyées aux Bailliages & Seneschaußées de ce ressort, pour y estre pareillement leuës, publiées, registrées, gardées & obseruées selon leur forme & teneur. A Paris en Parlement, le Roy y seant, le douzième Auril 1633.*

Signé,

DV TILLET.

# LETTRES PATENTES DV ROY.

## CONTENANT ABOLITION

*en faueur de ſes Sujets rebelles de la Prouince  
de Languedoc, & ſes adherans.*

M. DC. XXXIII.



LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, A tous preſens & à venir, Salut. Le reſpect & la reuerence qui eſt deuë à noſtre autorité, ayant eſté bleſſée par la rébellion de pluſieurs Seigneurs ; Gentils-hommes & autres de nos Sujets de noſtre Prouince de Languedoc, & pays adjacents ; Nous aurions iuſte raiſon de nous ſeruir de la puiffance que Dieu nous a miſe és mains pour chaſtier ces Rebelles, afin de ne pas donner iour aux crimes par l'eſperance de l'impunité, & d'intimider par ce moyen ceux que la ſeule crainté peut reſtenir dans le deuoir. Mais d'autant que ceux qui ont fuiuy les armes de noſtre Frere vnique le Duc d'Orleans, & adheré à la rébellion du feu Duc de Montmorency ſont en grand nombre, & que rendant la punition auſſi generale que la faute, il y auroit à craindre, quelque conſideration que l'on y peuſt apporter, que ceux qui ont eſté pluſtoſt à ce Party par mal-heur que par mauuiſe volonté contre noſtre ſeruire, ne ſe trouuaſſent enuoloppez dans la diſgrâce des plus coupables ; Et d'ailleurs conſiderant que l'autorité ſouueraine n'a pas moins d'éclat dans les actions de la Clemence, que dans celles de la Juſtice ; Apres auoir paciſié noſtre dite Prouince, fait faire vne punition auſſi exemplaire dudit Duc de Montmorency, que l'enormité de ſon crime le pouuoit meriter, & receu de tous nos Sujets dudit pays vne prompte & entiere obeyſſance, voyant maintenant la pluſpart deſdits Seigneurs, Gentils-hommes & autres refugiez hors noſtre Royaume, & dans la frontiere d'Eſpagne, recourir en ſuitte à noſtre bonté, comme à l'vnique refuge de leur ſalut : Nous auons eſtimé ne deuoit reſuſer aux tres-humbles ſupplications qui nous ont eſté

faites par nostre tres-cher & bien-amé Cousin le Duc d'Alluyn, Pair de France, Gouverneur, & nostre Lieutenant General audit Languedoc, avec les respects & submissions conuenables, le pardon & l'oubly des choses passées, sur l'assurance que nostredit Cousin le Duc d'Alluyn nous a donnée pour lesdits refugiez dudit pays, qu'ils se comporteront à l'aduenir selon leur deuoir, & ne se départiront iamais de l'obeyssance & fidelité à laquelle ils sont obligez enuers nous : SÇA VOIR FAISONS, que Nous pour ces causes, suiuant en cela nostre naturelle inclination, qui ne peut consentir à la rigueur & seuerité des punitions, sinon entant qu'il est necessaire pour le bien de nos Sujets, & seuerité de nostre Estat: Nous auons de nostre grace speciale, pleine puissance & autorité Royale, esteint, assoupy, & aboly, & par ces presentes signées de nostre main, esteignons, assoupissons, & abolissons tous actes d'hostilité, violences & desordres qui ont esté commis par lesdits Seigneurs, Gentils-hommes, & autres nos Sujets de nostredite Prouince de Languedoc, & pays adjacents, leurs adherants & complices, en quelque sorte & maniere qu'ils soient aduenus durant ladite rebellion, & iusques à present: Et ce faisant, leur auons quitte, remis & pardonné, quittons, remettons & pardonnons tant en general qu'en particulier, tout ce qui leur pourroit estre imputé à l'occasion des susdits crimes, mouuemens, port d'armes & rebellions, sans que ores ny à l'aduenir ils en puissent estre recherchez, molestez, ny inquietez par quelques personnes, & sous quelque pretexte que ce soit, leur remettant toute peine, amende, & punition; lesquels pour raison desdits crimes, ils pourroient auoir encourus enuers Nous & Iustice: Et à cette fin nous auons mis & mettons au neant toutes les Informations sur ce faites, Decrets, Iugemens & Arrests sur ce donnez: Reuocqué & reuocquons tous dons & confiscations cy-deuant accordez de leurs biens meubles & immeubles; Et auons iceux Seigneurs, Gentils-hommes, & autres Rebelles de nostredite Prouince, & pays adjacents, remis & restitué, remettons & restituons en leur bonne fame & renommée: & en leurs biens; Imposans sur ce silence perpetuel à tous nos Procureurs Generaux, leurs Substituts presens & aduenir, & tous autres, à condition toutesfois de reuenir en leurs maisons dans trois mois apres la publication des presentes, & de faire leur déclaration pardeuant les Iuges des lieux où ils se trouueront domicilier, fors & exceptez neantmoins les Euesques d'Alby, d'Vzés, Lodeue, d'Alet, & de S. Pons; l'Abbé d'Elbene, les nommez de Naues, Perault & ses enfans, Vallon, Odemart, Penaultier Tresorier de la Bouisse,

M. DC. XXXIII  
LETTRES PA-  
TENTES DV  
ROY, CONTRE  
VANT ABOLI-  
TION, &c.

Marcillas, S. Amant, d'Alzau pere & Baron de Leran fils, que nous n'entendons aucunement exempter des Iugemens, Arrests & condamnations rendus & à rendre, tant contre leurs personnes, que contre leurs charges, biens meubles & immeubles. Si DONNONS en mandement à nos amez & feaux Conſeillers les gens tenans noſtre Cour de Parlement à Tholoſe, que ces preſentes noſdites Lettres de grace & abolition ils facent lire, publier, & enregistrer, & du contenu en icelles iouyr & vſer pleinement & paisiblement leſdits Seigneurs, Gentils-hommes, & autres nos Subjèts refugiez du-dit pays, & lieux circonuoiſins, leurs adherans & complices qui ont eſté du Party de noſtre dit Frere, & ſuiuy le Duc de Montmorency, & tout ainſi que ſi chacun d'eux yeſtoit particulièrement denommé, ſans permettre ny ſouffrir que ores ny à l'aduenir il leur ſoit fait ou donné aucun trouble ny empeschement au contraire; lequel ſi fait, mis, ou donné leur eſtoit en leurs corps ou en leurs biens, ils facent mettre à pleine & entiere deliurance, & en leur premiet eſtat & deub; nonobſtant routes Ordonnances & Lettres à ce contraires: Aufquelles, & aux déroatoires des déroatoires y contenuës, Nous auons dérogé & dérogeons par ceſdites preſentes: Et afin que ce ſoit choſe fermée & ſtable à tousiours, Nous y auons fait mettre noſtre ſcel. CAR tel eſt noſtre plaisir, ſauf en autres choſes noſtre droit, & l'autrui en toutes. Donné à Paris au mois de Mars l'an de grace 1633. Et de noſtre Regne le vingt-troisième. Signé, L O V I S. Et plus bas: Par le Roy, PHELYPPEAUX.

### Extrait des Regiſtres de Parlement.

**S**UR La Publication & Regiſtre iudiciellement requis par Dumont, Subſtituë du Procureur general du Roy, des Lettres Patentes de ſa Maieſté données à Paris au mois de Mars dernier, contenant abolition en faueur de ſes Subjets Rebelles de la Prouince de Languedoc, & leurs adherans, & lecture faite d'icelles. LA COUR, eue deliberation, a ordonné & ordonne, que leſdites Lettres Patentes du Roy ſeront enregistrées & Regiſtrées d'icelle, pour eſtre executées de point en point ſelon leur forme & teneur. Comme auſſi, qu'à la diligence dudit Procureur general, Vidimus ou Extraict d'icelles deuëment collationné, ſera enuoyé par toutes les Seneſchauffées, Bailliages & Iudicatures de ce reſſort, pour eſtre procédé à ſemblable lecture, publication & regiſtre: Enjoignant aux Subſtituës dudit Procureur general de tenir la main à l'execution deſdites Patentes. Fait & dit à Tholoſe en Parlement, le 3. iour du mois d'Aouſt 1633. DE MALENFANT.

ARREST



# ARREST DE LA COUR DE PARLEMENT. CONTRE LE DVC DE LORRAINE.



EV par la Cour la Requête à elle présentée par le Procureur General du Roy, contenant que le Barrois ayant esté erigé en Duché par les Roys predecesseurs, & les Ducs de Bar, de temps en temps tenu à gloire d'estre Vassaux liges; & en cette qualité porté la foy & hommage en personne, & rendue leur aueu & denombrement. Neantmoins le sieur de Lorraine, auquel ledit Duché appartient, à cause de la Dame de Lorraine sa femme, l'une des filles de Henry Duc de Lorraine dernier decédé, quoy qu'il soit tres-obligé de satisfaire à son deuoir par toute sorte de considerations, & qu'il ayt esté sommé de s'acquiescer de ce qu'il doit à la Couronne, il n'en a tenu aucun conte iusqu'à maintenant; & que la demeure plus longue seroit tres-prejudiciable aux droicts de la France; requeroit Commission luy estre accordée, pour faire saisir & mettre en la main du Roy le Duché de Bar, circonstances & dependances, à faute de foy & hommage, droicts & deuoirs non faits & non payez: laquelle saisie tiendra iusques à ce qu'il ayt satisfait aux causes d'icelle; Et tout considéré, **LADITE COUR**, a ordonné & ordonne, Commission estre deliurée audit Procureur General, pour faire saisir & mettre en la main du Roy le Duché de Bar, circonstances & dependances, à faute de foy & hommage, droicts & deuoirs non faits & non payez; Laquelle saisie tiendra iusqu'à ce qu'il ayt satisfait aux causes d'icelle. Fait en Parlement, le trentième Iuliet mil six cens trente-trois.

Signé,

RADIGVES.



# LETTRES DV ROY.

ENVOYEE A MONSIEGNEVR

le Premier President, & à Nossseigneurs  
du Parlement de Metz.

M. DC. XXXIII.



MONSIEVR DE BRETAGNE, l'escriis aux Sieurs Commissaires depurez pour l'establissement de ma Cour de Parlement de Metz, pour leur donner part des raisons qui m'ont obligé à porter mes Armes dās la Lorraine, li voisine des lieux du ressort de madite Cour, que ie iuge plus imporrant qu'elles soient sceuës d'un chacun dans cette frontiere qu'ailleurs, & specialement de mes principaux Officiers, dont les sentimens doiuent donner le mouuement à ceux des Peuples. Vous verrez par ma Lettre ausdits Sieurs Commissaires combien elles sont iustes: aussi ay-ie bonne esperance que i'auray le mesme succez en cette affaire, que Dieu m'a donné en toutes autres, où i'ay employé mes Armes iusques icy. Je prie, sur ce, la diuine Bonté, vous renir, Monsieur de Breragne, en sa sainte garde. Escriir au Camp de S. Nicolas le 2. iour de Septembre 1633.

Signé, LOVIS. Er plus bas, BOVTHILLIER.

# LETTRE DV ROY.

ENVOYEE A NOSSSEIGNEVRS

du Parlement de Metz.

M. DC. XXXIII.



OS AMEZ ET FEAVX, Toutes les entreprises que nous auons faites iusques à cette heure n'ayant esté que pour la gloire de Dieu, en abattant l'heresie de nostre Royaume, pour le secours de nos Alliez, iniustement opprimez, ou pour empeschier que ceux, soit de nos Voisins ou de nos Sujets, qui auoient de mauuais desseins contre nostre Estar, ne se redissent assez forts pour les executer: Nous auons eu aussi les succez tels que nous les pouuions desirer, la bonne fortune s'estant monstrée tousiours inseparable de la iustice de nostre cause, nous esperons qu'elle nous accompagnera encores dans la resolution que nous auons prise d'at-

taquer le Duc de Lorraine, veu que la mesme Iustice que nous auons eu par le passé est autant de nostre costé en cette occasion qu'elle ayr iamais esté. Chacun peut sçauoir les iusts sujets que nous auons d'estre offenz contre ledit Duc, puis que ce qu'il a fait contre les Traitez qu'il auoit avec nous a esté à la veüe de toute l'Europe: il a continuellement eu des intelligences avec ceux qui ne peuuent souffrir la grandeur de cette Couronne, & n'a recherché d'estre mal qu'avec ceux qui y prennent interest, ainsi qu'il a bien fait voir lors qu'il a rompu la neutralité qu'il auoit avec les Suedois, que nous luy auons procurée, pour empescher qu'ils ne le ruinaissent, comme ils eussent fait il y a desia long temps; & ne s'estant pas contenté de les attaquer le premier contre toute sorte de raison & de iustice, il leur a fait entendre par vn des siens qu'il a enuoyé vers eux, que nous estions d'accord avec luy, & qu'il ne le faisoit que de nostre consentement. Quand nous n'aurions eu que cette raison de porter nos Armes dans son pays, pour faire voir à tout le monde que nous n'auons pas accoustumé de tenir vn procedé si peu sincere, elle estoit assez forte, & nous iustificoit assez: mais il y en a vne autre particuliere, laquelle estant iointe aux autres, toutes ensemble ne nous ont peu permettre de differer plus long temps à témoigner nostre iuste ressentiment contre ledit Duc, qui est le Mariage de nostre Frere le Duc d'Orleans, qu'il nous a confessé auoit fait avec sa sœur, apres nous auoir fait demander si nous l'aurions agreable, & luy auoir fait entendre que c'estoit vne chose que nous ne pouuions consentir, & que sur cela il eust plusieurs fois protesté & donné parole de ne le faire pas. Cette action qui ne se peut mesme pratiquer entre les particuliers, sans qu'ils ayent recours à la Iustice, nous est si iniurieuse & si preiudiciable à nostre Estat, que n'ayés point de voye plus douce que celle des Armes, pour faire voir nostre sincerité à nos Alliez, & pour rompre ledit Mariage, qui ne peut estre de soy valide, ayant esté fait par rapt & clandestinement, nous nous sommes resolu d'attaquer Nancy, afin d'oster à l'aduenir audit Duc le moyen de plus troubler la Chrestienté, de rendre les effets de sa mauuaise volonté contre nous inutiles, & tirer raison de tant d'offenses & si sensibles que nous auons receuës de luy; dequoy nous auons voulu vous donner aduis, afin que vous sçachiez avec combien de raison & de iustice nous auons porté nos Armes dans la Lorraine, où nous esperons qu'elles auront la mesme prosperité que Dieu nous a donnée iusques à present par tout où nous les auons employées. Donnée au Camp de S. Nicolas le 2. iour de Septembre 1633.

Signé, LOVIS. Et plus bas, BOVTILLIER.

FFfff ij



# LETTRE DV ROY,

ESCRITE A MONSIEGNEVR LE DVC  
de Mont-bazon , Pair & grand Veneur de France,  
Gouuerneur & Lieutenant General pour le Roy,  
de Paris & de l'Isle de France.

CONTENANT L'ESTAT PRESENT  
*des affaires de sa Majesté en Lorraine.*

M. DC. XXXIII.



MON COUSIN, Ayant dissipé depuis quelques années en ça, par l'assistance Diuine, les factions qui ont si long temps agité cét Estat durant les Regnes des Roys mes predecesseurs & le mien, & en meisme temps Dieu m'ayant aussi fait cette grace de garentir mes bons voisins & Alliez, de l'oppression qui les menaçoit, apres tant de peines & de dangers ausquels ie me suis de tres-bon cœur exposé en tous les voyages & sièges que i'ay faits, avec des dépenses excessiues, pour acquerir en fin le repos, & soulager mon pauvre Peuple ; Comme i'estois sur le point de iouyr du fruit de mes rrauaux & de mes veilles, i'ay recogneu, mais trop tard, à mon grand regret, que lors que i'ay esté occupé en l'exécution de si louables desseins, tant dedans que dehors mon Royau-me, les ennemis de la tranquillité publique, prenans le temps de mon absence, ont incessamment rrauillé pour me plonger en de nouveaux troubles plus dangereux, en separant d'avec moy les personnes qui ne deuoient iamais auoir d'autres pensées que d'y estre tousiours estroittement vnies. L'attends qu'il plaise à Dieu leur toucher les cœurs pour les faire rentrer en eux-mesmes par leurs propres recognoissances de leurs fautes: Mais i'aurois creu manquer à ce que ie dois à mon Estat, si apres tant de iustes sujets de plaintes que m'a données mon Cousin le Duc de Lorraine, lequel a beaucoup contribué à ce mal, tant par sa mauuaise inclination que par les pernicieux conseils que les siens luy ont donnez, ie n'en auois le resentiment que merite le procedé dont il a vsé enuers moy, recommençant tousiours à me donner à toures occasions nouveaux



M. DC. XXXIII.  
LETTRE DU  
ROY, ESCRITE  
A MONSIEUR  
LE DUC  
DE MONT-  
BAXON.

ſujets de mécontentemens , & ayant manqué à toutes les choſes qu'il m'auoit promiſes. l'auois oublié qu'en toutes les importantes actions où il m'auoit veu occupé, il auoit autant de fois fait des leuées de gens de guerre, pour me donner ialouſie, & ſ'il euſt peu, faire diuerſion à mes Armes. Je ne me ſouuenois pas non plus des déplaiſirs ſenſibles que l'auois receus de luy, ayant par diuerſes fois retiré mon Frere vniue le Duc d'Orleans dans ſes Eſtats, pour continuer à le ſouſtraire d'auec moy. Je demeuroids dans les ſcènes des Traittez du dernier Decembre mil ſix cens trente-vn à Vic, & du vingt-ſixième Iuin mil ſix cens trente-deux à Liuerdun, qu'il auoit faits auec moy: mais il y a contreuenue de tout point par les leuées de gens de guerre qu'il a faites contre mon gré, par les diuerſes intelligences, pratiques & menées, & par les entrepriſes & actes d'hoſtilité ſur mes Alliez, contre la teneur expreſſe deſdits Traittez, ſuiuant leſquels il eſtoit auſſi tenu de ſatisfaire à ce qu'il deuoit, il y a ſi long temps, qui eſt de me rendre Hommage à cauſe du Duché de Bar mouuant de ma Couronne, à quoy il n'a point obéy depuis qu'il eſt Duc. Comme auſſi il a negligé d'enuoyer conformément auſdits Traittez des Commiſſaires, pour regler auec les miens beaucoup d'vſurpations qu'il a faites dans les trois Eueſchez, & dont ie voulois ſortir par cette voye de douceur; tous māquemens m'ayant obligé de venir en ces quartiers en perſonne, pour le porter à la raiſon. Au lieu de ſe mettre en ſon deuoir, il a enuoyé diuerſes fois par deuers moy, pour m'amuſer, mon Couſin le Cardinal de Lorraine ſon frere; le trompant le premier. Et ce que i'auois peine à croire, après les choſes qui ſe ſont paſſées, il m'a fait declarer le Mariage pretendu, fait entre mondit Frere vniue le Duc d'Orleans, & la Princeſſe Marguerite leur ſœur, contre l'expreſſe deſenſe que ledit Duc de Lorraine en auoit eue de ma part, par ceux qu'il auoit employez & enuoyez vers moy, pour en auoir la permiſſion, & contre les promeſſes ſolennelles qu'il a pluſieurs fois reiterées auec grands ſerments, de ne point attenter à vne telle action, qu'il ſçauoit bien que ie ne pouuois iamais approuuer, tenant lieu de Pere, comme ie fais, à mon Frere vniue le Duc d'Orleans. Ce mariage eſtant clandestin, & en eſſect vn rapt commis contre ma perſonne & mon Eſtat; auſſi a-t'il eſté tenu caché vn long eſpace de temps, & ledit Duc de Lorraine ne l'a maniſteſté que, lors qu'il ſ'eſt veu preſſé, comme ſ'il euſt entrepris d'augmenter de plus en plus les fautes qu'il a commiſes contre ma perſonne. L'ordre que i'auois donné peu de iours auant mon acheminement en ces quartiers, de faire aduancer mon Armée vers Nancy, l'ayant contraint de

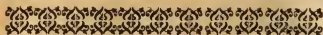
M. DC. XXXIII.  
 LETTRE DV  
 ROY, ECRITE  
 A MONSIEUR  
 LE DUC DE  
 MONTEZUM.

s'en éloigner, & l'ayant aussi empêché d'y augmenter le nombre qu'il y auoit mis. Comme il a iugé qu'il ne la pourroit defendre contre mes Armes, & que ma resolution estoit de luy oster, au moins pour vn temps, s'il se portoit à me contenter, ce qui luy auoit tant de fois donné l'assurance de faire des leuées de gens de guerre dans la confiance qu'il auoit de cette Place, qui est à la verité vne des meilleures de l'Europe, & des plus regulierement fortifiées, en vne situation trop opportune pour la communication des ennemis de mon Estat, il a fait continuer vne negociation par mondit Cousin le Cardinal de Lorraine son Frere, qui apres plusieurs allées & venues a signé par son Ordre vn Traité lequel il a luy-mesme ratifié vn iour apres, pour me mettre Nancy en depost ainsi qu'il estoit conuenu : Mais en mesme temps ledit Duc de Lorraine par vn manquement insigne, a fait glisser dans Nancy vn ordre contraire, que ledit Cardinal de Lorraine me fit incontinent sçauoir, me protestant que c'estoit à son desceu. Cependant les travaux que j'auois fait commencer n'ont point esté discontinuez d'un seul moment, & les circonuallations & les forts que j'ay fait tracer à l'entour de la Place, se sont trouuez si aduancez, que ledit Duc de Lorraine voyant qu'avec l'ayde de Dieu ladite Place ne me pouuoit eschapper par la force de mes Armes, il a fait recommencer vne negociation par le Marquis de Chanuallon & le Sieur de Contrisloin, & mesmes m'a fait tres-humblement supplier d'auoir pour agreable vne entreueüe entre mon Cousin le Cardinal Duc de Richelieu, de ma part, & luy ; laquelle j'ay bien voulu permettre, encores que le procedé dudit Duc me donne sujet de douter s'il la demande avec la bonne intention qu'il seroit à desirer pour son bien mesme ; ce que l'euénement me fera bien-tost recognoistre. Voila au vray l'estat present de mes affaires, dont j'ay bien voulu vous informer particulierement, m'assurant que vous accompagnerez mes bons desseins de vos vœux, & que vous y contribuerez lors qu'il sera besoin, tout ce qui dépendra de vous. Et attendant que ie vous puisse faire sçauoir le succez de cette entreueüe, ie ne vous en diray dauantage, que pour prier Dieu qu'il vous ayt, mon Cousin, en sa sainte garde. Escrit du Camp de Nancy le dixneuuième iour de Septembre, mil six cens trente-trois.

Signé,

LOUIS.

DE LOMENIE.



## OBSERVATIONS

SVR LA VIE.

ET LA CONDEMNATION

DV MARESCHAL DE MARILLAC.

Et sur le Libelle intitulé, *Relation de ce qui s'est passé au jugement de son proces, prononciation & execution de l'Arrest donné contre luy.*



EST vne maxime indubitable que nous ne voyons pas tousiours les choses comme elles sont: la distance & les situations différentes y font paroistre du changement, & trompent nos yeux. Les affaires d'Etat se cognoissent avec autant d'incertitude: ceux qui gouvernent sont obligez pour la sécurité publique d'en monstrier plus souuent les pretextes que les causes; & les autres les considerent si peu, ou sont aveuglez de tant de passions, qu'ils en descouurent difficilement la verité. C'est encore vn defaut assez ordinaire à ceux qui ne sont point appelez au gouvernement, de le trauerser; & comme si la confiance du Prince & la faueur du Peuple ne pouuoient s'attacher à de mesmes sujets, on ne void point d'homme en credit, & qui ayt la moindre part à la conduite des choses, de qui la personne & les actions soient approuuées, qu'apres sa mort, ou sa disgrâce. Les diuers accidens de la vie du Mareschal de Marillac, & les affections enuers luy toutes différentes selon sa fortune, fournissent à nostre âge vne preuue certaine de cette ancienne creance. Toute la France trouuoit à redire au choix que le Roy faisoit de luy, publioit ses larcins, blasmoit sa promotion aux honneurs, accusoit son mauuais courrage, & n'y pouuoit remarquer aucun merite, ny aucune qualité digne d'un si grand accroissement. Aussi tost que sa Majesté l'a voulu faire punir, & que pour de grandes

M. DC. XXXIII.

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DÉMNATION  
DU MARÉ-  
CHAL DE MAR-  
RILLAC.

raisons elle en a retiré ſa protection, ſes premiers accuſateurs l'ont maintenu contre la Juſtice, ont aſſuré qu'il eſtoit innocent, digne de ſes charges, & ſi remply de valeur & de pieté, qu'il meritoit tout fors la cheute. Neantmoins pourueu que le venin de la faction qui nous a trauaillé ſi long temps n'agiſſe plus, & que chacun vueille vſer de ſon propre iugement avec indifférence & liberté, ce dernier aduiſ ne preuadra pas. Quand meſme le reſpect que tous bons Sujets doiuent aux actions les plus ſecrettes de leur Prince ceſſeroit, les Libelles faits contre ſon autorité n'empêcheront pas que le retour de la deſenſe à la condamnation ne ſoit auſſi prompt, qu'a eſté le paſſage du meſpris à l'eſtime d'un tel homme.

Il eſtoit nay d'une famille qui dans ce dernier ſiecle a produit deux ou trois perſonnes de reputation dans l'Egliſe & dans les Offices. Son pere paſſa de la charge de Maître des Comptes à celle de Contrôleur general des Finances, & laiſſa fort peu de biens à ſes enfans. Cettuy-cy vint dans le monde avec le corps & l'eſprit aſſez adroits, & ſ'occupa principalement aux exercices, qu'il apprit en perfection. N'eſtant pas aſſez riche pour ſubſiſter de luy-meſme, il eſtoit ordinairement auprès du Marquis de Cœuure, qui en la plus haute faueur de la Duchefſe de Beaufort eut bien de la peine à luy ſauuer la vie, & à obtenir ſon abolition, apres le meurtre de Caboché, qu'il auoit tué pour vn foible ſujet, & hors d'eſtat de ſe defendre. Ces grandes obligations l'attachèrent encore plus eſtroittement auprès de ſon bien-facteur, qui luy confia le ſecret de ſes amours, & pour ne s'y eſtre pas fidellement comporté, rompit tout commerce avec luy. Il vescu depuis dans la Cour ſur ſa bonne mine, & ſous le nom du beau Marillac, cherchant toutes occaſions de faire paroître ſon adreſſe & ſa belle taille en public, & de ſe rendre agreable au ſeu Roy, qui pourtant le traitta touſiours d'homme de peu, & chez Zamet le fit ſortir vn iour de ſa table, où il ſ'eſtoit mis avec beaucoup d'autres.

Toutes ces mauuiſes aduantures ne l'empêcherent pas de donner dans les yeux d'une fille de la Reyne, ſortie d'une branche de la maiſon de Medicis, auparauant que la Couronne de Florence y euſt entré. Elle eſtoit pauvre, mediocrement belle; & deſia diuers deſſeins de trouuer vne alliance plus aduantageuſe auoient mal reuſſi. Les apparences de ne rencontrer pas mieux, & la peur encore plus legitime pour vne eſtrangere que pour vne autre, de viure à la ſuitte avec cette faſcheuſe qualité de vieille fille,

la

la resolurent à l'espouser. Il est vray que ce contract ne fut pas bien difficile, puis qu'elle n'auoit pour tout bien que le nom, & que son amoureux ne pouuoit payer que de mine & de gallanterie. Mais ils firent ensemble vn fonds de grandes esperances, & joignirent aux adresses naturelles d'une Italienne esleuée dans la Cour, les fourbes & les détours d'un homme, qui depuis quinze ans y auoit appris tous les arts de tromper, & de paroistre ce qu'il n'estoit point.

Après qu'un damnable parricide nous eut rauy nostre Prince, qui fut l'amour & les merueilles de son temps, ce Paladin chercha dans ce notable changement quelque passage à la fortune. Il s'imagina que sous le gouvernement des femmes les choses exterieures & les apparences des vertus conjointes aux petits soins, cajoleries, assiduez & complaisances, luy donneroient tout ce qu'il n'auoit pu obtenir dans la mauuaise opinion que le plus sage Monarque du monde, & le plus entendu au choix des hommes capables, auoit eue de sa personne. Le siecle qui iouyssoit encore du repos qu'auoit establi ce Pere du Royaume, rendit les gens de plaisir beaucoup plus considerables que les autres. La difference de la profession de son frere Maistre des Requestes, & les courtes de bagues plustost que les coups d'espée donnerent à cettuy-cy le nom de Gendarme. Il estoit tousiours des plus assidus dans les barrières & les lices, que la douceur des premieres années de la Regence, & l'abondance de l'argent que le bon ménage auoit amassé, firent estimer plus que iamais.

La Reyne interessée par son alliance à le tirer hors de la necessité, luy donna charge dans la Compagnie de Monseigneur le Duc d'Orleans, augmenta ses appointemens, & desira que le Marquis d'Ancre s'en seruist. Il s'en approcha donc avec l'audace & la vanité qui luy estoient naturelles, & fit tous ses efforts d'y passer pour grand homme de guerre, que depuis la paix il auoit étudiée dans les liures pour en parler. Le Marquis deuenu Marechal de France, prist le commandement des armées sans y aller; & pour faire croire qu'il estoit Maistre en un mestier qu'il n'auoit iamais appris, se fit instruire en secret par Marillac de l'ordre & de la police de la guerre. Après un mois de conference, ils demeurèrent tous deux si contents l'un de l'autre, & si fort satisfaits de leur courage & de leur capacité, qu'ils furent bien tost persuadez de pouuoir tout entreprendre seurement. Ce Maistre d'escole militaire, qui ne pretendoit que de se faire riche, & qui scauoit les moyens de profiter dans la despenſe de la guerre, demanda pour

M. DC. XXXIII  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DÉMNATION  
DU MARÉ-  
CHAL DE MA-  
RILLAC

premiere faueur à son disciple d'estre Commissaire general, avec vn pouuoir qui luy rendoit tributaires ceux qui commandoient, ou qui payoient les troupes, en leur ostant tous les moyens de butiner sans luy. Cette belle charge, qu'il vouloit rendre de si bon reuenu luy estoit assurée, si la mort du Marechal d'Ancre n'eust arresté ce dessein, avec beaucoup d'autres. L'éloignement de la Reyne Mere en suite ruina tous les fondemens qu'il auoit iettez de sa grandeur, & le laissa chargé d'une femme, & de leur paureté commune. Neantmoins il eut tant de presomption, & de mauuais iugement, qu'il se voulut accommoder avec ceux qui prirent lors le timon des affaires, ne se pouuant departir des pretentions de la Cour son principal heritage. Tant s'en faut que ces nouveaux Gouverneurs y trouuassent aucune assurance, qu'ils eurent si mauuaise opinion de luy, & l'estimerent si peu capable de seruir, qu'ils luy firent cognoistre qu'il n'estoit pas agreable auprès du Roy. Il reuint donc à sa Maistresse, paré d'une fausse marque de banny pour ses interets, la teste leuée, & plus insolent, que s'il eust beaucoup merité d'elle, qui le receut aussi avec toute la froideur, & la defiance qu'elle deuoit aux legeretes d'un homme suspect à tout le monde. Le destin de la disgrâce, qui fait admettre & employer toutes sortes de gens, les larmes de sa femme, les aduis & petits seruices que le le Party receuoit de l'autre Marillac son frere, aydé par le ministere de quelque religieuse correspondance, firent oublier toutes les choses passées. Il auoit le ton & la morgue d'homme de commandement: il scauoir parler retranchement, demylunes, & redoutes, & se trouua là parmy tant de ieunes gens, qui les eussent mieux defenduës que tracées, que faute d'autre & d'estre bien cogneu il fut fait Marechal de Camp au Pont de Sé. L'experience decouurit bien tost par l'entreprise, l'execution, & la garde des trauaux, toutes également mauuaises, qu'il estoit beaucoup moins Soldat & Capitaine sur le terrain, que sur le papier.

Cette déroutte estant suiue des articles de paix, & d'une entreueüe de leurs Majestez à Brissac, la grande bonté de la Reyne mere ne pût oublier la bien-veillance qu'elle portoit à la Dame de Marillac sa parente; & pour la luy témoigner engagea le Roy, qui ne luy refusa iamais rien, de continuer à son mary l'employ de Marechal de Camp. La mauuaise opinion que les gens de guerre auoient eu de sa valeur en sa ieunesse, ne deuint pas meilleure apres la perte du combat au Pont de Sé, qu'ils attribuerent à son estonnement, & à son peu d'experience. Tellement que dans les sieges de Languedoc il eut si peu de creance auprès

des Officiers, & des Soldats, que ceux qui restent encore de ce temps là, sçauent bien qu'il y fut inutile & sans pouuoir. On se souuient aussi que le Regiment des Gardes ne luy voulut pas obeyr à saint Anthonin, & qu'il n'eut credit qu'en la Compagnie de Gendarmes de la Reyne qu'il y commandoit.

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TION. SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DÉMNATION  
DU MARSE-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

Tant de fâcheuses rencontres ne diminuerent point ses prétentions, & sur tout quand le Roy mit le Cardinal de Richelieu dans les affaires au mois de May mil six cens vingt-quatre, il creut bien que ce nouveau Ministre reueroit trop les volontez de la Reyne Mere, pour dénier son assistance & sa faueur à l'aduancement des gens qu'elle aymoît, & que sa prudence luy deuoit acquiescer la premiere autorité. Quand il veid son frere pourueu de l'une des charges de Sur-Intendant, apres l'éloignement du Marquis de la Vieuille au mois d'Aoust de la mesme année, il conçeut encore de plus fortes esperances que iamais de s'enrichir és emplois qu'il auroit, & pensa bien qu'ils seroient accompagnez d'une entiere confiance de la part de ceux qui dispoisoient de l'argent du Roy.

Le premier commandement qu'il en receut, fut d'aller en Champagne auprès du Duc d'Angoulême, avec un ordre de pouruoir entierement aux viures. Il l'exécuta si mal, que l'appuy qu'il auoit de la Reyne mere, & le credit de son frere, qui deuenoit plus puissant de iour en iour, n'empescherent pas qu'il ne fust accusé deslors auprès du Roy, de maluersations & de larcin. Il eut recours par lettres en cette premiere attaque au Cardinal, & depuis en a fait voir dans son Procez la responce du 7. Auiil, mil six cens vingt-cinq, pleine de marques de son amitié. Elle contenoit une assurance d'auoir leu de l'esprit du Roy cette mauuaise impression, & luy donnoit aduis de se conduire si bien à l'aduenir, que ces aydes là ne luy fussent plus necessaires. Il est bien certain que si depuis il se fust seruy de ces salutaires conseils, il n'eust pas attiré sur sa teste la rigueur de la Iustice de sa Majesté : mais il est encore plus vray que dès ce temps là son protecteur ne luy eust pas esté si fauorable, s'il eust eu plus de connoissance du mal qu'il commettoit.

Comme ce fut la premiere commission, ce fut aussi le commencement de ses volleries ; & se trouuera, quelque publication de son innocence que l'on ayt voulu faire, que desormais iusques à sa prison, il n'a disposé, ordonné, ny traité d'aucune affaire d'argent pour sa Majesté, qu'il n'y ait pratiqué tous les moyens possibles d'y profiter. Pour y paruenir, il se fit en cette armée de

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MARSHAL DE MA-  
RILLAC.

Champagne Munitionnaire ſous le nom d'un nommé Droſiart, employa le pain à beaucoup plus haut prix qu'il ne le payoit, & tira des Boulengiers & des Officiers des quittances de plus qu'ils ne receuoient. Sous ce meſme nom ſuppoſé, il rendit vn compte, en paya les eſpices de ſon argent, obtint des lettres de validation de ſon frere, avec les plus extraordinaires clauses qui ſe veirent iamais, & ſollicita l'enregiſtrement comme eſtant ſon affaire propre. Il paſſa au mois de Mars 1625. vne indemnité à ce faux Munitionnaire de tout l'euénement, dommages & intereſts, qu'il pourroit ſouffrir de cette collusion & fauſſeté; tellement qu'il eſtoit l'ordonnateur, partie prenante, & toutes les autres perſonnes neceſſaires à la validité de cette grande fourbe, trop criminelle à vn Mareſchal de Camp, expreſſément enuoyé pour l'empêcher.

A cette deſpenſe ſucceda tout auſſi toſt celle de la fortification, & du baſtiment de la Citadelle de Verdun, où le Roy le mit Gouverneur, & luy donna ſa Lieutenantance generale és trois Eueſchez, avec pouuoir d'ordonner de tous les payemens, outre celuy qu'il auoit par les Ordonnances, d'aſſiſter aux marches. Il prit par toutes les ruses imaginables tout ce qu'il pût détourner du fonds deſtiné pour vne ſi grande entrepriſe; & voulant oſter la cognoiſſance de ce diuertiffement donna l'aduiſ de l'erection des Offices nouueaux pour les fortifications és trois Eueſchez. Cette creation empêſchoit que les anciens Officiers de Champagne qui les auoient en leur departement, & qui ne ſ'accommodoient pas à ſes volontez, y trauaiſſent plus, & découruſſent ſes crimes; elle ſeruoit auſſi pour y eſtablir d'autres gens à ſa poſte. On luy donna cette ſatisfaction, que tous ces meſmes Officiers qui ſçauoient le détail & la maniere de ſes diuertiffemens, furent iugez bien reprochez par la ſeule conſideration de ce retranchement de leurs charges. Il fut obligé pour ce ſujet de confeſſer, & de faire voir qu'il en eſtoit la cauſe, l'intention en paroiſſoit aſſez; les autres depoiſitions, & ſes reſponſes furent trouuées ſuffiſantes. Pour profiter ſur la vente, & choiſir les hommes, il leua les quittances de ces nouueaux Offices aux Parties caſuelles, les prit en payement de quelques aſſignations qu'il y auoit pour la Citadelle, & fit ſceller les prouiſions en blanc. Il en mit ſous le nom de quelqu'un des domeſtiques de ſon frere, avec qui ſon traité fut, qu'il ſe contenteroit des gages ſans exercice, & feroit faire la charge par ceux de ſa trempe, qui luy auoient promis de faire tout ainſi qu'il luy plairoit. Non ſeulement la recepte, la



despense, & le controllable se faisoient par ses domestiques en cette occasion; mais en toutes les autres il ne souffroit point de Commis que les siens; il ne vouloit pas avoir tant de tefmoins. Par toise des fosses dans le roc adigez à six liures, l'Entrepreneur luy rendoit trente sols; pour ceux de terre, adigez à trois liures quinze sols, il avoit vn quart d'escu; de cette dernière sorte qui fut la moindre, l'adjudicataire n'en fit que vingt-deux mille, & neantmoins en fut payé trente-mille sous son nom, le surplus estant fait, dit-il, par des gens qui venoient de Champagne, & qui n'avoient point de marché. Sur le bastiment des bastions, courtines, & parapets, il tiroit plus ou moins à proportion des marchez qu'il faisoit, & qu'il deuint plus hardy selon que son credit augmenta: de la toise à dixneuf liures dix sols il en prenoit quatre liures & demie, sur le prix de vingt-quatre, neuf, & sur trente, dix. Il se rendit adjudicataire de l'un des bastions sous vn faux nom, dans le bastiment duquel il employa les ruines d'une des plus belles Eglises de la ville, & beaucoup de coruées: de maniere que le Roy luy payoit & la demolition, & les matériaux, & le travail de ses pauvres Sujets. Se trouvant par la deposition des Ingenieurs, & des ouvrier, & par les calculs des comptes, que toute la massonnerie se monte de quatorze à quinze mille toises, il est aisé de conclure que le larcin en fut grand.

Il se fit marchand de chaux sous le nom du mesme Droïart, autresfois son homme pour le fournissement du pain en mil six cens vingt-quatre. L'une & l'autre supposition est confessée au procès. Apres avoir fait faire des publications à qui moins, sous des conditions qui devoient en augmenter le prix, il destourna les encheres, & fit l'adiudication à son profit, à soixante-sept sols la queuë. Il n'exécuta pas vne des clauses contenues dans ses articles; au contraire fit faire les charrois par les Payfans sans les payer, & tira des Communautés le bois pour la cuire. Sans avoir recours à cette violence, le prix excédoit desia plus du tiers de la iuste valeur, comme il a esté recogneu clairement au proces, & maintenu dans les confrontations par ceux qui le seruoient: mais s'aydant de la sueur, & du bien du Peuple, il est facile de cognoistre, qu'il a fait vn merueilleux larcin sur quarante mille queuës de chaux, en prenant ce nombre au plus bas de ce que les tefmoins ont déposé. Le calcul n'en peut estre fait au iuste. Il se voit en cette malversation vn notable inconuenient; car outre que la chaux estoit faite de plus mauuaise pierre qu'elle n'avoit esté adjudgée, la prenant à my-ouillage dans les fosses que l'on

M. DC. XXXIII.  
OBSERVATIONS  
SUR LA  
VISITATION  
DE LA  
DÉVOTION  
DU MAR-  
CHAL DE  
MARILLAC.

creusoit, au lieu qu'elle deuoit estre apportée de Rarecours à plus de deux lieues de Verdun, la consommation en estoit bien plus grande, & par consequent le public portoit vne double perte sur la qualité de l'ouurage, & sur l'excez du prix: le Roy payoit, & le Peuple ne receuoit rien.

Ce Peculart insolent se faisoit de la sorte sur toute la fortification, qui estoit le plus grand atelier de l'Europe. Deuant & apres la conclusion des marchez, on demouroit d'accord des moderations, ainsi que les Entrepreneurs l'ont depose. On exigeoit d'eux des promesses dont Marillac demouroit saisi, de se contenter du second prix conuenu, & lors du payement ils fournissoient les quittances entieres, la difference enorme qu'il y auoit entre le prix veritable & l'apparent estoit retenüe. Ses defenses sont, qu'il est vray que cette reduction se faisoit, mais qu'il scauoit fort bien que le prix se retenoit au profit du Roy, duquel il feroit compter, & que les ouuriers en bailloient vne declaration particuliere. Si on considere l'illusion, & la bassesse d'une iustification si friuole, ie ne sçay s'il se trouuera des gens assez hardis pour calomnier ses Juges: on a payé par ses ordonnances toutes les sommes entieres, suiuant les marchez qu'il a faits, les quittances ont esté veües, & les estats de la despense examinez sur le mesme pied; & cette grande somme se trouue dérobée, sans qu'en aucun lieu quatre ans durant ce profit imaginaire du Roy ayt esté veu, déclaré, ny allegué, que dans les responses du Marechal, qui s'est voulu couvrir de cette folle excuse qu'il auoit premeditée. Ourre qu'il ne pouuoit tenir compte à sa Majesté des charrois, & des coruées, toute cette décharge n'estoit qu'une imposture estudiée, pour cacher aux Entrepreneurs le mal qu'il commettoit, leur faire croire que l'acte qu'ils donnoient les obligeoit à cette diminution, & s'en defendre vn iour en cas de poursuite; son humeur estoit d'auoir tousiours peur.

Toute la charpente estoit faite sous de faux marchez, qui portoit l'apparence d'estre deliurez à forfait, & neantmoins n'estoient que pour la main de l'ouurier. Tout le bois se prenoit ou des Communautéz qui le fournissoient, & faisoient le charroy sans aucun salaire, ou bien des ruynes de rouses les maisons démolies pour l'emplacement, & par ce moyen il reuendoit au Roy pour bon & pour neuf de vieux merrain qui luy appartenoit desia, ou bien exigeoit l'autre du Peuple. Dans le marché de la charpente de l'Eglise des Capucins, transportée de la place dans la ville, l'adjudication fut faite à douze mille liures; & neantmoins

le prix del'Entrepeneur n'estoit que de deux. Cette mesme forme se pratiquoit es autres travaux des Charpentiers, de tous lesquels les publications, receptions d'encheres, & adjudications estoient faites apres l'œuvre, & que l'on voyoit clairement à quelle somme on pouuoit faire monter les journées, à laquelle il adioustoit pour le prix du bois ce que bon luy sembloit. Il déroboit aussi hardiment sur la garnison que sur le bastiment de la Citadelle : car encotes qu'elle n'eust esté leuée, & qu'elle n'y eust entré qu'en mil six cens trente, elle fut payée pour mil six cens vingt-neuf, & le Roy volé de quarante-huict mil liures en cét article seulement.

Depuis mil six cens vingt-six, qu'il eut le gouuernement, il exigeoit des habitans du pais ce qui luy estoit nécessaire pour toute la dépense de sa maison. Il passa dans cette insolence d'aceroistre, & de mettre en reuenu certain cette oppression. Grand nombre de villages par traitté fait, pour estre garentis de gens de guerre, luy payoient annuellement vne somme notable, qui doubloit leurs contributions ordinaires. Les autres s'obligeoient de fournir pour ce suyet des dentées, qui n'estoient deliurées pour la pluspart qu'une fois en espee, puis conuerties les vnes en douze cens liures par an pour du vin, les autres en six cens liures pour du bois, & ainli du reste; de façon que par la terreur & l'autorité de sa charge, rendant vne partie taillable pour l'exemption, il chargeoit tellement le reste, qu'il est bien iustificié contre luy, que des villages, à la veuë de ceux qui s'estoient rachetez, ont esté ruinez de fonds en comble par les gens de guerre, qui sçauoient bien non seulement que le pillage en estoit impuny, mais qu'ils se rendoient agreables à celuy qui leur en auoit donné le departement. Cette violence les reduisoit tous à ce qu'il vouloit. Sa Compagnie de Cheuaux legers y seruoit comme les autres.

On faisoit ce commerce aussi publiquement sous l'estenduë de sa charge; que si le Roy l'eust permis; ceux qui promettoient ou faisoient le payement, estoient enregistrez en sa maison, comme sur vn papier de reepte ordinaire & licité : la leuée dans les villages, & les deputations, pour apporter l'argent, ou pour s'obliger à la continuation de cette rente, estoit au veu & sceu de tout le monde. Il s'excusoit qu'un village qui luy payoit deux cens escus par an, n'auoit point de Seigneur qu'une pauvre vesfue d'un Gentilhomme mort au seruice du Roy, qui ne les pouoit conseruer : tantost que ces ptesens estoient volontaires, ou s'en deschargeoit sur les domestiques; puis les excusoit, & apres dénioit

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIS ET LA CON-  
DEMATION  
LY MARS-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MARÉ-  
CHAL DE MA-  
RILLAC,

routes ces ordures: en vn mot, plus il ſe vouloit défendre, & plus ſon crime & ſa conſuſion paroiſſoient.

L'employ que la ſollicitation de ſon frere, alors Garde des Seaux, luy fit donner à la Rochelle, ne diminuoit pas le butin qu'il faiſoit en ſon gouuernement ſur les trauaux, & ſur les Sujets de ſa Maieſté: outre que cét ordte general qu'il auoit donné ſubſiſtoir, il y fit vn voyage en mil ſix cens vingt-huit pour le faire entretenir; & Dieu a permis que toutes les precautions qu'il a cherchées pour cacher ſes delits, ont eſté les moyens principaux de le conuaincre; on les apprendra par la ſuite des années.

Arriuant au païs d'Aunis en Iuillet, mil ſix cens vingt-ſept, il veid bien par l'eſtat des affaires, & par les ordres qu'il y receut, que l'on ſe diſpoſoit à mettre le ſiege deuant la capitale de la Rebellion; neantmoins ſur le reproche qu'il receut d'auprès du Roy, de ce qu'il marchoit trop lentement, & qu'ayant en cette armée la principale conſiance des intereſts du ſiecle, il eſtoit trop pereſſeux à faire le blocus; il ſ'en purgea par vne grande lettre pleine de raiſons, qui découuroient aſſez les mauuaiſes inclinations de ſon eſprit. Car pour faire le bon valet, & l'homme de grande preuoyance, il diſſuadoit cette entrepriſe, & ſe fondonoit ſur ce que la ruïne de la Rochelle eſtoit celle de Brouage, qu'il eſcriuoit n'auoir eſté conſiderable que pour oppoſer à l'autre. Cér eſprit ſi fin ne comprenoit pas que la garde & la ſeureté des marais ſalans, qui produiſent l'vne des plus importantes & des plus ſolides richesses du Royaume, & qui potte plus de dix millions de ſes principales charges, deſiroit non ſeulement l'entretienement de cette Place, mais l'augmentation. Cette dépêche fut condamnée par le Roy, qui ſ'en offença de ſorte, que ſi le Cardinal n'eust enco- re eſteint cette nouuelle colere, comme il auoit fait l'autre deux ans auparauant, ſa Maieſté n'eust pas laiſſé impuny ce retardement, ſi contraire à ſes affaires, & aux ordres exprés qu'elle auoit donné. Le temps a reuelé ſi c'eſtoit vn ſujet qui fuſt digne de tant de faueurs.

Auſſi roſt que les forces & la ſanté du Roy luy permirent de ſe mettre en chemin, apres la longueur & le peril de ſa maladie de Villeroy, il partit avec ſa diligence accouſtumée. Les nouuelles que ſa Maieſté receut dans le voyage, que la Citadelle de Ré ne pouoit plus eſtre ſecourüe, luy firent tenir vn Conſeil ſorr ſolennel. Quelques-vns diſoient pour l'empêcher de paſſer outre, que cette place eſtant perduë, & l'Armée nauale des Anglois victorieuſe, & ſi proche de la Rochelle, ſa Maieſté n'eſtoit point

en

en estat de rien entreprendre, ny sur eux, ny sur la Ville; & pattant que le Roy se devoit retirer, pour ne recevoir pas la honte, & de perdre à sa veüe vne Isle de telle importance, & d'estre forcé d'abandonner le siege. Il fut neantmoins resolu tout au contraire sur vne meilleure raison, & fut l'exemple qui fut allegué du feu Roy, qui delibérant s'il iroit secourir Calais, attaqué si puissamment par les Espagnols, qu'il estoit peu d'esperance de le empêcher d'y entrer, disoit, que ttes-assurément la Place se perdrait, s'il n'y alloit pour la secourir en personne, & qu'il pouvoit arriver que sa presence la sauveroit; tellement qu'il estoit plus à propos de hazarder le second, que de se résoudre au premier sans remede, & que sa consideration particuliere devoit ceder à celle de son principal honneur, & de l'utilité publique. Ce mesme esprit porta le Roy dans le plus genereux & le plus honorable dessein, que sa bonne fortune, & celle de tous ses Sujets, luy pouvoient faire entreprendre.

Il est remarquable que le Garde des Sceaux se fit historien de ce qui se passa dans l'Isle à la deffaitte des Anglois, pour en faire avoir route la gloire à son frere. Il ne voulut pas y mettre son nom, afin de rendre cette Relation moins suspecte, & luy donner plus de creance contre la voix publique de tous ceux qui repassèrent apres le combat. Il manqua bien de iugement, en luy faisant faire cette grande & seule harangue de son liure; car outre que parmy les gens de guerre il ne passoit desia que pour un homme de langue, & de peu d'effet, il iustificoit le nom que les Soldats luy donnerent, de Marillac-Pont-d'or, tant il avoit de bonnes raisons pour ne combattre iamais. Il le fait se presenter aux ennemis pour les recognoistre en ces termes; Qu'il en approcha malgré les salues des pelotons avancez, qu'il luy convint boire, sur quoy l'on disoit à la premiere lecture de ce Panegyrique, qu'il les avoit trouvez de mauvais goust, & qu'il n'y avoit iamais tasté que cette fois là. Il escrit que le Marechal de Schomberg trempoit son espée dans le sang des ennemis du Roy, que ce vaillant homme avoit tousabbatus & teneus devant luy. Il le fait monter sur un grand monceau de morts, pour voir l'estat des ennemis, & donner les ordres de les poursuivre, & ne temarque pas qu'il represente cet amas sur un pont estroit qui n'a point de garde-fous, sur lequel il estoit impossible que tant de corps fussent demeurez, pour faire un theatre à son frere. En un mot, il veut qu'il soit l'auteur de toutes les actions de courage & de iugement, & ne laisse au Marechal de Schomberg que l'approbation

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DE MARESS-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

de ses conseils, & à Thoiras les ouuertures temeraires & pleines de vengeance de la mort de ses deux freres. Neantmoins tout le monde sçait qu'apres cette action que le Roman de son frere luy attribué toute, il fut plus décrié qu'auparauant, & qu'il tomba dans vn tel mépris, que le Commandeur de Valançay, qui fait & dit toutes choses hardiment, en parlant à sa Majesté d'un homme sans courage, luy dist publiquement, SIRE, pour dire tout, c'est vn homme plus poltron que Marillac.

Après ce bon succez, où nostre pretendan à l'espée de Conneftable combatit contre son aduis, comme par tout ailleurs, il eut charge du bastiment de la Digue, voisine de la pointe de Coreille. Il seruit de Marefchal de Camp au quartier du Duc d'Angoulesme, avec tant de malheur, qu'en toutes les forties qui furent faites, & aux entreprises d'emporter le fort de Thadon, & de petarder les grilles du costé des marais, il eut tousiours besoin de venir aux excuses, & de se iustifier de ne s'estre pas trouué où il deuoit. Il fut incessamment accusé par les gens de guerre de quelque foiblesse, & d'estre la cause que les choses n'auoient pas bien reüssi, tant estoit forte leur opinion, qu'il n'estoit pas si vaillant qu'il pensoit. Ce dernier accident arriua durant le séjour que le Roy fit à Paris és mois de Feurier, Mars & Auil, auquel temps se firent les premiers efforts par les Emissaires de nos ennemis, contre la fidelité du Cardinal de Richelieu. Ce n'estoit pas assez que le Roy d'Angleterre fust déclaré contre vn si genereux dessein, que le Roy d'Espagne remuast toute la Chrestienté pour en empescher la gloire; Ils vouloient aussi gagner sur l'esprit du Roy, à qui tout l'honneur de cette action deuoit appartenir, que par vne trop longue demeure à Paris, & par les mauuais impressions qu'ils luy donnoient insensiblement, contre celuy qu'il auoit laissé pour commander au Siege, il deuint luy-mesme le principal obstacle à ce qu'il auoit le plus désiré. Leur pensée n'estoit pas seulement, en priuant le Royaume d'un si grand aduantage, d'en rejeter la faure sur le Cardinal, & de tirer sa disgrâce d'un si fascheux euenement; La consideration de Broüiage ne fut pas la cause des lenteurs de l'un des freres, ny le soin de la reputation du Roy ne suggera pas à l'autre le bel aduis qu'il vouloit faire prendre à sa Majesté, de n'aller pas iusques à la Rochelle: la conduite en estoit bien plus delicate, & trainoit apres soy vne plus dangereuse consequence contre le bien public, s'il eust peu receuoir vne plus grande playe, que par l'éloignement d'un Ministre si necessaire.

Ces bonnes gens & toute leur cabale, auoient tousiours pres-  
ché la guerre contre les Huguenots : mais bien plus ardemment  
toutes les fois que les Espagnols estoient engagez en quelque des-  
sein à nostre dommage, ou à celuy de nos Alliez. Voyant que  
la Rochelle estoit attaquée de bonne sorte, & que les resolutions  
estoient prises de la soumettre; Ils conjurerent contré celuy que  
l'extrême affection au bien de l'Eglise & de l'Estat, attachoit con-  
stamment, & sans autre interest, à vn ouurage si saint, & qu'ils  
estimerent infallible; Ils tascherent de dissuader le Roy d'y re-  
tourner, par les apprehensions du mauuais air, & par la desffiance  
qu'ils luy donnoient que l'issüe n'en seroit pas bonne; Ils jette-  
rent dans l'esprit de la Reyne sa mere les fondemens & les prin-  
cipes de la mauuaise intelligence, qui a esté si dommageable à  
cette Couronne, & qui luy couste quelque partie du meilleur sang  
qu'elle eust.

Leurs premiers artifices furent de luy faire comprendre la puis-  
sance du Cardinal, & son credit immense auprès du Roy, de le luy  
monstrer au dessus de nous, comme aux limires de l'orizon, où  
les choses paroissent atrachées au Ciel dans vne grandeur sans me-  
sure; De luy donner conseil de l'employer vers sa Majesté pour  
tout ce qu'elle desiroit, & de le luy faire considerer comme son  
mediateur necessaire. Dès l'année precedente ils vsoient d'une ruse  
estrange: ils feignoient deuant elle de grandes hardiesses lors que le  
Cardinal estoit absent, & quand il s'approchoit, ils s'en éloignoient  
avec des frayeurs affectées, & pour d'un temps leur contenance &  
leur parole changeoient de sorte, qu'ils imprimoient dans son es-  
prit, qu'il estoit la terreur de tous les siens. Apres ces premieres dis-  
positions ils appliquerent leurs charmes, & luy firent sentir que ius-  
qu'alors la seule crainte leur auoit lié la langue, mais que le zele  
ardent qu'ils auoient à son seruice leur osteroit désormais cette  
froideur, & toute la peur qu'ils auoient eüe de se perdre. Peu à peu  
ils rendoient inutiles & desagréables rous ceux que le Cardinal  
auoit mis en sa maison. Ils l'animoiient contre quelqu'un, & luy  
donnoient vne auersion de certaines affaires, & par d'autres moyens  
persuadoient à Madame de Combalet de les recommander, ou  
d'entreprendre auprès d'elle ce qu'ils auoient destruit auparauant;  
& composant ainsi vne artificielle antipathie plus aspre dans les  
affections que dans les humeurs, ils faisoient changer toutes les  
bonnes volonrez en mauuaises, & la creance en soupçon. Comme  
ils auoient le secret & l'amitié de cette bonne Dame, seduite par  
les apparences d'une franchise contrefaite, ils luy faisoient conce-

M. DC. XXXIII  
OBSERVATIONS  
SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DÉMNATION  
DU MARÉCHAL  
DE MARILLAC.

voir quelque apprehension de sa disgrâce, & luy donnoient aduis de la conduite dont elle deuoit vser auprès de la Reyne, & puis apres afin de venir à leur poinct, & de passer auprès de sa Majesté pour grands Prophetes, ils luy predisoient ce qu'elle auoit resolu de faire avec eux-mesmes, & conuertissoient en venin tous les remedes qu'ils auoient ordonnez. Ils faisoient vn iour vne Scene de ce que les plus grandes faueurs se perdent par l'absence; Vne autre fois ils traittoient deuant elle que les affections des Princes passent legerement, qu'ils ne font aucunes reflexions, sans lesquelles pourtant il n'est point d'amitié qui puisse durer. Tantost ils contoient les iours qu'elle n'auoit point veu le Roy; Puis l'en-nyoient sur les delais de son retour; & tantost luy faisoient naitre l'effroy des accidens perilleux qui pouuoient arriuer dans le sejour d'un Camp. En vn mot ayant l'esprit nourry de ces ordinaires & fascheux entretiens, elle conçut vne haine implacable, & s'empoisonna sans le cognoistre, à la fumée des flambeaux, qui luy donnoient toutes ces fausses lumieres.

C'estoit bien là vne de leurs fins, mais leur premiere & principale intention alloit plus loing. Ils voyoient que le Plus-oultre d'Espagne auoit trouué ses bornes, s'ils laissoient perdre cette ville, par où la guerre entroit pour cinquante mille escus quand bon leur sembloit, & qu'ils iugeoient important à leurs affaires de nous occuper, & d'éleuer la clameur des gens zelez, qui rappelloient de toute autre pensée, le soin & l'industrie des Ministres, pour trouuer des remedes à cette longue maladie, qu'ils estoient bien aises de tenir en estat de n'estre ny mortelle ny guerissable. Ils cognoissoient bien que leur faction deuenoit impuissante, qu'elle s'esteignoit avec son pretexte, & que ce merueilleux project de reünir toute l'Europe sous vne mesme domination, alloit eschoüer, si la France guerrie au dedans reprenoit sa vigueur pour les affaires du dehors. Eux qui auoient medité quarante ans sur cette proposition, estudié les manieres & les voyes les plus seures & les plus secretes de pouuoir introduire la diuision dans l'Estat; Qui auoient consideré avec haine & desdain les principaux appuis de cette Couronne, estoient les plus sçauants du monde pour dresser les machines qui la deuoient esbranler. Cette longue pratique leur auoit si bien appris l'artifice des plus dangereux poisons, ausquels on oste le goust pour tromper celuy qui les doit prendre, & les marques de leur effect pour en leuer le soupçon, qu'ils voulurent par le desordre & les ruses de cette separation, nous jeter, en cas de la ruïne des Huguenots, dans vne habitude languissante, qui



ne fust cognoissable & sensible que par la perte vniuerselle de nos forces. Cependant Marillac demeura à la Rochelle, contribuoit de loing à tout le monopole, ce qui luy estoit possible; & comme il a confessé dans son procès, escriuoit souuent à la Reyne mere, avec vne instruction à ceux de son chiffre, que Monsieur Bouthillier, jalors Secrétaire de ses commandemens, ne vist point ses dépêches; qu'elles fussent destournées par le moyen des femmes de chambre, & que cette bonne Princesse ne cogneust point la défiance qu'il auoit.

Toutes ces trauerses ne peurent faire perdre au Roy le desir de reuenir au siege, à la fin duquel Dieu fit voir vn acte d'vne double iustice, en faisant perir par la faim tous le peuple qui fut l'auteur de tant de reuoltes passées, & tendant à cette Monarchie l'vne de ses plus importantes villes, qui depuis soixante ans auoit esté la seule pierre d'achoppement de toutes les affaires. Au temps de sa prise Marillac escriuit encore à la Reyne mere; & luy manda qu'il auoit bien sçeu qu'il seroit commandé d'y demeurer, qu'il ne pouoit neantmoins obeïr qu'avec son consentement, ne voulant dépendre que d'elle, & qu'il estoit son seruiteur enuers tous & contre tous. La ruse de cette dépêche estoit assez claire, quoy qu'il l'ayt voulu faire passer en son procès pour vn simple compliment, on ne laissa pas de cognoistre qu'il insinuoit doucement dans l'esprit de la Reyne, qu'elle auoit des ennemis contraires à ses intentions, que ses creatures estoient nécessaires auprès d'elle, & que l'on trauilloit à les en éloigner.

Ceux qui formoient cette Cabale, s'estoient rendus habiles dans la pratique & le gouuernement des femmes, auxquelles il suffit de faire les propositions; estans tousiours assez ingenieuses pour en tirer des conséquences, que leur interest porte plustost à l'extremité qu'à la raison. Ils sçauoient qu'il en faut guetir la passion par vne autre, & délier doucement leurs affections, qui tiennent par beaucoup de racines, mais peu d'assez fortes pour les defendre de ceux qui trauillent contre elles avec de la patience & de l'artifice. Cettuy-cy deuoit estre le Braue de la faction, seul estimé digne des principaux commandemens, & qu'il falloit ramener avec le Roy, pour dresser vne batterie qui le fust Marechal de France; & persuader à la Reyne qu'il y alloit de son honneur & de son seruice, de le pousser iusques là.

Au retour d'vn si grand ouurage, où les conseils & la persuerance du Cardinal auoient si bien réussi, mal-aisément pouuoit-on rien entreprendre à son prejudice. Sa maistresse n'auoit pas en-

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DENNATION  
DE MAR-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

core assez conçu d'indignation & de jalousie contre luy, & les ennemis cachez qui trauailloient avec pœur, luy donnoient plus d'instruction de courir ses mescontentemens, que de les faire éclore.

Sa Majesté, qui finit tousiours vne grande action par le com-  
mencement d'une autre, ne leur donna pas loisir de produire en si peu de iours vn si grand mal. Et néanmoins en partant pour aller à l'expedition de Suze, ne pût empêcher que l'esprit de sa mere ne demeurast entre leurs mains. Ils commencerent en flattant ses inclinations, & les desseins qu'elle auoit encore pour vne fille de Florence, à trauerser les amours que Monsieur auoit pour la Princesse Marie, née en France; & qui auoit toutes les qualitez qui la pouoient rendre digne de l'alliance d'un si grand Prince. Les plus considerables de ceux qui contribuoient à cette mesme intelligence, & qui voyoient naistre avec plaisir cet embarras de diuerses pretentions, ne vouloient pas que Monsieur épousast aucune de ces deux Princesses, aspirans encore à l'honneur de le reuoir en leur alliance. Ils faisoient assez pour leur dessein d'empêcher qu'on luy donnast celle qu'il ayroit, leur intention se trouuant conforme aux desirs de la Reyne mere en ce dernier poinct seulement, & fort contraire au zele principal qu'elle auoit de redonner encore cette gloire à sa maison. Ces interets differens, comme deux lignes opposées dans le cercle, auoient vn mesme centre, mais le principe en estoit dans des pensées bien éloignées les vnes des autres. Il estoit fort difficile qu'une seule teste pût démeller tant de choses, puis qu'elle ne voyoit gueres de gens auprès d'elle, qui ne trauaillassent à cette confusion. Ils aigrirent tellement l'esprit de son Altesse par la détention de cette personne si chere, au bois de Vincennes, & par les déplaisirs qu'elle y receut, qu'il fut tres-aisé de le porter depuis aux resolutions de sa retraite en Lorraine, & de luy donner les défiances, vniue source de tous les malheurs qui ont suiuy. Ils voulurent à cette fin que le Roy estant aux mains avec les ennemis, non seulement approuuast ce conseil executé dans vne si dangereuse saison, mais donnast à Monsieur son frere tout le blâme de ce qui s'estoit passé, dans ce procedé tout innocent de sa part. Ils preueirent bien que ce deuoit estre vn fondement de brouillerie, sur lequel ils eleueroient hardiment tous les grands desseins qu'ils auoient de fauoriser l'Espagne.

Après que cette affaire eut esté si bien & si sagement conduite, & que Marillac avec sa femme & ses confederes eut mis les on-

gles dans tous les vlceres de ceux qu'il auoit diuisez pour le re-  
joindre quelque iour, il reuint avec de fortes recommandations  
à sa Majesté, pour'estre fait Marechal, qui furent suiuiues de si  
prés d'autres lettres tant de fois reitérées, qu'il fallut contenter la  
Reyne qui le vouloit absolument. Elle fit cognoistre autant que  
cette occasion le requist, la mauuaise humeur qu'elle auoit con-  
tre le Cardinal, & le força d'arracher luy-mesme ce baston des  
mains du Roy, pour le bailler à cet importun au siege de Priuas.  
Il est vray que cet Officier nouveau ne fut pas méconnoissant  
vers celle qu'il sçauoit bien estre la premiere cause de sa gran-  
deur : mais il fut tellement ému de cette nouuelle ioye, qu'en la  
dépêche qu'il luy fit pour action de graces, & qu'il eut honte  
d'auoir dans le procès, son esprit parut aussi loing de luy, que  
cette grande charge le portoit au delà de ses merites.

L'embrasement de la ville de Priuas, où la iustice du Roy se  
fit voir par la punition des Rebelles suiuiue de la vengeance diui-  
ne, qui permit que l'impetuosité des vents portast le feu iusques  
à la dernière maison, & qu'il n'y eust autre reste des hommes &  
des baistimens, que des cendres, estonna tellement toutes les au-  
tres villes de Languedoc, qu'elles se mirent à la discretion du vain-  
queur. Sa Majesté leur ostant la seule puissance de se mal faire à  
l'aduenir leur donna la paix, reuint à Paris, & pour l'entiere exe-  
cution de ce qu'il auoit accordé, laissa le Cardinal de Richelieu,  
qui mit la dernière main à cette action, la plus vtile & la moins  
espetée qui fut iamais. Ce n'est pas qu'il ne sceust bien qu'une si  
longue absence exposoit en quelque façon tout son credit aux  
artifices de ses ennemis, & qu'il ne fust bien aduertty que tous les  
poisons qu'ils auoient iettés dans le cœur de la Reyne mere, pour  
y faire mourir cette affection qu'elle auoit eue pour luy, n'eussent  
beaucoup operé : mais il espera que Dieu, pour la cause duquel  
son voyage estoit prolongé, ne l'abandonneroit pas, & qu'il don-  
neroit à l'esprit du Roy les sentimens des grands seruiques qu'il en  
receuoit. Il pensa bien que la mesme puissance qui venoit de  
rompre l'vnion que l'Espagne auoit faite avec nos Huguenots de  
France, empescheroit aussi que ses Partisans, qui trauailloient à  
Paris contre luy sous d'autres pretextes, & des visages de serui-  
teurs affectionnez, n'acheuaissent tout le mal qu'ils auoient com-  
mencé. Il n'ignoroit pas qu'ils auoient ému l'esprit de cette  
grande Reyne sur les longues absences du Roy, & sur ce qui s'e-  
toit passé pour la Princesse Marie, & pour les commandemens  
des Armées en Piedmont. Il creut bien que son aigreur s'aug-

M. D. C. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MARES-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMATION  
DU MARS-  
CHAL DE MAR-  
RILLAC.

menteroit tousiours par l'approbation de ceux qui s'estoient fa-  
sis de la principale creance auprès d'elle, ou par de si foibles resis-  
tances de leur part, qu'elles donneroient plus d'accroissement au  
mal que de remede. Les vns entretenoient son chagrin & sa  
mauuaise humeur par vn silence artificieux, vn abaissement de  
teste, vn consentement des yeux, des souspirs de compassion ou  
de crainte, vn mouuement de visage & de mains, toutes secon-  
des langues qui ne s'accusent point, & qui sont pourtane les plus  
disertes à declarer nos passions, & réchauffer celles d'autrui; Et  
les autres par quelque essancement de conscience & de pieté si-  
mulées, qui furent le jargon de cette Cabale, & qui donnent en  
telles rencontres la force & l'affaïsonnement aux venins, faisoient  
entrer iusques au plus profond de son ame les desirs inuistes de  
l'opprimer.

Il estoit hors de sa puissance de parer tant de coups si adroits  
& si differents que l'on portoit contre elle tout à la fois. Elle ne  
pouuoit pas eschapper d'une si grande enceinte composée de tant  
de cercles, & avec vn tel artifice, qu'ils alloient croissant à mesure  
qu'elle en cherchoit vne issue; ou bien en marchant avec elle l'enui-  
ronnoïent tousiours, tant ces gens de bien auoient de souplesse pour  
obeir, & s'accommoder à ses inclinations. Quand ils virent qu'il ne  
luy déplaisoit pas d'estre ainsi engagée, & qu'elle s'accoustumoit à  
cette auersion, ils se resserrerent tellement, & se firent si forts au-  
tour d'elle, qu'elle n'estoit plus en estat de les rompre, tant il y  
auoit aussi d'actiuité, de perseuerance & d'union dans les desseins  
malicieux de toute la troupe. Leur iugement fut bon de croire,  
qu'il estoit hors d'apparence de la pouuoir porter tout d'un coup  
de l'affection à la haine. Ses grandes bontez eussent resisté sans  
doute à ce changement si prompt & si violent de l'une à l'autre  
extremité. Ils employèrent plus à propos leur machine, bastie de  
tant de pieces diuerses, & de tant de forces redoublées, que cette  
Princesse vint à leur point, & fut portée à leur interest, sans qu'il  
luy fust possible d'en sentir le mouuement, & sans aucun moyen  
de resistance. Archimede ne trouua iamais d'expedient de gagner  
ensemble & la puissance & la celerité; les choses de poids & de  
telle importance qu'estoit ce projet, doiuent estre maniées & con-  
duites avec la patience, en multipliant comme ils firent tout ce  
que l'art peut inuenter pour reparer la foiblesse des hommes: ils  
aymerent mieux la seureté que la diligence. Les voyages du  
Cardinal distrait à tant de choses leur donnoient assez de temps:  
il ne falloit rien commettre à la fortune contre vn homme si  
heureux,

heureux, ny prendre de fausses mesures contre sa prudence, qui déconcerte les Espagnols, & force toutes les Couronnes à chercher de nouvelles maximes, pour les ajuster ou les opposer aux nostres. Le complot & l'assemblée de tant d'ingenieurs de tous sexes & de toutes qualitez, est la seule cause de ce qui s'est fait, & la personne illustre d'une si grande Reyne n'en est à dire vray que le moyen & l'organe, sans en estre coupable.

Ces grands maux esclatterent à Fontainebleau lors de son retour, où le Roy le receut publiquement avec des tendresses & des affections qui ne se peuvent dire : au contraire la Reyne mere en le voyant ne pût cacher à toute la Cour sa mauuaise volonté. Son visage s'arma de colere & de mépris, au lieu des bons accueils qu'il en auoit eu tant de fois, & ses yeux pleins de foudre & d'animosité ne se tournerent plus à cet ancien seruiteur, que pour luy donner la cognoissance & l'estonnement de sa hayne. Tous ces gens là s'estoient imaginez que faisant faire cette declaration ou uerte, elle surprendroit le Roy, & l'engageroit à ses mesmes sentimens : mais il prit si mal cette action, & si à cœur la defense du Cardinal, qu'ils appaisèrent tout en apparence, & decouurirent grossierement par la grande puissance qu'ils eurent à calmer cet orage, celle qu'ils auoient eüe de l'émouvoir. Ils crurent qu'il n'estoit pas à propos de le faire durer dauantage pour cette fois, Monsieur estant sorty du Royaume avec vn mécontentement, dont elle estoit estimée la seule cause par leurs mauuais conseils, & qu'à tout le moins il falloit auoir vn de ses enfans pour elle, tâcher de le gagner, & prendre vn meilleur temps, auquel on peust agir sur l'esprit du Roy mesme, tant il y auoit de fureur en cette coniuration. On veid les Marillacs triompher de cette mauuaise intelligence, comme d'une grande victoire. L'aîné, qui tout le temps auparauant auoit assez de peine à cheminer, alla, reuint, fit d'un appartement à l'autre tant de voyages, & avec telle diligence, qu'il paroissoit encore auoir cette mesme vigueur; avec laquelle il agissoit dans Paris aux Barricades, à l'emprisonnement du Parlement, & autres actes les plus insolens de la Ligue. Le ieune encore plus agité que de coustume des deux passions de sa vie, estoit bouffy de vanité de cette rupture, & trembloit de peur de s'étouffer entre de si grandes puissances.

Les Estrangers qui furent battus à Suze, auoient eu si bonne opinion de nos Armes, que bien que tant de villes en Languedoc eussent la puissance & la resolution de se defendre, & d'arrester long temps toutes les forces du Roy, ils auoient neantmoins signé

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MAR-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

les articles d'une Paix tres-honorable aux François. Mais quoy que par le trauail & le bon-heur de sa Majesté, quelque secours que les Espagnols eussent offert, la faction de toutes les Eglises pretenduës Reformées fust esteinte, ils nous creurent tellement affoiblis par le nouveau trouble suscité dans la maison Royale, & par le mauuais traitement que la Reyne mere auoit rendu au principal Ministre, qu'ils rompirent ouuertement le Traitté qu'ils auoient fait, esperans beaucoup plus de la diuision de telles personnes, que de celle de l'Estat. Il conceut aussi bien qu'eux que cét accident apportoit vn notable dommage aux affaires, & qu'ils en esperoient vn grand auantage; & pour cét effet n'oublia rien de ce qu'il luy fut possible pour remettre bien ensemble ce qui ne peut estre ruiné que par la des-vnion. Diuerses gens furent enuoyez vers Monsieur en Lorraine. Le Marechal de Marillac y fit quelques voyages, & sa conduite fut telle en cette negociation, qu'ayant dit à Monsieur le grand desir que le Cardinal auoit que son Altesse le creust son seruiteur; sur la demande qu'il luy fit, s'il en seroit caution, il luy respondit qu'il ne le vouloit pas estre; & par ce refus luy laissa dans l'esprit vne telle défiance, au lieu de l'assurer, qu'il ne s'approcha du Roy que le Cardinal n'eust passé les Monts.

Le Cardinal donc entreprit vn second passage des Alpes pour la gloire de cette Couronne, & pour empescher que nos brouilleries ne fussent trop viles à nos ennemis, ayant mieux mettre en hazard son pouuoir, & l'autorité de son ministere, que la reputation de son Maistre & de ses Armes. Dés le moment qu'il se fut mis en chemin, ces bonnes gens animez par son absence, & par la cause de son voyage, eurent moins de retenuë qu'auparauant. Ils déctierent par tout son entreptise, l'accuserent d'auoir manqué de s'accommoder avec le Duc de Sauoye pour vne pointille de compliment. Lors que l'aduis fut apporté que la ville de Pignetolle estoit prise, le Marechal de Marillac dist assez haut le Vendredy Sainct dans les Cordeliers de Troyes, à vn homme de qualité qui se resioüissoit de cette nouuelle; Monsieur, pour Dieu n'aydez point à nos ennemis à se moquer de nous, qui prenons en payement la prise d'un village pour la conqueste d'Italie, que cette grande leuée de bouclier nous promettoit; voulant étouffer le merite d'une action qui donne de l'agitation & du soin à toute l'Europe.

Tous les artifices qu'ils employèrent contre le Cardinal, & pour retarder le parlement du Roy, & l'arrestet à Troyes, furent

assez publics. Le Garde des Seaux y fit contenance de se vouloir éloigner de la Cour, pour paroistre aussi bien détaché de tous intérêts que des affaires. Il fit sentir au Roy par ses voyes ordinaires, que la foiblesse de son âge ne luy permettoit plus que de penser à la mort. Sa Majesté remarqua bien par la cognoissance qu'elle auoit d'ailleurs de tout ce qui se passoit, que les mouuemens d'une si prompte retraite n'estoient déclarez que pour guérir les soupçons qu'elle deuoit auoir, & pour décrier les affaires, & les conseils de celuy qu'ils vouloient perdre. Cette ruse eut deslors vn effect tout contraire à son intention dans l'esprit du Roy, qui ne s'en fust pas si bien gardé, si Paris l'eust produite auparavant le voyage. Mais elle opera tellement en celuy de la Reyne mere, qu'elle prit pour vne bonté parfaite cette fausse modestie, & le creut désormais. D'heure en heure le Marechal de Mairillac debitoit de faux aduis, que toute la puissance d'Allemagne luy venoit tomber sur les bras dans son gouuernement; qu'il ne falloit pas que sa Majesté s'éloignast, & que sa personne seule estoit capable d'empescher l'entrée de si grandes forces, maintenoit alors de vive voix à qui le vouloit entendre, & depuis par escrit à ses amis, ausquels il en distribua le Manifeste, que l'absence de sa Majesté mettoit la Couronne en peril. Il redoubla cette clameur que son frere fauorisa tousiours, quand il veid que l'on commandoit aux Regimens de Normandie, Chastelier-Barlot, & des Liegeois de partir de l'armée de Champagne, pour aller en Sauoye; & firent tous deux ensemble ce qui leur fut possible iusques à Dijon pour eluder ce commandement, avec protestation du danger eminent, où cette Prouince demeueroit exposée par l'affoiblissement de ses troupes. Tout cela se faisoit neantmoins pour laisser le Cardinal engagé dans le dessein de Piedmont, comme autresfois ils l'auoient voulu faire perir en celuy de la Rochelle. Ils voyoient bien que si sa Majesté ne s'aduançoit, comme il auoit esté resolu auparavant le partement du Cardinal, qu'il seroit bien tost enfermé entre l'Armée de Sauoye, composée de douze mille hommes de pied, & deux mille cheuaux, commandée par le Prince Thomas, & celle d'Italie de plus de trente mille hommes, sous la charge de trois grands Capitaines. Pour la mesme raison la Reyne mere fut persuadée d'obliger Monsieur de venir trouuer le Roy à Troyes: la reünion estoit vn pretexte bien fauorable au retardement. Le Traitté de cette visite consumma plus d'un mois, & prolongea le séjour de la Cour contre l'intention de sa Majesté, que l'honneur appelloit à de si grandes affaires.

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MAR-  
CHAL DE MA-  
RILLAC, 12

Ils blasmoient tout haut le voyage, répandoient des bruits contre l'absent, comme s'il eust esté le seul auteur de ce conseil: & neantmoins en la deliberation qui fut faite à Troyes, sur la proposition que le Cardinal enuoya de faire la Paix, ils opinerent hardiment au contraire. Monsieur mesme dist tant de raisons pour ne se point relâcher, & pour continuer la guerre, qu'il n'y a nulle apparence qu'il aduoie ceux qui depuis ont condamné ce dessein sous son nom. Il ne faut pas grande lumiere pour decouvrir, si outre l'interest particulier qu'ils trouuoient en cét abandonnement de tant de gens de bien, le Roy d'Espagne n'y profitoit point de son costé.

Les deux Marillacs se separerent en Bourgongne, l'un pour venir à Lyon, l'autre pour aller en Champagne, où chacun trauailla selon les lieux, & la portée de son esprit & de sa passion.

Au mesme temps que la Cour partit de Dijon, sa Majesté voulut que ceux qui la seruoient fussent bien ensemble, declara l'intention qu'elle en auoit au Marquis d'Effiat Sur-Intendant des Finances, & luy ordonna de se raccommoier avec le Garde des Sceaux. Ce commandement fut receu de bon cœur, executé de fort bonne grace, & luy seruit beaucoup auprès du Roy dans vne rencontre qui suruint bien tost apres. Quand le Marquis eut fait cognoistre qu'il desiroit cette reconciliation, il se trouua des gens assez pour s'en entremettre, la Cour n'estant iamais depouruee de tels negociateurs, qui veulent entrer dans les ajustemens des deux principales colonnes des affaires, pour y trouuer leur compte, & s'en faire vne porte à plus grands employs. L'adresse & l'accortise naturelle qu'il auoit voulant ramener cét homme, qui s'emportoit à d'estranges fantaisies en l'absencé du Cardinal, employa bien tost toutes les recherches & les complaisances necessaires à ce raccommodement. On y fir entrer rant de promesses & d'assurances d'amitié de toures parts, que le Marquis eut cette pensée, que leur intelligence estoit renoüée tout de bon. Sa franchise & la raison égale à tous deux de le desirer, le luy persuada si bien, qu'il dist à sa Majesté qu'ils estoient mieux que iamais, & que la crainte qu'elle auoit d'une grande diuision dans le Conseil, & dans le Cabinet, deuoit cesser. Aussi tost que sa Majesté fut à Lyon, & qu'elle delibera d'en partir pour aller en Sauoye, le Garde des Sceaux qui n'estoit poinr du voyage, & qui vouloit fonder vne intelligence secrette avec le Roy, luy dist contre le Marquis rour ce qu'il estima suffisant de le faire passer en son esprit pour vn seruiteur infidelle & méchant. Il assaisonna cette



imposture des apparences d'un extrême zele au bien des affaires de la Majesté; mais il luy fit voir encore une plus grande peur, que le Cardinal n'eust cognoissance du signalé service qu'il rendoit: les aduis & la crainte auoient une mesme fin. Le Roy qui n'en voulut rien croire, s'estonna de ce changement, ayant scéu la réunion de ces deux hommes, & de combien de choses sacrées le noeud qui les auoit estreint quinze iours auparauant, estoit composé. Il fit sçauoir ce bon office à celui qui par son ordre mesme auoit recherché les bonnes grâces de son accusateur, l'aduetir de n'y point auoir de confiance, & se souuient encore qu'il découurit au Cardinal arriuant à Grenoble cette mauuaise foy, qui ne blessa que l'aurheur.

Comme dans les cinq dernières années Marillac n'auoit laissé passer aucune occasion de dérober sur toutes les dépenses qui festoient faites par sa direction, il ne voulut pas encore perdre celle-cy qu'il employa le mieux qu'il pût.

C'estoit une estrange piece à qui le cognoissoit, de le voir dans une posture enflée de cette nouuelle qualité de Marechal de France, traiter avec un Païsân de la rançon de sa Paroisse; de voir ce preud'homme, qui faisoit litier en apparence de toutes choses, se rabaisant iusques à cette honreuse prostitution, employer sa voix & son eloquence ferrée pour amener un depuré de village à son poinr. Il n'oublioit rien à dire qui peust servir à la fin qu'il se proposoit. Il joignoit aux vanitez de sa grandeur, les menaces de son pouuoir, & les assurances de sa protection. Il vsoit de toutes les persuasions qui peuuent auoir effect sur les ames effrayées, non seulement de la mine d'un Maistre insolent, & d'un bruit d'Officiers, de Suiuans, & de Gardes, instrumens ordinaires de ses concussions: mais aussi des iniustices & des mauuais traitemens que souffroient tous les autres qui ne traittoient point avec luy. La meilleure condition des Subjers du Roy sous sa charge estoit tres-mauuaise. Il y auoit de ses contrats qui porroient que la rente luy seroit continuée aussi long temps qu'il seroit Gouverneur seulement: d'autres y mertoient cette clause, que par le payement de douze cens liures par an, auxquelles ils s'obligeoient, ils ne preendoient point déroger aux droicts du Roy, ny à l'obeissance qu'ils luy deuoient; en leur affliction ils demeuroient dans le respect que le Marechal méprisoit en sa bonne fortune. La misère des peuples attire bien souuent de grands orages sur ceux qui les oppriment, & la voix de rant de larmes est quelquesfois aussi forte que celle du sang: le chastiment de Marillac n'en est pas

M. DC. XXXIII  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DÉMNATION  
DE MARS  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

vne petite preuve, à qui vouldra prendre les choses comme il faut. Il vola tousiours sur le pain des gens de guerre. Il y prit quel-ques fois le tiers, le plus souuent le quart, & le moindre de ses lar-  
cins fut de la cinquième partie, faisant enfler toutes les quittan-  
ces du profit qu'il y faisoit, outre beaucoup d'autres acquits sup-  
posez par luy pour fausse dépense de munition, sous des noms  
empruntez de gens, ou qui n'estoient point, ou qui n'auoient rien  
fourny. Sous pretexte de la nourriture des Soldats, il faisoit faire  
des contributions de bled par des Communantez, & le charroy  
par d'autres, en des lieux, où quelque Regiment estoit en garni-  
son : les Maire & Escheuins estoient bien aises d'en estre quittez  
pour la façon du pain. Afin de se payer de cette dépense que le  
public auoit faite, il contraignit des Boulengiers de Verdun de luy  
bailler quittance des sommes qu'ils ne receuoient pas, & qui n'es-  
toient point deuës ; en deliura ses ordonnances, & mit l'argent  
en sa bourse : le Peuple qui fit la fourniture n'a point esté rem-  
boursé. Mais le recit de toutes ces vilennies, & de tant de foule  
qu'il fit aux pauvres villageois, sur le payement & la nourriture  
des gens de guerre, seroit trop ennuyeux. Tel village, à qui il  
estoit deu treize mille liures, estoit forcé de bailler sa quittance  
de toute la somme pour deux mille cinq cens, & d'autres estoient  
trop heureux pour luy plaie de n'auoir rien du tout. Ce qu'il  
committ en mil six cens trente, pour l'entretien de ses Gardes, ne  
doit pas estre oublié : cette adresse decouurira ce qu'il sçauoit  
faire. Il leur assigna vne Parroisse proche de Verdun, qui four-  
nissoit par son ordonnance chaque iour dans la ville les denrées  
necessaires à toute la Compagnie, qui pour cela ne luy estoient  
pas distribuées, mais estoient mises en magasin, pour estre bail-  
lées en son nom, & par forme de prest à d'autres villages chargez  
de gens de guerre, qui sous pretexte de la faueur de cette aduan-  
ce, les payoient au double de leur iuste valeur, au temps du rem-  
boursement. Cependant ces mesmes Gardes viuoient ailleurs, se-  
lon qu'il alloit & sejournoit és autres villes de la Prouince. Quand  
le Roy donna le fonds du payement qu'il vouloit estre fait au  
Peuple de cette contribution ; au lieu de contenter les Habitans  
du village qui l'auoient tousiours faite en l'absence mesme de la  
Compagnie, sur son ordonnance, & sur l'acquit d'une autre Com-  
munauté, qui n'osa pas refuser vne quittance comptable, & qui  
n'ayant rienourny ne receut rien, la somme fut payée par le Tre-  
sorier : ceux qui la deuoient toucher ne la virent point. La dé-  
pense de cette seule troupe fut faite trois fois, la premiere, par le

Roy qui bailla l'argent, la seconde, par les Paisans qui firent ap-  
porter les denrées à Verdun, que l'on reuendoit bien cher à d'au-  
tres villages, & la troisiéme par ceux qui eurent la Compagnie en  
garnison : de sorte que l'argent & les viures tournoient à son pro-  
fit, & personne que luy n'estoit satisfait.

Il sembleroit à ne prendre que l'escorce de ce discours qu'il ne  
pût estre fait pour vn mesme homme : on y void la bassesse de  
toutes sortes de villennies, & les hautes pensées de l'honneur &  
des charges, on y trouue aussi que Marillac a mis la main aux cho-  
ses grandes, & l'a portée en mesme temps à la gorge des pauvres  
Paisans pour en arracher le bien. Neantmoins il est aisé à com-  
prendre que ce furent les fruiçts d'une mesme racine, & qu'il pût  
estre capable de ces deux extrêmes, à qui se voudra souuenir, que  
le fonds de son esprit estoit malicieux & superbe, & qu'il falloit  
pour soustenir le faix de son ambitieuse pauvreté, qu'il eust re-  
cours aux ordures qui deshonoreroient sa vie. Aussi qu'estant mené  
plus viste que ses propres esperances ne marcheroient, il fut em-  
porté par le courant impetueux de sa faction, où les femmes &  
beaucoup de gens incapables de la guerre eurent tant d'authori-  
té, que luy qui preualoit de mine, de parole, & de bruit, acquist  
facilement l'opinion d'une grande valeur auprès d'eux, qui n'a-  
uoient aucune experience de son mestier.

En ce mesme temps qu'il butinoit sur tant de miserables per-  
sonnes, il faisoit la sourde oreille aux ordres que le Roy luy don-  
noit, d'amener son armée de Champagne en Italie. Ne voulant  
partager la charge de General avec personne il demouroit seul en  
cette Prouince, & trauailloit à faire approuuer sa desobeissance,  
qui dura dans cette opiniastrété iusques au neuf ou dixième de  
Septembre, que les exprés commandemens du Roy sous de gran-  
des peines le firent partir. Il mandoit à ceux de Paris, qu'il estoit  
là comme vn bouclier pour les garentir des forces de l'Empereur,  
qui n'attendoit que son éloignement pour entrer en France. Il  
remplissoit le Royaume de lettres écrites à ses amis, contenant les  
causes de son retardement, qu'il excusoit auprès du Roy, tantost  
par de fausses nouvelles, & tantost sur l'impuissance de tirer les  
troupes des Garnisons sans payement des Soldats, & des Commu-  
nautéz qui les auoient nourris.

Ce delay produisoit vn si notable dommage aux desseins du  
Roy, que toutes les deliberations de ceux qu'il auoit chargez des  
affaires, & de l'Armée de delà les Monts estoient douteuses sur  
l'incertitude de sa venue, qu'il promettoit par vne dépêche, & la

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DÉMNATION  
DE MARILLAC.  
CHAL DE MAY  
RILLAC.

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MARES-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

différoit aussi tost par vne autre pour des raisons friuoles & trompeuses; & pourtant avec vne telle perte d'hommes & de temps, que s'il se fust rendu aux premiers iours de Iuillet à Suze, ainsi qu'il estoit facile, & qu'il en auoit le commandement, le passage de Veillane eust esté sans peril, & le secours de Cazal infailible, au commencement du mois d'Aoust. S'il eust obey comme il le pouuoit, on ne fust point tombé dans les saisons de peste & de maladie mortelle à vingt mille François de toutes conditions, qui petirent en Automne es plaines de Piedmont: L'estat des assiegez & de nos troupes n'eust point forcé les Generaux de consentir en Septembre aux Espagnols l'entrée de la ville & du chasteau, par vne trêue que le seul éuenement rendit excusable, & le mauuais air de Lion enuenimé de tant d'impuretez & de miseres n'eust point mis le Roy dans le peril de la mort.

Son frete cependant avec toutes ses correspondances ne manquoit pas d'occupation auprès de la Reyne mere à Lion. Il veid bien que le Roy l'ayant ainsi laissé dans le Royaume, la confiance qui est la principale seuteté dans les grandes charges n'y estoit plus, & que cette maniere d'agir à couuert desormais estoit inutile. La cteance qu'il eut que l'on scauoit bien toute sa menée, & que rien ne seroit impossible aux efforts d'une telle mere sur les affections d'un si bon fils, luy donna l'audace d'entreprendre de la gouuerner entierement par des conferences longues & frequentes, où les amis du Cardinal n'auoient aucune part. Les matieres de cette conuersation demeuroient si secretes parmy ceux de son intelligence, que le soupçon en fut legitime à tous les interressez. Lors que le progrès des Armes du Roy dans la Sauoye faisoit chaque iour lascher le pied à vne grande Armée, qui n'osoit luy disputer les plus difficiles passages des Montagnes, & qui fut contrainte de rentrer en Italie par la Valdostie, on luy forgeoit des querelles domestiques. Lors que le Cardinal monstroit à sa Majesté de son Cabinet à S. Pierre d'Aubigny, ce que iamais autre Prince que luy n'auoit remarqué d'une veuë, trois Sieges en mesme temps: que le Roy entendoit le bruit, & voyoit la fumée de ses canons en batterie deuant Montmelian, Chatbonnières, & Lœuille, le demon d'Espagne, & ces bons François mettoient le tumulte & le feu dans sa maison.

Ils firent naistre le desir à la Reyne mere de voir sa Majesté, pout auoir pretexte de la rappeler auprès d'elle, & la Reyne mere luy fit vne dépesche pour ce sujet. Le Roy partit aussi tost du Camp de Sainct Pierre, pour luy donner ce contentement, que  
le

le bien de ses affaires & de sa propre santé pouuoient differer à vne  
 saison plus eommode. Mais encore que ce voyage n'eust guere  
 duré, quelque artifice qu'on apportast pour le rendre plus long,  
 & que le Roy fust de retour à Grenoble à la Saint Jean, il ne  
 laissa pas de redonner du cœur aux ennemis, de l'oster à beau-  
 eoup de gens de guerre qui se débänderent de nos Armées, & de  
 faire croire que sa personne repassant en France, le Montferrat de-  
 meuroit abandonné. Pour reparer le mal que eette course auoit  
 apporté, sa Majesté se rendit aussi tost à Saint Jean de Mo-  
 rienne, avec contenance de passer le mont Senis apres ses trou-  
 pes; & faisant eroire au Mazarin que les offres qu'il apporta lors,  
 estoient la cause qui l'obligea de s'y arrester, elle y séjourna tant  
 que sa preséence y fut necessaire, pour donner chaleur à tant de  
 gens qu'il auoit enuoyez en Piedmont.

Le Garde des Seaux trouuant encore plus de matiere qu'au-  
 parauant, & l'esprit de la Reyne plus outré que iamais de ce par-  
 tement du Roy si prompt, & si contraire à son dessein, entra  
 bien plus auant dans la confidence. Sçachant bien qu'aux ani-  
 mositez des femmes, comme aux feux d'artifice, toute la plus  
 grande finesse est de les faire durer, il ne manqua pas de presen-  
 ter à sa colere tout ce qui la pouuoit entretenir. Ne considerant  
 plus eette haute situation où sa dignité l'auoit esleué, son aueu-  
 glement fut si grand, qu'il tomba dans la malice de la pluspart  
 des esprits de ce temps, qui recoiuent bien mieux vne mauuaise  
 nouuelle, qu'une bonne. De sorte qu'à la nouuelle de la prise de  
 Mantoué, il dist publiquement tenant le Sceau, que l'on en ver-  
 roit bien d'autres, se réiouissant tout ensemble de ce que ses bons  
 desirs pour l'Espagne succedoient bien, & qu'une telle perte ius-  
 tifioit ses eonseils pacifiques, & condamnoit les autres. Il ne  
 communiquoit plus rien de ses entretiens, comme il faisoit au-  
 tresfois: sa liaison avec les esprits les plus contraires au Cardinal  
 n'estoit plus caehée: les lettres qu'il luy escriuoit estoient seches,  
 pleines de mauuais eomplimens, & d'importunes assurances de  
 seruitee & d'affection qui n'estoit plus. Il ne luy donnoit aduis  
 que des choses qu'il ne luy pouuoit celer; & faisant contenance  
 de ne rien vouloir faire sans ordre, sous l'ombre de eette faulxe  
 deference, embarrassoit toutes choses; en vn mot eette nouuelle  
 façon d'écrire, d'agir & de viure decouurit aisément son ingra-  
 titude.

Les plus habiles gens ne pouuoient comprendre comme il estoit  
 possible que le Cardinal laissast croistre dauantage eette faction,

M. DC. XXXIII.  
 O B S E R V A -  
 T I O N S S U R L A  
 V I S I T A C O N -  
 D E M N A T I O N  
 D Y M A R S H A L  
 D E M A R S H A L L A G.

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SVR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DV MARES-  
CHAL DE MA-  
RILLAC,

& qu'il ne s'en deſendiſt que par des reſpects & de grandes obeifſances à la Reyne mere. Chacun diſoit que ces remedes eſtoient bons à la naiſſance des maux, pour en adoucir les premieres amertumes : mais que la haine qu'elle auoit contre luy ſ'augmentoit en vieilliffant, & ſ'agrireroit de plus en plus ſ'il ſouffroit encore long temps auprès d'elle & dans le miniſtere, le Garde des Sceaux de Marillac, recuit & conſommé dans toutes ſortes d'intrigues, le ſeul qui reſtoit en puiſſance, & peut-eſtre en vie de tous les vieux brouillons, & qui pouuoit avec plus d'art & d'induftrie la faire reſoudre aux extremitéz. On diſoit encore de cét eſprit malicieux, que bien qu'il euſt trauaillé pour accroître ſon pouuoir des ruïnes de celuy du Cardinal, que neantmoins ſon eſtude principale eſtoit alors de ſe tirer du hazard, de ſe perdre dans le precipice où la découuerture de ſes pratiques l'alloit jeter. Qu'il eſtoit vray que la prudence ou la moindre peur empeſchoit bien vn Courtiſan de riſquer toute ſa bonne fortune pour l'augmenter ſeulement ; mais que celuy qui ſe voyoit en vn danger éminent d'eſtre coulé à fonds, hazardoit tout aiſément, & riſchoit à ſe garantir d'un extrême peril par vn autre. Qu'il deuoit croire que le Garde des Sceaux ſe trouuoit dans cette poſture, & que le Roy & la Reyne ſa mere ayant partagé leur protection, toſt ou tard ce conſlit ſeroit décidé par la cheute de l'un des deux ; Tellement qu'il eſtoit obligé de prendre contre luy toutes les ſeuretez poſſibles, en l'éloignant de la Cour, ou bien en faiſant cette reſolution de ne plus quitter le Roy, pour quelque importance que ce pûſt eſtre, & de combattre touſiours. Que ſi le ſoing de ſa conſeruation ne luy faiſoit prendre ce premier conſeil, les diuerſes rencontres de tant de choſes preſſantes & compliquées l'obligeoient à deliurer l'Eſtat d'un ſi mauuais ſujet, qui auoit ſi bien caché ſous les cendres de ſa vieilleſſe ſon premier feu, qu'il faiſoit bien voir que ſon âge & ſa longue experience ne luy auoient acquis que ce qui le rendoit plus dangereux. On ajoſtoit encores qu'il ne ſeroit pas mal-aiſé de faire croire l'ingratitude & les déguiſemens de cét homme là. Qu'il ſeroit facile de perſuader que celuy que tout le monde a creu poſſédé d'une fureur ſi eſtrange que de ſigner la Ligue de ſon propre ſang ; qui voulut de François eſtre fait Eſpagnoſ, qui de Conſeiller au Parlement de Paris deuint Recors d'un Procureur, pour emprisonner la plus illuſtre Compagnie du monde ; qui ſe départit de ſa pretention de Gentil-homme, pour eſtre député du tiers Eſtat de la Ligue, quoy qu'il fuſt Officier en Cour ſouueraine : qui de Conſeiller lay ſe fit aſſiſtant comme clerc à la

fulmination de la Bulle contre son Roy; Et qui de Ligueur forcené deuint domestique de la Duchesse de Bar, & son confident iusques au Presche, auroit pû prendre en cette occasion tous les visages, les changemens & les resolutions les plus conuenables à sa passion. Qu'on n'auroit point de peine à s'imaginer que celuy qui se reuolte contre son ordre, sa profession, la patrie, & son Prince, & qui méprise toutes ces obligations, qui sont les liens les plus puissants de la société, ne garde gueres les sentimens des bien-faits & de l'amitié. Que l'on sçauoit bien, que sa presumption estoit telle, qu'il ne croiroir iamais estre obligé à personne de son auancement, & que sans doute il pensoit auoir eu quelque reuelation de sa grandeur & de sa promotion au principal gouuernement des affaires.

Encore que le Cardinal vist plus auant dans ce danger que tous ceux qui parloient de la sorte, & qu'il fust le mieux instruit du naturel de ses ennemis, & de tous les chemins qu'ils tenoient pour le ruiner, il voulut encores si bien ajuster toute sa conduite aux volontez de la Reyne, qu'il ne pût consentir ny de luy déplaire en se defendant, ny de toucher aucun de ceux qu'elle tenoit sous sa protection, ny de choisir autre séjour que celuy qui seroit plus utile aux affaires qu'à ses interets, & se resolut d'attendre iusques aux derniers coups, auant que de recourir à la main de son Maître, seul azile en sa persecution.

Ce mesme cœur qui le retint au Siege de la Rochelle, lors que le Roy n'y estoit plus, que l'on donnoit les premieres attaintes à la bonne opinion que la Reyne mere en auoit eue, & que l'esprit de cette grande Princesse commença d'estre abusé par de fausses apparences, & des images trompeuses qui l'animerent en fin contre luy. Cette mesme generosité qui l'arresta pour ouuir d'une seule parole toutes les portes de Montauban & des autres villes, que le prix de tant de sang n'auoit pû gagner; au mesme temps que ses ennemis plus découverts & plus insolens auoient contraint la Reyne par tant d'impostures differentes à luy declarer sa haine en public, si tost qu'il fut de retour à Fontainebleau. Ce mesme courage qui trois mois apres cét éclat luy fit quitter la Cour, & passer en Italie, quand mesme il sçauoit bien que la rage des méchans contre sa personne estoit en sa vigueur, & que son ancienne Maistresse estoit si fort obsédée par ses enuieux, qu'elle condamnoit sa prudence à Paris, & trauersoit dans Troyes l'exécution de ses conseils pour le perdre. Toute la force de ce mesme esprit le fit resoudre à demeurer apres le Roy dans la Morienne

M. DC. XXXIII  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MAR-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

pleine de peſte, quoy qu'il ne doutaſt plus qu'une ſi puiffante Reyne eſtoit diſpoſée, non pas à ne point auoir de bonne volonté pour luy comme au retour de la Rochelle, à luy témoigner vne auerſion comme apres le voyage de Languedoc, à l'abandonner aux ennemis comme au ſiege de Pignerolle, mais à trauailler en perſonne à ſa ruïne, tant elle eſtoit engagée par ce progrès inſenſible à la reſolution de le défaire.

Auſſi toſt que l'eſtat des choſes & l'exécution de la trêue luy permirent de reuenir en France, il ſe rendit à Lion, pour faire auancer les nouuelles rroupes, haſter vne grande voicture d'argent emprunté ſous ſon credit, & pour uoir aux affaires de Ratiſbonne, où fut arreſtée cette grande inondation d'hommes qui menaçoit l'Italie, ſi elle euſt emporté Cazal. Il y vint principalement pour donner ordre à routes les neceſſitez de l'Armée, qui deuoit aller au ſecours de cette Place fatale au deſſein d'Eſpagne, & deciſiue alors de la contention des deux Puiffances. A ſon retour il prati-qua tout ce que ſon eſprit, le plus adroiët qui fut iamais, ſeut in- uenter de moyens capables de regagner ſes ennemis; il fit diuer- ſes viſites ches le Garde des Sceaux, & l'obligea par toutes ſortes de courtoiſies & de bons offices à reuenir à ſon ancienne amitié, croyant touſiours qu'il ne pouuoit trop acheter vn homme qu'il penſoit vtile à le remettre bien avec la Reyne. Cen'eſt pas qu'il ne luy fuſt bien dur que ſes creatures ſe miſſent à ſi haut prix pour le ſeruir, & qu'il ne viſt qu'elles n'auoient pas tant de force au racommodement, que le temps & la cadence des ruſes concer- tées leur en auoient donné de luy nuire; mais il penſoit encore auoir beaucoup fait de ſ'en aſſeurer pour l'aduenir, eſperant que le mal pouuoit eſtre vaincu, ſ'il ne ſuruenoit plus d'accident nou- ueau, & ſ'il auoit arreſté le cours des mauuiſes humeurs qui le rendoient plus difficile. Ce n'eſt pas auſſi qu'il euſt aucune dé- fiance qu'il fuſt poſſible à perſonne de luy raur les bonnes gra- ces du Roy, mieux informé de ſa fidelité que tout le reſte de ſon Royaume enſemble: mais il auoit vne douleur inſupportable, que de petites gens éleuez de ſa main fuſſent deuenus aſſez puis- ſans par le credit qu'il leur auoit donné, pour luy rendre ſi con- traire la perſonne du monde qu'il honoroit le plus.

Il ſe doutoit bien que l'on ſ'imagineroit des cauſes fort extra- ordinaires de cette mutation, tout le monde eſtant informé que la Reyne auoit beaucoup trauaillé pour ſon auancement, comme il l'auoit bien ſerui, & que ſi elle ne pouuoit eſperer vn meilleur ſeruiteur, auſſi n'auoit-elle peu faire dauantage pour l'obliger, &



pour luy faire paroistre qu'elle estoit bonne Maistresse. Encores que toutes ses faueurs deussent passer aussi bien pour des recompenses de seruice, ou pour des moyens d'en tirer d'autres plus grands, que pour de pures liberalitez; qu'il eust mist tous les talens de son esprit & de son bon-heur à luy donner de la gloire dans vn repos bien affermy, & qu'il fust notoire à tous les hommes qu'il est le soustien & le principal appuy de l'Estat: ne pouuoit-il pas regretter iustement que la posterité, qui le doit admirer, pût mettre pour contre-poids à tant de vertus le seul reproche de cette mauuaise intelligence, & qu'estant recogneu pour l'esprit le plus puissant de son siecle, il n'ait peu vaincre l'artifice des foibles raisons, que les ames basses de ses ennemis employèrent pour entretenir la diuision?

M. DC. XXXII  
OBSERVA  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON  
DÉMNATION  
DU MARÉCHAL DE MA  
RILLAC.

Pour dernière espreuue des forces de son entendement, il vid à mesme heure la vie du Roy, l'affaire d'Italie, qui fut son ouurage comparable à la prise de la Rochelle, toute sa fortune & sa seurété subiettes à vne crise dangereuse, & dépendre d'un moment. Il sceut aussi les deliberations qui furent faites contre sa personne, que le Marechal de Marillac n'adoucit point, & qui retint en cette conjoncture auprès de Lion pour les executer toutes les troupes de Cauallerie qu'il deuoit mener de Champagne en Piedmont.

Après la conualescence de sa Majesté, le Cardinal ne changea rien de sa conduite, & des grandes submissions qu'il rendoit à la Reyne mere, quoy que chole qui se fust passée pendant cette maladie. A dessein de luy plaire il fist donner dix mille escus au Marechal de Marillac, & quelque resolution que l'on eust prise qu'il demeureroit en Piedmont, où il passoit à regret, & ne seroit point du secours de Casal, comme inutile és lieux où les Marechaux de la Force & de Schomberg deuoient estre; il obtint en sa faueur, & pour la mesme cause, vn pouuoir égal aux deux autres, avec cette difference pourtant, qu'ils eurent quelque ordre de prendre vn peu garde à ses actions. La principale confiance estoit sur le courage & la fidelité de ces deux grands hommes.

Le Roy ne sceut point qu'il ne fust de retour à Paris, que le seul éclat de ses Armes auoit forcé les ennemis sans répandre du sang, ny tirer l'espée, à rendre ce que nous leur auions accordé deux mois deuant par la tréue; & que nous emportions cet auantage, qu'ils repassoient le Po, & prenoient vn second acte de leur impuissance & de leur confusion és entreprises sur cette mesme ville. Le Roy l'auoit deliurée de son premier siege de près de trente lieues par la victoire de Suze: il la sauua de sa prise seconde fois par vne

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TION SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MARE-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

Armée puissante, qui l'alla secourir en cette journée remarquable Tournée qui fit voir les Espagnols s'estonner deuant les François dans vne rencontre, où leur ancienne valeur eust plustost hazardé toutes leurs Couronnes, que de faire paroistre tant de foiblesse & tât de peur en vne telle occasion. Apres auoir employé tout le temps de la cessation d'Armes pour nous fermer l'entrée à la Citadelle, & se preparer à nous bien recevoir, ayant vn grand retranchement à leur teste qui les couuroit, la ville & le chasteau de Cazal pour retraite, & leur armée fraische & renforcée de tous les Braves de leur Party. Apres auoir remply toute l'Europe de bruit & de menace, s'estre mis en bataille pour soutenir l'attaque de nos troupes, & veu tous nos gens marcher pour venir au combat avec eux, il faut auoüer qu'ils furent merueilleusement sages & retenus. Nostre courage n'eust iamais supporté cette honte avec tant de froideur, & de grauié.

La Reyne mere n'arriua point à la Cour qu'apres cette heureuse nouvelle: son indisposition ne luy permit pas de faire plus grande diligence pour s'y rendre plustost. Ce retardement donna plus de loisir au Cardinal, qui la suiuit tousiours, de travailler auprès d'elle par de nouueaux soins, & par vne presence humiliée, à mettre son esprit en liberté des grandes haines qu'elle auoit contre luy. Les bons visages & toutes les faueurs qu'il en receut dans le voyage, luy firent croire qu'elle reprenoit ses premieres affections, & non seulement à luy, que ses desirs incomparables d'y rentrer & son innocence rendoient en cela plus credule, mais au Garde des Seaux mesme, & à tous les autres qui l'en vouloient empêcher, tant ils redoutoient l'ascendant de ce puissant Genie. Ils craignoient que cette bonne Princesse eust trop peu de resistance contre ses recherches, & qu'elle n'eust pas assez d'art de si bien feindre en vn sujet où la raison vouloit qu'il y eust encore plus de verité que d'apparence.

Dés la premiere fois que le Roy la veid à Paris, elle eust exécuté la resolution qu'elle reprit en y arriuant par les aduis temeraires de ceux qui la gouuernoient, s'ils n'eussent voulu prendre le temps que le Marechal de Marillac estoit en Piedmont, pour le mettre en possession du commandement general de l'Armée d'Italie, où toutes les troupes de France estoient, afin que luy laissant à l'aduenir ce grand employ que la faction luy destinoir, sa puissance fust autorisée du choix que le Cardinal mesme en auroit fair. Aussi tost que la dépêche de ce grand pouuoir luy fut enuoyée, ils iugerent qu'il ne falloit plus donner de loisir à celuy

qu'ils vouloient abattre ; que Paris estoit le lieu le plus propre à faire vn tel effet ; que sa Majesté pourroit estre diuertie par la suite de la guerre qui n'estoit pas terminée, ou par ses plaisirs qu'il auoit perdus depuis huit mois. Qu'elle ne deuoit pas attendre que le Marechal de Schomberg, qui reuenoit en diligence, honoré de la gloire que le bon succès de la deliurance de Casal luy auoit acquise, ny que le Marquis d'Effiat, que ses bons seruiues és combats de Veillane & de Carignan, & dans la principale conduite de toute la negociation, auoient rendu tres-considerable ; le vinsent appuyer de leurs personnes, & de la creance que deux puissans Ministres ses amis pouuoient auoir auprès du Roy, & dans la Cour. Elle fut donc engagée à faire son dernier effort en sa chambre sur les volonteé du Roy, pour éloigner le Cardinal de ses bonnes graces, & du gouuernement du Royaume. Quoy qu'il eust receu ce coup de tonnerre sans grand effroy, mais avec beaucoup de douleur, & qu'il se fust defendu deuant leurs Majestez, avec le mesme cœur dont il les a seruies ; que la Reyne n'eust eu pour toute satisfaction de ce qu'elle auoit entrepris, que des respects & des témoignages d'une entiere affection, que le Roy luy rendit en prenant congé d'elle pour aller à Versailles, ses desirs, & les beaux esprits qui la seduisoient, luy firent croire qu'elle auoit ruiné sa creature.

Durant ce conflit le Garde des Sceaux, qui vouloit cacher son inquietude, fit dire à sa porte qu'il estoit malade, & qu'il ne verroit personne tout le iour ; & neantmoins il se vint rendre à Luxembourg sans y estre appelé : l'agitation de son esprit émeu, & la part qu'il auoit en vn si grand mystere ne le pouuant retenir ailleurs. Il s'adressoit à ceux qu'il pensoit estre les plus affectionnez au Cardinal. Il demandoit aux vns ce qui pouuoit causer vn si grand silence, & l'étonnement extraordinaire qui paroissoit aux principaux visages de la Cour. Il s'enqueroit des autres de ce qui s'estoit passé dans vne si longue conference du Roy & de la Reyne mere, & vouloit que cette ignorance affectée le garantist de soupçon & de peine, en cas que leur entreueüe n'eust pas si bien reüssy qu'il auoit fait esperer.

Ceux qui prenoient autresfois le soin des affaires de la Reyne Catherine sa parente, & moins bonne Princesse, eussent bien empêché qu'elle se fust contentée d'auoir déchargé son cœur, pour abandonner si tost la personne du Maistre, premiet mobile de toutes choses. Ils n'eussent pas souffert qu'elle eust consommé cette grande iournée à receuoir dans cét aduantage

M. DG. XXXIII. imparfait les compliments de tant de gens inutiles, qui ſe brulle-  
 O B S E R V A- rent aux chandelles du cercle, & qui par vne preſſe indiſcrette  
 TIONS SUR LA- étoufferent l'ouurage en ſa naiſſance, & ne la cogneurent plus le  
 VIRET LA CON- lendemain. Demeurant auprès du Roy elle ſe fuſt beaucoup for-  
 DEMINATION- tifiée contre celuy, qui depuis ſix ans auoit touſiours conſeillé à  
 DV M A R E S- ſa Maieſté de ſ'accommoder aux intentions de ſa mere, & de ne rien  
 CHAL DE MA- entreprendre que par ſes aduis.  
 RILLACEN

Le Cardinal meſme ſe voyant abandonné par la legereté de tant de gens, & n'ayant autre intereſt que de plaire à ces deux perſonnes importantes, euſt lié le gouuernail, & laiſſé conduire ce deſſein, à la fortune du Royaume. Cette vertueuſe Reyne, & la plus heureuſe du monde, ſi les ennemis de la France l'euffent laiſſé iouir du bon-heur qu'elle auoit, quitta ſon meilleur conſeil, pour ſe laiſſer conduire par les Marillacs, & d'autres teſtes incapables de fournir à vne ſi grande action, & qui ne cognoiſſoient pas tous les eſcueils qui ſont cachez ſous les affaires d'une telle conſequence. Ce n'eſtoit plus ny le talent ny le ſiecle du grand Cardinal de Lorraine, ou des Ducs ſes neveux; & l'eſprit de cette Princeſſe, qui n'auoit iamais eſté porté par celuy qui l'auoit ſi bien ſeuie, qu'à la douceur & à la bonté, ne pouuoit pas eſtre ſi toſt preparé contre tous les accidens qui ſuruiennent à de ſi grandes entrepriſes. Le Roy portant vn regret inconſolable de ſe voir ſeparé de la Reyne ſa mere, par des affections ſi contraires, & ſçachant bien que ſes mauuiſes volontéz eſtoient toutes ſuggerées par vne faction eſtrangere, qui tendoit à la ruine de l'un & de l'autre, voulut tenir vn conſeil en cete occurence, fit ſortir de Paris le Garde des Sceaux à cete fin, & luy commanda de prendre Glatigny pour ſon logis. Ce commandement fait de la ſorte, eſtonna beaucoup celuy qui le receut: mille reproches que ſon ingratitude & ſon projet infidelle faiſoient à ſa conſcience luy donnerent telle peur, qu'il employa tout le temps qui luy reſtoit auant ſon parlement à reuoir ſes papiers: il brulla les plus dangereux, & mit les autres en ſeuteté chez ſes amis. Outre que le Roy ne perdoit point la memoire de toutes les démarches & les détours des deux fretes depuis ſi long temps: en la chaleur de la conteſtation qu'il auoit eue le matin avec la Reyne ſur l'éloignement de ſon premiet Miniſtre, & l'impuiffance de luy donner vn ſucceſſeur qui pûſt approcher de ſes grands merites, il cognut aſſez qu'ils eſtoient ſes auteurs infallibles du chagrin qu'elle auoit, & qu'ils en deuoient tecueillir tout le profit. Pour chaſtiment de ce trouble & de ce monopole ſi pernicieux, pout deliurer la  
 Reyne

Reyne mere des apptoches & des mauuais cōseils de ces brouillons qui l'auoient embarrassée dans leur cabale; & pour mettre les affaires & les armes en seureté; le Roy apres auoir osté les Seaux à l'aisné, puissants & dangereux instrumens en vne si mauuaise main, le fit conduire à Lizieux, & donna charge aux Marschaux de la Force & de Schoimberg d'arrester l'autte, & de l'enuoyer prisonnier sous grande garde au chasteau de Sainte Menchoult.

A peine sera-t'il croyable que l'ingratitude de ces deux hommes reuenus de si loin, & placez au plus haut degré de leur profession, à qui le reste de la France imputoit les defauts les plus considerables pour les empescher d'y atteindre, ayent iamais entrepris contte celuy qui les auoit esleuez, & qui ne se peut rien reprocher à soy-mesme, si ce n'est que non seulement il les porta contre les vœux publics aux premietes charges, mais qu'il n'opposa pas tous ses conseils & son pouuoir à leur auancement.

On aura de la peine à croire aussi qu'ils ayent pû composer vn venin assez fort, pour faire perdre à la Reyne mere la memoire des douze années precedentes, & luy donner la creance que le Cardinal l'ayt mal seruie. Sa Majesté n'auoit iamais vescu dans vne autorité plus grande & plus tranquille: sa Regence n'auoit peu durer que quatre ans: elle fut trauersée par les principaux de l'Estat, & perilleuse par la ieunesse du Roy; sa grandeur n'auoit plus de bornes ny du temps ny des choses; elle regnoit avec vn Roy puissant & redouté, qui luy donnoit vne entiere part de toutes les affaires sans en estre responsable, & ne voyoit personne dedans & dehors le Royaume qui peust affoiblir son pouuoir, qu'elle mesme. On ne pourra pas comprendre que le Roy ayt appris de sa bouche que son desir de mal traiter vn si bon seruiteur, auoit duré depuis le siege de la Rochelle, & qu'elle en ayt différé l'exécution iusques à ce qu'il eust acheué les desseins importans qu'il conduisoit. Tant de iustice & de pieté qu'elle a, ne peut compatir avec cette resolution; les favorables euenemens auroient obtenu de son bon naturel, & de l'amour qu'elle a tousiours eu pour le bien de la France, des agrémens & des recompenses de tant de bonnes actions, si la malice de ces mesmes gens n'eust produit, & nourry par des moyens plus qu'humains vne telle inimitié. Ce desordre estoit necessaire aux interets d'Espagne, ou pour emporter le traité d'vne paix plus aduantageuse, ou pour nous rendre moins capables de continuer la guerre. Ils deuoient cet effort à leur ambition propre, qui les portoit par ce precipice au plus haut du maniment des affaires.

M. DC. XXXIII.

OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MAR-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

Aussi ne peut-on point blâmer le Cardinal de n'auoir pas employé ce qu'il a de faueur pour obtenir du Roy l'abolition de Marillac; il auoit desia fait perdre assez de fois à sa Maiesté le ressentiment de ses fautes. Le Marechal estoit assez ingrat, & ses crimes assez qualifiez pour l'abandonner à toute la seuerité des Ordonnances; & le siecle requeroit vn exemple de cette condition, puis que sans entrer plus auant dans le secret des autres affaires, les Officiers ont pû le conuaincre d'oppression, & de volerie publique.

Le Cardinal d'Amboise, autrement de Roüen, qui fut le modèle de ceux qui veulent seruir vtilement les Princes qui les aiment, & bien vser de leur pouuoir enuers les peuples, fut contraint aussi de se defendre des entreprises qui furent faites contre luy par le Marechal de Gié, seigneur du Verger, & d'assez bonne qualité pour estre espargné. Sa resistanceluy succeda si bien, que les rieurs de ce temps-là disoient (à ce qu'escriit vn autre Marechal de France dans l'Histoire) qu'un Marechal auoit voulu ferrer Roüen, mais que Roüen luy auoit donné vn si grand coup de pied, qu'il l'auoit ietté de la Cour dans le Verger. Ce fait fut vn peu bien grand & perilleux à la verité, puis que les conclusions prises en son procès par le Procureur general au Parlement de Paris, estoient à la mort, quand il en fut tiré tout instruit pour le faire iuger à Thoulouse.

Ceux à qui le bon-heur & la prosperité donnent en France les honneurs les plus releuez, ne perissent quasi que par leur mauuaise conduite. Pendant que leur puissance dure, ils méprisent celle des loix, pour auoir la licence de s'accroistre par les moyens les plus courts & les plus aisez; & quand ils arriuent au comble, il ne s'en trouue gueres, ou qui ne se reuolent contre ceux qui les ont aduancez, ou qui compatissent avec le possesseur des premieres auctoritez qu'ils veulent occuper. La fortune & ceux qu'elle met au monde retiennent bien souuent son impatience & sa legereté.

Tous les Estats les plus rigoureux ont souffert que les crimes communs fussent dissimulez es personnes principales: l'éclat & le relief qu'elles ont, & les bonnes graces du Maistre qui s'y ioignent le plus souuent, couurent les delits ordinaires: mais s'il arriue que la malice & la méconnoissance esteignent les faueurs qu'elles ont, elles se rendent semblables aux moindres du Royaume; leurs fautes paroissent égales, & deuiennent capables des peines ordonnées contre les autres Sujets. Tous les hommes employez aux grandes charges n'y viuent que par la grace du Souuerain, en la main

de qui toutes les loix font des feux éclatans, pour remplir de lumiere ceux qu'il luy plaist, & consommer les autres quand bon luy semble.

Les rencontres des larcins & des mauuais intrigues, ont accablé certuy-cy, n'ayant pas assez de sagesse pour estre content d'un bel establissement qu'il deuoit rour à son bon-heur. L'ambition & les vanitez sans mesure l'engagerent encorés dans vn plus haut dessein, & dans des moyens bas & infames d'auoir du bien, ne pouuant supporter autrement la dépense necessaire pour y paruenir. La profusion de cet argent pour vne si mauuaise cause le rendit plus indigne de faueur, que s'il en eust augmenté sa maison.

Il fut mené de Sainte Menchoult dans la Citadelle de Verdun, qui estoit le lieu de ses crimes, & qui d'ailleurs estoit plus cômmodé à l'instruction de son procès: & d'autant qu'il pleut à la Majesté, afin que le iugement en fust plus solemnel, que le Garde des Sceaux, Chef de la Iustice, & autres personnes notables de son Conseil, atrachez à la Cour par la necessité de leurs charges, fussent des Commissaires, elle ordonna qu'on les fist assembler au Chasteau de Ruel.

Quoy que les parens de l'accusé, gens de bien & de condition, sollicitassent en tel nombre & telle liberté qu'il leur plût: Qu'avec ses autres amis, ils l'ayent aussi courageusement seruy & assisté que iamaïs criminel l'ayt peu estre auparauant luy: Que toutes sortes d'intimidations soient venuës de dehors, sous les noms les plus puissans, & les plus venerables que l'on ayt peu intetesser à sa protection: Quoy que toutes sortes de ruses couuertes de pretextes les plus saincts & les plus specieux ayent esté pratiquées pour engager les Iuges à luy sauuer la vie; la Iustice neantmoins demeura si bien la Maistresse, qu'ils donnerent Arrest de mort contre luy le Samedy huitième de May, executé le dixième ensuiuant à la Greue. Ils le declarerent atteint & conuaincu de peculat, concussions, leuées de deniers, exactions, faussetez, & suppositions de quittances, foule & oppression des Sujets du Roy: & pour reparation le priuerent de tous honneurs, estats & dignitez, & le condamnerent d'auoir la teste tranchée. Il fut ordonné aussi que sur ses biens confisquez la somme de cent mil liures seroit prealablement prise, pour employer à la restitution des choses par luy exigées, tant sur les Communautéz que sur les Particuliers.

Cet Arrest diffinitif est donné par vingt-trois Iuges, nombre fauorable aux accusez, apres vne ample discussion sur le Bureau,

M. DC. XXXIII  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MARÉ-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

qui dura deux mois, vne ſi grande licence d'écrire les depoſitions & les piéces du procès, que les Commiſſaires auoient vn extrait de toutes les charges & deſenſes auſſi ample que celui des Rap-  
porteurs, qui permettoient à qui le deſiroit de voir les ſacs dans leurs maiſons pour ſe mieux inſtruire. Ce iugement n'eſt point interuenu qu'après toutes ſortes d'aſſiſtances & de conſeils, & rous les délais plus que raiſonnables accordez à l'accuſé pour ſa iuſtification: Qu'on ne l'ayt ſi bien traité dans ſes recuſations, que l'vri des Commiſſaires contre lequel il auoit crié ſi hautement, & qui auoit fait les informations à Paris, n'a point eſté de ſes Iuges à Verdun ny ailleurs, & les témoins qu'il entendit furent ſi bien reprochez, qu'on ne les conſidera point dans le iugement. Ceux dont on a creu les recuſations pertinentes n'y ont point aſſiſté; trois des autres, ou pource que l'vn d'eux eſtoit allié du criminel, ou pour des conſiderations valables, & que la Juſtice du Roy trouua pertinentes, ne furent pas rappellez à Paris. Les Iuges que ſa Maieſté leur a ſubrogez furent les moins ſeuers dans la condamnation, & peut-eſtre plus retenus que les abſens n'euſſent pas eſté; puis que de rous ceux qui furent à Verdun il ne s'en trouua que quatre du plus doux aduis dans Ruel.

Le Roy témoigna bien qu'il auoit grande confiance à leur probité, voulant qu'ils fuſſent tellement libres en leurs aduis, que contre l'exemple du paſſé nul homme ne fut employé pour la ſollicitation de ſa part: auſſi n'y a-t'il point de Iuge qui puiſſe dire que l'on ayt vſé de recommandation en ſon endroit. Au contraire, ſa Maieſté les fit tous venir deuant luy, & leur dir qu'il n'en vouloit autre Juſtice que celle qu'ils rendroient au moindre de ſes Sujets. Bien que l'vn des Iuges fuſt noroirement cogneu fort affectionné à la protection du criminel, que ſa Maieſté ſçeuſt qu'il alloit fournir à ſes confreres des raiſons de douceur, & qu'il ſe ſeruoit de toutes ſortes d'inductions pour les y perſuader, on ne recourut point aux moyens de l'Ordonnance pour l'en faire deporter. Quoy qu'il euſt preueni les opinions du plus grand nombre, & ſe fuſt engagé de ſorte qu'il leur euſt deſia dit que la ſienne n'iroit point à la mort, il ſ'y comporta neantmoins avec cette preud'homme, qu'ayant beaucoup plus aidé l'accuſé, que la diſcretion & l'amitié ne luy deuoient permettre pendant la viſitation du procès, il ne pût toutesſois reſuſer à la Juſtice publi-  
que, ny aux veritables mouuemens de ſa bonne conſcience, l'ad-  
uis le plus rigoureux.

Après que chacun des Iuges, avec vne égale affection de fai-



re Iustice eut appuyé son opinion par toutes les meilleures raisons que le fuit pouuoit fournir; & que par l'espace de deux iours les Loix & les preuues eurent esté bien discutées; toutes les voix se reduisirent à ces deux aduis. Treize le iugerent digne de mort; & dix luy faisant perdre l'honneur, les charges & les biens, luy laisserent la vie pour supplice dans vn bannissement petpetuel, ou bien dans vne prison, au choix du Roy, & en tel lieu qu'il plairoit à sa Majesté le faire garder, ainsi qu'il a souuent esté pratiqué pour telles personnes.

Le ne pense pas que cét Artest ait besoin d'estre defendu, & que l'on puisse accuser tant de gens d'auoir adiousté du leur à la feuerité des Loix, comme il s'est fait avec Iustice en beaucoup d'autres occasions. Neantmoins pour complaire aux gens de bien, il n'y a point d'inconuenient de leur donner quelque lumiere des motifs & des principales raisons que les Iuges peuvent auoir. L'Ordonnance de 46. verifiée au Parlement, veur en adioustant aux anciennes peines, que le peculat commis par quelque personne que ce puisse estre, soit puny par confiscation de corps & de biens. Ce dernier iugement a décidé que cette Loy n'est point morte de vieillesse, qu'elle se deuoit appliquer à toutes sortes de gens coupables de ce crime, & que la confiscation de corps & de biens est entendüe de la mort naturelle.

Il ne me paroist point de raisons suffisantes qui puissent prouuer qu'elle soit abrogée: ny les guerres des Huguenots presque aussi vieilles qu'elle, ny la minorité de nos Roys, quand ces troubles estoient les plus allumez, ne l'ont pû supprimer. La seule execution en fut empeschée dans vn siecle si malheureux, que la violence y pouuoit dauantage que la Iustice: mais le droict & l'autorité luy demeurèrent. Le mauuais sort qui nous fit naistre la Ligue, comme vn remede corrosif aux maladies precedentes, & qui ietta le Royaume dans vn plus grand peril qu'il n'auoit iamais esté, suspendit bien l'effect de cette mesme feuerité, mais la licence que le desordre fit croistre, la rendit encore plus necessaire. Tellement que ce dernier acte d'une iuste rigueur ne peut estre blâmé, puis qu'il est tombé sur celuy que le Prince, à qui Dieu donne des yeux meilleurs que les nostres, a iugé plus digne de punition que de grace.

La Loy secourt les hommes, & conserue le droict de ceux que la violence empesche d'agir, ou de se defendre: nous luy deuons aussi cette mesme iustice, & faire valoir son autorité, quand la force, la malice, & l'impuissance des temps ont cessé. Quoy que la

M. DC. XXXIII.  
OBSERVATIONS  
SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DÉMNATION  
DU MARS-  
CHAL DE MARILLAC.

volonté suprême du Roy estende & retienne son bras ainsi qu'il luy plaist, & que sa grande patience ne doive pas estre à ses Sujets vn ritte de mal faire, il ne se trouuera point depuis cerre Ordonnance qu'il y air eu quelqu'un éléué dans les grandes charges, & preneü de ce crime, qui se soit eschapé de la peine. Quand cela seroit ainsi, la Clémence ne peut estre considérée comme vn acte contraire, & capable d'acquiescer la liberté contre les Loix publiques. Cetre vertu aussi bien que l'estroite Iustice est vn moyen pour guerir le mal : routes les perfections Royales n'ont point d'autre fin que le bien & le salur du Peuple, mais le Prince a le choix des remedes. Sa Loy passe pour vn contract legitime, quand le Souuerain n'en tire pas toutes les clauses à rigoureuse consequence, vne si grande bonté n'oste point le droit qui luy est acquis. Si la clemence & la pitié de celuy qui pardonne, & si l'excessiue corruption des hommes, & le mespris des Loix estoient également l'impunité des meschans, toutes les proportions de Iustice seroient bien confonduës, & la police des mœurs & des Estats en grand desordre, puis que les vices & les vertus produiroient vn mesme effect.

Aprés la clause generale qui leue toutes les exceptions imaginaires, il n'est pas libre de n'assuiettir à certe peine du peculat que les comptables. Outre que le Droit Romain ne les y comprenoit point, & que les Tresoriers de la Republique & de l'Empire auoient des loix & des peines separées de celles des autres : nostre pratique de France nous enseigne assez qu'il n'y a point de dignité qui puisse exempter celuy qui la possède, d'estre puny comme larron des deniers du Roy.

Nous apprenons par l'histoire que le Marschal de Gyé, sorty d'une maison cognüe pour estre des plus illustres du Royaume, & qui auoir esté sous le Regne de trois Roys l'un des principaux du Conseil, & fort employé dans la guerre, fut entre autres crimes accusé de peculat. Il fut pris & mené à Orleans, où le Chancelier de Rochefort l'interrogea : puis fut conduit à Amboise par les gens d'armes du Roy, pour estre confronté à Madame Louyse de Sauoye : apres il fut mené à Chartres, & delà à Dreux pour estre aussi confronté au Sire d'Albret. Puis fut ramené au Parlement de Paris qui ne le iugea pas. Son procès en estat fut euocqué, renuoyé & terminé au Parlement de Thoulouse, lequel pour auoir conuerty à son profit partie des deniers destinez au payement de la Compagnie de genisdarmes, & de sa garnison de Frontiac, le iugea pour iamais indigne de l'une & de l'autre charge, le

condamna à des restitutions, le suspendit de l'Office de Marechal de France pour cinq ans, & le bannit de la Cour. Il eust eu plus de fuit de se plaindre de cette poursuite, & de tant de changemens de lieux pour choses si legeres, en comparaison des grandes voleries de Verdun, que n'auoit le Marechal de Marillae de faite tant de clameurs d'auoit esté amené de cette Citadelle à Paris, & qu'un homme de sa qualité fust accusé de ce crime. Il ne pouuoit pas estre iugé en Piedmont où il fut pris, ny faire comparaison de seruices, de naissance, & d'accusation avec vn tel homme: les Loix depuis ont rendu les peines differentes & plus seueres.

L'Admiral Chabot, l'un des plus vaillans de son temps, & qui gouernoit avec Anne de Montmorency tout l'Estat depuis 526. fut principalement poursuuy pour des diuertissemens de deniers Royaux, fut destitué de tous honneurs, & relegué là où il plairoit au Roy, par Arrest donné à Melun en 38. il ne se defendit point de sa condition.

Le Chancelier Poyet quatre ans apres fut principalement entrepris sur le peculat, pour auoir pris dix mille liures de l'argent du Roy, qui ne luy en auoit donné que six mille. Le grand Roy François fut ouy sur ce fait comme decisif, qui le declara conformément à ce que son Procureur general en cette commission l'auoit mis sus au prisonnier, relegué, & dégradé d'honneur & de sa charge par Attest, qui fut executé en la presence du Parlement, qui le vid dépouiller de sa robe de pourpre, principale marque de sa Magistrature.

Le Marechal de Biez condamné en 52. poursuuy dès 48. pour peculat commis auant nostre Ordonnance de 46. demanda bien que les Mareschaux de France fussent appelez au iugement de son procès, & ne l'obrint pas; mais il ne pretendit point estre exempt de cette accusation par sa qualité.

Les executions de mort de Jean de Montagu Grand-Maistre de France, Pierre des Essarts, Enguerran de Marigny & Semblançay, Ordonnateurs aussi bien que Marillae l'estoit des deniers: qu'il a mis à son profit, satisfont assez avec la Loy qui parle si nettement, & qui ne souffre pas cette pretendue acception de personnes. Ceux d'entre les Iuges qui ne voyoient pas qu'il se fust assez écoulé de temps contre la Loy pour la prescrire, & qu'il y auoit trop de crimes en l'accusé pour l'absoudre, estimerent qu'ils pouuoient trouuer quelque moderation dans les termes de l'Ordonnance; qui ne semble pas pourtant contenir aucune obscurité ny disposition irreguliere. Quand elle ne setoit point conforme au Droit

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MARESS-  
CHAL DE MA-  
RILLAE.

36. DC. XXXIII  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MARSS-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

Romain estably contre les Magistrats employez à la direction des Finances, il ne se trouuera iamais que le Parlement de Paris, qui est la regle & l'interprete des Loix, ayt prononcé par cette formule de confiscation de corps & de biens, qui luy fut autresfois tres-ordinaire, que la mort naturelle ne soit ensuiuie, si le Prince n'a fait grace, ou commué la peine. Les Registres en sont pleine foy. Cét Arrest solemnél donné en 1441. contre Louys d'Amboise, Antoine de Viuonne, & André de Beaumont, declare qu'ils ont commis, & forfait corps & biens, ce premier terme veut dire confisqué. Le Roy qui les auoit condamnez, les President & Conseillers laiz du Parlement presens, releua le premier de la peine de mort, & retint la terre d'Amboise dont il iouyt encore. Les deux autres furent executez pour auoir entrepris, dit le Registre, de se saisir de la personne du Roy en arrestant le Seigneur de la Trimouille, qui gouernoit alors le Royaume, tant furent tousiours precieuses les personnes sur qui les Roys ont voulu se reposer du faix principal de l'Estat. Le Parlement dans l'Arrest donné le 23. de May 1488. contre François Comte de Dunois, qui fut enuélé dans les brouilleries de son siecle à la suite du Duc d'Orleans, parle encore plus clairement selon le sens que les Commissaires ont creu qu'il falloit donner aux termes de la Loy. Il le declare criminel de leze Majesté, & comme tel auoir forfait, & confisqué corps & biens enuers le Roy, sans preiudice toutesfois des droits pretendus par la Dame Agnes de Sauoye pour son douaire, & par ses creanciers. Ce dispositif, qui n'explique pas dauantage l'intention de la Cour, ne pouuoit pas mieux faire entendre de quelle façon doiuent estre prises les paroles expressees de la Regle qu'il a fallu suiure. Il n'a point esté de besoin de chercher en l'obscurité de l'Ordonnance vne raison valable d'vser de douceur à l'endroit de l'accusé, sous le titre d'une equité naturelle. C'est le premier & principal droit qui donne aux Juges non seulement la puissance, mais l'obligation de suppleer la presence du Législateur, & de faire tout ce qu'il eust fait, s'il eust décidé luy mesme la question aux termes qu'elle se trouue. Mais il faut, pour admettre ce temperament, que le mesme zele que l'auteur des Loix auoit au bien public lors qu'il ordonnoit la rigueur, soit dans l'esprit du Juge qui la veut moderer. La peine capitale establie contre l'estranger qui monte sur les remparts de la ville, fut autresfois conuertie en recompense, alors qu'il s'y trouua comme les citoyens pour les defendre dans vne alarme. Il fut dict pareillement, que l'exacte prohibition sur peine de la vie de ne point ouuir

ouvrir les portes de la ville durant la nuit, n'auroit point lieu contre celui qui ne les refusa pas aux principaux habitans que les ennemis poursuivoient. Qui n'en eust usé de la sorte, se fust seruy de la Loy contre sa propre raison, & contre la pensée de celui qui l'a faicte. Il estoit impossible de trouuer dans les crimes de Marillac de telles considerations. Ils alloient à la foule du peuple qu'il deuoit conseruer, & qu'il affligeoit de couruées & de contributions de viures & d'argent par des voyes violentes & sales. Il employoit les logemens des troupes à reduire les pauvres villageois, à ce qu'il desiroit d'eux. Ses pouruoyeurs assistez de l'insolence de ses gardes alloient picorer les Payfans, pour entretenir la vanité de sa grande table, & de quarante cheuaux qu'il laissoit aux dépens de qui il appartenoit dans la ville de Verdun, quand il en sortoit. Ses crimes diminueoient les deniers publics, qui est le sang, la sueur, & les larmes de tant de gens, en mettant à son profit ceux que l'on auoit destinez pour vne si grande entreprise, qui n'estoit payée que par ses mandemens. Pour auoir du fond il donna l'aduis de l'élection de Bar sur Aube qui demeure en charge perpetuelle, & sans qu'elle fust necessaire qu'à ses larcins, puis que la finance en est bien moindre que le butin qu'il a faict sur tous les ourages. Le plus grand nombre de ses Iuges pour toutes ces raisons a pensé, qu'il falloit laisser agir les Loix contre luy selon la plus grande seuerité; les autres ont voulu croire qu'une peine amoindrie estoit suffisante, appuyée sur le sens le plus doux de l'Ordonnance; il y faut neantmoins obseruer que les vns & les autres qui le trouuerent digne de mort, ou d'une moindre peine (s'il peut y auoir quelque difference entre elles pour les gens de cœur) sont demeurez d'accord d'une mesme preuue. Il faut croire aussi que les plus fauorables ne pouuoient nier que les termes de cette Loy ne receussent la premiere interpretation que les plus seueres luy ont donnée. Cette seule difference fut entre tous eux, que cherchant l'intelligence de la Loy, ils penserent l'auoir trouuée dans le premier article des confiscations de la Coustume de Niernois; elle dit, *Que celui qui confisque le corps, confisque les biens: qui est à dire, que celui qui est jugé & executé à mort, ou banny à perpetuel, confisque les biens.* Les vns estimerent qu'il meritoit la plus rigoureuse explication, les autres la plus douce, qu'ils augmentèrent encore des ennuis de la prison. Par l'aduis d'un des plus notables Auteurs François sur le mesme article, cette moderation de bannissement n'est proprement en cette Coustume qu'une peine subsidiaire à l'autre qui est legale & réglée; & par bonne Iurispudence ne doit

M. DC XXXIII.  
OBSERVATIONS  
SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DV MARE-  
CHAL DE MA-  
RILLAC..

passer que pour vne extension odieuse en faueur du fisque, pour en augmenter plustost les droicts, que pour diminuer la rigueur des termes de confiscation de corps & de biens. Le sens particulier d'une disposition fiscale ne doit rien changer au droit general si nettement escrit : il faut voir s'il se trouuera de meilleures raisons, pour rendre l'Ordonnance de Blois plus fauorable.

Elle veut que tous Chefs & membres de Compagnies qui se trouueront auoir pris & exigé de l'argent, pour ne pas loger es maisons & villages, soient punis de mort sans esperance de pardon, avec ceste clause qui n'est adioustée que pour les plus enormes crimes, que si par importunité ou autrement la grace en estoit accordée par les Roys, il est fait defences aux Gardes des Sceaux de les sceller, & aux Iuges d'y auoir égard. Lorsque Marillac auoit logé sa Compagnie de Cheuaux legers dans vn village qui la nourrit si long temps, & si bien qu'il n'en peut pas supporter la dépenſe dauantage, & que pourtant il ne la vouloit pas enuoyer ailleurs, que la mesme Communauté ne se fust obligée de luy payer tous les ans cinq ou six cens liures pour en estre deschargée, & de toutes autres à l'aduenir, ne tomboit-il pas dans le cas de la Loy? Je ne voy point de raisons de douter qu'il y fust moins suiet, lors que non seulement les pauvres Villages, mais les Bailliages tous entiers traictoient à grandes sommes par an avec luy pour estre exempts des logemens, en faisoient le departement par les Paroisses de leur ressort, & chaque Procureur Scindic l'assiette sur les familles, & passoient autant d'actes sollemnels pour ceste leuée, qu'il en seroit necessaire à la plus legitime qui se face dans le Royaume. Pour estre plus criminel & plus insolent, doit-il estre moins seuerement traicté? Son audace de rendre ceste exaction si publique, à dessein de persuader aux Peuples, à qui la peur & la foiblesse font chercher les renebres pour mal faire, qu'elle estoit licite, puis qu'il ne s'en cachoit pas, pouuoit-elle causer aurant d'ébloüissement aux Iuges qu'à ces miserables Villageois? La Loy mesprisée doit-elle prendre ou perdre sa plus grande vigueur? Ceste terreur inéuitable qui a sa cause perpetuelle sur les frontieres, & plus certaine dans la puissance tousiours attachée à vn mesme homme frere d'un Garde des Sceaux, Gouverneur de la premiere place du pays, Lieutenant du Roy dans la Prouince, Marechal de Camp, & depuis Marechal de France, ne pouuoit-elle pas arracher des Peuples tout ce qu'il vouloit, puis que celuy qui deuoit la Iustice, faisoit le crime? L'exemple du bon traictement de ceux qui s'en estoient ra-

chetez ; & qui rendoient tousiours la condition des autres qui n'auoient point traité plus mauuaise , en les reduisant à moindre nombre , auoit-il encore besoin de quelque nouuelle force , pour contraindre les suiets du Roy de se mettre à la taille de Monsieur le Gouverneur ? Ne dira r'on point que l'Ordonnance ne se doit practiquer que contre ceux qui font cette exaction en marchant ? Ses traictez n'estoient-ils faits que pour l'exemption des garnisons ? auoient-ils excepté celles des routes ? & quand ainsi seroit que quelqu'un auroit eu ceste pensée , peut-elle estre assez forte , puis que la Loy ny les contractz produits contre luy ne distinguent point ? L'atrocité d'un crime qualifié de tant d'abus qui l'agruent , est-elle deuenüe quelque nouveau genre de grace ? L'excez d'un delit incapable d'abolition causeroit-il bien celle des Loix ? Le Roy ne veut point qu'il en soit expédié de pardon , il lie les mains à son Chancelier , & décharge les Iuges de l'obeyssance qu'ils doiuent à son Secau. Est-il à propos que pour l'impunité de l'accusé les Ordonnances plient , & que l'on corrompe la regle dont on se doit seruir ? Cét homme qui commandoit aux gens de guerre , établissoit vn droit certain & durable , ses crimes , & ses profits estoient plus grands , & l'autorité de sa charge plus redoutable ; & neantmoins en vn temps auquel le Souuerain a creu qu'un effect de rigoureuse iustice estoit necessaire , on pretend qu'il estoit au pouuoir de ses Officiers d'eluder vne Loy qui leur a defendu de deferer à sa clemence. On dira peut-estre que c'estoit vn des bons suiets que l'on eust en France , mais pauvre , & qui auoit assez d'inuentions , & d'appetit pour manger par an plus qu'il n'auoit vallant , puis qu'il a recognu par ses lettres escrites à sa femme , & produites au procès , que sa dépense ordinaire excedoit cent mille liures chaque année , & qu'il dist <sup>17</sup> en mourant que tout son bien ne valloit pas cetté somme. On adioustera qu'il faut quelquefois fermer les yeux en ces occasions là : que les gens de merite sont obligez à de grands fraiz ; & qu'en tout cas le mal n'estoit tombé que sur des Paysans , qui souffrent & qui doiuent tout porter ; qu'il ne faut pas mettre en comparaison vn homme de son rang auec de chetiues creatures sans nom & sans support , de qui les plaintes demeurent étouffées sous le chaume qui couure leurs cabanes ; la voix n'en penetre pas iusques aux oreilles des Roys , la dépouille en est employée au seruice du public , & pour la bonne chere des honnestes gens qui suiuent les tables & la fortune des personnes releuées. Il est bien vray qu'aujourd'huy la societé des hommes qui se doiuent vn mutuel appuy y n'est pas

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MAR-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

comme vne voute, où tout se porte l'un l'autre, & où les pierres les plus riches sont les plus chargées; le faix retombe tout sur le moindre peuple; il est placé au dernier ordre, & comme caché dans la terre par son travail & par la bassesse de sa condition, mais il est, & le fondement & le soutien de l'Estat; c'est pour luy principalement que les Loix sont armées de l'autorité publique. Les grands sont protegez par leur propre force, mais la iustice est l'unique defense des pauvres; leurs clameurs font vn chemin plus long que celles des riches, à qui la faueur ouure toutes les portes, & abrege les peines; il faut qu'elles montent iusques à Dieu qui les reçoit, les fortifie, & les fait descendre dans le cœur des Roys. C'est là que par des secrets incognus à toute la Philosophie des hommes, elles deuiennent des tonnerres qui mettent en poudre le superbe, qui sans aucune compassion des larmes & des souffrances des foibles, en a tiré tout son lustre & sa vanité. La diuine iustice ne punit pas tous les meschans de mesmes peines, ny en mesme temps: cette difference n'autorise pas le murmure des infensez qui controolloient cette apparente inégalité bien élevée au dessus de leur entendement: aussi ne permet-elle pas que les Roys les plus iustes, dont il gouuerne le cœur & les penchées, fassent châtier tous les coupables; sa vengeance est le supplément des punitions humaines, & trouue, quand il en est temps, assez de supplices contre la presumption de ceux qui calomnient la conduite de leur Prince; le lit, & la main, le repos, & l'action des nostres n'est que iustice. Tellement que sans entrer en toutes les autres questions de la foule, & de l'oppression des peuples par les Gouverneurs, contre qui la peine plus grande que la destitution des charges, est arbitraire, selon qu'elle y eschet par l'Ordonnance composée par le Garde des Sceaux de Marillac son frere. Sans examiner les circonstances & les qualitez de ses larcins, accompagnez de faussetez & de perpetuelles suppositions qui le rendent digne de mort: les seules Ordonnances faictes contre les coupables du pecular, ou de concussion sur les villages pour les décharger des logemens, le condamnent à mourir avec iustice. C'est plustost vne action des Loix, que des hommes.

Si la suite de sa vie desia redonnée vne fois par extrême faueur, eust esté plus signalée de generositez que de bassesse; s'il y eust eu dans sa famille quelque homme illustre par des notables seruices, ou par de telles vertus, que le pardon de cetui-cy deust en estre la recompense, il eust eu quelque raison d'esperer vn plus doux traitement; Mais il faut aduoüer que le Roy ne pouuoit moins



perdre qu'il a fait en le perdant, ny rencontrer vn suiet d'un si haut titre, au nom de qui la France fust moins obligée, & qui fust si propre à servir d'exemple dans vn siecle licencieux comme le nostre, marqué des plus estranges accidens que iamais ait pu descrire nostre histoire, par l'ingratitude, la malice & la folle ambition de sa Cabale ennemie du repos public, & de la gloire du Royaume.

Neantmoins on a tousiours bien creu que la faction qui l'auoit éléué, pourroit conseruer encores assez d'affection à sa memoire, pour entreprendre sa defense, & qu'elle tascheroit au moins de tirer quelque aduantage de sa mort, & de la faire servir à rendre le Gouvernement odieux, & à persuader aux peuples que le Roy a manqué dans cette action ou de iustice, ou de cognoissance. La Cabale auoit trop d'interest de publier qu'il estoit innocent, pour iustifier que ceux qui restent apres luy dans le mesme engagement le sont aussi : elle auoit trop de gens affectionnez, pour ne pas trouuer vne plume qui sceust mettre en quelque ordre tout le ramas qu'ils auoient fait des choses conuenables à ce dessein. Long-temps apres sa condamnation il est sorti de leurs mains & de leurs conseils vne Relation, que d'abord ils ont voulu rendre fa- uorable par les apparences les plus specieuses qu'il leur a esté possible. Ils luy donnent vn frontispice orné de toutes les vertus & perfections Chrestiennes, & promettent à ceux qui la doiuent lire autant de veritez dans leur discours, que d'innocence & de merueilles dans la personne dont ils parleront, & qui en est le suiet. L'assurance qu'ils donnent de rendre honorable le supplice que le Marechal auoit souffert, de le faire passer pour courageux vne fois en sa vie, & de monstrier que celui qui par ingratitude & de gayeté de cœur auoit témoigné tant de mauuaises volontez & de hayne contre le meilleur de ses amis, n'en a point eu pour ceux qu'il pensoit estre la cause de sa ruine, m'ont attiré comme les autres à chercher en vn tel ouurage la preuue de tant de paradoxes. Ce n'est pas que l'auteur escriuant pour la consolation du public, pour sa propre satisfaction, & pour louer la vertu en louant Marillac, ne me fust desia beaucoup suspect. Il y auoit assez de raison de penser qu'une si grande confusion d'artifices differens ne seroit pas compatible avec la naïueté d'une histoire; puis que l'on doit tromper les afflictions que l'on veut adoucir; que chacun se flatte en ses passions particulieres, & qu'il faut trop d'eloquence de Sophiste, pour faire approuuer les louanges necessaires à releuer la gloire d'un coupable, abbatu par les

M. D. C. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MARSS-  
CHAL DE MAR-  
ILLAC.

Page 1. de la Rela-  
tion faite en fa-  
ueur du Marechal  
de Marillac.

M DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DV MARESS-  
CHAL DE MARILLAC.

Loix d'un grand Royaume. Aussi n'ay-je pu rencontrer aucune chose qui m'ait satisfait sur les doutes que j'auois eues dès le commencement: ie me suis trouué plustost dans cette opinion, que non seulement il a manqué de prouuer tout ce qu'il auoit mis en auant, mais qu'il a pris ce thème funeste & pitoyable pour y trouuer suiet de faire iniure au Roy, aux Ministres & aux Iuges, & de remettre dans la France les maximes qui la portèrent auttesfois à son entiere desolation. S'il a eu dans la pensée de blesser tant de gens à la fois, il se trouuera que son entreprise a beaucoup mieux reussy, que la demonstration des veritez qu'il auoit promises, & qu'au lieu de ce courage ferme & resolu à la mort, il le décrit agité de troubles & d'inquietudes perpetuelles; Et que tant s'en faut qu'il y face voir cette pretendue pieté sans exemple, & cette heroïque moderation contre ses ennemis, qu'au contraire il decouure sa presumption, sa vaine gloire, & son animosité continuée iusques à la fin de sa vie. Cét esprit est trop aigry contre le temps, pour persuader que sa premiere & droicte intention ait iamais esté de iustifier les actions de Marillac, qui reçoit plus d'offense que d'honneur de ce beau liure. Son principal bur est de donner viueur aux ressentimens d'une faction secrette par les regrets qu'il excite, & qu'il nourrit en l'esprit de ses parrifans, & de ietter ceux qui gouuernent dans vne generale abominarion, comme auteurs d'un acte qu'il dépeint tout rempli de violence, d'iniustice & de cruauté. Quoy qu'il amortisse & rabatte adroitement & tant qu'il peut toutes les pointes de son discours; qu'il les cache sous la deuotion & la pitié; qu'il mesle & face couler son venin tantost avec les larmes du Peuple, & tantost avec le sang du Criminel, son art toutefois se cognoist assez, & ne voit-on que trop qu'il a cette malice plus dangereuse, de n'en user qu'autant qu'il est necessaire pour faire un grand mal. S'il exagere les pleurs de tant de gens, il a bien sceu que la veritable compassion est vne douleur qui nous saisit quand nous voyons quelqu'un souffrir à tort; & s'est imaginé qu'une si subtile rhetorique feroit passer pour iniustes toutes les peines que Marillac a souffertes; Il a creu aussi qu'il auoit assez fait cognoistre le crime de ses Iuges, par les foibles sentimens de la populace qui le vid mourir. S'il a choisy de si belles paroles à décrire & donner à tout le monde la mesme opinion; qu'il dit qu'une si grande foule auoit alors de son innocence, il a voulu persuader que cette absolution publique l'auoit iustifié. Faisant valoir pour un acte bien saint l'hypocrisie de ceux qui prirent, à ce qu'il escrit, les restes & les instru-

ments de son supplice pour reliques ; & des autres qui les distribuèrent en leur maison , s'il est possible qu'ils ayent trouué des gens assez simples, ou assez artificieux pour les recevoir, il n'a point eu d'autre dessein que de condamner seditieusement le Roy, & ceux qui le seruent, par cette apotheose. Il n'eust point mis dans la bouche de cét homme mourant les outrages contre ceux qu'il a voulu décrier, s'il n'eust bien sceu que naturellement nous ayons ceux qui vont mourir : que leur condition lamenrable nous donne vne certaine deference enuers eux, & que n'estant plus en estat de crainte. ou de dissimulation dans les instans qui cortioignent l'vne & l'autre vie ; c'est vne espee de pieté d'adiouster créance à leurs dernieres paroles. Tellement que pratiquant assez bien la methode & l'industrie de persuader, il estoit desia bien aduancé d'auoir gagné l'amitié, la créance & le respect pour celuy qu'il introduit. Il sçauoit bien que si generalement nous adioustons foy à ceux quel'on nous a fait croire gens de bien, nous leur deferons encores plustost és choses desquelles nous n'auons aucune certitude, comme ceux à qui ce discours est adressé, n'auoient point de suffisantes lumieres de ce que l'auteur entreprend d'y déduire. Il a bien voulu que l'on sceust qu'il n'escrit que pour les simples & les Estrangers : à ceux-cy qui ne peuvent estre entierement esclairez, il impose vne multitude de faits impertinents, & seduit les autres ; ou bien par vne compassion de misere doucement excitée, qui faisant amollir les esprits y graue ce qu'elle veut ; ou bien par les images de la mort & de la sainteté, qui donnant & de la reuerence & de l'éronnement, force tout ce qui pourroit aucunement resister à cette persuasion. Aussi ne voudrois-je pas arguer vn mort, ny faire que la malice de son Escriuain calomnieux me seruist de pretexte de mordre ses os, ny d'accroistre le nombre des vers qui rongent les dépoüilles de sa fortune desolée. Si c'est beaucoup d'inhumanité d'en exiger vn tribut, c'en seroit encore plus de charger sa memoire d'un nouveau reproche : celuy qui a payé de sa vie, doit encore moins aux passions qu'aux necessitez des hommes. Je ne croy pas non plus que l'on puisse examiner qu'avec vne grande retenue ces derniers momens, qui sont de telle importance, que l'éternité ne dépend que d'eux. On ne doit pas seulement aux termes de la Theologie Payenne laisser aux morts le iugement des morts ; la nostre le reserve au seul Dieu viuant, qui decide pour tout iamais de leur condition.

Le mesme lion à qui la vengeance diuine commit le chasti-

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TION SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DV MARSE-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

M DC. XXXIII  
OBSERVA-  
TION SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DAMNATION  
DU MAR-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

ment du Prophete, le garda tout entier apres qu'il l'eut fait mou-  
rir, & souffrit que l'animal qui le portoit assistast sans frayer à  
cét honneur funebre qu'il rendoit à son maistre, par vn merueil-  
leux changement de l'extrême rigueur qu'il auoit exercée contre  
vn criminel, en la douceur & la compassion naturelle à l'endroit  
du mort, & de celui qui l'auoit seruy. Iamais il ne fust tombé  
dans la pensée de personne de toucher au nom du Mareſchal exe-  
cuté par iustice, encore moins de heurter ceux qui le soustien-  
nent, s'ils fussent demeurez aux termes de la raison & de la mo-  
destie, en luy rendant les deuiers deuoirs. On eust donné quel-  
que chose à leur affliction, s'ils n'eussent point osé ternir l'hon-  
neur du Prince & de ses seruiteurs, en prenant dans le tombeau  
d'un de ses suiets enseuely depuis six mois, de quoy faire des char-  
mes pour tromper son Peuple par vne si grande illusion.

Quel aduantage receura la memoire du grand effort qu'ils ont  
fait, de vouloir faire croire qu'il est party de ce monde sans au-  
cune frayer de la mort, & de l'auoir si mal prouué? N'est-elle  
pas tousiours redoutable? Celui là mesme que la charité fit de-  
scendre en terre, pour en abatre l'empire, ne la craignoit-il pas?  
Voulut-il affermir son esprit contre vne terreur si naturelle sans  
la ressentir? Les plumes saintes qui n'escriuent que pour la gloi-  
re, & pour nous en faire aymer l'exemple, ne luy donnent-elles  
pas vne couronne particuliere pour cette peine? C'est en celui  
qui va chercher la mort pour la defense de la Religion, & pour  
la gloire de son Prince, qu'il y a de la force & de la vraye valeur.  
Il y a aussi quelque autre sorte de perfection de l'attendre avec  
fermeté dans la tempeste & dans les maladies: mais c'est encores  
quelque espece de vertu, d'estre touché de douleur quand il faut  
perdre la vie par le supplice. La gloire & l'infamie ne peuuent pas  
rendre vne action également recommandable: c'est la liberté de  
choisir, & la bonne fin que l'homme courageux se propose, qui  
fait la magnanimité parfaite. La honte & la necessité d'obeïr  
n'atteignent pas à vn si haut degré: le prix de la patience & de la  
resolution doit estre estimé par la cause.

A quoy pensoit l'Escriuain qui le vouloit faire passer pour vn  
modele de generosité, de donner vn adieu de sa crainte dès la  
porte du chasteau de Ruel, quand il y trouue vn autre carosse  
que celui du Roy? Estoit-il nécessaire à son dessein de rapporter  
si bien les inquietudes estranges qu'il eut dans les changemens  
des rues, sur les diuerſes anxietez d'aller à la Bastille, au bois de  
Vincennes, à la Conciergerie, ou bien à la Maison de Ville,

&

& de nous faire entendre que tous les Carrefours luy furent de nouvelles tortures? La gloire qu'il luy donne d'estre entré dans la Maison de Ville, avec vne démarche <sup>11</sup> si resoluë, luy deuoit-elle estre ostée par le scrupule qu'il luy fait confesser apres, d'auoir composé son port, & sa contenance, pour ne paroistre <sup>10</sup> pas intimidé, & d'auoir eu dans la pensée d'en faire autant, lors qu'il iroit au supplice? Ses derniers pas deuoient-ils estre si mesurez, & ses postures si fort estudiées, s'il y eust eu plus de vertu solide en son ame, que de vanité? Le bon sens de l'auteur, ou l'estime de son homme illustre souffre beaucoup en ce rapport. Pourquoi luy met-il ce mot d'horrible si souuent en la bouche au parlement de des Ruaux <sup>12</sup>, & lors qu'il parle de ses Iuges qui l'ont condamné <sup>13</sup>? Pourquoi estant à genoux en estat d'écouter avec respect son Attesté, leur donne-t'il vn démentir, Cela est faux, le ne le fis iamais <sup>14</sup>? Sont-ce là les retenues & les douceurs de cet agneau <sup>15</sup> qui se laisse mener au sacrifice <sup>16</sup> sans murmure ny contradiction quelconque? Il auoit assez eu de communication avec ses Iuges, pour auoir appris d'eux, que leurs principales difficultez en le iugeant auoient esté sur le genre de la peine, & non pas sur les preuues qu'ils trouuerent concluantes. Quelle raison auoit-il de douter s'il auroit vn Confesseur <sup>17</sup> pour le preparer à mourir? A qui veut-il imputer cette cruelle impiété? Pourquoi luy fait-il dire encore en parlant aux Religieux qui l'assistoient, qu'il auoit <sup>18</sup> eu peur de n'estre consolé de personne à sa fin? Vne ame si ferme fust-elle tombée dans vne si déraisonnable des fiance? quand mesme la Religion & la bonne conscience du Roy n'eussent point agy, le pouuoit-il imaginer capable d'une faute si publique & si scandaleuse? On le veut lier, il le refuse deux <sup>19</sup> fois: on veut qu'il deliure son testament <sup>20</sup> au Greffier, comme c'estoit l'ordre, il insiste qu'il fust baillé à son Confesseur, & sur le refus le iette sur la table avec émotion <sup>21</sup>; il s'opiniastre quelque temps apres que la lecture en soit faite publiquement <sup>22</sup>, ce qui montre bien que le secret & la confiance du Confesseur n'y estoient point necessaires. Il s'efforce avec chaleur de parler en secret <sup>23</sup> à Iacob son domestique, ou bien s'il faut qu'il parle tout haut, il declare qu'il n'a rien à luy dire; les libres conferences avec son conseil, & la facilité d'escrire toutesfois & quantes qu'il luy auoit pleu, le pouuoient bien empêcher de prendre ce refus pour vn mauuais traitement: en vn mot il luy fait passer la meilleure partie de ce dernier iour, dont tous les momens luy deuoient estre si precieux, en des contestations & des resistances inutiles. Il luy fait confes-

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TION SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DÉMNATION  
DU MARÉ-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

ser qu'il sent en luy de grandes violences, quelque calme qu'il eust en son visage<sup>4</sup>; qu'il est extrêmement<sup>4</sup> combattu; qu'il se fait pitié<sup>12</sup> à soy mesme; qu'il cede à la nécessité; qu'il faut aller iusques au<sup>11</sup> bout; il luy faiét dire diuers helas sur le peu d'espe-  
rance d'auoir sa grace<sup>4</sup>, hausser les espaules, & se plaindre, de sorte que si cette Relation est veritable, il n'auroit pratiqué dans cét accessoire qu'une patience déguisée.

Peu auparauant que d'aller au supplice il le représente avec une suer<sup>4</sup> au visage, suspecte de peur, & d'une grande agitation interieure; Il le faiét pleurer au souuenir de sa femme<sup>4</sup>. A l'instant que la prononciation de son Arrest luy fut proposée, il luy donne une enuie de faire de l'eau<sup>13</sup>, que la bienfaisance & la ciuilité deuoient obmettre, & qui n'eust rien dérobé à son courage, puis qu'elle pouuoit estre prise en ce moment pour un effect trop prompt de l'effroy qu'il eut de cette nouuelle. A la lecture de son Arrest il luy faiét confesser qu'il en est troublé<sup>4</sup>; son esprit estoit si peu attaché à ces derniers entretiens, qu'il auoit tousiours les yeux à la porte<sup>4</sup>, & changea de place par l'aduis des Confesseurs pour éviter cette distraction, preuue certaine de son inquietude, & du trouble de son ame. Tellement qu'apres la lecture de cette longue histoire, il demeure pour constant que ce pauvre homme sentir tous les mouuemens humains, & qu'il fut touché d'une crainte extraordinaire de la mort, qu'il souffrit avec des regrets bien éloignez de cette merueilleuse resolution qui deuoit estre le miracle de nos iours. Sans mentir cette plume pouuoit décharger le public d'une imposture si grossiere, & si peu iudicieuse; ou à tout le moins deuoit-elle prendre garde à ne rien escrire de contraire à sa proposition.

Vn de ses plus grands desseins est d'animer les esprits contre les Iuges: mais il n'y réussit pas mieux qu'il a fait iusques à cette heure à nous donner bonne opinion de l'accusé. Tout le liure est semé de reproches qu'il faiét<sup>8</sup> contre eux, de violences, subornations de témoins, d'iniustice & de force publique. Mais comme c'est un ouurage plein de hayne & de vengeance, l'auteur a mieux aimé s'accommoder à sa passion, qu'aux regles du iugement & de la preudhomie. Quand il le représente sur la selllette, il le faiét plaindre de ceux qui trauaillerent à l'instruction de son procès, & leur impose sans raison toutes les fautes & maluerfations qui peuvent tomber sur des officiers qui n'ont point d'honneur. L'une de ses principales clameurs estoit, qu'ils auoient soustrait tout ce qui seruoit à sa iustification & à sa décharge<sup>9</sup>, comme les ordres

qu'il auoit de la main du Roy & de ses Ministres, & qu'à ce dessein on s'estoit emparé de tous ses papiers sans aucune forme. Il est vray que tout le monde ne fut pas appellé lors que l'on fit bon & fidelle inuentaire de ce qui se trouua dans sa maison, & ailleurs où ses cassettes furent cachées: mais on ne peut nier que celui qu'il auoit chargé de ses affaires auparauant sa prison n'y fust present, & que tous les actes n'ayent esté paraphez de sa main. Cét exploit de Iustice fit assez d'éclat en ce temps-là que les poursuites furent commencées: mais il ne pût estre si grand, que toute l'Europe où la distribution de cette histoire s'est faite avec tant de diligence & de soin, en ait eu la cognoissance. Elle porte heureusement son remede avec soy, & bien tost apres par le recit d'une autre imposture toute contraire les destruit toutes deux; car en arriuant à la Maison de Ville, & voulant que tout le corps de ses luges fust en horreur, cet Escruiain luy fait dire entre autres choses, qu'il auoit produit en son procès<sup>17</sup> les lettres du Roy, par lesquelles il estoit autorisé de faire ce qu'il auoit fait, sans que l'on y ait voulu auoir égard. Comment peut il estre vray que la malice des Commissaires les ait diuerties, & que tous les luges ne les ayent point voulu considerer quand il les a produites? Pour mieux dire, l'une & l'autre est vne calomnie sans apparence de fondement: puis qu'il est tres-certain, qu'il n'est preuenu d'aucun crime dont il puisse auoir eu commandement de sa Majesté, ny de ceux qui la seruent dans le gouuernement de ses affaires. Tout ce qui s'exécute par cette autorité, n'a point besoin d'estre caché par des faussetez & des suppositions: tant de souplesses & de mauuais moyens sont contraires à l'innocence & à la dignité des ordres legitimes.

Il luy fait commencer toutes ses defences deuant le Preuost des Marchands & les Escheuins de la Ville, & les Officiers du Chastelet de Paris par ces termes<sup>18</sup>: *Que c'estoit chose estrange de l'auoir poursuiny comme l'on auoit fait, ne s'agissant dans tout son procès que de foing, de paille, de pierre, de bois & de chaux, & qu'il n'y auoit pas en tout cela dequoy faire souïetter un Laquais.* Si tout le monde n'auoit veu les defences que l'accusé fit publier, si par le Factum de son procès, où son conseil a fait ce qu'il a pû pour attenuet ses crimes, il n'en eust recognu que trop pour estre déclaré coupable & puny comme il a esté; Cette declaration m'estonneroit moins, estant vne suite de ses premiers deguisemens: mais apres s'estre excusé si publiquement des voleries commises par luy sur la nourriture & payement des gens de guerre, des diuertissemens

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TION SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DÉMNATION  
DU MARÉ-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

à son profit du fonds destiné pour les ouurages & trauaux de la Citadelle de Verdun, & apres qu'il s'est déchargé des leuées de deniers qu'il a faiçtes sur les ordres exprés qu'il dit auoir eu de sa Majesté; quelle conformité trouuera-t'on d'une iustification à l'autre? Prés de trois cens mille liures de larcins sur les fortifications, cent mille liures d'exactions sur les Communautés, & le burin enorme qu'il a fait sur le pain de munition és années 1624. 1625. 1629. & 1630. sont-ce des faures de Laquais? Est-ce vne chose estrange qu'on l'ait poursuiuy comme on a fait, sur tant de faussetez & de suppositions de noms, de personnes, de quittances, de marchez, d'encheres, d'adiudications, & de roolles de gens de guerre, & sur toutes les impostures qu'il a faiçtes pour couurir les voleries? Toutes les couruées ausquelles il a contraint les Peuples, pour en mettre le salaire en sa bourse, autresfois punies de mort par les Loix Romaines, les mauuais traitemens qu'il faisoit aux suiets du Roy, qui n'auoient point racheté de luy l'exemption des logemens des gens de guerre, & toutes les foules que tant de Communautéz ont souffertes pour ce suiuet, passeront-elles ainsi doucement sous le titre d'un delit de foin & de fagots? Luy qui vouloit estre tenu pour le plus grand homme d'ordre qui fut iamais, pouuoit-il ignorer la rigueur de l'Ordonnance, qui veut que tous les Chefs qui prennent de l'argent des villages pour les logemens, soient punis de mort, sans remission ny esperance de grace? L'oppression d'un seul passage est-elle égale à celle d'une garnison? La crainte & la terreur de l'une & de l'autre, peuuent-elles faire vn mesme effect en l'esprit d'un miserable Peuple, qui ne refuse rien pour se décharger de l'orage sur ses voisins? Quand il souffroit qu'un Regiment vescu à discretion dans vne Bourgade, pour la reduire à vne contribution annuelle, aussi bien que les autres, qui payoient sa protection à beaux deniers comprans ou constituez, estoit-ce vn crime de paille? Quand avec honte & confusion il vid entre les mains de ses Iuges les lettres que Descoutures Lieutenant de sa Compagnie luy auoit escrites de Brieuille à Verdun, recognuës, non inscriptes de faux, & trouuées entre ses papiers, par lesquelles la conuention qu'il faisoit de sa part avec les habitans de ce mesme village, où sa troupe estoit logée il y auoit trois mois, estoit iustificée, que n'alleguoit-il la legereté de la chose, comme on a fait apres sa mort? Il n'eust pas eu recours aux variations de ses responses, & n'eust pas tantost dit que ces lettres (qu'il recognoissoit pourrant) auoient esté supposées; tantost qu'il auoit aigrement repris celuy qui les auoit es-



crises ; la seconde du dix-huitiesme Iuillet, qui donne aduis de la composition, & qui fut suiuite du changement de lieu, est vne preuue que la premiere du treiziesme auparavant ne fut pas si desagreceable. Quand ce Lieutenant mesme émeu par les miseres qu'enduroient ces pauvres gens, le conuioit de luy donner vn autre departement, & de se contenter de cinq ou six cens liures offertes par an, veu l'impuissance qu'auoient ses hostes de continuer desormais la nourriture de tant de gens, & de payer plus grande somme à l'aduenir, appelloit-il ces extrêmes duretez vn crime de pierre?

Après toutes les lumieres, & les fortes coniectures que sa Majesté pût auoir qu'il estoit en partie coupable des troubles & de la diuision qui se commençoit en France pour le seul aduantage des Estrangers, vn autre que ce fidelle historien ou quelqu'un de ses complices trouuera-t-il iniuste qu'on l'ait poursuiuy de cette sorte? L'auteur eust plus sagement fait de laisser estouffer le souuenir de tant de choses passées, & de ne point rafraischir toutes les douleurs d'une famille affligée, comme estoit celle de Marillac. Il eust eu quelque raison, & eust peut-estre beaucoup mieux fait pour son dessein, de soutenir vn peu son stile qu'il appesantit, & rend beaucoup plus aspre, quand il trouue l'occasion de parler du sieur du Chastelet, puis qu'il n'auoit point esté des Iuges de l'accusé, ny Commissaire en l'instruction de son procez, & qu'on l'auoit arresté trois iours deuant le iugement<sup>12</sup>, il pouoit ne l'attaquer pas avec toutes les iniures les plus sanglantes, que la plus furieuse passion puisse dicter. Si cette offense est demeurée sans reплика, celuy qui l'a receuë a creu avec vn ancien Pere, que le temps est la meilleure apologie de l'innocence, ou bien il est assez consolé que cette belle Relation a mis en auant autant de men songes que de paroles contre luy, & que tous les témoignages qu'il a pour sa defense sont publics. Aussi le principal but de ce Pasquin reuestu d'un drap mortuaire, & qui pense autoriser & grossir toutes ses paroles en la bouche d'un mort, ne fut iamais autre que d'offenser tout ce qu'il rencontre, iusques là mesmes qu'il n'a pas espargné celuy dont il entreprend la defense. Les Iuges scauent bien que le Marechal ne s'emporta point deuant eux au delà du respect, & qu'il deschargea son esprit avec grande modestie de ce qu'il auoit préparé six mois auparavant pour leur dire; outre le seul reproche qu'il fit de quelques paroles funestes, & trop veritables par l'euénement, tout ce qu'il eust peu dire pour n'auoir point de Iuges se deuoit prendre en bonne part. Mais il

M. DC. XXXIII  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MARESS-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

seroit mal-aisé de persuader aux gens de bien que ce langage au-  
cunement excusable en sa bouche, & qui deuoit mourir avec luy,  
ne soit vn erime en celle d'un autre, & qui souz son nom se don-  
ne la liberté d'adiouster à ses premieres impostures de nouueaux  
outrages.

Il a escrit, & ses Partisans l'ont semé parmy le Peuple, que sa  
Majesté voyant la Requête de recusation qui luy fut présentée  
contre le sieur du Chastelet, le fit iurer sur ce qu'elle contenoit,  
qui est vne chose fausse & controuuée pour feindre quelque pre-  
texte de le calomnier. Par Arrest donné à la Chambre de Verdun  
les mesmes recusations auoient esté (pour vsr de ses termes) de-  
clarées non admissibles en preuue. Par autre Arrest du Conseil,  
le Roy estant à Mets, on auoit debouté Marillae avec iustice du  
serment qu'il demandoit sur les mesmes faicts. Bien qu'il ne veuille  
point eonfesser que l'on ait obserué la moindre des regles ordon-  
nées pour les procédures criminelles; neantmoins il maintient pour  
cette fois, qu'en sa faueur le Roy a introduit vne forme inusitée,  
hors de temps, & sans exemple, pour donner quelque couleur à  
l'accusation de ce faux serment, qu'il suppose contre toute verité  
auoir esté fait deuant sa Majesté. Quoy qu'elle & tout son Con-  
seil sçachent fort bien que fut cette recusation terminée deux fois  
à Verdun & à Mets, & représentée à Saint Germain pour la troi-  
siesme, il y fut respondu seulement que c'estoit vne chose decidée  
par la Chambre, sans la deuoir examiner dauantage, l'auteur ne  
laisse pas de donner pour asseuré, que sur cette mesme recusation  
il fut commis par le sieur du Chastelet vn pariure deuant sa Ma-  
jesté, qui iamais ne luy parla de ce chef là ny de serment. Outre  
que le cours & l'estat de l'affaire ne permettoient pas que l'on y  
procedast de cette sorte, de quel front & pour quel aduantage ee-  
luy qui se pouuoit defendre contre cette nouueauté par les maxi-  
mes ordinaires de sa profession, & qui n'estoit pas depourueu de  
toute cognoissiance pour euitier vn écueil si decouuert, eust-il pû  
soustienir le visage de son Prince, pour commettre vn acte si dete-  
stable? Encores que le nom de Dieu principe de toutes veritez soit  
toufiours supposé dans chaque serment, la diuinité de ses cara-  
cteres est si viuement imprimée dans la puissance, & dans la per-  
sonne d'un Roy si remply de pieté, qu'il n'y a point de cœur assez  
dur pour estre à l'épreuue d'une si sainte presenee. L'honneur que  
sa Majesté luy fait de s'en seruir encore, doit satisfaire à cette in-  
fame supposition.

11. 12. 13.

Il escrit faussement que le sieur du Chastelet ne se voulut ia-

mais leuer de sa place, pour laisser opiner sur la Requête présentée contre luy le iour qu'il fut arresté: & toutesfois, sans qu'il fust mis en deliberation, ny mesme proposé par aucun de la compagnie, il se leua de son mouuement. Trop de gens eurent la connoissance de cette retraitte, qui fut assez bien releuée pour ne luy point reprocher cette passion extraordinaire par vn mensonge si facile à destruire; il veut encore qu'il fut ouy deuant sa Majesté la mesme apresdinée, ce qui ne fut point, & ne deuoit pas estre, apres le rapport que le Garde des Sceaux, qui ne l'aimoit pas, auoit fait au Roy de ce qui s'estoit passé. La creance qui est deuë à vn homme dans cette charge, & le principal honneur de cette haute Magistrature d'estre la bouche du Prince, donnoient avec raison vne entiere foy à ses paroles: il le falloit tenir pour veritable, ou ne s'en point seruir. Il escrit aussi qu'il fut arresté par vn Exempt des gardes au retour de chez le Roy, & cependant il est tres-certain qu'il n'y alla pas, & que ce fut le Garde des Sceaux luy mesme qui voulut bien s'en donner la peine. Sa Relation porte contre toute verité que le mesme Exempt fut chargé de sa conduite, & pour manquer à dire vray iusques aux choses indifferentes qui le touchent, elle veut que le Chateau de Noisy soit le premier lieu de sa retention, & toutesfois il ne fut mené qu'à Villepreux.

Tout ce qui déplaist & contredit à cette Cabale est abomination. C'est estre impudent & impie de parler du Garde des Sceaux de Marillac: oser dire qu'un homme de leur intelligence en a pû tromper vn autre, est à leur compte se moquer de Dieu & des Saints. C'est commettre vn grand crime parmy ces gens là que de faire des rimes Latines. Et parce que l'Eglise en a receu l'vltage en la decadence de la bonne poësie, & de l'elegance Romaine, pour donner quelque grace au chant en vn temps où toute la beauté des vers fut reduite à la consonance, elles ne peurent à leur aduis estre employées en vn autre suiet sans blaspheme, au iourd'huy que les Reformatiōs, & principalement celles du Concile en ont aboly la plus grande partie. Tant d'autres de cette maniere qui ont paru en diuers siecles auant celle qui fut faicte contre la Ligue parle sieur Vierte Maistre des Requestes, personnage qui ne eede en rien aux plus grands hommes de l'ancienne Grece, pour le raisonnement & la subtilité, n'ont esté prises pour des sacrileges, que par les rebelles de leur temps. S'il estoit vray que celle qui les traueille si fort dans le nostre eust aussi bien rencontré pour les autres que pour Marillac, elle n'eust pas esté si mal traitée. Ce

M. DC. XXXIII.  
OBSERVATIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MARES-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

M. DC. XXXII  
OBSERVA-  
TION SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DAMNATION  
DV MAR-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

sont des fruits que le temps donne & consume aisément, qui ne méritent ny blâme ny excuse, & qui ne sont que de simples effets de l'indignation que l'on conçoit, de voir que les gens de bien qui seruent le Roy soient outragez par tant de volumes d'injures: ils ont le goust different selon la disposition & le temperament de ceux qui les reçoient, mais l'intention est toute droite au bien de la cause publique, sans irreuerence à la Religion, ny à ceux qui la seruent. Encore l'on verra quelque iour dans les liures ouuerts de cette prouidence infinie, quels sont les auteurs de toutes les playes qu'a receu l'Eglise en ces dernieres années, & si la prise de la Rochelle, & celle de Mantouë sont d'une égale iustice deuant Dieu, qui ne nous a pas caché depuis à qui son bras est demeuré le plus fauorable.

Nous ne disons pas que ce personnage, que l'auteur appelle d'eminente qualité & sainteté de vie, & qu'il dit estre blessé par ce Latin populaire, soit coupable d'aucune fraude contre personne; Les bonnes qualitez de sa naissance, de sa profession & de ses prelatures, iointes à la creance qu'il a donnée de sa pieté, le defendroient contre cette repuration si repugnante aux bonnes mœurs: mais il n'est pas impossible qu'il se fust abusé soy mesme. Durant cét hyuer que la Reyne mere fut refroidie de cette grande affection qu'elle auoit pout le Cardinal de Richelieu, il estoit chef du Conseil, que le Roy auoit laissé auprès d'elle; ce mal n'arriua pas alors par vne contagion de la mauuaise volonté, quel'on a dit que Messieurs de Lorraine eurent depuis contre le Cardinal: le Duc de Guise commandoit l'armée nauale: peu de temps auparavant le Duc d'Elbeuf auoit eu le gouuernement de Picardie: la rupture de l'alliance de Madame ne leur en auoit pas osté si tost le souuenir. Lors que le Roy fut de retour à Paris au mois de Feurier mil six cens vingt-huict, on croit que la faueur de la Reyne mere le mit dans le Ministère, sans que celuy qui luy procura le bonnet deux ans auparavant, y eust aucune part. Il demeura tousiours à Paris dans la mesme autorité pendant le premier voyage de Suze, au retour duquel se fit cette grande diuision qui ne se pût iamais reioindre. Il est tres-malaisé de nous persuader, qu'ayant recognu la naissance de ce desordre, & la consequence qu'il tiroit apres soy, il n'y pût remedier de son chef, vsant bien de la creance que la pieté de la Reyne apporte aux persuasions des gens de bien. Au moins il se peut dire que son silence fut vn peu trop exact. S'il essaya de dissuader en secret la Reyne de cette auersion, peu de monde le sçait; mais il est tres-assuré qu'il ne donna

donna jamais avertis à son bien-facteur du mal qui luy estoit préparé. Il ne determine pas quel sentiment on doit prendre de cette omission, quelque legere qu'elle soit estimée, mais il n'y a point de doute que les premieres & principales personnes de Rome, où la méconnoissance des creatures est insupportable, & rarement se pardonne, trouuerent quelque chose à redire à ce procedé. Les Cellules & les Cabinets ne produisent pas de mesmes pensées: la fumée des promesses des Grands, & des Cassolettes ont des effets bien contraires à celle de l'encens. Les âmes religieuses comme la sienne se laissent tromper plus aisément que les autres, par les apparences du bien qu'elles cherchent tousiours. L'inexpérience des affaires qu'elles apprennent tard, leur donne quelquefois du zele que la retraite échauffe vn peu trop pour le monde, & que la pratique y fait cognoistre à la fin dangereux. Châque condition a ses propres benedictions, & ses graces particulieres.

Cet auteur n'a pas entierement satisfait à sa colere, pour auoir deschiré ses Iuges, s'il ne donne aussi quelque atteinte au Conseil du Roy. Sa plus grande émotion, & de laquelle il espere plus d'effect, est fondée sur l'vn de ses Arrests. Il le met à la teste de son liure <sup>1</sup> comme l'injustice la plus estrange & la plus capable de donner vne mauuaise impression de toute la poursuite. Il en parle estant sur la sellette, avec les <sup>2</sup> termes les plus aigres qu'il peut, & puis encore à la prononciation de son Arrest, il l'impute à honte, & à deshonneur <sup>3</sup> à la propre personne de sa Majesté. Il veut que l'on croye qu'il fut receu en ses faits iustificatifs par Arrest de la Chambre de Verdun, & que le Roy mesme estant en son Conseil l'a priué du profit d'vn iugement si fauorable, qui mettoit son innocence & sa vie en seuteté: neantmoins il est facile de comprendre que cette clameur est tres-iniuste, & que l'on peut conclure seurement de l'artifice & de l'audace d'vn reproche si captieux, la malice & la calomnie de tous les autres. Il est vray que sa Majesté s'estant voulu seruir des Officiers du Parlement de Bourgongne pour vacquer à ce procès, il luy plut aussi que l'instruction fust faite selon la pratique de cette Prouince. Leur maniere d'exccuter l'Ordonnance qui reçoit vn criminel à ses faits iustificatifs, se trouuant differente de l'usage obserué par tous les autres Iuges du Royaume souuerains & subalternes, a fourny de matiere & de lustre à cette feinte. La commune façon d'en vser en France est que le procès estant instruit de toutes parts, veu par les Iuges, & le criminel interrogé deuant eux, en ce moment qu'il faut mettre à la balance tout ce qui le condamne ou

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MARSE-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MARES-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

le iustifie, s'il y a des faits decisifs contre lesquels il ait proposé quelques impossibilités, de lieu, de temps, ou d'action, ou bien que les Juges titent d'ailleurs que de la bouche de l'accusé, pour aider à son absolution la preuve en est ordonnée. Il est bien vray que si l'affaire de Matillac auoit esté reduite à ce point, & qu'ayant vne fois couru fortune de sa vie dans la deliberation definitive de son procès, les Juges l'eussent receu à se iustifier, & que la main souveraine fust interuenue pour luy taire cet aduantage, on ne pourroit defendre cette procedure: aussi n'a-t'elle iamais esté. On en use tout autrement en Bourgogne, par vne coustume qui a besoin d'une declaration du Roy, pour empescher à l'aduenir, non seulement vne si diuette intelligence de la mesme Loy, mais aussi les inconueniens notables, que l'ordre iudiciaire en peut receuoir. L'instruction donc estant faite, & toutes les parties ayant mis pardeuers le Geste tout ce qu'elles ont trouué bon, sans attendre que la Cour ait veu le procès, & qu'elle sçache aussi suffisamment qu'il setoit bien requis de quelle importance les choses alleguées par les criminels doiuent estre à la decision de l'affaire, les Commissaires font l'extraict des faits iustificatifs & de reproches, instruisent la décharge par de grandes enquestes, le plus souvent inutiles à la liberation des prisonniers, qui à la faueur de cette pratique entassent pourtant vne multitude de faits inuenrez & receus à la grande foule des parties. Vn pareil extraict ayant esté fait à Verdun, auparavant que la Chambre eust veu le procès, le Procureur general en cette Commission ayant consenty que la pluspart des faits demeurassent pour auer, & le criminel s'estant departy des autres, il ne resta qu'une seule contestation entre eux, sçauoir si dans le mois de Iuin 1627. le Mareschal de Marillac n'auoit point esté à Verdun. Pour prouuer cette absence, ou pour mieux dite, pour éloigner le iugement, l'accusé nomma rous les Grands du Royaume, les principaux Officiers de France, & les Maires des meilleures villes, estant bien instruit que le mesme usage de Bourgogne ne souffre pas que le moindre des témoins soit obmis, principalement s'il est dans l'estendue de l'Estat. Afin d'empescher vne telle illusion, le Procureur general produisit, & luy communiqua grand nombre d'actes publics & signez de luy dans Verdun, en ce mois là, non inscrits de faux, ny contredits; tellement que par la pratique vniuerselle, qui n'admet iamais de témoins en la iustification contre les preuves ecrites, & si authentiques, cette nomination d'un si grand nombre de gens n'estoit deormais vtile que pour le retar-

dement de la Justice. Ces Messieurs accoustumez à cette procedure ne voulurent point toucher à leur premier Arrest, quoy qu'ils prieussent assez que l'exécution en seroit infructueuse, mais reserverent de le declarer en jugeant tout le procès. Sa Majesté donc seant en son Conseil, ayant bien voulu prendre la peine de sçavoir parfaitement cette difficulté, ordonna conformément à l'usage de tous les autres Parlemens, que sans s'arrester à cette mauvaise forme il seroit passé outre au jugement définitif, que le droit & la raison ne permettoient pas d'estre différé pour ce regard. Les Juges en voyant le procès ne trouverent point ce fait d'absence considerable, & reconnurent bien que tout ce delay ne pouvoit servir à l'accusé que pour gagner du temps, que les rencontres des affaires luy donnerent plus adavantageusement, puisque la Chambre fut separée vers le quinziesme de Novembre, & le procès jugé le huietieme de May ensuiuant. L'auteur qui couure artificieusement son venin, fait dire par le condamné, qu'il seroit à propos pour l'honneur du Roy, que ces pieces ne fussent point enoncées dans le veu de l'Arrest. Quelle charité qu'un acte si iuste, si public, & si necessaire soit caché, mais plustost que n'auroit-il point dit s'il ne s'en estoit faite aucune mention?

Je ne voudrois pas avancer que le stile & l'elocution de cette histoire fussent assez connus, pour dire assurément qui peut estre celui qui l'a faite: la forme d'exprimer les pensées, & d'enchaîner quelques termes affectez & particuliers, ne m'engagera point à jeter le moindre soupçon sur la personne ou sur la condition de son auteur. Il est bien mal-aisé pourtant qu'un si long travail, quoy qu'il soit composé de diverses matieres, & sur les aduis de differens esprits, ne porte les caracteres de l'humeur, & à peu près le portrait de celui qui l'a assemblé. L'architecture pratiquée par aucuns des Grecs, qui par des figures de leurs ennemis employées au lieu de colonnes laissoient dans les ouvrages publics les marques de la hayne, de l'orgueil & des bons succès contre les Peuples vaincus, n'ébloüissoit pas tellement les regardans par l'insolence du dessein, qu'elle empeschast de cognoistre la main du Maître. De mesme par la maniere audacieuse de cet insolent Escrivain, qui sur le blâme & sur le mespris de tant de noms venerables tâche d'élever le Mausolée d'un condamné, non seulement il paroist de quel ordre est ce bastiment extraordinaire, mais aussi la remarque des traits particuliers en accuse l'auteur.

Quand il s'est encore engagé dans le recit de la procedure, il dit que l'accusé presenta vne Requeste de recusation <sup>re</sup> generale

M DC. XXXII  
OBSERVA  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON  
DEMNATION  
DU MARSE  
CHAL DE MA  
RILLAC.

contre la Chambre de Ruel, faite de verification dansvne Cour souveraine, le pouuoir de celle de Verdun ayant esté registré au Parlement de Bourgogne. Surquoy il dit aussi qu'il fut arresté qu'il seroit fait proces verbal par les<sup>rs</sup> sieurs Paris, Villemontée, Catherine, & Fiot, ce qui est faux en toutes ses parties; car aucun ne fut commis ny député durant la visitation du procès. Mais à quel effect cette procedure eust-elle esté nécessaire? Pourquoy vne nouvelle forme, & quand elle se fust trouuée raisonnable, sur quel fondement n'y eust-on pas employé les Rapporteurs? Il veut sans entendre ce qu'il traite, que l'on en tire cette consequence, que sa Majesté qui fit droit sur ces recusations en son Conseil, auoit derechef empesché l'exécution d'un Arrest de la Chambre, qui sembloit par cette expedition extraordinaire entrer en quelque cognoissance de l'équité de sa plainte; mais il faut ou qu'il ait bien de la malice, ou qu'il n'ait pû comprendre les memoires qu'il a eus pour écrire, n'ayant aucune cognoissance de la Iustice:

Il n'est pas croyable que celuy qui luy a fait vn rapport si particulier, que d'auoir remarqué iusques à cette action inutile, que Marillac tira son gand<sup>+</sup> à demy approchant de ses Iuges dans la Chambre, ne l'ait pas aduertty des choses les plus importantes. Il ne luy aura pas celé qu'apres le plus long interrogatoire qui se fit iamais sur la sellette, & qui dura trois iours<sup>10. 11.</sup> entiers, sur tous les faicts particuliers de son accusation, on luy demanda deux fois s'il auoit encore quelque chose à dire pour sa defense; qu'il respondit que non, & qu'il ne restoit rien à quoy il ne creust auoir satisfait. Il est neantmoins tombé dans cette impudence d'écrire, que l'on ne voulut pas examiner pleinement le Marschal, à dessein & de peur qu'il ne iustificast son innocence, comme il le pouuoit faire aisément, s'il en eust eu le temps & la permission.<sup>27. 41.</sup> Il voudroit contre toutes les formes, que l'on eust interrompu les opinions pour l'entendre de nouveau, ou pour mieux dire que la Compagnie se fust contentée de le voir, & de l'entretenir sans le iuger.

Toute la malignité de l'esprit de cet Auteur, qui fait contenance de ne trauailler que pour la gloire du Marschal de Marillac, & la confusion de ses Iuges, s'attache néanmoins avec plus d'animosité à la diffamation du Cardinal. La meilleure industrie qu'il ait, s'occupe principalement à donner vne impression, que cette procedure est violente, iniuste & dereglée par le credit & la passion d'un si grand ennemy; il fait dire au Garde



des Sceaux par Marillac, que la puissante coniuration <sup>e</sup> de ses ennemis qu'il cognoist bien, & qu'il n'ose nommer, plustost que sa volonté propre le fait presider à ce iugement. Pouuoit-il se plaindre d'auoir le premier Officier de France pour son Iuge ? Qu'eust-il dit si le Preuost de Paris l'eust iugé souverainement, comme Jean de Montagu Grand-Maistre de France, Chef des affaires, & le Ministre le plus auctorisé que le Royaume eust iamais veu auparauant luy ? Dequoy, dit-il au mesme lieu, qu'il n'y a point d'exemple ? Est-ce d'estre iugé par vn Garde des Sceaux, ou bien par vn Souzdiacre ? Apres le procès du Marechal de Gié, de l'Admiral Chabot, & de diuers autres, son premier doute doit cesser : Le Canon du Concile de Toledé, qui fait defense aux gens d'Eglise d'assister aux procès criminels, satisfait au second, puis qu'il porte expressement que les Princes employoient trop souuent les Prestres aux iugemens des coupables. L'on a deu aisément se relascher de cette rigueur ordinaire, & faire ceder vn droit positif & de bienveillance à la nécessité de rendre capable le Chef de la Justice de l'entiere fonction de sa charge ; en diuerses rencontres, elle seroit sujette à beaucoup de scrupules ; si cet empeschement canonique, plus grand selon l'eminence des degrez en l'Eglise n'estoit leué ; L'Italie & l'Espagne ne trouueroient pas cette pratique si extraordinaire pour les Prestres, à plus forte raison pour vn Souzdiacre, que les derniers temps ont mis au nombre des Ordres sacrez.

M. DC. XXXII.  
OBSERVA-  
TION SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MAR-  
CHAL DE MARILLAC.

Il est vray que ceux qui se plaignoient dans les Poëtes Grecs & Latins attribuoient aux Dieux les plus puissants, la cause de toutes les mauuaises fortunes, s'imaginans que le Ciel fait tout ce qu'il n'empesche point. Ceux qui souffrent auisourd'huy par leur faute sont dans vne pareille erreur : non pas à la verité qu'ils croyent que Dieu soit le principe des maux qui leur arriuent, s'il ne l'estoit comme vangeur de ceux qu'ils commettent ; mais ils se perluadent iniustement que le Cardinal fait pleuvoir sur eux tous les malheurs qu'il n'en détourne point. De relouer tant de reproches impertinents qu'on luy en a faits, & de ramasser les calomnies esparfes dans ce libelle, avec ce qu'elles n'ont point d'effect sur l'esprit des gens de bien qu'il faut contenter, elles sont indignes de repliche ; & retournent d'elles-mesmes contre leurs auteurs. Hercule qui eut tant d'hymnes & de louanges pour ses biensfaits enuers le monde, qu'il deliura des monstres de son siecle, ne pût entierement euitier les iniures qui

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DÉMNATION  
DU MARÉ-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

s'augmenterent avec ſes travaux , & ſa gloire auſſi peu bleſſée par la calomnie , que ſa perſonne par la rage & le venin de toutes les beſtes furieuſes , que la fermeté de ſon couraſe & de ſon iugement fit perir. Qui doute que ſi le Cardinal euſt voulu mettre tout ſon credit pour adoucir l'eſprit de ſa Maieſté , iuſtement irritée contre le Maréchal , il n'en euſt obtenu la grace ? Que peut-elle reſuſer aux grands ſeruices qu'il a rendus ? Ses actions illuſtres , qui reculent ſi loing les bornes de l'Eſtat , n'en laiſſent point à la bienueillance que ſon Maïſtre luy porte ; Tout eſt vertu dans les actions du Souuerain , quand il uſe de ſa puissance legitime , mais elles ne ſont pas toutes également parfaites. Aux termes où nous ſommes l'indulgence euſt eu quelque choſe de moins recommandable que la rigueur ; pour le moins n'eut-elle rien eu de iuſte , que d'eſtre accordée aux prieres d'un Miniſtre ſi conſiderable , & qui peut couurir & faire oublier à ſon Prince toutes les fautes d'autrui par ſon merite. Se trouuoit-il obligé par les choſes paſſées à certe nouvelle protection ? Eſtoit-ce la premiere douceur qu'il euſt ménagée pour l'accuſé ? Marillac n'eſtoit-il point coupable de quelque ingratitude ſignalée en ſon endroit ? N'auoit-il point conſenty ou propoſé de luy mal faire , ou pluſtoſt n'auoit-il point offert cette haute valeur pour quelque action digne de ſa generoſité ? Le Cardinal ne pouuoit pas ſans commettre iniuſtice contre tout le Royaume , ſouffrir que tant de choſes demeuraſſent impunies. Il falloit faire exemple : ce grand Miniſtre ſe trouue dans l'ordre & dans la diſpoſition des choſes preſentes ſi conioint aux intereſts publics , qu'on ne peur rien attenter contre ſa perſonne , que l'Eſtat ne ſoit en peril ; il ne ſçauoit plus auourd'huy eſtre vainqueur ny vaincu qu'avec luy. En quel temps , & pour quel le raiſon eſtoit-il deuenu l'ennemy de ces deux freres ? En quelle autorité , pour ne pas dire en quelle petite conſideration eſtoit l'aiſné dans le Conſeil iuſques en ſix cens vingt-quatre , lors que le Marquis de la Vieuille fut tiré de la Cour ? A qui fut-il obligé de la part qu'il eut de la charge des Finances avec Monſieur de Champigny , homme d'honneur , bon François , & ſans reproche ? De quel eſprit ſe conduiſoit-il , pour faire croire que ce bon vieillard eſtoit inutile , qui fit pourtant bien connoiſtre depuis en la place de premier Preſident , quelle fut la bonté de ſon Colleague qui l'éloigna des affaires. Lors qu'il demeura ſeul dans les Finances , & qu'il acheta de l'argent du Roy tous les petits approbateurs de ce temps là ; quelle fut ſa preuſſon & ſa cha-

rité vers celui qui tenoit encore vne dignité plus haute que la sienne ? Fut-il traité comme ennemy quand on luy bailla les Sceaux, & qu'il ne luy fut non plus laissé de compagnon d'Office en la surintendance de la Iustice, qu'il n'en auoit pû souffrir auparavant en celle des Finances ? Estoit-ce vne marque d'inimitié d'auoir voulu par toutes sortes d'adresses & de courtoisies remettre son esprit dans la bonne voye, lors qu'il oubloit le chemin qu'il auoit faict depuis six ans, & qu'il entreprenoit avec des aisles de cire le voyage qu'il n'a pû finir sans se perdre. A la verité cét oyseau de Paradis ne vouloit pas qu'on creust qu'il eust des iambes pour cheminer sur la terre comme les autres : au lieu des allures communes il auoit vne agitation & vne inquietude perpetuelle de monter tousiours : il ne faut pas auoir esté beaucoup auant dans le monde, pour bien sçauoir quelle grande part il prit au gouuernement, & pour auoir remarqué qu'il estoit d'une étoffe si peu alliable & si violente, que non seulement il ne pouuoit endurer aucune societé, mais qu'il agissoit contre ses moules mesmes, & contre ceux qui l'auoient formé. Que l'on se departe de toutes les affections presentes : que les diuers mouuemens qui rauissent les François en cette saison, ne nous emportent point, & que dans vne indifference Academique on decide toute cette controuersie, iugera-t'on l'aduancement du Mareschal aux gouuernemens, ses emplois dans les armées, & les grandes aydes qu'il a receuës pour s'éleuer à sa charge, iugera-t'on aussi que les hautes dignitez conferées au Garde des Sceaux soient des signes d'une mortelle hayne contre leur famille ? On ne croira point que les deux freres si estroittement obligez fassent iamais approuuer les pretextes qu'ils ont mis en auant de ne s'estre peu separer avec honneur de tous les sentimens de la Reyne mere, à qui leur alliance les attachoit. Ils seront plustost inexcusables de s'estre emparez des volontez d'une si bonne Princesse, d'auoir esté auteurs de ses mescontentemens pource qu'ils en tiraient aduantage, & d'en auoir fait les principaux ressorts de leur ambition. La posterité ne leur pardonnera pas d'auoir fomenté cette malheureuse diuision dans les momens les plus importans des affaires, au temps que toutes les puissances & les meilleurs hommes de France estoient de là les Monts à combattre la peste & les ennemis, pour vne si haute gloire de la patrie : que le traité de Ratisbonne auoit desarmé & desuni l'Allemagne ; & que toute l'Italie n'attendoit plus sa liberté que de la seule prosperité de nos armes, soustenuës des vœux & des prieres de tous les gens de bien. Ils ne sçauroient euitier le blâme de s'estre

M. DC. XXXII;  
OBSERVATIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DAMNATION  
DU MARESCHAL DE MA-  
RILLAC.

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MARESS-  
CHAL DE MAR-  
ILLAC.

broüillez de la sorte au meſme temps que les Eſpagnols voyoient que nous faiſions faillir cette regle inuiolable que Charles quint iura ſi ſolemnellement , & laiſſa pour ſecret de l'Empire venant à la Couronne , qu'il periroit pluſtoſt que de conſentir que nos Roys occupaffent autant de domaine en Italie qu'ils en pourroient courir du pied : Ce qu'il obſerua ſi bien, que l'on pourroit penſer qu'il reſufa la ſepulture à Charles de Bourbon, pour n'y point donner de terre aux Princes de leur ſang. Les petites allées & venuës dans la Ville de Lion , les frequentes aſſemblées de perſonnes ſuſpectes , & toutes les pratiques ſeditieufes dont ils ne ſe pouuoient abſtenir en plain iour, & que la nuit ne ca-choit pas , ne ſeront iamais des arguments aſſez forts pour faire admettre tant de iuſtifications imaginaires. Et bien on a fait punir vn broüillon, vn ambitieux, vn exacteur, vn concuſſionnaire , & vn larron des deniers du Roy ; Faut-il que ſon apologie paſſe pour eſcriture ſaincte , que ſa memoire demeure en veneration eternelle, & que celui qu'il n'auoit que trop outragé pour ne rien eſperer deſormais de ſa bienueillance , ſoit en horreur, pour auoir eſté plus contraire en eſſect à des crimes, qu'à la perſonne qu'il auoit éluee? C'eſt là le but de cette belle hiſtoire; C'eſt pour cela qu'elle repete ſi ſouuent qu'il pardonnoit à ſes ennemis : C'eſt le dernier mot ſur lequel ſa bouche ſe ferme, afin de perſuader qu'il les a veritablement eſtimez la ſeule cauſe de ſa peine. C'eſt à ce deſſein que l'Eſcriuain fait obſeruer ſi bien, qu'en tout cette conference il ne voulut point recognoiſtre qu'il fuſt coupable d'aucun crime".

Que l'on ſuiue à la trace tous les pas des Mareſchaux de Tauranne , de Monluc , de Matignon , d'Aumont, de Lauerdin, & de Biron le pere , puis que le ſils a terny tout le luſtre de ſa vie par l'aſtion qui la luy fiſt perdre ; que l'on mette en ce meſme ordre le Mareſchal de Schomberg avec lequel Marillac'a ſeruy, tous auſſi bons Catholiques , & d'auſſi bonne maiſon pour le moins que luy, & qui n'ont iamais eu de part aux faſtions, ny tiré l'eſpee contre le Roy, on les trouuera iuſques au tombeau ſignalez d'vne valeur ſans reproche , & ſans autre intereſt que de l'honneur. Tous les lieux où ils ont commandé ſont marquez de la déſaite & du ſang des ennemis du Royaume: pas vne de leurs aſtions ne fut iamais tachée de la moindre ordure que l'argent laiſſe dans les ames baſſes. Il en eſt allé tout autrement de cetui-cy , qui n'a rien de commun avec eux que le tiltre de la charge : mais il a ce malheur de n'auoir rendu que de fort petits ſeruices

en la vie, & d'avoir dérobé tout ce qu'il a pû prendre; & neantmoins cette histoire le nomme le grand Capitaine, le grand homme, grand en tout, & le veut faire delirer en France comme vn autre Hector, dont la perte fut l'vn des principaux augures de celle de son pays.

Je ne pretends pas qu'il soit nécessaire, pour empêcher que son Libelle ne face tout le mal que l'Autheur en espere, d'en examiner toutes les contradictions, & les fautes notables contre le bon sens. Il seroit inutile d'en faire vne si longue induction, pour iustifier non seulement, qu'il faut bien que les vnes ou les autres de ses propositions soient faulses, mais aussi qu'en cette Relation comme aux autres témoignages les faicts contraires se destruisent, & sont d'vne foy si douteuse, que le Lecteur non plus que le Iuge n'y doit adiouster aucune creance: il ne donne que trop de moyens d'ailleurs de le conuaincre de malice, & de faulxeté. Celuy qui demeure dans la verité suit vne lumiere parfaite, & ne s'égare point: ses démarches sont droites, & sa veuë si certaine, qu'il ne reuient iamais sur ses pas pour défaire son chemin. Les fantômes & les illusions qui se forment dans les tenebres du mensonge ne le destournent pas: cetuy-cy ne pouuoit marcher droit dans ses impostures. Il ne rapporte point qu'aucun de ceux qui disposerent cet homme à la mort, ait reparty pour les Iuges qui l'y condamnerent; il veut que les Confesseurs mesmes soient complices de sa plainte contre l'injustice qu'il disoit luy auoir esté faite, puis qu'il n'a point escrit qu'aucun d'eux se soit efforcé de diuertir son esprit d'vn murmure si presomptueux. Il est pourtant tres-certain qu'ils vserent de toutes les persuasions possibles, pour le retirer de ses pensées temeraires, l'assuiettir à la raison, & le remettre en estat d'vne parfaite obeysance. Ils n'eussent pas souffert que cette ame fust partie dans vne telle reuolte, pour se représenter à Dieu avec vne opinion si contraire aux Puissances que le Ciel établit. Quand ils n'eussent pas eu les sentiments qu'ils deuoient auoir de la iustice de sa condamnation, les seules defences qu'ils auoient veuës auparavant l'Attest, leur donnoient trop de motifs de rabattre, tant de vanitez & de fumées, vniques moyens qui restoient à sa vengeance, pour noircir la reputation de ses Iuges, & l'honneur du Roy. Il découure bien ses principaux talents par la comparaison qu'il fait de Marillac à l'aigneau qui va sans resistance au sacrifice: le respect & la pieté luy defendoient cette pensée, qui n'est propre qu'à la patience de Iesus Christ, seule Victime volontaire

M. D.C.XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DE MARIS-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

M. DC. XXXIII  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MARSE-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

entre les hommes. Il tâche d'en faire vn nouveau Martyr, peu s'en faut qu'il ne l'inuoke avec toute la populace, qu'il fait courir aux linges sanglans comme aux Reliques chez la niece du mort<sup>71</sup>, & pretend avec raison que le grand zele qu'il témoigne le fait participer aux merites des cordes que l'on y défiloit<sup>72</sup>, pour en faire part à plus de gens. Il glisse encore doucement cette pensée, que si les Confesseurs ne l'eussent empêché de parler, non seulement il eust persuadé son innocence, mais qu'il eust aisément porté toute l'assemblée d'une si grande compassion de ses peines, & de la bonne opinion qu'elle auoit de ses vertus, à l'entreprendre de le sauuer. Qu'eust-il peu dire? Pensoit-il que la croix de Greue, ancien rendez-vous des seditions & des tumultes de Paris, l'eust encores esté de tous les supposés de sa Cabale? Pensoit il que le Peuple se deust souleuer pour sa cause, & se picquer de quelque souuenir, que son frere de Conseiller au Parlement se fit député pour le tiers Estat dans la Ligue, & se mit en l'ordre populaire, comme autrefois Claudius quitta le Senat, pour estre plus agreable à la multitude, & plus puissant contre ceux qui vouloient conseruer l'autorité publique en ruynant la faction? Croyoit-il que les gens de guerre qui l'auoient estimé, comme tout le monde sçait, se fussent plustost laissé persuader par cette harangue à se perdre en sa consideration, qu'ils n'escouterent celle qu'il fit en l'Isle de Ré, pour les empêcher d'aller au peril du combat? Les raisons que l'on donna pour excuser le meurtre du Duc d'Orleans, sur lesquelles on forgea le cousteau contre Henry troisieme, & qui par vne estrange rencontre firent perir le premier & le dernier de cette maison, n'ont plus de force sur les suiets du Roy contre son autorité, ny contre la creance de ceux qu'il employe; on cognoistra par la suite de ce discours, que l'Auteur n'est pas encore bien guery de telles maximes.

La Nature qui produit toutes les plantes a donné des marques singulieres aux plus dangereuses, qui nous en declarent la malice. La racine des vnes a la figure du scorpion; la tige des autres a les taches du serpent, le goust, l'odeur, & l'attouchement en imprime des sentimens estranges qui les font craindre. C'est aconite que l'on a semé dans le monde, fait assez cognoistre quelle peste il porte, que son origine est enuenimée, que chaque partie en est mortelle, & que la haine & le poisô sont épandus sur toutes ses feuilles; ces malheureuses herbes decouurent aussi leur venin par leur fleurs, l'œil en est triste & funeste, au lieu que les attraitz innocens de toutes les au-

tres ont les images de la vie, celles-cy ne représentent que l'horreur de la mort. Les paroles que cét Autheur ose escrire du Roy n'ont pas comme les plus agreables fleurs de la beauté pour luy plaire: les douces & les agreemens dignes de la Majesté qui l'environne leur manquent: au contraire par les outrages & les iniures qu'il redouble en diuers endroits contre sa personne, il donne d'autant mieux à cōgnoistre la malignité du dessein qu'il a de l'offenser.

On esprouue tous les iours que les grandes aduersitez s'acquierent de la compassion & du respect, mettent tous les indifferens de leur costé, donnent aux partisans de l'affligé beaucoup de licence de parler, & les confidens mesmes de ceux que l'on croit estre la cause de ses douleurs estiment ne deuoit à leur amitié que le silence.

Il est vray pourtant que la fureur & la mesdisance estans venus au poinct où nous les voyons, ce seroit vne lascheté de ne releuer point l'honneur de ses amis qu'elles veullent abatre; mais il n'y a point de termes assez puissans pour exprimer l'infamie de celuy qui laisseroit le nom du Roy dans la gueule du serpent qui le veut déchirer. Cè n'est pas que cetuy-cy, que les anciens Augures eussent pris pour le Genie de l'homme, qui repose sous le tombeau d'où cest Autheur l'a fait sortir, ne tasche de faire croire qu'il flatte nostre Prince, & que sa langue ne le chatoüille en apparence; mais elle est chargée d'une humeur si piquante & si mortelle, qu'elle y laisse autant de playes que son nom Auguste en est touché de fois.

Ce ne sont en la bouche de son criminel qu'assurances de seruice, loüanges de sa bonté, recognoissances de bien faicts qu'il en a receuz, & toutes protestations de n'auoir iamais eu d'autres sentimens à l'endroit de sa Majesté que d'affection & d'obeyssance; & pourtant si le temps luy peut donner quelque occasion de mettre sa hayne au iour, il la fait agir de toute sa force. Il luy attribue les plus mauuais traitemens que Marillac reçoit, & donne les plus doux à d'autres; il veut qu'on croye le Roy insensible aux larmes, capables d'émouuoir à pitié tout autre que luy: apres auoir dit qu'il a eu tel soin de l'exécution de l'Arrest, qu'il y auoit commandement escriit de " sa main pour ne laisser entrer personne à Ruel depuis sa condamnation. Il luy fait declarer en vn endroit qu'il a douré si on luy bail- leroit " des Confesseurs; en vn autre s'il seroit consolé " à sa mort. Pouuoit-il faire tomber les soupçons de cette barbare nouueauté sur quelque autre que celuy qui seul l'auroit peu commander, s'il estoit coupable d'un si grand défaut de conscience & de iugement?

Ce malicieux Apologiste, qui dans les actions & les paroles de celuy dont il entreprend la défense, a recherché beaucoup plus de

M. DC. XXXIII  
OBSERVA-  
TIONE SVR LA  
VIBET LA CON-  
DEMATION  
DV MARESS-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

matiere d'inuectiue contre ceux qu'il auoit en hayne, que de recom-  
mandation pour luy mesme à la posterité, dresse vne des plus re-  
marquables scenes de cét artifice tragique, pour menacer le Roy  
& son Estat de quelque espouuantable iugement de Dieu sur la  
vengeance de sa mort. Il represente qu'apres qu'il fut lié, se re-  
gardant en cette pitoyable condition, il dist aux assistans. *Je vous assure Messieurs que quand ie me considere en cét estat, ie me fais presque pitié à moy mesme, ie ne sçay si ie n'en fais point aux autres; Monsieur le Cheualier du Guet ne vous en fais-ie point?* Et qu'apres que le Cheualier du Guet luy eut témoigné de le plaindre, il adiousta, *Ayez en regret pour le Roy, & non pour moy.* Le sens mystique de cette posture, & de ces dernieres paroles, ne peut estre obscur à quiconque regardera le but & l'esprit de celuy qui les enregistre. Il se trouue des gens qui croient que la licence qu'ils prennent de manier l'Escripture sainte, leur en donne encore vne autre de l'employer selon toutes les passions qui les agitent. Cetuy-cy a pensé que sans faire scrupule du sacrilege & du blaspheme qu'il commet, on luy doit allouer, comme vne noble inuention, & vne belle fleur de Rhetorique, cette profanation de la ressemblance & des paroles du Sauueur du monde, par l'imitation & la parodie qu'il en fait en la personne de son patient. Il sçauoit que cette hystoire cognüe de tout le monde, porteroit aisément l'esprit de son Lecteur à l'intelligence du sens des paroles qu'il en emprunte, pour les mettre en la bouche de son Mareschal. Il luy fait dire, *Ayez en regret pour le Roy, & non pour moy, en la façon que le Seigneur dist à la multitude des femmes qui le lamentoient; Ne pleurez point sur moy filles de Hierusalem, mais pleurez sur vous mesmes, & sur vos enfans.* Il n'y a point de doute que par la comparaison de ces paroles, qui sont suyuies de leur exposition dans le texte, où Iesus Christ adiouste la prediçon de la ruyne infallible de leur Ville, il seroit aisé de comprendre, que l'auteur a dessein de faire vne pareille menace au Roy & à son Estat, & de leur donner la terreur des iugemens de Dieu, qui ne laisse iamais impunie la persecution de l'innocence opprimée. Mais il suffira de remarquer que la passion qui a transporté cét Escriptuaïn à vne fureur si profane, rait à son Mareschal les louanges qu'il luy vouloit donner de courage & de vaillance indomptables. Car comme vne telle scene manquoit de gens, qui par quelque compassion luy donnassent suiet d'eux-mesmes de leur adresser les paroles où il desiroit prononcer cette imprecation couuerte contre le Roy: ce bel Historien tire de la bouche du supplicié son propre regret, & par



vne foiblesse de cœur la plus basse qui fut iamais, le contraind de dire qu'il se faisoit pitié à soy mesme, & de mandier celle del'vn des spectateurs pour luy repartir; Ayez en regret pour le Roy, & non pour moy. Mais sa folie seroit plus digne de mespris, si la rage qu'on void qu'il couue en rout le dessein de son escrit, ne donnoit à iuger, que l'opinion qu'il a voulu respendre pat certe menace, deuoit plustost estre fondée en coniuration, qu'en Prophetie.

Il ne s'expliqua pas comme il deuoit sur la repartie que luy fit le Cheualier du guer. *C'est pour vous Monsieur, & non pour le Roy, car sa Majesté ne fait que Justice.* Il pouuoit cuiten le blasme de ses termes insolens, s'il en eust eu d'aussi modestes que cet ancien Capiraine qu'un Empereur fit mourir, & qui disoit que son Maistre perdoit vn bon seruiteur, & couppoit sa main droite avec la gauche; mais l'aigreur de son esprit & sa mauuaise volonté ne se démentent point. Il aduoia que le Roy ne fait que justice, & que les intentions en sont bonnes, & puis reietta tout sur ses ennemis qui l'ont noircy de crimes, & abusé de l'autorité, du nom, & de la bonté de sa Majesté, pour le reduire au point où il estoit. Se pouuoit-il donc imaginer du regret pour le Roy, sinon qu'il le creust coupable de l'iniustice qu'il pretendoit estre en cet Arrest, laquelle il n'a pû supposer qu'en luy attribuant de l'ignorance & de la meschanceté? L'ay horreur que pour arracher le masque à ce faux respect qu'il feint de porter au Roy, ie sois forcé d'vser de paroles aussi conformes aux mauuaises pensées de cet homme, qu'elles sont contraires à l'esprit & à la bonté de ce sage Monarque. Sçauoit-il dire qu'il l'ayr condamné luy mesme? qu'il ait adiousté quelque nouuelle rigueur à l'execution de leur iugement? rien de tout cela. Mais cet Escrivain a voulu persuader le contraire, & publier que la trop grande legeteté de sa creance a produit de mauuais effects. Vn Prince n'y pouuoit pas tant contribuer du sien avec si peu de lumiere, ny recevoir le blasme d'une telle foiblesse, qu'avec vne extrême offense.

Il ne suffisoit pas que ce grand homme allant mourir iettast dans les esprits du Peuple cette crainte, que sa mort iniuste deuoit attirer bien tost sur eux vne punition de Dieu pour le crime du Souuerain; il y falloit encore semer des doutes qui fussent capables par les mouuemens de la conscience, d'autoriser ceux qui se preparoient dans l'Estar contre sa Majesté.

Il mande à son neveu qu'il desire *Qu'il serue tousiours bien le*

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MARSS-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

Roy, apres Dieu toutesfois. Quelle tradition de desobeyssance com-  
mise à la foy d'une famille factieuse? Pourquoy se corrigeoit-il de  
la sorte, apres vne declatation si conforme à son devoir? Sur quel-  
le autre modification estoit fondée la rebellion de la Ligue? Bussy  
le Clerc Spartaque de nostre âge, animé par la presence & la fu-  
reur de Maistre Michel de Marillac qui l'assistoit, vfa-t'il d'un au-  
tre prologue pour arracher le Senat de son siege, & le traîner à la  
prison? Quoy! cét esprit de division ne mourra-t'il iamais? A-  
voit-il veu que l'on forçast les hommes en France d'encenser les  
Idoles, & d'y sacrifier en l'honneur des faux Dieux? Preuvoit-il  
que le Prince deust bien tost changer la Couronne en Turban;  
la Croix en Croissant, ou devenir l'Antechrist? A quoy cette re-  
striction seditieuse, seul pretexte des armes d'Espagne dans Paris,  
& l'unique source de tant de sang & de pleurs espandus; pouvoit-  
elle estre bonne, que pour faire monstre de son inclination à la  
reuelte, de sa vanité superstitieuse, & de l'aersion qu'il avoit du  
Roy?

En quel sens peut-on estimer qu'un homme ayt conceu ce pre-  
cepte; le desire qu'il serve le Roy apres Dieu, si ce n'est qu'il ayt  
suspectés ou les Loix de l'Estat, ou les mœurs & la conscience du  
Prince? Car on ne peut faire opposition entre le service de Dieu  
& le service du Roy tous deux inseparables, sinon que l'authori-  
té politique puisse imposer aux suiets quelque necessité preudi-  
ciable à l'honneur de Dieu, & au service que l'on luy doit rendre.  
Si quelqu'un vit en un Royaume de Religion contraire à celle  
qu'il croit legitime, il est aisé d'entendre que par la distinction du  
service de Dieu & de celuy du Prince, il veut excepter la condi-  
tion de blesser sa conscience, & l'honneur deu à Dieu, en adhetant  
à la Religion que l'Estat reçoit, & dont le Prince pourroit enjoin-  
dre la profession, de laquelle le suiet est dispensé par la preferen-  
ce qu'il doit faire des Loix de Dieu à celles des hommes. Mais où  
il n'y a point lieu de craindre cét inconuenient des Loix de l'Estat,  
il ne reste plus que le soupçon de la conscience du Prince, qui  
puisse faire naistre la desiance, & donner occasion de prémunir  
ceux qui luy sont suiets del'aduertissement de luy rendre service,  
mais apres Dieu. Que deuons-nous donc iuger d'un homme Ca-  
tholique parlant de son Roy, notoirement le plus iuste, le plus  
pieux, & le plus Catholique qui ayt porté son Sceptre deuant luy,  
qui recommande de luy rendre service sous cette exception, mais  
apres Dieu? Qu'en peut-on presumer autre chose, sinon qu'un  
tel homme auoit conceu vne tres-malicieuse opinion du zele &

de la pieté de son Prince, & que le desir de le rendre suspect, vne hayne secrette, vn dessein de vengeance, vne coniuration formée contre luy, sous pretexte d'une pieté Cabaliste, auoient rendu cét homme si disert en mourant, qu'il ait eu soin d'observer en ses dernières paroles vne precaution & vne difference si expresse entre seruir le Roy & seruir Dieu ? Qui ne void qu'une recommandation conceüe en termes si deliez estoit vne fine instruction à celuy à qui il l'adresse, & à ses autres partisans, pour leur faire entendre que le temps & l'occasion venoient de separer le seruice du Roy d'auec l'obeissance qui est deuë aux commandemens de Dieu, & de quitter l'un pour le pretexte d'embrasser l'autre, c'est à dire, que selon son desir & son esperance, ses amis, & ceux de sa trame se deuoient preparer à vne nouvelle Ligue, dont son frere & luy auoient esté les Architectes. L'histoire des choses qui ont suivi tost apres sert de bons commentaires à ces paroles, & leur donne vne bien claire interpretation. Les Libelles & les Manifestes publiez pour authoriser les armes Estrangeres, & pour fomentier les factions qu'on veid esclorre en quelques Prouinces, & qui se couuoient dans le reste de la France, peu de iours apres la closture de ce testament patibulaire, ont donné bonne intelligencé de ce qu'il vouloit dire en recommandant de ne seruir le Roy qu'apres Dieu.

Il falloit bien qu'une fausse Prophetie seruiſt de couronne à cét ouurage paré de tant de reliques, de pietez, de martyres, & de miracles supposez. Il falloit que le mesme demon qui soustient & anime ce travail calomnieux, y mist la dernière main, & le sceillast de la marque du mensonge, sous le tiltre & les couleurs de la verité. Il ne falloit pas que ce mystere fust acheué sans visions ; & dans vn siecle où trop facilement la vanité fait admettre les pensées pour des reuelations, les mouuements des humeurs pour des transports des ames éluees, & les desirs pour des predictions ; on pouuoit bien attendre de l'esprit d'un imposteur qu'il adiousteroit à celuy de la Bible. Il finit par ces termes ; *Nous nous contenterons de dire de luy prophetiquement apres l'Eſcriture ſaincte, Lampas contempra apud cogitationes Principum parata ad tempus statutum reuelari. Tob 12.* La fausseté de cette version iniurieuse ne peut receuoir que l'un de ces deux sens ; Que cette grande lumiere esteinte & mise sous le pied pour complaire aux desirs du Prince, sera releuée en son temps avec plus d'éclat qu'elle n'en a perdu : Ou bien, qu'en ce iour épouuantable où toutes choses seront découuertes, on cognoistra que cét homme plein de vertu fut opprimé par la passion du Prince ; Qu'en vn mot Dieu prononcera que le Roy

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON  
DEMNERATION  
DV MARSS-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

fut iniuste, & Marillac innocent; estoit-il necessaire que ce mau-  
uais deuin empruntast vne des bouches du saint Esprit pour of-  
fenser le Roy? tant d'illusions contre son autorité deuoient-el-  
les auoir vne si cruelle conclusion contre sa personne? Quoy! le  
sort ne pouuoit-il pas estre bien ietté sans cette imprecation? Fal-  
loit-il que le nom, & l'innocence du plus moderé des hommes  
dans les afflictions, fournissent des armes à l'impatience d'un Fu-  
rieux, qui se venge contre le plus Iuste? Il prend l'occasion de  
l'obscurité de ce passage, pour y faire couler à la faueur des tene-  
bres, que les Interpretes y trouuerent autresfois, des termes approp-  
riez à sa hayne, & que toutes les autres langues que la sienne ne  
cognoissent point. Qui luy donne l'autorité non seulement de  
changer les paroles Latines contre les versions ordinaires, mais d'y  
adiouster la dernière qui peruertit le sens, & les explications an-  
ciennes & modernes? La difference qui se trouue entre les Auteurs  
qui suiuent ou les Grecs, ou les Hebreux, & qui a fait dire que  
ce passage estoit difficile, ne donne point de lieu à ce commentai-  
re d'y apporter vne si mauuaise foy: la seule passion qu'il a con-  
tre le Prince, l'a rendu si sçauant & si hardy.

Ceux qui recoissent l'opinion des premiers, ont escrit, que l'in-  
tention de Iob dans ses miseres estoit de dire, que ses amis te-  
noient ce discours, Que luy qui fut en grand éclat & splendeur estoit  
comme esteint & mis sous les autres, ou par l'ordre de la prouiden-  
ce, ou par un secret iugement.

Les autres pour conioindre ses paroles aux precedentes, ont eu  
des pensées differentes selon les diuerses interpretations qu'ils ont  
données à la langue Hebraïque; il s'en est trouué qui les ont ainsi  
expliquées; Que la sainteté du Iuste seruiroit de passe temps à l'o-  
pulence, & à la felicité des riches, qui en vseroient comme d'un tison  
que l'on tire du feu pour le ietter au deuant de quelqu'un que l'on  
veut faire tomber par plaisir. Un autre a dit que leur sens estoit, Que  
l'affliction de l'Innocent est vne lumiere, pour faire congnoistre  
à celui qui vacille encores, & qui n'est pas entierement affermi dans  
le peché, qu'il a grande raison de craindre le chastiment. Quelques  
uns ont mis en auant qu'il répondoit à Zophar, qui luy auoit dit,  
que l'homme de bien estoit tousiours assuré dans la prosperité, &  
neantmoins qu'il estoit l'exemple du contraire; Que sa vie iusques  
au temps de ses peines auoit esté sans reproche, & qu'à la fin elle e-  
stoit subiette à toutes les souffrances & les angoisses du monde. D'au-  
tres ont pensé, que selon l'opinion de ceux qui viuent dans le re-  
pos, il estoit dans les calamitez qui l'ébranloient, & l'auoient rendu

com-

comme vn flambeau consommé que l'on ne peut plus tenir sans se faire mal ; ou bien, que luy qui auoit eu l'esclat & la reputation d'un homme fort bien en ses affaires, dans le repos, le bonheur, & les grandes richesses, estoit prest de romber, & de rirer les autres avec luy. D'autres ont adiousté, qu'il vouloit dire que l'homme de bien est mesprisé comme vne lampe esteinte, & ne luit poinx aux yeux ny à la pensée du reste des hommes, comme les meschans à qui tout succede. La plus commune est, que celuy qui est proche de sa cheute, & du changement de sa fortune, est en horreur au plus heureux, qui est en repos & seureté de la sienne, & qui fuit le disgratié comme vn tison qui se consume luy mesme, qui enfume & fait choir les autres. Il ne se trouuera point de glose ou d'Interprete qui se soit seruy de ce mot *principum*, & qu'il y ait autres racines de cette parole, que la rage & l'insolence de celuy qui l'a supposée contre le Roy. Afin que l'offense en soit plus grande, ce que la paraphrase Chaldaïque en celieu appelle *Impie*, ce qu'un des Rabins routine *Insolent*, ce que saint Gregoire explique par *Iniuste & Superbe*, ce nouuel auteur l'expose par le seul mot de *Prince*, tant il est contraire au nostre, & si passionné de le rendre odieux, qu'il ne veur pas faire entendre ce que beaucoup de gens ont pris en mauuaise part en l'Escripture, autrement que par le terme qu'il a creu le plus conuenable à sa futeur. Il ne m'importe pas si la meditation de quelque autre a donné prerexte à ce malicieux changement : les textes doiuent estre alleguez selon leur plus simple & plus veritable interpretation, c'est vne premiere source où les diuers ruisseaux qu'on en fait sortir ne remontent iamais, pour y reporter la reuinture & le goust du terroir qu'ils ont arrousé. L'elevation de l'esprit rirer bien des lignes infinies d'un passage comme d'un point certain & immuable, sans estre obligée à l'estroite & precise signification des termes : mais aussi ne peut-elle seruir de tiltre ny de raison de les changer, quand leur autorité doit estre employée. Celuy que le rauissement des merueilles de quelques paroles saintes emporte quelques fois par la speculation hors de leur intelligen-  
ce naturelle, plus il a de pieré, & plus il auroit de regret, que l'œuvre de son esprit eust seruy de fondement à la remerité d'un autre, qui seroit si hardy d'imposer à Dieu mesme, & prendre sa pensée pour excuse d'une offense faire à son Roy. C'est là tout le suc de la composition de ce mauuais Theologien, & le principal but de sa Relation terminée par un passage falsifié. Je le veux aduertir, que les mots qu'il allegue se pouuoient bien mieux appliquer aux humeurs & à la fortune du Marechal de Marillac, pourueu qu'on ait

M. DC. XXXIII;  
OBSERVA-  
TIONS SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DEMNATION  
DU MARIS-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

M. DC. XXXIII.  
OBSERVA-  
TION SUR LA  
VIE ET LA CON-  
DÉMNATION  
DU MARI-  
CHAL DE MA-  
RILLAC.

de 70 ans  
à 12 ans.  
Version de 70.

les meſmes yeux, & les meſmes intentions en le conſiderant, que tous les Interpretes qui l'ont veu. Il pouuoit dire pour l'expliquer plus clairement avec les Latins ſur les Hebreux, *Fax, lampas*, ou bien, *Torris contemptus cogitationi pacati paratus ad nutationes pedis*. Que celui qui n'eſt point ferme, & qui chancelle touſiours, eſt meſ-prise par vn homme paſſible & tranquile, ou comme vne lampe eſteinte, ou comme vn falot abandonné, ou comme vn tiſon qui n'eſt plus propre qu'à faire broncher ceux qui le trouuent en leur chemin.

Il pouuoit ſuiure auſſi les Grecs ſur le meſme endroit. Le temps (diſent-ils) eſtoit arreſté qu'il deuoit tomber ſous vn autre; ce fut vn iugement ſecret qui releua les gens de bien à la gloire qu'ils méritoient, ſur la ruyne des méchans renuerſez par terre, & dont la cheute n'a pas eſté moins honteuſe, que leur ambition eſtoit dé-reglée.

Toutes ces veritez me font dire, qu'un larron, & qu'un Fa-ctieux tombé dans la diſgrace de ſon Prince ne peut auoir apres ſa mort vne meilleure odeur que celle d'une lampe éteinte, & que les Iuges firent leur deuoir, quand ils acheuerent de bruler ce tiſon plein de fumée, & placé pour faire choir autrui; quand ils étouf-ferent ce flambeau de ſedition dans la France, & la deliurerent d'un homme qui opprimoit les ſubjets du Roy, pilloir ſes Finances, & s'engraifſoit du ſang & de la ſueur de ſon pauvre Peuple.

# LETTRE

ESCRITE

A V R O Y.

PAR LA RETNE MERE DE SA MAIESTE.



ONSIEVR MON FILS,

Les Lettres que ie vous ay escrites, lors que ie suis arriuée en ce Pays, ayant esté imprimées & publiées, ie me puis rapporter au iugement de tous, si dans le traictement que ie reçois, & dans les choses qui se passent à vostre preiudice, i'ay deu vous faire part de mes iustes ressentimens avec plus de respect, & de moderation. Celuy qui vous rendit mes dernieres, fut chargé de me dire, que si d'oresnauant ie vous escriuois quelque chose contre le Cardinal de Richelieu, vous feriez arrester le porteur de mes lettres. Le desir que i'ay tousiours eu de vous complaire, & la crainte de vous voir autoriser vne action qui ne pouuoit estre bien receüe dans le monde, me firent différer à enuoyer deuers vous, & m'empescherent d'exposer aucun des miens à la prison, que i'ay esprouuée estre l'une des plus grandes peines de la vie. Il y auoit apparence, veu la bonté de vostre naturel, que vous tascheriez à soulager par vos lettres, & par quelque sorte de consolation, les extremes desplaisirs que vous sçaez que ie souffre. Et quand ce n'eust pas esté pour le bien que la Nature vous oblige de me vouloir, au moins que vous auriez satisfait à la ciuilité qui se pratique entre les Roys, pour ne pas donner vne opinion de vous si contraire à la verité, que d'estre creu insensible aux afflictions de vostre Mere. Vous auiez obserué cela religieusement, mesmes au plus fort des persecutions que l'on m'a faictes en l'autre rencontre pareille à celle-cy. En sorte, que le

*Cette Lettre & la suivante auroient esté mises en ce Recueil dans l'ordre du temps, si on les eust plus tost receuës de Bruxelles.*

QQqqq ij

LETTRE ÉCRI-  
TE AV ROY  
PAR LA REYNE  
MERE DE SA  
MAJESTÉ.

souuenit de ce que vous me disiez autresfois des violences, par lesquelles on empeschoit en ce temps là les effectz de vostre affection vers moy, me donnoit subiect de croire, que dans le proceder du Cardinal de Richelieu, tout semblable à celuy de Luynes (bien que incomparablement plus inique) vous recognoistriez les artifices & les tromperies, dont vous auez tant regretté de v'ous estre laissé surprendre par les mesmes desiances, & sous les mesmes pretextes que l'on employe à ceste heure du bien de vostre Estat. Je suis donc demeurée dans l'attente, & dans le silence, lequel au lieu de m'estre fauorable, n'a fait qu'augmenter l'audace de mes ennemis, & leur donner le loisir de me faire tous les maux que la haine & la vengeance leur ont pû mettre dans l'esprit. On a fait declarer durant ce tempslà, tous ceux qui me suivent, criminels de lèze Majesté: on a chassé & emprisonné mes domestiques: on a saisy mes biens: on a fait l'inventaire de mes meubles: on a remply la France de Libelles diffamatoires contre moy. Finalement on m'a traitée avec toute l'indignité qui se pouuoit faire à la moindre personne, & à la plus cruelle ennemie de vous, & de vostre Estat. J'ay souffert tous ces outrages sans dire vne seule parole, iusques à ce qu'estant émeuë du sang d'un innocent, que l'on vouloit faire reiallir dessus vous, j'ay laissé toute autre consideration pour tascher à luy sauuer la vie, & vous garder des malheurs que pourroit attirer vne telle iniustice sur ceux qui en seroient coupables. Je vous ay enuoyé vn des miens seulement pour ce suiet, sans traiter d'aucun autre de mes interests. La Lettre que ie vous escriuois par luy, ne contenoit en substance, sinon que ie vous demandois sa vie, comme la mienne propre. Et neantmoins le porteur a esté mis en prison sans pouuoir parler à vous, par vn proceder aussi estrange, que ce soit vn crime de porter à vn Fils des lettres de sa Mere, comme la consequence en pourroit estre dangereuse en vne occasion où il iroit de vostre vie, & de vostre Couronne. On m'a dict, que le Cardinal de Richelieu auoit apprehension d'une lettre qu'on sçauoit que ie vous deuois escrire; & que recognoissans combien vos veritables sentimens sont esloignez de l'opinion qu'il en donne dans le public, il a peur que vous ne m'en faisiez paroistre quelque chose, & vous veut oster tout moyen de les pouuoir tesmoigner à aucun qui soit de ma part. Voyant donc près de vous vne personne enuoyée par l'Infante, il a pris ce suiet de faire deliurer la Barre porteur de dites lettres; avec protestation que ce n'est pas pour l'amour de moy, mais pour l'amour d'elle. Je louë fort que vous deferiez à cette



grande Princesse, qui nous est si proche, & à laquelle vous devez avoir beaucoup d'obligation des faueurs & des courtoisies que i'en recois : mais ie voudrois que ce fussent des effects dignes de son merite, & non pas des choses de nulle consideration ; & que vous estes obligé de faire sans elle, & sans moy. Quant au mépris que l'on fait de vostre Mere, aussi bien à la deliurance de la Barre, comme à son emprisonnement ; vostre interest y est égal au mien, qui ay d'autres suiets plus importants de plaintes & de sentimens. Le dény public de rendre iustice à vostre Mere, & ce qui surpasse toute éreance, de recevoir seulement de ses nouvelles, me touche bien dauantage : en ce qu'il ne paroist que trop ; comment peüent estre traictez, au prix de moy, tous ceux que le Cardinal de Richelieu veut persecuter ; & que chacun croira, me voyant ainsi abandonnée à sa vengeance, que l'honneur, la vie, & les biens de vos suiets ne dépendront plus que de luy, qui est proprement vous oster la Couronne de dessus la teste, & la mettre sur la sienné. Je sçay combien des choses si estranges & si prodigieuses s'éloignent de vos intentions, qui sont les plus saintes & les plus pieuses que puisse auoir le meilleur Fils, & le meilleur Roy qui fut iamais. Je n'ignore point que vous ne soyiez surpris, & que l'on ne vous face violence aussi bien qu'à moy ; & ne doute pas que vous n'en ressentiez en vostre ame vn extrême déplaisir. Je croy que le Cardinal de Richelieu vous est encore aussi odieux qu'il a iamais esté ; c'est à dire, plus que tous les hommes du monde ; & que vous auez de luy les melmes soupçons, que vous publiez de ceux qu'il accuse tous les iours. Mais comme il y a parmy la violence dont il v'se vers vous, de la tromperie qui vous embarrasse l'esprit ; puisque ie suis reduite en estat, que ie ne vous puis garentir de l'vn, ie témoigneray au moins à toute la France, que ie fais mon possible pour vous deliurer de l'autre : satisfaisant pour vostre regard à tout ce que doit vne bonne Mere, qui n'ayme rien au monde tant que vous ; & pour le mien, à tout ce que peut faire vne Reyne, à qui l'honneur est plus cher que la vie.

Je vous demande donc iustice du Cardinal de Richelieu, non seulement de ce qu'il oste le bien & la liberté à vostre Mere, & à vostre Frere, qui sont les personnes les plus importantes à vostre vie & vostre conseruation ; & de ce qu'il vous fait paroistre coupable deuant Dieu, & deuant les hommes, bien que vous en soyiez innocent ; de la prison, du bannissement, & de la mort d'vne Mere, qui deormais ne peut plus resister à des si sensibles déplai-

LETTRE ES-  
CRITE AU ROY  
PAR LA REYNE  
MERE DE SA  
MAIESTE.

sirs, mais de ce qu'il attente contre vostre Estat, & conspire contre vostre vie, dont les indices sont manifestes, & les preuues ne seront que trop tost euidentés. S'il allegue pour me rendre moins croyable, la haine que ie dois auoir pour luy; vous deuez avec plus de raison considerer celle qu'il porte à vostre Mere, pour ne pas escouter contre elle vn trompeur & vn imposteur public, qui vous seduit visiblement, & qui ne subsiste que par les fourbes & les artifices dont il abuse vostre Bonté. L'affection que j'ay pour vous, est la seule cause du mal qu'il dit que ie luy veux; & l'intention que j'ay d'empescher la ruine de mes Enfans, & de conseruer leur bien & leur vie, contre laquelle il entreprend, se seruant à ceste heure de vostre autorité pour exterminer vostre Frere, afin de tourner apres contre vous les mesmes armes qu'il aura employées contre luy. De quelque part que vous soit donc representé le danger où il vous met tous deux, quand vous n'en voudriez pas croire vostre Mere; c'est chose dont vos yeux & ceux de toute la France sont des fideles tesmoins: il ne faut point d'autre preuue pour le declarer coupable, & luy faire porter la peine de crimes si manifestes, que de voir les entreprises qu'il fait tous les iours pour enuahir tout ce qu'il y a de meilleur en vostre Royaume. Les moindres puissances ont accoustumé d'estre suspectes aux Roys; à plus forte raison celles qui peuuent balancer ou surpasser la leur. Et le feu Roy Monseigneur, qui sçauoit mieux regner que Prince qui fust au monde, a rousiours empesché, tant qu'il luy a esté possible, celuy qui auoir le Gouuernement d'une Prouince, d'y auoir une place, & celuy qui auoir une place, d'y auoir vn Lieutenant à sa deuotion: comme ç'a esté l'une des choses qui a le plus serui à maintenir la paix & la tranquillité dans son Royaume; prenez garde que le contraire ne soit la ruine du vostre. Le Cardinal de Richelieu possède avec les premieres charges de France, les principaux Gouuernemens: avec les Gouuernemens, les plus fortes places; & les Prouinces, les ports, & les haures: avec ceux-là, les Isles, & les vaisseaux: avec les vaisseaux, les canons, & les gens de guerre, avec les armes, les Finances: avec les Finances, l'autorité absolue dans vostre Conseil. Vous sçauéz en conscience, & le moindre de vostre Cour le sçait comme nous, qu'il n'y a pas en tout cecy vn mot d'adiouste à la verité: & que par dessus ces puissances qui contiennent toutes celles de vostre Estat, il est encore le seul qui vous conseille, qui commande dans vostre Cour, dans vos Armées, & dans tout vostre Royaume. Que sçauriez vous luy donner apres cela? ou, pour mieux dire, à quoy se peuuent plus porter les desseins

d'une ambition si desreglée, qu'à vostre vie & à vostre Coutonne? Vous estes iour & nuict environné de ses gardes, & de ses espions, & exposé à tout le mal qu'il vous voudra faire; & luy au contraire est gardé contre vous. En sorte, qu'il a tout pouuoir sur vous, & vous n'en auez point sur luy. Considerez l'estat auquel il vous reduict, & celui auquel il s'establit de plus en plus; & vous trouuerez, que lors qu'il attentera contre vostre Personne, ou qu'il se soustraira de vostre obeissance (à quoy vous deuez croire qu'il ne tardera pas beaucoup) il vous sera difficile d'euiter l'un, mais impossible d'empescher l'autre. Le moins qui s'en puisse attendre, c'est qu'il vous enleuera vne bonne partie de vostre Royaume; en danger de ne le réunir de vostre vie, quand vous seriez dix ans avec toute la France à luy faire la guerre. Si vous ne pensez pas qu'il ait ce dessein, croyez aussi que vous estes perdu, si vous y estes trompé: & quand vous n'y seriez pas trompé, qui seroit la seule fois que son infidelité manqueroit à se faire paroistre, encore demeureriez vous en tres-mauuaise condition, ayant tousiours à dépendre de luy, & estant assuietti à ceste mesme reconnoissance dont vous voyez qu'il vse en mon endroit. Vous ayez trop vostre Estat, & vos bons subiects (qui vous ont rendu, & vous rendent tous les iours tant de preuues d'affection & de fidelité) pour les exposer à vne tyrannie si rigoureuse; & pour ne point souffrir à regret, en faueur de ceux qui vous seruent, que tout ce qu'il y a dans vostre Royaume ne soit que pour le Cardinal de Richelieu; ou s'il ne luy est pas propre, à tout le moins ne soit donné que par luy. Mais, que trouuera on qui ne luy soit propre? Comme Ecclesiastique, il a pris depuis qu'il est aupres de vous, tous les benefices qui ont vaqué en France: il rait aux possesseurs par des bassesses incroyables, & par toutes sortes de fourbes & de violences, tout ce qu'il ne peut auoir autrement. Comme Generalissime, il veut tous les honneurs, & les commandemens de la Guerre: comme Admiral, tous ceux de la Mer, des Ports, des Places, & des Prouinces qui y respondent. Comme Chef qu'il se dit de vostre Conseil, il ordonne de toutes les affaires, dispose de toute la France: & ne fait ny paix, ny guerre, ny alliances, ny negociations, que selon ses caprices, & les profits qu'il croit en retirer. Il n'y a pas iusques au trafic des Marchands, & des pauures artisans, auquel on dit qu'il veut auoir part sur son imaginaire qualité de Surintendant du Commerce. Finalement, comme le seul qui ne vous doit point estre suspect, il vous oblige de luy mettre entre les mains tout ce que vous auez de charges, de Places, de puissances, & d'au-

LETTRE ECRITE  
 AU ROY  
 PAR LA REYNE  
 MERE DE SA  
 MAIESTE.

thorité. Vous voyez aussi, comme desdaignant à ceste heure les dignitez Ecclesiastiques, qui luy sont acquises pour les seculieres auxquelles il aspiete, de Cardinal il s'est fait Duc, pout de Duc se faire Souuerain; & comme il y prepare les esprits, en reiettant les crimes sur vous, & sur nous, & ne voulant pas qu'on attende d'autre que de luy le remede, & le soulagement des miseres qu'il met dans la France. Aussi ne parle-t'il que de rendre la Iustice, luy qui la violente publiquement, quand il ne la peut corrompre. Il ne se vante pas moins que d'estre le soustien de vostre Couronne, luy qui est dans le dessein de vous la taurir. Il se fait dire le seul capable de gouuerner vostre Royaume, estant le seul qui conspire la ruyne de vostre Estat, & de vostre Personne. Souuenez vous du temps que vous commençastes à l'employer en vos affaires, par les instantes prieres que ie vous en faisois, qu'il ne demandoit que l'honneur d'assister quelquefois en vostre Conseil; & protestoit qu'estant de condition Ecclesiastique, il n'auoir plus rien à pretendre dans la Cour, & dans le monde; & comme peu apres vous ayant fait sous main persuader par le Duc de Bellegarde, & par les autres qui estoient pres de vous, de luy donner quelque pension, il la refusa quand vous luy en fistes l'offre, pour faire semblant qu'il vous seruoit sans interest, & qu'il ne setoit iamais à charge, ny à vous ny à vostre Estat. L'experience vous a monstré depuis s'il n'est pas le plus interessé de tous les hommes, iusques dans les moindres choses; & si au lieu d'une petite pension qu'il refusoit de vous, il ne prend pas luy mesme, à ceste heure, pour sa pension tout l'argent de la France. Comme il vous abusoit en cela, il a fourbé tout le monde aux autres choses, sous la foy de Prestre, & par ses feintes larmes qui luy sont si ordinaires: mais si quelqu'un le croit encores, c'est vous seul, & tous les autres en sont desabusez. Quant à moy, ie declare franchement à vous, & à tout le monde, que ie ne me fieray iamais en foy ny en parole qui vienne de luy; mais que dès l'heure qu'il ne sera plus aupres de vous, ie suis presté d'y retourner sans traité, sans seureté, ny sans condition que ce puisse estre; ne pretendant, ny demandant aucune chose que l'assurance de vostre vie, & la deliurance du danger eminent de vostre Estat. Je me contente de viure en personne particuliere, lors que ie seray hors de la violence, & qu'on ne vous empeschera point de me faire le traitement d'un bon Fils, non plus que moy de vous rendre les devoirs d'une bonne Mere. Et afin que vous voyez plus clairement, que c'est de la seule personne du Cardinal de Richelieu que viennent tous ces desordres;

Je vous prie de remarquer, qu'encores que tous ceux qui sont mis de sa main dans les charges me doiuent raisonnablement estre suspects, & qu'il y en ait beaucoup que vous cognoissez n'auoir point de bonne volonté pour moy, ie ne parle que de luy seul, & offre de me rendre aupres de vous, à telle condition qu'il vous plaira, tous les autres demeurans dans leur mesme employ: vous offrant de plus, d'oster d'aupres de moy tous ceux qui vous pourront déplaire, & d'y mettre tous ceux que vous me voudrez donner. Je ne demande pour toute chose, sinon que le Cardinal de Richelieu soit mis en Iustice, & qu'il responde à ce que j'ay à dire contre luy, touchant vostre Estat, & vostre Couronne. I'ay sceu que lors que vous estiez à Compiègne, il auoit aposté vn certain Casuiste, pour vous persuader que vous pouuiez mettre vostre Mere en prison, supposant que c'estoit le bien de vostre Estat. Permettez que l'on vous represente, qu'à plus forte raison vous deuez; pour le mesme bien de vostre Royaume, & pour vostre vie de plus, vous assureur d'une personne si peu considerable par sa naissance, & qui ne laisse pas d'auoir l'effronterie, ou plustost la folie, de vouloir faire le Prince, & de se dire descendu de Louys le Gros, pour fonder sur cette fable vn titre & vne pretention sur vostre Couronne. Vous pouuez disposer, en faueur de ceux qui le meritent mieux que luy, de tant de biens qu'il vscarpe sans vostre consentement, & qu'il possède contre vostre volonté. Il a assez de charges, de benefices, & de Gouuernemens, pour en fournir la meilleure partie de vostre Cour. On luy trouuera assez d'argent pour soulager de la taille deux ou trois ans vostre pauvre Peuple: aussi bien ne le tiene-il que des larcins qu'il exerce sur vous, & sur eux: ce sera vne action digne de vostre Iustice, de leur rendre le mesme bien qu'il leur vole tous les iours, comme il raut les charges, & les honneurs à vos fideles seruiteurs, qui sont en grand nombre, quoy qu'il vous veuille persuader (estant le plus infidele de tous les hommes) que toute la fidelité de la France est enclose en sa personne. Ce n'est pas moy seule qui vous demande Iustice de luy; ce sont les Princes de vostre Estat, vos Parlemens, vostre Noblesse, vos Officiers, vos Peuples, & generalement tous vos Sujets, & vos meilleurs seruiteurs. Ils languissent sous la plus violente oppression qui se soit iamais receüe d'un mauuais Ministre: mais ils souffrent encore plus pour vous mesme, voyant que vostre Bonté est manifestement surprise, vostre Estat prest de tomber en subuersion, & vostre vie menacée d'un extrême mal-heur. Et afin que vous ne doutiez point, que ce que ie dis en general pour tous vos Sujets,

LETTRE ES-  
CRITE AU ROY  
PAR LA REYNE  
MERE DE SA  
MAIESTE.

ne ſe trouue veritable en chacun d'eux (excepté ceux que la crainte de ſes perſecutions, ou l'intereſt manifeſte qu'ils ont avec luy, fait parler contre leur conſcience) donnez leur la liberté de vous faire leurs plaintes, & vous entendrez des choſes ſi épouuantesables du Cardinal de Richeliéu, que vous aurez en horreur la veuë d'un homme ſi deteſtable; & aduoüerez de n'auoir point de plus veritables ſeruiteurs, que ceux qui vous auront fait connoître ſes tyrannies, & qui aideront à vous en deliurer.

L'acheuētay cette Lettre par vne plainte que ie veux adreſſer à vous meſme, que vous ayez fait declarer criminels mes domeſtiques, & donné les charges de ceux qui me ſeruent. Ie vous les aurois renuoyez pour ſauuer leur liberté, ne reſeruant auprès de moy vn ſeul de vos Suiets, ſi ce n'eſtoit offeſſer voſtre Bonné & leur fidelité tout enſemble; & ſi ie n'eſtois aſſeurée, que tout ce qui ſe fait en cela eſtant contre voſtre volonté, vous aymeriez beaucoup mieux que ie ſuiue vos intentions, que les choſes que l'on public mal-gré vous. Avec quelle Juſtice ceux qui ne ſont atteints ny de crime ny de ſoupçon, & qui ont employé leurs biens, pour auoir l'honneur d'eſtre auprès de moy, perdroyent-ils les charges qu'ils ont à cette heure en France, ſils me ſeruent, où celles qu'ils ont chez moy ſils ne me ſeruent pas? Croyez, Monſieur mon Fils, que cét homme a bien eue de vous faire perdre le titre de Iuſte. Mais quoy qu'il arriue, ie feray bien en ſorte que perſonne ne perdra rien pour me ſeruir. Quant à ce qui me touche particulièrement, ie ne veux point vous attribuer la faiſie de mes biens, & l'inuentaire que l'on a fait de voſtre Mere, comme ſi elle eſtoit deſia morte: il n'eſt pas croyable que vous vouliez oſter les alimens à celle qui vous a donné la vie; ny que vous ayez intention de rair à voſtre Mere par violence, ce qui eſt à elle deuant que vous fuſſiez au monde: vous ſçavez que Dieu vous a fait premierement le Fils de voſtre Mere, que de vous faire ſon Roy; & qu'il n'a pas moins inſtitué l'obeyſſance des enfans à leurs petes, que celle des Suiets à leurs Roys: il ne m'a point obligée, comme ſont tous les peres & les meres, de vous nourrir les ſept premieres années de voſtre vie, afin que vous me faiſiez mourir de faim, ou pour le moins, que vous me contraigniez de viure du bien d'autrui les dernieres de la mienne. Auez vous plus de droit ſur le bien que i'ay apporté en France, par vn contract de Souuerain à Souuerain, que d'aller prendre celuy du Grand Duc mon Neveu, ou de quelque autre Prince: ſi ce n'eſt que pour vous auoir mis au monde, i'aye perdu le rang que i'y ay apporté dès ma naiſſance; & que ie ne ſois

suicte que parce que ie suis vostre Mere. Le mesme contract, par lequel vous estes Roy, est celuy qui me donne le Douaire sur la France: vous ne me le scauriez oster sans déniet ce que vous estes, & sans que la Posterité vous remarque pour le premier Enfant, qui auroit iamais prétendu ce pouuoit sur le bien de sa Mere. Mais ce sont les nouvelles maximes d'Estat & de conscience de celuy, qui dit qu'on ne petit point pour estre méchant; mais pour ne l'estre pas assez. Gardez-vous en, Monsieur mon Fils, ie vous en coniure autant qu'il m'est possible: elles ne sont pas moins dangereuses pour vous, que pour ceux auxquels il les fait souffrir à cette heure. Dieu vous a fait naistre avec vn naturel & des intentions bien éloignées de cela; vous n'avez iamais fait de vostre gré la moindre offense à personne qui soit au monde; comment pourriez-vous maltraiter celle qui vous doit estre, & que ie veux croire qui vous est encore aussi chere que vous mesmes. On void si clairement en cecy son esprit de fureur & de vengeance, que ie penserois auoir presque autant de tort de vous en soupçonner, que luy de vous en rendre l'auteur. Assurez vous, Monsieur mon Fils, que bien loin de vous en scauoir mauuais gré; ie croiray toute ma vie de vous estre extrêmement obligée de ne m'auoir pas fait pis, ayant ouy les choses estranges qu'il vous a dites. Nous en aurons la raison, vous & moy, par la punition exemplaire que vostre Iustice fera de luy. Je scay la confiance que ie dois prendre en vostre Bonté, lors que vous serez en liberté d'en rendre les effets. Les larmes que ie vous ay veu respandre si souuent, & l'extrême affection dont vous m'avez donné tant de preuues dans les regrets de ce qui s'estoit passé, me touchent le cœur auant de fois qu'elles me teuiennent dans l'esprit, & me font esperer de vous des consolations égales à mes déplaisirs; bien qu'ils surpassent tous ceux dont peut estre atteint l'ame d'une Mere. Dieu qui tient en sa protection particuliere vous & vostre Royaume, & qui prend le temps de chastier les meschans, lors qu'ils se croient le plus asseutez, fera bien tost quelque chose d'extraordinaire, pour abaisser vn orgueil & vne insolence si prodigieuse, & pour conseruet vostre Estat & vostre personne. C'est dequoy ie le supplie tous les iours, & luy offre de bon cœur ma vie pour la vostre; adioustant encore ce mot de ma main, pour vous dire que ie suis de toute mon affection,

MONSIEVR MON FILS,

A Bruxelles le xx. De.

semb. M. DC. XXXI. 1631.

Vostre tres-humble Mere, & tres-affectionnée suicte,

M A R I E.

R R rrr ij

LETTERE  
ECCRITE AU ROY  
PAR LA REYNE  
MERE DE SA  
MAIESTE.



# LETTRE

DE LA

## REYNE MERE

### DV ROY,

*A MESSIEURS DV PARLEMENT DE PARIS.*



**M**ESSIEURS, Apres que le Cardinal de Richelieu a fait tout son pouuoir pour alienier du Roy, Monsieur mon Fils, la volonté de ses Sujets; ayant chassé ou emprisonné dix Princes, quatre Princesses, trois Mareschaux de France, les plus intimes domestiques, & la pluspart des personnes de merite, & de condition: apres auoir vſé de ſemblable traitement vers la Mere, la Femme, & le Frere du Roy; foulé aux pieds la Dignité des Couronnes, & le reſpect du Sang Royal; violé les loix de l'Eſtat & de la Juſtice; interdit les Cours Souueraines; chassé les gens de bien; eſtably ſes complices; ruyné le Peuple; eſpuisé les Officiers; rauy & volé tout l'argent de France: apres s'eſtre mis en poſſeſſion des clefs du Royaume, qui ſont les Ports de Mer, les Places principales, les charges, les armes, les vaiſſeaux, & l'autorité abſoluë; & de telle ſorte abattu les eſprits par la terreur & la miſere, qu'il n'y a plus perſonne qui luy puiſſe reſiſter, ny qui luy oſe contredire; il ſ'en va commencer le dernier acte de ſa Tragedie, & mettre tout à feu & à ſang par la rupture entre les Couronnes; & ſi cela ne ſuffit, par l'inondation des Barbares qu'il attire dans la France. Il y a long temps que par diuers traitez avec les Proteſtans & les Heretiques de routes Nations, avec les Infidelles & les ennemis du nom Chreſtien, & avec tous ceux qui ſont contraires au repos, & à la tranquillité publique, il iette les fondemens de ces damnableſ attentats, tantost ſous pretexte d'aſſiſter les aliez de France, tantost d'empêcher l'agrandiſſement d'Eſpagne, tantost



de luy oster la communication avec l'Empire ; & generally que sans pretexte, ou avec pretexte il broüille la France avec tous les Princes de l'Europe ; offense les vns , pratique les autres , tant qu'il les ayt tous mis aux mains entre eux , & avec elle. l'ay fait mon possible pour destourner ces mal-heurs dès le commencement que ie m'en suis apperceü , y apportant selon le temps & les occasions, les remedes necessaires : Dieu a permis par quelque raison cachée dans les secrets de sa Prouidence, que le trop de douceur & de retenüe, dont l'ay vsé en voulant sauuer le Public, m'ayt en certaine sorte perduë & enuelpée dans ses ruynes ; & que le Cardinal de Richelieu pouuant mainrenant par mon absence, faire impunément tout ce qui luy plaist, & decourant les mauuais intentions à mesure qu'il en aduance le succez, s'en va ouurir la guerre à l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, les Pays bas, & en vn mot à tout ce qui est ioint à l'Empereur & au Roy Catholique. Il a fait entrer à ce dessein desia pour la troisieme fois les François dans la Valteline : il a retenu Pignerol , apres les restitutions de Casal & de Mantouë ; renouë cette Ligue qui a tant cousté de sang & d'argent à la France, remis sur pied ses desseins contre Gennes, & fait acte d'hostilité en plusieurs sortes dans les terres de l'Empire. Vous voyez comment la France est mangée & couuerte de gens de guerre, sans que personne luy en donne suier, ny luy demande rien. L'on m'aduertit de toutes parts, mesmes de Venise , de Sauoye , & Bauiere, de ses traittez & ses desseins, conceus en apparence contre l'Espagne, pour executer en effect contre la France. Je suis donc obligée en continuant les devoirs, dont la Nature & la raison ne permettent pas que ie me departe jamais, de faire tout ce qui est de moy, afin que le Roy, Monsieur mon Fils, cognoisse la verité de ces pernicieuses entreprises : & ne pouuant luy faire tenir des Lettres, ny communiquer avec luy par aucun des miens, le Cardinal de Richelieu les faisant mettre en prison, & les empeschant de le voir ; apres auoir mis au hazard celles dont ie vous enuoye la copie, j'ay recours aux voyes publiques, & particulierement à celles que les Loix de l'Estat ne permettent pas qui puissent estre fermées à personne. Comme vous estes instituez entré le Roy & les Peuples, pour estre vers eux les dispensateurs de la Iustice & de l'autorité Souueraine ; vous estes entre eux & luy pour empescher les oppressions tant generales que particulieres ; de là vient que l'on reuere vos Arrests, & qu'aux affaires importantes, comme celles-cy ; chacun iette l'œil sur vous pour apprendre ce qu'il doit faire ; sachant bien que l'on ne peut estre blâmé ny repris, en sui-

LETTERE DE  
LA REYNE  
MERE DU ROY  
A MESSIEURS  
DU PARLE-  
MENT DE PA-  
RIS.

uant vostre exemple & vos resolutions. On vous reconnoist au-  
jourd'huy la plus saine partie de l'Estat, & la plus considerable,  
pour l'autorité & la dignité de vos charges, pour vos biens, &  
vos alliances, pour l'ininterest que vous auez au bien public, & pour  
l'affection que vous portez au Roy Monsieur mon Fils, & à la Mai-  
son Royale. C'est donc principalement à vous que ie me dois ad-  
dresser, pour m'ayder à l'informer de ce qui se passe en son Estat,  
& des mal-heurs dans lesquels le Cardinal de Richelieu le va ietter,  
exposant la Chrestienté aux Infidelles, la Religion Catholique aux  
Heretiques, la France au pillage, & sa Personne aux trahisons qu'il  
a conspirées contre luy. Il ne se traite icy, ny d'euitier aucun pe-  
ril, ny de reprouuer aucune iniure. Depuis plus de vingt ans que  
i'ay commencé à gouverner la France, & plus de trente que fut  
fait le traité de Paix, elle a esté obseruée des deux parts, sans que  
l'une ayt pris ny recherché aucun aduantage sur l'autre, quelques  
troubles, & quelque minorité que nous ayons eue; on n'en a pas  
seulement à cette heure le moindre soupçon. Quel vsage donc, ou  
quelle apparence de raison a iamais fait entreprendre de gayereté de  
cœur la ruyne des principales parties de la Chrestienté, sans des  
causes importantes, necessaires, & connues de tout le monde pour  
ineuitables? Que manque-t'il à la France, pour estre le plus heu-  
reux & le plus fleurissant Royaume de l'Vniuers, sinon la Paix? &  
qui luy fait la guerre, sinon elle mesme? ou plustost ce mal-heu-  
reux, qui ne bute qu'à sa destruction. Cette Paix si long temps  
desirée, & si solennellement establie par le feu Roy Monseigneur,  
a esté cimentée par les plus estroites alliances qui se puissent fai-  
re entre des Couronnes, & conseruée avec tant de peines & de  
soins. Voicy le temps promis à la France depuis tant d'années, de  
luy laisser recueillir ses biens, de soulager les fardeaux extraordi-  
naires que porte ce pauvre Royaume: & au lieu du repos si ne-  
cessaire, & demandé à Dieu par rant de prieres, l'interest & la fan-  
taisie d'un homme de si peu de consideration, renuersera toute l'E-  
urope, & mettra toute la Chrestienté en armes contre elle mesme?  
l'auray en ceste affaire cinq Enfans, & trois Gendres, & à l'adue-  
nir encore leurs descendans, en la ruyne desquels consiste la perte  
de la Religion Catholique; & ie ne seray pas receuë à m'y inter-  
poser? ie n'auray pas droit de m'en plaindre? & ie n'oseray parler  
ny pour moy, ny pour mes Enfans, ny pour la France, à laquel-  
le i'ay l'obligation de m'auoir rendu plus d'honneur & d'obeyf-  
sance, qu'à Reyne qui ayt iamais porté ceste Couronne? Miserable  
France! qui deuendra le theatre sanglant de toutes les Na-

tions de l'Europe; où il va faire choquer les plus grandes Puissances de la terre, à condition que les autres seront les spectatrices, & qu'elle servira de proie, & de champ de bataille. Il promet de détruire l'Empire, d'abaisser la Maison d'Autriche, de troubler l'Italie, de ravager l'Allemagne, d'inquieter l'Espagne; & tout cela dans trois ou quatre mois, qui luy peuvent rester à faire cette vie. Veritablement quand il n'auroit point d'autres desseins cachez là dessous, on voit clairement que ce sont des proiets d'un furieux, & d'un melancolique, qui ne medite que la ruine & l'embrasement de tout le monde: & qu'attribuant à sa conduite les effects de l'autorité Royale, & de l'amour & du respect que l'on porte au Roy, Monsieur mon Fils, qui a fait ceder aux violences que nous souffrons; s'il imagine de trouuer la mesme deference par tout, & sans nulle preuoyance, ny consideration de l'aduenir, il ne regarde qu'à se satisfaire pour le present, & s'abandonne entierement aux premiers aduantages, qui arriuent d'ordinaire à ceux qui preuiennent. Mais dans la suite des affaires, lors que le feu sera allumé de toutes parts, que les Nations seront aigries les vnes contre les autres, les Peuples passez au fil de l'espée, les villes pillées & sacagées, les Eglises abattuës, la Religion bannie, la Noblesse ruinée, les Maisons Royales par terre, & la pluspart de ceux qui viuent à cette heure, seront morts ou exposez à des miseres, dont la pensée seulement donne de l'horreur; où sera le Cardinal de Richelieu auteur de tous ces maux, & à quoy seruira-t'il de detester pour iamais la fin, comme sa memoire? Suffira-t'il pour la consolation de ceux qui viuront, de voir que l'Espagne & l'Italie endurent de plus grandes ou de semblables ruynes? Je ne croy pas, Messieurs, qu'il y ayt personne si dépourueu de iugement (si ce n'est luy) qui ne croye que nous sommes au temps de conseruer la France en paix & en repos, & non pas d'entreprendre des conquestes imaginaires: que de telles puissances, que celles dont il s'agit, fondées & establies de longue main, & subsistant dans leurs causes internes, à scauoir l'union & l'obeyssance, ne sont pas des entreprises d'un mois, ny d'un an; ny dont le Cardinal de Richelieu, qui veut faire le commencement, ny beaucoup d'autres apres luy puissent esperer de voir la fin. Un village pris n'engage-t'il pas tout un Estat, & la possession en demeure-t'elle iamais; si ce n'est par aduanture apres des siecles, & de telle consequence que la condition des vainqueurs est bien souvent la pire? N'auroit-il pas eu les mesmes imaginations aux passages d'Italie? les Commissions qu'il s'estoit fait donner, pour en distribuer les Prouinces & les

LETTE DE  
LA REYNE  
MERE DV ROY  
A MESSEIGNEURS  
DV PARLEMENT DE PA-  
RIS.

Places, en font assez de foy. Qu'est-il reüssi en fin de ces grands desseins de Gennes, de la Valteline, de Sauoye, de Piedmont, & de tout le reste, qui ont cousté à la France la vie de tant d'hommes, & la ruyne de tant de familles? On ne parle plus que d'un eschange simulé de Pignerol. Le feu Roy Monseigneur changea le Marquisat de Salusse, pour auoir vne Prouince, & profita par dessus cela de la Paix: & ce Capitaine Prestre donnera vne Prouince pour vne Place, & nous engagera de plus à la guerre? Mais ie veux supposer que sa partie soit bien faicte; que la Suede soit aussi puissante que toures les forces de l'Empire; la Sauoye, que celles de l'Estat de Milan, du Royaume de Naples, & des Princes d'Italie: apres tout cela, qui me respondra du succez de si grandes reuolutions? qui m'asseurera que le sort des armes, qui est toujours incertain, ne puisse tomber aussi bien sur la vie & sur l'Estat du Roy, Monsieur mon Fils, que sur les autres? Vn homme de cette sorte hazarde aisément des Roys qui ne luy font rien, & des Royaumes, ausquels il n'a rien: il ne peut que gagner en la perte de tout le monde. Le Roy, Monsieur mon Fils, a interest en cecy du Royaume de France: & en perdant la France, le Cardinal de Richelieu n'encourt fortune que de quatre cens liures de rente, qu'il peut auoir de legitime. Cependant toute la Chrestienté s'embarquera là dessus; & ce sera aux Infidelles de s'en rendre les Maistres, ou de nous accorder. Mais quel accord pourra-t'on faire, lors qu'on aura violé le double lien de ces Mariages, qui est le plus puissant moyen d'amitié & de concorde, que la Nature pouuoit donner entre ces deux Nations? I'ay ouy tant de fois deplorer les miseres de cette sorte de guerre, que ie ne croy point, qu'aucune personne sensée ne les tienne pour le plus grand mal-heur qui puisse arriuer à la France. Le feu Roy Monseigneur, qui auoit soin sur ses derniers iours de m'instruire de toutes ses affaires, ne me faisoit paroistre d'auoir aucune chose en plus grande recommandation, que l'vnion de ces Couronnes: & dans les Conseils, ausquels il desiroit que i'assistasse (comme quelques vns de vous se peuuent souuenir) on ne traitoit d'ordinaire, que de pacifier les differens qui se presenteroient entre les Princes Chrestiens; de rendre la France opulente & magnifique, d'empescher que son pauvre Peuple ne fust foulé, de chercher des moyens de le soulager de plus en plus; de conseruer la bonne correspondance entre les voisins alliez & interessez avec cette Couronne, de leur maintenir la foy & les promesses; de se faire aimer de ses Suiets, d'autoriser la Iustice, d'auoir soin de la Religion Catholique, & de la Paix de la

de la Chrestienté. On ne peut douter que ie ne sois bien informée de ses dernières intentions, qui estoient entierement conformes à cela, quelque apparence qu'il y eust du contraire. Aussi estoit-ce le souverain desir de ce grand Prince, de voir les alliances, que Dieu m'a fait la grace d'establi depuis, comme le seul moyen d'asseurer vne longue Paix dans son Royaume, & de le rendre par là plus grand & plus puissant, que par toutes les victoires auxquelles son courage le pouuoit faire aspirer. Il laisse maintenant decider à ceux qui connoissent la legereté de l'esprit, & les imaginations creuses, & pleines de vent de ce nouuel homme de guerre, si veritablement il en sçait plus que ne sçauoit le Roy Monseigneur, ou si par des effects contraires il ne monstre pas de contraires intentions. Si la Maison d'Austriche est en meilleur estat qu'en ce temps là, faisons nous mieux de l'attaquer? si elle est pis, la deuons nous craindre dauantage? De s'arrester aux imprimez, & aux nouuelles que le Cardinal de Richelieu compose pour le petit Peuple, ce seroit estre dans vne ignorance aussi grossiere du pouuoir des plus grandes Couronnes de l'Vniuers, comme c'est vne faute signalée en la conduicte des Estats, d'engager vn Royaume sur de si foibles fondemens, que le succez d'un combat, qui peut changer du iour au lendemain. Les esprits solides traitent les matieres d'Estat avec d'autres poids, & de plus hautes considerations: ils n'ont garde de hazarder, sur quoy que ce soit, ie ne dis pas de grands Roys, ( ce qui n'entra iamais dans la pensée d'un homme sage ) mais le moindre point d'honneur & de reputation. Nous auons bien subiect de louer Dieu, d'auoir conserué la France autant de fois que sa mauuaise conduicte l'a mise en peril. Vn Ministre habile & affectionné, qui se voudroit preualoir des affaires presentes, sçauoit qu'un tiers, qui se met de la partie quand deux commencent à se battre, court fortune de tous les deux, & les accorde bien souuent à son preiudice, au lieu qu'attendant qu'ils se soient affoiblis, il a l'auantage sur l'un & sur l'autre. Mais ce n'est là ny la conduicte ny le dessein du Cardinal de Richelieu: il regarde son interest present; & non celuy du Roy, ny present ny aduenir: il veut faire du mal à la France, & non pas du bien; & quand le Roy de Suede & le Duc de Saxe auront du pire, ou s'accorderont avec l'Empereur, quand il leur en arriuera autant qu'au Palatin, & aux autres qui auoient mal pris leurs mesures, le Roy Monsieur mon Fils & son Royaume en patiront, & non pas le Cardinal de Richelieu, qui sera bien loin, on qui en profitera. Si durant le temps qu'il n'y a eu ny mouuement au dedans, ny ennemis au dehors, que

LETTRE DE  
LA REYNE  
MERE DU ROY  
A MESSIEURS  
DU PARLE-  
MENT DE PA-  
RIS.

ceux qu'il luy a pleu, on a épuisé la substance du Peuple, & chargé la France de tant d'Edicts & d'impositions, que toutes les Provinces ont esté prestes à se porter aux mesmes extremitez, que la Bourgongne & la Prouence; que sera-ce maintenant dans vne guerre generale, en laquelle il faudra defendre quatre à cinq cens lieus de frontiere, & enrettenir six ou sept armées de terre, & deux de mer, sans celles qui seront destinées à l'offensive, & les garnisons, munitions, & fortifications de tant de Places; le pauvre Peuple estant abandonné à la mercy du soldat, le trafic perdu, la campagne dépeuplée, les villes pillées, & par consequent tous moyens tant ordinaires, qu'extraordinaires venans à manquer? Où se pourront loger & nourrir les gens de guerre, que dans les maisons de la Noblesse, & de quoy les payera-t'on que du bien des Officiers? Qui fournira aux charges de la Couronne, & sur tout à celle qui couste & pese plus que la guerre, à sçauoir les rapines & l'auarice insatiable du Cardinal de Richelieu? S'il a peu faire naistre tant de soupçons, & mal traiter tant de personnes, lors qu'une si longue Paix en ostoit toute apparence de suiet, & que la iustice l'a contraint à quelque espeece de formes; qui sera celuy qui dans la licence des armes, & dans la facilité de donner ombrage de qui bon luy semblera, puisse auoir vne heure d'assurance de son bien & de sa vie? Combien fera-t'il de nouvelles prisons? combien erigera-t'il de Chambres de Iustice, & de Domaine? & de combien de confiscations fera-t'il sous le nom du Roy, le mesme rour qu'il a fait des Places, & des charges qu'il vsurpe? Si l'estre Femme, l'estre Reyne, l'estre Mere du Roy, l'auoir l'interest que i'ay au bien de la France pour moy & pour mes Enfans, luy se voyant en estat qu'il ne dépend que du premier, qui aura la hardiesse de dire vn mot au Roy, Monsieur mon Fils, de le mettre pour toute sa vie en vne Tour, ou de luy faire souffrir le supplice, que meritent les crimes dont il est tout conuaincu, n'empescher point qu'il n'ayt l'impudence de me faire des outrages, qui seront incroyables au temps aduenir; que fera-t'il à ceux qui ne pourront auoir pour appuy que le silence, ny pour raison que l'innocence? quelle tyrannie n'exerceroit-il point, s'il se trouuoit vne fois assuré de sa condition, & affranchy du ioug qui luy est si insupportable? Croyez vous, Messieurs, qu'il laisseroit vn seul homme avec du bien, qu'il souffriroit plus d'Officiers de Iustice, de police, de loix, de Magistrats, ou de forme de Gouuernement & de Royaume? Ny luy, ny les choses ne peuuent subsister de la sorte, tenir l'honneur, les biens, la vie, la liberté de tout le mon-

de; vouloir toutes les charges d'un Estat, tout l'argent, l'autorité, les benefices, les honneurs & les dignitez; ruiner, chasser & déposseder vn chacun; bannir le Frere du Roy, emprisonner la Mere, violenter la Iustice, faire des Iuges à sa poste; tromper continuellement vn Prince, fourbe sur fourbe, mensonge sur mensonge, & vn Prince qui n'eut iamais de pareil en Vertu, & en Bonté: la Nature souffre en cela vne violence trop extrême. On voit des monstres, il arriue des prodiges; mais ny les vns ny les autres ne sont de durée, aussi se sent-il proche de sa perte. Il connoist bien de ne pouuoir euitter tant de dangers qui le menacent, du Roy, de la Iustice, de tant d'ennemis, & de personnes outragées; les vns criant apres leurs biens, les autres apres leur honneur; les maris demandant la vie & la liberté de leurs femmes, les femmes de leurs maris, les enfans de leurs peres, les freres de leurs freres; & generalement de tous les ordres & de toutes les conditions de l'Estat, sans distinction d'age, de sexe, ny de quelconque qualité. Peut-il auoir vn moment de seureté au milieu de tant de perils? Le moindre bruit qui le surprend, la moindre personne qu'il soupçonne, le fait passer & trembler mille fois le iour. Il craint tout le monde, comme il fait mal à tous: il hait tout le monde, comme il est en horreur à tous: mais sur tout il hait le plus celuy qu'il craint dauantage, & qui luy fait le plus de bien, à sçauoir le Roy Monsieur mon Fils: estant en perpetuelle apprehension de luy, il medite continuellement sa perte; & se trouuant dans la necessité de s'enfuyr, ou d'estre pris, il est tousiours aux escoutes, & prest à preuenir l'un & l'autre par vn coup diabolique. Voila pourquoy se voulant sauuer quand bon luy semble, il a préparé cette fuite de Places, de Pontoise, du Pont de l'Arche, du Haure de Graee; & d'un autre costé, de Saumur, la Rochelle, Broüage, & les Isles, accompagnées des Gouuernemens de ses supports & complices, & en tout cas de vaisseaux pour se ietter en mer, ne tenant aucun lieu sa vie assurée. Il est vray, que s'il ne songeoit qu'à la fuite, il se seroit contenté de moins de Places, & ne les auroit pas fortifiées de la sorte, ny remplies de gens qui ne reconnoissent point le Roy, mais luy seul, & de tant d'armes, d'argent, & d'artillerie, avec tant de vaisseaux equippez, que l'on dit qu'il tire tous les ans sous ce pretexte, près de vingt millions de liures. On sçait bien, que durant la Paix il ne peut garder toutes ces Places contre le Roy Monsieur mon Fils; & que pour les liurer au dehors, ou en faire vn Party au dedans, il faut que le Royaume soit en guerre: voila pourquoy il l'a tousiours mis en cete estat, depuis

LETTERE DE  
LA REYNE  
MERE DV ROY  
A MESSIEURS  
DV PARLE-  
MENT DE PA-  
RIS.

qu'il y a du pouuoir. Ioint aussi que netenant au Roy, Monsieur mon Fils, ny par affection ny par inclination, mais par la seule habitude de l'employer, il a tousiours augmenté ses occupations, & rendu ses affaires plus mauuaises, afin d'y estre plus necessaires. Maintenant que ses desseins vont en auant, & qu'il se voit en estat de subsister contre son Roy; il aspire non seulement à certe partie de la France qui luy est assurée, mais tout le Royaume encoresera peu à l'excez de manie & d'ambition qui le possède. Il ne faut point s'imaginer, que ny loix, ny respects, ny raisons, ny Dieu, ny les hommes luy soient en aucune consideration pour le tenir dans ces bornes: les choses qu'il a faictes, monstrent ce qu'il est capable de faire; ses actions fournissent d'exemples en luy mesme, de ce que nous n'aurions pas creu du plus meschant de tous les hommes: ses Partis de Religion, & de Faction sont faicts au dedans; les Heretiques, les Barbares, & les Infidelles sont preparez au dehors: la France est au mesme temps exposée à ses amis & à ses ennemis: & luy se trouuant maistre des forces du Royaume par son authorité, du dedans par ses menées, du dehors par ses confederations; il exercera, quand il en verra le temps, ses horribles attennars sur la vie du Roy; Monsieur mon Fils: & comme d'un Royaume abandonné, il en prendra le tout, ou la partie qu'il pourra, donnant le reste en proye aux complices de ses effroyables trahisons. La douleur m'empesche d'eclaircir dauantage ce point, & de considerer quelle sera lors la face miserable de la France: ie demande seulement à Dieu, que si ie ne suis capable d'y donner remede, il ne permettre point que ie suruiue au Roy, Monsieur mon Fils, & à la perte de son Royaume. Que diroit le Roy Monseigneur, & vostre bon Maistre, voyant de la sorte sa Femme, ses Enfans, & sa France, qu'il auoit renduë l'honneur & l'admiration de toute la terre, qu'un homme sans nom & sans naissance, & d'une profession si éloignée des armes, eust l'effronterie d'attacher le commandement de ses Armées, non seulement aux Princes, & à tant de personnes de qualiré qui ont consumé leur vie dans les guertes, mais à son propre Fils, & de le voir au mesme temps entreprendre sur l'authorité Souueraine, vouloir égorger ses Enfans, & aspirer à la Couronne? Que diroit-il de le voir gourmander son Parlement, auquel luy-mesme rendoit tant d'honneur, & prenoit plaisir à dire que l'Estat estoit tenu de sa conseruation? Vous verriez les larmes couler sur son visage, duquel vous n'avez iamais receu que des regards de douceur & d'affection: il vous parleroit non pas en Maistre, mais



en Pere, & vous priant, & vous coniurant tous, de ne point abandonner ce qu'il auoit de plus cher au monde; il vous feroit les mesmes prieres, que ie vous fais à cette heure en son nom, de remonstret au Roy son Fils, & le mien, les malheurs de ces guerres, & les pernicieuses intentions de celuy qui l'y veut engager. Ie vous en coniure, Messieurs, par la fidelité que vous luy avez renduë, mesmes apres sa mort, en l'establissement de ma Regence; dont l'obligation que ie vous ay en faueur de mes Enfans, ne sortira iamais de mon souuenir: ie vous en coniure au nom du Roy, Monsieur mon Fils, qui vous connoist & vous aime, quoy qu'il soit détourné de vous comme de moy. Assez d'autres Princes excellens en vertu & en bonté sont tombez dans le malheur d'estre mal seruis & abusez; mais iamais vn si bon que luy ne s'est rencontré en de si dangereuses mains: i'espere pourtant que Dieu ne l'abandonnera point; il a eu dès son enfance sa etainte & son amour deuant les yeux; ses intentions sont toutes saintes & pieuses: il ne faut qu'un moment & vn peu d'assistance pour le deliuer. Ne doutez point, qu'apres cela il ne vous tende à tous plus de tesmoignages que iamais de son affection. Discutnez ce qui vient de luy, assauoir tout ce qui est de Raison & de Iustice, pour luy en sçauoir gré, d'auec les actions de ce destructeur de la France, pour luy en attribuer la faute, & rien au Roy Monsieur mon Fils, qui n'y partiticipé d'effect ny de volonté. Exhortez le à la paix, si importante à sa vie, si necessaire à son Peuple, si conforme à sa Pieté, & sa Bonté, si desirée de tous, & de moy particulièrement, qui apprehende tant de sinistres euénemens du contraire. Aduertissez-le de destourner de luy les maledictions de Dieu, & des hommes, qui tomberont sur l'auteur de ces desolations. On n'a iamais fait de semblables entreptises sans en demander vos aduis: vous avez droit de les dire en tout ce qui importe au public, mais particulièrement où il y va de la ruine de l'Estat: vous ne pouuez refuser de communiquer au Roy Monsieur mon Fils cette priere que ie vous fais, avec offre de faire apparostre de tout ce que j'ay dict; ne desirant point que vous ayez esgard sur cecy à aucun de mes interets, en tant qu'ils ne toucheront qu'à mon particulier, mais seulement à ce qu'ils importent au Roy Monsieur mon Fils; & à la France. Reitererez luy vos remonstrances, & surmontez par la force de la Verité en la bouche de la Iustice, les ruses & les impostures dont il est surpris. Vous estes les seuls qui auez donné, en ces occasions, des preuues de couraige & d'amour à vostre patrie: vous auez la

gloire d'auoir porté pour le public des souffrances memorables à la posterité: pourfuiuez avec les mesmes vertus, & ceste mesme generosité: Dieu vous fera la grace de sauuer le Roy, & l'Estat; la Maison Royale, & celle qui prie Dieu, Messieurs, vous tenir en sa sainte garde.

Vostre bien bonne Amie,  
MARIE.

A Bruxelles, ce VI. Ianuier, M. DC. XXXII.



EXTRAICT  
DES PROCEZ CRIMINELS  
FAICTS AVX NOMMEZ ALPHESTON,  
Blaise Ruslet, se faisant appeller Baron de Chauaignac,  
le Pere Chanteloupe, la Roche, & Complices.

*Avec les Arrests de condemnation de mort, donnez contre eux au Parlement de Metz. Le tout enuoyé à Paris le premier d'Aoust, mil six cens trente quatre.*



Le treizième du mois de Septembre dernier passé, le sieur de Mommas commandant en cette Ville de Metz, en l'absence de Monsieur le Duc de la Valette, donna aduis à Monsieur le premier President que trois Soldats estoient arriuez de compagnie, & s'estoient logez en la maison d'un Bourgeois nommé Louis Saulsier. Que deux d'iceux luy auoient decouvert vn pernicieux dessein de leur Camarade, lequel à l'instant il auoit enuoyé es prisons de la Ville, & les deux autres il les faisoit garder, pour estre ouïs plus ample-ment sur les particularitez de l'affaire. En mesme temps ledit sieur premier President fit venir ces deux Soldats, lesquels luy declarerent qu'il y auoit quinze iours qu'eux estans à Bruxelles, furent mandez par le nommé la Roche, faisant les affaires du Pere Chanteloupe, en la chambre dudit Alpheston leur Camarade, & leur fut dit par ledit la Roche que ledit Alpheston auoit vn grand dessein. Ce qui leur fit iuger que ce dessein estoit d'attenter à la

vie de Monsieur le Cardinal Duc de Richelieu, leur disant ledit la Roche qu'il les tenoit pour gens de courage & de valeur, & qui ne refuseroient d'assister leur Camarade à l'exécution de son entreprise. A quoy ils promirent de servir, & faire rour ce qui leur seroit possible, n'osant faire autre réponse à cause du danger où ils se fussent mis, & desirant par ce moyen reconnoistre de plus près l'entreprise, pour la decouvrir en temps & lieu. Que pour cet effect ils auoient persuadé audit Alpheston de venir en cette Ville, bien qu'il n'eust aucune intention d'y venir. Que par les chemins il leur auoit dit que sur la resolution qu'il auoit dès le commencement de l'année de tuer ledit sieur Cardinal, il s'imagina estant à Nancy qu'un sien Camarade portoit en France un paquet de lettres qui pourroient decouvrir l'affaire, & que sur cette opinion il le suivit en poste, & l'ayant atteint au village de Void, au logis d'un nommé Braconier Maître de la Poste, il luy donna cinq ou six coups d'épée, & luy osta sa dépêche.

M. D. C. XXXII;  
EXTRAICT DES  
PROCEZ CRIMI  
NELS FAITS  
AUX NOMMEZ  
ALPHESTON  
&c.

En suite de cet aduis, à la requeste du Procureur general furent commis & deputez pour l'instruction du proces deux Conseillers du Parlement : pardeuant lesquels le Procureur general a produit pour témoins ces deux Soldats, l'un nommé Isaac Saulslier fils de Louis Saulslier Bourgeois de la ville de Metz, l'autre Helie Bellanger, dir Mermont, natif du village de Lily près Gournay en Normandie.

Ces deux témoins conuiennent en leurs depositions, & confirment ce qu'ils auoient déclaré audit sieur premier President. Isaac Saulslier dir qu'il estoit premierement valet de chambre du Marechal de Marillac, & que depuis ledit Marechal l'auoit mis en ses Gardes. Qu'après la mort dudit Marechal, sur l'aduis qu'il eut de quelque disposition par luy faite en faueur de ses domestiques, il se seroit retiré vers la Damoiselle d'Attichy sa nièce, laquelle luy auroit dit, que de verité ledit Marechal son oncle auoit eu quelque pensée pour ses seruiteurs : mais que ses biens ayans esté confisquez il n'y auoit pas d'apparence que sa volonté peust auoir effect. Que neantmoins s'il vouloit aller vers le Comte de Maure qui estoit en Flandre, ou y seroit bien-tost de retour de son voyage d'Espagne, il pourroit obtenir quelque employ. Que suiuanr cet aduis il s'en seroit allé à Bruxelles, où il n'auroit point trouué le Comte de Maure, n'estant encore reuenue d'Espagne; Tellement qu'il s'en seroit allé à Gand, où après auoir fait quelque seiour, & par l'entremise d'un nommé

M. DC. XXXIII.

EXTRAICT DES

PROCEZ CR-

MINELS FAITS

AUX NOMMEZ

ALPHESTON,

&amp;c.

Garnier, lequel auoit esté Secretaire dudit Marechal, il autoit eu accès vers le Pere Chanteloupe, & luy ayant fait entendre que le suiet de son voyage n'estoit autre que de seruir où l'on le vou-droit employer; ledit Chanteloupe luy auoit promis de se sou-uenir de luy à la premiere occasion, & cependant luy auoit fait donner ordinaite en sa maison depuis le mois de Ianuier iusques à la Pentecoste 1633. Durant lequel temps il autoit veu ledit Alpheston aller & venir au logis dudit Pere Chanteloupe fort sou-uent, & fort familiarement; & entre autres choses se souuient l'auoir ouy en presence de plusieurs personnes, disant qu'il auoit tué vn certain Courrier au village de Void, près Saint Disier, qui portoit des lettres lesquelles pouuoient donner aduis de ce que luy Alpheston traittoit avec ces Messieurs à Bruxelles. Que la Cour de la Reyne Mere estant retournée à Bruxelles, luy, qui depose, autoit commencé à cognoistre plus particulièrement le-dit Alpheston au logis du Pere Chanteloupe, & mangeoient sou-uent ensemble, tant que le train du Pere Chanteloupe fut entre-venu. Que depuis ledit Alpheston se logea avec ledit Bellanger, où ils tenoient vne chambre en commun; & se souuient qu'vn certain iour Bellanger se retirant en la chambre luy dist qu'il s'e-stoit rencostté avec le sieur de la Roche, lequel luy autoit de-mandé s'il ne cognoissoit pas vn bon Atquebusier, & luy auoit tenu plusieurs propos du coutage que deuoit auoir vn Soldat pour exposer sa vie aux perils, adioustant que l'on se vouloit seruir dudit Bellanger. Que luy depasant, estant avec Bellanger sur le poinct de reuenir en France, ils furent mandez par ledit la Roche au logis du Pere Chanteloupe, & de là furent menez en la chambre d'Alpheston chez vn Bourgeois, où estant en la pre-sence dudit Alpheston, la Roche leur dist qu'Alpheston auoit proposé de tuer Monsieur le Cardinal Duc de Richelieu, & que l'affaire auoit esté consultée avec gens de conscience; Que ledit Alpheston s'en estoit chargé, mais qu'il falloit qu'eux deux l'assi-stassent à l'execution, qu'ils en seroient amplement recompen-sez. Que pour faire leur voyage ledit la Roche leur donna à cha-cun cent liures en Patagons en deux rouleaux de papier, & leur dist que s'ils auoient à seiourner, & qu'ils vinsent à manquer d'argent, que l'un d'eux reuenant il leur en seroit founny. Qu'ils se mirent en chemin, & partirent de Bruxelles deux heures apres ledit Alpheston, qui les attendoit en vn petit village à demie lieuë de la Ville, au logis du Capitaine du charroy de la Reyne Mere; & que là s'estans ioints & cheminans ensemble, Alpheston leur

leur dist qu'il auoit quatre logis en la ville de Chaalons, scituez  
chacun d'iceux vis-à vis de quatre autres, en l'un desquels ledit  
Seigneur Cardinal logeroit necessairement pour sa commodité;  
Qu'ils se mettroient au logis opposé à celui où seroit logé ledit  
Seigneur Cardinal, & que de là ils le pourroient tuer à coups  
d'harquebuse comme il descendroit de sa Litier, ou comme il se  
presenteroit à la fenestre. Que les harquebuses d'Alpheston &  
Saulsier seroient chargées de plusieurs bales, & celle dudit Bellan-  
ger d'une seule, pour ce qu'il estoit fort adroit & asseuré de son  
coup. Qu'au reste il n'y auoit rien à craindre, d'autant qu'en  
chacune des quatre maisons opposées à celles où seroit logé ledit  
sieur Cardinal, il y auoit iardins & portes de derriere dont ils  
auroient les clefs, & où ils seroient tenir leurs cheuaux pour se  
sauuer apres le coup, & donneroit ordre que les portes de de-  
uant fussent fermées & barrées.

Helie Bellanger autre tefmoin, dépose qu'il estoit des Gardes  
du Marechal de Marillac, & qu'apres la mort d'iceluy il s'en al-  
la en Flandres esperant y pouuoit estre employé. Qu'il fut mis  
dans les Gardes de la Reyne Mere, à la recommandation du sieur  
Comte de Maure, & qu'apres y auoir seruy l'espace de trois mois,  
lesdites Gardes ayant esté congediées, il demeura quelque temps  
à Bruxelles, où il auroit veu Alpheston aller & venir souuent  
au logis du Pere Chanteloupe. Qu'estant en deliberation avec  
Isaac Saulsier son Camarade de se retirer de Bruxelles, ils furent  
mandez & assemblez par la Roche au logis dudit Chanteloupe,  
& leur fut dit que s'ils auoient patience, & s'ils se vouloient mon-  
strer gens de cœur, & se porter hardiment à ce qui leur seroit  
proposé, ils seroient amplement recompensez. Qu'ayant fait  
response qu'on les trouueroit tousiours prests à faire ce que l'on  
desireroit d'eux, la Roche peu de iours apres les assemblea en la  
chambre où logeoit Alpheston, en la presence duquel il leur dist,  
que puis qu'ils auoient promis d'estre gens de courage & de se-  
cours, on se vouloit seruir d'eux à l'execution d'un grand dessein  
que ledit Alpheston leur feroit entendre, & se deuoient tenir as-  
seurez d'en estre tres-bien recognus. En suite de ce, dépose le-  
dit Bellanger de la conspiration ainsi qu'elle est declarée par le  
precedent tefmoin.

Sur les depositions de ces deux tefmoins, Alpheston est inter-  
rogé le dix-septiesme dudit mois de Septembre, se nomme Fran-  
çois Delphinston, se donne la qualité d'Escuyer, & de sieur de  
loyeuse, à deux lieues de Chaalons en Champagne, lieu dict

M. DC. XXXIII.  
EXTRAICT DES  
PROCEZ CRI-  
MINELS FAITS  
AUX NOMMEZ  
ALPHESTON,  
&c.

Il a ainsi signé  
par tout le pro-  
cez, mais on l'ap-  
pelloit commu-  
nément Alphe-  
ston.

M. DC. XXXIII.  
EXTRAICT DES  
PROCES CRI-  
MINELS FAITS  
AUX HOMMES  
ALPHESTON,  
&c.

Francheuille, faisant profession des armes, demeurant ordinairement en la ville de Chaalons; dit qu'il est fils de Pierre Alpheston cy-deuant Lieutenant Criminel à Vitry, & depuis Baillif de l'Euesché. Interrogé d'où il vient presentement, dit qu'il vient de Bruxelles, & à l'instant adiouste qu'il void bien que l'on veut venir à quelque recherche, & qu'il desire en esclaircir lesdits sieurs Commissaires. Puis il fait vn assez long discours du fait par luy commis au village de Void: dir qu'au commencement du Carême dernier estant à Patis, il fut rencontré par vn nommé Clerbourg, qu'il cognoissoit d'assez long-temps, & particulièrement depuis deux ans. Que Clerbourg luy dist qu'il y auoit à Nancy vn Colonel Italien nommé Montecocoly, lequel leuoit des Troupes pour l'Empereur. Qu'il escouta volontiers cét aduis, qui luy sembla estre vne bonne occasion d'employ, & que de fait ils delibererent ensemble de s'en aller à Nancy, & que luy Alpheston partiroit le premier; mesmes que pour faciliter son partement ledit Clerbourg respondit d'un cheual sur lequel il se rendit à Nancy, & peu de temps apres y arriua ledit Clerbourg. Qu'ils logerent ensemble à l'image Saint Estienne; Qu'ils ne parletent point à Montecocoly, d'autant qu'il leur fut assuré qu'il auoit deliuré toutes ses Commissions. Il adiouste qu'un matin Clerbourg estant couché en mesme chambre se leua le premier, & en se leuant luy prist sa bourse, dans laquelle il y auoit près de cent pistolles, luy fait entendre qu'il s'en alloit en poste à Bruxelles vers vn nommé Clanleu, que l'on disoit leuer vn Regiment pour le Comte de Merode, que neantmoins il auroit pris le chemin de Paris; Que peu de temps apres, luy Alpheston s'estant apperceu que Clerbourg luy auoit pris sa bourse il fit diligence, le suiuit en poste, & le ioignit au village de Void, où l'ayant trouué à table il le chargea de quelques coups d'espée, & que ledit Clerbourg ainsi surpris luy rendit sa bourse, criant ne me tué pas. Apres auoir fait ce discours, il adiouste auoir ouï dire quelque temps apres qu'il fut de rerour à Nancy que ledit Clerbourg auoit voulu mesler des affaires d'Etat parmy celles qu'ils auoient eu ensemble. Interrogé s'il attendoit quelque personne à Nancy, dit que non, & rout à l'instant sans que lesdits sieurs Commissaires luy eussent dit autre chose, il adiouste qu'il est fort aise que l'on vient au point, & que ce sont fourbes; que personne ne luy a escrit, & qu'il n'a escrit à personne; n'a veu personne pour luy parler d'affaires, & qu'il n'a sceu qu'aucun luy en deust parler; & apres vne petite pause, dit auoir appris à

Nancy que Clerbourg tenoit telles paroles de luy. Interrogé ce qu'il entend par le mot, d'affaires; dit qu'il a sceu que Clerbourg disoit que luy Alpheston auoit eu dessein sur quelque Place pour Monsieur Frere du Roy.

M. DC. XXXIII.  
EXTRAICT DES  
PROCEZ CRIMI-  
NELS FAITS  
ANX NOMMEZ  
ALPHESTON,  
&c.

En suite de ces Interrogatoires, il confesse auoir esté en Flandres, & particulièrement en la ville de Gand, y auoir seiourné enuiron six semaines, y auoir veu le nommé Garnier, estre allé en ladite ville de Gand pour y voir la Reyne Mere, & ledit Garnier qui luy deuoit quelque argent; y auoir fréquenté toutes les personnes qui sont à ladite Dame Reyne; auoir fréquenté le Pere Chanteloupe, & mangé à sa table; y auoir cognu & fréquenté le nommé la Roche, & Deslandes Payen; cognoistre les nommez Saulsier & Bellanger tesmoins susdits, les auoir veus à Bruxelles, & estre venu avec eux. Interrogé s'il a veu la Roche parler ausdits Saulsier & Bellanger, dit qu'il n'y a pris garde. Interrogé si mangeant souuentefois à la table du Pere Chanteloupe, il a eu familiarité avec luy, dit que pour luy il ne se melle point des affaires d'Estat. Interrogé s'il n'est pas vray que la veille de son partement de Bruxelles lesdits Saulsier & Bellanger furent mandez par la Roche en la chambre de luy Alpheston en sa presence, & quelles paroles leur tint ledit la Roche, dit qu'il ne sçait ce qu'on luy demande; dénie sçauoir que la Roche ait donné quelque argent ausdits Saulsier & Bellanger pour leur voyage; dit que par les hostelleries ils ont payé en Patagons. Confesse qu'il est party de Bruxelles peu de temps auparauant lesdits Saulsier & Bellanger, s'estans donnez le rendez-vous en vn petit village proche de l'vne des portes de Bruxelles, nommée la porte de Namur. Interrogé s'il leur parla de quelques maisons de la ville de Chaalons, de la situation desquelles il auoit particuliere cognoissance, dit qu'estant à Chaalons il a peu leur parler des plus riches maisons de la ville. Interrogé s'il ne sçait pas bien que la Roche a proposé à Bellanger de faire vn coup d'importance, dit que non, & que les sieurs Commissaires l'estonnent bien fort de luy tenir tels propos. Interrogé s'il ne s'est pas acheminé avec lesdits Saulsier & Bellanger à dessein d'attenter à la personne de Monsieur le Cardinal Duc de Richelieu, dit qu'il ne sçait aucune chose de ce que l'on luy demande. Interrogé s'il s'en veut rapporter à ce qu'en diront Saulsier & Bellanger, dit que non, & que ce sont gens de neant.

Après lecture faite audit Alpheston de l'Interrogatoire, & de ses responses, & apres les auoir signées, lesdits sieurs Commis-

M. DC. XXXIII.  
EXTRAICT DES  
PROCEZ CRIMI-  
NELS FAITS  
AUX NOMMEZ  
ALPHESTON,  
&c.

saïres estans leuez, & sur le point de le remettre és mains du Concierge des prisons, il leur dist, que de dessein sur la personne dudit sieur Cardinal il n'en auoit iamais ~~eu~~, mais bien sur quelque Place. Enquis sur quelle Place, a dit, sur Sainct Dizier, par la fausse porte, & par le moyen de deux Soldats que l'on eust enuoyez dans la Ville, & qui eussent esté receus en la Garnison. Enquis quelles personnes auoient fait la proposition de cette entreprise, a dit que ce fut le nommé Besime sieur de Sainct Marc, qui en auoit esté autresfois Gouverneur.

En cét endroit les Commissaires ayant fait faire lecture de cette addition, le prisonnier prenant la plume des mains du Greffier pour signer, dist qu'il voyoit bien qu'il alloit signer sa mort, & que l'on le traitast en Gentilhomme, s'il falloit sa teste, qu'on la prist, faisant instantes supplications de n'estre point mené dans les cachots, qu'il auoit vn bon cheual, & que du prix on en pouuoit payer des Soldats pour le garder.

En suite de cét Interrogatoire, les deux tesmoins Saulsier & Bellanger ont esté recolez, & persisté en leurs depositions: mesmes ont adiousté se souuenir qu'Alpheston par les chemins leur auoit dit, que dés long-temps il auoit resolu en son esprit de tuer ledit Seigneur Cardinal, & que l'affaire pouuoit estre faite dés le voyage que le Roy fit de Chasteauthierry à Metz; Que deslors il en auoit eu l'occasion dans la ville de Chaalons, où ledit Alpheston estoit en vn logis opposé à celuy dudit Seigneur Cardinal, lequel s'estoit fait voir à la fenestre. Saulsier en son recolement adiousté cette autre particularité, auoir ouy dire à Alpheston, que ledit Seigneur Cardinal estant à Chaalons parut à la fenestre de son logis, ayant aupres de luy le sieur de Schomberg.

Les mesmes tesmoins ayant esté confrontez, ont soustenu constamment en la face du Prisonnier leurs depositions estre veritables. Le Prisonnier a confessé les auoir veus à Bruxelles, & estre venu avec eux; & a dit que Saulsier, l'un d'iceux, l'auoit amené en cette ville de Metz, où luy Alpheston ne vouloit pas venir. N'a proposé aucuns reproches considerables, n'ayant dit autre chose, sinon que Saulsier estoit tenu pour vn vagabond & vn Espion, & qu'il estoit sorty mal content de Bruxelles: & que l'un & l'autre estoient gens qui cherchoient à faire fortune à quelque prix que ce fust. Saulsier au contraire, à la confrontation, a supplié les Commissaires de faire dire par le prisonnier, par quelles personnes il auoit remarqué, luy Saulsier, estre tenu pour vn vagabond & Espion. Surquoy le Prisonnier ayant dit que



Saulsier estoit tenu pour tel entre les domestiques du Marechal de Marillac ; Saulsier au contraire a soustenu que la Roche auoit rousiours parlé de luy au Prisonnier en bons termes , disant qu'il estoit homme de bien , & qu'il se deuoit fier à luy : De plus ledit Saulsier a sommé le Prisonnier de recognoistre s'il n'est pas vray que le nommé Santerre , qui est vn François demeurant à Herlon dans le Luxembourg , luy dist , les ayant rencontrez , que luy Saulsier estoit homme de bien , & qu'il s'y deuoit fier ; & que les voyant bien montez il se doura qu'ils alloient pour quelque commission perilleuse , & leur dist qu'ils prissent garde , & qu'Alpheston se feroit roïer , Saulsier pendre , & que pour l'autre on ne luy feroit rien ; Qu'apres auoit aduancé chemin , & quirté ledit Santerre , le Prisonnier leur auoit dit estre fâché d'auoir esté veu par ledit Santerre , parce qu'il ne se tiendrait pas de le dire. Surquoy le Prisonnier a recognu auoir dit qu'il estoit marry d'auoir esté veu par Santerre , à cause de l'affaire de Clerbourg , craindre que si Clerbourg le scauoit il le fist arrester , d'autant que Santerre & Clerbourg sont bons amis. Que si Santerre a renu tels propos , ce n'a esté en sa presence , & que Saulsier scait bien que Santerre est vn homme qui dit tout ce qui luy vient en fantasia. Et sur ce que le Prisonnier ayant ouy la lecture de la deposicion de Saulsier , a dit qu'elle est faulse ; ledit Saulsier apres l'auoir soustenue veritable , a interpellé le Prisonnier de recognoistre si ce n'est pas la Roche qui luy a donné le cheual sur lequel il est venu , d'autant qu'il n'auoit point d'argent pour en acheter. Ce que le Prisonnier a dénié , disant auoir acheté ledit cheual quatre-vingts dix Patagons , vallans vingt-huit Pistoles , d'un Bourgeois de Bruxelles nommé Midebourg , lequel luy seruoit au Carosse ; & luy a encore esté soustenu par ledit Saulsier , que luy Alpheston auoit dit à Saulsier que la Roche luy auoit donné la veille de leur depart vingt escus en quarts , qu'il auoit changez en Pistoles , & que s'estant trouué dix-sept ou dix-huit quarts d'escus legers , il les auoit gardez pour fournir à sa dépense par les chemins.

A la confrontation de Bellanger autre tesmoin , apres que le tesmoin luy a pareillement soustenu que tout ce qu'il a déposé est veritable ; Alpheston requiert que le tesmoin soit enquis , s'il n'est pas vray , que passant par Herlon , ils dirent au sieur de Santerre qu'ils alloient trouuer les Suedois , Bellanger l'a dénié , & a soustenu que le Prisonnier auoit dit estre bien marry d'auoir fait rencontre dudit Santerre. Est à remarquer qu'Alpheston par tout

M. DC. XXXIII.  
EXTRAICT DES  
PROCEZ CRI-  
MINELS FAITS  
AUX NOMMEZ  
ALPHESTON,  
&c.

son Interrogatoire n'auoit fait aucune mention qu'il fust party de Bruxelles, à dessein de se mettre dans les Troupes des Suédois.

Par l'instruction du procez Alpheston se trouuant atteint de l'assassinat de Clerbourg en ce village de Void, qui n'est distant de la ville de Metz que de sept ou huit lieux; Le Procureur general du Roy enuoya querir Braconnier Maistre de la Poste, au logis duquel le fait auoit esté commis, & fait pareillement venir tous ceux de la maison pour estre ouys; tous lesquels ont depose qu'un certain iour sur les huit heures du soir, au temps de Careme de l'année 1633. seroit arriué en leur logis un Courrier nommé Clerbourg, & comme il estoit à table, le dos tourné vers la porte, seroit suruenu un autre Courrier, qu'ils ont depuis entendu se nommer Alpheston, lequel estant entré au lieu où souppoit ledit Clerbourg, auroit dit, Mort-dieu traistre il faut que ie te tue: & en mesme temps auroit donné plusieurs coups d'espée audit Clerbourg, dont il seroit tombé en s'ecriant, Prenez-le, il a voulu trahir le Roy & Monsieur le Cardinal, auquel bruit ceux qui estoient au logis en d'autres chambres ne peuvent accourir assez à temps pour l'arrestester: de sorte qu'il s'enfuit, & se sauua. Le premier de ces tesmoins, qui est le Maistre du logis, dit que s'estant approché dudit Clerbourg pour le faire penser, ledit Clerbourg luy eust volontiers déclaré le suiet pour lequel Alpheston l'auoit ainsi mal traité, mais qu'il estima qu'il seroit mieux de le dire & commettre à la personne mesme du sieur du Boulay, Lieutenant pour le Roy au Gouuernement de Toul: ce qui fut fait.

Ces mesmes tesmoins recolez, ont persisté; confrontez, ont pareillement persisté: & n'a ledit Alpheston proposé aucuns reproches, est demeuré d'accord auoir baillé plusieurs coups d'espée audit Clerbourg, adioustant que ce n'a esté pour autre suiet que pource qu'il luy auoit pris sa bourse; dit qu'il n'a point ouy que Clerbourg ait crié qu'on l'arrestast parce qu'il estoit traistre au Roy & à Monsieur le Cardinal: & quand il auroit usé de ces paroles, il n'auroit pas dit la verité.

Après cette confrontation, le Prisonnier se trouua pressé de sa conscience, & confus tellement, qu'estant prest d'estre remené en la Geolle, il pria les Commissaires que le cheual sur lequel il estoit venu fust visité, & qu'il se troueroit que c'estoit un vieil cheual de carrosse, & qu'estant ainsi mal monté, & ne luy ayant esté trouué que huit pistoles & sept quarts d'escus, il n'eust en-

trepris vn coup tel que celuy dont il est accusé, & que les tefmoins qui ont deposté contre luy ne doiuent estre creus, parce qu'ils sont denonciateurs.

M. DC. XXXIII.  
EXTRAICT DES  
PROCEZ CRIMINELS FAITS  
AUX HOMMES  
ALPHESTON,  
&c.

Ce qu'il dit en cét endroit, touchant son cheual, ne s'accorde pas avec ce qu'il auoit dit sur la fin de son Interrogatoire, suppliant n'estre point mené dans les cachots, puis qu'il auoit vn bon cheual, & que du prix on en pourroit payer des Soldats qui le garderoient.

Le Ieudy 22. dudit mois de Septembre, le procez estant fait & parfait, le Procureur general du Roy ayant baillé ses conclusions; La Cour assemblée, le procez veu & diligemment examiné, le Prisonnier mandé, & derechef interrogé, n'ayant dit autre chose que ce qu'il auoit dit par son premier Interrogatoire, & par les autres Actes du ptocez; l'affaire mise en deliberation fut donné Attest.

*Extrait des Registres de Parlement.*

**V**EV PAR LA COUR le procez criminel extraordinairement fait, à la requeste du Procureur general du Roy, à François Alpheston natif de Chaalons en Champagne, prisonnier és prisons Royales de cette ville de Metz, accusé de conspiration contre la vie du sieur Cardinal Duc de Richelieu, & assassinat en la personne du nommé Clerbourg. Informations faites par les Commissaires de ladite Cour à ce deputé, Interrogatoires, confessions & denegations dudit accusé, recolemens & confrontations de tesmoins, conclusions dudit Procureur general; ledit accusé ouy, & interrogé au Conseil sur les cas à luy imputez. DIT A ESTE' que ladite Cour a déclaré & declare ledit Alpheston atteint & conuaincu d'auoir conspiré contre la vie dudit sieur Cardinal Duc de Richelieu, & commis ledit assassinat en la personne dudit Clerbourg; pour reparation dequoy l'a condamné & condamne à faire amende honorable, nud en chemise, la corde au col, au deuant de la principale porte de l'Eglise Saint Estienne de Metz; & là à genoux tenant en sa main vne torche ardente du poids de deux liures, dire & declarer, que meschamment & proditoirement il a fait ladite conspiration, dont il se repent; en crie mercy à Dieu, au Roy, & à Iustice; ce fait sera ledit Alpheston mené & conduit par l'Executeur de la haute Iustice en la Place de Champ à Saille,

joustant que c'est la Roche, Intendant du Pere Chanteloupe, qui luy a le premier parlé du dessein contre ledit Seigneur Cardinal, disant, que ce seroit vn grand service à Dieu de s'en défaire.

Interpellé de declarer si ce qu'il dit n'est point par l'apprehension de la question extraordinaire, dit que non, & que c'est la vérité. Que pour ce qui est de Deslandes il n'a iamais rien sceu du dessein contre ledit Seigneur Cardinal. Depuis ayant esté ledit Alfeston attaché à la question extraordinaire, appelée l'estrapade, sans toutesfois estre tiré; Enquis quelles maisons il auoit pour sa retraite en la ville de Chalons, a dit que c'estoit chez vn nommé du Bouchet, qui est vn Gentilhomme demeurant en la campagne, au village de Moyeure. Que la maison dudit du Bouchet à Chalons est située à l'estape, proche des maisons des nommez Guillaume, & Montbaïen; que celle dudit du Bouchet deuoit seruir à son dessein. Que Saulsier & Bellanger n'ont pû parler de quatre maisons; d'autant qu'il n'auoit pensé que de celle dudit du Bouchet, laquelle pouuoit seruir aux maisons desdits Guillaume & Montbaïen, si ledit Seigneur Cardinal eust logé en l'une ou en l'autre. Que dans ladite maison du Bouchet il n'y a aucun locataire, & se la reserve le propriétaire, pour y loger quand il vient de la campagne. Que du Bouchet ne luy eust pas refusé la clef de sa maison. Ce fait, ledit Alfeston a esté deslié, & lecture faite de sa declaration, y a persisté, & a signé. Depuis ayant encore esté remis à l'estrapade, & tiré en haut, sans toutesfois estre enléué de terre, & n'ayant aucun poids à ses pieds.

Interrogé derechef, a dit ne pouuoir dire autre chose que ce qu'il a déclaré cy-dessus; & ayant esté relasché, enquis depuis quel temps le dessein auoit esté formé; a dit qu'il n'y auoit que deux mois, & depuis que l'on a parlé d'aller en Lorraine.

Les sieurs Commissaires le voulant retirer, & le Confesseur s'approchant pour admonester le criminel de penser à Dieu; Alfeston leur dit; que Saulsier & Bellanger s'estoient offerts d'eux-mesmes audit de la Roche pour l'execution du dessein.

Sur les quatre heures du soir, il demanda le Greffier, pour faire escrire au bas de ce qu'il auoit déclaré ausdits sieurs Commissaires; vn mot qu'il disoit auoir obmis, à sçauoir, que Saulsier & Bellanger ne s'estoient point offerts, mais bien auroient proposé de tirer dans les bois, qui fut la dernière chose escriite par le Greffier, & signée du criminel.

Le vingt-quatrième de Septembre, lendemain de l'execution de l'Arrest; La Cour ayant oüy la lecture du procez verbal de la ques-

Vuuu

M. DC. XXXIII.  
EXTRAIT DES  
PROCES-VERBAUX  
CRIMINELS DES  
NOMMEZ AL-  
FESTON, &c.

M. DC. XXXIII.

EXTRAIT DES  
PROCEZ CRIMINELS DE  
NOMMEZ ALFESTON, &c.

stion donnée au criminel, ordonna que les nommez, le Pere Chanteloupe, la Roche son domestique, & Garnier Secretaire du Marechal de Marillac, seroient pris au corps, si pris & apprehendez pouuoient estre, sinon adiournez à trois brieis iours.

En pourfuiuant les defaux & contumaces contre Chanteloupe & autres complices, le Procureur General ayant eu aduis que lesdits Saulsier & Bellanger sçauoient quelque chose de particulier, touchant le cheual sur lequel ledit Alfeston estoit venu de Bruxelles, requit qu'il en fust informé. Ce que fut fait le 12. Oôtobre audit an 1633. par les mesmes Commissaires, & procès verbal dressé de la recognoissance dudit cheual.

Saulsier & Bellanger deposent & declarent, que le cheual sur lequel Alfeston estoit venu de Bruxelles avec eux, est vn grand cheual Hongre, gris pommelê, qu'ils ont veu souuesntesfois dans les escuries de la Reyne Mere du Roy, en la ville de Bruxelles, que l'on appelloit communément le grand Hongre, ou le Polacre, & que sur le temps qu'ils partirent pour s'en venir en France, le nommé la Roche, Intendant des affaires du Pere Chanteloupe, leur dit que l'un des Officiers de la Duchesse d'Onano ayant pris ledit cheual pour aller à la rencontre de la Princesse Marguerite de Lorraine, qui venoit de Nancy à Bruxelles, l'on auoit enuoyé de Bruxelles iusques à Namur requetir ledit cheual pour le bailier audit Alfeston, lequel leur dit que ledit cheual luy auoit esté amené par le Cocher dudit Chanteloupe, nommé Maistre Claude, sur le fossé de Bruxelles, proche de la porte de Namur, & que ledit Cocher luy auoit dit, que l'on luy auoit bien recommandé de ne dire à personne qu'il luy eust amené ledit cheual.

Laquelle circonstance est si fort considerable, & tellement impossible à contredire: Que le sieur de Villiers, Escuyer de la Reyne Mere, ayant esté enuoyé de sa part auprès du Roy, quelque temps apres l'exécution d'Alfeston, reconnut que le cheual appartenoit à sa Maistresse; mais il n'osa pas le reprendre n'en ayant point d'ordre.

Pendant la mesme poursuite des defaux & contumaces, Lotiys de Pilloys sieur du Boullay, duquel est fait mention en la deposition de Braconnier, Maistre de la Poste de Void, s'estant trouué en la ville de Mets pour quelques autres affaires, fut pareillement oüy à la requeste du Procureur General. Et par sa deposition du 24. Mars dernier passé, se remarquent plusieurs circonstances concernant l'affaire de Clerbourg, lesquelles confirment ce qui resulte des depositions de ces gens de la Poste du bourg de Void, que le fait alle-

gué par Alfeston, d'avoir poursuivy Clerbourg pour recouvrer sa bourse, n'est pas veritable. Il dit qu'environ le mois de Mars mil six cens trente trois, ayant eu aduis qu'un Courrier venant de Lorraine pour s'en aller à Paris, avoit esté poursuivy & atteint au bourg de Void, dependant du Gouvernement de Toul, & tellement blessé qu'il avoit esté laissé pour mort; il se feroit acheminé audit lieu de Void, sur l'opinion qu'il eut que le Courrier pouvoit estre chargé de quelques depeschés importantes au service du Roy; & auroit trouvé ledit Courrier fort foible & débilité de plusieurs coups d'espée, & s'estant approché du liét, il luy auroit fait entendre sa qualité & le sujet de sa venue audit lieu: Tellement que le Courrier luy auroit dit qu'il se nommoit Clerbourg, & estoit fils du Bailly de Saint Denys en France, qu'il courroit de la part de Monsieur le Cardinal Duc de Richelieu, & qu'il y avoit six iours qu'il estoit party de Paris, où le nommé Alfeston, fils du Bailly de Chalons en Champagne, l'avoit laissé deux iours auparavant, à dessein d'aller à Saint Dizier, & de là à Nancy; & que luy Clerbourg passant à Saint Dizier, avoit appris que Alfeston avoit eu quelque conférence avec le sieur de Saint Remy, frere du sieur du Hamel Gouverneur de Saint Dizier; l'ayant esté trouver en vne maison aux champs, distant de trois lieues de Saint Dizier; que ledit Clerbourg continua son chemin iusques à Nancy, où il rencontra ledit Alfeston, & demeura quatre iours avec luy en l'hostellerie du petit S. Nicolas; durant lequel temps, Alfeston luy decouvrit qu'il y avoit quelque temps qu'il estoit party de Bruxelles, en intention de pratiquer ledit sieur de Saint Remy, commandant pour lors dans Saint Dizier, afin de mettre la place entre les mains de Monsieur Frere du Roy, & que le sieur de Besme en feroit l'entreprise, à quoy ledit sieur de Saint Remy n'auroit voulu entendre. Que ledit Alfeston luy auroit aussi dit; que deux soldats François, qui estoient lors dans les troupes d'Allemagne, dont l'un s'appelloit la Ramée, grand homme de poil noir, devoient retourner en France, & se mettre au Regiment des Gardes du Roy, à dessein de prendre l'occasion de tirer un coup de mousquet audit sieur Cardinal, lors qu'il entreroit au Louvre, ou en sortiroit; & que le mesme Alfeston luy auroit dit avoir touché argent à Bruxelles pour delivrer ausdits soldats. Que surce, luy Clerbourg ayant reconnu ces mauvais desseins, auroit pris la poste, faisant entendre audit Alfeston que c'estoit pour Bruxelles, & au lieu de ce faire, auroit pris le chemin pour Paris; dont ledit Alfeston ayant eu aduis ou soupçon, l'auroit suivi par la mesme voye, & l'ayant atteint au lieu de Void, se-

M. DC. XXXIII.  
EXTRAIT DES  
PROSCRIPTIONS  
MINISTRE DES  
NOMMES AL-  
FESTON, &c.

M. DC. XXXIII.  
EXTRAIT DES  
PROCES CRIMI-  
NELS DES  
HOMMES AL-  
FESTON, &c.

roit entré en la chambre où il prenoit ſon repas, ſur le ſoir, l'au-  
roit aſſaſſiné de pluſieurs coups d'eſpée, & ſe ſeroit ſauué dans les  
bois proches dudit lieu.

Outre la preuve de l'aſſaſſinat commis par Alfeſton en la per-  
ſonne de Clerbourg, qui reſulte de la depolition des témoins & de  
ſes propres confeſſions, il ſe trouue conuaincu d'une conſpiration  
contre la vie du premier Miniſtre des affaires de ſa Maieſté, & de  
ſon Eſtat.

Ce criminel ſ'eſtant ſauué apres vn aſſaſſinat qualiſié, ſe retire  
à Bruxelles, avec gens qui eſtans nez François, ſe ſont tellement  
oubliez, qu'ils ont coniuré contre leur propre patrie, & par leurs  
malicieux conſeils ont ſeducit & enléué deux perſonnes les plus pro-  
ches du Roy, & les plus obligez à la conſeruation de l'Eſtat. Los  
tiennent hors du Royaume, & ſ'en ſeruent pour authoriſer leurs  
detreſtables deſſeins. S'eſtant donc refugié à Bruxelles, apres auoir  
long-temps conuerſé avec les plus furieux de ceſte faction, il conſ-  
pire & coniure avec eux d'oſter la vie à celui par les Conſeils du-  
quel ils ſe trouuent empeſchez de faire reüſſir ce qu'ils ont entre-  
pris contre la perſonne du Roy, & contre la proſperité du Royau-  
me. On luy baille deux complices de ce pernicieux deſſein, les nom-  
mez Saulſier & Bellanger, & en ceſte compagnie il part de Bruxel-  
les, & ſ'en vient en France; il a pleu à Dieu nous preſeruer de ce  
malheur. Ces deux complices d'Alfeſton approchant de cette ville  
de Mets, ont eſté touchez d'horreur & de peril du crime pour le-  
quel ils venoient, & cette forte apprehenſion les a fait reuenir à  
leur bon ſens, en telle ſorte, qu'ils ſe ſont deliberez de ſ'accuſer  
eux-mêmes; ſont venus en cette ville, y ont attiré Alfeſton, ont  
declaré au Magiſtrat le commencement & la ſuite de l'entreprife,  
& le lieu où eſtoit Alfeſton. Cela ainſi fait, Alfeſton eſt pris &  
conduit és priſons de la ville; on informe contre luy. Saulſier &  
Bellanger depoſent, & le chargent de l'aſſaſſinat de Clerbourg, &  
de l'attentat à la vie de Monſieur le Cardinal; il confeſſe le fait  
de Clerbourg, ainſi qu'il eſt remarqué cy-deſſus, confeſſe qu'il vient  
de Bruxelles, & tout à l'inſtant ſa conſcience ſ'elevant contre luy,  
il adiouſte qu'il void bien qu'on veut venir à quelque recherche:  
Confeſſe auoir cogneu Saulſier & Bellanger à Bruxelles, ne dit rien  
contre eux. Confeſſe eſtre party de Bruxelles avec eux, & les auoir  
attendus en vn petit village près de la ville, où ils luy auoient pro-  
mis de ſe rendre. Confeſſe eſtre venu de Bruxelles, & auoir fait le  
voyage avec eux. Confeſſe auoir fréquenté le Pere Chanteloupe à  
Gand & à Bruxelles, & auoir mangé ſouuent avec luy à ſa table.

Confesse y avoir aussi cogneu & fréquenté le nommé la Roche; Confesse avoir fait entreprise sur Saint Dizier, dénie l'attentat à la personne dudit Seigneur Cardinal; mais il est suffisamment verifié par la déposition de deux témoins Saulsier & Bellanger, confrontés à l'accusé, & non valablement reprochez, & leur déposition d'autant plus forte, que par icelle ils se font eux-mêmes charger & rendus complices du même crime. Tellement qu'ils n'ont pas esté considerez comme accusateurs ou denonciateurs, mais comme témoins, non seulement contre Alfelton, mais contre eux-mêmes, en telle sorte qu'il y avoit lieu de les condamner, n'estoit qu'il est très-important es crimes de la qualité de celui dont est question, d'inuiter les complices à le révéler avec toute assurance d'impunité. Les Loix Romaines ont promis récompense & honneur à ceux qui ayant eu cognoissance de quelque pernicieux conseil contre la Majesté du Prince, ou de quelque entreprise contre l'Etat & ses Ministres, en venoient donner avertis à l'instant & dès le commencement de l'entreprise. Et ont déclaré dignes d'absolution & de grace ceux qui les premiers les venoient révéler, bien qu'ils eussent eux-mêmes usé de ce mauvais conseil, & ne s'en fussent repentis que bien tard. C'est le §. dernier de la Loy *Quisquis C. ad l. Jul. Maiestatis*, où il est traité de *Satellitibus & conficiis*. Sans si quis ex his in exordio inita factionis, studio vere laudis accensus initam prodiderit factionem, & premiis, & honore à nobis donabitur, is vero qui usus fuerit factione, si vel sero incognita tamen adhuc consiliorum arcana patefecerit, absolutione tantum ac vniâ dignus habebitur. Or les dépositions de ces deux témoins se trouvent confirmées & vérifiées par la cognoissance de l'accusé, en diuers endroits de son interrogatoire & de confrontation des témoins, & particulièrement en ce qu'il confesse, que venant de compagnie avec Saulsier & Bellanger, ils auoient esté rencontrés par vn nommé Santerre; & sur ce que Saulsier dépose que Santerre ayant reconnu qu'ils estoient bien montés, iugea qu'ils venoient pour quelque commission perilleuse, & usa de ces mots, qu'Alfelton se feroit rouier, & Saulsier pendre. Alfelton ne dénie pas qu'il ne fust bien monté; & pour les propos de Santerre, dit que s'il les a tenus ce n'a esté en sa présence, & que Saulsier sçait bien que Santerre dit tout ce qui luy vient en fantaisie. Le même Saulsier étant confronté à l'accusé; luy soutient constamment, que le cheual sur lequel il est venu de Bruxelles luy a esté donné par la Roche, Intendant des affaires du Père Chanteloupe, & Alfelton le dénie par vn mensonge: Car il dit qu'il n'est point croyable qu'il soit venu pour vne affaire de telle



M. DC. XXXIII.

EXTRAIT DES  
PROCEZ CRIMINELS DES  
NOMMEZ ALFESTON, &c.

importance, estant mal monté sur vn vieil cheual de carrosse, & par son interrogatoire il dit qu'il est venu sur vn bon cheual, priant les luges de le faire vendre, & que le prix en soit employé au payement des soldats, par lesquels luy Alfeston seroit gardé, sans estre mis aux cachots. Ce qu'il disoit lors, comme il y a grande apparence, à dessein de faire que son cheual peust estre emmené hors de cognoissance, preuoyant en luy-mesme, que Saulsier & Bellanger pourroient declarer d'où luy auoit esté baillé le cheual; & que ne luy pouuant plus estre representé, la deposition & conuiction ne seroit pas si certaine. Ce mesme cheual a esté depuis visité & reconnu par lesdits Saulsier & Bellanger, estre celuy sur lequel estoit monté l'un des Officiers de la Duchesse Donano, allant à la rencontre de la Princesse Marguerite de Lorraine, & lequel on auoit fait ramener de Namur, exprés pour le bailler à Alfeston, ainsi que la Roche leur auoit dit. Il a esté reconnu aussi par les sieurs de Villiers; & bien que telle visitation & recognoissance ne soit faicte que depuis la mort d'Alfeston, neantmoins elle est fort considerable en suite des circonstances remarquées cy-dessus. Finalement ces mesmes depositions se trouuent verifiées par la confession de l'accusé; lequel apres auoir ouï la prononciation de l'Arrest de mort, ayant les deux pources & les deux doigts suiuaus presser des gresillons, qui est la question ordinaire; a dit qu'il est vray que la veille du iour qu'il partit de Bruxelles, Saulsier & Bellanger furent mandez en sa chambre, & que là fut conclud l'arrest contre la personne de Monseigneur le Cardinal. Recognoist la complicité du Pere Chanteloupe, ses inductions, ses promesses de recompense & d'aduancement, & les assurances qu'il a données, que l'entreprise pouuoit estre executée en conscience. Confesse les entremises de la Roche, Intendant des affaires du Pere Chanteloupe. Que ce n'estoit pas luy Alfeston qui deuoit tirer, mais Saulsier & Bellanger, & qu'il estoit seulement pour les conduire. Qu'il n'a jamais parlé au nommé la Bernardiere. Toutes ces circonstances, avec plusieurs autres que l'on peut remarquer par le procez verbal de la question, sont argumens certains de la verité; & n'y a lieu de s'imaginer que ce soit la violence de la question qui l'air ainsi fait parler: Car la question ne luy ayant esté appliquée qu'aux doigts, elle a esté si peu violente, que depuis il a écrit & signé par cinq fois, aussi bien & aussi nettement qu'il auoit fait auparauant; joint que n'estant plus pressé, lecture luy a esté faicte de ce qu'il a déclaré, & a dit que le tout est veritable; Et depuis encore interpellé de declarer si ce n'est point par l'apprehension de la question ex-

traordinaire, a dit que non, & que c'est la verité, adioustant que c'est la Roche qui luy a le premier parlé du dessein, & que Deslandes Payen n'en a iamais rien sçeu.

S'il estoit vray que la seule crainte du tourment eust attaché de luy telles recognoissances & confessions, pourquoy n'eust-il rien dit de Payen & Bernardiere, sur lesquels il a esté interrogé, & dont les personnes ne luy pouuoient pas estre si considerables que les autres qu'il accuse? Si la verité n'auoit esté plus forte que la peur, pourquoy adiouster des particularitez veritables & incogneuës à ses complices? Pourquoy estant entre les mains du Confesseur, où il ne deuoit plus rien craindre, a-t'il adioulté que Saulhier & Bellanger s'estoient offerts d'eux-mesmes à la Roche pour executer le dessein? S'il n'eust point dit la verité, comme elle est rapportée par son interogatoire, il n'eust pas demandé le Greffier sur les quatre heures du soir, comme il fit, pour faire escrire au bas de ce qu'il auoit déclaré ausdits sieurs Commissaires vn mot qu'il disoit auoir obmis, à sçauoir que Saulhier & Bellanger ne s'estoient point offerts, mais bien auoient proposé de tirer dans les bois; tellement que l'on ne doit pas douter ny de la verité des preuues, ny de celle de ses complices.

Voyla donc ce qui est d'Alfelson: le viens maintenant à Chauagnac. L'vn & l'autre estoient en campagne en mesme temps, & venoient tous deux de mesme part: Mais en celuy-cy il y a plus de ruse & d'artifice. En cas que le dessein d'Alfelson manquast, Chanteloupe & les autres esperoient que cestuy-cy en viendroit à bout, apres auoir gagné de la creance & de l'accez auprès de Monseigneur le Cardinal, par le pretexte de conseruer la personné, & de pouuoir oster aux Espagnols l'vne des bonnes & plus importantes places qu'ils ayent. Au commencement du procez il passoit pour Baron de Chauagnac, & se nommoit Blaise Durfé; & par le premier interogatoire qui luy fut fait au Chasteau de Saint Dizier, le dix-neufiéme Octobre mil six cens trente-trois, il confesse qu'il y auoit lors enuiron quinze mois qu'il se mit dans les trouues de l'Empereur, en vn Regiment commandé par le nommé la Ramée, où il auoit vne Enseigne. Qu'apres y auoir esté quelque temps, il fut arresté prisonnier de l'ordonnance du Marquis d'Ayeton, sur ce qu'on le soubçonnoit d'auoir escrit en France, & donné quelque aduis de ce qui se passoit en l'armée Espagnole, & d'auoir voulu attenter à la vie du Matquis d'Ayeton. Que ny l'vn ny l'autre de ces faits n'estoient veritables: Qu'il n'y eut point d'autres procédures contre luy: Que le sieur du Fargis parla en sa faueur pour

M. DC. XXXIII.  
EXTRAIT DES  
PROCEZ CRIMI-  
NELS DES  
NOMMÉZ AL-  
FELTON, CHA-  
VAGNAC, &c.

proposition de ce qu'il disoit auoir commencé à traiter avec ce Capitaine du Chasteau de Namur, on entra en quelque défiance & soupçon de fraude, & fut donné ordre de rechercher la vie de cét homme nouvellement remarqué à la suite de la Cour, & venant de pais suspect, si bien que l'on eut aduis de diuers endroits de fort mauuais deportemens, changement de nom, supposition de contrats, & baux de terres & Seigneuries imaginaires, promesses de mariage en diuers lieux & à diuerses femmes; bref, qu'il auoit mené vne vie de fourbe & d'imposteur. Cela fut causé que l'on l'obserua de plus près quand il fut de retour du voyage qu'il dit auoir fait à Namur. Il fut donc arresté à Saint Dizier, apres qu'il eut baillé la lettre qui s'est trouuée fausse, & qu'il eut maintenu ses premiers aduis veritables aussi bien que sa depefche; on le mit prisonnier és prisons dudit Chasteau, au commencement du mois d'Octobre, & commission fut adressée à Monsieur du Chasteler, Conseiller du Roy en ses Conseils d'Etat & Priué, pour l'ouïr & interroger, & instruire le proces.

Par le premier interrogatoire qui luy fut fait le dixneuufiéme dudit Octobre; il dit tout ce que ie vous ay remarqué cy-dessus, iusques à ce second voyage à Namur, & conference avec le Capitaine du Chasteau, qu'il trouuoit, disoit-il, disposé à mettre la place entre les mains du Roy. Tellement que sur le point de ce voyage, ledit sieur Commissaire, lequel auoit tous les papiers trouuez sur le prisonnier lors qu'il fut arresté, & auquel par l'ordre du Roy on auoit baillé la lettre que l'accusé auoit apportée, iugea à propos de luy représenter, qu'elle estoit escrete en papier doré, liée de soye incarnate, sans adresse, commençant, Madame, & le reste escret en chiffre. Chauagnac recognoist ceste lettre, & dit luy auoir esté mise en main par le Capitaine du Chasteau de Namur. Interrogé s'il la scait déchiffrer, dit que ouï, & que les deux colonnes composent la lettre, en prenant la premiere lettre de la premiere desdites colonnes, en la premiere ligne, & puis prenant la premiere lettre de la premiere ligne de la seconde colonne, & ainsi composant des deux premieres lignes vne seule, on compose le sens & le déchiffrement de toute la lettre: Et de fait ayant esté leu en la présence du prisonnier, & en la maniere par luy declarée, s'est trouuée contenir ce qui ensuit: le m'estime doublement hereux d'auoir rencontré ceste occasion, afin de me consacrer du tout à vostre grandeur, desirant viure & mourir en luy rendant tres-humble serui-ce, & regrette extrêmement que ie n'aye sçeu plustost faire sçauoir mon intention. l'en accuse le malheur qui est arriué à ce Gentil-

XXXXX

M. DC. XXXII,  
EXTRAIT DES  
PROCES CRIMI-  
NELS DES  
NOMMEZ AL-  
FATION, CHA-  
VAGNAC, &c.

M. DC. XXXII.  
EXTRAIT DES  
PROCEZ CRIMINELS DES  
HOMMES AL-  
PESON, CHA-  
VAGNAC, &c.

homme present porteur, lequel a esté captivé fort iniustement l'espace de six mois, par l'ordre du Marquis d'Ayestone. Je puis asseurer avec verité, que sans ce malheur là nostre dessein eust esté accompli depuis que l'on fut à Bochin: on eut la plus belle occasion du monde, d'autant qu'il n'y avoit pour tout que mes soldats, & à present il y a cinq compagnies dans la ville, lesquelles font la garde l'une apres l'autre, dans quelque Fort qu'on a fait. L'espere qu'ils n'y seront pas long-temps, de sorte que si vostre grandeur iugeoit à propos de differer encoie vn peu pour voir s'ils s'en iroient, possible que cela seroit mieux, d'autant que nostre entreprise est infallible; neantmoins ie feray ce qu'il vous plaira de m'ordonner, vous asseurant que ie receuray à bras ouverts ceux qui viendront de vostre part; m'asseurant que ie receuray en France toute sorte de satisfaction, comme m'a fait esperer Monsieur le Baron de Chauagnac, de la part de vostre grandeur, de qui ie suis, Monseigneur, le tres-humble & tres-obeyssant seruiteur, Siury de Namur, ce premier Octobre mil six cens trente-trois. Laquelle lettre ainsi écrite & déchiffree, au lieu d'auoir Monseigneur en teste, porte ce mot de Madame, pour déguiser la teneur d'icelle. Interrogé si ledit de Siury luy baillant cette lettre, ne luy en auoit point fait la lecture, dit que non, mais qu'il luy en auoit dit la teneur. Que luy Chauagnac auoit fait grande instance pour tirer cette lettre, afin de l'engager à faire reussir l'entreprise.

Ce premier interrogatoire confirma l'opinion que l'on auoit que cét homme estoit vn imposteur, & qu'il estoit venu à la suite de la Cour avec dessein tout autre que ce qui paroissoit; n'estant pas à croire, pour le regard de la lettre empoisonnée dont il auoit parlé, que Gantelme subiet & Officier du Roy d'Espagne, Capitaine d'une Compagnie de Caualerie, ait pris telle confiance d'un François, que de luy reueler vne affaire de si grande importance, & encore moins à croire que ce Dom Vincent, quel'on auroit employé à preparer vn si méchant acte, l'eust voulu decourir à Gantelme. Et quant à l'entreprise sur Namur, il y auoit aussi peu d'apparence qu'une telle place eust esté commise à la foy d'un homme duquel on ne fust pas bien asseuré, ou que cét homme qui en auoit le Gouvernement de peto en fils, sans estre prouué ny induit par grandes promesses, se fust offert à commettre vn si grand crime contre son Prince, ny qu'il eust écrit cette lettre, contenant sans necessité des choses qui le rendroient si manifestement couuaincu de son dessein, en cas que le porteur fust surpris. Ioint que par le stile de la lettre il est aisé de recognoistre qu'elle n'est pas écrite

par vn VValon, les termes en estans trop François, & n'ayant aucune phrase de la nation. Outre ces coniectures, auoit aussi esté trouvé parmy les hardes de Chauagnac, vne lettre par luy recogneüe, escrite de sa main, sans datte & sans superscription, en laquelle se trouuoit le mot *heraux*, au lieu de *heurenx*, & le mesme mot se trouuoit ainsi escrit en ladite lettre en chiffre. Tellement qu'il y auoit raison de soupçonner que c'estoit luy-mesme qui en estoit l'auteur, & qui auoit escrit l'vne & l'autre, ayant contre-fait vne esécriture autre que la sienne ordinaire, & neantmoins commis vne mesme faute en l'orthographe. Et qui plus est, Estienne Bureau son seruiteur domestique, interrogé par serment, depose que quand Chauagnac son Maistre arriua à Namur, qu'il estoit déjà tard, ne sçait si le soir qu'il arriua il fut au Chasteau, mais sçait asseurement que les autres iours il n'y fut point, & ne vid personne à Namur qu'un Cadet de Calais, ne vid point le Capitaine du Chasteau : dit aussi, qu'estant en ladite ville de Namur, il y acheta deux feüilles de papier doré, & de la soye incarnate, avec de la cire d'Espagne, & que par les chemins il le vid escrire vne lettre en chiffre. Et apres luy auoir representé celle qui estoit au procez, il recognut qu'elle estoit liée de la soye qu'il auoit achetée, pour le moins qu'elle estoit toute semblable. Il donna cognoissance d'un fait fort considerable : C'est que Chauagnac auoit dit qu'il estoit demeuré à Namur depuis le vingt-septième de Septembre iusques au deuxième d'Octobre, pour traiter avec ledit Capitaine, & neantmoins on apprit par cette deposition, qu'en cette espace de temps il fut à Bruxelles caché, ce qui fut ainsi confessé par l'accusé. Ce voyage contre la defense qu'on luy auoit faicte à la Neuville, en luy baillant le passe-port, d'aller plus loing que Namur, augmenta le soupçon.

Le Roy estant depuis retourné à Paris, le prisonnier ayant esté mené & conduit en la Bastille, la curiosité de decouurir la verité du fait, concernant cette lettre, porta ledit sieur Commissaire à parler audit Chauagnac en secret, & hors l'interrogatoire, & cette industrie ne fut pas inutile. Le prisonnier luy dit, qu'à la verité le Capitaine du Chasteau de Namur luy bailla vne lettre de la teneur & du sens qu'il a apportée, mais que passant par le Liege, en vn village où il craignoit d'estre arresté, il auoit jetté cette lettre là, & que neantmoins afin qu'il peust dire auoit apporté des nouvelles, il auoit escrit celle qui luy estoit representée.

Estant donc depuis interrogé iudiciairement, & luy ayant esté remis en memoire la declaration par luy faicte, & la deposition de

M. DC. XXXIII.  
EXTRAIT DES  
PROCEZ CRIMINELS DES  
NOMMEZ AL-  
FESTON, CHA-  
VAGNAC, &c.

son valet, qui auoit dit l'auoir veu par les chemins escrire vne lettre en chiffre, & sur ce luy ayant esté remonstré que c'estoit vne sorte preuue que la lettre qui luy auoit esté representée, & qu'il dit auoir veu escrire, & luy auoir esté baillée par ledit Capitaine de Namur, est vne lettre fausse & supposée. Il répond qu'il est vray qu'il a dit auoir ietté vne lettre dans vn village qui est entre Charlemont & Dinan, de peur qu'elle fust veüe, mais que c'estoit vne sienne lettre que ledit Gouverneur luy auoit renduë, & qu'il ne ietta pas la lettre en chiffre, pource qu'elle ne pouuoit estre leüe.

En la suite du mesme interrogatoire, estant enquis quel seruice il auoit rendu à l'Infante, pour lequel il auoit esté ordonné cent pistoles auant sa prison de Bruxelles, comme son valet l'auoit deposé, il ne dénie pas le fait, mais il dit n'auoir point rendu de seruice particulier à l'Infante, pour lequel on luy eust ordonné cent pistoles; puis il adiouste, & reprend vn fait sur lequel il n'estoit plus interrogé, & dit qu'il est vray qu'il assista le Gouverneur de Namur, comme il escriuoit la lettre qui luy a esté representée, & qu'elle est de la main dudit Gouverneur. Qu'il luy porta de la soye & du papier pour escrire, & que neantmoins il ne luy bailla la lettre que le lendemain aux Iesuites, & qu'il l'auoit écrite en sa presence le iour de deuant; puis apres il dit, qu'ils en auoient fait vn broüillard ensemble, & qu'il n'auoit paracheuë le broüillard, & que quand il a dit la lettre cy-dessus, il a entendu le broüillard de la lettre; mais qu'en effect & en verité la lettre qui luy est representée, est celle que luy a baillée le Gouverneur, écrite dans le papier que luy-mesme auoit acheté.

L'inconstance & la variation des réponses de cét accusé, font voir clairement que le sujet pour lequel il disoit estre venu à la suite de la Cour, n'estoit que mensonge & imposture; & de fait, se trouuant confus & pressé par sa propre conscience, ayant esté mandé par Monseigneur le Garde des Seaux, en presence du sieur du Tremblay, & luy ayant esté remonstré que par le proces & par ses propres confessions, il estoit aisé de iuger qu'il estoit venu pour quelque mauvais dessein. Exhorté de le déclarer, il dit qu'il estoit induit & incité par le sieur du Fargis & Chanteloupe, à tuer ledit Seigneur Cardinal Duc de Richelieu, sous promesse de grandes recompenses s'il pouuoit échapper, & assurance du salut de son ame, s'il estoit pris en cette action, par laquelle il deliureroit la France & l'Eglise.

Il a fait encore vne fois la mesme declaration & recognoissance pardeuant ledit sieur du Chastelier, en presence dudit sieur du Tremblay, mais l'une & l'autre fois auoit esté priuément, & hors l'instru-

tion du procez, tellement qu'il estoit besoin de reduire cette declaration à quelque forme de procédure, laquelle peust estre employée dans l'instruction du procez, & à cet effet ledit sieur Commissaire continuant ses interrogatoires, auoir fait venir pardeuant soy le prisonnier, & l'auoir interrogé par serment, s'il n'auoit pas dit & déclaré à Monseigneur le Garde des Seaux, la conspiration remarquée cy-dessus; mais il est rousiours demeuré ferme & opiniaître, disant ne vouloir parler de cette affaire à autre qu'audit Seigneur Garde des Seaux, & n'a iamais voulu signer cette réponse.

Il fut donc aduisé de le mener au logis de Monseigneur le Garde des Seaux, auquel il parla en lieu d'où il fut entendu par cinq personnes sans reproche & dignes de foy; elles ont esté ouïyes en l'information faite le vingt-huictième Ianuier mil six cens trente-quatre, par Monsieur Lanier Maistre des Requestes, commis & député par le Roy, en l'absence dudit sieur du Chastelet; & ont toutes vnanimement déposé, & depuis ayant esté confrontez à l'accusé, luy ont constamment soustenu, que le vingtquatrième dudit mois, entre les cinq & six heures du soir, il auoir esté amené par le sieur du Tremblay, en la ruelle du liét en la chambre dudit Seigneur Garde des Seaux, & qu'eux estant dans la porte de la Chappelle, auoient ouï que le prisonnier ayant esté enquis par ledit Seigneur Garde des Seaux, pourquoy il ne vouloit pas qu'un Secrétaire d'Etat escriuist rour ce qu'il auoit à déclarer; répondre, qu'il n'estoit pas qu'il en fust besoin, & que c'estoit assez de le dire à luy qui estoit le Chef de la Iustice, & qu'en suite interrogé s'il n'estoit pas vray que le Pere Chanteloupe l'a plusieurs fois voulu induire & persuader d'attenter à la personne de Monseigneur le Cardinal, sous pretexte de traicter de la surprise de Namur, après auoir long-temps hésité, comme se défiant qu'il y eust quelques-uns cachez à dessein de l'oïyr, en fin il dit auoir esté mené par le sieur du Fargis vers le Marquis d'Ayeton, & auoir esté loué hautement, & que lesdits sieurs d'Ayeton & du Fargis parlerent ensemble en Espagnol; & qu'après quelques paroles qu'il ne pût rapporter, pource qu'il n'entend la langue, il fut fort caressé par ledit Marquis; & sçait qu'il fut lors parlé du Lieurenant qui commandoit à Namur, pour s'entendre & auoir intelligenco avec luy, & que sur cela estant depuis entré en conference avec ledit Lieutenent, il luy dit qu'il estoit las des trahisons Espagnoles, & qu'il vouloit traicter tout de bon avec le Roy. Qu'il est vray que luy Chauagnac a esté plusieurs fois induit & incité par le Pere Chanteloupe d'attenter à la personne dudit sieur Cardinal, mais qu'il n'en a iamais eu le dessein, qu'il



M. DC. XXXII.  
EXTRAIT DES  
PROCES-VER-  
BAUX DES  
HOMMES AL-  
LEGES, &c.

en auoit conféré avec vn Capucin de Namur, lequel l'en auoit dé-  
berty. Ces mesmes confessions & réponses ont aussi esté certifiées  
par la deposition du sieur du Tremblay, lequel y estoit present.

Il y auoit là dequoy conuaincre l'accusé, quand il seroit demeu-  
ré dans vne denegation obstinée : Mais la force de la verité est si  
puissante, qu'elle l'a en fin contrainct de deposer contre luy-mesme,  
par l'interrogatoire qui luy fut fait le treizième dudit mois de Fe-  
urier, où apres auoir dir qu'il veut ingenuement recognoistre la ve-  
rité, & décharger sa conscience, il fait vn fort long discours, au-  
quel on remarque plusieurs artifices par luy rechez, pour faire  
croire qu'il n'a iamais eu dessein d'effectuer ce qu'il promettoit à  
ceux par lesquels il estoit incité de s'en venir en France à la suite  
de la Cour, & attenter à la personne de Monseigneur le Cardinal ;  
& que l'affaire de Namur au temps qu'il est venu la declarer, estoit  
veritable, & pouuoit reüssir : Mais c'est apres auoir confessé que le  
sieur du Fargis & le Pere Chanteloupe l'auoient par diuerses fois  
solicité d'entreprendre sur la vie de Monseigneur le Cardinal, ce  
qu'il leur auoit promis sur l'ouerture à luy faicte, qu'il falloit qu'il  
vint trouver ledit Seigneur Cardinal, & luy proposer de faire re-  
mettre Namur entre les mains du Roy, & que c'estoit le vray moyen  
pour l'aborder & luy parler en particulier, & luy dire qu'il enuoyast  
vn Gentilhomme avec luy Chauagnac, qui de la part dudit Sei-  
gneur Cardinal parlast au Capitaine de Namur, afin qu'il creust plus  
facilement que cela pouuoit reüssir. Que Chanteloupe luy auoir dir,  
qu'il seroit commander audit Capitaine de receuoir Chauagnac &  
ceux qu'il ameneroit, comme si la chose estoit en effet, & comme  
si c'estoit vn traité veritable. Que par mesme moyen ledit Capi-  
taine escriroit vne lettre audit Seigneur Cardinal, en la presence de  
luy Chauagnac & dudit Gentilhomme, & qu'apres ledit Capitai-  
ne en supposeroit vne autre qu'on deuoit enuoyer audit Gentil-  
homme, laquelle estant presentée audit Seigneur Cardinal, seroit  
son effet au cas qu'il la leust. Que la recompense de cette entre-  
prise seroit de cinquante mil escus, à ce que luy disoit Chanteloupe,  
lequel luy donna aussi aduis d'aller à Bruxelles pour en con-  
ferer avec le Marquis d'Ayetone. Qu'il le trouueroit tout préparé à  
luy faciliter les moyens de faire reüssir le traité. Que luy Chaua-  
gnac, suiuant cet aduis, seroit venu de Gand à Bruxelles, où le  
Marquis d'Ayetone l'auroit asseuré de donner ordre au Capitaine  
de Namur d'entendre à ce qui auoit esté delibéré, touchant la feinte  
& simulation d'un traité, de mettre la place entre les mains du  
Roy.



Chauagnac ayant fait cette declaration pardeuant Monsieur Lanier, le lendemain il adjouste, qu'ayant conseré de l'affaire avec le Pere Raphaël Dalmont Capucin, il se resolut de suivre son conseil, & ne plus entendre à ce que ces gens de Bruxelles desiroient de luy; & qu'apres cela il parla au Capitaine de Namur, en telle sorte qu'ils prissent confiance l'un de l'autre, & que lors ledit Capitaine luy auroit dit, qu'il n'entendoit rien aux stratagemes que l'on luy proposoit. Qu'ils deuoient tous deux se servir de cette occasion pour faire leur fortune, & que pour son regard estant ennuyé des trahisons & supetcheries Espagnoles, il se deliberoit de traiter tout de bon, & remette la place entre les mains du Roy. Que sur cette resolution luy Chauagnac auroit esté trouuer le sieur du Fargis, & luy auroit fait entendre les difficultez qu'il recognoissoit en l'execution de ce qui luy auoit esté proposé par le Pere Chanteloupe, & le prioit l'en vouloir dispenser. Que sur ce ledit sieur du Fargis luy dit qu'il auoit tort, & que ce n'estoit de la façon qu'il falloit proceder. Que s'il auoit fait celapout decouurir & entrer dans les secrets de la Reyne Mere & de Monsieur, il se pourroit bien tromper; que ce n'estoient personnes auxquelles il se fallust joüer. Qu'il regardast bien à ce qu'il auoit à faire, n'estant pas vne entreprise de petite consequence. Apres cela il dit qu'il se retira, & qu'il s'en alla chez le Marquis d'Ayertone, où il s'adressa à Dom Esteph de Gamarre son Lieutenant, & le pria de le vouloir excuser enuers le Marquis, s'il ne pouuoit executer vne affaire que l'on luy auoit proposée; qu'il la trouuoit du tout impossible. Il adjouste qu'en suite de ce, luy Chauagnac pensant recevoir vne somme de cent pistoles, qui luy estoit deuë depuis le siege de Maestric, & dont le Marquis d'Ayertone en auoit donné l'ordonnance; & quoy que la somme luy eust esté promise par le Marquis de Sainte Croix, il rrouua que son payement estoit retardé, & fut remis au lendemain; & la nuit d'entré-deux il fut mené prisonnier par ledit Gamarre, qui le vint prendre sur le minulet dans son carosse, sous pretexte de le mener parler au marquis d'Ayertone; dit qu'il demeura prisonnier plus de sept mois, & depuis le Carnaval iusques au mois de Septembre. Que durant ce temps là ayant esté visité par ses amis, il auroit pris occasion d'écrire aux sieurs Duc d'Elbeuf, Marquis d'Ayertone & du Fargis, pour obtenir la liberté, & qu'en fin il sortit de prison par le moyen dudit sieur du Fargis, qui conuia Monsieur Frere du Roy d'en parler au Marquis d'Ayertone; & qu'apres qu'il fut sorty, le Marquis d'Ayertone luy dit, qu'il ne desiroit plus se servir de luy, & qu'il aduisast bien à ne rien decouurir de ce que l'on auoit traité avec

M. DC. XXXIII.  
EXTRAIT DES  
PROCEZ CRIMI-  
NELS DES  
NOMMEZ AL-  
FRESTON, CHA-  
VAGNAC, &c.

luy. Qu'aussi bien on ne le croiroit pas à la Cour, & pourroit estre arresté faute de donner preuue de ce qu'il diroit. Il dit encore qu'a-  
uant son partement de Bruxelles, il vid le sieur de Siury Capitaine  
de Namur, lequel à sa priere l'estoit venu voir pour luy dire adieu.  
Qu'il auroit fait entendre audit Capitaine le mauuais traitement  
qu'il auoit receu des Espagnols, & que s'estans entretenus du dessein  
de mettre la place de Namur en la puissance du Roy, ledit Capi-  
taine luy ayant confirmé tout ce qu'il luy auoit promis auparavant,  
il partit de Bruxelles & s'en alla à Paris, où il ne seiourna que trois  
iours, & de là s'en vint au camp de la Neuville, & s'adressa au sieur  
de Terne, pour faire sçauoir à Monseigneur le Cardinal Duc de  
Richelieu, qu'il estoit venu pour luy donner aduis d'affaires tres-im-  
portantes; & en suite il reprend ce discours des lettres empoison-  
nées & de la surprise de Namur, qui sont toutes les mesmes choses  
que ie vous ay remarquées au commencement de cette relation.

En mesme temps que Monsieur Lanier faisoit le proces à Cha-  
uagnac sur ce chef qui estoit le plus important, il l'instruisoit aussi  
sur deux autres chefs, qui estoient, la supposition de nom, & l'hô-  
micide commis en la personne de Gaspard Jacquet.

Pour ce qui est de la supposition de nom, tiltres & actes, les pa-  
piers & tiltres luy en ont esté representez, & par luy recognus, tel-  
lement qu'il est plainement verifié que son nom estoit Roufet, &  
non pas Durfé, & qu'il estoit de naissance & condition roturiere;  
& de fait, par l'interrogatoire du seizième Feurier mil six cens tren-  
te-quatre, interrogé si luy accusé, s'appelloit pas Blaise Roufet,  
comme son pere s'appelloit Pierre Roufet, dit Chauagnac. Il dit  
que de tout temps il a creu que c'estoit Durfé Chauagnac, & que  
si cela n'estoit, il ne voudroit pas usurper ce nom là, duquel il ne se  
veut preualoir, ne le prenant iamais en ses signatures.

Quant à l'homicide il ne l'a pas confessé; mais par les informa-  
tions & par les depositions des témoins qui luy ont esté confron-  
tez, il est assez verifié que le vingt-deuxième de Iuillet de l'année  
mil six cens trente, estant à Paris, il mena souper au cabaret de la  
Pomme de pin, certaines femmes de mauuaise vie, & beurent par  
excez iusques sur le minuit, que l'hostesse n'ayant voulu permet-  
tre que cette compagnie couchast en son logis, Chauagnac fut con-  
duire lesdites femmes en leur quartier, qu'elles disoient estre en la  
rue neufue S. Mederic; & passant par la place du Cimetiere S. Iean,  
ils furent rencontrez de deux hommes; l'un desquels, qui estoit ledit  
Jacquet, ayant dit à la Damoiselle que Chauagnac conduisoit, qu'il  
la cognoissoit bien, & luy ayant demandé où elle alloit, Cha-  
uagnac

prit querelle contre Iacquet, & tous deux ayant mis la main à l'œuvre; Chauagnac porta vn coup d'espée audit Iacquet sous la main gauche, duquel coup il tomba par terre, & peu de temps apres il mourut.

Le procez ayant esté instruit par lesdits sieurs Commissaires, il a pleu au Roy le renuoyer en cette Cour avec le prisonnier, pour y estre iugé, au rapport de l'un des Conseillers en icelle. Il a donc esté veu & diligemment examiné, & l'accusé oüy & interrogé en la Chambre du Conseil. Tellement que le dixième Aueil mil six cens trente-quatre est interuenue l'Arrest qui ensuit.

Veue par la Cour le procez encommencé à instruire pas le sieur du Chastelet Conseiller d'Estat, & depuis continué par le sieur Lanier Maistre des Requestes de l'Hostel, en vertu de commissions du Roy, des 16. Octobre 1633. & 16. Ianuier 1634. à Blaise Rouffet, dit Chauagnac, natif de Breuilliérs en Auvergne, cy-deuant prisonnier és prisons des Chasteaux de Saint Dizier, de la Bastille, & à present des prisons Royales de Mets; accusé de supposition de nom, tiltre, qualitez, & acte de conspiration contre la personne du sieur Cardinal Due de Richelieu, & d'auoir tué à Paris le nommé Gaspard Iacquet, fils de Gaspard Iacquet, cy-deuant Maistre de la Poste des Courriers de la Ville de Lyon; ledit Rouffet renuoyé à la Cour avec son procez, pour y estre iugé par Lettres patentes du Roy du dixhuitième Mars dernier; Charges & informations faites par lesdits sieurs du Chastelet & Lanier; interrogatoires par eux faits audit Rouffet; recollemens & confrontations de témoins; autres informations faictes par le Commissaire Coiffier, en l'année mil six cens trente, pour raison de la mort dudit Iacquet, arriüée à Paris audit temps; Interrogatoires sur icelles, recollemens & confrontations de témoins faits audit Rouffet par ledit sieur Lanier; Missiues de diuerses personnes, contractes & autres actes dont ledit Rouffet autoit esté trouué faisi; lesdites Lettres patentes attributives de iurisdiction à ladite Cour, signées Louis; & plus bas, Par le Roy, Bouthillier; & sellées du grand Seau de cire jaune: autre Arrest de verification & registrement d'icelles és Registres de ladite Cour, du quatrième Aueil dernier: Conclusions du Procureur General, ledit Rouffet oüy & interrogé en ladite Cour: Tout considéré, dit a esté, que la Cour pour les cas mentionnez & à plain verifiez audit procez, a condamné & condamne ledit Rouffet, dit Chauagnac, à estre pendu & estranglé en vne porence, qui sera pour cét effet dressée en la place de Champ à Seille: A déclaré & declare tous & chacuns ses biens acquis & confisque au Roy, sur iceux

Yyyy

M. DC. XXXIII.  
EXTRAIT DES  
PROCEZ CRIMI-  
NELS DES  
NOMMEZ AL-  
FRESTON, CHA-  
VAGNAC, &c

M. DC. XXXIII.  
EXTRAIT DES  
PROCEZ CRIMINELS DES  
NOMMES ALFESTON, CHA-  
VAGNAC, &c.

prealablement pris la somme de trois cens liures , applicable au pain des prisonniets de Mets : A ordonné & ordonne , que les declarations & recognoissances faites au procez par ledit Rouffet, concernant le fait du dessein sur la personne dudit sieur Cardinal Duc de Richelieu, seront jointes aux procez poutsuiuis en ladire Cour, à la requeste du Procureur General, par default & contumace contre le Pere Chanteloupe, & le nommé la Roche, dir Cheruais, pour en iugeant y auoir tel égard que de raison ; Et que le Comte de Maure, le sieur du Fargis, le nommé le Sec, la Bernardiere, Bataille, dit Clanuille, Belançon, le Pere Champagne compagnon du Pere de Chanteloupe, & Nicolas de Bauue seruiteur dudit le Sec, seront pris & apprehendez au corps, pour estre ouïs & interrogez sur les cas resultans du procez dudit Rouffet, & leur estre leur procez fait & parfait ; & où pris & apprehendez ne pourroient estre, seront adiournez à trois brieifs iours, avec saisie & annotation de leurs biens, pour cè fait & communiqué audit Procureur General estre ordonné ce qu'il appartiendra. Fait à Mets en Parlement, le Mercredy dixième May, mil six cens trente quatre. Signé Iulien.

Si dès la premiere fois que ce faux Chauagnac fut veu à la suite de la Cour, il eust déclaré tout ce qu'il a dit depuis, il pouuoit estre du nombre de ceux auxquels la loy déjà rematquée, promet l'honneur & la recompense ; mais tant s'en faut qu'il ait eu intention de reueler aucune chose ; qu'il a deliuré les fausses lettres, par lesquelles il pouuoit auoir les accés libres ; est allé à Bruxelles, contre la defense qu'on luy auoit faite ; a persisté dans l'imposture de l'entreprise de Namur, & n'en a point voulu aduoier la faulseté ; a executé autant qu'il a peu l'ordre qu'on luy a donné, & que au premier & second voyage il a fait voir que tout ce qu'il disoit n'estoit qu'un pretexte & un artifice recherché à dessein d'approcher de la personne de Monseigneur le Cardinal ; & lors qu'il a déclaré ce qui luy auoit esté suggeré à Bruxelles, on n'en auoit déjà eu que trop de presumption par les lettres & papiers qui ont esté trouuez sur luy, & par lesquels il est manifestement conuaincu de fourbe & d'imposture. Tellement que ce qu'il a depuis expliqué, ne sert qu'à decouurir les complices & les auteurs d'un abominable assassinat. Et pource que *non in exordio inite factionis, sed factione usus est, & cognita iam consiliorum arcana patefecit* ; il a esté iugé digne de mort : & toutefois poutce qu'il n'a pas esté si obstiné qu'Alfestion, & a plus ingenuement déclaré ses complices, il a semblé deuoir estre moins seuerement puny.

Dans toutes lesquelles confessions, tant d'Alfestion, Saulcier &

Bellanger, que de Chauagnac, on recognoist beaucoup de la providence de Dieu sur cét Estat, & sur ceux qui le seruent; n'estant pas peu que ceux qui sont portez à de si detestables desseins, les aduoient, veu que c'est vn artifice de cette peruerse & diabolique Theologie, laquelle ayant trouué ces esprits mal informez de la Religion Chrestienne, leur a fait croire que leur faction & leur entreprise contre le Roy, & contre ceux qui sont la principale partie de son Conseil, est vn sacrifice tres-agreable à Dieu, & tres-vtile à l'aduanancement de la Religion Catholique: Tellement que leur ayant persuadé qu'un assassinat de cette qualité, est vne action loüable, & vne œuvre de parfaite pieté, dont la recompense leur est assurée, non seulement des hommes, mais de Dieu mesme; elle leur a aussi fait croire, que Dieu les voulant élever dans la gloire des Martyrs en cette genereuse entreprise, ils ne doiuent iamais reueler ceux qui les ont animez d'un zele & d'un esprit si diuin & celeste; & que si la sagacité des Iuges les peut induire à declarer la verité, ils la doiuent étouffet & confondre par vne contraire declaration, lors qu'ils sont menez au supplice, & que le mensonge & la fausseté qu'ils diront lors, à dessein de sauuer les auteurs de conseils tant salutaires à la Religion Catholique, sera de tres-grande efficace à leur salut, sans qu'ils ayent besoin d'autre confession & absolution que le martyre, auquel ils seront destinez, & dans lequel ils seront parfaitement lauez.

Le iugement des defaux & contumaces ayant esté poursuiuy contre Chanteloupe & la Roche, en execution de ce qui auoit esté contre eux decreté, sont interuenus les Arrests qui ensuiuent.

**V**Ev par la Cōur le procez extraordinairement fait, à la Requête du Procureur General du Roy, au nommé le Pere Chanteloupe, accusé de conspiration contre la vie du sieur Cardinal Duc de Richelieu; Informations faites par les Commissaires de ladite Cour à ce deputez; Arrest de mort contre François Alfeston, du vingtdeuxième Septembre mil six cens trente-trois; Procez verbal de la question baillée audit Alfeston; Arrest du vingtquatrième Septembre audit an, portant que ledit Chanteloupe seroit pris au corps, si apprehendé pouuoit estre, sinon qu'il seroit adiourné à trois brefs iours sur les limites de ce Ressort; Procez verbal contenant la recognoissance du cheual, sur lequel ledit Alfeston estoit venu de Bruxelles en cette ville de Mets; Exploits d'adiournemens faits suiuant ledit Arrest du vingtquatrième Septembre; Les defaux & contumaces obtenus par le Procureur General du Roy;

Yyyyy ij

M. DC. XXXIII.  
EXTRAIT DES  
PROCEZ CRIMINELS DES  
NOMMEZ A L'ESTON, CHA-  
VAGNAC, &C.

M. DC. XXXIII.  
EXTRAIT DES  
PROCEZ CRIMI-  
NELS DES  
NOMMEZ AL-  
FESTON, CHA-  
VAGNAC, &c.

Arrest du seizième Mars dernier passé, par lequel auroit esté ordonné que les témoins ouïs esdites informations seroient recollez, pour le recollement valoir confrontation: Recollement fait par le Commissaire à ce député: Procez extraordinairement fait à Blaise Rouflet, dit Chauagnac; Arrest de mort contre luy rendue le vingt-huictième May dernier passé; Conclusions du Procureur General du Roy; Tout considéré, La Cour a déclaré & declare lesdits defaux & contumaces bien & deuëment obtenus; & pour le profit d'iceux, a déclaré ledit Chanteloupe suffisamment atteint & conuaincu du crime de leze Majesté, pour auoir suscité & suborné lesdits Alfeston & Chauagnac, afin d'attenter à la vie dudit sieur Cardinal Duc de Richelieu, prentier Conseiller du Roy, & principal Ministre des affaires de ce Royaume. Pour reparation dequoy, ladite Cour l'a condamné & condamne d'estre rompu & brulé viu, si pris & apprehendé peut estre, sinon par effigie, en vn tableau qui sera mis & attaché à vne potence au Champ à Scille, en cette ville de Mets; ses biens acquis & confisquez au Roy. Fait à Mets en Parlement, le septième Iuillet mil six cens trente-quatre, & executé selon sa forme & teneur. Signé, Fillotez.

**V**eu par la Cour le procez extraordinairement fait, à la requeste du Procureur General du Roy, aux nommez la Roche, domestique & ayant charge des affaires du Pere Chanteloupe, & Garnier, Secretaire du feu sieur Marschal de Marillac, accusé de conspiration contre la vie du sieur Cardinal Duc de Richelieu. Informations & procedures faites par les Commissaires de ladite Cour à ce deputez: Arrest de mort contre François Alfeston, du vingt-deuxième Septembre dernier passé; Procez verbal de la question donnée audit Alfeston; Arrest du vingtquatrième dudit mois, portant que lesdits la Roche & Garnier seroient pris au corps, si pris & apprehendés pouuoient estre, sinon qu'ils seroient adiournez à trois briefs iours; tant en cette ville de Mets, que sur les limites de ce Ressort; Procez verbal, portant la recognoissance du cheual sur lequel ledit Alfeston estoit venu de Bruxelles en cette ville; Exploits d'adiournemens faits suivant ledit Arrest du vingtquatrième Septembre; Les defaux & contumaces obtenus par le Procureur General du Roy; Arrest du seizième Mars dernier passé, par lequel auroit esté ordonné, que les témoins ouïs esdites informations seroient recollez, pour le recollement valoir confrontation; Recollement fait par le Commissaire à ce député; Procez extraordinairement fait à Blaise Rouflet, dit Chauagnac; Arrest de mort

contre luy rendu le vingthuytième May dernier passé, Conclu-  
sions du Procureur General du Roy; Tout considéré, La Cour a de-  
claré & declare lesdits defaux & contumaces bien & deuëment ob-  
tenus, & pour le profit d'iceux, a déclaré & declare ledit la Roche  
suffisamment atteint & conuaincu du crime de leze Majesté, pour  
auoir suscité & suborné lesdits Alfeſton & Chauagnac, afin d'ar-  
rêter à la vie dudit sieur Cardinal Duc de Richelieu, premier Con-  
seiller du Roy, & principal Ministre des affaires de ce Royaume;  
& pour reparation dequoy, ladite Cour a condamné & condamne  
ledit la Roche d'estre rompu & brisé viſ, & mis sur vne rouë, si pris  
& apprehendé peut estre, sinon par effigie, en vn tableau qui sera  
attaché à vne potence, au Champ à Seille en cette ville de Mets, les  
biens acquis & confisquez au Roy, & pour le regard dudit Gar-  
nier, ladite Cour a ordonné & ordonne qu'il sera plus amplement  
informé. Fait à Mets en Parlement, le septième Iuillet mil six cens  
trente quatre, & executé selon la forme & teneur. Signé, Fillotte.

L'Arrest contre le Pere Chanteloupe & la Roche, les declare at-  
tains & conuaincus de crime de leze Majesté, comme instigateurs  
d'Alfeſton & Chauagnac, en la condamnation desquels, la Cour  
n'a usé des medmes termes, d'autant qu'en leur proces il y auoit  
d'autres crimes mellez, ſçauoir est en celuy d'Alfeſton, l'assassinat  
commis en la personne de Clerbourg; & en celuy de Chauagnac,  
la supposition de nom, lettres & actes, & l'homicide en la per-  
sonne de Iacquet. Mais le crime de Chanteloupe & la Roche, est pu-  
rement de leze Majesté, & poutce qu'ils se trouuent auoir esté au-  
theurs de conspirations tendans à la subuersion de l'Estat, il a esté  
iugé raisonnable de signaler le crime, & le declarer tel que la con-  
sequence le demonstre. Le Roy par vn instinct de la prouidence  
diuine, a fait choix de Monseigneur le Cardinal de Richelieu, pour  
l'administration des plus importantes affaires du Royaume, & le  
bon succez nous fait cognoistre que ce choix est excellent & qu'en  
le cherissant nous cherissons la personne du Roy & la gloire de  
l'Estat: Il ne se faut point imaginer que la veneration qui luy est  
deſerée, puisse offusquer ou diminuer, en quelque sorte que ce soit  
celle que nous deuons au Roy: car nous honorons en luy les pen-  
sées & les Conſeils du Roy, pource qu'il plaist au Roy, & la Ma-  
jesté l'a trouué necessaire de se communiquer premierement & prin-  
cipalement à luy, en luy confiant les desſeins & les plus secretes  
intentions, pour apres en vſer selon les occurrences, par l'indus-  
trie vigilante & laborieuse d'un si admirable Ministre: Tellement  
qu'il est vray de dire, que la personne si heureusement choisie par

M. DC. XXXIII.

EXTRAIT DES  
PROCEZ CRI-  
MINELS DES  
NOMMEZ AL-  
FRISON, CHA-  
VAGNAC, &c.

le Roy, comprend & contient en son cœur l'esprit & les pensées du Roy, dont il est incessamment animé pour le seruice de sa Majesté, & pour le bien de l'Estat. Et pautant quiconque entreprend & attente contre vne personne de telle importance, il attente contre la propre personne du Roy, & doit estre tenu & réputé criminel de leze Majesté.

Vous auez veu que le Parlement de Mets donna son Arrest contre le faux Chauagnac, le dixième iour d'Auril dernier. Deux iours auparauant, la Chambre de Iustice establie à l'Arcenal, auoit fait pendre & brusser deux Magiciens, nommez Adrien Bouchard Prestre, & Nicolas Gargand: le dernier auoit entrepris de faire mourir par sortilege Monseigneur le Cardinal de Richelieu, apres les assurances que l'on luy auoit données de recompense & de retraite en Flandre, quand il auroit executé ce damnable dessein. Il n'y eut sorte de profanations, de sacrileges & d'impietez qu'il n'employast à cét effet, par le ministère du Prestre Bouchard. De quelques puissans charmes qu'il vîst, quelques inuocations qu'il fist, avec toutes les abominations imaginables, le demon qui se presenta souuent, luy dit en diuerses apparitions, que Dieu auoit donné vne trop bonne garde à celuy qu'ils vouloient perdre, & qu'il n'estoit pas en sa puissance de luy faire mal. Tant de choses horribles, à l'vne desquelles assista vn des valets de pied de la Reyne Mere, nommé la Roche, encore aujourd'huy prisonnier à la Bastille, ont esté maintenus au proces par nombre de témoins, & confessées par les condamnés, en tant d'actes de recognoissances reïterez, qu'il n'y a pas sujet d'en douter. Ils ne furent conuaincus d'aucun autre crime de Magie que cettuy-cy; mais ces miserables commirent tant d'execrations pour le faire reüssir, abuserent de tant de Sacremens; firent paroistre tant de rage & de fureur, pour venir à bout du meurtre & du malefice qu'ils s'estoient proposez, la preuue fut si constante & si claire des efforts qu'ils auoient faits pour oster la vie à mondit Seigneur le Cardinal, qu'il n'y auoit point de peine assez rude pour l'expiation de ce crime. Tant de gens furent necessaires à le commettre, qu'une mes-intelligence qui suruint entre les complices, fut cause que les plus timides & les moins enragez vinrent à reuelation de ce qu'ils auoient commencé, donnerent cognoissance de toute cette cabale, & du pernicieux dessein qu'elle auoit contre le principal Ministre du Royaume. Sur toute cette procedure fut donné l'Arrest qui ensuit.



**V**Ev par la Chambre, le procez criminel extraordinairement fait & parfait par le Commissaire à ce député, par Lettres Patentes de sa Majesté, du 30. iour de Ianvier, 1634. à Adrien Bouchard Prestre, Nicolas Gargan, & Iean Sermenté, accusez de crime de Magie, prisonniers au Chasteau de la Bastille, de l'Ordonnance de sa Majesté; Interrogatoires faits à François Adeline, soy disant femme de Pierre Langlois, du trente-vnième Ianvier & autres iours suiuians, audit an mil six cens trente-quatre; Informations du dixième Feurier, & autres iours audit an; Interrogatoires faits ausdits Bouchard, Gargan & Sermenté, les dixsept, dixhui&, vingt-vnième dudit mois de Feurier, & autres iours audit an, contenant leurs réponses, confessions & denegations; Confrontations des témoins, ouïs esdites informations ausdits accusez, des sixsept, hui&, neuf, vnze, treizième Mars, & autres iours suiuians audit an; Deux Liures de Magie escripts en parchemin velin, l'un de la main dudit Bouchard, & l'autre de la main dudit Gargan, avec deux caracteres en parchemin, vne Estolle noire, & vn petit Calice d'étain; Lettres Patentes de sa Majesté, du vingt-neufième dudit mois de Mars, portant renuoy en ladite Chambre dudit procez criminel, circonstances & dependances, pour estre iugé au rapport du Commissaire instructeur dudit procez; & qu'à cette fin ladite Majesté en auroit attribué toute Cour & iurisdiction souveraines à ladite Chambre; Arrest d'icelle, du premier iour d'Auril audit an, par lequel auroit esté ordonné que lesdites Lettres seroient registrées, pour estre executées selon leur forme & teneur; Conclusions du Procureur General du Roy, ouïs lesdits Bouchard, Gargan & Sermenté en la Chambre; Confrontation faite en icelle dudit Bouchard audit Sermenté, & desdits Bouchard & Gargan l'un à l'autre; ouï le rapport dudit Commissaire, & tout considéré: La Chambre a déclaré & declare lesdits Bouchard & Gargan attaints & convaincus du crime de Magie; & pour reparation de ce, les a condamnés & condamne à faire amende honorable deuant l'Eglise S. Paul, nus en chemise, la corde au col, tenans en leurs mains chacun vne torche ardente, du poids de deux livres, & là estans à genoux, dire & declarer que méchamment & malicieusement ils ont commis ledit crime de Magie, dont ils s'en repentent, en demandent pardon à Dieu, au Roy, & à Iustice; ce fait, estre pendus & estranglez tant que mort s'en ensuiue, en vne potence qui pour ce faire sera dressée au Carrefour S. Paul; leurs corps; & les Liures de Magie escripts de la main desdits Bouchard & Gargan, & les cara-

M. DC. XXXIII.

Autres produits au procez brûlés, & les cendres iettées au vent; Et qu'auant l'exécution de mort, lesdits Bouchard & Gargan seront appliquez à la question ordinaire & extraordinaire, pour auoir reuelation de leurs complices; Declare tous & vns chacuns leurs biens acquis & confisque au Roy, sur iceux prealablement pris la somme de cinq cens liures pour chacun d'eux, applicable en œuvres pies; Et pour le regard dudit Sermenté, la Chambre ordonne qu'il sera sursis au iugement de son procez, iusques apres l'exécution du present Arrest. Fait en ladite Chambre, le huietième iour d'Auril mil six cens trente-quatre. A esté arresté qu'il sera sursis à brûler les Liures, iusques apres le iugement du procez dudit Sermenté.

Prononcé ledit Arrest, & executé ledit iour. Signé Du lardin.

## DECLARATION DV ROY.

PVBLIEE EN PARLEMENT, SA MAIESTE.  
Y ESTANT PRESENTE,

*Le dixhuietième Januier, mil six cens trente-quatre.*

**L** OUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre; A tous ceux qui ces presentes Lettres verront, Salut. L'amour des Princes vers leurs Peuples, & le respect & l'obeissance des Sujets vers leurs Souverains, estant comme les liens sacrez qui les vnissent, & conseruent cette heureuse intelligence qui soustient & affermit les Empires; Il ne faut pas trouuer estrange que la douce & legitime domination des Roys nos Predecesseurs, ioincte à la reuerence & à la fidelité que les François ont naturellement pour leur Prince, ait durant tant de siecles maintenu la puissance de cette Monarchie, & porté ses armes & sa reputation dans toutes les parties du monde. Mais ceux dont l'ambition demesurée n'a peu qu'avec vn extreme déplaisir voir les bornes que la grandeur de cet Estat donnoit à leurs desseins, ny considerer sa gloire sans vne violente ialousie, recognoissans que la seule diuision estoit capable de l'affoiblir, & que pour entreprendre avec succès contre la France, il la falloit combattre par elle-mesme; Ils employèrent tous les moyens, vserent de tous  
les

les artifices, & firent tous les efforts que la crainte d'un puissant Voisin, & la passion de s'agrandir peuvent rechercher pour rompre les nœuds saints & iniolables, qui par une juste dépendance attachent les Sujets à leurs Roys, & les obligent à les considérer comme les images vivantes de Dieu sur la terre. L'ambition particulière de quelques Grands favorisa celle des Estrangers: sous des pretextes specieux on corrompit la fidélité des Peuples: on excita leur fureur contre la Majesté Royale; & après l'effusion de tant de sang, la ruine de tant de Villes, la desolation de tant de Prouinces, cette Couronne alloit devenir l'un des Fleurons d'une Couronne qui luy est inférieure, si Dieu pour la conserver en son lustre, ne l'eust mise sur la teste du Roy HENRY LE GRAND, nostre tres-honoré Seigneur & Pere, dont les actions immortelles releuerent l'Estat de sa cheute, & l'alloient porter au dernier point de grandeur & de félicité, si le plus déplorable malheur qui fut iamais, n'eust finy ses triomphes avec sa vie. Cette incomparable perte ayant releué les esperances des Factieux, auparavant abbatuës sous la puissance d'un si grand Monarque; à peine fûmes-nous entrez dans la conduite de nos affaires, qu'il nous fallut prendre les armes, & en commençant à regner, nous commençâmes à combattre & à vaincre. En suite des diuers troubles qui s'éleuerent, & que par nostre présence & nostre resolution, nous esteignîmes presque dans leur naissance; l'Europe avec estonnement nous vid entreprendre une guerre si grande & si difficile, que sans le secours que nous deuions attendre de Dieu, dans la iustice de nostre dessein, le succès en sembloit sans apparence. Il falloit avec partie des forces de nostre Estat, aller combattre le reste; attaquer un party formé depuis soixante ans, esleué parmy les combats, accru dans ses propres ruïnes, qui partageoit avec nous plusieurs de nos Prouinces, qui auoit autant de Citadelles que de Villes, & qui dans l'aveuglement d'une fausse croyance, ne s'estimoit point coupable, lors que par une reuolte criminelle il secouoit le ioug de l'autorité souveraine. Ces extremes difficultez furent augmentées par les artifices secrets des mesmes ennemis de la gloire de nostre Couronne, & par les entreprises ouuertes d'un des plus grands de nos Voisins: Les uns dans le desir de voir les forces de nostre Royaume occupées contre elles mesmes, afin de pouuoir cependant sans résistance estendre plus loin leur domination, fomentoient par leurs pratiques l'opiniâtreté des rebelles: & les autres poussez de l'ambition de se rendre arbitres entre Nous & nos subiects, & par la conformité de la creance, qui est un si puissant lien pour unir les hommes, courent nos costes

M. DC. XXXIII.  
DECLARATION  
DU ROY, PV-  
BLIÉE EN PAR-  
LEMENT.

de tant de vaiſſeaux, que les plus iudicieux eurent tres-grand ſujet de craindre dans cette ſurpriſe d'autant plus inopinée qu'elle eſtoit plus iniuſte, & d'autant plus penſſeuſe qu'elle eſtoit plus inopinée. Mais celuy qui tient en la main le cœur des Roys qui font regner la Juſtice, voyant que nous eſtions armez pour ſa querelle, permit que tous ces obſtacles ne ſeruiſſent qu'à rehausſer l'éclat de noſtre victoire; & la preuoyance des ſages & genereux conſeils dont nous nous ſeruons, reſiſſit ſi heureuſement, qu'en domptant malgré la reſiſtance des hommes, la fureur de la mer & l'iniure des ſaiſons, vne des plus fortes Villes du monde, nous executâmes ſans perte ce que les Roys nos Predeceſſeurs auoient en vain entrepris, & qui avec le ſang de tant de Nobleſſe leur a conſommé des armées entières. Si toſt que ce glorieux ſuccès euſt affermy le dedans de noſtre Eſtat, en faiſant cognoiſtre qu'après la priſe de cette Place, qui auoit eſté durant pluſieurs années comme la ſource des reuoltés, il n'y en auoit point qui fuſt capable de nous reſiſter; Nous reſoluſmes de paſſer en Italie pour ſecourir nos Alliez, & les maintenir par nos armes dans la poſſeſſion legitime de leurs Eſtats, dont par vne violence tyrannique on ſ'efforçoit de les dépouiller. Et bien que l'Allemagne, l'Eſpagne & la Sauoye ſe fuſſent vnies pour ſ'oppoſer à noſtre deſſein, que tout le Pays leur fuſt fauorable, que les Places fortes tinſſent pour eux, que leurs armées fuſſent dans l'abondance, & aſſiſtées de tous les aduantages de la Nature; & que nos troupes au contraire, fuſſent combatuës, outre les ennemis, par la neceſſité des viures, par la corruption de l'air, par la foibleſſe des logemens, & par pluſieurs autres incommoditez; la conduite de noſtre entrepriſe fut ſouſtenüe par noſtre premier & principal Miniſtre, avec vne ſi haute preuoyance, & vne telle grandeur de courage, qu'à la veüe de tant d'ennemis nous ſommes rentrez glorieuſement dans vne Ville, l'ancien patrimoine de cette Couronne, & auons maintenu le Prince que nous protegeions dans la poſſeſſion de ſes Eſtats, en luy conſeruant Cazal par la plus memorable action de ce ſiècle, & en le reſtabliſſant en ſuite dans Mantouë. Nous voyons en meſme temps d'un autre coſté, que cette Maiſon, qui par vne ambition ſans pareille, ſ'efforce d'eleuer ſa grandeur ſur la ruïne des Princes & des Republiques, & qui durant les occupations de nos guerres ciuiles en auoit déjà ietté de ſi puisſans fondemens dans l'Allemagne, ſe trouuoit arreſtée dans le cours impetueux de ſes nouuelles proſperitez, par les armes d'une Nation belliqueuſe, qui rouchée des plaintes & de l'oppreſſion de ſes Alliez, vint comme des extremitez du monde pour les ſecou-

ter, releua leurs courages, & les reünit dans la defense de leur com-  
mune liberte, avec vn tel succès, qu'elle resserra dans leurs limites ceux  
qui enstiez de l'esperance de se rendre en mesme temps maistres de  
l'Allemagne & de l'Italie, se prepaioient d'entreprendre en suite con-  
tre cét Estat, afin de s'ouuir le chemin à la conqueste du reste de l'E-  
urope par l'affoiblissement de la France, qui par sa iustice & sa puissan-  
ce a tousiours esté l'azyle des affligez, & la retraite des vsurpateurs.  
Ainsi, par l'assistance particuliere de Dieu, tout estât calme au dedans  
de nostre Royaume, & ne voyans plus rien au dehors qui peust don-  
ner de l'apprehension, nous esperions apres tant de trauaux iouyr  
d'vne heureuse paix, & en faire gouter les fruits à nos Peuples, en les  
soulageant des incommoditez inéuitables qu'ils auoient souffertes  
durant ces longues guerres. Mais ceux qui ne peuent sans ialousie  
voir l'éclat de nostre gloire, & cette haute reputation qu'il a pleu à  
Dieu sous nostre Regne de redonner à la France, iugeans nostre puis-  
sance si bien establie, qu'il leur estoit impossible par la force ouuerte,  
de rien entreprendre contre nous, ils eurent recours à leurs anciens  
artifices; & pour mettre la desynion dans nostre Maison Royale, en  
separant de nous nostre tres-cher & tres-amé Frere vniue le Duc  
d'Orleans, ils luy firent persuader par vne estrange calomnie, que  
nous auions resolu de l'arrester, & le portèrent en suite à sortir de  
nos Estats pour se mettre entre leurs mains, afin que l'ayans en leur  
pouvoir ils s'en seruissent à diuiser les esprits & les affections de nos  
sujets. Et pour l'engager par vne seconde faute encore plus étroite-  
ment dans leurs interets, ils le firent resoudre contre les Loix  
& les Maximes les plus inuiolables de nostre Estat, à contracter  
mariage avec la Princesse Marguerite, sœur de nostre Cousin le  
Duc de Lorraine, sans nous en donner aduis, & sans nostre con-  
sentement, afin de tascher à le rendre irreconciliable avec nous par  
ce mépris si sensible, & par cette iniure si grande, qu'ils scauoient  
bien que nous ne pourrions les dissimuler. La suite fit bien-tost iu-  
ger par les effets quelle auoit esté leur intention dans cette alliance.  
Ils rendirent nostre Frere l'instrument de leurs passions, & se ser-  
uirent pour le seduire des pernicious conseils de ceux qui l'appro-  
chent, lesquels le firent entrer en armes dans nostre Royaume, blas-  
mer nostre iuste gouvernement, exciter nos sujets à la reuolte, tra-  
uerſer toute la France, rauager nos Prouinces, se saisir de plusieurs  
places, appeller les Estrangers à la dissipation de l'Estat; & au lieu  
de porter la vie en nous imitant pour en accroistre la gloire, se met-  
tre au hazard de se perdre & de s'enſeueller dans l'embrasement de  
sa Patrie. Ce feu qui s'allumoit de tous costez, ne pouuoit en apparen-

M. DC. XXXIII.  
DECLARATION  
DU ROY, PUBLIEE EN PARLEMENT.

ce s'esteindre qu'avec beaucoup de sang; & nostre extrême amour, vers vne Personne qui nous est si proche & si chere, combattant nostre iuste indignation, nous faisoit trembler dans l'esperance des heurieux succez de nos armes, lors que nous considerions qu'ils nous faisoient courir fortune en le perdant, de pleurer à iamais vne si funeste victoire. Mais Dieu, dont la prouidence eternelle semble veiller particulièrement pour la conseruation de cette Monarchie, voulut dans ce nouveau peril qui la menaçoit faire vn nouveau miracle pour la garantir. Vn seul combat suiuy de nostre presence termina toute vne grande guerre, l'orage espargna celuy pour qui nous craignons, tomba sur peu de personnes, & épouuanta si fort tout le reste, que l'vnique salut des Factieux fut d'auoir recours à nostre clemence. Dans ce merueilleux euenement nostredit Frere éprouua l'excez de nostre affection. Nous oubliâmes nostre qualité de Roy, pour prendre celle de Pere; nous le receûmes en nos bonnes graces; le remismes en tous ses biens; pardonnâmes en sa consideration à tous ceux des siens qui se trouuerent près de luy; & luy fîmes rendre par tous les lieux où il passa en allant à Tours les honneurs qui ne sont deus qu'à nostre Personne. Nous nous promettions que ces effets de nostre bonté produiroient vn tel ressentiment dans son ame, qu'il se porteroit bien tost de cœur & d'affection à conspirer avec nous aux genereux desseins que Dieu nous donne. Mais les ennemis de nostre grandeur ne craignans rien dauantage qu'une si heuteuse vnion, firent de nouveaux efforts pour l'empêcher; & par le moyen des mesmes esprits, qui abusans de la bien-veillance de nostredit Frere, l'auoient fait entrer avec des troupes estrangeres dans nostre Royaume, ils eurent encore le pouuoir del'en faire sortir sans pretexte, & sans apparence. Le temps fit voir que le pretendu mariage de nostredit Frere en estoit la principale cause: Car quelques mois apres nostre Cousin le Duc de Lorraine, qui l'auoit tousiours dénié, nous fit declarer par nostre Cousin le Cardinal de Lorraine son frere qu'il estoit veritable. Ce fut lors que nostre extreme patience, si souuent irritée, ne pouuant & ne deuant plus demeurer dans la retenue, nous nous resolumes de faire sentir audit Duc les effects de nostre iuste cholere, comme à l'vn des principaux auteurs de cette action qui nous auoit si sensiblement offensé; & dont la hardiesse, sans nous en donner part & receuoir nostre consentement exprés, blesse esgalement le respect qui nous est deub & la dignité de cette Couronne. Nos armes fortifiées de nostre presence, osterent toute esperance audit Duc de pouuoir defendre Nancy contre la mesme puissance qui auoit emporté la Rochelle. Il ay-

ma mieux nous le mettre pour vn temps entre les mains, quë s'en-  
gager au hazard euident de le perdre pour iamais ; & ne pouuant  
excuser sa faute sur le sujet dudit pretendu mariage , il presta son  
consentement pour en poursuiure la dissolution par les voyes le-  
gitimes : En suite dequoy nostre Procureur General a presente  
requeste à nostre Parlement , afin d'auoir Commission pour in-  
former. Ainsy apres auoir mis cette importante affaire dans les voyes  
ordinaires de la Iustice ; Apres auoir par l'assistance diuine esteint  
si heureusement les factions de cët Estat , que ceux qui formans  
vn Party les entretenoient depuis si long-temps, ont esté les pre-  
miers dans ce dernier trouble à seruir d'exemple de fidelité ; Apres  
auoir maintenu nos Alliez en la possession legitime de leurs Estats,  
& en nous assurant de Pignerol, assuré la liberté de l'Italie ; Apres  
auoir fait voir iusques au Rhin la puissance de nostre protection,  
par l'vtile & grand secours que nous auons donné à nostre Cou-  
sin l'Electeur de Treues ; Et fait cognoistre à route la Chrestienté  
que nous sommes continuellement atmez pour la defense de la  
Iustice : Nous desirons , afin de ioindre de plus en plus au titre  
auguste de Fils aîné de l'Eglise celuy de Pere de nostre Peuple,  
de commencer à témoigner par de notables effects la volonré con-  
stante & determinée que nous auons , non seulement de le soula-  
ger de ses miseres , mais de le faire iouïr , moyennant la grace de  
Dieu, d'vne entiere felicité. C'est pourquoy nous auons résolu de  
supprimer dès à present plusieurs impositions dont il est foulé, le  
décharger d'vn quartier des railles, & luy faciliter le payement du  
reste, en reuoquant les priuileges de tres-grand nombre de per-  
sonnes, qui estans les plus riches des Parroisses, sont cause par les  
exemptions dont il iouÿssent, de la surcharge des plus pauvres ;  
De faire renir les grands Iours dans nos Prouinces, afin de rece-  
uoir les plaintes, chastier les crimes, rendre les Loix redoutables,  
& faire puissamment regner la Iustice ; De continuer à abolir le  
luxu qui ruine tant de familles, & dont le merueilleux excës passé  
si auant, que les plus riches d'entre nostre Noblesse, & les plus  
Grands de nostre Royaume en ressentent l'incommodité ; Et d'in-  
troduire en suite l'abondance dans nos Estats, par l'establissement  
d'vn grand commerce fortifié d'vn puissant nombre de vaisseaux  
de guerre. Mais d'autant qu'il ne suffit pas aux sages Princes en re-  
mediant aux desordres passez d'asseurer l'Estat present de leurs af-  
faires, & qu'il faut que leur preuoyance s'estende iusques à l'adue-  
nir, pour destourner les obstacles qui peuuent trauerser le cours de  
la felicité publique : Nous ne sçaurions parmy tant d'heureux suc-

M. DC. XXXIII.  
DECLARATION  
DU ROY, PUBLIEE EN PAR-  
LEMENT.

cez, dont Dieu nous fauorise, iouyr d'une plaine satisfaction, lors que nous considerons que nostre Frere unique est entre les mains des ennemis de la grandeur de nostre Couronne; & que pour l'attachier aux interests d'une Maison dont l'alliance a tousiours esté peu heureuse à la France, & luy faire mespriser toutes sortes de respects, ils l'ont engagé dans un mariage contre nostre expresse volonté. C'est pourquoy en suite de tant de moyens que nous auons tenus inuilement pour ramener nostredit Frere à son deuoir; Nous auons resolu, pour ne rien obmettre en une affaire de si grande importance, de faire entendre nous-mesmes nos intentions dans nostre Parlement, afin que tout le monde sçache que ce pretendu mariage estant contraire aux Loix fondamentales de nostre Estat, & la dignité de nostre Couronne, se trouuant interessée dans l'offense que nous auons receüe; Nous sommes resolus de n'y consentir iamais, & de ne pas permettre que la Posterité nous puisse reprocher un iour d'auoir eu moins de ialousie que nos Predecesseurs pour la gloire de la France, & d'auoir confondu les iniures faites au Public, que la Iustice des Roys ne doit point pardonner, avec celles faites à leur personne, que leur Clemence peut souuent remettre. Et quant à nostredit Frere, nos actions ayans tousiours fait voir que nous l'aymons non seulement comme nostre Frere unique, mais comme s'il estoit nostre propre fils; Nous n'auons pas peine à nous resoudre d'oublier ses fautes passées, pourueu qu'il rentre en son deuoir: & nostre affection pour luy est si forte, qu'elle ne nous peut permettre d'attribuer tant de mecontentemens qu'il nous donne, qu'aux mauuais conseils des personnes auxquelles il a creance, & qui corrompues par une faction estrangere, pour empescher les effets de son bon naturel remplissent son esprit de fausses apprehensions; & dans la cognoissance qu'ils ont du chastiment qu'ils meritent, luy persuadent que nous le reputons coupable de leur crime, & l'empeschent de voir que les sentimens de nostre amour pour luy, ne sçauroient estre estouffez par ceux de nostre indignation contre eux. Et pour donner encore à nostredit Frere un nouveau témoignage de nostre amitié par une declaration si publique & si solennelle, qu'il luy soit impossible de l'ignorer, & de n'y pas adjoûter foy; Nous faisons ce dernier effort pour l'exciter à rompre les chaines qui le retiennent, rappeler dans sa memoire le souvenir de sa naissance, réueiller son courage, & l'exhorter à reprendre le rang glorieux de la seconde personne du premier Royaume de l'Europe. A CES CAUSES Sçauoir faisons; Que de l'aduis d'aucuns Princes, Ducs, Pairs & Officiers de nostre Couronne, & autres grands



& notables personnages qui sont près de nous; Nous auons dit & déclaré, disons & declarons par ces presentes signées de nostre main, Que si dans trois mois, à compter du iour qu'elles seront publiées, nostredit Frere a recours à nostre bonté, nous vient trouuer, ou enuoye deuant nous pour se remettre entierement en son deuoir; Nous oublierons les fautes passées, le receurons en nostre grace, & le reſtablirons, comme nous faisons dès à present audit cas, en tous ses biens, appanages, Gouuernemens, pensions & appointemens; & luy ferons vn si fauorable traictement, qu'il aura tout sujet de s'en louer, & d'auoir en horreur les mauuais conseils de ceux qui l'ont esloigné de nous, & engagé dans des liaisons & alliances que les Loix & l'honneur de cét Estat ne nous peuuent iamais permettre d'approuuer, & nous obligent de faire rompre par les voyes que nous auons prises dans le cours ordinaire de la Iustice. Et bien que ceux qui ont fuiuy la personne de nostredit Frere se soient rendus indignes de nostre grace, en ce qu'ils ne se sont pas seruis de celle que nous leur auons faite par nos Declarations precedentes; neantmoins pour vn plus grand témoignage de nostre bonté vers nostredit Frere, Nous abolissons par ces presentes le crime par eux commis, & les remettons en tous leurs biens, pourueu qu'ils reuiennent avec nostredit Frere dans le susdit temps de trois mois. En ce non compris le Coigneux, & Monsigot, & les Ecclesiastiques ausquels les Commissaires deputez par nostre Saint Pere le Pape font le procès, ensemble la Vieuille, & autres qui sont sortis de leur deuoir & de nostre Royaume, pour autre sujet que celui de nostredit Frere. Si DONNONS EN MANDEMENT à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nostre Cour de Parlement, que nostre presente Declaration ils ayent à faire lire, publier & registrer: Car tel est nostre plaisir. En témoin dequoy nous auons fait mettre nostre Seel à cesdites presentes.

DONNÉ à Paris le seizième iour de Ianuier, l'an de grace mil six cents trente-quatre, & de nostre Regne levingt-quatrième.

Signé, LOUIS. Et plus bas, DE LOMENIE.

11 8

*Leuë, publiée, & registrée, oüy & ce consentant le Procureur General du Roy, & copies collationnées aux Originaux des presentes, enuoyées aux Bailliages & Seneschauſſées de ce Ressort, pour y estre pareillement leuës, publiées, registrées, gardées & obseruées selon leur forme & teneur. A Paris en Parlement, le Roy y seant, le dix-huictième iour de Ianuier, mil six cents trente-quatre.*

Signé,

DU TILLET.

11 9

Zzzzz iiii

# DECLARATION DV ROY,

EN FAVEUR DE MONSEIGNEVR  
LE DVC D'ORLEANS, FRERE VNIQVE  
de sa Majesté.

*Verifiée en Parlement le 27.iour de Novembre 1634.*

M. DC. XXXIIII.



Ovis par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, A tous presens & à venir, Salut. NOSTRE tres-cher & tres-amié Frere vnique, le Duc d'Orleans, nous ayant fait rémoigner l'extrême déplaisir qu'il a, d'estre tombé dans nostre disgrâce, & son desir de s'en retirer par vne enriere resignation à nos volonteé: comme aussi derenoncer à toutes sortes de traitez & intelligences qu'il pourroit auoir faites avec qui que ce soit, ranr de longue main que depuis peu, contre nostre Seruice & le bien de nostre Estat: Nous nous sommes aussi-tost disposez à perdre la memoire de tout ce qu'il peur auoir fait contre son deuoir, depuis sa premiere sortie de nostre Cour & de nostre Royaume iusques à present, & resolus de le receuoir en nos bonnes graces. A CES CAUSES, sur l'assurance que nostredit Frere nous a donnée, qu'il viura à l'aduenir comme vn bon Frere & Subjet est obligé de faire, Nous auons dit & déclaré, disons & declarons par ces presentes, signées de nostre main, Que nous oublions ses fautes passées, le receuons en nostre bonne grace, & le rétablissons en la iouissance de tous ses biens, Appanages, Pensions, & Appointemens, pout en iouir du premier iour de la presente année, aux termes prefix, sans neantmoins approuuer le Mariage pretendu contracté par nostredit Frere, nous reseruans de faire toutes les poursuites necessaires pour la nullité d'iceluy, par les voyes legitimes & accoustumées en nostre Royaume. Et voulans en consideration de nostredit Frere, vsr de clemence enuers ceux qui l'ont suiuy & seruy depuis sa premiere sortie de nostre Cour & de nostre Royaume, iusques à present, soit de ses domestiques ou autres, de quelque qualité & condition qu'ils soient; De nostre grace speciale, pleine puissance & autorité Royale, nous auons confirmé & con-

fûrions par cesdites presentes, toutes nos graces precedentes expedées en leur faueur, particulièrement nostre Declaration du 16. Ianuier dernier, verifiée en Parlement le 18. dudit mois. Et d'abondant, entant que besoin est, où seroit, esteint, aboly & assoupy, esteignons, abolissons & assoupissons, tous & chacun les crimes qu'ils peuent auoir commis depuis ladite sortie iusques à present, soit pour auoir contribué à icelle, ou entretenu des pratiques & intelligences avec les Estrangers, au preiudice de la grandeur de nostre Couronne, soit pour auoir commis des actes d'hostilité, de sobeyssance & rebellion, en suiuant ou seruant nostredit Frere, ou soit aussi pour auoir fait des leuées de gens de guerre sans nos Commissions, traité avec lesdits Estrangers, & essayé à diuertir de leur deuoir nos bons & fidelles Subjets & Seruiteurs. Et ce faisant, auons quitté, remis & pardonné, quittons, remettons & pardonnons à tous ceux qui ont seruy & suiuy nostredit Frere, tant en general qu'en particulier, tout ce qui leur pourroit estre imputé, à l'occasion des susdits crimes, sans que ores ny à l'aduenir ils en puissent estre recherchez, molestez ny inquietez sous aucun pretexte, leur remettans route peine, amende & punition, que pour raison de ce ils pourroient auoir encouru enuers nous & Iustice. Et à cette fin auons mis au neant toutes les Informations sur ce faires, Decrets, Iugemens & Arrests donnez: Reuoquans tous dons & confiscations qui pourroient auoir esté accordées de leurs biens, meubles & immeubles, les remettans & restituans tous de quelque qualité & condition qu'ils soient, Officiers où autres, ainsi qu'il est dit cy-dessus, en leur bonne renommée, & en tous leursdits biens. Imposans sur ce silence perpetuel à tous nos Procureurs Generaux, leurs Substitutes presens & à venir, & autres. A la charge neantmoins, que ceux qui sont en Flandres, reuiendront en nostre Royaume dans trois semaines, à compter du date des presentes: Et les autres qui sont en pays plus éloignez, six semaines apres, à compter du mesme date, tous pour y viure comme bons Subjets doiuent faire, dont ils feront leur declaration par deuant les Iuges des lieux où ils sont domiciliez. Excepté touresfois, la Vieuille, le Coigneux, Montfigot, Vieuxpont, & les Euesques qui ont esté iugez par les Commissaires de nostre Saint Pere le Pape, ou ausquels on fait presentement le procez, que nous ne voulons estre compris dans la presente abolition. **SI DONNONS EN MANDEMENT** à nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nostre Cour de Parlement à Paris, **Que** ces presentes ils facent lire, publier & enregistrer, & du contenu en icelles, iouyr & vser pleinement & paisiblement, tous ceux qui ont suiuy & seruy nostredit

M. DC. XXXIII.  
 DECLARATION  
 DU ROY, PUBLIEE EN PARLEMENT.

M. DC. XXXIII.  
DECLARATION  
DU ROY, PV-  
BLIÉE EN PAR-  
LEMENT.

Frete, de quelque qualité & condition qu'ils soient, tout ainsi que si chacun d'eux y estoit particulièrement denommé, (à la réserve toutesfois de ceux qui sont exceptez de certe dite présente abolition) sans permettre ny souffrir qu'ores ny à l'aduenit il leur soit fait ou donné aucun trouble ny empeschement au contraire: Lequel si fait, mis ou donné leur estoit en leurs corps ou en leurs biens, ils fassent mettre à pleins & entiere deliurance, & en leur premier estat & deub, nonobstant toutes Ordonnances & Lettres à ce contraires: Ausquelles, & aux dérogatoires des dérogatoires y contenuës, nous auons dérogé & dérogeons par cesdites presentes. Et afin que ce soit chose ferme & stable à tousiours, nous y auons fait mettre nostre Seel, sauf en autres choses nostre droit, & l'autrui en toutes: CAR tel est nostre plaisir. DONNE' à Versailles au mois d'Octobre, l'ande grace mil six cens trente-quatre: Et de nostre regne le vingt-cinquieme. Signé, LOUIS. Et sur le reply, Par le Roy, BOUTHILLIER. Et scellées du grand Seau en cire verte sur lacs de foye touge & verte. Et encore à costé dudit treply est écrit:

*Leuz, publiées & registrées, ouy, & ce consentans le Procureur General du Roy, pour estre executées selon leur forme & teneur, & que copies collationnées aux Originaux d'icelles, seront enuoyées aux Bailliages & Seneschaussées de ce Ressort, pour y estre pareillement lenz, publiées, registrées & executées à la diligence des Substints dudit Procureur General: Ausquels enjoint d'y tenir la main, & en certifier la Cour, auoir ce fait au mois, à la charge du Registre du vingt-quatre de ce mois, qui est que le delay du retour porté par icelles Lettres ne courra que de ce iour. A Paris en Parlement, le 27. iour de Novembre 1634. ) Signé, DV TILLET.*























G 24a

